







le ne fay rien  
sans

**Gayeté**

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris  
José Mindlin



# VOYAGE

DE

FRANCOIS PYRARD,

D'E LAVAL, *Mace' a*

CONTENANT SA NAVIGATION AUX  
Indes Orientales, Maldives, Moluques, & au Bresil : &  
les divers accidens qui luy sont arrivez en ce Voyage pen-  
dant son sejour de dix ans dans ces Pais.

AVEC VNE DESCRIPTION EXACTE DES MOEVRS,  
Loix, Façons de faire, Police & Gouvernement ; du Trafic & Commerce  
qui s'y fait ; des Animaux, Arbres, Fruits, & autres singularitez qui s'y  
rencontrent.

DIVISE' EN TROIS PARTIES.

Nouvelle edition, reveuë, corrigée & augmentée de divers Traitez &  
Relations curieuses.

*Avec des Observations Geographiques sur le present Voyage, qui contiennent  
entr'autres, l'Estat present des Indes, ce que les Europeens y possèdent, les  
diverses Routes dont ils se servent pour y arriver, & autres matieres.*

Par le Sieur DU VAL, Geographe ordinaire du Roy.



*Livre Rare le*

*Curieux*

A PARIS, C

Chez LOUIS BILLAINE, en la grande Salle du Palais.

---

M. DC. LXXIX.



# VOYAGE

DE

FRANÇOIS PYRARD

DE LA VALLÉE

CORTEMENT ET NAVIGATION AUX

ÎLES DE LA MER DU SUD

PAR LE BATEAU LE "GÉOPHILE"

EN 1825

PAR LE CAPITAINE

FRANÇOIS PYRARD

ET LE LIEUTENANT

DE LA VALLÉE

DIVISE EN TROIS PARTIES

PREMIÈRE PARTIE

DE LA VALLÉE

DE LA MER DU SUD

PAR LE BATEAU LE "GÉOPHILE"

EN 1825

PAR LE CAPITAINE

FRANÇOIS PYRARD

ET LE LIEUTENANT

DE LA VALLÉE

DIVISE EN TROIS PARTIES

PREMIÈRE PARTIE

DE LA VALLÉE

DE LA MER DU SUD

PAR LE BATEAU LE "GÉOPHILE"

EN 1825

PAR LE CAPITAINE

FRANÇOIS PYRARD

ET LE LIEUTENANT

DE LA VALLÉE





## AU LECTEUR.

**V**OICY une nouvelle edition du Voyage de François Pyrard, plus correcte & plus ample que les precedentes ; l'on y a adjouté quelques discours fort curieux, & entre autres des Observations, où l'on peut voir les changemens qui sont arrivez dans les Indes depuis que Pyrard nous a donné sa Relation. Elles ont esté faites par le Sieur du Val, Geographe ordinaire du Roy, dont la capacité en ces matieres est assez connue, & qui a dressé une Carte ou Routier dudit voyage pour l'ornement du Livre, & la satisfaction des curieux. Au reste il a jusqu'à present paru peu de Relations plus exactes & plus agreables à lire : il y a des aventures si extraordinaires, qu'elles passeroient pour des incidents de Roman, si l'on n'estoit pas persuadé de la sincerité de l'Auteur, qui n'estant pas homme sçavant, avoit pris la précaution de communiquer ses cayers, & de prendre les avis des plus sçavans hommes de son temps, & entr'autres de feu Monsieur HIEROSME BIGNON, Advocat General, qui a esté un des premiers hommes de son



siècle, & qui a eu la bonté de redresser nostre  
Voyageur dans les choses qui surpassoient ses  
connoissances. Adieu.







# TABLE DES CHAPITRES

## du Voyage

DE FRANÇOIS PYRARD.

### PREMIERE PARTIE.

**C**ARTE au Routier du Voyage de François Pirard par le  
Sieur du Val.

**CHAP. I.** Recit du Voyage depuis l'embarquement de S. Malo  
jusqu'au Cap de Bonne Esperance. pag. 3.

**II.** Du Cap de Bonne Esperance, & du Cap des Aiguilles. Tour-  
mente furieuse en la Coste de la terre de Natal. 13.

**III.** De l'abord de la Baye de S. Augustin en l'Isle de S. Laurent :  
de la descente en terre, & du long séjour que l'on y fit. Description  
de l'Isle, & des mœurs & façons de faire des habitans. 19.

**IV.** Abord aux Isles de Comorro. Séjour à la rade, & rafraichissement  
fort commode. 29.

**V.** Naufrage pitoyable du Navire nommé le Corbin, où estoit l'Au-  
teur, sur les bancs des Maldives. Comment les hommes se sau-  
verent en une Isle avec beaucoup de peine, & les miseres où ils  
furent reduits. 34.

**VI.** De ce qui arriva aux hommes qui s'estoient sauvez après la perte  
du Vaisseau appelé le Corbin, & des maux qu'ils souffrirent. 43.

**VII.** Venue d'un Seigneur portant commission du Roy de l'Isle de  
Paindoüe, lequel emmene enfin avec luy l'Auteur. 51.

**VIII.** Arrivée de l'Auteur en l'Isle de Malé, où il saluë le Roy.  
Execution à mort de quatre François, pour s'estre voulu évader. Ar-  
rivée de ses autres compagnons : & les raisons qui empescherent le  
Roy de les envoyer en Sumatra. 57.

**IX.** Grande maladie de l'Auteur, qui luy laissa des incommoditez,  
Evasion de quatre Flamans, & de la disgrâce du Roy contre ceux  
qui resterent. 62.

**X.** Description des Isles Maldives, de leur situation, & des peuples  
à 119



## Table des Chapitres.

qui les habitent.	71.
XI. De la Religion des habitans des Maldives, & des Ceremonies qu'ils observent entr'eux.	92.
XII. Suite de leurs ceremonies aux nopces, aux mariages, & aux obseques & funerailles.	112.
XIII. De la forme de leurs habits, de leur maniere de vivre, de leurs exercices ordinaires, & des autres coustumes particulieres qu'ils observent en leurs deportemens.	120.
XIV. Forme du Gouvernement de l'Estat, de leurs Magistrats, de la Justice, & des Loix.	144.
XV. Distinction du peuple, de la Noblesse, des grands Offices & dignitez, & leur rang.	150.
XVI. Du Palais du Roy, & sa description. De sa façon de vivre, & des Reines ses femmes.	155.
XVII. Des revenus du Roy, de la monnoye, du trafic & du commerce des Maldives, & des marchandises qu'on en emporte, & qu'on y apporte.	162.
XVIII. De la curiosité du Roy des Maldives : de sa genealogie : du changement de l'estat de ces Isles : des femmes du Roy, & des autres choses qui sont arrivées en ce pays-là.	167.
XIX. Du temps auxquelles Maldives ont esté peuplées, & de plusieurs autres choses memorables qui sont arrivées en ces Isles & aux environs pendant le sejour de l'Auteur en icelles. D'un Navire de Tananor, de la fortune d'un Capitaine Malabare près le Roy des Maldives, & de sa fin malheureuse ; & des aventures du Neveu & du beau-frere du Roy.	184.
XX. Des aventures & des divers accidens des Navires arrivez aux Maldives, de l'arrivée de deux Hollandois en ces Isles, d'un Juif voyageur, d'un Capitaine de Mogor & de sa fortune, & de quelques Navires qui furent perdus.	198.
XXI. D'un Navire Portugais pris & perdu, d'un Ambassadeur du Roy des Maldives, d'un Navire d'Achen, du naturel des Malayes, de la confession des Maldivois, d'une Isle estrange découverte & d'autres evenemens.	208.
XXII. Des diverses punitions faites pour adulteres, paillardises, & autres pechez : de l'humour amoureuse des femmes Indiennes, du grand Pandiare, & de la resolution estrange d'un Malastre.	216.
XXIII. De l'expedition au Roy de Bangale aux Maldives, de la prise de l'Isle de Malé, & de la mort du Roy : du voyage de l'Auteur	



## Table des Chapitres.

en Bengale, avec la description des Isles de Malicut & de Divandurou.	221.
XXIV. Du Royaume de Bengale, & des remarques d'iceluy.	234.
XXV. Voyage en Calecut par Moutingué, Badara & Marquaire, & du fameux Capitaine Cognyal.	240.
XXVI. Arrivée de l'Auteur à Calecut. Description de ce Royaume, du Roy, des peuples, de leurs mœurs, de leur Religion, & de leurs façons de faire.	258.
XXVII. Suite de la description de Calecut, distinction du peuple, des Bramenis, Naires, Moucois, & autres, & des singularitez du pays.	264.
XXVIII. Des Royaumes de Chaly, de Tananor, & de Cochin, de la prison de l'Auteur, & autres occurrences.	304.
XXIX. Voyage de Cochin à Goa. Description du Royaume de Cananor, & d'un accident arrivé à l'Auteur.	318.

## SECONDE PARTIE.

CHAP. I. Arrivée à Goa. Description de l'Hospital de Goa, & des prisons.	pag. 2.
II. Description de l'Isle de Goa, & de ses premiers habitans & Seigneurs.	16.
III. De la Ville de Goa, de ses places, rues, Eglises, Palais, & autres bastimens.	23.
IV. Des marchez, esclaves, monnoyes, eaux, & autres choses remarquables à Goa.	36.
V. Du Gouvernement de Goa, du Vice-Roy, de sa Cour & de sa magnificence.	44.
VI. De l'Archevesque de Goa. Inquisitions Ecclesiastiques, & des ceremonies observées-là.	52.
VII. Des exercices & jeux des Portugais, Metifs & autres Chrestiens à Goa, de leurs habits & maniere de vivre, & de leurs femmes.	66.
VIII. Des Soldats Portugais à Goa, leur maniere de vivre & embarquemens, de leurs diverses expéditions, & l'ordre qu'ils tiennent en guerre.	70.
IX. Du Royaume de Dealcán, Decan, ou Ballagate és environs de Goa.	81.
X. Voyage de l'Auteur en l'Isle de Ceylan, & description d'icelle.	87.



## Table des Chapitres.

- XI.** De Mabaca, sa description, & du Siege memorable que les Hollandois y mirent. 93.
- XII.** Des Isles de la Sonde, Sumatra & Iava; des villes de Bantan & Tuban, Isles de Madura, Bally, des Moluques & Banda. 97.
- XIII.** Des singularitez qu'on apporte des Isles de Sumatra, Iava, Borneo, & des Philippines, & Manille. De la Chine & du Japon, & du trafic qui s'en fait à Goa. 105.
- XIV.** De la forme & façon des Navires Portugais allans aux Indes, & de leurs embarquemens, ordre & police, tant en allant qu'en revenant. 113.
- XV.** Du trafic des Portugais par toutes les Indes en general, & de l'ordre qu'ils y observent. 130.
- XVI.** Du trafic au Bresil. Riviere de la Plata, Angola, Congo, S. Thomas, Mina, & des Esclaves d'Afrique. 138.
- XVII.** Du trafic à MeZembique, Sofala, Couesme, Melinde, Monzabazé, Socotera, & autres lieux. Du Siege de Mozambique, & ce qui en avint. 143.
- XVIII.** Du Royaume d'Ormuz, description d'iceluy, & de la punition d'un Prince d'Ormuz à Goa. 153.
- XIX.** Des Royaumes de Cambaye, Surrate, du grand Mogor, Din, & le reste de la coste d'Inde, & Malabar, & du Roy de Tananor, & sa perfidie. 157.
- XX.** Plusieurs prises de Vaisseaux Portugais, & autres choses arrivées aux Indes durant le séjour de l'Auteur à Goa. 168.
- XXI.** Embarquement de l'Auteur à Goa. Estat des Indes en ce temps-là, prison de l'Auteur, & sa delivrance. Arrivée de quatre Caragues, & autres choses à ce propos. 172.
- XXII.** Partement de Goa, façon des embarquemens, portion des Navires, traitement de l'Auteur, vermine des Indes. 178.
- XXIII.** Retour de l'Auteur, découverte de l'Isle de Diego Rodrigue. Tourmente horrible, pitoyables accidens, terre de Natal, Cap de Bonne Esperance, tempestes & calmes. 182.
- XXIV.** Isle de Sainte Helene, sa description, & ce qui nous y arriva. 189.
- XXV.** Partement de Sainte Helene, accident arrivé au Vaisseau, Plongeur François, arrivée au Bresil. Perte de Navire. 194.
- XXVI.** Du Bresil, & des singularitez d'iceluy, & de ce qui y arriva pendant que l'Auteur y estoit. 199.
- XXVII.** Partement du Bresil, de Fernambouq, des Isles des Açores, de la Brelinque en Portugal, grande tourmente, Isles de Bayonne, voyage



# Tables des Chapitres.

*voyage à S. Jacques, retour de l'Auteur, & son arrivée en France. 212*

## TROISIEME PARTIE,

Contenant differens Traitez, tant dudit Pyrard, que d'autres,  
dont plusieurs ont esté adjoutez dans cette  
nouvelle edition.

<b>T</b> RAITE' & description des Animaux, des arbres, & fruits des Indes Orientales, observez par l'Auteur.	pag. 1.
CHAP. I. Des Elephans & des Tygres.	2.
II. Des Crocodiles & Tortues.	4.
III. Des Poissons de la mer Indique, & specialement de ceux des Maldives.	6.
IV. Des Perroquets, & d'un oiseau admirable qui naist dans la Chine.	9.
V. Du Poivre & du Gingembre; du Macis & de la Muscade; du Girofle, & de la Cannelle.	11.
VI. De l'Anil ou Indique, du Musc, de l'Ambre-gris, du Benjoin, du Sandal, & bois d'Aloës.	13.
VII. Des Tamarins, de la Casse, & des Mirabolans.	14.
VIII. De l'Arbre triste, de l'Ebene, du Betel, & de l'arbre de Coton.	15.
IX. Des Bananes & Ananas.	16.
X. Des Darions, Ramboutans, Iagues & Mangues.	17.
XI. De plusieurs Arbres & Plantes qui croissent aux Maldives.	19.
Description fort particuliere de l'arbre admirable qui porte la Noix d'Inde, appelé Cocos, qui seul produit toutes les commoditez & les choses necessaires pour la vie de l'homme.	22.
Avis pour ceux qui voudront entreprendre le voyage des Indes Orientales. De l'ordre & police que les François tiennent en leur navigation. Des grandes fautes & desordres qu'ils y commettent, avec les exemples de cela, & un avertissement pour s'en garder.	34.



## Tables des Chapitres.

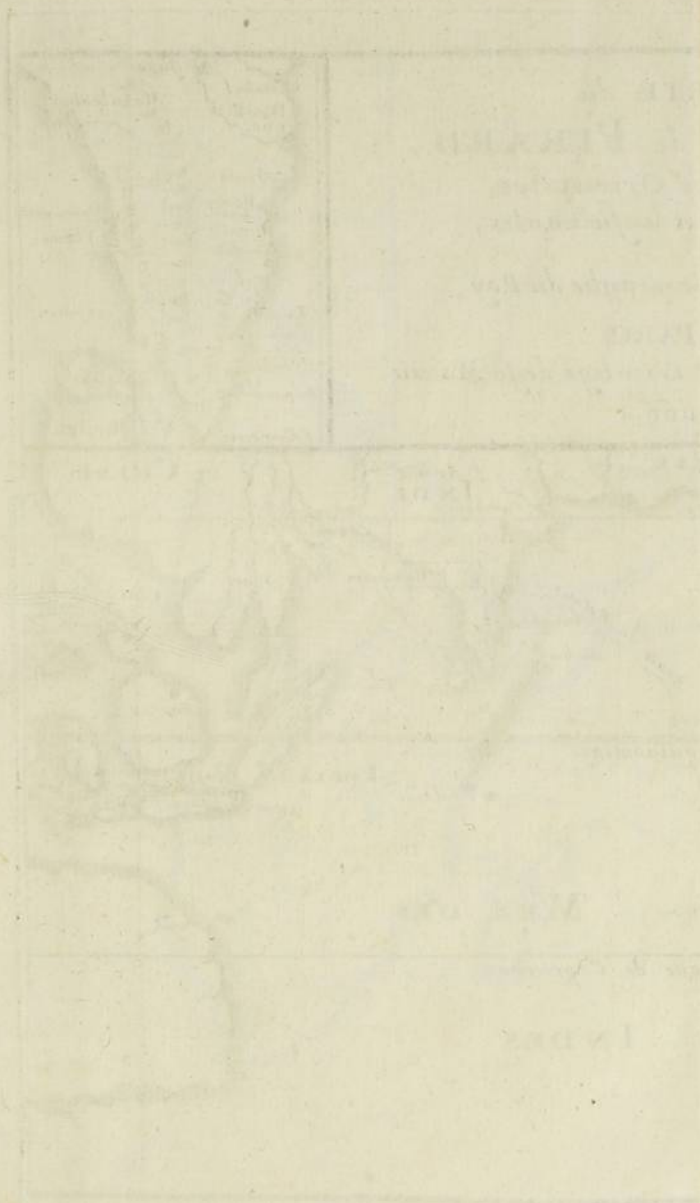
Les Traitez suivans ont esté adjointez dans cette  
nouvelle Edition.

<b>D</b> iscours des voyages aux pays éloignez, & des preparatifs necessaires pour les entreprendre utilement, & en composer des Relations exactes, par M. N. N.	49.
Des preparatifs necessaires pour voyager utilement aux pays plus éloignez.	50.
Ce que dans le voyage on doit faire & observer mieux qu'on n'a de coutume.	53.
Des Relations.	58.
Description exacte de la Coste d'Afrique.	59.
Observations Geographiques sur le voyage de François Pyrard, par P. du Val, Geographe du Roy.	73.
Table des choses les plus remarquables contenus dans les trois parties du voyage de Francois Pirard.	148.



VOYAGE













# VOYAGE DE FRANCOIS PYRARD.

---

## PREMIERE PARTIE.



ABONDANCE de toutes sortes de biens que la France produit, & tant de graces que la bonté Diuine a si liberalement versées sur sa terre, peuuent auoir esté cause que les François ont long-temps negligé la marine. Ce qui ne leur est pas seulement arriué, mais à la pluppart des peuples qui ont eu la moindre partie de cette felicité. Car la terre les occupant assez, & leur fournissant fidèlement des biens & à suffisance, ils n'auoient garde d'en rechercher d'autres parmy les dangers & l'infidélité de la mer. Au contraire on voit que les nations, desquelles le terroir estoit maigre, sterile, ou fort estroit, ont voulu moyenner leur recompense par la nauigation, par le moyen de laquelle ils ont non seulement supléé à leur défaut, mais aussi ils ont rendu leurs villes riches & opulentes en toutes sortes. Aussi sont-ce ces peuples-là, qu'on peut remarquer auoir excellé en l'art de la marine. Et neantmoins à dire vray, la France negligant ce trafic, se priue d'une richesse que la nature luy offre, l'ayant apres tant d'autres biens, baignée de deux riches Mers, accommodée de plusieurs bons ports & havres, par le moyen dequoy elle peut auoir communication, traiter & negocier avec plusieurs peuples lointains d'un costé & d'autre, comme si elle estoit proche & voi-



fine du Levant & du Couchant, & de toutes les contrées les plus esloignées. Ioint qu'il faut auouer que c'est la plus noble & la plus excellente sorte de negotiation, que celle de la Mer, qui va parmy tant de hazards enleuer les richesses & ce qu'il y a de singulier aux autres terres, pour enrichir son pays, & porter ce dont il abonde à ceux qui en ont besoin. C'est donc se priuer de l'usage d'un de ses membres, & comme se couper l'un des bras. Nous en reconnoissons à present mieux que iamais & nous en ressentons les incommoditez : Parce que les François ayans negligé infinies belles occasions (que les Portugais & les Espagnols à leur refus ont non seulement acceptées, mais aussi auidement recherchées) sont maintenant contraints de prendre d'eux en détail, l'or, les espiceries & les raretez de l'Orient, au lieu qu'ils les eussent peu aller querir eux-mesmes & les departir aux autres. Comme aussi à present les Espagnols & les Portugais essayent d'asseruir à eux seuls les elemens qui sont communs à tous, de fermer la mer, & chasser par toutes sortes de mauuais traitemens les François & les autres nations qui voudroient voyager & trafiquer sur les lieux. Cela meut principalement vne compagnie de Marchands de S. Malo, Laval & Vitré, en l'an 1601. de fonder le guay, de chercher le chemin des Indes, le monstrier aux François, bref puiser à la source. Ils équipperent donc pour cet effet deux Nauires, l'un de quatre cens tonneaux nommé le Croissant, l'autre de deux cens nommé le Corbin, qui furent mis sous la conduite du sieur de la Bardeliere Bourgeois de S. Malo, & de François Grout sieur du Clos-neuf, Connestable dudit S. Malo, son Lieutenant ou vice-Admiral, Capitaine du naire nommé le Corbin. l'estois du nombre, en sorte que n'estant pas moins desireux de voir & d'apprendre que d'acquérir des biens, ie m'embarquay dans le Corbin, l'un des deux nauires; Lequel ayant eu pire fortune que l'autre & s'estant perdu, i'en suis enfin miraculeusement rechapé apres plusieurs miseres. C'est pourquoy puis qu'il a pleu à Dieu, contre mon esperance, me rendre sain & sauf en mon pays ayant souffert tant de maux, couru vne infinité de hazards, m'estant transporté non seulement en la pluspart des regions maritimes & des isles des Indes, ayant circuy le monde à peu pres, bref veu les quatre parties de la terre: mais aussi ayant demeuré par l'espace de dix ans parmy plusieurs sortes de



peuples & ayant connu par mon long seiour leurs mœurs, leurs loix & leurs façons de faire, peut-estre plus particulièrement (ce que ie puis dire sans vanité) qu'aucun non pas François, mais mesme Portugais ou Hollandois ; l'ay creu estre obligé de mettre par escrit ce que i'ay obserué de rare en vn si long voyage, pour en faire part à ma patrie. Aussi ce recit pourra peut-estre seruir pour donner aduis & instruction à ceux qui voudroient faire ce voyage, d'éuiter les inconueniens où ie suis tombé, ou bien que i'ay veu aduenir à d'autres : afin mesme que connoissant les defauts de nostre nauigation, & ce qui a esté cause de nostre perte, on puisse à l'aduenir l'entreprendre avec plus de circonspection.

## CHAPITRE PREMIER.

*Recit du Voyage depuis l'embarquement de S. Malo, iusques au Cap de bonne Esperance.*



Nous partismes de S. Malo, à la faueur du vent de Nordest, pour commencer nostre voyage le 18. May 1601. N'estans qu'à neuf ou dix lieues en mer, le masts de misene de nostre vaisseau se rompit & esclata à demy, qui fut vn commencement de malheur : Et lors nous tirasmes vn coup de canon pour en donner aduis à nostre General, qui estoit dedans le Croissant, & sçauoir de luy si nous deuions relacher pour auoir vn autre masts: mais ayant resolu de continuer nôtre route, sans s'arrester à cette occasion, il nous enuoya les Charpentiers de son nauire, lesquels avec les nostres, racoustrent le masts le mieux qu'il leur fut possible. Ce qu'il resolut de peur de perdre le voyage, parce que la pluspart des mariniers & voyageurs qui estoient dans les vaisseaux auoient pris cet inconuenient, bien que leger, pour vn si mauuais presage, qu'ils disoient tout haut que si on relaschoit en quelque port de France, ils s'en iroient & abandonneroient tout. Pour moy ie n'ay iamais eu bonne opinion de nostre voyage depuis l'embarquement, non pas pour cette rupture fortuite du masts, mais pour le mauuais ordre & le peu de police qui estoit dās nos nauires: car il n'y auoit aucune pieté ny deuotion,



mais beaucoup de iuremens & de blasphemes; nulle obeyssance aux chefs, de la rebellion, beaucoup d'indiscretiõ, tous les iours des querelles, des bateries, des larcins, & semblables vices.

Le 21. dudit mois nous reconnusmes neuf gros nauires Hollandois nommés hourques, qui se mirent en deuoir de nous saluër, & de faire honneur aux nauires de France. De fait ils passerent au dessous du vent, qui est la plus grande marque de soumissiõ qu'on puisse faire en mer, & ils tirerent chacun vn coup de canon; mais le Canonnier de leur vice-Amiral tira vn coup de canon à balle qui porta dans nostre nauire à trauers les voiles, qu'il déchira entierement. Ce qu'ayans reconnu, & craignans qu'ils ne voulussent commencer la guerre, nous mismes nostre enseigne ou pauillon sur le mast de Misene, pour donner aduis à nostre General de ce qui s'estoit passé, ce qui le fit arrester à l'instant, & par mesme moyen nous commençâmes tous ensemble à bastigner les nauires tout à l'entour (ces bastignes estoient d'escarlata rouge, & dessus les armes de France, brodées d'vn iaune doré) à mettre les canons en pare & les charger tous à balle, nous armer & nous mettre en défense chacun en son rang, le Capitaine à la poupe, & le Lieutenant à la prouë, & les quatre canoniers avec leurs gens aux quatre coins du nauire. Cela fait nous tirâmes deux coups de canon chargez à balle à trauers les voiles du nauire qui nous auoit attaqués, pour sçauoir ce qu'ils vouloient dire auparauant que de se battre tout à fait: Mais ils ne se mirent aucunement en défense. Nostre General, qui estoit extremement bon de voiles & de gouuernail, s'en alla droit au dessus du vent à toutes voiles vers l'Amiral des Hollandois, & tirant vn coup de canon à bal, luy commanda d'amener les voiles: ce qu'il exécuta promptement, bien estonné, ne sçachant rien de ce qui estoit arriué. Mais lors en ayant esté aduertý, il fit venir son vice-Amiral pour en sçauoir la verité, qui luy dit que l'vn de ses Canoniers estant yure auoit commis cette faute par mégarde: De sorte qu'on enuoya querir ce Canonier, & l'Amiral le presenta à nostre general, le pria d'excuser ce qui s'estoit passé, & offrit de luy liurer le mal-faicteur pour en faire telle punition qu'il voudroit, ou la faire luy-mesme sur l'heure, & le faire pendre à la verge du mast. Mais nostre General satisfait pour ce regard, dit qu'il n'en demandoit aucune satis-



faction ; au contraire il pria l'Amiral de pardonner au pauvre Canonier. Je ne doute point qu'incontinent apres il ne fust puny, car les Flamans & les Hollandois ne laissent iamais les fautes impunies en leurs nauires, & gardent plus de iustice & de police que nous ne faisõs aux nôtres: Ce qui est cause que leurs nauigations reüssissent mieux. Enfin nous nous départismes avec force excuses de part & d'autre. Ils nous dirent qu'ils alloient aux Isles du Cap verd querir du sel à l'Isle de Mayo.

Le 3. de Iuin ensuiuant nous decourismes les Isles Canaries, qui sont en la hauteur de 28. 29. & 30. degrez d'elevation du pole Arctique, & nous passâmes au trauers d'elles.

Le 12. & 13. du mesme mois de Iuin, nous vismes les Isles du Cap-verd. Ces isles sont au nombre de dix: la premiere du costé de deçà s'appelle *saint Anthoine*, la seconde *S. Vincent*, la troisieme *S. Lucar*, la quatrieme *S. Nicolas*, la cinquieme *del Sal*, la sixieme *De buena vista*, la septieme *de Mayo*, la huitieme *Santiago*, la neuvieme *del Fuego*, la dixieme *Brauo*. Elles commencent à la hauteur de 20. degrez vers le Nord, allant tout de suite iusques à 14. vers le Sud. Les Portugais en habitent & cultiuent vne partie, les autres ne sont nullement habitées que de bestiaux, comme de cheures, qui y sont en grand nombre. Il y a abondance de fruiçts & de viures. La principale est celle de *S. Nicolas* dont toutes les autres dependent, c'est le siege de l'Euesque, & de la iustice. La proximité du Cap verd, qui est en terre ferme à cinquante ou soixante lieuës seulement, où les Portugais trafiquent tous les iours d'esclaves Negres en grand nombre, fait que ces Isles sont fort frequentées à cause de cette marchandise, qu'on meine puis apres aux Indes Occidentales & au Bresil, & mesme en Portugal. En l'une d'icelles, appelée l'isle *de Mayo*, se trouue vne si grande quantité de sel en rochers, que l'on en peut charger tant qu'on veut, sans qu'il couste rien: dautant que cette Isle n'est pas habitée, & la charge & le transport en est fort facile. On voit en vne autre Isle vne montagne dont le sommet iette des flammes qui paroissent la nuit, & le iour font de la fumée. On l'appelle à cause de cela *Isla del Fuego*.

Le 29. du mesme mois, nous nous trouuâmes en 5. degrez de hauteur, & nous recōnusmes l'estoille du Nord fort basse: & en mesme temps nous aperceusmes l'estoille du Su, ou Pole An-



La Croisade.

Poissons  
volans,

Antartique, autrement appelée *la Croisade*, pour estre composée de quatre estoiles en forme de Croix, bien qu'elle en soit esloignée de 27. degrez. Mais toutesfois c'est la plus proche, sur laquelle les Pilotes se reglent & prennent la hauteur. Au mesme lieu & en la mesme hauteur on voit vne quantité estrange de poissons, & grands à peu près comme ceux qu'on appelle mullets, qui ont des aisles semblables à celles des chauue. souris: par le moyen dequoy se sentans poursuiuis par les gros poissons, ils se lancent hors de l'eau, & volent assez longtemps iusques à ce que leurs aisles soient seches & n'ayent plus d'humidité. Aussi d'autre costé quand ils sont en l'air, les oiseaux marins dont on voit là aussi vne si grande quantité que rien plus, leur donnent la chasse & les prennent, s'ils ne regagnent aussitost la mer. Il en tomboit beaucoup sur nos nauires, & depuis qu'une fois ils s'arrestent sur quelque chose dure & où il n'y a point d'eau, ils ne scauroient plus se releuer: cela nous seruoit de rafraichissement (& nous auions vn grand plaisir de voir cette chasse) car ce poisson est delicat & fort bon à manger. Mais c'est chose merueilleuse de voir en si haute mer & en ce parage vn si grand nombre de ces poissons, que nous en voyions par maniere de dire la mer toute couuerte, & bouillir à gros bouillons encore qu'il fit calme; & mesme de gros cōme des bonites & albachores, & plusieurs autres sortes dont nous prenions suffisamment pour la prouision du nauire, avec des lignes; & des marsoüins, avec des arpons de fer attachez à des pieces de bois, & que nous leuions puis apres à force de bras. J'ay veu ces poissons volans par tout approchant de la ligne, tant de ça que delà le Cap de bonne Esperance, d'un costé & d'autre, soit du Nord, ou du Su.

Guinée.

Le 14. Iuillet nous aperceusmes la coste de Guinée, c'estoit la terre de *Sierra liona*. Nous pensions en estre loin de plus de cent lieuës: mais à cause des calmes, les courants nous y auoient portez & abatus contre nostre gré. Nous y aperceusmes deux nauires à la voile dont l'un nous vint reconnoistre de loin. Cette coste est fort mal saine & intemperée.

Passage de  
la ligne.

Le 24. Aoust nous passasmes la ligne équinoctiale vers le Pole Antartique: car ce iour ayant pris la hauteur du Soleil à l'heure accoustumée, qui est au point de midy, ce que les marins appellent *l'Observation*, il ne fut trouué aucune hauteur,



rellement que par là on reconnut que nous estions sous la ligne. On prend la hauteur avec l'astrolable, au Soleil, ou bien aux estoiles par le baston de Iacob, que les mariniers nomment *l'arbalestre*. Depuis les sept ou huit degrez aprochans de la ligne du costé du nord, & autant du costé du Su, on est fort incommodé de l'inconstance du temps & des iniures de l'air. La chaleur est si violente & si étouffante que rien plus: ce qui corrompt la pluspart des viures, l'eau deuiant puante & pleine de gros vers, toutes sortes de chairs & de poissons se corrompent, mesme les mieux salez, le beurre que nous auions porté estoit tout liquefié en huile, la chandelle de suif fonduë: les nauires s'ouuroient aux endroits où ils ne trempoient point dās la mer, la poix & le goidran se fondoient par tout, & il estoit presque aussi impossible de demeurer dans le bas du nauire que dans vn four. Il n'y a rien de si inconstant que l'air: mais là c'est l'inconstance & l'incertitude-mesme: en vn instant il fait si calme que c'est merueille, & à demie heure delà on ne voit & on n'entend de tous costez qu'esclairs, que tonnerres & foudres les plus espouuantables qu'on scauroit s'imaginer, principalement quand le soleil est pres de l'equinoxe, car lors on les remarque plus vehemens & plus impetueux. Incontinent le calme reuiet, puis l'orage recommence, & ainsi continuellement. Il se leue tout à coup vn vent si impetueux que c'est tout ce qu'on peut faire d'amener & mettre bas en diligence tous les voiles, & on diroit que les mats & les verges se vont briser & le nauire se perdre. Souuent on voit venir de loin de gros tourbillons que les mariniers appellent *dragons*; si ils passioient par-dessus les nauires, cela les briseroit & les couleroit à fonds. Quand on les voit venir les mariniers prennent des espées nuës & les battent les vnes contre les autres en croix sur la prouë, ou vers le costé où ils voient cet orage, & tiennent que cela l'empesche de passer par-dessus le nauire, le destournant à costé. Au reste sous cet air les pluies y sont fort dangereuses, car si vne personne en est mouillée & ne change promptement d'habits; elle est bien tost apres toute couuerte de bubes & de pustules sur son corps, & des vers s'engendrent dans les habits: tellement que cela donne beaucoup de peine à ceux qui ont des habits à changer, & cause bien du mal à ceux qui n'en ont point. Nous estiōs contraincts de couvrir nos nauires de toile cirée, & nous ser-

Incommo.  
ditez pas-  
ser la ligne

Chaleur  
violente.

Incommo.  
ditez des  
calmes.

Tourbil-  
lons impetueux.

Pluye sa-  
cheuse.



uir de tentes & de pauillons pour nous garantir tât de la pluye que du soleil; encore ne laissâmes-nous pas d'auoir bien de la peine. Il me seroit impossible de raconter par le menu toutes les extremitez, les trauaux, les incommoditez & fatigues que nous endurâmes par l'espace de trois mois à cause de tels calmes & *tranades* (car ainsi s'appellent ces bourrasques) bien plus que si c'eust esté en grand vent & mesme en tourmente, & les nauires s'en vsent aussi tost. Le nauire bransle & va chancellant tantost d'un costé, tantost de l'autre, à cause de la violence du grand *loüesme* qui est en ces mers-là: mais lors du vent en poupe les voiles tiennent le nauire ferme, & s'il est à la bouline, il ne panche que d'un costé. Ces calmes esbranlent fort vn vaisseau, & luy donnent bien des efforts, principalement à ceux qui sont grands & chargez, & le plus souuent le font tellement entr'ouuir que par apres s'il suruiuent quelque tourmente, il ne peut pas resister long temps.

Isle d'Anabon,

Le 29. d'Aoust nostre pilote qui estoit Anglois, estant monté sur la hune, apperceut la terre de dix lieues loin, ce qui nous resioüit infiniment; parce que nous auions besoin de faire eau, & neantmoins ne scauions où prendre terre ne croyans pas estre si abbarus vers la coste de Guinée, dont nous pensions passer loin de plus de cent lieues: mais les calmes & les courans nous auoient emportez derechef. A l'instant de cette bonne nouuelle nostre Capitaine fit mettre l'enseigne sur le mats de misene, d'autant qu'il n'appartient qu'au Chef & General de la mettre sur le grand mats, & il fit tirer vn coup de canon pour auertir nostre General; avec lequel nous reconnusmes que c'estoit *l'Isle d'Anabon*: mais parce qu'il estoit déjà tard, nous ne nous auançâmes pas plus auant, mais on tourna le cap en l'autre bande, c'est à dire la proue d'un autre costé, & nous nous mîmes à reculer pour arriuer seulement de iour & mouiller l'ancre à cette Isle, ce que les mariniers appellent *louyer*, qui est quand l'on desire gardervne veuë de terre, ou vn certain endroit de mer ou parage, l'on va vn temps d'un costé, & apres on tourne le nauire, & l'on va autant de l'autre.

Le lendemain 30. ayant pris terre nous traitâmes amiablement avec les Portugais qui sont seigneurs de l'Isle, de sorte que nous fians en leur foy, & sur ce qu'ils auoient accepté quelques  
presens



presens de nostre part, & nous auoient aussi enuoyé de leurs fruits, nostre General fit accoustrer son gallion, ou vn grand bastteau, & y fit mettre quantité de vaisseaux pour auoir de l'eau, des fruits & d'autres rafraichissemens, depeschant pour cet effet vn nombre de mariniers & de soldats : mais avec eux six des principaux des deux nauires voulurent s'y aller rafraichir contre l'intention du General, qui toutesfois ne voulut pas les empescher. Lors qu'ils furent descendus en terre, les six principaux furent fort bien receus & recueillis par les Portugais, tellement que s'y fians entierement, ils se laisserent conduire où on les voulut mener, & ils enuoyerent les autres mariniers avec le bastteau de l'autre costé de l'isle pour auoir de l'eau, comme il leur auoit esté conseillé. Ils les firent conduire par vn nombre de leurs Negres, qui toutesfois ne voulurent iamais entrer dans le bastteau; ce qui fit iuger qu'ils n'y alloient pas de bonne foy, & ils se contentoient de faire le tour de l'isle par terre & nous par mer. Bien tost apres ces six de nos gens furent inuestis & attaquez par vn grand nombre de Portugais & d'esclaues Negres tous en armes, qui auoient esté mis en embuscade; l'vn des six qui estoit Lieutenant du Corbin, nommé Thomas Pepin de S Malo, se voulut mettre en defence, & defait il en bleffa quelques vns : mais estant accablé de la multitude il fut blessé à mort & porté par terre; les cinq autres furent pris prisonniers. Aussitost apres les Portugais renuoyerent le blessé aux nauires sur vn petit radeau de pieces de bois liées ensemble, & pour le conduire, laisserent aller vn Negre qui seruoit nostre General, & qui auoit accompagné les six; mais aussitost que le blessé fut dans le nauires il rendit l'esprit. Le General fit tirer deux coups de canon pour aduertir les autres mariniers qui estoient de l'autre costé, de retourner, s'ils pouuoient, avec le bastteau, & de ne s'engager pas plus auant : ce qu'ayant reconnu ils reuindrent promptement. Le iour d'apres les Portugais renuoyerent sur vn autre radeau, car ils n'ont point là d'autres nauires ny d'autres vaisseaux, l'vn des cinq prisonniers, pour dire qu'ils estoient fort mal traittez, liez & enchainez dans les montagnes tous separez les vns des autres : ces montagnes sont fort hautes & toutes couuertes de bois : & de plus ils dirent aussi qu'ils auoient esté mis à rançon : laquelle fut enfin accordée de quinze cens croisades, &

Descente  
en l'isle.



de vin, de biscuit & de poudre à canon, de mousquets & autres hardes : moyennant quoy ils furent deliurez les vns apres les autres à mesure qu'on payoit. Alors les Portugais enuoyerent vn pourceau, du ris, quelques fruiçts & d'autres rafraichissemens, & dirent qu'on pouuoit aller librement en leur isle en toute seureté; toutesfois nous ne voulusmes plus nous y fier, encore que nous eussions besoin de faire eau. C'est pourquoy nous allions la nuit bien armez en nos basteaux pour prendre de l'eau : mais nous en prenions peu, parce que le ruisseau est en bas en vn vallon près de la mer, & ceux de l'isle ne voulans pas souffrir que nous en eussions, faisoient la garde sur le haut des montagnes, & nous chargeoient à coups d'arquebuzes, dont ils percerent l'espaule à vn des pages de nostre nauire, & en blessèrent aussi à coups de pierres, & rouloient des pierres sur nous, tellement qu'il y faisoit fort dangereux. Ce que nous continuasmes pendant six ou sept semaines que nous fumes à la rade. Cependant au lieu du Lieutenant du Corbin, qui estoit mort on y en mit vn autre, qui ne fut pas esleu sur le lieu, ayant esté nommé pour successeur des saint Malo par la compagnie, qui auoit pourueu à tous les officiers des nauires en cas de decés : afin de ne pas laisser cela à la discretion des nauigeans, ce qui eut pu causer quelque desordre. Surquoy il est à remarquer que celuy qui hausse de grade & change d'office n'augmente pas en gages, & qu'il n'en a pas plus qu'il auoit auparauant : d'autant que les gages du mort courent toujours iusques au retour, & sont payez à sa veufue, enfans ou heritiers, tout ainsi que s'il viuoit. Au reste ceste isle est à vn Seigneur Portugais, auquel le Roy d'Espagne l'a donnée; les autres Portugais qui demeurent là sont ses facteurs & ses commis : tout le peuple de l'isle luy est esclau, & il en fait grand trafic tant en Espagne qu'aux Indes Occidentales, & en tire tous les ans vn certain nombre, selon qu'ils ont multiplié. Ils sont tous Negres, & ils vont nuds, hommes & femmes, excepté qu'ils courent de cotton leurs parties honteuses; les femmes portent leurs enfans sur le dos & les allaitent par dessus l'espaule, leurs mamelles estans si longues, que les enfans les peuuent prendre & succer par derriere. Ceste isle est située sous la hauteur d'un degré & demy du costé du midy, elle a de tour enuiron de 5. à 6. lieues; elle est haute, montagneuse, &

Deferia-  
pion de  
l'isle  
d'Ana-  
bon.



couuverte de bois, & tousiours verdoyante; tout le temps que nous y seiournasmes, il ne se passa pas vn seul iour qu'il ne pleust peu ou beaucoup; la rade est Nordouest fort dangereuse à cause des basses & des roches. Il y croist beaucoup de fruit, comme oranges, *bananes* qui leur seruent de pain, *cocos* qui les fournit de vin, de succe en roseaux, des ananats, d'autres fruits qu'ils nomment *Panana*, comme aussi du ris & du mil; Il s'y cueille quantité de cotton, qui est le seul reuenu de l'isle, la pescherie y est fort abondante & de bon poisson, ce qui nous fournissoit vn grand rafraichissement. A vne lieuë & demie d'Anabon il y a vne petite isle qui est toute brulée, & il n'y a nulle verdure: mais elle est si couuverte d'oiseaux, que l'on ne scauroit presque marcher en aucun endroict qu'on ne marche dessus, ou sur leurs œufs. On les nomme *Pingui*, & sont vn peu plus gros que nos pigeons, & quasi de mesme plumage, au reste de fort bon goust & bons à manger, mais ils ont la chair fort noire. Nous en mangions quantité, allans tous les iours en ceste petite isle pour nous promener & pour en prendre. L'vn des nostres qui auoit esté reconnu Lieutenant du Corbin au lieu du defunct, courant apres ces oyseaux tomba entre des roches, & se rompit la iambe: encore y eut il bien de la peine à l'en tirer. Nous fusmes accompagnez de toutes sortes de malheurs durant le seiour que nous fismes en cette rade; Car outre cettuy-cy il nous en arriua encore d'autres, particulièrement en nostre nauire, où il y eut grande querelle entre nostre Capitaine & le premier Facteur ou Commis, qui en vindrent presque aux mains, & il s'en fallut bien peu que cela ne causast vne reuolte & vne mutinerie generale; de sorte qu'il fut besoin que nostre General y vint bien accompagné pour y mettre ordre. Nonobstant cela la dispute dura tout le long du voyage, sans se parler l'vn à l'autre. Je vous laisse à penser si tout pouuoit bien aller, puisque les chefs qui deuoient monstrier bon exemple aux autres faisoient eux-mesmes le desordre. Il y eust encore vn autre inconuenient, c'est que comme on s'embarquoit dans le basteau pour faire la guerre & pour aller querir de l'eau, le feu se prit dans de la poudre qui estoit dans l'vn des nostres où estoit nostre Capitaine, & il y en eut beaucoup de brulez & mal accommodez: mais le dernier malheur fut qu'en voulant leuer les ancrs, nous fusmes



toute la matinée à rasher de leuer l'une des nostres, encore que ceux du Croissant nous fussent venus ayder, & cependant nous ne pusmes l'auoir, & il falut rompre le cable, quoy qu'il fût gros comme la cuisse d'un homme, & tout neuf; l'ancre mesme fut perduë, ce qui n'est pas peu en telles occasions.

L'isle de  
sainte He-  
leine.

Ayans donc sejourné à la rade de ceste isle l'espace de six semaines, le 16. Octobre nostre General commanda de leuer les ancres, de mettre les voiles au vent, & de prendre la route de sainte Heleine, d'autant que nous n'auions sçeu nous rafraichir commodement, & que nous commencions à auoir des malades du scurbut. Car ceux qui vont aux Indes ne la vôt pas ordinairement chercher, d'autant que les vents n'y sôt pas propres & c'est vn grand hazard de la pouuoir rencontrer; mesme nostre Pilote disoit qu'il n'entreprendoit pas avec certitude de nous y adresser. Toutesfois le 17. de Novembre heureusement nous reconnusmes à l'aube du iour l'Isle S. Heleine, située sous les 16. degrez vers le pole Antartique, à six cens lieues du Cap de bonne Esperance. Nous trouuasmes sur l'autel de la Chapelle plusieurs billets, qui donnoient aduis que les Hollandois y auoient passé. On pensoit trouuer là du bois pour refaire nostre mats de misaine: mais il n'y en a point de propre à mettre en œuvre. Le seiour que nous fîmes en cette isle fut de neuf iours; ce qui seruit grandement à nos malades, d'autant que les eaux, les chairs & les fruits y sont fort salubres, & l'air fort pur & fort sain; aussi nous nous y rafraischîmes de toute l'eau dont nous auions besoin. Je ne m'arrestaray pas à descrire en cet endroit la beauté, la bonté, la fertilité & la commodité de cette excellente isle, dont ie remets la description bien particuliere à mon retour, d'autant que le long seiour que nous y fîmes alors m'en donna plus de connoissance.

Le 26. Novembre 1601. nos malades ayans recouuert la santé, nous leuasmes les ancres & nous fîmes voile suiuan nostre route vers le Cap de Bonne Esperance.

Cap des  
Abroilles  
au Bresil,  
difficile à  
doubler.

Trois iours apres nous doublâmes les *Abroilles*. Ce sont des bancs & des escueils vers la coste du Bresil, sous les dix huit degrez de hauteur delà la ligne equinoctiale: ils durent environ soixante & dix lieues de longueur. Les Portugais les appellent *Abrolhos*, qui veut dire ouurez les yeux, parce que ces es-



écueils sont fort dangereux, & il est bien nécessaire d'y auoir l'œil & d'y prendre garde. Car qui ne pourroit les doubler & qui iroit s'embarasser dedans, il seroit fort difficile d'en sortir: & encore qu'on en peust sortir le voyage seroit perdu, & il faudroit relascher d'où on est party. Cela est cause que les Nauires qui vont aux Indes, pour s'en esloigner, tombent trop auant de l'autre costé vers la Guinée, où l'air est fort mal-sain, & où il se trouue tant de calmes & tant de courants, que le plus souuent les vaisseaux se perdent, ou beaucoup de personnes languissent & meurent de maladies fascheuses. C'est pourquoy il est de la dexterité des bons pilotes, de n'approcher pas trop de la coste de Guinée, & aussi de ne s'aller pas ietter dans les bancs des abroilles vers le Bresil, mais de prendre bien leur mesure, auquel cas il y a assez d'espace: car on conte enuiron mille lieuës de la coste d'Afrique à celle du Bresil. Apres que nous eusmes doublé ces escueils, nous fismes grande resiouys-sance, on crea au sort vn Roy pour commander pendant la Feste, qui dure tout le iour, & on distribua à chacun vne peinte de vin plus que l'ordinaire; Ce fut à l'imitation des Portugais qui en vsent ainsi, comme on a tousiours accoustumé d'imiter plustost les mauuaises coustumes que les bonnes & les loüables: Car pour moy ie n'approuue nullement de telles festes & banquets sur la mer, qui ne vont qu'à consommer le vin & les vi-tuailles du nauire, & à enyurer les mariniers, qui puis apres ne font pas leur deuoir, outre les querelles & les batteries qui en naissent.

## CHAPITRE II.

*Du Cap de Bonne esperance, & du Cap des Aiguilles. Tourmente furieuse en la coste de la terre de Natal.*

C E P E N D A N T nos nauires ne laissoient pas tousiours de continuer leur route vers le Cap de Bonne Esperance, Signe pour reconnoistre le Cap de bonne Esperance ainsi que nous fismes les iours sui-uans, tant que nous apperceusmes les signes par lesquels on connoit qu'on approche du Cap. Car à cinquante ou soixante lieuës près flottent des troncs de roseaux en grand nombre, chacun d'environ neuf ou dix, plus ou moins, se tenant tous ensemble par le pied: on les nomme



*trombas* : comme aussi vne multitude d'oyseaux blancs tachetez de marques noires, que les Portugais appellent *mangue de velude*.

Le 27. Decembre 1607. sur le minuit, qu'il faisoit grand vent avec pluye, la nuit estant fort obscure, nous nous trouuâmes fort près de terre, & n'eust esté vn marinier qui l'apperceut par honneur, nous nous fussions perdus : car la mer estoit fort grosse & orageuse en cet endroit, ioint qu'il y a de grands rochers qui s'auancent en la mer. Tellement qu'aussitost que le marinier se fût escrié on vira les voiles & le nauiere pour remettre en mer, & on tira vn coup de canon pour aduertir nostre General. Au point du iour il fut remarqué que nous auions passé le Cap de bonne Esperance, & que c'estoit celuy des Aiguilles que nous voyons. Ce cap des Aiguilles s'auance en mer plus auant que celuy de bonne Esperance de quinze lieues, & il est situé sous la hauteur de trente-cinq degrez de la bande du Sud. On le nomme Cap des Aiguilles, parce qu'au droit d'iceluy les compas ou esguilles demeurent fixes, & regardent directement le Nort, sans decliner vers l'Est ny l'Ouest, & l'ayant doublé les Aiguilles commencent à noroistre. Ce iour nous reconnusmes deux nauires Hollandois & vne patache, qui sortoient d'une baye qui est au Cap des Aiguilles & s'appelle *Baya sardaigna*, où ils s'estoient rafraichis. Il nous fut pourtant impossible de nous aborder l'un l'autre de tout le iour, à cause du vent, & que la mer estoit si grosse & si furieuse que rien plus; neantmoins leur moyen nauiere à toute peine vint vers nous à val le vent, & nous dit de loin qui ils estoient. Mais le lendemain nous nous abordâmes : & les deux iours suiuaus nous nous visitâmes & festoyâmes les vns les autres en grande amitié. C'estoient de fort petits nauires qui estoient de Camfer en Zelande, leur General s'appeloit *Sphilbert*. Ils nous dirent que c'estoit eux que nous auions apperceus à la coste de Guinée, & que si nostre General les eût voulu attendre lors qu'ils enuoierent leur patache apres nous, le malheur qui nous arriua à l'isle d'*Anabon*, ne fust pas aduenu. Car ils nous dirent qu'ils auoient mis pied à terre, & qu'ils ne se fierent pas à ceux de l'isle comme nous fîmes; mais ils y firent de l'eau suffisamment, sinon qu'ils y perdirent deux de leurs hommes outre six de blesez. Ils nous dirent dauantage, que si nous eussions esté tous ensemble



& de compagnie, nous eussions esté assez forts d'hommes pour nous rendre maîtres de l'Isle fort aisement, veu le peu de résistance qu'il y auoit, & si nous eussions eu aussi moyen de nous bien rafraichir, & de faire prouision d'eau; de sorte que nostre General fut en partie cause de tout ce malheur, pour ne les auoir pas attendus comme il deuoit. Nous leur donnaſmes vne grande voile dont ils auoient besoin, & en contr'eschange ils nous donnerent deux perrieres ou petits canons de fer. Ils alloient aussi aux Indes, de sorte que nous eussions bien desiré de faire le voyage en leur compagnie. Ce que nous ne peusmes à cause qu'il falloit qu'ils allassent passer entre la terre ferme & l'isle de S. Laurens, pour trouuer leurs compagnons qui les y attendoient & leur auoient donné le rendez-vous en la *Baya tormosa*, qui est en la coste de Melinde. Nostre intention estoit tout au contraire de passer par le dehors de cette isle: & pour ce nous nous quitasmes, & là nous prîmes congé les vns des autres avec plusieurs canonades. Cela fait nous prîmes nostre route par le dehors de l'isle saint Laurens.

Le 6. de Ianuier 1602. iour des Rois comme chacun se réjouyssoit à crier le Roy boit, il s'esleua vne tourmente violente, pour laquelle il nous conuint de baïſſer les voiles, & l'un de nos mariniers qui estoit de S. Malo tomba en la mer, & nous fut impossible de le sauuer: son compagnon se vouloit ietter apres si on ne l'eust retenu: mais ie croy que c'estoit plustost parce qu'il auoit trop pris de vin que par affection: car les gens de mer n'ont pas beaucoup d'amitié. Du long de cette coste nous voyions toute la nuit force feux sur le haut des montagnes. Continuans donc nostre voyage, nous passasmes sans aucune tourmente la terre de Natal, qui est en la coste d'Ethiopie, qui est ce qui n'arriue quasi iamais, à cause qu'il y a continuellement des tourmentes violentes, depuis les 33. degrez iusques à 28.

Le 30. Ianuier estans à la hauteur de vingt-six degrez, nostre General demanda à son pilote de quel coste nous estions de l'isle S. Laurens, qui fit responce que nous estions dehors, & neantmoins cela n'estoit pas, & nous estions entre la coste d'Afrique & l'isle, contre nostre intention. L'ignorance du pilote en fut la cause, & aussi parce que nous nous amusâmes trop avec les nauires Hollandois, tellement qu'ayant la bo-

Coste de la  
terre de  
Natal, orae  
geuse.



nace, nous laissions aller les nauires à leur volonté, qui portoient la pluspart des voiles bas; & eux qui estoient plus fins que nous tenoient tousiours leur route, aprochans de la coste d'Afrique; & nous les suiuiions insensiblement. Nostre General se doutant de ce qui en estoit, demanda à voir la terre de l'Isle pour en estre asseuré: Mais apres auoir nauigé deux iours & deux nuits sans la voir, il commanda de mettre le cap en l'autre bande. Ce qu'estant fait nous allasmes iusques au quatriesme iour de Fevrier que nous commençasmes à voir l'Isle saint Laurens par le costé de dedans, dont nostre General fut fort en colere contre le pilote. Aussi-tost il commanda de ressortir du dedans, & de retourner par la coste de dehors, pource qu'il craignoit de ne pouuoir pas passer à cause des vents contraires qui s'y trouuent ordinairement en la saison où nous estions pour lors.

Tourmen  
de suieufes;

Le 7. de Fevrier 1602. repassans la coste de la terre de Natal pour aller par dehors de l'isle saint Laurens, & laquelle nous auions heureusement passée sans inconuenient, il se leua tout à coup vne furieuse tourmente de vent de Suroest, lors que nous ne nous en doutions pas; au contraire des Portugais qui passans en cette hauteur, se preparent à recevoir ces tourmentes, & y pouruoient de bonne heure. Nostre gallion auoit esté mis dehors pour enuoyer quelqu'un à bord du Croissant, pour conferer de quelques affaires que nostre general & nostre Capitaine auoient ensemble pour le suiet du voyage, & il n'y auoit pas vn moment que i'en estois reuenue, apres auoir visité quelques vns de mes amis qui estoient fort malades, entre autres vn ieune homme de nostre ville de Laual, que j'aimois fort. Tellement que ceux des nostres qui estoient à bord du Croissant voyans que la mer s'enfloit, ils se mirent dans le gallion ou basteau & s'en retournerent vers nous. Mais ils ne sceurent si fort se haster, qu'à peine y eust-il moyen de les tirer, si ce n'est que nous leur iettasmes vn cable, lequel ayant empoigné ce fut tout ce qu'ils peurent faire d'entrer pour se sauuer. Il fut pourrant impossible de tirer assez promptement le gallion, qui fut seulement lié & amarré le mieux qu'on put avec vn gros cable, qui ne mit gueres à estre rompu, & le gallion ayant esté emply d'eau alla à fonds, sans qu'il y eust moyen de le sauuer; ce qui nous apporta vne grande incommodité. Au  
reste



reste i'estime qu'il est mal-aisé à ceux qui ne l'ont pas expérimenté de concevoir l'horreur & la furie de cette tempeste ; car ce que nous auions esprouvé auparauant n'estoit que ieu en comparaison. Il faisoit si obscur en plein midy qu'on ne pouuoit voir le ciel, ny s'appercevoir l'un l'autre : nos deux nauires s'escarterent bien loin, & en vn instant nos voiles furent toutes deschirées & mises en charpie : la pluye & le vent estoient si impetueux, que donnans contre le visage, cela bleissoit & meurtrissoit comme des coups de verges, & les collets de nos chemises se déchirans nous faisoient mal à la face, tellement qu'il falloit les arracher promptement. Les flots estoient si espouuantablement gros, que vous eussiez dit que nostre nauire s'esleuoit tantost dans le Ciel, & tantost tomboit dans vne abisme, & cependant il estoit tellement agité de costé & d'autre qu'il y auoit bien de la difficulté à se tenir dans le nauire, & bien du peril sur le tillac. Car il venoit de si grands coups de mer, que quelques-fois d'un loüesme il entroit plus de vingt muits d'eau qui passoient par-dessus le nauire & sortoient en partie de l'autre costé : ce qui emportoit de violence tout ce qu'il rencontroit, & il falloit se tenir bien ferme sur le tillac. Le meilleur fut pour nous que nostre nauire estoit si bon & si renforcé, qu'il ne s'ouuroit point par embas par l'imperuosité de cette tourmente, & qu'il ne faisoit non plus d'eau que de coustume. Toute l'eau qui y entroit venoit d'enhaut de ces coups de mer que i'ay dit, & des vagues qui passoient par-dessus, & qui mouilloient non seulement les hommes qui estoient tant sur le tillac & au dedans à couuert, mais aussi toutes les prouisions & les hardes du nauire. Nous ne pouuions quasi suffire à vider l'eau par les pompes, & nostre Capitaine y mettoit la main le premier. Il n'y eut rien qui ne fust mouillé & gasté, ce qui nous donnoit bien de la fatigue, car durant les quatre iours & quatre nuits que dura la tourmente, nous fumes continuellement mouillez d'eau salée, outre qu'apres il n'y auoit rien de sec pour changer. On ne mangeoit qu'un peu de biscuit avec vn peu de vin, n'y ayant pas moyen d'en pouoir aprestre dauantage : De dormir ou de reposer tant soit peu il n'en falloit point parler, pour lors tous ceux qui auoient du iugement songeoient à leur conscience : mais quant aux mariniers, c'est à l'heure qu'ils iurent &



qu'ils blasphement davantage. Au plus fort de la tourmente à l'heure de minuit, il fut question de couper le mastereau qui est sur la hune du grand mats: la forme de le couper c'est de trancher les hobans & les cordages au-dessus du vent, puis couper le mats à demy, & apres couper les cordages du costé du vent, il tomba pour lors de soy-mesme sans faire mal à personne. C'estoit donc vne penible besogne, veu la difficulté de se tenir à cause de la grande agitation du nauire. On y employa nostre maistre charpentier, qui estoit Hollandois, l'un des bons charpentiers de mer qu'on puisse trouuer, aussi auoit-il les gages de deux & la portion de vin de deux: mais à la verité il trauailloit autant que trois. Il coupa avec toute peine le mastereau, neantmoins il ne put si bien se tenir qu'il ne cheût aual-le vent comme le mastereau, & il fut porté hors le nauire. toutesfois il rencontra miraculeusement la grande verge, qui estant descenduë & liée en trauers, passoit en mer hors le nauire de neuf à dix pieds; & où il y auoit encore quelques cordages, auxquels ce pauvre homme se prit, & les empoigna si bien, qu'il y eut moyen de le sauuer, quoy que fort difficilement. Il nous pensa aussi arriuer vn grand malheur; ce fut qu'il y auoit quatre ou cinq gros canons de fer demontez, qui estoient liez & attachez en bas sur le premier pont. Par la force de la tourmente ils se delierent: mais Dieu permit qu'il y eut plusieurs personnes en bas qui les apperceurent & qui y accoururent aussi-tost avec des matelats & des sacs & autres hardes molles, qu'ils ietterent d'un costé & d'autre pour les arrester & les relier; autrement le moindre coup qu'ils eussent donné en roulant contre le bord du nauire l'eust enfoncé. Pendant cette tourmente la boeste de nostre gouuernail se rompit, ce qui nous fut vn grand inconuenient, parce que cela nous ostoit l'usage necessaire du gouuernail. Nos pilotes & mariniers, mesmes les plus anciens, disoient qu'ils n'auoient iamais souffert vne plus violente tourmente, ce qui leur faisoit perdre tout iugement & toute resolution. Mais c'est qu'ils n'auoient pas expérimenté la violence de la mer en ces endroits là, qui est ordinairement beaucoup plus grosse & plus orageuse qu'elle n'est ailleurs. Quant à moy i'en ay souffert à mon retour d'aussi furieuses, sous la mesme hauteur, mais non pas en mesme rage.



## CHAPITRE III.

*De l'abord de la baye de saint Augustin en l'isle de saint Laurens : de la descente en terre & du long séjour que l'on y fit. Description de l'isle, & des mœurs & façons de faire des habitans.*

**L**A tourmente dura iusques à l'unzième dudit mois de Février; Lors qu'elle fut cessée, nous fûmes en grande peine d'avoir perdu de vue le Croissant nostre General. Mais ce qui nous affligea davantage, fut que nous apperceûmes vn grand mars qui flotoit sur la mer, croyant que c'estoit celui du Croissant qui se fust perdu: Ioint que la plupart des nostres fatiguez de la mer, estoient malades & à demy morts: Sur cela le Capitaine mit en deliberation de sçavoir où il falloit aller pour prendre terre: Il fut aduisé d'aller au plus près, qui estoit en l'isle saint Laurens. Aussi-tost nous prîmes nostre route pour y aller, quoy que nous fussions en crainte, parce que nous n'auions en nostre nauire aucun Pilote ny marinier qui eust esté aux Indes, sinon vn Canonnier Flamand, qui estoit vn ignorant.

Aprochant de l'Isle de trente ou quarante lieuës, nous vîmes la mer changée; Elle estoit jaunastre & fort escumeuse, couverte de chastaignes de mer, de cannes, de roseaux, & d'autres herbes flotantes, & nous la vîmes de cette façon iusques à ladite Isle. Enfin le dix-huitième Février nous apperceûmes la terre.

Le dix-neufième Février au matin nous posâmes l'ancre en vne baye, qu'on appelle de saint Augustin, située sous la hauteur de vingt-trois degrez & demi du costé du Sud, sous le tropique du Capricorne, qui estoit fort grande & fort commode, d'autant qu'elle a vn bon fonds tout de vase & de sable. Sur le midy nous apperceûmes en mer vn grand vaisseau de fort loin. D'abord nous creûmes que ce fust vn nauire Portugais, nous nous mîmes en armes, & nous commençâmes à nous parer & à rendre nos bastings pour nous defendre; mais quand il s'approcha de plus près, nous reconnûmes que c'estoit le Croissant, duquel nous auions esté separez l'espace de douze iours; & qui vint surgir près de nous. Cela nous apporta beaucoup de ioye & de soulagement, horsinis que nous le



vismes plus mal-traité que nous, en tres-mauuais equipage, fort ouuert, & ses hommes presque tous malades. Sur le soir nous apperceusmes vn autre nauire qui estoit sans masts & sans voiles, excepté vne piece de bois plantée au milieu du nauire, & vn petit voile dont il s'aidoit. Il posa l'ancre à quatre ou cinq lieues de nous, parce qu'il n'osoit approcher: Ils enuoyerent vne barque avec trois ou quatre personnes pour nous reconnoistre de loin: mais quand ils nous eurent reconnus, ils approcherent & vinrent à bord de nostre nauire, où ils furent bien receus, apres nous auoir dit qu'ils estoient. C'estoit l'vn des deux nauires Hollandois que nous auions veu au Cap des Aiguilles, & qui auoit esté fort mal-traité par la tourmente. Incontinent la barque s'en retourna donner aduis à leur Capitaine, qui vint aussi-tost motuiller l'ancre aupres de nous. C'estoit vn nommé le Fort, fils d'un François, enfant de Vitré, nay en Hollande. Il auoit desia esté aux Indes, & il est mort en ce mesme voyage à Achen. On tient que le Roy d'Achen l'aymoit, & qu'il en faisoit beaucoup d'estat. Les trois nauires estans donc ensemble, nostre General, nostre Capitaine & le Capitaine Hollandois, avec les principaux des trois nauires, se mirent à deliberer de ce qu'il falloit faire pour s'accommoder. Suiuant ce qui auoit esté arresté entr'eux, on alla choisir en terre vne place la plus propre qu'on pût trouuer, pour descendre tous nos malades du scrubut, dont nous auions vn grand nombre en nos nauires, & les Hollandois n'en auoient pas vn seul. Le lieu ayant esté pris & marqué au pied d'une haute montagne, sur le bord de la riuere qui tombe en cette baye, on le ferma d'une pallissade de gros pieux de bois, plantez & fichez les vns près des autres, & entrelassez de grosses branches & de bastions de mesme ouurage, & couuert des voiles du nauire; & pour defendre cette forteresse, on y porta quelques petites pieces de canon. Nous ne pouuions en vser autrement, parce qu'il ne se trouue point là de pierres dont on pût se seruir à propos: de faire des fossez & des rempars, il n'y auoit pas moyen, car c'estoit tout sable mouuant. On y descendit nos malades du scrubut, dont nous auions vn grand nombre, & pour leur seurreté on y enuoya des hommes sains, avec des arquebuses, des mousquets, & autres armes, afin de faire garde nuit & iour. Quant aux Hollandois qui n'auoient



pas vn seul malade, ils ne se voulurent pas loger en terre, ils posèrent seulement vne tente à cent pas de nostre forteresse, avec deux petites pieces de canon montées pour leur defense, & delà ils enuoyerent de leurs gens pour racoustrer & reuaster leur nauire, ce qu'ils firent en toute diligence: sur le iour ils descendoient en terre & se mesloient parmy nous. Apres que nous fusmes tous accommodez de forteresse pour la seuereté de nos malades, & des sains mesmes, on enuoya deux harquebusiers dans le pays pour le reconnoistre; lesquels s'estans vn peu aduancez en l'isle, apperceurent des habitans qui ayans peur d'eux s'enfuyoient: toutefois afin de ne les pas épouuanter, ils ne les voulurent point suiure plus auant, mais ils s'en retournerent suiuant le commandement de nostre General. Ces habitans de l'isle ayans ainsi appris qu'il y auoit des nauires à l'ancre, & des estrangers en terre, vinrent quinze ou vingt en nombre, armez & accoustrez à leur mode, amenans seulement vne vache & vn belier. Leur dessein estoit de nous reconnoistre & de sonder si nous traiterions librement & avec toute franchise avec eux, pour apres se resoudre s'ils viendroient trafiquer ou non. Tellement que s'estans approchez de nous, ils furent quelque temps à nous entretenir par signes: car comme nous n'entendions pas leur langage, aussi n'entendoient-ils pas le nostre: puis ils s'en retournerent avec leurs deux bestiaux sans auoir voulu les troquer, quoy que nous leur eussions montré plusieurs choses dont ils sembloient faire estat. Incontinent apres, (ayans comme il est à croire reconnu que nous estions de bonne foy, & que nous n'allions point par violence, puis que nous ne leur auions fait aucun outrage, & que nous ne les auions pas suivis) ils reuindrent peu de temps apres, & d'abord ils nous donnerent leur vache & leur belier, nous leur donnasmes aussi des petits cousteaux, des cizeaux, & des choses semblables, dont ils faisoient estime. Ainsi nous fismes amitié les vns avec les autres, tellement que depuis pendant que nous y sejourناسmes, de quatre en quatre iours sans manquer ils venoient avec vn grand nombre de bestail, de volailles, avec du lait, du miel, & quelques fruits, entre autres des *Pateques*, qui sont grosses comme des citrouilles. Cela est excellent à manger, & rafraischit fort. Ils nous bailloient tout cela pour de la clinquaillerie, & de petites bagatelles de Flan-



dres, & de ce pays, de si peu de valeur que rien plus : de sorte que pour deux jettons ou pour vne cueilliere de cuivre ou d'estain, nous auions vne vache ou vn taureau, ou trois brebis ou beliers ; car ils n'ont ny bœufs ny moutons, parce qu'ils ne les sçauent pas chastrer. Mais vn iour entr'autres il arriva que le Pilote du nauires Hollandois, qui auoit son sifflet d'argent au col, dont il se seruoit, s'aduança parmy ces Insulaires lors qu'on faisoit marché avec eux. Ils considererent tant ce sifflet & en furent si amoureux, que ne se soucians plus de nos broüilleries & de nos marchandises, ils ne voulurent plus donner de leurs bestiaux, si on ne leur donnoit ce sifflet : si bien qu'on fut contraint de l'acheter & de leur bailler piece à piece, d'autant qu'il estoit pendu à plusieurs petits chaisnons, & il nous fallut ainsi vendre tous les autres sifflets de nos nauires. Cela nous rencherit les viures, & la vache ou le taureau qui pouuoit ne nous couster qu'un ou deux sols, commença à reuenir à huit ou neuf sols. Quelque temps apres vn homme d'entr'eux vint vers nous, qui n'estoit point venu auparauant, qui nous montra vne boucle de ces chaisnons, avec vn morceau de bois taillé en rond : nous entendions par là qu'il demandoit des realles de quarante sols, car sa piece de bois estoit de mesme forme, de mesme rondeur & espaisseur ; mais on ne luy en voulut point montrer. Il connoissoit fort bien l'argent, ce qui nous faisoit iuger que plus auant dans l'isle il y a des peuples plus spirituels, & mieux entendus les vns que les autres. Au reste il estoit defendu entre nous à toutes personnes d'acheter ou troquer en particulier avec eux, tant aux Hollandois qu'aux François, afin que tous les viures & les rafraichissemens fussent en commun. Le nauires Hollandois en prenoit le quart & en payoit aussi la quatrième partie : & quant à nos deux nauires, la proportion en auoit esté faite dès saint Malo ; à sçauoir que de tout achapt le Corbin en auroit deux parts sur cinq, & le Croissant trois, à cause qu'il tenoit plus grand nombre de personnes. Nous pensions estre arriuez bien commodement en cette isle pour nous y rafraischir & pour guarir nos malades du scrubut, pour apres racoustrer nos nauires qui en auoient bien besoin. Mais ce fut tout au contraire : car ils se mouroient presque tous, & personne ne recouuroit la santé : les plus sains mesme y tomboient malades d'une fièvre chaude, avec frenesie,



dont les malades mouroient au bout de deux ou trois iours, ce mal estoit contagieux, tellement qu'une bonne partie des principaux d'entre nous & de ceux qui estoient de meilleure maison y moururent, iusques au nombre de quarante-vn des deux nauires, tant du scrubut que de la fièvre, & plusieurs y ayans pris le mal decederent bien-tost apres sur la mer. Nostre Capitaine y tomba malade de la maladie dont il est mort aux Maldiuës, comme nous dirons cy-apres. Les malades de la fièvre, parce qu'on iugeoit qu'ils l'auoient contractée en terre, estoient portez aux nauires, d'autant qu'il y faisoit plus frais qu'en terre, & ceux du scrubut, qui est vne maladie qui prouient de la mer & de la fatigue qu'on y souffre, estoient descendus en terre. Nous enterrâmes, ou pour mieux dire, nous ensablâmes (n'y ayant point de terre-là) nos morts en vn lieu que nous nommâmes le Cimetiere des François. Il y auoit bien de la peine à faire les fosses & à les y mettre, car ce n'est que sable mouuant, qui se remplissoit aussi-tost, & il les falloit mettre de loin avec de longues pieces de bois, que des hommes portoient par les deux bouts, & les corps estoient suspendus à la piece de bois avec des cordes, & ainsi on les mettoit dans le sable. Pour moy, en quatorze mois que dura le voyage en allant, & en douze que ie suis retourné, ie ne fus, grace à Dieu, aucunement malade; mais ie l'ay bien esté aux Indes. Certainement ce lieu estoit fort mal sain, estans logez directement sous le tropique de Capricorne, d'où le Soleil estoit fort proche, & battoit quasi à plomb, au pied d'une haute montagne, couuverte d'un nombre infiny de gros lezards, qui neanmoins n'estoient pas mal-faisans, & personne n'en fut incommodé. Nous eussions encore esté plus incommodez du chaud, si nous n'eussions esté fort proches d'un grand bois couuert le long de la riuere, où ceux qui se portoient bien s'alloient promener le iour & y prendre la fraischeur: Outre cela nous auions la commodité de la mer & de la riuere pour nous baigner. Au reste ce bois estoit si plein de ces guenuches & petits singes, qu'il ne s'en pouuoit pas voir dauantage. Il y a vn tres-grand plaisir de voir ces petits animaux se joier ensemble, & sauter d'arbre en arbre, comme font icy nos escuriaux. Il y a aussi vn merueilleux nombre d'oyseaux de toutes sortes, mais les principaux sont les peroquets, dont il y en a de cinq ou six differen-



tes sortes de plumage ; & il y a bien du contentement à entendre les diuerses musiques de leurs ramages. Il s'y trouue aussi des fruits estrangers, dont les vns sont bons à manger, les autres non. Ce n'estoit-là, & tout aux enuiron fort loin, que fable mouuant, les eaux des riuieres mal saines & salées, parce que la mer y monte, & faute d'autre nous estions contrains d'en vser. La chaleur estoit si vehemente que plusieurs des nostres, encore qu'ils eussent des chausses & des souliers, auoient neantmoins les pieds tous bruslez : ce qui causoit des vlcères fort fâcheux à guerir, & les empêchoit de marcher. Outre cela, vne grande partie ne se sçachans pas gouuerner, apres auoir ieusné sur la mer, se remplissoient outre mesure des viandes fraisches, & la grande & violente chaleur rendoit la digestion plus difficile. Au reste, nous souffrions vne grande incommodité des mousches, qui de iour nous persecutoient extrêmement, & la nuit des mousquites ou cousins, qui picquent la chair iusques au sang, & font enfler l'endroit comme font icy nos mousches à miel : Car au Soleil ils n'ont aucune force, & ils se retirent aux ombrages dans les bois & dans les maisons & couuerts : mais la nuit ils s'épandent par tout. Il y en a vne si grande quantité, & ils picquent si viuement, qu'il est impossible de durer si l'on n'a les mains & le visage caché, tellement que pour reposer nous estions contrains de faire du feu & beaucoup de fumée, & nous coucher tous aupres. Plusieurs de nos malades se mettoient dans des sacs fermez, ne laissant qu'un petit trou pour respirer. Aux Maldiuës, dont ie traiteray cy-apres, où ils en sont fort trauallez, on se sert de courtines faites exprès, si bien cousues que ces petits moucherons n'y peuent entrer. Ce mal est ordinaire par toute la Zone Torride.

Descriptiō  
de l'isle de  
S. Laurens.

L'isle de saint Laurens est tres-grande, car elle contient plus de sept cens lieues de tour, ce que ie puis asseurer pour l'auoir costoyée de costé & d'autre, tant en allant qu'en reuenant. L'un des bouts, qui est vers le Sud, commence à la hauteur de vingt-six degrez, & l'autre vers le Nord est sous les quatorze. Elle est fort abondante en bestail ; les brebis portent à chaque fois trois ou quatre petits : ce que i'ay appris par experience, car nous en auons tué qui estoient pleines, & qui en auoient autant dans le corps. La queue des belliers & des brebis est grosse



grosse & pesante à merueilles, nous en pesâmes vne qui pesoit vingt-huit liures. Les taureaux, les vaches, les beliers & les brebis sont en si grand nombre par toute l'isle, que cela est commun & non particulier, estans à ceux qui les peuuent prendre, Cette quantité vient de ce que ceux du pays en mangent fort peu, comme aussi tous les autres Indiens, qui ne sont pas carnassiers, & ils font plus d'estat du poisson, des fruits & du laitage. L'on voit là des bandes de ces animaux iusques à trois & quatre cens ensemble. Et comme nous estions là nous y vismes vne chose admirable de ces taureaux & de ces vaches: C'est que cette riuiera qui est là, estant aussi large & aussi profonde que nostre Seine, quand ces animaux vouloient passer d'un bord à l'autre, les plus grands taureaux se mettoient deuant & les vaches les suiuoient, posans toutes la teste sur la croupe d'un taureau, & les veaux posent la leur sur la croupe des meres, & s'il y a plus de vaches que de taureaux, l'une se met sur la croupe d'une autre, & passent ainsi. Ces taureaux & ces vaches ont sur le col vne grosse masse de gresse, bonne & delicate, & de mesme goust que la queue des moutons. Et toutefois ces viandes ne sont pas de si bon goust ny si salubres que celles de ce pays cy. Il ya grand nombre de singes & de perroquets, dont nous mangions en telle quantité, que nous en mettions quelquefois cinquante ou soixante bouillir ensemble en vne chaudiere, & la chair en est aussi bonne comme celle des grands pigeons. Il y a aussi quantité de volailles, de poules, de perdrix, de faisans, & d'autres especes d'oyseaux. On y voit vn bon nombre de cameleons, de gros lézards, dont il y en a d'aucuns plus gros que la cuisse d'un homme, & des chauvefouris plus grosses que des corbeaux. En la riuiera sur laquelle nous estions logez, il y a force poisson, duquel nous prenions vne grande quantité: Mais il y a aussi beaucoup de crocodilles, & nous en tuâmes plusieurs. En quoy nous observâmes vne chose admirable, c'est qu'ayant tué vn crocodile ou plusieurs, & l'ayant ouuert & euentré, les entrailles en sentoient fort bon, & embaumoient l'air d'une odeur fort agreable. C'estoit la nuit que nous nous mettions au guet pour les attraper, & le iour nous iettions force entrailles de vache & de brebis ou autres bestes, au bord de la riuiera sur l'arene, & quand la nuit estoit close, ils ne manquoient pas de venir à la



charongne, & lors on les tiroit : quand ils n'estoiēt que bleſſez, & qu'ils ſe ſauuoient, on ne laiſſoit pourtant pas de ſentir toute la nuit cette meſme odeur, comme de muſque. Le peuple eſt de couleur oliuaſtre & bazanée, tirant ſur le roux ; ils ſont hauts, droits & diſpos, gens d'eſprit & bien aduiſez. Ils vont tous nuds, reſerué qu'ils portent vne petite toile de cotton pour couvrir leurs parties honteuſes : ils tiennent leurs cheveux longs, accommodez en treſſes & en cordons. Pour armes, ils n'vſent que de dards & de iauelots, qu'ils nomment *Azagayes*, & ils les dardent fort dextrement : Ils craignent ſur tout les arquebuzes, & au bruit du coup ils ſe mettent en fuite. Les femmes ont vne toile qui les couvre depuis le deſſus des mammelles iuſques à la ceinture, puis vne autre depuis la ceinture iuſques au genoüil, & au demeurant la teſte nuë & raze, ſans aucuns cheveux : Leurs braueries & ornemens ſont des braſſelets de cuivre, d'eſtain ou de fer, dont ils ſont grand eſtat. On dit que cette iſle fut autrefois peuplée par les Chinois, par le moyen d'un de leurs nauires qui ſe perdit en cēt endroit, où ils s'habituerent. Et à la verité ils reſſemblent fort de viſage aux Chinois, excepté leur couleur, car les Chinois ſont blancs, & ceux-cy oliuaſtres : Mais c'eſt qu'ils ſont ſous la Zone Torride, & qu'ils vont touſiours nuds. L'iſle eſt auourd'huy fort peuplée, & il y a pluſieurs Rois qui ſe font la guerre les vns aux autres. Entre ces habitans il y en a qui tiennent la Religion Mahometane, & qui ſont circoncis, les autres ſont Payens & Gentils.

Pendant que nous fuſmes en cette Iſle, ſix de nos mariniers qui eſtoient charpentiers, canoniers, & d'autres meſtiers neceſſaires aux nauires, furent deſbauchez par l'un d'entr'eux qui eſtoit Flaman & qui eſtoit en colere contre le Maiſtre du Corbin : leur perſuadant qu'il valoit mieux quitter les nauires où il n'y auoit que de la peine, du travail & de la miſere pour eux, & ſe retirer en terre, où ſans doute ils ſeroient bien venus & recueillis par les Rois du pays ; & ils l'en croyoient d'autant plus volontiers qu'il auoit eſté deſia aux Indes : Tellement qu'une nuit ils ſortirent de nos nauires à l'inſceu de tout le monde, emportans avec eux du biſcuit, leurs hardes, & chacun vne harquebuze fournie de munition, en intention de ne reuenir iamais. Cela ayant eſté reconnu le lendemain nous donna de



la fascherie, veu la disette d'hommes en laquelle nous estions, craignans aussi qu'ils n'espouuantassent les habitans & les empeschassent de nous apporter des viures: & de fait à cause de cela ils cessèrent de venir pour vn temps; Mais enfin la necessité les contraignit de reuenir. Nostre General les receut & leur pardonna, à cause du grand besoin que nous en auions, autrement ils eussent esté punis. Ils nous dirent qu'ils furent sept iours sans trouuer de l'eau, qu'ils furent tourmentés d'une soif vehemente, & fort incommodez de la chaleur excessive, de sorte qu'ils estoient contrains de boire de leur urine: quant au manger, ils n'eurent point de necessité, ayant porté du biscuit, & rencontrans assez souuent du gibier, & quelquesfois des fruiçts. Ils voyoient souuent des habitans de l'isle en nombre avec quantité de bestail, mais ils s'enfuyoient d'eux & ne les pouuoient aborder. Aussi disoient-ils qu'ils auoient trouué vn nombre de petites maisons construites de cannes & de roseaux, dans lesquelles toutesfois on ne voyoit rien que des rets à prendre du poisson qui estoient faits de coton, avec du bois commun au lieu de liege, & au lieu de plomb de grosses coquilles & des limasses de mer, & force arestes de poisson. Par fois ils trouuoient des troncs de gros arbres coupez & creusez, où il y auoit vn peu d'eau de pluye.

Pour reprendre la suite du discours de mon voyage, nous endurasmes bien du mal en cette Isle pendant trois mois que nous y séjournasmes. Nos nauires estoient en fort pauvre estat, le Croissant estoit tout ouuert, & le nostre qui n'en auoit gueres moins à la prouë. On fit vn pied à nostre mats de misaine d'un arbre de cette isle. Les Hollandois firent des mats de plusieurs pieces, & puis au bout de six semaines de séiour ils partirent sans qu'ils eussent perdu vn seul de leurs hommes. Quant à nous on se hastoit extremement: mais de moment en moment nos gens deuenoient malades, & de iour en iour ils mouroient les vns apres les autres, ce qui fut cause que nous séjournasmes plus long-temps: Ainsi apres auoir racoustré nos nauires, il fallut aduiser au depart. Pour cet effet on fit provision de chairs pour les deux nauires, qui n'estoient pas pourtant bien bonnes, ny propres pour se garder: mais il s'en falloit seruir: on la coupoit estant encore toute fraiche par tranches fort menuës & deliées, puis on la saloit à



l'instant, & on la faisoit seicher au soleil sur des cordes que nous estendions par tout : ce qui estoit de plus espais ne seichoit point & les vers s'y engendroient. Car toutes les viandes de ce pays-là ne prennent pas si bien sel que font celles d'icy, & quelque chose que nous peussions faire elles se gastoient, & si elles ne sont pas si courtes & de si bon goust. Nos nauires estans tous prests, racoustrez & greyez, & apres auoir fait bois & eau, & auoir r'embarqué le reste de nos malades & tout ce qui estoit en terre, il fallut aduiser à faire voile. Mais d'autant que nous auions perdu le tiers de nos hommes, & que neantmoins le voyage estoit si peu aduancé; il fut resolu de prendre des habitans de l'isle afin de nous aider, car nous estions trop foibles & trop peu d'hommes pour la grandeur du Croissant. Pour cet effet nostre General commanda que de bon matin on alla cacher des escoupettes, des pistolets & des espées, en vn certain endroit qui estoit entre le lieu par où ces pauvres haibtans nous venoient trouuer, & le lieu où ils s'arrestoient avec nous pour trafiquer de leurs bestiaux & de leurs autres denrées, & quant & quant, il fit mettre de nos gens là autour en deux diuers lieux en embuscade, afin que venans sur les neuf ou dix heures du matin comme ils auoient accoustumé, & comme ils auoient promis par signe à la derniere fois, eux di-je nous voyans sans armes & ne se defians de rien pour ce qu'ils estoient desia fort apriuoisez avec nous, fussent facilement saisis par les nostres, qui eussent aussi tost couru aux armes qu'on auoit cachées, & par ceux qui estoient en embuscade. Cela auoit esté ainsi adroitement proietté, d'autant qu'ils ne vouloient point approcher de nous lors que nous auions nos armes, fut tout ils aprehendent les armes à feu, & avec tout cela quelque familiarité qu'ils eussent pris avec nous, ils ne laissoient pas toutefois d'estre fins & aduisez, de regarder tousiours fort soigneusement nos actions & tous nos deportemens. Ainsi nous auions desseigné de leur donner vn mauuais adieu, & leur faire vn mauuais remerciement. Mais Dieu ne permit pas que cette perfidie fût executée. Ils ne vindrent point ce iour-la, ce que nostre General voyant, il changea d'avis, & commanda qu'on se tint prests à partir pour le lendemain. Ce qui fut vn grand bien pour nous qui estions dans ls Corbin, de n'auoir point pris de ces Insulaires; car



s'ils eussent esté parmy nous lors que nous demeurâmes aux Maldives, comme vous verrez cy-apres, on nous eût tous fait mourir comme des voleurs.

Le quinzième de May, mil six cens deux, nous leuâmes les ancres. Mais d'autant qu'il y auoit entre nous plusieurs malades, mesme nostre Capitaine du Corbin, & trois personnes estant desjà mortes depuis qu'on eut commencé à faire voile, cela nous fit resoudre à tirer vers les Isles de Comorro,

## CHAPITRE IV.

*Abord aux Isles de Comorro. Sejour à la rade, & rafraichissement fort commode.*

**L**E vingt-troisième du mesme mois, nous aduisâmes les Isles de Comorro, qui sont de douze degrez & demy d'elevation de la bande du Sud, entre l'isle S. Laurens & la terre ferme d'Afrique, esloignées environ de soixante & dix lieux de Mozembic. Il y en a cinq, en chacune desquelles il y a vn Roy: l'vne est au milieu des quatre autres appelée *Malailli* à la rade de laquelle nous posâmes l'ancre. Incontinent apres y estre arriuez, nostre General enuoya vn basteau à terre pour reconnoistre, & pour voir si on pourroit auoir quelque rafraichissement pour les malades qui n'auoient sceu recouurer leur santé en l'isle S. Laurens, au contraire apres qu'il en fut decédé plusieurs, les plus sains mesmes y estoient tombez malades. Le basteau estant donc abordé en cette isle de Malailli aupres d'un village, ( nous en voyions grand nombre assez près les vns des autres, & de fort grands; les maisons estoient de bois, couuertes de fueilles de palme ) nos gens furent assez bien receus; plusieurs des habitans les vinrent trouuer avec toutes les apparences d'amitié: & de fait ils leur apporterent quantité de fruits, en contr'eschange dequoy les nostres leur donnerent des clinquaileries de fer de peu de valeur, & puis ils retournerent aux nauires. Le iour d'apres on enuoya derechef traiter avec les insulaires: mais c'estoit avec toute sorte de deffiance & de circonspection, parce que nous craignions d'estre trompez comme à l'isle d'Anabon. Nous auions deux basteaux, en l'un desquels estoit la marchandise pour trafiquer, & ceux qui



auoient charge de ce faire, avec quelques mariniers, dont il y en auoit deux qui sortoient à terre sur le bord de la mer où les Insulaires apportoit leurs denrées; l'autre basteau demouroit derriere, bien garny d'arquebuziers & de mousquetaires, pour empeschier qu'on ne peust faire de mal à nos gens qui estoient à terre. Ceux de l'isle auoient aussi leurs armes, qui sont des alfanges ou cimeterres, des iauclots, des arcs & des fleches. Au reste pour traiter avec eux, il ne falloit point parler par signes comme à l'isle S. Laurens, car il y en auoit qui parloient Portugais. Ils nous demanderent premierement qui nous estions, & ayans respondu que nous estions François, ils nous demanderent si nous estions amis & allies des Portugais. Et comme vn des nostres leur eust dit qu'ouy, ils repartirent que si cela estoit, nous eussions esté mouiller l'ancre à Mozembic. On continuoit à traffiquer avec eux tous les iours de la mesme sorte. Trois ou quatre iours apres ils dirent que nous ne nous estions pas acquitez de nostre deuoir, & que c'estoit la coustume, lors qu'il estoit arriué vn nauire estrange à la rade de ces isles, d'aller saluer avec vn present honneste le Roy de l'isle, qui se tenoit à deux lieues de là dans le pays. Nostre General qui estoit dans le basteau des soldats leur fit responce, qu'on le deuoit tenir pour excusé, sur ce qu'il ne sçauoit pas la coustume du pays, ny que le Roy demeurast en cette isle, & qu'il y satisferoit le lendemain. Bien-tost apres le General estant venu à bord du Corbin pour visiter nostre Capitaine qui estoit fort malade, il fit par mesme moyen preparer le present pour le Roy, à sçauoir de belle verrerie dorée façon de Venise, & quelques autres petites hardes: Tellement que le iour ensuiuant nostre General alla sur le bord près de terre avec son basteau, où les Insulaires estans venus, & s'estansaluez les vns les autres, ils furent fort aises de ce present, & s'offrirent à conduire ceux qui descendroient en terre pour porter le present au Roy. Mais nostre General disant qu'il alloit y enuoyer deux des nostres, il leur demanda aussi deux de leurs gens pour ostage. Alors ils commencerent à consulter ensemble, & apres ils firent responce que leurs gens ne vouloient pas entrer dans nos bateaux, parce que c'estoient des personnes qui n'auoient rien veu: mais au reste qu'il ne falloit point craindre de descendre en toute seureté, qu'ils nous donnoient leur foy



& leur parole, que nous ne receurions aucun tort ny aucune incommodité. Nous auions esté vne fois trompez à Anabon par trop de bonne foy, c'est pourquoy nous ne desirions pas de l'estre deux, de sorte que nous leur dismes que nous n'enuoyrions point s'ils ne bailloient des ostages. Mais ils adiousterent que si personne des nostres ne vouloit aller saluer le Roy, ny luy porter le present, qu'au moins on le leur baillast, & qu'ils le saluroient de la part du General. Il leur dit que s'il n'y alloit ou quelqu'un de ses gens, il n'estoit pas d'aduis d'enuoyer le present, qui peut estre seroit perdu sans luy estre baillé. Cela ne rompit pourtant pas le trafic, & nous le continuasmes comme auparauant, chacun se tenant sur ses gardes. Je ne sçay pas pourquoy ils faisoient cela, ny si c'estoit à bonne ou à mauuaise intention: mais ie sçay bien qu'il n'y a point trop d'assurance à tous ces rois & à ces peuples de l'Inde, soit que leur religion en soit cause, soit l'humeur du pays: tant y a que c'est autant les Mahometans que les Gentils. Ils n'ont tous gueres de foy, & ils n'ont aucun respect que l'vtilité, ils prennent à toutes mains, tantost amis des vns, tantost amis des autres, & ils sont à qui plus leur donne: les Chinois mesmes en tiennent quelque chose. Aussi ie sçay que les Portugais par toute l'Inde Orientale, donnent conseil aux peuples avec lesquels ils ont alliance ou familiarité, & mesme ils les prient instamment de faire & de pratiquer toutes sortes de trahisons & de surprises sur les nauires François, Anglois & Hollandois, iusques à leur en promettre recompense. De sorte que ie ne me voudrois point assurer à aucune de ces nations, soit alliée des Portugais, ou non, si ie n'auois fait auparauant alliance & traité avec eux: encore fait-il bon de ne s'y pas trop fier, & de se tenir sur ses gardes avec discretion. Or pour reuenir aux isles de Comorro, les habitans tiennent la Religion Mahometane, d'autant qu'en trafficquant, ils nous disoient le leudy, que le lendemain c'estoit le iour de leur feste, qu'ils ne pouuoient pas vaquer ce iour-là à la marchandise, & qu'on y retourna le samedy; aussi que ie l'ay appris ainsi depuis estant aux Indes. Ils sont meslez de diuerses nations, tant de la coste d'Ethiopie, Caffres, & mesme Mullastres, que d'Arabes & de Persans, & ils sont aussi fort bons amis des Portugais. Je vous laisse à penser s'ils manquent d'esprit, de conseil & d'auis.



L'ay depuis appris aux Indes, qu'ils penserent bien surprendre vn nauire Anglois qui estoit à l'ancre à leur rade, s'estans rendus si familiers avec les Anglois qu'ils alloient & venoient librement les vns parmy les autres, & le plus souuent ils ne bougeoient du bord du nauire à boire & à manger, & quelques fois ils y couchoient. Vne nuit entr'autres voyant qu'on ne se défoit point d'eux, ils se voulurent rendre maistres du nauire, & de fait apres auoir attendu qu'ils fussent tous endormis ils tuerent en cette sorte douze ou quinze Anglois; & fussent tous venus à bout de leur entreprise, mais les autres s'estans réuillez à propos, se deffendirent vaillamment, & tuerent vn bon nombre de ces insulaires, les autres se sauuerent à la nage. Voila comment il ne fait pas bon de se fier à cēs peuples-là. Pendant que nous estions à cette rade & que le trafic des fruiçts se continuoît tousiours en la maniere accoustumée, nos mariniers voulurent aller prendre prouision d'eau d'un autre costé de l'isle, aupres d'un autre village que celuy avec lequel nous traittions, d'autant que le lieu sembloit fort commode pour en puiser quantité. Mais les habitans de ce village qui ne s'estoient point sentis de nostre venue & qui n'en auoient eu aucun profit, quand nos gens furent descendus en terre, se trouuerent là tous en armes & les empescherent de prendre de l'eau, disant qu'ils ne le permettroient pas, si on ne leur en bailloit de l'argent; tellement que nos mariniers furent contraints de s'en retourner sans rien faire. Ce que nostre General ayant entendu & ne desirant pas d'vser d'aucune violence, comme aussi ce n'estoit pas le meilleur, veu le petit nombre de personnes que nous estions, il bailla de l'argent aux mariniers pour y retourner & pour en payer les habitans; on leur bailla enuiron cinq ou six escus, & lors ils nous laisserent prendre de l'eau autant que nous en voulusmes. Ces isles sont grandement fertiles en fruiçts, en oranges aigres fort grosses, & petites oranges douces, en citrons de deux sortes, cocos, bananes, miel, betel, & en ris, qui estant cuit est de couleur violette. Durant tous les iours que nous fusmes à l'ancre, nous en achetions plein trois ou quatre basteaux pour si peu de chose & de si peu de valeur que rien plus, à sçauoir de la petite clinquailerie & autres bagatelles de Flandres. La chair n'y est pas si abondante, car



ils la vendoient pour de l'argent aussi cher ou plus qu'elle n'est en ce pays. Il y a pourtant force bestail, comme bœufs, vaches cheures, moutons, qui ne sont pas semblables à ceux de l'isle de saint Laurens, d'autant qu'ils ont bien la queue grande & large, mais non pas ronde, & ressemblent à ceux de Barbarie. Il y a aussi quantité de poulles, perdrix, tourterelles, pigeons & autres especes. Je n'ay point appris que ces isles eussent autre richesse que des fruits, dont ils chargent des barques faites toutes de l'arbre de Cocos, à la mode de celles des Maldives, comme ie diray cy-apres, & s'en vont les porter à Mozembic, qui n'est qu'à soixante & dix lieux de là, & en contre-échange ils tirent ce qui leur est propre, comme du cotton, des toiles de cotton, de l'or, de l'yvoire, & choses semblables. Les Portugais de Mozembic y viennent aussi trafiquer en mesme sorte. Tellement que ces isles sont grandement commodés à Mozembic & aux Portugais qui y demeurent, pour tirer des viures, car le pays d'alentour est fort maigre & sterile. Aussi j'ay appris dans l'inde de tous ceux qui y auoient esté & qui y auoient séjourné, qu'il y fait fort cher viure.

Or tout ce qui s'achetoit par les nostres de rafraichissemens, c'estoit au nom de nostre General & aux despens des nauires, puis on despartoit les fruits à tous esgalemment, & il n'estoit permis à personne de traffiquer en particulier, si ce n'est que sur la fin le General donna permission à tout le monde d'acheter chacun pour soy ce que bon luy sembleroit, par l'espace de deux iours seulement. Au reste ie ne puis obmettre vne chose bien rare que nous obseruasmes : Car estant en vn basteau à vne lieuë de terre, pour retourner à nos nauires qui estoient à la rade, nous apperceusmes paroistre sur l'eau près de nous vn poisson fort monstrueux. Nous n'en vismes que la teste qui auoit la forme & la figure d'un homme, ayant vers le menton vne certaine espece de barbe qui paroissoit comme des aisles de poisson, & la teste vn peu longue allant en pointe couverte d'escailles. Mais comme nous voulions approcher encore plus près, il se plongea la teste au fond de l'eau, ce qui fit que nous vismes vne partie de son dos qui estoit escaillé, & il ne parut plus depuis.

Nous demeurasmes à la rade de ces isles l'espace de quinze iours, & il n'est pas croyable combien ce sejour nous fut vtile



& commode. Tous nos malades du scurbut recouvrerent leur santé, & les autres eurent allegement, tant à cause du bon air, que des bonnes eaux & aussi des bons fruits. Car i'ay remarqué qu'en cette maladie du scurbut qui est si frequente sur la mer, il n'y a point de meilleure medecine ny de plus certaine que les citrons & les oranges & leur jus; de sorte qu'apres en auoir bien vsé, chacun en fit prouision pour s'en seruir au besoin. Enfin nous fismes voile le septiesme de Iuin, mil six cens deux.

Le 21. dudit mois de Iuin 1602. nous repassâmes la ligne equinoctiale vers le Nort & le Pole Arctique, enquoy ie n'ay remarqué autre chose que ce que i'ay dit cy-dessus en la passant la premiere fois: excepté toutesfois que nous ne trouuâmes pas tant de calmes & de trauades, & que nous ne souffrîmes pas les incommoditez que nous auions receuës en la coste de Guinée.

## CHAPITRE V.

*Naufrage pitoyable du Nauire nommé le Corbin, où estoit l'Authcur, sur les bancs des Maldines. Comment les hommes se sauuerent en vne isle avec beaucoup de peine, & les miseres où ils furent reduits.*

**C**E que i'ay dit des inconueniens de nostre voyage & des trauaux que nous auons supportez iusques icy, n'est rien en comparaison de ce qui aduint par apres. Je descriray maintenant la plus grande misere qu'on se puisse imaginer, & ie m'asseure qu'il n'y a personne qui en lisant cecy, ne deplore vn accident si triste & si lamentable, qui nous ruina & nous accabla entierement. Voicy comment cela aduint.

Le premier iour de Iuillet, mil six cens deux, estans à la hauteur de cinq degrez de la ligne equinoctiale de la bande du Nort, le temps estant fort beau, & ne faisant ny trop calme ny trop de vent, au point du iour nous apperceusmes que le Croissant n'auoit plus son grand basteau, qu'il trainoit derriere luy depuis l'isle de saint Laurens, où on l'auoit fait fort bien accommoder pour s'en seruir au lieu de parache; car il auoit esté arresté dès saint Malo entre nostre General & la compagnie des marchands, de faire vne parache en la plus prochaine terre où nous descendrions au delà du cap de Bonne Esperance: on auoit mesme porté pour cet effet toute sorte de bois commode



vn mast & des cordages, le tout approprié & accommodé en sorte qu'il n'y auoit plus qu'à l'assembler. C'est vne chose bien necessaire pour les grands voyages d'auoir vne parache, afin d'enuoyer reconnoistre les endroits qu'on ne connoist pas, de prendre terre quand l'occasions'en presente, mesme d'entrer iusques dans les riuieres où vn grand nauire ne pourroit pas aller, & n'oseroit pass'y hazarder. Je remarque exprés la perte du grand basteau qui seruoit de parache & la faute de n'en auoir point fait; d'autant que si cela eust esté, le Croissant eut peu sauuer les hommes de nostre nauire. Incontinent apres nous reconnusmes de fort loin de grands bancs, qui entouroient vn nombre de petites isles, entre lesquelles nous apperceusmes aussi vn petit voile. Cela fit qu'ayans aussi-tost abordé nostre General, nous l'aduertismes que nous ne voyons plus son galion. Mais on nous dit que la nuit passée vn grand coup de mer l'auoit emply d'eau, & auoit rompu la corde à laquelle il estoit attaché & amarré, & qu'il l'auoit coulé à fonds; ce qui estoit, comme i'ay dit, vne grande perte & vne grande incommodité. Apres quoy le Maistre de nostre nauire, qui seul parloit en ces occurrences, pource que le Capitaine & le Lieutenant estoient malades, & nostre Pilote qui estoit Anglois, ne parloit pas François, luy demanda quels bancs & quelles isles c'estoient qui paroissoient; le General & son Pilote responderent que c'estoient les isles appellées *de Diego de Rois*: Et toutesfois nous auions laissé ces isles *de Rois* quatre-vingt lieues en arriere vers l'Ouest. Il y eut lors vne grande contestation entre ceux du Croissant & les nostres, sur la reconnoissance de ces bancs & de ces isles: car nostre Capitaine, nostre Pilote, nostre Maistre & contre-maistre soustenoient que c'estoient les Maldives, & qu'il se faloit donner de garde: & nostre General & son pilote opiniastroient le contraire. Mesmes nous vismes de petites barques qui sembloient vouloir nous aborder pour pilloter, comme i'ay depuis appris d'eux, lesquels nostre General n'attendit pas; les mesprisant assez indifferettement. Toute la iournée se passa en cette dispute, tenans tousiours nostre route, & estans les vns près des autres, iusques à ce que le soir estant venu, nostre nauire, comme c'est a coustume, alla passer aual le vent, pour donner le bon soir au General, & pour prendre de luy l'ordre qu'il faloit tenir la



nuir. Lors le maistre de nostre nauire demandant si le passage estoit ouuert, le General luy dit que ouy, & qu'il creust certainement que c'estoient les isles de *Rois* & non d'autres; toutefois pource que ce parage luy estoit inconnu, & craignant qu'il n'y eust d'autres bancs ou rochers deuant nous, le meilleur estoit quand la nuit seroit close, de mettre le cap en l'autre bord, & courir à l'Ouest iusques à minuit, & apres minuit qu'il falloit reuier & remettre le nauire comme auparauant, & courir à l'Est pour arriuer au point du iour au mesme lieu où on estoit pour lors, ou vn peu plus auant, afin de ne pas aduancer chemin la nuit, & ne se pas perdre sans reconnoistre. La nuit estant venue, on executa le commandement du General. Le Capitaine qui estoit fort malade, me chargea d'aduertir de sa part le maistre & le contre maistre, qu'ils fissent bon cart (ainsi s'appelle la veille qui se fait la nuit dans le nauire par les mariniers chacun à son tour, comme des sentinelles) & qu'il tenoit certainement que nous estions en vn lieu bien dangereux à la veüe des Maldiuës, nonobstant l'opinion du Pilote du Croissant. L'intention de nostre General estoit de passer par le Nord des Maldiuës, entre la coste de l'Inde & la reste des isles. Mais tout au contraire, nous allions droit dans le milieu nous y embarasser. Les pilotes disoient assez qu'ils s'en donneroient de garde: car tous ceux qui font estat de nauiger en ces endroits-là, doiuent craindre & fuyr ces escueils & ces bancs dangereux de cent lieuës loin, s'il y a moyen, autrement il y a grand hazard de passer entre ces isles, sans y faire naufrage. Mais le malheur nous talonnoit de si près, que nonobstant la preuoyance de nostre Capitaine, qui eust peu remedier à l'ignorance des autres; ce qui n'estoit point encore arriué dans tout le voyage, chacun estoit profondement endormy cette nuit-là, mesme ceux qui auoient charge de veiller pour les autres. Le Maistre & le contre-Maistre auoient fait la débauche, & estoient yures: le feu qu'on tient d'ordinaire à la poupe pour voir & pour éclairer à la boussole s'éteignit, d'autant que celuy qui tenoit le gouvernail pour l'heure, & qui auoit aussi le soin du feu & de l'horloge de sable s'endormir, avec le page qui l'accompagnoit, comme c'est la coustume que le marinier qui gouuerne a tousiours vn page du nauire près de luy: Et qui pis est, on fit tourner le nauire à l'Est trop tost de de-



mie heure, ou trois quarts d'heure au plus. Tellement qu'en cet estat estans tous endormis, le nauiue heurta rudement & toucha par deux fois vn banc, & comme au bruit on s'éueilloit en sursaut, il toucha tout soudain vne troisiéme fois & se renuersa sur le banc. Je vous laisse à penser en quel estat tous ceux du nauiue pouuoient estre, quel piteux spectacle c'estoit que de nous, quels cris & quels gemissemens furent iettez, comme de personnes qui se sentent perdus & échoüez la nuit sur vne roche au milieu de la mer, n'attendant qu'une mort toute certaine. Les vns pleuroient & crioient de toute leur force, les autres se mettoient en prieres, & d'autres se confessoient les vns aux autres, & au lieu d'auoir vn Chef pour nous commander & pour nous donner courage, nous en auions vn qui nous affligeoit & qui augmentoit nostre pitié. Car il y auoit vn mois & plus qu'il ne s'estoit leué du lit: mais la crainte de la mort le fit incontinent leuer tout en chemise, & tout foible qu'il estoit, & il se mit à pleurer parmy nous. Le nauiue estant à demy renuersé, nous coupasmes les mats pour l'empescher de renuerser dauantage, & puis nous tirasmes vn coup de canon pour aduertir le Croissant qu'il eût à se retirer, de peur de se perdre avec nous. Mais il n'en estoit pas en danger, d'autant qu'il estoit bien derriere & qu'il faisoit bon cart. Nous estimions tous que le nauiue alloit couler à fonds, d'autant que nous ne voyons rien du tout que de grosses vagues passer par dessus nous; comme de fait il n'en falloit pas attendre autre chose, si c'eust esté vn rocher que nostre nauiue eût heurté. Trois quarts d'heure apres ou enuiron, l'aube du iour parut, par le moyen dequoy nous reconnusmes des isles voisines, à cinq ou six lieues de distance, au delà des bancs, & le Croissant qui s'en alloit à nostre veüe, & fort proche de nous, sans nous pouoir secourir. Nostre nauiue tenoit ferme sur le costé, & s'estant échoüé sur vn banc, il pouoit encore ainsi durer quelque peu de temps, car le banc estoit de pierre, & non pas de sable, auquel cas le nauiue se fût tout à fait renuersé, & s'enfonçant dedans nous eussions esté tous noyez. Cela nous donna quelque espeece de consolation, & nous fit venir le courage d'essayer par quelque moyen que ce fût de sauuer nos vies, & de tâcher à prendre terre, encore qu'avec tout cela il y auoit peu d'esperance, veu le long espace de mer qu'il falloit passer aupara-



uant que d'aborder, & encore apres cela, nous courions hazard d'en estre empeschez, & d'estre tuez par ceux du pays. Il fut donc aduisé d'acoustre quelque chose propre pour nous porter, parce que nous n'esperions pas pouuoir tirer le galion ou bateau. On prit des matereaux, des verges & de grosses pieces de bois, que l'on nomme antennes, qui estant de costé & d'autre des nauires, sont propres à faire des verges ou matereaux, quand on en a affaire: Et pour ce qu'elles ne sont que pour subuenir au besoin, on leur donne ce nom d'antennes, mais estant mises en œuvre de matereaux ou de verges, on leur en donne le nom, & on les appelle matereaux ou verges de beille, qui veut dire de surcroist. On lia donc cela ensemble, en forme d'une grande claye, & par dessus on y cloia plusieurs planches & plusieurs tables tirées du dedans du nauires: on appelle cette maniere de claye une *Panguaye*. Cela estoit suffisant pour nous porter tous facilement, & encore pour sauuer une grande quantité de bagage & de marchandise. Nous fusmes à trauailler apres cette claye ou panguaye, tout ce que nous estions & de toute nostre force, depuis le point du iour, iusques sur les deux ou trois heures apres midy. Mais tout nostre travail fut inutile, parce qu'il fut du tout impossible de la passer au delà des bancs, & de la mettre à flot; Ce qui nous faisoit perdre tout courage & toute esperance, d'autant mesme que, comme i'ay dit, il y auoit peu d'apparence d'auoir le galion, qui estoit bien auant dans le nauires sous le deuxiesme pont, & tous les mats estans coupez, il n'y auoit point de moyen de mettre ny d'attacher aucune poulie pour l'enleuer: d'auantage la mer estoit si grosse & si orageuse, que le louësme & les vagues passoient par dessus tout le nauires de la hauteur d'une pique & plus, & il falloit à tous momens recevoir toute cette eau sur nous: Outre cela la mer estant si fâcheuse, (car nous voyons venir avec impetuosité le louësme de plus de deux lieues se rompre avec vn bruit horrible contre ces bancs & ces rochers) le galion n'eût pas resisté à cette violence. Sur ces entrefaites, nous apperceusmes une barque qui venoit de ces isles & tiroit vers nous, comme pour nous reconnoistre, mais elle ne s'aprocha point que de demie lieue. Ce que voyant l'un des nostres qui nageoit le mieux, il se mit à la nage, & l'alla rouuer, suppliant par toutes sortes de signes & de cris les



hommes qui estoient dedans, de nous secourir & de nous assister. Mais ils n'en voulurent rien faire, quelque instance qu'il en fist, tellement qu'il fut contraint de s'en reuenir avec beaucoup de peine & de peril. Nous ne pouuions que iuger de cette inhumanité & de cette barbarie. Mais i'ay depuis appris qu'il est estroitement defendu à toutes sortes de personnes d'aborder ny d'approcher d'aucun nauire perdu, si ce n'est par le commandement du Roy, ou qu'il se rencontrast des Officiers du Roy proche du lieu, lesquels en ce cas peuuent sauuer les hommes, & en donner promptement aduis au Roy. Au reste, ie ne me puis assez estonner de ce qu'en cette misere & en ce desespoir, plusieurs des matelots & des mariniers qui estoient parmy nous, ne laissoient pourtant pas de boire & de manger, & de consommer des viures du nauire plus que nature ne pouuoit porter, disant à nous autres qui leur remonstrions, qu'aussi bien nous estions tous perdus, & que pour eux ils aymoient mieux mourir de la sorte, & que la mort leur en seroit plus douce. Apres ils iuroient & se battoient les vns les autres, & il y en eut quelques-vns qui rompirent les coffres de ceux qu'ils voyoient occupez en prieres, & qui ne pensoient plus aux choses du monde, & qui ne reconnurent plus leur Capitaine, n'en faisans non plus d'estat que de leur compagnon, disans que puis que leur voyage estoit perdu & inutile, ils n'estoient plus obligez de luy obeir. Cela certainement me faisoit horreur, & ie dirois volontiers que les gens de mer, qui sont de cette humeur, comme i'en ay remarqué plusieurs, laissent leur ame & leur conscience sur terre, & n'en portent point sur la mer, tant ie les voy peu religieux, & si fort dénaturez & insolens.

Pour reuenir à mon propos, toutes choses nous faisans desesperer de nostre vie; nous essayasmes de tirer le galion, à quoy nous trauaillions à qui mieux mieux, comme on auoit fait le matin apres la claye. Enfin ayant tiré dehors ce galion avec toutes les peines du monde, chacun se mit en deuoir & fit tout son possible pour le raccoustrer & pour le mettre en estat de nous seruir, d'autant qu'il estoit tout ouuert & tout cassé des coups de mer & des flots. Mais la nuit suruint auparavant qu'il fust entierement prest: De sorte que nous demeurasmes la nuit suiuant sur le bord du nauire dans cette misere



& dans cette affliction, & parmy tant d'incommoditez & de dangers, le nauire estant quasi tout plein d'eau, & les flots passans d'ordinaire pardessus nostre teste, qui nous mouilloient incessamment.

Le lendemain troisieme Iuillet 1602. au matin, nous nous mismes à la nage pour passer le galion au dedans des bancs, ce que nous fismes avec beaucoup de travail & de hazard. L'ayant passé, nous nous embarquasmes tous dedans, apres auoir pris des espées, des arquebuzes, & des demi-piques. En cét equipage nous tirions vers les isles; mais nostre galion qui estoit assez mauuais, estant encore beaucoup chargé, faisoit grande eau. Dauantage il pensa estre renuerlé cinq ou six fois par le vent & par les flots, qui estoient grandement violens. Enfin apres bien des apprehensions & bien de la fatigue, nous abordasmes à toute peine à vne des isles nommée *Pouladou*.

Lors que nous fusmes arriuez à bord, les habitans qui nous attendoient, ne nous voulurent iamais permettre de prendre terre, que premierement nous ne fussions desarmez par eux. Tellement que nous estans rendus à la discretion de ces Insulaires, ils nous laisserent enfin descendre, puis tirerent à sec nostre galion, & en osterent le gouuernail, le mats, & les autres appareils necessaires, & les enuoyerent en d'autres isles voisines, où par mesme moyen ils firent retirer tous les basteaux de leur isle, en telle sorte qu'il n'en demeura pas vn seul. I'ay reconnu par ce cōmencement qu'ils estoient gens d'esprit & bien aduisez, d'autant que leur isle est petite, & qu'elle n'a pas vne lieuë de tour, & n'estoient en tout que vingt ou vingt-cinq habitans, de maniere qu'ils auoient à craindre que descendans avec des armes en plus grand nombre qu'eux, nous ne nous fussions rendus maistres de l'isle, & emparé de leurs basteaux, ce qui nous eût esté fort facile, si on eût sceu leur foiblesse: mais comme i'ay dit, ils y donnerent bon ordre.

Estant descendus, on nous mena tous ensemble en vne loge au milieu de l'isle, où on nous donna quelques fruits, Cocos & Limons. Là vint le Seigneur de l'isle nommé *Ybrahim*, & *Pouladou Quilaque*, qui paroissoit fort âgé, & sçauoit quelques mots de la langue Portugaise; par le moyen de quoy il nous interrogeoit & nous questionnoit de diuerses choses: apres cela ses gens nous fouillerent, & nous osterent tout ce que nous portions, disans que



que le tout appartenoit à leur Roy, depuis qu'un nauire estoit brisé & auoit fait naufrage. Ce Seigneur de l'isle estoit grand seigneur, & comme j'ay appris depuis, proche parent du Roy Chrestien des Maldiuës, qui est à Goa. Voyant que nous portions vne piece d'escarlate, il nous demanda ce que c'estoit. Nous luy respondismes que nous l'auions apportée pour la presenter au Roy, & encore que tout ce qui estoit dans le nauire fust à luy, neantmoins elle auoit esté apportée pour la luy presenter plus entiere, craignant qu'elle ne se fust gastée par la mer, ou du tout perdue. Aussitost qu'on eut entendu que c'estoit pour le Roy, il n'y eut pas vn des habitans qui fit conrenance de la prendre ny d'y toucher, non pas seulement de la regarder. Il fut toutefois aduisé entre nous d'en couper vn morceau, comme de deux ou trois aulnes, & d'en faire vn present à ce Seigneur de l'isle, en esperance de receuoir quelque meilleur traitement. Il la prit & nous remercia avec beaucoup de caresses, mais il nous fit aussi promettre de n'en rien dire à personne, autrement qu'il aymeroit mieux mourir que de l'auoir prise. Bien tost apres entendant dire qu'il venoit des Officiers du Roy, il se rauisa & nous la rendit, priant de ne pas dire qu'il l'eust seulement maniée. Mais toutefois le Roy le sceut enfin six mois apres, & en fut en cholere contre luy: & il l'eust mandé n'eust esté qu'il estoit malade à l'extremité de la maladie dont il mourut aagé de soixante & quinze ans.

Ayant donc esté dans cette loge l'espace d'un iour, ils prirent le Maistre de nostre nauire avec deux mariniers, & les menerent au Roy à quarante lieues de là, en vne autre isle nommée Malé: qui est l'isle capitale d'où toutes les autres dependent, & où il fait sa demeure. Le Maistre de nostre nauire porta avec luy la piece d'escarlatte qu'il presenta au Roy, & fut assez bien receu, & logé dans l'enclos du Palais; ce qu'il ne faisoit pas tant pour luy faire faueur & honneur, que pour s'asseurer de sa personne, ainsi que depuis j'ay reconnu leur des fiance.

Le Roy enuoya aussi tost son beau-frere avec plusieurs soldats en des barques, pour aller à nostre nauire eschoué, & en tirer tout ce qu'on pourroit. C'estoit le frere de la grand' Reine, & il se nommoit *Ranabandery Tacouron* en sa dignité, &



de son propre nom Mouhamede. Estant arriué en l'isle de Pouladou où nous estions, on nous traita mieux à l'occasion de sa venue, & on nous menoit souuent dans leurs barques au nauire, pour leur ayder à en tirer les marchandises, les hardes & tous les appareils. Mais ils se mocquoient des aduis que nous leur pouuions donner; car ils en auoient de meilleurs. Et de fait pour aller au nauire de dessus le banc, d'autant que, comme j'ay dit, il estoit impossible que les barques & les basteaux y peussent aller, ils attacherent vn cable qui tenoit d'vn bout au nauire & qui de l'autre estoit attaché sur le banc à vne grosse roche: ainsi tenant cette corde avec vne main, on pouuoit aller & venir seurement de dessus le banc au nauire sans aucun danger, quoy faisant le louësme vous passoit seulement dessus la teste, & ne vous pouuoit pas renuerser ny vous emporter. Au reste, ils auoient vne fort belle inuention pour tirer facilement les canons & les autres choses pesantes, encore qu'elles fussent tout au fonds, comme ie diray en son lieu. Ainsi ils tirerent durant diuers iours les marchandises de nostre nauire & les porterent au Roy; mais auparauant le beau frere du Roy qui auoit cette commission, nous diuisa les vns d'avec les autres, & en distribua quelques vns aux isles circonuoiſines (le plus grand nombre toutesfois demeura à Pouladou, qui est l'isle où premierement nous estions descendus) & en s'en retournant il mena avec luy nostre Capitaine tout malade qu'il estoit avec cinq ou six. Il fut présenté au Roy & bien receu. Mesme le Roy promettoit de luy équiper vne barque pour le mener à Achen en l'isle de Sumatra où estoit allé nostre General. Et ie ne sçay pas s'il eût enfin tenu sa parole. Mais nostre Capitaine mourut en l'isle de Malé, demeure du Roy, environ six ou sept semaines apres. A tous les voyages qu'on venoit au nauire, on emmenoit tousiours quelqu'un des nostres en mesme sorte. Quant à moy, le beau frere du Roy diuisant mes compagnons, m'osta d'avec ceux de Pouladou, & me mena avec deux autres en vne petite isle nommée Paindoüé, distante de Pouladou d'vne lieuë seulement, où il n'y auoit pas plus de peuple qu'en l'autre. Là mes deux compagnons & moy fusmes assez bien receus du commencement, & nous eusmes des viures suffisamment à l'occasion de ce Seigneur qui nous y menoit.



## CHAPITRE VI.

*De ce qui arriva aux hommes qui s'estoient sauuez apres la perte du vaisseau appellé le Corbin, & des maux qu'ils souffrirent.*

**I**'Ay raporté par le menu au mieux qu'il m'a esté possible, le malheur de nostre naufrage, avec les circonstances de nos miseres, iusques à ce qu'estans descendus en terre, il sembloit que nous deussions estre deliurez des dangers de la mer. Mais ceux que ie diray ne sont pas moindres. La continuation du mal emporte enfin le malade. Aussi ceux qui s'estoient tirez du milieu des flots & des vagues, ne trouuerent pas plus de soulagement pour eux sur la terre. Nous estions quarante ou tant de personnes. Voicy comme il en aduint.

Lors que nous estions encore dans le nauire, & que nous songions à nous tirer de ce peril, il fut aduisé d'essayer d'enleuer tout l'argent qui y estoit, & toute la marchandise la plus precieuse, & d'en emporter la plus grande partie, afin que par là on reconnust que nous estions bons Marchands & non pas des pirates & des voleurs, & par ce moyen receuoir vn traitement plus fauorable. C'estoit l'aduis de nostre Capitaine. Mais on ne put rien auoir, d'autant qu'il estoit dans les soutes (qui sont des clostures bien fermées où l'on met les marchandises & les viures) & tout au fond du nauire, où la mer estoit si haute, que tout ce que nous pouuions faire, estoit de nous tenir par dehors sur le costé. Il demeura donc dans le nauire avec toute la marchandise, & au defaut de cela, on prit vn reste d'argent qui estoit au nauire en general qui se montoit enuiron à cinq cens escus, & ce que les particuliers auoient porté en leurs coffres, qui se montoit encore à cinq cens escus. On les accommoda proprement dans des ceintures de toile. Plusieurs porterent de ces ceintures, les autres non; car il n'y en auoit pas pour tous. Ce n'estoit pas pour presenter au Roy, comme si on eut peu tirer tout l'argent, mais pour subuenir aux necessitez de nous tous. Neantmoins il semble par l'euenement que ce fut toute au contraire vne occasion de plus grand malheur, & ceux qui en portoient deuindrent les plus miserables. La premiere nuit que nous fusmes en l'isle de Pouladou, nous en-



terraîmes cet argent, de peur qu'estans fouillezz, il ne nous fust osté, resolu de ne le point deterrer que bien à propos pour le profit de tous. Mais enfin quand nos compagnons qui estoient demeurez à Pouladou, virent qu'on ne leur donnoit rien à manger & qu'ils mouroient de faim, ils furent contraints de le deterrer & d'en offrir pour auoir des viures, comme de fait on leur en bailla pour de l'argent. Le mal estoit que la moindre piece de monoye qu'il y eut, c'estoient des pieces de vingt sols monnoye d'Espagne, & les insulaires voyans l'ignorance des nostres, ne bailloient iamais de retour, tellement que pour vne chose de valeur de deux liars, il falloit bailler vne de ces pieces, si bien que ce faisant pour cinq ou six de ces pieces vn homme n'estoit quelquefois pas sustenté. Si nos gens eussent eul'aduis de faire comme ils font en ces isles, & par tout aux Indes, où tout argent de toute marque & caractere est receu pourueu qu'il soit de bon aloy, mais on le coupe en petites parcelles & puis on le pese à mesure qu'on en a affaire, leur argent leur eut duré beaucoup dauantage. Mais comme j'ay dit, pour la moindre denrée on bailloit vne piece. De sorte que par ce degast l'argent ne dura gueres à la pluspart de ceux qui en auoient, ausquels puis apres les habitants ne voulurent plus rien donner sans argent, ainsi ils endurerent toutes sortes de miseres. Les autres qui en auoient eu dauantage ( car là proportion n'estoit pas égale, & c'estoit pour le commun qu'il auoit esté baillé aux particuliers ) se cachoyent soigneusement de leurs compagnons, & ils ne les eussent pas aidé de chose quelconque. Cela fut cause que plusieurs moururent de faim, ne trouuans aucun secours non seulement des Insulaires, mais mesmes de leurs compagnons, ce qui estoit tout à fait deplorable. D'un autre costé ceux qui auoient de l'argent & qui par ce moyen pouuoient recouurer quantité de viures, s'en remplissoient sans discretion & outre mesure, & en vn pays où l'air est fort mal sain à tous les estrangers, encore qu'ils fussent de mesme climat: ainsi ils tomboient malades & mouroient les vns apres les autres: & bien plus, au lieu de receuoir de l'assistance & de la consolation des leurs, ceux qui n'auoient point d'argent & qui estoient en grande nécessité venoient les desrober, & leur ostoyent leur argent auparauant qu'ils fussent morts. Pour celuy qu'on trouuoit à



ceux qui decedoient, les sains qui restoient se battoient les vns contre les autres à qui l'auroit, se bandoient deux contre deux, & finalement de compagnon à compagnon, avec si peu de charité, qu'ils voyoient mourir leurs confreres & leurs compatriotes, sans les vouloir aucunement aider ny les secourir. Je n'ay iamais rien veu de si miserable & de si pitoyable.

Quant à moy, comme i'ay dit cy-deuant, ie fus mené par le beau-frere du Roy en l'isle de Paindoüé moy troisiésme. Nous n'auions point pris de ces ceintures d'argent & nous n'auions chose du monde. Cela nous incommoda beaucoup, mais aussi par apres nous nous trouuâmes mieux de n'en auoir point eu. Les autres qui en auoient eu en furent plus accommodez pour vn peu de temps, mais apres ils en ressentirent aussi de plus grands inconueniens. Au commencement les habitans de l'isle de Paindoüé nous donnoient vn peu à viure, tellement que tellement. Mais quand ils virent que nos compagnons qui estoient aux autres isles, auoient tant d'argent, & qu'ils en faisoient vn si grand degast, ils se resolurent de ne nous plus rien donner pour viure, estans faschez de ce que nostre venue ne leur apportoit point de profit, comme elle faisoit aux autres isles: aussi afin d'essayer si par extremité de famine, nous ne serions point cōtraints de leur en bailler de celuy qu'ils croyoient que nous tenions caché: mesme ils s'en alloient avec des basteaux en l'isle de Pouladou, vendre à nos compagnons des poules, du poisson, des fruiçts & d'autres prouisions; & cela en cachette: car il est estroitement defendu de rien vendre aux estrangers qui se sauuent des nauires perdus, ny de prendre d'eux de l'argent ou de la marchandise, qui appartient toute au Roy depuis qu'un nauire est eschoüé: toutesfois ils peuuent donner à viure & exercer telle humanité que bon leur semble. Et de fait, à quelque temps de là on fit vne exacte recherche de ceux qui en auoient pris; comme ie diray cy-apres. Or par le moyen de ce complot & de la mauuaise resolution que les insulaires auoient faite contre nous, qui estoit de ne nous plus donner aucune chose, mes deux compagnons & moy nous fusmes reduits à la plus grande misere qu'on se puisse imaginer. Tout ce que nous pouuions faire, estoit de chercher des limats de mer sur le sable pour manger, & quelquefois par rencontre quelque poisson mort que la mer iettoit à bord, puis nous



les faisiōs boüillir avec toutes sortes d'herbes à nous inconnuës indifferemment, y adionnant pour saler vn peu d'eau de mer : & si par hazard nous pouuions attraper quelque citron, nous y en mettions. Il se passoit des iours que nous ne trouuions chose quelconque. Nous fûmes dans cette extremité assez long-temps, iusques à ce que les habitans reconnoissans que nous n'auions point d'argent, & ayans, comme il est à croire, quelque espece de commiseration, commencerent à nous estre vn peu moins farouches & moins barbares, d'autant qu'aparauant la pluspart d'entr'eux, toutes les femmes & les petits enfans se cachotent de nous, & nous fuyoient comme des monstres: de sorte qu'ils ne nous permettoient pas d'aller dans leurs villages & dans leurs maisons. Mesme ils se seruoient de nous pour faire peur & pour menacer leurs petits enfans. Enfin ayans reconnu qu'ils deuenoient de iour en iour moins estranges en nostre endroit, & beaucoup plus traitables, nous nous mismes à les accoster & à nous offrir à faire tout le seruice auquel on nous voudroit employer : ce qu'ils accepterent. Pour moy ils m'emmenotent souuent en leurs basteaux à la mer, & aux autres isles voisines, pour leur ayder à aller querir des cocos, & aussi à pescher, & quelquefois ie fus employé à d'autre sorte de trauail en terre, en recompense dequoy ils me donnoient part à leur poisson, quand i'auois esté pescher, & pour tout autre ouurage des Cocos, du ris, du mil & du miel. Mes compagnons de leur costé faisoient leur possible pour gagner semblablement quelque chose, car ils ne prenoient que moy pour aller pescher, ie ne sçay pas pour quelle raison, & puis nous rapportions tout en commun & nous en viuions : Tellement que nous estions reduits à ce point, que pour du poisson & des Cocos, nous faisions toutes les choses les plus viles & les plus mecaniques qu'on sçauroit dire, & les trauaux les plus penibles; bref, pour dire en vn mot, cela mesme que leurs esclaves ne vouloient ou ne pouuoient faire. Toutefois c'estoit sans force & sans contrainte, mais nous mesmes nous y allions offrir & les supplier de nous employer : Autrement nous fussons morts de faim, car ils ne nous donnoient rien si nous ne trauaillions, & encore si peu, que malaysément nous en pouuions estre nourris & soustenus; d'autant mesme qu'ils ne peschent iamais qu'en temps beau & serain, à cause de leurs voi-



les qui sont de toile de Cocos qu'ils ne veulent pas y gaster, & de la pluye qu'ils craignent fort estans tous nuds, principalement en cet exercice, de maniere qu'ayans pesché vn iour, ils n'y retournent pas quelquefois de huit iours ou plus. Voila pour ce qui estoit de nostre nourriture. Quant au logement, nous nous retirions le iour pendant la pluye & la nuit pour dormir sous vne loge de bois qui estoit sur le bord de la mer, qu'on auoit dressée peu auparauant pour y faire vn basteau. Par ce moyen nous y auions bien le couuert par-dessus, mais par les costez elle estoit toute ouuerte. C'estoit aussi pendant leur hyuer au mois de Iuillet & d'Aoust, que les pluies sont fort continuës & fort importunes, ie vous laisse à penser quelle incommodité nous pouuions receuoir du vent, de la pluye & quelquefois des grands flots, dont la loge n'estoit qu'à dix pas. Ces grandes & extremes incommoditez furent cause que mes deux compagnons tomberent malades. Mais moy, graces à Dieu, qui ne l'auois pas esté en tout nostre voyage sur la mer, ie resistay aussi fort long temps.

Pendant que ie trauallois ainsi pour auoir de quoy viure, ie m'efforçois de retenir & d'apprendre la langue du pays le plus qu'il m'estoit possible, ce que tous mes compagnons mesprisoient, disans qu'ils n'auoient que faire d'apprendre cette lāgue particuliere à ces isles, & qu'ils esperoient qu'on les enuoyeroit enfin à Sumatra trouuer le General, comme le Roy auoit promis à nostre Capitaine, & comme ceux des isles nous disoient. Je ne desespérois de rien, mais la crainte que j'auois que cela n'arriuaist pas, me faisoit resoudre à tout. Ioint que voyant la peine en laquelle nous estions tous, j'essayois d'apprendre la langue pour m'en seruir à propos: ce qui m'a grandement aidé. Aussi ayant ce dessein-là, l'occasion se presenta de sçauoir plustost & plus facilement cette langue. Car le Seigneur de l'isle de Paindoüé, nommé *Aly Pandio Atacourou*, où nous estions trois, qui estoit fort noble & parent du Roy à cause de sa femme, voyant que ie m'efforçois d'apprendre leur langue, m'en estima dauantage & me prit en affection. Et à la verité ie taschois de tout mon pouuoir à me rendre complaisant & agreable enuers luy & sa femme, & enuers tous ceux de l'isle, en leur obeyssant en tout & par tout. Il estoit fort honneste & courtois. Il estoit sçauant & curieux, & mesme bon Pilotte, & il



auoit eu les bouffoles & les cartes marines de nostre nanire, dont il me demandoit bien souuent des raisons, d'autant que celles qu'ils ont, sont faites d'autre façon: bref pour l'ordinaire il estoit bien ayse que ie fusse en sa compagnie pour l'entretenir & pour respondre de tout ce qu'il me demandoit de nos mœurs & de nos façons de faire. Cette conuersation ordinaire iointe à la peine que i'y prenois, me fit bien tost apprendre beaucoup du langage du pays. Cela rendit ce Seigneur bien-veillant en mon endroit de plus en plus, & fut cause que ie commençay à n'estre pas du tout si miserable qu'auparauant, ayant souuent par sa liberalité des viures dauantage.

Pour retourner à nos gens qui estoient en l'isle de Pouladou, ils furent enfin plus mal traitez que nous, apres qu'ils n'eurent plus d'argent, & plus affligez de famine, d'autant qu'ils estoient en plus grand nombre. Le Seigneur de nostre isle de Paindoué alloit souuent en celle de Pouladou visiter le Seigneur de cette isle qui estoit son parent. Vn iour entr'autres depuis que i'eus eu sa connoissance, il me mena avec luy, afin de me donner le contentement de voir mes compagnons. Je vis par ce moyen & i'appris le pitoyable estat auquel ils estoient reduits, & les miseres & les afflictions qu'ils souffroient, ainsi que ie les ay représentées. Comme i'estois avec eux, nous cherchions tous ensemble au bord de la mer, s'il ne se rencontreroit pas par occasion quelque chose pour manger: car ils mouroient de faim, & ils faisoient comme nous auions fait au commencement à Paindoué. Nous trouuâmes vne fort grande tortuë, car la mer Indienne en nourrit de prodigieuse grosseur, qui estoit reuerfée sur le dos: elle auoit cinq ou six cens œufs, chacun aussi gros que le moyeu d'un œuf de poule. Nous fûmes bien aises d'auoir rencontré cela. Nous la mîmes par pieces, & nous la fîmes bouillir dans vne chaudiere qu'ils nous presterent, avec de l'eau douce, & nous la mangeâmes. Sa chair estoit extrêmement grasse & de bon goust, & semblable à celle de veau, & les œufs assez bons. Mais apres nous eûmes tous vn si grand desuoyement d'estomac, que nous en pensâmes mourir, & moy tout le premier. L'estime que c'estoit pource qu'estars affamez, & n'ayans outre cela aucune chose à manger, nous en prîmes tous outre mesure. Aussi nous n'eûmes pas l'aduis de la faire cuire dans de l'eau de mer pour la saler & assaison-

ner :



ner : car, comme j'ay depuis appris aux Maldiues pendant le temps que j'y ay séjourné, le poisson cuit dans l'eau de mer est bien plus sain & ne fait pas si tost mal, & il se garde longtemps quand il est seché par apres. Les habitans le font toujours ainsi cuire dans de l'eau de mer. Je reconnus donc l'estrange misere où mes compagnons estoient reduits par la famine & par les maladies qui estoient entr'eux, & qui cependant ne s'assistoient point les vns les autres. Je couchay en cette isle, & le lendemain le Seigneur de Paindouïé qui s'en retournoit, me r'emmena avec luy, & puis y retournant vne autrefois, il m'y mena par mesme moyen.

Cependant les gens du Roy venoient de iour en iour pour tirer encore de nostre nauire tout ce qu'on pourroit, principalement le plomb dont il estoit doublé, qu'ils prisent fort en ce pays-là, & iusques aux clous & au bois qu'ils peurent auoir. Ainsi allans & venans, ils emmenoit toujours peu à peu quelques-vns des nostres, qui estoient fort aises d'y aller, & ceux qui auoient encore de l'argent en donnoient pour cet effer. On nous disoit que le Roy deuoit donner vne barque à nostre Capitaine, & que quand elle seroit preste, on nous emmeneroit tous. Sur cette esperance tous nos gens mouroient les vns apres les autres. Nostre Capitaine, le premier Commis, le contre-Maistre, & plusieurs autres estoient desia morts. Le Maistre auoit esté le premier saluer le Roy : mais il voulut retourner au nauire pour prendre des habillemens, ce qu'ils nous permettoient librement, d'autant qu'ils ne sçauoient qu'en faire, & qu'ils n'estoient pas à leur vsage. Quand donc le Maistre vid qu'on ne tenoit point conte de nous venir querir ny de nous r'enuoyer, & que le Capitaine estoit mort, il fit vne entreprise pour se sauuer, laquelle il conduisit secretement vn long-temps, au desceu de quelques-vns des nostres, auxquels il ne vouloit pas se descourir. La seconde fois que ie fus le voir il m'en communiqua, & il me tesmoigna du regret que ie n'en pouuois estre, mais il n'y auoit point de moyen. Je luy disois que ie ne croyois pas que son dessein peust reüssir; d'autant que les Insulaires se défioient extrêmement de nous, & principalement de ceux qui estoient à Pouladou, où à cause de cette défiance ils ne laissoient point de bastaux ny de barques. De plus les gens du Roy auoient



mis des soldats, tant pour prendre garde à nous, que pour decourir ceux des Insulaires qui receuroient de l'argent des nostres, pour apres le leur faire rendre. Neantmoins le Maistre conduisit si dextrement son entreprise, qu'enfin il surprit la barque du Seigneur de Paindoué qui estoit allé à Pouladou voir son parent, comme j'ay dit lors qu'il m'y mena par deux fois. Il auoit si bien espié l'occasion, qu'il en vint à bout en plein midy, lors que les habitans de l'isle s'en doutoient le moins. Tellement qu'ayant garny la barque d'eau douce & de Cocos, dont il auoit auparauant fait prouision, & qu'il auoit secretement caché dans le bois, il s'embarqua luy douzième, laissant encore huit des nostres, quatre malades & quatre sains au desceu desquels il mit à la voile. Les habitans de l'isle s'en aperceurent bien tost, mais ils n'auoient point d'autres basteaux pour courir apres. Ils vinrent seulement avec vn rateau qu'ils appellent *Candouepatis*, dont ie parleray en son lieu, en donner aduis à ceux de nostre isle; de sorte que nos gens eurent assez de loisir pour sortir des bancs auparauant qu'ils eussent trouué des basteaux, & ils estoient desia fort esloignez & hors de veüe & de peril, quand les Insulaires s'embarquerent pour courir apres. Cette entreprise reüssit à ceux qui s'en allerent: mais cela fut cause que les huit qui restoiert furent accablez de misere. Car les soldats exercerent sur eux par vengeance toutes les rigueurs qu'on scauroit dire. Ils prirent ceux qui estoient en santé, les lierent & les battirent estrangement, & enfin ils tirerent d'eux tout ce qu'ils auoient d'argent & de viures, puis ils vinrent aux malades, & contrainquirent les sains de les porter à la playe & riuage si proche de la mer, que quand la marée venoit, elle leur mouilloit les iambes, estans d'ailleurs exposez aux iniures de l'air, au soleil & à la pluye, qui estoit fort frequente en cette saison. Dauantage ils leur tinrent tant de rigueur, qu'ils ne permettoient pas que ceux qui estoient en santé leur portassent seulement à boire de l'eau douce: car d'autre chose ils n'en auoient pas pour eux-mesmes. Et ainsi ces pauvres malades moururent de faim, & furent apres iettez en la mer; comme ils faisoient tous ceux des nostres qui mourroient, ne voulans pas seulement permettre aux viuans d'enterrer leurs compagnons morts. Ce qui toutefois se faisoit au desceu du Roy qui en fit enterrer quelques vns au bord de la



met, principalement de ceux qui moururent en l'isle où il estoit. Mais pour retourner à l'isle de Pouladou, ceux qui estoient restez m'ont dit que ces pauvres malades se rouloient à toute peine, & se couchoient sur le visage pour manger l'herbe qui estoit sous eux: de sorte qu'ils leur trouuoient à toute heure de l'herbe en la bouche. Le Lieutenant de nostre nauire, qui estoit de bonne maison de S. Malo, mourut en cette sorte. Des autres qui resterent sains il y en eut vn que la necessité ayant contraint de grimper la nuit à vn arbre de Cocos pour essayer d'auoir du fruct, cheut du haut de l'arbre qui estoit fort haut, & se tua, quoy qu'auparauant il y eût monté diuerses fois sans inconuenient. Ses compagnons qui demurerent, souffrirent beaucoup, mesme ils mangeoient des rats quand ils en pouuoient prendre.

Quant à nous qui estions dans l'isle de Paindoüé, l'euaision de nos gens ne nous porta point d'autre preiudice que la peur, mais peu eu point de mal. Et de fait, les habitans de l'isle s'assemblerent portans des bastons en leurs mains, (car des armes il n'est pas permis d'en porter, sinon à ceux qui sont de la gendarmerie, lors qu'ils sont au seruice du Roy) & nous vinrent trouuer en la loge où nous estions sur le bord de la mer. Là ils nous iniurierent & nous menacerent. Ils nous donnerent mesme quelques coups. Mais d'autant qu'ils ne nous auoient iamais veu d'argent, ils ne passerent pas plus outre, & ils nous traiterent plus doucement, & avec moins de rigueur que ceux de Pouladou. Aussi le Seigneur de l'isle qui estoit fort humain, l'empeschoit, & il me tesmoignoit de l'affection, ainsi que faisoit sa femme & les anciens de l'isle.

## CHAP. VII.

*Venuë d'un Seigneur portant commission du Roy de l'isle de Paindoüé, lequelemmene ensin avec luy l'Auteur*

CE que i'ay raconté cy-dessus est l'estat auquel nous auons esté pendant trois mois & demy depuis nostre naufrage. Apres ce temps-là il vint vn nommé *Assant Caounas Calogue*, grand Seigneur, de la part du Roy. Ce n'estoit pas le premier qui y auoit esté enuoyé, c'est à sçauoir le beau-frere du Roy,



d'autant que, comme j'ay depuis appris, le Roy ayant entendu qu'il n'auoit pas fuiuy ce commandement & qu'il auoit retenu quelque chose du nauire pour son profit particulier, il en fut fort en colere, jusques à luy donner vn soufflet, & depuis il ne le renucya plus. Mais il enuoya en son lieu vn des plus grands & des plus proches de sa personne, auquel il communiquoit ses conseils & les affaires les plus importantes, se fiant en luy plus qu'en nul autre. C'estoit pour venir à nostre nauire pour la derniere fois, & pour acheuer de faire tirer & d'emporter tout ce qui se pourroit, entr'autres quelques canons de fer qui estoient demeurez, & le reste du plomb & du fer: & aussi pour faire la recherche de l'argent que les habitans des isles auoient eu de nous. Il estoit assisté d'un autre Seigneur nommé *Ous-saint Rannamandy Calogue*, qui a commandement sur tous les nauires, barques, bassteaux, maistres des nauires, & mariniers, & non pas sur les gens de guerre, bref sur le fait de la marine, & que nous pouuons nommer Surintendant des galeres & des nauires appartenans au Roy & non pas Amiral. A son arriuée il fut receu comme on a de coustume de receuoir les gens & les officiers du Roy de qualité releuée qui vont de sa part. Je la vis faire en cette sorte. C'est que de loin la barque ou le bassteau qu'ils nomment *Ody*, où est le Seigneur, fait vn signal, avec vne enseigne rouge, amene ses voiles, mouille l'ancre à vne portée d'arquebuse de l'isle. Alors le Seigneur ou Supérieur du lieu enuoye reconnoistre qui c'est, dont estant asseuré, il donne ordre à sa reception, & va au deuant accompagné du plus grand nombre d'hommes & de barques qu'il peut; & il laisse seulement le *Catibe* ou Curé avec quatre ou cinq des *Mouscoulits* ou anciens de l'isle. Ils chargent ces batteaux, les vns de Cocos, les autres de Bananes, de Betel, & autres fruiçts dont l'isle abonde; le tout bien dressé & arrangé dans des paniers & coffins blancs faits de feuilles de Cocos, qui sont faits exprez & qui ne seruent que cette fois-là, comme ils font en toutes autres occasions. Car ces feuilles sont si communes, & eux si propres & si adroits à faire ces paniers, qu'ils ne s'en seruent iamais deux fois; encore les font-ils de sorte que l'on n'en sçauroit oster les fruiçts & les autres choses de dedans, sans les couper & les mettre en pieces, lesquelles ils iettent. En présentant cela, le Seigneur de l'isle entre le premier & saluë l'autre

Seigneurs  
commen-  
recus es  
Isles.



en disant, *Sallam Alecon*, qui est leur salut commun, & en le baissant luy touche de sa main droite les pieds, puis la leve & la met sur sa teste, comme pour donner à entendre qu'il voudroit mettre sa teste sous les pieds. Tous les autres qui le suivent en font de mesme, comme estans ses suiets, & portent tous ces presens deux à deux sur leurs espaules avec vn baston, au milieu duquel le present est suspendu. Ils appellent ce salut & ce present *Vedon à Rouespou*. Apres cela le Seigneur de l'Isle fait la harangue, & prie l'autre de descendre en terre, & de luy faire l'honneur de prendre son logis qui est préparé pour luy. Ce que l'autre fait, & cettuy-cy l'accompagne avec les siens. Comme le grand Seigneur approche de l'isle, le *Catibe* & les autres qui y sont demeurez, sont sur la greue de la mer & vont au deuant de celuy qui arriue, se mettans dans la mer iusqu'à la ceinture, & portant chacun sa piece de toile ou turban sur le bras gauche: cela est moitié de soye & moitié de coton, fort bien ouuragé & tint en rouge, long d'une aulne & demie, & large de trois quartiers. Lors le *Catibe* & les siens le saluent à leur mode, & luy font la harangue en luy offrant ces toiles & les autres presens, que l'autre reçoit courtoisement, les faisant prendre par ceux qui sont auprès de luy. Tout cela fait, lorsque le Seigneur veut descendre en terre, l'un des plus apparens entre les *Catibes* ou *Mouscoulits*, vient luy presenter l'espaule, se tenant fort honoré de cette faueur, & lors l'autre se met sur ses espaules, comme s'il estoit à cheval, jambe deçà, jambe delà, & est ainsi porté à terre, & ils prennent bien garde qu'il ne se mouille les pieds, ce qu'ils tiennent à grand deshonneur. Apres cela il est conduit en grand honneur, accompagné de tous ceux de l'isle, iusqu'au logis préparé pour luy & les siens; là où estant arriué, le peuple l'ayant salué de rechef, & ayant discouru quelque demi-heure, chacun prend congé de luy & se retire. Apres on luy presente vn bain à demi-chaud, fort bien préparé, & s'estant baigné on luy apporte des huiles de senteurs fort odoriferantes pour s'huiler & pour se froter tout le corps, selon la coustume des Indes. Puis on luy donne vn breuvage ou du vin de Cocos du plus delicat & du plus friand qui se puisse trouver, avec quantité de plats de berel bien proprement taillé & façonné, & assaisonné de tous les ingrediens requis, comme ie diray en son lieu. Apres



s'estre ainsi rafraichy & reposé, il s'en va au Temple principal, qu'ils appellent, *Oncourou misquitte*, où ayant fait ses prieres, qui durent environ vne heure, il s'en retourne à son logis, où son manger luy est appresté avec toutes les delicatesses du pays durant le temps qu'il est en l'isle. Toutes les maisons de qualité & de moyens luy enuoyent des presens, comme des mangers delicats, des fruits, & du betel bien appresté, & enuoyé par les femmes, avec le plus de ceremonies & d'honneur qu'ils peuvent. Ce n'est pas qu'il n'ait tousiours sa cuisine & son ordinaire, & quelquefois il ne mange ny ne goust rien de tout cela. Mais c'est la coustume de toutes ces isles d'en user ainsi.

Ce Seigneur estant donc ainsi arriué là, toutes ces ceremonies finies, il executa premierement sa commission, pour ce qui estoit au nauire; & quand il eut acheué, il alla en l'isle de Pouladou, où il fit la recherche de ceux qui auoient eu de l'argent de nostre nauire. Pour y paruenir, il fit prendre & attacher tous les habitans de l'isle, mesme les femmes, & les fit battre, pour voir s'ils ne confesseroient rien. On leur faisoit aussi mettre les pouces entre des bastons fendus qu'on pressoit, & qu'on lioit apres fort serré, afin que par cette douleur ils fussent contraints de reconnoistre la verité. Et de fait ils reconneurent & ils rendirent vne partie de l'argent, mais non pas tout, car les gens du Roy n'en pouuoient pas decouurir au vray la quantité, & mesme ils en accusèrent plusieurs des autres isles, où on enuoya aussitost. En vn mot la plupart de ceux qui auoient touché nostre argent, furent cōtraints de le rendre, & à vn ou deux ans de là, il se decouuroit tousiours quelqu'un de ceux qui en auoient eu, & qui s'estoient cachez iusques alors. Les soldats mesme qu'on auoit laissez pour y prendre garde, en furent conuaincus. Ceux de l'isle de Paindoüé ne furent pas en peine, parce que nous les déchargeasmes, & pour cela ils m'en ont tousiours aymé & enuoyé des presens tant que ie fus là, & il fut verifié qu'ils n'auoient rien eu de nous.

Toutes ces affaires furent faites en quinze iours, que le Commissaire du Roy sejourna es isles de Paindoüé, Pouladou & aux circonuoisines, tantost en l'une, tantost en l'autre, pour les affaires du Roy, suiuant sa commission. Le Seigneur de



Paindoüé & le Catibe, avec tous ceux de l'isle qui m'affectionnoient me presenterent à luy, & me recommanderent estroitement. Ils croyoient tous que i'estois quelque grand Seigneur par deçà, & ie ne leur en ostois pas l'opinion, voyant qu'elle me seruoit. Cette recommandation fut cause que ce Seigneur enuoyé du Roy me prit en amitié, d'autant mesme qu'il voyoit que ie sçauois assez de leur langue pour m'expliquer & pour me faire vn peu entendre, & que ie prenois peine de l'apprendre tous les iours. I'ay remarqué qu'il n'y a rien qui m'ait tant seruy, & qui m'ait plus attiré la bienveillance des habitans, des Seigneurs, & du Roy mesme, que d'auoir appris leur langue, & que c'estoit l'occasion pour laquelle i'estois preferé à mes compagnons, & plus chery qu'eux. C'estoit pourquoy pendant qu'il fut en ces quartiers là, il voulut toujours que ie le suiuisse, & que ie fusse ordinairement aupres de luy, tantost en sa barque, au lieu où estoit le nauire perdu, tantost en diuerses isles. Il me mena entr'autres dans vne petite isle, nommée *Touladou*, qui est voisine de dix lieues, où il estoit allé voir vne de ses femmes, & il prenoit vn grandissime plaisir à m'entendre. Aussi cette affection estoit cause que mes compagnons & moy n'eusmes point de disette, estant mieux traitez en sa consideration. Le iour deuant qu'il s'en retournaist, il me demanda si ie voulois bien le suiure, & aller à Malé où le Roy sejourne. Je luy dis que ie le desirois il y auoit long-temps. I'auois neantmoins tant de peur qu'il ne changeast d'aduis, que le lendemain ie ne l'abandonnay en façon quelconque : tant qu'estant tout prest à s'en aller, vn des soldats de sa suite le prit sur son espaule, comme c'est la coutume du pays, & entrant dans la mer le porta dans sa barque, d'où il m'appella, & m'y fit aussi entrer. I'estois grandement aise de m'en aller; mais aussi ie demeurois triste de quitter tant mes deux compagnons de Paindoüé, que ceux de Pouladou, qui estoient seulement restez au nombre de quatre, & qui auoient resisté à toutes les miseres. Lors qu'ils me virent tous partir sans eux, ils se mirent à pleurer amerement. Ce qu'apperceuant ce Seigneur, il me demanda comme à leur truchement, ce qu'ils auoient à pleurer : & luy ayant representé la cause de leur affliction, il me commanda de les consoler, & de leur dire de sa part, qu'ils ne se tourmentassent point;



que le Roy les enuoyeroit bien tost querir : & pour luy qu'il eust bien desiré de leur faire plaisir , mais qu'il ne l'osoit & ne le pouuoit faire sans tres-expres commandement du Roy. Cela ne les consoloit pas beaucoup , voyant que ie m'en allois & qu'ils demeuroient ; de sorte qu'ils continuoient , ou plustost augmentoient leurs larmes & leurs gemissemens. Ce qui m'affligeoit , & cependant ie ne l'osois montrer. Car i'auois desia appris leur humeur pour ce regard , qui est de ne vouloir pas endurer avec eux des personnes tristes & melancoliques, ou des rêveurs ; disans que telles personnes contpirent quelque trahison ou meschanceré en eux-mesmes. C'est pourquoy celuy qui veut estre bien venu parmy eux , doit estre gailiard & ioyeux , rire & chanter , s'il est possible , encore qu'on n'en ait ny suiet ny enuie , & qu'on en soit bien éloigné. De fait, ie me contraignois tant que ie pouuois. Mais luy qui estoit homme d'entendement , voyoit bien au trauers de ma feinte la tristesse que ie portois au cœur. Et lors il me pressa de luy dire ce qui me faschoit. Ce que ie fis , & ie luy confessay franchement qu'outre ma fascherie en general de laisser mes compagnons & de les voir pleurer , regretant leur condition & les miseres qu'ils pourroient souffrir , comme ils en auoient desia tant souffert, i'auois, dis-je , encore vn ressentiment plus particulier. C'est que l'un de mes deux compagnons de Paindoüé & moy, auions dès le iour de nostre embarquemēt en France, fait profession ensemblement d'une amitié si estroite, qu'il n'estoit pas possible de plus : Que ie l'auois tousiours assisté, & luy moy, plus particulièrement que non pas les autres : & que maintenant ie ne luy pouuois celer que ce m'estoit vne grande douleur de me separer de luy & de l'abandonner. Que reconnoissant les bienfaits dont il m'obligeoit de plus en plus , cela me rendoit aussi plus hardy à le supplier en cette occasion d'auoir quelque esgard à mon affliction , & de me donner encore le contentement d'emmener cet homme, & d'auoir pitié des autres qui demeureroient. Ces paroles , & dauantage mon visage mouillé de larmes , que la tristesse extrême m'arrachoit outre ma volonté , émeurent ce Seigneur , que i'ay tousiours reconnu extremement courtois & pitoyable , & d'ailleurs fort genereux & magnanime : en sorte que i'ose dire qu'il ne cedit point en esprit ny en belle façon à ceux qui naissent en l'Europe.



rope. Il parla tout aussi tost en secret à cet autre Seigneur ou Intendant des galeres & des nauires du Roy, que j'ay dit, & à quelques autres des principaux qui estoient auprès de luy, sur ce sujet (comme il me semble) & apres auoir consulté, il me dit, que pour me contenter il le vouloit bien; & sur l'heure, il fit embarquer celuy que ie luy monstray. Pour les cinq qui restèrent, il donna ordre qu'on les diuisast, & qu'on en mist vn en chacune des isles voisines, enjoignant aux Chefs & aux plus apparens de ces isles qui estoient là presens à son départ, de les traiter humainement, de prendre garde qu'ils ne receussent aucune incommodité, & de les nourrir aux despens du public, iusqu'à ce qu'ils eussent receu commandement du Roy de les enuoyer. Ainsi ie dis adieu à mes compagnons plus content qu'auparauant; & eux aussi, qui me prierent d'auoir memoire d'eux, à ce qu'ils ne demeurassent point long-temps en de petites isles ainsi separez & diuisez les vns d'auec les autres. Cela fait, on mit à la voile, & nous cinglasmes le reste de la iournée.

## CHAPITRE VIII.

*Arrivée de l'Auteur en l'isle de Malé, où il saluë le Roy. Execution à mort de quatre François, pour s'estre voulu euader. Arrivée de ses autres compagnons: Et les raisons qui empescherent le Roy de les enuoyer en Sumatra.*

LA nuit estant venuë nous allasmes surgir à vne petite isle, nommée *Maconnodou*, qui appartient au General des galeres, où nous couchasmes: Car c'est leur coustume de ne nautiger iamais la nuit. Le lendemain matin, quand il fallut s'embarquer, ce Seigneur me dit, que nous estions proches de quinze ou seize lieuës de Malé, où estoit le Roy, qu'il n'osoit pas mener plus outre mon compagnon, d'autant qu'il ne scauoit pas si le Roy l'auroit agreable, & qu'il estoit à propos de le laisser là pour quelques iours, iusques à ce qu'il eust parlé au Roy, pour le faire venir, & qu'il estoit asseuré qu'il y seroit fort bien, & qu'il en auoit donné charge. Nous arriuasmes enfin à Malé, où estans descendus, il s'en alla incontinent saluer le Roy, & luy rendre compte de son voyage, commandant à vn de ses gens de me conduire en son logis.



Il ne manqua pas entr'autres choses de parler de moy; ce qui fut cause qu'à l'instant mesme il m'enuoya querir par commandement du Roy. Estant au Palais du Roy, i'y demeuray environ trois heures en attendant. Sur le soir on me fit entrer dans vne cour où le Roy estoit sorty pour voir tout ce qu'on auoit apporté à ce dernier voyage de nostre nauire, à sçauoir les canons, les boulets, les armes, & les autres sortes de meubles de guerre & de marine, & il les faisoit porter en son magazin qui estoit là. On me dit que ie m'approchasse, & lors ie saluay le Roy en la langue & à la mode du pays: Ce que i'auois remarqué soigneusement en cét instant que ie fus admis, & ie m'en estois particulierement informé auparauant. Cela luy plût, & luy donna enuie de s'enquerir de moy à quoy seruoient beaucoup de choses qu'on auoit tirées de nostre nauire, dont il ne pouuoit comprendre l'vsage. Je luy en rendis raison, & ie m'exprimay le mieux que ie pûs. La nuit estant close, il commanda au Seigneur qui m'auoit amené de me loger, & de me traiter chez luy, & à moy d'aller tous les iours le voir avec les autres Courtisans. Cela fait nous nous retirâmes.

Les iours suiuians ie fus tousiours occupé à entretenir le Roy, & à luy respondre de tout ce qu'il me demandoit des mœurs & des façons de faire des peuples de l'Europe, & de nostre France; des habits, des armes, & de l'estat des Rois, dont il s'enquestoit fort particulierement. Et luy discourant entr'autres choses de la grandeur du Royaume de France, de la generosité de la Noblesse, & de leur dexterité aux armes; Il me dit, qu'il s'estonnoit comment on n'auoit pas conquis les Indes, & comment on les auoit laissé conquerir aux Portugais, qui leur faisoient entendre que leur roy estoit le plus grand & le plus puissant Roy de tous les Rois Chrestiens. Le Roy me fit aussi voir aux Reines ses femmes, lesquelles semblablement m'occupoient plusieurs iours à leur rendre raison de ce dont elles m'interrogeoient: estant sur tout curieuses d'entendre la forme, les habits, les mœurs, les mariages & les façons de faire des Dames de France, & le plus souuent eiles m'enuoyoient querir sans le sceu du Roy; ce qui n'eust pas esté permis à d'autres.

Or, comme i'ay desia dit, quinze ou seize des nostres



auoient esté menez long temps auparauant moy en cette isle de Malé où le Roy demeure. Quand i'y arriuay ie n'y entrouuay plus que trois, à sçauoir deux Flamans & vn François lequel estoit malade à l'extremité, & qui mourut huit iours apres. Au commencement que nos gens y arriuerent, il y auoit à la rade vn nauires Portugais à l'ancre, qui estoit de Cochin, du port de quatre cens tonneaux tout chargé de ris, & qui venoient querir des bolys ou coquilles pour les porter en Bengale où elles sont estimées. Le Capitaine & le Marchand estoient Mestifs, les autres Indiens Chrestiens, & tous habillez à la Portugaise. Ils se monstrent fort contraires aux nostres, & ils disoient beaucoup de mal de nous au Roy, qui y adioustoit foy, & cela fut en partie cause que nous n'en fûmes pas si bien traitez qu'il eut fait. Ils nous demanderent tous au Roy pour nous mener à Cochin, ce qu'il consentoit. De fait il fit demander à nostre Capitaine & à nostre premier commis s'ils vouloient y aller, & qu'il le permettoit volontiers. Ils firent response, avec tous les leurs qui estoient là presens, qu'ils aymeroient autant mourir que d'y aller. A la verité il y auoit bien à craindre pour eux, & ce n'estoit pas pour nous faire du bien, ny pour nostre commodité qu'ils nous vouloient auoir. Aussi les nostres esperoient tousiours que le Roy les enuoyeroit dans vne barque à Achen en Sumatra, comme il leur auoit promis. Bien tost apres le Capitaine & le premier Commis moururent, les autres suiuoient petit à petit, accablez des fatigues qu'ils auoient souffertes iusques alors, & du mauuais air & des vitieuses eaux de cette isle, qui sont cause que la pluspart des estrangers n'y peuuent viure. Dauantage la nouuelle estant venue au Roy de Penasion du Maistre & de nos gens de Pouladou, il en fut tellement irrité, qu'il fit vn serment solennel de ne laisser desormais aller pas vn de nous. De fait, i'ay ouï asseurer à plusieurs de ses Seigneurs, qu'autrement il nous eust accommodez d'une barque comme nous desirions. Le Pilote ayant entendu cette resolution, qui le confinoit pour toute sa vie dans ces isles, desseigna de prendre vne barque & de s'éuader, comme ceux de Pouladou. Pour cet effet, il s'associa de trois de nos mariniers, avec lesquels il cacha dans vn bois tout ce qui estoit necessaire. Ce dessein fut descouuert par les Insulaires, qui auoient remarqué leurs



allées & venuës dans le bois sur le bord de la mer, & les y auoient espiez. Ils en donnent aduis aux six anciens appelez *Moufcoulis*, qui gouuernent les plus grandes affaires du royaume, lesquels en ayans aduertie le Roy, on fait obseruer curieusement les deportemens de ces quatre ( le Pilote & trois mariniens. ) Tellement que la nuit qu'ils voulurent s'embarquer ils furent pris sur le fait par les soldats, qui leur mirent les fers aux pieds, & deux iours apres les mirent en des basteaux, feignant de les vouloir mener en d'autres isles; & quand ils furent sur mer, ils leur couperent la teste à coups de *cay*, qui est fait comme vne fort grande serpe de ce pays, au reste d'acier excellent, fort poly & bien ouuré. Cela vient du costé de Malabar & tranche des mieux. On leur donna plusieurs coups, & qui ne leur donnoit qu'un coup n'estoit pas estimé bon soldat. Ils en font tousiours ainsi quand c'est pour executer le commandement de leur Roy, & fust à leur parent proche, ou mesme à leur frere, pour tesmoigner par là le zele qu'ils ont au seruice du Roy. Aussi quand le Roy ayme quelqu'un, tout le monde l'ayme, & s'il luy veut du mal, tout le monde l'a en haine, & personne ne veut le hanter ny le frequenter, non pas mesme le voir. Les corps de ces quatre furent iettez en la mer. Au reste il ne faut pas s'estonner si le Roy estoit si fort couroucé pour ces attentats des nostres qui rachoient à s'eschapper: d'autant que là c'est crime de leze-Maisté que de desrober vne barque ou vn basteau, & l'emmenner au loin en d'autres Royaumes. Cela ne se peut faire sans passe-port & sans congé du Roy special & precis pour cet effet, encore que le basteau fût à soy: Autrement il y va de la vie, & c'est vn cas irremissible, & il ne faut point esperer de grace du Roy quand on en est conuaincu. Ce crime s'appelle *Odicananpou*. J'entendis cette triste nouvelle, & la mort naturelle de nos autres compagnons incontinent apres que ie fus arriué à Malé, où ce nauire de Cochin estoit encore, qui emporta la pluspart des appareils de nostre nauire que le Roy leur vendit, principalement ceux dont il ne se pouoit seruir. Comme pareillement vn Pilote du Roy me dit, que les douze de Pouladou s'enfuyans avec le Maistre de nostre nauire estoient arriuez à Coilan à la coste de la terre ferme, & dauantage qu'on leur auoit mis les fers aux pieds en vne galere Portugaise, où il les auoit veus, & qu'on les menoit à Goa.



I'estois donc moy troisieme en l'isle de Malé, avec les deux Flamans. Je fis prier le Roy de faire venir mon compagnon qui auoit esté laissé en chemin en l'isle de *Maconnodou*, ce qui fut fait aussi tost, & nous ne fumes separez l'un d'auec l'autre que dix iours. Ainsi nous nous r'assemblâmes quatre, luy & moy & les deux Flamans. Deux mois apres ie procuray encore qu'on amenast les cinq qui estoient restez espars en de petites isles, aupres du lieu où s'estoit perdu le nauire; cela estant nous estions iusques au nombre de neuf, quatre François & cinq Flamans, tous humainement traitez du Roy & de ses Seigneurs. Mais entre nous il n'y auoit pas bonne intelligence. Cela venoit des Flamans qui faisoient tous cinq leur fait à part separez d'auec nous, & mesme par truchemens ils en disoient du mal aux Seigneurs & aux habitans du Pays. L'occasion de cette discorde vint à cause qu'ils estoient ialoux & enuieux de me voir plus courtoisement receu que non pas eux, que i'estois bien voulu & estimé du Roy, tousiours aupres de luy, & en consequence gracieusement traité par les grands. Pour cette occasion ils se persuadoient aussi que mes trois compagnons François estoient mieux venus, & que ie les fauorisois plus que non pas eux qui m'estoient estrangers. D'ailleurs parce que ie parlois la langue des Maldives assez facilement, sans qu'ils en peussent rien entendre; ils s'imaginoient que ie disois du mal d'eux, & que i'empeschois qu'ils ne fussent pas mieux à leur aise. Neantmoins c'estoit tout le contraire.

Le serment du Roy irrité contre nous estoit cause que la promesse faite par luy de nous donner vne barque ne s'exécutoit point, & cependant tous nos gens estoient morts, resté neuf. Tellement qu'il n'y auoit point d'apparence d'esperer de sortir iamais de là. Ce nous estoit vne grande affliction d'y penser, & nous nous consolions avec Dieu, & entre nous autres. I'ay remarqué l'empeschement & la raison que le Roy donnoit de ne nous auoir pas courtoisement traité. Car à la verité à tous ceux des nauires que i'y ay veu perdre en mesme sorte pendant mon seiour, il leur a donné moyen des'en aller, retenant seulement les richesses & les marchandises. Mais outre les raisons qu'on m'en auoir dites, i'ay estimé qu'il y en auoit vne autre; c'est l'argent qui auoit esté dissipé qu'on peut dire auoir esté cause du plus grand malheur, & de la mort de la plus.



part de nos hommes: d'autant que le Roy estant aduertty qu'il y auoit eu de l'argent tiré du nauire, & s'imaginant qu'il y en auoit vne grosse somme que nos gens tenoient cachée, peut. estre autant que ce qu'il trouua dans le nauire, il ne vouloit pas que cet argent sortist de son pays: & pendant qu'il en cherchoit plus qu'il n'y en auoit, la pluspart des nostres se mouroient. Je croy bien qu'apres cela l'embarquement du Maistre, & l'attentat du Pilote l'aigrirent encore dauantage. Il eust esté à propos de ne prendre point du tout d'argent, ou de le porter tout au Roy, comme la piece d'escarlatta. Vne fois entr'autres il me sceut bien dire que mes compagnons auoient caché & recelé de l'argent, & qu'on ne luy auoit fait present de la piece d'escarlatta, que parce qu'elle ne se pouuoit pas cacher cōme l'argent, & qu'ils auoient tous mal fait en cela, & qu'ils estoient indignes à ceste occasion de sa bonne grace.

## C H A P I T R E IX.

*Grande maladie de l'Authcur, qui luy laissa des incommoditez. Eustion de quatre Flumans, & de la disgrace du Roy contre ceux qui resisterent.*

**I**E fus enuiron quatre ou cinq mois en assez bonne santé; & il ne me manquoit que l'exercice de ma religion & la liberté, au reste fort bien à mon aise, logé, nourry & traité chez ce Seigneur qui m'auoit amené, où on m'auoit logé en vn petit departement qui estoit dans l'enclos de sa maison. L'vn de ses seruiteurs me seruoit à toutes heures, & on me bailloit des viandes & des vstanciles à part, d'autant qu'ils ne mangent iamais avec personne qui ne soit de leur religion. Il m'aimoit comme vn de ses enfans. Il en auoit trois, presque aussi aagez que moy, & qui m'aimoient comme leur frere. Ce Seigneur estoit en credit aupres du Roy, qui auoit toute confiance en luy & s'aymoient l'vn l'autre de fort longue main dès l'aage de quatre ou cinq ans, & chacun estoit lors aagé de cinquante ans. Estant donc en cet estat, ie tombay malade d'vne grosse & ardante fièvre chaude, qui est là fort commune & fort dangereuse, principalement aux estrangers, en sorte que peu en réchappent. Encore moins les Chrestiens pour lesquels il n'y a du tout point de remede, d'autant qu'ils ne se voudroient pas seruir de sor-



ciers pour les guarir par charmes & par enchantemens, comme font tous ceux de ces isles. Je fus malade plus de deux mois comme à l'extrémité, & près de dix auant que d'estre entierement guarý. Il n'estoit iour que le Roy & les Reines n'enuoyassent sçauoir de mes nouvelles & de ma disposition. Il enuoyoit à toute heure des viãdes les plus exquisës, & des m̃agers les plus delicieux qu'il eust. Et afin que ie fusse seruy & traité plus à mon aise, & que ie sceusse mieux demander ce qui m'estoit nécessaire, on fit venir vn de mes cõpagnons, qu'on chargea d'auoir soin de moy, outre les seruiteurs du logis. La maladie estoit violente & fort fascheuse. On la connoist par toute l'Inde sous le nom de fièvre des Maldiues. Ils l'appellent *Malé ons*. C'est de cette maladie que la pluspart de mes compagnons estoient morts, comme tous estrangiers ne manquent pas d'en estre bien tost atteints: & quand on en reschappe, on peut s'asseurer qu'on guarira des autres maladies auxquelles l'air du pays est suiet: d'autant que l'on tourne l'air du pays & la maniere de viure en habitude, & comme si cette maladie auoit fait vn corps nouveau, on s'y sent du tout accoustumé. Et de fait vn estranger qu'ils appellent en leur langage *Pouraddé*, s'il en guarit, ils disent qu'il est *diues*, comme qui diroit naturalizé & non plus estranger. Car ce royaume en leur langage, s'appelle *Malé-ragué*, Royaume de Malé, & des autres peuples de l'Inde il s'appelle *Malé-diuar*, & les peuples *diues*. Pour reuenir à ma maladie, ie fus 8. iours sans rien aualer que de l'eau, chose qui est fort contraire. Ceux du pays s'empeschent sur tout de boire autre chose que de l'eau bien riede, en laquelle ils mettent du poivre concassé: ce qui empesche l'enfleure qui seruiroit autrement apres que le mal est passé. Mais moy ie ne pouuois boire de ce breuuage-là qui ne desaltere point. Aussi apres que la fièvre m'eut quitté, les iambes & les cuisses m'enflerent estrangement, comme si i'eusse esté hydropique. Tous les estrangers en sont ainsi. Et outre ie ne pouuois pas voir à dix ou douze pas de moy, & ie craignois encore de deuenir auetugle. La fièvre m'auoit aussi laissé vne opilation & vne enfleure de rate qui me causoit vne grande difficulté d'haleine. Ce mal de rate est commun parmy eux, & ils l'ont quasi tous fort grosse. Ils appellent ce mal *ont cory*. De fait il m'est tousiours resté, tant que i'ay demeuré aux Maldiues. Environ ce



mesme temps le Roy deuint malade; ce qui fut cause qu'estant releué ie ne le pus voir: sinon qu'apres estre guarý, comme il alloit à la mosquée, ie le salüay. Il fut fort estonné de me voir en l'estat auquel i'estois réduit par cette enfleure, & dit que sa maladie auoit empesché qu'il ne me físt mieux traiter. Et à l'instant il commanda à ses gens d'y soigner, enuoyant querir ceux qui estoient experimentez à guarir de telles maladies, & mesme il donna charge de prendre les onguens chez luy, d'autant que le Roy tenoit pour l'ordinaire quantité de drogues, de medicaments & de receptes de toutes sortes pour les malades, iusques à des remedes de sortilege. On luy en alloit demander, & il estoit fort aise d'exercer cette charité enuers toutes personnes: comme aussi pour sçauoir par ce moyen ceux qui sont malades, qui guarissent, ou qui meurent, afin de pouruoir à la sepulture de ceux qui decedent, ayant accoustumé de faire enterrer les pauures, & ceux qui n'ont pas moyen de ce faire, chacun selon sa qualité. Plusieurs donc trauailloient apres ma maladie, mais ie n'en guarissois point, iusques à ce que mes iambes se creuans, les eaux qui me causoient l'enfleure s'euacuerent, & mes yeux recouurerent leur premiere force. Mais le mal fut pour moy que les vlceres de mes jambes deuidrent fort larges & fort profondes, estant d'ailleurs si douloureuses, que ie ne reposois ny iour ny nuict; & les humeurs prenans leur cours par cet endroit, il estoit malaisé de les resoudre & de fermer la playe. Ie demeuray quatre mois en cet estat. le Roy me faisoit cependant traiter & penser au mieux qu'il luy estoit possible. Il y auoit vne petite isle à la vüe de Malé nommée *Bandos*, où demouroit vn homme qu'on tenoit tres-expert à cela. Le Roy l'enuoya querir, & luy commanda de me guarir, s'il le sçauoit faire, & qu'il l'en recompenseroit bien: ce qu'il promit. Mais il adiousta que s'il plaisoit au Roy luy permettre qu'il m'emmenast, il se faisoit fort de me guarir bien plütoft, d'autant que l'air estoit beaucoup meilleur & plus sain, & l'eau plus salubre en ceste petite isle qu'en celle de Malé. Le Roy luy permit, & donna charge à ses gens de luy fournir tout ce qu'il demanderoit, pour mon viure. de fait i'y fus bien traité & bien pensé par cet homme. Mais cependant il suruint vn accident à mes compagnons qui m'affligea fort, & qui m'apporta beaucoup d'incommodité. C'est que de cinq

Flamans



Flamans qui estoient à Malé, il y en eut quatre qui prirent resolution de s'enader de ces isles en detrobant vn bastean, voyans le desespoir auquel nous estions tous reduits de ne pouuoir sortir de là avec le congé du Roy. Deux de ces Flamans estoient arriuez à Malé avec nostre Capitaine & les autres qui y furent menez; tellement qu'estant parmy eux lors qu'ils moururent, ils heriterent aussi de leur argent qu'ils tenoient caché. Ainsi ce leur estoit vn moyen facile pour reconuer les choses nécessaires à l'embarquement. Voicy comme ils poursuivirent leur entreprise. Le facteur du Roy Chrestien des Maldiuës tenoit sa banguesalle, ou plustost cellier, sur le bord de la mer en l'isle de Malé. Il estoit Indien de Cochin & de race de Canarins, & mesme Chrestien, mais au demeurant assez mauuais Chrestien, comme i'ay reconnu depuis. Ces Flamans s'accosterent de luy & firent tant à force d'argent, qu'il leur permist de mettre & de retirer en sa salle les provisions & les hardes dont ils auoient besoin. Il ne restoit plus qu'à attendre & espier l'occasion pour surprendre vn bastean; laquelle ayans attendu assez long-temps, il arriua enfin qu'un des gens du Seigneur qui m'auoit amené à Malé, laissa là aupres son bastean à cause de la pluye: & attendant tousiours d'heure en heure le beau-temps, il n'emporta pas le gouuernail, comme on a de coustume de faire. Ce bastean estoit appresté pour aller pescher, au reste fort petit, n'estant pas plus long que huit fois la longueur du bras qui est la mesure la plus commune dont ils se seruent, & s'appelle *riens*. Autre chose est en faire des toiles, dont la mesure est plus petite, à sçauoir depuis le coude iusqu'au bout des doigts & cette mesure s'appelle *Moul* (cecy soit dit en passant.) Le bastean s'appelloit *Donny*, c'est à dire oyseau, pource qu'il estoit fort viste de voiles, & estoit tout garny de viures & d'eau douce pour quelques iours. Nos gens ayans fait cette rencontre, la nuit venue, ils s'embarquerent dedans avec leur hardes & s'en allerent. Mais le mal-heur voulut pour eux que cette nuit-là & le iour d'apres, il fit la plus grosse & la plus furieuse tourmente qu'on sçauroit croire, qui n'estoit guere moindre que celle que nous endurâmes à la coste de la terre de Natal. Mesmes ceux des isles disoient qu'ils n'auoient iamais tant veu cheoir d'arbres de Cocos en vingt-quatre heures. Je vous laisse à penser s'il y eut moyen que ces



pauures gens en vn petit baſteau fort freſle, & ne ſçachans pas les canaux & les conduits qu'il falloit prendre au milieu de tant de bancs & de roches, & par vne ſi grande tourmente ſe peuffent ſauuer. Auſſi par apres on trouua au bord de la mer quelques piéces des appareils du baſteau, ce qui fit croire qu'ils ſ'eſtoient perdus : & de fait ils le furent ; car depuis on n'en a iamais entendu de nouuelles, ny par les iſles, ny en la coſte de la terre ferme. Le roy fut grandement courroucé de cette troiſieſme éuaſion, tant à cauſe que, comme i'ay dit, c'eſt vn crime de leze-Maieſté de deſrober vn baſteau & de ſ'en aller ſans congé, que pour ce qu'entre ces quatre Flamans, il y en auoit vn qui eſtoit bon canonier, & lequel il aymoit à cauſe de cela. Ce canonier ayant eſté retenu à S. Mialo pour faire le voyage, & ayant pris de l'argent par aduance, il ſe maria, de ſorte qu'il ne vouloit plus venir, offrant de rendre ce qu'on luy auoit baillé. Ce que noſtre Capitaine ne voulut pas accepter, au contraire il le fit enleuer tout grand par quatre hommes & porter dans le nauire, & pour cette occaſion, il ne luy fut iamais depuis beaucoup affectionné, iuſques à auoir conſpiré diuerſes fois avec quelques-vns du nauire, lors qu'ils eſtoient offenſez contre le Capitaine pour quelque chaſtiment, de faire vn mauuais tour pour faire perdre le nauire, & ſe ſauuer en terre, comme il nous a confeſſé aux Maldiuës. Il fut auſſi fort barbare & inhumain à l'endroit de noſtre Capitaine lors qu'il eſtoit malade à l'extremité en l'iſle de Malé : car il luy oſta par force vne robe de chambre dont il ſe ſeruoit, & il ne pût eſtre détourné de cela, quelque priere que ce pauure Capitaine malade luy fiſt, & il luy diſoit ſeulement qu'il en auoit affaire, & qu'au demeurant il ne reconnoiſſoit plus de Capitaine depuis que le nauire auoit eſté brisé. Cet inconuenient arriua à ces pauures Flamans, enuiron dix-huit mois apres noſtre naufrage. Je reconnois parmy tant de miſeres que Dieu m'a touſiours aſſiſté, pour ne m'eſtre pas rencontré en ces entrepriſes pour ſ'éuader, qui ont toutes mal reüſſi, comme i'ay dit. Deux iours apres mon compagnon, avec lequel i'auois fait profeſſion d'amitié ſi eſtroite, ayant eſté long-temps malade, deceda ; ce qui me fut vne affliction inſupportable. Il eſtoit de Vitré, & dans noſtre nauire il faiſoit la charge d'Eſcriuain. Je croy qu'il fut enſin accablé de faſcherie &



de melancolie, d'autant mesme qu'il auoit laissé sa femme & ses enfans pour faire le voyage, & il voyoit qu'il ne falloit plus desormais esperer de pouuoir retourner. Pour reuenir aux Flamans qui s'en estoient allez, quand cela fut descouuert, & que le Roy en eut aduis, on enuoya au logis de nos gens, pour sçauoir au vray ceux qui estoient restez. On y trouua deux François, vn Flamand, & celuy que i'ay dit qui se mouroit. Les six anciens s'assemblerent au Palais du Roy qui est le lieu accoustumé, & firent venir là le trois nostres, où ils les tindrent l'espace de quatre ou cinq heures, leur disans, qu'ils estoient complices de la trahison des autres, & les menaçans de les faire mourir. Toutefois voyans qu'ils n'estoient pas coupables, ils les laisserent aller. Mais le Roy defendit qu'on ne leur baillast plus le ris de prouision qu'on leur deliuroit auparavant de sa part, n'empeschans pas neantmoins que ceux qui voudroient leur donner des viures n'en donnassent, si bon leur sembloit, & que pour luy il ne croiroit iamais aucun François. Et de fait ils ne laisserent pas pour cela de trouuer à viure.

Toutes ces choses m'affligeoient infiniment, ma maladie si longue & si ennuyeuse, la perte de nos gens, la mort de mon amy, & qui plus est encore, la colere du Roy contre nous qui estions restez. Apres estre guarý, qui fut au bout de deux mois que i'auois esté mené en la petite isle de Bantos, i'y voulois séjourner dauantage, pensant éuiter par ce moyen le courroux du Roy, & que pendant ce delay il s'appaiseroit. Mais enfin ie fus conseillé de n'adiouster pas de la contumace à mon peché (ainsi appelloient-ils l'inconuenient de mes compagnons) & de m'en retourner au plustost aupres du Roy. Ie les creus, & estant arriué, comme c'est la coustume, ie m'acheminay tout droit chez le Roy, deuant que d'aller à mon logis. Il arriua qu'il sortoit en l'une de ses basses courts, la plus proche du logis où il couche. Ie le saluiay à l'accoustumée, sans faire semblant de rien. Lors il parla à moy, & il me demanda si i'auois esté bien traité & si i'estois guarý, mesme il voulut voir la place de ma playe. Cela me donnoit bonne esperance, pensant estre r'entré en grace comme auparavant: mais il s'en falloit encore beaucoup, d'autant qu'il defendit qu'on ne me donnast rien de sa maison, non plus qu'à mes compagnons. Cela me faschoit, non pas pour les viures, car les Seigneurs ne permettoient pas



que ie manquasse de chose quelconque : Mais c'est que là vn homme à qui le Roy ne donne point de viures , n'est rien , & il a bien peu de faueur : Car mesme les plus grands Seigneurs prennent du ris du Roy , ce qui est vn tres grand honneur, comme au contraire vne espece d'infamie d'en estre priué. Mes amis particuliers ne laisserent pas de m'aimer & de m'assister , voyant bien que le Roy ne disoit point de mal de moy , & que ce qu'il en faisoit , c'estoit pour me donner de la terreur , & vn exemple à l'aduenir : Car autrement quand le Roy est courroucé à bon escient contre quelqu'un , il ne trouueroit pas vn ami , & ceux qu'il auoit auparauant l'abandonnent.

Deux mois se passerent en cette disgrâce , & neantmoins ie ne laissois pas d'aller d'ordinaire au Palais me presenter pour voir le Roy. On m'auoit appris la coustume du pays , qu'il ne faut pas s'éloigner quand le Roy est fasché , ny cesser d'aller au Palais par ordinaire , iusques à ce qu'apres vne longue patience, le Roy parle & vous remette en faueur. Je tombay derechef malade d'une fièvre. Le Seigneur où i'estois logé en aduertit le Roy , qui le chargea de me faire bien traiter , & qu'il n'y espargnast rien : ce qu'il fit. Et pour me donner meilleure esperance, il m'assura que le Roy n'estoit point du tout fasché contre moy , & qu'au contraire , il auoit soin de ma santé. Et de fait , le Roy commanda qu'on me baillast la prouision de ris ordinaire , & à mes trois autres compagnons. La maladie fut courte , & i'en guaris incontinent. Six semaines apres ie fus bien estonné qu'on me manda au Palais , de la part des six Anciens , pour me dire qu'ils estoient aduertis que nous auions aussi dessein de nous en aller , me faisans commandement de la part du Roy , de ne hanter ny frequenter mes compagnons , ny leur parler François , & que i'eusse à leur faire aussi les mesmes defenses. Il estoit bien mal-aisé estans logez les vns aupres des autres , & d'obeir à ce commandement , & de nous passer de parler & de communiquer ensemble : Ce que toutefois nous faisons bien en cachette. Neantmoins quinze iours apres cela fut rapporté au Roy ; lequel en estant offensé , commanda qu'on portast mes trois compagnons en vn Atollon , nommé *Souadou* , qui est à quatre-vingt lieues de Malé , vers le Sud , & il faut passer la ligne pour y aller. C'est le lieu où le Roy enuoye en exil ceux qui luy ont déplu , d'autant que c'est vne



isle fort éloignée de sa Cour, où les nauires estrangers n'abordent iamais, & dont les habitans sont fort peu courtois, fort rudes & grossiers. Ce commandement fut fait au Maistre des Nauires du Roy, ou Intendant, qu'ils nomment *Maé dau da elle*: lequel auoit conçu vne mauuaise volonté contre moy par ialousie du Seigneur qui m'auoit amené de Paindoué, avec lequel il estoit lors, & pource que m'ayant fait promettre en chemin que ie logerois chez luy, ie ne le pus faire; d'autant que le Roy me fit loger avec celuy qui m'auoit amené. Pour se vanger donc, il m'enuoya dire par vn des Sergens du Roy, qui s'appellent *Mirvaires*, que i'eusse à le venir trouuer pour m'embarquer avec les autres, & me porter à Souadou. Il ne falloit point reculer, ny resister à ce commandement: Et de fait, ie m'en allay fort triste m'embarquer. Mais sur ces entrefaites, vn des fils du Seigneur où i'estois logé, qui scauoit bien que le Roy n'auoit pas donné charge de cela à mon esgard, en aduertit promptement le Roy, qui commanda à l'instant qu'on me fist descendre en terre, disant qu'il n'entendoit pas que ie fusse autre part qu'aupres de luy. Par ce moyen ie fus deliuré. Il y eut des Seigneurs qui supplierent le Roy de permettre qu'vn des trois autres fust aussi retiré, & qu'il y iroit à quelque temps de là. C'est qu'ils affectionnoient cet homme, pour estre bon tailleur, & bon trompette; ce qui luy donnoit beaucoup d'habitudes & de connoissances parmy toutes sortes de personnes. Le Roy l'accorda, tellement qu'il en fut embarqué seulement deux, vn François & vn Flaman; & nous demeurâmes deux, car depuis le départ des autres, on ne parla plus de l'enuoyer, parce qu'ils iugeoient que nous ne pourrions pas nous euader. Le Roy m'enuoya querir, & me fit vne reprimande de nostre desobeyssance: adioustant qu'il estoit fasché que i'auois eu dessein de m'enfuir, & qu'il ne vouloit pas que ie m'en allasse noyer, comme auoit fait le Canonnier. Je m'excusay doucement, & ie l'asseurai que ie n'auois esté participant d'aucune de ces entreprises. Ce fut lors que ie commençay à entrer le plus en faueur aupres du Roy. Deux ans apres mes deux compagnons, qui estoient bannis à Souadou, furent rappelés par cette occasion. C'est que l'vn d'entr'eux, qui estoit Flaman, & qui scauoit fort proprement trauailler en petite menuiserie sur du bois tendre, avec la pointe d'vn cousteau, ayant là plus de



loisir qu'il n'eust voulu, s'aduisa de faire vn petit nauire à la façon de ceux de Flandres, qui n'auoit de longueur qu'une cou-dée, mais au reste si mignonement fait, qu'il n'y manquoit chose quelconque de toutes ses voiles, de tous ses cordages, vstanciles & appareils, non plus qu'en vn grand nauire de cinq cens tonneaux. Il l'enuoya au roy, ce qui fut si fort estimé de luy, qu'admirant ce petit ouirage, il commanda qu'on fist incontinent reuenir l'ouurier, & pour l'amour de luy son compagnon. Ainsi nous fusmes derechef quatre ensemble par l'espace de quinze mois.

Le roy me donna vn logis à part, assez près de luy, & tous les iours on m'apportoit de sa maison du ris, & des prouisions necessaires pour ma vie. Il me bailla aussi vn seruiteur pour me seruir, outre quelque argent, & d'autres presens dont il m'accommoda: Par le moyen dequoy ie deuins quelque peu riche à la maniere du pays, à laquelle ie me conformois au plus près qu'il m'estoit possible, & à leurs coustumes & façons de faire, afin d'estre mieux venu parmy eux. Je traffiquois avec les nauires estrangers qui arriuoient là, avec lesquels i'auois mesme pris vne telle habitude, qu'ils se confioient entierement en moy, me laissant grande quantité de marchandises de toutes sortes, pour vendre en leur absence, ou pour garder iusques à leur retour, dont ils me donnoient vne certaine partie. Depuis ie fus tousiours fauorisé du roy, & ie l'alloyis saluer presque tous les iours, & en consequence bien venu de tous les grands, & estroitement affectionné de plusieurs.

I'auois quantité d'arbres de Cocos à moy, qui est là vne es-pece de richesse, que ie faisois accoustrer par des ouuriers, qui sont gens qui se loient pour cét effet. Bref il ne me manquoit rien que l'exercice de la religion Chrestienne, dont il me faisoit fort d'estre priué, cōme aussi de perdre l'esperance de iamais reuenir en France. Au reste le long seiour que j'ay fait en ces isles, m'en ayant donné vne grande connoissance, & des peuples qui y habitent, de leurs mœurs & de leurs façons de faire: j'ay bien voulu en laisser par escrit & bien particulièrement ce que i'en ay appris.



## CHAPITRE X.

*Description des isles Maldives, de leur situation, & des peuples qui les habitent.*

**L**es isles Maldives commencent à huit degrez de la ligne Equinoctiale du costé du Nord, & finissent à quatre degrez du costé du Sud. C'est vne bien grande longueur, qui est environ de 200. lieuës, & elles n'ont de largeur que trente ou trente-cinq lieuës. Elles sont distantes de la terre ferme, à sçauoir du Cap Comorin, de Coilan, & de Cochin de cent cinquante lieuës. Les Portugais comptent qu'il y a quatre mille cinq cens lieuës de mer, pour y venir d'Espagne,

Elles sont diuisées en treize Prouinces, qu'ils nomment *Atollons*, qui est vne diuision naturelle, selon la situation des lieux: D'autant que chacun Atollon est separé des autres, & contient en soy vne grande multitude de petites Isles. C'est vne merueille de voir chacun de ces Atollons environné d'un grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain qui püst si bien fermer de murailles vne espace de terre comme est cela. Ces Atollons sont quasi tous ronds, ou en ouale, ayant chacun trente lieuës de tour, les vns quelque peu plus, les autres quelque peu moins, & sont tous de suite, & bout à bout depuis le Nord iusques au Sud, sans aucunement s'entre-toucher. Il y a entre-deux des canaux de mer, les vns larges, les autres fort estroits. Estant au milieu d'un Atollon, vous voyez autour de vous ce grand banc de pierre que j'ay dit, qui environne & qui defend les isles contre l'impetuosité de la mer. Mais c'est chose effroyable, mesme aux plus hardis, d'approcher ce banc, & de voir venir de bien loin les vagues se rompre avec fureur tout autour. Car lors, ie vous assure, comme chose que j'ay veüe vne infinité de fois, que le fallin ou le botuillon est plus grès qu'une maison, aussi blanc que du cotton: tellement que vous voyez autour de vous comme vne muraille fort blanche, principalement quand la mer est haute.

Au dedans de chacun de ces enclos, sont les isles tant grandes que petites, en nombre presque infiny. Ceux du pays me di-



soient qu'il y en auoit iusques à douze mille. L'estime quant à moy, qu'il n'y a pas apparence d'y en auoir tant, & qu'ils disent douze mille, pour designer vn nombre incroyable, & qui ne se peut compter. Bien est il vray qu'il y en a vne infinité de petites, qui ne sont quasi que des mottes de sable toutes inhabitées. Dauantage le Roy des Maldiuës met ce nombre en ses titres, car ils s'appelloit *Sultan Ibrahim dolos assa ral tera aiholon*, c'est à dire *Ibrahim Sultan Roy de treize prouinces & de douze mil isles*. Quoy qu'il en soit, les courants & les grandes marées diminuent tous les iours ce nombre, comme les habitans m'ont appris, qui disoient mesme qu'aussi à proportion le nombre du peuple diminué, & qu'il n'y en a pas tant qu'il y en auoit anciennement. Aussi on diroit à voir le dedans d'un de ces Atollons, que toutes ces petites isles & la mer qui est entre-deux, n'est qu'une basse continuée, ou que ce n'eust esté anciennement qu'une seule isle, coupée & diuisée depuis en plusieurs. Et de fait ceux qui nauigent aupres des Maldiuës, apperçoient le dedans tout blanc, à cause du sable qui est de cette couleur dessus toutes les basses & les roches. La mer y est pacifique & a peu de profondeur, en telle sorte qu'à l'endroit le plus profond il n'y a pas vingt brasses; & encore c'est en fort peu d'endroits: car on void presque le fond par tout. Ce sont toutes basses de pierre, de roche, & de sable, tellement que quand la mer est basse, on n'y seroit pas à la ceinture, & pour la plupart à mi-jambes; & ainsi il seroit lors facile d'aller sans basteau par toutes les isles d'un mesme Atollon, si ce n'estoit deux choses qui en empeschent. L'une les grands poissons nommez *Paimones*, qui deuorent les hommes & leur rompent les bras & les jambes quand ils se rencontrent. L'autre, c'est qu'au fonds de la mer, ce sont pour la plupart des rochers fort tranchans & aigus, qui blessent grandement quand on marche dessus. Et dauantage il se rencontre aussi quantité de branches d'une chose que ie ne scaurois dire si c'est arbre ou pierre, tant y a qu'il approche du Coral blanc, & il est aussi branchu & aussi aigu, mais point du tout poly, au contraire fort rude, tout caué & percé de petits trous, & tout poreux, au demeurant dur & pesant comme de la pierre. Ils l'appellent en leur langue *Aquiry*, & ils s'en seruent pour faire le miel & le sucre de Cocos, l'ayans concassé par petites pierrettes, & leur



le mettât bouillir avec l'eau de Cocos, c'est ce qui fait former leur miel & leur sucre. Cela incommoder grandement ceux qui se baignent & qui marchent dans la mer. Pour moy il m'estoit difficile d'aller ainsi d'isle en autre sans basteau, mais eux qui y sont accoustumés y vont souvent.

Entre ces isles il y en a vne infinité, & c'est le plus grand nombre, comme ie croy, qui sont entierement inhabitées, & qui n'ont que des arbres & des herbes, d'autres qui n'ont aucune verdure, & qui ne sont que pur sable mouuant, encore y en a-il qui sont pour la pluspart submergées aux grandes marées, & qui sont descouvertes quand la mer est basse, le reste est tout couuert de grosse crabes qu'ils appellent *Cacouné*, & d'escreuilles de mer, ou bien d'une quantité d'oyseaux nommez *pinguy*, qui font là leurs œufs & leurs petits, & il y en a vne quantité si prodigieuse qu'on ne scauroit mettre (ie l'ay souuēt expérimenté) le pied en quelque endroit que ce soit sans toucher leurs œufs & leurs petits ou les oiseaux mesmes, qui ne s'enfuyent pas loin pour voir des hommes. Les Insulaires n'en mangent pourtant point, toutefois ils sont bons à manger, & ils sont gros comme des pigeons, de plumage blanc & noir. Ces isles-là que j'ay dit estre inhabitées, paroissent de loin blanches, comme si elles estoient couuertes de neige, à cause de la grande blancheur du sable qui est delié & subtil comme celui d'un horloge, & si chaud & si ardent, que les œufs de ces oyseaux en couuent aisement. Ils n'ont point d'eau douce que rarement, les autres isles couuertes, & habitées ou non, en ont, excepté quelques-vnes, où les habitans sont contraincts d'en aller chercher aux isles circonuoisines: aussi ils ont des inuentions pour receuoir celle qui tombe du Ciel. Et encore qu'il y ait des eaux en ces isles, elles ne sont pas semblables les vnes aux autres, estant bien meilleures en un endroit qu'en un autre. Toutes leurs eaux de puits ne sont pas fort douces ny fort salubres. Ils font leurs puits de cette façon: c'est qu'en creusant trois ou quatre pieds en terre, peu plus ou moins, on trouue de l'eau douce en abondance, & ce qui est fort estrange, à quatre pas du bord de la mer, mesme aux lieux qu'elle inonde souvent. J'ay obserué que leurs eaux sont fort froides le iour, principalement à midy, & la nuit fort chaudes.

Mais pour retourner aux treize Atollons, en voicy les noms



commençant à la pointe du Nord, qui en est la teste, que les Portugais appellent à cause de ce *Cabexa des las ilhas*, & en langue Maldiuoise, *Tilla dou matis* en mesme signification, c'est à dire la pointe d'enhaut, laquelle est sous les huit degrez de la ligne du costé du Nord, en pareille hauteur que Cochin, & non point dauantage. Le premier Atollon s'appelle *Tilla dou matis*. Le second *Milla dou madoue* Le 3. *Padypolo*. Le 4. *Malos madou*. Le 5. *Ariatollon*. Le 6. *Malé Atollon*, qui est le principal où est l'isle de Malé capitale des autres. Le 7. *Poulisdous*. Le 8. *Molucque*. Le 9. *Nillandous* Le 10. *Collo madous*. Le 11. *Adou matis* Le 12. *Souadou*. Le 13. *Addou & Pona Molucque*, qui en sont deux petits distinguez & separez ensemble comme les autres, mais fort petits, pour raison dequoy ils ne s'ont comptez que pour vn. Toutefois *Addou*, comme le meilleur, donne le nom à l'autre. J'ay esté pendant mon seiour en tous ces Atollons, & j'ay navigé es enuirs avec ceux du Pays. Chacun des Atollons est separé de son voisin par vn canal de mer qui passe entre-deux, les vns estroits, les autres larges, chacun diuersement. Mais quoy que soit, on ne peut y passer avec de grands nauires sans se perdre. Toutesfois il y en a quatre qui sont beaucoup plus larges que les autres, & qui se peuvent facilement passer par les plus grands nauires: mais toutesfois ils sont tous fort dangereux, & il y a bien du hazard d'y aller, & principalement la nuit: car c'est pour se perdre infailliblement comme nous fismes; parce qu'il ne laisse pas de s'y r'encontrer quelques basses, & quelques roches qu'il faut éuiter. J'ay veu aux Maldives plusieurs cartes marines où cela estoit fort exactement remarqué. Comme aussi ces peuples sont merueilleusement adroits à les éuiter, & se tirer des passages tres. dangereux sans s'y perdre. Je les ay veu souuent passer au milieu des bancs de basses & de roches, par des petits canaux si estroits, qu'il n'y auoit que la place de leur barque, & quelquesfois si iuste, qu'elle frayoit les rochers des deux costez; & neantmoins ils alloient asseurement au milieu de ces dangers & la voile haute: & moy qui estois conduit par eux, i'en auois tres-grande apprehension, ce qui m'est souuent arriué. Mais ie n'ay iamais eu vne telle apprehension, que de me voir vne fois estant avec quelques vns de ces Insulaires en vn petit basteau, qui n'auoit pas plus de qua-



tre brasses de longueur, la mer plus haute que moy de deux picques si orageuse & si enflée que rien plus. Il me sembloit à tout moment que le louësme m'emportoit hors du basteau, où i'auois bien de la peine à me tenir, & eux ne s'en soucioient pas & ils ne faisoient que rire. Car ils n'apprehendent point la mer, & ils sont fort adroicts à conduire des barques & des basteaux, estans faicts à cela & accoustumez dès leur jeunesse, autant les grands Seigneurs que les plus pauvres gens, & ce leur seroit deshonneur de ne l'entendre pas. C'est pourquoy il seroit impossible de dire le nombre des barques & des basteaux qui sont par toutes ces isles, d'autant que les plus pauvres veulent auoir vn basteau à eux, & les plus riches plusieurs. Ils ne nauigent jamais la nuit & ils prennent terre tous les soirs, ne nauigeans qu'à veüe d'œil sans bouffole, horsmis quand ils sortent hors leurs isles, & quand ils entreprennent quelque grand voyage. Pour cette raison ils ne font pas grande prouision, d'autant qu'ils achètent de jour en iour tout ce qui leur est nécessaire en diuerses isles. Il y a aussi là la plus grande partie des isles qui dans l'enclos d'un Atollon sont encore enuironnées d'une basse, & il n'y a qu'une ou deux ouuertures fort estroites & difficiles à remarquer: à l'occasion desquelles il est besoin qu'ils entendent bien la maniere de conduire dextrement leurs barques; autrement s'ils manquoient le moins du monde, leur barque seroit renuersée & la marchandise perdue. Car quant aux personnes, ils sçauent si bien nager, qu'en ces endroits là de mer ils se sauuent tousiours, & pour dire vray, ils sont comme des demy poissons, tant ils sont accoustumez à la mer, où ils vont tous les iours, soit à la nage, soit à pied, soit en basteau. Je les ay veu plusieurs fois au dedans de leurs bancs où la mer est pacifique, comme i'ay dit, ie les ay veu, dis-je, courir à la nage apres des poissons, qu'ils auoient soudainement apperceus en se baignant, & les prendre à la course. Cela leur est ordinaire. Et neantmoins il ne laisse pas de se perdre souvent des barques avec toute leur dextérité. Le plus grand inconuenient, ce sont les Courants *Oyuzou*, lesquels courent tantost à l'Est, tantost à l'Ouest, entre les canaux des isles, & en diuers endroits de la mer, six mois d'un costé, six mois de l'autre: non pas si certainement six mois.



d'un costé & d'autre, mais quelquefois plus, quelquefois moins. C'est ce qui les trompe & les fait perdre d'ordinaire. Les vents sont assez souvent fixes, comme les Courants du costé de l'Est ou de l'Oüest, mais ils varient bien davantage, & ne sont pas si reglez, biaisans quelquefois vers le Nord ou vers le Sud: & le Courant va tousiours son cours accoustumé, iusques à ce que la saison change, laquelle, comme i'ay dit, est muable; ce qui cause des inconueniens aux vaisseaux. I'en remarqueray cy-apres des exemples.

Entrée des  
Atollons.

Il y a aussi à ce propos vne chose grandement remarquable. C'est que les Atollons estans ainsi que i'ay dit cy-dessus, tous de suite & bout à bout, separez par des canaux de mer qui passent au trauers, ils ont des ouuertures & des entrées opposées les vnes aux autres, deux d'un costé & deux de l'autre, par le moyen dequoy on peut aller & venir d'Atollon en Atollon, & auoir communication ensemble en tout temps. En quoy on peut obseruer vn effet de la prouidence de Dieu, qui ne laisse rien imparfait. Car s'il n'y auoit que deux ouuertures en chacun Atollon, à scauoir l'une d'un costé à vn bout, & l'autre de l'autre, il ne seroit pas possible de passer d'Atollon en Atollon, ny d'ouuerture en ouuerture, à cause de l'impetuosité des Courans, qui courent six mois à l'Est & six mois à l'Oüest, & ne permettent pas de trauerser, mais qui emportent à val. Et quand les deux ouuertures ne seroient point opposées, mais l'une du costé de l'Est, l'autre de celuy d'Oüest, on pourroit bien facilement entrer, mais non pas retourner, sinon apres que les six mois seroient passez & le courant changé.

Or comme ces entrées sont disposées, on peut nonobstant les Courants, aller d'Atollon en autre en toute saison, & trafiquer & communiquer ensemble librement, comme ils font. D'autant que chacun Atollon est ouuert par quatre endroits, qui respondent à ses deux voisins. Par exemple, il y a vne ouuerture du costé de l'Est, qui est presque opposée directement à l'entrée de l'autre Atollon, & du costé de l'Oüest il y en a vne autre, qui est semblablement vis à vis de celle de l'Atollon voisin. De sorte que si le Courant va de l'Est à l'Oüest, on ne peut pas trauerser directement d'entrée en entrée; mais en ce cas on sort par le costé de l'Est, qui est lors le haut & le dessus du Courant, & en le suiuant de biais on va entrer en l'autre



Atollon, par l'entrée qui est à l'Oüest. De mesme on peut reuenir promptement, & toutefois & quantes, sans attendre le changement de saison. Mais en ce cas il faut sortir par l'ouuerture de l'Est, qui estoit opposée à celle d'où l'on est party, & aller en biaisant entrer par l'ouuerture d'Oüest en l'autre Atollon. Quand le Courant est changé, & qu'il court de l'Oüest à l'Est, il faut faire le contraire de ce que i'ay dit, c'est à dire, sortir par le dessus du Courant, & entrer par l'ouuerture de l'autre Atollon, qui est lors au bas du Courant, à sçauoir du costé de l'Est. L'vtilité & la necessité de ces entrées paroist, en ce que nonobstant cela, il ne laisse pas de se perdre assez souuent des barques & des basteaux, que les Courants emportent outre leur gré, principalement lors que les calmes ou des vents contraires les prennent en chemin. Que si ces entrées n'estoient comme ie les ay représentées, ce seroit bien pis, & il n'y auroit pas moyen de nauiger d'Atollon en Atollon.

Au reste les entrées de ces Atollons sont diuerses : les vnes sont assez larges, les autres fort estroites. La plus large n'a pas plus de deux cens pas, ou enuiron. Il y en a qui n'en ont pas trente, & encore moins. Aux deux costez de chacune de ces entrées par tous les Atollons, il y a deux isles, vne de chacun costé. Vous direz que ce seroit pour garder l'entrée, comme de fait, il seroit fort aisé, si on vouloit avec du canon, d'empescher les nauires d'y entrer; parce que la plus large n'a pas plus de deux cens pas.

Quant aux canaux, qu'ils appellent *Candou*, qui separent les Atollons, il y en a quatre fort nauiguables, où les grands nauires peuuent passer pour trauerser les Maldines, comme il en passe souuent d'estrangers de toutes sortes. Mais ce n'est pas sans danger, & il s'y en perd tous les ans vn grand nombre. Ce n'est pas qu'on affecte d'y passer, car tout au contraire on les fuit le plus qu'on peut; mais elles sont situées de telle sorte au milieu de la mer, & elles sont si longues, qu'il est mal-aisé de s'en eschapper, principalement les Courants y portent les nauires mal-gré eux, quand les calmes ou les vents contraires les surprennent & qu'ils ne peuuent bien s'aider de leurs voiles, pour se tirer des Courants. Le premier à prendre du costé du Nord, est celuy où nous nous perdismes à l'entrée, sur le banc de l'Atollon de *Malos madou*. Le second, approchant plus près

Canaux de  
mer & pas-  
sages.



de Malé, s'appelle *Caridou*, au milieu duquel est la plus grande de toutes ces isles, ainsi entourée de bancs comme i'ay dit. Le troisiéme est apres Malé, tirant vers le Sud, & s'appelle *Adidou*. Le quatriéme est nommé *Souadou*, qui est directement sous la ligne equinoxiale. C'est le plus large de tous, ayant plus de vingt lieues d'estenduë. Les Insulaires allans par les isles & Atollons ne se seruent point de bouffole, sinon en de grands voyages fort au loin. Mais quand il faut passer ce large canal ils s'en seruent. Tous les autres canaux entre les Atollons sont fort estroits, & pleins d'écueils & de basses, & ils ne se peuvent passer qu'avec de petites barques; encore faut-il auoir vne grande connoissance des lieux, pour s'en tirer sans peril. I'ay trouué estrange nauigeant avec les Insulaires au canal qui separe Malé & Poulisdou, & qui porte le nom de Poulisdou, & qui a sept lieues de large ou enuiron, que la mer y paroist noire comme de l'ancre: neantmoins à en prendre dans vn pot, elle ne differe pas de l'autre. Je la voyois tousiours bouillonner à gros bouillons noirs, comme si c'estoit de l'eau sur du feu. En cet endroit la mer ne court pas comme aux autres, ce qui est effroyable à voir. Il me sembloit que i'estois dans vn abisme, ne voyant pas que l'eau se meust ny d'un costé ny d'autre. Je n'en sçay point la raison, mais ie sçay bien que ceux du pays mesme en ont horreur. Il s'y rencontre aussi fort souuent des tourmentes.

Tempé-  
rature de  
l'air.

Par ce que i'ay dit que ces isles sont si proches de l'equinoxial, deçà & delà, on peut iuger quelle est la qualiré de l'air, qui est fort intemperé, & la chaleur excessiue. Toutefois le iour & la nuit y sont égaux en tout temps, & les nuits y sont fort fraisches, & amènent force rosée. Cette fraischeur est cause qu'on peut habiter le pays moins incommodement, & que les herbes & les arbres foisonnent, nonobstant l'ardeur du Soleil. L'Hyver commence au mois d'Avril, & dure six mois, & l'Esté au mois d'Octobre, qui dure six autres mois. L'Hyver est sans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents sont aussi pour lors fort impetueux du costé de l'Ouest, au contraire l'Esté est extremement chaud, & il n'y pleut iamais. Les vents sont du costé de l'Est.

Des peu-  
ples.

On tient que les Maldiuës ont esté autrefois peuplées par les Cingala (ainsi s'appellent les habitans de l'isle de Ceylan.)



Mais ie trouue que les Maldiuois ne ressemblent aucunement aux Cingala, qui sont noirs & assez mal formez. Et ceux cy sont bien formez & bien proportionnez, & il y a peu de difference d'avec nous, horsmis la couleur, qui est oliuastre. Toutefois il est à croire que le lieu & la longueur du temps les ont rendus plus beaux que ceux qui ont premierement peuplé les isles. Ioint qu'il s'y est aussi rangé grand nombre d'estrangers de tous les costez, qui s'y sont habitez, outre tant d'Indiens, qui de temps en temps se sont perdus, comme nous fismes, & qui s'y perdent tous les iours & qui y demeurent. C'est pourquoy le peuple qui habite depuis Malé & aux enuironns iusques à la pointe du Nord, se trouue plus poly, plus honneste & plus ciuilité : Et celuy qui est du costé du Sud vers la pointe d'embas, est plus grossier en son langage & en ses façons de faire, mesme n'est pas si bien formé de son corps & plus noir : & on y voit encore plusieurs femmes, principalement les patures, qui sont toutes nuës, sans aucune honte, n'ayant qu'une petite toile en tout pour couvrir les parties honteuses. Et ce d'autant que le costé du Nord a tousiours esté plus hanté & plus frequenté des estrangers, qui s'y marient d'ordinaire. Aussi c'est le passage de tous les nauires, ce qui enrichit le país, & le ciuilité de plus en plus. Cela est cause que les personnes de qualité & de moyens se rengent plus volontiers là, que non pas vers le Sud, où mesme, comme i'ay desia dit, le Roy enuoye en exil ceux qu'il veut punir de bannissement. Neantmoins le peuple qui habite le costé du Sud, n'est en rien qui soit moins entendu ny moins spirituel que l'autre, s'il ne l'est dauantage, pour quelque chose que ce soit. Mais quant à la Noblesse, elle est toute du costé du Nord, d'où l'on prend aussi les soldats.

Au reste, parlant generalement, ce peuple est fort spirituel, grandement addonné à la manufacture de routes sortes d'ouurages, en quoy ils excellēt, mesme aux lettres & aux sciences à leur mode, notamment à l'Astrologie, dont ils font grand estat. Ce sont gens prudens & aduisez, fort fins en la marchandise, & à viure parmy le monde. Au reste, ils sont vaillās & courageux, & entendus aux armes, & qui viuent avec vne grande regle & police. Quāt aux femmes, elles sont belles, horsmis qu'elles sont de couleur oliuastre : & mesme il s'en trouue plusieurs



aussi blanches qu'en Europe. Toutesfois elles ont les cheveux tous noirs: mais ils estiment cela beauté, & plusieurs les font ainsi venir, parce qu'ils tiennent la teste raze à leurs filles, iusques à l'aage de huit ou neuf ans, ne leur laissant iusques-là qu'un peu de cheveux tout le long du front, pour les distinguer d'avec les garçons qui n'en ont point du tout; encore n'est-ce pas davantage que le sourcil, & depuis que les enfans sont nés, ils les razent de huit iours en huit iours; ce qui rend les cheveux fort noirs, qui sans cela ne seroient quelquefois pas tels, car i'ay veu des petits enfans les auoir à demy blonds.

Leur poil donc est generally noir, & le plus noir est trouué le plus beau, tant aux hommes qu'aux femmes. Cette noirceur, comme i'ay desia dit, leur vient de ce que dès leur naissance ils le razent de huit iours en huit iours. C'est la beauté & l'ornement des femmes d'auoir les cheveux fort longs, espais & noirs, qu'elles accommodent & lauent souuent, & qu'elles desgressent avec des eaux & des lessiues faites exprés, & s'estans bien lauées & desgressées testes & cheveux, elles demeurent toutes escheuelées au vent, mais dans l'enclos de leur maison, iusques à ce que cela soit parfaitement sec, puis frotent & huilent leurs cheveux d'huile fort odoriférante, de sorte qu'elles ont tousiours la teste humide & huilée. Car ils ne se mouillent iamais le corps, hommes ou femmes, qu'apres ils ne s'huilent ainsi deux & trois fois la semaine pour les cheveux, mais pour le corps, par fois plus souuent que tous les iours. Pour leur chevelure, ils ne sont obligez à se lauer que quand ils ont eu compagnie ensemble, & ils y sont obligez particulièrement tous les vendredis qui est leur Sabbath, & en toutes leurs grandes festes; les hommes pour les vendredis, & les femmes aux bonnes festes seulement: mais enfin apres cela, quand bon leur semble & selon la necessité.

Pour les femmes, elles se parfument aussi la teste pour peu de moyen qu'elles ayent, & estans ainsi lauées, huilées & parfumées, elles se coifent, qui est de ramener bien tous leurs cheveux de deuant en arriere, & se les tirer le plus qu'elles peuvent, afin qu'un seul poil ne boufe ou aille cà ou là; puis elles les lient par derriere, où elles font vne grosse houe notée, pour laquelle grossir, elles ont vne fausse perruque d'homme, mais aussi longue que celle des femmes, en forme d'une



d'une queue de cheual; & pour tenir cela, elles le garnissent par le gros bout d'une maniere de dez à coudre, & là tout le reste des cheveux est arrangé: puis ce dez d'or ou d'argent est couvert de perles & de pierreries, selon les moyens: & il y en a telle qui porte deux de ces fausses chevelures; parce que cela sert à nouer leurs cheveux par derriere, & à grossir leur houe. Elles y mettent encore des fleurs odoriferantes du pays qui n'en manque pas. Cela ne paroist pas toutefois. Bref tout cela est si bien agencé, qu'un poil ne passe pas l'autre.

Pour le regard des hommes, il n'est permis, comme j'ay dit, qu'aux soldats & aux Officiers du Roy & Gentils-hommes de porter les cheveux longs; ce qu'ils font la plupart, & aussi longs que les femmes, voire ils prennent autant de peine qu'elles à les laver, à les desgreffer, à les huiler & les parfumer de fleurs; & il n'y a point d'autre difference, sinon que les hommes lient leurs cheveux sur un des costez, ou droit au dessus de la teste & non derriere comme les femmes: mais aussi ne portent-ils jamais de fausse perruque. Ils ne sont pas toutefois obligez à porter ainsi les cheveux, mais courts ou longs, si bon leur semble, comme on fait icy les moustaches ou les pennaches. J'ay veu là le Roy & les Princes, & la plupart des Seigneurs & des soldats qui les portent courts; & ceux qui les portent longs, la plupart quand ils en sont las ou qu'ils ne croissent plus, ils les font raser pour les donner ou les vendre aux femmes; car il n'y a point de fausses perruques que d'hommes, d'autant que jamais on ne raze la chevelure des femmes, soient viues ou mortes. La plupart de ces fausses chevelures vient de terre ferme, comme de Cochin, de Calicut & de toute la coste de Malabar, où tous les hommes portent les cheveux longs, lesquels apres ils coupent & les vendent pour les femmes, tant du pays que d'ailleurs. Leur poil leur croist beaucoup plustost qu'icy, à cause, comme ie pense, tant de ce qu'ils le lauent & l'huilent si souvent, qu'aussi à cause de la chaleur excessiue, qui fait que le poil leur en vient plus espais & plus rude, mais jamais frisé comme parmy nous. Communement aussi les hommes y sont tous velus par le corps, voire si espais, qu'il ne se peut imaginer davantage; dont ils se glorifient comme cela estant la force de l'homme; ce qui ne se trouue pas vray en eux toutefois, & si un homme n'est ainsi



velu , ils disent qu'il ressemble plustost à vne femme qu'à vn homme , & ils le mesprisent. Mais les femmes ne sont pas ainsi veluës , & elles n'ont du poil qu'aux lieux ordinaires. Il n'y a point là de barbiers ordinaires, mais chacun se sçait faire le poil au rasoir, tant hommes que femmes , & ils n'vsent du rasoir que pour cela. Ils n'ont point de peignes: mais ils ont des ciseaux de cuiure & de fôte, & des miroirs aussi de cuiure, d'ot ils se seruent pour le rasoir qui est d'acier , mais non pas fait comme les nôtres, dont ils ne faisoient pas de compte. Ils se rasent à la pareille. Pour le Roy & les grands Seigneurs, il y a des hōmes qui se tiennent bien honorez de les servir en cela , non pas pour le gain , mais par affection , estans gens de qualité. Aussi le Roy leur fait-il quelques presens au bout de l'an.

Ainsi par toutes ces Isles il n'y a hōme ny femme, pour riche ou pauvre , grand ou petit qu'il soit, qui apres l'aage de quinze ans n'ait tout son petit équipage & ses outils pour s'accommoder ainsi le poil , & ils sont fort curieux à se l'oster quand il leur nuit ou les importune tant soit peu. Quant aux filles , ausquelles ils rasent ainsi le poil en la ieunesse de huit en huit iours , pour les faire recognoistre d'avec les garçons à qui ils sont de mesme , ils leur laissent vn petit bord. Elles ne portent aussi point de robe iusqu'à l'aage de huit ou neuf ans , mais seulement vne toile qui leur prend depuis la ceinture iusqu'au dessous des genoux , ce qu'elles portent dès qu'elles commencent à marcher. Mais les garçons n'en portent qu'à l'age de sept ans & apres qu'ils sont circoncis. Ils disent pour les filles qu'il n'est pas besoin qu'elles portent robe plustost que le temps que i'ay dit , pource qu'à lors le sein leur commence à pouffer & à leuer , & il est besoin de le couvrir , comme chose qu'ils tiennent à aussi grande honte de monstrier , comme icy les parties honteuses : & lors ils leur laissent croistre les cheveux sans les plus couper, mais ils les ornent & accommodent, comme estans en temps de trouuer party pour se marier ; car auant cela ils les tiennent comme enfans , & il n'est pas permis aux hommes & aux garçons de leur parler d'amour , pource qu'elles n'ont pas esté encore reconnuës ny habillées comme filles.

Modestie  
des filles  
Maldi-  
uées.

Or les hōmes estans fort vieux & couverts de poil, cōme i'ay dit, & ne se couvrans point le corps depuis la ceinture en haut ,



ils ne se razent aussi qu'à la poitrine & à l'estomac, mais d'une telle façon toutefois, qu'ils coupent ce poil à un endroit, & le laisse en un autre, afin que cela paroisse, & il semble que ce soit la façon d'un pourpoint decoupé en un endroit & non en l'autre. Pour ce qui est de la barbe, les hommes la portent de deux sortes. L'une est, qu'il est permis aux Pandiars, Nabis, Catibes & autres gens d'Eglise, & à tous ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & le Medinat alnaby en Arabie, où est le sepulcre de Mahomet, de porter la barbe si longue qu'ils voudront; & ils ne la rasent que sous la gorge, & à la levre dessus & dessous, pource qu'ils ne voudroient pour rien que ce qu'ils boient & mangent touchast à leur poil, comme estant une des plus grandes ordures & saletés du monde: de sorte qu'ils n'ont point de poil tout à l'entour de la bouche; & j'ay souvent veu que pour avoir trouvé un seul poil en un plat de viande, ils n'y vouloient pas toucher, & ils demeuroient plustost sans manger; donnans cela aux oyseaux & aux autres animaux, sans que personne en voulût. L'autre sorte de barbe pour le reste des autres gens & du commun, est de la porter petite à l'Espagnol, rasée au tour de la bouche & sous la gorge, mais sans moustaches, & aux iouës ils font de petites vuidures & des façons avec le ciseau, dont ils se razent assez près, mais non pas tant toutefois que cela ne paroisse. Pour le menton, cela est en pointe comme entre-nous maintenant. Cependant ils serrent curieusement les rongneurs de leur poil & de leurs ongles, sans en laisser rien perdre ny tomber, & ils sont soigneux d'enterrer cela en leurs Cimetieres avec un peu d'eau: car pour rien du monde ils ne voudroient pas marcher dessus, ny moins encore les jeter au feu, parce qu'ils disent que cela estant du corps, demande aussi la sepulture comme luy. De fait, ils les enveloppent bien gément dans du coton, & la plupart se vont faire raser à la porte des Temples & Mesquites. Ils sont assez durs & insensibles en tout cela, & ils n'usent nullement d'eau chaude pour se razer, & leurs rasoirs coupent fort mal. Ils ne fût que passer un peu d'eau froide par dessus, & quelque mal qu'ils se fassent, ils ne s'en plaignent nullement, & ils disent que cela ne fait point de douleur. Mais moy qui y apportois plus de precaution & qui faisois chauffer de l'eau, ie m'en lavois & frotois long temps; encore m'estoit-il aduis que l'on m'escorchoit.



& qu'on m'arrachoit tout le poil ; mais à eux cela leur vient de la coustume & de l'habitude : Car autrement ils y seroient aussi sensibles que nous. Mais il est temps de venir à la description particuliere de ces isles.

Les Maldines sont fort fertiles en fruits & autres commoditez necessaires pour la vie de l'homme. Il y vient du mil, qu'ils nomment *Oura*, en abondance, comme aussi d'une autre petite graine, appelée *Bimby*, qui est semblable au mil, sinon qu'elle est noire comme la graine de nauets. Ces graines se sement & se cueillent deux fois l'an. Ils en font une maniere de farine, de laquelle ils font de la bouillie avec du lait & du miel de Cocos, & aussi des tourteaux & bignets, & plusieurs autres sortes de mangiers. Il y croît aussi des racines de plusieurs sortes dont ils vivent, entr'autres d'une nommée *Itelpoul*, qui y vient à foison sans estre semée, & est ronde & grosse comme les deux poings, peu plus ou peu moins. On la broye en la frottant sur une pierre fort rude, puis on la met sur une toile au Soleil pour secher ; cela devient comme une maniere d'amidon ou farine fort blanche, qui se garde tant que l'on veut, dont ils font de la bouillie, des tourteaux & des galettes, qui est un manger fort delicat, sinon qu'il charge un peu l'estomach, & faut qu'il soit mangé frais pour estre bon. Il y a encore d'autres sortes de racines, nommées *Alas*, de fort bon goust, & en grand nombre, qu'ils sement & cultiuent, les unes rouges comme bettes-raues, d'autres blanches comme nauets, & sont plus grosses d'ordinaire que la cuisse d'un homme. On les cuit & accoustre de diuerses sortes, & mesme pour les garder au long de l'année ( parce qu'ils ne viennent qu'à la fin de l'hyver au mois de Septembre ) ils les confisent avec du miel & du sucre de Cocos, & c'est une bonne partie de la nourriture de ces peuples. De fourment, appelé *Godam*, ou de ris, qu'ils nomment *Andoue*, il n'y en croist point, mais il vient quantité de ris de la Terre-ferme, que les Marchands leur apportent, & pour ce ils en usent fort, & est à bon marché. On le mange & accoustre de diuerses sortes, le faisant cuire seul dans l'eau, & on le mange avec d'autres viandes au lieu de pain : ou bien y mêlant des espiceries : quelquefois avec du lait & du sucre de Cocos, quelquefois ils y font cuire des poules, ou bien du poisson, ce qu'ils accommodent fort proprement & delicate-



ment. Ils le font aussi cuire, puis secher & broyer, & de cette farine avec des œufs, du miel, du lait & du beurre de Cocos en accoustrent des tourtes & mangiers fort excellens. Au reste, les herbes & les arbres foisonnent par tout dans ces isles. Il y en a grand nombre qui portent fruit, d'autres qui n'en portent point, & dont ils mangent neantmoins les fueilles, qui sont douces & delicates, d'autres qui seruent à toute autre sorte d'usage. Je les descriray particulierement en vn autre endroit: Il suffira icy de l'auoir indiqué. Pour les fruits, il y a des citrons, des grenades & des oranges en si grande abondance, que rien plus. Des Bannes, que les Portugais appellent figues d'Inde, & aux Maldines *Quella*, qui est vn gros fruit, qui multiplie beaucoup, delieieux & de grande nourriture, en telle sorte qu'ils en nourrissent les petits enfans au lieu de bouillie, outre vne infinité d'autres que ie ne puis designer, dont les vns ressemblent en quelque chose à nos prunes, poires, figues, concombres & melons, bien que ce soit en des arbres. Mais il n'y en a point de plus vtile que le Cocos, ou noix d'Inde, qu'ils appellent *Roul*, & le fruit *Cate*, lequel abonde aux Maldines plus qu'en lieu du monde, qui en fournissent, par maniere de dire, plusieurs Regions voisines, à cause de quoy les habitans en scauent mieux tirer la substance & les commoditez qu'on en peut auoir, que non pas les autres. C'est bien la plus grande & merueilleuse manne qu'on se scauroit imaginer, parce que ce seul arbre peut seruir à tout ce qui est necessaire pour la vie de l'homme, leur fournissant en abondance du vin, du miel, du sucre, du lait & du beurre. Et dauantage la moielle ou l'amende sert pour manger avec toutes sortes de viâdes au lieu de pain. Car là il ne s'en fait & ne s'en voit point. De sorte que i'ay esté cinq ans ou plus sans en gouter, ny seulement en voir. Et toutefois i'estois si accoustumé à cette façon de viure, que cela ne me sembloit point estrange. Outre cela, le bois, l'escorce, la fueille, & les coquilles seruent à faire la plus grande partie de leurs meubles & vstanciles. Mais ie ne me veux pas icy arrester à le descrire, cela seroit trop long, & ie m'éloignerois de mon discours, il sera plus commodement en vn autre lieu, où ie presenteray la description particuliere de cét arbre merueilleux, peut estre plus amplement qu'aucun n'a fait par cy-deuant, pour l'auoir connu exactement, & pour en auoir vescu

Arbres &amp; fruits.

Bannanes.

Cocos.



& eu bon nombre en ma possession pendant vn si long-temps. Quant au bois pour brûler, il y en a vne telle quantité, qu'il ne s'achete point, d'autant que le pays est fort couuert de toutes sortes d'arbres; ce qui donne vne grande ombre & beaucoup de fraischeur & de plaisir. Il y a mesmes des arbres qui ne seruent à autre chose qu'à brûler, estant loisible de les aller couper quand on en a besoin. Comme aussi il y a des isles entieres qui en sont pleines, où chacun enuoye tous les iours ses gens & ses esclaves en querir pour son vsage. Au reste, en cette abondance de fruits, comme i'ay dit, c'est chose admirable que chacun des treize Atollons produit diuersité de commoditez, & encore qu'ils soient tous sous vn mesme climat, neantmoins chacun n'a pas tout ce qui luy est necessaire, en sorte qu'ils ne se peuuent passer les vns des autres. Vous diriez que Dieu ait voulu que ces peuples se visitassent les vns les autres, tant il y a de diuersité, & ce qui abonde en l'vn est rare en l'autre. Je veux bien, comme il est veritable, qu'il croisse quelque chose partout de ce qui abonde particulièrement en vn lieu, mais c'est fort peu, & il n'est si bon & si naturel que celuy qui prouiet des Atollons & isles propres à cela, à cause qu'ailleurs c'est chose forcée. Voire mesme ces peuples ont suiuy en leur habitation vn ordre semblable, car les gens de mestier sont assemblez en des isles à part, comme les tisserans en l'vne, les orfevres en l'autre, les ferruriers, les forgerons, les faiseurs de nattes, les potiers, les tourneurs & les menuisiers. Bref, tous les mestiers ne sont point mélez. Chacun a son isle. Neantmoins ils se communiquent aux autres isles en cette sorte. C'est qu'ils ont des batteaux couverts d'un petit tillac, & vont d'isle en isle travaillant & debitant leur marchandise, & sont quelquefois plus d'un an auparauant que de retourner en leur isle & demeure ordinaire. Ils menent avec eux tous leurs enfans masles, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, pour les apprendre & les accoustumer. Au reste, ils couchent tousiours en leur barque, & y boient & mangent, & le plus souuent y travaillent. Il me souuenoit voyant cela des chaudronniers, qui vont de village en village. Je pourrois specifier icy les Atollons & les isles qui produisent chacun des fruits & des commoditez particulieres, mais cela seroit superflu.

*Animaux.*

Quant aux animaux, il y a des poules en si grand nombre,



que c'est chose estrange, & elles ne coustent qu'à prendre. Car <sup>Ponices</sup> elles sont sauvages. Au marché elles ne se vendent qu'un sol la piece, & semblablement 36. œufs pour le mesme prix. C'est la viande dont ils vsent le plus, apres le poisson. Il y a aussi quantité de pigeons, de cannes, de rasles, & de certains oyseaux qui ressemblent du tout à des espreuiers, mouchetez de noir & de gris, lesquels pourtant ne vivent pas de proye, mais de fruits; & plusieurs autres especes differentes, le tout sauvage & non domestique. Les corneilles incommodent fort les habitans: car <sup>Corneilles</sup> elles sont si hardies, qu'elles entrent dans les maisons pour y prendre quelque chose, encore qu'il y ait des hommes presens, dont elles ne s'effrayent quasi point; ce qui me sembloit fort estrange, & du commencement ie les croyois domestiques & priuées. Il y en a si grande abondance qu'on ne les scauroit nombrer, à ceux qui ne les tuent point. Les chauues-souris y sont aussi grosses que des corbeaux. On est là aussi fort incommodé des mousquites ou cousins, qui piquent viuement. Ils en sont autant ou plus tourmentez qu'en l'isle de saint Laurens, ou autre part des Indes. Mais ce qui les incommode le plus, <sup>Rats des Maldives</sup> ce sont les rats, les lirones & les fourmis, qui se trouuent par tout, avec d'autres sortes d'animaux & de vermine qui entrent dans leurs maisons, & leur mangent & gastent tous leurs grains, leurs prouisions, fruits & marchandises tendres, de sorte qu'ils sont contrains, pour obuier à cela, de bastir des loges & greniers sur des pilotis en la mer à deux & trois cens pas de terre, où ils vont avec des bateaux, & y mettent leurs grains & leurs fruits pour les conseruer. La pluspart des magazins du roy sont bastis de cette sorte.

Au reste, il n'y a point d'animaux venimeux, horsmis quelques couleures. En la mer il y a vne espece de couleures qui sont fort dangereuses. On y voit beaucoup de chats, de foyines & furets. C'est tout ce que j'ay pu remarquer des animaux qui croissent en ces isles. I'y en ay veu d'autres de toutes sortes, mais ils viennent de dehors. De bestes de monture il n'y en a point; d'autres gros animaux aussi peu, de sauvages ny de domestiques. Bien est vray qu'il y a des vaches & des taureaux enuiron quatre ou cinq cens: mais ils appartiennent seulement au roy, qui les fait nourrir en son isle de Malé: ce qui est amené de la Terre-ferme par curiosité, a multiplié iusques



à ce nombre, d'autant qu'on n'en mange point, sinon quatre ou cinq fois l'an, aux grandes festes que le Roy en fait tuer vn, & quelques fois pour en donner à des nauires estrangers, que le Roy veut gratifier. I'y ay veu aussi quelques moutons qui sont pareillement au Roy. De chiens il n'y en a point, & dauantage ils les ont en horreur. Pendant que i'y estois les Portugais de Cochin en enuoyerent deux au Roy par rareté, qui les fit incontinent noyer. Si vn chien auoit touché quelqu'un d'eux, il s'iroit baigner à l'instant, comme pour se purifier.

Poisson.

La mer est tellement poissonneuse que c'est merueille, & de toutes sortes grands & petits, principalement à cause que la mer est basse & pacifique entre les Atollons, outre quelque autre propriété de ce parage. La pescherie en est tres abondante, c'est le plus grand exercice des Insulaires. Aussi est-ce leur principale nourriture, soit frais avec du ris ou autres viandes, ou fricassé avec de l'huile de Cocos, ou bien cuit avec de l'eau de mer, & séché pour le garder, dont outre cela ils enuoient iournellement plusieurs nauires chargez à Achen en Sumatra & autre part. Entre ces poissons il y en a de gros qui les incommodent, d'autant qu'ils deuorent les hommes, quand ils se vont baigner ou qu'ils vont pescher, & mesmes il s'en fallut fort peu qu'ils ne me deuorassent. On voit grand nombre de personnes qui ont perdu les bras ou les iambes, ou qui autrement ont esté estropiez par inconuenient.

Bon marché de viures.

Cette grande abondance de toutes choses fait qu'il y couste fort peu à viure, & tout y est à bon marché. On a quatre cens Cocos pour vn larin qui vaut huit sols, cinq cens bannanes aussi pour vn larin : semblablement pour le mesme prix cent gros poissons, ou bien vne douzaine de poules, ou trois cens liures de racines, & ainsi des autres : de sorte qu'il n'y a point de pays en l'Inde, où les estrangers s'enrichissent si tost, parce que le trafic y est fort bon, & les viures y coustent fort peu. Aussi disent ils par prouerbe, qu'eux habitans naturels ne s'enrichiront iamais, & que les estrangers seront riches. Quant à moy, i'estime que c'est le bon marché des viures qui les rend paresseux au travail & negligens : ce qui les empesche d'enrichir, d'autant que la plupart ne se soucient que d'auoir de quoy viure, sans autre ambition ny auarice, & ils ne se mettent pas en peine d'autre chose.

L'isle



L'isle principale, comme j'ay dit, s'appelle *Malé*, qui donne le nom à tout le reste des autres : car le mot de *Dines* signifie vn nombre de petites isles amassées. Elle est à peu près au milieu de toutes les autres isles, & cōtient de tour environ vne lieuë & demie. C'est la plus fertile de toutes les isles, l'estape & l'abord des autres, & des estrangers, le seiour du Roy & de la Cour. En consequence de quoy elle est la plus habirée. Mais certainement elle est la plus mal saine, dont ils rendent cette raison, que de toute memoire & antiquité les Rois y faisant leur seiour, il s'y meurt beaucoup de personnes qu'on y enterre, chacun à part : de sorte que toute l'isle en estant remplie, le Soleil qui est fort ardent donnant là-dessus, il s'en esleue des vapeurs fâcheuses & malsaines. Aussi les eaux y sont fort mauuaises, à cause dequoy le Roy est contraint, pour luy & pour sa maison, d'en enuoyer querir d'une autre isle, où l'eau soit meilleure, & où on n'enterre personne, comme font aussi les principaux & les gens de moyen de l'isle.

Par toutes les isles, il n'y a point de villes closes, non pas mesme en l'isle de *Malé*. Mais toute l'isle est remplie de ça & de là de maisons & de logemens, soit des Seigneurs & des Gentilshommes, soit du commun peuple, & ainsi aux autres. Toutefois les maisons sont distinguées par ruës & par quartiers, avec vn assez bel ordre, & chacun sçait son departement.

Les maisons & les edifices du commun peuple sont de bois de Cocos, qu'ils coupent du tronc de l'arbre. On les couure de la feuille du mesme arbre, cousuës en double les vnes dans les autres. Les Seigneurs & les riches en font bastir de pierre, qu'on tire de la mer dessous les basses & les bācs, où on en trouue tant qu'on veut, de longues & de grosses. Elle est polie & de belle emplitte, fort blanche, vn peu dure toutesfois à scier & à tailler : mais quand elle est à la pluye, elle perd à la longue sa dureté naturelle & sa blancheur, & enfin elle deuient toute noire quand elle est battuë de la pluye, ou mouillée d'autre eau douce. La maniere de la tirer de dedans la mer est remarquable. Il croist en ces pays-là vne sorte d'arbre qu'ils nomment *Candou*, qui est aussi gros que les noyers de deçà, approchant de la feuille du tremble, & aussi blanc, mais extremement mol. Il ne porte aucun fruit, & mesme il n'est pas propre à bruler : estant sec on le scie en planches, dont ils se seruent comme nous fai-

De l'isle  
de Malé.

Maisons &  
bastimens.

La maniere  
de tirer  
des pierres  
de la mer.



Arbre de  
Candou &  
ses proprie-  
tez.

sons icy du sapin. C'est le bois le plus leger qu'on puisse voir, & plus que le liege. Ayans remarqué dans l'eau la pierre qu'ils veulent avoir, ils y attachent bien ferme vn bon cable. Cela leur est ordinaire, car comme j'ay dit cy-deuant, ils sont de-my poissons, fort adroits à la nage, leurs femmes mesmes nagent aussi bien ou mieux que les hommes de ces quartiers: en sorte qu'ils vont quasi tous & à tout propos au fonds de la mer à quinze ou vingt brasses d'eau où ils demeurent long temps & y considerent le fonds; bien souuent pour voire s'il fait bon y poser l'ancre; quelquesfois aussi au lieu d'ancre, ils choisissent quelque grosse roche au fōds de l'eau & y amarrent leur cable. Apres donc qu'ils ont choisi la pierre qu'ils veulent tirer, & qu'ils l'ont attachée à leur cable, ils prennent vne piece de ce bois de Candou, & la lient ou enfilent (quand elle est percée) à leur cable tout contre la pierre, & puis dessus en adioustent vne quantité de ces mesmes pieces, selon qu'il en est besoin, tant que cela, qui est merueilleusement leger & flottant au dessus de l'eau, emmeine avec soy la pierre & l'entraîne en haut, quelque lourde qu'elle soit, ou quelque autre chose pesante, iusques à cent mille liures. C'est chose que j'ay veu faire quasi tous les iours. Les canons de nostre nauire submergé qui estoient au fonds, les anchres & les autres choses de poids furent tirées par eux en cette sorte, en la presence de nous tous qui pensios leur dōner quelque aduis: mais ils en scauoient bien plus que nous. Par la mesme inuention qui leur est ordinaire & commune, j'ay aussi veu que le port de l'isle de Malé estant remply de grosses roches, en sorte que les nauires n'y pouuoient surgir ny anchrer en seureté, fut curé, nettoyé & rendu nauigable avec bon anchrage, en moins de quinze iours. Ils tiroient à terre avec ce bois qui flote, les rochers, ou bien les portoient en lieu fort profond, & puis coupants leurs cables, qui sont faits de certaine escorce fine de bois, les laissoient tomber au fonds. Voila la façon de tirer les pierres pour leurs bastimens: mais quand ce bois est imbidé d'eau, il faut le laisser seicher au Soleil, autrement il ne pourroit floter. J'adiousteray deux autres manieres comment ils se seruent de l'arbre de Candou, puis que j'en ay desia tant parlé. L'vne, c'est qu'ils prennent cinq ou six grosses pieces de bois, & les lient ensemble tout de rang, & dessus ils mettent des planches de sciage



du mesme arbre en forme d'une claye bien platte & bien droite, puis à l'entour ils y releuent de perits bords deuant, derriere & aux costez, & au milieu pour s'assoir. Cela leur sert pour aller sur la mer & pour passer d'isle en autre. I'y ay passé moy dixiesme, & c'est principalement avec cet instrument qu'ils font leurs grandes pesches. Chacun en a vn à soy, pource que cela leur est commode, & il ne faut qu'un homme pour le mener & le conduire, quelque tourmente qu'il fasse, i'entens entre les Atollons & les canaux, non pas tant en haute mer. Il ne faut point craindre là dessus de renuerfer, car cela flote tousiours sur l'eau, & dauantage en le faisant, ils sçauent si bien mesurer ces pieces de bois, les mettre en ordre & ils leur donnent si bien le contre-poix que iamais il ne tourne ny renuerse: Ils ont seulement à craindre que les pieces ne se delient les vnes d'avec les autres. On l'appelle en langue du pays *Candoupatis*, de l'arbre dont il est composé. Il y a vne autre propriété de l'arbre de Candou, à sçauoir qu'en frotant des morceaux d'iceluy l'un contre l'autre, il en sort du feu, & c'est avec cela qu'ils allument du feu, & ils s'en seruent comme nous faisons de fusils. Les pierres pour baltir sont donc prises de la mer, en la façon que i'ay descrite. Quant à la chaux, ils la font d'escailles & de coquilles qu'on trouue au bord de la mer, ce qui ioint & lie fort bien les bastimens.

Mais puis que i'ay parlé des peuples, auparauant que de passer plus auant il est à propos d'adiouster vn mot de leur langue, & quelle elle est.

Il y a deux langues en vsage. La premiere qui est particuliere aux Maldiues, & qui est fort ample. En cinq ans & plus que i'ay demeuré-là, ie l'auois apprise comme ma langue maternelle, & ie me l'estois renduë fort familiere. La seconde c'est la langue Arabique, qui y est fort estimée & qu'ils apprennent comme on fait le Latin de deçà. Aussi leur sert-elle iournellement en leurs prieres. Outre les langues extraordinaires, comme celle de Cambaye & Guzeratte, de Malalaca, & mesme le Portugais, qu'aucuns sçauent à cause du commerce & de la communication qu'ils ont ensemble. En l'Atollon de Souadou, & vers le Sud des Maldiues, on parle vn langage malaisé à entendre, grossier & rude, mais toutefois qui n'est que de la langue commune.



## CHAPITRE XI.

*De la Religion des habitans des Maldives, & des ceremonies qu'ils observent entre eux.*

**L**A religion qu'ils tiennent est celle de Mahomet, & il n'y en a point d'autre par toutes ces isles, si ce n'est des estrangers qui y abordent, encore sont-ce le plus souvent Arabes, ou Malabares, ou Indois de Sumatra, qui tiennent la mesme Religion. Leurs Temples s'appellent *Mesquites*, qui sont bien bastis de belle pierre taillée, & bien jointe : La muraille espaisse, au milieu d'un grand enclos carré, entouré de murailles, où est leur cimetiere, où ils enterrent leurs morts, c'est à sçavoir vne partie : Car ils choisissent leur sepulture où ils veulent, & ils en veulent avoir chacun vne en particulier. Ce Temple est carré, & il est tourné vers l'Occident, pource qu'ils disent que c'est le costé du sepulcre de Mahomet, à leur esgard. Il y a trois portes, & à l'entrée de chacune porte par dehors, il y a un puits large, où l'on descend par des degrez, dont le fonds & les costez sont pavez & garnis de pierres plates, bien polies & nettes pour servir à leurs lauemens, & de là iusques dans la porte, il y a un rang de pavé de mesme pierre (car tout le reste de l'enclos ou cimetiere n'est que sable) afin de ne se gâter pas apres estre laué, & il faut monter huit ou neuf marches, dont le Temple est élevé. Le bas du pavé dans le Temple est couvert de belles nattes & de tapis. Ils sont curieux de tenir cela net & propre, & mesme l'on n'oseroit y cracher ou se moucher, & si ils ne portent point de mouchoir, mais s'ils en ont enuie, il faut qu'ils sortent sur le pas de la porte, & crachent dehors. Le comble est fait de bois ; en quoy j'ay admiré la charpenterie : car cela est si poly & si bien ouuré, qu'il ne se peut rien de mieux. Les parois sont reuestus de bois menuisé & trauaillé de mesme. Et le tout, tant la charpenterie du dessus que la menuiserie du dedans, est assemblé sans clou & sans aucune cheuille, & il tient neantmoins si ferme, qu'on ne le peut desassembler, à moins qu'on en sceust l'artifice. On voit de grands tableaux, ou de pierre ou de bois, attachez en diuers endroits des murailles, où sont grauées des lettres & des escrits en lan-



que Arabesque. Au bout du Temple vers l'Occident, il y a vn petit enclos de bois, comme vne memoire de Chœur d'Eglise, (c'est à sçauoir celuy de l'isle de Malé) où se met le roy, avec celuy qui est le plus proche de sa personne, qui porte son espée & sa rondache, le grand Pandiare, l'vn des Catibes, & les quatre Moudins. Au costé de cét enclos, il y a deux grandes galleries où se mettent les soldats & le Capitaine avec leurs armes. Et generalement par tout le Temple, qui est fort spacieux & de grande estenduë, il y a des separations de certains lieux destinez à certaines personnes, & non toutefois pour vne personne separement, mais pour ceux qui sont d'vn certain ordre, estat, âge, ou qualité. Cela s'obserue si bien, que personne n'oseroit se placer en vn lieu qui est destiné à vne condition de personnes, autrement on est condamné à l'amende ordonnée pour ce suiet. Ainsi il n'y a point d'enuie, de ialousie, ny de dispute pour les lieux, & vn petit peut facilement & sans peine faire condamner sur le champ vn grand Seigneur à l'amende qui auroit pris sa place, comme le grand sur le petit. Dans ce Temple il y a des lampes qui demeurent continuellement allumées. Il y a des arbres de Cocos affectez comme vne fondation pour cét effet, par chaque homme ou femme de maison qui fondent cela. Ces Temples ou Mesquites sont fort frequens par toutes les isles habitées, & on voit telle isle où il y en a neuf ou dix; mais leur feste ne se celebre iamais qu'en vne, qui est destinée pour cet effet, & consequemment plus grande que les autres, qui ne sont que comme des chappelles ou des oratoires pour y faire des prieres fondées par la deuotion des particuliers. La premiere & la principale où se fait la feste, est bastie & rentée aux despens du commun. Ils l'appellent *Oucouru mesquite*. Il est aussi à remarquer que leur feste ne se celebre point en vne isle, s'il n'y a quarante personnes qui ayent passé l'âge de quinze ans, sans y comprendre le Catibe; d'autant qu'elle ne se peut faire si ce nombre n'est accompli: en consequence dequoy il ne peut y auoir de Catibe en cette isle-là, qui est celuy qui fait le principal de la ceremonie. Tellement que les habitans vont en vne autre isle voisine; & ils ne laissent pas d'auoir vn ou plusieurs Mesquites en leur isle pour y aller faire leurs prieres iournellement. Chaque Mesquite a son Prestre, qu'ils appellent *Moudin*; qui en prend le reuenu,



& qui en a le soin, comme vn chapellain de sa chapelle. Les filles qui ont, comme i'ay dit, vn nombre suffisant de peuple, ont aussi chacune vn Caribe ou Curé, qui est superieur en la Religion, qui dit les prieres publiques, & qui fait les sermons & les exhortations, ayant sous luy les Prestres particuliers, ou Moudins des Mesquites: Et tous ensemble ils seruent à enseigner le peuple en la loy de Mahomet; & ils montrent, notamment les Moudins, aux enfans à lire & à escrire la langue du pays & celle d'Arabie: en recompense dequoy les peres & meres leur donnent ce que bon leur semble, chacun à sa volonté.

Prieres.

Tous les iours de la semaine ils vont au point du iour au Temple, & en rendent vne raison selon leur croyance, à sçauoir que le monde est plat & non pas rond, & qu'il y a vne muraille de cuivre tout autour qui empesche que le monde ne soit submergé des eaux qui l'environnent, & que le diable ennemy du genre humain, est aupres toute la nuit pour percer & miner cette muraille, & quand le point du iour vient, qu'il s'en faut fort peu qu'elle ne soit trouée: Pour raison dequoy tous les hommes depuis l'âge de quinze ans, vont dès le point du iour à leurs Mesquites, faire l'oraison, disans que sans les prieres, tout le monde periroit. Quatre autres fois du iour ils y entrent encore, à midy, à trois heures apres midy, au Soleil couchant, & à dix heures du soir, demeurans en la Mesquite à chacune fois l'espace de demie heure. Quant aux femmes, elles n'entrent iamais dans les Temples, mais elles demeurent en leurs maisons & y font leurs prieres. Toutesfois il ne va qui ne veut au Temple les iours ordinaires de la semaine, & on peut faire ses prieres & ceremonies, qu'ils appellent *Namandé*, en son logis, ou autre part ailleurs. Et qui plus est, on ne contraint personne de les dire. Neantmoins si on sçait qu'un homme ne les fasse point, personne ne veut manger ny communiquer avec luy. C'est toute la punition qu'on luy en fait, & ils disent qu'il n'est pas bon Mouceliman: C'est pourquoy ils les font presque tous. C'est pourtant vne grande subjection qu'ils se donnent, autant les personnes occupées que les autres, & il s'y passe bien du temps. Ils vsent aussi de chapellets cōme nous, mais sans croix.

Auparauant que d'entrer au Temple, ils se lauent les pieds, les mains, les oreilles, la bouche, & les yeux, faisant encore de certaines ceremonies & prononçans des prieres, qui sont di-



uerfes, selon les heures, selon les festes, ou bien selon les occasions pour lesquelles ils se lauent; comme par exemple, quand ils ont vriné ou fait leurs necessités, ou touché à leurs parties honteuses, il faut s'aller lauer, & dire des prieres destinées à cela; comme aussi pour auoir eu compagnie de femme, il faut qu'ils se baignent tout le corps, & disent leurs prieres d'une autre sorte; mesme de leur propre femme encore d'une autre sorte, croyans estre pollus. Ils sont si fort scrupuleux, qu'ils n'obmettroient pas cette ceremonie pour rien du monde, & ils croient que par ce moyen ils se nettoient & se purifient de leurs pechez & ordures. Ce que ie trouue indecent, outre la superstition de leur erreur damnable & abominable, d'autant qu'ils se lauent & baignent tous en public, à la veüe de tout le monde, & plusieurs ensemble, & qu'ils disent leurs prieres tout haut, tellement que par cette diuersité de prieres, selon les occasions, on connoist tout ce qu'ils font de plus caché, & on sçait quand ils couchent avec leurs femmes ou non, ou bien si c'est avec d'autres; les femmes en font de mesme.

Ils sont tous circoncis ( ils appellent la circoncision *Seunat* ) à sçauoir les enfans massés quand ils ont atteint l'âge de sept ans; & lors on fait des festins qui durent l'espace de dix iours à tous venans, chacun selon ses moyens & sa qualité. On dance au son des flustes & des tambours, avec toutes sortes de réjouissances. Pour la circoncision, il y a des Maistres & operateurs qui ne font que circoncire, & ne se meslent d'autre chose. La forme qu'on garde en cela est telle. Six ou sept heures auparavant la circoncision, on enuoye baigner en la mer l'enfant qui doit estre circoncis, où on les fait tenir iusques à ce qu'on les appelle, quand l'heure est venuë. Ils disent qu'ils font cela pour faire retirer la verge, & pour rendre la peau plus tendre & plus molle. Chacun fait construire en la cour de sa maison vne loge faite expres, & l'environnent tout à l'entour de toiles, où d'estoffe de soye. On couure le bas de la terre avec du sable blanc & menu. On meine l'enfant en cette loge, qui est tenu par deux ou trois Moudins, à ce qu'il ne remuë çà & là, lesquels cependant chantent des versets & des prieres propres pour cet effet. L'opérateur prenant vn peu de chaux blanche détrempée, marque tout autour de la verge l'endroit où il doit faire l'incision, puis il tire la peau du prepuce le plus qu'il peut,



& la lie d'une petite corde, & apres fait l'operation avec vn rasoir, qui ne sert qu'à cela, qui est bien tranchant & bien affilé. Il est pensé & médicamenté par l'operateur mesme, qui ne l'abandonne point qu'il ne soit guery. Cependant les parens & les amis des pere & mere le viennent visiter, & font des presens à l'operateur, qui sans cela ne laisse pas d'estre payé du pere. On demeure à guerir environ quinze iours: & apres l'operateur meine le circoncis à la mer, & ils s'y baignent: le maistre ou operateur dit cependant quelques prieres faisant des ceremonies, mesme ils leur baillent à porter en la main vne petite branche de palme ou de Cocos, & mettent à la cime vne piece de tafetas blanc, faite en pointe, comme vn petit guidon, qu'ils appellent *dida*. C'est ce qu'ils offrent en tous leurs vœux & offrandes, comme nous faisons des chandelles de cire: Car ils offrent bien d'autres choses encore, comme ie diray. Auparavant qu'un enfant soit circoncis, ils disent qu'il est innocent, & qu'il ne peut pecher: & de fait la plupart iusques à cet âge, ne portent point de toile pour couvrir les parties naturelles, disant que celuy qui ne peche point n'a point de honte; mais depuis la circoncision ils ne manquent plus à se couvrir. Pour les filles on ne fait aucunes festes ny ceremonies, sinon que pour les circoncire ils tirent deux ou trois gouttes de sang de leur nature, lors qu'elles viennent à l'âge de deux ans. Quand les enfans sont deuenus grands, ils portent vn grand respect à celuy qui les a circoncis, & ils l'appellent leur Maistre.

Tout le long de l'année ils celebrent plusieurs festes. Premièrement, chaque semaine on solemnise le Vendredy. Ils appellent cette feste *Oucourou*, & en Arabe *diu matil*, où tout le peuple se trouue, c'est à dire, les hommes & les garçons, car les femmes n'y vont point, ny les enfans, à moins qu'ils n'ayent atteint l'âge de quinze ans, ou au moins qu'ils soient capables de leur loy, & qu'ils ayent desia parcouru tout l'Alcoran, qu'ils appellent *Couroan*. Le Ieudy au soir, qui est la veille de la feste, les vns font dire en leur logis le salut, qu'ils appellent *Saluat*, & d'autres font prier pour les morts: & pour cela ils preparent à manger & à boire, & l'enuoyent à leurs Prestres ou Moudins des Mesquites, aupres du lieu où sont enterrez les defuncts, pour prier Dieu pour eux: sinon ils les font venir prier en leurs maisons (ils appellent cette priere *Pastia*) & les y traitent



traissent : tellement que d'ordinaire les Moudins ne peuuent fournir à manger , & different de faire des prieres pour quelques-vns, de peur qu'il ne leur falût manger lors qu'ils ne scauroient. Tout ce soir ils font force parfums tant en leurs Temples qu'en leurs maisons.

Cette feste du Vendredy est celebrée avec grande ceremonie , & avec vn bel ordre , comme ie l'ay veu faire en l'isle de Malé. Le matin celuy qui a la charge de faire les cris publics de la part du Roy, s'en va faire le tour de l'isle, portant en sa main vne maniere de cloche de fonte nommée *Coly*, qui ressemble du tout au couuercle d'un alembic , avec vn maillet de bois, dont il bat sa cloche : & il s'arreste à chaque carrefour & il aduertit le peuple, qu'il est leur feste *Oucourou*. Il est assisté de trois personnes tenans des trompettes qui sont toutes droites , & qu'ils appellent en leur langue *Tarapilly*, lesquelles sonnent quant & quant luy. Le peuple estant aduertý de la feste cesse son travail , qu'on ne peut reprendre de tout le iour , & se met à se baigner & à se lauer , disant certaines prieres, qui sont differentes , comme i'ay dit , selon l'occasion ou la feste pour laquelle ils se baignent. Chacun s'habille de ses beaux habits & se met le mieux en ordre qu'il peut , selon ses moyens & sa qualité , & tous depuis l'age de quinze ans sont obligez de s'y trouuer. Cependant au Palais du Roy, sur le portail, les ioueurs d'instrumens, qui sont diuerses sortes de tambours , de fleustes, haut-bois, fifres & autres sortes d'instrumens, ( car ils n'ont point d'instrumens à cordes ) ioüent & sonnent continuellement depuis le matin iusques à midy. Les trompettes y sont aussi , & ils ont tous de certaines notes , & ils s'accordent fort bien. Il y a aussi les quatre Moudins du Roy, qui sont gens de qualité, de bonne maison & doctes, d'autant que cette charge est honorable & de valeur , & on ne peut estre Catibe en l'isle du Roy, sans auoir esté premierement de ces quatre. Ce n'est pas comme les Moudins des Mesquites, qui seruent à tout le monde à toutes occasions ; mais ceux-cy ne seruent qu'à ce iour de feste , & aux autres solennitez. Ces quatre Moudins montent tous ensemble sur vn bastiment de pierre fort haut élevé , qui est tout ioignant la Mesquite. Ils mettent les mains à leurs oreilles, & ils crient par trois fois de toute leur force, d'une voix effroyable tous ensemble, ces paroles



en langue Arabesque, *Alas alas aquebar*, c'est à dire, *grand Dieu*: & puis adioustent quelque chose de Mahomet. Puis ils vont au Palais du Roy en faire autant : & lors le Roy, s'il a volonté de s'y trouuer, comme il n'y manque gueres, il enuoye vn tapis de soye pour estendre au lieu où il se met, sinon c'est vne marque certaine qu'il ne s'y trouuera pas. De là les Moudins vont au logis du Catibe, faire le semblable. Quand il est aduertiy, il s'habille d'un long vestement de toile blanche, & met par-dessus comme vne saye, ou robbe de soye faite à la mode d'Arabie, avec des mules de cuir doré. Les Moudins l'attendent, & luy attend le Roy : s'il y va, tous les Seigneurs, Gentils-hommes, Capitaines & soldats le vont prendre en son palais, & l'accompagnent tous en ordre & en armes au son des trompettes & des tambours, en grande magnificence : ou s'il n'y va point, il sort à l'heure accoustumée, à sçauoir sur le midy. Dauantage il a la teste voilée d'un voile blanc par-dessus vn gros turban blanc à la Turque qui le couure entierement, en sorte qu'il ne void pas, & il faut qu'un des Moudins le mene par la main & le conduise à la mesquite, où il arriue le dernier, quand tout le monde est assemblé, & que le Roy y est & a fait ses prieres, d'autant qu'aussi tost apres estre entré, il faut qu'il commence promptement. Ainsi le Catibe (qui est comme vn Curé, se place au bout du Temple, & monte sur vn lieu esleué de bois, qui est fait expres, haut de six ou sept marches. Là tenant vne espée nuë en main, la pointe en bas, que parfois il manie ça & là, il recite ses prieres accoustumées. Durant ce temps-là tout le peuple se met en prieres, & ils font sans cesse leur Namandé, se mettent en diuerses postures, assis, debout, à genoux, le front contre terre, les mains haussées & baissées, puis croisées, tournans la teste & les yeux ça & là. Il seroit fort difficile de représenter tous leurs gestes, & les singeries qu'ils font tout ce temps-là. Lors ils posent leurs armes bas, & mesme leurs cousteaux, & ils n'oseroient auoir chose du monde sur eux que leurs habits, encore faut il qu'ils soient bien nets. Le Catibe change de priere tous les Vendredis, iusques à la fin de l'année, qu'on commence derechef. Il dit tout par cœur, & cependant l'un des Moudins tient le liure, & s'il aduenoit que le Catibe manquast non pas d'un mot, mais d'une syllable ou d'une lettre seulement, le Moudin le repren-



droit tout haut & sans feinte: d'autant qu'ils disent que si l'on faillloit d'un point, la feste seroit nulle, & ne vaudroit rien. Ie les ay veus en grand scrupule, & en dispute les vns avec les autres pour cette occasion. En l'isle de Malé il y a deux Caribes pour se soulager l'un l'autre, & pour celebrer la feste chacun à son tour, semaine apres semaine: les autres isles n'en ont qu'un. Ce seruice dure enuiron 2. heures. Quelquefois le grand Pandiare, qui est le superieur en la religion par toutes les isles, fait un sermon ou remonstrance, & selon l'occasion adiousté quelque priere pour la santé de quelqu'un, ou pour la ruine & destruction de leurs ennemis, selon que le cas y eschet, & que le suiet se presente. Apres auoir paracheué, tout le peuple se saluë en se prenant les mains les vns aux autres, & disant *Salab à le sson*, qui est le salut ordinaire de tous les Mahometans.

Quand le Roy s'en retourne du temple, il est mieux accompagné que quand il y vient, à cause que le Pandiare, les Naibes, Caribes, Moudins & gens de qualité, outre ceux qui l'auoient amené le vont tous accompagner au palais en mesme solemnité qu'il estoit venu; & lors il les remercie tous, & leur enuoye le festin, si bien qu'ils passent le reste de la iournée à se reiouyr & à faire bonne chere aux despens du Roy. Cela ne manque iamais quand il va à la Mosquée, mais l'ordre du manger est que ceux de mesme rang & qualité sont ensemble, & non d'autres, comme ie diray cy-apres.

Les iours de la nouuelle Lune, tous les mois de l'année on fait pareille feste, & ils se reiouyissent quand ils ont veu la Lune. Festes de la Lune. Ils nettoient leurs maisons, leurs courts & toutes les rues, & à l'entrée des Mesquites, & à toutes les portes de leurs logis, tant dehors que dedās, ils mettent aux deux costez des coquilles de Cocos coupées par la moitié, comme des escuëlles de bois, & les emplissent de sable blanc, & dessus de la braize, ne cessans presque toute la nuit d'y mettre brusler des gommés aromatiques, des bois odoriferans & des parfums: comme pareillement au dedans de leur maison, aux coings des lits & ailleurs. Ils barbouillent & façonnent toutes leurs portes & leurs meubles à toutes les festes, de Sandal & d'autres bois aromatiques & de senteurs broyées & destrempées; mais sur tout, ils solennissent quatre nouuelles Lunes en l'an plus que les autres.



Ieuſne du  
Ramedan.

Au mois de Decembre, ou enuiron à la nouuelle Lune, ils obseruent vn ieufne appellé en Arabe *Ramedan*, & en leur langue *Roder*. J'ay dit enuiron le mois de Decembre; car ie ne le puis pas designer certainemēt, d'autant que leurs mois & années ſont Lunaires, & non arreſtées comme les noſtres. Ce ieufne cōmence à la nouuelle Lune & finit à la nouuelle Lune du mois ſuyuant. Il ne commence pas iuſtement au point de la nouuelle Lune, mais lors qu'ils l'apperçoient: de ſorte qu'il y a des Atollons & des iſles où ils commencent pluſtoſt d'un iour, ou plus tard, ſelon qu'ils ont pū deſcouurir le croiſſant. Meſmes les mois vont ainſi. On ne cōpte vn nouveau mois que depuis que la Lune a eſté veuë; ce qui eſt aſſez incertain, quand le temps eſt obſcur & nebuleux, & quelques fois diuers ſelon les lieux. Pour voir donc la Lune tout le monde ſe range au lieu le plus haut & le plus eminent de leur iſle, & ils ſont fort ambitieux à qui l'apperceura le premier & la monſtrera à d'autres, & en meſme temps le Roy fait tirer force canonades & arquebuſades, & leurs trompettes, tambours & autres inſtrumens ioient. Ils en font autant à toutes les nouuelles Lunes: mais à ces quatre que j'ay dit, ils en font dauantage, & à celle cy plus qu'à toutes: & auſſi toſt ils ſe mettent en prieres, ſe prennent les mains les vns aux autres, & ſe ſaluēt de leur ſalut ordinaire, & ſe tiēent long-temps les mains ſur les yeux & s'en couurent la face, & continuent leur deuotion tout le iour ſuyuant. Cela ſe fait à tous les commencemens du mois: mais au mois de *Ramedan*, la ceremonie eſt bien plus grande. Ceſte nuit-là les hommes & les femmes chacun à part ſe vont viſiter, ſe feſtoient & ſe reſiouiffent enſemble en feſtins, dances & gaillardises, tellement qu'il eſt preſque iour quand ils ſe retirent. Auparauant que le iour ſoit venu ils ſe baignēt tous, & fōt des ceremonies particulieres à ceſte nuit-là ſeulement, & diſent par là qu'ils ſont nettoyez de tous les pechez qu'ils on fait le paſſé & ſont diſpoſez à celebrer le ieufne qui ſuit. Ils ſe nettoient & lauent fort les dents, & quittent leur bettel, quoy qu'ils y ſoient ſi fort accouſtumez, que mal aiſement ils ſ'en peuuent paſſer; puis ils ſe vont coucher. Delà en auant ils ieufnent tant que la iournée eſt longue iuſqu'à la nuit, avec tant de ſuperſtition, que non ſeulement ils negouſtent de choſe du mōde, mais auſſi ils n'oſeroient lauer leur bouche ny mettre leurs doigts



dedans, non pas mesme aualler leur salive. Cela les contrainc souuent de cracher, & les incommode grandement, principalement quand ils sont au Temple, où il n'est pas licite de cracher, & il faut à tout propos qu'ils sortent sur la porte. Les hommes peuuent se baigner, pourueu qu'ils ne plongent pas la teste dedans l'eau, de peur qu'il n'en entraist quelque goutte dans la bouche ou dans les oreilles. Mais les femmes ne le peuuent, disant qu'elles prendroient de l'eau par embas. Voilà quelle est leur superstition. Demie heure avant le Soleil couché tous les hommes & tous les garçons qui ont atteint l'age de quinze ans, se trouuent tous aux Temples, afin d'y estre iustement quand le Soleil s'absente, & en mesme temps se lauent, se curent les dents, & nettoient la bouche demie heure durant, fort exactement; & pour cét effet les Moudins des Mesquites fournissent tout le long du Carefme de gros paquets de curedents, de racloirs, & petits outils faits de bois de Cocos expres pour se nettoyer la bouche & les dents. Cela fait les Moudins commencent à crier par trois fois, puis ils entrent au Temple, & le Moudin se met le plus auant qu'il peut, & personne ne se met à costé de luy, mais tous sont derriere luy. C'est ainsi qu'ils font leurs prieres au Temple, & les femmes en leur maison, & puis ils se mettent à faire bonne chere avec leurs amis, & se traitent les vns les autres chacun à son tour. Il n'y a personne qui n'en vse ainsi, & qui ne veuille festoyer ses amis. C'est pourquoy long-temps auparauant ils font les prouisions necessaires pour cet effet, & font amas de toutes sortes de viandes & de commoditez. On seroit estonné de voir comment ils sont curieux & exacts en tout cela, & comme ils sont soigneux de nettoyer & d'escurer toutes les vstanciles de leur mesnage & de leur cuisine, & tout le reste de leurs meubles, & de leur maison mesme, en sorte que ie ne pense pas auoir iamais rien veu de plus clair & de plus net. Les plus pauvres mesme en font autant, & ils taschent d'espargner ce qu'ils peuuent pour faire bonne chere pendant le Ramedan avec leurs parens, amis, voisins, & ceux qui sont de leur mestier, & ils despensent plus en vn mois qu'aux six precedens. Le Roy traite à diuers iours grand nombre de personnes, vn iour les Seigneurs de qualité, vn autre les foldats, vn autre le Pandiare, le Catibe, les Moudins & autres personnes de religion, &



ainsi diuersement à tout le peuple de l'isle, n'appellant iamais qu'une fois une mesme sorte de personnes; ce qu'il fait fort magnifiquement & somptueusement à la mode du pays avec un fort bel ordre & disposition. De mesme les Seigneurs font le semblable à l'endroit de leurs amis & égaux, car c'est une chose qu'ils obseruent religieusement de ne manger point avec des personnes de rang & de qualité differente. Les Capitaines traitent les soldats, & ainsi chacun en particulier, depuis les plus petits iusques aux plus grands. On appelle ce souper *Rodet pillauay*, comme qui diroit, rupture de ieusne. Il n'y a que les hommes & les garçons qui se festoyent ainsi: les femmes n'y vont point. Il est bien vray que la nuit elles s'enuoient des presens & des viandes les vnes aux autres. Dauantage elles se baignent toutes le soir, auquel temps il n'est pas permis aux hommes de se baigner. Ils disent que pendant tout le temps du Ramedan, les hommes s'abstiennent de toucher à leurs femmes, pour le iour pendant qu'ils ieusnent, mais non pas la nuit: toutesfois quand cela est, ils sont tenus de s'aller baigner tous deux ensemble, & dire certaines prieres la nuit mesme, auparauant que le iour vienne. Tous les iours de ce mois là, iusques à la nouuelle Lune suiuate, ils ieusnent en la sorte que ie viens de descrire: pendant lequel temps ils s'abstiennent & s'empeschent le plus qu'ils peuuent de pecher, plus qu'en tout autre temps, & ils sont fort desireux de faire de bonnes œuures. S'il aduient qu'ils rompent leur ieusne un iour ou plusieurs, par quelque petite occasion que ce soit, ils adioustent à la fin autant de iours qu'ils ont manqué, ce qu'aduient assez souuent, parce qu'ils y sont fort superstitieux, comme j'ay dit, en sorte qu'ils tiennent que le ieusne ne vaut rien quand on saigne par quelque endroit. Au reste ils ne veulent tous rien faire ny trauailler pendant le mois du ieusne, quelque paureté qu'ils ayent, & ils se resoluent de n'aller point hors leur isle, ny y enuoyer. Toutesfois il ne leur est pas deffendu de trauailler, mais ils ne le veulent pas. Le Pandiare fait tous les iours au Palais du Roy, ou au temple, ou en sa maison, une predication à trois heures apres midy, qui dure deux heures, où tous les habitans de l'isle de Malé sont soigneux d'assister. Cela se fait en langage du pays: & quelquefois



en Arabe, qu'il interprete apres en sa langue. Ils employent le reste du temps à l'exercice des armes, & à diuers ieuX & exercices, comme à la balle & pelotte, dont ils ont de trois sortes, & la poussent avec les pieds; & ils s'assembtent par bandes & par compagnies pour ce faire. Semblablement les femmes & filles se visitent en leurs maisons, & ioüent de petits ieuX conuenables à leur sexe, & à leurs façons de viure, dont elles ont plusieurs manieres & inuentions.

En ce mois vous voyez les garçons & les filles se caresser & faire l'amour volontiers plus qu'en autre saison. Ils s'enuoient lors des chansons, des sonnets & de petits vers escripts sur des feuilles de Cocos, qui sont blanches comme du papier, & ils les grauent avec des poinçons. Les garçons vont chercher des plus belles & des plus odoriferantes fleurs, qu'ils façonnent & guirlandent fort gentiment, & les enuoient aux filles, qui en reuenche leur enuoient du betel bien agencé & préparé. C'est la façon de se faire l'amour. Il ne leur est pas permis de se marier de iour en ce mois là, mais il faut qu'ils attendent la nuit. Bref en ce mois là ils cherchent toutes les inuentions de passer le temps ioyeusement. Le ieusne du Ramedan dure vn mois, depuis vne nouuelle Lune iusques à l'autre. Les femmes & les filles sont tenues de ieusner huit iours plus que les hommes, apres le mois passé, & disent que c'est à raison de leurs fleurs.

Comment  
on fait  
l'amour  
aux Mal-  
diues.

Trois iours auant que le *Ramedan* finisse, la cloche ou *Coly*, avec les trompettes vont comme de coustume au tour dela ville, comme quand on annonce vne feste, ou vn commandement du Roy, & aduertissent le peuple de la part du Pandiare, que les Arabes nomment *Cady*, que tous ceux des isles Mal-diues, viennent apporter, ou enuoient leurs noms par escrit, tant grands que petits, hommes & garçons, femmes & filles, pour estre enregistrez; sçauoir ceux de l'isle de Malé au Pandiare, & ceux des autres isles au *Naybe* de leur Attollon. Et ce faisant, il faut bailler & offrir pour chaque personne vn demy larin, qui peut valoir quatre sols de nostre monnoye, ou autant valant de marchandise. Ce qu'ils executent fort volontiers & fidellement, dautant qu'ils croyent que sans cela leur ieusne seroit de nul effect. Ils l'appellent *Pitourou*, disans que c'est le



tribut qu'ils payent à Dieu & à Mahomet ; en telle sorte que ceux qui n'ont pas de quoy payer cette espece d'offrande, en demandent aux plus riches, qui leur donnent volontiers pour cela. Ceux qui ne veulent pas estre obligez à autrui ny auoir la honte que l'on paye pour eux/comme à la verité c'est vn acte honteux & de pauvreté, aussi le Roy paye pour tous ceux qui l'en requierent, comme aussi font tous les grâds & les riches) & qui n'ont pas presentement moyen de bailler ce demy larin, ou la valeur, ne laissent pas de se faire escrire, & declarent qu'ils ne peuuent rien fournir sinon apres la feste, & ils en font leur debte. Les peres & meres payent non seulement pour eux, mais aussi pour tous leurs enfans, quand ils ne viendroient que de naistre, iusques à ce qu'ils soient mariez, & qu'ils demeurent hors d'auec eux, & pour leurs valets & esclaves. Les deniers qui prouiennent de cela sont puis apres partis & diuisez en trois parts ; qui se montent à beaucoup selon le pays. Pour receuoir ce *Pitourou* & le garder, il y a vn tres-bon ordre : car il y a quatre Receueurs choisis pour cette fois seulement, & reconnus des plus gens de bien, avec les officiers du Pandiare. L'vn de ces officiers est de la part du Roy, l'autre de celle des gens d'Eglise, le troisiéme de la part de ceux qui se font nouvellement de leur Religion, & le quatriéme des pauvres, & ils y sont pour le moins huit personnes, qui escriuent tout ce qui est présenté, & ne refusent rien de ce qu'on apporte, au cas que le prix & la valeur y soit. Tout cet argent & ces denrées sont mises chacune à sa part, pour apres la feste, estans tous recens, en faire bon & loyal partage. La premiere partie appartient & est attribuée aux Prestres, comme aux Pandiare, Naybes, Caribes, Moudins, Deuanits, qui sont les sergens, & autres semblables. La seconde est donnée à ceux qui se sont faits nouvellement de leur Religion. Et la troisiéme c'est pour les pauvres, & si quelque chose reste à payer, cela s'en va sur la part des Prestres, d'autant qu'ils sont responsables de ces deniers, comme de chose touchant la religion : mais ils n'y perdent gueres.

Le temps du ieusne finy on celebre vne grande feste, & des plus solemnelles qu'ils ayent, qui s'appelle *Ydu*. Le iour n'en est pas certain, non plus que le commencement du Ramedan, d'autant que c'est le iour de la nouvelle Lune subsequente, c'est



c'est à dire quand on l'a aperceue, ce qui rend incertain le iour, & le fait varier tous les ans. Ils font vne pareille feste & solemnité à la veüe de cette Lune qu'à la precedente, & alors la cloche & les trompettes font le tour de l'isle pour auertir de la feste, & le lendemain du grand matin ils en font autant. Tous se leuent de grand matin, & se lauent & baignent tout le corps, & ils ont des ceremonies & des prieres particulieres pour cela. Mais il faut noter que leur ieusne n'est pas finy que leur seruice & prieres ne soient acheuées & qu'ils ne soient hors le temple, puis ils s'accoustrent de parfums & de senteurs, & ils se parent des plus beaux habits qu'ils peuuent, lesquels sont faits exprés, & ne seruent que ce iour là, & la feste d'apres, & ils les conseruent de là en auant avec grand soin & diligence, pour estre mis apres leur mort sur leur cercueil, quand on les porte en terre. On se trouue au temple de bonne heure, à sçauoir sur les sept ou huit heures, & non pas à midy, comme le Vendredy. Le seruice dure enuiron vne heure & demie moins qu'à l'ordinaire, & puis quand le Roy sort, il s'en retourne en son Palais mieux accompagné, & de personnes plus lestes & magnifiques qu'un autre iour, & cependant on tire les canons qui sont apprestez. On n'entend par tout resonner que tambours, que fleustes & coups d'arquebuzes. Quand le Roy est entré en la deuxiesme court de son Palais, on luy amene vn taureau & vn belier, qu'il fait tuer deuant luy & deuant toute l'assistance, comme vne maniere de sacrifice; apres il les fait mettre par pieces, qui sont departies aux plus grands & aux principaux de l'isle, & à tous ceux qu'il plaist au Roy d'en enuoyer; car il est là present pour en ordonner. Ils reçoient cela à honneur, comme icy nous faisons le pain benit. Ceux qui en ont bonne part, en font leurs voisins participans, si bon leur semble; car c'est vn signe d'amitié, & ceux qui en peuuent auoir & en manger vn morceau se sentent bien heureux. Tout cela fait, le Roy se retire en son logis, d'où il ne sort qu'apres disner pour voir les ieux & les reiouissances; & incontinent apres il fait vn festin le plus excellent qui se puisse faire en ce pa-yslà, à routes sortes de personnes de son isle, chacun selon son rang & sa qualité, en diuerses chambres & demeures à part, qui sont tendues de belles tapisseries. Les deux iours la feste dure encore: les grands & les Capitaines traitent leurs amis, soldats



& seruiteurs. Apres dîner ce ne sont que ieuX, que dances & reiouysances deuant le Palais du Roy seulement : & le troisieme iour de la feste, deuant la maison des grands & des personnes de qualite releuée, ausquels on rend cet honneur. Les principaux ieuX c'est avec les armes, la rondache & l'espée toute nuë, avec laquelle ils se battent droitement, & escriment les vns contre les autres, sans s'offencer, portans tous les coups sur la rondache : ou bien avec des picques, au fer desquelles pendent des sonnetes, dont ils se portent des coups en mesme sorte sur la rondache. Ils font tous cette petite guerre de bonne grace, en dansant & sautant à la cadence des tambours, des trompettes, des fleustes, & instrumens de musique, qui iouent incessamment. Le Roy vient voir cela, mais il ne s'y arreste gueres. Les Reines & les Dames le voient aussi, mais elles sont cachées avec des ialousies & des voiles si bien qu'on ne les peut voir. D'autre dance on n'en vse point là, ny en autre temps, ny les hommes, ny les femmes, si ce ne sont quelques gens perdus qui s'amusent la nuit à bouffonner pour faire rire les autres. Il y en a qui se desguisent & s'habillent d'habits estrangers, & qui construisent des nauires & des galeres grands & amples, qu'ils font marcher avec des rouës & des ressorts, & se mettent dedans avec leurs armes, s'approchant les vns des autres en combattant, ce qui donne bien du plaisir. Le Roy donne à tous ceux de sa Cour, tant grands que petits, du bettel & de l'arecqua, ce qu'on repute à grand honneur, & tous les Chefs & Capitaines doiuent faire le semblable à leurs gens, soldats & inferieurs.

La derniere Lune suiuite apres cette feste, ils en font vne autre qu'ils appellent *Mas Ydu*, c'est à dire grande feste, & elle dure trois iours, où ils obseruent les mesmes choses. C'est le iour solemnel auquel se trouuent à la Mecque les pellerins Mahomettans, qui vont au sepulchre de Mahomet. Il se fait là plus de ceremonies qu'en tout le reste de l'année. De tous les quartiers du monde il y en aborde à ce iour là, & ils sont quelques fois dix ou onze mois à attendre que la feste reuienne quand ils ne peuvent arriuer à temps, & que la feste est passée.



Enuiron le mois d'Auril ou de May à la pleine Lune, vn iour deuant & vn iour apres ils font vne certaine feste appellée *poycatan*, c'est à dire la pleine Lune. C'est plustost vne resjouissance que non pas vne feste. Le soir estant venu les voisins s'assemblent, tant les grands que les petits, / & ie pensois alors estre comme icy à la saint lean) & ils apportent chacun sa portion de ris. Ils font vn grand feu au carrefour le plus proche d'eux, & là ils font cuire leur ris. Cependant qu'ils sont tous autour du feu, les instrumens de musique sonnent. Quelquesfois il y a des boufons desguisez en oyseaux, en bestes sauuages ou autres sortes qui viennent dancier, & qui font des gestes & des postures lasciuies & deshonestes, encore que ce soit en la presence des femmes & des filles qui se trouuent là aussi bien que les hommes. Cela se fait generalement par toutes les isles, mesme au Palais : le roy donne du ris aux soldats pour la faire. Ils disent que ce fut à cette Lune-là qu'il arriua du ris en ces isles la premiere fois, & qu'à cause de cela i's font de tout temps cette solemnité, qui dure trois iours.

Au mois de Iuin ou enuiron, car comme i'ay dit, leurs mois ne s'accordent pas aux nostres, on fait vne feste des morts, avec beaucoup de sortes de superstition. Ce iour là le Roy avec toutes ses femmes (qui n'ont permission de sortir de leurs maisons que ce iour là) va visiter les sepulchres de ses predecesseurs, & quelques autres sepulchres de personnes qu'ils tiennent saints en leur religion, où il fait des offrandes, & y brusle des parfums & y presente des *Dida*, comme nous faisons des chandelles. Chacun va aussi au sepulchre de ses parens & amis, & on presente autant de plats de viande qu'ils ont de personnes proches & amies qui soient mortes. Ces viures sont serrez par les Moudins des Temples voisins, qui font autant de prieres particulieres, comme il y a de plats. Toutes les fosses de ceux qui ont des parents & amis viuans sont visitées & rafraischies de sable blanc ce iour-là, & ils y font brusler des parfums en disant leurs prieres.

Le lendemain il se fait vne aumosne generale au Palais du Roy, que le Roy fait de sa main propre à tous les pauures, qui sçachans cela y accourent de toutes les isles les

Feste de  
Iuin.



plus éloignées. Il fait auparavant faire enqueste quelles personnes ce sont, & si veritablement elles en ont besoin: car pour ceux qui n'ont pas de disette, & qui se presentent, on leur donne seulement vne petite bague d'argent, qui vaut demy larin, dont le Roy en fait faire grand nombre auparavant ce iour, pour donner aux gens de basse condition, qui amènent là tous leurs enfans pour receuoir du Roy chacun sa bague. Ce mesme iour tous ceux qui tiennent maison font aussi l'aumosne, selon leurs moyens: estans tenus de donner aux pauvres la cinquième partie de leur bien, pourueu qu'on soit riche de cent larins pour le moins, & ceux qui n'ont pas valant cent larins, ne sont pas obligez à faire l'aumosne.

Vers le mois d'Aoust ou de Septembre, deux iours durant, le Roy fait cuire vne grande quantité de ris fort liquide, où on met la moitié de miel & de lait de Cocos, puis on le porte par toute l'isle en destinettes qui tiennent presque vn muid chacune. Ceux qui le portent ont des écuelles & des cuillieres pour en donner à tous ceux qu'ils rencontrent. Il n'y a personne qui n'en prenne, soit pauvre ou grand seigneur. Tout le peuple en fait de mesme en particulier, & il faut que les plus pauvres en cuisent, & s'en enuoyent les vns aux autres. Ils me disoient qu'on faisoit cette feste pour vn miracle que fit Mahomet à pareil iour, estant à la guerre, & ils l'appellent *Candis cacan*.

Feste de la  
nuict.

Il y a encore vne feste bien solemnelle enuiron le mois d'Octobre, qui se fait la nuit, & s'appelle *Maulude*. Ils disent que c'est la nuit que Mahomet leur prophete mourut. Voicy quelle est la ceremonie. La premiere chose qu'ils font vn mois auant cette feste, c'est qu'ils s'assemblent & font election d'officiers pour donner ordre & pouruoir à tout. Ils sont pour le moins cinquante, tous gens de qualité, & sont comme icy nos valets de feste; & ont le soin d'aller de maison en maison pour recueillir ce à quoy chacun est cotisé selon ses moyens. Ils vont aussi prier & conuier, & enfin ils donnent ordre à tout, encore que tous ceux du quartier ne laissent pas de leur aider aussi pour cette feste, qui se fait soigneusement par routes les isles: Mais ie l'ay veu faire en l'isle de Malé en six endroits. Le Roy en fait la despense en vn endroit, qui se fait en son Palais. Aux quatre coins de l'isle elle se fait par le peuple, qui s'assemble



chacun en son quartier; & il s'en fait vne generale de tout le peuple au milieu de l'isle deuant la porte du Temple principal, & le mesme ordre s'observe par tout le reste de l'isle. En chacun de ces six endroits on fait dresser & construire exprés vne maison de bois de soixante pas de long sur quarante de large, ou environ. La couuerture est de feuilles de Cocos; & il faut que le bois dont elle est composée n'ayt iamais seruy à autre chose, & qu'il ne serue plus depuis, non pas mesme à l'autre feste de l'année suiuite. On couure le bas avec du sable blanc & menu, de l'espaisseur de demy pied. Cette maison est par dedans tendue de tapisserie de cotton ou de soye de toutes couleurs, la plus belle & la plus riche qu'ils peuvent recouurer. Au dessus, pour seruir de plat. fonds, ils y estendent des pieces de toile de cotton fort blanc, qui est fort fine, & pour la soustenir ils tendent des cordons de cotton teints en noir, de costé & d'autre en quarré & en biais si proprement, que le blanc qui est au dessus paroist distingué en petits quarrés & lozanges, qui sont de pareille proportion l'une que l'autre. Cela est de bone grace. Sur le sable dont la terre est couuerte, on estend de belles nattes neuues, où chacun s'asseoit, & il n'y a point d'autres sieges. De tous costez on attache des lampes de cuivre, iusqu'au nombre de trente, & chacune est grande & a douze mesches, tellement qu'il fait là presque aussi clair qu'en plein iour. Ils font avec des inuentions & des soupiraux force parfums odoriferans, dont le feu est dehors, d'autant que la chaleur d'elle-mesme est insupportable en ce lieu. Il n'y a que la fumée & l'odeur qui entre dedans. Ils ont aussi d'autres canaux par où ils font conduire de l'eau qui leur est fort necessaire, à cause qu'ils se lauent souuent la bouche pour se rafraischir, apres auoir masché du betel, ce qu'ils continuent toute la nuit.

Au milieu de cette sale il y a vne table de la hauteur du genouil, où on arrange en de petits coffins & panners, & en des vases laccrez & vernis, diuerses sortes de mangiers, qui sont faits de farine de ris avec du sucre de Cocos, comme des petits macarons de la grosseur du poulce, ce qui est accommodé & dressé fort proprement, avec toutes sortes de fruits du pays. Tout est couuert de belles fleurs qui sentent fort bon, & tout autour il y a des pots pleins de liqueurs mixtionnées de diuerses choses, principalement d'ambre & de musc: le tout cou-



uert par dessus d'une grande toile de coton ouurée & diuersifiée de couleurs. Le peuple se pare & s'aïuste le plus braue qu'il peut, & il n'y a que les garçons qui y aillent, & non pas les femmes. Les personnes de qualité qui ne sont du quartier où cela se fait, n'y vont jamais, car ce seroit vn deshonneur; il n'y a que le commun qui le fasse. Ils s'assemblent à huit heures du soir, & s'asseoient bien en ordre selon les rangs qui leur sont donnez par les Officiers de la feste qui sçauent cela. Toute la nuit le Pandiare, les Catibes, les Naybes & les Moudins, & toutes sortes de gens d'Eglise qui sçauent chanter, ne cessent de chanter de toute leur force alternatiuement & par forme de cœur: & neantmoins ce chant n'est pas sans regle; car il y en a qui ne sçauent pas le chant, & il faut qu'ils l'apprennent des maîtres qui l'entendent. Aussi s'accordent ils bien, & ce chant n'est pas desagréable. On l'appelle *Zicourou*. Ils disent que ce sont les Psalmes de David. Quand l'heure de minuit approche, tout le monde d'un accord, tant grands que petits, se couchent tout du long & donnent du front en terre, y demeurans quelque espace de temps. Puis tout soudain le Pandiare ou les Catibes se leuent debout, & tous apres eux, qui se mettent à sauter les vns sur les autres, comme s'ils estoient vraiment fols & forcenez, criant tant qu'ils peuuent *aly alus Mahomedin*, par plusieurs fois, ce qui dure quelque temps. Je leur ay demandé pourquoy ils faisoient cela, & me demandans quoy, ie leur disois ces sauts & dances forcénées. Ils me disoient qu'ils ne pensoient point auoir dancé ny rien fait, bien se souuenoient-ils qu'une espace de temps ils auoient esté ravis en extase, & faits participans du Ciel & des ioyes de leur paradis. Quelquefois le Pandiare demeure plus d'une heure comme mort. Ils disent qu'il est rauy au Ciel, & que c'est signe d'estre homme de bien. Le roy n'assiste gueres à cette feste-là tout du long, mais il vient voir ce qu'on fait pendant vne heure ou deux, & puis il s'en retourne. Je l'ay veü plusieurs fois avec luy en cette sorte. On eslit cinquante personnes pour seruir les autres, qui est vn grand honneur, & il n'y a personne qui ne fust bien aise de faire cette charge, car on n'y appelle que les plus apparens & les enfans de bonne maison, qui s'en sentent bien honnorer. Ils baillent de temps en temps pendant la nuit, à toutes sortes de personnes qui sont assis en leur



rang, vn plat de bettel & d'arecqua, qui est taillé & accoustré d'autre façon que celuy qu'on masche d'ordinaire; i'entens le commun peuple, car celuy dont le Roy & les grands Seigneurs vsent est tousiours appresté en mesme sorte. Ils en donnent iusques à douze plats à chacune personne, autant au plus petit qu'au plus grand. Pareillement ils portent à tous ceux qui veulent boire des breuuages à leur mode, dans de grandes coupes de cuiure fort beau & bien ouuré, ayant leur couuercle au dessus & à toute heure dans les mesmes coupes on leur porte de l'eau pour lauer la bouche & les mains, avec des bassins; & pour rien du monde ils ne laisseroient tomber vne goutte d'eau à bas, encore moins d'autres ordures. Le monde est disposé par rangs, & il y a des places vuides & des chemins pour passer des vns aux autres. Sur la fin de la nuit on cesse de chanter, & le Pandiare & les Catibes disent des prieres: puis ils s'en vont au milieu de la maison où est dressée cette table que i'ay dit, la descouurent & meslent tout ensemble, & en distribuent à chacun vn plat, dont ils font grand estat, & l'emportent en leur maison, pour tesmoigner qu'ils ont esté de la feste. Semblablement ils prennent les liqueurs aromatiques, qui sont en des vases au mesme endroit, & en iettent & touchent avec leurs mains sur le corps de tous ceux qui sont presens, qui recoiuent cela comme vne benediction de grande efficace. Apres tout cela il faut manger, car toutes leurs solemnitez ne se celebrent point autrement. Pour cet effet, ceux qui seruent apportent des bassins & de l'eau pour se iauer les mains & la bouche, d'autant qu'il n'ont fait que mascher du bettel toute la nuit, apres ils se mettent neuf ou dix ensemble tous en rond, mais chacun cherche son pareil, & non autre, & se posent par cantons selon l'ordre qui leur est donné, & puis on apporte à manger dans de grands plats fort pesans, qui en contiennent plusieurs autres petits, où il y a diuerses viandes, que l'on met au milieu d'eux, & ils sont fort bien seruis. Ils sont trois à les porter, & quand ils ont acheué de manger, ils s'en vont coucher en leurs maisons.



## CHAPITRE XII.

*Suite de leurs ceremonies aux nopces, aux mariages, & aux obseques  
& funerailles.*

**E**N leurs mariages, qu'ils nomment *Caueny*, ils vsent aussi de beaucoup de formalités & de ceremonies. Ils s'adressent seulement au Pandiare ou aux Naybes pour cet effet, lesquels enuoyent leurs *Deuanits* ou sergens pour s'enquerir & s'informer de ce que ie diray cy-apres. Si toutes les choses conuiennent, la fille ou la femme enuoye son pere; ou au defaut vn parent le plus proche du costé paternel, auquel elle donne pouuoir de la représenter. Celuy là avec le mary futur se presentant deuant le Pandiare ou Naybe, lequel estant certifié de tout ce qu'il desire, prenant la main du marié qui est present, il luy demande s'il veut bien prendre la femme aux conditions qui ont esté auparauant proposées; & au pere ou parent de la femme qui la représente, il demande la mesme chose: & s'ils respondent que ouy, il fait ses ceremonies accoustumées, & prend attestation des tesmoins qui sont presens, comme des parens, des Sergens & autres de la promesse de ce mariage, & de tout ce qui s'est passé. Apres ils vont trouuer la femme qui attend en sa maison, & luy assurent & certifient comment tout s'est passé. Cela fait ils se mettent tous à banqueter aux despens du mary selon leur moyen, les instrumens sonnans tous le long du iour. Plusieurs personnes les viennent voir & saluer, auxquels on donne du bettel. C'est l'honneur du pays, comme icy de presenter la collation. On enuoye aussi au Pandiare ou Naybe deux larins, vn plat de viande, & vne boiste de bettel. Pareillement ceux qui se marient ont accoustumé de donner des presens au roy & aux Reines, & aux grands Seigneurs & Dames; à sçauoir le mary au roy & aux Seigneurs; & la femme à la Reine & aux autres Dames: comme aussi à leurs proches parens & amis. Au contraire quand le Roy se marie, il reçoit des presens de tout le monde de son Royaume, tant des grands Seigneurs que du commun peuple, hommes ou femmes, qui tous s'en vont d'un bel ordre, chacun avec ceux de sa qualité, de son ordre ou de son quartier,

ou



ou de son sexe, luy offrir des toiles, des robbes, des turbans, des viandes, des fruits, des fleurs & autres choses à proportion des moyens de ceux qui donnent. Ceux de l'isle de Malé y vont eux-mesmes; & ceux des autres Atollons y enuoyent en general leurs deputez, & aussi ceux des principales isles; & les grands Seigneurs en particulier, attendant qu'ils viennent apres à leur commodité eux-mesmes le saluer. Neantmoins le Roy ne sort point ces iours-là, & ne se monstre point, mais à toute heure ses gens luy vont dire ceux qui arriuent en sa salle, de quelle qualité ils sont, comment ils sont aiussez, & les presens qu'ils apportent, qui luy sont enfin presentez. Cela monte à beaucoup, & tout cela appartient à la Reine nouvellement mariée.

Les hommes peuuent auoir en mesme temps trois femmes & non plus, en cas qu'ils les puissent nourrir & entretenir. Si elles demeurent toutes trois en vne mesme isle, le mary est obligé par leur loy, de coucher autant de nuits avec l'une qu'avec l'autre, mais ils nes'y assuiettissent pas. Cette loy est mal ordonnée pour ces pays-là, car trois hommes ne suffiroient pas à vne femme, tant elles sont impudiques.

Les femmes n'ont rien en mariage & ne portent rien; c'est aux maris qui les prennent de les accommoder de tout ce qui leur est necessaire, & de faire les frais des nopces, selon leur qualité. Aussi ils leur constituent vn doüaire qu'ils appellent *Rans*, non pas selon les biens & la qualité du mary, mais selon la qualité de la femme, & selon que ses meres & ayeulles en ont eu: car elle ne peut auoir moins. C'est pourquoy bien souuent le Pendiare ou Naybe en renuoye sans les marier, quand il void que les biens du mary ne pourroient pas suffire à vn tel doüaire: encore que les vns & les autres demandassent qu'on les mariaist ensemble, sans prendre garde au doüaire. La plus part des femmes tiennent ce *Rans*, pour l'honneur & l'ancienneté de leur maison, parce que la plus grande partie d'elles en quitte vne partie ou le tout, si bon leur semble, peu de iours apres qu'ils sont mariez. Si le mary meurt, il est permis à elle de prendre son doüaire sur ses biens, mais les heritiers composent avec elle; que si elle l'auoit quitte durant la vie du deffunt, elle n'y pourroit plus rien demander.

Les empeschemens du mariage, dont le Pendiare ou Naybe



s'informe auparavant que de marier quelqu'un, sont d'estre freres ou cousins germains, ou d'auoir beu du lait d'une mesme nourrice, de s'estre autrefois appelez, en tesmoignage d'amitié, du nom de fils ou de fille, pere ou mere, frere ou sœur: parce qu'en tous ces cas on ne peut contracter mariage ensemble.

Les garçons se marient quand ils veulent, mais les filles ne le peuuent, qu'elles n'ayent atteint l'aage de quinze ans; i'entends quand elles sont orphelines & destituées de leur pere, quand bien elles auroient leur mere, laquelle n'y a aucun pouuoir, ny tous les parens maternels. Au deffaut de pere, il faut que leur frere les marie, ou quand elles n'en ont point, le plus prochain parent du costé de son pere. Mais les peres marient leurs filles le plustost qu'ils peuuent dès l'aage de dix ans, & ils disent que c'est vn grand peché que de laisser leurs filles endurer necessité d'homme. C'est pourquoy ils les baillent dès qu'elles ont atteint l'aage de dix ou onze ans, au premier qui les demande, sans en faire aucune difficulté, soit viel, soit ieune, homme ou garçon, pourueu qu'il y ait peu de disproportion en la qualité de l'un & de l'autre, & ils ne considerent que cela.

L'homme peut quitter sa femme quand il veut, pourueu qu'elle s'y accorde (ils appellent le diuorce *Varicor*:) autrement si elle ne le consentoit pas, l'homme la pourroit bien quitter, mais il seroit contraint de luy payer son doüaire. Ce qui n'arriue pas, d'autant que quelque regret que la femme en peust auoir, neantmoins elle ne demande pas son doüaire, parce que ce luy seroit honte entre les autres femmes, qui luy reprocheroient qu'elle est lasche & pusillanime, & qu'elle n'a point de merite, comme craignant de ne pouuoir pas trouuer d'autres maris: & de fait on ne les rechercherait pas. Tellement que cette opinion vulgaire empesche qu'on ne puisse iouyr de ce que la loy ordonne. Aussi la femme peut se separer, pourueu que le mary le consente: autrement non. Ce diuorce est fort frequent entr'eux, & il faut qu'il soit fait en presence de tesmoins, qui doiuent estre tous ou en partie presens lors qu'ils se veulent remarier à d'autres; autrement le Naybe ne les voudroit pas remarier. Cela leur apporte beaucoup de differens, parce que bien souuent par colere ils



font diorce ensemble d'un commun consentement, & puis aussi tost l'une des parties voudroit bien que le dinorce ne fust point, l'autre ne s'y accorde pas: & ainsi ils en viennent deuant le Iuge, où il faut amener des tefmoins pour la preuue des diuorces & des mariages.

Après le diorce fait, il est permis aux parties de se marier où bon leur semble. Mesme ils se peuuent ramariier ensemble comme de nouveau, iusques à trois fois seulement & non plus, sinon que la femme après les trois fois eust esté mariée à un autre, & qu'il l'eust quittée. Comme ils sont fort legers en leurs volonteiz pour les mariages, il arriue souuent qu'après trois mariages & trois diuorces de deux mesmes personnes, ils ont encore enuie de se remettre ensemble, & la loy ne leur permet pas. Mais voicy le moyen dont ils s'aduifent. C'est qu'il se trouue des personnes viles & abiectes, lesquelles pour de l'argent qu'on leur donne, contractent mariage avec la femme, & couchent vne nuit avec elle, sans luy toucher neantmoins ( & elle ne le permettroit pas, & cela est ainsi conuenu. ) Le lendemain il iure qu'il a eu sa compagnie, & puis deux ou trois iours après il la quite en presence de tefmoins. Par ce moyen les paroles de la loy sont executées, & trois mois après les anciens conioints se marient derechef ensemble. Les plus grandes Dames sont contraintes en tel cas de passer par là. On appelle ces mediateurs *Medu piry*, comme qui diroit mary d'entre-deux. Ils sont fort mesprizez, mesme du commun peuple, comme gens infames, sans honneur & sans conscience. C'est vne grande iniure que d'estre appelé *Medu piry*. Mesmes'il aduenoit par aduenture qu'un homme espousast vne femme qu'un autre eust quittée desia par trois fois, & que puis après luy venant à la quitter l'ancien mary l'espousast derechef, il s'en offenceroit grandement, comme si on l'auoit fait seruir de *Medu piry*, & il n'auoit point d'honneur s'il ne s'en vengeoit. Au reste, on ne peut se seruir que deux fois de ce *Medu piry*, & après ils ne peuuent plus se marier ensemble. Il est à remarquer que les frais de nopces & les presens qui se donnent, ne se font pas quand ce sont les mesmes personnes qui se rallient. Ainsi par le moyen de ces diuorces frequens, ils se marient plusieurs fois, & changent si souuent que c'est un prodige. Il y en a tel qui en sa vie aura eu quatre-vingt femmes & plus: entre autres



le Pandiare, qui mourut vn peu apres que ie demeuray en ces isles, en auoit eu iusques à cent. De mesme les femmes ont grand nōbre de maris. Mais tant s'en faut que cela leur soit imputé à quelque especede blasme; qu'elles se glorifient tant plus elles ont changé de maris; & si quelqu'un les recherché, elles en racontent le nombre, les noms & les qualitez, comme chose fort recommandable. Aussi n'en sont-elles pas moins prisées par ceux qui les recherchent, mais plus estimées: & mesme ils ne font pas plus; d'estat d'une fille encore vierge, que si elle ne l'estoit point; quand ce seroit le Roy, & les plus grands Seigneurs. Il se trouue neantmoins, nonobstant ce changement si ordinaire, des hommes & des femmes qui demeurent long-temps ensemble, pource qu'ils s'ayment & s'affectionnent plus que les autres.

Or apres la dissolution du mariage par diuorce ou par mort, les femmes ne peuuent pas se remarier aussi tost. Mais quand le mary est mort, il y a quatre mois dix iours ordonnez à la femme pour pleurer son mary. Encore pour se marier il ne suffit pas que la femme dise à la volée que son mary est mort: car il faut qu'elle prouue son decez par trois tesmoins, qui rapportent le temps, la forme & la cause de sa mort. Toutesfois si le mary estoit absent du Royaume, & que la femme n'eust aucune chose à luy, elle se peut remarier vn an apres. En diuorce il y a aussi vn temps presny: Car il est necessaire que la femme verifie que depuis sa separation avec son mary, elle a eu trois fois ses fleurs, & il faut qu'elle attende ce temps là à se remarier. Ce qu'ils font pour empecher l'incertitude de l'estat des enfans, si elle estoit grosse. C'est de quoy le Pandiare ou Naybe s'informe particulierement, & il fait visiter la femme qui se veut marier par trois autres femmes de son quartier, qui sont en bonne reputation; & dauantage il la fait iurer si elle a eu trois fois ses fleurs.

Obseques  
& funeraill  
les

Quant à la sepulture, qu'ils appellent *Calbalolan*, c'est chose qu'ils ont en grande recommandation, & en quoy ils sont le plus superstitieux. Premièrement le corps de l'homme mort est lauë par six hommes, & si c'est vne femme par six femmes, qui emploient plus d'un muid d'eau à le lauier, & ils disent certaines prieres pour cet effect. Estant lauë ils le couurent & le garnissent de coton, & l'enseuelissent dans deux toiles de coton



blanc l'une sur l'autre, luy mettant la main droite sur l'oreille, & la gauche tout au long de la cuisse, & le posent en vn cercueil fait de l'arbre de Candu, couché sur le costé droit, iusques à ce que le corps soit porté en terre. Les femmes parentes & voisines s'assemblent & viennent pleurer sur le corps, racontans à tous les loüanges du deffunct, ou defuncte. Ces six hommes & six femmes sont officiers publics, & faut qu'ils soient receus pour gens de bien & sans reproche, tant hommes que femmes, car s'il estoit prouué qu'ils fussent autres, ils perdroyent leurs offices. Ils achètent cela du Roy à deniers comptans, & outre à leur aduenuë en l'office ils donnent vne somme à leurs compagnons d'office, qui est departie entr'eux. Leur gain est commun, & se depart également entre les six hommes & les six femmes, soit que ce soit vn homme ou vne femme, & qu'il n'y ayt que les vns ou les autres qui ayent le plus trauaillé. Au depart de ce corps, ces femmes se mettent à crier & hurler le plus effroyablement qu'elles peuuent & continuent de pleurer tout le long des obseques. Le defunct est porté en terre par six de ses plus proches ou de ses meilleurs amis, au lieu où est sa sepulture, qu'il a choisie & accommodée de son viuant. Car ces peuples sont tous si fort curieux de leur sepulture, que dès qu'ils sont mariez & qu'ils ont quelque moyen, ils preparent curieusement tout ce qui concerne leur enterrement, la place, le cercueil, les pierres pour le tombeau, les toiles pour les enseuelir, & autres choses semblables; mesmes ils mettent à part & assemblent petit à petit l'argent qui est necessaire pour cela, & ils mourroient plustost de faim que d'y toucher. Ils appellent cette reserue d'argent *Capon*. Ils font aussi faire chacun deux habits les plus riches qu'ils peuuent, selon leur qualité, qu'ils portent à la feste d'*Ydu*, & puis ils les conseruent en leurs coffres, comme i'ay dit, pour seruir le iour de leur enterrement, à sçauoir à mettre sur leur cercueil. Ces habits sont puis apres partagés entre les Prestre du temple. Enfin les parens & amis accompagnent le corps, & grand nombre de personnes qui se trouuent sans qu'on les prieny qu'on les aduertisse, qui marchent tout autour du corps confusément & sans ordre. Depuis la maison iusques au lieu du sepulchre, on va semant & espendant par la place des bolys, qui sont de petites coquilles dont ie parleray en son lieu; afin que les pauures les ramaf-



sent & en fassent leur profit. On fait aussi porter quantité de sacs & de paquets de ris & de mil, qu'on distribue sur le lieu à tous les pauvres. On fait aussi grand nombre de morceaux d'or ou d'argent, selon les richesses du defunct & de ses heritiers, qui mettent chacun sa part en des petites pieces de toiles par paquets qu'ils donnent au premier qui y assiste, soit Pandiare, Naybe, ou Caribe, pour le distribuer à tous les autres assistans qui ont prié pour le defunct. Mais ils n'en prennent pas tous; d'autant que cela n'appartient qu'aux gens d'Eglise, ce disent-ils, mais toutefois il en prend qui veut, selon les moyens du defunct & de ses heritiers. Deuant le corps marche vn homme de qualité, qui porte vne bouteille pleine d'eau faite de fleurs aromatiques, & la va iettant & aspergeant sur tous ceux qui se rencontrent au long du chemin, qui est fort bien balayé & nettoyé depuis la maison iusqu'à la Mesquite où on le veut enter- rer: pour raison dequoy on luy donne vne piece de soye ou de cotton toute neuue, conformément aux biens du defunct: comme aussi les six qui le portent en terre ont chacun la sienne. La sepulture des plus grands & des plus riches est ordinairement dans les cimetieres qui sont autour des Mesquites où on achete les places assez cherement, si ce n'est qu'on eust fait bastir la Mesquite, d'autant qu'en ce cas ils ont coustume de re- tenir place pour eux & pour leur famille tout ioignant la Mes- quite: aussi c'est la place la plus honorable. Cet argent est di- stribué avec les autres profits semblables entre les Prestres de la Mesquite: car outre les Moudins chaque Mesquite a vn cer- tain nombre de Prestres qu'ils nomment *Quiuany*, qui sont en- tretenus des reuenus que leur ont laissé ceux qui ont basti le Temple, pour le seruice & l'entretienement du Temple & du Cimetiere, & ils sont comme beneficiers fort honorables, mes- me ils achètent ces charges. Il n'y a que ceux de ce Temple qui puissent seruir aux funerailles de celuy qu'on enterre-là, & non pour ceux des autres. Toutefois comme il y en a plusieurs qui desirent grand nombre de Prestres à leur sepulture, ceux du Temple appellent les voisins en tel nombre qu'on veut. Ces Prestres chantent continuellement pendant trois heures que se fait la ceremonie. Sur l'endroit de la fosse on tend vne grande couuerture de soye ou de cotton, iusques à ce que la fosse soit faite & que l'enterrement soit paracheué, & puis elle demeu-



reau Moudin. Dessus & à costé de la fosse ils mettent quantité de sable blanc & menu. Quand ils mettent le corps dedans, ils luy tournent la face vers le costé du sepulchre de Mahomet, & puis le couurent de sable blanc, & l'aspergent d'une bouteille d'eau en signe de rafraichissement, & par dessus on couvre la fosse d'une grande toile de cotton. Apres cela les parens ayans porté quantité de viandes & de viures, ils en donnent à manger à tous les assistans.

Quand c'est vn grand Seigneur, on ne fait pas plus de ceremonie, sinon qu'on chante plus long-temps, ce qui se continue vn an durant, & on y enuoye tous les iours des plats de viande avec du bettel, ce qui est pris par le Moudin. Si c'est vn Roy ou vne Reine, cela dure tous les iours de la vie de son heritier. Pour le regard de tous les autres, on ne cesse point par trois Vendredis apres l'enterrement, de faire des prieres pour le deffunt iour & nuit au lieu où il est enterré, & le plus souuent les Prestres qui chantent, mangent & prennent leur repas sur la fosse mesme, où on fait vne loge expres pour cela, que l'on oste apres le seruice acheué, qui est le troisieme Vendredy d'apres les obseques. Enfin on fait vn festin general auquel on inuite tous les parés & les amis, avec les Prestres & Moudins, disant que lors ils enuoyent l'ame du deffunt en Paradis. Le mesme iour on pose des pieces aux deux bouts de la fosse, qui sont de la largeur mesme & plâtrées droites, hautes ou basses selon la qualité des personnes: Là-dessus on graue le nom du deffunt avec ses loüanges. Tous les ans à pareil iour, ils font vn semblable festin avec les mesmes ceremonies en la cour de la maison du deffunt, ou de son principal heritier, en vne mesme loge que l'autre. Bref ils font tant de frais en cela, que bien souuent leur bien y est consommé. Tous les ans le iour de la feste des morts, on met du sable blanc nouveau sur la fosse, & on y brusle force parfum & encens. Ceux qui ont des moyens laissent des reuenus à certaines personnes pour prendre la peine d'entretenir leur fosse couuerte de sable blanc, & de la nettoyer tous les matins, la faisant environner tout au tour de petits pilliers & balustres de bois, afin qu'on ne marche pas dessus. Car ils ont horreur de marcher sur le lieu où quelqu'un auroit esté enterré, & ils s'en donnent bien de garde, estimans que les defuncts s'en sentent offencez; & que



c'est vn grand peché. Il y a des sepulchres qu'ils estiment saints, & ils y tiennent continuellement plusieurs lampes allumées. Au reste ils reuerent grandement les os des morts, & quand en faisant vne fosse ou par quelque autre occasion il s'en decouure quelques-vns, il n'y a personne qui oast y auoir touché, non pas mesme le Pandiare ou les Caribes, sans mettre vn linge entre-deux; c'est pourquoy ils n'enterrent iamais deux corps en vn mesme endroit.

Au reste ie n'ay point veu qu'ils vsassent d'habits de dueil, ou autres que leurs habits ordinaires. Seulement les parens allans à l'enterrement ostent leur turban, & marchent la teste nuë: & continuent ce iour-là & quelques autres apres à leur volonté; car il n'y a point de temps limité: & dauantage s'abstiennent de mascher du bettel.

Ceux qui sont tuez en combattant contre ceux qui sont de la religion contraire, sont enterrez sans ceremonie dans leurs habits mesmes, en la mesme place où ils ont esté tuez. On ne fait point de prieres pour eux, disans, qu'ils sont saints & bienheureux, qu'ils appellent *chaydes*, & de fait ils les appellent & inuoquent en leurs afflictions.

Ils ne transportent iamais vn corps mort d'une isle à vne autre; & quand ce seroit le Roy, on l'enterre où il est decédé. S'il aduient que l'un d'entre eux meure sur mer, le corps du mort est lauë & enseuely avec toutes les ceremonies susdites, & mis en vn cercueil, qu'ils attachent sur trois ou quatre pieces de bois de l'arbre Candou, afin qu'il flote tousiours sur l'eau, & puis le iettent en la mer. Dans le cercueil ils mettent de l'argent selon leur richesse; avec vn escreteau portant la religion de celuy qui est mort, prians ceux qui le trouueront de prendre l'argent, & de l'enterrer honnestement; ce que j'ay veu faire fort souuent.

### CHAPITRE XIII.

*De la forme de leurs habits, de leur maniere de viure, de leurs exercices ordinaires, & des autres coustumes particulieres qu'ils obseruent en leurs deportemens.*

**Q**uant à leurs vestemens, voicy comme ils s'habillent. Premièrement les hommes attachent au tour de leurs parties honteuses



honteuses vne grande bande de toile qui ioint tout au tour, de peur qu'allans & venans, ou en faisant quelque ouurage, on ne pût les apperceuoir découuertes. Apres ils mettent vne petite toile de coton teinte en bleu ou en rouge, ou autre couleur, qui ne leur va que iusques au genouil. Dessus ils mettent vne grande piece de toile de coton ou de soye, s'ils sont tant soit peu riches & accommodez, ce qui descend iusques à la cheuille des pieds, & ceignent cela d'un beau mouchoir quadré brodé d'or & de soye, qu'ils plient en trois pointes, & l'estendans sur les reins le ioignent par deuant: Puis pour plus grand ornement, ils adioustent vne petite piece de soye de diuerses couleurs, claire comme vn crespé ou gase, qui est courte, & ne leur va que iusques au milieu des cuisses: & apres tout cela, ils se ceignent d'une grande ceinture de soye, qui est semblable à leur turban, où il y a de belles franges, laissant pendre les bouts sur le deuant. Dans cette ceinture, qui leur sert de bourse, ils mettent leur argent & leur bettel du costé gauche, & sur le costé droit ils passent leur cousteau, ce qu'ils estiment fort honorable, & il n'y a personne qui n'en porte, voire le Roy mesme. Ce sont des cousteaux fort bien faits, tous d'acier excellent, car ils n'ont pas l'inuention de mesler le fer avec l'acier. Ceux qui ont quelques moyens en portent dont le manche & la gaine est toute d'argent ouuré & façonné. Au bout de la gaine d'enhaut, il y a vne boucle d'argent, d'où pend vne petite chaisne aussi d'argent, où sont attachez vn cure-dent & vn cure-oreille, & autres petits instrumens. Les autres qui n'ont pas moyen d'en auoir de si chers, portent la gaine de bois ouuré, le manche d'os de poisson, comme de baleine, ou autre animal marin, d'autant qu'ils ne veulent pas en porter d'os d'animal terrestre. Ils sont curieux de ces cousteaux, & ils n'estimeroient pas estre bien vestus s'ils n'en auoient à leur ceinture; & il n'y a si vil & si abiect qui ne porte le sien. C'est leur defense. D'autres armes, il n'est pas permis à personne d'en porter. Il n'y a que les soldats & les officiers du Roy qui en puissent auoir: encore est-ce tant qu'ils sont au seruice du Roy, en l'isle de Malé ou ailleurs, où il les enuoye. Ceux-là ont d'ordinaire à leur costé vn poignard ondé, qui s'appelle *Cris*, & qui vient d'Achen en Sumatra, de Iaua & de la Chine. Outre cela, quand ils vont par la rue, ils



portent tousiours l'espée nuë en vne main, & la rondache en l'autre, ou bien ils portent vn jaelot. Les soldats ont vne autre marque particuliere; c'est qu'ils ont de grands cheueux qu'ils ioignent ensemble, & qu'ils attachent comme vne grosse houppe. Leur principale brauerie, c'est de porter autour d'eux, à la ceinture, plusieurs chaisnes d'argent. Il n'y a personne qui ait vn peu de bien, qui n'en vueille auoir, soit homme ou femme, garçon ou fille, plus ou moins à proportion de ses biens & de sa qualité. C'est en quoy ils mettent tout leur tresor, & ils le destinent d'ordinaire pour faire les frais de leurs obseques. Mais il n'y a que les grands Seigneurs ou bien les estrangers qui les puissent porter par-dessus leurs toiles & les faire paroistre; les autres les portent cachées par-dessous: & neantmoins il leur en faut auoir pour le dire & pour les monstrier en particulier. Le reste du corps depuis la ceinture iusques en haut demeure nud; j'entends le commun peuple, car les Seigneurs de qualité ne font pas ainsi. Toutefois les iours de feste ils se couurent de iuppes & de casaques de cotton ou de soye, qui s'attachent avec des boutons de cuiure doré, d'autant qu'ils n'oseroient en porter d'or, & il n'y a que le Roy seul qui en ait. Ces iuppes sont de toutes sortes de couleurs, mais les extremités sont bordées de blanc & de bleu. Les manches ne viennent que iusques au coude, disans que si elles venoient iusques au poignet, comme à nous, ils n'auroient pas le maniment des bras libre. Avec cela ils mettent des callegons de couleur qui sont fort estroits, & qui leur prennent depuis la cheuille des pieds iusques à la ceinture, ce qu'on attache par embas aussi avec des boutons dorez. Les Seigneurs s'accoustrent d'ordinaire avec les iuppes & casaques que j'ay dit. Il y en a d'autres en grand nombre, qui aux iours de festes ne mettent point de casaques, mais s'accommodent d'une autre sorte de brauerie. C'est qu'ils broient du sandal & du camfre sur des pierres fort licées & polies qu'on apporte de la Terre ferme, & quelques autres sortes de bois odoriferants; puis ils meslangent cela avec de l'eau de fleurs distillée, & se font couvrir de cette paste tout le corps depuis la ceinture iusques en haut; y adioustant plusieurs façons avec le doigt telles qu'ils s'imaginent. Il me sembloit que c'estoit des pourpoints decoupez & façonnez, mais cela est de tres-bonne odeur. Quelque-



fois ils y collent des fleurs les plus belles & de meilleure senteur. Ce sont leurs femmes ou leurs amies qui les accoustrent en cette sorte, & qui font dessus leurs dos les facons & les ombres comme il leur plaist. C'est vne espece de brauerie qui est fort frequente; mais ils n'osent se presenter ainsi accommodez deuant le Roy ny dans son Palais.

Ceux qui ont esté en Arabie, & qui ont visité le sepulchre de Mahomet à la Mecque, sont fort respectez & honorez de tout le monde, de quelque qualité qu'ils soient, pauvres ou riches; & il y en a grand nombre de pauvres. Ils ont des priuileges particuliers. On les nomme *Agy*, & pour estre reconnus & remarquez entre les autres, ils portent tous des iuppes de cotton fort blanches, & de petits bonnets ronds sur la teste aussi tous blancs, avec des chappelllets en la main sans croix; & quand ils n'ont pas le moyen de s'entretenir habillez de cette sorte, le Roy ou les Seigneurs leur en donnent, & ils n'en manquent point.

Ils portent tous sur la teste des turbans rouges, ou bigarez de diuerses couleurs: la plupart les ont de soye, les autres qui n'ont pas le moyen, les ont de cotton fort fin. Les soldats & Officiers du roy les portent accommodez d'une sorte qui n'est pas permise aux autres, mettans aussi le plus souuent à leur teste de ces mouchoirs brodez que j'ay dit; & d'autres qu'eux ne le peuuent faire. Leurs cheueux qui sont longs comme les femmes de ces quartiers, ne laissent pas de paroistre comme ils mettent leur turban.

Tout le peuple va nuds pieds & le plus souuēt nuës iambes. Neantmoins dans leur logis ils se seruent d'une maniere de pantouffles ou sandalles faites de bois, & quand quelqu'un de qualité plus grande que la leur les vient visiter en leur maison, ils quittent ces sandalles & demeurent nuds pieds.

Quant aux femmes, elles ont premierement vne grande toile de cotton ou de soye de couleur qui les environne depuis la ceinture iusques à la cheuille des pieds, ce qui leur sert comme de cotte. Par-dessus elles mettent vne robe de taffetas ou de cotton fort legere, mais fort longue, qui leur descend iusques aux pieds. Les bords en sont bleux & blancs. Je ne puis mieux cōparer cette robe pour en faire entendre la figure,

Habits des  
femmes.



qu'aux chemises que les femmes portent de deçà. Elle est vn peu ouuerte sur le col, & fermée avec deux petits boutons dorez, & autant à la gorge par deuant, sans estre ouuerte plus auant sur le sein: tellement que voulans donner la mammelle à leurs enfans, il faut qu'elles leuent leurs robes, sans toutefois qu'on puisse rien appercevoir par dessous d'indecent, à cause de la toile qui leur sert de cote, comme i'ay dit. Leurs bras sont chargez de gros brasselets d'argent, quelquefois depuis le poignet iusques au coude. Il y en a qui les portent meslez d'airain, notamment les plus pauures, & les autres d'argent fin & massif, en sorte qu'il s'en trouue qui portēt trois & quatre liures d'argent en leurs bras. Dauantage, elles ont encore des chaines d'argent en ceintures par dessus leur toile, qui ne se montrent point, sinon quelquefois quand les robes sont fort claires. Tout autour du col, si ce sont femmes de moyens & de qualité, elles ont plusieurs chaines d'or, où elles enfilent des pieces d'or monnoyé, qui leur vient d'Arabie, ou d'ailleurs de la Terre ferme.

Leurs cheveux sont entrelassez les vns dans les autres, & quelquefois elles les couurent encore pour paroistre en plus grosse touffe, d'une fausse perruque, qui est de cheveux d'hommes, car les femmes ne coupent iamais leurs cheveux, ce qu'ils couurent d'un resueil doré, que les grandes Dames couurent de pierres precieuses. Aux oreilles elles portent des pendans fort riches, suiuant leurs moyens, mais ils les portent d'une autre façon qu'on ne fait pas icy. Car les meres percent les oreilles de leurs filles quand elles sont en bas aage, non seulement en vn endroit au gras de l'oreille, mais tout du long du cartilage en plusieurs endroits, & y tiennent des filets de cotton, pour nourrir les trous & les entretenir, afin d'y mettre, quand elles sont deuenues grandes, de petits cloux dorez, iusques au nombre de vingt quatre pour les deux oreilles. La teste du clou l'est ornée d'ordinaire d'une pierre precieuse ou d'une perle, & outre au gras de l'oreille, il y a encore vn pendant façonné à leur mode. Quand les femmes vont par la rue, soit de nuit ou de iour, bien qu'il soit fort rare qu'elles sortent de iour, elles portent vn voile sur la teste; mais elles le mettent bas en entrant chez les Reines ou les Princesses, ou mesme chez des personnes plus grandes qu'elles, non pas toutefois



deuant les hommes, ny mesme denant le Roy : mais au contraire, c'est lors qu'elles se cachent dauantage, quand elles pensent estre apperceuës par des hommes.

I'ay dit qu'elles portoient des chaisnes d'or au col, & des pierres precieuses en pendans d'oreilles : mais en cela il est à remarquer, qu'aucun, soit homme ou femme, s'il n'est Prince ou bien grand Seigneur, n'oseroit auoir porté ny bagues, ny pierreries, ny brasselets, carquans ou pendans d'oreille, ny chaisnes d'or, sans permission du Roy, si ce sont des hommes, ou des Reines, si ce sont des femmes, dont on expedie des lettres. Cette permission s'achete à deniers comptans, à moins qu'on en soit gratifié, comme les femmes le sont souuent. Il n'y a que les Reines & Princesses qui puissent porter des brasselets & des anneaux d'or, ny aux bras ny aux iambes, mais pour tout autre ornement, il leur est permis d'auoir de l'or : Mais encore que les anneaux des pieds ou des iambes soient d'argent, elles ne peuuent en porter pour quelque somme d'argent que ce soit, si elles ne sont de grande qualité & extraction, ny aussi mettre des anneaux au doigt apres le poulce, excepté les Reines, les Princesses & les grandes Dames en celuy du milieu, & aux deux autres toutes les femmes avec permission, & les hommes seulement au poulce. Ainsi chacun sçait son rang & sa qualité, & ce qu'il peut auoir d'ornemens, tant luy que sa femme, & il n'y a point de confusion en cela. Voire mesme si la femme de quelqu'un, qui n'eust pas accoustumé d'estre braue auparauant, commençoit à se parer dauantage, ou qu'un homme portast des bagues au doigt, encore qu'en ce faisant il n'excedast pas ce qui est permis ; on l'imposeroit toutefois plus haut à la taille pour raison de cela : excepté les officiers du Roy & des Reines, qui ne payent point de taille, ny pareillement les habitans de l'isle de Malé ; mais ceux-cy ont assez d'autres charges, & ils font plusieurs frais extraordinaires. Les estrangers & leurs femmes ont ce priuilege, qu'ils peuuent s'habiller comme il leur plaist, porter tout ce qu'ils veulent d'ornemens & de brauerie sans permission, autant que les plus grands Princes ou que le roy mesme. Bref, en beaucoup d'autres choses i'ay remarqué que les estrangers ont beaucoup de droicts & de priuileges que n'ont pas les naturels du pays. Aussi le Pandiare, les Naybes & les Catibes de l'isle de Malé & des autres



isles, peuuent se vestir & s'orner comme il leur plaist, sans estre astraits aux loix pour ce regard, comme les autres. Enfin pour reuenir à nostre discours, les femmes sont curieuses de se parer & de s'accommoder proprement; de se baigner tous les iours, se lauer les cheueux d'huile de senteurs, & de porter des parfums & de bonnes odeurs. Elles ont aussi vne coustume de se rougir les pieds & les ongles des mains. C'est la beauté du pays: Ce qu'elles font avec le ius & le suc d'un certain arbre, & cela dure iusques à ce que l'ongle ait poussé de nouveau, & lors elles en remettent d'autre. Certainement elles paroissent assez belles & de bonne grace, tant à cause qu'elles s'habillent ioliment, que parce qu'elles sont bien formées, & de belle taille & fort mignardes. Au demeurant, elles sont de couleur oliuastre, pour la pluspart, encore qu'il s'en trouue beaucoup qui sont brunes, & d'autres qui sont fort blanches, comme il se pourroit faire en ces pays-cy.

Coustu-  
mes parti-  
culieres en  
leur ville.

Ces peuples generalement, tant hommes que femmes, ont plusieurs coustumes particulieres en leur façon de viure & en leurs deportemens. Premièrement, iamais ils ne mangent ensemble, s'ils ne sont d'une mesme qualité & condition: & c'est deshonneur de manger avec un inferieur. Aussi ne se festoyent-ils gueres les uns les autres, sinon aux festes & aux solempnitez que j'ay dites. Que si autrement ils veulent traiter leurs amis, ils font preparer chez eux un mets de plusieurs plats, qu'on sert sur une grande table ronde, couuerte de raffetas, & l'enuoyent au logis de celui qu'ils veulent festoyer: Ce qu'ils tiennent à grand honneur. Estans en leur particulier, ils n'aiment pas que d'autres les voyent manger, & ils se retirent au derriere de leurs logis, abaissant encore toutes les toiles & les tapisseries qui sont au deuant d'eux, afin de n'estre point veus. Avant que de manger ils disent des prieres, & au sortir semblablement. Ils n'ont point d'autre table que le plancher de leur logis, qui est couuert de petite natte bien iolie, & là dessus ils s'assoient les pieds croisez. Ils ne se seruent point de linge, mais de peur de gaster leurs nattes, ils vsent de grandes feuilles de Bannanes, sur lesquelles ils mettent leurs plats, & d'autres deuant eux, comme au lieu d'affiettes: & ils sont si propres en leurs repas, qu'ils ne respandent iamais rien au lieu où ils mangent, non pas



mesmes vne goutte d'eau , encore qu'ils se lauent la bouche deuant & apres leur disner , ayans des bassins propres pour cela. La vaisselle est de terre, comme de la Fayance, figurée à la mode du pays, & vient de Cambaye; ou bien de Pourcelaine de la Chine, qui est là fort commune, & ils s'en seruent quasi tous. Mais on ne sert iamais vn plat de terre ou de pourcelaine, que ce ne soit dans vne maniere de boëte ronde, vernie & lacrée, qui est vn ouurage de ces isles, & vn couuercle par dessus de mesme estoffe. De plus, on couure certe boëte ainsi fermée d'une piece quarrée de mesme grandeur, qui est de soye, ourée en diuerses façons à point d'aiguille, & de toutes sortes de couleurs. Les plus pauvres se seruent ainsi à plats couverts, par le moyen de ces boëtes, qui coustent fort peu. La raison est à cause des fourmis, dont il y en a vne si estrange quantité, qu'ils remplissent tout, & il est mal-aisé de conseruer quelque chose, sans qu'elle en soit incontinent toute couverte. Aussi ils sont si curieux en leur manger, qu'ils ne gousteront pas d'une viande où il seroit tombé vne mousche, vne fourmy, ou quelque autre petit animal, ou la moindre ordure, tellement qu'ils la donnent aux oyseaux quand cela arriue: Car ils n'auroient garde de la bailler aux pauvres, ne leur donnant iamais chose qu'ils ne voulussent bien, & qui ne soit apprestée comme pour eux-mesmes. A ce propos i'ay remarqué que les pauvres venans à leur porte, ils les font entrer dans la maison, & leur font pareille chere qu'à eux mesmes, disans qu'ils sont seruiteurs de Dieu comme eux. Or pour reuenir à leur forme de viure, & aux vstanciles dont ils se seruent à table, les plus grands Seigneurs n'ont pas d'autres vaisselles ny plus riches que les autres. Ils se seruent de celle que i'ay dit; d'autant qu'encore qu'ils se peussent seruir, s'ils vouloient, de vaisselle d'or ou d'argent, neantmoins leur loy le defend, & ils ne le font pas à cause de cela. S'il arriue que leur vaisselle de terre ou de pourcelaine soit vn peu fellée, ils ne mangent plus dedans, la tenans pour pollué. On ne se sert point là de cueillieres, pour manger du ris, ny du miel, mais bien pour prendre des choses liquides, comme des bouillons & des laitages, ny pareillement en tout le reste de l'Inde; mais on le prend avec les doigts: Ce qu'ils sont accoustumez de faire proprement



& adroitement, sans rien gaster. C'est la plus grande incivilité du monde, & digne de grand blâme entr'eux, que de laisser tomber quelque chose en mangeant. Pendant ce temps-là, personne de ceux qui sont presens n'oseroient cracher, ny tousser, & il faut se lever & sortir dehors pour le faire. Il n'y a rien qu'ils abhorrent tant que le crachat, ny qu'ils estiment plus deshonneste, & qui les indigne plus. En mangeant ils ne se servent jamais de la main gauche, pource que c'est celle-là dont ils lauent leurs parties honteuses. Au commencement de leur repas ils mangent volontiers vn Cocos à demy meur, & en boient l'eau, & ils disent que cela est fort sain, & qu'il leur fait lascher le ventre. Au reste ils mangent tous fort auidement & en grande haste, tenans qu'il est bien honneste de n'estre pas long à manger : & cependant s'ils sont en compagnie, ils ne se disent mot les vns aux autres. De boire en mangeant durant le repas, c'est incivilité; aussi ils ne le font jamais, de sorte qu'ils se mocquoient de nous qui en usions autrement. Mais apres auoir mangé leur saoul, ils boient vne fois. La boisson la plus commune c'est de l'eau, ou bien du vin de Cocos tiré le mesme iour. On en fait de deux autres sortes plus delicates : l'une est chaude, composée d'eau & de miel de Cocos, avec quantité de poivre (dont ils vsent beaucoup en toutes leurs viandes, & ils les nomment *Pasme*) & d'une autre graine appelée *Cahoa* : l'autre est froide & plus delicate, faite avec du sucre & du Cocos détrempé dans de l'eau. Mais ces breuvages sont pour le Roy & pour les grands Seigneurs, ou pour les festins solempnels de leurs festes. Ils boient dans des coupes de cuivre fort beau & fort bien mis en œuvre, qui ont aussi leur couuercle. Apres le repas, & qu'ils se sont lauez, on leur presente vn plat de bettel, au lieu de dessert ; car les fruits sont seruis quant & quant la viande. La plupart n'ont point d'heure ordonnée pour le repas, mais ils mangent à toute heure du iour, quand il leur en prend enuie, & mesme les plus grands Seigneurs & Dames. Ce sont les femmes & les filles qui leur apprestent à manger, & qui font la cuisine, & non pas des hommes. C'est la plus grande iniure qu'on puisse faire à vn homme que de l'appeller *Cisdy*, c'est à dire cuisinier : & s'il s'en trouue qui s'adonnent à cela (comme il y en a quelques-uns, principalement chez les grands, qui trouuent qu'ils

leur boisson.



font mieux la cuisine que des femmes, ils sont mocquez & mesprizez de tout le monde, en telle sorte qu'on ne les tient plus pour hommes, mais pour femmes, & mesmes ils n'oseroient hanter que parmy les femmes, ny faire autre exercice, aussi ne fait-on pas difficulté de les laisser avec elles.

Quand il faut tuer quelque animal pour leur viure, il y a bien du mystere. Ils leur coupent la gorge en se tournans du costé du sepulchre de Mahomet, & disent leurs prieres, & tout aussi tost ils les quittent, ou ils les iettent sans y toucher iusques à ce qu'ils soient morts entierement. Que si quelqu'un y touchoit auparavant, ils ietteroient cette chair, & ils n'en mangeroient point. Ce n'est pas tout, il faut que ce ne soit que par vn certain endroit seulement qu'on leur coupe la gorge, autrement personne n'en mangeroit. De plus tout le monde ne s'entend pas à cela; ce sont principalement des Prestres ou des Moudins qui le sçauent: ou bien ceux qui l'entreprennent doiuent estre anciens & non pas ieunes, & il faut qu'ils ayent eu des enfans. Je prenois plaisir à voir que pour l'ordinaire pour tuer vne poule, il falloit courir par toute vne isle pour trouuer vn homme qui sceust tuer, encore pourueu qu'il le voulust faire: d'autant qu'ils reculent tant qu'ils peuuent à faire ce mestier-là. Quand ils ont tué vne poule, ils l'escorchent, & en iettent la peau, le col, le derriere, & tout ce qui est dedans, & ils mangent le reste.

En toutes leurs actions ils sont scrupuleux & superstitieux mesme aux plus petites choses. Apres auoir dormy, soit de iour ou de nuict, ils ne manquent pas aussi tost qu'ils sont éueillez, de se lauer les yeux & la face, & se froter d'huyle, mettans encore d'un certain noir sur les cils & sourcils, & ils n'oseroient auoir parlé ny donné le bon iour à qui que ce soit, qu'ils n'ayent fait tout cela. Ils sont fort soigneux de se froter les dents, & de les lauer & les nettoyer; & disent dauantage, que la couleur rouge du bettel & de l'arecqua qu'ils mangent continuellement y prend mieux: de sorte qu'ils ont tous les dents rouges à force de mascher du bettel, & ils estiment cela beau. Aussi ils en portent tousiours sur eux, dans les replis de leur ceinture, & ce seroit vn des-honneur à vn homme, s'il estoit trouué sans en auoir sur luy. C'est la coustume quand ils se rencontrent les vns les autres par les chemins, de s'entre donner chacun du sien.



Ils se baignent plusieurs fois le iour, non seulement pour leur plaisir & leur commodité, mais par religion, ou bien entrant au Temple, ils se lauent les extremitéz, comme j'ay dit, ce qu'on dit en leur langue *voulos*; ou mesme apres auoir vriné ou fait leurs necessitez, ils se lauent les parties honteuses avec la main gauche, ou bien ils se baignent le corps entier, ce qu'on appelle *Innan*, selon les festes avec diuersité de formes & de ceremonies: Tellement qu'en se lauuant en public, comme ils font, on cognoist pourquoy ils se baignent, comme entr'autres quand ils ont eu compagnie de leurs femmes, soit de iour ou de nuict, on les void se plonger trois fois la teste sous l'eau: ce qui est fort indecent. Quand ils sont assis en quelque endroit, il faut bien se donner de garde de passer par derriere eux: car ils tiennent que c'est vn grand affront, & qu'il leur en arriuera quelque malheur. Mais si c'estoit vne chose necessaire, celuy qui veut passer se courbe bien bas, & baisse ses deux mains iusques en terre, en disant *assa*, comme qui diroit, ne vous deplaise. C'est vne grande indiscretion estant assis en quelque lieu en presence d'autres personnes de branler les iambes. Ils s'en formalisent à bon escient, & ils disent que c'est signe de malheur, & d'inciuité. Aussi en sortant pour aller en quelque voyage, ils ne desirent rencontrer ny toucher personne, & s'il leur arriuoit quelque inconuenient ou malheur, ils l'attribuent à celuy qui les a touchez. Sur tout quand ils vont pescher, il ne faut pas les saluër, ny leur donner le bon iour. Depuis le Soleil couché du leudy au soir iusques au lendemain sur les trois ou quatre heures, ils ne souffrent pas qu'on emporte rien de chez eux, & quand ce seroit leur plus grand amy, ou leur pere qui leur empruntast quelque chose, ils ne la bailleroient pas pour lors, & mesmes ils ne rendroient pas ce qu'on leur enuoyeroit demander, qui ne seroit pas à eux toutefois pour receuoir quelque chose & la laisser entrer en leur maison pendant ce temps-là, ils n'en font pas de difficulté. J'ay remarqué cecy de loüable en eux; qui est que s'ils disputent ou querelent ensemble, & quelque inimitié qu'ils ayent, ils gardent sur tout de ne s'entre-reprocher iamais le boir ou le manger qu'ils se seroient donnez l'un à l'autre. Si quelqu'un le faisoit, tout le monde luy courroient sus.

En nauigeant, s'ils sont surpris de vents contraires, de cal-



mes, ou de tourmente, ils font des vœux à celui qui commande aux vents, lequel ils n'appellent pas Dieu, mais Roy. Il n'y a point d'isle où on ne trouue vn *Stare*, comme ils appellent, qui est vn lieu qui est dédié au Roy des vents en vn coin de l'isle escarté du monde, où ceux qui sont eschappez du danger vont presenter pour offrandes iournellement des petits basteaux & des nauires faits expres, pleins de parfums, de gommès, de fleurs & de bois odoriferants. On brusle les parfums, & on iette les petits basteaux dans la mer qui vont flottant iusqu'à ce qu'ils soient bruslez, car ils y mettent le feu; afin, disent-ils, que ce Roy des vents les accepte. Aussi lors qu'ils ne peuuent pas aysement mettre leurs nauires & leurs galeres à flot, il tuent des cocqs & des poules, & les iettent dans la mer au deuant du nauire ou du basteau dont ils se veulent seruir. De mesme ils croyent qu'il y a vn Roy de la mer, auquel en mesme sorte on fait des prières & des ceremonies en leur navigation, & quand ils veulent aller pescher; craignans sur tout de fascher ou offencer ces Rois des vents & de la mer. De maniere qu'estans sur la mer, ils n'oseroient cracher du costé du vent ny ietter chose quelconque, de peur qu'il ne s'en courouçast: & pareillement ils ne regardent iamais derriere eux. Quand i'estois en leur basteau, ils estoient faschez de voir que ie ne gardois point ces superstitions. Tous les basteaux, les barques & les nauires sont dédiés à ces puissances des vents & de la mer. Et de fait, ils y portent autant de respect que si c'estoit à leur Temple, les tenans fort nets, & ne voulans pas y commettre aucune chose sale & des-honneste. Ainsi ils honnorent encore les Rois des autres elemens (comme ils les appellent) mesme celui de la guerre, & tous avec de grandes ceremonies.

Ils font grand estat de certains caracteres, qu'ils appellent *Tauide*, qu'ils portent par dessous leurs habits, enfermez dans de petites boëttes que les riches font faire d'or ou d'argent. Ils en portent tantost au bras, au col, ou à la ceinture, ou bien au pied, selon le suiet du mal; car ils en portent pour toutes choses tant offensiuës que deffensiuës, & mesme pour aymer ou estre aimé, ou hayr, pour guarir ou faire malade. Ce sont les magiciens ou sorciers qui les leur donnent pour de l'argent, & ils disent que cela porte bon-heur, & guarit ou garentit de plusieurs maladies. En leurs maladies ils ont peu de remedes,



sinon qu'ils ont recours à des magiciens & forciers, qui sont leurs seuls medecins, & ils n'en ont point d'autres. Aussi croyent-ils tous que leur mal est causé par le diable pour les trauailler, qu'il est seul cause de leur mort & de leurs maladies. Pour cette raison ils l'inuoquent & ils luy offrent des fleurs, luy preparent des festins de toutes sortes de viandes & de breuuages, qu'ils mettent en vn certain lieu secret où ils les laissent consumer, s'il ne venoit d'auanture quelques pauures qui les prissent. A mesme dessein ils tuent des coqs ou des poules, en se tournans deuers le sepulche de Mahomet, puis ils les laissent-là prians le diable de les accepter & se deporter, laissant le malade en patience. Ils appellent cette sorcellerie *Cauuery*.

Maladies.

Mais puis que j'ay parlé de leurs remedes de sorcellerie, il semble estre necessaire de dire quelles sont leurs maladies, & puis i'adiousteray à mesure les remedes naturels qu'ils pratiquent. La fièvre y est fort commune, qu'ils appellent *homan*: mais elle est fort dangereuse aux estrangers qui abordent-là, & elle les consume en peu de iours. J'en ay desia parlé, l'ayant connuë par experience, pour en auoir veu mourir beaucoup de mes compagnons, & pour l'auoir eu moy-mesme. Elle est connue par toute l'Inde sous ce nom de fièvre des Maldiuës. De dix ans en dix ans il vient vne maladie appelée *carinadiri*, pour laquelle ils s'abandonnent les vns les autres, comme si c'estoit la peste. Elle ressemble à la verolle des petits enfans de deça, & de cette maladie il meurt beaucoup de peuple. Le mal des yeux y est fort commun, & ils'y void grand nombre d'aveugles, & pour la pluspart ils ont la veuë courte. Il leur arriue aussi souuent qu'ayans esté long-temps au soleil sur le haut du iour, apres le soleil couché ils ne voyent plus goutte, quelque feu ou lumiere qu'on leur puisse approcher, quand il y auroit mesme cent flambeaux, sans toutefois sentir aucun mal. On appelle ce mal ou incommodité *rosnans*. Pour les guarir ils font cuire le foye d'un coq, & dessus ils escriuent des paroles & des charmes, & ils l'auallent sur le point du coucher du Soleil. Mes compagnons & moy nous fusmes incommodez de cela quelque temps, mais enfin ayans appris la recepte, nous prîmes du foye de coq, reiettans leurs charmes pour voir si cela seruiroit, & nous trouuâmes que cela nous garissoit aussi bien qu'eux, sans se seruir de leurs sorcelleries. Ils sont fort suiets à la galle,



qu'ils nomment *caz*, mais ils la guarissent avec de l'huile de Cocos. Les dattres les incommodent aussi grandement, & sans remede ; car il y a des personnes ausquels elles couurent presque tout le corps. Ces maux leur viennent à cause de la quantité de poisson salé qu'ils mangent, & aussi parce qu'ils ne salent presque toutes leurs viandes qu'en y meslant de l'eau de mer parmy. En hyuer, lors que les pluyes sont fort continuës, & qu'ils vont neantmoins nuds pieds, il s'attache dessous leurs pieds & entre les orreils vne maniere de cirons, qui naist dans les fanges ; cela leur fait venir des vessies & des bubes pleines d'eau, qui puis apres venans à se creuer, il s'y engendre des vlceres, ce qui les empesche de marcher. Ces cirons s'appellent en leur langue *Quilla panis*, c'est à dire cirons de bouë. Par tout le corps ils sont aussi trauaillez de cirons. Ils ont tous communement la ratte grosse, mais outre cela ils sont suiets à l'auoir oppilée, le ventre fort grand & fort dure, & à en endurer beaucoup plus de mal. On tient que cela vient des eaux des isles qui ne sont pas trop saines, & mesme ils en ont la fièvre. Cette maladie s'appelle *onco-ry*. Le remede dont on se sert, comme en toute autre enfleure ou douleur de membres qui paroist, est qu'ils s'appliquent de gros boutons de feu sur la partie enflée & douloureuse. Cela fait vne escarre & vne ouuerture assez large, & ils appliquent dessus du cotton trempé en del'huile de Cocos, dont ils se trouuent fort bien. I'en ay veu qui s'estoient ainsi bruslez & cauterisez en cinq ou six endroits. Mais pour moy lors que ie fus malade, ie ne voulus point souffrir qu'on m'appliquast ce remede. Quant aux vlceres, à quoy ils sont fort suiets, & principalement aux iambes, ils se guarissent avec des plaques de cuivre qu'ils mettent dessus, ce qui les guarit entierement, comme ie l'ay experimenté. Outre les remedes que i'ay descrit, ils ont quelques receptes & compositions de leurs herbes & de leurs drogues pour diuerses maladies, & principalement pour les bleseures, qu'ils guarissent assez adroitement. Toutesfois ils ne sçauent ce que c'est d'vser de bandages, & de linges pour les playes. Ils appliquent seulement les onguens, comme on fait icy aux cheuaux. Les catharres & defluxions les trauailent aussi quelquesfois, & les gouttes dans les os. Les maladies veneriennes n'y sont pas si frequentes : toutesfois



il s'y en trouue, & ils la guarissent avec du bois de la Chine; sans suer ou faire autre chose. Ils appellent cette maladie *farangui baescour*; ce mal leur estant venu de l'Europe, dont ils appellent les habitans de ce nom commun *farangui* ou *frangui*, à cause des François les plus renommez peuples d'Occident. Mais i'ay remarqué qu'ils ne sçauent ce que c'est de la douleur des dents. Il y a apparence que c'est à cause de ce bettel qu'ils maschent d'ordinaire, qui fortifie les genciuues: & de fait pour en auoir vsé comme eux, ie n'auois pas mal aux dents, encore que i'y aye tousiours esté assez suiet autre-part.

Nourritu-  
re des petits  
enfans.

En la nourriture des enfans, ils ont quelques coutûmes & façons de faire particulieres, que ie n'ay point veu obseruer ailleurs. Aussi-tost que leurs enfans sont nez, ils les lauent en de l'eau froide six fois le iour, & puis ils les frottent d'huile, & continuent long-temps ce lauement. Dauantage toutesfois & quantes qu'ils pissent ou font leurs ordures, ils leur lauent avec de l'eau les parties honteuses, comme si c'estoit à de grandes personnes. Les meres nourrissent elles-mesmes leurs enfans, & elles n'oseroient les faire allaiter par d'autres, non pas mesme les Reines, disans ordinairement que les animaux allaitent bien leurs petits; mais elles se seruent de seruantes pour les tenir, pour les porter & les gouverner. Outre la mamelle on leur fait vne maniere de bouillie de ris ou de mil broyé & mouillé, puis cuit avec du lait & du sucre de Cocos. La plus part, notamment les pauvres, leur donnent des bannanes. Ils n'emmaillotent iamais leurs enfans, & les laissent libres: & toutesfois ie n'en ay iamais veu de contre-faits. On les couche suspendus en l'air, dans des petits lits de corde, ou de petites chaises, où ils sont branslez & bercez. Dés l'âge de neuf mois ils commencent à cheminer. A neuf ans on les fait nourrir aux estudes & aux exercices du Pays.

Ces estudes sont d'apprendre à lire & escrire & à entendre leur Alcoran, pour sçauoir ce qu'ils sont obligez de faire. Les lettres sont de trois sortes, l'Arabique, avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont adiousté pour exprimer leur langue: vne autre dont le caractere est particulier à la langue des Maldiuues, & outre vne troisieme qui est commune à Ceylan, & à la plus part des Indes. Ils escriuent leurs leçons sur de petits tableaux de bois, qui sont blanchis, & lors qu'ils sçauent



leur leçon par cœur, ils effacent ce qu'ils ont escrit, & les re-blanchissent derechef, sinon que l'écriture deust estre conseruée & demeurer à perpetuité. Car en ce cas ils escriuent sur du parchemin, qui est fait de feuilles d'arbre appellé *Macare queau*, laquelle fueille est longue d'une brasse & demie, & large d'un pied. Ils en font des liures qui durent autant ou plus que les nostres, sans se gaster. Pour apprendre à escrire à leurs enfans, ils ont des planches de bois faites expres, bien polies & bien vnies, & estendent dessus du sable fort menu & fort delié, puis avec un poinçon ils font les lettres & les font imiter, effaçans à mesure qu'ils ont escrit, n'v-sans point en cela de papier. Ils portent tous grand respect & honneur à leurs maistres, tel qu'à leurs propres peres: pour raison dequoy ils ne peuuent contracter mariage ensemble, comme liez d'une affinité. Il se trouue parmy eux des gens qui poursuiuent leurs estudes & qui sont fort sçauans en l'intelligence de l'Alcoran, & aux ceremonies de leur loy; ce sont principalement les Moudins, Catibes ou Naybes. Ces deux offices sont compatibles, & un Catibe peut estre Naybe & un Naybe Catibe. Les Mathematiques y sont enseignées, & ils en font aussi grand estat, notamment de l'Astrologie, à laquelle plusieurs personnes estudent, d'autant qu'à tout propos on consulte les Astrologues: il n'y en a pas un qui voulust rien entreprendre sans leur en auoir demandé aduis. Et non seulement ils veulent sçauoir leurs natiuitez & faire prendre leurs horoscopes, mais aussi s'il faut faire quelque bastiment soit de bois ou de pierre, il faut s'enquerir de l'Astrologue à quelle heure il sera meilleur de le commencer, afin que ce soit sous une bonne constellation; si un basteau de mesme, encore diuersement selon l'usage auquel on le veut employer, prenans iour ou heure differente d'un nauire de guerre, ou de marchandise, ou de pesche. Dauantage pour entreprendre un voyage, ou quelque autre affaire que ce soit, ce n'est pas semblablement sans sçauoir & s'enquerir de l'Astrologue, quelle en pourra estre l'issue, & si le iour est bon ou mauuais, si la planete est favorable ou malheureuse. <sup>Astrologie.</sup> <sup>Sic.</sup> Qu' s'il leur arriue quelque chose de sinistre, ils en attribuent la cause au iour, & le prennent en patience, disant que c'est la volōté de Dieu qui s'accomplit.



Le Roy tient tousiours aupres de luy nombre de ces Astrologues, avec d'autres Mathematiciens, & se sert souuent d'eux. Ils estudient aussi en magie & forcellerie.

Exercice  
des armes.

Ces Insulaires s'exercent fort aux armes, soit à se seruir de l'espée avec la rondache, soit à tirer dextrement de l'arc ou de l'arquebuse, soit à manier la picque. Ils en tiennent escoles, dont les Maistres sont grandement honorez & respectez, & d'ordinaire ce sont de grands Seigneurs qui font cet exercice. Il n'y a point d'autres ieux que la balle & la pelotte, qu'ils reçoient & iettent avec bien de l'adresse, encore que ce ne soit qu'avec les pieds.

Mestiers.

Ils s'adonnent aussi à la manufacture, & y sont bien propres & bien adroits. Tellement qu'il y a parmy eux grand nombre de mestiers de diuerses sortes, pour les meubles & vltanciles & autres commoditez.

Pescherie.

Le plus grand exercice qu'ils fassent & le plus ordinaire, c'est la pesche, que tous exercent indifferemment en tous les lieux des Maldives, sans qu'il y ait, comme autre-part, certaines personnes de cette vacation, ou certains endroits propres à cela, qui ne soient pas publics. La liberté naturelle y demeure, & chacun peut pescher où il veut & tant qu'il veut. C'est vn exercice qu'ils tiennent honneste & honorable, & dont les plus grands Seigneurs se meslent, y prenans grand plaisir, comme on fait icy à la chasse, sans vouloir profiter autrement de sa prise. Au contraire toutes les personnes d'honneur & de qualité, quand ils ont esté à la pesche, & ont pris du poisson, ils en enuoyent à leurs amis, & en donnent à tous ceux qui en veulent aller querir chez eux. De plus ils en font cuire quantité avec des Bannanes vertes, qu'on appelle aux Maldives *quella*, & prient tous les voisins d'en venir manger, ce qu'ils font sans autre ceremonie, comme par débauche. Les Rois mesmes ont des officiers pour leur seruir lors qu'ils se veulent donner ce plaisir, comme aussi estans Insulaires & habitans de petites isles de peu d'estenduë de terre, la pesche c'est leur chasse. Il y a douze personnes destinées pour conduire & mener le batteau du Roy, quand il va pescher, & faire tout ce qui est necessaire pour la pesche. Ce sont tous grands Seigneurs qui sont pourueus de ces offices, dont ils s'estiment fort honorez, & les achètent cherement. Par dessus eux il y a vn chef des



des plus grands, qui doit tenir le gouuernail du vaisseau. Le Roy donne à chacun des douze, vn gros anneau ou brasselet d'argent pour mettre dans le bras droit, du poids d'un quarteron de liure, qui s'appelle *Gaux*, & est comme le poids d'icy: & au Capitaine vn d'or, qu'ils portent quand le Roy pèche. Toutefois le Roy qui regnoit lors que i'y estois, alloit rarement pescher.

La pesche des Maldiuës se fait de plusieurs façons. La grande pesche du poisson, dont ils font grand trafic, se fait hors de leurs bancs & Atollons en haute mer, à six ou sept lieues, où cette espece de poisson se tient tousiours. On y pèche vne quantité admirable de gros poissons, de sept ou de huit sortes, qui sont neantmoins quasi de mesme race & espece, toutefois non semblables, ny de mesme grandeur, comme bonites, albachores, daurades & autres, qui sont fort approchans & de mesme goust, & ne portent point d'escailles, non plus que le maquereau; aussi se trouuent-ils tousiours ensemble & en mesme parage, & se prennent en mesme façon: A sçauoir avec vne ligne d'une brasse & demie de gros fil de coton rond, emmanchée dans vne grande canne, qui est vn bois bien fort. L'hameçon qui se met au bout est d'une autre sorte que les nostres. Il n'est pas tant replié, mais plus estendu, & est pointu au bout comme vne espingle, sans auoir d'autre acroc ny languette, ressemblant du tout à lettre h de l'eseriture Françoisise courante. D'amorce on n'y en attache point, mais le iour d'aparauant on fait prouision de quantité de petits poissons, qui sont gros comme de petits gardons, ou mesme comme des abletes, qui se trouuent en grand nombre sur les bancs & sur les sables, & ils les conseruent en vie pour les enfermer dans des poches faites de corde de Cocos à petites mailles, & les laisser tremper en la mer à la queue de leurs barques. Quand ils sont en haute mer, où se fait la pesche, ils sement par tout ces petits poissons, & laissent aussi pendre leur ligne. Les gros poissons que i'ay dit, sentans le petit poisson, qui n'est pas frequent en haute mer, y accourent en quantité, & par mesme moyen ils s'attachent à l'hameçon, qu'on fait blanchir & estamper tout exprés; d'autant que c'est vne espece de poisson fort goulü & fort sot, qui se prend à l'hameçon blanchy, pensant que ce soit vn petit poisson blanc. On ne fait donc que leuer la ligne

Pesche des  
albacho-  
res, bonites  
& daura-  
des.



dans le basteau, où le poisson tombe aussi tost, n'estant pas beaucoup attaché, & on la remet en mer à l'instant, où il s'en prend ainsi vne estrange quantité: tellement qu'en moins de trois ou quatre heures, leurs basteaux en sont tout pleins: & ce qui est à remarquer, ils vont cependant tousiours auant la voile haute. Ce poisson qui se prend ainsi, s'appelle generally en leur langue *Cobolly masse*, c'est à dire du poisson noir, parce qu'ils sont tous noirs. Ils le font cuire en de l'eau de mer, & puis ils le font secher au feu sur des clayes, en sorte qu'estant sec il se garde fort long-temps. C'est dequoy ils font si grand traffic, non seulement entr'eux, mais aussi ils en fournissent le reste de l'Inde, où cette marchandise est fort requise. Au reste il faut que le premier & le plus beau poisson de la pesche soit pour le Roy, & si tost que le batteau est arriué, vn des principaux prend le poisson & luy passe vne corde ou vn osier, & puis avec vn baston ils le portent sur l'espaule à la cuisine du Roy. Ils en donnent apres aux gens d'Eglise, aux pauvres, & à leurs amis, & le reste est departy entr'eux. Pour peu qu'il y en ait il faut faire tout ce partage.

Autre  
sorte de  
pesche.

Il y a vne autre sorte de pesche qui se fait la nuit sur les bancs autour des Atollons, deux fois le mois seulement, lors que la Lune est en conionction, & lors qu'elle est pleine, trois iours à chacune fois. Elle se fait avec de ces clayes qu'ils nomment *Candoue patis*, dont i'ay parlé cy-dessus, par le moyen dequoy ils vont la nuit sur les bancs faire leur pesche, à la ligne. Ce sont de grandes lignes de cinquante ou soixante brasses de long, de gros fil de cotton fort dur, qu'on noircit avec vne escorce d'arbre dont ils se seruent au lieu de braits ou de poix, afin de conseruer le fil plus long temps & l'empescher de pourrir. Au bout il y a des hameçons, où on attache de l'amorce de mesme facon que les nostres. Avec ces lignes ils prennent quantité de poisson, d'une espece que ie n'ay point veu ailleurs, qui est long de trois ou quatre pieds, & large à l'aduenant: il est tout rouge, & le dedans est fort blanc & fort ferme, quand il est cuit. C'est le plus delicieux & le plus excellent manger qu'on scauroit dire, pour raison dequoy ces peuples, qui imposent à peu pres les noms aux choses pour en designer la nature, l'appellent en leur langue *le Roy de la mer*. Ils le mangent frais & ne le salent point. On prend de mesme façon plusieurs



autres especes de poissons en quantité admirable & prodigieuse, & il me seroit impossible de les distinguer, tant la multitude en est grande, & des poissons que nous ne cōnoissons point par deça, & que ie n'ay point mesme remarqué autre part. Il suffira de l'exprimer ainsi generalement, pour faire connoistre la principale richesse du pays, & s'il y a encore quelque chose de particulier, ie le reserueray ailleurs. Ils ont aussi de toutes sortes de rets, & de filets faits de fil de cotton, de nasses & d'autres instrumens de pescherie, comme nous auons icy, dont ils peschent du poisson de toutes façons sur les basses de la mer; mais ce n'est que pour manger frais, & ils n'en font aucun trafic. Sur le bord de la mer, où elle est fort basse, ils passent le temps & prennent plaisir à pescher de petit poisson, qui ressemble à des sardines, & qui est aussi fort delicat, avec vn rets de fil de cotton de grande estenduë, ayant tout à l'entour des morceaux d'estain, qui s'entretouchent; ce qu'ils iettent subtilement lors qu'ils apperçoient quantité de ce petit poisson, qui se trouue arresté dans l'estenduë de ces rets par le moyen de l'estain, qui tire les rets iusques au fonds sur le sable & les y enferme. Mais voicy vne autre sorte de pesche que i'ay trouuée fort estrange & pleine d'industrie.

Car deux fois l'année, aux équinoxes, & aux grandes marées, ils font vne pesche generale, en se mettant vn grand nombre de personnes ensemble en certains endroits de la mer. Pour entendre la forme de cette pesche, il faut sçauoir que le flux de la mer s'estendant & montant lors plus auant que tout le reste de l'année, & passant les bornes des autres marées, de mesme le reflux à mesme proportion s'abaisse & se retire beaucoup, & descouure à sec les basses & les roches qui ne se voyent point en autre temps. En ces lieux-là pendant que la mer est retirée, ils obseruent quelque recoin commode, & posent tout autour de grosses pierres l'une sur l'autre, iusques à vne grande hauteur, tellement que cela ressemble à vne muraille ronde, ou à vn ruelin. Cet enclos a quarante pas de tour ou enuiron, & l'entrée qu'on y a laissée a deux ou trois pas de large. Ils s'assemblent trente ou quarante hommes, & chacun d'eux porte cinquante ou soixante brasses de grosses cordes de Cocos, où de brasse

Autre  
sorte de  
pesche



en brasse est attaché vn morceau d'écalle de Cocos seche, pour faire flotter tousiours la corde sur l'eau, comme on se sert icy du liege. Puis on lie ensemble les cordes que tous ont apportées en particulier, & on les estend en rond dessus les basses: Je vous laisse à penser quelle estenduë cela peut auoir en rond. C'est chose estrange que tout le poisson qui est en dedans cette corde se trouue pris, encore qu'il n'y ait autre rets ny instrumens que la corde qui flotte seulement sur l'eau, sans qu'aucun filet en despende. Mais le poisson craint la corde & l'ombre de la corde; tellement qu'au lieu de passer par dessous pour s'échapper, & ne se laisser pas enfermer, ils fuyent cette corde, pensans qu'il y ait vn filet dessous qui les arrestast. Les hommes vont tous se rendre à cét enclos de pierre que i'ay dit, tirans la corde petit à petit, les vns d'un costé, les autres de l'autre, les vns en batteau, les autres dans l'eau, d'autant que sur ces basses-là, la mer est peu profonde, & n'en ont au plus que iusques au col, & pour la pluspart bien moins. Ainsi à mesure qu'ils amènent la corde, le poisson la fuit & se serre vers l'enclos, tant qu'enfin la corde estant quasi toute tirée, ces poissons entrent tous dedans: & aussi-tost ils bouchent l'entrée avec des faisseaux de branches & de feuilles des Cocos liées bout à bout, vingt ou trente brasses, & serrées ensemble de la grosseur d'un homme, & à mesure que la mer se baisse, le poisson demeure pris à sec. Apres il y a grand plaisir à voir le poisson pris qui se debat & se remue, & en telle quantité que quelquefois il s'y en trouue dix ou douze mille & plus de toutes sortes, mesme quantité de gros & de grands, desquels ils emplissent des sacs & des poches de resueil, dont la maille est fort petite, les mettant à l'emboucheure & chassans le poisson dedans, en telle sorte qu'ils n'en perdent pas vn seul. I'en ay veu de si gros, que c'estoit tout ce que pouuoit faire vn homme d'en porter vn. I'ay esté souuent à cette pesche, & en ay eu pour ma part plus de cent gros poissons, & si i'estois le moindre & l'estranger entre tant de personnes, & qui tous auoient leur part bien complete: mais à la verité i'auois plus de mal qu'eux, à cause qu'ils estoient accoustumez d'aller pieds nuds sur les bancs & sur les rochers, & moy non, à qui il me falloit faire quelquefois près de demy lieuë de la façon, & tousiours au Soleil. Tout ce poisson est employé pour leur viure & pour



leurs festins & delices, car ils ne font aucunement trafic de celuy-là, encore qu'ils le fassent cuire, & puis apres seicher sur des clayes, autrement ils n'en pourroient pas garder long-temps vne si grande quantité sans se corrompre. Cette pesche ne se fait qu'une fois en six mois sur chaque basse, & chaque fois dure quinze iours, & changent tous les iours de canton, & on ne retourne pas souuent en mesme endroit à cette maniere de pesche, sinon à l'autre equinoxe qu'on en fait autant. Le poisson qui se trouue sur les basses ou enclos des bancs & des Atollons, s'appelle en langue Maldiuoise *phare masse*, comme qui diroit, poisson de basse ou de bancs, car *phare*, c'est à dire vne basse ou vn banc & *masse* c'est du poisson. L'autre qui se prend en haute mer, s'appelle, comme i'ay desia dit, *Combolly masse*, c'est à dire poisson noir. C'est celuy dont ils font si grand trafic, & dont ils fournissent toutes les costes de la Terre-ferme. Il est cuit en l'eau de mer & seché, car d'estre autrement salé, il ne l'est pas, bien qu'ils en salent quelque-fois, toutefois il demeure tousiours dans la saumure, iusques à ce qu'on en ait affaire: Mais ce n'est pas de celuy qu'ils transportent ou qu'ils enuoyent dehors. Aussi il ne se fait point de sel aux Maldiues: celuy dont ils se seruent vient de la coste de Maluaire, & il ne pourroit pas suffire à vne telle quantité de poisson qu'on pesche tous les iours, tant pour la prouision des habitans, que pour la marchandise. Car à la verité il n'y a point de lieu en toutes les Indes, ny mesme ailleurs, comme ie croy, où la pesche soit plus riche & plus abondante.

L'obmettois, auparauant que finir ce discours des façons de faire & des exercices des Insulaires, de dire vn mot de leurs mœurs. Cela est aisé à recueillir de leurs deportemens que i'ay representez: toutefois il ne sera pas mal à propos d'en toucher icy quelque chose. Ce peuple est spirituel, aduisé, fin & discret en la pluspart de ses actions. Ils ne manquent pas aussi de courage, & ils aiment les armes & l'exercice. Ils sont industrieux aux arts & aux manufactures, & assez polis en leurs mœurs. Ils sont superstitieux outre mesure, & fort addonnez à leur religion: au reste extremement addonnez aux femmes, lascifs & débordez. Ce n'est rien qu'adulteres, qu'incestes, que sodomie, nonobstant la seuerité des loix & des peines. Car quant à la paillardise simple, il n'y a rien de plus



ordinaire. Ils n'estiment pas que ce soit peché, & mesme les femmes ou les filles qui ne sont point mariées, ne se soucient pas de s'abandonner à leurs amis, & apres, ce qui est fort execrable, de vuidier leur fruit, se faire auorter, ou deffaire leurs enfans, qui ne sont pas legitimes. Les femmes sont estrange-ment impudiques, & les hommes ne sont pas moins vicieux, mais ils peuuent moins & sont plus lasches. Tout le plus grand desir qu'ils ayent, c'est de recouurer, s'ils pouuoient, quelque recepte pour mieux contenter leurs femmes, & les rendre plus forts à exercer leur paillardise. Je croy qu'ils donneroient tout leur bien pour cela. Ils m'ont tant demandé, si ie n'en sçauois point, mesme les plus grands, & tant de fois que ie me lassois d'ouyr de tels propos. Aussi parlent-ils continuellement de cela, & sont fort dissolus en paroles. Ils ne bougent presque tousiours d'auprés de leurs femmes, dont ils en ont iusques à trois, comme i'ay dit, qui est ce qui les empesche de satisfaire chacune d'elles. Outre que l'air du pays estant fort chaud fait exhaler vne partie des esprits & de la force: dauantage leur maniere de vie y est contraire, s'amollissans les nerfs à estre continuellement dans l'eau, comme ils sont: ioint que la pluspart mangent de l'opium, ou *aphion*, comme ils l'appellent, ce qui les enyure, les endort & assoupit. Mais nonobstant cela, ils sont tous démesurement adonnez à ce vice, tant hommes que femmes, pour ne pas parler dauantage de leurs abominations.

Les femmes cachent leurs tetons & leurs mammelles aussi soigneusement que les parties honteuses, & ce leur est là autant de honte & de vergogne de les monstrier, ou de les laisser découuertes, que s'ils monstroient autre chose. Mesme de parler d'une mammelle, c'est vne parole qu'ils estiment des plus lasciues & des plus deshonestes. Ils font autant de difficulté de se baiser que de coucher ensemble, & quasi d'en parler. Au reste, quoy qu'ils soient fort dissolus en leur conuersation, toutefois ils se retiennent deuant leurs parens, & respectent leur presence. Que s'il estoit eschappé à vn homme de dire quelque parole, comme celle que i'ay dit, à vne femme deuant vn ou plusieurs de ses parens, ils s'iroient cacher, & se tiendroient fort offensez contre luy: & il faudroit leur en faire des excuses, & dire qu'on ne sçauoit pas qu'ils



fussent parens : autrement s'ils pensoient qu'on l'eust fait à dessein, ils s'en plaindroient à la Iustice, pour auoir declaration, que celuy-là qui a dit des paroles lasciuës en leur presence, les tient pour gens de bien & d'honneur.

Vn homme n'oseroit entrer au lieu où vne femme se baigne, ou seulement où elle est retirée la robbe ostée, encore qu'elles n'ostent iamais la toile qui les enuironne & qui leur sert de corillon, mais comme i'ay dit, ils tiennent le sein & les mammelles pour parties honteuses. Quand on voit vn homme & vne femme ensemble, & que d'autres personnes se rencontrent, on ne doit pas demander à cet homme si c'est sa femme, sa fille ou sa sœur; car si c'estoit sa fille, & qu'on luy demandast si c'est sa femme, il s'en offenseroit, comme si on l'accusoit d'inceste : on luy demande seulement si cette femme luy est parente, & il dit le degré de parenté ou d'affinité. Pendant que les femmes ont leurs fleurs, elles ne se baignent point, & elles ne se lauent que les mains & la bouche, & elles ne changent point de robes en quelque temps que ce soit : mesmes elles ne couchent pas avec leurs maris, & elles ne mangent & ne conuersent avec personne. I'ay desia dit que les femmes sortoient rarement le iour, & que toutes leurs visites se font de nuit : mais i'auois obmis à dire ce que i'ay obserué de particulier en leurs coustumes, qu'il ne fera pas hors de propos d'adiouster icy. En leurs leurs visites de nuit il faut qu'elles ayent vn homme qui leur fasse compagnie, lequel marche deuant, & quand il entend venir quelqu'un, il dit par trois fois, *Gas*, c'est à dire gardez. Les hommes aduertis par ce signal, quittent le costé du chemin où vont ces femmes, sans faire semblant de les voir, ny de les vouloir connoistre, avec grand respect : & si ce sont d'autres femmes, elles prennent aussi chacun son costé, & ne se salüent aucunement, si elles ne se connoissent familièrement. Iamais on ne frappe à la porte, il n'y a point de marteau, & si on n'appelle point pour faire ouurer vn logis; car la grande porte de la cour est tousiours ouuerte iusques à vne certaine heure, qui est onze heures du soir, que tout le monde est retiré : C'est pourquoy l'on entre en la cour, qui est tout proche la porte du logis, qui est aussi ouuerte & tendue seulement d'une tapisserie de toile de cotton ou



d'autre estoffe, & comme on s'approche de cette porte, on touffe seulement; ce que ceux du logis entendant, ils sortent & regardent s'il y a quelqu'un qui les demande. Pareillement quand les hommes vont de nuit par la rue, ils touffent souuent à dessein, afin de s'aduerter les vns les autres, de peur de se heurter ou de se blesser, parce qu'ils portent (i'entends les soldats & officiers du Roy en l'isle de Malé) les armes nuës. Ce qui peut rester à descrire de leurs mœurs se connoistra mieux par ce que ie descrire cy-apres, & par le recit de ce qui s'est passé aux Maldiuës pendant mon séjour.

#### CHAPITRE XIV.

*Forme du gouvernement de l'Estat, de leurs Magistrats, de la Justice & des Loix.*

Officiers  
pour la  
religion &  
pour la Jus-  
tice.

Juges.

**L**E gouvernement de l'Estat des Maldiuës est Royal, fort absolu & fort ancien. Le Roy est craint & redouté, & tout depend de luy. J'ay dit que ces isles estoient distinguées en treize Atollons: Cette diuision naturelle a esté suivie au Gouvernement; car on en a fait treize Prouinces, en chacune desquelles il y a vn Chef, qu'ils appellent *Naybe*. Ces *Naybes* ou Chefs de Prouinces sont Prestres & Docteurs de leur loy, qui ont l'œil à tout ce qui est de la Religion & instruction du peuple en icelle, & à l'exercice de la Justice, & commandent aux Prestres qui sont sous eux. Ces Atollons sont de rechef diuisez en plusieurs isles, & en chacune, où il y a passé quarante-vn hommes, comme i'ay dit, il y a vn Docteur, appelé *Catibe*, qui est superieur en la religion de cette isle, lequel a sous soy les Prestres particuliers des Mesquites, lesquels soignent à nourrir & instruire le peuple en la loy; & ils vivent de certaine partie des fruits que chacun est tenu de leur bail-  
ler, & de certaines rentes que le Roy leur donne selon leur degré. Mais particulièrement les *Naybes*, outre ce qui est de l'exercice de la Religion & de l'autorité qu'ils y ont, sont aussi instituez pour rendre & faire la Justice, chacun en son Gouvernement. Ce sont les seuls Juges du pays, tant en matieres ciuiles que criminelles, & si quelqu'un veut auoir Justice, il faut qu'il aille trouuer le *Naybe*, ou qu'il attende sa venue



venuë sur le lieu. Car les Naybes quatre fois l'année, vont faire le tour des isles, chacun de son gouvernement, & faire les visites, tant pour la religion sur les Prestres que pour la Iustice. Cela leur est de grand reuenu, parce que pour lors ils payent leurs droits, outre plusieurs presens qu'ils reçoient d'une infinité de personnes, & dont ils sont fort auides. Il est à remarquer que par toutes les isles des Maldiuës, il n'y a de Iuges que ces treize Naybes, car les Catibes des isles, & les Prestres des Mesquites n'y ont que voir. Sur ces Naybes il y a vn superieur qui demeure en l'isle de Malé; & tousiours près de sa personne, qui s'appelle *Pandiaré*; lequel <sup>pandiaré</sup> est non <sup>iuge sou-</sup> seulement chef de la religion par tout le Royaume, mais aussi <sup>uerain.</sup> semblablement Iuge souuerain. Tellement que si apres auoir plaidé deuant le Naybe on ne veut pas obeyr à sa sentence, soit en matiere ciuile ou criminelle, on appelle pardeuant le Pandiaré qui decide toutes les affaires qui se presentent, prenant l'aduis de quelques Naybes qui se rencontrent près de luy, des Catibes, & de certains personages appelez *Moucouris*, c'est à dire Docteurs & sçauans, qui ne sont pourtant pas officiers: & il ne donne aucun iugement qu'il ne soit assisté de quatre ou cinq de telles personnes pour le moins. Ces Moucouris sçauent leur Alcoran entier par cœur, & tous les autres le lisent seulement, outre diuerles sciences qu'ils sçauent. On les inuite solennellement à toutes les festes, sermons & ceremonies; & ils sont grandement honorez & respectez de tous. Ils sont en petit nombre, & il n'y en a pas quinze en toutes les isles. Le Pandiaré s'appelle *Cady*, en langue Arabesque. De plus apres le iugement du Pandiaré, quelques-uns se vont plaindre au Roy mesme, qui commande & fait faire iustice, & la fait executer, & ce par six Seigneurs ses principaux officiers, qui manient les affaires les plus importantes de son Estat. On les nomme *Mouscoulis*, comme qui diroit Anciens.

Le Pandiaré assisté des deux Catibes de l'isle de Malé, & du Naybe de l'Atollon, outre quelques-uns de ces Docteurs, va aussi faire sa visite par l'isle de Malé, comme chaque Naybe en son Atollon: & mesme il est assisté de ses officiers, qui portent vn long fouët, dont ie parleray cy apres, pour corriger les delinquans. Il s'informe de ce qu'il void estre à propos, pre-



nant garde à tout ce qui concerne la religion & la iustice. Tous ceux qu'il rencontre, sans exception, il leur fait dire leur croyance, & quelques prieres en langue Arabeſque, & apres il leur en demande l'interpretation en langue Maldiuoiſe: & s'ils ne la ſcauent, il les fait fouetter & chaſtier ſur le champ par ſes officiers. Les femmes n'oſeroient ſe monſtrer lors qu'il va par la rue, & s'il en auoit rencontré quelqu'une qui n'eut point de voile, il luy feroit raser les cheveux. C'eſt leur loy qui l'ordonne ainſi, & les Naybes en font autant.

Receueur.

Outre les Naybes, il y a en chacune Prouince ou Atollon, vn homme commis & gagé par le Roy pour cueillir & leuer ſes droits & reuenus, & ceux du Roy Chreſtien qui eſt à Goa, pour faire executer ſes commandemens, bref pour faire & negotier ſes affaires. On les appelle *Varuery* & ils ſont fort reſpectez & honorez. Ceux qui vont en commiſſion de la part du Roy s'adreſſent à eux, & ils fournifſent ce qui leur eſt neceſſaire, les aſſiſtans & les conduifans par les iſles de l'Atollon.

Toutes ces iſles ont chacune leur ordre par quartiers & cantons comme celle de Malé; où il y a cinq quartiers qu'ils nomment *Auares*, & à chacun il y a vn chef nommé *Mouſcouly Auare*, l'ancien du quartier, & il ne s'y fait rien qu'il n'en ſoit aduertty; & ſi l'on deſire quelque choſe du quartier, ſoit pour le Roy ou pour le peuple, c'eſt à luy à qui on ſ'adreſſe, & non à autre, cōme ayant charge de tout ce qui ſ'y paſſe, & ſi on y manque on ſ'en prend à luy. Tous ceux du quartier luy portent honneur & reſpect, non pas toutefois qu'il puiſſe rien faire ſans le conſeil & l'aduiſ des autres anciens & gens de cōſeil du quartier; mais quand il deſire faire quelque choſe, il les aſſemble en ſon logis ou ailleurs où il luy plaift, pour deliberer enſemble de ce qui eſt à faire. Ils en font tout de meſme és autres iſles, encore qu'en chacune il y ait vn Superieur à qui ces quarteniers reſpondent & obeyſſent.

Forme de  
leur iuſti-  
ce.

La iuſtice, qu'ils nomment en leur langue *ſacouſt*, ſ'exerce en la maiſon du Naybe, ou bien en l'iſle de Malé en la maiſon du Pandiare, aſſiſté comme i'ay dit, & quelquefois au Palais meſme du Roy, quand le fait eſt de grande importance.

Quand on veut intenter vn procez, on ſ'adreſſe au Iuge ou Naybe, lequel enuoye vn de ſes Sergens, dont chacun a certain nombre, appelez *Deuanits*, pour faire venir la partie appellée, & ſ'il n'eſt pas en l'iſle meſme, il faut pour le faire



venir auoir vne lettre du Naybe, par le moyen dequoy on le fait assigner au lieu où il est, pourueu que ce soit dans le ressort du Naybe: s'il est d'une autre iurisdiction, le Naybe n'y a point de pouuoir, mais en ce cas on prend lettres du Pandiare, qui peut faire venir de tout le Royaume en l'isle du Roy où il se tient. On baille ceste lettre au Catibe, superieur d'une isle, lequel en presence de tous la baille à celuy qui est appelé, luy faisant commandement precis d'y aller. A quoy il n'oseroit manquer: car ceux qui desobeyssent à la iustice, ne peuuent plus se trouuer en compagnie des autres, aller à la mesquite, boirny manger avec eux, & ils le tiennent comme s'il n'estoit point de leur loy. Si c'est quelqu'un qui ne vueille pas obeyr, ou quelque grand, le Roy enuoye des soldats pour l'y contraindre. Que s'il ne veut pas plaider deuant le Naybe, soit qu'il luy vueille mal, soit que sa partie ait trop de faueur enuers luy, alors le demandeur, ou le defendeur qui est appelé, s'en va trouuer le Roy, qui commande qu'on luy fasse iustice par les iuges non suspects. Ce qui s'execute au logis du Roy, en presence de tous les grands de l'isle.

Les parties plaident elles-mesmes leur cause. Si la cause est de fait, ils amènent chacun trois tesmoins, & s'ils n'en ont, le defendeur est creu à son serment, qu'il preste en touchant de la main le liure de leur loy, que le iuge presente; & lors le demandeur, s'il est tant soit peu versé en affaires, regarde scrupuleusement si sa partie touche réellement le liure, & l'endroit où il faut. Si le differend est de droit, on iuge par la loy. Les iuges ne prennent rien pour leurs iugemens, & il n'est rien deu, sinon que les Deuanits ou Sergens ont la douziesme partie de ce qui est deu ou qui est adiugé.

Les esclaves ne peuuent estre tesmoins, & ce qu'ils disent ne fait aucune preuue en iugement: de mesme en telle cas on ne reçoit que trois femmes pour vn homme. Les esclaves sont ceux qui se rendent tels, ou qu'on amène de dehors comme esclaves & qu'on vend, car les estrangers, dont le vaisseau se perd, ne perdent point la liberté qu'ils auoient; car s'ils estoient esclaves ils le demeurent de mesme. Veritablement les esclaves qu'ils nomment *Allo*, sont de beaucoup pire condition que les autres. Ils ne peuuent auoir qu'une femme, encore qu'il soit permis à tous d'en auoir 3. sans les pouuoir quiter & reprendre

Tesmoins.  
Esclaves.



qu'une fois. Battant un esclave, on n'est tenu qu'à la moitié de la peine qu'on encourreroit en battant ou excédant une personne libre.

Debiteurs.

Ceux qui doivent, sont contraints, s'ils n'ont le moyen de payer, de se rendre en servitude & non pas esclaves, & ne sont traittez comme tels, mais comme naturels du pays, & servent seulement leurs créanciers, ou d'autres personnes qui leur prêtent de l'argent pour les dégager, & sont serviteurs, qu'ils appellent *Pemousséré*, qui veut dire, serviteur par emprunt, ce qui dure tant qu'ils se soient acquitez, voire leurs enfans le sont iusques à l'infiny s'ils ne payent. Toutesfois quand ils sont maltraittez, ils peuvent se faire dégager, en s'engageant en même sorte à un autre qui paye pour eux. Pour tout loyer de leur service, ils sont nourris & entretenus, & quand ils meurent leur maître prend tout ce qu'ils ont, & s'il n'y a assez de quoy payer, les enfans demeurent à servir iusqu'à entier paiement. Il y en a grand nombre qui recherchent à estre de ces *Pemousséré*, de grands Seigneurs & gens d'autorité, pour avoir du support & de la faueur: car quand ils ne sont à personne, ils sont tourmentez des uns ou des autres.

Crimes.

Quant aux crimes, il faut que quelqu'un se plaigne pour en faire iustice, encore il faut que ce soit partie capable pour demander raison, sinon que ce fust un crime condamné par la Loy, autrement le public ne fait point de poursuite en cas de crime & d'offense commise en la personne d'autrui, si ce n'est, comme j'ay dit, qu'on peche contre leur Loy. La femme ne peut poursuiure en iustice la mort de son mary: mais seulement les enfans ou les parens. Et si les enfans estoient en bas aage, on attend qu'ils aient atteint l'aage de seize ans, pour sçavoir s'ils veulent avoir vengeance de la mort de leur pere. En attendant, le Iuge condamne celui qui est prévenu de meurtre, de nourrir les enfans du defunct, & leur faire apprendre quelque art ou mestier. Lors qu'ils sont venus en aage, ils peuvent demander iustice, ou remettre & pardonner au meurtrier, sans qu'il en puisse estre par apres recherché. Car là en matiere d'offense commise en la personne de quelque particulier, il faut que l'offencé se plaigne, autrement le crime est aboly: toutefois si le Roy veur, il fait faire la iustice, sans qu'il y ait d'autre partie, mais cela arriue rarement.



Les peines ordinaires sont le bannissement en des isles desertes deuers le Sud, comme j'ay déjà dit, mutilation de quelque membre, ou le foüet, qui est la peine la plus commune, mais infiniment cruelle. Ce sont des courroyes de gros cuir fort espais, longues comme le bras, larges de quatre doigts, & espesses de deux, dont il y en a cinq ou six attachées ensemble dans vn manche & poignée de bois. Avec cela ils chastient les malfaiteurs, & frappent si estroit que bien souuent on en meurt.

C'est la peine ordinaire à la pluspart des grands crimes, comme de sodomie, d'inceste, & d'adultere. Aux femmes surprises en adultere, outre la peine susdite, on leur coupe leurs cheveux.

Inceste.  
Adultere.

Le faux témoin, & celuy qui a fait faux serment en iustice, est semblablement puny, & outre est condamné à vne amende pecuniaire, qui est appliquée aux pauvres.

Faux témoin.  
Serment.

Si vne femme ou fille a esté forcée, le coupable est puny comme adultere, & de plus condamné à doter la femme ou la fille.

Violence.

Le larron qui a dérobé quelque chose de valeur, a le poing coupé.

Larcin.

En fait d'iniures, l'on n'est pas quitte pour les desdire: mais il s'en fait punition, quand il y a preuue d'iniure atroce.

Iniures.

Si on a commis quelque crime contre la Loy, il faut faire publiquement vne maniere de repentance, & comme vne amende honorable. Au reste, ils tiennent pour constant qu'ils ne pourroient pas iamais entrer en Paradis, s'ils ne payoient & n'accomplissoient ce que la iustice a ordonné. Pour l'exécution & le chastiment des malfaiteurs, il n'y a point de bourreau; ce sont les *Deuants* ou sergens qui les executent.

Quant à la peine de mort, bien que leur Loy l'ordonne pour l'homicide, toutesfois les iuges n'y condamnent iamais. Pour moy en tout le temps que j'ay esté aux Maldiuës, ie n'ay veu condamner personne à mort par les iuges ordinaires: ainsi ne l'oseroient-ils faire si le Roy ne leur commandoit par expres, ce qui arriue peu souuent. Dauantage, ils disent ordinairement qu'il ne faut pas ainsi perdre des hommes: & que s'ils faisoient mourir ceux qui le meritent, il y a long-temps que leurs isles seroient inhabitées, & ainsi ailleurs que le genre humain ne suffiroit pas aux peines, mais que le monde finiroit. Il est bien vray que le Roy enuoye des soldats tels qu'il veut, & fait condam-

Peine de mort.



ner & executer à mort ceux qui le meritent, ou qui l'ont offensé. Car bien que la iustice soit entre les mains des Docteurs de la Loy, qui iugent sur icelle; toutesfois c'est le Roy qui en est seul l'arbitre & le distributeur, qui seul a la puissance de la vie ou de la mort, auquel on a recours, & qui commande de faire la iustice comme il luy plaist, soit aux Iuges & Docteurs, soit à ses Seigneurs & Officiers. Generalement il est absolu par tout son Estat, & il dispose de tout à son plaisir, & quelquefois fort tyranniquement, principalement sur le commun peuple, qui est fort vil & fort mesquin. Comme entr'autres, il faisoit vser d'une espece de chastiment particulier à l'endroit de ceux qui l'auoient fasché & offensé: car il les faisoit coucher à terre sur le ventre, & tenir les quatre membres par quatre personnes, & apres on fraploit quelques coups sur le dos avec vn baston, ou vne espece de canne, qu'ils appellent *Rotan*, qui vient de Bengale: ce qui emporte la peau, & la marque & la flétrisseure en demeure à iamais, afin qu'ils soient remarquez pour auoir déplu au Roy. I'ay aussi obserué pour ce qui concerne la forme de leur iustice, qu'ils ne mettent point par écrit les procez & les differents en fait de crimes, ny les accusations, ny les depositions, ny les iugemens, le tout estant fort prompt & sommaire: non pas même en matiere ciuile, si ce n'estoit qu'il s'agist de fonds d'heritage, ou des arbres de Cocos, qui sont immeubles, & que le Pandiare ou les Naybes rendissent quelque iugement. Car en ce cas ils bailleroient lettres scellées de leur cachet avec de l'ancre, car ie n'ay iamais veu vser de cire entr'eux pour cacheter & sceller, & cela pour seruir de témoignage à leurs descendans, à ce que desormais, ny celuy qui a obtenu gain de cause, ny ses heritiers n'en puissent estre inquietez.

## C H A P I T R E X V.

*Distinction du peuple, de la Noblesse, des grands offices & dignitez, & de leur rang.*

**P**Our ce qui est de l'ordre & distinction de tout le peuple selon les conditions & les qualitez, il faut remarquer qu'il y a quatre sortes de personnes. En la premiere on comprend le Roy appellé *Rasquan*, & la Reyne ditte *Renequillaque*, avec ceux qui sont de la race & des Roys precedens, Princes appel-



lez *Calans* : Princesses ou *Caménaz*, & grands Seigneurs. Le second ordre est celuy des dignitez, offices & grades, que le Roy distribué, en quoy pareillement le rang est fort soigneusement obserué. Le troisieme la Noblesse. Le quatriesme, le commun peuple. Noblesse. Je commenceray par le troisieme, qui est le rang que la naissance donne à quelques-vns, les separant du commun peuple : les dignitez & les offices sont casuelles & en l'exterieur. Il y a grand nombre de nobles esendus çà & là par les isles. Ceux qui ne sont point nobles n'oseroient s'asseoir avec eux, ny mesme en la presence d'un noble, tant qu'il est debout : & de si loin qu'ils voyent un plus qu'eux venir derriere, il faut qu'ils attendent, & qu'ils le laissent passer deuant. Mesmes il tenoit quelque piece de toille sur son espaule, ou quelque autre chose, il la mettroit bas. Les femmes nobles, quoy que mariées à des personnes de condition inferieure, & non nobles, ne perdent pas leur rang : mesme les enfans qui en sont issus sont nobles par le moyen de leur mere, bien que leur pere fust de vile condition. Aussi les femmes de basse qualité mariées à des nobles ne sont pas annoblies par leurs maris, & elles retiennent leur premier rang, chacun demeure en sa condition, & il n'y a point de confusion pour ce regard. Mais outre la noblesse qui vient de race, le Roy annoblit ceux qu'il veut. Lors que cela arriue, le Roy outre les lettres qu'il octroye, enuoye un de ses Officiers destiné à cela, lequel en fait la publication par toute l'isle, au son d'une maniere de cloche, qui est une plaque de fonte, sur laquelle on frappe avec un marteau. Quant aux dignitez, voicy les principales, & leur rang. Apres le Roy sont les Princes de son Sang, & qui sont descendus des autres Roys ses predecesseurs, quoy que de race diuerse, qui sont tous fort honorez & respectez. Puis les grands officiers du royaume : sçauoir le *Quilaque*, que nous pouons dire Lieutenant General du Roy : parce qu'apres le Roy & en son absence, Grands offices. c'est le plus puissant au gouvernement de l'Estat, & sans l'aduis duquel il ne se passe rien. Aussi si le Roy veut faire obseruer ou executer quelque chose ; certuy-cy est le premier que le Roy depute, & auquel il adresse ses commandemens. Il y en a un autre appellé *Parénas* qui est de grande autorité : un *Endequery*, dont l'office est d'estre tousiours aupres du Roy, & le conseiller en toutes les occasions & affaires qui se presentent. De plus celuy qui a la charge de la marine, que



nous pourrions dire Amiral, nommé *Velannas*. L'en ay desia dit quelque chose cy. dessus. C'est luy qui prend garde aux nauires qui arriuent, & aux marchandises qu'ils apportent; ayant le soin de faire loger les estrangers, & solliciter pour eux; & generalement il a l'œil à tout ce qui concerne le fait de la marine, & de ce qui vient par mer. Mesme il a coustume de venir aux nauires qui arriuent, iusques aux plus petites barques, quand ce seroit de ceux du pays, & y prendre le gouuernail, qu'il fait porter au logis du Roy, de peur qu'ils ne s'en aillent sans congé. Sous luy sont deux sergens, appelez *Mirvaires*, qui prennent garde aux vaisseaux qui arriuent, & qui luy en rendent compte, executans ses commandemens, & ceux du Roy, sur le commun peuple. Ces sergens sont connus, parce qu'ils portent en la main vn gros baston de canne de Bengale, ce qu'aucun autre qu'eux n'oseroit porter. Il y a aussi vn General sur toute la gendarmerie, nommé *Dorimenaz*, qui a vn Lieutenant, qu'on dit *Acouraz*.

Outre ceux-là il y a vn Chancelier, appellé *Manpas*, qui ap- pose à toutes les lettres le cachet du Roy, qui n'est autre chose que son nom en Arabe, graué en argent, qu'il trempe dans de l'ancre & l'imprime sur le papier. Le Secretaire s'appelle *Carans*, l'Intendant des finances *Mas bandery*, & les Theoriers *Rans bandery*, outre diuers autres offices moindres, qu'il seroit superflu d'expliquer par le menu. Il est à remarquer que tous ces grands susnommez sont souuent appelez pour donner conseil au Roy, quand il luy plaist, avec six personnes d'aage & d'experience des plus grands & des plus entendus, nommez *Mouscoulis*, c'est à dire Anciens, desquels i'ay desia parlé, qui sont nommez par le Roy, & esleus & deputez par les autres grands, pour assister tousiours le Roy, & le conseiller en toutes occasions, sans qu'il soit besoin d'appeller à tout propos tous ceux qui sont du conseil; bref pour manier toutes sortes d'affaires, & estre à toutes heures prests pour faire & executer la volonté du Roy. Mesme ce sont les six Anciens qui rendent la Iustice dans le Palais à ceux qui se sont plaints au Roy, comme n'ayant pas esté satisfaits par les iugemens des Naybes & du Pandiare. Ils commandent à six compagnies de gens de guerre, chacun à la sienne.

Il y a plusieurs autres dignitez de diuers degrez que le Roy donne



donne aux nobles qu'il fauorise, ausquels certaines isles sont assignées pour leur pension & pour leurs gages, comme à tous ceux que i'ay dit cy-dessus, qui plus, qui moins, selon son rang & sa qualiré: nous pouuons dire que c'est comme icy les qualitez de Comte, Marquis, Baron, & semblables. Mais outre les rentes & les reuenus de certaines isles attribuez aux officiers cy-dessus, le Roy leur donne encore du ris pour leur prouision, comme aussi à ses soldats, ce qui sert de solde, avec les tributs & peages des barques & des nauires qui viennent trafiquer aux Maldiuës, que le Roy leur laisse pour leur entretien, outre quelques petits presens qu'il leur fait à certains iours. C'est tout l'honneur en ces pays-là, que de manger du ris du Roy, & d'estre au nombre de ses officiers; sans cela vn homme est peu estimé, pour noble qu'il fust. Tellement qu'apres les officiers, les soldats sont les plus honorez & priuilegiez, & on fait peu de cas d'un gentil homme, s'il n'est enroollé dans la gendarmerie.

Cette gendarmerie consiste aux soldats de la garde du Roy, qui sont au nombre de six cens, diuisez en six compagnies, com-  
Gendarmes  
rie.  
mandées par les six Mouscoulis ou Anciens; en dix autres grandes compagnies entretenues. Ces dix compagnies ont chacune vn Capitaine des plus grands Seigneurs du Royaume. Ceux là ne sont pas la garde, mais ils seruent le Roy quand il a affaire, non seulement de soldats pour marcher ou combattre, mais aussi pour faire tout ce qu'il commande, comme de mettre vn nauire en mer, le tirer à sec sur terre, ou tel autre grand travail où on a besoin d'hommes, iusques à bastir le palais du Roy, si besoin estoit, ou pour dresser quelque autre ouurage & edifice pour le Roy. On les appelle & on les fait assembler au son de cette cloche que i'ay dit. Ils sont diuisez en deux parties: car il y en a cinq compagnies qui sont plus honorables, où on n'admet que les nobles; & aux cinq compagnies dernieres, il y entre toutes sortes de personnes, & ils sont moins estimez aussi ont ils plus de solde que les autres. Il y a plusieurs isles dont le reuenue est affecté au payement de ces compagnies, Ils ont beaucoup de priuileges, entr'autres qu'aucun n'oseroit leur toucher, & qu'ils peuuent s'habiller d'une autre façon que les autres, porter vn gros anneau d'or au doigt pour ayder à tirer de l'arc, ce qui n'est permis qu'à eux, & en vn



mot, d'estre plus braues & mieux vestus. De sorte qu'il y a fort peu de personnes de moyens qui ne desirent y entrer : mais il faut auoir permission du roy. Dauantage il couste pour y entrer soixante larins, vingt au roy pour la permission, & quarante à départir à la compagnie dans laquelle on doit estre. Les esclaves pourtant ne peuuent y entrer, ny ceux qui se meslent de cueillir & tirer la substance & les commoditez de l'arbre de Cocos, & autres sortes de gens vils & mecaniques, & generallyment tous ceux qui ne sçauent lire ny escrire, ny ceux qui seruent les autres. Au reste la plus-part des offices s'achetent du roy. Ils sont fort recherchez par les riches, à cause de l'honneur, de l'autorité, & de la puissance qu'ils ont sur les autres, mais on ne les peut pas reuendre, ceder ny resigner.

Tous ces Insulaires n'ont qu'un nom, sans aucun surnom ou nom de famille, & ils vsent frequemment de ces noms *Mahomet, Haly, Hussum, Assan, Ibrahim*, & autres semblables, mais pour se recognoistre ils se distinguent par leur qualité, qu'on adiouste à la fin du nom, comme les nobles de race adioustent à leur nom *Tacourou*, ce qui les fait remarquer tels qu'ils sont, & leurs femmes *Bybis* outre qu'ils mettent encore le nom de l'isle qui est à eux. Ceux qui ne sont nobles que par leur office ou par leur qualité, se disent *Calloques*, & leurs femmes & leurs filles *Camullogues*. De ce nom vsent non seulement les Officiers que j'ay nommez, & autres seruans actuellement & prenants gages, mais aussi plusieurs qui obtiennent du Roy des qualitez vacantes, pour estre separez du commun, auoir un rang particulier, & estre plus respectez. Ce qui s'achete du roy assez chèrement, d'autant mesme que ces noms & qualitez sont limitées à certain nombre, & ne vont pas iusques à l'infiny, afin que cet honneur estant communiqué à peu de personnes, il en soit plus prisé, & qu'il ne s'auilisse pas si tost. Le commun peuple s'appelle avec son nom propre du mot de *Callo* : & on adiouste encore le mestier & la condition dont il est, & leurs femmes & filles *Camulo*.



## CHAPITRE XVI.

*Du Palais du Roy, & sa description. De sa façon de viure, & de Reines ses femmes.*

**P**OUR traiter maintenant du Palais du Roy & en faire la description, il a esté dit plusieurs fois auparavant que le Roy fait sa demeure ordinaire en l'isle de Malé, qui est par ce moyen capitale de toutes les autres isles, & que son palais y est.

Il est construiet de pierre, composé de plusieurs demeures fort propres & bien basties, toutesfois sans grand ornement d'architecture, & à vn seul estage. Autour il y a des vergers & des iardins, où il ya des fontaines, & des reseruoirs d'eau, enclos de murailles & pauez par le bas de grandes pierres bien polies. Ces lieux sont gardez continuellement par des gens qui sont ordonnez pour cela, d'autant que c'est où le Roy & les Reines se lauent, estant estroitement defendu à toutes autres personnes de se lauer-là.

Descrip-  
tion du  
Palais du  
Roy.

En l'enclos de ce Palais, appellé en leur langue *gandoyre*, qui est de grande estenduë, il y a plusieurs logemens, & il y a autant de cours, au milieu de toutes lesquelles il y a vn puits garny de belles pierres blanches. Dans l'vne de ces cours sont les deux magazins du Roy, l'vn où il met ses canons, & en l'autre toutes autres sortes d'armes.

A l'entrée du Palais il y a vn corps de garde, où on void quelques pieces de canon & plusieurs especes d'armes. Le portail est fait comme vne tour quarrée, sur le haut duquel les iours de feste les ioüeurs d'instrumens iouent & chantent, comme i'ay desia dit.

Portail.

De là on trouue vne premiere sale, où se tiennent les soldats: plus auant on trouue vne autre grand salle pour les Seigneurs, Gentils-hommes & personnes de qualité. Car personne ny Seigneur, ny Gentil-homme, ny moins du commun peuple, soit homme ou garçon, femme ou fille, n'oseroit passer plus auant, excepté les officiers domestiques du Roy & des Reines, & leurs esclaves & seruiteurs. Voicy comme ces salles sont dref-

Salé des  
gardes.

Salé des  
seigneurs.



ices. Le pavé est eslevé de trois pieds sur terre, & planchayé de bois bien proprement assemblé & bien poly. C'est pour remédier aux fourmis que cela est ainsi haussé. On en fait de mesme par toutes les maisons du pays, sinon qu'on peut s'imaginer que s'il doit y avoir quelque chose de mieux dressé, c'est là au Palais du Roy. Le plancher est puis apres tout couvert d'une petite natte qui se fait en ces isles, entre-lassée de diverses couleurs, avec des chiffres & autres façons fort mignonnement faits, ce qui est tres-beau à voir. Les parois sont tendus de tapisserie de soye. Au dessus le plat-fond est aussi reuestu de tapisserie de soye, de laquelle pendent à l'entour de belles franges comme d'une courtine. Le Roy avoit fait estendre sur ce plat-fond en la salle des soldats & des estrangers, la grande enseigne & banniere de nostre navire qui estoit bleüe où les armes de France estoient dessus en or fort bien faites. Il estimoit cette piece grandement, & il la monstroït par excellence aux estrangers, & souvent il me faisoit expliquer ce qui estoit représenté en ces armes, ce qui n'estoit pas sans faire admirer la puissance de nostre roy. En ces salles, sur le lieu où le roy s'assid, il y a une autre forme de plat-fond ou de courtine plus riche, sous laquelle il y a une place large releuée de deux pieds, couverte d'un grand tapis, surquoy il s'assid les pieds croisez : car ils n'y sent point d'autres sieges. Sur les nattes par toute la salle, les Seigneurs qui viennent faire la cour, s'assoient en mesme sorte.

Manere  
de faire  
la cour.

En cette seance ils obseruent exactement l'ordre des dignitez : car ceux qui sont de moindre estoife, demeurent debout, si le roy, ou les plus grands qui se trouvent-là en son absence, ne leur commandent des'asseoir. Les places les plus proches du lieu où le roy a accoustumé de s'asseoir sont les plus honorables, & ainsi à proportion. Car les Gentils-hommes de l'isle de Malé & les autres courtisans ordinaires, qui sont tenus de venir saluer le roy tous les iours apres midy, s'arrestent & s'asseoyent en cette seconde sale, & ne peuent passer plus avant, s'amusans à deuiser les uns avec les autres, attendant que le roy sorte, ou qu'il se presente quelque officier domestique, par lequel ils font dire au roy, qu'ils sont venus pour le saluer, ou ce qu'ils demandent & desirent de luy. C'est la maniere de faire la cour en ce pays-là.



Quelquesfois le Roy leur enuoye pendât qu'ils sont là assis, des plats pleins de berrtel & des fruicts, ce qu'ils tiennent à grand honneur & faueur. En huit ou quinze iours vne fois, quand le Roy s'aduise, il vient s'assoir en cette sale, pour les voir deuiser, se conseiller avec eux, soit d'affaires ou autrement. Quant à la Noblesse des autres isles, dont il y en a grand nombre, ils viennent souuent à la Cour, & obseruent les mesmes choses que ceux de l'isle de Malé, & les ordinaires: mais ils ne viennent pas vnefois de nouueau qu'ils n'y apportent des presens: car personne n'est admis à saluer le Roy, soit noble ou marchand, qu'il ne luy porte quelque present. Il y a mesme des Seigneurs qui ont des isles qu'ils reconnoissent du Roy, & qui en apportent le tribut. Par cette maniere d'offrir des presens, vn homme sçait facilement s'il est en grace ou non; car si le Roy fait prendre son present, il est assuré d'estre bien voulu, mais s'il ne le reçoit pas, ou s'il ne dit mot à celuy qui luy vient annoncer l'arriuée & le salut de quelqu'un, c'est vn signe tres-certain d'estre en disgrâce. Quand le Roy reçoit des estrangers, c'est en la grande & premiere sale, où se tiennent les gardes.

Les chambres & demeures interieures du Roy sont aussi bien ornées, tapissées de tapisserie de soye, enrichie d'ouurages, de fleurs & de ramages d'or, & de diuerses couleurs: ce qui esblouyt la veüe, tant par la richesse de l'or & des couleurs, que par la beauté de l'ouurage. Ces tapisseries viennent pour la pluspart de la Chine, de Bengale, de Masulipatan, & S. Thome, & il s'en fait mesme aux Maldiuës. Le peuple vse de tapisserie de cotton, qui est composée de pieces de toiles de cotton de toutes couleurs, qu'ils entremeslent diuersement les vnes parmy les autres, surquoy ils font encore des façons & des figures avec des coustures & des pieces raportées cousues. Il vient aussi de Bengale vne maniere de tapisserie de toile peinte dessus & diuersifiée de couleurs, ce qui est bien agreable. Ils les appellent *Iader*.

Les lits sont suspendus en l'air par quatre cordes à vne barre qui est soustenuë par deux pilliers: les coussins & les draps sont faits de cotton & de soye, le tout couuert de precieuses courtines de soye & de drap d'or. On fait les lits du Roy, des grands & des plus riches en cette forme, d'autant qu'ils se font

Chambre  
& leurs pa-  
rales.

Tapisserie.



branler & bercer plus aisément. Mesme ils ont accoustumé quand ils sont couchez, de se faire manier & remuer le corps par leurs gens, & se faire frotter doucement, & battre à petits coups des deux mains ensemble, disans que cela est fort vtile à leur mal de ratte, & leur en fait cesser la douleur. Ils disent aussi que cela les endort plustost, & leur fait oublier la douleur de la partie batuë & frotée. Le commun des domestiques du Roy couche en des coussins de cotton posez sur des ais montez à quatre pilliers de quatre pieds de haut.

Habille-  
ment du  
Roy

L'habillement ordinaire de ce Roy, c'estoit vne robe de cotton, fort blanche & fine, ou à mieux dire, vne casaque descendant iusques à la ceinture, ou vn peu plus bas, bordée de blanc & de bleu, fermée pardeuant, avec des boutons d'or massif. Avec cela il portoit vne piece de taffetas rouge bordée, qui luy prenoit depuis la ceinture iusques aux talons. Ce taffetas estoit ceint d'une longue & large ceinture de soye rouge avec des franges d'or, & d'une grosse chaisne d'or fermée au deuant d'une grande enseigne plus large que la main, de pierrieres les plus exquisés qu'on scauroit voir. Il portoit aussi vn cousteau à la mode du pays, mais qui estoit richement trauillé. Il mettoit sur sa teste vn petit bonnet d'escarlatta rouge, ce qui est fort prisé en ce pays-là & n'est permis qu'au Roy. Ce bonnet estoit tout passémenté dor, & sur le haut il y auoit vn gros bouton d'or avec quelque pierre precieuse, qui signifie quelque marque royale, & tout autour vn turban de soye rouge, comme sa ceinture. Encore que les plus grands, comme il a esté dit, & les soldats se plaisent à porter de grands cheveux, neantmoins il se faisoit razer toutes les semaines. Il demouroit toujours nuës iambes, comme les autres, & il portoit seulement en ses pieds des pantouffes de cuyr doré qu'on apporte d'Arabie, & qui sont faïtes en forme de sandalles; de quoy aucun de son Royaume, de quelque qualité qu'il soit, n'oseroit se seruir, excepté les reines & les Princesses ses parentes. Pour le regard des Princes, encore qu'ils le peussent, & qu'ils en eussent facilement la permission, ils ne veulent pourtant s'en seruir, si ce n'est de certaines sandalles de bois dans le logis seulement, laissant au Roy cette marque & difference pour le discerner d'avec eux, encore qu'il en ait vn autre qui le fasse assez remarquer. Car quand il sort, on luy porte vn garde soleil ou vn



parasol blanc, qui est la principale marque de sa Maïesté, qui n'est & ne seroit permise à aucun, quel qu'il fust, excepté aux estrangers, que i'ay dit auoir ce priuilege de s'habiller & de porter tout ce qu'ils veulent. Il y a tousiours aupres du Roy vn page qui tient vn esuentail, vn qui porte l'espée du Roy toute nuë & vne rondache, vn autre qui tient vne boëtte pleine de bettel & d'arecqua, dont il prend à toute heure. Vn Docteur de la loy le suit aussi, & il ne le perd gueres de veüe, lisant vn liure en sa presence, & l'admonestant de sa religion.

A table, où il mange seul, il est seruy par les principaux de la maison en la mesme forme que i'ay cy-deuant descrite des particuliers, sinon que c'est encore avec plus de soin des seruiteurs, avec plus d'honneur & de reuerence. Sa vaisselle n'est pas d'or ny d'argent, parce que leur loy le defend; mais de pourcelaine, ou d'autres façons venans de la Chine, ou de cuyure, qu'ils façonnent & qu'ils font proprement aux Maldiuës, & des boëttes de bois verny & lacré.

Son exercice & son passe-temps ordinaire n'estoit pas de sortir souuent dehors & d'aller pescher, comme faisoient, à ce que i'ay appris des insulaires, les Rois ses predecesseurs, mais de demeurer la plupart du temps enfermé en son Palais à entretenir les reines, voir ses courtisans, & de voir trauailler plusieurs ouuriers & artisans, comme des peintres, des orfevres, des brodeurs, des cousteliers, des faiseurs de chapelets, des tourneurs, des menuisiers, des armuriers & d'autres diuerses sortes, tous lesquels il tenoit en son Palais, & il leur fournissoit de la matiere pour trauailler, les payant de leur ouurage & de leur trauail à mesure qu'ils le luy rendoient parfait, ce qu'il regardoit curieusement en diuers lieux de son Palais, & il en faisoit quelquefois des presens. Cette occupation luy plaisoit fort, & luy faisoit passer bien du temps. Aussi il trauailloit luy mesme, & il disoit ordinairement que c'estoit peché de demeurer sans rien faire. Il auoit l'esprit prompt & vif, & il sçauoit beaucoup de choses, mesmes il trauailloit à diuers mestiers & ouurages. Au reste il estoit extremement curieux de tousiours apprendre. Il recherchoit ceux qui estoient excellens en quelque chose. S'il se rencontroit quelque estranger qui sceust ce que ny luy ny ses Insulaires ne sceussent pas, il le caressoit fort, afin qu'il luy monstrest son art.

Exercice  
du Roy.



Sortant de son Palais, il est accompagné de ses soldats, dont il en entre en garde tous les iours cent. Le iour du Vendredy quand il va à la Mesquite, c'est en bel ordre & en maniere de pompe, comme nous en auons desia dit quelque chose cy dessus, car les soldats vont de rang vne partie deuant & vne partie derriere luy: ses officiers ordinaires pareillement, & les plus apparens de sa Cour, les tambours, les fleustes, les trompettes & les autres instrumens sonnent, avec vne harmonie assez agreable. Apres le seruice fait il s'en retourne au Palais en meisme ordre, les soldats marchent au son des instrumens en se iouant & sautant deuant le roy, avec leurs armes, & ils tirent des coups d'espée sur la rondache des vns & des autres: enquoy ils monstrent leur adresse; non pas tous ensemble pour euitier confusion, mais deux à la fois seulement, & ainsi les vns apres les autres sans cesser. Le peuple de l'isle qui a assisté à la feste, le reconduit aussi, & ce seroit honte à quelqu'un de n'y aller pas. Quand le roy est arriué en son Palais, il retient à disner le Pandiare, les Naybes, les Catibes, & les Moudins & les principaux Seigneurs, Gentils-hommes & soldats qu'il choisit diuersement, & apres le disner il s'occupoit à rendre la Iustice. Au reste quand le Roy sortoit il alloit tousiours à pied (aussi par toutes ces isles il n'y a point de cheuaux ny aucunes bestes de monture) sinon qu'il se fist porter dans vne chaise sur l'espaule de ses esclaves; mais c'estoit rarement, ou presque point, parce qu'estât fort & dispos, il aimoit mieulx aller à pied. Joint à cela que l'isle est petite & de peu d'estendue. En l'isle de Malé, & moins encore ailleurs, il n'y a point de paué par les rues & par les chemins: c'est pourquoy les habitans sont suiets à les nettoier, & empescher que l'herbe n'y croisse, principalement aux festes, & lors qu'ils scauent que le roy ou les reines doiuent sortir & aller par l'isle, dont ils sont fort soigneux.

Le Roy allant par la rue, le peuple en quitte vn costé & le laisse vuide, se retirant tout de l'autre costé, afin que là où le Roy passe il n'y ait personne, car le Roy ne passe & ne se tient iamais entre deux personnes, & on prend bien garde de ne le pas toucher. Les grands Seigneurs en vsent de meisme en leurs terres à l'égard de leurs inferieurs.

Il est aussi à remarquer que quand on parle au roy, ou aux Reines, & à leurs enfans & Princes du sang, ou bien qu'on parle d'eux



le d'eux à d'autres personnes & de ce qu'ils font, c'est en autres termes, qui ne seruent qu'à cela, & qu'on n'oseroit auoir appliqué à d'autres: comme par exemple, si on dit d'un homme il dort, si c'est du Roy, on dira il sommeille, ou il repose, ce qui ne se dit iamais sinon en parlant du Roy.

Les femmes du Roy sont vestuës en mesme façon que i'ay Des Reines. décrit cy-dessus les grandes Dames, excepté seulement qu'elles sont plus couuertes d'or, de perles, de pierreries & de richesses aux pendans d'oreilles, aux chaisnes d'or, aux bracelets & carquans sur le col, sur les bras & sur les iambes.

Les Dames, femmes & filles des grands Seigneurs de l'isle, sont tenuës de les venir voir le soir, passer le temps avec elles, & leur porter des presens.

Quelques fois les Reines sortent dehors: mais c'est rarement, & lors il y a des femmes & des esclaves qui vont bien loin deuant aduertir les hommes qu'ils se retirent, & qu'ils ne paroissent pas au chemin; ains seulement les femmes. Comme de fait les femmes s'assemblent par leurs quartiers & cantons, & viennent au deuant avec de petits presens, comme de fleurs & de fruits. Il y a quatre femmes principales qui portent sur la teste des Reines vne courtine de soye ballant en terre, tellement qu'on ne les peut voir.

Estant grosses, elles sortent aussi pour aller se baigner en la mer, cōme tous les autres femmes: car c'est la coustume du païs & elles tiennent que cela est fort sain. Pour cét effet on dresse en la mer comme vn petit parquet & vn enclos de pieux & de piquets, qu'on couure de toile tout autour, & là les Reines & les plus grandes Dames se baignent à leur aise: puis elles viennent sur le bord en vne autre petite maison aussi faite exprès, où elles se baignent derechef en vn autre bain d'eau douce bien préparé.

Dans les chambres des Reines, princesses & grandes Dames, l'on n'y void point de iour, & il n'y a point d'autre clarté que celle des lampes qui y demeurent continuellement allumées. Elles se retirent en vn endroit de la chambre, estans enfermées de quatre ou cinq rangs de tapisseries, qu'il faut leuer auparavant que d'arriuer où elles sont: mais il n'y a homme ny femme, soit domestique soit de dehors, enfin qui que ce soit, qui osast leuer la dernière, mesmes encore qu'elles ne soient pas cou-



chées, ny qu'elles ne prennent pas leurs repas, bref encore qu'elles soient sans rien faire. Il faut auparavant tousser, & dire qui c'est, & puis elles appellent ou renuoyent quand bon leur semble. Au reste i'obmettois à dire que toutes les femmes & filles lors qu'elles se couchent, ne font qu'oster leur robe, & laissent leurs toiles autour de la ceinture, mais ce sont toiles qui sont destinées seulement pour la nuit, les hommes en font de mesme & n'en oseroient pas vser autrement.

## CHAPITRE XVII.

*Des reuenus du Roy, de la monnoye, du trafic & du commerce des Maldives, & des marchandises qu'on en emporte, & qu'on y apporte.*

R. u. e. n. u. s.  
du Roy.

**L**Es reuenus du Roy consistent en son domaine, duquel dépendent plusieurs isles en seigneurie, puis aux redevances que ses suiets luy payent des fruits qui croissent au païs, à sçavoir la cinquiesme partie des graines qui se sement. Pour les Cocos & pour les Limons on en doit au Roy quelque partie, mais on en compose pour toute l'année à certaine quantité de miel ou de fruit. Outre ces droits, le Roy impose à ses suiets vne taille ordinaire selon leurs moyens, qui consiste en cordes de Cocos, aux coquilles nommées *Boly*, dont i'ay parlé, & en poisson sec, és isles où il abonde dauantage, & où la pesche est la meilleure. Car on ne luy baille point d'argent pour ses tailles & redevances, sinon quand on achete des estats & des offices, ou pour obtenir la permission de porter des braueries. Aussi il charge les habitans des isles de luy faire & fournir par an tant de toiles de coton, dont il baille le coton écreu, ce qui sert pour ses soldats, auxquels il donne trois fois l'an des toiles outre leur solde. Le reuenue du Roy consiste aussi en marchandise. Car tous les nauires qui abordent là s'adressent premierement à luy, & luy déclarent ce qu'ils ont apporté, puis il compose avec eux à certain prix de ce qu'il veut prendre, qui est le plus souvent la meilleure partie: apres le peuple en achete à vn prix qui est estably plus cher que celui du Roy: & puis le Roy enuoye distribuer sa marchandise par les isles aux plus riches, au prix qu'il veut, quoy qu'ils n'en eussent que faire, prenant d'eux en contr'eschange la marchandise dont il a affaire à meilleur prix.



de la moitié qu'elle ne vaut. Il enuoye aussi fort souuent des nauires aux pais estrangers, chargez des marchandises de son isle. Ce qui fait qu'on ne peut dire certainement son reuenue, parce qu'il consiste en chose incertaine, vne fois plus, vne fois moins, quelquesfois il y a de la perte, principalement quand ses nauires se perdent, & n'arriuent où ne viennent pas à bon port.

Le Roy outre ces reuenus a de certains droits qui luy sont affectez: comme tout ce qui se trouue au bord de la mer appartient au Roy, & il n'y a personne qui oſast y auoir touché pour le retenir, mais on est tenu de le recueillir & de luy apporter, soit de quelque nauire qui se perde, pieces de bois, coffres & autres aduantures: soit de l'ambre gris, qu'ils appellent *Gomen*, & estant préparé *Meuware*; dont il en arriue là vne plus grande quantité, qu'en aucune partie des Indes Orientales: car il appartient au Roy, & nul n'oseroit le retenir qu'il n'eust le poing couppe. Il en est ainsi d'une certaine noix que la mer iette quelquesfois à bord, qui est grosse comme la teste d'un homme, qu'on pourroit comparer à deux gros melons ioints ensemble. Ils la nomment *Tauarcarré*, & ils tiennent que cela vient de quelques arbres qui sont sous la mer. Les Portugais la nomment Cocos des Maldives: c'est vne chose fort medecinale & de grand prix. Souuent à l'occasion de ce *Tauarcarré*, ou bien de l'ambre gris & noir, comme il s'en trouue aussi, les gens & les officiers du Roy maltraitent de pauures gens quand ils les soupçonnent d'en auoir trouué: & mesme quand on veut faire déplaisir à un homme, on luy impute & on l'accuse de cela, comme on fait icy de la fausse monnoye, afin qu'il en soit recherché: & quand quelqu'un deuiet riche tout à coup & en peu de temps, on dit communement qu'il a trouué du *Tauarcarré* ou de l'ambre, comme si c'estoit un thresor. Il se pesche aussi du corail noir en quantité, qui appartient au Roy, qui tient plusieurs hommes gagez pour faire cette pesche.

La monnoye du Royaume n'est que d'argent & d'une sorte. Ce sont des pieces d'argent qu'ils appellent *larins*, de valeur de huit sols ou enuiron de nostre monnoye, comme i'ay desia dit, longues comme le doigt, mais redoublées. Le Roy les fait battre en son isle, & il y fait imprimer son nom en lettres Arabesques. Les autres monnoyes sont estrangeres & y ont cours, mais on ne les met qu'à leur iuste valeur, & au iuste poids, &



seulement l'or ou l'argent, toutes autres sortes de monnoyes qui n'en sont pas sont reietées. Et de fait en l'Inde & aux environs, où il y a plusieurs Royaumes & Seigneuries, il y a aussi grande diuersité de monnoye de marque & de caractère, non seulement d'or ou d'argent, mais aussi d'un autre métal qui s'appelle *Calin*, qui est blanc comme de l'estain, & qui est plus dur, plus pur & plus beau, & dont on fait grand estat aux Indes. Ils s'en fait aussi de fer. Pour cette espee de monnoye elle ne se met que dans les terres du Prince qui la fait: tellement qu'en cela il y a vne grande diuersité, à cause de la multitude des Seigneuries: en telle sorte que les Portugais de Goa en battent de *Calin* ou de fer, qui ne seruiroit de rien en Portugal, non pas mesme en la ville de Cochin qui est aussi à eux dans les Indes, & qui n'est pas loin de Goa: d'autant que là ils font pareillement courir vne monnoye particuliere. Mais l'or ou l'argent de quelque marque & caractère qu'il soit, se prend par tous les Royaumes, selon la iuste valeur, laquelle toutefois est beaucoup differente de la nostre; car l'argent y est fort estimé, & bien plus cher & plus haut que par deçà, & l'or plus bas. Les reales d'Espagne y sont en prix, & ils en trouuent l'argent fort bon. Pour retourner aux Maldives, le Roy ne fait faire que des larins, d'autres pieces de moindre valeur il ne s'y en fait point; tellement que pour l'effect de leur trafic, ils couppent l'argent & en baillent au poids la valeur de la marchandise achetée: ce qui ne se fait pourrât pas sans perte; car en couppant le larin, on en perd la douzieme partie. Ils ne prennent aucune piece d'argent qu'ils ne l'ayent pesée & mise dans le feu, pour en esprouer la bonté: & chacun a vn poids en sa maison pour cet effect. Aussi au lieu de billon & menuë monnoye, ils vsent de coquilles dont j'ay cy-deuant touché quelque chose, & j'en parleray incessamment; les douze mille valent vn larin. Au reste l'or & l'argent vient tout de dehors; & il n'y a aucune mine en ces isles. En tous les marchez publics & en leurs commerces particuliers, ils vsent fort souuent d'eschange de chose à autre.

Trafic &  
marchan-  
dise.

Le trafic est grand aux Maldives, & elles sont fort fréquentées pour la marchandise. De tous costez on y void arriuer des marchands, comme des Malabares, de Barcelor, Onor, Bacaller, Cananor, Calecur, Tananor, Cochin, Coilam, Caël, des Guzerattes, de Cambaye, de Surat, & de Chaul, des Arabes, des



Perfes, de ceux de Bengale, de S. Thomé & de Masulipatan, de Ceylan & de Sumatra, lesquels y apportent les marchandises qui y sont estimées & dont on a besoin, & en recompense enleuent ce dont les isles des Maldives abondent. Premièrement de l'arbre de Cocos, qui vient en ces isles naturellement sans estre cultiné, il s'en fait de plusieurs sortes de choses que les estrangers recherchent: cōme les cordages dont on équipe tous les nauires des Indes; le fruit de Cocos, qu'on transporte en telle quantité aux costes d'Arabie & de Malabar, & par toute l'Inde, qu'il s'en charge tous les ans plus de cent nauires, comme aussi de l'huyle & du miel du mesme arbre, & des tissus de feuilles de cēt arbre qui seruent à faire des voiles. Mais le plus grand trafic, c'est des cordages.

Marchan-  
dises qu'on  
tran-  
porte  
des Mal-  
dives.

Il y a vne autre sorte de richesse aux isles Maldives: ce sōt certaines petites coquilles où il y a vn petit animal, grosses comme le bout du petit doigt, toutes blanches, fort polies & éclatantes, qui ne se peschent que deux fois le mois, trois iours deuant, & trois iours apres la nouuelle Lune, autant à la pleine, & il ne s'en trouueroit pas vne en autre saison. Ce sont les femmes qui les recueillent sur les sables & les basses de la mer, estans en l'eau iusqu'à la ceinture. On les appelle *Boly*, & ils s'en transporte vne quantité effroyable de tous costez, de telle sorte que i'en ay veu charger par an trente ou quarante nauires entiers sans autre charge. Tout cela va en Bengale: car c'est seulement là qu'on les debite chèrement & en quantité. Ceux de Bengale en font tant d'estat, qu'ils s'en seruent de monnoye commune, encore qu'ils ayent de l'or & de l'argent, & assez d'autres metaux: & ce qui est plus merueilleux, c'est que les Roys & les grands Seigneurs font bastir des lieux expres pour y assembler ces coquilles, & en font vne partie de leur thresor. Tous les marchands des autres endroits de l'Inde en enleuent quantité d'ordinaire pour porter en Bengale, où ils ont iournellement affaire: car il n'en croist point autre part qu'aux Maldives, & par cette occasion elles ont aussi leur prix, ou seruent de menuë monnoye, comme i'ay dit. Quand i'arri-  
uay en l'isle de Malé la premiere fois, il y auoit vn nauire à l'ancre de Cochin, ville des Portugais, du port de quatre cens tonneaux, le Capitaine & les marchands estoient Mestifs, les autres Indiens Christianisez, tous habillez à la Portugaise, & ils

Coquilles.



venoient seulement pour se charger de ces coquilles & de là les porter en Bengale. Ils donnoient vingt coquetées de ris, pour vn paquet de coquilles: car tous ces Bolys sont mis par paquets du nombre de douze mille, à sçauoir en petites corbeilles faites de feuille de Cocos à claire voye, garnies par dedans de toile du mesme arbre de Cocos, de peur que les coquilles ne tombent. Ces paquets ou corbeilles de douze mille se baillent là comme icy des sacs d'argent, qui entre marchands se tiennent tous comptez & non d'autres: car ils sont si adroits à compter qu'en moins de rien ils ont compté par le menu vn de ces paquets. Aussi en Cambaye & par tout l'Inde, ils enchassent des plus iolies & des plus belles de ces coquilles par tous leurs meubles, comme des pieces de marbre ou des pierres fines.

Poissons.

Les Maldiuës sont aussi grandement abondantes en poissons de toutes sortes, comme i'ay dit auparauant. La pesche y est si riche, que non seulement ils en ont pour viure tout leur saoul, mais aussi ils en vendent vne grande quantité de cuit & seché aux estrangers. Cela est si fort recherché, que de tous les costez de l'Inde cette marchandise est en estime, notamment en Sumatra, où on en meine des nauires chargez.

Tortuës,

On estime aussi fort aux Indes les escailles de tortuës, qu'ils nomment *Cambe*, qui viennent aux Maldiuës, & il s'en fait vn bon trafic. C'est vne sorte de tortuë non commune, qui ne se trouue que là & aux Philippines. Elle est belle, fort polie, toute noire, avec plusieurs figures naturelles. Le plus grand debit s'en fait en Cambaye, où on en fait outre les bracelets des femmes, de fort beaux coffres & des caisses accoustrez avec de l'argent.

Nattes.

Ceux des Maldiuës sont pareillement grand debit de nattes de jonc fort poly, qu'ils façonnent ioliment de diuerses couleurs, & les enrichissent d'ornemens & de chiffres si proprement qu'il n'y a rien de si gentil. Tous les Portugais & les Indiens les prisent fort, de sorte qu'il s'en fait grand trafic: comme aussi des toiles de coton & de soye, qu'on leur apporte toute écreuë, & qu'ils mettent en œuvre: mais ce n'est pas de toiles blanches, mais façonnées & figurées, & seulement en petites pieces grandes d'vne brasse & demie, pour se couvrir, & d'autres propres pour vestir les femmes, & des turbans, le tout estant fait ioliment & mignonement. Ainsi les Maldiuës sont



hantées & fréquentées de tous costez pour la marchandise, y ayant tant de choses que les estrangers prisent & recherchent. En contr'eschange de tout cela, on y apporte tout ce que les Insulaires ont besoin d'ailleurs, comme du ris, des toiles de coton blanches, de la soye & du coton écreus: de l'huile qui est faite d'une certaine graine odoriferante qui ne sert que pour se frotter le corps apres estre baigné, de l'arequa pour manger avec du bettel, du fer & de l'acier, des especeries, de la porcelaine, bref les choses dont ils n'ont point: & tout cela neantmoins y est à fort bon prix, à cause de l'abondance & de l'abord ordinaire des nauires. On y apporte aussi de l'or & de l'argent, qui n'en sort iamais quand il y est entré une fois, & ils n'en bailleroient pas pour peu que ce fust aux estrangers, mais ils le mettent en thresor ou aux joyaux de leurs femmes.

Marchan-  
diser qu'on  
apporte  
aux Maldi-  
ues.

## CHAPITRE XVIII.

*De la curiosité du Roy des Maldives: de sa genealogie: du changement de l'estat de ces isles: des femmes du Roy, & des autres choses qui sont arriuées en ce pays-là.*

**I**'Ay parlé assez generally des isles Maldives; c'est pourquoy ie viendray maintenant au particulier, & ie parleray de leur Roy, de sa genealogie, de ses femmes, de ses mœurs, & de diuerses choses arriuées de son temps. Ce Roy s'enqueroit souvent à moy du Roy de France, de son aage, de sa maniere de viure, de ses guerres, de ses armes, nauires, canons, & autres choses, & si ces deux nauires que nous auions amenez estoient à luy. Je luy respondis assez particulierement là dessus. Je luy dis entr'autres choses, que si nostre Roy enuoyoit des nauires aux Indes, qu'il n'en enuoyeroit pas pour deux ou trois seulement, mais deux ou trois cens, dont il s'estonna fort. Il me demanda si les François estoient ces *Franki* ou *Franqui*, dont on parloit tant aux Indes, surquoy ie ne luy peus pas respondre precisement pour lors: mais depuis i'ay appris que ce nom de *Franki* signifie tous les peuples Occidentaux de decà, comme François, Italiens, Espagnols & autres Europeens, mais principalement les François, qui autrefois par leurs grandes conquestes es guerres Saintes en Orient, où ils faisoient la meil-

Franqui.



leure part, ont laissé és Indes ce nom rendu depuis commun avec tous les autres.

Le Roy des Maldives me demandoit plusieurs autres choses, & entr'autres de la Cour de nostre Roy, que ie luy representois tout au long le mieux qu'il m'estoit possible: & ainsi ie l'entretenois la pluspart du temps de la grandeur du Roy & de son Estat, dont il estoit fort aisé & fort content. D'autre part les Reines, les Princeesses, & les autres Dames s'enqueroient fort des Reines & Princeesses de deça, & combien le Roy auoit de femmes, & elles s'estonnoient fort de ce qu'estant si grand & si puissant, il n'en auoit qu'une: mais principalement elles me demandoient de l'amour des Dames de deça, & de la façon qu'elles y procedoient: car elles ne desiroient parler ny ouyr d'autres discours que d'amour. Elles s'estonnoient grandement quand ie leur disois que les femmes de ces quartiers n'auoient point d'autre amy que leurs maris. Elles trouuoient aussi fort estrange de baïser les femmes en les saluant deuant tout le monde, & de la grande liberté que ie leur disois que nos femmes auoient, ce qu'elles louoient & estimoient fort, à cause que pour elles, elles sont tousiours enfermées. Elles me faisoient beaucoup d'autres questions sur ce sujet de l'amour & des femmes, & de leur conuersation avec les hommes.

Cela faisoit que i'estois le bien venu au Palais du Roy, où i'allois souuent les entretenir de diuerses choses, dont ils me questionnoient. Le Roy entr'autres choses estoit bien aisé de sçauoir particulièrement ce qui estoit de la forme & de l'usage de nos nauires. Il s'estonnoit fort quand ie luy disois que la teinture d'escarlata rouge se faisoit avec de l'vrine d'homme qui ne beuuoit que du vin, de sorte qu'il se fist oster vn bonnet d'escarlata qu'il portoit, & il ne s'en voulut plus seruir à cause de cela. On auoit trouué dans nostre vaisseau des vergettes de foye de pourceau, & des decrottoires de mesme; mais quand il sceut ce que c'estoit, il les fit brusler aussi tost dehors son Palais, estant bien marry de s'en estre seruy, & d'y auoir mesme touché. Il vouloit aussi faire brusler quelques caisses & bahus couverts de peau de loup marin, pensant que ce fust de poil de porc. Il estoit desireux de sçauoir tout, & à quoy cela seruoit. Il admiroit fort la façon de faire le parchemin & le papier: & sur tout il estoit curieux de sçauoir l'usage de nostre navigation,



tion, & il se faisoit souuent apporter les cartes & les instrumens de marine, dont ie donnois l'intelligence à ses Pilotes. Enfin à peine pouuoit-il croire tout ce que ie luy disois de nostre France & du Roy, dont il n'auoit iamais entendu parler auparavant.

Mais pour venir à la Genealogie de ce Roy des Maldiuës, ie diray ce que i'ay appris là, & comme luy & les siens estoient paruenus à la royauté. Son pere auoit esté *Catibe* en vne isle, Or il y a enuiron cinquante ans que le roy de ces isles, qui estoit de fort bonne & d'ancienne race, voyant qu'il estoit assez mal obey, & qu'il auoit vn grand competeur, qui le vouloit deposseder, ou comme ie croy plustost, estant inspiré de Dieu, se resolut de quitter tout, pour n'y pouuoir plus resister, & il s'en alla secrettement avec sa femme & quelques vns des siens, sans dire le suiet pourquoy, ny où il alloit, & il vint droit à Cochin, où il se fit Chrestien avec sa femme & quelques vns de sa suite, & renuoya les autres qui ne voulurent pas se faire baptiser : de sorte que le Competiteur, qui estoit son proche parent, fut incontinent receu pour roy. On l'appelloit *Haly* & l'autre *Affan*. Le nom ordinaire est *Rascan*, qui veut dire roy, mais quand ils signent ils mettent tousiours Sultan, comme font tous les rois Mahometans. Ils disent qu'il n'y a que cinq, Rois de leur religion, qui ayent cette prerogatiue d'auoir nom Sultan, qui veut dire Souuerain, à sçauoir le Turc, le Perse, le Mogor, le Roy des Maldiuës, & le Roy d'Achen, ou Sumatra,

Rascan;

Sultan  
nom de  
Roy en-  
tre les  
Mahome-  
tans.

Ce premier roy donc s'estant fait Chrestien à Cochin, escriuit, à tous ses suiets qu'ils eussent à se faire Chrestiens, & à luy payer le tribut accoustumé, sinon qu'il les iroit voir avec vne bonne armée de Portugais, ainsi qu'ils luy auoient promis. Le nouveau Roy & les peuples des Maldiuës luy firent response qu'ils ne le connoissoient point, & que s'il luy estoit deu quelque chose qu'il la vint querir; Que s'il se trouuoit bien à estre Chrestien qu'il demeurast là, mais que pour eux ils mourroient plustost que de changer leur Religion. Luy voyant cela, il demanda secours au Viceroy des Indes à Goa, lequel luy promit : mais à la charge qu'il n'y allast pas en personne, craignant qu'il ne s'accordast avec son peuple, & qu'il ne fist quelque mauuais tour aux Portugais. L'armée des Portu-



Portugais  
premier  
les Maldives.

gais y marcha ; mais ils n'y peurent rien faire , & ils y perdirent vne galere avec trois nauires & bon nombre de leurs gens , ce qui les contraignit de se retirer. L'année suivante ils y retournerent avec vne plus forte armée & de meilleurs Pilotes , & le nouveau Roy alla courageusement au deuant , bien qu'il se iugeast perdu. Il eut bien pu se sauuer , mais il ayma mieux mourir en combatant que de reculer honteusement. Il fut donc vaincu & mis à mort , & les Portugais se rendirent maistres de l'isle de Malé , où ils firent vne forteresse , & delà ils allerent se faire reconnoistre par toutes les autres isles , où ils firent mourir quantité d'habitans. Apres cela ils firent assembler tous les principaux de ces isles , pour leur dire qu'ils desiroient les maintenir en paix , & qu'ils ne les vouloient pas contraindre en rien , ny changer de Religion ; mais seulement qu'ils leur payassent les droits du Roy : Ce qu'estant accordé , ils laisserent l'un des principaux de ces isles pour y commander & demeurer tousiours en l'isle de Malé près le chef des Portugais ; à la charge aussi qu'il ne se tiendroit aucun conseil que les principaux d'entre les Portugais & desdites isles n'y fussent appelez , & que tout le trafic se feroit par les Portugais seulement.

Atollon  
d'Ouadon,  
& Souadon

J'ay ouy dire à ces Insulaires , qu'il n'y eut iamais si grand trafic , & qu'il ne fit iamais meilleur viure en ces isles , qu'à lors que les Portugais y commandoient. Celuy qui fut mis par les Portugais pour y commander souxeux comme Viceroy , estoit vn Seigneur naturel de ces isles , & de leur loy , mais tout se faisoit au nom du Roy Chrestien , qui estoit en la terre des Portugais. Ce Seigneur estoit grand pere de la femme du Roy qui estoit de mon temps. Les Portugais commanderent paisiblement en ces isles de cette façon l'espace de dix ans , durant lesquels le pere de ce Roy & vn sien frere , tous deux *Caribes* chacun de son isle , mais toutefois nobles , ne voulurent iamais subir le ioug des Portugais , ny moins encore obeyr à ce supérieur qu'ils y auoient laissé , mais au contraire ils se rebellerent & firent amas d'hommes & de galeres pour leur faire la guerre , se retirans en l'Atollon d'Ouadon , autrement *Souadon* , à la pointe des isles vers le Sud , où les Portugais n'oserent iamais aller , & ils ne passerent iamais le canal de l'Atollon qu'ils appellent *Candou* ; de sorte que cet Atollon & contrée d'isles n'a iamais esté suierte aux Portugais , ny toutes les autres isles & Atollons qui sont vers le Sud dudit canal.



Ces deux freres donc ayans fait vne forteresse assez bonne, & estans esloignez de l'isle de Malé, où estoient les Portugais, d'environ 80. lieuës, ils deuinrēt avec le temps si forts d'hommes, d'armes & de munitions, qu'ils tenoient quasi suiette l'isle de Malé & les Portugais, qui n'osoient sortir & faisoient iournellement vne tres. forte guerre. Cela dura l'espace de 8. ans, au bout desquels quatre galeres de Corsaires Malabares qui alloient en guerre pour piller selon leur coustume, arriuant là, les deux freres les accosterent & firent accord entr'eux de faire la guerre aux Portugais à moitié de butin. Or ayans eu vn iour aduis que le Capitaine de l'isle & de la forteresse de Malé estoit allé à Cochina avec vn bon nombre de soldats Portugais, ils ne voulurent pas perdre cette occasion, & se resolerent d'assaillir la forteresse; ce qu'ils executerent si bien, qu'une nuit ils la surprirent par escalade, & se rendirent maistres de la place, tuans environ trois cens hommes qui estoient dedans, & prenans prisonnier le Seigneur du pays qui estoit pour les Portugais. Cela estant fait & tout estant pillé, les Malabares ayans eu leur part du butin, selon qu'il auoit esté accordé, se retirerent, & les deux freres demurerent maistres du lieu. Toutefois estans marris de voir emporter tant de richesses de ces isles, ils se resolerent d'attaquer les Malabares; ce qu'ils firent, & apres vn long combat, enfin demurerent victorieux, & eurent le butin & les galeres, renuoyerent les hommes en la coste de Malabar, & les payerent ainsi d'infidelité pour le bon seruice qu'ils en auoient receu.

Voila comment ces deux freres se firent Rois de ces isles, & le furent tousiours par moitié, sans auoir aucune dispute ensemble. C'estoit deux tres. vaillans hommes, & tenus pour tels par tous ceux du pays. Tous les Seigneurs & les principaux des isles leur obeyrent aussi, & ceux qui ne le vouloient pas faire, eurent permission de se retirer en leurs isles comme particuliers, sans se mesler de rien és affaires de l'Estat. Il y en eut beaucoup de ceux-là qui ne voulurent pas obeyr, s'estimans de meilleure maison que ces deux freres, qui toutefois se scauoient bien faire craindre, & si quelqu'un n'obeyssoit pas, ils l'enuoyoit aussi tost piller & saccager. Ils se marierent à des femmes des meilleures maisons du pays, se faisans reconnoistre par tous les Atollons & isles pour Rois absolus. Quant aux

portugais  
chall. 2.



Portugais, estans indignez de l'affront receu aux Maldives, ils se resolurent d'en auoir la raison, & l'année suiuite ils enuoyerent vne armée en ces isles, où ils continuerent la guerre long-temps, mais ces deux rois deffaisoient toutes leurs armées, & cette guerre dura trois ans. Ces Rois estoient puissans, & auoient deux forteresses, celle de Malé, & vne autre en l'Atollon de Souadou ou Ouadou, en vne isle appelée *Gamme*. Enfin les vns & les autres considerant, que pour le bien du pays & le commerce il valoit mieux faire quelque accord que ce fust, que de continuer cette guerre incertaine, ils traiterent de cette sorte, & à ces conditions, que l'on laisseroit en paix ces Rois des Maldives & leurs peuples, & qu'ils iouïroient desdites isles ainsi qu'auoient fait les autres precedens, sinon qu'ils feroient vne certaine pension à leur Roy Chrestien, & à ses successeurs & heritiers, ladite pension rendue à Cochin, sans toutefois le reconnoistre plus en rien; & que pour les Rois Mahometans qui seroient dans les isles, il ne leur seroit permis de prendre le titre & nom de Roy, encore qu'ils fussent absolus en toutes choses, mais seulement celui de Prince, Duc ou autre semblable. Aussi qu'il n'y auroit qu'eux deux qui peussent prendre ce nom qu'ils appellent *Quilague*, & qui eussent charge de faire payer la pension du Roy Chrestien, qui ne laisseroit pas d'y auoir vn Facteur de sa part. De plus que tous ceux des Maldives qui vouloient trafiquer es autres pays seroient tenus de prendre vn passe-port des Portugais ainsi que font les autres Indiens qui sont en paix avec eux. Voila quelles furent les conditions de cette paix, qui a duré iusqu'à present.

Fortresses  
des Maldives.

Traité entre les Portugais & Maldivois.

Quilague.

Quant au Roy Chrestien, il donna le tiers de son reuenue au Roy de Portugal. Ce reuenue consiste en ces *bolis* & *cairo*, qui est la corde faite de l'arbre de Cocos. Ils en enuoyent tous les ans à leurs propres cousts & despens quatre nauires chargez, qui sont du port de cent cinquante tonneaux chacun, & cela est à la risque de ceux des Maldives, iusqu'à ce qu'ils soient sortis hors des bancs, qui sont à la teste desdites isles: car hors delà, la risque est pour le Roy Chrestien. Nonobstant cette paix, ceux des Maldives hayssent les portugais à mort.

Pour les deux freres, ils ont regné ensemble l'espace de



vingt cinqans en paix. L'aisné auoit nom Mahomet en son nom propre, & *Bode ta Couron*, qui veut dire grand Seigneur, qui se maria à la femme du Roy qui fut tué en l'isle de Malé par les portugais: & le puisné nommé Assan Quilague, espousa la fille de ce mesme Roy, tellement que les deux freres eurent pour femmes la mere & la fille. Ce Roy deffunt auoit vn fils, lequel ayant veu ceux-cy Rois, ne vint iamais à la Cour, & on le laissa viure en paix. Je l'ay veu plusieurs fois, & vne sienne sœur aussi. Ces deux Rois eurent bien de la peine à se maintenir, parce qu'ils estoient venus de bas lieu, & il y en auoit qui estoient tous les iours sur le point de se reuolter. Mais ceux-cy ne leur donnoient pas temps de ce faire; car aussi tost qu'ils en auoient le moindre aduis ou soupçon, ils y donnoient bon ordre. Il arriua donc qu'il n'y eut que l'aisné de ces freres qui eût vn fils, & le puisné vne fille, qui estoit fort noble du costé de la mere: car là le ventre annoblit aussi bien que le pere. Le fils de l'aisné estoit ce Roy que nous y trouuâmes, qui n'estoit pas de telle extraction que la fille, car la mere auoit esté prise par le Roy pour sa beauté seulement. Et là ils ont plusieurs femmes; mais il y en a vne tousiours qui est plus que les autres, bien que toutes soient legitimes.

Assan Duc  
ou prince.

Or le puisné de ces deux freres Rois estant tombé griefuement malade, il arriua que le frere de sa femme, qui estoit le plus grand Seigneur des isles, se reuolta contr'eux. Il portoit le nom de son isle & forteresse, à sçauoir, *Misdoue Quilague*. Cette isle, où i'ay esté, est distante de Malé de trente lieues vers le Sud, en l'Atollon *Nilandoue*; sur cela l'aisné s'y en alla secretement & en diligence avec vne armée, & defendit qu'on en dist rien à son frere malade à la mort. Enfin ce Seigneur fut pris & tué, & toute son isle pillée. Mais quand les nouuelles en furent venuës à Malé, sa sœur femme du puisné malade, en eut vn tel regret, qu'elle pensa mourir, & on eut bien de la peine de l'empescher qu'elle ne se tuast de desespoir. Surquoy son mary tout malade qu'il estoit, iura que si Dieu luy donnoit la santé, son frere s'en repentiroit; mais il mourut de cette maladie, & on dit qu'il estoit bien plus vaillant que son frere.

Reuolte  
du beau-  
frere du  
Roy.

La cause pourquoy cet aisné se deffaisoit ainsi des grands Seigneurs, c'est que sçachant que son fils deuoit estre Roy,



il ne vouloit pas luy laisser de tels competeurs; car son fils estoit encore ieune, & il n'auoit pas la façon d'estre vn iour si valeureux que son pere; comme de fait, ainsi que l'ay peu reconnoistre, son humeur n'estoit nullement portée à la guerre, mais seulement aux lettres, aux sciences & manufactures, & il estoit fort adonné aux femmes, ce qui toutefois n'est pas estrange en ce pays là. Cependant il leur est grandement necessaire d'estre vaillant, à cause que là le plus fort l'emporte, & ils font estat de tuer les rois pour dominer. Il y en a eu trois de tuez en vn an: ce qui fait que ces Rois sont en vne continuelle frayeur & apprehension. Ce frere aîné vescu encore trois ans apres la mort de l'autre, & il fit reconnoistre son fils pour Roy, auquel, auant que de mourir, il fit prester le serment par tous ses seruiteurs & suiets.

Histoire  
du Meffif  
Portugais.

Au reste du viuant de ces deux Rois il s'eschoïa en leurs isles vn grand nauire où il y auoit grand nombre d'hommes, tant Indiens que Portugais, & entr'autres il s'y trouua vn ieune garçon aagé de sept ans, de Portugais & Indien blanc. Ces deux freres le prirent en vne aussi grande amitié, que si c'eust esté leur propre fils & ils le faisoient nourrir de mesme au logis de l'aîné; & il estoit là pour tenir compagnie au ieune fils du Roy, estans tous deux de mesme âge, & ils le firent de leur loy. C'estoit vn des beaux garçons qu'on eust sçeu voir, & d'vn tres-bon esprit, de sorte que l'ay ouï dire à tous ceux du pays, qu'il estoit parfait en toutes leurs sciences & vertus.

Le Roy aîné le faisoit instruire & luy faisoit apprendre toutes sortes d'exercices, de mesme & avec pareil honneur que son fils; de sorte que se voyant en cet estat, il croyoit estre frere du ieune Prince, allant quasi du pair avec luy. Mais quand il fut paruenü en âge de raison, ces Rois le firent aduertir de ce qu'il estoit, & qu'il auisast à estre tousiours bon & fidele seruiteur du Prince & Roy futur. Cependant apres la mort du frere puîné, l'autre luy fit espouser la fille de son frere, qui estoit le plus noble & le plus riche mariage du Royaume; & il l'eust volontiers donnée à son fils mesme, mais leur loy defend d'espouser vne cousine germaine: De sorte que craignans que quelque grand Seigneur du Royaume ne la prist, & ne fist la guerre à son fils, il aimamieux la donner à ce ieune homme, en qui il s'asseuroit & confioit du tout, comme estant sa crea-



ture; d'autant mesme qu'estant estrangier, il n'auroit aucune pretention à l'Estat.

Après la mort du pere, le ieune Prince estant deuenu Roy paisible, le ieune Seigneur mestif se rendoit tous les iours plus braue & plus galand, & estoit aymé & honoré du peuple & de tous les estrangers. Il estoit Amiral ou *Vellanas*, & l'un des six anciens ou *Mouscoulis*, & Capitaine d'une compagnie, qu'ils nomment *Sardare*. Or voyant que le Roy n'estoit pas guerrier ny adonné aux armes, & que luy estoit grandement estimé pour sa valeur, il entra en vne telle presumption, qu'il commençoit à mespriser le Roy & à ne s'en soucier pas beaucoup. Le Roy ayant quelque ialousie de cela, & craignant qu'avec cette faueur & bien-veillance du monde, il ne luy prist fantaisie de le depousseder, il se resolut avec le Conseil des siens, de le faire mourir, plustost que de courir fortune d'un plus grand inconuenient. Il eut beaucoup de peine à se resoudre à cela, tant pour l'amitié qu'il luy portoit, que pour la grande recommandation que son pere luy en auoit fait en mourant, aussi parce qu'il auoit espousé sa cousine germaine. Toutefois nonobstant tout cela, il continua son dessein, sur les aduis mesmes qu'on luy donnoit tous les iours, que cet homme traittoit secretement avec les Portugais, pour les rendre maistres de cet Estat & s'en faire luy-mesme Roy sous eux. Luy d'autre costé ne manqua pas d'aduis de la mauuaise volonté du Roy en son endroit, de sorte qu'il se fust fort bien sauué s'il eust voulu, mais il n'en tint compte, disant qu'il estoit innocent de ce dont on l'accusoit. Surquoy vn iour le Roy l'enuoyant querir à heure induë, il se douta bien qu'il alloit mal pour luy, mais il ne laissa pas d'y aller pour cela; aussi n'estoit-il plus temps de s'en desdire: & estant arriué en vne grande salle du palais, où le Roy estant assis l'attendoit avec tous ses Seigneurs & ses gardes, il fit vne grande reuerence au Roy, qui le salua aussi, & luy dit qu'il s'assist en sa place. Ce qu'ayant fait, à l'instant des hommes sortirent de derriere vne tapisserie avec des cordes & des armes, qui le saisirent & le lierent, & le trainans contre terre, le menerent iusqu'au bord de la mer à enuiron mille pas de là, & l'ayans mis en vne barque le tuèrent, puis ietterent le corps en la mer. Sa femme ayant sceu cela, elle en eut vne telle douleur & vn tel regret, qu'elle fut plus

Mort mis-  
era-  
ble de ce  
mestif.



de deux ans depuis sans vouloir voir le Roy ny les Reines, ny mesme aller au palais. Il laissa vn fils qui estoit âgé de 15. ans quand ie sortis des Maldiuës, & qui ne ressembloit point aux Indiens, car il estoit blanc comme ceux de deçà. Voila quelle fut la fin de ce pauvre Seigneur, qui est vn exemple pour tous estrangers qui se veulent trop esleuer hors de leur país en ces lieux-là, & ailleurs.

Coniuration  
contre le Roy  
& com-  
mé punie.

Quelque temps après que ce Roy eut perdu son pere, il traita fort mal la femme qu'il auoit laissée, qui estoit sa belle mere, nommée *Manaye Quilague*, que son pere luy auoit extrêmement recommandée en mourant, dequoy elle indignée résolut de s'en venger. Elle auoit vn frere qui estoit l'un des Capitaines du Royaume, fort riche & fort vaillant, nommé *Pam-medery Calogue*, & qui auoit vn fils fort gentil, qui depuis fut l'un de mes plus grands amis. Cette femme donc & son frere conspirerent la mort du Roy, ayans dessein de faire ce ieune fils Roy, & son pere Lieutenant general, & tout le reste de l'Estat diuisé entre ceux qui estoient de la faction. Mais ils furent descouverts en leur entreprise, & le Roy les ayant fait prendre, il les mist aussi tost entre les mains de la iustice, iurant qu'il ne leur feroit aucune grace de ce qu'elle ordonneroit. Ils eurent tous les poings coupez, & ce frere le premier, puis ils furent enuoyez en exil à *Souadou*. Quant à la belle-mere, elle fut toute pillée, comme aussi son frere, & elle-mesme tourmentée pour enseigner les tresors. Voila le peu d'assurance qu'il y auoit en cet Estat du Roy des Maldiuës; car tous les iours ce n'estoient que trahisons & attentats contre luy, & le butin demeure au plus fort.

Autre re-  
uolte.

Gouradou  
isle.

Il y eut depuis vne autre reuolte, qui dura fort long-temps, lors que l'on fit quitter l'isle de Malé à ce Roy, qui fut contraint de se retirer en vne autre nommée *Gouradou* à dix lieues de là. Cette reuolte arriua par vn grand Seigneur du pays nommé *Parenæ tacourou*, qui auoit vn bon nombre de galeres & de grandes barques, avec quoy il pilloit & rauageoit toutes les isles où il mouilloit l'ancre. Le Roy se tenoit lors en cette isle de *Gouradou*, à cause qu'il n'y a qu'une petite entrée fort difficile, & qu'il faut auoir vn bon & expert pilote pour en sçauoir le passage. Ce Seigneur donc deuint si fort & si puissant, que par tout où il descendoit en terre, il se fai-  
soit



soit porter sur la teste vn parasol blanc ; qu'ils appellent *ou du ad*, qui est vne marque de Royauté, & en tout le reste il se faisoit seruir & obeyr comme Roy, departant & donnant à tous ses gens les charges & estats du Royaume. Mais le Roy ayant enuoyé contre luy beaucoup de vaisseaux & de gens de guerre, enfin il fut attrapé : car ie diray en passant, que ce Roy n'alloit iamais à la guerre, mais y enuoyoit, & il n'estoit pas vaillant comme son pere, qui y alloit tousiours luy-mesme, & aussi tost qu'il entendoit que quelqu'un vouloit branler, il ne luy donnoit pas le temps, mais l'expedioit incontinent.

Quant à ce Seigneur reuolté, la cause de sa prise fut que ses galeres estant vers le Sud de ses isles, les courans qui portoient alors à l'Est, emporterent la meilleure de ses galeres à Achen en Sumatra, & ainsi le reste demeura tellement affoibly, que tout fut pris, les hommes tuez la pluspart, avec leur Chef, & ceux qui resterent eurent seulement le poing coupé, puis enuoyez en exil. Car leur loy porte que ceux qui ont conspiré contre leur Prince, & attenté à sa personne, ayent le poing droit coupé. De ceux qui furent emportez à Achen, il y en eut quelques vns qui reuindrent depuis, à qui le Roy fit grace & leur pardonna.

Pour le regard de ces courans dont ie viens de parler, ils durent six mois entiers: Que si vn vaisseau se trouue lors au bout de ces isles vers le Nord, il en a bon marché; car il n'est pour lors porté que vers la coste de l'Inde à Cochin, ou ailleurs cent cinquante lieuës près, ou bien le long de ces isles qui suivent cette coste. Mais ceux qui ne peuent attraper l'isle de Ceylan, ils sont emportez iusques à Sumatra, qui en est près de 500. lieuës. Et si le mal-heur veut que ces courans les emportent sur la fin des *Monsons* ou Saisons (quand le courant les emporte, ils appellent cela *Behigue*) & qu'auparauant qu'ils ayent pris terre quelque part, les autres courans les viennent surprendre, comme il arriue souuent, infailliblement ils se perdent, ainsi que i'en ay veu grand nombre de cette façon; d'autant que s'attendants de prendre terre tous les soirs, ils ne font aucunes prouisions d'eau ou autres choses. Que si les courans les emportent à l'Oüest, ils vont droit en la coste d'Arabie, où il y a bien plus loin qu'à Sumatra, mais le plus souuent ils sont perdus & morts auant que d'y estre. Je vis vn iour vn bateau

Courans  
d'Inde.



qui fut emporté de cette coste. là par les courans, & estant déjà fort éloigné, soudain les courans changerent & le rapporterent esdites isles, mais la pluspart des hommes de dedans estoient morts, & le reste n'auoit que la peau & les os, à caute de la grande necessité qu'ils auoient eue.

Naufrage  
de nauire.

Quant à l'isle de Gouradou, dont j'ay fait mention cy-dessus, j'y fus vn iour, & j'y vis le mast & le gouuernail du nauire qui se perdit là, où estoit la Reine estrangere, qui mourut en mal d'enfant, lors que j'estois près du Roy. L'on me dit lors que c'estoit le nauire le plus riche qu'il estoit possible de voir. Il y auoit dedans quelque cinq cens personnes, hommes, femmes & enfans; car les Indiens apportent la pluspart tout leur mesnage sur la mer avec eux. Ces cinq cens personnes furent presque toutes noyées, & il n'en resta qu'environ cent qui se sauuerent. Le pere & la mere de cette Reine entre autres y perirent: le nauire estoit à eux, & elle n'estoit lors qu'un enfant qui fut sauué par hazard. Ce nauire venoit de la Sonde, chargé de toutes sortes d'espiceries, & d'autres marchandises de la Chine & de la Sonde. A voir seulement le mast de ce vaisseau, ie le iugeois le plus grand que j'eusse iamais veu. Car ce mast estoit plus long & plus gros que ceux des Caragues de Portugal; & le roy des Maldiuës fit faire vne loge exprès de la longueur de ce mast pour le conseruer par admiration. Je vis aussi le bout d'un autre mast, & vne hune beaucoup plus grande que celles de Portugal: ce qui me fait croire qu'aux Indes il se fait de plus grands vaisseaux & de meilleure matiere qu'en Portugal, ny mesme qu'en tout le reste du monde. Les plus grands nauires viennent de la coste d'Arabie, de Perse & de Mogor, & il s'en voit où il y a iusqu'à deux mille personnes dedans. Ils ne font pas tant de ponts à leurs nauires que nous; car ils n'en font qu'un, qui est le tillac, & en tout le bas il n'y en a point, ny entre-deux; pour leur eau ils ne la mettent que dans des pippes & dans des vases comme nous faisons, mais aux deux costez du grand mast, qui prend du haud en bas, ils font deux manieres de cisternes de bois bien ioinctes & bien closes, de sorte que l'eau y est fort bien retenue, & il n'y a que des trous à puiser de l'eau comme dans vn puits. Cela est capable de tenir beaucoup plus d'eau que nos pippes, & si il ne tient pas tant de place. Mais ie trouue nostre inuention de pippes bien meil-

Fagon des  
nauires  
des Indes.



leure pour vne raison, qui est que s'il arriue quelque accident à ces cisternes, ils perdent toute leur eau à la fois, ce qui ne nous arriue pas, car si c'est vn coup de canon, tout ce qu'il peut faire c'est de perdre vne pippe ou deux; ou s'il y en a quelqu'une mauuaise, elles ne le sont pas toutes. Enfin dans toute l'Inde ils n'ont point nostre inuention des pippes, mais ils vsent seulement de iarres les plus belles, les mieux vernies & les mieux façonnées que j'aye veu ailleurs. Il y en a qui tiennent autant qu'une pippe & plus. Elles se font au royaume de *Martabane*, d'où on les apporte, & d'où elles prennent leur nom par toute l'Inde. L'eau ne se gaste & ne se corrompt iamais là dedans, & elles se ferment avec la clef.

Mais à propos de ce nauire de la Reine qui se perdit en l'isle de Gouradou, dont j'ay parlé cy-dessus, ie veux dire ce qui arriua lors que j'estois en ce païs là à vn honneste, riche & iudicieux Marchand de Bengale, qui s'appelloit *Mouhamede Caca*, & sa femme aussi estrangere, fort belle & blanche selon ces quartiers là. Elle s'appelloit *Canboé Boubou*; *Canboé* estoit son nom propre en langue Bengale, & *Boubou* veut dire, Mademoiselle. Ils se perdirent tous deux avec cette Reine, & ils estoient ses esclaves, estans aagez d'environ trenteans, & ils n'auoient point d'enfans. Cette Reine les aimoit en sorte qu'elle les fist Intendans de sa maison, & elle n'auoit confiance qu'en eux, d'autant qu'ils auoient esté à elle dès leur ieunesse: si bien qu'ils paruindrent à vne merueilleuse richesse, credit & faueur auprès de leur Maistè: Mais si tost que leur bonne Maistresse fut morte, comme j'ay dit, tout le malheur & tout le desastre leur arriua en suite. C'estoit le meilleur mesnage du monde, le mieux accordant, & qui s'aimoient le plus; mais il arriua de mauuaise fortune pour eux, que leur maison estoit ioignant la banquefalle ou le logis du facteur du Roy Chrestien de Goa, qui y en a tousiours vn en ces isles. Ce facteur estoit de Cochin, de race de Canarins Gentils, mais baptisé & naturalisé Portugais, d'habits & de mœurs. Il fut baptisé estant petit, & il auoit femme & enfans à Cochin, & s'appelloit Simon Rodrigue, aagé pour lors d'environ vingt sept ans. La custume est de ne pas laisser là ces Commis ou Facteurs, quand ils sont Chrestiens,

Accident  
arriuez à  
vn mar-  
chaud.



plus d'un an ou deux, pour venir rendre ce qu'ils doiuent à l'Eglise, à cause qu'en ces isles, il n'y a aucun exercice de Religion Chrestienne. Mais cettuy-cy ne voulut pas s'en retourner si tost, & il demeura là quatre ans, où il aprist fort bien la langue & les mœurs du pays, se faisant tellement aimer du Roy & de tous ceux du pays, que bien qu'on l'eust mandé & qu'on eust enuoyé trois autres Commis l'un apres l'autre pour luy succeder, toutefois il fit si bien par presens enuers le Roy qu'il ne bougea, & en ayant esté escrit au Roy mesme, il fit response qu'il ne le retenoit pas: mais aussi qu'il ne le pouuoit ny ne le deuoit forcer de s'en aller, s'il ne le vouloit. Ce Commis donc & la femme de ce marchand estant voisins, se prirent en telle amitié que rien plus, & ils iouyssoient aisement de leurs amours, à cause que le marchand alloit souuent dehors en marchandise.

Cela continua ainsi l'espace de deux ans sans estre découuerts: Mais enfin le mary en estant auerty, & s'en estant asseuré du tout par le moyen de quelques espions, il se resolut d'en auoir sa raison; & pour paruenir plus aisement à son dessein, il fit semblant de s'en aller dehors pour quinze iours, selon sa coutume, & ayant fait fort bien accommoder vne barque, prit congé de sa femme, en luy recommandant toutes ses affaires, & il partit. Mais la nuit estant venuë, il remit pied à terre, & sur les onze heures du soir, ou enuiron, il s'en alla droit à son logis en la chambre de sa femme, & ne la trouuant point dans son lit, s'en alla droit au palais trouuer le Roy, qui ne se couchoit iamais qu'apres minuit. Le premier homme qu'il rencontra, ce fut le Maistre des galeres & de tous les vaisseaux du Roy, qui estoit intime amy en apparence de ce Commis, & toutefois pour monstrier le peu de foy qu'il y a en ces peuples, ce fut le premier qui fut prest à en donner aduis au Roy, & à assister le marchand à en faire l'execution, comme vous verrez cy-apres. Ce mary estant donc introduit vers le Roy, il luy fit sa plainte, de ce que sa femme estoit couchée avec vn Chrestien, qu'ils appellent *Caparou*, & que luy & sa femme estoient Mahometans, qu'ils nomment *Mousseliman*, c'est à dire fideles, & qu'il pleust à sa Maiesté de luy en faire faire iustice. Le Roy ayant entendu cela, donna charge à ce maistre des Galeres de prendre douze soldats du corps de garde, & de tuer l'autre, puis

Infidelité.



ietter le corps en la mer. Sur cela la maison fut inuestie, & l'on frappa à la porte pour faire ouvrir, dequoy le pauvre Commis estant estonné, il n'en voulut rien faire; toutefois se fiant en l'amitié que luy portoit le Roy, & à ce Maistre aussi qui luy prioit qu'il ouvrist en toute assurance, il fut si mal-avisé d'ouvrir la porte, & se iettant à genoux devant luy, le prioit de luy sauver la vie; mais l'autre fut le premier à le frapper, & il fut tué sur la place, dequoy plusieurs qui luy deuoient de l'argent furent bien aises, & le Roy mesme qui desiroit auoir ses richesses, qui estoient grandes, & qu'il faisoit aussi. Les Portugais aussi n'en furent pas marries, & de-là en auant il fut aduisé que les facteurs ne viendroient plus de Cochin, mais qu'ils seroient des isles mesmes. Ce pauvre miserable ayant esté ainsi massacré, le mary s'en alla droit à sa femme pour luy en faire autant, mais il en fut empesché à toute peine, & elle fut mise en prison, pour en estre par apres fait iustice. Du commencement on estoit d'avis de la noyer; toutefois voyant que l'homme estoit mort, & que l'on auoit son bien, on se contenta de la punir seulement comme on fait les autres surpris en adultère & en paillardise, & mesme vn peu plus rigoureusement. Quant au mary il ne la voulut iamais voir depuis, & il se remarria à vne ieune fille du pays, comme ie diray cy-apres, & ce qui en arriua.

Mais pour reuenir au Roy des Maldiuës, quelques années apres la mort de son pere, il deuint amoureux d'une femme mariée, la plus belle & la plus blanche de tout le pays, & il quitta sa premiere femme, que son pere luy auoit fait espouser, pour prendre cette cy, qui auoit trois filles aussi belles qu'elle, & qui furent mariées à des Princes & grands Seigneurs. I'ay veu plusieurs fois son bras, qu'elle nous monstroït par galanterie, & qui estoit aussi blanc que celuy des plus belles & des plus blanches de ce pays-cy. Son mary estoit Pilote, & le plus entendu en cette science & au trafic qui fust en tout le pays: & il auoit de grands moyens. Le Roy & cette femme s'aimoient fort, & son intention estoit de l'espouser, de sorte qu'elle taschoit tous les iours de persuader son mary qu'il la voulust quitter; mais il n'en vouloit rien faire; dequoy estant indignée, elle conseilla au Roy de le faire mourir, à quoy pour l'amour d'elle il se resolut, & l'ayant vn iour enuoyé querir, pour le fai-

Adulteres  
punis.

Mariage du  
Roy.



re discourir de la nauigation sur vne carte à la mode du pays; l'autre y estant allé, comme il se baïssoit, le Roy luy donna vn coup de cousteau, pensant luy planter dans le ventre; mais l'autre leuant la main pour parer le coup, il se le porta droit dans l'œil, qu'il eut creué, & il n'eut point d'autre mal; car ie l'ay veu plusieurs fois depuis, & il estoit homme fort accostable. Ce fut luy qui me dit des nouuelles de nostre Maistre & de nos gens qui s'estoient sauuez de l'isle de Pouladou, & qu'il les auoit veus les fersaux pieds. Enfin pour reuenir à cette femme, elle fit tant que le Roy l'espousa: Mais apres auoir demeuré quelque temps ensemble, il deuint amoureux de celle qui estoit la grande reine lors que nous y estions, de sorte qu'il commença à s'ennuyer bien fort de l'autre, qui à la verité estoit la plus impudique du monde; car elle s'addonnoit indifferemment à toutes sortes d'hommes, esclaués & autres. Toutefois cela ne fut pas la seule cause pourquoy le Roy la quitta.

Autre ma  
riage.

Le Roy auoit deux neueux freres, dont l'aîné estoit marié à vne ieune Dame la plus riche de toutes ces isles, & qui estoit petite fille de celuy qui estoit superieur du pays lors que les Portugais y commandoient. Elle estoit aussi sœur du Prince qui vint en nostre nauire, de quoy le Roy se fascha tant qu'il luy donna vn soufflet, comme i'ay dit cy-dessus. Cette Dame estoit biē noble, ieune & belle, ce qui fut cause que le Roy s'en amoucha ainsi, mais le mal fut que son mary ne la vouloit pas quitter, ny elle encore moins son mary; car elle ne desiroit aucunement d'estre Reine, mais elle aimoit mieux sa premiere condition & la liberté. Le mary & la femme donc sçachās l'intention du Roy, se resolurent de s'enfuir dans vne barque, avec vn petit frere qui depuis mourut avec le Roy, comme ie diray cy-apres. Mais ils ne sceurent si bien faire, que par mal-heur ils ne fussent surpris comme ils s'en vouloient aller, & les galeres du Roy les prirent & les ramenerent à Malé, où le pauvre mary fut contraint de quitter sa femme, dont de regret il fut vn an entier sans sortir de son logis, & il mourut ainsi. Pour la ieune Dame ce fut bien aussi contre sa volonté, ainsi qu'elle monstra bien depuis, n'ayant iamais porté d'amitié à ce Roy, mais ayant tousiours eu d'autres amis.



Au reste le Roy auant que de l'espouser , fut contraint de  
laisser l'autre , qui ne le vouloit quitter en aucune sorte , car là  
il faut que la separation se fasse d'une mutuelle volonté & con-  
sentement , ou bien que l'homme donne la dot à sa femme , &  
lors il la peut quitter , veuille ou non , mais cela est deshono-  
rable & scandaleux à la femme qui le prend. Ce Roy en fit ainsi  
à l'endroit de cette premiere Reine , car il luy donna son dot  
ou rang , & il la quitta , & se maria à l'autre. Cette premiere de-  
meura sans estre mariée du depuis , d'autant que le Roy ne luy  
donna pas permission de le faire , & sans cela aucun n'eust osé  
l'espouser , car pour son premier mary il ne luy parla iamais de-  
puis , encore qu'ils eussent trois filles d'eux deux. Le Roy aima  
fort ce mary , & luy fit beaucoup de bien. Cette femme estoit  
fort superbe en habits , en perles & en pierreries , & le Roy luy  
auoit donné vn beau logis dans l'isle , où elle demouroit , &  
où elle vivoit en sa liberté de toutes choses , horsmis de se re-  
marier. Elle passoit ioyeusement le temps , & elle estoit fort  
visitée , ayant vn tres-grand nombre de seruiteurs & d'escla-  
ues. Quant à l'autre , le Roy ne la quitta iamais depuis , &  
quand il se perdit , elle estoit encore avec luy , & deux au-  
tres estrangeres , mais elle demeura tousiours avec vn regret  
de son premier mary , qui estoit comme premier Prince du  
sang , & Lieutenant general sur toute la gendarmerie. Ce Roy  
estant venu sur l'aage , comme il vit qu'il n'auoit sceu esleuer  
des enfans du commencement , & que ceux qu'il pourroit  
auoir alors seroient petits quand il viendrait à mourir , & par-  
tant suiets à estre delaissez & à n'auoir pas ce qui leur appar-  
tiendrait , il se resolut de n'en auoir plus du tout : De sorte  
qu'estant-là , i'ouïs dire qu'il y auoit quatre ou cinq ans qu'il  
n'auoit eu la compagnie de cette grande Reine , d'autant  
qu'elle estoit fort seconde , & qu'elle auoit eu vn fils & vne  
fille de luy , qui moururent à l'aage de six à sept ans : & tou-  
tefois ils ne font pas de conscience parmy eux de faire mou-  
rir le fruit au ventre de la femme , estimans qu'ils sont aussi  
heureux de cette sorte , que s'ils venoient au monde. Mais les  
reines ne se soucioient pas beaucoup de ce que le Roy ne les  
alloit point voir : Car elles ne manquoient pas d'amis , qui les  
visitoient quand il leur plaisoit.

separation  
de maria-  
ge. comment  
se fait.



Mais pour reuenir à ce marchand de Bengale qui ne voulut plus reprendre sa femme, comme i'ay dit cy-dessus, il se maria à vne autre, qui estoit estimée la plus belle de toutes ces isles, & à la verité elle n'en deuoit gueres à celles de ces quartiers, sinon qu'elle n'auoit pas le tein du tout si blanc. Elle n'auoit que dix-huit ou vingt ans, & il la prit pour sa beauté seulement; car elle n'estoit ny noble ny riche, mais il auoit assez de moyens pour tous deux. Mais vn second malheur pour luy voulut que demeurant proche du palais Royal, aussi-tost que le Roy vit cette femme, il en deuint extremement amoureux, & fit si bien qu'il en iouït, mesme il la fit quitter par force à son mary, qu'il fit menacer de le faire ietter dans la mer, s'il n'y vouloit consentir: De sorte que le pauvre homme fut contraint de la quitter avec tous les regrets du monde, & trois mois auant le grand defastre des Maldines, ce Roy l'espousa, à cause que le Pandiare luy dit, que pour décharger sa conscience, il valoit mieux se marier avec elle, que de demeurer au peché où il estoit. Voila les malheurs qui arriuerent coup sur coup à ce pauvre Marchand, & qui n'eussent pas esté, sans la mort de sa bonne Maistresse.

## CHAPITRE XIX.

*Du temps auquel les Maldines ont esté peuplées, & de plusieurs autres choses memorables qui sont arrivées en ces isles & aux environs, pendant le seiour de l'Authéur en icelles. D'un nauire de Tananor, de la fortune d'un Capitaine Malabare près le Roy des Maldines, & de sa fin malheureuse; & des aduantures du Neveu & du Beau-frere du Roy.*

**A**Yant parlé de l'Estat des Maldines, & de ce qui y estoit arriué de plus remarquable auant que la fortune nous y eût iettez, ie diray maintenant les choses les plus singulieres & les plus memorables qui se sont faites là & aux environs, pendant cinq années que i'y ay demeuré. Mais auant cela, ie ne veux pas oublier de dire ce que i'ay appris estant parmy ces Insulaires de la premiere habitation & du peuplement des Maldines, & du changement de la Religion de ses habitans.



Ils tiennent donc que les Maldives n'ont commencé à estre habitées que depuis environ quatre cens ans, & que les premiers qui y allerent & qui les peuplerent furent ( comme i'ay desia dit en passant, les Cingalles de l'isle de Ceylan, qui n'en est gueres éloignée, & qui estoient idolatres, mais qui ont depuis changé de Religion, & il y a environ 150. ans, ou deux cens ans au plus qu'ils receurent le Mahometisme par le moyen de la nauigation des Mores & des Arabes, qui trafiquans par toutes les terres fermes & les isles de l'Inde Orientale, y porterent aussi leur loy, qui est demeurée depuis en la pluspart de ces lieux-là, & il y a apparence que ce fut lors que les Tartares, qui estoient leur domination par tout l'Orient & iusques à ces isles, furent infectez de cette maudite & fausse doctrine de Mahomet, qui a gasté les trois parties du monde. Ceux des Maldives ont tousiours depuis retenu cette loy iusqu'à present, comme i'ay monstré amplement en traittant de leur religion & de leurs ceremonies.

Ceux de  
Ceylan  
peuple-  
rent les  
Maldives,

Pour venir donc à ce qui est arriué de mon temps en ces isles, & dont ie puis porter vn bon & vn suffisant tesmoignage, pour l'auoir veu ou pour l'auoir sceu de bonne part :

Ie commenceray par ce qui arriva à vn navire de Tananor, qui estoit venu là pour trafiquer environ vn an apres nostre arriuée en ces isles. Ce nauire estoit du port d'environ 500. tonneaux, & il appartenoit au Roy de Tananor, qui est vn Royaume situé entre Calicut & Cochin. Ce Roy estoit gentil & de race de Naires. Il pouuoit y auoir dans ce Nauire quelques cinq ou six cens hommes bien armez & de bons soldats Malabares, & ils estoient venus là pour trafiquer : leur principale charge estoit de ris, avec quantité d'autres marchandises & denrées, comme poivre, arequa ( qui est ce qu'ils mangent avec le bettel ) coton, beurre, huiles pour se frotter le corps apres qu'ils se sont lauez ; quantité de toiles blanches de coton, de porerie, & ustenciles de fer & de cuiure ; de sorte qu'il estoit fort riche, & ils auoient dessein de troquer tout cela avec des marchandises du país. Mais le Roy des Maldives ne leur voulut pas permettre de s'arrester à la rade de l'isle de Malé plus de troisiours, & les enuoya mouiller l'ancre en vne isle nommée *Bandos*, où i'auois esté malade, éloignée environ de deux lieues de l'isle de Malé vers le Nort. La cause de cela

Nauire de  
Tananor  
& sa force  
tune.



fut qu'il craignoit qu'ils ne luy fissent quelque trahison & quelque surprise. Il faisoit bon voir descendre ces gens de leur vaisseau en bataille, tous bien armez & de bonne façon, sains & disputs. Mais ils ne furent pas là deux mois, qu'ils se mouroient tous de la fièvre, encore que l'air & les eaux de cette isle de Bandos fussent meilleures qu'à Malé. La plupart des hommes demurerent en l'isle de Malé, & toute la Marchandise y fut mise en des celiers & des banquesalles que l'on fait exprés. Ils demurerent six mois & plus à debiter, à vendre, & à charger leur nauire; mais durant ce temps-là la fièvre de ces isles les mania si rudement, qu'ils ne restoient pas plus de cent en vie, & encore bien foibles, de sorte qu'ils furent contraints de faire vn autre equipage d'hommes de ces isles pour ramener leur nauire à Tananor. Ce fut vn Pilote de ces isles fort expérimenté qui les auoit menez là, dont ils luy en sceurent fort mauuais gré, disans qu'il les y auoit fait venir exprés pour faire son Roy heritier de toutes leurs richesses. Ils perdirent là le principal de leurs Capitaines, qu'ils regrettoient fort. La coustume est que quand le Capitaine ou le maistre d'vn nauire meurt là, le nauire & la marchandise est au Roy qui s'en saisit: mais il n'en fit pas ainsi de certui cy, à cause qu'il estoit au Roy de Tananor.

Pour le regard de la marchandise particuliere qui appartenoit à ce defunct Capitaine, elle ne fut point prise par le Roy, encore qu'elle luy appartinst; mais ce fut pour vn tel sujet. C'est que ce Capitaine auoit amené avec luy son fils ieune homme de 25. ans nommé *Houssain Cata*, qui estoit le plus brave soldat, le plus adroit, de la plus belle taille, & le plus expert tireur d'armes qui fut en toute la coste de Malabar. Or le Roy desirant qu'il demeurast avec luy, il le fit pratiquer avec beaucoup de belles promesses, dequoy le ieune homme fut content, tant afin de sauuer sa marchandise, qu'en ce faisant le Roy luy donnoit toute, qu'à l'occasion d'vn differend qu'il auoit avec le second Capitaine du nauire qui y commandoit lors: & de fait le Roy luy fit rendre toute la marchandise qui estoit à luy là dedans, dont il n'eust sceu auoir raison autrement: outre que demeurant là, il restoit heritier de toute la marchandise de son pere qu'il eust eu à partager avec ses autres freres retournât en son païs; & puis il eust fallu acquiter la plus-



part de ce que son dit pere y auoit pris à credit. Il fut donc bien venu & estimé près du Roy, qui d'abord luy donna vne grande dignité, qui est de Maistre tireur d'armes, qu'ils appellent *Esf. dru*, l'un des plus honorables offices du païs, & qui requiert vne grande capacité & vn grand merite. Il n'y en auoit qu'un près du Roy en ces isles, qui estoit grand Seigneur, comme ils les tiennent pour tels entre les nobles & les soldats, tant esdites isles qu'en la terre ferme. Mais cette charge fut cause de la mort de ce ieune homme, à cause de la ialousie qui se mit entre luy & le maistre ancien, qui estoit naturel du païs, fils de maistre, & fort respecté de tous les Seigneurs & soldats.

Maistre  
d'armes.

Or il n'y a point entr'eux de plus grand deshonneur & note d'infamie que de perdre le respect aupres de son maistre. Et d'autant qu'ils ont les armes en grand honneur, ils estiment les maistres d'armes plus que tous les autres, & ils les mettent au rang des Princes & des Seigneurs; car ils montrent au Roy & au premier Prince. Auparauant il n'y auoit qu'une academie, & quand ce nouveau maistre fut venu il y en eut deux, & lors plusieurs de toutes qualitez quitterent l'ancien pour prendre ce nouveau, qui sçauoit tirer des armes à la mode des Naires & des Malabares, qui est la plus estimée aux Indes. Or le Roy pour le faire reconnoistre en cette qualité de maistre, luy donna en la presence de toute sa Cour vn brasseler, qu'il luy mit au bras droit luy-mesme, ce qui est la marque de cette dignité. Ce brasseler estoit d'un chaisnon d'or, avec des boutons de mesme ronds & creux par dedans, où estoit le carectere & le chiffre du Roy escrit en papier.

Ces deux maistres estant donc en ialousie l'un de l'autre, il arriua qu'un iour de grande feste, comme nous est Pasques, apres le disner, selon la coustume, tous les Princes, Seigneurs, Gentils-hommes & soldats allerent au Palais du Roy pour iouer & tirer les uns contre les autres, & se donner des défis, où l'on voit ceux qui sont les plus adroits aux armes. Cela dure troisiours durant. Ces deux maistres estoient chacun de son costé avec tous leurs escoliers près d'eux, qui alloient les uns contre les autres. L'ancien auoit plus d'escoliers & de faueur que l'autre, il fit dresser vne querelle d'Alleman par vn de ses escoliers contre vn des siens, car là c'est s'attaquer au maistre que de s'en prendre à son escolier: de sorte qu'il y eut



vne grande meſlée de part & d'autre, & quelques ſoldats meſme bleſſez. Le Roy en ayant eſté aduertý, voulut ſçauoir qui auoit le tort, & ayant ſçeu que c'eſtoit l'ancien, il luy en fit vne grande reprimende, & dit tout haut que le premier d'eux qui feroit le mutin, il luy feroit couper le poing, comme il faiſoit aſſez ſouuent pour bien peu de choſe quand il eſtoit en colere: & pour les deux maîtres il leur commanda de viure en paix enſemble eux & leurs eſcoliers. Cependant l'amitié que le Roy portoit à ce nouveau maître croiſſoit toujours, en ſorte qu'il luy donna tous les titres de grandeur & de ſeigneurie qu'il pouuoit confier au plus grand de ſon Royaume, entr'autres celui de *Darade Tacourou*, comme qui diroit icy Comte ou Duc: Meſme il luy fit changer ſon premier nom Malabare, ce qu'il fit crier par toute l'ifle, comme c'eſt la couſtume, & le fit Capitaine d'une compagnie, le faiſant marcher au pair avec tous les plus grands, qui en conceurent vne telle enuie qu'ils ſe reſolurent tous avec cét ancien maître, de le faire mourir en quelque ſorte que ce fuſt. A la verité cét homme ne ſçeu pas bien conduire ſa fortune, mais il en abuſoit, en prenant ordinairement querelle avec les principaux, & meſme contre les plus grands de ces isles: mais le Roy le ſupportoit en tout & par tout. Il prenoit telles femmes en mariage qu'il luy plaiſoit, & elles s'eſtimoient toutes fort honorées d'eſtre mariées avec luy, tant pour le merite de ſa perſonne, que pour ſa dignité & ſa grande faueur auprès du Roy. Ce qui l'appuyoit encore dauantage, c'eſt qu'il auoit pour camarade & pour eſcolier le beau frere du Roy & frere de la grande Reine, dont i'ay parlé aſſez ſouuent. Ils ſe portoient vne telle amitié, qu'enfin cela fut cauſe de ſon malheur. Car au bout de deux ans, ou enuiron que dura ſa faueur, ils prirent vne reſolution enſemble de ſ'en aller, & luy pour mieux couvrir ſon entrepriſe, ſe maria avec vne veuve du grand Pandiare, qui demeueroit au bout des isles vers le Sud en l'Atollon nommé *Souadou*. Sur cette occaſion il prit ſujet de ſortir de l'isle de Malé: Mais il n'en fut pas plütoſt party, que ſes ennemis penſans auoir tout gagné, en allerent aduertir le Roy, luy donnans à entendre l'entrepriſe qu'il auoit faite avec ce Prince. Sur cela le Roy par le conſeil des principaux, qui ſont les ſix Mouſcoulis, enuoya vn Capitaine avec quarante ſoldats



dans vne barque pour le ramener, mais avec commandement de ne luy faire aucun autre mal : mais tous les principaux d'au- pres du Roy, & entr'autres le maistre ancien les aduertirent secrettement qu'ils le tuaissent, & qu'ils dissent qu'il s'estoit mis en deffence contr'eux, & qu'apres ils feroient bien leur paix avec le Roy : Ce qu'ils executerent, & l'ayans trouué sans armes, de premier abord ils le tuerent & rapporterent au Roy qu'ils auoient esté forcez de le faire, dautant qu'il ne s'estoit point voulu rendre à son commandement. Le Roy en fut fort fasché, mais enfin il n'en fut autre chose.

Ayant parlé de la fortune de cet estranger, ie diray maintenant ce que i'ay veu arriuer à quelques Princes du pays. Lors que nous arriuasmes és Maldives, le Roy n'auoit point d'enfans, mais seulement vn neveu aagé de 22. ans nommé *Ibrahim Callane*, comme luy, & qui luy deuoit succeder. Il estoit pour lors disgracié & absent de la Cour, parce qu'il estoit allé en Arabie sans le congé & le consentement du Roy, & auant que s'en aller auoit pillé quelques-vnes de ces isles. Trois ans apres nostre venue il reuint, & n'osa pas venir du premier coup à Malé, pour la crainte qu'il auoit du Roy, qui eut aussitost aduis que son neveu estoit arriué en quelques isles qui luy appartenoient vers le Nort, & qu'il y estoit marié; dont il fut fort ioyeux : car il l'aimoit & le tenoit comme son fils. Mais on luy donnoit chaque iour de faux aduis que ce neveu auoit dessein d'entreprendre contre luy, & cela venoit de ses mal-veil- lans & de quelques flateurs dont cette Cour là estoit fort rem- plie. Nonobstant cela, le Roy ne laissa pas de l'enuoyer querir avec vne galere armée, & luy qui estoit innocent ne fit au- cun refus de venir trouuer le Roy, avec seulement dix ou dou- ze soldats domestiques, & quelques seruiteurs & esclaves. Mais si tost qu'il fut arriué en Cour, tous ses soldats furent mis en prison, les pieds passez entre deux pieces de bois, où il y a des trous, qui est la façon dont ils vsent pour les prisonniers. (Ils se seruent aussi de chaines & de fers à cet effet) Pour luy il n'eust aucun mal, sinon qu'il fut plus de deux mois sans voir le Roy, & si il venoit tous les iours au palais du Roy s'asseoir en des lieux faits expres pour seoir le monde. L'une des Rei- nes, la premiere venue, luy enuoyoit seulement vne feuille de bettel, qui estoit vn grand honneur, & le seul qu'il pouuoit es-

Neveu du  
Roy & sa  
fortune.



perer, ne faisant cela qu'aux enfans de la maison: de sorte que cela monstroit qu'il estoit seul heritier & premier prince. Car c'est la coustume du pays que quand quelqu'un est disgracié, il va tous les iours au logis du Roy, cela s'entend dans la Cour du palais, iusques à ce que le Roy luy aye parlé & qu'il soit remis en grace. Ce neveu enfin rentra en grace, par le moyen du grand pandiare, qui estoit de la race Cherise, ou de la race de Mahomet. Car ayant esté mandé par le Roy pour prescher deuant luy selon la coustume; auant que commencer son sermon, il fit vne tres-humble requeste & priere au Roy qu'il luy pleust permettre que son neveu vint entendre le sermon: ce que le Roy luy accorda, pour l'amitié & le respect qu'il luy portoit: aussi quelqu'autre que ce fust n'eût osé luy faire cette requeste. Ce neveu estant venu, du plus loin qu'il apperceut le Roy, il luy fit vne tres-humble reuerence, comme le plus simple du pays; & le Roy luy dit seulement deux paroles, *ana poute iringua*, qui est à dire, mon fils asséez vous; ce qu'il fit, & tout le monde se leua pour luy quitter le haut bout. Tant que le sermon dura, qui fut plus d'une heure, ce ieune Prince ne leua iamais les yeux ny la teste, & le mesme iour tous ses gens furent mis en liberté, & pour luy il fut tousiours depuis en grace, & en tel honneur & dignité que peut estre celuy à qui la Couronne appartenoit. Le Roy le fit son Lieutenant General & chef de tous les gens de guerre, qu'ils appellent *Norimesnas*.

Dorime-  
nas.

Façon d'o-  
ster les  
semmes

Depuis qu'il fut remis es bonnes graces du Roy, il y eut tousiours de grandes ialousies & de grandes enuies entre luy & le beau frere du Roy, frere de la grande Reine, qui estoit bien-ayse de l'absence & de la disgrace de ce Prince; parce que pour lors il estoit le plus proche & le plus fauorisé du Roy, & il auoit les plus grands Estats, ce qui luy fut osté apres son retour. Le Roy l'appelloit tousiours son fils, afin que chacun luy portast honneur comme à son vray & legitime heritier. Or ce Prince estant deuenu amoureux de la femme d'un Seigneur qui estoit extremement belle, il l'enleua de son consentement & il la tint long-temps; dequoy le mary s'estant allé plaindre au Roy, il ne luy en fut fait aucune raison, mais au contraire le ieune Prince le fit battre de telle sorte, qu'il fut contraint de quitter tout à fait sa femme. C'est la façon dont ils vsent en ce pays-là.



Quant au beau-frere du Roy competeur de ce neveu, <sup>Beaufre-  
re du Roy,  
& ce qui  
luy aduint.</sup> c'estoit vn ieune Seigneur aagé d'environ 25. ans, des plus beaux, des plus adroits, & de la plus belle taille & façon qui fut en toutes ces isles, & il ressembloit à ceux d'Europe, estant d'un blanc vn peu plus oliuastre. Il estoit entendu en toutes sciences, comme Mathematiques, Astrologie, Marine & autres, & en tous exercices d'armes. Le luy appris le chiffre, & à escrire à la Françoisé: & certes ien n'ay gueres remarqué autre difference entre ces gens-là & nous, soit pour l'esprit, soit pour le corps, sinon qu'ils sont de couleur vn peu oliuastre, mais il y a beaucoup de personnes blanches, tant hommes que femmes. Sa sœur & luy estoient de la meilleure maison des isles, voire plus noble que celle du Roy. Or ce Seigneur conceut vn tel despit des charges qu'on luy auoit ostées au retour du neveu du Roy, qu'il commença à consulter avec sa sœur la Reine des moyens qu'il y auoit de s'en venger; & elle en estoit en plus grande colere que luy. Le premier moyen dont ils se seruirent, fut par charmes & forcelleries, dont ils ont l'usage fort frequent, soit à bien ou à mal: car ils en vsent soit pour faire venir du mal soit pour le guerir. Ils employerent à ce faire quantité de forciers qui faisoient des forcelleries, qu'ils appellent *Quenuery*, & cela contre le Roy & contre son neveu, qui en furent fort malades, & il falut trouuer d'autres forciers pour les guerir. Le Roy en voulut grand mal depuis à la Reine & à son frere. Mais elle haïssoit le Roy à mort, & elle l'eût bien voulu faire mourir il y auoit long temps, si elle eust pu. Car elle se faschoit d'estre ainsi retenuë comme captiue par force, & elle n'auoit aucun contentement; & comme elle estoit assez noble & assez riche d'elle-mesme, elle ne se soucioit pas de tant d'honneurs, mais elle eust aimé mieux n'estre point Reine, & auoir vn mary à sa fantaisie. De sorte que son frere & elle voyans que ce premier moyen n'auoit pas reussi, ils se resolurent d'en essayer vn autre, qui estoit de s'en aller & de se sauuer de nuit secretement dans vne barque, avec toutes ses bagues, ses ioyaux & richesses. Car tout le reste de son bien estoit en vne autre isle qui estoit à elle, nommée *Maspillaspoury*, à quarante lieues de Malé vers le Nort, où demeurait sa mere, qui estoit deuenue aueugle. <sup>Maspillaspoury isle.</sup>

Ce Prince donc ayant fait ce dessein, il communiqua son



entreprise à ce maistre d'armes estrange, dont i'ay parlé cy-dessus, & à vn autre ieune Seigneur, dont le pere auoit esté mis à mort par le deffunt pere du Roy, pour la crainte qu'il auoit qu'il ne remuast, estant l'vn des plus braues & des plus vaillans Seigneurs de l'Estat. Il s'appelloit *Cassin Tacourou*. Aussi ce ieune Seigneur son fils estoit fort braue, & aussi fort mal content de ne se voir seulement qu'en qualité de simple soldat, & non dans le rang que les siens auoient tenu; ce qui luy fit prestere l'oreille à ce Prince, qui estoit d'ailleurs fort son amy, & qui luy auoit promis de luy faire espouser la Reine, & aussi à ce maistre estrange de luy donner vne autre sœur qu'il auoit. Ils prirent donc resolution que le Prince & le ieune Seigneur demeureroient en l'isle pour enleuer la Reine, & que le maistre iroit deuant, comme il fit. Or la coustume est en ces isles, de ne point laisser emporter des armes aux soldats quand ils vont hors de Malé es autres isles d'où ils sont: mais ils les laissent routes au magazin du Roy à qui elles sont. Ils portent bien des poignards & d'autres petites pieces, mais non à feu. Que s'ils vont en quelque lieu par le commandement du Roy, ils peuuent y porter toutes sortes d'armes. Cela est ainsi estably pour empescher les reuoltes, & aussi ils ne laissent aller qu'un certain nombre de soldats à la fois, & ils attendent qu'ils soient de retour pour en laisser aller d'autres. Ils n'ont ce congé que durant les vents d'Ouëst, qui est leur Hiuer, & il faut qu'ils soient de retour auant les vents d'Est ou leur Esté.

Cette entreprise estant ainsi conduite, ils gagnerent treize des meilleurs soldats du pays, pour estre de la partie, mais l'un des treize les descouurit & en donna aduis au Roy, qui commanda de tenir le tout secret; car il vouloit voir ce qui en estoit, ne le pouuant quasi croire, & donna charge à ce Seigneur qui m'auoit amené de l'isle où nostre nauire s'estoit perdu, en qui il se fioit le plus, de prendre vn certain nombre de soldats, & d'en sçauoir la verité. Dès que cela fut sçeu, la barque fut prise, avec ce Prince & ses soldats qui furent tous punis à la mode du pays: pour luy il n'eust point d'autre mal, sinon que le Roy luy fit vne grande reprimende & qu'il fut disgracié plus de six mois. Il faut remarquer que  
durant



durant leurs disgraces, ils ne se soucient pas de s'habiller & de se tenir proprement, & qu'ils ne se meslent de chose quelconque non plus que s'ils estoient morts au monde. Pour la Reine, encore que le Roy fût fort en colere, elle ne faisoit que dire quatre mots, & aussi-tost il estoit appaisé. Quant au maître d'armes, il luy arriua ce que i'ay dit auparauant. Or le iour de la feste des Morts d'entr'eux, comme le Roy & ses trois femmes alloient visiter les sepulchres de leurs peres, la Reine trouua moyen que son frere se trouuast en vn lieu par où ils deuoient passer. Il y vint simplement habillé & sans armes, selon la coustume, & il salua le Roy, qui le salua aussi & le reprit en grace, luy redonnant toutes ses charges & ses dignitez. Il estoit l'un des six premiers *Mouscoulis*. Tous les soldats de son entreprise furent aussi-tost deliurez & restablis comme auparauant. Toutesfois ce Prince qui auoit du courage, comme il monstra bien depuis, voyant qu'il n'estoit pas remis en toutes ses charges, & qu'il n'estoit pas estimé comme il l'estoit auant que le nepueu du Roy fut reuenu, il continua tellement ses premiers desplaisirs & ses mescontentemens, que n'en pouuant plus endurer, il resolut de s'en aller en Arabie, & il mena avec luy le mary de son autre sœur, qui estoit le grand Pandiare pour lors, & ils s'en allerent secretement sans prendre congé du Roy, qui en fut en grande colere contr'eux, & contre la Reine, qui leur auoit donné de l'or & de l'argent tant qu'ils auoient voulu. Le Roy s'estonnoit bien plus du Pandiare, qui auoit quitté vne si belle charge, mais l'autre aimoit mieux obeir à la Reine & à son beau-frere qu'à luy. Ils allerent à la Mecque en Arabie, où le Pandiare mourut, & le Prince ayant esté environ dix-huit mois en son voyage, s'en reuint en vn nauire de Cananor qui le porta en Cananor mesme, où il fut fort bien receu du Roy, qui desiroit fort de le retenir près de soy, & qui luy promettoit des gens de guerre, s'il vouloit faire la guerre au Roy des Maldiuës. Mais le Roy des Maldiuës en ayant esté aduertý, il luy escriuit aussi-tost, & il luy fit escrire par la Reine, avec prieres de s'en reuenir, & avec promesses de nouvelles dignitez. La lettre de sa sœur eut plus de pouuoir sur luy que celle du Roy. Il s'en retourna donc, & eut ce qui luy auoit esté promis, & tout le monde demeura en paix iusqu'à la mort du Roy & de son neueu, comme ie diray cy après.



## CHAPITRE XX.

*Des aduentures & des diuers accidens de nauires arriuées aux Maldiu-  
ues, de l'arriuée de deux Hollandois en ces Isles, d'un Iuis voyageur,  
d'un Capitaine de Mogor & de sa fortune, & de quelques nau-  
ires qui furent perdus.*

Galere de  
Māgalor.

Comme j'estois aux Maldiuës, le Roy de Mangalorido-  
lātre, enuoya vn iour au Roy des Maldiuës vne galere  
route chargée de ris pour present & pour renouueller & con-  
firmer leur ancienne amitié, par le moyen d'un ambassa-  
deur qu'il enuoyoit aussi à cét effect. Le Roy des Maldiuës le re-  
ceut bien, & il luy enuoya vn autre present des choses les plus  
rares qu'il pût recouurer en son Royaume.

En ce mesme temps, comme les Hollandois gardoient avec  
deux ou trois nauires seulement la pointe de Galle en l'isle de  
Ceylan (dont ie parleray cy apres en son lieu plus amplement)  
il arriua qu'il passa par là deux grands nauires qui venoient  
d'Achen en Sumatra & d'autres lieux de la Sonde, chargez de  
marchandises de la Chine & d'ailleurs, & qui alloient en Ara-  
bie. Les Holandois leur firent amener les voiles aussi tost,  
mais voyant qu'ils n'estoient pas des amis des Portugais, ils  
leur firent bon accueil, & ils furent vn iour ou deux à faire  
grande chere ensemble. Le plus grand de ces nauires alloit, à  
ce qu'ils dirent, en Mogor, Surrate & Cambaye, & l'autre  
alloit d'un autre costé. Le Capitaine du grand estoit fort ieu-  
ne, de la terre de Mogor; & le Roy d'Achen auoit fait tuer  
son pere, pour auoir ses richesses: car c'estoit le plus riche  
homme de toutes les Indes, & il s'appelloit *Chamy*. Il auoit  
tant de biens en Sumatra, que cela fut cause de sa mort. Son  
fils de mesme nom, qui estoit demeuré seul & petit avec sa  
mere en Surrate, estoit tres-beau, blanc & de bonne façon, &  
il pouuoit auoir pour lors 17. ou 18. ans. L'autre Capitaine  
estoit vn Turc âgé de 25. ans, le plus puissant homme que i'aye  
iamais veu: & il estoit reconnu par toute l'Inde pour tres-  
vaillant.

Le general des Hollandois ayant sçeu tous tout cela, &  
que ce ieune Capitaine alloit en Cambaie ou Surrate, où il n'y



a que la riuere entre-deux, il fit venir ce Capitaine & tous les marchands, qui estoient enuiron trente ou quarante, tous gens riches & de bonne façon, avec les Officiers du nauire, & il leur dit qu'ils dissent en verité où ils alloient, & qu'ils n'eussent point de peur. Ils respondirent tous la mesme chose qu'au parauant: mais c'estoit de peur: car leur intention estoit d'aller en Arabie, ce qu'ils n'osoient pas dire, d'autant que le grand mogor & les Hollandois estoient bons amis, & que mesmes les Hollandois auoient des facteurs en Cambaye & Surrate, qui sont des terres de Mogor. Enfin le General leur fit apporter le liure de leur loy, & vne piece de biscuit, surquoy il les fit iurer selon la coustume, qu'ils diroient verité. Ils le firent, & sur cela les Hollandois les prierent de leur porter deux de leurs facteurs avec quantité de marchandises en Cambaye, & des presens au grand Mogor, & aux Seigneurs de Cambaye & de Surrate; ce qu'ils promirent, & le General fit beaucoup de presens à ce Capitaine & aux marchands, & il leur donna des victuailles.

Ainsi ce Capitaine ayant pris ces deux Hollandois & les marchandises, ils se departirent en grande amitié, & ces deux nauires vindrent droit aux Maldiuës où estoit leur passage & leur route, soit à la teste des isles, soit entre icelles. C'est ce qui rend ces pais beaucoup plus riches. Car ces isles sont situées presques à la moitié du chemin de la Sonde & de la coste d'Arabie & de Perse, & il n'y a point d'autres isles entre-deux où l'on puisse se rafraischir. Il y en passe tous les ans vingt-cinq ou trente, dont il n'y en a pas deux qui y viennent de propos deliberé; à cause du danger qu'il y a, & sans la necessité du passage on ne les iroit iamais chercher, & ceux du pays seroient contraints d'aller pourchasser ailleurs leurs necessitez. Ce passage est apprehendé, tant à cause des courans & des bancs, que pour la fièvre, qui est vne maladie particuliere en ces isles, & l'on reconnoist par tout les fièvres de Malé. La pluspart des vaisseaux y sont donc portez par les courans; ce qui les fait sejourner & trafiquer là, à cause des Monssons qui se changent d'un contraire à l'autre.

Ces *Monssons* ou *Muessons* sont vents qui changent pour l'Esté ou l'Hyuer de six en six mois; & qui trompent le plus souvent quand on part trop tard, & le vent contraire vient ce-

Dangers  
du passage  
des Maldiuës.

Monssons,



pendant qu'on est là, aussi trompent-ils encore, en ce qu'ils sont par fois plus courts ou plus longs l'un que l'autre : & celui qui est propre sera plus court, & son contraire plus long d'un mois ou six semaines, & quelquefois de deux mois plus qu'on ne pense. Cela contraint par fois de séjourner sept ou huit mois plus qu'on ne veut, comme j'ay veu arriver assez souvent. J'en ay veu qui se mettoient à la mer sur la fin des Monçons, croyans qu'ils en auroient encore assez, & comme ils estoient à cinquante lieues près d'Arabie, ils estoient contraints par un vent contraire de revenir prendre ces isles, & de mettre du costé de la Sonde : encore y en a-t'il qui au retour s'y perdent quelquefois. Cela vient de ce qu'ayant passé par le bout du Nord des isles, selon le courant de l'Est qui les porte, comme ils se pensent hors du danger des bancs, un jour après le courant change, & l'Ouest le ramène dans d'autres isles vers le Sud, où ils s'échoient entre des bancs, ainsi que fit ce grand navire où estoit la Reine, dont j'ay parlé cy-dessus, qui s'en alla se perdre au Sud.

Mais pour revenir à ces deux navires qui alloient en Arabie, quand ils furent arrivés en ces isles, leur intention n'estoit pas de s'y arrêter : Mais ils furent toutefois contraints d'y attendre l'autre Monçon, qui fut environ sept ou huit mois : car le Monçon qui regnoit lors qu'ils arrivèrent n'estoit pas encore achevé. Ils ne vinrent point surgir à l'isle de Malé, comme il s'y en voit peu, à cause de la maladie qui y regne, mais ordinairement ils prennent une autre isle à trente ou quarante lieues de là vers le Nord, appelée Maspillaspoury, qui estoit à la grande Reine, à cause que c'est la plus saine de toutes. Ces deux navires y mouillèrent l'ancre & s'y arrêterent. Or la coutume est qu'à leur arrivée ils viennent saluer le Roy avec des presens. Ce Roy estoit bien aise de ces aventures, & il recevoit ces pauvres gens avec le meilleur visage du monde, mais il avoit un ris trompeur, & qui à la fin ne valoit rien.

En effet tout ce qu'il faisoit estoit pour tâcher de faire venir leurs navires en son isle, ce qu'ils ne vouloient aucunement, & quand il les voyoit trop forts, il ne les en importunoit gueres, de peur d'en perdre la commodité & le trafic : mais quand il les reconnoissoit foibles, il les faisoit venir d'une façon ou d'au-



tre en contrefaisant le fâché, afin que tout demeurast en sa puissance, si d'avanture le Capitaine du vaisseau venoit à mourir: bref rien ne luy eschappoit des mains qu'il n'en eust sa piece. Quand donc il estoit arriué quelque vaisseau ou quelque marchand dans son isle, il leur faisoit donner vne banquefalle ou cellier pour mettre leur marchandise, & celuy qui estoit Amiral mettoit tout par escrit, & il faisoit descendre les voiles & le gouvernail en sa possession. Quant à ceux qui mouroient, il en heritoit, tant du nauire que de la marchandise. Ce qui estoit cause que la pluspart n'y vouloient pas aller, ou quand leur Capitaine mouroit, ils se mettoient aussi-tost à la voile.

Ces deux nauires donc dont i'ay parlé, attendans les autres Monssons, tous les Chefs & les principaux allerent saluer le roy avec de beaux presens. C'estoient tous gens riches, les vns Mahometans, & les autres Banianes de Cambaye. Le Roy les receut fort honorablement, & pour les festoyer, il fit tuer vn grand taureau, donnant à chacun d'eux vne vache ou vn taureau, ce qui est vn signe de grande gratification. Il fit beaucoup d'honneur entr'autres à ce ieune Capitaine, disant qu'il auoit fort bien connu son pere, & que pour cela il luy feroit tout le plaisir qu'il pourroit. Le Capitaine luy respondit que c'estoit le premier voyage que luy & son nauire faisoit, & qu'il estoit allé vers le Roy d'Achen, qui auoit fait mourir son pere, pour voir s'il en pourroit tirer quelque recompense, & qu'il auoit esté bien receu de ce Roy, qui luy auoit donné quantité d'esclaves, vn nauire & des marchandises, & qu'il luy auoit fait promettre de le reuenir voir. Apres que le Roy des Maldiuës l'eut ainsi carressé & receu avec tous les gens en bon ordre selon la coustume, il leur fit donner des logis, de sorte qu'ils estoient tous fort contens de luy. Je les fus voir le soir, & ils me firent fort bonne chere, me disant qu'en leur nauire il y auoit deux Hollandois, qui alloient à Surrate; dequoy ie fus bien ioyeux, pour l'esperance que i'auois d'entendre des nouvelles de France, mais ils me dirent que ces Hollandois n'auoient garde de venir en cette isle de Malé, tant pour la peur qu'ils auoient de la maladie, que pource qu'ils n'y auoient que faire, & aussi parce qu'ils auoient ouy parler de l'humeur du Roy, dont ie leur manday vn petit mot d'auis en François par escrit.



Le Roy cependant fut aduertý qu'ils y estoient , & il s'informa entr'autres choses quelles marchandises ils portoient. La principale estoit des draps de laine qu'ils auoient pris sur les Portugais , des dents d'Elephans , & autres choses , avec de l'argent. Le Roy leur dit qu'il auoit grand desir d'auoir quelque belle piece de drap. Le Capitaine luy dit , qu'il falloit qu'il enuoyast quelqu'un des siens pour en choisir ; ce qu'il fit , mais le premier facteur enuoya son compagnon vers le Roy pour en faire le prix , & pour luy en monstrier de plusieurs sortes ; de sorte que ce fut vne occasion pour moy de le voir. Il me fit les recommandations de son compagnon , qui m'enuoya vne belle piece de toile blanche de coton , à cause qu'il ne s'en fait point de blanche en ces isles , mais toutes de couleur. Il apporta au Roy pour present vne fort belle arquebuzé à fuzil , avec sa fourniture , & vne belle espée que le Roy agreea fort , & il luy donna en contr'eschange quelques nattes , & moy ie luy en donnay aussi ; car c'est la plus rare chose qu'on fasse en ces isles. Ce Facteur fut huit iours en l'isle de Malé , & le Roy prit deux pieces de son drap , l'une rouge & l'autre violette , qu'il paya en argent , & puis l'autre s'en alla , & depuis ie ne l'ay point veu. Il scauoit parler François , & ie luy seruis de truchement. Le Roy ne me voulut iamais donner congé d'aller où ils estoient , mais ils nous enuoyoient souuent des lettres avec quelques petits presens.

Mais puis que ie suis sur le propos de ces deux Hollandois , ie diray tout ce qui leur aduint , qui est que le Capitaine & les Marchands qui leur auoient promis de les mener à Cambaye , leur dirent franchement qu'ils alloient en Arabie , & que ce qu'ils auoient dit à leur General , n'auoit esté que de peur d'estre empeschez en leur dessein : de sorte que ce fut à ces facteurs à descharger toute leur marchandise. Sur cela le Capitaine de l'autre nauire , qui estoit Turc , leur dit que s'ils vouloient il les porteroit à Cambaye ou Surate en toute assurance , ce qu'ils accepterent , & ils s'en allerent avec luy ; & depuis i'ay ouy dire que deuant qu'ils fussent arriuez là , il en mourut vn. Ce fut vne bonne fortune pour eux de trouuer cette occasion : car sans cela , s'ils fussent demeurez dans ces isles , comme ils y eussent esté contraincts , ils estoient perdus eux & leur marchandise ; & le Roy ne les eust iamais laissé sortir , afin d'auoir leur marchandise.



En ce mesme temps-là il vint vn homme à Malé, qui estoit Iuif de loy & de nation, & qui sçauoit vn grand nombre de langues, entr'autres il parloit fort bien l'Arabe, & les langues des Indes. Il estoit de Barbarie, & le plus meschant homme du monde. Les Anglois l'auoient pris & l'auoient mené en Angleterre, où il auoit appris fort bien l'Anglois. Or au mesme temps que nous partismes de France, il partit aussi quatre nauires d'Angleterre, dont le General prit cet homme pour le seruir à la chambre; & il fut avec luy aux Indes. Il estoit desia en Achen lors que nostre General y arriua, & ce fut luy qui me dit que les Portugais l'auoient empoisonné. Quant au General Anglois, voyant qu'il ne pouuoit charger du poivre à Achen, il s'en alla à Bantan en la Iaue, où ce Iuif luy déroba douze ou quinze cent pieces de quarante sols d'Espagne, & il s'enfuit. Avec les Anglois il estoit de leur Religion, & avec les Mahometans il estoit aussi de la leur, encore qu'il fust vrayement Iuif, & il se marioit par tout où il se trouuoit; de sorte qu'il auoit quatre ou cinq femmes aux Indes. Il s'embarqua en Achen dans vn nauire de Surrate, qui vint passer par la teste des Maldiues, & il fut si mal-aisé que de descendre en terre avec toute sa marchandise. Il en auoit encore lors pour environ quinze cens escus, car il auoit tout mangé le reste. Depuis qu'il eut pris cet argent, il s'en alla à Surrate, où il se maria. Enfin estant en ce dernier voyage arriué à Malé, il vint faire offre de son seruice au roy, disant qu'il estoit fort bon Canonier, encore qu'il n'y entendist rien du tout. Il fut bien receu du commencement, mais quand on vit que c'estoit vn menteur, on n'en tint plus de conte. Sur cela estant deuenu malade, il me pria de demander au roy son congé, ce que ie demanday au Seigneur avec qui i'auois demeuré, qui luy fit auoir à toute peine. Il disoit qu'il estoit marié en Guzeratte, où il auoit vn enfant: ce qui fut en partie cause qu'il eut son congé. Apres cela il fut encore trois ou quatre mois à manger ce peu qui luy restoit, puis il s'embarqua avec le plus riche marchand de Cananor Malabare Mahometan, & le plus grand apres le roy Ali Radia. Ce marchand auoit vne femme és Maldiues, & il y faisoit vn grand trafic, n'y ayant point d'Atollon où il n'eust des Facteurs ou de la marchandise de dehors, & il auoit tousiours des nauires ou des barques en ces isles. Il se nommoit *Poecaca*: ainsi ce Iuif s'en alla avec luy à Cananor.

Iuif voya-  
geur.Ali Radia  
Roy.



Quant à ce ieune Capitaine dont i'ay desia parlé, ie diray la disgrâce qui luy arriua à luy & à ceux de son nauire. Il fit quelques six mois de séjour en ces isles, durant lequel temps ils y trafiquoient, encore que ce fût contre leur dessein, mais ils estoient contraincts à cela pour le besoin qu'ils auoient des commoditez de ces isles, & ils prenoient en eschange de la corde de Cocos, qu'ils appellent *Cairo*, & aussi du Cocos. Mais la marchandise dont ils estoient les plus amoureux, estoit de la Cambe ou escaille de Tortuës, qui viennent en ces isles. Les meilleures sont les plus grandes & les plus espaißes, & la *Gaut* ou quarteron, vaut bien vn larin. Mais comme c'est vne chose fort recherchée ailleurs, ils n'en veulent que de l'or ou de l'argent en contr'eschange: pour les autres choses, ils les changent pour de la marchandise. Ils ne me vendoient la liure de poiure que deux sols, & quatre liures de soye blanche vn escu, & ceux du pays l'achetoient dauantage; car tous les estrangers qui arriuoient m'aimoient fort, & ils me faisoient des presens afin que ie leur aidasse à vendre leurs denrées, & ils auoient des truchemens en langue Portugaise, & ie leur seruois là comme de facteur. Souuent ils m'ont baillé pour plus de 200. escus de marchandise à credit, & ils me donnoient tousiours le quart du profit de ce que ie leur faisois vendre, de maniere que ie gaignois fort avec eux. Ce ieune Capitaine estoit celuy qui m'affectionnoit le plus, & qui se fioit dauantage en moy, ce qui me donna d'autant plus de regret du malheur qui luy arriua depuis: car vn bon nombre des principaux & des plus riches marchands de son nauire moururent, & c'est la coustume, comme i'ay dict, que le Roy herite là des estrangers qui y meurent. Or le Roy auoit obligé ce Capitaine & ces marchands de ne pouuoir aller en l'isle, où estoit leur nauire, & il auoit pris d'eux beaucoup de marchandise à credit; car il ne payoit iamais qu'on ne fust prest à partir, afin d'empêcher par ce moyen qu'ils ne s'en allassent quand ils voudroient, ou qu'ils n'eussent moyen d'entreprendre rien en son Estat: ainsi tout moyen de partir leur estoit osté, d'autant que si tost qu'un vaisseau arriue, le *Miruaire*, ou sergent de l'Amiral fait porter incontinent le gouuernail dans le Palais du Roy, d'où l'on ne le peut tirer sans la permission dudit Amiral.

Miruaire.

Vn iour



Vniour donc le Roy enuoya querir ce Capitaine pour sca-  
uoir de luy par paroles douces & flateuses la cargaison de son  
nauire, avec le nombre des marchandises & les noms de ceux à  
qui elles appartenoient. Ce que l'autre fit de bonne foy; car  
c'estoit le meilleur homme pour vn Mahometan, que i'aye ia-  
mais veu, & il luy monstra le registre de tout. Ce que le Roy  
ayant veu, il dit alors qu'il estoit heritier de tous ceux qui  
estoint morts, & que pour luy il n'auoit aucun interest en cela,  
& qu'il seroit payé de tous les frais & de son port. S'estans ac-  
cordez à cela, & que le Roy y enuoyeroit des gens pour am-  
ener cette marchandise, qui estoit en grande quantité, ce seigneur  
chez qui i'auois demeuré si long-temps y fut enuoyé; dautant  
que c'estoit celuy en qui le Roy se fioit le plus. Il mena avec luy  
40. ou 50. tant soldats que mariniers en des barques, mais il en  
alla autrement qu'ils ne pensoient: car tous les marchands du  
nauire allerent avec ce Seigneur, & il ne resta près du Roy  
pour ostages que le Capitaine, deux des plus gros marchands  
& le Pilote, qui estoit vn galant homme. Quand ils furent tous  
arriuez en l'isle où estoit ce nauire à l'ancre à cause qu'il estoit  
fort tard, ceux des isles s'en allerent en terre, & les marchands  
en leur nauire pour attendre le lendemain: mais la nuit ils prin-  
drent conseil de plustost mourir tous, que de laisser ainsi em-  
porter cette marchandise, & ils resolurent entr'eux que pour  
rauoir leurs ostages, il se falloir saisir de ce grand Seigneur que  
le Roy aimoit tant: & de fait il ne l'eut pas laissé pour tous les  
biens du monde. Le matin estant venu, ce Seigneur s'estant al-  
lé promener sur la greue luy troisieme, ne se doutant de rien,  
ceux du nauire le vinrent prendre & l'emporterent de force  
dans leur basteau, où ils auoient plusieurs armes à feu, & ils le  
retindrent ainsi prisonnier, puis ils enuoyerent dire au Roy  
qu'en renuoyant leurs ostages ils deliureroient ses gens. Quand  
la nouuelle en fut venue à Malé, c'estoit la plus grande pitié  
du monde d'oïr crier vn chacun, & il n'y auoit personne qui  
ne fût, ou qui ne monstast au moins en apparence pour l'amour  
du Roy, d'estre fort desolé. Pour moy ie l'estois à bon escient,  
car ce Seigneur estoit le meilleur amy que i'eusse en tout ce  
pays-là. Ce fut enuiron la minuit que ces nouuelles arriuerent,  
& lors tout le monde se leua avec aussi grande haste & aussi  
grand trouble que si le Roy mesme eût esté pris. La pitié fut



d'autre part que ce Capitaine & tous les siens furent aussi-tost liez & garrottez les fers aux pieds. Ce qui me faisoit vn grand mal au cœur, pource qu'il estoit aussi fort mon amy, de sorte que ie ne sçauois lequel ie deuois plaindre le plus. Chacun auoit pitié de ce Capitaine, mais personne n'osoit ouurir la bouche pour luy, car le Roy estoit en la plus grande colere qui fut iamais, pour la peur qu'il auoit qu'on n'emmenast ce Seigneur: de sorte qu'il fit soudain armer & mettre en mer trois galeres pour aller apres: mais quand il en eust eu vingt, elles n'eussent rien fait, à cause que le nauire mit à la voile pour s'en aller. Ce que voyant le neuueu du Roy qui conduisoit ces galeres, il enuoya incontinent vn bateau pour parlementer & pour faire rendre les hommes de part & d'autre: ce qui fut fait, & la guerre fut ainsi appaisée. Cependant ces pauvres Hollandois qui auoient veu toute cette esmeute, estoient en grande peine de ce qu'ils auoient à faire, & comme ceux du nauire leur demandoient s'ils vouloient rentrer eux & leur marchandise dans le vaisseau, ils respondirent que non, & qu'ils ne vouloient iamais auoir à faire à des gens si perfides, & qu'ils aimoiēt mieux aller avec le Capitaine Turc, comme ils firent: mais il en monrut vn en chemin. Pour le grand nauire, il fut si malheureux qu'estant près de la coste d'Arabie, il coula à fonds & se perdit avec tout ce qui estoit dedans, comme nous entendismes vn an apres. La pluspart de ceux des isles firent vn grand profit en cette guerre, & moy le premier: car ie deuois bien encore trente escus de reste à ce Capitaine & à ces marchands, qui me demurerent; & ce qui fut cause que ie ne les rendis pas aux soldats qui en ont le profit & non pas le roy, c'est que les plus grands de ces isles en deuoient aussi grande quantité, & on n'osoit leur demander. Il vint par plusieurs fois plus de deux cens soldats pour l'auoir, car ils auoient vn roolle de tous ceux qui deuoient à ceux de ce nauire: mais ie contestois fort & ferme que ie ne deuois rien, & que i'auois tout payé ce que i'auois pris. Enfin on en fit parler au Roy, car iamais on ne parle soy-mesme à luy, mais par vn autre, s'il ne le commande & s'il n'entame luy-mesme le propos, mais il respondit que ce que ie deuois estoit bien assuré, & qu'il en respondoit, mais non pas de ce que deuoient tels & tels qu'il nomma, & qui estoient des principaux comme i'ay dit, & qu'ils s'en fissent payer eux-

Na i e  
perdu.



mesmes, s'ils pouuoient, & que pour moy ie le payerois apres. Cela les arresta tout court, car ils n'eussent osé ouurer la bouche de ces autres Seigneurs qui deuoient, & depuis ie n'en ouys parler.

Pour le regard de ce Seigneur qui auoit esté arresté par ce nauire, il mourut vn an apres sa deliurance, & ie n'ay iamais veu pleurer le roy de la façon qu'il fit alors. Il ne botgea presque trois iours durant d'auprés de luy à l'assister. Il le fit enterrer avec les mesmes ceremonies que si c'eust esté son propre frere ou son fils, & il aima tousiours trois fils qu'il auoit laissez & il les tint près de luy, avec des charges en sa maison qu'il leur donna. Or la coustume de ce pays est, quand ces sortes de gens-là meurent qui sont comme Intendans, que le roy veut qu'on luy rende cōpte de ses affaires, & il prend tout leur bien, & donne à la femme & aux enfans ce que bon luy semble. Deux iours donc apres la mort de ce Seigneur, sa vefue & ses quatre enfans, trois fils & vne fille, s'en allerent au Palais du Roy avec tous leurs comptes & papiers, & grand nombre de seruiteurs chargez d'or & d'argent & de toutes sortes de richesses, selon la coustume de ceux qui ont eu le maniment des affaires du roy, mais le roy prit ces comptes & les deschira, sans les vouloir voir ny en rien prendre, disant tout haut & clair qu'il leur donnoit tout, & qu'ils le seruissent aussi fidellement qu'auoit fait leur pere. Il y eut l'vn de ses fils qui aussi tost que son pere fut mort, me vint apporter à cacher en mon logis la valeur de plus de 500. escus, dont iamais personne ne sceut rien que luy & moy. Il me disoit tous ses secrets. La grande Reine l'aimoit fort, & de telle sorte que le Roy luy fit defense de venir en son Palais, mais il ne laissa pas de le faire, si secretement toutesfois que personne ne s'en apperceut.

Au reste ces deux hollandois qui estoient venus dans ce grand nauire dont i'ay tant parlé, me dirent des nouuelles de France, & de ce qui y estoit arriué depuis cinq ans que i'en estois party, entr'autres de l'heureuse naissance de Monseigneur le Dauphin, qui est le roy d'apresent, dont mes compagnons & moy fusmes grandement resiouïs. Il m'aprit aussi la mort de la Reine d'Angleterre, & celle du Marechal de Biron. Ils me dirent aussi ce qu'estoit deuenu nostre Amiral le Croissant, & comme nostre General Monsieur de la Barde-

Intendant  
de la mai-  
son du Roy

Nouuelles  
de France



liere estant en Sumatra à Achen, fut empoisonné par les Portugais, & comme se sentant frappé à mort, il se fit embarquer vîstement & fit voile, depeur que le Roy d'Achen, selon la coustume de tous ces pays Orientaux, ne se saisist de son nauires s'il fust mort-là. Mais il mourut auant que passer le Cap de bonne Esperance.

Son nauires n'estoit pas chargé à demy, & il alla iusqu'à la hauteur du Cap de *Finis terra*, les hommes estans presque tous morts, & le reste si mal qu'ils ne se pouuoient soustenir: avec cela le nauires estoit si entr'ouuert & si fracassé qu'il faisoit eau de tous costez & couloit à fonds: mais de bonne fortune ils firent rencontre là de deux nauires Holandois, qui sauuerent la marchandise & le reste des hommes qu'ils amenèrent en Angleterre, & ils eurent le tiers de ce qui s'estoit sauué pour leur peine. Ceux du Croissant auoient pris à gages dix Indiens à Achen, pour leur aider au retour: mais la plupart mourut en allant ou en reuenant. Ceux qui reschaperent furent payez & renuoyez par les Holandois. Il y eut aussi vn Indien qui vint en Holande & qui y demeura trois ans, où il apprit à parler Flamand, & vn peu François, à cause que le maistre avec qui il demeuroit en Holande estoit François; & estant de retour aux Indes, il contoit à tous ces Rois Indiens des merueilles de la grandeur & de la magnificence de la Holande; mais il disoit aussi la grande estime & l'estat que les Holandois faisoient du Royaume de France.

## CHAPITRE XXI.

*D'un nauires Portugais pris & perdu, d'un Ambassadeur du Roy des Maldiuës, d'un Nauires d'Achen, du Naturel des Malayes, de la confession des Maldiuois, d'une isle estrange decouuerte, & d'autres euenemens.*

Nauire  
Portugais  
pris.

**P**endant que i'estois aux Maldiuës, les Holandois ayans pris sur les Portugais vn fort beau & fort bon nauires, ils le menerent tout chargé à Achen, où ayans deschargé la marchandise dans leur magasin pour la vendre là, ils trouuerent par hazard vn maistre de nauires avec soixante matelots & mariniers qui auoient perdu leur nauires en la coste de Sumatra,



& qui estoient de Guzeratte & de Cambaye. Les Holandois luy demanderent s'il les vouloit seruir & leur estre fidele, & ayant respondu qu'ouy, & ayant donné quant & quant caution en la ville d'Achen, les Holandois luy donnerent ce nauire Portugais tout enuictuallé & fourny de toutes choses necessaires, à la charge de porter vn de leurs commis avec de la marchandise en Cambaye, & apres cela le maistre disposeroit du nauire à sa volonté. Ce maistre & les siens bien aises de cette rencontre accepterent le party volontiers; & les Holandois chargerent ce vaisseau de marchandise pour plus de soixante mille escus, comme des draps, de l'yuoire, du plomb, du fer, de l'acier, du souffre, de l'argent, des pierreries & autres choses precieuses. Ce nauire fit voile droit à Cambaye, mais il ne voulut pas passer les Maldies sans payer le mesme tribut que nous. Car vne belle nuit il donna sur vn banc en ces isles & s'eschoüa. Ils sauuerent la marchandise ainsi que nous auions fait la nostre. Je vis le commis & le facteur Holandois nommé Martin Dombe natif de Zelande, qui estoit vn homme de belle apparence & fort habile. Il demeura environ deux mois en l'isle de Malé, avec le maistre & le marinier, puis le Roy leur donna vne barque pour s'en aller. Le maistre estoit Mahometan, assez connu en ces isles, & il pria le Roy de faire vn bon traitement à ce Commis, ce qu'il fit. Je vis depuis ce Martin Dombe à Cochîn, comme ie diray en son lieu.

Il est impossible de représenter la cruauté & la tyrannie que le Roy fit exercer à l'endroit du contre-maistre de ce nauire aagé d'environ 35. ans & à vn sien fils de douze ou treize ans, & deux hommes avec luy, pour estre accusez d'auoir pris & d'auoir caché le tresor du nauire, à sçauoir l'or, l'argent & les pierreries: car il les tint près d'vn mois prisonniers, les faisant chaque iour battre & fouëtter, liez & garrotez par le front, sans leur rien donner à manger que ce qu'on leur pouuoit bailler en cachette, & bien petitement: mais aussi diray-ie, que ie ne vis iamais vne telle constance & vn tel courage, qu'estoit le leur; car iamais il ne fut possible de leur faire rien auoüer, si bien qu'on fut contraint de les laisser sortir quand on vit qu'ils ne mouroient point, & ie ne me suis iamais estonné de rien tant, que de ce qu'ils n'estoient pas morts mille fois,

Cruauté du  
Roy des  
Maldies.



pour le mal qu'on leur faisoit. Ils n'auoient que la peau & les os quand ils sortirent de prison; mais ce que j'admirois le plus, estoit la resolution du petit garçon à souffrir si patiemment tout cela. Quand donc le roy vit qu'il n'en pouuoit tirer autre chose, il les fit penser & medicamenter, & il leur donna quelque argent pour s'en retourner. Mais il est bien vray qu'ils auoient caché cet argent dont on les soupçonnoit.

Ambassa.  
des du  
Roy Chre-  
stien.

Enuiron vn an auant que nous sortis des Maldiues, vn Ambassadeur vint vers le Roy de la part du Roy Chrestien des isles demeurant à Goa, dont j'ay parlé cy-dessus. Cet Ambassadeur estoit Portugais, & il me dit qu'il auoit esté à la Rochelle en France. Il estoit aagé d'environ 50. ans, & il s'appelloit Dom Adriende Gouia. Il estoit en assez bonne conche, accompagné de quelques autres Portugais & Indiens Chrestiens. Le suiet de sa venuë estoit pour vn different qu'il y auoit entre ce petit Roy Chrestien & vn sien oncle nommé Dom Paulo demeurant à Cochîn, qui vouloit prendre part au tribut prouenant audit Roy de ces isles; & ils estoient en procez pour cela au Parlement de Goa il y auoit long-temps, & pendant cela ce Dom Paulo en iouyssoit de force. Car ceux des Maldiues ne le deuoient, suivant le traité de paix, rendre autre-part qu'à Cochîn où il estoit. Sur cela le Parlement de Goa ayant ordonné que le Roy Chrestien Dom Philippe auroit vn certificat du Roy des Maldiues, & de tous les principaux du pays, comme ils connoissoient certuy-cy pour Roy, & comme ils le renoient pour tel; il enuoya à cette occasion cette Ambassade avec quantité de presens. Mais le roy des Maldiues n'en fit pas grand estat, & cet Ambassadeur demeura là plus de deux mois sans auoir audience, tant ce roy estoit superbe & glorieux en chose où il ne sentoit point de profit pour luy, & quand on auoit affaire de luy, il se faisoit fort bien valoir. Bref il se passa près de quatre mois auant que l'Ambassadeur eust sa despêche, qu'il eut enfin comme il demandoit, avec quantité de presens de choses rares qu'il luy donna pour son maistre & pour luy.

Nauire  
d'Achen.

Enuiron ce mesme temps, il se perdit là vn nauire appartenant au Roy d'Achen, qui n'auoit pas eu intention de venir-là, mais à Massulipatan ou à Bengale, mais les calmes & les courans l'y auoient apporté par force. Le Roy gaigna toute cette



marchandise, qui luy appartient selon la coustume. Le Capitaine sauua beaucoup d'or, d'argent, & de pierreries, & il fut bien traité par le Roy, qui luy donna vne barque bien fournie de viures pour s'en aller. Mais ie diray ce qui arriua à l'un de ces Malayes (on nomme ainsi tous ceux de la Sonde & de deuers Malaca) car ayant sauué vn bon nombre de richesses, le Capitaine & quelques principaux vouloient tailler à leur volonté les morceaux aux autres; mais trois d'entr'eux se resolurent d'auoir leur part, ou de perdre plustost la vie: de sorte qu'un iour ils espierent comme le Capitaine s'estoit allé promener tout seul à l'escart & ils l'attaquerent, tellement que sans le secours de ceux du pays ils l'eussent tué, ou fait rendre la bourse, mais il fut sauué pour ce coup-là. Il estoit braue & courageux, & sçachant l'humeur naturelle de ces Malayes qui sont irreconciliables, & qui ne demordent iamais de ce qu'ils ont vne fois resolu, & qui ne font non plus d'estat de la vie d'un homme que de celle d'un poulet, il se delibera de les preuenir, & estant assisté de quelques vns des siens, il s'en alla trouuer ces trois hommes les armes à la main, comme ils sortoient de leur Temple ou Mesquite, & il les attaqua si bien, qu'il en ietra vn par terre qui estoit le plus vaillant d'entr'eux & l'auteur de la querelle, & il blessa les deux autres, qui furent sauuez par ceux de l'isle. Ils s'estoient bien deffendus, & celuy qui fut tué eut plusieurs coups, car ce sont gens cruels & vindicatifs. Le Roy fut fort fâché de cela, & il commanda au Pandiare d'y donner ordre; ce qu'il fit, & ayant fait venir le Capitaine & ces deux restez des trois, & ayant sceu comment tout s'estoit passé, il fut trouué que le mort auoit esté fort bien & iustement tué, pour auoir voulu faire mourir son Capitaine, mais il ne put les mettre d'accord qu'à grande peine, car le Capitaine ne vouloit aucunement pardonner aux deux autres. & sans l'expres commandement du Roy il n'en eut rien fait. Enfin estans d'accord, le Pandiare commanda à ces deux d'aller baiser les pieds à ce Capitaine & luy demander pardon, ce qu'ils firent fort volontiers. Il leur fit faire aussi vne maniere de confession en Arabe tout haut, comme ils font faire selon leur loy à tous ceux qui ont commis quelque faute: car autrement tous criminels & tous ceux qui sont repris en iustice n'oseroient hanter ny conuerfer avec les autres, qu'ils n'ayent

Malaca.

Confession  
de eux des  
Ma diuers.



premierement fait confession de leur faute deuant le Pandiare, ou ceux qui sont deputez par luy, comme les Naïbes & non autres, & il faut qu'ils en soient absous. Le Pandiare en fit faire autant au Capitaine, à cause qu'il auoit tué, depuis ils furent bons amis, toutesfois ces deux ne voulurent iamais s'embarquer avec le Capitaine quand il s'en alla, disans qu'il les eût fait ietter en la mer, car il ne se faut point fier à ces gens-là, quelque reconciliation qu'il y ait, de sorte qu'ils aimerent mieux attendre vn autre nauire des isles pour s'en aller à Achen. Quand ce Capitaine s'en alla, le Roy de ces isles escriuit à celuy d'Achen & luy enuoya des presens, car ils estoient bons amis, & ils s'enuoyoient souuent des lettres & des presens. Car pour le nauire qui se perdit, c'est vne coustume generale entr'eux, que tout appartient à celuy sur les terres de qui il se pert, & celuy-là se trouueroit offensé à qui l'on renuoyroit la marchandise de son vaisseau perdu.

Isle estran-  
ge à des-  
couuoir.

Quelque temps apres le Roy enuoya par deux fois vn tres-expert pilote pour aller descouuoir vne certaine isle nommée *pollouoys*, qui leur est encore presque inconnüe, sinon qu'ils disent qu'anciennement vne barque des leurs y aborda par hazard, ainsi qu'ils trouuent par leurs histoires, mais qu'ils furent contrains de la quiter à cause des grands tourmens que leur firent les diables, qu'ils disent la posseder, & que mesmes ils causent les grandes, les horribles & continuels tourmentes qui sont en cette mer-là, de sorte que les nauires n'y peuuent demeurer à l'anchre. Ils disent aussi que le diable les y tourmentoit visiblement, & que pour l'isle elle est fertile en toutes sortes de fruiçts, & mesme ils ont opinion que ces gros Cocos medicinaux, qui sont si chers-là, en viennent. D'autres pensent que c'est du fond de la mer. Je n'ay point ouï dire qu'il y eût du bettel ou non. Elle est sous la hauteur de dix degrez au delà de la ligne & enuiron six vingt lieues des Maldines. Les Rois des Maldines y ont plusieurs fois enuoyé des vaisseaux pour la descouuoir, mais lors qu'ils l'ont cherchée, ils ne l'ont iamais sceu trouuer, & quand ils y ont abordé, ç'a esté par hazard. Si ce pilote qui y fut enuoyé l'eût trouuée, il auoit intention d'essayer à l'habiter. Ils y auoient mené des forciers & des magiciens pour traiter avec le diable & s'accorder avec luy, car ils ne scauent ce que c'est de le coniurer, mais ils



ils le prient de faire quelque chose, en luy offrant & promettant des vœux, des offrandes & des banquets. Mais ce pilote ne put trouuer cette isle, & ne la pouuant rencontrer, on ne peut pas rentrer en la route des Maldines, mais c'est tout ce qu'on peut faire que de prendre Achen ou bien Ceylan, ou le cap de Comory. Toutes les deux fois que ce pilote y a esté, il y a perdu la pluspart de ses gens qui mouroient. Il disoit qu'il feroit tant qu'il la trouueroit, ou qu'il moureroit en la peine. Ce qui fait qu'ils y trouuent tousiours de la tourmente, c'est qu'ils y vont durant l'huiuer, lors que les vents & les courants de l'Oüest regnent, car si c'estoit ceux de l'Est, & qu'ils ne peussent rencontrer l'isle, comme c'est chose assez incertaine, ils seroient emportez vers la coste d'Ethiopie & ils periroyent. Ce pilote auoit vn grand desir de m'emmener avec luy en ce voyage, & moy ie n'en auois pas moins d'y aller, mais le Roy ne le voulut pas, sçachant que si i'allois vne fois à la coste, ie ne reniendrois pas aux isles. Mais comme j'estois-là, i'y vis arriuer vn grand nauire de Bengale chargé de marchandise du pays, & qui venoit en ces isles seulement pour charger des bolls & des coquilles dont i'ay tant parlé. Le Capitaine d'iceluy mourut, & le Roy herita de tout, & peu apres vn autre Capitaine de Guzeratte estant mort aussi, le Roy luy succeda encore: En quoy l'on peut reconnoistre les grands profits & reuenus de ce Roy en de telles auantures.

Il y eut aussi vn Roy de Ceylan qui desirant faire vn present au Roy de Cochin, fit équiper vne galere, & la fit charger de canelle de la plus excellente, & d'arequa; mais estant partie les calmes & les courans l'emporterent aux maldiues, & elle rencontra vn canal où le courant n'estoit pas si rapide qu'il la pût emporter par delà les isles. Toutefois ceux de dedans ne pouans prendre terre, ceux du pays y allerent avec des barques, & à force de cordages, d'ancres & d'auirons, ils firent tant qu'ils sauuerent ce nauire & qu'ils l'arrestèrent à l'ancre. Ceux de dedans pensans aller tousiours le long des costes & prendre terre de iour en iour, n'estoient pas chargez de beaucoup de viures, de sorte qu'ayans demeuré longtems sur mer auant que prendre ces isles, ils estoient si foibles & si fatiguez de soif & de faim qu'ils n'en pouuoient plus, & ils n'auoient plus pour tout que de la canelle & de l'arequa. Que

Galere de  
Ceylan.



Itadouille

si de plus ils n'eussent pris terre en ces isles, ils n'auoient point de terres plus proches que les costes d'Arabie ou de Melinde, qui en sont à neuf cens lieuës, tellement qu'ils fussent bien tost morts. L'isle où ils ancrerent s'appelle *Itadou*, située vers le Sud de l'isle de Malé, dont elle est esloignée d'environ cinquante lieuës, en l'Atollon *Adounatie*. La marchandise qu'ils portoient estoit fort estimée en ces isles, & principalement l'arequa l'estoit plus que la canelle: car ils se peuuent autant passer de cet arequa que nous de pain & de vin. Ils furent contrains de vendre de leurs denrées pour auoir dequoy viure. Mais la coustume de ces isles est, que l'on n'oseroit faire trafic avec les estrangers sans auoir permission du Roy (& toutefois on ne laisse pas de le faire secrettement, mais quand cela est sceu on paye l'amande & toute la marchandise est confiscée) sinon pour quelques fruiçts, ou pour donner à boire & à manger. Mais il faut qu'ils donnent de leur marchandise en contr'eschange sans faire prix, car c'est le Roy & les Anciens qui doiuent faire prix à la marchandise estrangere, ce qui s'entend de celle qui vient extraordinairement, car ils n'en vsent pas ainsi pour celle qui vient ordinairement & qui est apportée par les Malabares, qui pour la pluspart y amènent leurs femmes, leurs enfans & leurs seruiteurs. Leur trafic y est permis en commun comme celuy du pays, & ils ont vne mesme police & vne mesme regle que les naturels.

Or le Capitaine Cingala de ce nauire de Ceylan n'auoit apporté aucun argent, esperant trouuer à Cochin toutes commoditez & connoissances; tellement que n'ayant aucun argent pour acheter des viures, il fit offre au Roy que l'on prist de sa marchandise pour auoir des victuailles, & pour apres s'en aller. Mais ce Roy prenoyant bien que toute sa marchandise luy demeureroit, il n'en tint point de conte, & il luy faisoit seulement deliurer des viures au iour la iournée. Il fut donc question de descharger cette marchandise & de mettre la galere à sec pour la faire racoustrer; mais ces Insulaires qui sont meschans & qui ne demandent que la ruine des pauvres estrangers, apres qu'ils eurent esté assemblez de tous les lieux circonuoisins en les bien payant, pour tirer ladite galere à sec, ils la heurterent malicieusement sur vn banc de sable, & elle fut brisée, tellement que ce pauvre Capitaine & les siens fu-



rent sans vaisseau, & contrainsts de demeurer là quelque temps, où ils deuindrent malades & moururent presque tous, & leur Capitaine aussi, de maniere que le Roy fut heritier de toute cette canelle qu'ils nomment *Ponimbous Thory*, & l'arequa *Poua*. Sile Roy de Cochin luy en eust escrit, il luy eut tout renuoyé. Il pensoit apres l'enuoyer en Arabie, & mesme lors qu'il fut tué, il y auoit vn grand nauire tout chargé pour y aller; mais il fut pris avec le reste comme ie diray cy-apres.

Peu de temps apres il arriua vn autre nauire de *Massuliparan* chargé de ris, de toiles blanches, d'huiles & autres denrées propres à ces isles. Le Capitaine âgé de soixante ans auoit les cheveux blancs comme du cotton, & longs comme ceux des femmes. Son nauire estoit à l'anchre à 30. lieuës de l'isle de *Malé* vers le Sud, il estoit venu pour charger du poisson & le porter à *Achen*. Ce Capitaine m'auoit pris en grande affection; mais il mourut à *Malé*, & aussitost le Roy enuoya querir son nauire, mais en l'amenant de nuit il s'eschoüa sur vn banc & tout fut perdu. Il y eut aussi vn grand nauire de *Cambaye* qui le trompa bien. Car le Capitaine qui auoit mouillé l'anchre en vne isle vers le Nort à quarante lieuës de *Malé*, enuoya vers le Roy quatre de ses principaux pour le saluer avec des presens: leur dessein n'estoit pas de s'arrester là, mais seulement d'auoir quelques cordages, des viures & d'autres commoditez; & ils faignoient d'y vouloir trafiquer, dont le Roy estoit fort content & il s'attendoit desia d'en auoir sa part, tellement qu'il ne vouloit pas que ces quatre s'en retournassent, & il leur dit qu'ils rescrinissent à leur Capitaine de s'en venir à *Malé* avec son vaisseau. Mais eux scachant le dessein de leur Capitaine, qui estoit de s'en aller, & craignans qu'il ne les laissast là pour les gages, ils firent tant enuers le Roy qu'il leur permit de s'en retourner, sur la promesse qu'ils luy firent d'amener le vaisseau, moyennant quoy il leur donna vn bon nombre de soldats pour cet effet. Mais quand ils eurent vne fois remis le pied en leur nauire, ils renuoyerent fort bien ces soldats à coups de canonades, d'harquebuzades & à coups de fiesches. Le Roy en fut bien fasché & il en voulut du mal à quelques estrangers demeurans en ladite isle, & à ceux de l'isle mesme, comme estant ceux qui auoient osté la volonté à ces

Nauire es-  
choüé.



gens-là de venir à Malé & d'y trafiquer ; car il ne desiroit rien plus que de voir venir anchrer à son isle, d'autant qu'estans loin de luy, il ne pouuoit pas en disposer à sa volonté. Il seroit impossible de raconter par le menu tous les vaisseaux qui sont venus en ces isles durant le temps que i'y ay esté. I'ay seulement voulu faire mention de ceux à qui il est arrivé quelque disgrâce, ou quelque autre accident remarquable, & faire voir comme tout le dessein du Roy & de ses suiets, n'estoit que de leur procurer quelque malheur & quelque inconuenient ; d'autant qu'il donnoit vne certaine portion des nauires qui se perdoient à tous ceux de son Estat, & entr'autres aux gens de guerre. Mais non pas de ceux dont les Capitaines mouroient, car il n'y auoit que luy qui profitaist de ceux-là.

## CHAPITRE XXII.

*Des diuerses punitions faites pour adulteres, paillardises & autres pechez, de l' Humeur amoureuse des femmes Indiennes, du grand Pandiare, & de la resolution estrange d'un Mulaistre.*

**C**E parleray maintenant de diuerses choses qui arriuerent de mon temps à des particuliers qui estoient habitans de l'isle: Entr'autres de ce qui arriua à vn Canarin Gentil de Cochin, homme de grands moyens & de grande apparence. Il y auoit 8. ans entiers qu'il alloit & venoit par ces isles où il auoit toujours logis, & des facteurs & des seruiteurs domestiques. Il parloit fort bien la langue, enfin il estoit naturalisé. Il fut vn iour surpris estant couché avec vne femme de ces isles. Il y auoit six mois qu'il l'entretenoit, & elle estoit vne pauvre seruante. Il fut mené avec elle par ceux de la iustice au grand Pandiare, auquel il dit qu'on ne luy fist point de mal, & qu'il desiroit se rendre de leur loy, & qu'il espouseroit cette femme. Ce qu'il fit & il se rendit Mahometan, & il y a apparence qu'il en auoit enuie il y auoit long temps, pour ce qu'il deuoit beaucoup d'argent à Cochin, d'où il fit banqueroute. Il espousa cette femme qu'il fit grande Dame. Car là les estrangers, hommes & femmes, peuuent porter tout ce qu'il leur plaist. Quant à luy, on le laissa aller sur cette promesse; mais pour elle la iustice en fut faire selon la coustume, & tous les cheveux luy furent rasez, puis elle fut baignée de vieille huile infectée

Ce qui ar-  
riua à vn  
Canarin.



& puante, & sa teste fut mise en vn vieil sac de voile de nauire, & apres batuë par tous les carrefours & tout à l'entour de l'isle. C'est la maniere de punir tous ceux & celles qu'on surprend en adultere & en paillardise. Mais là, comme icy, l'argent fait tout & sauue de tout. Pour le regard de l'homme, s'estant fait de leur loy, il fut mené par les ruës & autour de l'isle en triomphe, accompagné des plus grands Seigneurs, & de toutes sortes de personnes & de toutes qualitez, & on luy donna quantité d'argent & des habits, avec vn autre nom. Car là les noms se donnent volontairement, & par qui que ce soit, soit pere, soit mere, parens ou autre premier venu; & aussi à toute heure, & non à celle de leur naissance ou de leur circoncision. Tellement que ie trouue qu'ils donnent là les noms, comme nous les donnons icy aux chiens & aux cheuaux. Car le premier nom qui leur est donné par qui que ce soit leur demeure.

Noms en-  
tre les Ma-  
houitans.

Le Roy donna aussi des dignitez à ce nouveau conuert, & il le fit pouruoyeur & distributeur de tout le ris & des autres prouisions & marchandises dont le Roy faisoit trafic. C'est vn office fort honorable, & il en auoit d'autres sous luy.

Pour le regard du Pandiare, dés lors qu'il fit cette iustice, c'estoit vn Cherife d'Arabie, qui sont vne maniere de gens fort honorez entr'eux, & les plus nobles, comme estans de la race de Mahomet. C'estoit vn fort bon homme, & il estoit extrêmement aimé du Roy. Il portoit affection aux estrangers, & il blasmoit le Roy entr'autres choses, pour le mauuais traitement qu'il nous auoit fait, veu que nous estions de leurs amis, & ennemis des Portugais: & que les Rois d'Achen, de Iaua & autres faisoient fort bon accueil à tous nos gens, comme aux François, aux Anglois & Holandois, ainsi qu'il auoit remarqué du lieu d'où il venoit. Sur cela le Roy luy respondit qu'il en estoit bien marry, & que cela ne venoit pas de luy, mais des Seigneurs & des Anciens de l'isle. Ce Pandiare reuenoit d'Achen en Arabie, & il auoit esté fort bien receu-là, & honoré de beaucoup de richesses qu'il emportoit chez soy, lors que passant par ces isles, le Roy en eut la connoissance, & le pria tant de demeurer, qu'enfin il s'y accorda. Il estoit si familiere avec le Roy, qu'il le faisoit manger avec luy, ce qu'il ne faisoit iamais à personne.

Pandiare  
Cherife.



Justice  
exemplaire  
de femmes

Ce Pandiare estant en charge, ie luy vis vn iour entre autres rendre vne iustice exemplaire sur vn grand nombre de femmes. Elles estoient bien 25. ou 30. & des plus grandes Dames du pays, qui estoient accusées d'un peché dont ie n'auois iamais oüy parler, & qui est en vſage seulement aux Maldives. Ils appellent cela *pouytallan*, se ſervant d'un certain fruit du pays qu'ils nomment *Quela* & nous Banane, dont il y en a tel qui est long comme vn pan & gros comme le bras d'un enfant de dix ans, & ce ſeruice est en vne façon si sale, si vilaine & si monstrueuse, qu'honnestement ie n'en puis parler dauantage, Et à la verité toutes les femmes de tout le reste des Indes, ſont fort enclines naturellement à toutes sortes de lubricité & de paillardise ordinaire. Mais celles des Maldives particulièrement ſont si entachées de ce vice, qu'elles n'ont iamais d'autres discours ny d'autre occupation, & elles ſont trophée & vertu entre-elles, d'auoir quelque braue & galant amy, à qui elles ſont toutes les sortes de faueurs & toutes les ſignes d'amitié que peut deſirer vn homme d'une femme: entre autres elles ne laissent iamais manquer de bettel accomodé de quelque façon releuée & extraordinaire, avec quelques clous de girofle qu'elles mettent dedans, ou bien vne petite semence noire la plus chaude, la plus odoriferente, la plus amiable & douce à la bouche qu'il est possible. Pour les hommes, ils leur vont cueillir des fleurs & ils les agencent fort bien en façon de bouquets, & ils leur enuoyent par galanterie. Il y a de certaines fleurs blanches fort odoriferantes sur lesquelles on peut eſcrire & grauer ce qu'on veut avec la pointe d'un cousteau, & là ils eſcriuent trois ou quatre vers sur le ſuiet de leur paſſion amoureuse. Pour de l'argent & autres richesses, il s'en donnent fort peu les vns aux autres, & s'ils s'en donnent, cela vient pluſtoſt du coſté des femmes que des hommes, qui de leur part ſont fort courtois & officieux en leur endroit.

Naturel  
des fem-  
mes In-  
diennes.

Au reste l'on peut alleguer pluſieurs raiſons de ce que ces femmes ſont d'une complexion si chaude & si amoureuse, mais les principales me ſemblent eſtre, de ce qu'elles ſont fort oiſiues, & qu'elles ne ſont autre choſe que d'eſtre touſiours couchées & ſe faire berſer par delicateſſe. De pluſ elles mangent continuellement du bettel, qui est vne herbe fort chaude, outre qu'en leur manger ordinaire elles vſent de tant d'eſpice-



ries, qu'à peine en pouuois. ie quelquefois mettre en la bouche, & elles se seruent encore d'aulx d'oignons, & d'autres choses semblables qui sont fort chaudes. Avec tout cela le climat, qui est directement sous la ligne, y contribue beaucoup, & c'est ce qui rend d'autre part les hommes plus lasches & moins puissans, & nonobstant cela, ils ont deux & trois femmes la plupart, cela s'entend de ceux qui ont dequoy. Ils sont aussi faineants & aussi oisifs que peuuent estre les femmes, n'ayans point d'autre plus grand exercice que d'estre couchez près d'elles, & le plus souuent avec plus de volonté que d'effet.

Mais pour reuenir à la iustice qui fut faite de ces femmes, il y en eut deux premierement qui furent surprises sur le fait, dont l'une estoit mariée à vn officier principal de chez le Roy qui l'aimoit fort. Or leur loy & leur coustume porte que quãd vn officier du Roy ou autre qui leur appartient a delinqué en quelque chose, auant que proceder à en faire iustice, le grand Pandiare enuoye aduertir le Roy s'il trouue bon qu'on y procede selon les formes ordinaires; ce que le Roy ne denie iamais. Le grand Pandiare ayant donné aduis au Roy du fait de ces deux femmes, le Roy luy fit responce qu'il entendoit que iustice fust faite, non seulement de ces deux, mais de plusieurs autres encore, dont il auoit entendu parler il y auoit longtemps, pour se mesler du mesme mestier, & qu'il vouloit qu'on en fust vne exacte recherche; & sur cela il enuoya le mary de l'une de ces femmes, avec deux des plus proches de sa personne, pour assister à cette recherche & à cette iustice, & il leur commanda bien expressement de dire au Pandiare qu'il ne manquast pas à en faire tout ce qu'il auoit dit, & que s'il en restoit quelqu'une à punir, il scauroit bien y donner bon ordre: de sorte que tout le monde s'assembla incontinent de tous costez de l'isle, & les plus grands mesmes y vinrent aussi, dont la plupart virent faire iustice de leurs femmes mesmes. Pendant cette execution le Roy fit fermer toutes les portes de son Palais, afin que personne ne peust luy aller demander la grace pour sa femme, & ainsi la iustice en fut égale. Ces pauures miserables s'accusoient toutes les vnes les autres, & mesmes les hommes qui en connoissoient ou qui scauoient par ouy dire de telles, les deferoient & les nommoient tout haut, de qui qu'elles fussent femmes. Il y eut donc enuiron 30. de ces fem-



mes qui furent punies publiquement, & qui eurent premièrement les cheveux coupez, qui est vne grande infamie entr'eux, puis elles furent battues de courroyes de cuir larges & cousues ensemble, en telle sorte que deux ou trois en moururent. Apres cela on leur donna l'absolution de tout, avec menace que si elles y retournoient, elles seroient noyées. Mais depuis i'en ay veu de celles-là mesmes qui en ayans esté reprises ne furent pas pourtant noyées, mais seulement battues de ces cuirs qu'ils appellent *Glean*. Pour le peché d'homme à homme, il y est fort commun, & bien que le liure de leur loy le condamne à la mort, toutesfois ils ne l'observent pas, & il n'y a lieu au monde où ces enormitez soient plus communes & moins punies, en quoy on peut reconnoistre la malediction & l'ire de Dieu sur ces miserables, que la fausseté & l'iniustice de leur loy fait tomber au precipice de ces vices horribles.

*Glean.*

*Courage  
estrange.*

En ce mesme temps ie vis faire iustice d'un ieune garçon âgé de 17. ans. Il estoit fils d'un Cafre d'Ethiopie & d'une femme de ces isles, ce qu'on appelle Mulaistre: c'estoit le plus resolu & le plus courageux que j'aye iamais veu, car luy seul avoit l'assurance d'en attaquer six ou sept autres. Il devint si meschant, que luy deuxiesme ils'en alloit par ces isles avec un bastéau, voler & desrober tout ce qu'il pouvoit, en battant cruellement ces pauvres gens. Mais enfin estant attrapé, il eut le poing droit coupé. Comme on le punissoit ie ne le vis iamais changer de visage, ny ietter le moindre cry, non plus que s'il n'eût rien resenty. Mais pour cette punition il ne changea pas d'humeur, car il ne fut pas plustost guarý, qu'il retourna à son premier mestier, de sorte qu'ayant esté repris, on fut contraint de luy couper le pied gauche, dont il fit aussi peu d'estat comme de son poing. Car il estoit si resolu qu'il monstroir luy-mesme à celuy qui luy coupoit, comment il falloit qu'il fust, sans que iamais il monstrest aucun signe de douleur. Il y avoit un vaisseau plein d'huile de Cocos toute botillante, où luy-mesme mit le pied tout ainsi que si c'eust esté de l'eau froide. Ie ne pense pas qu'il se soit iamais veu un courage de garçon plus déterminé. Outre cela son mauvais naturel le portoit tellement au larcin, que quand il fut guarý de son pied coupé, il ne laissoit pas de se trainer la nuit pour aller voler. Il estoit aussi adonné horriblement à la sodomie. Tellement qu'enfin



le Roy fut contraint de l'enuoyer en exil, & de le faire mourir.

Mais pour reuenir au grand Pandiare qui fit faire tant d'executions, apres auoir demeuré encore quelque peu de temps en ces isles, il fit tant qu'il eut congé de s'en aller en Arabie, avec vn nauire chargé de beaucoup de richesses. Mais ce depart ne fut pas sans tirer de grandes pleurs du Roy & de tout le peuple qui le regretoit extremement, car on le tenoit là comme vn saint. Il promit bien de retourner, mais toutefois il n'en auoit point d'enuie. Celuy qui luy succeda en cette charge, fut vn qui auoit espousé vne sœur de la grande Reine, & qui estoit fort noble & de bonne maison. Il mourut en Arabie comme l'ay dit.

Voilà ce que l'ay peu remarquer & me ressouuenir de plus memorable arriué en ces isles des Maldiuës durant le temps que l'y ay esté. Je diray encore auant que de finir ce chapitre, que pendant cinq ou six ans que ie fus à la Cour de ce Roy, ie vis presque changer tout son Estat, & mourir diuersement la pluspart des officiers de sa maison & de sa Cour. Ce qui me faisoit tousiours iuger quelque chose de sinistre, & que la fin & la periode de cet Estat estoit proche.

Aussi ne dois ie pas oublier à dire que ie vis arriuer là vne grande Eclipse de Soleil en plein midy, (ce fut celle de l'an mil six cent cinq, qui dura l'espace de trois heures: Tout le peuple en estoit fort estonné, & il crioit & hurloit d'une estrange sorte, disant que c'estoit vn mauuais presage, & que cela signi-  
fioit qu'ils perdroient le plus grand d'entr'eux. Et de fait en la mesme année l'une des femmes du Roy mourut en mal d'enfant, & bientoist apres le Roy mesme fut vaincu & tué, & tout cet Estat renuersé, ainsi que ie diray au chapitre suiuant. Ils prenoient tous soigneusement la date du iour, de l'heure, & du moment de l'Eclipse, & elle fut mesme escrete aux archives publics.

### CHAPITRE XXIII.

*De l'expedition du Roy de Bengale aux Maldiuës, de la prise de l'isle de Malé & de la mort du Roy, du voyage de l'Authéur en Bengale, avec la description des isles de Malicut & de Diuanduron.*

**A**yant demeuré en ces isles l'espace de cinq ans ou enuiron, mais toutefois bien contre ma volonté, ce long se-



jour m'a fait connoistre ce qui estoit de cé pays, & m'a fait apprendre quant. & quant la langue, les mœurs & les façons de faire de ces habitans, plus peut estre, & ie le puis dire sans vanité, qu'aucun autre Europeen ait iamais fait. C'est ce qui m'a donné suiet de m'estendre si particulièrement & si exactement en la description de ces isles, scachant bien que personne auant moy n'en auoit escrit de la façon, & peut-estre que de long-temps personne ne se rencontrera qui y fasse tant de séjour que i'y ay fait; puis que mesme on n'y va que bien rarement, & encore contre sa volonté, à cause du grand hazard & du peril qu'il y a; c'est ce qui a fait que chacun en a tousiours euité tant qu'il a peu la rencontre: & que l'on en auoit eu iusques icy si peu de connoissance: & de plus quand le malheur y porteroit quelque autre personne comme moy, il est mal-aisé qu'il y fût traité si fauorablement & avec la mesme liberté que i'y ay eüe. Cela me rendra excusable enuers les lecteurs, si i'ay esté vn peu ennuyeux & trop long en cette description des Maldives. Mais i'ay pensé puis que Dieu m'auoit fait la grace par le moyen de mes malheurs d'en aprendre tant de particularitez, que i'estois obligé d'en faire part au public & à mon pays, qui me sçaura quelque gré de ma bonne volonté, & de n'auoir pas esté ingrat des faueurs que Dieu m'a faites, en me donnant à connoistre tout cela, & m'en deliurant enfin miraculeusement, & de la sorte que ie diray.

Mais auant cela, ie ne puis obmettre vn songe que deux iours auparauant ma deliurance, ie fis vne nuit en dormant en ces isles, car il merite d'estre sceu. Je songeay donc que i'estois sorty de ce pays, & que i'estois en toute liberté en terre de Chrestiens, ce qui me reiouyffoit infiniment; mais à mon resueil ie fus bien estonné de voir mon songe faux. Toutefois bien que ie fusse fort triste, ie me leuay & ie me mis à genoux & ie priay Dieu de tout mon cœur & de toute mon affection, qu'il luy pleust me faire la grace de me deliurer de cette seruitude Mahometane, & de me remettre en terre de Chrestiens, où ie peusse reprendre le libre exercice de ma Religion, que i'auois esté contraint de discontinuer si long temps: & dès-lors ie fis vœu de faire le voyage de S. Iacques en Galice, pour là en remercier Dieu. Deux nuits apres cela, c'estoit au mois de Fevrier en l'an 1607. il arriua que le Roy eut aduis qu'il



venoit vne armée nauale composée de seize galeres ou galio-tes qui estoient desia prestes à entrer en ces isles. Cela estonna fort le Roy & tout son peuple, d'autant qu'ils n'en auoient eu aucunes nouvelles auparauant, & que cette cy si subite les surprénoit ainsi. Il commanda aussi tost de faire mettre en mer les galeres qu'il auoit iusqu'au nombre de 7. sans les autres nauires, les barques & les basteaux qui estoient en grand nombre. Tout le monde se mit apres à trauailler de tout son pou-voir à cela; mais ils ne peurent si promptement faire que les voiles des ennemis ne parussent: ce qui estonna dauantage le Roy. C'est pourquoy il commanda d'embarquer promptement toutes les meilleures richesses qu'il auoit, pour se sauuer luy & ses femmes en d'autres isles plus esloignées vers le Sud, où l'ennemy n'eust pû aborder à cause de la difficulté des lieux.

A la premiere veüe de ces galeres, tout le monde estoit fort empesché à trauailler les vns aux galeres & aux vaisseaux du Roy, les autres à leurs barques & à leurs basteaux pour s'y embarquer avec leurs biens, & les sauuer aux autres isles. Pour moy quand ie vis cette alarme à bon escient, me ressouenant de mon songe & de la priere que i'auois faite à Dieu peu auparauant, ie commençay à prendre quelque esperance; & principalement quand i'apperceus de tout loin les voiles ennemies, ie me resolus avec mes trois cōpagnons de chercher le moyen de nous sauuer, & de sortir de captiuité, comme nous le trouuafmes graces à Dieu. Mais ie vous laisse à penser en quelle apprehension nous estions, que l'on voulût nous contraindre de nous embarquer; ce qu'il nous eust fallu faire ou bien mourir. Mais nostre bonheur voulut que l'alarme fust si chaude & si soudaine, qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnoistre, ny encore moins de songer à nous: Tellement que nous auions belle à nous sauuer ce iour-là ou iamais, aussi ce fust vn vray miracle pour nous ce qui en arriua. Cependant durant ce grand tumulte qui estoit dans l'isle à la veüe & aux aproches des ennemis, nous faisons mine d'estre aussi faschez & esperdus que les autres, & nous faisons bien les empeschez, n'importe que ceux du pays nous voyans en cette action & en mesme contenance qu'eux, ils n'en fissent en aucune defiance de nous. Mais ie croy certainement que si les galeres ennemies



n'eussent paru auant que le Roy se fust embarqué, comme ie diray cy-apres, & que nous fussions demeuré en l'isle sans nous embarquer avec eux, le roy n'eust pas manqué au retour de nous faire mourir tous quatre, cela s'entend si les ennemis n'eussent pas voulu aborder, ou que l'alarme eust esté fausse. Mais Dieu ayant pitié de nous permit que les ennemis se montrèrent plustost que le Roy & les siens ne purent estre prests, ce qui fut la seule cause de nostre liberté. Cependant les ennemis aprochoient tousiours, & le Roy s'en aperceuant, sortit de son Palais & prit la fuite avec les trois Reines ses femmes, qui estoient portées chacune à bras par des Gentilshommes, comme vne nourrice fait son petit enfant. Elles estoient couuertes chacune de voiles & de tafetas de diuerses couleurs, figurez à la mode de la Chine, & grands comme vn linceul. Elles ne partirent du Palais qu'avec le Roy, qui s'embarqua avec elles. I'estois pour lors chargé d'armes & d'autres hardes que ie portois pour embarquer dans les galeres, & estant tout mouillé & en pauvre esquipage, le Roy fit rencontre de moy, & me dit que i'estois honneste homme, & que ie prisse courage, me disant vn mot qui est commun en toute l'Inde, à sçauoir *Sabatx*, qui veut dire grand mercy, & sert aussi à louer vn homme pour quelque chose qu'il a bien fait. Quand il me dit ce mot, la larme me vint à l'œil de pitié. Car il pleuroit & faisoit les plus grandes lamentations du monde, de se voir contraint de quitter tout, & de voir porter ainsi ses femmes, qui de leur costé fondoient en larmes. Tout le reste du peuple estoit en grande desolation par toutes les rues, & on n'entendoit que gemissemens, que cris & hurlemens de femmes & d'enfans. Enfin le Roy s'estant embarqué pour se sauuer en la galere Royale, qu'ils appellent *Ogate Gourabe* (*Gourabe* veut dire galere & *Ogate* Royale) avec ses femmes & son neveu, il fut contraint de laisser la plus grande partie de ses richesses, & toutes ses armes & ses canons, qu'il auoit en grand nombre en l'isle, car il n'auoit pas eu le temps de s'armer & les embarquer. Au mesme instant que tout le monde fut embarqué il commanda de mettre à la voile & à la rame, & ils prirent leur route vers le Sud, & vers les Atollons de Souadou. Toutes les galeres estant parties, hormis la plus petite, qui estoit encore demeurée pour y charger des richesses, ie dis



lors à mes compagnons qu'il estoit temps de se sauuer dans le bois, craignant qu'ils ne nous fissent embarquer par force. Je fis toutefois encore vn voyage au Palais du Roy avec ceux de l'isle, & ie les laissois tous charger des premiers & aller deuant à la galere, & moy cependant au lieu de les suiure, ie pris vn chemin à costé & ie gagnay le bois, & deux de mes compagnons en firent de mesme par vn autre costé; pour le troisieme il s'embarqua ie ne sçay par quelle occasion, & il auoit bien le mesme dessein que nous, mais la galere fut prise tout aussy tost, & depuis ie sceus de luy qu'il fut pressé de s'embarquer par ceux de l'isle; tellement que ce iour-là nous courusmes nous quatre vne mesme fortune, sans sçauoir rien l'vn de l'autre. Nous fusmes dans l'isle plus de quatre heures qu'il n'y estoit demeuré que quelques pauvres gens, le reste s'en estant allé. I'allois & venois dans le Palais du Roy, où il y auoit toutes sortes de richesses, d'or, d'argent & de ioyaux à l'abandon, mais ie ne songeay iamais à toucher à rien, ny mesme à cacher l'argent que i'auois, que ie donnay à vn de mes amis, avec les arbres, vn bateau, & vne maison que i'auois achetée: ce fut au fils de ce Seigneur qui me tira de l'isle de Paindoüé dont i'ay tant parlé, que ie donnay tout cela. Pour mes compagnons ils sauuerent quelques hardes qu'ils auoient cachées.

Fuite de  
l'Auteur &  
de ses es-  
pagnons.

Or le chef de l'armée des ennemis descourant que le Roy se sauuoit, il le fit suiure par huit galeres, les huit autres donnerent en terre en l'isle où i'estois. Je me rendis aux premiers qui mirent pied à terre, les priant de me sauuer. Au premier abord, ne me connoissans pas pour François, mais croyans au vray que ie fusse Portugais ils me voulurent tuër, & me metans tout nud, ils m'osterent ce que ie pouuois auoir. Mais ayans reconnu que veritablement ie n'estois pas Portugais, ils me traiterent plus humainement, & ils me firent mener à leur Capitaine qui me receut en sa protection, & qui m'assura que ie n'aurois point de mal: & lors il me fit bailler d'autres habits, & me fit demeurer en ses galeres pour ma seureté, pour ce iour & cette nuit-là seulement: car apres il me fut permis d'aller où bon me sembloit par toute l'isle, sans que personne me dist rien.

Pour les huit galeres qui auoient esté commandées pour aller apres le Roy, l'ayans abordé ils vinrent au mains. Là le Roy



Mort du  
Roy.

se mettant en defence fut tué d'un coup de picque, & puis à coups d'espée, ses femmes furent prises prisonnières, & son neveu se noya. Toutesfois il ne fut fait aucun mal aux femmes, si non qu'elles perdirent tous leurs ioyaux, qui furent pillés par les soldats & par les mariniers, qui sont les plus dangereux pour le pillage. Ces mariniers sont appellez Moucois.

Cause de la  
perte du  
Roy des  
Maldiues.

Ce qui fut cause de la prise & de la mort du Roy, fut qu'il ne faisoit aucun vent, mais qu'il y auoit le plus grand calme du monde, & les galeres ennemies estoient meilleures de rames, que celles du Roy qui n'estoient bonnes que pour la voile & non pas pour l'auiron. Car s'il eust tant soit peu fait de vent, on ne l'eust iamais pu attraper. Mais son malheur le fit tomber en cette inconuenient, & il le meritoit bien pour les grandes cruantez qu'il auoit exercées. Il ne fut pris en cette desroute pas vn des vaisseaux de l'isle, tellement que si le Roy & ses femmes s'y fussent embarquez, ils eussent eu moyen de se sauuer. Mais son heure estoit venue, & pour moy ie tiens que Dieu luy fit vne belle grace d'estre ainsi tué du premier abord, pour ne voir point le pauvre & le piteux spectacle que i'y vis à l'endroit de ses femmes & de son Estat. Toutesfois il n'y eut pas grand massacre, car hors le Roy & deux ou trois des siens tuez avec luy & autant de blessez, entr'autres vn ieune soldat fils de metiz de Portugal qui s'estoit autrefois perdu petit garçon en ces isles avec vn vaisseau où il estoit, il n'y eut personne qui eust de mal, si ce n'est son neveu, qui pensant se sauuer à la nage se noya, à cause de sa foiblesse & de la maladie qu'il auoit d'ennuy & de tristesse qu'il auoit eu de sa femme morte peu auparauant en enfantement. Il auoit raui cette femme à son mary comme i'ay dit cy-dessus.

Les ennemis ayans pris & pillé toutes les galeres du Roy, ils les ramenerent ensemble, horsmis deux qui s'eschoüerent sur les basses & sur les bancs. Ils ramenerent aussi les trois Reines en pauvre équipage, & elles furent menées dans le logis du neveu du Roy defunct ioinant le Palais Royal. Ce logis estoit aussi appellé Palais, enclos de murailles, & de mesme forme que celui du Roy, si ce n'est qu'il estoit plus petit: tous les autres logis des Princes & des Princesses s'appellent *Gandhouere*, c'est à dire Palais, & les autres maisons *Gué*,

On mit ces Reines en ce Palais-là, à cause que iour & nuit



on ne faisoit autre chose que fouiller, que piller & emporter du Palais du Roy tout ce qu'il y auoit de bon. Mais dans celuy du neveu, il n'y auoit rien à prendre, parce qu'on auoit tout fait embarquer de bonne heure, outre que ce neveu n'auoit pas grands biens, mais il auoit seulement ce que le Roy luy donnoit d'Estat, avec peu de patrimoine: Car s'il eust esté plus riche, le Roy eust craint qu'il ne luy eust fait la guerre. On mit des soldats pour garder ces pauvres Reines, & on faisoit semblant de les vouloir emmener prisonnieres si elles n'enseignoient les tresors du Roy; ce qu'elles n'eussent pu faire, d'autant qu'elles n'en sçauoient rien: car ie sçay bien que ce Roy ne leur en auoit donné aucune connoissance, ny à aucune autre personne, sinon à vn certain secretaire qui s'estoit sauué des premiers. On leur donna aussi à chacune vne seruante pour les seruir, & trois Gentilshommes des domestiques du Roy, mais ny eux ny les seruantes n'eussent osé sortir du logis: pour les trois Gentilshommes ils n'entroient point dans la chambre des Reines, & mesme ils ne les voyoient pas, mais ils demeuroient parmy les soldats, pour voir le bon ou le mauuais traitement que l'on feroit à leurs maistresses. Tout cela se faisoit par le commandement du General: pour moy i'allois souuent les voir, car ceux de l'isle n'auoient pas congé d'y entrer, & i'y entrais quand bon me sembloit, & ie les conseillois & les consolais tant qu'il m'estoit possible: car i'entendois tout ce qu'on disoit d'elles. Et en pleurant elles me demandoient souuent si i'auois grand regret de la mort du Roy qui m'aimoit tant. Ie leur disois qu'ouy, & que puis qu'il estoit mort i'estois delibéré de m'en aller & de ne demeurer plus en ces isles n'y ayant plus de maistre, & que s'il n'eust pas esté tué, ie ne m'en fusse iamais allé. Ce qui estoit au plus loin de mon desir & de ma pensée. Toutesfois ie les asseurois de ne me pas retirer sans prendre leur aduis & leur congé: ce qu'elles approuuerent fort, & elles me promirent de ne me laisser iamais: & comme elles s'enqueroient de moy de ce qu'on disoit d'elles, ie leur dis qu'on les tenoit prisonnieres pour enseigner les tresors du Roy (comme on leur auoit desia dit,) mais qu'elles n'en fissent rien, & que toutes leurs menaces de les emmener n'estoient que pour leur faire peur: car i'auois entendu des principaux qu'ils ne les emmeneroient point: de quoy elles me sceurent



fort bon gré, & elles desiroient que ie n'eusse bougé d'avec elles.

Elles me prioient aussi d'aller d'un costé & d'autre parmy les ennemis, pour leur donner aduis de tout ce qui se faisoit & de ce qui se disoit; ce que ie faisois de fort bon cœur, & ie leur descouvrois tout ce que j'apprenois ça & là. Les Reines me disoient aussi beaucoup de choses en particulier l'une de l'autre, à sçavoir la grande, & l'estrangere de Bengale, qui estoit aussi belle & aussi blanche comme les femmes de deça, & la ieune qui estoit celle que le Roy auoit prise depuis peu, comme j'ay desia dit & qui me disoit en se plaignant, qu'elle portoit malheur par tout où elle estoit, ce qu'ils appellent *Sompas* & que depuis que le roy l'auoit prise, tout desastre luy estoit arriué. J'auois grande compassion de les voir en la façon qu'elles estoient en comparaison de ce que ie les auois veues si richement & si magnifiquement accommodées, car elles estoient lors en fort pauvre equipage, & on ne leur laissa que leurs robes, encore à toute peine; & si on les fouilla par tout: toutefois parmy tout cela, il ne leur fut point fait d'autre tort ny d'autre violence à leur corps ny à leur honneur, ny mesme de paroles, non plus qu'au reste des autres filles & femmes de l'isle. Pour ce qui estoit de leur manger, on le leur enuoyoit de chez le Pandiare qui estoit demeuré en l'isle avec les autres gens d'Eglise, & plusieurs autres, qui ne laisserent pas cependant d'estre pillés. Mais le Pandiare y seruit de beaucoup, pource que son logis estoit la retraite de tout le peuple tant hommes que femmes pour la seureté de leurs personnes seulement: car pour le bien il estoit aussi bien en proye là qu'ailleurs: toutefois il seruoit tousiours bien à appaiser la furie des ennemis, qui luy portoient quelque respect. Or la cause pourquoy estant entre les mains de ce General & des siens, ie receus beaucoup de faueur & de courtoisie, ce fut à l'occasion de nos canons, qui furent le principal suiet de leur entreprise & de leur venue en cette isle, à cause qu'ils n'auoient pas accoustumé de voir de telles pieces, & ils estoient les plus empeschez du monde à les monter & à les embarquer, sans sçavoir par quel bout s'y prendre. De sorte qu'ils me prirent avec eux pour leur monstrier & leur enseigner tout l'attail & la maniere, & ils me sçurent fort bon gré de ce que ie leur

disois;

Continence des gens de guerre de Bengale.



difoit ; car ie leur donnois intelligence , tant de cela que de toute autre chose de nos nauires, & de ce qui estoit de ces isles-mesmes , dont i'auois assez bonne connoissance. Pour tout cela ils m'estimoient & m'aimoient grãdement. Aussi le pilote qui les auoit amenez estoit naturel de ces isles, mais demeurant en terre ferme, & ie l'auois souuent veu en l'isle de Malé, & il scauoit bien l'estat que le Roy & les Seigneurs du pays faisoient de moy , ce qu'il leur disoit à tous , à cause de quoy ils m'estimoient encore dauantage. Cependant ce meschant homme-là trahit son Roy & son pays pour de l'argent, encore que le Roy l'eust fort affectionné, & ne luy eust iamais donné suiet de se plaindre de luy. Car ces lieux là sont de si difficile abord, que iamais les autres n'y eussent pu venir sans luy, qui les y conduisit, & qui fut cause de tout ce mal. Cependant i'allois souuent au logis du Pandiare pour y visiter vn bon nombre de mes amis qui y estoient & qui n'osoient sortir dehors ; entr'autres les trois fils de ce Seigneur avec qui i'auois tant demeuré. Ils me conseilloyent de m'en aller, disans que le Roy leur maistre estant mort, ny eux ny moy n'aurions plus de support : mais tous les autres me disoient au contraire, que ie deuois demeurer, & que s'ils n'auoient qu'vñ *occos*, ils m'en donneroient la moitié : mais ie crus le conseil de ces trois, dont l'vn estoit blessé d'vne arquebuzade. Ils furent fort tourmentés, comme aussi d'autres principaux de l'isle, & il fallut qu'ils payassent tous leur rançon.

Au bout de trois ou quatre iours que cette armée fut arriuée, il vint vne barque en l'isle de Malé, que ceux du Roy mort auoient amenée, pour demander permission au General d'emporter du ris & d'autres commoditez pour faire les funeraillies & le service du deffunt Roy qui estoit enterré en l'isle de *Gouradou*, où estoit ce grand maistre dont i'ay parlé cy-dessus. C'auoit bien esté son dessein & son intention d'estre enterré à Malé, comme ie diray cy-apres, mais ils ne gardent iamais les corps morts & ils n'ont pas la coustume de les embausiner, & de les emporter d'vne isle à vne autre. Enfin ce General leur permit d'emporter tout ce qui leur seroit necessaire pour cet effet, comme ils firent, & ils tacherent aussi de m'emmener avec eux, se doutant bien que i'auois enuie de m'en aller.

Que si le Roy eust esté tué par d'autres que par ceux de sa



religion, ils disent qu'il eust esté bien heureux & saint, qu'ils appellent *Chayde*: & ils ne luy eussent fait aucune autre ceremonie, mais ils l'eussent enterré au mesme estat qu'il estoit mort, sans lauer le corps, ny y faire d'autre façon selon la coutume; mais n'estant pas mort pour la defence de sa loy, ils ne luy firent pas les ceremonies qu'on a coutume de faire aux obseques d'un Roy, mais seulement ils l'enterrerent cōme vn simple habitant de ces isles, ce qui fut à leur grand regret. Ils eurent mesme bien de la peine à trouuer de la toile blanche pour l'enseuelir, & vn cercueil pour le mettre, luy qui durant sa vie en auoit assez liberalement donné à tous les pauures de son Royaume, quand ils en auoient besoin. Il auoit tousiours plus de trente bieres toutes faites pour luy, pour les Reines, & pour tous ses gens, & pour en donner à tous. Il auoit fait faire vn magnifique Temple, & vn cimetiere tres-bien clos en l'isle de Malé, en intention d'y estre enterré. C'estoit le mieux fondé de tous; mais Dieu ne permit pas qu'il y fust mis. Ce sont les effets de la guerre, & mesme en celle-là il fut autant fait de degast & de perte inutile de tous biens, qu'il en fut emporté. Car ce que les soldats ne pouuoient emporter, ils le mettoient en ruine.

C'estoit vne grande pitié de voir tant de rauages en cette isle, & sur tout au palais du Roy; car tous les particuliers auoient sauué leurs richesses dans des bateaux, & il ne se perdit rien, pource que ces bateaux estant petits, passoient par tout, & alloient plus viste que les galeres. Mais tout ce qui estoit au Roy & aux Reines fut pillé, & il ne s'en sauua rien, tant de ce qui estoit dans les galeres que dans l'isle. Encore le malheur fut tel pour ces pauures Insulaires, qu'il y auoit vn grand nauire chargé appartenant au Roy, & qui estoit prest à partir il y auoit plus de huit iours; mais leurs Magiciens & Astrologues l'auoient remis à ce iour-là. mesme, comme estant le bon iour pour partir, ainsi qu'ils auoient trouué par leur calcul & par leurs ephemerides: mais ils n'y rencontrerent pas bien. Son voyage estoit pour l'Arabie, & il ne put sortir plus tost de ces isles à cause du grand calme qu'il faisoit; de sorte qu'il fut pris aussi bien que le reste. La charge de ce vaisseau estoit entr'autres choses de canelle, que le Roy auoit eüe de ce nauire de Ceilan, qui s'estoit perdu auparauant en ces isles,



comme i'ay dit ; le reste estoit de la marchandise , de ces isles, dont la pluspart estoit de l'arbre de Cocos. Ils ne firent que piller le nauire , & prendre ce qui leur estoit propre de ce qui estoit des isles , car pour la canelle & le vaisseau ils le laisserent tout rompu , & il ne fit iamais voyage du depuis , comme ie sceus apres estant à Goa, ainsi que ie diray en son lieu.

Enfin apres que les ennemis eurent seiourné en cette isle l'espace de dix iours à butiner & à charger leurs galeres, tant des richesses qu'ils y trouuerent que de cinq ou six vingt pieces de canon, tant gros que menu qui y estoient, ils se retirerent & laisserent les Reines en liberté avec tout le reste du peuple. Car ils n'emmenèrent aucuns prisonniers avec eux, excepté le frere de la grande Reine, & le beau frere du Roy mort. Au commencement ie croyois qu'ils l'emmenassent prisonnier pour en tirer rançon : mais ie sceus depuis le contraire, & que c'estoit de son contentement, & qu'il desiroit aller trouuer le Roy de Cananor *Ali Rhadia* pour le suiuet que ie diray cy apres. Pour moy ie m'en allay prendre congé des Reines & de mes amis, ce qui ne fut pas sans pleurer, eux de tristesse & de desplaisir, mais moy de ioye. Quand ce fut à nous embarquer, tous ces Capitaines estoient en dispute entr'eux à qui nous auroit dans sa galee mes compagnons & moy. Enfin ie m'embarquay en vne, & mes trois compagnons en trois diuerses autres, & nous ne nous reuismes que long-temps apres.

Pour ce qui arriua en suite en ces Maldines, ie sceus depuis estant à Goa, que ceux du pays furent en forte guerre entr'eux, d'autant que le Roy estant mort sans enfans, & sans neveux, & le royaume ne tombant iamais en quenouille, non plus qu'en France, il y eut quatre Seigneurs des plus grands du pays qui se banderent les vns contre les autres, à qui seroit Roy & que cette guerre ayant duré assez long-temps, le Roy de Cananor *Ali Rhadia* y auoit enuoyé vne bonne armée de galeres conduite par *Rana Banduy Tacourou* frere de la grande Reine, que les galeres de Bengale auoient emmené prisonnier, comme i'ay dit : & que par le moyen de cette armée, il auoit enfin estably celuy à qui de droit & comme plus proche, le royaume appartenoit ; mais à la charge qu'il tiendrait cel de luy & qu'il le reconnoistroit comme son protecteur. Il chassa quant & quant ceux qui faisoient du trouble, & rendit ainsi ce royaume.



me paisible. Voila ce que i'en appris à Goa. Mais pour revenir à ce qui nous arriua alors, nous nous embarquâmes, comme i'ay dit, aux Maldiuës pour prendre la route vers le Golfe de Bengale. Le passage entre ces isles est fort dangereux à cause des Bancs & des basses qui y sont en grand nombre, & il n'y a personne qui osât y nauiger sans auoir des pilotes naturels du pays, comme de fait ils en auoient. Et d'autant que l'isle d'où estoit le Roy mort, nommée *Oustime*, estoit à la teste des autres & toute la dernière, ils y mouillèrent l'ancre, & là ruans, pillâs & rauageans, ils emporterent tout ce qu'ils y trouverent. Nous voyions de iour vn si grand nombre de barques & de batteaux à la voile qui fuyoient de costé & d'autre, que c'estoit vne chose admirable à regarder. S'estans rafraichis & ayans seiourné vn demy iour en cette isle, ils donnerent l'ordre qu'ils auoient à tenir au cas qu'ils vinssent à se separer, comme ils firent à cause du grand calme qu'il faisoit, & nous sortismes enfin de ces isles par la grace de Dieu. Tellement que nous fusmes environ 3. iours pour aller iusques à vne petite isle nommée *Malicut*, qui n'est qu'à 35. lieues des Maldiuës au Nort d'icelles.

Oustime  
isle.

Malicut  
isle.

Cette isle est toute environnée de fort dangereux bancs, qu'il faut bien prendre soin d'éviter. Nous y mouillâmes l'ancre trois galiotes que nous estions ensemble, les autres estans separez d'autre costé. Cette isle de Malicut n'a que quatre lieues de tour, & elle est admirablement fertile en arbres de Cocos, en bannanes, en mil, & autres choses qui se trouuent aux Maldiuës. Ils abondent en toutes sortes de fructs. La pêche y est tres-bonne, l'air y est fort sain & plus temperé qu'aux Maldiuës, & le peuple y a les mesmes coustumes, les mesmes mœurs & langages que ceux des Maldiuës. Cette isle a esté autrefois du royaume des Maldiuës, mais vn roy la donna à vn sien frere en partage. A present elle est gouvernée par vne Dame qui releue du Roy de Cananor, pour estre en plus grande assurance. Cette Reine me fit fort bon accueil, d'autant qu'elle m'auoit veu plusieurs fois près du Roy des Maldiuës son proche parent. Quand elle me vid elle se prit à pleurer, comme firent aussi la pluspart de ceux de l'isle, du regret qu'ils auoient de la mort de ce Roy, dont ie leur contay l'histoire.

Diuan-  
durou.

Ayans seiourné environ deux iours en cette isle, nous nous mismes à la voile, & nous allâmes surgir aux isles de *Diuan durou*



à trente lieuës de Malicut vers le Nort. Elles sont cinq en nombre. Elles ont six à sept lieuës de tour, chacune plus ou moins les vnes que les autres, & elles sont distantes de quatre-vingt lieuës de la coste de Malabar, comme au droit de Cananor, & sont sous l'obeyssance du Roy de Cananor, qui possède encore quelques trente isles des maldiues, qui luy furent cedées il y a environ cinquante ans par vn Roy des Maldiues, à qui il auoit presté secours contre les peuples qui s'estoient renoltez.

Ces isles de Diuandurou sont habitées de Malabares Mahometans, qui sont presque tous riches marchands, qui font vn grand trafic par toute l'Inde, & spécialement aux Maldiues, dont ils tirent quantité de marchandises, & ils ont là des facteurs qui n'en bougent. Ils ont les mesmes coustumes & langues que ceux de Cananor, de Calecut, de Cochin & autres Malabares. Le terroir y est fort fertile & l'air y est fort sain. Les corsaires Malabares, quand ils vont en course s'y vont ordinairement rafraichir, & le plus souuent ils s'y marient, estans fort bien ensemble: bien que quelquesfois ils ne laissent pas de les piller quelque amitié qu'il y ait entre eux; car ils preferent le bien à toutes les amitez du monde, & quand ils voyent qu'ils n'ont rien pu butiner sur leurs ennemis, comme ils ne veulent pass'en retourner sans rien faire, ils prennent sur leurs amis. Ces isles sont comme vne estappe & vne descente de marchandises de la terre ferme des isles Maldiues, & de Malicut.

Après nous estre rafraichis quatre ou cinq iours en ces isles, nous nous remismes à la voile tirans vers le Sud, pour aller doubler la pointe de Galle, qui est vn cap à la pointe de l'isle de Ceylan. En allant nous fîmes rencontre d'vn si grand nombre de baleines, qu'elles penserent renuerser nos galiotes: mais ceux de dedans avec des tambours, des poiles & des chaudrons, firent vn si grand bruit, qu'ils les firent fuir.

Nous fîmes aussi rencontre de quelques galeres ou padocs des Malabares, & entr'autres vn matin au point du iour, que l'air estoit fort nebleux & fort espais, ce qui fut cause que nous ne les aperceusmes que lors qu'ils furent tout contre nous. Je ne fus iamais si estonné que de voir tous ces gens si bien en ordre, armez & en posture pour charger; & que nous qui estions pris au depourueu, eux nous ayans apperceus les



premiers, estans amis les vns des autres, ils ne firent que passer: ils estoient trois galiotes & nous autant. Au reste auant que de finir ce chapitre, ie diray pour l'intelligence de ce que dessus, que cette armée qui vint ainsi assaillir & piller les Maldiuës, y auoit esté enuoyée de la part du Roy de Bengale, qui est vn Royaume au delà de ces isles, en terre ferme sous le tropique de Cancer. Ce qui l'auoit meu principalement à faire cette entreprise, c'estoit pour auoir le canon que le Roy des Maldiuës auoit eu de nostre nauire perdu, & vn bon nombre d'autres qu'il auoit eus de la mesme sorte. Ce canon estoit le plus beau & le mieux fait qu'on eust sçeu voir, & il estoit fort renommé aux Indes, & enuié de plusieurs Rois & Princes qui menaçoient tous les iours de le vouloir venir voir.

*Du Royaume de Bengale & des remarques d'iceluy.*

Charlecan

**A** Pres auoir esté vn mois en nostre voyage, nous arriuasmes à *Chartican*, qui est vn port du Royaume de Bengale, où nous fusmes receus des habitans avec beaucoup de rejouissance. Estans descendus en terre ferme, ils me menerent avec eux saluer le roy, qui n'est pas le grand roy de Bengale, mais vn petit Roy de cette Prouince-là, ou pour mieux dire vn Gouverneur avec titre de roy, comme ils font par tout ces pays là. Car le grand roy de Bengale sejourne plus auant dans le pays à trente ou quarante lieues de là. Ainsi apres auoir esté présenté à ce petit roy, il me receut fort humainement, & me mit en pleine liberté: me disant que si ie voulois demeurer avec luy, qu'il me feroit beaucoup de bien: & de fait, il me faisoit bailler des habits & des viures par chacun iour en abondance. Mais apres auoir sejourné là enuiron vn mois, ie trouuay vn nauire de Calecut, le maistre duquel me demanda si ie m'en voulois aller avec luy, & qu'il venoit souuent des nauires Holandois à Calecut, & mesme qu'il y en pourroit auoir pour lors quelques vns sur lesquels ie me pourrois embarquer pour me retirer en France, puis que c'estoit mon desir de m'y en retourner. A quoy ie m'accorday volontiers, parce que i'en'auois point d'autre dessein, ce qui me faisoit refuser toutes sortes de commoditez. C'est pourquoy ie pris congé du Roy, qui me l'octroya facilement.



Mais pour le peu de temps que ie fus en Bengale, ie ne pus pas remarquer beaucoup de singularitez : toutesfois voicy ce que i'ay appris.

Le Royaume de Bengale est de fort grande estenduë, en la mediterrannée des Indes. On luy donne plus de quatre cens lieuës de long: tant y a qu'en l'Inde c'est le plus puissant Prince apres le grand Mogor. Mesme quand ie partis le Mogor luy ayant denoncé la guerre, il s'apprestoit pour le recevoir avec plus de deux cens mille hommes & dix mille elephans. Il a plusieurs Roys qui luy sont tributaires, comme les Roys d'Aracan, de Chaul, & autres grands Seigneurs Mahometans & Gentils, qui sont obligez de luy fournir lors qu'il marche en guerre, vn certain nombre d'hommes, d'elephans & de chevaux. Aussi luy payent ils tribut à raison des ports de mer qui sont en ses terres, par tous lesquels il se fait vn grand trafic de toutes sortes de marchandise, dont ils tirent de grandes commoditez, pour raison dequoy ils ne se peuuent passer de l'amitié de ce Roy.

Descrip-  
tion du  
Royaume  
de Bengale

Forces  
du Roy.

Le país est fort sain & fort temperé, & il est si admirablement fertile, qu'on y vit presque pour rien. Il y a vne si grande quantité de ris, qu'outre la nourriture & la prouision de tout le país on en transporte par toute l'Inde, tant en Goa & Malabar qu'en Sumatra, aux Moluques & par toutes les isles de la Sonde, de tous lesquels pays Bengale est la mere nourrisse, & leur fournit entierement leur soustien & leur nourriture. Aussi on y void journellement aborder vn nombre infiny de nauires de tous costez des Indes pour prendre de telles prouisions, & ie croy qu'il y en iroit dauantage, principalement de plus gros, si la nauigation n'en estoit pas si perilleuse, à cause des bancs & des sables, dont tout ce golfe est remply : de sorte que quand il arriue que les nauires de Bengale tardent à venir ou se perdent, le ris est infiniment cher, & on crie à la faim, comme en vne extremité de famine; & au contraire quand la nauigation est bonne, le ris est à aussi vil prix que s'il venoit au pays, & il ne vaut d'ordinaire que quatre deniers laliure. Au reste le pays est remply de bestiaux, de bœufs, de vaches & de moutons : ce qui fait que la chair y couste fort peu, outre les laitages & les beurres dont ils font si grãde quãtité, qu'ils en fournissent l'Inde, outre plusieurs tapis velus qu'ils font fort proprement



Il y a quantité de bons fruits, non pas toutefois Cocos ou bananes mais beaucoup de citrons, limons, oranges, grenades, caïus, ananats & plusieurs autres fruits, gingembre, poyvre long, avec lequel se fait vn grand nombre de confitures tant verd, comme aussi des citrons & des oranges. Le pays abonde en cannes de sucre, qu'ils mangent verd, les autres en font quantité d'excellens sucres, dont il chargent des nauires, & il ne s'en fait autre part en toute l'Inde, sinon qu'en Cambaye, & autres terres du Mogor qui sont voisines de celles-cy, qui sont d'un mesme climat, mesme langue & mesme fertilité. On tire aussi de Bengale quantité d'huyle de senteurs, qu'on fait d'une certaine graine & de certaines fleurs, dont tous les Indiens se seruent pour se froter apres qu'ils se sont baignez. Le coton y vient en si grande abondance, qu'outre qu'il suffit pour l'usage & pour le vestement de ceux du pays, & outre le transport qu'on en fait d'escreu, ils font tant de toiles de coton & si bien faites, que c'est de là seulement qu'on en apporte par toute l'Inde, principalement aux quartiers de la Sonde. Semblablement il y a de la soye en abondance, tant de la soye de vers, que de celle d'herbe, du plus beau iaune qu'on scauroit voir, & elle semble plus belle que la soye mesme: dont ils font aussi quantité d'estoffes de diuerses couleurs, qui se portent par tout. Car les habitans tant hommes que femmes sont admirablement adroits en la manufacture, tant de toiles de coton ou de soye que tout autre ouurage à l'esguile, comme de broderies qu'ils fônt si proprement iusqu'aux simples coustures, qu'il ne se peut rien voir de plus beau. Ils font entr'autres de la toile de coton ou de soye si deliée, qu'il est mal aisé de iuger quand on l'a sur soy, si on est vestu ou si on est nud: comme aussi ils font bien proprement plusieurs autres sortes d'ouurages, de meubles & vtenciles si delicatement qu'il n'est pas possible de rien voir de mieux fait, & qui estans transportez icy, passent pour estre de la Chine.

Il se fait en ce pays grande quantité de petite poterie noire & rouge, comme la terre sigillée la plus fine & la plus deliée du monde, & ils en font grand trafic, & principalement des gargoulettes & vases à boire, & autres vtenciles. Il y a grand nombre de roseaux ou cannes grosses comme la cuisse d'un homme, & longues de 6. à 7. toises, creuses par dedans, & notien-  
ses



ses comme celles de ce pays. Elles sont plus fortes à rompre qu'aucun bois du monde, & ils en font des leuiers & des bastons à porter toutes sortes de fardeaux les plus pesans, dont ils se seruent par toutes les Indes, mesmes à Goa & ailleurs. Les Portugais & les Indiens ne se seruent point d'autres bastons pour porter leurs palanquins ou litieres. Ils l'appellent par tout *Bambou*, & le mettant dans le feu on le ploye en la forme qu'on veut, & il y demeure tousiours, de sorte qu'il romproit plustost que de perdre son ply. Ils en font aussi des mesures pour mesurer toutes leurs denrées, comme ris, grains, huile, beurre & autres choses semblables. Ils en font des mesures de toutes grandeurs. Il se trouue de ces roseaux en beaucoup d'autres endroits des Indes, mais c'est là leur origine & le lieu où il s'en trouue le plus. Ces cannes ne plient iamais & sont bigarrées de blanc & de noir. Il y en a d'une autre sorte qui n'est pas de la forme & de la grosseur de cette-cy, le plus gros n'est pas de plus de quatre pouces, & il est fort haut. Il est poreux, dur & fort pliant, de sorte qu'on mettroit les deux bouts ensemble sans qu'il se rompist, & toutefois il est bien fort. Ils en font des baguettes pour porter à la main, & pour battre ceux qu'ils veulent chastier, & cela enleue tout l'endroit du corps où il touche. Il ne rompt iamais pour quelque menu qu'il soit. Il est gentiment façonné & bigarré naturellement de blanc, de iaune & de noir, ils en font trafic, & les bastons en sont recherchez par toute l'Inde, n'en ayans point d'autres. En frottant ferme deux bastons de cette canne l'un contre l'autre, il en sort du feu comme d'un fuzil & ils s'en seruent pour cet effet. Il y a encore vne autre sorte de canne qui ne vient iamais plus grosse que le petit doigt, de mesme forme & façon que l'autre, & elle ploye comme osier. Ils l'appellent *Rotin*. Ils en font des cables de nauire, & quantité de sortes de panniers gentiment entre-lassez, & de toutes sortes de clisses. Bref ils en font ce qu'ils veulent de mesme que de la corde, & ils la fendent en tant de parties qu'ils veulent. La longueur est d'une brasse & demy. Ils en trafiquent par tout, & on en fait grand estat pour sa gentile manufacture. Elle est fort blanche & non bigarrée.

Ce pays est fort abondant en elephans, & c'est de là qu'on en meine aux autres endroits de l'inde. Il y a des Rhinoceros, Animaux.



& on dit mesme qu'il y a des Licornes, qu'on tient se trouuer en ce seul pays, & ils disent que tous les autres animaux ne boient iamais en vne fontaine que la licorne n'y ait trempé sa corne, mais ils attendent tous au bord de l'eau tant qu'elle soit venue pour cét effet.

Enfin ie ne trouue point de pays en toute l'Inde Orientale plus abondant en toutes choses necessaires pour le manger, & en richesses & manufacture industrieuse que celuy-là, & n'estoit que la nauigation y est si dangereuse, c'est bien le plus beau, le plus plaisant, le plus fertile & profitable pays du monde. Ils tiennent d'ordinaire vn ambassadeur à Goa. Mais quand i'estois prest à partir de Goa pour venir par deça, il y estoit arriué vn Ambassadeur extraordinaire vers le vice Roy, & on disoit que c'estoit pour demander quelque secours.

Vn des grands trafics qu'on fait en Bengale, c'est d'esclaves, parce qu'il y a vn certain pays suiet à ce Roy, dont les peres vendent leurs enfans & en donnent au Roy pour tribut. C'est de là que sont la pluspart des esclaves de l'Inde: & mesme plusieurs marchands les chastrent, leur coupant quand ils sont bien petits, non seulement les testicules, mais aussi la verge entierement. l'en ay veu plusieurs de cette sorte ausquels il ne paroissoit qu'un petit trou pour l'usage de l'vrine. C'est pour leur bailler en garde les femmes, & mesmes les clefs de route la maison, s'y fians du tout & non pas en leurs femmes, qui est la coustume des Mahometans, parce qu'ils quittent leurs femmes fort souuent. Il n'y a pays aux Indes où les esclaves soient si peu estimez qu'en Bengale, à cause qu'ils sont tous vieux & fort meschans, tant hommes que femmes.

Le peuple est bien formé de ses membres, les femmes sont belles, mais fort impudiques, & beaucoup plus qu'en aucun endroit des Indes. Les hommes sont adonnez au trafic de marchandise, & non à la guerre & aux armes. Ils sont gens doux, courtois & faciles, mais au surplus en reputation d'estre grands trompeurs, larrons & menteurs. Ils trafiquent en diuers endroits, & font de grands voyages, comme aussi plusieurs estrangers frequentent en leurs pays, comme Persans, Arabes, & les marchands de Goa & de Cochin Portugais. Il y a en l'estenduë de la domination de ce roy plusieurs sortes de religions, des Iuifs, des mahometans & des Gentils ou Payens,



lesquels derechef ont diuersité de ceremonies, comme ayant grand nombre de diuers pays & Prouinces. Le grand Roy est payen, celuy de Chartican que ie vis, estoit Mahometan.

Les peuples Gentils de ce pays de Bengale tiennent pour leur pagode ou idole vn éléphant blanc, dont ils s'en voit fort rarement, & ils le tiennent pour vne chose sainte, & les Rois l'adorent, mesmes ils se font quelquesfois la guerre pour ce suiet, afin de le prendre sur leurs voisins, car ils n'en ont point chez eux, & bien souuent se font données de grandes batailles à cette occasion.

Quant à leurs vestemens, les hommes s'aiustent superbement de certaines chemises de cotton fort larges, qui leur pendent iusques en terre, & par-dessus ils portent vne mante de soye, & en teste vn Turban de toile tres-fine. Les femmes ont de petites chemisettes de toiles de cotton ou de soye qui leur viennent à la ceinture, & elles environnent le reste de leur corps d'une toile ou d'un tafetas, & par-dessus, quand elles sortent s'environnent d'une grande piece de soye, dont elles font venir vn coin sur leur teste.

Ils sont desordonnez au boire & au manger, & ils sont fort vicieux. Ils tiennent plusieurs seruiteurs, & ont chacun trois ou 4. femmes fort richement parées de chaines d'or & de perles.

Ils font des vins de sucre & d'autres compositions, dont ils s'enyurent.

Il y a grand nombre de Portugais qui demeurent és ports de cette coste de Bengale, & qui y vivent en liberté. Ils sont aussi fort libertins en leur vie, estans comme bannis. Ils y trafiquent seulement, sans y auoir aucune forteresse, aucun ordre & police, viuans comme les habitans du pays & ils n'oseroient retourner en l'Inde, pour quelques fautes qu'ils y ont commises. Ils n'ont aucunes gens d'Eglise avec eux. Il y en a vn entr'autres appelé Iean Garie, qui est fort obey entr'eux, & qui commande à plus de dix mille hommes pour le Roy de Bengale: toutefois il ne fait point la guerre aux Portugais, d'autant qu'ils sont amis.

En ce pays de Bengale est le grãd fleuve *Ganga*, autrement dit le Gange, qui est le plus renommé du monde, & ceux du pays tiennent qu'il vient du Paradis Terrestre. Leurs rois ont esté curieux d'en faire rechercher la source, mais ils ne l'ont iamais

Gange  
fleuve



pu trouver, quelques voyages & despences qu'ils y aient fait. Son emboucheure est à 13. degrez & demy de l'equinoctial vers nostre pole : mais de sçavoir si c'est ce renommé fleuve de gange des anciens, ou bien celuy de Canton en la Chine, comme veulent quelques-uns de ce temps, i'en laisse la dispute & la decision aux sçavans en cette matiere. Mais enfin la commune opinion des Portugais & beaucoup d'autres est que c'est le vray gange, & si la situation ne s'y accorde pas, pour le moins son nom s'y accorde. C'est de ce fleuve que procede le Bois si excellent qu'ils nomment *Calamba* qu'ils croient venir du Paradis Terrestre. Il est fort cher en toute l'Inde, & il est plus estimé que tout autre : comme estant plus rare & plus odoriferant. On en recouvre fort peu & il se trouve flottant au bord de la mer, ou de ce fleuve. Il s'en trouve aussi souvent au bord des isles Maldives, & i'y en ay rencontré moy-mesme par plusieurs fois.

Ce fleuve nourrit aussi grand nombre de crocodiles, & il est merueilleusement fecond en poisson : bref c'est le plus estimé en toutes choses qui soit aux Indes Orientales, & apres luy c'est le fleuve Indus, qui est la riviére du Surrate & de Cambaye.

Quant au gange, les Indiens le tiennent comme saint, & ils croient que quand ils s'y sont lauez, ils sont absouz de tous leurs pechez, de sorte que tant les Mahometans que les Gentils en tiennent l'eau fort beniste, & qui lave de toutes offenses, comme nous apres la confession. Encore eux apres s'yestre baignez, se croient ils estre du tout sanctifiez, voire saints. On y vient de fort loing pour s'y laver comme font les Mahometans au sepulchre de Mahomet, à la Mecque. C'est tout ce que i'ay peu remarquer de ce Royaume, pour le peu de temps que i'y ay esté.

## CHAPITRE XXV.

*Voyage en Calecut par Moutingé, Badara, & Marquaire, & du fameux Capitaine, Cogni aly.*

**M'**ESTANT embarqué, comme i'ay dit, dans vn navire de Calecut, mes compagnons & moy nous, demeurasmes sur mer trois semaines, & enfin nous prîmes terre au port de



*Moutingué*, situé entre Cananor & Calecut, qui est vn des ports de retraite des Malabares, corsaires & pirates. Le pays est au Roy de Moutingué, qui est vn Roy Naire.

Je ne fus iamais plus estonné arriuant-là, que de voir tant de gens en armes, car là tout le mōde portedes armes tant Mahometans qu'Idolâtres, depuis l'âge de 10. à 12 ans: mais cela s'entend des Naires ou Malabares, car le peuple vil & bas n'en porte point. Je fus fort courtoisement reçu par les Malabares, tant que i'y seiournay. Je fus mené en la maison d'vn grand Seigneur Malabare qui estoit Mahometan: car les Malabares n'ont aucune noblesse, tant en leur nom qu'en leur ordre, à ce que i'ay pu remarquer. Je demeuray à Moutingué l'espace de trois iours chez ce Seigneur, & mes cōpagnōs estoient chez vn autre, là où nous estiōs fort bien traittez. Le Roy mesme vint voir le Seigneur où i'estois, & ie fus fort estonné de le voir de la façon. C'estoit vn des plus beaux hommes, & de la plus belle taille que i'aye iamais veu: exepté qu'il estoit de couleur vn peu oliuastre & rougeastre, comme sont tous les Naires: mais il estoit excellemment bien proportioné & il ressembloit à peu près à celuy de Calecut, aupres duquel ce n'est qu'vn petit Roytelet. Aussi quand il en parloit, c'estoit avec vn grand respect & avec grand honneur. Quand ie fus entré en ce logis, vn de ses gens qui portoit vne selle quarrée d'vn pied & demy & qui n'auoit pas vn demy pied de haut, la vint poser au milieu de la salle. Le Roy s'assit dessus, & tous les Seigneurs estoient debout à l'entour de luy. Ils ne touchoient non plus aux meubles & aux murailles de ce logis, qu'ils desirēt qu'on fassé chez eux quand on y va. Ce Roy m'interrogea fort sur le país de France, quand ie luy eus dit que i'en estois, & il me demandoit la difference qu'il y a entre les Anglois, les Hollandois & nous. Ils'enquist en suite de l'Estat du Roy & de sa grandeur, me priant de l'aller voir, & mesme il prioit ces Seigneurs de m'y mener: ce qu'ils firent. Sa demeure est à plus d'vn quart de lieue de la mer. Nous y fusmes mes compagnons & moy. Ce logis estoit sur vn haut à pont leuis, dont ils vsent tous en leurs chasteaux & en leurs palais, qui sont fortifiez de bonnes terrasses & de bonnes murailles, & ils y font tous les iours bonne garde. Ce Roy a vn elephant seulement, qui est fort priué.

Outre ce port de Moutingué, il y en a deux autres de corsai.



res fort proches, qui ne sont qu'à deux petites lieues les uns des autres. L'un s'appelle *Chombais* qui est vers Cananor, & l'autre *Badara* vers Calecut. Moutingué est au milieu & ils sont tous sur le bord de la mer, & tres-bien fortifiez de grands retranchemens, pour empêcher la descente des Portugais avec qui ils ont guere mortelle. Chacun de ces ports a son Roy particulier, & ils releuent tous en quelque chose du Samory.

Ce Roy des Moutingué eust bien désiré que nous fussions demeurez près de luy, & il nous gratifioit en toutes choses. Il me permit mesme que ces Seigneurs, qui estoient Mahometans, fissent tuer vne vache pour nous festoyer, ce qu'ils n'ont iamais accoustumé de faire. Le Capitaine en la maison de qui i'estois s'appelloit *Mousses Caca*, & celuy chez qui estoient mes compagnons auoit nom *Mestar Cogni aly*, & ces deux estoient les premiers de Moutingué.

Nous y demeurâmes quatre ou cinq iours. Le Roy & le Capitaine Malabares s'attendoient que nous nous y arrestions tout à fait & ils nous en prièrent fort. Pour moy ie dis que ie desirois aller voir le grand Roy *Samory*, sur quoy ils ne me respondirent rien, n'osans pas aller au contraire, & mesmes ils me conseillerent d'y aller. Je pris donc congé du Roy & de mes compagnons, qui voulurent demeurer là; car l'un s'en alla avec un Capitaine Malabare, vers un autre quartier à quatre lieues de là sur les terres de Calecut. Je sortis avec un autre Capitaine le plus vaillant & le plus redouté de ceste coste, & qui a le plus de galeres à luy. Il s'appelle *Couffy Hamede*. Il tient avec luy de ces *langay* qui sont les Naires de conduite, & qui se tiennent aux portes des villes pour escorte en payant, à ceux qui en ont besoin. Tous ces grands Seigneurs en ont à eux d'ordinaire à leurs gages, que le Roy leur donne: chacun en prend; les foibles pour leur seureté & pour leur garde; les autres plus forts qui vont en grandes troupes & bien armez tousiours, en prennent seulement pour estre tesmoins, comme ils ne sont point aggresseurs sur les Naires, si par cas fortuit il arriue quelque dispute entre les Naires & eux, comme il arriue souuent. Car ces Naires sont fort suiets à s'enyurer & les Malabares ne boient point de vin & ne sont nullement querelleux ny seditieux sans occasion: de sorte qu'ils sont souuent picque ensemble, mais le Roy leur rend bonne iustice.

*langay* ou  
Naire de  
conduite.



Ces Naires sont fort larrons sur terre, & pour peu ils tue-  
roient vne persōne. Ils desrobent dans les villes & aux marchez  
secretement, sans qu'on leur ose rien dire. Il est vray que tous  
ne sont pas tels, mais seulement quelques soldats incommo-  
dez. C'est la coste qui y est la plus suiette, les vns desrobans sur  
terre, les autres sur la mer. Enfin il ne se trouue personne qui  
ose guere aller sans ces soldats de conduite.

Quant aux Malabares, ils ne desrobent iamais sur terre: &  
quand ils ont querelle ensemble, le roy leur donne à chacun  
son Naire ou son Archer pour leur seureté, leur faisant defen-  
ce de se battre, & ces Naires sont aux gages & aux despens des  
malabares, & tant qu'ils sont avec eux ils n'oseroient se battre,  
autrement l'agresseur seroit tenu pour criminel de leze-  
Maiesté, & auroit affaire contre le Roy mesme. On dit que  
ces Malabares gardent vne haine iusques à sept ans. Ces Naires  
sont si redoutez, que si vn Malabare en auoit blessé vn, &  
qu'il n'y eust point d'autres Naires tesmoins comme il ne se-  
roit pas l'agresseur, ce seroit pour perdre tous les Malabares,  
& leur estat en la ville où ils seroient. Toutes ces villes des  
Malabares le long de la coste sont si remplies de ces Naires  
avec leurs armes de toutes sortes, qu'y passant ie pensois tou-  
jours estre au quartier d'une armée de vingt-mille hommes.  
On ne peut quelquesfois marcher par les ruës: & au soir tout  
le monde s'en va, & il ne demeure que les Mahometans & les  
Moucois, qui ont leur quartier à part sur le bord de la mer,  
deuant les villes des Malabares, & des artisans Gentils, qui  
tiennent le plus souuent leurs maisons proches des villes des  
Malabares, qui les font trauailler.

Or bien que toute la coste soit des Malabares, toutesfois  
quand on parle veritablement des Malabares, cela s'entend  
proprement des Mahometans, qui ne sont point artisans que  
fort peu, mais tous marchands, ou larrons & soldats de mer.  
Ils n'ont aucune noblesse entr'eux, mais seulement ils sont re-  
conneus par la valeur & la richesse: & toutes sortes de  
gens sont bien venus avec eux. Ils ne tiennent que fort  
peu d'esclaves, & ils ne contraignent personne d'aller à la  
guerre avec eux. Ils se fient en tout le monde, & ils ne raf-  
chent qu'à obliger des hommes pour s'y en aller avec eux.



*Pados* ga.  
liottes.

*Abedalles*  
Religieux

*Joguis*  
Hermite.

Ils tiennent table ouverte à tous, & chacun mange à leur plat, ce qui s'entend des soldats; toutes sortes de gens leur sont bons, car ceux qui ne sont pas bons pour estre soldats, ou autres gens de qualité, ils les font mariniers & forçats volontaires en payant, ou ils s'en seruent pour vendre les marchandises qu'ils desrobent. Ils appellent leurs galiottes *pados*. Lors que les Marchands de la coste de Malabar sçauent que les galiottes des pirates sont prestes d'arriuer, ils s'en tiennent proches pour acheter leurs denrées à bon marché, & mesme ils ne craignent pas de les porter vendre aux lieux d'où sont les marchands mesme sur qui elles ont esté prises, & qui le plus souuent les rachètent encore vne autre fois; & bien qu'ils les reconnoissent, toutefois il n'en est autre chose, au cas qu'ils ayent passé port des Portugais, & les Prestres de leur loy & les pauvres sont faits à cela, qui aussi y viennent de 30. lieues loin faire la queste & leur donnent, car ils sçauent bien que ces Malabares font des vœux de dōner tant aux pauvres, en cas qu'ils fassent bonne prise, & ils ne manquent iamais de s'en acquiter. Mesmes ils ont de leurs saints ou Ziars, qui sont des lieux & des temples destinez à cela, où ils font aussi des vœux comme aux Maldiuës. Ces prestres ne sont que pour les mariages & pour les temples. Ce n'est pas eux qui rendent la iustice, & ils sont tous habillez à la façon d'Arabie, tout de blanc. Il va avec eux vne certaine sorte de gens qu'ils appellent *Abedalles*, qui ont fait vœu de pauvreté, & qui vont ainsi par le monde. Il s'en trouue quelquefois trente & quarante en vn lieu, encore qu'ils n'aillent gueres que deux ou trois ensemble, & le plus souuent ils vont seuls. On leur donne l'aumosne, & il y en a de fort importuns à demander. Ils couchent tous dans les Temples. Au reste ils sont les plus accostables du monde. Ils entendent toutes les langues, & il y a grand plaisir à les entretenir; car ils ont couru toutes les parties d'Orient, & ils portent leur petit bagage avec eux. On leur donne de l'argent, des toiles de cotton & de soye, & à manger tant qu'ils en veulent. Il s'en trouue parmy eux qui viuent fort austerement en leur loy. Ils se tiennent près du temple & ne demandent iamais si on ne leur donne, & ils moureroient plustost de faim. Ils sont fort solitaires, & ils tiennent tous la loy de Mahomet. Les Gentils ont aussi de ces *Abedalles*, qui sont comme des hermites

tes



res, & ils les appellent *Ioguies*. Ils vont ainsi courant par le pays, mais parmy les Naires & autres Gentils. Ils ne mangent chose qui ait eu vie. Le Roy de Calecut en a vn près de luy dont il fait bien de l'estat. On le tient comme vn saint. Tous les Ioguies qui passent par là, vont loger chez luy, comme en vn Monastere ou en vn Hospital qui n'est dedié qu'à cela. Il est à deux portées de mousquet du Palais du Roy : le bastiment en est tres-beau, & il a esté fait & renté du Roy. On les reçoit-là tous sans iamais les refuser, au contraire ils s'en tiennent bien heureux. Les autres Rois Naires qui ne font que donner la passade, les tiennent en leurs palais, où ils demeurent tant qu'il leur plaist. Ils se couurent le corps de ie ne sçay quelle cendre & poudre destrempée avec de l'eau qui est blanchastre. Ils portent ordinairement de ces grosses chastaignes de mer penduës à leurs oreilles qui ont des trous à y passer le pouce. Il y en a d'autres plus grands, qui y portent de l'or ou de l'argent doré de la forme & grosseur de ces chastaignes. Ils mangent comme les Bramenis & les Banianes de Cambaye & autres lieux, qui ne goustent iamais rien qui ait eu vie. Il y court encore vne autre sorte de gens, comme en ce pays, à sçauoir des charlatans qui monstrent des bestes & leurs enfans, & qui dancent & qui sautent de toutes les façons. Ie ne vis iamais de si bons sauteurs, ny qui fassent tant d'enchanteries & de tours de passe-passe.

Mais pour reuenir à mon depart de Moutingué, ie me mis en chemin pour aller à Calecut par terre distant de douze lieuës, prenant pour mon escorte & conduire des Nayres, de ville en ville, qui sont là fort frequents & deux en deux lieuës, leur donnant à chacun quatre tarents, qui sont de petites pieces d'argent dont chacune fait la seiziesme partie d'un larin.

Ie vins donc à *Badara* à deux lieuës de Moutingué vers Calecut. Là le Seigneur me fit encore vn meilleur accueil que l'autre. Il auoit deux palais, dont l'un estoit pour les femmes, car il en tient plusieurs selon la loy de Mahomet. I'y seiournay enuiron quinze iours. Ces trois ports, Chombaye, Moutingué & *Badera* sont comme au fonds d'une baye; Car *Cangelotte* autre port de corsaires, qui tient vne grande esten-



duë de pays & de peuples, en est à quelque 18 lieues tirant vers le Nort, près de Barcelor, & ne se peuvent secourir les uns les autres par terre. Pour ces trois ils se secourent de cette façon, c'est qu'ils ont des manieres de logis sur le bord de la mer, plantez sur des pilotis fort hauts, où ils mettent des sentinelles pour descourir sur la mer de loin, & sçauent à peu près la saison que l'armée des portugais doit venir: & sur le bord de la mer on fait des retranchemens pour empêcher la descente.

Lors que j'estois à Badara il passa soixante voiles, toutes galiotes & deux galeres qui venoient de Cochin pour aller à Goa. Il faisoit tellement calme que tous ces Malabares ne s'en soucioient pas davantage. Ceux des autres ports vinrent lors se ranger au port d'où l'armée estoit plus proche, & s'entresecoururent ainsi. Les portugais appellent leurs galiotes *Nauires*, & ils appellent celles des Malabares *Pairaus*. La plus grande partie de ces vaisseaux estoient *Chetils*, qu'ils appellent, qui sont marchands. Tout aussi tost que les Malabares sont arriuez, ils tirent toutes leurs *Pados* ou galiotes à terre. Je vis faire la plus grande brauoure du monde à vne de ces *Pados*, lors qu'elle venoit de la guerre. Toute l'armée Portugaise estoit à l'entrée de cette grande baye, & cette *pados* ne l'apparceuoit nullement, de sorte qu'elle se trouua tout d'un coup engagée parmy ces soixante voiles, & ne pouuant reculer, elle prit vne hardie resolution de passer par le milieu de cette armée, & s'en vint regagner son port qui estoit *Chombaye*, renuersant leur *pados*, & les hommes se sauuerent à la nage bien qu'ils fussent suiuis des Portugais, qui n'y peurent rien gagner; & apres que l'armée se fut retirée, ils mirent leur *pados* en seureté.

Il faut que ces voleurs & pirates fassent de grands butins: car outre le payement & le defray de leurs *pados* & galiotes, il faut qu'ils payent encore les droits de douane & de pancarte au roy Naire de la terre. De plus ils sont suiets à beaucoup de sortes de gratifications & de presens, comme ils en font au roy de Calicut, & à celuy dont ils sont suiets. Ils auoient accoustumé aussi d'en faire au Roy *Cognialy* defunt. Ils en font aussi à leurs amis, & apres tout cela à ces Prestres & à ces pauvres, & aux vœux qu'ils font à leurs Ziars.

Les Seigneurs sont là autant, & ont autant de *pados* les

Nauires &  
Pairaus.

Vaillance  
d'une Pa-  
dos.

Pirates de  
Malabares.



vns comme les autres. Car il n'y a point de noblesse entr'eux, & ils ne font estat que des anciens & des gens de moyens & de courage. Quand ils veulent s'embarquer pour la guerre, & pour faire quelques courses, s'ils sont plusieurs nauires, ils font vn General de toute la flotte auquel ils obeyssent durant ce voyage seulement, car estant finy, l'autre n'est que ce qu'il estoit auparauant : & s'ils font quelque prise, ils luy donnent vn present à leur discretion sans qu'il ait autre droit, le reste estant départy également à chacun.

Durant mon seiour de Badara, ie m'allay pourmener souuent à pied bien auant dans le pays que ie trouuay tres-beau & tres-bon, bien couuert & fort agreable. La terre y est rouge & sabloneuse, & planiere dans le pays. Les naires proches des ports se rangent à la coste & au palais du Roy, lors qu'ils sont en alarme contre les portugais, ou d'autres qui viennent attaquer les Malabares.

Quant au palais du Roy, il est inaccessible du costé de la mer. Il est situé sur le haut d'une montagne à enuiron trois portées de mousquet de la mer, car la ville est entre-deux où demeurent les Malabares. Il a fait couper cette montagne à pied droit. Il a vn autre chasteau à vne lieuë & demy dans le pays, où il tient sa femme & tout son menage, & sa grande pagode où il me mena. Ce roy pouuoit alors auoir quelque soixante ans. Il n'estoit pas si beau que les autres, mais de fort belle stature. L'allois quelquefois à Moutingué voir mes compagnons. L'vn d'eux s'en estoit allé en vne autre ville à deux lieux de Badara vers Calecut, & dans l'Estat de Calecut qui en est à dix lieuës. Cette ville s'appelle *Marquaire Costé*; les Portugais la nomment la terre de Cognialy.

Au reste ce Seigneur avec qui i'estois à Badara m'aimoit comme son frere. Il auoit vne femme en vn logis à Marcaire Costé ( qui est vne Forteresse, ) & il m'y mena avec luy plusieurs fois : là ie vis mon compagnon, & ie m'y arrestay quelque temps. Cette terre de Marquaire est au roy de Calecut, (& elle est en paix avec les Portugais comme le reste de l'Estat du roy de Calecut.) Les Pados de pirates & corsaires n'osent pas y aborder ny s'y équiper : mais tous les hommes vont piller comme les autres : & les riches ont des Pados qu'ils tiennent és terres des Roys de Badara, & autres ports de pira-



tes, & font porter leur butin & leurs voleries en leurs maisons par terre. Tous ces malabares Indiens ne font point de difference, sinon comme on leur fait entendre, d'Anglois, Hollandois, & François. Ce qui faisoit qu'ils nous aimoient tant, c'est qu'ils voyoient que nous auions la guerre contre les Portugais. Ils me demandoient si j'estois de la loy des Portugais, & ayant respondu qu'oüy, pourquoy donc, me dirent-ils, leur faites-vous la guerre; Et comme ie leurs repliquois qu'ils en faisoient de mesme aux autres Mahometans, ils me dirent que l'on ne deuoit pas trouuer cela estrange en eux, qui estoient tous larrons & pirates, & qui ne prenoient nullement cela à deshonneur, comme estans tels de pere en fils. Qui veut estre bien venu avec eux, il faut tousiours parler de faire la guerre aux Portugais & en dire du mal, comme à la verité ie n'en scaurois dire gueres de bien.

Or la cause pourquoy ce Seigneur m'aimoit tant, & me faisoit si grandes caresses par dessus tous les autres, c'est qu'il auoit enuie d'aller aux maldiues l'année suivante avec vne armée, & d'autant que i'auois connoissance de la langue & du pays, & mesme qu'il scauoit par plusieurs marchands & pilotes malabares qui m'auoient veu là, comme i'auois esté bien venu aupres du Roy defunct; il ne m'entretenoit d'autres discours que de ces maldiues, s'enquerant de moy bien particulièrement, quelles estoient les meilleures isles, les personnes les plus riches, & si ie scauois où le Roy & les Reines auoient leurs tresors, si bien qu'il me vouloit retenir à toute force aupres de luy, comme aussi faisoient tous les autres Seigneurs. Il me faisoit la plus belle offre du monde, & i'auois bien eu de la peine à m'en deffendre, si ie ne me fusse seruy du nom du grand Roy *Pamory*, lequel ie dis que ie desirois aller trouuer. Cela seul les arresta & les rendit muets, & ie m'en depestray par ce moyen à leur grand regret. De sorte que sur ce dessein. ayant pris congé d'eux, ie pris mon chemin droit à *Marcaire costé*.

Aur'oe.  
Roy.

Or pour aller de Badara en la terre de Calecut, il faut passer vne riuere; & il y a vn Roy entre deux qui s'appelle *Auriole* qui n'a aucun port, mais qui demeure en terre, estant amy des Portugais, & ennemy des Malabares en son cœur, mais il n'en fait pas semblant, d'autant qu'ils ont affaire, & ne se peuuent



passer les vns des autres. par sa terre passe vn fleuve qui vient s'emboucher à Marcaire, & qui porte bastiaux l'espace de plus de vingt cinq lieues.

Cependant il est impossible de dire le bon accueil & la grande amitié que nous portoient les Mahometans & les Naires Malabares. Ils s'estimoient bien heureux quand ils nous auoient en leurs logis, & disoient que Dieu leur auoit fait vne grande grace, & la plus part mettoient en escrit le iour & l'heure que nous y estions entrez, & disoient à leurs enfans qu'ils se souuinssent vn iour de nous auoir veus. Tout le monde accouroit sur le chemin pour nous voir, quand ils entendoient parler de nostre nom, & que nous estions ennemis des Portugais.

Ayant donc esté quinze iours ou plus à Badara, j'allay à Marcaire trouuer mon compagnon, & prismes resolution ensemble d'aller trouuer le Samory, avec congé du roy & de Cousty Hamede, qui en estoit bien fasché, comme l'estoit aussi tout le reste: car i'allois librement à *Costé*, au logis de sa femme y boire & manger, & y coucher quand bon me sembloit. Dans la ville de *Costé* les receueurs, les Escriuains & autres officiers du Roy de Calecut y sont tousiours, & ils y ont vn bureau où ils font la recepte, & vont visiter tous les vaisseaux & les marchandises qui arriuent au port, & le soir ils s'en retournent à leur logis qui est à demy lieue de là dans le pays. Les Portugais ont fait ce qu'ils ont pu pour subiuguer ces quatre villes & ports susdits, mais tousiours sans effect, & avec perte & deshonneur: & sur tout en Badara, où ils ont bien perdu des hommes: car c'est le port le plus fort, comme estant tout entouré d'eau. Ils y furent bien batus vn mois auant que i'y arriuassee.

Je demeuray dix ou douze iours à Marcaire, auant qu'aller en Calecut, & durant le temps que i'y fus, le Seigneur *Cousty Hamede* y venoit souuent, & me disoit que c'estoit pour me voir, mais c'est qu'il auoit sa femme là. Il ne vouloit pas permettre que ie le quittrasse, ny que ie prisse autre logis que le sien, soit pour coucher, pour boire ou pour manger. D'autre costé les receueurs du Roy qui sont là en grand honneur, nous donnoient pension, disans que c'eust esté grande honte au Roy & à nous si d'autres nous eussent nourris, veu mesmes que



Panan,  
monnoye  
d'or.

nous estions sur sa terre, & que nostre dessein estoit de l'aller trouuer. Outre cette pension, ils nous faisoient plusieurs festins & de grands honneurs, comme aussi tous les autres Seigneurs, tant naires que Mahometans, & ils desiroient nous accompagner vers le Roy. Ils nous donnoient tous les iours à chacun vn *Panan*, qui est vne piece d'or monnoye du Roy qui vaut enuiron quatre sols & demy. C'est plus que l'on ne peut despendre de la moitié. Tout ce pays de Marquaire, que ie visitay assez auant, est fort bon, & depuis enuiron 4. ans il a esté la retraite principale de tous les pirates, & leur Roy estoit-là. C'est le lieu où il y a plus de Malabares, comme estant le plus fort, & le Roy de Calecut y met vn Gouverneur qui commande à tous les Malabares de son Estat, comme aussi à tous les autres des villes & ports de pirates & de corsaires, qui le reconnoissent comme leur Roy, mais qui despendent du Samory: car il faut qu'ils soient commandez par vn de leur loy & de leur nation. Il leur donna donc vn nommé *Cognialy*, avec titre de Lieutenant General, & fut surnommé *Cognialy Marquaire*, à cause que Marquaire veut dire Lieutenant ou Vice-Roy. Ce *Cognialy* fut choisi pour cela à cause de sa valeur, & y commanda trente ou quarante ans, & il deuint fort puissant à force de voler tout le monde: car c'estoit le plus grand corsaire qui ait iamais esté en ces pays, & le lieu où il estoit estant spacieux, chacuns s'y venoit habiter. La forteresse est petite. Il y passe vne belle riuere, sur laquelle on nauige par basteaux plus de 20. lieuës, là où toutes sortes de marchandises descendent; & sur l'emboucheure de ce fleuve il bastit par le consentement du Roy vne bonne forteresse, à la mode des nostres, de fort bonnes murailles à chaux & à sable, & il y auoit de l'eau douce. Outre cela, il fit faire deux grands forts qui gardoient l'emboucheure de la riuere, & tous les vaisseaux venoient aborder au pied de la forteresse en toute seureté, & estoient là hors de tout danger & de toute incommodité. La forteresse defendoit la ville, qui toutefois estoit fortifiée, tant du costé de la mer que de celuy de terre, & estoit presque enuironnée d'eau de la mer ou de la riuere. C'est vne grande ville bien peuplée, avec force bastimens, ruës & boutiques bien ornées, comme en celle de Calecut, & en toutes les autres de la coste des Malabares, dont celle-cy est vne des plus belles, des plus riches, & des plus fortes. Elle est sur vn haut, & la forteresse par des-



us au plus haut, & en bas sur le port près de la mer des deux costez de la riuere, sont ces deux forts qui defendent le long du haure & l'entrée de la riuere. Ceste ville est deminuée de plus de la moitié en toutes choses depuis la mort de *Cognialy Marcaire*, comme ie diray cy apres.

Ce *Cognialy* rendoit toute obeysance à son roy, sous la faueur & bonté duquel il s'estoit rendu si puissant : & le Roy qui pour lors auoit guerre contre les Portugais, estoit bien aise d'auoir cet homme qui estoit si redouté. Le port & la ville valoient quasi autant au Roy, que celuy de *Calecut*. Il vient aual ceste riuere vne grande quantité de poiure, & d'autres marchandises qui font valoir la ville & le port. Ie vy dans vne salle chez vn grand Seigneur malabare de ce lieu, toutes les rencontres & toutes les victoires que *Cognialy* auoit faites, tant sur terre que sur mer durant sa vie, fort bien peintes & fort bien colorées, & tous les nauires, les galeres, & les autres vaisseaux qu'il auoit pris ou mis à fond fort bien representez. Il estoit connu & redouté de tout le monde, depuis le Cap de bonne Esperance iusqu'en la Chine. L'on m'assura que d'un coup d'espée il auoit tranché vn auiron de galere & qu'il auoit coupé vn homme qui auoit l'espée au costé, l'homme & l'espée tout d'un coup. Il auoit vn frere aussi vaillant que luy appellé *Couffy Mouffez*. Ils ont regné plus qu'aucuns autres ayent iamais fait en ce pays là, & pris infinis nauires & galeres de la Chine, de Goa & d'ailleurs, ainsi que i'ay pu reconnoistre par ces peintures. Ce *Cognialy* estoit aussi l'un des plus cruels hommes du monde, & sa grande force & sa puissance luy faisoit mespriser vn chacun, iusqu'au roy de Cananor mesme, qui du commencement estoit son protecteur & son supérieur, & qui l'auoit assisté en tout & par tout. Il prenoit par tout & sur tous. On ne scauroit nombrer les cruantez & les barbaries que luy & les siens commettoient à l'endroit de toutes sortes de personnes, sans distinction : & entr'autres contre vn sien voisin roy Naire nommé *Auriale*, dont i'ay parlé, qu'il alla piller & rauager, puis le chassa. Il coupa le nez & les mannelles à la reine sa femme, & se fit reconnoistre pour Roy, de sorte qu'enflé de ces prosperitez, il ne vouloit plus reconnoistre le *Samory*, cōtre qui il se reuolta, n'ayant pas voulu rendre quelques vaisseaux qu'il auoit pris sur ses suiets, encore qu'il luy eust commandé de le faire, mais l'autre mesprisoit ses commandemens.



Les Portugais furent bien aises de cette reuolte du Cognialy, cōme ils en auoient bien suier, & ils iugerent aussi tost que sa perte estoit infaillible, tant pour les excessiues & barbares cruautez & voleries qu'il auoit exercées, que pour son outrecuidance & sa rebellion : de sorte qu'ils rechercherent aussi tost de paix le roy de Calecut, qui desirant chastier ce perfide y entendit aysement : & l'année suiuate, qui fut 1599. le Vice Roy de Goa prepara vne puissante armée nauale, sous la conduite d'un sien neveu nommé *Louis de Goufina*, qui ayant dessein de surprendre la forteresse avec quelque intelligence, vint descendre en la terre du Roy Auriole, grand ennemy du Cognialy pour les causes que nous en auons dites. Cette terre estoit de l'autre costé de la riuere, sur laquelle les Portugais firent trente ou quarante ponts de basteaux, liez les vns avec les autres ; & on enuoya vn Capitaine nommé *Louis de Sylua*, avec trois cens des plus braues soldats de toute l'armée, pour donner en terre au deça de la riuere, lors que le signal seroit donné. C'estoit de nuit, & en mesme temps le Samory deuoit enuoyer par terre quelques forces assistez de nombre de Portugais. Le Cognialy & son frere en estans aduertis, ils donnerent bon ordre à tout sans faire semblant de rien, de sorte que ces trois cens qui auoient passé furent repoussez & leur Capitaine *Louis de Sylua* tué d'un coup de mousquet : ce que voyant les soldats, ils tournerent visage, mais pensans trouver leurs basteaux où ils les auoient laissez, ils virent qu'on les auoit emmenez : pendant quoy, ceux de la forteresse estans sortis apres eux les taillerent tous en pieces, la plus-part furent noyez, & il n'y en eut que vingt ou trente qui se sauuerent à la nage, & le reste ne pouuant nager à cause de leurs armes, se perdit. Quant aux Naires & aux Portugais qui deuoient donner par terre, le Cognialy fit faire vn retrâchement par où ils deuoient passer, avec vne garde de nombre d'arquebusiers.

Viatoire  
du Cognia-  
ly.

Le gros de l'armée des Portugais voulant mettre pied à terre, fut repoussé & bien battu, tellement que par leur arrogance ils y firent perte de cinq cens hommes, & se rembarquerent en desordre. Le Roy de Calecut leur dit apres qu'il ne falloit pas y aller de cette façon, mais posement. Ce qui fit que le General de l'armée s'en retourna à Goa avec sa courte honte & avec perte des meilleurs hommes de son armée. Cela donna



donna de l'ombrage & de la meffiance à tous les Portugais du Samory, difant qu'il les auoit trahis & qu'il les auoit menez à la boucherie, d'autant que les gens qu'il deuoit enuoyer, comme il auoit esté ordonné entr'eux, ne se trouuerent pas pour donner à l'heure du signal donné. Mais la cause de ce malentendu vint par l'artifice du Cognialy & des fiens, qui ayant eu de bons aduis, leur enuoya incontinent boucher le paffage par plusieurs gens de guerre, si bien qu'ils ne purent se rendre au lieu à l'heure assignée. Mais les Portugais ayant esté depuis bien informez de toute la verité du fait, ils ne se rebuterent pas pour y auoir esté batus vne fois, mais ils se resolurent de tenter vne seconde occasion, pour tafcher à se rendre maistres de ce Cognialy & de fa terre, sur l'affurance que leur en donnoit le Roy son maistre. Ainsi l'année d'apres, qui fut 1600. *André Furtado de Mendoce* vieux & braue Capitaine, & le plus redouté de tous les Portugais des Indes, qui mourut en venant de Goa à Lisbonne, au mefme voyage que ie fis en retournant, comme ie diray cy-apres, prit resolution avec le Samory d'attraper le Cognialy, & ils arrefterent entr'eux, que le Roy de Calecut viendrait par terre en perfonne, & que l'armée Portugaife conduite par ledit André, y arriueroit par mer; ce qu'ils firent & ils l'affiegerent. Il y fut fait de belles sorties avec grande perte de part & d'autre. On tiét qu'il y vint plus de foixante mille Naires. I'en ay depuis ouïy faire le discours, tant aux Portugais qu'aux Malabares & Naires de la fortereffe, mais ils difent que ce qui fut cause de la prife du Cognialy, fut la difette de viures: car ce Cognialy les ayant tant batus vne fois, ne pensoit pas qu'ils deuffent retourner si toft, & il fut ainfi furpris. Il auoit enuoyé deux gros nauires conduits par *Metar Cognialy* qui estoit vn grand Capitaine de Moutingué, pour auoir des viures, mais ils ne peurent rentrer, de forte qu'apres vn long fiege, se voyant reduit à l'extremité, apres toutes sortes de preuues de valeur, il se rendit enfin assez laschement. On dit que ce fut par du bettel que le Roy luy enuoya qu'il fut charmé, & que le courage luy faillit. D'autres difent que ce fut par pitié de voir les fiens en telle neceffité, & qu'il difoit qu'il aimoit mieux patir & mourir luy feul, que de voir tant de gens endurer à son occasion, & d'autant plus auffi que son frere *Couffy Mouffez* estoit mort, qui n'eust iamais permis qu'il se fût



rendu de la sorte. De plus ce qui le luy fit plustost faire, ce fut le desespoir de secours; car il auoit desobligé les Rois & les Princes dont il en eust pu esperer. Ainsi il demanda à parler, disant qu'il se rendroit à la mercy de son Roy, auquel il demandoit pardon. Mais le Roy ne le pouuoit plus sauuer: car il auoit esté accordé entre ledit Roy & André Furtado, que la forteresse seroit rasée, le butin à moitié, & tout le peuple au Roy, & Cognialy aux Portugais; ou Cognialy au Roy & le peuple aux Portugais. Le Roy demanda le peuple. Enfin la composition estant faite, quand Cognialy voulut sortir, tous les Naires estoient d'un costé & les Portugais de l'autre, & luy estant venu pour saluer le Roy & luy demander pardon, le Roy luy fit rendre son espée & la prit, & luy en donna deux ou trois petits coups sur l'espaule, comme en se iouant, & luy dit seulement ces paroles, Cognialy, vous m'avez bien donné de la peine & de la fascherie. Et se tournant à l'heure mesme vers le Seigneur André, luy dit, Prenez Cognialy, il est à vous. Ce qui fut fait, & estant aussi tost saisi, il fut mené aux galeres, la forteresse & les forts furent demolis entierement, & la ville fut laissée en l'estat qu'elle estoit, mais elle fut pillée, & le peuple n'eust autre mal. Cela fait les deux armées se retirerent.

Fin misera-  
ble du Co-  
gnialy.

Forteresse  
de Cognia  
ly.

Après que les nouvelles de cette prise furent arriuées à Goa, on en fit des feux de ioye, les cloches sonnerent & le *Te Deum* en fut chanté, & au bout de deux iours après le retour de l'armée, on trancha la teste au Cognialy. On luy demanda premierement s'il vouloit se faire Chrestien, à quoy il respondit qu'il en estoit content, pourueu qu'on luy sauua la vie, mais que s'il falloit mourir, il aimoit mieux que ce fut avec la loy de Mahomet. Voila la fortune & la fin miserable de ce Roy Cognialy. Mais depuis les Portugais ont payé bien chèrement cette teste: car les Malabares mettoient à mort tous les Portugais qui pouuoient tomber entre leurs mains, à cause de cela. Le Roy de Calecut eut depuis vn grand regret de leur auoir liuré vn si vaillant homme: mais ce fut par colere & par despit: car son frere & luy ont esté estimez les deux plus braues Capitaines de toute l'Inde Orientale.

Quant à la forteresse du Cognialy, i'y ay esté plusieurs fois. Les murailles en sont encore debout à la hauteur de deux



hommes, de sorte qu'elle est assez aisée à fortifier, & si le Roy auoit guerre contre les Portugais, elle seroit bientoist remise. Quand nous partismes de Goa, les nouvelles estoient venuës que ce Roy vouloit rompre la paix, & qu'il faisoit faire soixante galeres ou pados, & refaire la forteresse, & lors que les Holandois y allerent, il leur promit de la leur mettre entre les mains: de sorte que le facteur ou l'agent des portugais qui est là, s'alla plaindre à luy, de ce qu'il permettoit l'entrée ausdits Hollandois & aux autres estrangers ennemis du roy d'Espagne, & que pour luy il estoit resolu de s'en retourner à goa. Ce Roy ne luy fit aucune responce, sinon qu'il s'en allast à la bonne heure; & qu'il ne retenoit personne par force.

Il n'y a aucun Roy aux Indes qui puisse si fort incommoder les Portugais par mer que luy: d'autant que la coste qu'il tient peut fournir vn grand nombre de Malabares, & qu'il est fort riche pour les soudoyer. Il a des homes bien riches en son royaume, qui sont tous gens de courage & de bonne volonté. Il y a aussi force Moucois à mener ses pados. Ces moucois sont des peuples comme esclaves du roy & des Naires, comme ie diray cy-apres, ils appellent le Roy en leur langue *Tambiraine*, qui veut dire Dieu. Je sçay bien que le Samory s'entend avec tous les malabares pirates, qui luy donnent de l'argent, & qui luy font tribut sous main. Car ie le sçay pour auoir souuent accompagné ce Capitaine *Cousty Hamede* pour aller traiter avec ses officiers en secret, & il ne va que la nuit de peur d'estre veu. Tous les autres Seigneurs & Capitaines de ces malabares en font de mesme, comme i'ay veu maintefois, & comme des Officiers du Roy mesme me l'ont asseuré. Aussi cela est assez aysé à iuger, d'autant qu'il les assiste de toutes choses, & qu'il leur preste de l'argent quand ils n'en ont point, ce qu'ils luy rendent bien, & avec interest. Tous les ans il sort plusieurs milliers d'hommes de la terre du Samory, pour aller voler sur mer avec les autres. Ces Corsaires sont les plus galans & les plus honnestes gens du monde sur terre, & sont tous les iours par presens & par flateries apres le Samory, pour luy faire rompre la paix avec les Portugais, & leur donner cette forteresse du Cognialy. Ce Cognialy a laissé vn fils qui s'appelle encore *Marcaire*, ou bien Viceroy, que i'ay veu souuent: & i'ay beu & mangé en sa maison.

Moucois.

Corsaires.



Il demeure la plupart du temps à *Cosé* & à *Chombaye* avec vne de ses femmes ; & bien que le Roy depuis la mort du pere, n'en a point fait d'autres , & n'a point reconnu ce fils pour tel , toutefois on luy porte plus de respect qu'à vn autre ; mais ce nom luy est demeuré , à cause du pere seulement. Plusieurs aspirent à cette charge, ce qui est cause que le Roy n'y pourroit point, & qu'il laisse le pays en paix. Les affaires vont droit au Roy, ou aux Seigneurs Naires, deputez à cela ; & il n'y a point d'autre Iustice dans le pays qu'eux, qui la font de toutes choses.

Ayant demeuré mon compagnon & moy douze iours & plus en cette terre de Marquaire ou de Cognialy , & ayant pris congé de nos amis, les officiers du Roy à qui nous demandions aduis sur nostre départ , nous dirent que si nous desirions aller trouver le Roy, ils nous donneroient des lettres & de l'argent ; mais nous n'auions point de besoin d'argent que pour passer l'eau & pour payer les Naires de conduite , & encore si ce n'estoit qu'on est suiet à trouver des Naires yures d'*arac* ( qui est comme de l'eau de vie faite de vin de l'arbre de Cocos ) nous n'en auions point du tout de besoin , à cause de nostre lettre de faueur qui parloit du nom de Samory. Mais il ne se faut pas toujours fier à cela. Nous ne faisons que quatre petites lieues par iour au plus, & quelquefois deux. Ils nous faisoient demeurer en leur logis mal-gré que nous en eussions , & ie ne sçauois dire la bonne chere & l'honneur qu'on nous faisoit par les chemins. C'estoit à qui nous auroit, mais ils n'osoient nous prier de demeurer cõtre nostre volonté, comme ils eussent bien désiré, à cause que nous allions trouver le Roy, & outre que ce passeport que nous auions nous faisoit bien recevoir par tout. Nous fusmes environ huit iours pour aller de *Cosé* à *Calecut* , encore que nous eussions bien pû faire ce chemin-là en deux iours ; mais le séjour que nous faisons çà & là, & la bonne chere & reception qu'on nous faisoit par tout, fut cause que nous y employasmes tout ce temps-là. Et à la verité il me seroit impossible de représenter la chere que l'on nous fit par tout, tant elle fut honorable & pleine de courtoisie & d'affection. Car les plus grands disputoient entr'eux à qui nous traiteroit. Mais il faut remarquer que c'estoient les Malabares Mahometans , & non pas les Naires, qui font bien chere d'argent, de fruits & de tout ce qu'ils ont ; mais ils ne desirent pas qu'autres qu'eux man-



gent & couchent en leurs logis, tant que faire se peut, ou il faut que ce soit par grande nécessité quand ils le font, & principalement s'ils sont de race de Bramenys. Car bien que les autres en fassent difficulté, ce n'est pas toutefois avec tant de scrupule que les Bramenys.

Au reste, si ce n'estoit l'excessive ardeur du Soleil qu'il fait en ces lieux-là, on ne sçauroit dire ny représenter le plaisir & le contentement qu'il y a à cheminer par tout ce pays; car c'est le plus beau & le plus agreable qui se puisse voir ny mesme souhaiter. C'est tout pays plein & sablonneux, mais le sable en est dur & ferme comme celuy de mine, & tout le long du chemin de veuë en veuë proche, ce ne sont que maisons & habitations, & des villes de lieuë en lieuë, voire de demy lieuë en demy lieuë, & le plus loin de deux petites lieuës. Tout le pays est fort peuplé & couuert de fruits, qui sont communs & exposez aux passans, & ces fruits sont les plus excellens du monde, voire tels qu'il n'y en a point de semblables ny de si bons par deçà. Dauantage, du long de ces chemins on fait tousiours rencontre de bon nombre de personnes, tant Naires que Malabares hommes & femmes; car chacun va là en grande seurété, pourueu qu'on ait vn Naire ou *Iangaye* en sa compagnie. Mais quand on est en troupe de vingt ou trente personnes, c'est assez d'un Naire; aussi quand on est seul, il n'en faut pas moins, & il couste dauantage: mais plus il y a de gens, plus le Naire a de profit. Il y a force marests & salines à passer entre *Cosé* & *Calecut*, & deux riuieres que l'on passe à batteau auant que d'arriuer à *Calecut*. A enuiron vne lieuë prés il y a vne fort belle ville, où nous couchasmes, nommée *Coluotte*, où les Portugais ont eu aussi vne forteresse & vn Estat, comme ils auoient à *Calecut*, mais ils l'ont perdu de mesme l'autre. Je la vis en passant; car elle n'estoit pas toute demolie, & elle estoit bien plus forte que celle de *Calecut*. Voila tout ce que ie remarquay sur ce chemin.

Beauté du  
pays de  
*Calecut*.



*Arriuée de l' Auteur à Calecut. Description de ce Royaume, du Roy, des peuples, de leurs mœurs, de leur religion & de leurs façons de faire.*

Arriuée à  
Calecut.

**E**STANS enfin arriuez en la ville de Calecut, les premiers officiers du Roy que nous trouuâmes, furent les Receueurs des droits du Roy, qui ont vn logis sur le bord de la mer esleué sur pilotis, où ils ne demeurent que le iour: car la ville & le port ont plus d'une lieuë de long, & il y a trois de ces logis pour prendre garde à toutes les marchandises qui descendent, pour en prendre le nombre & la quantité par écrit, & de là les faire conduire à l'*Alfandigue*, qui est vn grand bastiment tout de pierre en quarré, à galeries par haut & par bas, voutées de pierre en arcade, comme nostre place Royale, mais non pas si grandes ny si belles, avec grand nombre de loges, & de magazins pour mettre toutes sortes de marchandises chacune à part. Il y a en escrit sur la porte le nom de la marchandise que l'on met dans ledit magasin, & il n'y a que les officiers du Roy qui en ayent vne clef; & ceux à qui appartient la marchandise en ont vne autre, & ne peuuent aller les vns sans les autres. Cette marchandise demeure là tant qu'elle ait payé le droit & la doüanne, laquelle se paye tant pour celle qui sort que pour celle qui entre. Cet *Alfandigue* est à deux ou trois cens pas de la mer entre la ville & le port. Il est fort & bien gardé, toutes les portes sont bien ferrées, & il n'y entre que ceux qui y ont affaire, car il y a tousiours des gardes à la porte. Il ne se peut pas aisement commettre de faute en ces charges & descharges de marchandises, & en la leuée du droit du Roy, à cause du nombre d'escriuains & officiers qui y passent, & qui sont tous Naires ou Bramenys. Il n'y a si petit port en tout le Royaume, où il n'y ait de ces escriuains, qui ne font qu'escrire les marchandises, quand ce sont marchandises du pays, qui au bout de six mois ou vn an, vont payer tout à la fois. Ces officiers sont tous gens de qualité & fort respectez: & ils ont leur bureaux & *Alfandigue* aux ports où ils ne demeurent que le iour, & la nuit ils se retirēt des villes, & s'en vont coucher en leurs logis, qui ordinairement ne sont pas loin de la ville, les vns plus près, les autres plus loin, comme à demy lieuë, & ils ne se meslent pas avec toutes sortes de gens.



Ces officiers donc nous ayant veu, apres leur auoir parle & leur auoir fait entendre d'où nous estiōs, ils furent fort ioyeux de nous presenter au Roy ; & cependant à cause de la chaleur ils nous firent bailler vn logis en ville, où nous fusmes fort bien traitez, & nous passasmes là la chaleur du iour.

Cette ville n'est pas comme les autres de la coste des Malabares, car il y a des hostelleries & des maisons pour boire, pour manger & coucher pour son argent. Le soir estant venu les officiers nous donnerent aux soldats de la garde, qui nous menerent au Roy, qui a son palais, à demy lieuë loin de la ville de Calecut. Les soldats nous menoiēt avec tout honneur & tout respect. Le Roy sçachant nostre venue, descendit en la salle basse de son palais, à cause de la nuit. Il estoit accompagné de dix ou douze pages Naires, qui sont tous Gentils. hommes, avec de grandes lampes d'or ou d'argent doré, pleines d'huile, (car ils n'vsent point de chandelles ny de flambeaux, & chaque lampe auoit six mouchérons / & des mouchettes grosses comme le doigt, aussi d'or ou d'argent doré, & vn grand vase de mesme remply d'huile, afin que les lampes soient toujours fournies. Les lampes sont pendues au bout d'une grande barre d'argent doré, dont ils fichent le bout en terre, & sont courbez par le haut, afin que la lampe n'empesche & ne gaste celuy qui la porte, & qu'elle ne se respande pas. Les sieges de la salle estoient de bois bien poly & fort beau. Ils vsent aussi de grandes pierres larges, noires & polies comme du marbre, pour s'asseoir. Le Roy ne s'assiet iamais gueres en public, mais il se tient debout.

Le Roy tenoit entre ses bras vn sien petit neveu le plus beau & le plus gentil qui se pouuoit voir, & âgé d'environ trois ans, & qu'il cherissoit fort, cōme estant celuy qui luy deuoit succeder: parce que là les enfans ne succedent point, mais seulement les neueux fils de leurs sœurs. Il faisoit feste de nous à ce petit neveu, & il luy demandoit qui nous estions, le faisant approcher & nous toucher pour voir si cēt enfant auroit peur de nous, ce qu'il n'eut, & apres nous auoir interrogez mon compagnon & moy plus de trois heures durant, il nous fit demander par son truchement entr'autres choses en langue Portugaise, sçachant que nous n'estions pas Hollandois, quelle difference il y auoit entre les Hollandois & nous; puis qui estoit le plus fort & le plus puissant du Comte Maurice ou bien du Roy de Frâce. Je luy dis



lors qu'il n'y auoit point de comparaiſon, & que c'estoit le Roy de France; mais il me repliqua que les Hollandois en diſoient autant de leur Comte Maurice, & les Portugais de leur roy, qu'il ne ſçauoit ce qu'il en deuoit croire, ſurquoy ie luy reſpondis ce qui en eſtoit à la verité. Enfin m'ayant demandé comme i'eſtois paruenue à Calecut & à quel deſſein, & luy ayant conté tout ce qui m'eſtoit arriué, & que ie n'eſtois venu là qu'en intention d'y trouuer les Hollandois, que l'on m'auoit dit y eſtre les bien-venus, il me dit lors qu'à la verité il en eſtoit venu il y auoit trois ſemaines ou vn mois treize nauires, qui auoient ſejourné l'eſpace de neuf ou dix iours, auſquels il auoit permis le trafic, & promis toute amitié, & que les Hollandois luy auoient fait preſent de deux pieces de gros canon de fonte (qui auoient eſté pris ſur les nauires Portugais, dont il ne leur ſceut pas ſi bon gré depuis, quand il l'eût appris) & de pluſieurs autres choſes que le Comte Maurice luy auoit enuoyées. Qu'en recompenſe il leur auoit fait diuers dons, comme des pierres & des chaînes d'or, & outre qu'il leur auoit permis de baſtir vne fortereſſe, & qu'incontinent ils s'en eſtoient allez, & auoient fait promeſſe de reuenir l'année ſuiuante: adiouſtant que nous eſtions les bien-venus, & que nous ne manquerions de rien auprès de luy.

Au reſte le truchement qui nous interrogeoit eſtoit *Banian* & *Brameny*, de race & de religion, & parloit bon Portugais. Il ſe diſoit couratier des Flamans ou Hollandois: c'eſt à dire celuy qui fait vendre & achepter la marchandife, & qui eſt auſſi interprete, & qui eſt payé du vendeur & de l'achepteur. Le Roy luy commanda de nous loger & de prendre tout le ſoin poſſible de nous. Il s'appelloit *Maniaſſa*. Il nous donna donc vn logis chez vn grand Pandiare & Cherife Mahometan, l'vn des plus grands & des plus nobles de Calecut; touteſois fort éloigné de la ville & du palais, & c'eſtoit l'vn des plus beaux logis de Calecut: mais nous n'y euſmes gueres eſté que nous euſmes aduis, tant par luy que par d'autres de nos amis, que les Portugais nous vouloient faire quelque mauuais tour, & qu'ils auoient conſpiré contre nous, comme c'eſtoit la verité, ainſi que nous reconnuſmes bien depuis; ſurquoy ce truchement, craignant que l'on nous fiſt quelque tort, nous tira de ce logis-là, apres y auoir demeuré deux ou trois iours, & nous y fit

ordonner



ordonner dans l'Alfandegue. Cét homme estoit comme le fa-  
 cteur & agent du Roy, pour les vaisseaux qu'il enuoye de part  
 & d'autre; les Moucois ordinairement le nomment *Marcaire*, Marcaire.  
 ou Lieutenant du Roy, mais c'est pour le gratifier, & ils en di-  
 sent autant à tous les officiers du Roy; toutefois celuy-là a la  
 surintendance sur les nauires que le Roy enuoye au trafic. On  
 nous donna aussi vn seruiteur, & on nous faisoit distribuer cha-  
 cun iour deux *panants*, qui sont deux pieces d'or, qui valent  
 quatre sols piece, & des toiles pour nous accoustrer, avec tout  
 ce qui nous estoit necessaire; car cet homme estoit tellement  
 soigneux de nous, qu'il ne nous quittoit iamais, de peur que  
 nous ne nous pleignissions de luy au Roy; outre qu'il auoit  
 grand desir d'estre en la bonne grace des Hollandois, qui luy  
 auoient fait de belles promesses: & ie scay aussi que les Portu-  
 gais luy vouloient vn mal de mort à cause de cela.

Après auoir esté là quelques quinze iours ou trois semaines,  
 nos deux compagnons y arriuerent, qui estoient demeurez à  
 Moutingué. Ils furent traitez cōme nous, & logions ensemble.  
 Or ayant demeuré enuiron huit mois à Calecut, cela me don-  
 na sujet d'apprendre & de remarquer ce qui est tant du pays,  
 que des mœurs & du naturel des habitans.

Entre la ville & le palais du Roy, ce ne sont que maisons, Ville de  
Calecut.  
 & il n'y a point d'endroit dans toutes les Indes, où il y ait tant  
 de contentement comme à Calecut, tant pour la beauté & la  
 bonté du pays, que pour la conuersation de toutes nations,  
 qui y vivent toutes en liberté, & qui ont l'exercice libre de  
 leur Religion. C'est chose surprenante de voir la grande multi-  
 tude de peuple qui y est, & principalement autour & dans le  
 palais du Roy, où l'on voit vne infinité de gens tous en armes.  
 Tous les plus grands Seigneurs le vont saluer tous les iours.  
 Il est estimé d'vn tres grand esprit, mais toutefois d'vne hu-  
 meur assez changeante; car tantost il aime, tantost il hait vne  
 mesme personne, & puis soudain il le reprend en amitié: c'est  
 pourquoy personne ne s'y fie. Il prend de toutes mains, & il  
 disoit luy-mesme qu'il estoit amy de ceux qui luy font de meil-  
 leurs presens. Il est fort affable & fort doux à voir aux estran-  
 gers & à son peuple, mais il est fort colere aussi, & partant  
 grandement craint & redouté de tous ses Naires: car ils ap-  
 prehendent de le voir courroucé.



Je vis vn iour entr'autres vne bateleuse des meilleures danseuses & sauteuses, & ie le puis dire, du monde; car i'en ay veu bon nombre en ma vie, tant hommes que femmes, mais ce n'estoit rien au prix de celle-là, qui faisoit des choses si estranges, que ie ne puis quasi croire qu'elle n'y fust de quelque sort & art diabolique. Cette femme estant venue pour faire des sauts périlleux, le roy & sa femme estoient en vne gallerie pour voir, & quelqu'autre Princesse seulement. Il y auoit des Naires qui empeschoient que la Reine ne pust si bien voir, de sorte que le roy cria vne fois que l'on s'ostast, mais ie croy qu'à cause de la grande presse & du bruit du peuple on ne l'entendit pas. Il en fut si irrité, qu'il descendit luy-mesme en bas avec l'éventail que tenoit son page, & commença à frapper par tout sans regarder. C'estoit la plus grande pitié du monde de voir tous les Seigneurs, tous les soldats, & tous ceux qui estoient là, qui s'enfuyoient de costé & d'autre, & qui mettoient les deux mains sur leur teste en signe d'obeyssance; & on eust tout quitté le jeu & la feste, si ce n'eust esté que luy-mesme commanda que l'on continuast.

Or durant le temps que ie fus là, comme tous les Seigneurs nous conuioient d'aller boire & manger chez eux, & nous faisoient presens de pieces d'or, de toiles de soye, de cotton, & de fruits, il y en eut vn entr'autres qui auoit plus de commandement que pas vn, & qui en l'absence du roy gouuernoit la ville de Calecut. Son logis estoit éloigné près d'une lieuë du palais royal, situé sur vn estang, & basti de pierres, ayant bien demy lieuë de tour, comme sont tous les autres estangs.

Or vn iour de feste (bien qu'il fust fort difficile de s'appercevoir que les Naires en fissent; car ils ne trauaillent iamais) ce Seigneur nous auoit priez à dîner chez luy mon compagnon & moy, chose toutefois qu'ils font rarement, mais il n'estoit pas fort scrupuleux. Il n'estoit pas de race de Bramenis, & hormis la chair de bœuf & de vache, il mange de tout. Or comme il se baignoit (car c'est la coustume entr'eux quand ils viennent d'avec le reste du peuple, & qu'ils se tiennent pollus, de se baigner dedans ces estangs) il y auoit deux autres grands Seigneurs qui se baignoient ensemble, dans ce grand estang dont ie viens de parler, l'un desquels estoit parent du roy, & mesme son neveu; car ce roy en a vn grand nombre: l'autre estoit



de grande autorité, & auoit commandement sur vn grand nombre de Naires, & estoit estimé fort vaillant. Le neveu du Roy luy portant enuie, luy enuoya dire comment il estoit si hardy, de se baigner quant & luy, le menaçant de le faire chasser de là. L'autre qui auoit du courage, ne fist point d'autre response, sinon qu'il donna vn soufflet à celuy qui luy portoit ces paroles de la part du Prince, luy disant qu'il portast cela à son maistre. Le Prince aduerty de cét affront, assembla aussi tost tous les siens; l'autre en fit autant de son costé, de sorte qu'il y eut grande rumeur & grand conflit de part & d'autre. Le Seigneur qui nous auoit priez à dîner s'y en alla en diligence, & ie ne fus iamais si estonné que de voir tant de milliers d'hommes armez & assemblez en si peu de temps de part & d'autre, pour y apporter le remede. Le Roy en ayant esté auerty, & ayant sceu comme le tout s'estoit passé, commanda aussitost qu'on prist son neveu, qui estoit fils de son frere, & non celuy de sa sœur, qui est son heritier, & qu'on le tuast. La cloche sonna au palais du Roy, qui fut incontinent remply de monde pour receuoir ses commandemens. Cependant il y eut beaucoup de gens blesez en cette rumeur, & le neveu du Roy craignant son courroux s'enfuit, & passa en diligence vne riuere qui faisoit la separation de Calecut & d'un autre Roy, nommé *Chaly*. Ce neveu estoit grand amy des Portugais & leur protecteur. Il se passa plus de cinq ou six semaines auant qu'il peust rentrer en grace. Je le vis quand il retourna, & lors qu'il alla saluer le Roy, avec plus de cent des siens qui auoient esté disgraciez comme luy. Cét exemple sert encore pour mon-  
Iustice du  
Roy.
Malabar.
strer quelle est la colere subite de ce Roy, qui ne pardonnoit pas mesmes à ses plus proches; mais c'estoit avec quelque sorte de iustice.

Tout le pays qui est depuis Barcelor, iusques au Cap Com-  
Malabar.
morin, s'appelle *Malabar*. Et bien qu'il y ait plusieurs Prouinces & diuersité de contrées, ils sont tous neantmoins d'une mesme langue, d'une mesme loy & religion, d'une mesme police, mesme ordre & distinction de peuple & de races, & ils ont mesmes mœurs. Il y a plusieurs Rois, comme celuy de *Cananor*, de *Moutingué*, de *Badara*, de *Calecut*, de *Tananor*, de *Cochin*, de *Coilan*, & plusieurs autres roitelets que ie ne scaurois conter. Mais le grand Roy & le plus puissant c'est celuy de *Calecut*,



Roy de  
Coilan.

qui s'appelle *Samory*, qui est vne marque singuliere de sa grandeur par dessus les autres; parce que ce mot vaut autant comme entre nous Empereur. Celuy de Cochin est le plus grand apres, & pretend marcher du pair avec luy, c'est pourquoy ils sont d'ordinaire en guerre. Les autres sont de petirs rois de petits territoires, qui, bien qu'ils soient tous rois & souverains en leur terre, reuerent & respectent la grandeur de *Samory*, en parlent comme de leur Seigneur, & n'oseroient luy desobeyr. Ce que ie puis asseurer pour l'auoir ouy de la bouche de plusieurs de ces rois. Quant au Roy de *Coilan*, d'autant qu'il est éloigné & tout à la pointe du Cap Commorin, il se maintient plus souverainement que les autres. Lors que ie parais des Indes, ce roy tenoit les Portugais assiegez par terre.

Calecut.

Le royaume de *Calecut* est de fort grande estenduë, & assez temperé. Il est situé entre Cochin & Cananor, à neuf degrez & demy de l'Equinoctial, vers le pole Artique. La ville principale, qui est sur le bord de la mer, porte le nō du Royaume. Le pays est plat & non montagneux. Il est fertile de toutes les choses necessaires pour la vie, comme de fruiçts, de grains, de bestiaux & d'herbages, horsmis qu'à cause du grand nombre d'habitans, il faut aller querir du ris ailleurs, celuy du pays n'estant pas suffisant: quant au reste, ils ne prennent gueres d'autres marchandises de leurs voisins. Il y a quantité de poivre, qui est la principale richesse du pays, avec les pierreries qui y sont fort abondantes, & le cotton dont ils font de la toile fort fine & blanche, & des pieces de tapisseries peintes & façonnées.

## CHAPITRE XXVII.

*Suite de la description de Calecut, distinction du peuple, des Bramenis, Naires, Moucois, & autres, & des singularitez du pays.*

Malabar.  
ecc.

LE Royaume de *Calecut*, comme tout le reste du pays de Malabar, est habité de deux sortes de peuples, estrangers & originaires. Les estrangers s'appellent proprement *Malabares Mahometans*, & qui sont dès long temps venus d'autre part habiter cette contrée: mais ce n'est que sur les costes maritimes. Les originaires sont Gentils & Payens, de mesme reli-



gion que la pluspart de l'Inde Meridionale.

Ils sont diuisez en trois sortes de conditions: en Bramenis, en Naires, & le vil & commun peuple. Or tant parmi les Naires Malabares, que parmi les Canarins de Goa, il y a des Bramenis, & au fonds ils n'ont tous qu'une mesme loy, c'est à dire qu'ils sont tous idolatres.

Les Bramenis sont vne race de gens la plus noble, la plus honorée & respectée de toutes; Ils ont des façons de viure qui leur sont particulieres, & vne obseruation plus religieuse & plus austere de leur loy. Car outre l'exacte maniere de viure selon leur religion, ils ont cela de particulier, qu'ils ne mangent jamais chair ny poisson, ny autre chose qui ait eu vie, qu'ils ne boient que de l'eau, gardans cette austerité de pere en fils, & en toute leur race, qu'ils ne se meslent & ne s'allient avec aucune autre sorte de personnes: Mais qu'ils obseruent inuiolablement que les filles issues de Bramenis ne se marient qu'avec des Bramenis, & ainsi des hommes, lesquels aussi ne se peuuent remarier en secondes nopces. Ils sont habillez d'une jaquette de toile de cotton avec vn turban blanc en teste, & des souliers rouges aux pieds. Cette jaquette ou soutane, qu'ils appellent *Libasse* ou *Cabaye*, est de toile de cotton fort fine & blanche, qui leur va iusques aux talons, & par dessous ont vne grande toile blanche qui leur pend iusques à my-jambes, dequoy ils font deux ou trois tours, & la passent entre les jambes par deuant, & la troussent par derriere à leur ceinture. Ils sont ceints d'une belle escharpe de toile blanche & fine comme celle de leur turban. Ils ont coustume de porter sur leurs espaulles vne piece de toile blanche ou de couleur, faite de soye ou de cotton, de la façon que nous portons nos manteaux. Ils portent tous les cheveux longs. Et tous les Bramenis, Banianes, & Canarins ont des pendans d'oreilles.

La seule marque qui les fait discerner d'avec les autres peuples, c'est vn cordon de trois filets de cotton qu'ils portent sur leur chair en escharpe. C'est comme vn ordre qui leur est baillé en leurs Temples avec grandes despenses & grandes solemnitez: & on ne scauroit faire vne plus grande iniure à vn Brameny, que de luy rompre son cordon, & il faut qu'il en prenne vn autre avec pareille solemnité: autrement il ne seroit plus Brameny. De mesme, s'il est puny, il est premierement degra-



dé, & on luy oste ce cordon, & semblablement il en est priue, s'il contreuient à ses ceremonies, & desormais il n'est plus de cet ordre. Leur profession est diuerse, selon qu'ils se veulent adonner: car il y en a qui se mettent aux armes entre les Naires, faisans mesmes choses & estans habillez comme eux, excepté qu'ils retiennent tousiours leur façon de viure & leur abstinence de chair, & qu'ils sont distinguez par ce cordon que i'ay dit. Les autres sont prestres & sacrificateurs de leurs idoles: car c'est de cette race seulement qu'il y en peut auoir, ou bien viuans selon leur coustume, ils sont marchands, dont il y en a grand nombre & de fort riches, tant en ce Royaume qu'autre part en l'Inde. Ils sont gens industrieux, sçauans en l'Astrologie & en d'autres sciences, fort experimentez en toutes choses & fort adroits: au reste ils sont gens doux, pacifiques, & qui gardent inuolablement leur foy & leur parole.

Cabaye

Bref ils sont tenus en honneur & en reputation, comme icy les gens d'Eglise, les Philosophes & les Docteurs. Il y en a à Goa qui font la medecine & l'apotecairerie à la mode des Portugais & de l'Europe. Il y en a de toutes autres vacations, & le plus grand honneur que sçauoit auoir vn Gentilhomme, c'est d'estre de cette race. Ce sont gens doctes & de sçauoir, & fort iudicieux en toutes choses. Le roy de Calecut mesme est Brameny, & porte ce cordon. Quand i's vont par la vil'e avec leur *Cabaye*, ou vestement de toile de coton blanche, & qu'ils rencontrent quelque estranger, afin qu'on les connoisse, car ils mettent leur cordon sur la chair que l'on ne void point, ils disent aussi tost qui ils sont, & leur race. Et mesme de tous les Indiens Chrestiens, ce sont ceux qui marchent les premiers apres les portugais & Metifs des Indes: encore les Metifs, dont la mere est de basse race, ne sont-ils pas si estimez que ceux qui viennent de mere Brameny; car pour lors ils se prisent autant que les Portugais mesmes. Quand vn Brameny iure, il met la main sur son cordon, & lors il le faut croire. Tant pauures soient ils, ils gardent tousiours leur rang & leur regle, & quand les autres passent près d'eux, il faut qu'ils baissent la teste en les saluant en signe de reuerence. Les Rois ont du tout croyance en eux, & ils en tiennent tousiours des principaux près de leur personne, tant pour la loy, que pour le conseil, & les suivent en tout ce qu'ils leur disent. Ils ne sont pas tous égaux, mais il y en a vn plus grand que tous les autres.



J'ay ouï dire que ce qui fut cause qu'on chassast les Portugais, & que leurs villes & leurs forteresses furent ruinées, fut qu'ils auoient dit du mal des Bramenis, & de leur loy, lesquels s'en plaignirent au Roy, & luy en demanderent vengeance, crians tous que s'il ne chassoit ces gens-là, luy & son Estat periroient miserablement. Surquoy le Roy fit sonner la cloche, & assembler son Conseil, où il fut resolu de les chasser: & le Roy dit tout haut, qu'autant de pierres qu'on luy apporteroit de leur forteresse, il en donneroit autant de pieces d'or, de sorte qu'en peu d'heures cette forteresse fut démolie, & la pluspart des gens de dedans pillez. Les Portugais y ont eu deux forteresses l'une apres l'autre, qui ont esté toutes d'eux ruinées & eux chassés, & maintenant il n'y en a plus. Il y a apparence que le Roy de Calecut a bien fait de les chasser: car ils luy en eussent fait autant qu'ils ont fait à Cochin & aux autres lieux. Ils entrent sous ombre d'amitié & de douceur près des rois, & puis ils s'efforcent d'empieter sur eux & de les subiuguer. Celuy de Calecut leur auoit donné libre entrée, mais quand il vit qu'ils en prenoient plus qu'on ne leur en donnoit, il y a donné bon ordre, auant qu'ils fussent plus forts. Celuy de Cochin n'ayant pas esté si aduisé, en reçoit maintenant mille brauades: de sorte que le Vice-Roy de Goa allant au secours de Malaca, comme ie diray cy-apres, il passa par Cochin, & le Roy luy enuoya force almadies ou basteaux chargez de viures, de fructs & autres rafraichissemens, mais ce Vice-roy, appelé *Don Martin Alphonse*, n'en voulut iamais rien voir ny rien prendre, & fit tout ietter en la mer, mandant au Roy avec paroles superbes, qu'à son retour de la Sonde, il le verroit à ses despens. C'estoit parce que ce roy ne luy auoit pas voulu bailler quelque chose qu'il luy auoit demandé: mais il fut bien empesché de le reuoir à son retour, car il mourut à Malaca.

Vne autre fois, lors que les Holandois estoient deuant le havre de Cochin, ils ne voulurent pas permettre au Roy d'entrer en leur ville: ce qui monstre l'orgueil de ces gens-là, & comme ils gourmandent insolemment ceux qui leur donnent tant soit peu d'entrée: mais le Roy de Calecut qui est plus sage, se mocque des autres rois, qui se sont laissés ainsi brider.

Portugais  
chassés de  
Calecut.



Banienes. Mais pour retourner aux Bramenis, qui furent cause que  
 Canarins. les Portugais furent ainsi chassés : ceux qui sont parmy les  
 Banienes & Canarins, sont tout de mesme qu'eux. Pour les Canarins, il n'y a point de difference d'habits, mais les Banienes portent des souliers rouges, fort pointus par deuant, dont la pointe releue en haut, avec vne houe du cuir mesme. Les Canarins de Goa & des enuiron, portent des *Alparcas*, qui sont comme des sandales à plusieurs semelles de cuir, avec force petites courroyes de cuir aussi par dessus, qui passent entre les orteils, & vont prendre par dessus le pied. Les courroyes sont de cuir doré avec de petites boucles & cloux dorez.

Au reste les habits blancs que portent les Indiens de Goa, ne leur sont gueres commodes, à cause que toute la terre de Goa est rouge comme bolarmeny : de sorte que soit en Esté ou en Hyuer, la poudre & la bouë teignent & gâstent tous leurs habits. Mais ils en changent tous les iours, & quelquefois plus souuent. Les plus grands d'entre ces Bramenis & autres Gentils, ont rousiours plusieurs hommes avec eux, l'un porte le parasol, l'autre vne boëtte d'argent pleine betel, & l'autre vn flacon d'argent plein d'eau pour les lauer. Lors qu'ils ont pissé ou fait autre chose, ils se lauent les parties honteuses. Ils se font porter aussi dans des palanquins, ce qui s'entend des riches. Ils ne mangent iamais tous qu'ils ne se soient lauez & baignez ; puis ils prennent seulement vn linge, dont ils se couurent les parties honteuses, & laissent le reste de leurs habits pour manger tous nuds. Il faut que ce soit des gens de leur race qui leur apprestent à manger, ou bien eux mesmes, tant grands fussent ils : car depuis que le manger est touché, soit cuit ou cuisant, on n'ose toucher à celuy qui le tient & qui le porte. Quand ils deuroient mourir ils ne mangeroient pas, si cela auoit esté touché par vn homme ou par vne femme, qui ne fût pas de leur rare & de leur loy. Mais tous les autres Gentils peuuent bien manger de ce qui a esté touché & appresté par les Bramenis. Toutefois il n'arriue iamais que les Superieurs apprestent à manger à ceux qui sont au dessous d'eux.

Toutes leurs femmes ont le nez percé, & elles y portent des bagues d'or & d'argent, & des pierreries, & portent aussi des anneaux d'or & d'argent aux doigts des pieds, & aux oreilles de grands placarts de mesme matiere, de forme ronde, &  
 grands

supersti-  
 tion des  
 Bramenis

Femmes  
 des Bra-  
 menis.



grands comme de petites saucieres, & au milieu & à l'entour il y a force pierreries. Les femmes des Bramenis, des Banianes, & des Canarins en portent de mesme, mais non celles des Naires, ny des Moucois & autres Malabares. Elles portēt aussi des bracelets, qu'ils appellent *Manile*, depuis le poing iusques au coude, & sont les vns ou d'or ou d'argent, les autres de verre, ou d'écailles de tortuë, qui est fort honorable, mais ils sont peints & façonnez de toutes couleurs & figures. Tous leurs doigts sont aussi couverts de bagues & d'anneaux.

Tous ces Gentils ne mangent iamais de chair de vache, non plus que les Mahometans de celle de pourceau, & ils sont si adonnez à cette superstition, que mesme la pluspart d'entr'eux, lors qu'ils se font Chrestiens, mettent en leur marché qu'ils ne seront iamais contrainsts d'en manger. Ils ne mangent point aussi de chair de bœufs, de taureaux & de buffes. Aussi ne veulent-ils iamais quitter leurs sortes d'habits, & cela leur est permis avec beaucoup d'autres superstitions: Ce qui fait croire qu'ils ne sont gueres bons Chrestiens: aussi ne le sont-ils la pluspart que par necessité. Les Mahometans de Cambaye, de Surrate, & de Guzerate, qui sont les terres du grand Mogor, & les Gentils Banianes n'ont point de races inferieures ou superieures entr'eux, y en ayant de toutes qualitez & moyens, suivant quoy ils sont respectez & honorez: & excepté les Naires, tous ces Gentils ne sont point gens de guerre, mais tous artisans ou marchands. La premiere chose qu'ils rencontrent au sortir de leur logis, soit oyseaux ou bestes à quatre pieds, ils l'honorent & reuerent tout le long du iour, s'en enquerant à leurs Prestres & à leurs sorciers, à qui ils adioustent foy de ce qu'ils leur en disent.

Les *Ioguies* sont les Hermites errans par le pays, qu'ils tiennent comme nous faisons icy les religieux. Il s'y voit aussi grand nombre de charlatans & de sorciers, qui charment les serpens, de sorte qu'ils ne peuvent faire de mal, & il s'y en voit de vingt-deux & vingt-trois pieds de long. Ces Gentils ne boient que dans des pots de cuivre, excepté les grands qui en ont d'or & d'argent doré: Et il est à remarquer qu'ils ne touchent iamais de la bouche le vaisseau où ils boient, mais qu'ils se versent eux mesmes l'eau dans la bouche de haut. Les Portugais mesmes ont pris cette coustume, comme aussi de ne manger iamais

Ioguies  
Hermites.

Sorciers &  
Charlatans.



avec des cuillieres, & quantité d'autres façons qu'ils ont prises des Indiens, qui ne changent iamais les leurs.

Ils se marient fort ieunes, & le plus souuent à sept & huit ans, tant hommes que femmes. Les femmes de ces Gentils, qui se bruslent apres la mort de leurs maris, ostent premierement tous leurs ioyaux, qu'elles donnent à qui bon leur semble. Quant aux hommes veufs, ils ne font point d'autre detil pour la mort de leurs femmes, sinon qu'ils ne peuuent plus se remarier.

Quand ils ieusnent, ce qui arriue fort rarement, ils se passent de boire & de manger le plus qu'ils peuuent, vn iour ou deux au plus, & pour le regard de leurs ames apres leur mort, ils croyent qu'elles s'en vont dans le corps d'une vache, ou d'un buffle, ou d'un taureau, & quand la vache ou le taureau meurt, qu'elles vont en d'autres corps. Je croy que c'est la raison pourquoy ils ne veulent pas manger de ces chairs, à cause de l'opinion qu'ils ont que les ames passent d'un corps en vn autre. Ils la tirent de l'ancienne tradition des Brachmanes & Gymnosophistes Indiens instruits en la doctrine de Pytagore, qui a esté le premier auteur de cette Metempsychose. Ils ont des lieux de retraite pour les bestes errantes, & ils sont soigneux de donner à boire & à manger aux oyseaux, & à toutes autres sortes d'animaux. Ils ne voudroient pas pour rien du monde permettre de tuer quelque animal, & ils donneroient plustost de l'argent pour les rachepter. Mais pour les Naires, ils mangent de tout, excepté de la vache ou du taureau ou du buffle. Ils vsent fort de chair de pourceau. Tous ces Gentils se trouvent fort incommodez quand ils sont en voyage sur mer, ou en prison, ou parmy plusieurs autres sortes de gens; & pour la pluspart se passent avec des fruits secs & confits, & avec vne sorte de ris à demy cuit, & puis seché, qui se garde deux ou trois ans. Ils en font vne grande prouision en tous les vaisseaux des Indes, & ils s'en seruent comme nous faisons du biscuit. Ils mangent de cela à poignées, comme font ceux du Bresil de la farine de *Mandoc*, & a bien meilleur goust. Ils en mangent ordinairement avec du sucre, des dates, & autres fruits du pays. Ils appellent cela *Aualu*.

Mandoc,  
farine.

Toutes les femmes de ces Bramenis, Banianes, & Canarins de Goa & de Guzerate, sont fort belles & bien proportion-



nées, & ils s'en trouue d'aussi blanches que les Portugaïses. Les hommes portent ordinairement la barbe large, ronde, & assez grande, & ils se la font raser sous le menton: d'autres la font faire d'autre sorte, comme à la Turquie. Toutes les Dames Indiennes, s'entend les riches, portent vn collier d'or tout massif, & enrichy de pierreries, de deux à trois doigts de large. Tous les hommes, tant Gentils que Mahometans, s'oignent & se couurent le corps de sandal, & d'autres drogues odoriférantes, & les Gentils à l'entrée de leurs Pagodes, au lieu d'eau beniste, donnent à ceux qui entrent des cendres destrempees des corps morts bruslez, ce qu'ils tiennent vne chose tres-sainte.

Quant aux Naires, ils sont tous nobles, & ils ne font ny mestier ny marchandise, ny aucun autre exercice que les armes, qu'ils portent tousiours: & ils s'y exercent continuellement, depuis qu'ils les peuuent manier, & ils ne les quittent iamais hors de leurs maisons. Ils sont tous Seigneurs du pays, & vivent de leurs reuenus, & de la pension que le Roy leur donne. Ce sont les hommes les plus beaux, les mieux formez, & les mieux proportionnez que j'aye iamais veus. Ils sont de couleur bazanée & oliuastre, & tous de taille haute & alaigre, mais au reste les meilleurs soldats du monde, hardis & courageux, fort adroits à manier les armes, & avec vne telle dextérité & souplesse de membres, qu'ils se plient en toutes les postures qu'on scauroit dire, de sorte qu'ils esquient & parent subtilement tous les coups qu'on leur pourroit porter, & se lancent contre leurs ennemis en mesme temps. Toutefois ils ne vont iamais sur mer, & ne sont bons qu'en terre. Les grands Seigneurs d'entr'eux & les plus honorez, sont ceux qui tiennent escole, & montrent à tirer des armes: car ils respectent & honorent grandement leurs maistres d'armes: & ils ne scauroient entreprendre telle maistrise sans permission tres-expressse du Roy, comme ils font par toute l'Inde Orientale, tant parmy les Mahometans que parmy les Gentils. Ces Maistres d'armes sont distinguez d'avec les autres, parce qu'ils portent au bras droit vn gros anneau d'or, comme ont aussi tous les grands Seigneurs, mais d'une autre façon, & les autres qui sont soldats & de moyenne condition en

Naires.



portent de corne de buffle ou de taureau. Les Naires demeurent tous nus, & marchent tousiours ainsi, couverts seulement depuis la ceinture d'une grande toile fort fine de soye ou de coton, fort blanche, qui leur va iusqu'au genouil, puis ils la passent entre leurs cuisses. Ils ont les pieds nus, & rien sur la teste, laissant seulement croistre leurs cheveux, sans iamais les couper, ce qui les fait discerner du vil & commun peuple. Ils portent tous les cheveux longs, sans iamais les couper, & ils les lient fort proprement sur leur teste, en forme de houppe gentiment accommodée; & ils sont curieux de se peigner & de se laver la teste tous les iours. Ceux qui sont de race de Bramenis sont habillez de mesme, portans leur cordon, ce qui les fait distinguer & reconnoistre. Ils portent tousiours la rondache en vne main, & l'espée en l'autre, ou bien vn iavelot, ou biẽ des mousquers ou des arquebuses, ou des picques. Leurs femmes sont habillées de mesme sorte, sans autre façon, excepté l'usage des armes: de sorte qu'il est impossible de discerner vn garçon d'auec vne fille, si ce n'est lors qu'elle est grande, & que les tetins luy paroissent.

Femmes  
des Naires.

Ornement  
des femmes  
des Naires.

Mais quand les filles sont grandes, il y a encore vne autre chose qui les fait discerner d'auec les garçons, à sçauoir les ornemens & les richesses d'or & de pierreries qu'elles portent. Car leur col est chargé de coliers, de carcans & de chaisnes d'or, de perles & de pierreries, puis leurs grandes oreilles de mesme, qui en ont vn quarteron pesant de chaque costé; outre des bracelets & de gros anneaux iusques au coude, & les doigts tant des mains que des pieds, tous couverts de bagues, auec de gros anneaux aux iambes, le tout d'or ou d'argent doré. Car il est à remarquer que ie n'ay iamais veu là d'argent blanc en ornement aux Naires ny à leurs femmes: de sorte que c'est vne chose admirable de voir là les femmes de qualité si ornées & parées, chacune selon ses moyens.

Le sejour & la demeure ordinaire de ces Naires n'est pas dans les villes, mais sur les champs, horsmis qu'ils se trouuent de iour tousiours en grand nombre aupres du Roy, quelque part qu'il soit, & dans les villes des Malabares Mahometans, comme i'ay dit. Ils s'exercent à la chasse des tigres, qui sont des bestes fort furieuses, & dont le pays est plein. I'en ay veu qui auoient eux seuls combatu & tué des tigres, & entr'autres

Chasses  
des Naires.



vn qui traifna le corps d'un tigre iufques deuant le roy, & qui auoit la face & les oreilles toutes defchirées. Fort fouuent & à tout propos ils tirent des armes les vns contre les autres, avec leurs efpées toutes nuës & leurs rondaches. Il y en a beaucoup entr'eux qui avec tous ces exercices & leur profeflion ordinaire des armes, s'adonnent à l'estude des fciences, & i'en ay conu plusieurs qui estoient fort fçauans aux Mathematiques, principalement en Astrologie.

Encore qu'ils soient tousiours nourris aux armes, & qu'ils soient fort vaillans & determinez, d'autant qu'ils ne font point de conte de leur vie; neantmoins ce font les personnes les plus douces & les plus humaines en conuerfation qu'on fçauroit dire, fort courtois & ciuilez selon leur mode: ce que i'ay expérimenté pendant que i'estois parmy eux, les hantant familièrement, & en ayant la plus grande partie pour amis. Il se trouue toutefois dans le pays des foldats qui font rapineurs & voleurs, qui destroufferoient les paffans & les tueroient fans misericorde, si on n'y prenoit garde. Mais ils sont tous eſtrangers, & meſme les Malabares Mahometans qui viuent parmy eux, ont de couſtume de prendre vn Naire d'eſcorte, comme i'ay dit, pour aller par terre iufques à la ville la plus proche, en luy donnant quelque piece d'argent, & ainſi à toutes les villes changeant de conduite: moyennant quoy on peut aller ſeulement par toute la contrée de Malabar, ſans receuoir aucun dommage, voire on peut paſſer au milieu de pluſieurs milliers de ces Naires, quand on n'auroit que le plus foible vieillard ou le plus ieune garçon qui fuſt entr'eux.

Naires  
d'eſcorte.

Ils ont des ceremonies & des ſuperſtitions ſemblables à celles des Bramenis ( mais entr'eux les Bramenis ſont les plus eſtimez ) excepté qu'ils n'ont pas des façons de viure ſi auſteres, leur eſtant permis de manger de tout: mais au demeurant à l'eſgard des lauemens frequens, de ne point s'allier, & de ne point boire & manger avec ceux qui ne ſont pas de leur race, c'eſt tout de meſme: Car ils ne ſe marient, & ne mangent iamais avec ceux qui ne ſont pas de leur loy, & ils ne ſe ſeruent point de ce qui leur appartient, & à quoy ils auroient touché, qu'ils ne l'ayent laué premierement, ſi c'eſt choſe qui ſe puiſſe lauer, ou ſi non, ils ſe vont lauer apres eux meſmes; autrement ils ſe



croiroient estre pollus: de sorte qu'il n'y a que les Bramenis avec lesquels ils vivent indifferemment sans ceremonies, & les Bramenis avec eux; & toutefois ils ne se peuvent allier ensemble par mariage, mais le Naire se marie avec vne Naire, & ainsi des femmes. Que s'il aduenoit qu'une femme Naire eust eu compagnie d'un autre que d'un Naire, on la feroit mourir aussi-tost; mesme les hommes Naires s'ils alloient à d'autres femmes, seroient aussi punis de mort. Ce qu'ils obseruent inuiolablement pour conseruer leur race, sans estre pollus par les estrangers ou autres gens de vile condition: avec lesquels ils se comportent de telle sorte qu'ils n'oseroient approcher d'eux. Et de fait, quand les Naires vont par la ville, & qu'ils voyent du vil peuple, ils s'escrient *Popo*, c'est à dire qu'ils se retirent: autrement s'il aduenoit qu'ils les eussent touchez, ils s'en offenceroient & les frapperoient.

Superstition  
des Naires.

Beauté des  
oreilles  
grandes.

Tous les Naires se plaisent à auoir de grandes oreilles, qu'ils font ainsi venir par artifice: car ils percent le gras de l'oreille aux ieunes enfans, tant masles que femelles, & remplissent le vuide de petits rouleaux de feuilles de palmiers, ce qui dilate cette partie, & de temps en temps ils en remettent de plus gros pour tousiours la dilater & allonger dauantage, iusques à ce qu'elles ne puissent plus croistre. Ils estiment vne grande beauté d'auoir des oreilles ainsi grandes, qu'ils remplissent par apres d'or & de pierreries pour ornement, & pour seruir de contre-poids. J'ay veu entr'autres la Reine de Calecur, & plusieurs Dames, & des Seigneurs en grand nombre, les auoir si longues, qu'elles leur alloient iusqu'aux mamelles, & plus outre.

Les Naires ne peuvent auoir qu'une femme en mesme temps, mais il n'en est pas de mesme à l'égard des femmes: Car chaque femme peut prèdre iusqu'à trois maris tout ensemble, si elle veut / mais vne Naire de race Bramenis n'en peut auoir qu'un / & tous contribuent à nourrir & entretenir cette femme & les enfans, sans toutefois qu'il y ait aucun débat ou jalousie entr'eux pour raison de ce: & lors que l'un de ces hommes est dans la maison avec la femme, ce qui ne peut estre plus d'un iour & d'une nuit, quand elle a d'autres maris, il laisse ses armes à la porte, ou quelque autre enseigne, & les autres n'oseroient y entrer qu'il n'en soit dehors. La commo-



dité qu'ils retirent de cette coustume est, qu'un homme qui n'a pas le moyen de nourrir vne femme, peut en auoir le tiers d'une seulement, & elle ne luy couste à nourrir qu'à cette proportion. Toutefois à cause de cela, il y a incertitude de sang, & on ne peut discerner au vray à qui les enfans appartiennent, c'est pourquoy les enfans ne succedent pas à leurs peres, mais ce sont leurs neveux, fils de leurs sœurs, qui leur succedent, comme cette succession estant plus certaine. C'est vne chose admirable que leur constance en la conuersation entre les hommes & les femmes: Car bien que les garçons & les filles soient pêle-mêle aussi nuds les vns que les autres, il ne leur eschapperoit pourtant pas vne seule parole ou contenance lasciuue, ny aucun atouchement deshoneste. Ils ne rient aussi presque iamais: tenant le rire pour vne grande inciuilité & indiscretion, sans grand sujet, encore regardent ils bien deuant qui. Au reste ils ne sont nullement vitieux, & il n'est point de mention de sodomie ny d'inceste parmy eux.

Les neveux  
& non les  
enfans suc-  
cedent &  
pourquoy.

Bref on estime les vrais & naturels Malabares estre les Naires; car comme i'ay dit, ce sont ceux qui sont Seigneurs du pays, & les nobles sont ceux qui tiennent escole d'armes, & tous les autres Malabares y vont pour apprendre: & quand l'on parle des Malabares sans y adiouster autre chose, cela s'entend des Mahomerans de cette coste-là. Ces Malabares tiennent fort leur grandeur dans les villes. Ils se disent nobles & gens d'honneur, & pas vn d'eux ne voudroit auoir fait aucune chose de trauail ny deshoneste. Ils font faire tout cela aux *Moucois* & au commun peuple, en les payant. Toute leur vacation n'est que d'estre soldats; & sçauent tous tirer des armes, tant les marchands que les pirates, & autres sortes de gens. Car apres qu'ils ont fait cet exercice, ils deuiennent ou marchands ou corsaires, s'estimans autant les vns que les autres, sans y auoir aucune difference entr'eux. Quant aux artisans, ils sont tous Gentils, tant les naturels que les estrangers. Vn Malabare, de quelque qualité qu'il soit, ne va iamais par la rue sans porter les armes comme les Naires. Ils prennent leur nom & leur qualité de leur estat & vacation, & pour les honneurs particuliers ils les prennent de leur race: & ne se marient qu'aux personnes qui sont pauvres de leur vacation. Quant aux Naires qui demeurent aux portes des villes pour escorter les

Naires  
seuls no-  
bles.

*Moucois.*



passans, ce sont les plus pauvres d'entr'eux, & ayment mieux faire cela, qu'autre chose mecanique & deshonneste, d'autant que cette condition n'est nullement à deshonneur, outre qu'il ne leur seroit pas permis, & ils aimeroient mieux souffrir toutes les incommoditez, que de faire chose qui derogeast à la noblesse. L'habillement des Naires est d'une belle toile blanche, & par dessus se ceignent d'une grande escharpe de tafetas rouge, avec de la frange de demy pied de long, moitié or & moitié foye de la mesme couleur.

La troisieme sorte des habitans de Calecut & Malabar sont ceux du commun peuple : qui sont par tous ces pays fort mesprizez, vils & abjets, comme esclaves. On les appelle *Moucois*, ou *Poulia*. Ils ont leur quartier à part hors les villes, & proche de la mer, & autres endroits plus éloignez. Ils sont de diverses conditions, il y en a qui demeurent sur le bord de la mer, & n'oseroient habiter plus avant : On les nomme proprement *Moucois*. Ils sont tous pescheurs, font le sel, & en toute la coste des Malabares, l'on ne se sert point d'autres gens pour ramer ou pour aller à la mer, & on le louë pour cét effet. Leurs femmes & leurs filles font tout le service en terre, & travaillent à toutes sortes d'ouvrages, mesme à porter des fardeaux comme les crocheteurs d'icy. Elles ne font point de difficulté de s'adonner pour de l'argent à quelques hommes que ce soient, de quelque race, nation & religion qu'ils soient, sans aucune crainte de leurs maris, qui n'oseroient leur en rien dire, & le souffrent patiemment. Et il n'y a point d'autres concubines & garces que de ces femmes & filles de Moucois & Tiva, tous gens mechaniques : Car les autres ne s'adonnent qu'à ceux de leur race. Les Moucoises ne laissent pas d'estre belles, & il s'en trouue souvent de plus belles que les autres. Leurs meres les prostituent les plus ieunes qu'elles peuvent pour de l'argent. L'on jouyra des plus belles & des plus ieunes pour sept ou huit *tarans*, qui valent deux sols. Les meres ne sont nullement honteuses de les venir offrir, & cela est plus ordinaire & plus commun en ce pays-là qu'en autre lieu du monde. Tous ces Moucois, tant hommes que femmes, ont bien de la peine allans par la ruë, quand ils rencontrent des Naires en quelque passage estroit : car ils sont contraincts, bien que chargez, d'attendre long-temps, tant qu'ils soient passez.

Dans



Dans le pays il y en a d'autres de pareille condition, mais d'office & de profession séparée, les vns qui s'appellent *Tina*, qui tirent la substance de l'arbre de Cocos, d'autres qui sont artizans, d'autre qui labourent la terre, qu'ils appellent *Coulombin*, & toutesfois c'est vne mesme race de personnes qui s'allient les vns avec les autres, encore qu'il y ait quelque grande & distinction d'honneur entr'eux. Car les laboureurs sont <sup>Tina.</sup> les plus honorables, les artizans apres, puis les *Tina*, & les derniers qui sont les plus vils & les plus abiers sont les *Moucois*, qui sont des pescheurs. Tous ce menu peuple est aussi d'une mesme forte, demeurans tous nuds, excepté qu'ils se ceignent d'un petit cordon, auquel ils attachent un petit morceau de toile, ou vne feuille ou escorce d'arbre pour se couvrir les parties honteuses, & les femmes vne toile qui leur prend depuis la ceinture & leur va iusqu'au genouil, & portent les cheveux longs. Les hommes n'oseroient porter les cheveux grands comme les Naires, mais ils les coupent entierement, excepté qu'ils laissent sur le sommet de la teste un gros bouquet qui est de la longueur d'une paulme, & n'oseroient le couper tout à fait, comme estant la marque pour les discerner d'avec eux.

Ils ne peuvent aussi auoir les oreilles longues comme les Naires, mais seulement de la longueur de trois doigts au plus. Elles sont aussi fendues & percées, tant celles des hommes que celles des femmes, mais les pendans qu'ils y portent ne sont que d'argent ou de cuiure, ou d'autre matiere, & non pas d'or comme les Naires les portent. Le Roy ordonne certains chefs & superieurs entr'eux, pour leur commander, & ceux-là tant leurs femmes que leurs enfans, ont permission de porter de l'or & des pierreries, mais cependant il y a tousiours de la difference en la grosseur & en la quantité, qui n'est telle que celle des Bramenis & des Naires. En un mot voila comme ils sont distinguez d'avec les Naires. Ils sont de corps & de couleur plus lai-  
de & plus noire, & de plus petite stature, & ils ne sont pas si bien proportionnez, aussi n'oseroient-ils approcher d'eux, les toucherny entrer dans leurs logis, ainsi que j'ay dit, mesme ils ont leurs temples à part. Car les Naires se seruent d'eux seu-  
lement pour faire leur labourage & leur trauail : & en la mai-  
son ils ne se seruent que de Naires & gentils-hommes comme

Moucois



eux, de ceux qui sont les plus pauvres. Ces Moucois pescheurs prennent entr'autres grande quantité d'une sorte de petit poisson, qui n'est pas plus grand que la main, & large comme vn petit breteau. Les Portugais l'appellent *Pesche cavallo*. Il est le plus commun de toute ceste coste, & c'est dequoy ils font le plus grand trafic; car ils le fendent par la moitié, ils le salent, & le font sécher au soleil. Ils en peschent encore d'autres, mais il se mange frais. Ils ne peschent qu'avec des rets & des filers, & la plupart de leurs vaisseaux sont d'une seule piece, qu'ils appellent *Tonny* & les Portugais *Almedies*. Les plus grands sont faits de plusieurs planches, qu'ils appellent *Thauri*, mais ils sont tout d'une venue, & plats par le fonds, & ils vont fort bien à l'airon. Il nous estoit ordonné de par le Roy de prendre vn certain nombre de poisson par iour, que le superieur des Moucois auoit charge de nous fournir sans qu'il nous coustast rien.

Religion.

Il n'y a qu'une religion commune à tout ce peuple naturel du pays de Malabar, tant Bramenis, Naires, que Poulia ou Moucois. Ils sont tous gentils, & ils adorent à leur leuer le Soleil. En leurs temples il y a vne statuë de vache, ou autre figure qu'ils adorent: comme aussi le mesme animal vif, qu'ils ont en si grand respect, qu'ils n'oseroient en tuer ny en manger de la chair. Ce qui est non seulement obserué fort exactement par les Bramenis, mais aussi par les Naires qui mangent de tout horsmis de cela, & par les Maucois.

Quand par cas fortuit vn Gentil se rend Chrestien, comme il arriue souuent, si sa femme ne vouloit estre de la mesme loy que son mary, il faut qu'elle fasse tout de mesme que si son mary estoit mort, si ce n'est qu'elle ne se brusle pas viue, mais seulement qu'elle se fait couper les cheveux, & se separe de toute cōpagnie, & vit tout le reste de ses iours en solitude. Tous ces Rois Gentils n'empeschent point la liberté de conscience en leurs terres: car tous les iours on en void à Calecut & autres lieux se rendre ou Chrestiens ou Mores, ou Mahometans: & ces Mahometans font vne queste entr'eux pour donner à celui qui se fait de leur loy. Si vn Mahometan se fait Chrestien, si sa femme ne le veut pas estre, elle n'est pas obligée à ces ceremonies des autres, mais elle se peut remarier trois mois apres, qui est le terme prefix à cela.



Ils connoissent bien qu'il y a vn Dieu, mais ils disent qu'estant bon, il ne le faut point prier ny l'adorer, puis qu'il ne fait point de mal. Les Bramenis comme j'ay dit, obseruent plus de ceremonies particulieres que les Naires, & les Naires ont comme les Bramenis des coustumes separées, qu'ils gardent fort religieusement; ce que ne font pas les Moucois ou le commun peuple: car ils ne conuersent point avec d'autres qu'avec les Bramenis, autrement ils s'estimeroient pollus. Ils prennent leur repas assis contre terre, & ils mangent sur des fueilles de Bananes qui leur seruent d'assiettes, encore qu'ils en ayent ou qu'ils en peussent auoir d'autres, & ils ne s'en seruent qu'une fois. Ils ne mangent iamais qu'ils ne se lauent tout le corps. Ils sont si superstitieux, comme j'ay dit, que lors que leurs seruiteurs leur portent à boire ou à manger, s'il arriue par hazard que quelqu'un qui ne soit pas de leur loy, touche seulement le seruiteur en passant, il faut qu'il iette tout à terre, & ainsi le dîner est perdu. Aussi si quelqu'un de mesme sorte entroit en leur maison, & qu'il eust touché à leurs meubles, à leurs murailles ou à leur porte, ils ne pourroient manger dedans cette maison, qu'ils ne l'eussent premierement lauée, & fait certaines ceremonies accoustumées; Bref, ils n'oseroient pas toucher sans estre pollus, à aucun de ceux qui ne sont pas de leur religion: & ils obseruent tellement cette regle, que si estans plusieurs d'entre eux assis ensemble sur vn banc ou sur vn autre siege, vn d'une autre religion s'y venoit asseoir auprès d'eux, ils se leueroient incontinent: & s'il s'estoit assis auparauant qu'ils s'en fussent apperceus, ils s'en iroient se laver tout le corps: ce que j'ay veu souuent arriuer à mon occasion, m'estant voulu asseoir auprès d'eux sans y penser. Ainsi j'ay veu que s'ils vouloient bailler quelque chose, comme vn baston ou vne espée, à vn de differente religion, ils le iettent en la main de l'autre, afin de ne le pas toucher en luy presentant, quand il viendrait à y mettre la main: & j'ay veu dans le corps de garde du Roy, que les soldats qui estoient couchez sur des nattes & esteres, m'aduertissoient de bonne heure que ie prisse bien garde à ne pas marcher ou toucher des pieds ladite natte ou estere. S'ils luy veulent donner à boire, ils ne permettent pas qu'il touche au vaisseau, mais ils luy font ouurir la bouche, & luy versent de loin dedans: & assez de fois ils m'ont traité

Atouche-  
mēt super-  
stitieux.



Lauemens  
ordinaires.

de la façon. Toutefois, j'ay pris garde que les Naires ne font pas tant de difficulté, sinon pource qu'estans pollus, il leur faut prendre la peine de s'aller laver entièrement; de sorte que tous les Naires qui sont parmy les Malabres Mahometans, & qui hantoient avec moy, ne faisoient point de difficulté de me toucher, ou que ie les touchasse, depuis qu'ils estoient pollus, attendant qu'ils s'allassent laver: & ils auoient accoustumé de nous aduertir quand ils venoient de se laver, qu'on ne les touchast pas, afin qu'on ne leur donnast pas la peine d'y retourner, mais apres estre vne fois pollus par le plus simple atouchement, ils ne faisoient plus de difficulté ny de ceremonie.

Corps  
estrange.

Entre ces Naires, il y en a certains, tant hommes que femmes, qui ont les pieds & les iambes aussi grosses que le corps ordinaire d'un autre homme, & cela ne leur fait aucun mal, & leur vient de naissance. Il y en a qui n'en ont qu'une ainsi grosse, d'autres toutes les deux. On en voit beaucoup entr'eux qui ont certe infirmité; & j'ay veu mesmes des plus grands Seigneurs l'auoir ainsi. Cette grosseur est aux vns plus aux autres moins, & cela est dur & rude comme vne verruë ou vn pourreau, & toutefois ils n'en sentent point de douleur, & ils ne laissent pas d'estre fort disposés & fort bons soldats. Cela leur vient de race. J'en ay veu d'autres aux Indes, qui n'estoient pas Naires, & qui auoient ainsi les jambes grosses, mais non pas si communement comme parmy ceux cy.

Mariages  
& nopces.

Ils font beaucoup de ceremonies, de festes & de rejouissances en leurs mariages. Au commencement qu'ils sont accordez, ils vont au Temple ou Pagode, où ils font quelques ceremonies deuant leurs Prestres, qui sont Bramenis, qui ie ne scaurois rapporter, parce qu'il ne m'estoit pas permis d'y entrer. Apres cela durant l'espace de quinze iours, les parens & amis des mariez, hommes & femmes, menent la mariée tous les iours en la maison du mary, où ils passent la iournée en rejouissance: les femmes, qui sont fort bien parées, y chantent & jouent de diuers instrumens, de petits tambours, comme tambours de basque, flustes & hauts bois, & elles dansent à cette musique, & les hommes sont là à passer le temps à les regarder. On presente à tous ceux qui arriuent, mesme aux estrangers, vn plat de bettel, & des senteurs fort odoriferantes



dissoutes, pour se froter le corps & le parfumer. Les mariez sont là presens, & sont tousiours assis en vn plus haut lieu, fort richement vestus & parez. I'en ay veu qui estoient si chargez de ioyaux d'or & de pierreries, qu'à peine les pouuoient-ils porter, & ie croy qu'ils les empruntoient, parce que i'en ay veu plusieurs qui en auoient pour plus de deux cens mille escus: bref d'un prix inestimable. La salle où ils font ces festes est bien tapissée, & enrichie de tapisserie d'or & de soye. On fait là festin deux fois le iour à ceux qui y sont assemblez, & cela aux frais du marié; puis au soir les femmes qui ont amené la mariée, la remenent à son logis. Enfin au bout de quinze iours on fait monter les mariez magnifiquement aiustez, sur vn elephant bardé & richement orné, chacun sur vne chaire, se regardans & ioignans l'un l'autre. Et en cette ceremonie leurs parens & amis qui sont autour à pied en grande pompe, les conduisent & les remenent comme en procession par toute la ville au son des instrumens, s'arrestans seulement deuant les maisons des parens & des amis, où il y a des personnes qui viennent au deuant les recevoir, & leur presentent du bettel, des fruits, des fleurs & des confitures à leur mode, frottant & arroufant l'elephant sur lequel ils sont montez, de senteurs, comme de sandal & d'autres bois & drogues odoriferantes broyées & détrempées en des eaux de senteurs, dont ils luy lauent la teste & le muffle; à quoy ils n'oseroient auoir manqué, autrement l'elephant se mettroit en colere: & puis sans s'arrester ils passent plus outre, pour faire le semblable à vn autre. Les parens & amis reputent à iniure & à mespris si on ne les visitoit pas de la façon. Ainsi ils vont descendre au Pagode, où ils demeurent encore quelque espace de temps, & puis ils s'en vont à la maison de la mariée, où se parfait le mariage: & autant de personnes qui se trouuent là, donnent autant de Cocos, que le Naire qui meine les elephans prend pour luy: Car il faut remarquer qu'autant de personnes qui demeurent en chaque logis où s'arreste l'elephant, il faut qu'ils donnent autant de Cocos, sans tous ceux qui assistent aux nopces, qui donnent aussi chacun le leur. Au reste ordinairement en toute cette coste ils se marient fort ieunes, comme à l'age de neuf à dix ans.



Obseques  
& fune-  
railles.

Quant aux obseques & funerailles, premierement tous les Gentils, tant Bramenis que Naires & Moucois, bruslent le corps, & à cette fin ils sont curieux dès leur viuant d'amasser des bois de senteur & autres choses & drogues odoriferantes de grand prix, pour brusler leurs corps apres leur decez. Les cendres sont departies entre les parens qui les gardent richement, & les détrempent les iours de leur feste, & s'en frottent le visage, comme i'ay dit. Toutefois quand vn Brameny se meurt, la femme est tenuë, pour monstrier l'affection qu'elle porte à son mary, de se brusler toute viue, en se iettant dans le feu où on brusle le corps du defunt: ce qui se fait avec beaucoup de solemnitez en presence des parens, & au son des instrumens. I'en ay veu brusler cinq ou six de la façon, pendant que i'ay seiourné en Calecut. Que si elles ne se veulent pas brusler, elles le peuvent faire, mais elles sont infames. On leur coupe les cheveux, & elles n'oseroient plus les porter grands, & sont chassées de la compagnie des femmes d'honneur, sans toutefois qu'elles puissent se remarier. La plupart neantmoins aiment mieux subir cette infamie que de se brusler. Les femmes des Naires n'y sont pas obligées, bien qu'ils disent qu'il s'en trouue quelquefois qui d'affection & de fraîche volonté s'y sont iettées. Mais elles n'y sont pas tenuës, mesmes elles se peuvent librement remarier sans estre deshonorées, si ce n'estoit qu'elles fussent de la race de Bramenis. Entre le vil & commun peuple cela ne se voit point. I'en ay point reconnu qu'ils portent le deuil de leurs parens: mais bien que quand le Roy est mort, tous les hommes du Royaume se rasent entierement la barbe & les cheveux.

Pour ce qui est de leurs maladies, ils n'ont point d'autre medecine ny d'autres remedes, que des sorciers, qui sont accoustrez comme des vrayz diables & vont seulement la nuit visiter les malades, ayant du feu en la bouche, aux oreilles, aux pieds & aux mains, & sont tous couuerts de faux poil, & d'une infinité de sonnettes, qui font vn estrange & horrible bruit. Ils font aussi diuers gestes, singeries, & superstitions, des offres & des promesses au diable, & cela en presence des malades, qui s'en estiment fort soulagez. Quand aussi ils veulent scauoir l'issue de quelque chose, ils ont recours à ces sorciers & devins, qui sont aux gages des Rois, des Princes & des Seigneurs,



tant Gentils que Mahometans. Pendant que j'estois là, le Roy ayant vne grande entreprise contre le roy de Cochîn, comme j'ay sceu depuis, voulut en consulter avec vn de ces sorciers, qu'il fit venir deuant tout le peuple, & ie vis comme vn homme fort hideux qui apparut tout couuert de faux poil, & celuy de la teste estoit si long, qu'il touchoit en terre, & si c'estoit vn homme fort haut. Il auoit aussi des sonnettes au col, aux bras, aux iambes & autour du corps par la ceinture, ce qui faisoit vn merueilleux bruit & tintamarre. Il couroit cinq ou six pas en auant, puis autant en arriere, & ainsi il se remuoit sans cesse sans s'arrester pendant tout le temps qu'il fut deuant le Roy, qui ne descendit iamais de sa galerie en bas, où estoit ce sorcier & tout le peuple autour de luy. Il disoit quelques paroles au Roy, & ie croyois que ce fust vn sorcier, mais tous me dirent que c'estoit vn diable. On disoit que ce sorcier auoit fait plus de 60. lieues la nuit, & qu'il estoit venu sans s'arrester. Quand il s'en voulut aller, on le vit courir comme vn esclai, & il entra dans leur Pagode ou leur Temple, où le peuple le suiuir. Il y fut fort long temps faisant vn grand bruit, comme des sonnettes & des chauderons. Ce sorcier auoit le cry le plus effroyable que j'aye iamais ouï. Il faisoit quantité de tours de magie, & il auoit deux espées es deux mains, qu'il manioit & qu'il tournoit sans cesse, & qui estoient d'une autre façon que les autres, & plus tranchantes: Il s'en fraploit sur la teste estant nuë, & il tomboit le ventre sur la pointe de ces espées, sans se faire mal.

Ils se plaignent tous des apparitions des demons, & du mal qu'ils leur font, comme aussi aux Maldiues, & par tous les lieux où ils sont Gentils ou Mahometans. Je croy que cela leur arriue d'autant qu'ils n'ont pas la croyance de la Religion Chrestienne, & que par ainsi ils sont encore sous la puissance des demons. Quant à moy (graces à Dieu) il ne m'est rien arriué de semblable, excepté que la nuit du iour que j'arriuay à Badara, n'ayant aucun lieu pour me retirer, ie me mis & me couchay dans vne Mosquée, à cause de la nuit, & aussi par compagnie, & parce que ces lieux là sont plus commodes & plus frais pour dormir & pour reposer, tant le iour que la nuit, car ils sont tous natez & tapissiez par le bas au lieu de pavé: mais estant là ie ne pus iamais reposer, ayant l'esprit trauaillé

Apparitions  
de diables.



d'illusions, & entendant bien du bruit. Il me sembloit mesme que i'estois comme pressé, en sorte que ie ne pouuois ny parler ny respirer. Le bruit que i'oiois toute la nuit, estoit comme si on eust roulé force boules sur le plancher & sur le lambris de la Mosquée, & ie croiois à toute heure que tout allast enfoncer & tomber sur moy. Il y auoit eu le soir vn bon nombre d'estrangers voyageurs & passans qui s'y estoient arrestez aussi; mais d'autant qu'ils auoient du chemin à faire, ils partirent à minuit pour cheminer à la fraischeur, & il faisoit fort clair de Lune: tellement que ie demeuray là tout seul. Ce fut lors que la peur me prist à bon escient; & ie ne pus faire autre chose que prier Dieu, demeurant en cét estat toute la nuit: car de sortir de là il n'y auoit aucune apparence, ce Temple estant hors de la ville & fort éloigné des maisons, & c'est vn des plus grands Temples qu'ils ayent là. Enfin le point du iour estant venu, comme ie commençois à me rassurer vn peu, voicy deux ou trois de ces Moucois qui se mettent à crier & heurler comme de vrais diables, avec des voix extremement affreuses & espouuentables. Ils estoient au haut de la Mosquée, sans que ie les peusse voir, ny sçauoir ce que c'estoit. C'est leur coustume pour appeller le peuple, comme i'ay desia dit en parlant des Maldiuës; mais le iour estant du tout venu, ie sortis de là incontinent sans leur rien dire. Voila tout ce que i'ay iamais veu & ouy en ce pays-là de leurs apparitions & diableries. Au reste ces Mosquées où les passans gisent & font leur retraite ordinaire, sont celles des Mahometans seulement, & non pas celles des Naires. Dans ces grands Temples ils font cuire aux despens du roy tous les iours vne grande quantité de ris, qu'ils distribuent aux pauvres, & à tous ceux qui en veulent, qui le prennent en grande solemnité. Ceris est de couleur violette qu'ils donnent, & cette ceremonie se fait à cause de leurs Pagodes, & il n'y a point de honte de prendre de ce ris, non plus qu'il y en a de prendre du pain benist. Quand ils sont en leurs Pagodes, qui sont fort obscurs & fort noirs, il y a plusieurs lampes allumées, & ils y meinent vn bruit & vn tintamarre effroyable, par le son de certaines sonnettes dont leurs forciers qui sont-là, sont tous couverts, lesquels font plusieurs saults & singeries, avec des cris & des heurlemens à l'entrée de la porte. Dans la court il y a vn grand puits pour se  
lauer:



lauer : & au dedans du Pagode à la porte , il y a des cendres de corps morts , dont ils prennent vn peu , & s'en frottent vn peu le front & la poitrine , comme nous faisons de l'eau beniste. Les Moucois ont leurs Pagodes à part , qui sont horribles pour la noirceur. Ils y entrent bien plus rarement que les Naires , & ils n'y vont gueres que tous les mois vne fois à la nouvelle Lune, (si ce n'est quand ils font leurs nopces, qu'ils celebrent dans le Pagode, & y font festin ) d'autant qu'ils sont occupez à leur labeur. Mais les Naires , outre les festes solennelles , qui sont fort frequentes, ils ne passent iamais de iour qu'ils n'entrent au Pagode, chacun à part pour faire leurs prieres , qui sont fort courtes. Ils ont de ces Pagodes en plusieurs lieux , qu'ils visitent certains iours de l'an , & ils y viennent de trente & quarante lieuës en deuotion. Il y a deux ou trois festes l'année, ( notamment le premier iour de l'an , qu'ils commencent au mois d'Avril ) que tous les Naires Courtisans & proches viennent trouuer & saluer le Roy , lequel de sa galerie haute à vne fenestre , reçoit les salutations , & iette à chacun vn pacquet de bertel, qu'il donne en forme d'estrennes, & quelques pieces d'or , aux vns plus , & aux autres moins, qui est vn present qu'ils estiment infiniment , comme venant de la main du Roy. Il ne donne pas seulement ces presens aux Naires , mais aussi à toutes sortes de gens, car il nous en donna aussi, & à des Indiens Chrestiens, habillez à la Portugaise.

Au reste le royaume de Calecut est vn Estat fort puissant, & de grande estendue , & c'est celuy qui a tousiours donné le plus de peine & de trauerses aux Portugais ; & il leur en donne encore tous les iours , à cause de l'autorité & de la puissance qu'a ce Roy , qui est merueilleusement aimé , qui est craint & obey de tous ses peuples , & redouté de tous ses voisins. Son pays est fort peuplé , & il y a de grandes & belles villes , dont la principale est celle de Calecut , qui donne le nom à tout le Royaume. La seconde est celle de Panany dans le pays , qui est vne grande ville & forteresse , située sur la frontiere du Royaume de Cochin ; où il y a tousiours forte garnison. Le Roy fait la pluspart de sa demeure en ces deux villes , & particulièrement à Panany , à cause de la guerre qu'il a continuellement avec le Roy de Cochin , & aussi parce que c'est le plus beau sejour de son Estat : Mais ce n'est pas vn port de mer,

Descriptiõ  
du Royau-  
me & ville  
de Cale-  
cut.



mais seulement il y a vne riuere qui porte basteaux , & se va rendre en la mer, à vingt-cinq ou trente lieues de là. Elle fait la separation des deux royaumes. Outre cela il y a grand nombre d'autres villes & villages dans le pays, où le Roy se promene souuent en visitant ses terres , qui sont si peuplées par tout que rien plus , y ayant des maisons & des enclos fort proches, comme à la portée d'une arquebuzé. Ce qui rend ce pays si peuplé, c'est qu'il est en vn fort bon climat & bien temperé, & les saisons y sont de mesme qu'aux Maldives. Ils font la recolte , sement & cueillent deux fois l'an ; & tout le long de l'année il y a des fruits en grande abondance & des plus excellens du monde. Au reste le pays est fort plaisant & fort delicieux. Il est arrosé de plusieurs belles riuieres & ruisseaux : & il a par tout des sources des plus excellentes eaux du monde. Il n'y a point de pays en toutes les Indes mieux fourny de toutes ses commoditez que celuy là. Toute la campagne est couuerte d'arbres fruitiers, de cocos, de jaques, de mangues, de bannanes, d'annanants, de cajú, de citrons, d'oranges, de grenades, de mirabolans, de poires Indiennes, qui ne ressemblent pas aux nostres , & d'arbres de cotton, de quantité de melons & de pateques, qui sont especes de citrouilles de prodigieuse grosseur, & qui se mangent crus comme les melons, de gingembre, de poix, de feues, & autres bons fruits, dont en prend & mange qui veut en passant pays, sans que personne l'en empesche, & les voisins vivent en commun de ces fruits. Mais la plus grande richesse du pays, & qui seule se transporte, c'est le poivre, qui y est abondant à merueilles. On en paye le tribut au roy, & outre cela il l'achepte tout, & l'enuoye dans ses nauires au destroit de la Mecque ou du Golfe Arabique, le porte aux Arabes, dont il retire beaucoup de cominoditez, & principalement de l'or : bref c'est la principale richesse du pays. Il y a aussi vne grande quantité de toutes sortes de pierrieres, excepté de diamans, mais au reste beaucoup d'emeraudes, de rubis, de saphirs, des yeux de char, & autres : les autres richesses sont en toiles de cotton.

Les animaux qui naissent en ce pays, sont des elephans, dont on en nourrit de ieunes, qui seruent pour la guerre, & pour porter & traîner des fardeaux. Ils sont tous au Roy, & il n'y a aucun particulier qui en puisse auoir. Si on en a affaire



pour quelque chose que ce soit, mesme pour aller dessus, on s'adresse à vn officier du Roy qui en a le soin, & en luy donnant vne piece d'argent il le baille librement, quand ce seroit pour toute vne iournée ou pour plusieurs, en le payant à raison du temps qu'on le tient. Il y a grand nombre de tigres, qui sont fort furieux, & les Naires ne font autre chose le plus souuent que de les chasser & de les tuer. On y voit des pourceaux sauvages, comme des sangliers, des chevretils, des vaches, des buffes, des chevres, des chiens comme les nostres, & des singes vne infinité. Il y a beaucoup de perroquets, de paons sauvages, de poules & de pigeons fort gros. Les serpens y sont fort gros & fort dangereux, & neantmoins il n'y a point d'homme si hardy qui osalt en tuer, à cause que le Roy, les Bramenis & les Naires les reuerent par grande superstition, croyans que ce sont des esprits de Dieu, qui ont esté creez pour affliger l'homme, & le chastier de son peché. Ils s'en trouue de vingt-deux pieds de long & plus. Tout le pays est aussi remply de renards, qui viennent la nuit iusques dans la ville, & dans l'enclos des maisons, & chassent comme font icy les chiens, & l'on n'entend autre bruit toutes les nuits par les iardins & les chemins. Il y a aussi quantité de singes qui font bien du dommage, & qui sont fort gros, de sorte que tous les habitans, tant de la ville que des champs, sont contrains de mettre des treillis à toutes les fenestres des logis, pour les empescher d'entrer: Car ces animaux sont fort importuns & fort fascheux, & la cause d'un si grand nombre, c'est qu'il n'est pas permis de les tuer; car le Roy le defend. Ils ont le poil grisâtre. C'est vn passe-temps de les voir sauter d'un arbre en l'autre.

Vn iour entr'autres vn de mes compagnons & moy allans de la ville au Palais du Roy: ( ce sont quasi toutes maisons & boutiques entre-deux, sinon en quelques endroits ) nous fîmes rencontre de trois de ces singes, les plus grands & les plus effroyables que ie visiamais. Ils se vindrent planter sur les deux pieds de derriere à dix ou douze pas de nous, grinçans les dents comme s'ils nous eussent voulu faire du mal. Nous n'auions lors ny verge ny baston, & il n'y auoit point de pierres en ce lieu là, tellement que ne scachans pas encore le naturel de ces animaux, nous estions en grande peine. Toutefois nous



ne fîmes aucun semblant d'auoir peur, & faisant mine de prendre des pierres pour leur ietter, ils prindrent aussi tost la fuite, & monterent sur des arbres.

ville de  
Calecut &  
sa descrip-  
tion.

Pour le regard de la ville de Calecut, qui est la Cour & comme l'abregé du reste du royaume, & où j'ay le plus demeuré, ie diray que c'est vne tres-belle & tres grande ville, située sur le bord de la mer, & contenant en son estenduë d'un coin à l'autre plus d'une lieuë & demy de plage, & durant tout cela entre la ville & la mer, ce ne sont que maisons de *Moucois*, pescheurs, & d'autres pauvres gens. Ils ont aussi là tous leurs Pagodes & Temples. Toute la plage ou grevé est couuerte d'almedies ou petites barques de pescheurs, & autres. La ville a plus de cinq lieuës de circuit; mais ce qui s'appelle la ville de Calecut, c'est tout vn grand pays remply de beaux grands bastimens superbes, & de grands enclos, tellement qu'à vn logis il faut vn grand espace pour tous ses iardins, vergers, viuiers, & terres pour semer: si bien que çà & là ce ne sont que maisons de cette sorte, remplies de peuple, tant Naires, Malabares, Mahometans, que de toute autre sorte d'estrangers qui y sont les bien venus. Car ce n'est pas là comme dans les autres villes des Malabares, où il n'y a que les Mahometans qui y demeurent. Là vous voyez toutes sortes de Temples & de Pagodes grands & bien bastis, pour toutes les religions dont ie parleray cy-apres.

Il y a grand nombre d'estangs publics fort grands, bien pavez & garnis de balustres de pierre de taille, bien nettoyez & entretenus. Chaque religion a les siens à part; & il y en a tel qui a vn quart de lieuë de tour en quarré. Ils sont grandement necessaires à cause de l'excessiue chaleur du pays. Les murailles de cette ville ne sont gueres fortes, mais elle est seulement close de terrasses & de petites murailles. Les maisons n'y sont pas basties par ordre, ny arrengees par ruës comme en Europe; mais elles sont en confusion çà & là. Et en vn quartier de la ville tirant vers la mer, proche de ce grand bastiment ou magasin du Roy, qu'ils appellent *Alfandegue*, il y a vn quanton de bien vne demy lieuë de tour, qui est basti & ordonné en ruës comme es pays de deçà. Ce ne sont là que boutiques de toutes sortes de mestiers, d'artisans, & de marchands qui sont necessaires ou qui ont affaire au public. Tout ce quanton-



là a vne closture à part, bien qu'il soit enclos dans la grande ville. Dans les logis ils n'ont aucuns meubles ny vstanciles que pour la necessité.

Leur marchez, qu'ils nomment *Bazar*, ou petites villes, sont si remplis tout le long du iour de toute sorte de peuple, qu'à peine y peut-on passer. Ce sont gens de toutes sortes de nations, qui sont depuis le Cap de bonne Esperance iusques au Japon. Quand la nuit est venue, chacun ferme son logis & sa boutique fort seurement, avec des barres & de gros cadenats de fer, & chacun s'en va avec sa famille en son logis, qui sont ces bastimens que i'ay dit, avec des iardins & des enclos. Les logis de ce Bazar sont fort grands & bien bastis de pierre & de bois, & accommodez & ornez de boutiques, de celliers & de courts, le tout clos fort seurement; & cela ne sert que pour tenir leurs marchandises & leurs denrées, & y trauailler de leur mestier, & ils n'y demeurent que le iour. Il y a trois grandes places dans ces enclos où l'on tient le marché tous les iours de la semaine. Ce marché ferme avec portes & murailles, & il y a des portiers qui ne laissent coucher personne dans leur logis, où sont leurs marchandises & leurs richesses, & toutefois il ne s'y perd iamais rien, tant il y a bonne iustice & bonne police. Dans ces enclos il n'y a que les officiers & les portiers qui ont charge d'y prendre garde, & qui y demeurent la nuit. Il n'y a pas vn seul temple là dedans. Les nauires qui viennent aborder & ancrer à Calecut, & qui y apportent toutes ces marchandises, ne sont pas en trop grande seureté; d'autant qu'il n'y a point de port ny de havre qui vaille, & que ce n'est qu'une rade seulement: de sorte que si le vent vient de la mer, ils sont en grand danger. C'est vne terre basse, & il y a vn petit Cap & vne pointe de terre qui s'aduanee dans la mer.

Pour ce qui est de la façon & de la forme des bastimens du pays, il faut noter que le commun peuple bastit de terre, & couure les maisons de feuilles de Cocos, mais non pas avec vne telle industrie & dexterité que ceux des Maldiuës. Ils prennent donc de la terre, la détrempent & la mettent par gros carreaux fort espais, qu'ils font bien seicher au Soleil, puis de cela ils en font leurs murailles. Mais les riches & aisez bastissent



avec de bonne pierre, & couvrent leurs maisons de tuille. Tous leurs bastimens sont en quarré, comme quatre galeries à pail-  
lons aux quatre coins & vne cour au milieu. Leur charpen-  
terie & leur menuiserie est la plus belle & la plus iolie qu'il est  
possible de voir. Elle est taillée à diuerses figures plaisantes,  
comme nous faisons les plus beaux buffets & les tables, &  
tout cela à peinture. Ils y font des estages, mais non pas tant  
que nous. Il y en a qui font deux & trois logis de cette sorte  
tous les vns dans les autres. Celuy du milieu a la cour & les  
galeries plus petites; & ainsi les autres à l'entour tout en  
quarré. Ils font ces logis & ces courts de cette façon, pour ne  
cracher ny ietter vne seule goutte d'eau ou ordure sur leurs  
planchers, qui sont nets comme vne table de bois bien poly &  
bien froté.

Tous les logis des Malabares sont de cette sorte. Ils font de  
grâds paruis à l'entrée de ces maisons, tant pauvres que riches,  
au dedans de l'enclos: Car tous leurs logis sont enclos de mu-  
railles, s'entend ceux des riches, & les autres de fossez rele-  
uez & bonnes pallissades de bois qui sont fortes. Il est à remar-  
quer que toutes leurs clostures sont si hautes, que quâd on veut  
aller d'un logis à vn autre, il faut monter vne eschelle de cinq  
ou six eschellons, & autant à descendre, & il y a des deux co-  
stés des barrieres de bois qui ferment à clef. Il ne se voit point  
là de logis qui n'ait son iardin & son verger, petit ou grand.  
Ces paruis & *Auiards* qui sont deuant les maisons, sont faits  
pour receuoir les estrangers passans, tant pour boire & manger  
que pour se reposer & coucher; & ils ne sont point au dedans  
des logis, afin qu'ils puissent partir la nuit quand bon leur sem-  
ble, selon que les basteaux, ou si c'est par terre, les compagnies  
sont prestes à partir.

Liberté de  
Religions.

Mais pour reuenir à ce qui est de cette ville de Calecut en  
general, c'est la plus marchande & la plus pleine de toute sor-  
te de trafic & de commerce qu'il y ait dans les Indes, y ayant là  
des marchands de toutes les parties du monde, & de toutes na-  
tions & religions, à cause de la liberté & de l'assurance en la-  
quelle on y vit. Car ce Roy permet l'exercice de toute sorte de  
Religions; & toutéfois il est estroitement deffendu d'y par-  
ler, disputer, ou quereller sur ce fait là; & il n'y est enco-  
re



iamais arriué aucune contention là dessus, chacun y viuant en grande liberté de conscience, sous la volonté & l'autorité du Roy, qui tient cela pour vne principale maxime d'Estat, afin d'en rendre son royaume plus riche & plus fréquenté; & si d'auenture il arriuoit quelque different & quelque noise en cela, celui qui auroit commencé seroit puny corporellement & comme criminel de leze-Maisté, sans aucune remission ny pardon. Ce qui est cause que chacun y vit en grand paix & concorde, quelque diuersité de nations & de religions qu'il y ait, tant de ceux qui demeurent en la ville que des estrangers & des passans. Car outre les Gentils & les Mahometans du pays, il y a beaucoup de Chrestiens. Autrefois les Portugais y ont habité & ils y tenoient deux villes & deux forteresses par la permission du Roy, qui leur auoit octroyé de les bastir près de la mer; mais cependant il n'y a iamais eu gueres bonne amitié & intelligence entr'eux: de sorte que ces villes & ces forteresses ont esté prises & ruinées par les Rois du pays, qui en ont chassé les Portugais, lesquels n'y ont plus aujourd'huy de ville ny de forteresse, ainsi que i'ay desia touché cy-dessus. Ils sont toutesfois à present en paix, & les Portugais entretiennent le mieux qu'ils peuuent avec diuers presens, l'amitié de ce Roy, qu'ils redoutent le plus de tous. Pour le fait du trafic, il y a à Calecut vn Facteur de la part du Vice-Roy de Goa, assisté d'un Escriuain, avec leurs femmes & leurs familles. Ce Facteur est comme Agent, & Ambassadeur, & sert aussi pour donner des passe-ports aux Marchands Indiens. Car par tous les havres & ports de l'Inde, où les Portugais sont en paix, ils tiennent de ces Facteurs pour cet effet, d'autant que les marchans auroient trop de peine d'aller querir leurs passe-ports és villes des Portugais.

Il y a aussi là deux Peres Iesuites, l'un Italien & l'autre Portugais, fort bien venus auprès du Roy, qui leur donne vne pension de cent escus par an, qui en vaudroient plus de cinq cens en Espagne, outre celle qu'ils ont du Roy de Portugal, pour leur viure & pour leur entretenement. Ils ont fait bastir vne fort belle & fort grande Eglise, avec son enclos & son cimetiere près le bord de la mer, en vn lieu que le Roy leur a donné. Ils ont congé & permission du Roy de conuertir le



Iesuites de  
Calecut.

Ban'ans.

Bramenis.

peuple au Christianisme, sans toutefois user de contrainte, & ils y ont fait vn tel fruit, que quand ie partis, il y auoit desia vn bon nombre de nouueaux Chrestiens. Ils preschoient publiquement en leur Eglise, & non autre-part. Ils sont fort bien logez & ont de tres beaux iardins; & deuant leur Eglise il y a vne grande Croix. Les Chrestiens sont tous logez en vn mesme quartier les vns près des autres, en des logis qu'ils ont fait bastir. Il ne laisse pas toutefois d'y en auoir d'autres parmy eux qui ne sont pas Chrestiens; & en vn mesme logis il y en aura quelquefois de diuerse religion. Il ne se trouue point de ces nouueaux Chrestiens, comme ie croy, qui mangent de la chair de vache, de taureau, ou de bue, comme i'ay desia dit. Ces Peres Iesuites de Calecut auoient l'oreille du Roy qui les aimoit fort, de sorte qu'ils auoient grand soin de ne faire rien qui luy déplust: & ils alloient souuent au Palais du Roy pour y traiter d'affaires, assiste des Portugais & des Chrestiens Indiens & Mestifs. Nous les hantions quelquefois, & eux nous faisoient assez bon accueil. Mais le Roy & tous ceux de Calecut nous aduertissoient ordinairement de ne pas boire & manger avec eux, de peur qu'ils ne nous empoisonnassent, comme aussi de ne sortir jamais de nuit, de peur qu'ils ne nous fissent tort, i'entends les Portugais en general; car ils estoient extremement ialoux & faschez de ce que nous estions là, & que le Roy nous fauorisoit. Ce qu'ils nous monstrent bien depuis, comme ie diray cy-apres. Apres auoir donc parlé des Chrestiens qui demeurent à Calecut, ie continueray ce qui est des autres nations & religions qui y sont en exercice; comme sont entr'autres les Iuifs, qui ont leur quartier & leur Synagogue à part, où il n'y a qu'eux qui entrent. Pour les Mahometans, encore qu'il y en ait de diuerses nations & pays, ils ne sont point toutefois differens de religion, sinon les Perses; mais ils ne laissent pas d'aller au temple des Malabares Mahometans. Il y a aussi vne autre race de Gentils que ceux du pays, qui bien que de mesme religion, ne se meslent point toutefois par alliance avec les autres, & ne vont point aux mesmes temples, mais ils ont leur Pagode à part, & n'entrent point en ceux des autres, comme sont les *Banians* de Cambaye & de Diu, qui ont aussi des *Bramenis* de leur pays, qui sont les plus honorez entr'eux



entr'eux: toutefois les Bramenis de Malabar peuuent licitement entrer en leur Pagode, comme ayant communauté avec les vns & les autres: ce qui me fait dire que c'est vne race de gens qui a tousiours esté en grande estime par toutes les Indes: car il y en a par tout entre les Indiens Gentils. Ces Banians obseruent les mesmes austeritez que les Bramenis, & ils ont toutes les mesmes regles, mais ils sont leurs inferieurs, & ne se marient point avec eux. Du reste ils conuiennent en tout, en habits, en mœurs & façons de faire.

Pour ce qui est de la iustice du pays, elle depend du Roy seulement, n'y ayant aucun autre Iuge par tout son Royaume que luy; & cependant la iustice ne laisse pas d'y estre bien administrée & rendue à vn chacun gratuitement. Car si quelqu'un commet vn crime, ou ne veut pas payer les creanciers, on en fait plainte au Roy, lequel s'estant enquis de la verité du fait, en rend telle iustice & raison que le cas le merite: & en son absence, ce sont les principaux de l'Estat qui l'administrent. Si c'est quelque estranger ou quelque Moucois qui ait à faire à vn autre, il s'adresse au premier Naire qu'il rencontre, auquel il fait sa plainte, & le Naire sur le champ luy fait iustice, & l'execute quant & quant, sans qu'on luy en paye aucune chose, si ce n'est de son propre mouuement & de pure liberalité. Mais cela se fait seulement és affaires de moindre consequence: car aux grands crimes, il ne se passe rien sans le sceu & la volõté du Roy, à qui il faut s'adresser immediatement. Les peines sont, la longue prison, la mutilation de membres, ou la mort, si le cas y eschet, & lors on liure le criminel aux Elefans ou aux Tigres, qui le deschirent en pieces incontinent que l'on leur a dit, & il n'y a point d'autre sortes de suplice entr'eux. Les prisons sont toutes au palais du Roy: & les Malabares, & toutes sortes d'estrangers sont suiets à la iustice de ces Rois Naires. Au reste on voit fort peu de procez & de differens parmy eux.

Pour le regard de la langue de tout le pays de Malabar, elle leur est particuliere, & ils ont aussi des caracteres & des lettres particuliers. Ils escriuent avec des poinçons de fer sur des feuilles de palmites, qui sont iaunes & fort espais. Voila tout ce que j'ay pu remarquer en ce Royaume, ville & peuples de Calcut mais ie viendray maintenant à ce qui est de la grandeur & de la

Iustice de  
Calcut.

Roy de  
Calcut  
& la  
Cour.



puissance, des mœurs & façons de viure du Roy, de la Reine sa femme, & de toute leur Cour & palais.

La grandeur de ce Roy se reconnoist desia assez par ce que i'ay dit de son Estat & de son Royaume. Il est nommé par tous les Indiens *Samory*, mot de grand poids en leur langue, qui vaut autant qu'Empereur. Car c'est l'un des plus grands & des plus riches princes de l'Inde. Il peut mettre en armes cent cinquante mille naires, sans conter les Malabares & les Mahometans, tant de son Royaume, que de tous les pirates & corsaires du pays, qui sont sans nombre, & dont il peut disposer à sa volonté.

Tous les Rois naires de ceste coste sont ses vassaux, luy obeyssent, & cedent à sa grandeur. Excepté celuy de Cohin avec lequel, quoy qu'il soit de mesme loy, de mesmes mœurs & façons de viure, il a presque tousiours la guerre; mais ce n'est que depuis que les Portugais sont à Cochin, qui ont tousiours nourry & entretenu ceste inimitié; car auparauant celuy de Cochin le reconnoissoit comme les autres, & à present il veut marcher du pair avec luy, sans luy vouloir ceder en rien, à cause qu'il se fie au suport des Portugais; autrement il ne durerait pas long-temps.

Ce prince quand i'estois-là, estoit aagé d'environ cinquante ans, & il y en auoit bien trente cinq qu'il regnoit. Il est beau, haut, de grande stature, gresse, alaigne, bien formé & composé de ses membres. Il aime son peuple & il est bien aimé & obey de luy, il est craint & redouté de ses voisins & de ses ennemis. Il n'a qu'une femme non plus que les autres naires Bramenis, & lors il n'auoit point d'enfans. Il fait sa demeure comme i'ay desia dit, tantost à *Panany*, tantost à *Calecut*, mais souuent il se promene & visite son Estat. Quand il marche, il va fort bien accompagné, & il a tousiours près de trois mille hommes en sa suite. Il monte sur un Elefant, dont il a grand nombre. Par tout où il passe, chacun se met en armes pour l'accompagner, si bien que quelquefois il a plus de 10000. personnes. Sa principale demeure est à *Calecut*, où il a un fort beau palais bien basti, & tout clos de bonnes murailles & de fossés, avec des ponts-leuis aux portes, & de l'eau tout à l'entour dans les fossés. Il y a bon nombre de soldats qui iour & nuit font garde aux portes, qui sont au nombre de quatre; & qui ne laissent



entrer personne qui ne soit fort connu, ny sans l'interroger & le conduire, ou le faire conduire là dedans, où il desire aller. S'il veut parler au Roy, ils le font passer par plusieurs corps-de-garde, le conduisant des vns aux autres iusqu'à ce qu'ils soient à la porte du logis, où sont, comme vous pourriez dire, les gardes du corps, qui le font parler au Roy. J'ay dit qu'il y a quatre portes aux quatre grandes aduenues; mais avant que d'estre au corps du logis du Roy, il en faut passer trois de chacune aduenue, & par tout il y a des soldats en garde, sans conter ceux qui sont aux portes du logis du roy. Outre tous ces corps de garde, il y en a vn grand qui est au milieu du palais, en vne grande place couuerte & bastie expressement pour cela, & tous les autres respondent & despendent de celuy-là. Il y a au dessus vne grosse cloche qui est le signal, & qu'on ne sonne iamais que pour amasser les gens de guerre au palais, près du Roy, quand il en est besoin. A toutes les portes de ce palais, il y a des lieux ordonnez, & clos de barrieres & de pallissades tout à l'entour, de peur que le monde n'approche d'eux. Hors l'enclos & tout près des portes, il y a des hommes qui ne font autre chose que de donner à boire de l'eau fraische à tous ceux qui ont soif & qui en demandent, & quand quelqu'un veut boire, de quelque qualité, loy & religion qu'il soit, ils luy en donnent de la façon que i'ay desia dit.

Ces hommes deputez par le Roy pour donner ainsi à boire, sont montez sur des bancs ou des tables de la hauteur de quatre pieds, à l'ombre sous des arbres qui sont fort plaisans & fort agreables.

Ils ont de grands vaisseaux faits en forme de cruches, qui ont vn tuyau ou vne canelle d'un pan & demy de long, & ils sont tous faits de cuivre doré. Ceux qui ont soif s'approchent d'eux sans entrer dedans l'enclos, & tendent la bouche, sans que toutefois elle touche au vaisseau en rien, puis on laisse tomber l'eau d'en haut en la bouche, & il s'en faut plus d'un pan que le tuyau ou le vase ne leur touche. Mais avant que de les faire boire, on leur donne à manger vn ou deux morceaux de Cocos au lieu de pain. Cét ordre a esté estably par le Roy, à cause des vehementes & excessiues chaleurs du pays, & à cause de la grande multitude de peuple qui aborde tous les iours en ce palais. Les Portugais qui sont aux Indes, ont imité cette façon de boire.



Il y a assez de fontaines dans le pays, & mesme au palais du Roy, mais il n'est pas permis d'y aller boire, & elles sont gardées, n'estant permis qu'à certains prestres qui en prennent de l'eau pour leurs superstitions.

Toutes les aduenües de ce palais sont merueilleusement belles & agreables. Car tous les chemins sont droits comme des ieux de palemail, & sont releuez des deux costez de grandes terrasses & de pallissades couuertes d'arbres de toutes sortes, & il y a entr'autres quantité de ces arbres qu'ils appellent *Tristes* dont ils font du safran. Par tout le pays les chemins sont de cette sorte, ou peu s'en faut.

Max hé.

Entre la ville & le palais il y a enuiron vn quart de lieuë, dont le chemin est comme i'ay dit, avec de belles maisons de part & d'autre; & deuant la porte du palais il y a vne grande place droite & quarrée, où se tient le marché chaque iour, tous les matins, de toutes sortes de marchandises & de denrées du pays, & non d'ailleurs. L'ouuerture s'en fait à sept heures, & l'vn des officiers du Roy qui a cette charge, fait sonner vne cloche pour aduertir les officiers & les pouruoyeurs du Roy, de venir achepter ce qui est necessaire pour sa maison; car nul n'oseroit auoir rien achepté que la maison du Roy ne soit fournie. Cela fait on sonne vne autre fois la cloche pour appeller les marchands: mais auant que ces marchands y entrent, les fermiers prennent leur droit sur toutes choses, pour petites qu'elles soient. Auant donc que les officiers du Roy ayent pris ce qu'il leur faut, personne n'oseroit approcher ny toucher aucune denrée, & principalement de ce qui se mange. Encore apres cela, si ce ne sont Bramenis ou Naires, on n'oseroit tant soit peu toucher les viandes qu'on veut achepter, que premiere-ment on n'en ait fait le prix, & lors on est contraint de les prendre. Il faut bien prendre garde aussi en allant par le marché, où ceux qui vendent sont assis, de ne pas toucher aux persônes ny aux viures, si ce ne sont ceux de leur race & de leur religion. Ce marché ne dure qu'enuiron trois heures au plus, & l'on vient là de tous les costez de la ville & d'ailleurs achepter, pour apres vendre au grand marché ou *Baïar*, qui se tient tous les iours tout le long de la iournée: car passé dix heures on ne voit plus personne en ce marché près du palais: mais chacun va au grand en toute liberté, & là outre ceux qui ont des logis &



des boutiques, il y a trois ou quatre grandes places pour le peuple, pour vendre & débiter leurs denrées. Toutes ces maisons & boutiques ne seruent qu'à mettre les marchandises, mais nonobstant cela il ne laisse pas d'y auoir par tout le reste de la ville de grands & de riches marchands, qui ne vont point à ce Bazar, & qui ont leurs logis tous pleins de marchandises, qu'ils vendent en gros & non en détail.

Près de cette grande place où l'on tient le marché, il y a vn grand bastiment où on bat la monnoye du Roy, qui a cours en toute cette coste de Malabar. Ce sont des pieces d'or où est son effigie d'un costé, & vn Pagode ou vne Idole de l'autre. Ces pieces sont de la valeur d'environ quatre sols, & ils les appellent *Phanans*. Ils font encore vne autre sorte de petite monnoye d'argent de la mesme forme & fabrique, qui peut valoir trois deniers la piece; cela s'appelle *Tarens*, & il en faut seize pour faire vn *Phanan*. Monnoye.

Ils se seruent aussi de monnoye estrangere, pourueu qu'elle soit d'or ou d'argent. Entr'autres ils ont vne grande quantité de larins d'argent qui viennent d'ailleurs, & dont j'ay parlé au discours des Maldiuës. C'est vne sorte de monnoye qui court par toutes les Indes, & il s'en fait en beaucoup d'endroits, mais la meilleure se forge à Ormaz.

Mais pour reuenir au Palais du Roy, il est d'un fort grand enclos, & il y a plusieurs corps de logis separez les vns des autres, bien bastis, à plusieurs estages, galeries, parterres de fleurs, vergers à fruits, estangs, viuiers & canaux, tous reuestus & pauez de pierre, environnez de degrez & de marches de mesme, pour descendre iusques au fonds. Il y a beaucoup de sources d'eaux & de fontaines, dont l'eau est fort froide & excellente à boire. Il y a aussi dans ce Palais vn magasin ou vn arsenal remply d'armes, de canons, de poudres, & de munitions de guerre. Mais le grand & le principal arsenal du Roy est à *Panany*, à cause que c'est sa principale ville de guerre. Palais du Roy.

Il y a vn autre corps de logis qui est destiné pour le Secrétaire & Escriuain du Roy, & pour mettre tous les registres, qui est vne chose tout à fait admirable: & ie me suis souuent estonné de voir vn grand nombre d'hommes, qui n'ont autre charge, & qui ne font autre chose tout le long du iour qu'écrire & enregistrer. Ces estats-là sont fort honorables: & ils Escrivains.



demeurent tous là dedans , mais en des chambres séparées, comme leurs charges sont différentes. Les vns escriuent les marchandises qui arriuent pour le Roy , d'autres les droits & les tributs qu'on paye par chacun iour, d'autres ce qui est pour la despense de la maison du Roy; d'autres ce qui se passe de plus notable tous les iours , tant en sa Cour qu'en tout le reste de son Royaume, & bref toutes les nouvelles; car il se fait registre de tout , & chacun a sa chambre particuliere. Ils font aussi registre de tous les estrangers qui arriuent , dont ils prennent le nom, & celuy de leur pays, le temps de leur arriuée , & le sujet qui les amene; ainsi qu'ils firent de nous, & c'est vne chose surprenante de voir leur nombre , le bel ordre qui est entr'eux, & comment ils escriuent viste sur ces feüilles de Palmites, ainsi que i'ay dit , qui sont de la longueur & de la largeur de celles de l'arbre de *Cocos*; mais plus espaißes & plus dures. Ils en font des manieres de liures avec des trous au gros bout de la feüille, par où ils passent vn filet, & ils en mettent ensemble tant qu'ils veulent.

Le Roy a de ces mesmes Escriptuains par toutes les villes, les ports, les havres & les passages de son Royaume, qui rendent compte à ceux de sa maison, & tout cela va par ordre, les vns obeyssant aux autres, & y ayant des superieurs entr'eux. Par toute la coste de Malabar, ils ont la mesme façon d'escrire & le mesme ordre.

Pagode.

Idole:

A enuiron cinq cens pas du palais & de l'enclos de la maison du Roy, est la grande *Pagode*, ou le Temple du Roy, qui ne laisse pas d'en auoir vne petite en son palais; mais celle-cy est la principale du pays, où il y en a grand nombre. Il y a là la figure de l'idole qu'ils adorent, qu'ils appellent aussi *Pagode*. Cette figure est logée au plus profond du tēple, & a la teste d'homme, mais fort hideuse & espouventable, & de mesme façon que nous auons coustume de représenter les diables. Je consideray à loisir ce Temple & ce *Pagode* du Roy, qui est tout couuert, & les murs reuestus de cuivre par dedans, fort clair & fort polly, & les portes de mesme. Auant que d'entrer dedans, il y a vn grand paruis & vn enclos comme vn Cimetiere, bien fermé & proche de la porte du Temple, puis il y a vn petit viuier ou lauoir où ils se lauent, & à la porte au dedans il y a des cendres de corps morts bruslez, comme aux autres *Pagodes*. Entrant plus



auant, on trouue vne figure de cuivre en forme de vache (on voit cela seulement à trauers des barreaux: ) & plus auant est l'autre figure que i'ay dit, qui est d'or & fort enrichie de pierreries. Tout le Temple est de soy fort obscur, mais il y a si grand nombre de lampes allumées là dedans, qu'il y fait fort clair. Tous les Naires Gentils qui vont au logis du Roy, ne manquent pas en passant d'aller saluer & adorer cette idole, & ils ne sont pas fort longs en leurs prieres. On ne peut voir cela que par les barreaux, n'estant pas permis à qui que ce soit d'y entrer, s'il n'est de leur religion, de leur race & de leur condition.

Pour ce qui est de la personne du Roy, ie diray premiere-  
ment pour ses accoustremens & pour ses habits, qu'il ne differe en rien des autres Naires, n'estant non plus vestu qu'eux, sinon qu'il ne porte pas tant d'ornemens, de richesses & de pierreries que les autres Seigneurs. Mais quand c'est vn iour de feste & de solemnité, il est impossible de voir plus d'or & plus de pierreries qu'il en porte alors; mais cela arriue rarement & seulement aux grandes ceremonies. Car d'ordinaire il ne porte qu'une petite chaisne d'or, qui luy sert de ceinture, où il y a deuant vne enseigne de pierrerie; Quand il marche, il est tousiours bien accompagné de Naires, tant dedans qu'autour de son palais; car il ne se sert point d'autres gens. Les grands Seigneurs vont deuant & derriere, mais iamais personne à costé de luy; ses gardes sont en haye des deux costez quand il passe. Quand on le saluë, tant grands que petits, c'est à leur mode, qui est de mettre leurs rondaches & leurs boucliers sous vne de leurs aisselles, & leurs espées sous l'autre, ioignant les deux mains sur leur teste, puis les ouurant & les refermant par trois fois, en disant aussi autant de fois *Tabiran*, & vne fois *Samory*, voulans dire par là, qu'apres Dieu, qu'ils appellent *Tabiran*, c'est le Samoy.

Quand le Roy se leue au matin, aussi-tost qu'il apperçoit le Soleil, il se prosterne deuant, en le regardant fixement, ainsi que font tous les Naires, & il luy adresse sa priere, tenant les mains iointes sur la teste, & les ouurant & fermant par trois fois. Apres cela il se fait aussi-tost froter tout le corps d'huile odoriferante, ce qui dure enuiron vne heure; puis il se va baigner en vn de ces viuiers, qui sont dās l'enclos du palais: & pour y aller il passe vn long chemin à couuert par des galeries qui se rendent iusques-là, où est vn cabinet ou vn pauillon tout fait à

Ceremo-  
nie. du  
Roy es  
lauement.



treillis dans l'eau, où le Roy se met, & sur le bord il y en a vn autre où l'on va à couuert de l'un à l'autre. Quand il est dans l'eau, les Seigneurs & les officiers le frotent & l'accommodent, & tous ceux qui sont là se mettent en deuoir de faire ce qu'ils peuuent: Mais il faut croire aussi que ceux qui sont près de luy ne se mettent point dans l'eau, tant grands Seigneurs soient-ils. Apres auoir esté bien lauë & bien froté, il entre en l'autre cabinet, qui est sur le bord de l'eau, où il se fait fort bien essuyer, puis il se fait froter encore tant soit peu tout le corps d'une huile plus precieuse & plus odoriferante que la premiere. On le frote pour lors si fort avec les mains, que cette huile est toute imbibée en son corps, & ne paroist plus du tout en dehors. Apres que cela est fait, son homme de chambre prend des couleurs & des bois broyez avec d'autres drogues odoriferantes, détrempées en des eaux de senteurs, & il luy applique cela sur le front & sur le corps depuis la ceinture iusques en haut, avec des feuilles & des fleurs de diuerses sortes, qu'ils colent & font tenir par tout où ils ont mis de ces senteurs, & particulièrement sur le front & sur la poitrine. Il n'y a que le Roy & les grands Seigneurs à qui il est permis de s'accommoder avec tant d'appareil & de curiosité, de sorte qu'ils se gardent mieux que tous les autres d'estre pollus: à cause qu'il leur faudroit plus de temps & plus de peine à se relauer & à s'aiuster; apres tout cela, ils détrempent vn peu de la cendre des corps de leurs predecesseurs, avec de l'eau, puis ils s'en frotent le front & la poitrine tant soit peu; ainsi que fait tout le reste du peuple; mais de tout cét autre appareil il n'y a que le Roy & les Grands qui les vsent, mais le Roy plus que tous, aussi est-ce son principal ornement.

Pendant que le Roy est au bain, tous les matins sans faillir, il y a douze ou quinze filles des plus belles du pays, dont la plus vieille n'a pas vingt ans, toutes les mieux parées de dorures & pierreries, & accommodées de toile blanche à leur mode, qui tiennent les vnes de grands bassins, les autres des vases d'or ou d'argent doré, pleins d'eau, puis prennent de la fiente de vache ou de taureau fraische, qu'ils mettent dans ces vases, & la détrempent dans cette eau, & d'autres iettent de l'eau contre les parois & le pavé, puis avec cette fiente ainsi détrempée, elles frotent avec les deux mains le pavé & les parois du palais du Roy.



du Roy. Tous les Gentils generalement en font ainsi en leurs maisons, & ils estiment cela vne chose fort bonne & fort sainte. L'on continuë ce lauement deux fois le iour au logis du Roy, & ils en font froter tous les pauez & les parois des salles, & dans les cours & le chemin seulement par où le Roy doit passer, soit quand il va au Pagode, soit à son autre logis pour disner, & il aduertit premierement où il desire aller, afin qu'on ne manque point à ce qu'il faut.

Au sortir du bain le plus souuent il s'en va au temple, & du temple il va manger en vn autre palais dans le mesme enclos, & qui fait partie du grand palais, & qui n'est destiné qu'à cela. En prenant son repas, il est assis sur vne piece de bois fort polie, & il mange des fetilles de baume comme les autres Bramenis. Il ne mange ny chair ny poisson, ny autre chose qui ait eu vie, car il est de race de Bramenis, & porte le cordon comme eux. Il mange seulement du ris cuit avec du lait, du beurre & du sucre, & plusieurs sortes de potage de legumes, des herbes, des melons, des concombres & autres fruits, comme *Pasteques*, & autres. Ce qui reste de son repas est ietté aux Corneilles & autres oiseaux, ainsi que i'ay veu faire aux autres Rois Naires, qui sont tous de mesme loy.

Ce Prince est magnifiquement seruy par ses officiers, qui sont en grand nombre. Il prend son repas à midy, & il ne mange qu'une fois le iour, & il est trois heures à table. Il se couche fort tard, & auant cela il fait collation de quelques fruits ou confitures à leur mode. Apres son disner il expedie les affaires, puis il change de logis, & il s'en vient à vn autre qui luy est preparé pour receuoir tout le monde; & ce n'est pas celuy où il couche, où il se leue & où il mange. En ce lieu-là il est comme exposé au public, & si quelqu'un luy veut parler, il le peut faire, & si il ne se presente aucune affaire, il passe le temps avec ses Seigneurs. Il se plaist fort à voir des boufons & des bastelcurs, dont il a tousiours grand nombre. Les Rois & les Seigneurs Naires jouent souuent à vn ieu de sort, qui est vne maniere d'eschets, & ils le jouent avec des dez. Il prend aussi plaisir à voir les Naires tirer des armes les vns contre les autres avec la rondache & l'espée, dont ils se blessent quelquefois, & d'autres avec des piques.

Quand vn Seigneur ou vn Naire a esté à la chasse, il est bien



aise de pouuoir presenter en public sa prise au Roy, qui prend plaisir à cela. Il y a tousiours près du Roy plusieurs enfans de grands Seigneurs Naires, qui luy seruent de pages, dont l'un porte son espée & sa rondache, vn autre le parasol, l'autre vne boëte d'or pleine de bertel, qu'il masche continuellement, selon la coustume de tous les Indiens d'Orient, & vn autre vn esuentail, dont ils l'esuentent incessamment; puis encore vn autre qui porte vn bassin d'or dans lequel il crache: car iamais en quelque lieu qu'il soit, il ne crache à terre, & personne n'oseroit auoir craché sur le paué des salles, des chambres & des galeries, mais seulement dans les cours & dans les places où il est permis.

Reine de  
Calcut.

Pour ce qui est de la Reine, elle demeure bien en vn palais separé, mais dans le mesme enclos du grand. Elle ne mange iamais avec le Roy, & on la voit fort rarement, encore n'est-ce qu'aux fenestres & aux galeries de son palais, ou de celui du Roy, auquel elle vient souuent par vne galerie qui répond de l'un à l'autre, & ils se voyent là à couuert. Elle se laue avec la mesme façon & la mesme ceremonie que le Roy, & c'est au mesme viuier, mais toutefois sans qu'ils se puissent voir l'un ny l'autre, à cause qu'ils sont chacun en vn bout du viuier en vn endroit couuert. Les dames sont d'ordinaire tout autour d'elle, qui luy font passer le temps. Le viuier où ils se baignent est bien clos & fermé à clef, n'y ayant que le Roy & la Reine qui s'y baignent; & il y a vne galerie par où le Reine descend de son costé, qui se va rendre en ce viuier, & il y en a vne autre pour le Roy du sien. Les dames qui sont là pour froter la Reine, ne se mettent pas dans l'eau, mais en des cabinets & des pauillons qui sont dans l'enclos de ce viuier, où on les huile, on les seiche & on les parfume; & ces dames y apportent toutes sortes d'artifices & de ceremonies, comme les Seigneurs font au Roy. Aussi la Reine est de race de Bramenis comme luy. Elle a sa Pagode à part, où elle va avec ses dames, elle a aussi son logis pour manger à part, & ainsi du reste comme le Roy. Il n'y a près d'elle que de grandes dames, & on luy pare les pauez, les planchers, les parois & chemins par où elle doit passer, avec cette fiente de vache que j'ay desia dit. Surquoy ie ne veux pas oublier de dire en passant & par occasion, le grand honneur que ces peuples rendent à ces vaches, pour vilaines, crasseuses, & toutes couuertes de boue

vaches, en  
quel hon-  
neur,



& de fiente qu'elles soient. Car on les laisse entrer dans le palais du Roy, & par tout où leur passage s'adonne, sans qu'on leur refuse iamais le passage, mais le Roy mesme & tous les plus grands Seigneurs leur font place avec autant d'honneur, autant de respect & de reuerence qu'il est possible. Ils en font autant aux taureaux & aux bœufs.

Mais pour reuenir à la Reine, ses habits & ses vestemens ne different en rien de ceux des autres dames & femmes des Naires, de mesme que les Princesses & grandes dames, sinon que leurs accoustremens sont vn peu plus chargez de perles & de pierreries. Le plus grand honneur & le plus grand signe de grandeur entr'elles, c'est d'auoir les oreilles grandes, comme i'ay dit, & cette Reine les auoit si grandes, qu'elles luy venoient iusqu'au bout des tetins. Elle est nuë depuis la ceinture iusques au haut, comme toutes les autres femmes, & toute couuerte par tout de diuers ioyaux d'or, de perles & de pierreries, cōme sont toutes les autres femmes, tant grādes que petites, ainsi que i'ay souuent remarqué en parlant à elles: Et elles auoient autant de curiosité de me voir & de me parler, comme moy à elles. Car durāt tout le temps que i'ay demeuré en cēt Estar de Calecur, i'ay tousiours fait ma demeure à la Cour, où i'estois fort aimé & fort chery du roy, & de tous les Seigneurs & autres Gentils de la Cour. Ils eussent bien désiré que ie fusse demeuré tousiours là, & tant les Seigneurs que le Roy mesme qui me vouloit faire aller à toute force à *Panamy* ou à *Cossé* du Cognialy, au cas que ie m'ennuiasse à Calecur, me disāt qu'il y seroit dans peu de iours, si ie l'y voulois aller attendre, ou bien qu'il m'y meneroit luy-mesme, & ie ne bougerois d'auprès de luy. Mais ie ne me pūs iamais resoudre à accepter cela, pour le grand desir que i'auois de reuenir en terre de Chrestiens, & aussi parce que ces deux Peres Iesuites qui estoient là, estoient tous les iours apres moy, pour me persuader de sortir de là pour m'en aller à Cochin, ou autre terre des leurs. Il y auoit vn de ces Peres qui nous estoit fort rude & fort cruel. C'estoit l'Italien, dont i'ay oublié le nō: mais l'autre qui estoit Portugais, nōmé le P. Hilaire, estoit fort doux & accostable, & il nous consoloit incessamment, nous asseurant tousiours que nous serions bien receus parmy les leurs.

Après donc que nous eusmes sejourné là assez long-temps, nous prīmes resolution d'en sortir de la façon & avec le succez que ie diray au chapitre suiuant.



## CHAPITRE XXVIII.

*Des Royaumes de Chaly, de Tananor, & de Cochin, de la prison de l'Auteur, & autres occurrences.*

Nous demeurâmes près de huit mois à Calecut, mes compagnons & moy, attendans tousiours quelque nauire Hollandois pour nous remener en France. Mais enfin voyant qu'il n'en arriuoit aucun, les deux Peres Iesuites dont i'ay parlé, nous conseillèrent de nous en aller à Cochin, nous remettre entre les mains des Portugais, & que c'estoit le vray moyen pour retourner en nostre pays : Que pour cét effet, ils nous bailleroient des lettres de faueur & de recommandation, afin qu'on ne nous fît point de tort. Nous les creûmes, & nous acceptâmes leurs offres, en nous confians en leurs paroles; de sorte que nous prîmes leurs lettres avec l'ordre que nous deuions tenir quand nous serions en leurs terres. Apres cela nous donnâmes ordre à nos petites affaires, & nous prîmes congé du Roy & des Seigneurs nos amis, qui estoient tous fâchez de nostre départ, & le Roy principalement, qui nous fit encore de plus belles offres qu'il nous eust iamais fait. Il nous dit que nous estions libres de demeurer ou de nous en aller, & qu'estans resolu à cela, il ne nous en vouloit pas empescher; mais sur tout que nous prissions bien garde de ne nous pas trop fier aux Portugais. Il nous fit donner de l'argent & vn passe-port, qui portoit que par tout où nous passerions sur ses terres, ses officiers & ses receueurs nous fournissent tout ce que nous aurions besoin. Nous n'estions que trois qui desirions nous en aller. Car nostre autre compagnon qui estoit Hollandois, & Protestant, dit que pour luy il ne bougeroit de Calecut, & qu'il ne se mettroit iamais à la mercy des Portugais, qui autrefois l'auoient mal-traité.

Comme nous eûmes fait tous nos preparatifs, qui durerent quelques iours, nous prîmes la derniere resolution de partir & de nous mettre en chemin, au grand regret toutefois de tous les peuples, tant Gentils que Mahometans & autres, horsmis des Portugais, qui ne desiroient autre chose. Celuy qui nous auoit chez luy de la part du Roy, appelé *Manjassa*, grand en-



nemy des Portugais, nous disoit tousiours bien qu'il nous en prendroit mal; mais il ne sceut rien gagner sur nous pour nous retenir, & nous fîmes marché avec des mariniers pour nous mettre en leur *Almedie* ou barque, & nous porter iusques à Cochinchin, qui n'est qu'à vingt lieuës de Calecut. Ce fut sur la fin du mois de Fevrier, mil six cens huit. Mais nous fûmes trahis par nos mariniers, qui estoient Mahometans & Moucois, qui nous dirent qu'ils partiroient la nuit quand la marée seroit haute, & que lors ils nous viendroient querir, & que nous nous tinssions prests avec nos hardes; ce que nous creûmes; mais nous estans venus appeller, comme sur la minuit, ils nous dirent qu'ils alloient deuant à l'*Almedie*, ou au basteau, qui estoit assez loin, & à bien demy lieuë d'où nous estions. Ils nous auoient montré le iour d'auparauant le lieu où il falloit s'embarquer, qui estoit tout au deuant de la demeure des Portugais, toutefois vn peu plus loin, & nous estions logez à l'*Alfandigue* du roy. Nous nous mîmes donc en chemin par terre le long de la mer avec nos hardes, pour aller trouuer ce basteau. Il faisoit fort beau clair de lune: Mais quand nous fûmes proches du lieu où nous croyions qu'ils fussent, nous fîmes rencontre de vingt ou trente tant Portugais que Mestifs & autres Chrestiens Indiens, tous bien armez. Ils estoient en embuscade à l'ombre des *Almedies* des Moucois, qui sont toutes en terre à sec: car quand ils reuiennent de pescher, ils les mettent toutes chargées sur le sec: de sorte que tout le riuage de la mer en est couuert. Ces Portugais vindrent donc sur nous, crians, *matar, matar*, c'est à dire, tuë, tuë, & nous donnerent quelques coups pour nous donner plus de frayeur. Ils nous prirent & nous lierent les mains fort serré par derriere, nous menaçans que si nous parlions tant soit peu, nous estions morts. Ils nous tinrent l'espée à la gorge de cette façon plus d'une heure sans bouger de là, tandis qu'ils eurent le loisir d'aller à leur quartier pour parler aux Peres & au Facteur, & prendre conseil ensemble de ce qu'ils feroient de nous. Nous les prions à genoux, de ne nous pas mettre à mort sans confession, & que nous estions Catholiques; mais ils se mocquerent de tout cela, nous appellans *Lutheranos*. Celuy qui executa l'entreprise ne fut pas le Facteur, mais vn Capitaine de Cochinchin, qui estoit à Calecut depuis quelque temps, pour rauoir vn nauire que les Corsaires Malabares

François  
trahis par  
les Portu-  
gais, qui les  
trahirent fort  
mal.



auoient pris, & lequel le roy luy fit rendre pour de l'argent à bonne composition. Ce Capitaine se nommoit *Ioan Furtado*, mestif, homme cruel & meschant, & nous ne peusmes iamais bien sçauoir si les Peres & le Facteur estoient de cette entre-prise ou non.

Quand ils eurent pris aduis des Peres Iesuistes & du Facteur ou agent, pendant que nous estions à la garde de quelques soldats, leur criant tousiours mercy, ils reuinrent à nous, & nous firent ietter tous liez & garotez dans vne Almedie, d'où nous pensions qu'ils nous voulessent noyer. Quand l'Almedie fut en mer, elle se remplit à moitié d'eau, & nous estions tous couchez en l'eau, croyans qu'il allast à fonds, tant il y auoit de gens dedans. Ils nous auoient mis tous nus, & nous auoient pris tout ce que nous auions. Lors que nous fusmes embarquez, ils nous firent vn peu relascher les bras, & cependant ce Capitaine nous interrogeoit du conseil & de l'aduis que nous auoit donné *Majnassa*, qui estoit celuy qui nous auoit eu en sa charge; disant qu'il le tueroit, mais que pour nous sur sa foy & sur sa parole nous n'aurions aucun mal, & ainsi nous allâmes costoyant tant que nous eusmes passé la terre du Roy de Calecut, & que nous fusmes vis à vis de celle du roy de Chaly, qui est amy des Portugais. Ce fut luy qui retira le neveu du roy de Calecut, lors qu'il fut en disgrâce avec son oncle, comme i'ay dit cy-dessus. Ils prirent terre-là, & nous firent descendre avec eux. Il n'y auoit point de maisons. Ils se mirent derechef à consulter entr'eux, & nous firent lier encore plus fort. Ils enuoyerent cependant quelques-vns des leurs à Calecut, pour sçauoir ce qu'on diroit de nous. Ce qui les fascha le plus, ce fut que nostre autre compagnon Hollandos n'y estoit pas, comme ils pensoient qu'il deust estre: & de fait il nous fust venu conduire iusques à la barque, n'eust esté que par bonne fortune pour luy, il se trouua malade. Ils le regrettoient fort, d'autant qu'il estoit canonnier de son mestier. Je ne sçay comment cela arriua, mais le Roy & tout le peuple de Calecut le sçeurent dès le mesme iour. Car, comme i'appris depuis, nostre compagnon qui estoit demeuré en ayant la nouvelle, s'en alla aussi-tost crier au Roy qu'il ne vouloit plus demeurer là: & de fait, & il s'en retourna à Moutingué vers les Malabares Corsaires qui le receurent fort bien, à cause que, comme i'ay dit,



il estoit fort bon canonnier. Mais si-tost que le Roy de Calecut fut aduerty de cela, il enuoya querir les Peres Iesuites, le Facteur & l'Escrivain, & tous les autres Portugais qui estoient là, & fut fort en colere contr'eux, leur disant qu'il vouloit qu'ils nous representassent, car chacun croyoit qu'ils nous eussent tuez. Les Peres & les autres s'excuserent, & le Roy les fit iurer sur le liure des Peres Iesuites. Ils mirent toute la charge sur celuy qui nous auoit pris: & en mesme temps, le Roy enuoya brûler ce nauire qu'il auoit là, & il n'y a osé iamais retourner depuis, comme i'ay sceu quelque temps apres, lors que i'estois à Goa.

Estans donc descendus en la terre de Chaly, apres qu'ils eurent consulté enuiron demy heure, comme nous pensions que ce fust l'arrest de nostre mort, ce Capitaine reuint à nous, & nous dit que nous estions en toute seureté avec luy, nous iurant par les saints Euangiles que nous n'aurions aucun mal, & que nous nous tinssions ioyeux. Mais nous ne nous fions point trop à cela, & nous demeurions tousiours en prieres à genoux, de sorte qu'ils auoient toutes les peines du monde à nous assurer. Il nous fut impossible de luy faire croire que nous estions Catholiques, & nous appelloit tousiours *Lutheranos*, quoy que nous fissions, leur demandans mesmes leurs Chappellets & leurs liures pour prier Dieu, & disant le seruice avec eux; mais ils disoient que tout cela estoit pour leur en faire accroire. Ils nous menerent par terre bien vne lieuë & demy à trauers pays, & nous cachèrent si bien, que iamais personne du village où nous arrivâmes ne nous découurit. Ils nous faisoient assez bonne chere, mais cela ne nous réjouyssoit gueres, nous croyans iugez à la mort, & comme des gens qui n'en attendent plus que l'heure. Le logis où nous estions estoit tousiours bien fermé & bien bouché, de peur que quelqu'un ne nous apperceust. Ils demeurèrent là tout vn iour, attendans le retour de ceux qu'ils auoient enuoyez à Calecut. Ils apporterent des habits à la Portugaise, qu'ils nous donnerent & nous firent vestir, afin que l'on ne nous reconnust point. Nous auions tousiours gardé le passeport du Roy de Calecut. Quand donc ces gens furent reuenus, ce Capitaine nous vint demander si nous n'auions pas vn passeport du Samory; & luy ayant respondu que ouïy, & le luy ayant baillé, il le retint, & nous ne le vismes plus du depuis

Terre de  
Chaly.



Ils faisoient tout cela à dessein, de peur d'estre découverts, & nous faisoient cheminer de nuit, & non pas de iour. Quand la nuit fut venuë, ils s'acheminèrent vers Tananor, & nous cheminâmes toute la nuit au clair de la lune, & au point du iour nous allâmes loger en la ville de *Chaly*, qui est à quatre ou cinq lieues de Tananor, où nous passâmes encore la iournée. Quand ce vint le soir, ils nous prirent encore la lettre que les Peres Iesuites nous auoient donnée: & cette nuit-là, nous arriuasmes à Tananor, dont le Roy fut celuy qui liura ces deux marchands ou facteurs Hollandois aux Portugais de Cochin, comme i'ay dit cy-dessus. Les Portugais ont là vne Eglise, vn Pere Iesuite, vn Facteur, & quelques autres Chrestiens, comme à Calecut. Mais auant que d'y entrer, le Capitaine enuoya vers le Prestre & le Facteur, pour leur dōner aduis de nostre venue; & il arriva qu'un des Peres Iesuites de Calecut y estoit desia venu. Cependant comme nous attendions dans vn petit bois, le garçon qu'il auoit enuoyé retourna, & apporta vne lettre qui les rendit tous fort tristes & pensifs, & à les voir, ils estoient bien empeschez de nous, & eussent bien voulu ne nous auoir pas pris. Car iamais le Pere Iesuite de Calecut, appelé le Pere Hilaire, ny celuy de Tananor, ny le Facteur mesme, ne s'en voulurent mêler, au moins ils en firent le semblant. Car ils manderent qu'on nous mist en quelque lieu fort escarté de la ville, de peur d'estre découverts de personne. Le Pere de Calecut s'en retourna aussi tost, de peur que l'on ne dist qu'il en fust consentant. Ayant esté enuiron deux iours-là, ils se resolurent de faire vne fin de nous, & nous enuoyerent à Cochin, qui en est à douze lieues, & nous firent embarquer dans vne grande Almedie, conduire par des Moucois avec deux soldats & de leurs seruiteurs. Mais auant que de nous enuoyer, ils nous osterent ces habits à la Portugaise qu'ils nous auoient donnez, & nous laisserent seulement à chacun vne couuerture de toile de cotton, de la grandeur d'un linceul, dequoy nous vestir & nous couvrir tant de iour que de nuit, nous assurons aussi que nous serions bien receus à Cochin, & que nous n'aurions aucun mal, & qu'il s'escriroient vne lettre au Capitaine de Cochin, & aux Peres, & mesmes qu'ils enuoyeroient les lettres des Peres de Calecut, pour nous estre fauorables. Mais c'estoit tout le contraire:



contraire: Car ils mandoient qu'ils nous auoient pris sur mer, & qu'ils auoient tué tous les Malabares Corfaires & Moucois qui nous menaient, & au reste que nous allions en intention de faire rebastir la forteresse du Cognialy; laquelle le Roy de Calecut auoit promise aux Hollandois, comme de fait le bruit en couroit en Calecut: mesmes ils nous dirent que nous dissions qu'ils nous auoient pris sur mer. Or tout cela se disoit à deux intentions; l'une pour estre bien aduouéz de nostre prise; l'autre pour esperer vne recompense d'auoir si bien fait. Les Moucois qui nous conduisoient, ne peuuent faire de feu dans leurs Almedies, & pource ils font cuire de grandes porées de ris, puis ils le mettent tremper dans de l'eau froide, de peur qu'il ne se gaste: outre cela, ils font griller quantité de poisson salé, de ce petit que les Portugais appellent *Canalle*. Ils portent aussi force fruits & du Cocos, & se nourrissent de cela sur mer, comme nous faisons. Nous nauigeasmes presque tout le iour, & toute la nuit, & sur les dix heures du matin nous arriuasmes à Cochin. On nous laissa assez long temps auant que de nous mettre à terre, à cause que nos soldats de garde estoient allez trouuer le Gouverneur avec leur lettre. Ce fut merueille de voir le grand nombre de peuple qui nous venoit voir.

Nous fusmes ainsi enuiron vne heure & demy auant que de descendre en terre, & chacun nous disoit que nous serions pendus, & nous monstrent quant & quant vne grande place, qui est à main droite en entrant dans la ville par la riuere, & qui s'appelle de saint Iean, où il y a vne belle Eglise: & ils nous monstroient vne potence où il y auoit eu deux ou trois Hollandois pendus. De l'autre costé de la riuere estoit la maison de l'Euesque, qui est fort belle. Tout cela nous donnoit fort mauuaise esperance de nostre fait. Apres cela on nous mit à terre, & c'estoit grâde pitié de nous voir de la façon tous nus, & n'ayant qu'une simple couuerture de toile de coton. Nous fusmes aussi tost pris par vn sergent Portugais, qu'ils appellent *Merigne*, accompagné de sept ou huit esclaves Cafres de Mozambique Chrestiens, ayant chacun leur halebarde ou pertuisane. Ce sont comme leurs recors, & ils les nomment *Pions*. Tous les sergens Portugais en ont vn grand nombre avec eux: & ces sergens & tous les autres gens de iustice, ne vont iamais sans vne baguette, (marque de leur office) qui est grosse comme

*Merigne.*



celle d'une arquebuzé, & d'une brassé & demy de long. Ils les appellent *Vara de Justicia*, & ne portent point d'autres armes qu'une espée: mais la nuit ils vont bien armez de cuirassé & le morion en teste. Ils commencent à aller faire le guet, depuis les huit ou neuf heures au plus tard, & vont par toutes les rues, de sorte que pour lors chacun se retire.

Ce Merigne donc nous mena chez le Capitaine de Cochin, c'est à dire le Gouverneur: car par toutes les places des Portugais és Indes, ils appellent les Gouverneurs Capitaines.

Ce Capitaine estoit fort noble, & il nous interrogea de diverses choses, puis ses filles & sa femme eurent envie de nous voir, comme par miracle, d'autant que là les femmes & les filles ne se trouvent iamais où sont les hommes. Il nous enuoya en leur chambre, où elles nous regarderent assez, & s'estoient de la façon que nous estions, se mocquans des Portugais qui se laissoient si souvent battre par les Hollandois, par les Anglois & par les François: car ils ne font point de distinction de ces trois nations. Ces filles estoient fort belles, & nous regardoient assez en pitié, & ie croy qu'elles nous eussent fait du bien, si elles l'eussent peu & osé; mais elles n'en auoient aucun moyen. Elles estoient Mestifues, & aussi belles & aussi blanches comme celles de deçà. Apres qu'elles nous eurent demandé plusieurs choses, le Capitaine commanda au Merigne de nous mener chez l'*Oydor de Cidade*, comme estans voleurs & de son gibier. En marchant par les rues, c'estoit une chose surprenante de voir le grand monde qui nous spiuoit. Les uns en auoient pitié, & nous disoient que nous n'eussions point de peur, & que nous nous assurassions en Dieu; les autres nous appelloient voleurs *Lutheranos*, & qu'il nous falloit pendre. Cét *Oyder* ou Iuge criminel, nous ayant interrogez & ouys, nous renuoya au Capitaine, disant qu'il n'estoit pas nostre Iuge, & qu'estans prisonniers de guerre, c'estoit à luy à en prendre connoissance. Surquoy le Capitaine voyant que l'*Oyder* ne se vouloit pas charger de nous (& luy aussi n'en auoit point d'envie) commanda au Merigne (qui en estoit aussi bien empesché, voyant qu'il n'y auoit rien à gagner) qu'il nous menast en la prison, en attendant l'occasion de nous enuoyer à Goa deuant le Vice-Roy, pour en iuger, & que pour luy il n'en vouloit prendre aucune connoissance: Et de fait nous ne fumes point interrogez pour



lors, mais nous fusmes menez aussi-tost en prison, & nous ne trouuâmes iamais personne qui nous offrit vn verre d'eau seulement, ny de quoy manger durant tout ce temps-là, qui dura plus de quatre iours.

Cette prison est seule dans toute la ville de Cochin, & s'appelle le *Tronco*. Elle est bastie en forme de grande & haute tour quarrée, & tout au haut au milieu du plancher, il y a vn trou quarré, fait comme vne vraye trappe ou escoutille de nauire, qui ferme à clef, & là on descend les prisonniers dans vne balance ou vne table de bois que l'on deuale avec vne corde, & on les retire de mesme avec vn tour. Cela a six à sept toises de profondeur, comme vn puits, & par embas il n'y a aucune porte, mais seulement vne grande fenestre quarrée dans la muraille, d'vne brasse & demy d'espais, pour receuoir quelque lumiere, & ce trou ou fenestre est treillissé de gros barreaux de fer, à quarré, par où peut passer vn pain de deux liures. Le Geollier fait passer par là ce qu'il veut deliurer aux prisonniers, comme qui mettroit du pain au four avec vne pelle à long manche. Cette grille est triple, & il y en a vne en dedans, l'autre au dehors, & au milieu vne autre. Cette prison est bien la plus effroyable & la plus cruelle que ie pense qu'il y ait au reste du monde: & toutefois il y en auoit tel qui y estoit depuis cinq à six ans. Quand nous fusmes en ce lieu haut, on nous escriuit tous trois sur le papier. Il y a la prison d'en haut, qui est pour ceux qui donnent beaucoup d'argent au Geollier, & encore il leur met les fers aux pieds, tant grands soient-ils. Ils y mettent aussi ceux qui sont malades, avec la permission des Iuges & des Magistrats. Le premier homme que nous y rencontrâmes fut ce Hollandois, appelé *Martin Dombe*, qui perdit son vaisseau aux Maldives, comme i'ay dit cy-dessus. Sa veüe nous rassura vn peu, mais quand nous apperceusmes qu'on nous vouloit mettre en bas, nous commençâmes à nous attrister bien fort. Ce Hollandois nous dit qu'il y auoit esté fort long-temps, & que ce n'estoit que depuis fort peu de temps qu'on l'auoit fait mettre en haut, & que les Peres Iesuites en auoient esté la principale cause, d'autant qu'il se trouuoit fort mal. Je diray cy-apres ce qui arriua de luy. Nous y trouuâmes aussi vn Gentil-homme qui auoit esté à Marseille, qui parloit bon François. Il me demanda des nou-

prison de  
Cochin.

L'Authent  
& ses com-  
pagnons  
emprison-  
nez.



uelles de Monsieur de Guise, & qu'il l'auoit fort connu à Marseille, & mesme qu'il auoit esté à son seruice, & s'estant enquis de nous si nous auions dequoy viure, & ayant sceu que non, il nous donna vne piece d'or valant vne croisade. Enfin l'on nous descendit en cette prison comme les autres. Ils estoient bien pour lors six ou sept vingt prisonniers, tant Portugais que Mestifs & Indiens, Chrestiens, Mahometans & Gentils, de toutes sortes & conditions de gens. Nous fusmes là traitez assez courtoisement.

Prison  
horrible

Entre ces prisonniers, il y en a vn Ancien, qui est comme Iuge, à qui l'on obeyt. On luy donne l'entrée & la bien-venue, dont il donne la moitié au Geolier. Il est Portugais ou Mestif, & il est tenu d'entretenir le luminaire deuant vne Image de Nostre-Dame. La Messe se dit toutes les Festes & tous les Dimanches dehors, près de cette grille, d'où on la peut ouyr. Ce lieu est le plus sale, le plus puant & le plus infect qu'il est possible des'imaginer; car les prisonniers y font toutes leurs ordures en presence des vns des autres, dans des pots que le soir on va vider. Ce qui engendre vne telle infection, & vn air si puant & si estouffé, qu'on n'y peut quasi respirer. Car la grille est fermée la nuit avec la trappe de dessus, de sorte que la chaleur du pays meslée avec celle du lieu, où tant de personnes sont enfermées pisse-messe, engendre vn air espais & estouffant, en sorte qu'il est impossible d'y resister long-temps sans estre malade. Ils y laissent pendre vne lampe allumée toute la nuit. Toutefois le plus souuent, à faute d'air, elle s'esteint; mais ils y font guet pour empescher les entreprises, mesme tous les soirs ils fouillent exactement les hardes & les habits d'vn chacun: & il y a vne grande chaisne de fer qui va d'vn bout de la prison à l'autre, qui prend le pied d'vn chacun de ceux qui y sont pour crime. On ne nous la mit point toutefois. Chacun est contraint de se tenir tout nud, tant le iour que la nuit, à cause de la chaleur: Et encore se faut-il coucher de costé, à cause du peu de place, & du grand nombre de personnes qu'il y a; & nonobstant cela, il est force que l'on s'entre-touche: de sorte que l'on suë à grosses gouttes. Les esclaves & les pauvres estoient obligez d'esuenter avec vn grand esuentail, & de rafraischir tout le monde, tant le iour que la nuit, & pour cela l'Ancien ou le Iuge de la prison leur donne quelque chose;



mais sans cela il seroit impossible d'y résister. C'estoit la plus grande pitié du monde de nous voir au bout de quatre ou cinq iours que nous eusmes esté là. Mais ce qui soulage beaucoup, c'est que la Misericorde donne chaque iour à chacun Portugais ou Mestif, *Demy tengue*, qui vaut comme cinq sols icy : & aux autres vne fois le iour du ris cuit, & du poisson mal accommodé ; tant qu'on en peut manger en vn repas, avec de l'eau à boire tous les matins, iusques au lendemain à mesme heure. On donne aussi de l'eau pour se laver & se baigner le corps, & chacun se laue tout nud les vns deuant les autres. C'est vne chose que i'ay remarquée par toute l'Inde, que les Gentils & les Mahometans en se baignant & en se lauuant, ne monstrent iamais leurs parties honteuses, mais ils les couurent tousiours d'une toile. Il n'y a que les Chrestiens qui n'en ont point de honte, mais plustost qui se plaisent à les monstrier fort salement & vilainement. Au reste estans en ce miserable estar, personne de dehors ne vouloit nous faire faire du bien, à cause de ce traistre qui nous auoit pris, & de la fausse lettre qu'il auoit escrite contre nous : ce qui fut cause qu'on nous traita si cruellement. Nous demeurâmes ainsi neuf ou dix iours, & ie croy que si nous y eussions demeuré dauantage, nous fussions morts : car cette chaleur & cette infection insupportable nous fit couvrir tout le corps de grosses bubes & enleueures, qui nous faisoient vne tres-grande douleur.

Enfin par le conseil de certains prisonniers Portugais, avec lesquels nous estions, nous escriuîmes vne lettre aux Peres Iesuites du College de Cochin. Le Superieur nous vint tout incontinent visiter, & nous ayant reconnus François & Catholiques, il alla trouuer le Gouverneur pour le prier de nous faire deliurer : le Gouverneur luy fit réponse qu'il ne le pouoit pas absolument : mais qu'il nous enuoyeroit à Goa vers le Vice-Roy, & cependant que nous serions eslargis par la ville, à la charge qu'il nous représenteroit toutefois & quantes qu'il en seroit requis, ce qu'ils firent, & durant ce temps-là, qui fut environ de six semaines, nous fusmes assez bien traitez, bien venus des vns & mal des autres. Nous eusmes peu de temps & peu de moyen pour bien reconnoistre ce qui est de ce royaume là, & de la ville de Cochin, qui est l'un des bons pays & des plus salubres villes que les Portugais ayent dans les Indes,



toutefois ie diray briefuement ce que i'ay peu remarquer durant mon sejour.

Du Royau-  
me de Co-  
chin.

Le Royaume de Cochin est situé sous la hauteur de huit degrez de l'Equinoctial vers la bande du Pole Artique. C'est vn des Royaumes de Malabar. Le pays est de pareille temperature que celuy de Calecut, & aussi fertile; il y a mesmes arbres, mesmes herbes, & mesmes fruits: aussi sont-ils contigus, & il y fait bon viure, excepté de pain, qui y est plus cher qu'à Goa, à cause que le bled vient de Cambaye à Goa, & de-là par toute l'Inde. La distinction & l'ordre du peuple, en Naires & en Moucois, y est toute pareille; les mœurs & les façons de faire toutes de la mesme sorte qu'en celuy de Calecut: de sorte qu'il seroit ennuyeux & superflu de repeter leurs mœurs, leurs coutumes & leur police, puis que c'est vne mesme chose que ce qui a esté dit cy deuant. Le pays est semblablement remply de poivre, & de pierreries comme l'autre: mais tout le poivre est enleué par les Portugais, auxquels le roy de Cochin le vend, qui le retire de tout son pays, & le serre dans ses greniers, pour le leur vendre quand bon luy semble, & non pas autrement.

Ce Roy n'est pas si puissant que celuy de Calecut. Et si ce n'estoit que les Portugais l'ont tousiours assisté, & qu'ils l'assistent encore à present & le secourent, bien que secretement & sous main, il y auroit long-temps que le Roy de Calecut l'auroit subiugué. Et de fait, on tient qu'anciennement ce Royaume de Cochin estoit sujet & tributaire à celuy de Calecut: mais aujourd'huy il ne l'est plus, par le moyen des Portugais, comme i'ay dit: de sorte qu'il est pleinement souuerain en sa terre, & marche du pair avec le Roy de Calecut, ce qui est cause qu'ils sont tousiours en guerre & en mauuaise intelligence. Or ainsi que les Portugais donnent du secours au Roy de Cochin, de mesme le Samory supporte les Malabares & leurs ennemis: car les Portugais n'ont iamais eu vn si bon amy aux Indes que le Roy de Cochin, & aucun ne leur a aussi iamais donné tant de peine que le Samory, qui leur en donne encore tous les jours.

Il y a deux villes de Cochin; l'vne qui est l'ancienne, distante de la mer d'environ vne lieue & demy, où se tient le roy; l'autre n'est qu'à vne lieue de la mer, à l'emboucheure d'vne



grosse riuere, sur laquelle mesme est l'autre Cochin. Cette ville neufue est aux Portugais; elle est fortifiée de bons murs, & d'une citadelle. Les Rois de Cochin leur ont donné cette place & quelques terres à l'entour, de façon qu'ils y dominent pleinement. La baye & l'emboucheure de la riuere est vne grande baye, où paroissent de loin trois grands rochers tout de rang, qui sont comme va la coste de Nord, vn quart de Nord-ouëst & vn quart de Sudsudest.

Après Goa, les Portugais n'ont point de plus belle & de plus grande ville que Cochin. Elle est bastie de fort belles maisons, Eglises & Monasteres, & les Portugais & les Chrestiens y ont vne mesme regle & vn mesme gouuernement qu'à Goa, dont ie parleray amplement cy apres. Il y a vn Euesque, plusieurs Eglises & plusieurs Conuents, & vn College de Iesuites, & il y a vn Hospital royal pour les Portugais, comme en toutes les autres villes. La riuere qui y passe est belle, grande, & à bon port. En entrant du costé du Nord, qui est à main gauche, il y a vne petite isle, où est la belle & la superbe maison de l'Euesque. Ils la nomment *Vaypin*. La ville est fort peuplée, tant de Portugais que d'Indiens, soit Chrestiens, dont il y a vn grand nombre, soit infidelles, lesquels toutefois n'ont pas l'exercice libre de leur Paganisme dans la ville, & il faut qu'ils aillent sur la terre qui despend du roy de Cochin. Il s'y fait vn grand abord & vn grand trafic, & de tous costez il y arriue des nauires qui entrent dans cette riuere. Enfin c'est vne seconde ville de Goa pour le trafic, & il y a affluence de toutes choses necessaires pour la vie. Ce grand abord a rendu le pays du Roy de Cochin marchand, riche & abondant, & mesme le Roy est deuenu plus opulent & plus puissant, parce qu'il debite plus promptement tout ce qui croist en son pays, & qu'il reçoit en recompense les marchandises dont le pays a affaire, outre les tributs & les presens que luy font iournellement les Marchands, tant Chrestiens, Mores que Gentils. Le Roy & tous les habitans, tant Naires que Moucois, & autres Malabares, Gentils & Mahometans, s'accordent fort bien avec les Portugais, & viuent ensemble en bonne paix. Il y a aussi vn grand nombre de Iuifs, qui sont fort riches, & toutes ces diuerses Nations y viuent en vne grande liberté de leur Religion, y ayans chacun leur Temple, horsmis en la ville des



Pays de  
Cochin,  
quel.

Portugais où il n'y a qu'eux. La ville où se tient le Roy est appelée par les Portugais *Cochin de riba ou Datyma*, c'est à dire de dessus, à cause qu'elle est plus haute sur la riuere, que celle des Portugais. Le pays de Cochin est plat & fort bon, & plein de bois, comme tout le reste de la coste de Malabar. Entre les deux Cochins ce ne sont que maisons, comme des faux-bourgs, & à l'entour aussi. Le pays est bien peuplé, riche, & il se tient vn marché dans ville de Cochin, où il s'y fait grand trafic, & le Roy y prend son droit, comme aussi sur toutes les marchandises qui viennent de dehors. On leue certains tributs pour le Roy de Cochin en la ville des Portugais, & les Portugais les leuent du tout pour le Roy d'Espagne. Il y a aussi à Cochin grand nombre d'elephans & de cheuaux. Les Naires qui sont dans la ville des Portugais, leur font place, & les laissent passer quand ils les rencontrent: & dans la vieille Cochin les Portugais en font autant aux Naires. Le roy l'a voulu ainsi pour oster toutes disputes. Cela ne se fait que là. Quand les Naires & les Malabares vont par les rues, ils frappent sans cesse de leur rondache contre leur costé, si bien qu'on les entend de loin, & ainsi le reste du peuplé se tire à quartier. Ce frapement est aussi vne sorte de gloire, & qui frappe plus fort est plus estimé: Ce sont les artisans Gentils qui font des rondaches & ces armes, qui sont tres-belles, figurées & façonnées de toutes couleurs, d'or, d'argent, d'azur, avec du vernis & de la lacre. Ils y mettent aussi de gros cloux dorez. C'est vne chose admirable de voir les gentilles manufactures que font ces Indiens idolatres. Ils font travailler leurs enfans dès l'âge de cinq ou six ans, & ils ont le plus bel esprit du monde, comprenans en peu de temps ce qu'ils voyent faire: Mais ils suiuent leurs mestiers de pere en fils, & ne se marient qu'aux enfans de ceux qui sont de mesme estat.

La Iustice y est exercée entr'eux & tous ceux qui y trafiquent ou qui y sont habitans, de quelque loy ou nation qu'ils soient, selon les loix de la police de Portugal: & le Roy de Cochin n'y a aucune iurisdiction, quand ce seroit sur ses sujets & criminels qui y seroient refugiez; comme aussi en cas pareil, les Portugais ne peuuent poursuire les leurs sur la terre du Roy de Cochin, plus outre que les limites de la terre qui leur a esté donnée & marquée.

Par



Par l'espace de six mois, qui sont depuis le mois de May ou d'Auril, tantost pluustost, tantost plus tard, iusqu'au mois de Novembre ou enuiron, il n'entre aucuns nauires ny barques en la riuere de Cochin. La raison est que le vent d'Ouest qui procede de la mer, & les grandes pluyes continuelles amenant & iettent du costé de la terre si grande quantité de sable dans l'emboucheure de la riuere, qu'il s'en fait des bancs si hauts qu'il est impossible qu'aucuns nauires ou barques, tant petites soient elles, y puissent passer. Mais lors que les pluyes cessent il vient vn autre vent contraire de l'Est qui pousse les sables en la mer, & ainsi rend le fleuve nauigable à toutes sortes de grands vaisseaux: ce qui n'est pas seulement à Cochin, mais par toute l'Inde aux emboucheures des riuieres, que les Portugais appellent, *Barre*, c'est à dire entrée.

Le principal trafic de Cochin c'est en poiure, & il n'y a que les Roys de Calecut & de Cochin seulement qui le fassent: Et celui de Cochin l'amasse, l'achete & le cueille: car il a le sien, puis il prend tribut sur ceux qui en ont, & le reste il l'achete par ses facteurs, & a des magasins pour en faire amas. Il le garde parfois deux & trois ans auant que le vendre, & il n'y a lieu en toutes les Indes de Malabar où il y en ait si grande quantité que là & à Calecut: car les portugais qui trafiquent par tout, le font venir là. Apres le plus frequent trafic est celui de Bengale, & les marchandises qu'ils portent le plus souuent, sont ces petites coquilles des Maldiuës, dont ils chargent tous les ans grand nombre de nauires. Ceux des Maldiuës les appellent *Boly*, & les autres Indiens *Caury*. Ils y font vn merueilleux profit par toute l'Inde où les Portugais sont bien venus. Ils s'associent avec les Naturels, vont ensemble en leurs nauigations, mesmes tous les mariniers & les pilotes sont Indiens, tant Gentils que Mahometans. Tous ces gens de mer, les appellent *Lascar*, & les soldats *Lascarits*. Tout ce trafic depuis Cambaye iusqu'au Cap de Commorin, ne se fait qu'avec peril, à cause des corsaires Malabares. Quand la flote part de Goa, il y a grand nombre de galiottes de particuliers qui vont avec eux pour la seureté. Ces galiottes sont appellées par eux *Nauis de Chetie*, & celles de guerre *Nauis d'Armada*: tellement qu'on void quelquefois plus de cent cinquante voiles ensemble, tant à aller qu'à reuenir. Et ce n'est pas seulement Goa qui fournit toutes ces galiot-

Trafic de  
Cochin.



res, mais, aussi toutes les autres villes des Portugais es Indes. Toutes celles d'Armada sont équipées aux despens du Roy de Portugal: car il ne se parle là ny d'Espagne ny d'Espagnols, mais de Portugal, de Goa & des Indes seulement. Les armes de l'Estat des Indes, sont vne Sphere, & ils la mettent aussi en vn costé de leur monnoye, & de l'autre costé sont celles de Portugal.

## CHAPITRE XXIX.

*Voyage de Cochin à Goa, Description du Royaume de Cananor, & d'un accident arriué à l'Auteur.*

**N**Ous demeurâmes à Cochin, tant en prison qu'en liberté, environ deux mois; & cependant il arriua vne armée de cinquante galiottes Portugaises, conduites par vn Seigneur Portugais, qui venoit du costé du Cap Commorin, & de la pointe de Galle en l'isle de *Ceilan*, & qui s'estoit venuë rafraichir en passant; comme c'est leur ordinaire: car les Portugais & le Vice-Roy de Goa ont accoustumé tous les ans (au commencement de l'Esté, qui est au mois de Septembre) d'équiper deux armées de cent galiottes, avec trois ou quatre grandes galeres, & ils en enuoyent la moitié vers le Nord, iusques à Diu & à Cambaye, & par delà pour garder la coste, pour tenir la mer en sujétion, & pour empescher qu'aucun ne nauige sans leur congé ou sans leur passe-port. Ils enuoyent l'autre vers le Sud, iusques au Cap Commorin & *Ceilan*, pour faire la mesme chose, mais principalement pour purger la mer des Malabares Corsaires, qui leur font la guerre & à tous les marchands: de sorte qu'aucun de ces quartiers-là de l'Inde, n'oseroit nauiger sans vn passe-port des Portugais, s'ils ne se sentent assez forts pour leur resister, comme font les Arabes & ceux de Sumatra & autres, qui ont guerre ou inimitié avec eux.

Cette armée s'estant rafraichie l'espace de cinq iours, & se voulant retirer à Goa, distant de cent lieuës de Cochin du costé du Nord, nous employâmes les Peres Iesuites pour nous faire conduire à Goa; ce qu'ils firent enuers le Gouverneur de



Cochin, qui me liura au General de l'armée, pour me rendre à Goa entre les mains du Vice Roy.

Le Gouverneur appelé *Dom Francisco de Meneiso*, & proche parent du General, qui portoit le mesme nom, nous fit remettre en prison deux iours auparauant, les fers aux pieds de plus de trente ou quarante liures pesant, & nous fit conduire en la galere par deux Merignes, assistez de leurs *pions* & de leurs recors, & nous estions si chargez, qu'à toute peine nous pouuions marcher. Ces fers n'auoient qu'un pied de long, mais ils estoient fort gros, & nous bleissoient bien fort les pieds & les iambes. Ce General d'armée nous ayant recetus, il nous mit incontinent en vne galiotte les fers aux pieds, & ainsi il partit de Cochin au commencement du mois de May, mil six cens huit.

Le mal-heur voulut pour moy que ie tombay entre les mains du plus cruel homme du monde, qui estoit le Capitaine de la galiotte où i'estois, appelé *Pedro de Poderoso*: Car il n'auoit luy ny les siens, non plus de pitié de moy que d'un chien, & ayant ces fers pesans aux pieds, ie ne pouuois bouger d'une place, tellement que chacun allant & venant marchoit sur moy. Cette galiotte estoit fort petite, & il y auoit un tel nombre de personnes dedans, qu'à peine y auoit-il place pour se coucher de son long. Ils me disoient mille iniures, me crians que si tost que nous serions à Goa, nous serions pendus tous trois. Je n'auois point de consolation que d'un religieux de saint Dominique, qui estoit avec nous avec un sien compagnon. En ces galiottes ils ont un nombre de vases à boire faits en forme de bocal de verre, mais ils sont faits de *Cally*, qui est un metal blanc comme de l'estain, mais bien plus dur. Or, comme i'ay dit, ils ne touchent iamais de la bouche au vase en beuant: Et comme ie ne prenois pas garde à cela, il m'arriua un iour d'y boire & d'y toucher avec la bouche; mais un soldat m'ayant apperceu, me vint aussi-tost donner un grand soufflet, que i'enduray sans oser rien dire. La cause pourquoy le Capitaine m'estoit si cruel, est qu'il auoit esté pris & mal-traitté par les Hollandois, & qu'il estimoit que nous en estions. Durant nostre voyage, il arriua que nous eusmes tousiours le vent contraire & la pluye iusqu'à Goa, car c'estoit desia le commencement de l'Hyuer, tellement que nous fusmes vingt iours à aller de Cochin à Goa,



Accident  
arriué à  
l'Auteur.

& en bon vent nous y fussions allez en deux ou trois iours. Outre cela, le premier iour que nous fîmes voile sur le soir, il m'arriua vn autre mal-heur; c'est que nous fîmes rencontre d'un grand nauire marchand de Malabar. Nostre galiotte le voulut aborder, comme ils sont desireux d'aborder les premiers, tant pour le profit que pour l'honneur, de sorte qu'elle les heurta si rudement de la proüe, que la *dasoure* qui s'aduançoit, l'autre bout estant lié au mast de la galiotte, ce qui fit heurter les deux vaisseaux, de sorte que le cable qui tenoit cette *dasoure* (qui estoit si pesante, qu'il falloit dix ou douze hommes pour la leuer) se venant à rompre, moy qui estois lors sur le tillac aupres du mast les fers aux pieds, elle me tomba sur le dos, & elle y fut assez long-temps: & à grande peine dix hommes la peurent oster de dessus moy. L'estois comme mort sans pouuoir parler, mais ils me ietterent force eau pour me faire reuenir. Ils n'ont point de Chirurgien, mais seulement quelque chetif Barbier, qui ne sçait autre chose que seigner & penser quelque legere playe. Je fus promptement saigné, & on me mit ie ne sçay quel cataplasme sur le dos, qui deuint gros & enflé à merueilles. L'estois principalement assisté par ce bon Religieux Dominicain: & ie ne peux vous dire le bon traitemēt qu'il me fit; car il me fit donner vne chemise blanche, des calsons, des habits, vn matelats, vn oreiller, vne couuerture & autres choses necessaires: & pour ce qui estoit de la bouche, il m'apportoit luy-mesme en cachette tout ce qu'il pouuoit recouurer, & laissoit mesmes son manger pour me le donner. Il pria le Capitaine de m'oster les fers des pieds, ce qu'il ne voulut permettre que d'un pied seulement. Enfin ce bon Religieux m'apportoit tout ce qu'il pouuoit auoir de bon, & ie croy que sans la grace de Dieu, & sans luy, ie fusse mort cent fois; & de fait tous ceux qui virent tomber ce coup sur moy sans me tuer, disoient que c'estoit vn miracle. Aussi fut-ce le plus grand coup qu'un homme scauroit recevoir sans mourir: & si l'eusse esté pensé promptement, il n'y eust iamais paru. Le Capitaine donc me voyant ainsi blessé, me fit mettre à la proüe, qui est l'endroit le plus incommode du vaisseau: car c'est là ou chacun va faire ses ordures, & où les vagues de la mer donnent le plus: de sorte que s'il falloit mouiller l'ancre, ou la leuer, c'estoit

Etat mi-  
serable de  
l'Auteur.



tout sur moy; & puis i'estois tousiours au Soleil ou à la pluye, & ie sentoie parmy cela les plus grandes douleurs du monde, croyant auoir l'espine du dos rompuë, & ie fus plus d'un mois que ie ne pouuois remüer le corps que l'une partie apres l'autre. Je mangeois fort bien; mais ne pouuant faire bonne digestion, ie deuins si sec, si maigre & si haue, qu'arriuant à Goa, i'estois comme vne vraye mommie, & comme vn corps rosty au Soleil. Le Capitaine eust bien desiré que ie fusse mort pour me faire ietter aussi tost en la mer. Si i'estois tourné d'un costé, ie ne me pouuois tourner de l'autre, & mesme ie beuuois & mangeois tout couché avec vne grande incommodité & avec vne douleur incroyable. Si ie venois tant soit peu à hausser la teste, i'auois vne extreme alteration, & l'eau à toute heure estoit faillie en nostre vaisseau. Parmy tout cela ie ne trouuay aucun secours qu'en ce bon religieux, & au cuisinier, qui estoit Canarin de Goa, & Chrestien: car là où i'estois couché, c'est où l'on faisoit la cuisine: de maniere que la chaleur & la fumée me tourmentoient fort, & pour m'acheuer de peindre, ils me menaçoient encore que ie serois pendu à Goa.

Quant à nostre nauigation, nous costoyasmes tousiours le pays de Malabar, nous passasmes à la veüe de Calecut, & nous allasmes ancrer à Cananor, distante de quarante lieues de Cochinchine, où nous seiournasmes trois ou quatre iours.

Cananor est vne ville assez belle, située sur le bord de la mer, où il y a vn bon port. C'est vn royaume de Malabares, de l'estat desquels il ne sera pas mal à propos de rapporter en ce lieu ce que i'ay remarqué (encore que i'en aye desia touché quelque chose, mais non pas si exactement / tant à cette fois que ie fus à Cananor, qu'auparauant estant parmy les Malabares, quand i'arriuai de Moutingué à Badara, & que de là i'allay à Calecut, & depuis en diuerses occasions. La coste de Malabar est habitée, comme i'ay dit cy-dessus, par deux sortes de peuples; par les naturels originaires, & par les estrangers. Les naturels sont Gentils, sçauoir les Naires, qui habitent tout le pays plus auant, qui n'est peuplé que d'eux: les estrangers sont ceux dont ie parle à present, qu'on nomme proprement Malabares, comme habitans de la coste de Malabar. Il est bien certain qu'ils sont venus d'ailleurs, & on dit d'Arabie, mais il y a bien long temps. Ils parlent la mesme langue & non autre,

D: l'Etat  
d s Malabar.  
bat. s.



& obeyssent aux rois Naires, & payent tribut à ceux en la terre desquels ils demeurent. Ils sont esendus tout du long de cette coste, & les villes en sont pour la pluspart peuplées. Leur Religion est la loy de Mahomet: ce sont gens bontifs, grands & riches marchands, bien entendus en marchandise, & les meilleurs soldats des Indes, tant sur la terre que sur la mer, & ils sont autant d'exercice des armes que les Naires. Ce sont eux en la main desquels est toute la nauigation & le trafic du pays. Ils se font seruir en leurs nauires & en leurs galeres, & en toutes leurs affaires & trauaux sur terre, par les Moucois & par les Tiua, & autres gens vils & mecaniques, qu'ils payent de leurs salaires. Ils s'accordent fort bien avec les Naires, & sont fort bons amis; mais quand ils vont les vns chez les autres, ils ne s'affient point, & ne touchent pas mesmes aux murailles, ny aux meubles. Cela vient de la ceremonie & de la superstition des Naires: Car les Malabares n'en font pas difficulté. Le Roy de Cananor est Malabare & Roy de Malabar, & sur sa terre les Malabares n'obeyssent pas aux Naires: encore qu'il y ait vn autre Roy Naire au pays de Cananor: car il n'y a plus maintenant d'autorité. Les Malabares de toute la coste, tant marchands que corsaires, respectent & honorent ce Roy. Ceux du pays m'ont dit qu'il n'y a pas fort long-temps que les Malabares de Cananor estoient de pareille condition que les autres, obeyssans à ce Roy Naire, mais qu'ils s'estoient trouuez si forts, qu'ils ont fait vn Roy entr'eux, sans plus reconnoistre le Roy Naire, ny luy payer aucun tribut, lequel demeure à present bien auant dans le pays, & a souuent guerre avec le Roy de Cananor. Ce Roy de Cananor est fort riche & fort puissant; car il a beaucoup d'hommes qui dependent de luy, mesme les autres Malabares qui sont tout du long de la coste, s'il en auoit affaire. On l'appelle *Aly Ragea*: & il est Mahometan comme les autres Malabares. Il est puissant sur mer, il tient beaucoup de nauires, il trafique par l'Inde, & pour cet effet il a plusieurs facteurs en beaucoup d'endroits. Les isles de Diuandou sont à luy, & celles des Maldiuës à present tiennent de luy. Il est fort courtois, fort humain & debonnaire, & sur tout il aime les estrangers. Les Portugais ont paix avec luy, & par sa permission ils tiennent vne petite forteresse dans Cananor, où il y a des Eglises & vn College de Iesuites. Toutefois les autres

*Aly Ragea*  
Roy.



Rois des Indes n'appellent pas ce Roy de Cananor Roy, disant qu'il ne l'est pas de droit, mais de force.

De ces mesmes Malabares il y en a qui sont corsaires & pirates, & qui ne cessent six mois de l'Esté, quand la navigation est bonne, de courir la mer iusques à plus de deux cens lieues de costé & d'autre pour piller les nauires qu'ils trouuent de Portugais & d'Indiens, quand ce seroit de leurs confreres, mesme des Malabares qui feroient alors marchandise pour ce temps là seulement, comme souuent il arriue. Ils ne reconnoissent personne sur la mer. Ils eslisent seulement vn Chef quand ils s'y embarquent, & lors qu'ils se retirent ce Chef n'est plus rien, & n'a plus de pouuoir : ils ont d'ordinaire iusques à quatre-vingt ou cent galiottes bien équipées. Au reste ce sont les meilleurs soldats du monde, hardis & courageux au possible. Ils ont tousiours la guerre avec les Portugais, ausquels ils donnent bien de la peine, & les Portugais n'en scauroient venir à bout depuis le temps qu'ils sont aux Indes iusques à present, & ils ont esté plus souuent battus par ces Malabares, qu'ils ne les ont battus. La guerre qu'ils ont entr'eux est fort cruelle & sans mercy : car ces Malabares sont si courageux, qu'ils ne se rendent iamais, & ils aiment mieux se perdre que de se rendre. Je les ay veus estant à la guerre avec les Portugais, & quand ils reconnoissoient qu'ils n'estoient pas les plus forts & qu'ils ne pouuoient euitier d'estre pris, se mettre tous d'un costé de leur galiotte, & se submerger en la mer avec leur proye & leur galiotte, iusques à attendre quelquefois qu'il y eust des Portugais qui se fussent lancez dans leur vaisseau, pour les perdre avec eux. Aussi s'ils sont pris des Portugais ils demeurent toute leur vie forcés aux galeres du Roy, sans qu'on les puisse racheter. Et eux quand ils prennent des Portugais, ils les tuent d'ordinaire, ou bien ils les gardent quelque temps, attendant qu'on les vienne racheter : Que si on ne les rachete pas, ils les tuent.

Celuy qui prend vn de ces prisonniers, le Roy de Portugal luy en donne dix *pardos*, & tient l'autre esclauue toute sa vie. Quant aux Indiens, de quelque nation qu'ils soient, ils ne leur font aucun mal que de les piller, & les renuoyent avec leurs vaisseaux, & la plus grosse marchandise : Et ce qui est estrange, c'est que quand ils sont en mer, ils ne pardonneroyent

Malabares  
corsaires.

Resolution  
des Mala-  
bares.



pas à leur pere, disans que c'est leur mestier & le propre de leur nation d'estre volleurs sur mer, & qu'il faut prendre l'occasion quand elle se presente. Neantmoins par terre ce sont les meilleurs gens du monde, les plus humains & les plus traitables. Ils ont quatre ports de retraite sous les Rois Naires, où ils bastissent leurs galeres, d'où ils sortent, & où ils se retirent & amènent leur butin : estant là bien fortifiez du costé de la mer seulement : car avec les Rois Naires qui leur ont donné ces retraites, ils sont en bonne intelligence, estant leurs sujets iusticiables, & leur payans tribut : ce qui apporte grande commodité à ces petits Rois Naires, qui par la terre sont inaccessibles. Ces ports sont Moutingué, Badara, Chombaye & Cangelotte, que ces Rois leur ont permis de bastir. Quand ils sont de retour de la mer pendant l'Hyuer, ils sont bons marchands, allans de çà & delà vendre de la marchandise aux lieux circonuoisins, & par terre & par mer en des nauires marchands qu'ils ont à eux-mesmes. Ils vont souvent à Goa & à Cochin vendre des marchandises, & trafiquer avec les Portugais, prenans leur passeport, quoy que l'Esté de deuant ils se soient trouuez en guerre. Ce ne sont pas seulement les Malabares de ces ports que j'ay dit qui menent cette vie, mais aussi tous les autres de toute la coste, s'il leur en prend enuie, comme ils font d'ordinaire, mais parce qu'ils n'oseroient s'embarquer en d'autres terres, ils s'en vont par terre gagner ces ports, & s'y embarquer, puis estant de retour, ils s'en reuiennent en leur maison faire comme ils auoient accoustumé, & n'y retourner que quand il leur plaira. C'est chose admirable que ces gens estant sur la mer & en leurs villes, encore qu'ils n'ayent point de maistre, s'accordent neantmoins si bien, qu'il ne naist entr'eux aucune dispute, aucune querelle, ny discorde. Il y a entr'eux en ces villes là de grands Seigneurs Malabares fort riches, qui font bastir & armer des galiottes, qui payent les soldats & les forçats, & les enuoyent sur mer, sans bouger de là, s'il ne falloit estre Chef d'une grosse troupe, & le butin leur appartient. Ces Seigneurs là ont vne coustume bien recommandable, & qui s'observe aussi entre tous les Malabares : Car tout homme passant, de quelque religion qu'il soit, pauvre ou riche, va loger chez eux, on luy fait bonne chere, & il ne luy couste rien qui soit.

ports des  
Corfaires.



Au reste, quand les Hollandois passerent avec leur flotte à Cananor, ils tirerent force cannonades, & le Roy leur envoya quantité de presens; ils faisoient semblant d'y vouloir mettre le siege, mais il les supplia, & leur promit que quand il auroit pris quelqu'autre place, il la leur donneroit. Ainsi ce Roy est amy de tous, & desire la paix. En la ville de Cananor il y a un beau marché tous les jours, qu'ils appellent *Basare*. Le pays est fertile en tous vivres, & s'y trouve grande quantité de poivre, & en trafiquent fort. Les Portugais n'y sont pas les plus forts, comme ailleurs. Ils envoient force vaisseaux chargez de poivre en Arabie. Les corsaires les respectent maintenant; mais durant qu'ils avoient leur Roy, ils n'en tenoient pas grand compte. La ville de Cananor est située sous les 11. degrez & demy vers le Nort.

Marché  
de Cana-  
nor.

Tous ces Malabares tant de Cananor que des environs, ne sont que de deux vacations, ou marchands ou corsaires; & les marchands vont acheter les marchandises dérobées par les autres pour en avoir meilleur marché, eussent-elles esté prises sur leurs propres parens & amis. Ils n'ont nulle noblesse que de valeur & richesse. Les Malabares marchands sont reconnus à leurs habits, non à autre chose; car tant marchands que corsaires, ils portent ordinairement les armes; les marchands ne portent point les cheveux longs, & ont un bonnet d'escarlata rouge en forme de calote, & le plus souvent un mouchoir entortillé à l'entour en façon de turban qu'ils appellent *Mundu*. Ces mouchoirs sont en broderie d'or & soye de couleur. Ils ont la barbe rase à demy sans moustaches, & ont une petite jupe de soye ou coton, qui leur va trois doigts plus bas que la ceinture, & après une toile jusqu'aux genoux. Ils ont encore de ces beaux mouchoirs où ils noient & cachent leur bourse. La coustume de ces marchands & aussi de ceux des Maldives & autres lieux, est de porter tout, quand ils vont par mer, tant leur petit bagage, que des lits pour se coucher; car ils ne veulent jamais coucher sur le lit d'autrui, si faire se peut. Quant aux corsaires ils portent longs cheveux comme les femmes, & ne les coupent jamais, mais les attachent en houe, comme tous les autres Indiens, & mettent par dessus un de ces beaux mouchoirs: ils vont tous nus, sinon qu'ils sont couverts d'une toile de soye jusqu'aux genoux, & un autre mouchoir leur sert de

Habits  
des Cor-  
saires Ma-  
labares.



Femmes  
des Ma-  
labares.

ceinture. Tous les Malabares tant corsaires que marchands portent des cousteaux à manche & gaine d'argent, ceux qui ont le moyen : le tout est bien façonné avec de petits pendants, comme curedens, cureilles, & autres instrumens. Les corsaires se font couper la barbe rase, & ne la font jamais couper sur la bouche, ny les moustaches, comme les Turcs : de sorte que tel a les moustaches si longues, qu'il les lie par derrière la teste. Tous les Malabares sont fort velus & couverts de poil en l'estomach & ailleurs, & ne portent point de souliers. Leurs femmes sont toutes vestuës les unes comme les autres, & ne portent nulle coëffe que leurs cheveux : elles portent force pendants d'oreilles d'or, & des anneaux & bagues aux doigts des mains & des pieds. Elles ont une petite jupe volante de toile de coton, qui leur vient seulement jusqu'à la ceinture, & une autre toile de soye ou coton, qui leur prend de la ceinture au bas des jambes; vont nuds-pieds, & sont fort blanches, & la plus part de petite stature : les hommes y sont de moyenne taille. Elles sont assez belles de visage, & adonnées à la lubricité comme les autres femmes des Indes, mais non pas tant toutesfois, comme en d'autres lieux.

Au reste quand ils voyent quelque estranger au port où sont les Malabares corsaires, & qu'il est en volonté d'aller à la guerre avec eux, ils le nourrissent & entretiennent tout l'hyver, tant luy que sa femme; car ils se marient aussi-tost qu'ils se tiennent en un lieu. Ils s'assurent de bonne heure des soldats & de Moucois, avec bons gages qu'ils leurs avancent pour les obliger & engager. Quand ils sont prests d'aller combattre, ils prennent du bettel, & se jurent fidelité sur cela. Après avoir fait quelque prise, avant que d'aborder en terre, ils fouillent tout le monde, & par tout le vaisseau. Le Capitaine & les principaux font leur main, puis rapportent selon leur conscience à celuy à qui est la galiote & pados. C'est chose incroyable de la fatigue que ces gens prennent sur mer, & comme ils endurent la faim & la soif. Ils ont force canon; mais d'argent & autres richesses, ils ne portent jamais la valeur de cinq sols avec eux, mais laissent tout à terre; car aussi-tost qu'ils ont fait une prise, ils la vont décharger, puis retournent aussi tost, s'il y a apparence de faire quelque autre butin, sinon ils s'arrestent-là pour cette année.

Après avoir sejouré à Cananor, nous reprîmes nostre route

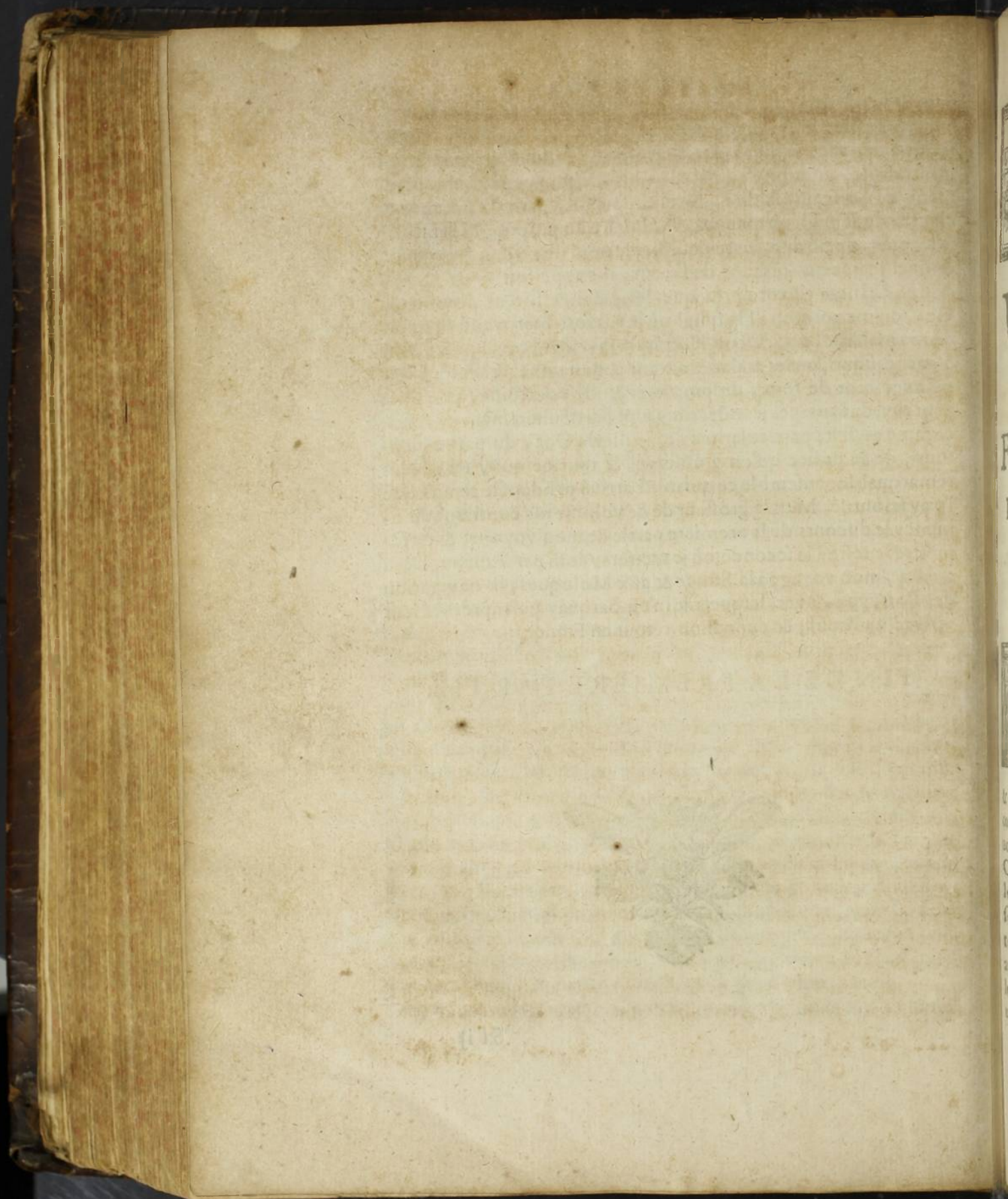


vers Goa, où nous arrivâmes au mois de Juin ensuivant. J'estois lors fort malade de ma blessure, & des incommoditez que je souffris dans le vaisseau par l'inhumanité du Capitaine, qui me traitoit, comme j'ay dit, le plus indignement & barbarement qu'on scauroit dire, & eust fait pis, sans l'assistance & charité du Religieux qui me consolait à tout propos, & résistoit à sa rigueur. Je ne dois pas icy oublier le nom de ce bon Religieux, duquel je receus lors tant de faveur, il s'appelloit *Frere Manuel de Christ*. Incontinent après que les galiotes furent abordées à Goa, on me porta en l'Hospital, où je fus fort bien traité & guery de ma maladie; car c'est un Hospital vraiment royal, excellent & magnifique, où les malades aitant pauvres que riches sont servis avec tant de soin, de propreté & de courtoisie, qu'il ne se peut rien davantage; je le décriray plus particulièrement cy-après, comme aussi les particularitez de la ville de Goa, du pais d'alentour, de la police qu'on y observe, & tout ce qui y est de plus remarquable: ensemble ce qui m'est arrivé pendant le temps que j'y ay séjourné. Mais la grosseur de ce volume me contraint de finir icy le discours de la premiere partie de mon voyage, & de remettre le reste à la seconde, où je reciteray aussi par le menu, Dieu aidant, mon voyage à la Sonde & aux Moluques; la navigation des Portugais, avec lesquels je m'embarquay puis après, & leur arrivée au Bresil, & enfin mon retour en France.

## FIN DE LA PREMIERE PARTIE.











# VOYAGE

DE

FRANCOIS PYRARD,

DEPVIS SON ARRIVE'E A GOA

IVSQUES A SON RETOVR EN FRANCE.

*SECONDE PARTIE.*



**L'**ESTIME qu'il n'a pas esté mal à propos de diuiser mon Voyage en deux Parties, & de faire cette separation: estant bien raisonnable qu'après plusieurs années de travail, de peril & de misere, il y ait quelque lieu où le Lecteur attentif; que ie m'asseure aura eu sa part de la fatigue,

& par la longueur & par la diuersité des euénemens, puisse commodement séjourner pour se rafraischir. Et l'on ne pouoit mieux diuiser le discours de ce Voyage qu'en cét endroit. Car encore qu'il en reste la plus grand'partie, non seulement le retour diuersifié de ses hazards & rencontres, mais aussi le seiour de Goa, & le voyage de la Sonde & des Molucques: toutesfois ce qui reste n'est que ieu & passe-temps à vray dire, au prix des aduersitez & infortunes de la premiere Partie. Tellement qu'après vn desespoir de iamaïs reuoir mon pais, l'arrivée à Goa est comme vn rétablissement, d'esperance, & le

II. Partie.

A



commencement d'une meilleure fortune. Joint que de là en avant j'ay toujours conversé parmy des Chrestiens, & non plus comme j'estois auparavant sous la subiection des Infideles, sans exercice de nostre sainte Religion.

## CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée à Goa, Description de l'Hospital de Goa & des Prisons.*

**E**STANT donc arriué à Goa, Ville principale de l'Estat des Portugais aux Indes, où reside le Vice-Roy & l'Archevesque, située sous la hauteur de 16. degrez vers le Pole-Artique: le General de l'armée parent de l'Archevesque (qui lors estoit Vice-Roy, l'autre estant mort à Malaca,) enuoya commander au Capitaine de la Galiote où j'estois, de m'oster les fers des pieds & m'enuoyer vers luy: mais ce Capitaine luy fit responce que j'estois si malade que ie ne me pouuois remuer, & qu'il me falloit plutôt faire porter à l'Hospital du Roy. Mon compagnon estoit aussi malade, à cause d'une vlcere pour une blessure, où la gangrene s'estoit mise à faute d'estre pensé, de sorte qu'il en pensa mourir.

L'Hospital  
de Goa &  
sa magnifi-  
cence.

Nous fusmes donc portez tous deux en cet Hospital, par des Cafres qui sont là comme icy les portefaiz, car ils n'usent point de charettes. Ils nous mirent là sur des sieges à la porte, à l'ombre, & y fûmes bien une heure, à cause que les Officiers de l'Hospital disnoient. Nous ne pouuions bonnement croire que ce fut un Hospital à le voir par dehors, car il nous paroissoit un grand Palais, sinon qu'au dessus estoit escrit l'Hospital du Roy, avec les armes de Castille, & de Portugal, & une Sphere. Enfin l'on nous fit entrer dans un grand Portail où il y a nombre de chaires & sieges, où ils mettent les malades qui y arriuent. Car on ne les touche pas que le Medecin, Chirurgien, ou Apoticaire ne les ait visitez, pour sçauoir s'ils sont Malades, & de quelle maladie, pour les mettre aux lieux destinez à cela. Ainsi nous fusmes visitez avec d'autres qui estoient là, & nous fusmes montez par un haut escalier de pierre; Car tous les malades sont par haut, & on n'en met par bas que quand il y en a trop grand nombre, ce qui arrive lors



que les Caragues viennent de Portugal. Aussi-tost que nous fusmes asseurez de nostre place, le Pere Iesuite Directeur de ce lieu, commanda que l'on nous accommodast promptement, ce qu'on fit, & nous furent apportez deux couchettes: Car aussitost qu'un malade est guery, & sorty de là, l'on oste sa couchette, qu'ils nomment Esquif, avec tout l'attirail. De sorte qu'il n'y a point de lits dressés qu'il n'y ait des malades. Ces couchettes furent promptement dressées. Elles sont faites au tour, couuertes de lacre & de vernis rouge, quelques vnes sont bigarrées, & d'autres dorées, les sangles au fonds sont de coton; & les oreillers remplis de coton, & les matelats & couuertures sont de soye ou de toille de coton, façonnée à toutes sortes de figures & couleurs. Ils appellent cela Gouldrins. Tout le linge est de coton fort fin & blanc. Apres cela vint vn Barbier qui nous rasa tout le poil, puis vn seruiteur avec de l'eau chaude nous lava tout le corps, & nous donna caleçons, chemise blanche, coëffe, & des Pantoufles, mettant aupres de nous vn bocal de terre avec de l'eau pour boire, & vn pot de chambre, avec vne seruiette & vn mouchoir que l'on change de trois en trois iours. Pour le manger on ne nous en donna point à l'heure, car il faut attendre l'ordinaire. Et est à noter que les Superieurs de cét Hospital sont Portugais, & les seruiteurs Canarins de Goa ou Brameny Chrestiens, qui font manger & seruent les malades avec grand soin, estans touiours prests d'eux, sans oser desobeir au malade en ce qui est de raison. Ils sont gagez; & les Officiers Portugais vont visitant d'heure à autre tous les malades, pour voir s'il ne leur manque rien, & s'ils font quelque chose contre leur santé.

Cét Hospital donc est le plus beau, que ie croy qu'il y ait au monde, soit pour la beauté du bastiment, & des appartenances, le tout fort proprement accommodé, soit pour le bel ordre & police qui y est, la netteté qu'on y obserue, le grand soin qu'on y a des malades, l'assistance & consolation de toutes choses qu'on scauroit desirer, tant pour les Medecins, drogues & remedes pour recouurer sa santé, viandes qu'on y baille, que pour la consolation spirituelle qu'on peut auoir à toute heure.

Il est de fort grande estendue, situé sur le bord de la riuere, fondé par les Roys de Portugal de vingt-cinq mil *Perdos*, (qui valent chacun 25. sols piece de nostre monnoye, & là 32. &



deiny, ) sans les dons & presens que les Seigneurs y font. Qui est là vn grand reuenu pour tel effet, veu que les viures y sont à fort bon marché, outre le bon ménage qu'on y apporte: Car les Iesuites qui l'entretiennent enuoyent querir iusqu'en Cambaye & autre part, le fourment & les prouisions qui y sont nécessaires. Il est réglé & gouuerné par les Iesuites, qui y tiennent vn Pere Iesuite pour commander, les autres Officiers sont Portugais, fors pour les seruiteurs & esclaués, qui sont Indiens Chrestiens. Ce Pere Iesuite est superieur sur tous les Officiers qui sont de toutes sortes comme en vn grand Monastere, ayans chacun leur charge; le Portier mesme est des Officiers. Ces Officiers rudoyent fort les malades, & les tançent quand ils voyent qu'ils font ce qui n'est à faire, mais les seruiteurs n'oseroient leur rien dire. Les Esclaués font tout le vil & gros seruice, & vont chaque iour par toutes les chambres des malades avec de grandes cruches, là où ils vuident tous les pots, & balayent & nettoient tout. Il y a des lieux secrets avec de grands bassins de terre pour les necessitez des malades, les Esclaués vuident tout cela, blanchissent, lessiuent, sechent le linge, & autres seruices dans l'enclos de l'Hospital. Il y a des Medecins, des Chirurgiens & Apoticaire, des Barbiers & Saigneurs qui ne font autre chose, & sont tenus de visiter chacun deux fois le iour les malades. L'Apoticaire est des Officiers, & demeure dans l'Hospital, & non pas le Medecin ny le Chirurgien. Les malades y sont quelquesfois en si grand nombre, que du temps que i'y estois, il y en auoit iusques à quinze cens, tous Soldats Portugais, car on n'y reçoit iamais les Indiens, mais ont vn Hospital à part, dedans lequel on n'y reçoit aussi que les Indiens. Il y a encores vn autre Hospital pour les femmes, auquel n'y entre que des femmes.

Eau de Ban  
guenin.

Toute l'eau qui se boit là dedans vient de *Banguenin*. Deux fois le iour les seruiteurs portent de grandes cruches d'eau dont ils r'emplissent les pots des malades, qui en boient tant qu'ils veulent. Chaque malade a sa petite table près de luy, pour mettre toutes ses commoditez.

Les Medecins, Apoticaire & Chirurgiens visitent deux fois le iour les malades, à 8. heures du matin, & à 4. du soir, & quand ils entrent, on sonne vne cloche pour aduertir chacun, comme aussi l'on fait à l'heure du repas. Les Maistres Chirur-



giens & Saigneurs sont assistez de plusieurs autres pour appliquer les onguents & medicaments. Quand ils visitent ces malades il y a des seruiteurs de l'Hospital qui portent de grands brasiers de feu, où ils iettent force encens, & autres odeurs aromatiques.

Il y a des Nouices Iesuites qui vont quester & ramasser le vieil linge par la ville pour en fournir l'Hospital, car le neuf n'y seroit pas propre. Les seruiteurs vont avec de grands panniens pleins de charpie, & de linge tout préparé, apres les Chirurgiens.

Les Peres Iesuites ont pris cét Hospital à charge dont ils s'acquittent fort dignement, & si c'estoient d'autres, à peine pourroient-ils fournir, quand ils auroient deux fois autant de reueu qu'il y en a. En cét Hospital, il y a des chambres destinées pour chacune maladie, & aucun n'oseroit entrer au dedans de l'Hospital qu'il ne soit fouillé, pour sçauoir si l'on porteroit au malade quelque chose, soit à boire ou à manger, contraire à sa santé. On n'y porte aussi point d'armes, mais il les faut laisser à la porte.

L'on n'entre en cét Hospital pour visiter ses amis, que depuis 8. heures du matin iusques à 11. Et apres disner, depuis trois iusques à six. Il est permis de manger avec eux; & quand les seruiteurs voyent qu'un amy les vient visiter, ils apportent quelque chose de plus que l'ordinaire du malade. Ils donnent du pain tant que l'on en demande. Les pains y sont petits; & l'on en porte quelquefois trois ou quatre à un malade, & le plus souuent ils n'en peuuent manger un. Ce qui seroit perdu si les pains estoient plus grands. Car un pain commencé à manger ne se presente iamais deux fois. Le pain est fort delicat, & se fait par des Boulangers de la ville qui entreprennent d'en fournir. Il ne se parle point de vin là dedans. L'on ne donne iamais moins d'un poulet entier, rosty ou bouilly, ou vne demy poule, car il n'y a point de chapons. Et si le malade en a besoin de plus, on luy en donne. Les malades y sont assistez & traitez avec toute la propriété & delicatesse qu'on sçauoit dire. On leur change de trois iours en trois iours de toute sorte de linge blanc, fait de coton fort fin.

Au matin à 7. heures, l'on baille aux malades, de la passe avec du pain blanc de fourment, & duris, qui est apporté de



Cambaye & Surate. Ils boient de l'eau, & n'oseroient boire de vin. Sur les dix heures l'on apporte le dîner, conforme à l'ordonnance du Medecin, le plus souvent ce sont poulets bouillis ou rostis, avec des confitures au dessert. A cinq heures l'on leur porte le souper. On leur donne des potages excellens faits de diuerses sortes de chaires cuites avec des Boues, qui est vn fruit rafraischissant & gros comme nos Concombres. Ces viandes de chair de mouton, poules & poulets, sont bien assaisonnées avec du ris. Ils mangent de la chair tous les iours, sinon ceux qui desirent manger des œufs, & du poisson les iours maigres. Car on leur donne ce qu'ils demandent, si ce n'est que le Medecin l'ait defendu. Quand le Medecin va faire sa visite, il y a nombre d'escriuains qui le suivent. Premièrement l'Apoticaire prend le nom de ceux à qui on doit donner quelque chose de son métier, puis ce qu'il luy doit donner. Autant en font le Chirurgien, Barbier, Escrivain de cuisine, qui s'en va tous les iours voir les malades, écrit leurs noms & ce qu'ils desirent manger; ce qu'on leur apporte, & ne se treuve faute d'un seul qui n'aye son ordinaire à l'heure accoustumée.

Tous les plats & assietes sont de Pourcelaine de la Chine. Apres le dîner les Officiers Portugais demandent tout haut par la chambre, si tout le monde a eu son ordinaire; & en font autant apres le souper. Tous les malades sont logez à part, chacun selon son mal, & toutes les vstencilles, mesmes ont chacune leur chambre à part. Toutes les couchettes sont en vn grand lieu, avec leurs sangles roulées; En vn autre tous les oreilliers, en vn autre tous les matelats, couuertures, & linges, chemises, & autres linges pour l'usage de l'Hospital. Ils ont force calsons, sans quoy ne couchent iamais tous les Portugais des Indes, & leur vont iusques aux pieds, à cause que toutes leurs chemises sont fort courtes, & ne leur vont que iusques à my cuisse. Ainsi y a-t'il les lieux à part pour les pantoufles, vases & pots de diuers usages. Quant aux chemises & calsons, chapeaux, souliers, chausses, roupilles, & casques, qu'ils donnent à ceux qui sont gueris, tout est à part aussi; De chacune de toutes ces choses, il y en a si grand nombre qu'il seroit impossible de les arrenger, si elles n'estoient ainsi à part. De mesme pour les viures & prouisions, & chaque chambre a



son homme qui en a la clef, & en tient compte par écrit, dont il donne memoire au principal escriuain qui tient registre de tout, mesmes des malades, leur nom, & le iour qu'ils entrent & sortent. Il y a vn Thresorier pour l'argent, & tout cela rend compte au Pere Iesuite; qui ne rend compte à personne.

L'Escriuain tient compte de tout l'or & l'argent, habits, hardes & autres choses des malades, qu'il enregistre en presence du Pere, & des autres Officiers; & se fait des paquets de cela avec vn billet; ce qui se met en chambres à part. On leur blanchit leur linge sale. Les malades qui ont moyen donnent quelque chose aux seruiteurs si bon leur semble: & l'on leur rend tout par compte quand ils s'en vont. Car on ne se sert iamais de tout cela à l'Hospital; & si ce malade meurt, tout est porté à la Misericorde. Si le defunct a fait testament, eux en sont les executeurs: s'il n'y a testament, ils gardent ce qui est à eux, & attendant qu'on ait nouuelles des heritiers en donnent vne partie à la Misericorde, qui dispose des hardes & habits, qu'elle redonne à d'autres pauvres. Deux fois le iour on les nettoye, comme aussi tout l'Hospital. Il y a deux Iesuites qui ne font autre chose que d'aller confesser, & consoler les malades, & leur administrer les Sacrements; & donnent des Chapelets à prier Dieu. La Messe y est celebrée chacun iour; bref l'on y est assisté de tout ce qui est necessaire.

Les Malades sont couchez chacun dans vn grand lit à part, à deux pieds l'un de l'autre, sur diuers matelats de coton & de tafetas, mis l'un dessus l'autre, dans des couchettes basses, peintes de toutes couleurs.

Les maladies du pays les plus communes sont fievres chaudes, <sup>Maladies du pays.</sup> dissenteries, outre les maladies veneriennes qui y sont fort ordinaires, seulement où sont les Portugais, & non autre part en l'Inde. Si les malades meurent, & qu'ils ayent eu quelques moyens qu'ils eussent mis entre les mains du Pere Iesuite, & mesmes leurs habillemens, ils sont mis entre les mains des Officiers de la Misericorde, laquelle est obligée d'enterrer les corps honorablement, quoy que le defunt n'eust eu ou laissé des moyens pour ce faire.

Si aussi le malade recouuroit sa santé, comme i'ay fait (graces à Dieu) le Pere Iesuite donne vn habit complet à chacun sortant de cet Hospital, s'il en a besoin, & vn *perdo*, qui vaut 32.



folz & demy : Et encor qu'on soit fort riche , toutesfois il n'y a aucun qui ne soit bien aise de s'y faire porter , pour y estre mieux traité qu'en sa maison ; comme on y est.

Tous les ans il sort plus de 1500. corps morts de cet Hospital , & y entrent nombre infiny de malades chaque année. Et à l'arriuee des Vaisseaux de Portugal ils s'y en trouue quelques-fois plus de 3000. le moins est de 3. & 4. cens. Il n'y a que les Portugais & vieux Chrestiens qui y peuuent entrer pour s'y faire traiter. Il est vray les Iuifs d'entr'eux passent pour Portugais , encore qu'ils soient nouveaux Chrestiens. Tous ceux qui sont avec les Portugais , venus de deça , qu'ils appellent *Homo Branco* , c'est a dire hommes-blancs , vieux Chrestiens , y sont les biens venus. Les femmes n'y entrent nullement , ny saines ny malades. Tous gens de famille , hommes , femmes & enfans n'y sont point receus , ny les seruiteurs Portugais ; Il y a d'autres bien-faits pour eux , s'ils sont pauvres. Il n'y a que ceux qui sont *soldades* , qui veut dire n'estre point marié. Enfin tous non mariez , ny de famille , ny seruiteurs , n'y sont receus , & il y entre souuent des personnes de bonne maison , cela ne leur estant point à des-honneur. Car c'est pour les soldats de fortune que ces Hospitaux ont esté etablis dans les villes des Indes. Quelquesfois ils sont visitez par l'Archeuesque , le Vice-Roy & les Seigneurs ; & y donnent de grandes sommes d'argent. Et il n'y a personne qui ne prenne plaisir à voir vn si beau lieu , où toutes les chambres sont nettes & blanches comme papier ; Les Galeries bien peintes d'Histoires de la sainte Escriture.

Il y a deux Eglises les mieux parées & enrichies qu'il est possible de voir. Leur plus grande feste est la S. Martin , iour de la Dedicace de leur Eglise. Car ce fut ce mesme iour que le Boulevard où ils ont fait bâtir ceste Eglise , fut pris sur les Idolatres par les Portugais. Ce iour là ils font à Goa vne Procession generale. Tous les Portugais & *Mais* qui ont quelque mal secret ou non , s'ils desirent s'aller faire penser & traiter sur iour en ce lieu là , quand les Chirurgiens y sont , il leur est permis , sans qu'il leur en couste rien. Si tost qu'un homme se porte bien , ils le congedient. Toutesfois si on auoit desir d'y demeurer d'auantage , il est aisé , en disant seulement qu'on se trouue encor mal. Aux maladies de fieures continuës ils y remedient promptement , par la seignée dont ils vsent sans cesse , tant qu'ils sentent



sentent tant soit peu de fièvre. Les Indiens Idolatres n'vsent point de la saignée. Quant à la verole, cela n'y est point note d'infamie, & n'est pas deshonneste de l'auoir eu plusieurs fois, mesmes ils en font vertu; Ils la guerissent sans suer, avec du bois d'Eschine. Ceste maladie n'est qu'entre les Chrestiens, & la desirent plustost que la fièvre ou la dissenterie. Il regne en-treux vne autre maladie qui vient à l'improuitte, ils la nomment *Mordefin*, & vient avec grande douleur de teste, & vomissement, & crient fort, & le plus souuent en meurent. Ils sont fort sujets aux empoisonnemens & enforecellemens, dont ils meurent de langueur. Quand les *Caragues* de Portugal arriuent, le plus grand nombre de maladies est du Scurbut, & des vlceres aux pieds & aux jambes. Quand vn apais medecin, ou est foible, il y a des seruiteurs qui ont soin de le garder, leuer & porter. Ce sont Indiens Chrestiens fort propres, & nets, & fort doux & gracieux: Car si aucun estoit rude aux malades, il seroit chassé aussi tost. La Medecine s'y exerce comme en Espagne: Et c'est vn grand honneur d'estre Medecin de cet Hospital, qui ordinairement est celuy du Vice-Roy, amené de Portugal. Le Pere Iesuite qui a la Surintendance, y demeure tant qu'il plaist à la Compagnie, & qu'ils l'en iugent capable, deux & trois ans, plus ou moins. Les Peres Iesuites y enuoyent & rechantent souuent des Peres Spirituels; car le Pere Superieur de l'Hospital est pour l'administration temporelle & spirituelle tout ensemble, & commande à tous.

Quant au bastiment de ce lieu il est tres-grand & ample, force Galeries, Portiques, Iardins à belles allées, où les malades qui commencent à se guerir vont prendre l'air: Car on les change de lieu si tost qu'ils commencent à se bien porter, & on les met avec d'autres qui ne sont pas plus malades qu'eux.

Par tout cét Hospital il y a de nuiet des lampes, avec des lanternes, & des chandelles; mais ils vsent plus de lampes à cause que les chandelles sont de cire. Les lanternes sont faites d'escail'e d'huistres, comme sont toutes les vitres des Eglises & maisons de Goa. Au milieu de cét Hospital il y a vne belle grande court pauée, & dans icelle vn grand puits où les malades se vont baigner quelquefois. Pour le regard des Portugais ou *Metifs* de famille qui sont malades, & ont nécessité, ils sont traittez en leur maison par la Misericorde. Il y a d'au-



tres Hospitaux pour les pauvres de la ville qui ne sont que pour les Indiens Chrestiens. La ville a deux Hospitaux, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes; mais ils ne sont qu'un, estans seulement separez pour la difference du sexe.

Les Portugais ou Metifs pauvres ne vont jamais mandier, mais ils enuoyent des Placets à gens riches; & les femmes se font porter dans un palanquin au logis du Vice-Roy, de l'Archeuesque, des grands Seigneurs, & font presenter leurs Requestes & Placets. Bref, il seroit impossible de dire toutes les autres particularitez de là dedans, & le bel ordre & la police qui se garde en cét admirable Hospital. Que si quelqu'un mesme a coûtume de se purger & saigner tous les ans, encor qu'il ne soit pas malade, s'il va là dedans il y sera receu pour le temps de sa Purgation.

Pour reuenir donc à mon Compagnon & à moy, apres que nous eusmes esté portez & receus en cét Hospital, le iour suivant, le General de la Flotte qui nous auoit amenez, y enuoya encor nostre autre Compagnon, bien qu'il ne fût malade que de fatigue; iugeant qu'il n'estoit pas à propos de le mettre prisonnier seul. Nous fûmes tous trois donnez en garde au Pere Iesuite, avec defence de ne nous point laisser sortir sans en aduertir premierement le General, qu'ils appellent *Capitan Mayor*. Ce Pere ne nous osa pas dire que nous fussions prisonniers entre ses mains, de peur de nous attrister, & nous consolait en tout ce qu'il pouuoit, nous faisant le mesme traitement qu'aux plus grands Portugais; bien qu'il soit mal-aisé de faire mieux aux uns qu'aux autres, estans tous si bien, & sans preference, tant pour les viures, que pour les medicamens, & autres traitemens, chacun y estant seruy en son rang, & selon qu'il est écrit, sans difference de grandeur ou petitesse. Comme nous nous vismès si bien traitez, nous croyions desja estre en liberté: De sorte qu'au bout de 20. jours, que ie commençay à me mieux porter, j'en auerty le Pere, luy disant que graces à Dieu, ie me portois bien, & que ie desirois de sortir, avec l'un de mes Compagnons. Mais le Pere nous demanda quelle haste nous auions, & que nous attendissions que nostre Compagnon fût guery: Ce qui eût esté bien long, car il fut plus de trois mois auant que d'estre remis: Mais nous n'entendions pas la cause pourquoy il nous disoit cela; car il vouloit aduertir premierement



ceux qui nous auoient mis entre ses mains; outre qu'il sçauoit bien qu'au sortir de là nous ne serions pas si bien traitez: De sorte qu'il reculoit toûiours à nous faire sortir, bien que nous l'en pressassions, pour le desir que nous auions de voir cette belle ville dont on nous auoit fait si grand estat. Luy cependant en ayant aduertie le General, au bout de 5 ou 6. iours, vindrent deux *Merignes* avec leurs *Pions*, & le Pere Iesuite vint à nous, & nous dit: Mes amis (*Irmanos*) leuez-vous, puis que vous avez si grande enuie de vous en aller, il vous est permis, suiuez-moy: Dequoy nous fort ioyeux le suiuismes, & nous donna à chacun de nous deux (car l'autre estoit encores fort mal) chausses, pourpoint, roupilles, soulliers, chapeau; deux chemises, deux calsons tout neufs, (ils n'vsent point de bas de chausses, à cause du haut de chausses qui va iusques sur les pieds) avec vne piece d'argent qui est vn *pardo*, qui vaut là 30. sols & demy, qui sont 25. sols de France; Puis nous fit deieuner, encor que ne voulussions pas, pour la haste que nous auions de partir. Apres nous ayant donné sa benediction, nous prîmes congé de luy, le remerciant du bien qu'il nous auoit fait. Ie reconnu à peu près que ce Pere auoit pitié de nous, car il nous consolait tant qu'il pouuoit. Mais en descendant le grand escalier, nous rencontraimes les deux Sergens avec leurs records, avec leurs halebardes & pertuisanes, qui nous saisirent aussitost, & nous emmenerent fort rudement. Quand on mene vn prisonnier le Sergent va deuant avec la *varre* ou baguette, & les Pions marchent apres le prisonnier, lié avec des cordes qu'ils tiennent par les deux bouts. Ie vous laisse à penser nostre estonnement apres vne si courte ioye, de nous voir entre les mains de ces Diabes de Cafres, plus noirs que charbon. Voila comme ie sorty de cet Hospital, où ie fus encore vne autre fois enuiron quinze iours malade; & y ay esté plusieurs autres fois pour visiter mon Compagnon, & d'autres de mes amis; C'est pourquoy i'ay voulu particulariser ce que i'y ay veu & appris, estimant qu'il n'y en ait point vn tel en tout le reste du monde. Par toutes les autres villes des Portugais, il y en a de mesme à proportion, & si ce n'estoit cela, ce seroit la plus grande pitié du monde de ces pauures Portugais, veu le grand nombre qu'ils sont en ce pays-là, leur peu de moyens, & les grandes maladies & infirmités à quoy ils sont suiets.

Prison de  
l'Auteur  
à Goa.



Salle pri-  
sons.

Prison de  
Goa.

Nous fûmes donc ainsi menez en la Prison, qu'ils appellent la *Salle*, & non sans cause, car c'est le lieu le plus ord & sale qui soit au monde, comme ie croy. Il y a 4. prisons generales à Goa, sans d'autres particulieres; La 1. celle de la sainte Inquisition. La 2. celle de l'Archeuesque près son logis. La 3. le *Tronquo* qui est au Palais du Vice-Roy, la plus grande & principale de toutes, & est vn grand corps de logis où il y a prisonniers de toutes sortes, celle où nous fûmes menez n'est que pour ayder à celle-là. En l'autre on y tient tous les mois vne fois audience generale, où le Vice Roy assiste le plus souuent. C'est comme icy la Conciergerie. Ces prisons de Goa ne sont pas si cruelles que celles de Cochin. L'Inquisition & la Iustice de l'Eglise sont deux. L'Archeuesque en a l'vne, & a pouuoir sur tout le Clergé. Les Iesuites & luy sont en procès il y a long-temps en Cour de Rome, eux ne voulans sur eux autre Supérieur que le Pape & leur General. Les Iuges & Officiers de l'Inquisition sont Iuges particuliers. Toutes-fois l'Archeuesque ne laisse pas d'y auoir beaucoup de pouuoir, mais il n'y prend point de connoissance; Car ils tiennent leur charge du Roy, mais si l'on faisoit chose mal à propos, c'est luy qui y a égard.

La Prison donc où nous fûmes conduits est dans la ville, proche de la riuere, & s'appelle la prison du *Viador de Fazienda*, qui a son logis hors la ville près la riuere. Le *Merigne* nous chargea sur son papier de la part de *L'oydor* Criminel. Le Geolier & sa femme estoient Metifs. Le Geolier nous ayant demandé qui nous estions, & sceu que nous estions François & Catholiques, il nous aduertit de ne nous attrister point, & qu'il ne nous mettoit en la Salle avec les autres. Cette Salle est vn lieu où tous les esclaves galeriens, & autre sorte de vil peuple sont pêle-mêle en grande infection, quelquesfois 2. & 3 cens & plus. On n'y met point de criminels, si ce n'étoit pour les mener au *Tronquo*. Il est au choix du Geolier, que l'on appelle *Merigne* de mettre tout le monde indifferemment dans cette Salle; & les gens de qualité donnent de l'argent pour estre mis en d'autres lieux particuliers qui sont deux; l'vn pour les Gentils & Mahometans, & l'autre pour les Chrestiens: le Geolier n'en gratifie guere sans argent, si ce n'est des étrangers, comme nous qui en receuions beaucoup de courtoisie, & de liberté, n'estoit que l'on nous mettoit à



coucher avec force esclaves & galeriens prisonniers, qui auoient les fers aux pieds. Il y auoit lampes allumées, & à l'un des bouts estoit le logis du Merigne ou Sergent, & à l'autre vers la porte de dehors estoit son fils avec ses seruiteurs & esclaves faisans le guet, à cause que la prison n'est pas forte; & il y auoit deux cloches à ces deux bouts pour sçauoir s'ils dormoient: Car quand le pere sonnoit sa cloche, le fils luy respondoit autant de coups. De tous ces forçats on fait deux escouades à rechange pour veiller & se garder eux-mesmes, & toute la nuit ne font autre chose que crier & respondre, de deux en deux. Le premier crie tant haut qu'il peut *vigia*, *vigia*, c. *veille*, *veille*: Ceux qui sont du guet pour l'heure, qui sont dix au plus, luy respondent l'un apres l'autre. Et s'ils tardoient vn peu, les esclaves de la prison les viendroient battre aussi-tost. De sorte que c'est le plus grand tintamarre du monde toute la nuit; ce qui empesche (avec la grande chaleur) de reposer tant soit peu. Sur les neuf heures ils chantent vne heure durant à haute voix en Portugais, tout leur seruice & prieres. La femme & les filles du Geolier nous traitoient assez doucement, & nous apportoitent à boire & à manger sans qu'il en sceût rien. Ils sont assisteés des aumosnes de quelques gens de bien; & les Officiers ou Confres de la Misericorde, qu'ils appellent *Irmanos*, vont visiter vne fois le mois tous les prisonniers, & les pauures qui sont sur le papier: Comme aussi les femmes veuves & orphelins sont nourris aux despens de cette Confrerie. Aux vieux Chrestiens ils donnent beaucoup, & aux nouueaux ou Indiens peu. Le Pere des Chrestiens, qui est vn Pere Iesuite, vient aussi, qui donne aux prisonniers: mais cela n'arriue pas tous les iours. L'ordonnance du Roy de Portugal est de nourrir tous les prisonniers de guerre & estrangers; mais les officiers desrobent l'argent destiné à cela. Ils donnent six *perdos* par mois à chacun, comme ils font de gages aux soldats, ce qui reuiet à enuiron 9. liures 15. s. de nostre monnoye, & cela est pour faire meilleure chere qu'icy avec dix escus. Nous fismes presenter nostre requeste pour auoir ce que le Roy nous deuoit donner. Ce fut par le moyen du Merigne de la Salle, qui la presenta au *Viador de Fazenda*, qui la respondit: mais cela est si long que rien plus, pour le grand nombre d'officiers par les mains desquels il faut passer. De sorte que nous ne pusmes auoir nostre argent que six iours auant que



sortir : & de peur qu'on ne nous prist cet argent, nous le donnâmes à garder à la femme du Geolier, faïsans prix avec elle à chacun vne *tangue* par iour, pour nous nourrir mon compaignon & moy : cette *tangue* vaut là huit sols, & icy cinq. Elle nous traitoit fort bien pour cela : Mais le mal-heur voulut, qu'estans dans cinq ou six iours apres mis en liberté, comme nous luy demandâmes le reste de nostre argent, elle nous dît que nous l'allâssions boire & manger là dedans si nous voulions : mais le *Viador de Fasienda*, sur vne simple plainte que nous luy en fîmes, nous le fit tout rendre, bien que nous en perdîmes vne assez bonne partie au compte. Mais il se trouua là vn Capitaine Castillan, qui est le seul que j'ay veu là, qui eut pitié de nous, & du tort que l'on nous faisoit, de sorte qu'il nous dist qu'il nous recompenseroit de cela, & nous donneroit le surplus de nostre argent en son logis. Il nous dist qu'il estoit Espagnol, & non Portugais, & se nommoit *Dom Pedro Rodriguez*. Il s'en retourna en Portugal avec nous depuis. Vn mois apres cela il y eut l'Esclaue d'un avec qui il auoit disputé, qui luy donna par derriere vn grand coup de *bambou* sur la teste, c'estoit vn *Cafre* : mais luy sans s'estonner, ny perdre de temps, tira son poignard, & le tua, & gagna aussi-tost l'Eglise. Il eut sa grace au bout de deux heures. Mais d'autant que les Espagnols ne sont pas trop bien venus là, il fut contraint de s'en reuenir en Espagne.

Peu de  
Castillans  
à Goa.

La façon de nostre sortie de cette prison fut telle : C'est qu'ayans demeuré enuiron vn mois, il y eut ce Pere des Chrestiens, Iesuite, appellé *Gaspard Alemand*, qui vint en la prison. C'est luy qui a la charge de la part de la Compagnie des Iesuites, de solliciter la déliurance & liberté des prisonniers Chrestiens ; & à cette fin est tenu de visiter souuent les prisonniers, pour sçauoir s'il y en a de Chrestiens, ou quelques-vns qui se veulent faire Chrestiens, & de solliciter à toute heure le Vice-Roy, ou ceux de la Iustice, ou les parties, pour les faire déliurer. Estant arriué en la prison, & m'ayant enquis, & recognu que i'estois Chrestien & François, il me dist que ie prisse patience, & que ie serois bientôt mis en liberté, m'aduertissant qu'il y auoit vn Pere Iesuite François, de la ville de Roüen, appellé *Estienne de la Croix*, qui estoit au College de *Saint Paul de Goa*, auquel ie rescriuy, & le lendemain il me vint trouuer. Et ioyeux de me voir, me consolâ, & m'assista de quelque argent, & me dist qu'ils employeroit



comme si i'estois son propre frere, vers son Superieur, pour parler au Vice-Roy pour ma liberté.

Ce Pere presenta sa requeste au Vice-Roy, à l'entherinement de laquelle il ne voulut point consentir: & du commencement il vsoit de grandes menaces, disant qu'il me falloir faire mourir; que i'estois allé en ce pais-là contre l'ordonnance de son Roy, & la paix faite entre les Rois de France & d'Espagne, qu'il ne me pouuoit mettre en liberté; mais qu'il me renuoyeroit prisonnier au Roy d'Espagne, pour en faire à sa volonté. Enfin ce bon Pere Iesuite François vsa tant d'importunité par l'espace d'un mois, que ie fus mis en liberté; & cependant il ne cessoit de me venir visiter tous les iours, & m'assistoit de tout ce que i'auois besoin.

Quand nous fusmes hors de prison, nous allions boire & manger avec les soldats ça & là dans les logis des Seigneurs, tellement qu'il ne nous coustoit rien à viure; car nous estions enrollez avec les soldats. Je demeuray donc en *Goa* avec les Portugais l'espace de deux ans, receuant la paye de soldat, & allant deça & delà en leurs expeditions, tant du long de la coste du Nord iusques à *Diu* & *Cambaye*, où i'ay esté & seiourné, que iusques au Cap *Commorin*, & mesme en l'Isle de *Ceylan*.

Mais auant que de venir à la description de *Goa*, ie diray encor quelque chose de ses prisons. C'est que toutes les autres respondent au *Tronco*, qui est la grande. Aussi, comme nous estions encor en prison, furent amenez des prisonniers Arabes, tous braues, & bien en ordre, & gens de bonne façon, tous Esclaues du Roy de Portugal. Mais il arriua que le Capitaine qui les auoit pris, en venant de *Lisbone* à *Goa* dans vn Galion, ayant fait rencontre d'eux qui alloient à *Sumatra* dans vn nauire fort riche d'or & d'autres marchandises; & les ayant pris, il fut si mal-auiisé, qu'au lieu des Arabes il mit des Portugais en leur vaisseau, pensant qu'il le suiuiſt à *Goa*. Mais ces Arabes se reuolterent contre les Portugais, & emmenerent le Nauire avec les Portugais prisonniers: de sorte qu'ils rescriuirent à *Goa*, pour r'auoir les Arabes en eschange d'eux; comme il fut fait. Cela montre que quand on fait vne prise, il y faut mettre des gens de valeur & de iugement pour la conduire.

Tronco  
p. l'on.

Preneurs  
pris.



## CHAPITRE II.

*Description de l'Isle de Goa, & de ses premiers Habitans & Seigneurs.*

Isle de Goa  
& sa description.

GOA est vne Isle qui dependoit anciennement du Royaume de *Dealcan* ou *Dacan*, & est d'environ huit lieues de tour, en laquelle il y a sept forteresses qui gardent le passage; Elle est environnée d'une Riviere qui vient dudit Royaume de *Dealcan*, & va tomber dans la mer à deux lieues de la ville, dont elle passe au pied. A l'emboucheure de cette Riviere il y a deux forteresses, l'une d'un costé, & l'autre de l'autre, pour empêcher les Nauires ennemis d'entrer. A vne lieue au dedans de cette Riviere, il y a le Fort & passage de *Pangin*, qui est dans ladite Isle; & dans iceluy il y a vn Capitaine & Gouverneur de la part du Vice-Roy, qui commande là absolument; & il faut que tous les Nauires & Vaisseaux quels qu'ils soient, viennent parler, & prendre son passeport, tant pour l'entrée que pour la sortie; Il fait visiter le Vaisseau, & payer vn certain droit: Bref, il est impossible de passer, soit de nuit, soit de iour, sans sa connoissance, à cause que le passage est fort estroit, & proche de la Forteresse, où il y a bonne garde. En cette Isle les Portugais ont basti vne fort belle ville du nom de l'Isle, nommée Goa, qui a environ vne lieue & demie de tour, sans y comprendre les faubourgs: Elle contient force forteresses, Eglises & maisons bâties à la mode de l'Europe, de fort belle pierre, & couvertes de tuilles.

Il y a environ cent dix ans que les Portugais se sont rendus maistres de cette Isle de Goa, & me suis souuent estonné comment en si peu d'années les Portugais y ont sceu faire tant de superbes bastimens, en Eglises, Monasteres, Palais, Forteresses, & autres edifices bastis à la façon de l'Europe; comme aussi du bel ordre, règlement, & police qu'ils ont establis, & de la puissance qu'ils y ont acquis, tout y estant aussi-bien gardé & observé qu'à Lisbonne mesme. Cette ville est la Metropolitaine de tout l'Estat des Portugais dans les Indes, ce qui luy apporte tant de puissance, richesses & célébrité; aussi que le Vice-Roy y fait sa résidence, & y est honoré avec Cour comme le Roy mesme; puis l'Archeuesque pour le Spirituel, la Cour de Parlement,



lement, & l'Inquisition: Et outre l'Archeuesque il y a encore vn Euesque particulier, de sorte que c'est le ressort de toute la Religion & Iustice des Indes, & tous les ordres de Religion y ont leurs Superieurs. Tous les embarquemens tant de guerre que trafic & commerce pour le Roy d'Espagne s'y font. Pour le Spirituel il y a quatre Euesques & vn Archeuesque és Indes. L'Euesque de Goa va iusques en *Mozambique*. Celuy de *Cochin* vers le Nort iusques pres de *Barcelor* & *Malaca*. Celuy de *Malaca* & celuy de *Macao* en la Chine, qui tous respondent à l'Archeuesque de Goa.

Quant à la multitude de peuple, c'est vne merueille du grand nombre qui y va & vient tous les iours par mer & par terre, pour toutes sortes d'affaires. Tous les Roys des Indes qui ont paix & amitié avec les Portugais, y ont presque tous des Ambassadeurs ordinaires, & souuēt des extraordinaires qui vont & viennent pour entretenir la paix; comme aussi font les Portugais de leur part. Mais pour les Marchands qui continuellement vont & viennent d'Orient, il semble que ce soit tous les iours vne Foire de toutes sortes de marchandises dont il se fait trafic. Car encores qu'il y ait des Roys qui ne soient en paix avec les Portugais, toutefois les marchandises & denrées qui prouiennent de leurs pays ne laissent pas de venir à Goa par le moyen d'autres Marchands amis qui les vont acheter. Et encores quelque inimitié qu'il y ait entr'eux, si est-ce que si les Indiens ennemis vouloient prendre passe-port & assurance, ils y pourroient venir librement: mais ils ont trop d'ambition; & aiment mieux aller ailleurs.

Toute l'Isle de Goa est fort montagneuse & sablonneuse; le terroir en est rouge comme *Bolarmeny*, & s'en fait de fort belle poterie & vases bien delicats & façonnez, comme de terre *sigillée*. Il s'y trouue encor d'une autre terre bien plus fine & delicate, qui est noirâtre, & tirant sur le gris, dont ils font encor force vases, & aussi fins comme verre. L'Isle n'est pas fort fertile, non que le terroir en soit mauuais, mais à cause des montagnes. Car aux fonds & vallées plus humides ils y sement du ris & du mil, qui y vient deux fois l'an. La terre y est tousiours verte, comme toutes les autres Isles & pays qui sont entre les deux Tropiques. Car les arbres & herbes y sont tousiours verdoyantes. Il y a vn grand nombre de *Palmero* ou *orta*, comme vous di-



riez icy de nos vergers pleins d'arbres de *Cocos*, plantez bien pres à pres : mais ils ne viennent qu'és lieux aquatiques & bas. C'est le plus grand reuenu des Portugais de Goa. Ils les font fermer de murailles, avec quelque maison & beau iardin, qu'ils appellent *Orta*, pour s'aller recréer avec leur famille: & font aller l'eau par canaux entre les arbres; & ceux qui n'ont cette commodité ont beaucoup de peine à les arroser souuent par le pied. Ils arrentent cela à des *Canarins* de Goa qui les font valoir, & en tirent leur nourriture. Ce qui vaut beaucoup à Goa à cause du vin qui s'en fait, dont il se fait grand debit; les Portugais en retiennent seulement quelques vns pour leur plaisir, & font de fort belles allées & tonnelles en leurs iardins & vergers, avec fontaines & grottes. L'Isle de soy seroit fort bonne, mais estant fort remplie de hautes montagnes, de grand nombre de peuple, & fort petite, on la trouue infertile. Les habitans aiment mieux travailler & trafiquer par mer & par terre, que de s'amuser à des nourritures de bestiaux, aussi que l'Isle est trop pleine de maisons & habitations. De sorte que l'Isle de Goa donne fort peu de chose du sien, & toutesfois tout y est à fort bon marché.

La Bare ou  
gade à Goa

Cette Isle est faite par la riuere fort belle & large qui l'environne, & qui fait encore d'autres Isles peuplées de gens du pays & de Portugais : La riuere est assez profonde, mais pour les grands Vaisseaux, Caraques & Galions de Portugal quands ils arriuent, ils s'arrestent à l'embouchure qu'ils appellent *la Bare*. Ils sont contrains de demeurer là hors ladite Bare, encore qu'elle ne soit close, puis quand ils sont déchargez, on les amene iusques deuant la ville, d'où il y a plus de deux lieuës. A l'entrée de cette Bare où sont les nauires à l'ancre, soit pour partir, soit pour entrer, il y a, comme j'ay dit deux forteresses que l'on a fait contre les Holandois & autres estrangers, pour les empescher d'entrer, & de mouïller l'ancre en cette riuere, comme ont fait quelquefois les Holandois qui y sont entrez, & y ont bruslé & mis à fonds force vaisseaux qui y estoient, & mesmes tinrent dix ou douze iours la Bare, de sorte qu'il ne pouuoit entrer vn seul bateau à Goa; & eux prenoient en terre de l'eau & des rafraichissemens. Car c'est vn grand malheur pour les Portugais & Indiens, que s'ils arriuent un peu tard és lieux où il y a des riuieres & Bares, ils les trouuent bouchées, comme est cette-cy, celle de *Cochin*, & la pluspart des autres de l'Inde



durant l'hyuer; De sorte qu'il faut qu'ils demeurent alors à la mercy de toutes les iniures du temps, & des ennemis, qui le plus souuent les y viennent prendre: car depuis que la Bare est ainsi fermée & bouchée de sable, vn seul batteau n'y peut entrer ou sortir, & faut qu'il attende: c'est pourquoy auant que partir d'un port, il faut qu'ils iugent ce qu'ils ont à faire, qui est d'hyuerner là où ils sont. Ainsi les Portugais ont basti ces deux forteresses pour garder leur Bare, tenir leurs vaisseaux en seureté, & empescher les ennemis d'approcher, & venir faire de l'eau.

En entrant donc en ceste riuiera à main gauche, est la terre <sup>Terre des</sup> *des Bardez*, qui est aux Portugais, où il y a vne tres-bonne fontaine, dont les Nauires qui en partent se fournissent d'eau: l'endroit est assez bas, & paroist de loin comme du sable blanc. Les Portugais appellent ces endroits *Agoades*. Là est vne de ces forteresses fort bonne, & bien munie de canons. La terre <sup>des</sup> *des Bardez* est haute & montagneuse, & est vis à vis la ville de Goa, laquelle couure tout du costé du Nort, vers lequel est la forteresse. L'autre est sur vn haut qui est vn Cap de ladite Isle, & vne pointe de rocher fort haute & à l'opposite de l'autre. Sur le haut il y a vn beau Monastere de Capucins, appellé *Nuestra Señora de Cabo*: c'est à dire, Nostre Dame du Cap, qui est bien basti, l'Archeuesque y va souuent, & y demeure cinq & six iours pour se recreer. Ces forteresses sont fort necessaires pour garder l'entrée de la riuiera, & cette fontaine Agoada, mais elles ne peuvent toutesfois empescher de mouiller l'ancre à la Bare, ce qui pourroit empescher les Nauires Portugais d'entrer, & les incommoder fort, mais non si aisément toutesfois, qu'auant que lesdites forteresses fussent basties. L'entrée de la riuiera est fort large iusques deuant la ville. Il y a force rangées de gros pieux de bois plantez çà & là en cette riuiera, & y a quelques entrées seulement pour passer és endroits où il y a plus de fonds: Car il y a force basses en toute cette riuiera, à venir de la Bare à la ville; de sorte qu'avec tous ces pieux il est difficile d'entrer & sortir, sinon en passant contre la forteresse de <sup>Pangin</sup> *Pangin*, où l'eau est fort profonde; La forteresse est comme à my-chemin de la Bare & de la ville; de façon qu'elle est fort importante, & le Capitaine qui y est enuoye aussi-tost visiter les vaisseaux pour voir les acquits, & sçauoir quelle marchandise ils portent. Il faut pren-



dre son-acquit, & luy donner certain droit. Tous les autres acquits de Goa ne valent rien sans celuy-là. Et ainsi cela vaut beaucoup au Capitaine & à l'Escriuain. Il y a de fort bons logemens dans cette forteresse, & les Vice-Rois qui viennent de Portugal vont tousiours descendre là, & y demeurent iusques à ce qu'ils fassent leur entrée, & prennent possession. Le Palais y est beau & fort logeable; & le Vice-Roy qui sort, y va demeurer iusques à ce qu'il s'en aille. Car iamais deux Vice-Rois ne demeurent ensemble dans la ville, & aussi-tost que l'ancien a rendu l'Estat au nouveau, il se retire hors la ville, & ne se trouue plus en ceremonie, ny ne se visitent, quoy qu'ils fussent bons amis, tant ils ont d'ambition, si ce n'est par forme de rencontre. Cette demeure de Pangin est l'une des plus belles & plus agreable de toute l'Isle. Quant à la riuere, elle est tres-bonne, & vient, comme j'ay dit, de fort loin des pays du *Dealcán* ou *Dacan*, & est fort poissonneuse. On va plus de trente lieues auant dans le pays par batteaux en remontant: & y a nombre de bonnes Isles peuplées de naturels, tant Chrestiens que Gentils.

Forteresse  
de Goa.

Goa est munie tout autour de l'Isle de sept forteresses mediocrement bonnes; aussi il n'est pas besoin qu'elles soient si fortes, à cause de la riuere qui les garde. Entre ces sept sont comprises ces deux premieres, & l'on n'y comprend pas celle de la ville où est le Vice-Roy, qui est sur le bord de la riuere; ce qui fait huit forteresses en tout, sans celle de *Bardéz* qui garde la fontaine. Elles entourent l'Isle, & il y a des Parroisses & des Eglises. Car apres celle du Vice-Roy, est celle de *Madre de Dios*, c'est à dire Mere de Dieu, ou bien d'*Angin*, où est la Parroisse de *Saint Ioseph*, & vn Monastere de Capucins où il y a vn fort beau iardin, où les Vice-Rois se vont souuent recreer, & le Monastere est du mesme nom du Fort. Les autres sont *S. Bracs*, *S. Iago*, qui est à plus d'une lieue & demie de *Madre de Dios*, & y a vne muraille de l'un à l'autre, à cause qu'en Esté la riuere y est fort basse; & cela empesche ceux de terre ferme d'y passer. Apres est la forteresse de *Saint Iean Baptiste*, puis celle de *Nuestra Señora de Guadalupe*. En toutes y a vne mesme forme & police; & y a prisons pour tenir ceux qu'ils soupçonnent, & en donnent aduis cependant au Capitaine de la ville. Si quelque Esclaue se voulant sauuer est repris, on le met là dedans, & on



le garde iusques à ce qu'il soit demandé par son maistre, qui est tenu de payer la garde & les despens. Ils en vsent ainsi par toutes les autres terres des Portugais. En chacune y a Capitaine, vn Escruiain & des Soldats de garde, avec vne cloche pour signal. Tous ceux qui sortent de l'Isle pour aller en terre ferme en trafic, ou pour les viures & prouisions, qui sont les Indiens & Canarins de Goa, tant hommes que femmes & enfans, il faut qu'ils aillent chez le Capitaine de *Cidada* ou de ville, pour prendre son cachet ou signal. Ils prennent ce cachet trempé dans de l'encre, & leur appliquent dessus les bras qu'ils ont tous nuds; & au passage, ceux qui sont à la porte le voyent, & apres l'effacent & les laissent passer: & en chacun de ces deux lieux il leur couste vne *Bouscrue*. Quand ils r'entrent ils prennent la mesme marque du Capitaine du Fort. Par ce moyen ils sçauent le nombre de gens qui entrent & sortent: car il y a des Escruiains par tout qui en tiennent registre. Cela se fait aussi pour descouurir si ceux qui s'en vont ne sont point accusez de larcin ou de meurtre, ou eschapez de prison, ou n'ont point commis quelque autre faute. On ne fait point de difficulté à laisser entrer du monde, s'entend ceux qui sont naturels de la terre ferme: mais si ce sont Estrangers, ils les arrestent. Pour les Portugais, ils ne les laissent nullement passer en terre ferme, de peur qu'ils n'aillent trouuer les Roys Indiens, n'estoit qu'ils eussent leur famille à Goa. C'est chose admirable de voir le grand monde sur les chemins, qui va & vient comme en Procession. Il n'y a que les Chrestiens qui y portent des armes. Toutes les forteresses sont bien munies de canons. La nuit on ne laisse point de batteaux de l'autre costé de l'eau, mais on amene tout pres des forteresses. Tous les Infidelles, tant habitans qu'autres, ne portent point d'armes, si ce ne sont les gens des Ambassadeurs. Tous ces passages sont de grand reuenu, tant pour les marchandises, que pour la quantité de personnes qui y passent. Les batteliers en payent tribut aux Portugais. Il y a vn Bureau en tous les passages; & elle a encore d'autres passages en des Isles habitées de Chrestiens & Infideles. Par toutes lesdites forteresses & passages y a force habitations, Eglises, Monasteres, Hermitages, & Chappelles.

En toute cette Isle de Goa, comme es pays circonuoisins, & mesme par tout le reste de l'Inde, il y pleut continuellement six mois durant, qui est leur hyuer: mais plus abondamment en-



core à Goa qu'ailleurs. Si bien que tout ce temps-là la ville est fort fangeuse & sale, & l'on se gaste fort les habits, principalement les Mores & Gentils qui son vestus de coton blanc, & leurs habillemens trainent iusques aux talons. Ils sont contrains de faire la Feste Dieu en Feurier ou en Mars, à cause qu'en la saison que nous la celebrons, il y pleut trop. Dedans l'Isle tout contre la ville y a vn fort bel estang qu'ils appellent *la Goada*, ayant plus d'vne lieuë de tour, & est naturel: & sur les bords d'iceluy y a de tres-belles maisons de grands Seigneurs, qui y bastissent pour leur plaisir, avec force iardins, arbres fructiers & Cocos. La terre y est bonne pour les fruiçts, mais és lieux marescageux seulement.

Peuples de  
Goa.

Pour le regard des peuples qui habitent en ceste Isle de Goa, ils sont de deux sortes, ou naturels, ou estrangers; Les naturels sont les *Bramenis*, *Canarins* & *Coulombins*, tous Gentils. Les *Bramenis* par tout sont tousiours les maistres & superieurs entre les Idolatres. Les *Canarins* sont de deux sortes, car ceux qui sont estat de trafic, & de mestiers honnestes, sont en plus grand honneur que les autres qui s'attachent à la pescherie, ou exercent choses mecaniques; comme ceux qui rament, qui tirent la substance des arbres du Cocos, ce qu'ils appellent *Sura*, & s'occupent à autres choses basses. Il y en a encore d'autres inferieurs à tous ceux-là, qui s'addonnent à choses fort viles, lesquels vivent fort pauurement & salement, & comme sauuages. Quant aux estrangers, il y a des habitans proprietaires de l'Isle qui sont les Portugais qui la dominent, & laissent demeurer là les anciens habitans en toute assurance & iouissance, & par ordonnance, ne les peuuent faire esclaves comme les autres peuples, ayans obtenu ce priuilege du Roy. Pour les autres habitans ce sont tous estrangers Indiens, y demeurans avec permission des Portugais, à qui ceux d'entr'eux qui ne sont pas Chrestiens payent tribut pour leur personne. Pour les vieux Chrestiens, outre les Portugais, il y a fort peu de Castillans, mais beaucoup de Venitiens, & autres Italiens qui y sont les bien venus; & il y a aussi quelques Allemans & Flamans, bon nombre d'Armeniens, & quelques Anglois, mais de François point du tout; sinon ce Pere Iesuite dont i'ay parlé, & vn Lorrain, & vn autre Vallon que i'y ay veus. Pour les peuples Indiens non Chrestiens qui y sont en plus grand nom-



bre, ce sont les *Banians de Cambaye*, & *Surate*, & les *Bramenis*. J'ay ouy dire plusieurs fois aux *Bramenis* de Calcut, que l'Isle de Goa estoit à eux, de sorte que pour cela ils sont grand ennemis des Portugais. Aussi ceux d'entr'eux, qui ont de l'honneur & du courage, ne veulent point demeurer où commandent les Portugais, qui les gourmandent & méprisent trop; & pour cette raison la plus-part sont allez demeurer à Calcut, où ils sont en plus grande seureté & liberté. Pour les Mores ou Mahometans, il y en a de tous les endroits de l'Inde, mesme de *Perse*, & d'ailleurs. Il y a aussi bon nombre de *Chinois* & *Japonois*. Mais pour les Portugais, il y a grande difference d'honneur entr'eux; car les plus estimez sont ceux qui sont venus de Portugal, qu'ils nomment Portugais de Portugal: Puis sont ceux nez en Inde de pere & mere Portugais, & les appellent *Castiri*, c'est à dire de leur caste & race, les moindres sont les engendrez de pere ou mere Portugais & Indiens, qu'ils appellent *Metices*, c'est à dire Metifs meslez. Mais ceux qui sont venus d'un Portugais, & d'une Cafre, ou Negre d'Afrique, ils les appellent *Mulastres*, & sont en pareil honneur que les Metifs. *Mulastres* Ces Metices s'estiment, quand leur pere ou mere est de race de Bramenis. Ceux qui sont au Bresil engendrez de deux races differentes, ils les appellent *Mameluques*.

Quant aux esclaves de Goa, il y en a un nombre infiny, & de toutes nations Indiennes, & en font un tres-grand trafic. Ils les enuoyent en Portugal, & partout ailleurs où ils dominent. Ils dérobent les enfans, & les amènent & cachent, tant grands que petits, tant qu'ils peuvent, encore que ce soient d'amis, & qu'il y ait paix, & qu'il leur soit defendu de les rendre esclaves; mais ils ne laissent pas pour cela de les enlever en cachette & de les vendre.

### CHAPITRE III.

*De la Ville de Goa, de ses Places, Ruës, Eglises, Palais, & autres Bastimens.*

**M**AIS ayans parlé de l'Isle de Goa, venons maintenant à la Ville, dont ie diray premierement qu'elle n'est guere forte, & qui seroit Seigneur de l'Isle, le seroit aussi de la Ville

ville de  
Goa.



qui n'a aucune Forteresse qui vaille , mais seulement est forte d'hommes. Car bien qu'elle soit close de murailles , toutes-fois ce sont des petites murailles , comme celles dont on ferme les jardins par deça. Elle est forte seulement du costé de la riuere : Les anciennes murailles de la Ville estoient plus hautes & fortes , & auoient de bonnes portes , qui ne sont plus : Car la Ville ayant esté accreuë de plus de deux tiers , tout cet ancien bastiment est maintenant inutile. Les Portugais ne font estar de la garder du costé de la terre de l'Isle , à cause des bons passages où ils se fient du tout.

Places.

La Ville est donc bastie sur le bord de la riuere du costé du Nort , qui dure demie lieuë de long ; & il y a plusieurs portes , gardées chacunes par vn Portier , qui sont gens estropiez , à qui l'on donne cela pour recompense leur vie durant. Entre la Ville & le bord de la riuere il y a trois grandes Places le long de l'eau , & sont separées & closes de bonnes murailles qui prennent à celles de la Ville , & vont serendre assez auant en la riuere , de sorte que l'on n'y peut entrer & sortir que par les portes , ( où ces Portiers fouillent tout le monde , ) ou bien par eau avec batteaux. La premiere de ces Places quel'on trouue arriuant à la Ville en veüe de la mer du costé de l'Ouëst , est la plus grande & riche , & la nomment *la Riuiera grande* , ( car ils nomment ces Places *Riuieres* ) & il y a deux portes pour entrer en la Ville par cette Place ; Elle est fort bien ordonnée , & a quelques terrasses & rampars , avec du Canon pour deffendre la riuere. Celuy qui commande là est le *Viador de Fasienda* , qui a vn beau logis & fort , où il y a vne porte du costé de la Ville , & vne du costé de la riuere , & luy seul a ce priuilege , fermant ces portes toutes les nuits , de peur , non pas des ennemis , mais des voleurs de la Ville.

Viador.

Ce Viador est Intendant sur toutes les finances , & aussi sur tout ce qui se passe à Goa , tant pour la guerre , & embarque-  
mens , que pour toutes les autres affaires , estant la seconde per-  
sonne apres le Vice-Roy. Contre son logis dans ladite Place ,  
il y a vne belle Eglise dite *Cinq Achaguas* , qui veut dire Cinq  
Playes , bien ornée & enrichie , où il y a deux Prestres seule-  
ment. Dans le Paruis d'icelle il y a vn espace bien fermé de bar-  
reaux , là où tous les iours ce Viador & les autres Officiers du  
Roy se tiennent assis autour d'une table à expedier toutes affai-  
res



res qui se presentent. Car tous les autres Officiers, & principalement ceux qui sont pour le fait des embarquemens, y ont aussi leur demeure: & tous ces logis-là & places sont au Roy, de sorte que ces Officiers y logent tout le temps de leur charge.

C'est en cette riuere ou place, où l'on bat la monnoye, où l'on fond les Canons, & autres ferremens propres pour les embarquemens de guerre ou de negoce. C'est vne merueille du nombre des Artisans qui y trauaillent en toutes sortes de matieres, sans obseruer ny Fêtes, ny Dimanches, disans que c'est pour le seruice de leur Roy; & chacun de ces métiers a vn grand Maistre qu'ils appellent *Mayor* qui est Portugais, & ne fait que commander à ceux de son art, comme Charpentiers, Forgerons, Patrons, Calfaiteurs, Canoniers, Fondeurs & autres, qui sont Indiens, pour la pluspart. Ils sont payez le Dimanche au matin, & ne trauaillent ce iour là qu'apres midy. C'est la plus belle chose du monde, que de voir là le grand nombre de vaisseaux qui y sont, tant au port, qu'en terre. C'est là où sont aussi logez les *Elephans* quand il y en a à Goa; mais lors que i'y estois il n'y en auoit point. Et est à noter que tous les Officiers *Mayors* ont leurs logis & lieux pour retirer & reserrer toutes les matieres, & ustenciles propres à leur métier; & il y a d'autres lieux pour ceux qui trauaillent. Tous ces logis sont voutez de pierre, & bien bastis de peur du feu.

Nombre  
d'Artisans  
à Goa.

Le *Viador* de sa galerie, voit d'vn bout à l'autre tout ce qui se passe, tant en cette place que sur l'eau, & chaque nuit il y a des Mortepayes qui font la garde, & les sentinelles crient, & se répondent les vns aux autres; tout cela de peur que l'on ne mette le feu en leurs Nauires, qui sont en tres-grand nombre, tant de Portugal que de l'Inde. Ces gens sont gagez, soit Indiens ou Chrestiens, & sont appelez *Naicles*. Ils sont bon nombre, & rechargent sur iour: Ils sont pour effectuer les commandemens du *Viador*, faire les messages pour luy, & autres seruices, comme des petits Sergens ou Bedeaux. Tous les artisans sont contez deux fois le iour, & il y a le *Contador* qui les paye, & le *Pontador* qui les pique & conte, tellement qu'à mesure qu'ils sont en defaut, on leur rabat autant de temps. Mais il y a bien de l'abus; Car si le *Contador* & le *Pontador* veulent, ils en content tant qu'il leur plaist. L'argent se paye là en public, si ce ne sont grandes sommes que l'on paye à part. En ce mesme lieu est la

Naicles



prison de la Salle où ie fus mis ; & le *Viador* enuoye là toute sortes de gens qui sont sous sa charge, & qui ont affaire à luy. Ce *Viador* a deux *Merignes* ou Sergens, & vn Escrivain. Tous ces Officiers s'entendent fort bien à voler & dérober le monde. Il a vne petite Galiote, qu'ils appellent *Manchouës*, fort bien couverte, & que le Roy luy entretient pour aller & venir aux Nauires, çà & là sur l'eau, & faut huit ou neuf hommes seulement pour la mener. Le Vice-Roy en a vne aussi, & tous les Officiers, l'Archeuesque mesme & plusieurs autres particuliers en ont aussi. Cela est fort commode, & est en forme de Carosse, sinon qu'elle n'est pas fermée par les costez.

Mais pour reuenir au *Viador*, il n'y a aucun à Goa qui puisse, apres le Vice-Roy, si bien faire ses affaires, & dérober que luy. Car ce qui reste de tous les embarquemens, venans de Portugal & de toutes autres parts, tant en viures qu'ustensilles, & autres choses, tout cela luy demeure, & en fait ce que bon luy semble; Car quand il faut embarquer de nouveau, il faut fournir de tous autres viures, munitions & ustensilles, sur quoy il peut dérober encor dauantage: car pour vn fol de dépence, ils en content deux, & le Vice-Roy & luy s'entendent fort bien. Car le Vice-Roy a beau ordonner des payemens & dons par écrit, le *Viador* n'en paye rien s'il ne voit vne certaine marque en son seing, ou bien qu'il luy enuoye dire de bouche, & le Thresorier tout de mesme. Car pour le payement des deniers, il est besoin que plusieurs y interuiennent, mais pour les frais & mises des embarquemens, & de ce qui en reste, cela est au seul *Viador de Fazenda*.

Aux deux portes de cette place ou riuiera, les portiers & gardes qui n'en bougent, ne laissent sortir ou entrer personne sans les fouiller, de peur qu'ils n'ayent dérobé quelque chose. Et il ne se fait là aucuns embarquemens, si ce n'est pour les affaires du Roy ou desdits Officiers. Ce lieu est fort long & large, mais quatre fois plus long que large. Sa largeur estant de quelque deux cens pas, & tout est remply de grandes richesses appartenant au Roy.

De là allant vers Orient, on vient sortir près l'Hospital Royal dans la ville, & on entre dans vne autre grande place aussi fermée, qui est entre ledit Hospital & la Riuiera; Ce n'est que pour la descente des pescheurs, & de toutes autres sortes de gens qui veulent s'embarquer, ou descendre en terre. Ce lieu



s'appelle *Caye de sancta Catherina*, ou bien *Basar de pesche*, qui veut dire Marché de Poisson, dont la descente & le debit se fait là. Quais.

Ce Quay est fort commode quand la flotte vient de Portugal; car aussi-tost que les malades sont descendus en terre, ils sont proches de la porte de l'Hospital, dont les murailles font la cloiture de la ville de ce costé-là. Toute la marchandise s'y peut aussi descharger, s'on le trouue à propos: car celle de ladite flotte ne doit aucun droict à Goa. C'est là comme le milieu de toute la ville, & il y a des terrasses & des portes, qui ne ferment point que quand ils veulent. Tout le bord de cette riuere, le long de la ville, est remply de vase & de bouë. Mais lors que les Nauires de Portugal arriuent, c'est merueille de voir la foule du monde qui vient sur le Quay, de toutes sortes, tant esclaves qu'autres, Chrestiens, Canarins, Cafres, & autres Gentils, qui sont comme Crocheteurs & Porte-faix, qu'ils appellent *Boye*, Boye. c'est à dire Bœuf, pour porter quelque pesant faix que ce soit. Car ils n'vsent point de charrettes, mais portēt tout sur leurs épaules avec des *bambous*, qui sont des roseaux gros comme la iambe. Ce bois est le plus fort à casser & à rompre que j'aye iamais veu. Pour porter vne botte de vin de Portugal, ils sont quatre avec deux de ces *Bambous*, dont chacun porte vn bout sur son espaulle, & ainsi de toute autre chose. Mais pour les bastimens ils se seruent de *bufles* & bœufs pour porter la pierre & le bois. Ces *Boyes* quand ils sont chargez, vont tousiours chantans des chansons qui sont comme des Cocqs-à l'asne par demandes & réponses, & vont incessamment courans; Toutes les ruës sont pleines de ces gens qui sont à tout faire, soit à porter *sombreros* & *Palanquins*, & autre chose que l'on veut, & on les trouue en certains carrefours. Cette place est donc pour tout le commun.

Mais l'autre *Riuere* ou place qui est en suite est fort bien fermée tout autour, iusques bien auant dans l'eau, & l'appellent *la Ribera dos Galles*; car c'est le lieu où sont les Galeres de Goa, qui sont de la forme de celles d'Espagne & d'Italie, mais il n'y en a que trois ou quatre au plus. Cette place est bien bastie & accommodée de tout ce qui est nécessaire, tant pour les Maistres, Officiers, & armemens desdites Galeres, que pour les forçats qui sont tous là, sinon certain nombre qui est en la prison de la Salle, pour le seruice qu'il y faut faire. Place des Galeres.



cy ne vont point en la mer, sinon en cas de grande necessité. Les portes sont gardées par Portiers, & personne n'y entre qu'il n'y ait affaire. Le lieu est fort beau & spacieux, & le Vice-Roy y descend par vne petite porte de son Palais, pour s'embarquer sans qu'on le voye. La porte de cette Riviere est proche la grande porte de la ville, qui est au dessous du Palais du Vice-Roy. Toutes les marchandises qu'on embarque dans les Carraques & Nauires qui vont en Portugal, il faut que ce soit-là, & le *Viador de Fazienda* y a vne petite maison sur le bord de l'eau, & va & vient ausdits vaisseaux pour voir, tenir compte, & enregistrer tout ce qui s'embarque. On paye trois pour cent en sortant de Goa; mais en s'accordant avec luy, on donne fort peu de chose. Tous ses Quais sont fort bien murez, & la plus grande partie a des degrez de pierre. De là entrant en la ville à main gauche, sont les Magazins & Arsenats de guerre & de bouche, avec de grands logemens bien bastis & fermez. La porte de la ville de cette coste est la plus belle & magnifique, ioignant le Palais du Vice-Roy, & est toute peinte sous le Portrait, de toutes les guerres des Portugais dans les Indes; & sur le haut à l'entrée il y a vne belle Image en bosse de *sancta Catharina*, toute dorée: Car cette Sainte est la Patrone de Goa, à cause que ce fut le iour de sa feste que les Portugais se rendirent maistres de cette Isle.

Sainte Catherine honorée à Goa.

Outre ces places, il y en a d'autres sur la riuiere qui ne sont closes ny gardées comme les precedentes: Car il y en a vne en suite entre la riuiere & le Palais du Vice-Roy, qu'ils nomment *la Fortalesa del Vice-Rey*. Elle a quelques sept cens pas de long, & deux cens de large, fort droite, vnie, & reuétue du costé de la riuiere d'un beau mur, avec degrez de pierre. Elle est fermée d'un costé par les murailles du Palais du Vice-Roy & de la ville, & de l'autre par celles des autres places. Cette place ou Quay, qu'ils nomment *Terrero*, est generalement pour l'abord de tous vaisseaux des Marchands Indiens qui viennent aborder là, tant à cause de *la Fortalesa* du Vice-Roy, qui est tout deuant, que parce que le Vice-Roy peut voir d'une fenestre ou galerie, tout ce qui arriue & s'y passe: cela est tousiours rempli de vaisseaux & de peuple infiny. Il y a vn fort beau bastiment, de la forme de la Place-Royale de Paris, mais non tel en autre chose, & appellent cela *l'Alfandegua*, où se mettent & vendent toutes sortes

Quay ou Terrero.



de grains en gros; & l'on ne peut en vendre ny transporter autrepart. C'est là où se paye la Doüane. Il y a vn autre grand bastiment, qu'ils nomment *Banquesalle*, où descendent les marchandises qui ne sont point pour manger. Elles payent là le droit, & puis apres on les porte dans les maisons. Il y a en outre vn autre logement où sont les poids, qu'ils appellent *el pezo*: Et en suite les logemens pour les officiers & fermiers. Aussi-tost que les vaisseaux sont deschargez, ils passent plus auant dans la riuiere, & s'ostent de deuant la forteresse du Vice-Roy, & font place aux autres qui doiuent venir.

Au bout de ce Quay il y a vne fort grande place comme en rond, où se tient vn des Marchez, qui est le plus grand de tous ceux de Goa, pour ce qui est de la bouche. Ils le nomment *Bazar grande*, c'est à dire grand Marché. Tous les iours ils y tiennent marché; car ils ne font iamais de prouisions d'un iour à autre, & mesme ils y vont deux fois le iour, pour le disner & souper; & les Festes & Dimanches mesmes on y vend des viures. Il y a nombre d'autres places & Marchez, ou *Basars*; mais non tels que celuy-cy; aux pieds duquel il y a vn fort beau fauxbourg où est l'Eglise des Iacobins ou Dominiquains, fort bien bastie & ornée, avec de bonnes eauës; & il y a beaucoup d'autres Eglises & Parroisses, la pluspart dediées à Nostre-Dame.

Bazar ou  
Marché.

Quant à la forteresse ou Palais du Vice-Roy, il est fort somptueusement basti: & tout deuant il y a vne grande place du costé de la ville, qu'ils nomment *Campo del passo*, où la Noblesse & les Courtisans se trouuent, tant à pied qu'en palanquin. Car le Vice-Roy ne sort iamais qu'il ne fasse le iour d' auparauant sonner les tambours par la ville; si bien que toute la Noblesse est auertie par là de le venir trouuer à cheual d'assez bon matin, & sont là attendans iusques à ce qu'il sorte, tous les mieux parcz & en ordre qu'ils peuuent. Vis-à-vis la porte du Vice-Roy est vn grand logis où l'on tient le Parlement, qu'ils appellent *Cambrá Presidialo*. Ils nomment le premier President *Desembarguador Mayor*. C'est la principale Iustice des Indes pour les Portugais, & il y a vne autre Iustice qui en releue. Ce Palais du Vice-Roy n'est pas fort pour le canon du costé de la ville; mais il est bien logeable & commode: & entrant à main droite on trouue la prison qu'ils nomment *Tronco*, qui est du corps dudit Palais: à main gauche sont les Magazins, & l'Arsenal du Roy. Ce Palais

Palais du  
Vice-Roy.



est accommodé de tout ce qui est nécessaire, d'Eglises, Horloges, Eaux, & le tresor du Roy mesme y est en partie; car l'autre partie est dans le Convent des Cordeliers. Il y a deux grandes cours fort belles, où l'on entre de l'une dans l'autre. En la premiere court à main gauche il y a vn grand escalier fort large, basti de pierre, & qui mene à vne Salle tres-spacieuse, où sont peintes toutes les flottes & vaisseaux qui sont allez aux Indes, avec leur nombre, date, nom du Capitaine; & mesme les Nauires qui ont fait naufrage, y sont aussi portraits: C'est vne chose effroyable de voir tant de vaisseaux perdus. Bref, il n'y a petit vaisseau venu de Portugal qui n'y soit portrait, & son nom écrit. Plus auant on trouue vne autre plus grande Salle, qui est la vraye Salle du Vice-Roy, & de toute la Noblesse, & là où se tient le Conseil. Là sont peints au naturel tous les Vice-Rois qui ont esté aux Indes. Chacun n'y peut pas entrer; car il y a des Gardes. Ce Palais est sur vn hant, & il est assez fort du costé de la riuere, avec des murailles fort hautes; c'est le plus bel aspect de toute la ville. Les Escuries ne sont pas dans son enclos; mais tout ioignant à main droite en entrant. Il y a vne sortie du costé de la riuere, mais la porte ne s'ouure que quand le Vice-Roy veut aller sur l'eau. Sa garde est d'une compagnie de cent hommes tous habillez de bleu, qui est leur liurée ordinaire, & sont tousjours près de sa personne, s'entend à la porte du Palais, ou logis où il est; & quand il marche, les tambours & fifres sonnent: Ces Archers portent des halebardes, & sont tous Portugais; mais ils ne sont en telle reputation d'honneur que ceux qui vont aux armées, & qui sont volontaires. Outre cela il y a des portiers aux portes de la forteresse.

Ruë de  
Goa.

De ce Palais allant en la ville, on entre en la plus belle ruë de Goa, qu'ils appellent *la Rua drecha*, ou droite, qui a plus de mil cinq cens pas de long, ayant des deux costez force riches Lapidaires Orfevres, Banquiers, & les plus riches & meilleurs Marchands & artisans de Goa, tous Portugais, Italiens, ou Allemans, & autres Occidentaux. Cette ruë aboutit à vne Eglise des plus belles, riches, & bien ornées de la ville, qui est toute dorée par dedans. C'est l'Eglise de la *sancta Misericordia*, dediee à *Nuestra Señora Dasera*. Sur le Portail d'icelle en vn lieu le plus eminent, est la figure en bosse de pierre dorée de *Don Alfonse Albuquerque*, qui prit l'Isle de Goa. Prés cette Eglise il y a vn



Monastere pour les filles orphelines de bonne maison, qui y demeurent iusques à ce qu'elles soient mariées. Les Portugais mariez quand ils vont en voyage, mettent pareillement là dedans leurs femmes iusques à leur retour. Il y a aussi des femmes veufves, qui se veulent retirer du monde, & mesmes y peuuent entrer les filles repenties; ce lieu est fermé à tout le monde. Cette grande ruë *drecha* est autrement appelée *Lailon*, à cause des Enfans qui s'y font; de sorte que tous les iours, hors les Festes & Dimanches, depuis six heures du matin iusques à midy, cela est si plein de monde que rien plus.

A my-chemin de cette ruë, est l'un des plus grands & anciens bastimens de la ville, qu'ils nomment *Casa da sancta Inquisicione*, où tous les officiers de ladite Inquisition sont logez, & on y use du mesme ordre qu'en Portugal, & encore la Iustice y est plus feure à l'endroit des riches. Deuant cette maison il y a vne grande Place ou Marché, & de l'autre costé est la Maison de Ville assez bien bastie, qu'ils appellent *Cambre de Cidade*. Le Palais de l'Inquisition est vn tres-grand bastiment, avec vne Salle tres-belle & grande, à grands escaliers hauts éleuez, & bastis de tres-belle pierre: & il n'y a maison de Roy qui ait vne si belle Salle.

Près de là est la grande Eglise nommée *Assée*, avec son Cimetiere. C'est vn grand & superbe dessein, & qu'il est fort mal-aisé d'acheuer, y ayant cinquante ans qu'il est commencé. Tout ioinant est *Casa do Arcebispo*, ou logis de l'Archeuesque. Celuy de l'Euesque est là auprès, où est la prison de l'Eglise. Tout contre le Cimetiere de la grande Eglise, est le Conuent *des Cordeliers*, le plus beau & le plus riche du monde; & dans le Cloistre est peinte toute la vie de S. François en or, azur, & autres couleurs. Cette Eglise est fort visitée, & est en vn endroit fort éleué: La grande Place de deuant est toute pavée de pierres larges, avec de grands degrez pour y monter. Au bout il y a vne grande Croix de pierre, fort haute & bien ouuragée; & de là on va en vne ruë en descendant, qui mene droit à l'Hospital Royal, & on trouue sur le chemin la Chapelle de *sancta Catherina*, & par cet endroit la ville fut prise, car il y auoit vne porte & vn Boulevard: Cette Chapelle ne s'ouure iamais que le iour de la Feste: & sur la porte est gravé en lettres d'or le iour & l'an de ladite prise; & l'une des belles ceremonies & solennitez de Goa, est la processio generale qu'ils font ce jour-là, tout le Clergé & autres gens de la ville s'assem-



blent en tres-bon ordre & magnificence, & portans force figures & mylteres, entremeslez de musiques, mommeries, & autres choses ridicules, comme on feroit icy aux Carozels & Balers, & en vsent ainsi en toutes leurs Processions generales.

De là en montant on va droit en vne place dite *Basar piquaino*, c'est à dire petit Marché, au milieu de laquelle y a vn endroit releué de six pieds ou enuiron, tout reuestu de muraille, & l'appellent *Terrero dos gallos*, c'est à dire le lieu des coqs, à cause de la volaille, & autres viures qu'on y vend. De là on tire vers le milieu de la ville à l'Eglise *du bon Iesus* ou des Iesuites. En suite on entre dans la ruë des Chappeliers fort belle, grande & longue, qui va rendre en vne place dite le *Piliorillo vieyo*, c'est à dire le vieux Pilory, qui est encore vn Marché, où y a vn lieu releué & reuestu de pierre; & là aupres est la Iustice ordinaire de Goa dans vn grand logis, & il y a vn autre logis pour la Police, avec vne belle boucherie. Six ou sept ruës vont se rendre en cette place. Il y a l'Eglise *S. Thomé*, grande Parroisse, & de là sortant de la ville on vient à vne grande place dite *el campo S. Lazaro*, ou *S. Iago*, pource que c'est pour aller au village & Fort de saint Iacques. Et dans ce mesme champ est l'*Hospital de S. Ladre*, où on met tous les lepreux: le bastiment est beau & bien ordonné. L'Eglise a vne Chappelle tres-belle dediée à saint Louys Roy de France. Dans cet Hospital il y auoit quelques malades, & la ville l'a fondé, & l'entretient: De l'autre costé vis à vis, est vn tres-bel Estang ou Lac où il y a beaucoup d'oiseaux de riuere. En ce champ tous les Caualliers & Gentils-hommes font leurs Tournois, avec leurs Canes & Orenge, les jours de saint Iean & saint Iacques Patrons des Portugais & Espagnols; & là les habitans font aussi leurs monstres.

En vn autre costé hors la ville est vne place close de murailles, dite *Mata vaca*, où l'on tuë les bestiaux; & en ce mesme costé est la Iustice, où il y a vne potence à quatre pilliers. A vn quart de lieuë de la ville on va faire les executions. On est contraint, à cause des chaleurs, de tuer les bestiaux hors la ville, & on enterre là toutes les ordures & le sang de ces animaux. Pres le Conuent de *saint Dominique* est vne grande place ou champ, qui ne sert qu'à picquer les cheuaux.

Mais ce seroit chose infinie de dire par le menu tous les noms des ruës, places, Eglises, Monasteres, Palais, & autres singulairitez



ritez de Goa: & l'on peut dire en general que tout y est bien ordonné. Les *Banians* & *Canarins* y ont leurs ruës à part, & aussi toutes les sortes de Marchands & mestiers, comme tous les Orfevres ont leur ruë, les Lapidaires la leur, & ainsi des autres; tellement que c'est vne grande commodité; quand on a affaire de quelque chose, on n'a qu'à sçavoir la ruë. Et ce qui me fait demeurer si long temps à particulariser cette ville, c'est que qui la voit bien, il sçait tout l'estat des Portugais és Indes Orientales.

Le nombre d'Eglises y est merueilleux, & il n'y a place, ruë & <sup>Eglises</sup> carrefour où il n'y en ait quelqu'une, entr'autres celle de *S. Augustin*, où l'on bastit tous les iours, à cause que l'Archeuesque est de cet ordre. Elle est scituée au plus haut de toute la Ville, sur vne montagne: & tout proche sont les Eglises de *S. Antoine*, *S. Roch*, & des Iesuites. Et en vn autre endroit le Monastere des Religieuses de *Sainte Monique*, celle de *Nuestra Señora del Rozero*, le Conuent de *S. Thomas*, & autres. Tellement que dans la ville & fauxbourgs, & par toute l'Isle il y a bien enuiron cinquante tant Eglises que Monasteres.

Entre ces Eglises, il y en a quatre de Iesuites. La premiere & principale est fondée en l'honneur de la Conuersion *S. Paul*. Et ce College est le principal de toutes les Indes Orientales, où l'ay veu iusques au nombre de deux mil enfans & dauantage, pour estudier, tant Portugais qu'Indiens. Les Iesuites ne prennent rien des Escoliers pour leur instruction.

Ioignant ce College il y a encore vne fort belle maison de ces mesmes Peres, appelée le Seminaire, où les enfans sont pensionnaires.

La seconde Eglise ou College que tiennent les Iesuites est au milieu de la ville, aussi beau & plus que le precedent, où il y a vne Eglise fondée en l'honneur du *S. Nom de Iesus*, fort richement bastie, toute dorée au dedans, elle n'est pas encore parfaite, mais on l'acheue tous les iours. I'y ay veu vne Croix toute d'or massif, que la Compagnie des Peres Iesuites auoit fait faire pour en faire vn present au Pape, laquelle estoit longue de trois pieds, large de quatre doigts, espaisse de deux doigts, enrichie de toutes sortes de pierres precieuses, bien elabourées, laquelle on prisoit dès lors cent mil escus & plus, & fut enuoyée à sa Sainteté, par le Nauire où ie m'embarquay pour m'en reuenir.



Cette seconde maison est seulement dediée pour seruir au public, à sçauoir pour confesser & administrer les Sacremens, & pour receuoir à l'Eglise les Infidelles & les baptiser. C'est en celle-là que demeure le Pere des Chrestiens, qui est obligé d'aller tous les iours és prisons visiter les Chrestiens, & autres qui voudroient se conuertir à la Foy Catholique, solliciter leur élargissement, les assister d'aumônes, comme il a fait vers moy beaucoup de fois.

Il y a vne autre maison des mesmes Peres ioignant cette seconde Eglise qui s'appelle *Catecumenos*, pour catechiser & enseigner les nouveaux Chrestiens, où ils sont nourris & entretenus d'habits, iusques à ce qu'ils soient instruits & baptisez: & d'iceux ce Pere des Chrestiens a la charge, & de toute la maison.

Vn iour de la feste de la Conuersion de S. Paul, ie vis sortir de ce lieu enuiron 1500. personnes Indiens, tant hommes que femmes & enfans, habillez en Chrestiens, pour faire la Procession par les ruës de la ville: marchans deux à deux, ayans tous chacun vn rameau en la main, pour estre recognus entre les autres, & n'estre encore baptisez. Et de là allerent à la premiere Eglise & College de saint Paul des Iesuites, où ils furent tous baptisez.

Auparauant que de les baptiser, ie vis qu'un Pere Iesuite leur fit vn beau Sermon sur l'excellence de la Religion Chrestienne, qu'il n'y falloit point venir par contrainte; qu'es'il y auoit quelqu'un d'entr'eux qui y vinst à regret, qu'il s'en pouuoit aller, & qu'il eust à se retirer & sortir de l'Eglise. Lors tous respondirent d'une commune voix qu'ils estoient fort contens, & qu'ils vouloient mourir en la Foy Catholique. Estans baptisez chacun se retira en sa maison: s'il y en auoit aucuns qui fussent pauvres, ce Pere Iesuite leur bailla à chacun de l'argent & des habits par aumosne: ce qui se continuë tous les ans en pareille pompe & solennité que dessus, outre ceux qui s'y baptisent tous les iours en particulier. J'en ay veu aussi par plusieurs fois baptiser en grand nombre en l'Eglise des Cordeliers, au lendemain de la feste de Noël, & ce iusques au nombre de huit cent.

Le iour de la Conuersion S. Paul on fait vne grande feste & solennité. Le Vice-Roy accompagné de toute la Noblesse, iusques au nombre de deux à trois cent Gentils-hommes à cheual, bien montez & equipez, va à ladite Eglise, & apres le Seruice disne avec les Peres Iesuites: ce qu'il ne fait iamais que ce iour-là.



Tous les Escoliers des Iesuites richement ajustez de toutes sortes de liurées de soye, viennent au deuant de luy en bataille, moitié à cheual, moitié à pied, tous en armes, & se mettent en bataille deuant le Vice-Roy, faisans le reste du iour force ieux & réjouissances.

La troisième maison & Eglise fondée en l'honneur de saint Roch, s'appelle le Nouiciat, où sont les Nouices Portugais qui aspirent d'estre Iesuites, pour s'éprouuer s'ils pourront persister & porter la regle. Quant aux Indiens, ils ne sont iamais receus à estre Iesuites, s'ils ne sont issus de Portugais, pere & mere: mais ils peuuent estre Prestres: les autres Religieux en reçoient de Metifs, mais non de purement Indiens.

La quatrième maison des Iesuites est située à demy lieuë hors la ville: c'est vne belle maison de plaissance, où il y a de fort belles fontaines, & elle sert pour esgayer & asseurer la santé de ceux qui ont esté malades, de leur Ordre seulement. Ces Peres Iesuites sont là en grand nombre, & par toute l'Inde où les Portugais s'habituënt, & aupres de quelques Roys infideles, où ils font vn grand fruit pour la conuersion des Indiens à la Religion Chrétienne; Comme aussi les Religieux Iacobins & Cordeliers.

Les bastimens de ces Eglises & Palais, tant publics que particuliers sont fort somptueux & magnifiques; & faits par les Canariens, tant Gentils que Chrestiens la pluspart. Les maisons sont basties à chaux & à sable. La chaux se fait d'escailles d'huîtres, & de limats de mer: le sable est de terre & non de riuere. Ils les couurent de thuiiles; ils n'vsent pas de vitres de verre; mais se seruent au lieu, d'escailles d'huîtres fort tendres & polies, qu'ils enchassent dans du bois en forme de losanges: cela est clair comme des chassis de papier ou des lanternes de corne, car cela n'est transparent comme le verre. Ils prennent la pierre à bastir dans l'Isle; mais celle dont ils font les colonnes & autres ouurages superbes, ils la font venir de *Bassain*, d'où ils en tirent de fort longues & dures; c'est comme pierre de grain, & encore plus belle. Je n'ay point veu en ce pays de deçà des colonnes de pierre d'une piece si grandes & longues comme celles de delà. L'estendue de leurs bastimens est assez grande, mais avec peu d'estages, & les font rougir & blanchir, tant dehors que dedans: les escaliers fort larges, faits partie de pierre, partie de terre rouge comme *bol*, qui leur sert de plastre: ils ont presque tous des jardins & vergers, mais



non pas grands, avec des puits dans leurs enclos.

Faux-  
bourgs de  
Goa.

Quant aux Faux-bourgs de la ville, il y en a sept ou huit fort grands, & tous les bastimens d'iceux & de tout le reste de l'Isle sont tous de mesme façon que ceux de la ville. Toutefois les logis à boutiques ne sont si magnifiques & superbes que les autres. Ils vsent de charrettes menées par des buffles ou taureaux pour conduire leurs materiaux pour bastir, & ces charrettes ne sont point ferrées. Pour le regard du pavé des ruës de la ville, ce sont belles pierres larges, assez nettes, s'entend celles qui sont en pente, car les autres sont fort boüeuses. Quand il pleut on voit des ruisseaux par toute la ville, & l'eau s'écoule par des canaux grands, profonds, voutez & pavez; de sorte qu'en hyuer cela rend la ville fort nette en quelques endroits: mais les ruisseaux des ruës sont si grands, que quelquefois l'on a bien de la peine à passer d'un costé de ruë à l'autre, si ce n'est qu'en plusieurs endroits il y a de petits ponteaux & arcades, autrement il seroit impossible de trauerser.

#### CHAPITRE IV.

*Des Marchez, Esclaves, Monnoyes, Eaux, & autres choses remarquables à Goa.*

Marchez.

**A**Yant parlé au Chapitre precedēt des places de la ville, ie diray aussi quelque chose en suite des Marchez. Ces Marchez, pour le regard des viures, se tiennent tous les iours ouuriers, depuis six & sept heures du matin iusques à Midy. Le grand Marché se tient tout le long de la grand ruë droite, dont vn bout touche la Misericorde, & l'autre le Palais du Vice Roy. Cette ruë est des plus belles & grandes, pleine de boutiques de Iouailliers, Orfeures, Lapidaires, Tapissiers, Marchands de foye, & autres riches artisans: Durant ce temps de marché il y vn si grand monde par la ruë, qu'à peine peut-on passer. Ils ne craignent pas la pluye en hyuer, ny le chaud en Esté, à cause de ces grands *Sombreros* ou chappeaux que chacun porte, qui ont pour le moins six ou sept pieds de diametre: de sorte que quand tout le monde est assemblé ils s'entre-touchent tous, en façon qu'il semble que ce soit vne seule couuerture.

Enuiron trois mois auant que ie partisse de Goa, il fut or-



donné que la grande place qui est entre la Maison de ville & l'Inquisition seroit mise pour accroistre ce Marché, estant trop petit. Ils appellent ce Marché *Laylon*, comme i'ay désja dit, à cause des encans qui s'y font. Là se trouuent indifferemment routes sortes de personnes, Nobles & autres, de toutes Nations, & Religions; pour vendre & acheter, ou rencontrer ceux à qui on a affaire: car ce lieu leur sert de places de Change. Cene sont pas des Sergens qui font là les encans, mais d'autres qui ont ces offices particuliers, dont ils payent rente au Roy: car il n'y a si petit office, estat ou mestier où il n'y ait Fermier & Partisan pour le Roy qui en tire quelque chose. On fait donc là la vente de tous les meubles par Iustice ou volontairement, & il y en a plusieurs qui vendent eux-mesmes sans crier à l'encan, mais comme on fait és boutiques. Ces gens qui ont charge de vendre à l'encan sont appelez *Pregonneurs*, & faut qu'ils donnent de bonnes cautions, car souuent on leur laisse de grands & riches ioyaux entre leurs mains.

Or en cette place se voit de toutes sortes de marchandises, entr'autres quantité d'esclaves qu'ils menent là comme on fait icy Vente des  
Esclaves. des cheuaux: & vous voyez ces vendeurs en mener de grandes troupes apres eux; puis pour les vendre ils les louënt & prisent, disans tout ce qu'ils sçauent faire, leur mestier, force & santé; & les acheteurs s'en enquierent, les interrogent & visitent par tout curieusement, tant masles que femelles. Et les esclaves mesmes esperans vn meilleur traitement au changement de maistre, monstrent leur disposition, & se louënt eux-mesmes pour donner enuie aux acheteurs. Mais en les achetant on met vn certain iour prefix pour s'en dédire ou non, afin qu'on ait le temps pour en sçauoir la verité.

On voit là des filles & femmes tres-belles & iolies de tous les pays des Indes, qui sçauent la pluspart iouer des instrumens, broder, coudre fort delicatement, faire de toutes sortes d'ouurages, confitures, conserues & autres choses. Tous ces esclaves sont à fort bon compte, les plus chers ne valent pas plus de vingt ou trente *perdos*, à trente-deux sols six deniers piece. Les filles pucelles sont vendues pour telles, & on les fait visiter par des femmes, sans qu'on ose y vser de tromperie. Ils ne tiennent pas à peché d'auoir la compagnie de son esclave que l'on a achetée, en cas qu'elle ne soit mariée; car le maistre estant celuy qui



la marié, il n'en peut plus vser depuis qu'il a donné sa parole. De ces filles il y en a de fort belles, blanches & gentilles, d'autres oliuastres, basanées & de toutes couleurs. Mais celles dont ils sont ordinairement plus amoureux, sont les filles *Cafres de Mozambique*, & autres endroits d'Afrique, qui sont noires à merueilles, ayans les cheveux frisez; ils les appellent *Negra de Guineá*. Mais c'est vne chose remarquable entre tous ces peuples Indiens, tant masles que femelles, & que j'ay obseruée; c'est que leur corps & leur sueur ne put point: & au contraire, les Negres d'Afrique, tant deçà que delà le Cap de bonne esperance, sentent de telle sorte lors qu'ils sont échauffez, qu'il est impossible d'approcher d'eux, tant ils puent & sentent mauuais comme les porceaux verds.

Que si és Indes vn homme a fait vn enfant masle à son esclaué, l'enfant est légitimé, & l'esclaué mis en liberté, encore qu'elle ne puisse quitter son maistre sans son consentement. Le plus grand reuenu & richesse de ceux de Goa, est du traual de leurs esclaués, qui leur apportent tous les soirs ou au bout de la semaine ce qu'ils doiuent bailler: sans ceux qu'ils retiennent au logis pour seruir.

Filles de  
Goa suiet-  
tes à l'a-  
mour.

Dans ce Marché se voyent encore grand nombre d'autres esclaués qui ne sont à vendre, mais ils portent vendre eux-mesmes les ouurages qu'ils ont faits, comme conserues de fruidts, & autres denrées: d'autres qui gagnent de l'argent à porter & rapporter ce qu'on veut. Les filles se parent fort pour cet effet afin de plaire dauantage, & vendre mieux leur marchandise, & quelquefois on les appelle és maisons pour les voir, & là on leur parle d'amour, dont elles ne font pas autrement refus, & sont bien-tost d'accord en leur donnant quelque chose: & mesmes souuent elles traittent l'amour pour leurs maistresses, de qui elles sont maquerelles, sans iamais aller contre leur volonté & secret, leurs estans fort fideles: tout l'argent qu'elles peuuent pratiquer par ces moyens-là, elles le doiuent donner à leur Maistre & Maistresse qui y consentent, & puis leur en font tel partage que bon leur semble; mais elles ne monstrent pas tousiours tout. Toutes ces Indiennes tant Chrestiennes qu'autres, ou Metisses, desirent plustost auoir la compagnie d'un homme de l'Europe vieil Chrestien que des Indiens, & leur donneroient plustost de l'argent, s'en tenans bien honorées, car elles ayment fort les



hommes blancs de deçà, & encore qu'il y ait des Indiens fort blancs, elles ne les aiment pas tant.

On vend aussi en ce Marché grand nombre de chevaux fort bien harnachez la plupart; ils sont de Perse & d'Arabie comme chevaux barbes, & valent cinq cent *pardos* tout nus.

Bref, on y voit toutes sortes de richesses des Indes, & des Ioyaux les plus beaux qui se puissent voir. Là aussi sont les Changeurs qu'ils nomment *Cherafes*, dont il y en a en plusieurs autres endroits; leurs boutiques sont aux bouts des rues & carrefours, toutes couvertes de monnoye, dont ils payent tribut au Roy.

Ils font vn tres-grand gain: car là il est necessaire d'auoir de la monnoye pour aller au marché, où tout est à si bon compte que rien plus, & on n'achete iamais que ce qu'il faut pour l'heure, & non pour tout le iour. Tellement que l'on est à demy chargé de cette monnoye, fort épaisse & pesante, & de peu de valeur.

Il y en a de plusieurs sortes. La premiere est appellée *Bousuruques*, dont il en faut septante-cinq pour vne *Tangue*. Il y a d'autres *Bousuruques* vieilles, dont il en faut cent cinq pour la *Tangue*.

Puis il y a des petits morceaux de cuivre sans aucune marque, qu'ils appellent *arco*, il en faut deux cent quarante pour vne *Tangue*, qui vaut cinq sols des nostres, & là sept sols & demy. Il ya de cette monnoye qui est de fer; & d'autre de *Callin* metal de la Chine. Quand ils ont bien amassé de l'argent de toutes les sortes de monnoye, ils les rechangeant avec les Partisans & Fermiers, à qui ils donnent la monnoye d'argent & d'or qui est battuë à Goa. Car les Receueurs ne prennent point d'autre payement. Pour les *Larins* qui est cétte monnoye d'argent dont j'ay parlé ailleurs, elle vient de *Perse* & d'*Ormuz*, & est recherchée par toute l'Inde, à cause que c'est vn fort bon argent, utile & propre à toute sorte de manufacture. Ces Changeurs se doiuent trouver en leurs boutiques toutes les Festes & Dimanches mesmes, & n'oseroient auoir failly à changer vne piece au prix qui est dit. Ils pesent l'or & l'argent.

La monnoye d'argent de Goa est donc de *Perdos*, demy *perdos*, *Larins*, de *Tangues* qui valent sept sols six deniers piece, outre celle qui vient d'Espagne, laquelle vaut dauantage en Goa: car là l'argent y vaut vn tiers plus qu'en Espagne. La monnoye de cuiure & de fer qu'ils appellent *Bousuruques*, est de peu de valeur, comme de deniers & mailles. Les pieces d'or



font *Cherufsins* à vingt-cinq sols piece, des *Venifens* & *S. Thomé* à cinquante sols & autres especes, il ne s'y en voit point de monnoye d'Espagne en or, d'autant que l'or y vaut beaucoup moins qu'en Espagne.

Lailon.

Proche la place de *Lailon* dont nous auons parlé, il y en a vne autre qu'ils appellent, comme i'ay desja dit, *Pillorillo viejo*, ou vieil Pilory, où se tient vn marché de iour de toutes sortes de fruiçts & choses de bouche. Mais quand il est nuit & Soleil couché, & que les *Merignes* ou Sergens sont retirez, il se tient vn autre marché qu'ils nomment *baratilla*, qui veut dire à bon prix, de toutes sortes de hardes dérobées, comme habits, armes & autres choses qu'ils vendent en crainte à fort bon marché; toute la place en est pleine, bien qu'elle soit assez grande. Et neantmoins encor qu'il soit nuit, les Sergens ne laissent pas quelquefois d'y passer, & quand ils les sentent, chacun se retire vite, puis quand ils sont passez, tous ces vendeurs reuiennent vendre leur marchandise; Ils sont quelquefois au nombre de quatre à cinq cens.

Saigneurs.

En cette place du *Pillorillo viejo*, se trouuent tous les Saigneurs qu'ils appellent *Sangueradores*, tellement que ceux qui en ont affaire pour saigner les malades, les vont prendre là. Ils sont tous Indiens Chrestiens, comme sont tous les Chirurgiens & Apoticaire. Pour les Barbiers la pluspart ne sont pas Chrestiens, & vont par les ruës faire le poil à tout le monde; car le commun ne fait difficulté de se faire faire le poil en pleine ruë; les gens de qualité entrent chez eux pour cela. Ces Barbiers sont fort seruiables, & pour peu de chose. La pluspart des Portugais se font raser barbe & cheueux.

Eaux de Goa.

Pour les eaux douces dont on se sert en l'Isle de Goa, il faut considerer que la riuier e environne toute l'Isle, toute fois la marée vient iusques à la Ville, où elle monte & descend. Mais il y a çà & là nombre de sources d'eau bonne & excellente à boire, qui viennent des rochers & montagnes, dont il se fait des ruisseaux qui arrousent l'Isle en plusieurs endroits; ce qui est cause qu'il y a si grand nombre d'arbres de Cocos & autres fruiçtiers. Quant aux puits, il y a peu de maisons qui n'en ait, mais non pour boire, l'eau n'en estant bonne, si ce n'est de quelques-vns. Les eaux de ces puits ne leur seruent qu'à se baigner & lauer le corps, à faire leur cuisine, buanderie & autres necessitez. Car là

tant



tant hommes que femmes Metisses se lauent les parties honteuses apres qu'ils ont fait leurs necessitez, comme font les Indiens. Il y a encore quelques viuiers & reseruoirs fort beaux & bastis de pierre.

Mais pour l'eau ordinaire qui se boit tant en la ville que faux-bourgs, la meilleure & plus salubre, & legere à mon auis, est celle que l'on va querir à vn quart de lieuë de la ville, où est vne source d'eau grande, belle & claire, dite *Banguenin*, venant de Rochers Les Portugais l'ont fait clore de murailles, & bien accommoder avec de beaux canaux, & plus bas il y a de grands reseruoirs, où la plupart des hommes & femmes vont blanchir le linge: ils appellent ces gens-là *Menates*, & il y a d'autres reseruoirs pour se baigner & lauer le corps. Tellement que le chemin est fort battu & frequenté, encor qu'il soit penible, à cause qu'il faut monter & descendre trois ou quatre grandes montagnes. Ce ne sont que gens qui vont & viennent à cette eau, & mesmes à dix heures du soir il y en a qui s'assemblent avec leurs armes, & vont en chemise & calçons pour s'y lauer. L'on vend cette eau par la ville. Les esclaves en fournissent par tout, & la portent en des grandes cruches de terre, tenans enuiron deux seaux, & vendent la cruche cinq *Bonsuruques*, qui est enuiron six deniers. Ils s'estallent avec leurs cruches en certains carrefours, & ne vont point criant par la ville. Ils font marché avec leurs maistres combien ils leur doiuent rendre par iour, & se doiuent nourrir sur leur travail, si ce n'est les Festes & Dimanches que leurs maistres les nourrissent, & quand ils sont malades. Ils en font de mesme de tous les autres mestiers. Les Portugais eussent bien fait venir cette source dans la ville par aqueducs & tuyaux, mais ils disent que cela les enrichit & occupe leurs esclaves, & que les estrangers auroient iouissance de cette bonne eau sans qu'il leur coustast rien; car il y a plus d'estrangers que de naturels habitans; & pour ces raisons n'ont voulu faire conduire cette eau en la ville.

Il y a vne autre fontaine pres *saint Dominique*, fort bonne, & qui vient d'une montagne où il y a vne belle Eglise dite *Nuestra Señora del Monte*. Elle est fort commode, & y a des reseruoirs pour y lauer le linge, & en portent à la ville pour vendre, & estant plus proche ne la vendent que trois *bonsuruques*. Elle n'est du tout si bonne que celle de *Banguenin*. Outre cela il y a d'autres



eaux à l'entour de la ville, qu'ils font souuent passer pour l'eau de *Banguenin*. Quant au blanchissage du linge ils y ont vne merueilleuse curiosité, & avec cela il couste fort peu. Tout leur linge est de cotton fort fin & de longue durée, & est fort sain, comme i'ay expérimenté dix ans durant que i'en ay vsé. Les *Menates* vous blanchissent vne chemise & vne paire de calçons tres-blancs & sauonnez pour deux bousuruques; & encores ils le rendent tout plissé & plié d'une gentille façon, car ils le moiillent ainsi, puis le laissent secher: de sorte que cette plissure luy dure long temps, & il semble que ce soit du linge damassé & façonné ainsi. Ils vsent de ce linge tant à la table qu'au liét, chemises, rabats, mouchoirs & autres. La pluspart changent tous les iours. Vne fort belle chemise ne couste qu'une tangué ou sept sols & demy: De ces toiles de cotton, il en vient vne quantité merueilleuse à Goa.

Mais pour reuenir aux eaux, celle de *Banguenin* est estimée la meilleure & plus legere, aussi n'en boit-on point d'autres à l'Hospital.

Les Gentils ne boient point d'autre eau que celle des puits de leurs maisons, s'ils ne la vont querir eux-mesmes ailleurs; car ils craignent que l'on ne mette quelque chose dans l'eau qu'ils boiroient. Ils boient dans des gobelets de cuiure faits en forme de petits pots, où ils ne touchent iamais de la bouche en beuuant, comme i'ay desja dit; Ce que les Portugais & autres Chrestiens Indiens obseruent aussi. Ils ne boient tous que de l'eau, tant hommes que femmes, filles & garçons: & est vn grand des-honneur entr'eux de boire du vin, & cela leur est reproché à grande iniure. Pour les femmes, elles n'en boient iamais, mais les hommes de qualité n'en boient qu'un coup ou deux au plus à leur disner & souper, mais peu & sans eau. Ce vin vient de Portugal, mais ceux qui n'ont pas le moyen ne boient que du *vin de Passé*. Celuy de Portugal vaut quarante sols la *canade*, qui est nostre pinte. Et le meilleur de *Passé* ne vaut que vingt-cinq *bousuruques* ou six blancs, & est bon & fort. Celuy de Portugal est vn peu aigre quand il est à Goa. L'autre vin qui est blanc qu'ils appellent *Arac*, ne vaut que dix *bousuruques*, s'vse ordinairement par les gens de basse condition, & par les esclaves qui s'en enyurent souuent: il approche de l'eau de vie. Ils boient l'eau en des vases faits de la plus belle & fine



sure qu'il est possible de voir, & l'eau y est extrêmement bonne & froide. Ces vases sont esmaillez & façonnez de mille sortes de chiffres, animaux & fleurs, de couleur noire & rouge : ils sont aussi fins & delicats que du verre : & chaque vase a son couvercle. Ceux dont ils se seruent d'ordinaire sont en forme de bocals de verre, excepté que la bouche est plus large, & le bal du col est de moindre grosseur. Il y a vne piece de la terre mesme fort delicate, & toute percée à petits trous façonnez, & au dedans y a de petites pierres qui ne peuuent sortir, c'est pour nettoyer le vase. Ils appellent cela *Gargoulette* : l'eau n'en sort que peu à la fois, & la laissent tomber de haut en leur bouche, sans qu'il s'en répande vne seule goutte : Ils se moquent de ceux qui ne peuuent boire de cette façon, comme ils faisoient de nous. Mais ie trouue que cette façon de boire n'est pas fort bonne, car elle engendre des ventositez, & pour ce il y a beaucoup de Portugais qui n'en vsent pas. Ils n'ont point de verres que ceux qui leur viennent de deçà, ou de Perse; mais ils sont fort rous, aussi n'en font-il pas grand estat, à cause qu'ils ont les *porcellaines* de la Chine à fort bon compte.

Mais reuenant à l'Isle & ville de Goa, elle est comme l'abord & l'estappe de toutes les Indes. Elle est merueilleusement bien peuplée, outre les estrangers qui y abordent à toute heure, tant Portugais qui en sont les maistres, que Metifs, Indiens, Chrestiens, & grand nombre d'autres Indiens infidelles, Mahometans ou Gentils, Banians de Cambaye, Canarins de Goa, Brameny, & autres de telle condition qui y habitent, & y font grand trafic & marchandise, dont il y en a plusieurs riches de quatre vingts & cent mil escus. Ce sont eux qui tiennent les Fermes du Roy de toutes les sortes de marchandise, & il ne se peut rien vendre sans auoir le consentement de ces Fermiers. Ces manieres de gens ont des ruës à part où ils tiennent leurs boutiques pour chaque sorte de negoce. Car les Portugais n'exercent aucun art mecanique, quelque necessité qu'ils en ayent, mais se disent tous Gentils-hommes & vivent noblement, excepté qu'ils traffiquent comme bon leur semble, & ont seuls le pouuoir de manier & auoir des armes : ce qui n'est pas permis aux Indiens s'ils ne sont Chrestiens.

Les hommes de qualité Portugais ne marchent iamais qu'à cheual, ont grand nombre de cheuaux qui viennent de Perse



& d'Arabie, qui sont beaux & bons, semblables à ceux d'Espagne, excepté qu'ils sont plus petits: ces chevaux sont domptez par des Escuyers qui sont de la terre de Dealcan, fort adroits.

Les harnois de ces chevaux viennent de Bengale, de la Chine & de Perse, tous en broderie de soye, enrichis d'or & d'argent, & de perles fines. Les estriers d'argent doré, la bride enrichie de pierreries, & de sonnettes d'argent. S'ils ne vont à cheual ils se font porter en vne litriere ou *Palanquin*.

Lors qu'ils marchent par les ruës ils sont suivis à pied de Pages, Laquais & Estaffiers esclaves en grand nombre, portans armes & leurs liurées: ils ne sortent jamais qu'ils ne fassent porter par vn de leurs esclaves sur leur teste vn garde-soleil, qu'ils appellent *Sombrero*, & ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir des esclaves, le portent eux-mêmes sur leur teste.

Les femmes de qualité ne vont point si elles ne sont assises & portées dedans vn *Palanquin*, qui est vne maniere de litriere portée par quatre esclaves, couverte de draps de soye, ou de cuir, & elles sont suivies de plusieurs femmes esclaves, toutes fort bien veltuës de draps de soye: car la soye est par tout si commune, que les valets en sont tous vestus; les Dames & gens de qualité aiment mieux porter quelque estoffe de ces pays de deçà, que les habits de soye.

Offices &  
Benefices.

Il n'y a que les Portugais qui puissent tenir les Offices & Benefices: les soldats de la garnison sont Portugais. Les marchands & artisans sont tous Indiens, comme j'ay dit, qui tiennent boutiques, & payent tribut au Roy, tant de leurs marchandises que de leurs boutiques.

## CHAPITRE V.

*Du Gouvernement de Goa, du Vice-Roy, de sa Cour & de sa magnificence.*

**L**A ville de Goa est gouvernée par le Vice-Roy, qui a pouvoir sur toute l'Inde. De trois ans en trois ans le Roy en enuoye vn qu'il n'y entre jamais que le precedent n'en soit fort, lequel se retire en vne maison destinée pour cet effet: estant retiré, le nouveau entre avec grande magnificence & triomphe: on luy dresse plusieurs arcs triomphaux depuis sa descente ius-



ques à l'Eglise Cathedrale, & chaque estat & marchandise fait le sien à l'enuy l'un de l'autre.

Il est conduit par tout le Clergé, la Noblesse, les Habitans, Marchands & Artisans iusques à son Palais, avec force canonades, feux de ioye, & autres magnificences.

S'il aduient que dans l'espace des trois années le Vice-Roy meure, le Roy y en enuoye vn autre, & cependant la ville en pouruoit.

Pendant que j'ay esté à Goa i'en ay veu quatre pourueus les vns apres les autres. Celuy qui y estoit lors que i'en partis se nommoit *Dom Louys Laurence d'Estable*.

Ce Vice-Roy est là obey comme le Roy mesme, & a la mesme autorité, pouuant donner graces, ou condamner à mort sans appel, si ce n'est à l'endroit des Gentils-hommes, qu'ils appellent *Fidalgos*: car ceux-là estans appellans en chose criminel-le ou ciuile, ils les enuoyent prisonniers les fers aux pieds en Portugal. J'ay veu vn Soldat estant à Goa, qui ayant esté condamné à mort pour auoir tué, comme on le menoit au supplice à vn quart de lieuë de la ville, il arriua de bonne fortune pour luy qu'il fut rencontré par le fils du Vice-Roy, & desja pourueu du gouuernement d'Ormuz, qui estoit âgé pour lors de dix à douze ans, qui s'enquit que c'estoit, & le criminel s'estant ietté à ses pieds demanda grace, il s'enquit de son Gouverneur s'il pouuoit demander cela à son pere sans le fascher, & luy ayant esté respondu qu'ouy, il alla aussi tost au Palais faire vne humble requeste d'une grace à son pere, qui la luy octroya, pourueu que ce ne fust chose qui touchalt l'Estat, & le seruice du Roy, & ayant sceu ce que c'estoit, il en fut fort aise, de voir le bon naturel de son fils; & tous les gens de guerre luy en sceurent tres-bon gré, & ainsi le pauvre criminel fut deliuré.

Du Vice-  
Roy de  
Goa & sa  
Court.

Le Vice-Roy ne familiarise gueres avec personne, & ne va à festins ny banquets, il sort rarement, si ce n'est és grandes Festes & és iours qu'il s'auiſe. Le iour de deuant qu'il doit sortir l'on va sonner le tambour & la trompette par toute la ville, pour aduer-tir la Noblesse, comme j'ay desja dit, qui s'y trouue en bon estat, tous à cheual deuant son Palais: I'y en ay veu quelquefois trois & quatre cent. Ces Gentils-hommes sont superbement parez, & leurs cheuaux bardez & couuerts d'or, argent, brocars, perles & pierreries; Quand chacun d'eux y est arriué & descendu, ils



Chevaux à  
Goa.

ont leurs Maistres palefreniers, qui sont tous Mores, c'est à dire Mahometans de Balagate ou Decan, & qui ont soin de panser & traicter leurs chevaux. Ces gens-là dressent fort bien vn cheual, & ne le craignent point pour farouche & vicieux qu'il soit, ains le montent sans selle, le picquent & poussent à toute bride sans qu'ils tombent jamais. Leurs chevaux sont les plus gras & polis qu'il est possible, pour les dompter & les rendre plus asseurez, ils leur presentent des tambours couverts de sonnettes comme nos tabourins de Basque; & pour les faire aller l'amble, ils leur attachent de petits ballots aux jointures des iambes. Je n'ay iamais veu de chevaux si vistes que ceux-là; ils viennent la plupart de Perse & aussi d'Arabie, lesquels sont estimez les meilleurs. Ils mangent peu, on leur donne du foin, mais le plus souuent de l'herbe verte. Ils leur donnent encore d'une certaine graine qui ressemble aux lentilles. Ils en sont si curieux qu'estans en l'estable ils les font couvrir entierement, & mesme leur mettent vne espece de matelats pour se coucher: on les abreuve en l'escurie, & ils leur attachent les pieds de derriere, de peur qu'ils ne se blessent.

Mais reuenons à ces Seigneurs & Gentils-hommes Portugais: quand ils sont descendus, ces maistres palefreniers tiennent les chevaux, dont ils ont vn grand soin, portans tousiours quant & eux des queuës de cheual emmanchées au bout d'un baston pour chasser les mousches, avec vne seruiette, vne esponge mouillée & vn peigne dans vn sac, pour essuyer l'escume & sueur du cheual, le parer & le polir quand il est besoin. Ils portent de belles housses de velours rouge, la plupart à frange d'or & broderie: Les plus riches & estimées entr'eux, sont celles d'escarlate rouge, qui seruent à couvrir les chevaux quand les maistres sont descendus: car estans dessus ils n'ont point de housses, ny de bottes, ny d'esperons, allans par la ville: & les estriers sont de foye, & les boucles & autres garnitures d'argent: La queuë du cheual est retroussée & couverte d'un troufse-queuë à crochets & boucles d'or & d'argent, en broderie de perles ou pierreries. Outre ces chevaux, ils font aussi le plus souuent porter vne littere ou *Palanquin* apres eux, & tousiours, soit à pied ou à cheual, leur *sombrero* ou parasol, tant pour le chaud que pour la pluye. Quand ils vont à pied ils font aussi mener apres eux leur cheual & Palanquin, & ont nombre de



Pages, iusques à dix & douze.

Ces Pages ne sont pas nobles, mais petits garçons venus de Portugal, qui ne sont encor assez grands pour porter les armes. Ils sont habillez tout de soye, des liurées & couleurs de leur maistre, portent des manteaux, & ne leur seruent que pour aller apres eux & faire leurs messages, qu'ils appellent *Racates*; ils n'ont aucune compagnie avec les autres seruiteurs. Outre ces pages ils ont six ou sept grands *Cafres* de Mozambique portans l'espée avec des manteaux, qui leur seruent d'Estaffiers, & sont habillez autrement que les Pages, mais toutefois des couleurs du maistre; ils les menent pour leur seureté, car ces *Cafres* mourroient plustost que de voir faire le moindre mal à leur maistre, tant ils sont courageux; & si c'est de nuit, ils portent d'autres armes comme piques & halebardes; ils les appellent *Pions* ou *Cafres*. Car pour les Portugais ils ne vont iamais apres leur maistre, tant grand fust-il, ou quand ils y vont c'est à cheual, comme font icy les Gentils-hommes apres les Princes & Seigneurs. Le Vice-Roy qui estoit à Goa lors que i'y estois, quand il sortoit, son fils ne marchoit pas avec luy, mais apres environ deux ou trois cent pas, avec ses Gentils-hommes & seruiteurs: & ordinairement ceux des plus grands, qui veulent plaire aux Vice-Roys, demeurent avec leur fils: & le reste va avec luy.

Pages du  
Vice-Roy  
& des Seigneurs.

À l'Eglise & à la Procession le Vice-Roy tient le costé droit, & l'Archeuesque le gauche. Le fils est apres qui a le Gouvernement d'Ormuz, qui est le premier apres le Vice-Roy. Car qui a esté Gouverneur d'Ormuz ne peut plus rien estre aux Indes que Vice-Roy. Au reste, le Vice Roy pour sa personne, n'est point curieux de tant de magnificences comme les Seigneurs. Tous ceux qui ont des chevaux encore qu'ils ne soient pas Nobles de race, ne laissent d'accompagner le Vice-Roy: car ils se disent tous Nobles. Quand le Vice-Roy ou les Seigneurs s'en retournent en Portugal, ils vendent tous leurs chevaux à ceux qui viennent.

Ormuz est  
à present  
au Roy de  
Port.

Lors qu'un Vice-Roy arriue és Indes, il descend en *Pangin*, comme j'ay dit, puis enuoye en donner aduis avec des Lettres de son pouuoir, qui sont ouuertes en la Maison de Ville en presence de l'ancien Vice-Roy, qui se prepare à quitter la place, & les officiers du nouveau font meubler & accommoder le Palais. Puis sept ou huit iours apres on se prepare à le recevoir comme le

Arriue des  
Vice-Roys.



Roy : faisant force despeses pour cet effet. L'ancien Vice-Roy vient trouuer l'autre & luy fait vne harangue, comme il luy remet le tout entre les mains, de quelle façon il a à se gouverner, tant avec les Indiens qu'avec les Portugais, auxquels pour leur arrogance il faut tenir la bride courte. Cela fait il se retire, & se visitent peu par grandeur. Deslors que le Vice-Roy est hors de sa Charge, on ne luy donne plus le tiltre de *Seignoria*: car és Indes il n'y a que le Vice-Roy & l'Archeuesque à qui on donne ce tiltre. Aux autres on dit, *vostra Merced*, & aux Ecclesiastiques, *Reuerence & Paternité*. Le nouueau Vice-Roy amene avec luy tous ses officiers domestiques, & n'en prend point d'autres, s'ils n'estoient morts en chemin. Le Roy leur paye & gage tous leurs gens.

Aussi-tost qu'il est arriué, tous les Ambassadeurs des Roys Indiens le vont saluer; & luy depesche des courriers vers tous les Roys amis pour confirmer l'alliance: & eux luy enuoyent des Ambassadeurs extraordinaires avec presens, faisans comme nouuelle alliance avec luy. Apres tous les Chrestiens Indiens, & non les Portugais, qui ne veulent pas qu'on sçache leur nombre, font leur monstre & ont vn Capitaine Portugais ou Metif, & sont tous obligez d'auoir des armes. Ils ne font point monstre tous en vn iour, mais chaque Parroisse a son iour qui est vne Feste. Cela se fait en la presence du Vice-Roy, dans le champ de *S. Lazaro*, où bien ils passent en ordre deuant la forteresse, & le Vice-Roy est en sa galerie, & le Capitaine luy fait vne harangue, & luy prestent tous le serment. Les Infidelles ne font point de monstre, & il ne leur est pas permis d'auoir des armes en leurs maisons.

Le Vice-Roy ne va point manger en aucun lieu, si ce n'est le iour de la Conuersion de saint Paul, au College des Iesuites, ou bien le iour de la Circoncision en l'Eglise du Bon Iesus; Il est scruy à la Royale en son boire & manger, & mange seul, si ce n'est avec l'Archeuesque, qui va quelquefois disner avec luy au Palais. Es iours de ces festes susdites les plus grands Seigneurs mangent à sa table, mais non vis à vis de luy ny en son plat. On luy enuoye plusieurs mets delicats & excellens des grandes maisons, mais ils n'en goustent iamais, car il craint trop d'être empoisonné. Il ne se fie qu'aux Iesuites; mesmes il y a des Iesuites Apoticaire qui luy donnent le plus souuent des medecines:



nes : De sorte que ces Peres ont grande creance & credit aupres de luy.

Pour les gages & appointemens du Vice-Roy c'est peu de chose au prix des grands profits qu'il peut faire durant les trois ans de sa Charge ; ce qui se monte quelquefois à pres d'un million d'or. Son appointement est de trente mil croisades, qui valent chacune deux perdos ou environ : ce qui n'est pas suffisant pour son entretien, n'estoit les presens, profits & autres pratiques qui montent beaucoup. Si tost qu'il est arriué, tous les Capitaines, Gouverneurs & Officiers du Roy le viennent promptement trouver pour obtenir quelque faueur de luy, comme pour voyage, dignité & autres semblables : & pour cet effet luy font de grands presens, & mesmes sans cela, selon la valeur & reuenu de leurs Fortereses, dont la moindre est de douze & quinze mille croisades : car ils ne peuuent pas desrober & faire leurs affaires sans sa faueur. Ils n'ont tous leurs Estats que pour trois ans, durant ce temps-là il faut qu'ils amassent pour le reste de leur vie.

Appointe.  
mens du  
Vice-Roy.

Le Vice-Roy fait de grands dons & recompenses en estats, rentes, & argent, qu'il donne à ceux qui ont bien seruy le Roy, comme aux estropiez, vesues & enfans, tout cela aux despens du Roy : il a plusieurs Estats & Offices à donner : ceux qui ont fait seruice au Roy, faut qu'ils ayent leur certificat de luy pour estre valable, & qu'il soit aussi signé des Capitaines qui sont presens aux embarquemens. Mais le mal est que le Vice-Roy tire argent de tous ces dons & Offices, & fait entendre au Roy qu'il les donne : & pour ce il respond force placets de dons & presens, & le *Viador de Fazienda* & les Tresoriers s'entendent avec luy, ne voulans donner l'argent, & toutefois ils le content au Roy, & en font de mesme de la paye des Soldats, Officiers & Mariniers.

Pour le regard de l'aumosne ordinaire que fait le Vice-Roy, c'est deux fois la semaine, les Festes & Dimanches qu'il sort : cette aumosne n'est que pour les pauvres Chrestiens Indiens, son Aumosnier leur donne de la monnoye en la grande place deuant le Palais. S'il y a quelque femme vesue d'un Portugais, ils la font mettre à part, & luy donnent dauantage qu'aux autres Indiennes. Quant aux pauvres Soldats Mariniers, & autres Portugais, ils entrent dans la grande Salle peinte que j'ay dit. Les femmes & enfans sont en vne autre, & le Vice-Roy leur enuoye

Aumosnes  
du Vice-  
Roy.



son Maistre d'Hostel avec son Aumosnier pour leur donner de l'argent. Tel iour il donnera deux ou trois cent *perdos*. Toutes les femmes & filles Portugaises viennent en des Palanquins couverts, & donnent des placets qu'ils appellent *Peticions*, où est contenu ce qu'elles demandent, & pourquoy : le lendemain elles viennent voir si cela est respondu ou non : celles qui sont malades y peuuent enuoyer pour elles. Cette aumosne se donne conforme à la qualité des personnes. Le Vice-Roy prend toutes ces *Peticions* luy-mesme & les répond le lendemain : il se recompense bien au double de tout cela. Il enuoye outre cela souuent l'aumosne aux prisons, Eglises, Mandians, Hospitaux, & autres lieux pieux, & marie quantité de filles & femmes vefues.

Or dans les trois ans que tant le Vice-Roy que les autres Capitaines & Gouverneurs sont és Indes, ils sont plus soigneux de s'enrichir, que non pas de garder & conseruer l'Estat : & en si peu de temps ils ne peuuent faire grands effets de guerre. Car la premiere année c'est tout ce qu'ils peuuent faire que d'apprendre l'estat & forme du gouuernement, cognoistre les peuples, enuoyer flottes & armées : La seconde année ils emplissent leurs bourses, car ils ne donnent rien du leur ; & s'il faut donner aux Roys, Seigneurs, Ambassadeurs & autres, c'est aux despens du Roy. Pour les Capitaines & Seigneurs Portugais, ils ne reçoient autres presens que de permissions & congez de faire voyages & traffics, ou des priuileges & offices. Ceux qui n'ont point de Places esperent d'estre Generaux, Capitaines, Lieutenans, & auoir du commandement és armées & flottes de guerre & de trafic que le Roy enuoye. Pour la troisieme année le Vice-Roy l'employe quelquefois à visiter toutes les Forteresses de la coste des Indes avec vne grosse armée, qui est depuis Coilan iusques à Ormuz. Mais il tire de grands profits de ce voyage, tant des Capitaines & Gouverneurs que des autres Officiers & du pays, & si tout se fait aux dépens du Roy. De façon que ce n'est de merueille si ces Vice-Roys s'enrichissent tant, outre leurs seruiteurs & Officiers au nombre de cinquante ou soixante qui en demeurent à iamais à leur aise. Quand aussi il arriue disgrâce au Vice-Roy qui vient de Portugal, comme il arriue assez souuent, l'autre n'en est pas marry : comme il arriua dans l'année auant mon départ : Car le Vice-Roy qui venoit & se nommoit le *Comte de Fera*, mourut à la Coste de Guinée, & son corps fut reporté en Portugal, il venoit avec quatorze Nauires, dont il n'en



arriua que cinq à Goa, le reste se perdit & fut pris par les Holandois; & est à noter qu'il n'y a que les corps des Vice-Royz qui se reportent en Portugal quand ils sont morts es Indes.

Quand le Vice-Roy s'en veut aller, il choisit tels Nauires Retour des Vice-Royz. qu'il veut, & les fait enuillailler pour luy & ses gens, ce qui s'appelle *Matelotage*, & y a temps pour cela. Lors que les Portugais sçauent qu'un Vice-Roy, Archeuesque ou grand Seigneur & Capitaine s'en vont, ils taschent de se faire enroller, & auoir licence pour s'en aller avec; car tout le monde est nourry dans le Nauire, excepté les gens du Nauire & Officiers qui portent, & ont leur matelotage: mais tous Gentils-hommes & Soldats sont nourris. Car quand tels Seigneurs de qualité font estat de s'embarquer pour Portugal, ils y font mettre des viures pour tant de personnes, outre leur train ordinaire. Il faut auoir beaucoup de faueur pour se faire enroller sur le rolle du Vice-Roy: il couste bien deux ou trois cent perdos pour estre bien nourry.

Au reste c'est vn grand malheur pour les Portugais des Indes, quand il se rencontre quelque Vice-Roy fascheux & colere ou vicieux, comme il y en a souuent, tant pour le vice des filles & femmes que pour autres. Car ils ont vn tel priuilege, pouuoir & autorité, que quand ils ont enuie d'une belle fille ou femme, il est bien difficile que par argent, amitié ou force, ils n'en viennent à bout. Mais ils n'ont gueres que faire de la force; d'autant que les femmes en sont bien contentes, & s'en tiennent bien honorées & glorieuses: pour leurs maris ils les enuoyent en voyage çà & là.

Mais il arriue assez souuent que comme toutes ces richesses des Vice-Royz viennent de pillage & larrecin, aussi la mer en demeure heritiere, & perissent miserablement. Ce changement frequent de Vice-Royz ne plaist gueres aux Portugais & autres Indiens, ny aussi celuy des Gouverneurs de Places & des Officiers, & pour signifier cela, ils racontent qu'un iour il y auoit vn pauvre homme à la porte d'une Eglise, les iambes toutes pleines d'ulceres, où les mousches estoient en telle abondance, que cela faisoit grand pitié; & qu'un autre vint pensant luy faire plaisir, qui chassa toutes ces mousches, dont le pauvre patient se fâcha fort, disant que les mousches qu'il chassoit estoient desja saoules & ne le mordoient plus gueres, mais que celles qui viendroient de nouueau affamées le picqueroient dauantage: Ainsi



(disent-ils) en est-il des Vice-Roys, car les saouls s'en retournent, & les affamez viennent. Toutefois le Roy use de ces changemens pour deux raisons: l'une de peur de reuolte, car ils n'entrent pas tous en vn temps, mais tantost l'un, tantost l'autre. L'autre pour enrichir & contenter ses sujets, car pour luy il n'y a nul profit. Les Vice-Roys estans là si peu de temps, ne peuuent prendre aucune resolution de reuolte: car, comme j'ay dit, tous les Gouverneurs & Capitaines des Places n'entrent & sortent en mesme temps, mais à diuerses fois, & ils ont presque tous leurs femmes, enfans & biens en Portugal. Et quand ils le pourroient faire, il faudroit qu'ils fussent aduouéz d'un puissant Roy de l'Europe, qui fist le mesme que font les Roys d'Espagne en Portugal. Car s'ils n'auoient debit de leurs marchandises & denrées en l'Europe, toutes leurs Indes ne leur vaudroient rien. Il faudroit aussi qu'ils eussent secours d'hommes, argent, munitions, nauires & marchandises de l'Europe: Car l'entretien de cet Estat'est si grand, qu'il n'appartient qu'à vn puissant Roy de l'entreprendre, & qui se doit attendre d'y mettre plus qu'il n'en tire de profit. Mais il y a autre chose qui recompense cela. Premièrement le merite general pour l'accroissement du Christianisme, puis l'alliance avec tous les plus puissans Roys de l'Inde; & enfin l'enrichissement de tous ses peuples & Royaumes, qui le plus souuent mourroient de faim sans ces Indes: aussi qu'il mourroit bien plus d'hommes par iustice en Portugal qu'il ne fait, n'estoit ces pays estranges où ils les enuoyent en exil pour faire la guerre aux Infidelles, & seruir là leur Roy tout le reste de leur vie.

## CHAPITRE VI.

*De l'Archeuesque de Goa, Inquisition, Ecclesiastiques, & des ceremonies observées-là.*

Archeuesque de  
Goa.

**A**Yant parlé du Vice-Roy & de son Estat, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de l'Archeuesque premier Prelat des Indes. Celuy qui l'estoit lors que j'estois à Goa, estoit de l'Ordre de saint Augustin dont il portoit l'habit, âgé d'environ cinquante ans, y ayant quinze ou seize ans qu'il estoit en cette charge. Il estoit en reputation d'estre fort charitable &



aumosnier. Il a fait bastir & fondé quantité de Conuents & Monasteres; il donne l'aumosne publiquement à toutes sortes de gens necessiteux, de la mesme façon que fait le Vice-Roy: mais il la donne plus souuent, à cause qu'il sort aussi plus souuent. Il se fait seruir à table de mesme. Il a serui long temps de Vice-Roy & d'Archeuesque tout ensemble. On luy donne le tiltre de Seigneurie comme au Vice-Roy. Il a toute puissance sur tout le Clergé des Indes, & represente le Pape. On le sert à plats couuerts, & il mange en public. Ils ont coustume de faire manger douze pauures à leur table de leurs mesmes viandes, mais assis plus bas qu'eux; toutefois celuy-cy les fait manger en vne autre table proche la sienne. Au disner & au souper il est seruy en vaisselle d'argent ou d'argent doré, & les pauures en pourcellaine. Ces pauures ne sont pas Indiens, mais Soldats & Mariniers Portugais estans en necessité, soit pour auoir iouié ou pour n'estre payez de leur solde. De sorte que quand il est à table, on ouure la porte de la salle où il disne, & ses gens choisissent & font entrer les douze que bon leur semble. C'est le plaisir de les voir à qui sera assis le premier, celuy qui l'est vne fois ne se leuant iamais. I'y ay mangé souuent quand ie n'auois point d'argent: & quand il y en a par dessus les douze, ils attendent en la grande salle que l'Archeuesque ait mangé, puis on enuoye à quelques-uns de ce qui se dessert de dessus sa table.

Le reuenu de ce Prelat est merueilleusement grand; celuy-cy auoit vn Maistre d'hostel riche de soixante mil croisades, & tous ses autres Officiers & seruiteurs à proportion; Ces seruiteurs sont appelez *Criados*, la pluspart venus de Portugal. Les autres sont esclaués, qu'ils appellent *Captiuos*. Quant à ses aumosnes, elles ne sont pas tousiours du sien propre, mais tous les ans on luy met entre ses mains de grandes sommes de deniers pour cet effet. Il tire de grands presens & profits de tous les autres Prelats & Ecclesiastiques des Indes. Il a sa Iustice & ses prisons à Goa, & a droit de voir sur l'Inquisition, & pour ce sujet il a sa part de la confiscation des biens de ceux qui en sont repris. Celuy-cy est fort curieux de faire bastir des Eglises & Monasteres, & principalement vn de son Ordre mesme, qu'il augmente & enrichit fort, & y a retenu vn logis pour luy, où il se retire par fois deux ou trois iours. Il va quelquefois demeurer huit iours entiers en vn autre, appellé *Nuestra Señora del Cabo*, qui est vn



Conuent de Capucins ou Recolets à l'entrée de la riuere. Il y va par eau dans sa *Manchonë* ou petite Galiote couuerte.

Quand le Vice-Roy ou l'Archeuesque vont ainsi par eau, ils sont accompagnez de quantité d'autres *Manchonës* de Seigneurs. Ils ont là vne musique excellente de cornets à bouquin, haut-bois & autres instrumens; tous les grands Seigneurs en ont de mesme. Quand l'Archeuesque va par la ruë c'est dans son *Palanquin*, accompagné de plusieurs Gentils-hommes à cheual, & de Prelats en *Palanquin*, chacun ayant le sien: ensuite quantité de Pages & d'Estaffiers à pied; ses seruiteurs Portugais vont à cheual. Es grandes solennitez & Processions generales il marche en son Pontificat, & a vne semblable Croix à celle que ie vis en l'Eglise des Iesuites dont i'ay parlé cy-dessus. Il la fait porter deuant luy par vn Chapelain ou Aumosnier. Dans sa court & deuant son logis y a tousiours bon nombre de cheuaux & *Palanquins* des Seigneurs & autres, qui le viennent voir pour affaires ou par visite. Il ne bouge iamais de Goa, & ne fait aucune visite, & laisse cela à son Euesque de Goa.

Celuy-cy auoit fort grande enuie de retourner en Portugal, mais il n'osoit y aller, à cause qu'il faut que le Roy y en enuoye d'autres pour les releuer. Toutefois il auoit obtenu son congé, & auoit fait tous ses preparatifs de viures & *matelotage* pour plus de cent personnes, outre ses gens qui montoient bien encor autant; & il faut au moins trois cent *perdos* pour nourrir vn homme depuis les Indes iusques en Portugal. Mes deux compagnons & moy luy presentâmes nostre petition ou placet, à ce qu'il luy pleust nous laisser embarquer dans sa caraque, ce qu'il nous octroya, & en promit autant à vne quantité d'autres. Mais environ vn mois deuant que les Nauires fussent prests à partir, il se r'auisa de demeurer encore là vne année, & de fait, i'ay sceu depuis qu'il estoit retourné l'année d'apres à Lisbonne à bon port. Comme i'estois encor és Indes i'ouys dire que le Roy d'Espagne estoit fort irrité contre luy, à cause de la mort du Roy d'Ormuz qu'il auoit fait brusler à Goa, comme ie diray cy-apres: car tous les Portugais disent que luy seul fut de cet auis; le Vice-Roy, toute la Noblesse & l'Inquisition mesme le voulans sauuer: mais il fit son accord avec force pistoles dont il estoit bien garny. Pour moy, ie le trouuois fort homme de bien, & grand aumônier. Il nous fit donner dequoy auoir des habits & des chemises



quand il nous falut embarquer. Il parloit souuent à nous, & nous faisoit beaucoup de bien; il s'estonnoit principalement comme des François auoient pû passer le Cap de bonne Esperance, veu que les Roys de France & d'Espagne estoient en bonne intelligence, & de là il iugeoit que c'estoient tous Pirates & voleurs, comme ils auoient tous cette opinion de nous, & qu'il ne le trouuoit si estrange des Anglois & Hollandois, leurs ennemis d'Estat & de Religion. Mais nonobstant cela cet Archeuesque ne disoit pas comme les autres, qu'il nous falloir pendre avec la permission & passe-port de nostre Roy au col.

Il y a long temps que les Iesuites & luy sont en procès, d'autant qu'ils ne le veulent recognoistre en rien, mais seulement le Pape & leur General: ce procès est pendant à Rome. Quand il sort dehors on luy porte vn grand *Sombrero*, & est à noter que tant le sien que celui du Vice-Roy, & des autres grands Seigneurs sont fort magnifiques & couuerts de velours, ou autre estoffe de soye, & en hyuer de quelque belle estoffe cirée, le bâton bien façonné, peint, doré & azuré.

Pour ce qui est des autres Prelats, ils se gouernent en leur Charge de mesme qu'en Espagne. Quant à l'Inquisition, elle est composée de deux Peres qui sont en grande dignité & respect; mais l'un est plus grand que l'autre, on l'appelle *Inquisidor Major*. Leur Iustice y est beaucoup plus seuerie qu'en Portugal, & brulent fort souuent des Iuifs, que les Portugais appellent *Christianos naueos*, qui veut dire nouveaux Chrestiens. Quand ils sont vne fois pris par la Iustice de la sainte Inquisition, tous leurs biens sont saisis aussi, & n'en prennent gueres qui ne soient riches. Le Roy fournit à tous les frais de cette Iustice, si les parties n'ont de quoy; mais ils ne les attaquent ordinairement que quand ils sçauent qu'ils ont amassé beaucoup de biens. C'est la plus cruelle & impitoyable chose du monde que cette Iustice, car le moindre soupçon & la moindre parole, soit d'un enfant, soit d'un esclaue qui veut faire déplaisir à son Maistre, font aussitost pendre vn homme, & adjousteront foy à vn enfant pour petit qu'il soit, pourueu qu'il sçache parler. Tantost on les accuse de mettre des Crucifix dans les coussins sur quoy ils s'assient & s'agenoüillent, tantost qu'ils fouëttent des images, & ne mangent point de lard; enfin qu'ils obseruent encore secrettement leur ancienne Loy, bien qu'ils fassent publiquement les

Inquisition  
de Goa.



œuvres de bons Chrestiens ; ie croy veritablement que le plus souuent ils leur font accroire ce qu'ils veulent ; car ils ne font mourir que les riches, & aux pauvres ils donnent seulement quelque penitence. Et ce qui est plus cruel & meschant, c'est qu'un homme qui voudra mal à un autre, pour se venger l'accusera de ce crime, & estant pris il n'y a amy qui ose parler pour luy, ny le visiter ou s'entremettre pour luy, non plus que pour les criminels de leze Majeste. Le peuple n'ose non plus parler en general de cette Inquisition, si ce n'est avec un tres-grand honneur & respect : & si de cas fortuit il échapoit quelque mot qui la touchast tant soit peu, il faudroit aller aussi-tost s'accuser & deferrer soy-mesme, si vous pensiez que quelqu'un l'eust ouï ; car autrement si un autre vous deferoit, on seroit aussi-tost pris. C'est une horrible & espouventable chose d'y estre une fois, car on n'a ny Procureur ny Aduocat qui parle pour soy, mais eux sont Iuges & Parties tout ensemble. Pour la forme de proceder en icelle, elle est toute semblable à celle d'Espagne, Italie & Portugal. Il y en a quelquefois qui sont deux & trois ans prisonniers sans sçauoir pourquoy, & ne sont visitez que des Officiers de l'Inquisition, & sont en lieu d'où ils ne voyent iamais personne ; s'ils n'ont dequoy viure, le Roy leur en donne. Les Gentils & Mores Indiens, de quelque Religion que ce soit, ne sont pas sujets à cette Inquisition, si ce n'estoit qu'ils se fussent faits Chrestiens ; mais ils ne sont pas repris si rigoureusement que les Portugais, ou Chrestiens nouveaux venus de Portugal, & tous autres Chrestiens de l'Europe. Mais si d'auanture un Indien, More ou Gentil auoit diuertie ou empesché un autre qui auroit eu volonté de se faire Chrestien, & que cela fust prouué contre luy, il seroit repris de l'Inquisition ; comme aussi celuy qui auroit fait quitter le Christianisme à un autre, comme il arrive assez souuent. La cause pourquoy ils ne traittent ces Indiens si rigoureusement, c'est qu'ils pensent qu'ils ne peuvent estre si fermes en la Foy que les vieux Chrestiens ; aussi que cela empescheroit les autres de se conuertir : De sorte qu'ils leur laissent encore quelques petites superstitions gentiles, comme de ne manger chair de porc ou de vache, ou ne boire du vin, avec leurs anciens habits & ornemens, tant aux hommes qu'aux femmes Chrestiennes.

Il me seroit impossible de dire le nombre de tous ceux que  
cette



cette Inquisition fait mourir ordinairement à Goa ; ie me contenteray de l'exemple seul d'un Iouallier ou Lapidaire Hollandois qui y auoit demeuré vingt-cinq ans & plus, & estoit marié à vne Portugaise Metice, dont il auoit vne fort belle fille preste à marier, ayant amassé enuiron trente à quarante mil croisades de bien. Or estant en mauuais mesnage avec sa femme, il fut accusé d'auoir des liures de la Religion pretendue, surquoy estant pris, son bien fut saisi, la moitié laissée à la femme, & l'autre à l'Inquisition. Je ne sçay ce qui en arriua, car iem'en vins là dessus ; mais ie croy plustost qu'autre chose que l'on l'a fait mourir, ou pour le moins tout son bien perdu pour luy : il estoit Hollandois de nation. Ils n'en firent pas de mesme à vn Soldat Portugais qui estoit marié en Portugal & aux Indes ; mais il estoit pauvre. Ils l'enuoyerent en nostre Caraque en Portugal pour le rendre prisonnier à Lisbonne ; s'il eust esté riche, ils n'eussent pas pris la peine de l'enuoyer. Au reste toutes les autres Inquisitions des Indes respondent à celle-cy de Goa. C'est toutes les bonnes Festes qu'ils font iustice, ils font marcher tous ces pauvres criminels ensemble avec des chemises ensouffrées, & peintes de flammes de feu : & la difference de ceux qui doiuent mourir d'avec les autres est, que leurs flammes vont en haut, & celles des autres en embas. On les mene droit en la grande Eglise, ou à *See* qui est assez près de la prison, & sont là durant la Messe & le Sermon, auquel on leur fait de grandes remonstrances : apres on les mené au *Campo sancto Lazaro*, & là on brulle les vns en presence des autres qui y assistent.

Mais pour parler des Ecclesiastiques des Indes, il y a vn grand nombre d'Ordres de Religieux, tous rentez du Roy d'Espagne, outre ceux qui vont mendier à qui l'on fait de grandes charitez, & le Roy mesme leur donne quelque pension : Les Curez sont tous gagez également, & le Roy prend toutes les dismes, le Pape le luy ayant permis : le profit & baise-main de l'Eglise va aux Prestres & Curez : Tous les Ecclesiastiques sont habillez de sargette de cotton, la laine y estant trop rare & chere, car elle vient de Portugal ; & le cotton y est fort commode à cause de la chaleur. Là ce n'est pas comme icy, car toutes sortes de Religieux y baptisent, confessent, tiennent Cures & administrent tous les Sacremens comme les autres Prestres seculiers, qu'ils appellent *Clerigos*. Ils en font de naturels Indiens, & de toutes sortes de

Ecclesiastiques des Indes.



Zef. i. c. s.

Religions, fors de Iesuites, qui ne veulent que des Chrestiens naturels de pere & mere de l'Europe ; Tous les gens d'Eglise sont fort riches, & font leur profit particulier. Les Iesuites font tout en commun, & quand ils vont en quelque voyage que ce soit, ils ne portent que leur Breuiaire. Il n'y a qu'eux aussi qui enseignent la doctrine, & tiennent Colleges en ces pays-là, pour toutes sortes de sciences, & instruisent toutes sortes d'enfans, tant Indiens que Portugais.

Leur principal & premier College de toute l'Inde est *S. Paul de Goa*, où ils ont fait bastir tout contre leur maison & Eglise, vn lieu pour cela ; & toutes les Classes y sont fort bien distinguées & ordonnées. Les Escoliers n'entrent pas en la maison des Peres. Et les Regents ne sortent hors de leur maison pour venir en leurs Classes & ne passent la rue pour cela. Là ils font souuent représenter ieux & comedies, avec guerres & batailles, tant à pied qu'à cheual, le tout en fort bon ordre & conche. Je pense qu'il y a plus de trois mil Escoliers en ce College. Quand ils vont à l'estule, ils vont premierement auant qu'entrer en Classe, ouyr Messe à l'Eglise saint Paul ; & en sortant tous ceux d'vn mesme quartier se mettent ensemble, & chantent par la rue à haute voix des Prieres & Oraisons avec leur Croyance ; mais ce ne sont que les enfans au dessous de quinze ans qui chantent ainsi iusques à leur logis ; car ceux de quinze & au dessus n'en vsent ainsi : ils font cela pour attirer tousiours les Infidelles à la Foy.

Toutes les Festes & Dimanches apres midy les Regents & autres Iesuites commandez, vont comme en Procession par la ville avec Croix & Bannieres, chantans avec tous leurs Escoliers qui marchent en ordre selon leurs Classes ; ils chantent tous grands & petits, & sont suivis de grand nombre d'habitans, & se vont tous rendre en l'Eglise *du bon Iesus*, leur maison Professe, où vn Pere Iesuite les catechise ; & tout est plein de bancs pour cet effet. Les femmes y vont aussi pour ouyr le Catechisme, sans y manquer vne seule Feste & Dimanche. Ces Peres Iesuites ne prennent point d'argent des Escoliers.

Tous ceux de Goa qui vont à confesse, ont vn ordre de prendre vn bulletin du Prestre qui les a confessez, pour aller communier, ce qu'il faut qu'ils baillent auant que d'estre receus à la table : Ce billet est marqué du Nom de Iesus. Ils ont ordonné cela



contre les nouveaux Chrestiens, qui le plus souuent alloient à la table sans se confesser.

Tous les Portugais des Indes ont aussi coustume le iour des Trespassez d'enuoyer à qui mieux mieux, pain, vin, & autres viandes sur les fosses de leurs parents & amis deffuncts: & durant le seruice on voit toutes ces fosses couuertes de ces biens, puis quand chacun est retiré, les Prestres ou Religieux vont ser-  
rer tout cela, & sont obligez de prier Dieu pour les Trespassez.

Ils ieusnent la veille de Noël comme par deçà, & dînent à <sup>Feste de Noël.</sup> midy: mais auant qu'aller à la Messe de minuit, qui est sur les onze heures du soir, ils font vne fort belle colation qui vaut bien vn souper, sinon qu'ils n'y mangent ny viande ny poisson, mais de toute autre chose, boient & mangent tout leur saoul. Les femmes sur tout, tant maistresses que seruantes, desirent fort cette nuit-là, pource qu'allans toutes à la Messe, elles se ser-  
uent de la deuotion pour la iouissance de leurs amours. Par toutes les ruës y a lors des lanternes. Le iour de Noël par toutes les Eglises se representent les mysteres de la Natiuité, avec force personages & animaux qui parlent, comme icy des Marionnettes, & y a de grands rochers, & des hommes dessous qui font iouer & parler ces figures comme ils veulent: & chacun va voir cela. Mesmes en la plupart des maisons & carrefours ils en font de mesme: il fait alors plus beau là en ceste saison qu'icy à la saint Iean. Le long des ruës, places & cantons y a des tables dressées avec de belles nappes blanches & bien ouragées, cou-  
uertes de toutes sortes de dragées, confitures seiches, masse-  
pains, qu'ils appellent *Rousquillos*, façonnez en mille sortes, dont chacun achete pour s'entredonner par estreine. Cela est com-  
me vne foire, qui dure iusques passé les Roys. Ils vont mettre de nuit de grands escriteaux où il y a *Anobon*, c'est à dire bonne  
année, avec musique & instrumens.

Quand la Feste de Pasques vient, tout le Ieudy & Vendre-  
dy Saints ils font des Processions generales, comme il se fait <sup>Procession à Goa.</sup> en toutes les terres du Roy d'Espagne, & là y a force Penitens de toutes qualitez qui se fouëtent, & vont à genoux les bras croisez. Il seroit impossible de représenter toutes les ceremonies & façons estranges & superstitieuses qu'ils y obseruent. Il y a des lieux en maniere d'Hospitaux, fournis de grande quantité de  
vinaigres, confitures, pain, vin & autres sortes de rafraichissemens,



avec force linge blanc. Le vinaigre sert à les estuuer, le reste pour les restaurer à boire & à manger, & le linge pour les essuyer & panser.

Par toutes les Eglises ils font des monumens tres beaux. Et le dedans de l'Eglise est richement orné & tapissé, & le pavé jonché d'herbes & de fleurs, avec de grands rameaux de belles & larges feuilles çà & là; pour la plupart ils font de palmes, ils en font autant par le dehors: car autour des Eglises, & dans les rues mesmes qui sont nettoyyées, ils sement beaucoup d'herbes, de fleurs & de rameaux. Aux auenuës desdites Eglises il y a de grandes rangées de Palmiers plantez de part & d'autre; ils ont aussi pour l'Eglise grand nombre de haut-bois, cornets à bouquin, tambours, violons & autres instruments. Aux portes on y vend de toutes sortes de choses à manger, & force affiquets & babioles. Toutes les Festes commencent la veille à midy, & finissent le iour d'icelles à midy, & apres cela n'y a plus de solennité. Ils affichent par toutes les rues & lieux accoustumez les Festes, & les Eglises où elles sont, avec les Pardons & Indulgences.

Tous les nouveaux Chrestiens portent ordinairement à leur col de grands chapelets de bois, tant hommes que femmes; les Portugais & Metifs les portent en leur main, & ne cessent iamais en leurs discours, affaires & autres actions, de laisser tomber des grains de paternostres; ie ne sçay ce qu'ils disent, mais i'en ay veu souuent qui en iouant aux dez en faisoient de mesme. Ils ont vne coûtume que quand on leue le S. Sacremēt à la Messe, ils leuent tous la main, comme s'ils le vouloient monstrier, & crient tous à haute voix deux ou trois fois, *Misericordia*, en frappant contre la poitrine. Ils n'vsent point de pain benist comme par deçà. Quand leurs esclaves, tant hommes que femmes, vont à la Messe ils portent les fers aux pieds, au moins ceux qu'ils soupçonnent auoir volonté de s'enfuyr.

Mariage de  
602.

Pour le regard de leurs mariages, l'homme ne voit iamais sa maistresse qu'à l'Eglise où elle se trouue, mais il ne parle point à elle; elle est fort parée à la mode de Portugal, & couuerte de perles & pierreries; que si elle luy agrée, il y va le lendemain avec vn Prestre, & la fiance; apres cela il la peut aller voir, mais on ne les laisse pas seuls. Ils se marient ordinairement apres midy, & vont en grande solennité à l'Eglise. Le marié est quelquefois accompagné de quatre vingts ou cent cheuaux bien en or-



dre, & tous les parens & amis de part & d'autre y assistent. La mariée est accompagnée d'autant de *palanquins*, où sont toutes les parentes & amies. Elle est conduite par deux de ses proches parentes, & luy de mesme par deux des siens iusques à l'Eglise deuant le Prestre. Ces quatre sont appelez *Comperes & Commeres*. Apres qu'ils sont épousez on les reconduit tout de mesme, avec force trompettes, cornets & autres instrumens, qui sonnent depuis l'Eglise iusques au logis, & chacun en passant iette force fleurs & eaux de senteurs, dragées & cōfitures sur la compagnie, ce qui est pour les seruiteurs qui les ramassent. Quand ils sont arriuez deuant le logis, le marié & la mariée avec les hommes & les femmes, qui sont les plus proches parens & les plus anciens entrent dedans, & demeurent au dehors les ieunes hommes amis que l'on remercie, & cependant ils s'amusent à faire manier, courir & danser leurs chevaux deuant le logis, & se battent à coups d'oranges, cannes & roseaux qu'ils se lancent les vns contre les autres. Le marié, la mariée & tous les autres qui sont au dedans sont à des fenestres en forme de galleries, d'où ils regardent ces passe-temps. Cela fait ils mettent tous pied à terre & entrent en vne salle basse, où on leur presente toutes sortes de fruiçts & confitures, avec de l'eau de *Banguenin*: puis le marié les remercie fort honnestement. En apres on fait vn festin à tous les parens, qui ne dure pas beaucoup de temps, & en suite chacun se retire.

En leurs Baptesmes ils vsent des mesmes ceremonies & solennitez qu'en leurs mariages. Le Prestre plonge trois fois l'enfant dans l'eau beniste, & ont vn grand plat d'argent doré plein de *rosquillos*, c'est à dire, massépains, biscuits, macarons, & autres choses de sucre, avec vn grand cierge planté au milieu, & vne piece d'or attachée; tout cela est pour le Curé, excepté le plat.

Quand ce vient le iour de la Feste d'un Monastere ou Conuent, ils font grand festin à plusieurs gens de leurs amis: de mesme en font les Prestres & Curez és Festes de leurs Eglises.

Festes.

Tous les Chrestiens de Goa, tant Portugais & Metifs qu'Indiens accommodez & riches, vont à l'Eglise avec vne grande pompe & ostentation, estans suivis de leurs gens, Pages & Estafiers bien en ordre; & ils se font porter en leur *Palanquin*, & neantmoins ne laissent de faire mener apres eux leurs chevaux & *sombreros*, & leurs Pages portent des chaires ou tabourets en



broderie, avec deux oreillers de velours. Ils portent tous l'épée au costé, & apres eux marchent tous leurs seruiteurs & esclaves; les plus riches en ont iusques à vingt & vingt-cinq. Mais ils ne vont iamais qu'ils n'ayent leurs grands chapelets en la main, & font porter vn carreau pour s'agenouïller dessus. Enfin ils marchent avec la plus grande superbe du monde, & sont si glorieux qu'il faut qu'un de leurs seruiteurs prenne de l'eau beniste en sa main pour en donner à son maistre ou maistresse; mais il faut que ce soient hommes ou garçons, car les filles & femmes n'approchent & ne touchent le benoïstier.

Magnificence des Dames.

Les femmes riches & de qualité vont peu souuent à l'Eglise, si ce n'est es iours des grandes Festes. Elles y vont fort superbement vestuës à la mode de Portugal; leurs robes la pluspart de brocard d'or, de soye & d'argent, enrichies de perles, pierreries, & ioyaux à leurs teste, bras, mains, & ceinture. Par dessus elles portent vn voile du plus fin crespé du monde, qui leur prend depuis la teste iusques aux pieds. Celuy des filles est de couleur, & celuy des femmes est noir. Elles ne portent iamais de bas de chausses. Leurs robes & cottillons traînent en terre; Leurs patins ou *chapins* sont ouuerts par dessus, & couuerts seulement au bout du pied, mais ils sont tous bordezz d'or & argent battu en plaques, qui vont iusques au dessous du *chapin*: & le dessus est couuert de perles & pierreries; & portent enuiron demy pied de liege de haut. Quand elles vont à l'Eglise on les porte en palanquin, qui est le plus richement paré qu'il est possible; le dedans est d'un grand tapis de Perse, qu'ils appellent *Aliaif*, & y en a tel qui vaudroit icy cinq cent escus. Puis il y a deux ou trois grands oreillers de velours ou brocard d'or, argent & de soye, l'un à la teste, & l'autre aux pieds. Elles font porter cela par leurs Damoiselles ou *Criadas*, qui sont Portugaises ou Metices. Si elles ont quelques fils ou filles, elles le font aller en leur palanquin avec elles. Quant aux seruantes & esclaves, elles vont apres à pied, & sont quelquefois quinze ou vingt richement vestuës de soye de toutes couleurs, avec vn grand crespé fin par dessus qu'ils appellent *Mantes*; mais elles ne sont habillées à la mode de Portugal, & ont de grandes pieces de soye qui leur seruent de cottillon; elles ont aussi des iupes de soye fort fines, qu'ils appellent *Rajus*. Entr'elles se voit de tres-belles filles de toutes Nations des Indes; Et est à noter que les maris y enuoyent aussi

Mais.



leurs Pages, avec vn homme ou deux de bonne façon, Portugais ou Metifs, pour les mener & soustenir par les mains, depuis qu'elles sont descenduës de leur Palanquin: & le plus souuent encore entrent dedans l'Eglise en leur palanquin, tant elles ont peur d'estre veuës hors l'Eglise. Elles ne portent point de masque, mais elles sont toutes si fardées que c'est vne honte. Au reste, ce n'est pas elles qui craignent d'estre veuës, mais c'est les maris qui en sont si jaloux que rien plus. Il y a vne des seruantes ou esclaves qui porte de ces riches tapis ou *Alcatifs*, vne autre porte deux riches oreillers; d'autres qui vne chaire de bois de la Chine bien dorée, qui vn sac de velours où est le liure, mouchoir & autres choses dont elles ont à faire, qui vne belle *esfere* ou natte fort delicate pour mettre par dessus les tapis, avec vn esuentail & autres choses de seruice. Ces Dames entrans en l'Eglise, sont aidées par la main par vn homme ou deux, car elles ne peuuent marcher seules pour la hauteur de leurs patins, d'vn demy pied de haut le plus souuent, & qui ne sont serrez par dessus. L'vn de ces hommes prend de l'eau beniste en la main dont elle prend; puis elle va en sa place à quarante ou cinquante pas, où elle est pour le moins vn bon quart d'heure à aller, tant elle marche grauement & posément: elles portent en main vn chapellet d'or, perles & pierreries. Ainsi marchent-elles toutes selon leurs moyens, non selon leur qualité. Quand elles menent leur enfans avec elles, elles les font marcher deuant. Les seruantes & esclaves sont bien aises quand leurs maistresses ne vont à la Messe, car elles y vont toutes seules, & peuuent lors visiter leurs amis, comme elles font le plus souuent, & iamais ne se decelent & accusent les vnes les autres.

Voila ce qui est des choses plus singulieres & remarquables que i'ay veuës à Goa, & n'aurois iamais fait si ie voulois particulariser, & dire par le menu tout ce que i'y ay reconnu en deux ans que i'y ay demeuré; ie me contente d'en auoir touché generallyment quelque chose, laissant à iuger tout le reste en suite de cela.

Pour les marchandises diuerses qui abordent à Goa de tous les diuers endroits des Indes, neus en parlerons en leur lieu, suiuant les pays dont elles viennent.

De sorte donc que qui a esté à Goa, peut s'asseurer d'auoir veu les plus grandes singularitez des Indes, estant la ville la plus fameuse & renommée pour le traffic de toutes les Nations Indiennes, qui luy portent tout ce que leurs pays peuuent produire,

Goa & son  
excellence



tant en marchandises qu'en viures & autres commoditez, qui y font en tres-grande abondance; car on y voit aborder plus de mille Nauires chargez de toutes choses; ce qui y rend les viures à meilleur marché qu'en aucun lieu du monde, car ce qui coûteroit icy cinquante sols n'en vaut pas là cinq. La plupart des viures, fruiçts, & autres douceurs & commoditez luy viennent de *Dealcen*. Le poisson de mer y est en telle abondance, qu'il y en a plus qu'il ne faut, bien que l'on y en mange beaucoup plus que de chair: car c'est presque toute leur nourriture, & avec cela, il s'en perd autant comme il s'en mange, car il ne se peut garder plus de vingt-quatre heures, à cause de la chaleur du pays qui corrompt incontinent toutes les viandes. On ne voit par les ruës & carrefours autre chose qu'hommes & femmes qui fricassent & rotissent du poisson à vendre, tout accommodé avec la saulce & les assaisonnemens necessaires.

Au reste ie diray encor, qu'ayant demeuré plus de deux ans à Goa entre les Portugais, il est impossible de raconter & exprimer les affronts, injures & opprobres que i'y ay souffert. Et à la verité ie puis dire, sans vanité, que si durant le temps de deux années de mon voyage i'eusse eu tant soit peu d'esperance de retourner en France, i'eusse esté plus curieux de cognoistre & remarquer les choses belles & curieuses de ce pays-là. Mais depuis le iour de nostre naufrage, iusques à ce que ie fusse descendu à la Rochelle, ie n'eus iamais vn moment d'esperance de retour; ce qui fut cause aussi que ie ne mis pas peine d'amasser du bien comme i'eusse pu faire: car il faut là fort peu de chose pour entretenir vn homme, tout y estant à vil prix. Je n'ay pas laissé toutefois de remarquer beaucoup de singularitez pour ce qui concerne leurs richesses & leurs marchandises, pour auoir fréquenté en la plus grande partie des Indes, tant avec les Indiens mesmes qu'avec les Portugais avec lesquels i'ay esté, & vers le Nord, & vers le Sud, pour courir & deffendre leurs Costes, & faire escorte aux Nauires marchands qui vont & viennent. Mais ie diray bien que si les Portugais eussent creu que i'eusse seulement pensé à remarquer quelque chose entr'eux, tant de la nauigation des Indes, qu'autres particularitez de leur Estat & commerce, ils ne m'eussent iamais permis de retourner, ains ils m'eussent ou fait mourir, ou enuoyé en exil, comme ils font leurs malfaiçteurs; mais ie me gardois bien de leur donner le moindre soupçon



con de cela. Estant aduerty par d'autres exemples, comme entr'autres de ce qu'ayans pris vn bateau d'un Nauiere Anglois à la Coste de Melinde pres les Isles de Nicobard, & ayans trouué vn homme dedans avec la sonde à la main pour sonder & recognoître la Coste, ils le firent mourir cruellement, ce qu'ils n'ont accoustumé aux autres Estrangers. Et bien que ie confesse auoir fort peu d'esprit, si leur faisois-je cognoître en auoir beaucoup moins, de peur de leur donner mauuaise opinion de moy. Mesmes ie leur faisois accroire que ie ne scauois ny lire, ny escrire, & que ie n'entendois pas leur langage; & pour bien viure avec eux il me leur falloit obeyr en toutes choses: Que si quelqu'un d'eux me vouloit ou faisoit du mal, ie taschois par tous moyens de faire la paix avec luy, & de les auoir tous pour amis. Voila comment i'ay passé enuiron deux ans & demy avec eux, sans compter le temps que nous fumes à reuenir depuis Goa iusques en Portugal.

Mais pour finir ce Chapitre, ie diray encor que les Anglois qui estoient à Goa & qui furent pris en la riuiera & *bara de Surraze*, nous dirent que le Nauiere nommé le Croissant nostre Admiral auoit en retournant mouillé l'ancre en l'Isle de sainte Helene, puis qu'un Nauiere Anglois venant des Indes y estoit arriué chargé de biens, mais foible d'hommes: & que le Croissant auoit fait dessein de le surprendre, d'autant qu'il estoit meilleur, & ne faisoit tant d'eau que le leur qui estoit tout ouuert, tant qu'il ne put arriuer iusques en France, comme i'ay sceu depuis: mais leur dessein ayant esté descouuert par vn ieune Canonnier du Croissant qui estoit Anglois, ce Nauiere de nuit leua aussi-tost les ancras, & s'en alla avec ce Canonnier qui les auoit aduertis: cela fut cause que les Anglois ne nous furent point amis, & mesprisoient nostre Nation, comme ils sont tous fort superbes, ce que ne sont pas les Hollandois.

Ie fus aussi curieux de m'enquerir de nostre Maistre, & des onze autres nos compagnons qui s'estoient sauuez des Isles des Maldiuës en vn bateau durant nostre naufrage, comme i'ay dit cy-dessus; mais ie n'en pus scauoir autre chose, sinon qu'ils estoient arriuez à *Coylan* terre des Portugais, & que le Maistre estoit mort à l'Hospital dudit *Coylan* avec quelques autres, & le reste menez prisonniers à Goa, dont les vns s'estoient embarquez pour retourner en Portugal, les autres s'en estoient allez



çà & là avec les armées des Portugais , & ne sçauoit-on ce qu'ils estoient deuenus.

## CHAPITRE VII.

*Des exercices & ieuX des Portugais, Metifs & autres Chrestiens à Goa; de leurs habits & maniere de viure, & de leurs femmes.*

**L**Es exercices à quoy s'addonnent les Portugais, tant à Goa qu'aux autres lieux des Indes, sont premierement à tirer des armes & monter à cheual; & les Festes & Dimanches ils s'occupent à faire faire mille passades & carrieres à leurs cheuaux, avec des oranges, cannes & roseaux qu'ils se iettent, estans tous les mieux equippez & en ordre qu'ils peuuent. Il ne se passe gueres de Festes qu'ils ne fassent quelque resiouissance, où tout le peuple va, & se range par processions. Là se font toutes les ceremonies & solennitez de la Feste, comme foires, festins, & musiques avec toutes sortes d'instrumens, entremessans ainsi les plaisirs avec les deuotions. Ils se delectent fort aussi à s'aller promener sur la riuiera dans leurs *Manchoues* faites en forme de Galliores, où ils sont à couuert, avec des musiques, & de là vont descendre en des lieux qui leur appartiennent, ou à leurs amis, qui sont des maisons de plaisance, accompagnées de iardins & vergers, qu'ils nomment *hortas*, où y a force arbres de Cocos, qu'ils appellent *Palmeiros*, & il y a là grande abondance de reservoirs & de ruisseaux d'eaux claires & fraiches, où ils se baignent & prennent la colation, & autres rafraichissemens à l'ombre.

Ieux de  
cartes &  
dez.

Pour ce qui est des ieuX de cartes & de dez, & autres ieuX de hazard, ils y sont permis, & il y a des maisons destinées à cela, dont les hostes payent tribut au Roy, & l'on n'oseroit iouer ailleurs que là, sur peine d'une grosse amende. Ceux qui tiennent ces Academies & Bureaux de ieuX y font vn tres-grand gain; car c'est vne chose admirable du grand nombre de ioueurs qui s'y trouuent d'ordinaire, & la plupart mesme y boit, mange & couche, ne faisans autre exercice que cela. Tout y est fort bien accommodé dans les salles & chambres, fort belles, claires & bien tapissées, & il y a tousiours des seruiteurs pres d'eux pour les seruir de tout ce qu'ils ont besoin. Je n'ay iamais veu de plus libres & honorables ioueurs qu'ils sont; car ceux qui gaignent



donnent librement de l'argent à ceux qui les voyent iouër, s'entend à ceux qui iugent, & qui en veulent prendre. Ils appellent cette honnesteté-là *Barbo*. Et cela n'est pas honteux d'en prendre, estant plustost vn honneste present qu'une aumosne. Ils donnent quelquefois ainsi de bonnes pieces d'or: & bien souuent quand ie n'auois point d'argent, ie m'en allois les voir iouër, & estoient plus curieux de m'en donner qu'aux Portugais mesmes & Metifs. La plupart des Soldats qui n'ont point d'argent y vont ordinairement. Ils donnent aussi beaucoup aux seruiteurs de la maison qui les seruent, mais les maistres en tirent vn certain tribut.

Cependant qu'ils iouënt il y a des filles, seruantes & esclaués du maistre & maistresse de la maison qui iouënt des instrumens & chantent des airs pour leur donner plaisir: & notez que ce sont les plus belles filles qu'ils peuuent recouurer. Ils iouënt fort beau ieu & sans dispute, à cause de la regle & police qui y est: & quand ce seroit le plus grand Seigneur du monde, il faut qu'il aille iouër en ces lieux publics là, mais il y a des chambres particulieres selon la qualité des personnes. En ces ieux-là il se fait de grands frais, ils iouënt entr'autres beaucoup aux eschets & aux dames, & à toutes sortes de ieux sur le damier. Ils n'ont point de ieu de paulme, mais seulement ils iouënt au ballon avec la main; ils vsent aussi fort du ieu de quilles & de la boule. Ils ont force Basteleurs, Charlatans & farceurs, pour leur donner passe-temps; & leur monstrent des serpens & autres animaux rares. Là tant hommes que femmes apprennent tous à chanter & sonner des instrumens, mais ils n'vsent point de danfes.

Pour ce qui est de leur maniere de viure chez eux, tant hommes que femmes, filles & garçons; quand ils arriuent au logis, c'est de mettre aussi-tost tous leurs habits bas. Les hommes demeurent seulement avec leur chemise & calsons qui leur vont iusques aux talons, & sont extremement blancs & fins: puis ostent leur chapeau & prennent vne *montaire* ou *galetaire*, qu'ils appellent, qui est de velours ou tafetas, en forme de chapeau, qui n'a bord que d'un costé. Pour les femmes elles demeurent avec leur iuppe ou *bajus*, qui est plus claire & fine que le crespé le plus delié de deçà. De sorte que leur chair paroist là dessous aussi bien que si elles n'auoient rien sur elles. Et outre cela elles

Habits domestiques.



portent le sein fort découuert, tellement que l'on leur voit tout iusqu'à la ceinture.

Elles ne portent rien sur la teste que leurs cheveux liez & retrouffez. Depuis la ceinture en bas ils mettent vne toile de coton ou de soye fort belle, mais non si claire & si fine que celle de la jupe, car on ne peut rien voir à trauers, & est comme nostre tafetas. La pluspart des hommes qui se veulent marier, ne se contentent pas de voir les filles qu'on leur veut donner, en leurs habits de feste & de parade, comme y ayant trop d'artifice; mais ils les veulent voir en marché faisant, au logis en ces habits particuliers que j'ay dit, afin de les considerer en leur naïfueté, & voir si elles sont bien proportionnées ou contrefaites: Ils ne desireront pas aussi que lors elles soient fardées, comme elles sont quand elles sortent dehors & sont parées.

Exercices des  
femmes.

Quant à l'exercice des femmes, ce n'est tout le long du iour qu'à chanter & iouer des instruments; & quelquefois à se visiter, mais assez rarement: elles vsent aussi iour & nuit de *Betel* comme font tous les Indiens. Leurs maris en sont fort jaloux, mais elles sont si amoureuses & addonnées aux plaisirs de la chair, qu'aussi-tost qu'elles trouuent la moindre occasion, elles ne la laissent pas perdre. Et elles ne manquent jamais de trouuer des occasions & des amis, estant belles & riches, & par consequent peuuent se faire aimer & faire du bien, & les seruantes & esclaves sont bien aises de seruir en cela leur maistresse, & leur gagner quelque bel amy; comme j'ay dit ailleurs, mais les maris les épient fort soigneusement, & quand elles se vont visiter, ils enuoyent avec elles quelque Page ou autre personne de fiance, pour obseruer leurs actions; mais elles sont si rusées, & artificieuses, qu'elles viennent quasi tousiours à bout de leur intention.

Au reste ie diray en passant, que toutes les femmes Indiennes, tant Gentiles que Mahometanes, ont vne coustume, que quand les hommes ont leur compagnie, la femme quand mesme ce seroit vne personne publique, veut tousiours auoir le dessus, & non autrement, car elles tiendroient cela comme chose monstrueuse, & contre nature.

Or toutes les femmes des Indes vsent fort d'un certain fruit gros cōme vne grosse nettle, qui croist non sur vn arbre, mais sur vne herbe, & est tout verd, rond, & picotté par dessus, & de-



dans plein de petite graine. Il y en a presque par toutes les Indes; & entr'autre en quantité aux Maldives où ils l'appellent *Moetol*, c'est à dire l'herbe aux fols. Es autres endroits des Indes ils l'appellent *Dutroa*. Quand les femmes veulent iouyr de leurs amours en toute assurance, elles font boire à leurs maris de ces fruiçts détrempez en leur boisson ou en potage, & vne heure apres ils deuiennent étourdis, & comme insensez, chantans, rians & faisans mille singeries, car ils ont lors perdu toute connoissance & iugement, sans sçauoir ce qu'ils font, ny ce qui se fait en leur presence. Et lors les femmes prennent leur temps de faire entrer qui bon leur semble, & en vser comme il leur plaist, en presence de leursdits maris, qui n'en peuuent rien reconnoistre. Cela leur dure cinq ou six heures, plus ou moins selon la quantité de la prise. Puis ils s'endorment, & apres leur reueil croyent auoir tousiours dormy, sans se souuenir de rien qu'ils ayent fait, ouy, ou veu.

*Dutroa  
fruiçt.*

Quand aussi les hommes veulent iouyr d'une fille ou femme, & qu'ils n'en peuuent venir à bout, ils leur en font prendre tout de mesme, & quand elles sont en cette folie, ils en font ce qu'ils veulent, sans qu'elles s'en apperçoient apres. Durant que j'estois en ce pays-là, il s'en est trouué plusieurs qui estoient deuenues grosse sans sçauoir d'où cela leur venoit. Mais qui donneroit grande quantité de ce fruiçt, infailliblement on en mourroit. Quand les Soldats & autres ne peuuent aborder vne femme, ils pratiquent leurs seruantes, qui vendent & trahissent pour de l'argent leurs maistresses de cette sorte, en leur faisant boire de cette herbe. Il est vray que les esclaves sont si mal-traitez de leurs maistres & maistresses, qui les tyrannisent cruellement, qu'il ne faut pas trouuer estrange s'ils s'exposent à tout pour s'en vanger. J'en vy vn iour à Goa vn aagé de dix-huict ou dix-neuf ans, qui se precipita dans vn puits où il se tua, pour euit la furie de son maistre, qui couroit apres pour le chastier.

Mais bien qu'à Goa les femmes y soient fort impudiques, & que le climat y incline fort, avec les viures du pays, toutefois ny là, ny dans les autres villes des Portugais, il n'y a point de bordel public, & il n'est pas permis d'y en auoir, comme en Italie & en Espagne. Mais ils y couurent leur peché le mieux qu'ils peuuent, & l'on n'y en manque pas toutefois non plus qu'en beaucoup d'autres endroits.



Les femmes & les filles des Portugais, Mestices & Indiennes, se baignent & lauent tous les iours les parties honteuses, comme font aussi les autres Indiennes qui ne sont pas Chrestiennes.

L'une des recreations des Portugais à Goa, est de s'assembler à leurs portes, avec cinq ou six voisins assis à l'ombre en de belle chaires pour deuiser, tous en chemises & calsons, avec plusieurs esclaves autour d'eux; les vns éuentent, & chassent les mouches, les autres leur grattent les pieds, & autres endroits du corps, & leur ostent les cirons. Ils passent ainsi le temps la pluspart, & saluent courtoisement les passans, & sont bien aises quand ils s'arrestent pour deuiser avec eux. Quand ils prennent leur repas, ou qu'ils se leuent ou couchent, ils font venir toutes leur musique d'esclaves; tant filles que garçons, pour leur donner du plaisir: & ont en mangeant, des esclaves qui les éuentent & chassent les mouches de dessus les viandes, autrement il seroit difficile de n'aualler en mangeant, quelques-vnes de ces mouches, dont il y a grande abondance par toutes les Indes.

Le plus ordinaire passe-temps des femmes, c'est de demeurer tout le iour aux fenestres, qu'ils appellent *vantanos*, qui sont fort belles, grandes & spacieuses, en forme de galeries & balcons, avec des ialousies & cages peintes fort ioliment: de sorte qu'elles peuuent voir sans estre veües.

## CH A P I T R E V I I I.

*Des Soldats Portugais à Goa, leur maniere de viure & embarquemens, de leurs diuerses expeditions, & l'ordre qu'ils tiennent en guerre.*

Guerre des  
Portugais à  
Goa.

**Q**UANT à leur maniere de guerre & Soldats; il faut scauoir que les Portugais ont dès le commencement eu guerre continuelle avec les Malabares qui sont les Pirates de la Mer des Indes, & contre d'autres Roys & peuples Indiens, comme ceux d'Arabies, les Roys de Sumatra, Iaua, Ior, qui est en la terre ferme de Malaca, & autres des Isles de la Sonde, & de la Coste & terre ferme de toutes les Indes. Mais en outre depuis que les Anglois, Holandois & autres estrangers ont pris la route de la nauigation des Indes, cela leur a apporté vne nouvelle guerre sur les bras, qui les a mis fort au bas, & les a pensé



ruiner; Si bien que cela les a contraints de renforcer leurs armées Nauales. Car toute leur guerre est par mer, & non par terre, où ils ne tiennent rien; bien que quelquefois ils ne laissent pas d'auoir guerre avec quelques Rois particuliers de terre ferme, qui rompent les paix & tréues accordées entr'eux: & lors ils font des armées par terre, & font venir leur secours de leurs villes & forteresses. Mais pour les armées par mer, ils en ont tousiours affaire, & en font armer & equiper deux tous les ans, comme i'ay dit.

Donc pour la conseruation de toute la Coste des Indes depuis Goa iusqu'à Cambaye, & quelquefois iusqu'à Ormus d'un côté, & de l'autre iusqu'au Cap de Comorin, pour empescher les courses des Pirates Malabares, ils equippent deux armées à Goa, qu'ils appellent *armada del Nort*, celle qui va à Ormus, & l'autre *armada del Sud*, qui va à Comorin. Et sont composées de cinquante ou soixante Galiotes, avec vne ou deux grandes Galeres comme celles d'Espagne. Ces armées partent au mois d'Octobre, qui est le commencement de leur esté qui dure six mois, plus ou moins, & c'est le temps que courent les Corsaires Malabares. Ils se seruent de Captifs & de Forçats pour ramer en leurs Galeres, & ils vsent du mesme ordre que pardeçà; Les Galiotes sont de quinze à vingts bancs de chaque costé, & il n'y a qu'un homme à chaque auiron, qui ne sont pas forçats ny captifs, ains Canarins & habitans de Goa, Bardes, Salfetes, & Colombins, qui sont les plus vils & mecaniques peuples, pris de gré à gré: Ils les appellent *Lascary*, & leur patron *Moncaoon*, la Galiote *Nauie*, & celle des Malabares, *Piraux*.

Armadas de  
Goa.

Outre ces deux armées generales, il s'en fait d'autres qui vont à Malaca, à la Sonde, à Mozambique & autres lieux où il est besoin; & où ils ont dessein; Mais ces armées sont composées de vaisseaux ronds qui sont comme des Galions, Hourques & Nauires des Indes, avec quelque grande Galiote; & vont pour secourir & renforcer leurs places, comme en l'Isle de Ceilan & autres lieux où ils ont guerre, & où ils sont attaqués.

Toutes ces armées se font aux dépens du Roy. Il sort encores des Galiotes & Nauires des autres Ports & Havres des Portugais, qui se viennent rendre & ioindre à ces Gros; & sont bien armées: & en courant la Coste, elles vont ancrer & surgir en tous les ports qui sont de leurs amis & alliez, tant pour le rafraî-



chiffement que pour le traficq; d'autant qu'avec ces armées, va vn grand nombre de Nauires & Galiotes marchands, qu'ils nomment *Nauios de Chatie*, à la difference des autres qu'ils appellent *Nauios d'Armada*. Ces marchands attendent à trafiquer & commercer avec ces *Armadas* pour crainte des Pirates qui les empeschent d'aller seuls. Et mesme la pluspart des soldats qui ont de quoy, ne laissent de faire commerce en faisant leurs voyages pour le seruice du Roy; Cela leurs estant permis, voire mesme necessaire pour le peu de butin & gages qu'ils ont. Quant aux Nauires de guerre, elles sont équipées au frais du Roy, mais les Nauires *Chaties*, ce sont ceux à qui ils appartiennent qui les fretent à leurs dépens, & toutefois ils ne laissent d'estre subiects, & d'obeyr en toutes choses au General des armées qu'ils nomment *Capitaine Major*.

*Galeres.*

Es grandes Galeres il y peut deux & trois cens hommes de guerre, & en d'autres grandes Galiotes, qu'ils nomment *Fregates*, il y en peut cent, & es petites qui sont les Nauires, enuiron quarante ou cinquante. Il y en a encores de plus petites qu'ils nomment *Mancheuës*, où il peut quinze ou vingt hommes. Quant aux Nauires ronds, leur nombre d'hommes est selon leur grandeur.

*Embarq-  
mens*

Quant à leur ordre & façon de s'embarquer; Lors qu'on veut faire vn embarquement à Lisbonne pour les Indes, ils font vne leuée de Soldats par tout le Portugal par les Parroisses, comme l'on fait icy des Pionniers, & là on prend toutes sortes de gens de quelque qualité & condition qu'ils soient, pourueu qu'ils ayent atteint l'aage de neuf à dix ans; Puis on les enroole, & sont payez & gagez pour soldats. Que si on n'en peut trouuer qui y veulent aller de volonté, on les prend par force, & de tous aages, & sont tous enroollez en la *Cazada India* à Lisbonne, & ils donnent réponsant iusqu'à ce qu'ils soient embarquez. On leur auance tout l'argent de leur voyage, à cause que la pluspart sont enfans de pauvres payfans, & ont besoin de s'habiller & armer; la paye est selon leur qualité. Quant à leur façon de conter, c'est par *Rais*, comme en Castille par *Maravedis*, qui est vne certaine monnoye qui vaut vn denier & demy de la nostre, & disent tant de mille *Rais*.

*Soldats Por-  
tugais.*

Entre ces Soldats enroollez il y a des dignitez & qualitez plus honorables les vnes que les autres, les vns par leur race & extraction,



tion, les autres par leur seruice & vertu, & d'autres par la faueur. De sorte qu'ils sont gagez selon cela, les vns plus, les autres moins; On les paye-là à Lisbonne pour toute la trauersée iusqu'aux Indes, & non pas par mois, & ils n'ont que faire de faire aucunes prouisions pour leur particulier, le Roy leur fournissant tout ce qu'ils ont besoin de viures, rafraichissement, & munitions de guerre. Ces titres & qualitez leur sont acquises en Portugal, & toutefois le Vice-Roy ne laisse d'en faire certain nombre de ceux qui meritent, ou qu'il veut fauoriser és Indes. Celuy qui est noble de race, ils le nomment *Fidalguo* simplement. Il y en a d'autres qu'ils appellent *Fidalguo de la Casa del Rey nosso Señor*, ou Gentil-homme de la maison du Roy, qui sont les plus estimez entr'eux. D'autres, *Mosso Fidalguo*, qui est à dire anoblis par le Roy, ou grands Seigneurs par faueur. D'autres *Caualleyro Fidalguo*; nobles Cheualiers. Autres *Mosso da Camera & do seruicio*, qui sont Gentils-hommes seruans. D'autres *Escudero Fidalguo*, qui sont Gentils-hommes escuyers. Ceux qui n'ont ny titre, ny dignité, s'appellent purement & simplement *Soldado*. Ils prisent plus ces dignitez que quoy que ce soit, pource que cela leur sert à auoir des charges & commandemens, avec ce qu'ils ont plus de gages. Outre ces titres ils en ont vn autre qui est d'homme *honrado*, qu'ils veulent tous auoir parmy eux. Le plus que peut auoir vn soldat, mesme des principaux, pour la trauersée de Lisbonne à Goa, c'est cinquante ou soixante croissades.

Quant ces soldats sont embarquez en des Caragues, ils sont departis par escoüades ou compagnies, pour faire le cart ou la garde la nuit à rechange, & non point de iour.

Or encores que ces soldats entoollez n'ayent titres ny dignitez, ils ne laissent pourtant de se faire honneur entr'eux, & se dire tous Gentils-hommes, bien qu'ils soient de vile condition; & les nobles ne leur portent nulle enuie pour cela, d'autant que cela n'est connu qu'entr'eux, & non aux Indiens; & ne diminuë en rien la noblesse des autres, dont on enuoye tous les ans les roolles de Lisbonne au Vice-Roy de Goa: ains ces titres qu'ils se donnent entr'eux, n'est que pour faire entendre aux Indiens qu'ils sont tous de bonne & illustre maison, n'y ayant aucune race vile & mécanique entr'eux. Et pour ce ne veulent qu'aucun Portugais soldat ou autre, fasse chose vile



& des-honneste, n'y aille mendier sa vie, mais l'entretiennent pluſtoſt le mieux qu'ils peuuent. De façon que le plus grand porte honneur au plus petit, & priſent infiniment ce mot de Portugais & Portugal, en diſant *homo blanco*, ou homme blanc, & mépriſent tous ces pauvres Indiens, juſques à les mettre ſous les pieds. Si bien que ces Indiens eſtoient tous eſbahis quand nous leur diſions qu'ils eſtoient fils de crocheteurs, ſauctiers, porteurs d'eau, & autres vils métiers.

Or ſelon ces titres, qualitez & merites, ils ont des recompensés, apres auoir ſeruy ſept ans. Ces honneurs & titres que les ſoldats ſe donnent entr'eux, ce n'eſt que depuis qu'ils ont paſſé le Cap de bonne Eſperance, car lors ils quittent preſque toutes leurs modes & couſtumes, & iettent toutes leurs culliers en la mer.

Maniere de  
vure des  
ſoldats à  
Goa.

Quand ils ſont arriuez aux Indes en quelque lieu que ce ſoit, appartenant aux Portugais, ils ſont libres d'aller où bon leur ſemble, ſans eſtre obligez à qui que ce ſoit, & meſme on ne les peut contraindre d'aller à la guerre, ſi ce n'eſtoit qu'elle fuſt extraordinaire; Auſſi ne ſont-ils payez ny gagez. Ils vont ſeulement boire & manger au logis de ces quatre grands Seigneurs, qui donnent à manger à tous les ſoldats en hyuer, & peuuent auſſi aller boire & manger en tous les Monasteres en toutes ſaiſons; car au logis deſdits Seigneurs on ne donne à manger que l'hyuer, lors que les ſoldats ſont en terre, & que les armées ſont retirées. On ayme mieux leur donner à manger, que de l'argent: car eſtans addonnez au ieu, ils jouëroient tout incontinent. Quant à l'argent qu'on leur auance lors qu'ils ſont pour ſ'embarquer, ils n'oſeroient auoir failly d'en achepter tout ce qui leur eſt neceſſaire pour le voyage, à peine de punition. Pour les deux armées tant de Nort que de Sud, on leur auance deux quartiers, qui ſe montent en tout trente ſix perdos. Et pour les autres armées qui vont plus loin, on leur en auance trois. Cela n'empesche pas, que ſ'ils ſont plus de temps en leur voyages, il ne ſoient payez: quand ils ſont de retour, on leur donne vn autre quartier. Et le Vice-Roy leur en fait auſſi donner quelquefois, quand il veut gratifier les ſoldats. Ils ne ſont iamaïs monſtre, mais ſçauent le compte de leurs ſoldats par les roolles; Car ils ne veulent pas que les Indiens ſçaſſent leur



nombre, comme j'ay dit ailleurs. Les autres habitans & soldats Chrestiens Indiens naturels le font, non pas les *Metifs*, qui sont comme Portugais.

Encore que la plus grande partie de ces soldats soient enuoyés, partie de force, partie volontaires, si sont-ils tous libres estans aux Indes, de demeurer ou retourner en Portugal, ayans leur congé & passe-port du Vice Roy, ce qui s'obtient assez difficilement, si ce n'est par faueur, ou remonstrans quelque cause legitime. Mais la cause qu'il en reuient si peu, c'est que le Roy ne leur donne pas seulement de l'eau au retour, & qu'il leur faut pour le moins trois cens perdos pour reuenir en Portugal.

Quand ils sont nouuellement arriuez aux Indes, on les nomme *Raignolles*, c'est à dire gens du Royaume, & les anciens se moquent d'eux, iusques à ce qu'ils ayent fait vn ou deux voyages avec eux, & ayent appris les coustumes & façons des Indes; & ce nom leur demeure tant qu'il soit venu d'autres Nauires l'an d'apres. Quand on les rencontre par la ville, & qu'on les reconnoist pour *Raignolles*, les petits enfans, & garçons de boutique crient apres eux. Les Marchands Indiens sont bien aises de les voir, d'autant qu'ils sont plus aisés à tromper.

Si ces soldats de Portugal esperent recompense ou bienfaits du Roy, il faut qu'ils luy facent seruice là sept ans, sans conter l'année de leur parquement, & pource les *Metifs* ou nés aux Indes, font seruice huit ans. Et ce n'est pas assez de demeurer là seulement, mais il faut s'embarquer, & aller en toutes les factions de guerre, & embarquemens qui se presentent, & en auoir bons certificats du Vice-Roy & des Capitaines, qui n'oublient pas de mettre en leur certificat tous les bons seruices rendus, afin qu'ils ayent recompense selon cela. Car s'ils ne peuuent en monstrier, ils n'en reçoient point. S'ils veulent estre recompensez, il faut qu'ils retournent en Portugal au bout dudit temps, sinon leur seruice est perdu; & quelquefois faute de moyens plusieurs n'y peuuent aller, & perdent cela, car il faut y estre en personne. Mais s'ils mouroient en chemin, leurs femmes & enfans, ou autres heritiers proches, se peuuent seruir desdits certificats, comme eux-mesmes eussent fait. Ceux qui reuiennent auant ledit temps, n'ont nulle recompense, non plus que ceux qui estans es Indes ne font nul seruice.

Il y a grand nombre de soldats qui sont enuoyez es Indes



comme en exil pour leurs meffaiâs, & n'oseroient retourner, si leur temps n'est expiré. Ils les enuoyent en Ceilan, Mozambique, Malaca, & autres places; pour la defence d'icelles, & ont seulement leurs gages, sans esperer aucune recompense; la pluspart s'y marie, & y demeurent toute leur vie.

Quant aux petits garçons qui sont embarquez & payez pour soldats à Lisbonne, quand ils sont arriuez aux Indes, ils ne sont receus pour tels, s'ils n'ont de la force suffisante pour porter toutes sortes d'armes, mais ils ne manquent de trouver aussi-tost condition; Car tous les Seigneurs, Capitaines, & Gentils-hommes les prennent pour Pages, encores qu'ils soient de basse condition: & ne font aucun vil seruice à leurs maistre & maistresse, ne faisans autre chose que les suivre dehors, & sont fort somptueusement habillez de liurée de leur maistre. Tel en a apres luy douze ou quinze, & ils ne hantent ny frequentent avec les esclaves. Quand ils sont grands & forts pour porter les armes, leur maistre leur donne vne piece d'argent pour auoir des armes & habits, & lors ils s'embarquent comme les autres, & leurs sept ans commencent alors qu'ils sortent hors de Page; & suivent les armes.

Ces soldats sont tous libres, & n'ont personne qui leur puisse commander que le Vice-Roy; sinon lors qu'ils sont enroollez, embarquez, & receu leurs gages pour aller à la guerre. Car alors les Capitaines & Generaux des armées leur commandent durant ledit voyage seulement. Tellement que ceux qui ne sont point mariez, & qui font profession de porter l'épée, se peuuent dire tous soldats. Car il n'y a que les gens d'Eglise qui ne portent l'espée. Ce mot de soldat est donc vn homme qui n'est point marié, & leur est deffendu de porter manteaux pour les distinguer des gens mariez qui en portent. Ces mariez ne peuuent estre contraincts d'aller à la guerre: & quand ils y veulent aller, c'est vn grand des-honneur pour eux à cause de leurs femmes qu'ils laissent. Car on porte là grand honneur à vn homme marié, qu'ils appellent *Casado*. C'est pourquoy les soldats ne desirrent point de voir embarquer ces gens mariés avec eux, pour l'apprehension qu'ils ont de leur dire paroles des-honnêtes, comme ils se disent entr'eux, sans s'en soucier, mais aussi sans offenser l'honneur. Mais vn homme marié se

Soldat non  
mariez.



trouueroit grandement offensé de telles paroles. Toutefois la necessité les contraint quelquefois d'y aller; mais il leur est defendu d'aller sans manteau pour estre recognus.

Quant au nombre de ces Soldats tant Portugais que Metifs, i'en ay veu dans Goa seulement plus de quatre ou cinq mil, sans les soldats Indiens qui sont sans nombre, & qui toutefois ne peuuent s'égalier ny manger avec les Portugais, encores qu'ils soient Chrestiens, & que les hommes & femmes se puissent marier & allier entr'eux. Tellement que ces soldats pour tenir les Estats, Charges & honneurs, tant de la ville de Goa que des autres Places des Portugais, il faut qu'ils soient mariez, ou bien soldats enroollez & gagez du Roy.

L'ordre de leur embarquement pour la guerre est, que le Vice-Roy & son Conseil ordonnent vn General en chaque flotte ordinaire & extraordinaire, puis des Capitaines, & pour combien de Vaisseaux, & fait deliurer argent audit General & Capitaine pour tous les frais. L'on fait apres battre le tambour & crier par la ville, pour aduertir tous ceux qui se veulent faire enrooller pour tel & tel endroit: & lors les Capitaines sont curieux de rechercher les honnestes gens & meilleurs soldats, & leur font des gratifications & honneurs pour les attirer & pratiquer à eux. Car ces soldats n'estans obligez à aucun, vont s'embarquer sous qui bon leur semble, & ne sont sous leur obeyssance que durant le voyage, & sont payez de leurs quartiers.

Quant à ceux qui ont du commandement, c'est le Vice-Roy qui leur donne tout, & le plus souuent par faueur, & tels sont les mieux payez & recompensez, ayans plus de gages & de butin: comme sont ceux qui ont la charge de faire les victuailles, munitions & autres frais, où ils font tous leur profit chacun en son endroit, & selon le plus ou moins de faueur. C'est grand honneur & faueur d'estre General, & mesme d'estre Capitaine d'un Vaisseau, pource qu'il commande à beaucoup d'honestes soldats, qui en terre sont autant ou plus qu'eux. C'est le *Viador de Fazienda* ou l'Intendant des finances qui paye les soldats. Mais pour les Matelots, Mariniers & autres gens, ce sont les Generaux & Capitaines qui ont charge d'en faire la mise & les despens, & pour ce on leur en auance l'argent.

Au reste, l'argent que l'on auance aux soldats pour l'embarquement, n'est que pour auoir des habits, armes & autres com-

Ordre des  
embarque-  
mens.

Appointe-  
ment des  
Soldats.



moditez: car pour le viure, ils n'ont que faire de s'en soucier, estans fort bien nourris aux despens du Roy dans le vaisseau, & ce selon les lieux. Car s'ils sont en mer, ils vsent des viures de l'ordinaire du Nauire, qui est riz avec beurre, sucre, lentilles & *mangas* qu'ils font saler, & le plus souuent de biscuit, & ne boient que de l'eau; ils mangent aussi d'un poisson salé avec leur riz. Mais quand ils sont à l'ancre en quelque port, comme ils sont le plus souuent, on leur donne de toutes sortes de viures qui se recouurent en ces lieux aux despens du Roy. Pour ceux qui veulent aller viure en terre c'est à leurs despens, & tous ces soldats à la mer ont chacun leur plat & mangent en particulier. Le Capitaine porte vn grand respect & honneur à tous ses soldats, & sont bien en autre estime que par deçà. Car le titre de soldat est là le plus honorable que l'on sçauroit auoir, & n'y a si riche & de grande qualité qui se trouuaist deshonoré de donner sa fille en mariage à vn soldat.

Quand vn soldat a vne fois receu les gages & quartier pour s'embarquer, si apres il se veut cacher pour n'y aller point, si on le peut apprehender, il est puny corporellement & mis en prison. Dans les vaisseaux ils font deux cuisines, à sçauoir celle du Capitaine & des soldats, & celle des Mariniers & Matelots. En chaque vaisseau il y a trois ou quatre Pages Portugais, gagez & nourris comme les soldats, qui ne sont que pour seruir le Capitaine, Lieutenant & soldats, & les gens d'Eglise qui sont avec eux, soit Iesuites ou d'autre Religion: car il n'y a Vaisseau où il n'y ait de ces gens d'Eglise. La pluspart ont des esclauues & valets particuliers. Il y a des soldats de grande apparence & qualité, & toutefois ils sont tous comme nos soldats du Regiment des Gardes, à pied tous avec l'arquebuse, la pique, l'espieu, des petits boucliers de la Chine, des arcs & des flesches. Ils vsent fort peu de corselets, mais ils font grande estime de ces colets de buffle & pourpoint d'œilllets, qui sont seulement capables de resister aux coups d'espée & de flesches tirées de loin. Ils se seruent aussi de bourguignotes & chapeaux de fer: Quand ils sont en terre ils portent des haut de chausses à la matelote, qui ont environ dix aulnes d'estoffe, & sont fort amples & larges par le bas, & leur vont iusques à terre; avec cela ils ne portent point de bas de chausse, & il est impossible qu'ils puissent courir avec de telles chausses. Mais quand ils s'embarquent, ils en ont d'autre

Armes des  
soldats.



façon, qu'ils appellent à la Françoisse, comme il y a environ trente ans que l'on les portoit en France: car elles sont fort courtes & estroites. Ils ne portent point aussi de bas ny de souliers, car ils disent que les souliers les empescheroient d'auoir le pied ferme sur le Vaisseau ou cordages, ou sur le bord. La nuit ils ont des tentes faites exprés de fueilles de Palmier pour se couvrir de la pluye. Et pour se coucher ils ont des nattes & des matelats, avec des tapis de Perse ou de Cambaye qui sont moindres: le matin ils les plient, empaquetent & serrent. Dans les vaisseaux il y a si peu de place, qu'à peine peut-on, estant couché, s'estendre tout de son long.

Ayant parlé des embarquemens & de leur façon de viure sur la mer, ie diray maintenant de leur forme & maniere de se gouverner, quand ils sont dans les villes, & principalement à Goa; car estans reuenus de leurs voyages, ils demeurent és villes où il leur plaist; & ceux qui ne se sont point embarquez viuent de mesme. Les vns ont l'inuention de viure d'une sorte, les autres d'une autre. La pluspart sont amitié avec filles & femmes non mariées qu'ils appellent *Solteras*, qui veut dire femmes impudiques, & demeurent ensemble fort libremēt comme s'ils estoient mariez. Ces femmes se tiennent bien honorées quand vn homme blanc, s'entend de l'Europe, les recherche par amitié: car elles l'entretiennent & nourrissent du mieux qu'elles peuvent, & le blanchissent de tout linge necessaire. Aussi les soldats ou *amigos*, comme ils les appellent, les maintiennent & supportent en toutes choses, mesme ils en sont ialoux, comme si c'estoient leurs propres femmes, & pour cela ils se battroient & tueroient fort librement en duel. Mais c'est vn grand malheur pour vn soldat ou autre Portugais, de faire amitié avec ces femmes Metices ou Indiennes impudiques, car l'on voit fort peu d'hommes qui en sortent sans peril. Car si elles sçauent qu'ils ayent frequentation avec d'autres femmes ou filles, ou qu'on eust volonté de se marier ou de les quitter en quelque sorte que ce soit, infailliblement elles les empoisonneroient avec vne certaine drogue, qui les pourroit faire durer six moix, mais au bout il faut qu'ils meurent; c'est pourquoy il faut qu'un homme vse de grande finesse & dissimulation pour les quitter. Au reste les enfans qui en prouiennent ne sont pas tenus pour bastards, mais ils heritent de pere & de mere.

Soldats &  
leur vie en  
la ville.

Femmes de  
Goa dan-  
gereuses.



Quinze iours avant que nous partissions de Goa il y eut vn Contre-maistre de l'une des trois Caragues qui partirent avant nous, qui alla voir l'amie d'un soldat, lequel en mesme temps y arriua, & luy donna vn coup d'espee en sorte qu'il le laissa pour mort, & se sauua en vne Eglise. Mais la femme & la seruante ne bougerent, surquoy la Iustice vint qui ne fit aucune chose aux femmes ny au soldat qui s'estoit sauué; mais l'homme blessé fut porté en l'Hospital, & estant guery, voyant que son vaisseau où il auoit desja embarqué toute sa marchandise estoit party, il fut contraint de venir au nostre où il acheta vne place, sans auoir aucun office. Bref, ces femmes sont toutes fort amoureuses des hommes de deçà. Quant à ces soldats qui ont de ces femmes, ils ne laissent de s'embarquer és occasions comme les autres.

Pour les autres qui n'ont point de demeure ordinaire avec lesdites femmes, ils s'assemblent neuf ou dix, plus ou moins, & prennent vn logis, qui sont là à fort bon marché; car vn logis de douze escus par mois icy, n'en vaudroit pas là vn. Ils le meublent de lits, tables & autres vtenfiles, & ont vn esclave ou deux pour eux tous. Ils demeurent d'ordinaire en des salles basses à cause du grand chaud. Aussi ont-ils des logis expres qui n'ont point de chambres, & ne sont que pour louer aux soldats ou autres estrangers de peu de moyens: car il y a des logis plus grands à loüage comme icy. Ces soldats vivent assez mesquinement la plupart, au moins ceux qui n'ont point d'inuention; car il y en a qui ont des femmes mariées ou vefues qui les entretiennent secretement: D'autres se font bien-vouloir des Seigneurs & Gentils-hommes, qui ne les laissent pas manquer de moyens: D'autres traffiquent. Au pis aller il y a ces quatre Seigneurs dont i'ay parlé, qui tiennent table ouuerte à tous. Or encore qu'ils vivent en commun, ils ne mangent iamais deux ensemble, mais chacun a sa portion, & a plus de vin, pain, chair & poisson que deux ne pourroient manger. Et ceux qui ne veulent aller manger au logis, ils enuoyent leur garçon qui porte leur mets & portion à leur logis. Tout du long du iour on les voit en leur salle ou à la porte assis en des chaires, à l'ombre & au frais tous en chemise & calsons de coton blanc. Là ils chantent & ioüent de la Guiterre ou autre instrument. Ce lieu est ionché de fueilles d'arbres, & iettent force eau par la place pour la tenir fraische. Ils sont fort honnestes enuers les passans qu'ils prient volontiers d'entrer, de s'asseoir,



s'asseoir, & de prendre plaisir avec eux & deuifer. Ils ne vont iamais tous ensemble par la ville, mais le plus c'est deux ou trois, & n'ont quelquefois que trois ou quatre habits pour seruir à dix ou douze. Et toutefois quand on les voit marcher par la ville, vous diriez que ce sont Seigneurs de dix mil liures de rente, tant ils sont braues, ayans vn esclauue apres eux, & vn homme qui leur porte vn grand *Sombrero* ou garde-soleil. Il y a des places où l'on va louer de ces hommes-là, & on s'en sert tout vn demy iour pour vn vingtain, qui vaut six blancs. Ils marchent avec leurs habits de soye le plus superbement que l'on sçauroit imaginer. Mais aussi-tost qu'ils sont arriuez au logis, ils les quittent promptement, & d'autres les prennent s'ils veulent aller en ville à leur tour.

Magnifi-  
ce indu-  
strieuse des  
Portugais.

Ces soldats courent de nuit, & fait fort dangereux aller par la ville passé huit ou neuf heures, encores que les Archers & Sergens marchent, car les soldats sont les plus forts. Ils ont vne mauuaise coustume; c'est qu'ils n'attaquent iamais vn homme seul à seul, mais se iettent le plus souuent quatre ou cinq sur vn seul & le tuent, soit de iour ou de nuit. La nuit ils tuent & volent, & pour de l'argent ils ne font conscience d'aller tuer vn homme.

Voila comme les soldats s'entretiennent és Indes, tant sur terre que sur mer, les vns bien, les autres mal, selon l'heur ou malheur. Mais la pluspart à la fin s'y marie & trafique: car les vns ne veulent retourner en Portugal ayans là bien de quoy: les autres ne peuuent n'ayans pas le moyen de retourner. Il ne leur couste gueres à viure là, pource qu'ils ne boient que de l'eau de *Banguenin*, & vn homme est bien logé pour vne *tangue*, ou cinq sols par mois: tellement qu'avec six blancs ou trois sols par iour vn homme peut se passer, & faire assez bonne chere.

## CHAPITRE IX.

*Du Royaume de Dealcan, Decan, ou Ballagate és enuiron de Goa.*

**M**Ais parce que l'Isle de Goa & la terre des enuiron, qui <sup>Goa.</sup> est maintenant au pouuoir & deuotion des Portugais, dependoit anciennement du Royaume de Dealcan ou Decan, <sup>Decan.</sup> dont nous auons souuent parlé, il ne sera mal à propos d'en dire



quelque chose de ce que i'en ay appris estant à Goa.

Il y a donc cent dix ans & plus que les Portugais tiennent l'Isle de Goa, pour laquelle recouurer de leurs mains, les Roys de Dealcan on fait ce qu'ils ont pû par l'effort de la guerre, mesme l'ont assiegée par deux fois, avec deux tres-puissantes armées, composées chacune de deux cent mil hommes, & chaque siege a duré neuf mois entiers: & le Roy de Dealcan disoit par rodomontade, que pour combler la riuere & faire passage à son armée en ladite Isle, il ne vouloit que les *alpargues* ou souliers de ses gens. Et de fait, il la fit presque remplir par vn endroit où il trouua moyen d'en faire passer quelque nombre, mais ils furent bien receus & repoussez par les Portugais. Mais ce qui estonna plus ce Roy, c'est le canon que les Portugais auoient, qui estoit assez gros, & luy n'en auoit point. Toutefois ayant reconnu qu'il ne la pouuoit prendre de force, & qu'au contraire, il receuroit plus de commodité & de richesses en traffiquant & communiquant avec eux, que si Goa estoit à luy; & d'autre part les Portugais voyans qu'ils ne pouuoient demeurer là long temps sans l'amitié de ce Roy, à cause que tous leurs viures leur venoient de son pays, ils firent paix entr'eux avec ces conditions; Que les Portugais viuroient en leur Isle selon leurs Loix & coutumes, sans entreprendre en aucune sorte sur les pays & terres appartenantes audit Roy; ny luy semblablement n'entreprendroit sur leur Isle. Au surplus que les Indiens non Chrestiens qui seroient dans l'Isle, comme il y en a grand nombre, iusques à plus de vingt mil, viuroient selon leur Loy sans contrainte, en observant toutefois les loix tant de Iustice que de Police des Portugais, sans toutefois qu'ils peussent auoir entr'eux Temples ny Pagodes dans l'Isle. Plus, que chacun payeroit pour personne masse, tant petit fut-il, vn perdos au Roy de Portugal.

Ils obseruent aussi entr'eux, que s'il aduient qu'un Chrestien ou Infidelle de Goa, ayant commis quelque crime que ce soit, se sauue en la terre de Dealcan, il ne puisse estre poursuiuy par la Iustice; ny de mesme vn de Dealcan à Goa, mais il est fort difficile de se sauuer de Goa, parce qu'on ne peut passer en terre ferme sans permission du Iuge, avec congé par escrit, comme i'ay dit, à cause des gardes qui sont aux passages & Forteresses; & toutefois il ne laisse pas tousiours de s'en sauuer beaucoup. Il y a grand nombre de Portugais & Indiens Chrestiens qui demeu-



esdites terres de Dealcan, & sont là habituez, & y vivent en toute liberté, sinon de l'exercice de leur Religion Chrestienne qu'ils ne peuuent auoir, non plus que les Infideles de la leur à Goa.

Ce Roy de Dealcan a vne fort grande estenduë de pays sous luy, & tient plusieurs Royaumes, comme *Dekan*, *Ballagate*, *Hidalcan* & autres. C'estoient anciennement diuers Royaumes possédez par des Roys particuliers; mais par succession de temps celuy de *Dealcan* les a tous subiuguez, & est à present fort puissant & redouté, & confine d'un costé au Royaume de Bengala, & de l'autre aux terres du grand Mogor. Comme i'estois sur mon parlement de Goa, les nouuelles y estoient venuës que ce Grand Mogor auoit denoncé la guerre au Roy de Dealcan, qui estoit bien resolu de l'attendre, & disoit-on que cette guerre n'estoit que pour se faire passage pour aller contre le Roy de Bengala, ce que le Roy de Dealcan luy vouloit empescher. Le Roy de Dealcan est Mahometan, comme est vne grande partie de son peuple, le reste est Gentil & Idolatre comme les Canarins de Goa, les Naires & autres Indiens.

Grande  
estenduë du  
Royaume  
de Dealcan

C'estoit de mon temps vn Prince amiable & pacifique, nullement Tyran, mais amy de tous les Estrangers & de ses voisins qui sont en paix avec luy. Pour ce qui est de sa puissance elle est telle, qu'il peut mettre deux cent mil hommes en campagne, comme il fit au dernier siege de Goa, que l'on tient qu'il eust prise enfin sans la trahison de deux Seigneurs principaux de son armée, ausquels il fit depuis trancher les testes pour ce suiet.

Le Vice-Roy a tousiours vn Ambassadeur pres de ce Roy, avec quelques Iesuites qui sont bien receus aupres de luy, & y font quelque fruiët, mais secrettement. En toutes ses terres il y a grand nombre de Portugais, à qui il permet de demeurer où bon leur semble en toute asseurance, mais non avec exercice de leur Religion, encores qu'il y ait aussi bon nombre d'Indiens Chrestiens, mais tous gens qui ont commis quelque crime, & qui n'oseroient retourner entre les Portugais, & vivent là comme libertins. De mesme il y a des suiets du *Dealcan* à Goa & ailleurs qui vivent en semblable liberté: Pour les Portugais qui sont pres du Roy à *Dekan* ou *Ballagata*, ils peuuent exercer leur religion à cause des Iesuites & de l'Ambassadeur Portugais qui y est.

Ce Roy tient aussi vn Ambassadeur ordinaire à Goa, fort bien suiuy & honoré, & qui a exercice de sa Religion en son logis.



Tous les corps des Infidèles de Goa sont portez en terre ferme, ou bruslez és pays du *Dealcan*, & non en l'Isle. Quand cet Ambassadeur va par la ville, il est accompagné de beaucoup de gens, tant de ses domestiques que des Seigneurs & Marchands dudit Royaume. Il a aussi bon nombre de soldats armez, tant deuant que derriere luy, portans arcs, flesches, arquebuses, piques, espées & rondaches à la Chinoise. Et bien qu'il ait plusieurs beaux cheuaux, il se fait porter en vn palanquin, suiuy de Seigneurs à cheual, & il fait mener des cheuaux en main bien bardez & harnachez, avec nombre de Pages, dont l'un porte son éventail, l'autre la boëte d'argent pleine de *betel*, l'autre vne boëte où il y a du *chunan*, qui est de la chaux, & deux autres avec deux flacons ou vases d'argent pleins d'eau, l'un pour boire & se lauer la bouche, & l'autre pour se lauer les parties honteuses lors qu'il en est besoin. Il se fait aussi porter son grand parasol avec force tambours, flutes, hautbois & autres instrumens à la mode du pays; & c'est ainsi que tous les Ambassadeurs & grands Seigneurs de ces quartiers marchent.

Le fils du  
Dealca fait  
Chrestien.

Il y a enuiron quarante ans que le Roy de *Dealcan* ayant deux fils, le plus ieune se vint rendre Chrestien à Goa & se fit baptiser, & depuis le pere estant mort, il demanda partage à son frere qui ne le voulut pas recognoistre à cause de sa Religion; surquoy il demanda secours au Vice-Roy, avec lequel il fit la guerre à son dit frere aîné, qui partie par contrainte, partie par aduis de son conseil, luy donna enfin partage és terres voisines de Goa, à sçauoir les terres des *Bardes & Salcette*, qui sont à l'enuiron de l'Isle de Goa, n'y ayant que la riuere entre deux, avec trois ou quatre autres petites Isles: Ces deux Seigneuries n'estant du tout en terre ferme, y ayant quelques ruisseaux qu'on passe aisément à gué, qui les en separent. Tout cela contient enuiron 20. lieues de pays, fort haut & fertile en tout, fort marchand, & ayant le mesme peuple qu'à Goa. Ce Roy Chrestien estant mort sans enfans laissa tout son bien & son pays au Roy de Portugal, qui le possède à present sous ce titre; & les Portugais y ont basti des Forteresses, des Eglises & des Parroisses, avec des Colleges de Iesuites, qui tiennent là toutes les Cures: De sorte que la Foy Chrestienne s'y augmente tous les iours. Toutes ces terres sont les nourrices de l'Isle de Goa.

Bardes &  
Salcette.

Pour reuenir au Roy de *Dealcan*, il a grand nombre d'Ele-



phants, dont il fait quelquefois present au Roy d'Espagne, & demeurent à Goa pour son seruice. Il a aussi force bons chevaux, mais qui viennent de Perse & des pays du Mogor: car pour les chevaux Arabes ce sont les Vice-Roys de Goa qui les luy donnent; & l'on les leur enuoye ieunes & tous neufs, & ils les dressent; car il n'y a Nation en toutes les Indes qui soit si bien à cheual; & les Portugais mesmes n'ont point d'autres Escuyers pour dresser & traiter les chevaux que de ces pays: mesmes apres les Naires, il n'y en a point qui s'entendent si bien qu'eux à gouverner les Elephants.

Elephants & chevaux.

Le pays porte grand nombre de Tygres qui les incommodent fort. La terre y est fertile en tout, estant arrosée de grand nombre de riuieres & de ruisseaux. Il y a aussi des serpens fort gros & fort longs. Les plus fins & les meilleurs Diamans viennent en quantité du Royaume de *Ballagata*; aussi est-ce l'une des principales richesses du Roy & du pays: car dans les Indes on ne prise que les Diamans de *Ballagata*; il s'en trouue bien au Pegu & ailleurs, mais non si estimez & de tel prix. Ils ont aussi de la soye & du coton dont ils font des estoifes, & s'en habillent fort bien, portans des hauts de chausses & de grandes iuppes de soye & de coton, avec des turbans sur la teste, droits, hauts & pointus, non pas ronds comme ceux des Turcs & des Arabes: leurs souliers sont à la Turque, rouges, dorez & pointus par deuant, & descouverts par dessus, dont se seruent tant les Gentils que les Mahometans. C'est vne chose admirable de voir tant de monde de ce pays entrer tous les iours en l'Isle de Goa, tant hommes que femmes chargez de toutes sortes de viures, avec des bestiaux & des buffles, des asnes & autres bestes de charge; c'est ce qui nourrit Goa.

Tygres

Diamans

Le Prince de Dealcan fait Chretien.

Il y a enuiron quinze ans qu'il y auoit à Goa vn parent fort proche du Roy de Dealcan, mais qui n'estoit pas encore Chrestien, & qui toutefois y estoit venu en intention de se faire baptiser; on l'instruisoit tous les iours, & il fut ainsi entre les Portugais deux ou trois ans en cette esperance, & desiroit le plus qu'il pouuoit à se faire baptiser, car là on n'y contrainst personne; sur ces entrefaites vindrent à luy quelques affronteurs de Dealcan qui luy firent accroire que le Roy estoit mort, & que la Couronne luy appartenoit, comme au plus proche, disans qu'ils auoient mesme parole des principaux pour cela, s'il vouloit sortir de là;



ce qu'il creut facilement, & complota avec eux de s'en aller secretement pour n'estre pas descouvert des Portugais qui l'en eussent destourné, & auxquels il auoit donné parole, ayant receu beaucoup de commodité d'eux. En sorte qu'ils firent tant qu'ils sortirent de Goa, & gagnerent le pays de *Ballagata* où estoit le Roy. Ce pauvre Prince y estant arriué, il fut assez bien recueilly d'abord, mais gardé de près toutefois, enfin le Roy ayant assemblé son conseil là dessus, il fut aduisé qu'on luy creueroit les yeux, qui est le suplice de tous ceux qui aspirent à la Couronne, excepté le fils aîné du Roy, ainsi qu'en vsent tous les Roys Indiens & Mahometans, à l'imitation du Turc & du Perse. Ce Roy craignant que ce Prince à la longue ne vint à émouuoir les Portugais contre luy, comme auoit fait l'autre dont j'ay parlé cy-dessus. Mesmes au temps que ie partis de Goa, il y auoit vn Prince de *Dealcan* parent du Roy, qui y estoit demeurant, & s'estoit fait Chrestien, & mesme s'y estoit marié; Il tire pension du Roy comme font tous les Roys, Princes, & grands Seigneurs Indiens qui se font Chrestiens, & se viennent retirer avec les Portugais. Ce Prince apres auoir esté marié cinq ou six ans avec vne belle Dame Metice, il en fut lassé, & la voulut quitter, selon la coustume des Indiens Mahometans, qui se quittent ainsi l'un l'autre quand bon leur semble; & pensant estre encore en la mesme liberté, il demanda à se démarier à l'Eglise, qui ne luy voulut permettre. Luy voyant cela, se retira és terres des Mores, & manda aux Portugais qu'il ne reuiendrait iamais, si on ne le demarioit; Surquoy fut auisé qu'il valoit mieux luy permettre cela, & de se marier à sa fantaisie, que non pas qu'il vint à renoncer à la foy; Si bien que du depuis il a épousé vne fille de *Bramenis*, avec qui il vit fort paisiblement.

Prince des  
Maldiues  
Chrestien.

Il y eut aussi vn fils du Roy des Maldiuës qui se vint rendre Chrestien à *Cochin*, & se fit baptiser, comme j'ay desja dit en traittant des Maldiuës; & y amena sa femme, & ils y furent receus en grand honneur. Depuis ce Roy voulut contraindre ses subiets qui s'estoient reuoltez, de le reconnoistre: De sorte que pour ect effet il enuoya vne armée de Portugais qui bastirent vn Fort en ces Isles, & ils y firent la guerre de telle sorte l'espace de dix ans, qu'ils rendirent la pluspart de ces Insulaires tributaires. Mais enfin les Portu-



gais furent trahis, & surpris en leur Forteresse, & furent tous massacrez. Depuis ils n'ont peu y rentrer, mais le Roy des Maldives Mahometan, a accordé de payer certaine somme d'argent tous les ans à ce Roy Chrestien, & à ses enfans & posterité; ce qui les a mis en paix. Car entr'eux n'habitent Chrestiens. J'ay veu à Goa le petit fils de ce Roy Chrestien âgé de quinze ans, avec sa mere Portugaise; Il a nom Don Philippe, & les Portugais luy donnent de la Maïesté, & l'appellent Roy des Maldives, & l'honnorent & respectent fort. Le Roy d'Espagne luy donne pension, & sa mere aussi; ils estoient logez près le College des Iesuites, j'ay esté plusieurs fois les voir, & mesme ils m'en prioient, à cause que j'auois demeuré aux Maldives, dont ils estoient bien aises d'ouyr parler. Ce petit Roy est en procès contre vn sien oncle qui demeure à Cochin, & qui y est marié, à cause qu'il se dit aussi Roy des Maldives. Cet oncle est marié à vne Dame Metice, fort noble, & grandement riche, ce qui le maintien fort à son aise, car de son costé il n'a que la pension du Roy qui est peu, & encores assez mal payée le plus souuent.

## CHAPITRE X.

*Voyage de l'Auteur en l'Isle de Ceylan, & description d'icelle.*

**E**STANT à Goa avec les Portugais, ie fus soldat en plusieurs de leurs armées: qu'ils equipperent pendant que i'y seiourné, principalement outre la coste où est Goa, en l'Isle de Ceylan, à Malaco, Sumatra, Iaua, & autres Isles de la Sonde, & aux Moluques.

Car ils ont de coustume d'equipper plusieurs Nauires & Galliores pour enuoyer à Malaca, & iusqu'aux Moluques, pour conduire à seureté les Nauires marchands: ils en enuoyent aussi pour seruir d'escorte à ceux qui traffiquent en la Chine, & au Japon. C'est pourquoy ie décriray icy ce que j'ay obserué par tous ces quartiers là: où j'ay arresté, seiourné & fait la guerre.

Ceylan est vne fort grande Isle vers la pointe du Cap Commorin, elle a son estenduë du Midy au Septentrion, & la pointe Australe regarde le Cap de Commorin, entre lequel, & l'Isle, les Nauires ne peuuent passer, parce que la mer y est basse,



L'on estime qu'elle a trois à quatre cent lieues de tour. C'est la plus riche Isle que l'on aye encores decouverte, elle est remplie de plusieurs villes. Quelques Indiens l'appellent du nom de *Tenafirin* qui signifie terre de delices ou paradis terrestre.

Fruits.

Aussi ne scauroit-on exprimer la richesse, bonté & fertilité de cette Isle; & premierement pour les fruits. Ils ont vn goust & faueur telle, qu'il ne s'en trouue point de si excellent en toutes les Indes, ils viennent naturellement par les bois & les forests, & entr'autres la Cannelle: de les nommer tous il seroit impossible, mais tous ceux du reste des Indes se trouuent là fort communement, & en perfection: de sorte que les Indiens n'ont pas mauuaise raison de l'estimer estre le paradis terrestre. Il y a aussi des arbres qui sont des Palmes qui portent l'*areca*, que l'on masche avec le betel, & il y en a telle abondance, que toute l'Inde en est fournie, & il s'en fait grand trafic par tout, car on en charge des nauires tous pleins.

Idolâtres.

Les habitans sont gens Idolâtres, mais d'une autre sorte que ceux de Malabar. Ils sont tous grands de stature, fort noirs & laids, mais souples & adroits: ce sont gens fort addonnez à leurs plaisirs & delices, au reste fort poltrons, & couârts. Ils vont tous nuds, hommes & femmes; sauf qu'ils couurent leurs parties honteuses avec des riches draps de soye. Leurs oreilles sont toutes percées, & chargées de pierreries, ils portent forces anneaux aux doigts, & des ceintures de fin or. Leur langue est particuliere, on les nomme *Cingalla*.

Cingalla.

Ces *Cingalla* sont fort propres à la manufacture, & ont la main fort subtile & delicate pour l'or & l'argent, le fer, l'acier, & l'yuoire, & autres matieres qu'ils trauaillent fort proprement. Ils en font de toutes sortes d'armes, comme arquebuses, épées, picques, & rondaches les mieux faites, & estimées des Indes. Ces peuples sont fort dispos, & bons sauteurs, & portent tous les cheveux comme les *Malabares*. Je n'eusse iamais pensé qu'ils eussent esté si excellens à bien faire des arquebuses, & autres armes ouragées & façonnées, qui sont plus belles que celles que l'on fait icy.

Fruits.

C'est la region la plus fertile en fruits qui soit au monde, qui sont tres-bons & tres-excellents, le pays est tout couuert de forests, fruits, d'oranges douces & aigres, de limons d'un goust fort suau & delicieux, grenades, cocos, annanats & autres fruits d'Inde. Les



Les chairs de toutes sortes y abondent, le poisson n'y manque point, il y a du mil, du miel, des cannes, du sucre, & du beurre en abondance, mais il n'y croist point de ris, qui est la principale nourriture, on l'y apporte de *Bengala*. Aureste toute la cannelle du monde vient de là seulement, & il y en a des forests entieres. Il y a aussi grand nombre d'Elephans, grande quantité de pierreries, comme rubis, hiacinthes, saphirs, topases, grenas, esmeraudes, yeux de chat, & autres les meilleures des Indes, & outre, c'est là qu'est la belle & grande pescherie de perles fort fines & fort belles, mais il n'y a point de Diamans.

Les Portugais ont deux Forteresses en cette Isle. La principale est appellée *Colombo*, & l'autre port de *Salle*. Elles sont fortes & bien gardées par des soldats, qui la plupart sont criminels & bannis, & pareillement ce ne sont que femmes mal vivantes qu'on y enuoye. Le General qui y estoit, comme i'estois à Goa; s'appelloit *D. Hieronymo Arzebedo*, tres-bon Capitaine. Le principal & plus grand Roy de l'Isle se nomme *Rachil*, & il y a plusieurs autres Roys.

Il y en eut vn qui fut pris & mené à Goa il y a environ vingt années, puis se fit Chrestien, & se maria, & eut vne bonne pension du Roy d'Espagne pour son entretien, comme ont tous les autres, & Princes qui se conuertissent. Or ce Prince ayant demeuré long-temps à Goa, bien aimé de tous, on eut telle fiance en luy, que par le commandement du Roy d'Espagne, & de l'aduis du Conseil des Indes, il fut trouué à propos de l'enuoyer à *Ceylan* pour y commander, sous l'autorité du Roy d'Espagne, afin que le peuple luy obeyt plus volontiers, comme estant naturel du pays, de sorte qu'il fut remis en possession de tout son pais; Mais il n'y eut pas esté deux ans qu'il quitta le Christianisme, & retourna à sa premiere loy, faisant la guerre aux Portugais. Cela monstre combien tous ces gens-là sont perfides & meschans. La demeure de ce Roy estoit vers le port de *Galla*. Il s'appelloit *Dom Iouan*, & auoit esté pris, & tout son Royaume conquis, par le Capitaine *André Furtado de Mendoza*; Ils adoroient vne dent de Singe, laquelle ayant esté prise par les Portugais, ils la voulurent racheter fort cherement, mais on ne leur voulut pas rendre, & elle fut bruslée publiquement à Goa. Ce

Ceylan.



Feinte pour  
surprendre  
les Holan-  
dois.

Roy s'estant reuolté, & ayant renié la foy Chrestienne, il fit tuer tous les Portugais qui se trouuerent dans son Estat: Tellement que depuis, les Holandois passans par la pointe de *Galla* avec trois Nauires, cōme c'est leur coustume d'aller mouïller l'ancre-là, & y faire quelque sejour, ils contracterent paix & amitié avec ce Roy, en telle confiance les vns des autres, que les Holandois alloient en terre en toute liberté & assurance; & les *Cingalla* venoient de mesme en leurs Vaisseaux: Mais sur cela le Roy s'auisa d'une grande perfidie, conuiant tous les Chefs, les principaux soldats & gens d'apparence, de venir en son Palais à vn grand festin solennel qu'il faisoit à tous les plus Grands de sa Cour. Le General des Holandois crut cela, & y alla à la bonne foy avec 60. ou 70. des principaux des trois Nauires qu'il auoit choisis, & qu'il fit mettre au meilleur équipage qu'il put. Là ils furent receus fort magnifiquement à la mode du pais; mais le dessert ne fut pas de mesme pour les pauvres Holandois, qui estans à table, & ne pensans qu'à se réjouir & faire bonne chere, furent incontinent saisis, & massacrez sur le champ, par gens attitrez. Le dessein de ce Roy estoit quant-&-quand de surprendre tous leurs Nauires; mais Dieu ne le permit pas, & les garantit: car trois ou quatre Mariniers qui estoient là pour les seruir, se sauuerent, & s'encoururent aussi-tost à leurs bateaux, se iettans dedans pour donner aduis aux Nauires de ce qui estoit arriué: Si bien qu'incontinent ils couperent les cables, en laissant les ancres, & se mirent à la voile, prenans la route d'Achen, où Dieu les conduisoit; car tous leurs Pilotes auoient esté tuez. J'ay ouy dire aux Holandois, que ce General estoit vn des plus braues & vaillans hommes qui fût sorty depuis long-temps de Hollande, & le reste de ses compagnons estoient de mesme. Ce perfide Roy qui leur ioua ce meschant tour, faisoit tout cela pour faire sa paix avec les Portugais: Car ie leur ay ouy dire que cela venoit de leur conseil, & que ce Roy leur auoit promis de leur liurer les Nauires, moyennant vne partie des richesses qu'il eût retenu. Le General ne fut pas tué sur le champ, ny deux ou trois: mais quand ce Roy vid qu'une partie de son dessein estoit failly, il vint en telle rage & colere qui leur fit creuer les yeux, & leur fit mille autres cruauitez. Ces Rois de Ceylan sont tantost amis, tantost ennemis des Portugais, changeans ainsi suiuant les occurrences.



Les Portugais sont en continuelle guerre avecque ces Insulaires, desquels ils en ont desja vaincu vne grande partie, qu'ils tiennent en leur puissance, & peu à peu ils les surmontent: il y en a plusieurs faits Chrestiens.

La guerre y est fort difficile à faire pour les Portugais, à cause du pais qui est fort couuert, & plein de bois; car il faut auoir toujours la serpe ou la hache en main allant à la guerre, & les Portugais ne sont pas si vistes ny si adroits à marcher dans ces bois, comme sont ces Insulaires, qui leurs y dressent mille embuscades, & ensuite se sauuent au plus épais des Bois. Les Portugais y ont esté assiegez plusieurs fois en leurs forteresses, mais ils n'ont iamais esté pris.

La guerre est fort cruelle entr'eux, & lors que les Portugais les prennent prisonniers de guerre, ils les rendent esclaves ou les tuent. Quant à eux ils ne tuent pas les Portugais, mais seulement ils leur coupent le nez, & les renuoyent, d'autant qu'ils disent qu'ils ne veulent pas que leur terre soit pollué de sang estranger, au moins autant qu'ils peuuent l'empescher.

En cette Isle il y a vne pointe dite de *Galla* vers le midy, qui est vn Cap qui auance fort en la mer: Et ie diray ce qui arriua à trois Nauires Holandois qui la gardoient, lors qu'ils rencōtrèrent ces deux grands Nauires, l'un d'Arabie, & l'autre de Guzerate, dont j'ay parlé au traité des Maldiuës. Ces vaisseaux demurerent là enuiron trois mois, pendant le temps que les vents d'Est soufflent, durant lequel les Nauires d'Inde reuiennent du Sud & de *Bengala*, & ils prirent seize ou dix-huit nauires Portugais; car il faut que tous les vaisseaux qui viennent de toutes les Costes & contre-costes de *Bengala*, *Malaca*, la *Sonde*, *Chine*, *Iapon*, & d'ailleurs, passent par là, & viennent reconnoistre cette pointe, comme nous faisons le Cap de bonne Esperance pour aller aux Indes: On la vient aussi toucher pour venir en tout le reste de la coste d'Inde, s'entend depuis le Cap de Comorin iusques à *Ormus*. Et ceux qui n'en veulent pas approcher, indubitablement se vont embarasser dans les bancs des Isles des Maldiuës, d'où il est mal-aisé de se retirer sans danger. Ces prises toutefois incommodoient plus les Portugais qu'elles n'enrichissoient les Holandois, pource que la pluspart de ces vaisseaux ne portoient que choses de nourriture pour les Ports. Il est vray que cela incommodoit les Portugais en deux façons, l'une pour l'honneur & le

Pointe de  
Galla.



credit que cela leur faisoit perdre enuers les Rois & peuples Indiens, l'autre pour la necessité & disette de viures que reçoivent ceux des Ports & Havres d'où estoient lesdits Nauires ; car si cela manque vne année, la famine y est fort grande. En ces Nauires il n'y auoit que quelques Marchands & passagers qui estoient Portugais, car tout le reste, tant officiers que mariniers, & la pluspart des Marchands mesmes estoient Indiens, Gentils, Iuifs, ou Mahometans, les Indiens Chrestiens habillez à la Portugaise, n'estans tenus pour Indiens, mais pour Portugais ; Les Holandois faisoient meilleure guerre & composition à ces vrais Indiens qu'aux Portugais & Metifs ; & tous les Nauires Indiens de quelque lieu qu'ils fussent, n'en receuoient aucun mal, mais plustost toute offre d'aide & d'assistance, comme ils ont fait à plusieurs qui ne le demandoient pas. Tellement que les Holandois, Anglois & François, qu'ils tiennent tous en mesme rang, sont les bien venus chez ces Rois & peuples Indiens, d'autant qu'ils n'en reçoient aucune incommodité.

Ordre des  
Holandois  
sur mer.

Or l'ordre que les Holandois tiennent quand ils rencontrent des Nauires, c'est de tirer vn coup de Canon, & aussi-tost les autres amenant, car ils n'ont pas enuie de se battre, estans tous Marchands particuliers, ou mariniers & officiers Indiens ausquels ils ne font mal. Mais ils prennent les Portugais & tous leurs biens, & le Nauire aussi, s'il est aux Portugais, ou bien le donnent à des Indiens : & mettent les Portugais en terre, sans leur faire mal, & leur donnent de l'argent pour viures iusqu'à ce qu'ils soient en quelque terre des leurs. Quand ils rencontrent des Nauires Indiens, ils les fouillent seulement pour voir s'il n'y a point de Portugais cachez, & n'en trouuans point ils les laissent aller, sans leur faire autre chose, mais seulement leur demandent s'ils sont Mahometans, ou d'autre religion, puis l'ayans sceu, on les fait iurer sur le liure de leur loy, ou sur vn biscuit, & sont creus à ce serment, si la marchandise est à eux, ou aux Portugais. Et quand ils sont meslez en vn mesme Nauire, ils en font de mesme, & l'on met la marchandise des Indiens à part, qu'il leur laisse, & ils prennent celle des Portugais, s'entend ce qui leur est propre, & le plus souuent mettent le feu au Vaisseau, ou le donnent aux Indiens, qu'ils font iurer de ne rendre aux Portugais ce qu'ils y ont laissé, car s'ils scauoient qu'ils leur en eussent rendu quelque chose, ils les auroient



pour ennemis. Il est impossible de conter les Nauires que les Hollandois ont pris aux Indes de cette façon sans coup tirer; car ils sont tenus comme Roys de la mer par les Indiens & Portugais mesmes, lesquels si tost qu'ils descouurent de loin lesdits Hollandois, encores qu'en petit nombre, ils ne pensent à autre chose qu'à s'enfuir, ou quitter leur Nauires & toute leur marchandise, pour se sauuer dans quelque esquip.

## CHAPITRE XI.

*De Malaca, sa description, & du siege memorable que les Hollandois y mirent.*

**E**STANS partis de Ceylan nous vinsmes à Malaca, qui est distante de Goa de six cent lieuës pres la ligne Equinoctiale, à vn degré de la bande du Pole arctique, fort proche de la grande Isle de Sumatra & des Royaumes de Sian & de Pegu. Les Portugais y ont basti vne ville bien forte, qui leur est de grande importance, à cause que c'est comme la clef & l'estape de la navigation de la Chine, du Japon, des Moluques, & autres Isles circonuoisines de la Sonde. Tellement qu'apres Ormuz il n'y a point de Capitaine qui fasse si bien ses affaires que celui de Malaca; car il est là sur le destroit de Malaca & Sumatra, où il faut que tous les Nauires viennent aborder & payer le deuoir. De sorte que mesme les Nauires Portugais ne peuuent passer, s'ils n'ont passe-port & acquit du Gouverneur de Malaca, tant pour aller que pour reuenir.

Cette place apporte de grandes incommoditez aux Hollandois, Anglois & François, à cause dequoy les Hollandois l'ont voulu prendre, & l'assiègerent en cette sorte. Les Hollandois & le Roy de *Ior* auoient fait complot & traité ensemble, de chasser les Portugais de Malaca, & pour ce suiet les Hollandois auoient treize grands Nauires commandez par le Capitaine Corneille Madalif leur General és Indes; tellement que le vingt-neufième iour d'Auril mil six cent six, il mouilla l'ancre deuant Malaca avec bien quinze cent Hollandois qui mirent pied à terre, & bloquerent Malaca qui fut fort surprise, à cause que le Gouverneur auoit eu aduis & commandement du Vice-Roy de Goa, de donner quatre Nauires de guerre aux Nauires mar-

De Malaca.

Siege de  
Malaca.

Malaca.



chans, allans de Goa à la Chine & au Japon pour leur faire escorte. Si bien qu'il n'estoit pas demeuré plus de trente soldats avec luy dans la fortresse; car il esperoit que le Vice-Roy deuoit bien-tost arriuer, & en auoit eu auis d'Espagne par le Galion qui part de Lisbonne vn mois ou deux auant la flote des Caragues, pour aller droit à Malaca, & non à Goa. Ce Galion est du port de sept à huit cens tonneaux, & va tant pour donner des auis que pour charger les marchandises de la Chine, & des Isles de la Sonde. Ainsi le Capitaine fut surpris, tant à faute des viures que du manquement d'hommes, & n'auoit eu aucun auis de cette entreprise, ny que les Holandois eussent tant de vaisseaux dans les Indes. Il fut batu par eux de vingt-cinq piéces de Canon de baterie qu'ils mirent à terre; & estoient aidez, comme j'ay dit, du Roy de Ior, & d'autres petits Rois ses vassaux, qui les tenoit assiegez du costé de la terre, avecque soixante mille hommes: Car c'est vn puissant Roy qui tient toute la terre, & le dessus de Malaca. Ce siege dura l'espace de trois mois & dix-neuf iours. La place fut bien deffenduë par vn Gentil-homme Portugais fort vaillant, nommé *André Furtado de Mendoza*, qui se trouua-là par hazard: Car il n'esperoit rien dans les Indes que la place de Vice-Roy, qu'il eut bien-tost apres; il n'auoit pour toutes gens de guerre que cent cinquante hommes, tant Portugais qu'Indiens. Mais ce qui fut bon pour les assiegez, c'est qu'il y auoit lors des Nauires marchands du Japon, où il y auoit des Iaponois, qui sont les meilleurs soldats de toutes les Indes, & aidoient à faire ce nombre de cent cinquante hommes pour la deffense. Il aduint en outre fort à propos pour les assiegez, que le Vice-Roy de Goa, sans sçauoir pourtant rien de ce siege de Malaca, auoit mis en mer vne armée, de laquelle il estoit luy-mesme conducteur, & se nommoit *Dom Martin Alphonse de Castro*. Cette armée estoit de soixante & dix Nauires, & fut mise en deux bandes, les Galeres, Galiotes & Vaisseaux qui alloient à la rame estoient ensemble, & les Nauires de voile à part. L'on tient que c'estoit la plus belle armée que iamais les Portugais ayent mis sur mer dans les Indes; Car il y auoit prés de quinze mille hommes fort bien en ordre. Elle estoit partie de Goa au mois de May l'an mil six cens six, & le Viceroy auoit laissé le gouuernement de Goa & de l'Inde du Nort à l'Archeuesque de Goa *Dom Alexis de Melo*; Tellement qu'un mois



apres que le Vice-Roy fut party, les deux armées se vindrent joindre près de Sumatra; car c'estoit leur dessein & leur intention de la venir prendre & conquerir, à cause que le Roy de cette Isle donnoit entrée aux Hollandois. Mais ayant esté vaillamment repoussé par le Roy d'*Achen*, & cependant ayant nouvelles de ce siege de Malaca, il se partit de Sumatra pour y aller, pensant surprendre les Hollandois en terre, & brusler leurs Navires: mais il n'en alla pas ainsi; car lesdits Hollandois en furent auertis par l'un de leurs facteurs, qui estoit à Sumatra, lequel promptement partit pour les venir auertir: mais il n'en estoit pas besoin; car les Hollandois auoient toujours vne patache en mer pour faire la sentinelle sept ou huit lieuës avant, de peur d'estre surpris: & aussi-tost que cette patache auisa l'armée, elle en alla soudain donner auis à leurs gens, qui aussi-tost se rembarquerent, eux & leur Canon; de sorte qu'ils leuerent ainsi leur siege le 19. du mois d'Aoust. Mais cela fut cause aussi que les Hollandois eurent mauuais bruit, & peu de credit parmi ces Rois Indiens; car ils auoient promis au Roy de *Jor*, & autres, qu'infailiblement ils prendroient Malaca, & en chasseroient les Portugais; & à la verité ils furent cause que tous ces Rois se mirent à faire la guerre aux Portugais, qui auparauant estoient fort bons amis. Et qui pis est, le Capitaine Corneille leua le siege, & rembarqua ses gens sans en donner auis au Roy de *Jor*, qu'il laissa à la mercy des Portugais, & en guerre avec eux.

Les Hollandois ayans leué le siege, se mirent à la voile, pour aller rencontrer le Vice-Roy, ils se battirent fort furieusement deux iours durant. Le Capitaine Hollandois estoit braue & vaillant, & tenu pour tel par tous les Portugais & Indiens; car il est impossible de faire mieux qu'il fit là; Il se trouua bien empesché entr'autres, lors qu'un Nauiere Portugais l'eust abordé & saisi avec les agraphes & crochets de fer, en telle sorte qu'il estoit impossible de s'en depestrer; & mesme le feu estoit des-jà dans les deux Vaisseaux, qui se fussent brûlez avec les hommes, sans ce General Hollandois qui dit au Capitaine Portugais que ce n'estoit pas faire en braue Cavalier de se laisser brûler ainsi, & qu'il valoit mieux se separer & quitter l'un l'autre; Le Capitaine Portugais ne voulut pas d'abord, car il leur estoit fait commandement sur peine de la vie, de se brûler & se perdre pour en faire perdre un autre; mais enfin ce qu'il fit qu'il s'y



accorda, ce fut que les bateaux des Hollandois venoient pour sauuer leurs gens, & ceux des Portugais ne venoient point; si bien qu'ils se quitterent, & furent ainsi sauuez tous deux. Mais depuis le Capitaine Portugais eut la teste tranchée pour ce suiet. Il y demeura grand nombre d'hommes de part & d'autre, mais six Portugais contre vn Hollandois.

Enfin les Hollandois demeurèrent victorieux, sans perdre autre chose que deux Nauires qui furent bruslez, avec deux autres Nauires dudit Vice-Roy, lequel se retira incontinent à Malaca, avec ce qu'il pût sauuer de ses Nauires, & vn mois apres il y mourut de la dissenterie. Les Hollandois aussi se retirerent avec leur honneur, & semblablement le Roy de *Tor* & les siens: & ainsi Malaca demeura libre, & depuis a esté tres-bien fortifiée.

Siege de  
Malaca le-  
ué.

Les Portugais y perdirent grand nombre de braues & vaillans Capitaines, & eurent bien de la perte & du des-honneur en cette affaire; car toute leur armée fut mise en déroute. Entr'autres ils y firent perte de deux Seigneurs freres, grands Capitaines: l'un s'appelloit *Don Fernando*, & l'autre *Don Pedro Mascaregne*, avec deux de leurs freres cadets. Iamais gens ne furent tant regrettez entre les Portugais, & le sont encore tous les iours, voire plus que le Vice-Roy qui mourut bien tost apres de dueil & de melancolie; & fut chose admirable que treize Nauires firent tant d'effet. La ville est la plus riche & marchande de toutes les Indes, apres celles de Goa & Ormuz, pour la grande quantité des marchandises de la Chine, du Iapon, des Moluques & de toute la Sonde qui abordent là. Il y fait neantmoins fort cher viure.

Les habitans du pays sont assez beaux hommes, bien disposez de leurs personnes, & proportionnez selon leur stature qui est moyenne, comme aussi sont leurs femmes: ils sont de couleur basanée, & vont nus de la ceinture en haut, & au bas ils ont des robes de coton & de soye, la robe de dessus ne leur va que iusques aux genoux. Ils se ceignent d'une riche ceinture, & portent des poignards fort richement estoffez. Quant aux femmes elles sont couuertes de draps de soye, & ont des chemises fort courtes, portent les cheueux longs & bien accoustrez, avec des pierreries & beaucoup de fleurs entrelacées.

Ils sont la pluspart Mahometans, toutefois aujourdhuy il y a vn grand nombre de Chrestiens. Les Peres Iesuites y ont vn fort beau College.

L'air



L'air de ce pays est mauuais, intemperé & maladiſ; meſmes ceux du pays ſont ſuiets à'y eſtre malades plus qu'en autre lieu des Indes. Il y a peu d'eſtrangers qui n'y tombent malades, & c'eſt vn grand hazard s'ils n'en meurent; pour le moins il en demeure de bonnes marques, comme aux vns le poil tombe, aux autres la peau (s'entend de ceux qui y font long ſejour) Auſſi les ſoldats qui y ſont, ſont preſque tous comme ceux de Ceylan, à ſçauoir exilez & bannis pour leurs méfaits. Quant aux Marchands, c'eſt le deſir du grand gain qui leur fait hazarder leur vie, & en retournent avec vne couleur plombée, & ne s'en portent iamais bien. Les peuples de ces quartiers ſont appelez *Malays*, tant en la terre de Malaca qu'à Sumatra, & ils parlent vne langue qui eſt entendue par toutes les Iſles de la Sonde, & en tous ces quartiers là il n'y en a qu'une, & eſt la plus eſtendue & la plus vtile de toutes les Indes.

## CHAPITRE XII.

*Des Iſles de la Sonde, Sumatra & Iaua; des villes de Bantan & Tuban, Iſles de Madura, Bally, des Moluques & Banda.*

**L**Es Portugais appellent toutes les Iſles qui ſont au delà de Malaca, *la Sonde*, comme qui diroit les Iſles du Sud. Sous ce nom ſont comprises Sumatra, Iaua, les Moluques & toutes les autres Iſles particulieres de ce coſté là.

Quant à l'Iſle de *Sumatra*, ie ne m'arreſteray point à la décrire, SUMATRA. d'autant que ie n'y ay pas pris terre, & ay paſſé ſeulement à ſa veüe. Elle eſt ſcituée ſous la ligne equinoxiale qui l'entrecoupe, & eſt de fort grand circuit; car elle va iuſqu'au cinquième degré du coſté du Nord, & au ſixième de la bande du Sud; qui eſt enuiron meſme hauteur que les Maldives, deſquelles elle eſt eſloignée de ſix cent lieuës. Des habitans, les vns ſont Mahometans, principalement ceux qui demeurent ſur le bord de la mer, les autres ſont Gentils. Ils ayment fort le trafic, & pour ce tous les Marchands y ſont bien venus. Les Arabes & autres Mahometans y hantent & trafiquent plus que tous autres, les Portugais y vont auſſi, mais c'eſt fort peu, car ils ne ſont point aymez du Roy. Les Hollandois y tiennent vn Fondique & des Facteurs. Le pays eſt fort riche en Poiure, qui eſt plus gros que



celuy de Malabar, & tenu meilleur par tous les Indiens. Il y en a telle quantité, qu'on en peut quelquefois charger trente Nauires en vne année. Il y a de l'or tant aux montagnes que dans les sablons des riuieres, mais cet or est fort bas, plus qu'aucun autre qu'on apporte en l'Inde. Ils en font de la monnoye, où est d'un costé la figure d'un Pagode, & de l'autre celle d'un chariot traîné par des Elephans. Cette grande Isle contient plusieurs Royaumes, mais le plus puissant c'est celuy d'*Achen*.

Quand ie passay par là, le Roy qui y regnoit estoit fort ieune, & auoit par force depossédé son pere du Royaume dont il s'estoit emparé, le retenant long temps prisonnier, & sa mere aussi, mesmes les fers aux pieds; Son frere qu'il auoit chassé luy a fait la guerre, mais à present ils sont d'accord, car on luy a baillé certaines terres à quarante lieuës au delà, où il se tient. Ce Roy d'*Achen* ayme fort les Hollandois, qui ont fait là bastir plusieurs maisons, & mesme c'est le lieu ordonné pour tous les Nauires de Hollande qui sont aux Indes, & où ils ont leur estape pour le commerce, charge & descharge des marchandises, & y tiennent nombre de Facteurs qui y font grand trafic: mais il ne veut point ouyr parler des Portugais, avec lesquels il a guerre mortelle.

Au reste c'est vne chose estrange, que ce Roy ne s'est iamais pû accorder avec les Portugais, veu qu'il s'accommode avec tous autres estrangers. Il s'y trouue bien quelquefois quelques Marchands particuliers Portugais, mais ils n'ont aucune faueur du Roy, & mesmes ne le voyent pas.

Au commencement que les Hollandois furent aux Indes, ils eurent guerre avec ce Roy, & pour cette cause ils pillerent deux Nauires d'Arabie chargées d'épicerie, dont ils chargerent les leurs, mais depuis les Hollandois & luy deuinrent bons amis, & mesme il enuoya six Ambassadeurs en Hollande, & les Hollandois y laisserent des leurs en ostage. Ces Ambassadeurs furent fort bien receus & honorez en Hollande, & retournerent en *Achen*, mais non pas tous, car il en mourut quatre en chemin, & ay veu l'un des deux qui reuint en l'Isle de *Malé*.

*Achen.*

Ces Arabes pillez en *Achen* par les Hollandois, voyant que le Roy d'*Achen* & tous les autres Roys Mahometans estoient fort bien avec les Hollandois, & ennemis mortels des Portugais, s'auiserent d'enuoyer des Deputez en Hollande pour traiter paix & amitié avec les Estats, & demander raison & Iustice de leur marchandise volée; de sorte qu'ils en eurent tout con-



rentement, & furent remboursez de leur perte, bien qu'il y eut enuiron sept ans que la prise en auoit esté faite. Et depuis ce temps là les Hollandois ont esté tousiours en bonne amitié avec tous les Indiens.

Mais à la verité, ce qui nous auoit du commencement fait tort, & qui auoit osté beaucoup de la reputation des François, Anglois & Holandois en ce pays, car ils nous tiennent tous vn aux Indes, voyans que nous sommes tous amis entre nous, & ennemis des Portugais; ce fut que l'on auoit porté à la Sonde quantité de fausses pieces de quarante sols d'Espagne, qui se faisoient dans les Nauires mesmes; les Hollandois en accusoient les Anglois, & les Anglois reiettoient cela sur les autres; mais quoy que ce soit, les Hollandois le payerent bien cher, car le voyage d'apres il en fut tué bon nombre en plusieurs endroits; & depuis cela les Indiens ne s'y fierent plus tant, & le bruit courut par toute l'Inde que nous estions tous des affronteurs. Mais pour reuenir au Roy d'Achen, les Hollandois & luy ont depuis leur accord esté tousiours en bonne intelligence, & ce Roy a tousiours incommodé les Portugais en ce qu'il a pû, comme aussi les Roys de Ior, Bantan, & Iaua Maior. Tous ceux qui sont aux Indes & autres endroits par delà le Cap de bonne Esperance, quand ils veulent aller à Sumatra, ils disent seulement qu'ils vont à Achen; car cette ville & port emporte tout le nom & la reputation de toute l'Isle; Comme en la grand Iaua ont fait de Bantan, de sorte qu'on ne parle que de ces deux Roys.

Le Roy d'Achen a assiégué plusieurs fois Malaca, comme aussi a fait celuy de Ior. Il est fort redouté, comme il monstra bien lors qu'il fut attaqué par le Vice-Roy *Dom Martin Alphonça de Castro*, car il se deffendit si bien, & y demeura tel nombre de Portugais, tant tuez que noyez, que le Vice-Roy n'eut autre chose qu'à se retirer avec sa courte honte & perte: & ce luy fut encore vn mauuais presage; car apres il s'alla acheuer à Malaca, comme j'ay dit. Mais aussi les Hollandois qui estoient lors à Achen seruirent grandement à ce Roy, encores qu'ils fussent en petit nombre. Car ils donnerent auis des retranchemens & fortifications à la mode de Hollande & de France, avec force canon, dont le Roy ne manque point; & ie n'eusse iamais creu qu'il y eust tant de canon aux Indes comme il y en a. Depuis cette charge & escarmouche, où les Hollandois se porterent



si bien, & avec tant d'affection, ce Roy commença à les aimer grandement.

Iaua.

L'Isle de Iaua est au bout de Sumatra au Midy, gauchissant vers le Leuant, & separée d'un bras de mer assez estroit, dont le commencement est sous le 7. degré vers le Sud. C'est vne fort grande, riche & opulente Isle, qui contient plusieurs Royaumes. Le plus renommé est celuy de Bantan, aussi y aborde-t'on plus qu'autre part. Les Galiotes Portugaises allans vers les Moluques, dans lesquelles i'estois, y sejournerent quelque temps: ce qui me donna occasion de voir ce pays.

Bantan, sa  
description  
& scitu-  
sion.

Bantan est vne grande ville fort peuplée, scituée sur le bord de la mer au bout de toute l'Isle, & pres du destroit (appelé le destroit de la Sonde, qui a donné, comme ie croy, le nom à toute cette mer) qui separe Iaua d'avec Sumatra, dont elle est distante de vingt-cinq lieuës seulement. Des deux costez de la ville descend vne riuiera qui la baigne & enuironne, & s'embouche en la mer. Elle est là fort large, & a enuiron quatre brassées de fond, mais l'on n'y peut nauiger. La ville est entourée de murailles de brique, qui n'ont pas plus de deux pieds d'espaisseur. De cent en cent pas pres des murs, il y a des maisons fort hautes, basties sur des maists de Nauires, qui seruent pour la deffense de la ville, tant pour faire le guet, que pour battre de plus haut & plus à plain les ennemis qui voudroient approcher avec armes à ietter de loin. Les maisons sont basties de cannes, les pilliers estans de bois, & sont couuertes de paille. Les hommes riches & aisez tapissent leurs maisons de tous costez de tapisserie & courtines de draps de foye, ou de toiles de coton bien peintes. Il y a cinq places fort grandes où chacun iour se tient le marché de toutes sortes de marchandises & de viures, qui y sont à bon marché, & il y fait fort bon viure. Les fruiets & bestiaux sont du tout semblables à ceux des Indes, dont i'ay tant de fois parlé, & sont icy à fort bon marché. La ville est scituée en vn lieu bas & aquatique, comme entre deux bras d'eau: de sorte que la pluspart de l'Hyuer la riuiera est toute desbordée par la ville, & l'on ne peut aller par les ruës que par batteaux: les ruës ne sont point pavées: presque par tous les endroits de la ville il y a beaucoup d'arbres de Cocos. Hors l'enclos des murs il y a grand nombre de maisons pour les estrangers.

Religion.

Quant à leur Religion, ils sont la pluspart Mahometans: il y



en a d'autres en grand nombre qui sont Gentils & Idolatres. Il y a vne grande Mosquée en la ville où s'exerce la loy de Mahomet: les Seigneurs & Gentils-hommes ont chacun des Temples en leurs maisons, les Docteurs y viennent d'Arabie.

Les habitans sont de couleur iaunastre, ils s'habillent d'une <sup>Habits & armes.</sup> toile de coton ou de soye, qu'ils se mettent autour du corps depuis la ceinture iusques en bas, ils ont vn petit Turban qui leur fait deux tours. Leurs armes sont des dagues ou poignards qu'ils appellent *Cris*; la lame en est oncée, & ils sont fort dangereux, le bout du manche est fait en forme du demon, ou telle autre figure fort laide, le fourreau est fait de bois tout d'une piece. Ces dagues sont fort bien enrichies d'or & de pierreries, & tous, tant grands que petits, en portent à leur costé, autrement ce leur seroit des-honneur de n'en porter point. Quand ils vont à la guerre ils ont des espées & rondaches, & quantité de flesches qu'ils dardent avec la main. Ils sont bien obstinez, fort superbes, mesmement en leur marcher, & grands menteurs & larrons.

Les hommes sont fort faincants: les esclaves font la pluspart des affaires, les Gentils-hommes & Bourgeois riches ont des iardins & des maisons aux champs, où leurs esclaves labourent & cultiuent la terre, & en apportent les fruiçs & reuenus à leurs maistres, qui ne font d'ordinaire autre mestier que d'estre assis entre les femmes, dont chacun en a plusieurs, à mascher continuellement du Betel: & semblablement leurs femmes n'en font pas dauantage. Les femmes esclaves iouënt de plusieurs instrumens deuant eux, chantent & frappent sur des bassins melodieusement, & les femmes à ce son dansent les vnes apres les autres en presence du mary: faisans à qui mieux mieux, taschans à luy complaire, car celle qui luy plaist le plus alors, couche la nuit prochaine avec luy. Ils passent aussi la pluspart du temps à se laver & baigner, & se tenir en l'eau, ce qui rend la riuere mal saine, & fait mauuais en boire, à cause de tant de peuple qui s'y laue & y seiourne. Au demeurant les femmes de qualité sont soigneusement gardées par les Eunuques & chastrez, qui sont en grand nombre, & ils les achètent pour cet effet. Les lits sont suspendus, & ils les branslent comme ceux qui demeurent aux Maldives. Cette ville est frequentée de beaucoup de peuple: car il s'y fait grand trafic & commerce par toutes sortes d'estrangers tant Chrestiens qu'Indiens, comme des Arabes, Guzerates, Ma-



delicats, estant tous frais faits. Il y a quelques Cocos & Bannanes, force orangers & limoniers, & des amandiers tres-grands, dont ils font aussi de bons gasteaux de sucre & d'amande, qu'ils vendent aux marchez.

Mais sur tout il y a vne quantité admirable de cloux de girofle, qui ne croissent autre part au monde qu'en ces Isles, qui en sont toutes couuertes; c'est pourquoy elles sont frequentées de toutes sortes de Marchands estrangers, qui viennent là de tous costez du monde pour en auoir, tant Chrestiens que Chinois, Indiens & Arabes. Il y a beaucoup de Perroquets de diuers plumages & fort beaux. Les habitans sont semblables en mœurs, façon de viure, armes & habits, avec ceux de Iaua & Sumatra; car tous ceux de ces quartiers depuis Malaca, que les Portugais appellent *la Sonde*, ne different en rien de visage, couleur, habits, langue & façons de faire, comme estans vn mesme peuple. La Religion, c'est la Mahometane. Ce sont gens fort simples, mais neantmoins courageux & bien vaillans. *Ternate* est la principale qui a bien trente lieues de tour, il y croist plus de girofle qu'aux autres. Elle est commandée par vn Roy particulier, & anciennement le Roy de *Ternate* estoit Roy de toutes ces Isles, mais à present ce sont tous Roys separez. Les Hollandois depuis peu d'années en ont occupé deux, *Amboin* & *Tidor* sur les Portugais: & quant à *Ternate*, le Roy d'icelle ayant chassé les Portugais de leur Fort, les Espagnols des Isles Philipines ou de *Manille* les ont reconquis sur luy, & se sont accordez ensemble. De façon qu'aujourd'huy les Portugais n'ont plus de cloux girofle en leur disposition, ce qui les fasche fort, & plaident là aussi au Conseil du Roy d'Espagne contre les Espagnols. J'ay esté & seiourné seulement à *Ternate*: des autres i'en ay passé à la veüe de la pluspart.

*Banda*

Au mesme quartier est vne autre Isle où i'ay aussi esté, fort celebre pour vne sorte d'épicerie: c'est *Banda*, distante de vingt-quatre lieues d'Amboin, fort fertile en noix de muscade & macis, & c'est le lieu qui en fournit tout le monde, car il n'en croist point autre part, si ce n'est quelques arbres qui soient plantez par curiosité, comme i'en ay veu à Goa & en autres lieux. C'est pourquoy il y aborde plusieurs Marchands estrangers de tous costez. Il y a vn Roy particulier: les habitans sont Mahometans, hardis & belliqueux, & de mesmes habits & façon de faire que ceux des autres Isles & pays circonuoisins.

Il seroit



Il seroit impossible de dire par le menu toutes les Isles qui sont en cette mer de la Sonde, ou du Sud, comme l'appellent les Portugais, à cause de leur grand nombre, tant grandes que petites, ce qui rend la nauigation fort difficile pour les bancs, escueils, traces & destroits qu'on y trouue; si bien qu'il faut auoir de bons & experimenter Pilotes, & mesmes desdites Isles, s'il est possible: encores avec tout cela, on ne laisse pas souuent d'eschoüer & se perdre; & mesme l'on n'y ose nauiger que de iour: car si tost que la nuit approche, il faut mouïller l'ancre quelque part, autrement on se pourroit perdre la nuit: & mesme le iour il faut en nauigant tenir tousiours la fonde en main.

## CHAPITRE XIII.

*Des singularitez qu'on apporte des Isles de Sumatra, Iaua, Borneo, & des Philippines, & Manille. De la Chine & du Iapon, & du traffic qui s'en fait à Goa.*

**L**Es trois principales & plus grandes de ces Isles sont Sumatra, la grand' Iauc, Borneo, qui sont les plus grandes de tout cet Ocean, apres l'Isle de *saint Laurens*. Tous les peuples de ces Isles approchent du naturel, façons de viure, ressemblance & langage à ceux de la terre ferme de Malaca, qui me fait coniecturer que ces Isles ont esté peuplées par ces *Malays*. Toutes les autres Isles sont innumerables, fort proches les vnes des autres, habitées toutes, ou peu s'en faut, chacune a quasi son Roy particulier: & quelques-vnes en ont plusieurs. Elles sont fertiles en fruiçts & marchandises particulieres, comme espiceries & autres drogues qui ne se trouuent point ailleurs, & osté Sumatra & Iaua qui sont fertiles en tout, les autres ne sont abondantes qu'en vne chose particuliere, & steriles en toute autre chose; de sorte qu'il faut que cette marchandise, en quoy elles abondent, leur fournisse tout le reste: ce qui est cause qu'il y fait cher viure de toutes choses, sinon de leur denrée qui y est à bon marché: cela est aussi cause que les peuples sont contrainsts de communiquer & frequenter les vns avec les autres, pour se donner ce qui leur manque.

A Sumatra & à Iaua il croist plusieurs choses fort riches & bonnes, mais la principale marchandise est le Poiure, qui y est



plus gros & meilleur que celui de la coste de Malabar, à cause, comme ie croy qu'elles sont plus vers l'Orient, & plus proches de la ligne, & que la terre'y est plus humide & pleine de rosée que la terre ferme. *Banda* donne le macis & la noix muscade. Les *Moluques* le clou de girofle. *Borneo* le camphre, & le benjouiin. Et ainsi des autres, qui toutes portent quelque chose à part. Je me contente d'en parler en general, pource que ce sont tous mesmes peuples, presqu'en mesme parallele, & climat, avec mesme temperature ou intemperature. L'air y est maladiif, & il y fait fort cher viure, & encores le plus souuent on n'y trouue pas de viures pour de l'argent; car ce qui vient par mer, n'est pas chose assurée. Les peuples y sont traistres, perfides, coleres, de sorte que pour vn rien ils ne font difficulté de tuer, avec leurs *Cris* ou poignard dont ils sont tousiours garnis. On ne trafique avec eux qu'en crainte & en danger. Les *Hollandois*, les *Portugais*, & autres estrangers sont contrains de s'y fier pour le trafic, non pas ceux de leur loy, dont plusieurs y ont esté attrapez, & des estrangers mesmes, mais le desir de gagner fait oublier tout.

Les *Portugais* de *Malaca* ont des commis & facteurs par toutes ces Isles pour le trafic. Et les habitans ne laissent d'aller avec leurs Nauires chargez à *Malaca*, qui est le magasin & le grenier de toutes ces marchandises dont le commerce y est merueilleusement grand, soit par argent, ou par eschange d'autre chose. On vient trafiquer en ces Isles depuis le Cap de bonne Esperance iusqu'en la Chine, avec vn nombre infiny de Vaisseaux. On y vient des terres des *Abexis*, *Arabie*, *Perse*, *Guzerate*, *Cambaye*, *Goa*, *Malabar*, *Bengala*, *Chine*, *Iapon*, & de tout le reste de l'Inde. Et maintenant les *Anglois* & *Hollandois* y viennent aussi pour ce mesme trafic de fruits excellens, drogues, & fleurs aromatiques & odoriferantes. Car sur les lieux les fleurs estans sur les arbres en leur force & vigueur, c'est vne merueille des suauas odeurs qu'elles exhalent, & dont l'air se remplit de telle sorte, que le vent les porte six & sept lieues loin. Mais entre les autres celle du clou de girofle emporte le prix, mais aussi couste-t'il bien cher, puis qu'on y laisse quelquefois la vie, ou on y endure beaucoup à l'aller querir.

Ce que l'on porte en ces Isles ce sont cotons, toiles de coton, toutes sortes de draps & estofes de soye, de la soye non filée,



du ris, du poisson, du beurre, des huiles, des munitions de guerre, des armes, de l'argent, & autres choses. Les Holandois & toutes les autres nations quand ils veulent aller en ces Isles, vont premierement en la coste de Guzerate, S. Thomé, Massulipatan, & Bengala pour y acheter des toiles de coton, surquoy ils font double profit; Car ils gagnent sur leur marchandise premiere, puis sur cette seconde qu'ils baillent en ces Isles. Mais si ces Insulaires *Malais* sont fins & méchans, les Chinois le sont encores plus: car l'argent que l'on porte de tous costez à ces Insulaires, les Chinois le leur attirent & emporte en la Chine, & ne leur donnent que de méchante marchandise bagatelles, & de la biferie toute falsifiée, en échange. Les Espagnols & Portugais en disent autant des Flamands & Holandois, qui ne leur portent que des babioles & drogeries, & ne remportent d'Espagne que de l'argent, comme aussi ils font en France.

Pour le regard des Isles Philipines qui sont en suite, n'y <sup>Isles Philipines.</sup> ayant point esté, i'en diray seulement en passant ce que i'en ay peu aprendre des Portugais, qui les appellent *Manilles*, les Castillans, *Philipines*, & les Indiens *Luçon*, à cause de la principale Isle qui s'appelle de *Luçon*. Il y en a grand nombre d'autres, ayans chacune leur nom particulier. Les Castillans les ont descouvertes & conquises, & leur ont donné le nom de leur Roy. Comme les Portugais celuy de *Manilles*, à cause de la ville capitale où se fait le principal trafic ainsi appelée. Elle est à quatorze degrez vers le Nort. Les peuples sont venus de la Chine, comme aussi ceux du Japon. Les Espagnols les possèdent, & y ont vn Vice-Roy, & vn Euesque, qui tous deux font leur residence en la ville de *Manille*, où le Christianisme est bien augmenté. Les Espagnols du Mexiquo, Nouvelle Espagne, & Peru y viennent par la mer du Sud. Ces Isles sont assez fertiles en viures & fruits, mais non abondantes en richesses & marchandises; Il s'y trouue force ciuete, & de ces tortuës dont l'écaille est si requise es Indes, & ne s'en trouue en toutes les Indes que là & aux Maldives, & s'en fait grand trafic en Cambaye & Guzerate. Tellement que les Espagnols ne tiennent ces Isles pour la richesse, mais seulement pour entretenir le trafic & commerce avec les Chinois; car n'estant pas permis aux estrangers d'aller en terre ferme de la Chine, il est necessaire d'auoir quelqu'autre lieu qui serue de retraite, & d'estape pour les marchandises



que les Chinois apportent. Car pour les Portugais ils ont l'Isle de *Macao*.

Là donc les Espagnols ont vn *Contractador* pour la correspondance des marchandises de la Chine, & des Indes Orientales. Ce qui rend ces Isles riches à merueilles; mais aussi cela oste bien le commerce d'Espagne aux Indes Occidentales, car les toiles & draps de soye d'Espagne ne s'y transportent plus tant qu'elles fouloient auant ce commerce estably; Aussi le Roy d'Espagne le vouloit empêcher, & ne permettre seulement que certains Nauires, comme il fait à Goa; mais les Chinois ont protesté que si cela estoit, ils ne vouloient plus aucun commerce avec eux, tant en Orient qu'en Occident; tellement qu'il a esté contraint de laisser continuër le trafic comme de coustume. Il se tire vne grande quantité d'argent des Indes Occidentales qui s'en va en la Chine; les Espagnols des Manilles ne laissent de traffiquer en la mer du Sud, avec les Portugais & Indiens, mais ils ne passent point deçà le Cap & Port de Malaca. Je croy que tous les ans il vient plus de trente ou quarante Nauires de la Chine, & Isles des Manilles. Les Portugais & Espagnols s'accordent tellement quellement en cette mer en leur trafic. Les Espagnols seuls tiennent cette bonne & excellente Isle des Moluques nommée Ternate.

Or la ville de Goa est où se fait la charge & décharge des marchandises de tous ces endroits des Indes & de Portugal, suiuant l'Ordonnance de leur Roy, le Vice-Roy enuoye tous les ans deux ou trois Nauires en la Chine & au Japon. Les vns vont seulement en la Chine, & les autres vont à l'un & à l'autre; Pour la Chine, il faut entendre *Macao* seulement, qui est vne Isle & ville où sont les Portugais, avec quelque nombre de Chinois. Là est l'estape & descente de toutes les marchandises qui viennent, tant de la Chine que des autres endroits monde.

Ce trafic des Indes n'est pas permis à tous les Portugais en tous endroits; car celuy de la Chine, Japon, Malaca, Mozembic & Ormuz n'est que pour les Vaisseaux du Roy, si ce n'est que quelquefois pour recompenser quelque Seigneur, Capitaine, ou autre Officier, il luy permet d'y faire vn voyage de trafic, avec vn ou deux Nauires au plus, mais cela ne se fait que pour quelque seruice signalé, & à vn Grand. Dans ces Vaisseaux vont plusieurs Marchands particuliers pour traffiquer, qui payent les



frais des Nauires, & le port de leur marchandise au Seigneur du voyage, & mesmes les principaux droicts du Roy; qui donne tousiours ces voyages-là francs de tout, si ce n'est de quelques droicts particuliers qu'il faut payer aux Partisans des Doüanes & Pancartes: mais ils sont exempts de plusieurs sortes de mangeries qui se payent autrement ailleurs sur toutes marchandises. Or la principale marchandise qu'on porte de Goa à Macao, c'est de l'argent: car en la Chine l'argent y est fort requis, & la pluspart de l'argent qui va d'Europe & par la voye d'Ormuz aux Indes Orientales, s'en va tout en la Chine; mesme celuy qui vient du costé du Japon & Indes Occidentales par la mer du Sud, & Isles Philippines, ou de Manille, où est aussi l'estape des marchandises venant des Indes Occidentales, & de la Chine par ladite mer de Sud, comme du Perou, nouuelle Espagne, Mexico, Chili & autres lieux de ce costé là; De sorte que l'on fait estar que tous les ans il entre en la Chine plus de six ou sept millions d'or en argent, & n'en laissent iamais sortir vn teston: mais ils fondent tout cet argent en lingots, & tout leur tresor est en argent & non pas en or, qui y est fort frequent & commun. Le meilleur argent és Indes est celuy qui vient de Perse par la voye d'Ormuz, & est en monnoye longue, qu'ils appellent *Larins*, que les Orfevres des Indes recherchent fort, & en font bien leur profit, d'autant que c'est vn argent fort pur, net, doux, ductile & bon à mettre en œuvre. Apres, celuy du Japon est le meilleur, & est aussi pliant. Celuy qui vient des Indes Occidentales est le moindre, & est dur, rude, & moins purifié que l'autre.

Quand les Nauires partent de Goa, ils les chargent, outre l'argent, de diuerses marchandises de l'Europe, comme vins, draps de laine, & entr'autres d'escarlata rouge, toutes sortes d'ouvrages faits de verre & de crystal, des horloges que les Chinois prisent fort, force toiles de coton, pierreries taillées & mises en œuvre, en bagues, chaisnes, carquans, enseignes, pendans d'oreilles & bracelets; car ces Chinois ayment grandement les perles, pierreries & ioyaux de toutes sortes pour leurs femmes. Ils partent de Goa vers Octobre, & vont à Cochin prendre des pierreries & des especeries, comme Poiure & Cannelle, & laissent au lieu, de la marchandise de l'Europe ou des Indes du costé du Nort. De là ils vont à Malaca; car ils ne peuuent faire ce voyage sans passer à Malaca pour prendre passe-port du Gou-

Traffic de  
la Chine.



nerneur, & des marchandises des Isles de la Sonde, en eschange de toiles de coton, & autres choses d'Inde & Europe.

Monssons  
vents.

Macao;

Ceux qui vont de Goa au Japon peuvent faire estat d'estre trois ans entiers en leur voyage, & ne le peuvent faire à moins, à cause des vents qu'ils appellent *Monssons*, & nous *Muesons*, qui regnent six mois & plus, comme i'ay dit ailleurs. Mais aussi n'y vont-ils à faute, car quelquefois ils y doublent leur argent & denrées, & par fois le triplent, & encor davantage. De Malaca ils vont à Macao, & de là au Japon; en tous ces lieux il faut qu'ils attendent les *Muesons*, & cependant font leur trafic en attendant le vent. Ils laissent là la plupart de leurs marchandises & tout leur argent, & rechargent leurs Vaisseaux d'autres de la Chine, comme de soyes, & blanc d'Espagne, que nous appelons, & eux, *Aluya*; car il est fort requis & cher au Japon, où toutes les femmes s'en blanchissent tout le corps iusques aux iambes. Ce blanc vient de l'Isle de *Borneo*, d'où ils en portent à la Chine, où ils l'affinent & mixtionnent, & en font vn tres-grand trafic & debit qui va par tout le monde, mais plus au Japon qu'en tout le reste. Ils portent donc au Japon de toutes ces denrées de la Chine, & quelques restes de celles d'Europe & Inde, qu'ils vendent fort bien, & n'en rapportent que de l'argent qu'ils ont à bon compte, & reuiennent à Macao reuendre tout leur argent, qu'ils eschangent à d'autres marchandises; Ils font long seiour en tous ces endroits là, puis ils retournent à Malaca, où il faut qu'ils abordent, & là font autre eschange de marchandises avec celles de Malaca & des Isles de la Sonde. Puis de là reuiennent à Goa, ou autre lieu d'où est le Maistre du Nauire. Il est impossible de dire les grandes richesses, les choses rares & belles que rapportent ces Nauires; entr'autres force or en lingots, que les Portugais appellent *Pan doro*: ils en ont aussi en fucille & en poudre; grande quantité de bois doré, sçauoir toutes sortes d'ustensiles & meubles sacrez; vernissez & dorez avec mille belles façons: toutes sortes d'estoffes de soye, beaucoup de soye non mise en œuvre, grande quantité de musc & de ciuette, force metal qu'ils appellent *Calin*, dont on fait grand estat par toutes les Indes, & mesmes en Perse & ailleurs. Il est dur comme argent, & blanc comme estain; il blanchit tousiours à l'usage; on en fait de la monnoye à Goa & es autres terres des Portugais, & en quelques endroits des Indes, bien que rarement,

Calin me-  
tail.



car toute leur monnoye est d'orou d'argent, où bien ils le coupent par morceaux pour acheter des marchandises. De ce metal ils en font toutes leurs vstenciles & ornemens, comme l'on fait icy d'argent & d'estain : mesmes ils en font des bagues & des bracelets pour filles & enfans. Ils apportent encores de ces quartiers là force pourcelaine en vaisselle, dont on se sert par toute l'Inde, tant Portugais qu'Indiens. En outre force boëtes, plats, & paniers faits de certains petits ioncs couuerts de lacre & vernis de toutes couleurs, dorez & façonnez. Mais entr'autres choses, grand nombre de cabinets de toutes façons, faits à la mode de ceux d'Alemagne, & est bien la chose la plus propre, & mieux elabourée qui se puisse voir : Car c'est tout bois exquis, moucheté & marqueté d'yuoire, nacre de perles, & pierreries. Au lieu de fer, il y mettent de l'or. Les Portugais appellent cela *Escritorios de la China*.

On en apporte encor grande quantité de sucre, le plus dur, blanc & fin que i'aye iamais veu. Force Cire & miel, du papier le plus blanc, fin, & delié du monde. Toutes sortes de metaux, & entr'autre beaucoup d'argent ; quantité de vif argent qui leur vaut beaucoup, pour le transport qu'ils en font en tous les endroits du monde, où il y a des mines d'argent ; car ce vif argent purifie & affine l'argent. Voila ce qui est du trafic de Goa à la Chine, Iapon, Malaca & ailleurs. Quant à celui maintenant qui se fait en detail en l'Isle de Goa. Il faut noter premierement, que tout le trafic ordinaire en detail s'y fait par les Banianes, Canarins & autres estrangers, tant Gentils que Mahometans ; & rarement par les Portugais, Metifs, ou Indiens Chrestiens. Pour ce qui est du commerce en gros, il se fait par tout de gens riches, tant Portugais, Chrestiens qu'autres. Tout s'y vend tant en gros qu'en detail, par des Couratiers iurez, qui sont Gentils, habitans de Goa, ou des enuiron.

Pour le regard des grains, semences & autres choses d'aliment & du viure qui vient de dehors, on le descharge dans l'*Alfandeque*, où il est vendu & distribué à tous ceux qui en veulent, tant pour leurs prouisions, que pour vendre en detail en la ville & Isle. Et aussi-tost que cela est deschargé dans cette *Alfandeque*, les Iuges de police viennent mettre le prix sur les marchan-

Trafic &  
debit à  
Goa



difés selon leur valeur, comme ils font toute chose, qui est pour la bouche & aliment, tant en gros qu'en détail. Et si elles ne sont bonnes & loyales, soit cuites ou crues, elles sont confisquées & données aux prisonniers, & aux autres pauvres Chrétiens de la ville, & en outre les vendeurs sont condamnez à l'amende. Car il faut sçavoir que tous les iours les Iuges & Officiers de la Police ne font autre chose que d'aller visiter toutes les denrées pour la vie; & nul n'oseroit rien vendre, que la Police n'y ait premièrement mis le taux. Ils n'oseroient aussi rien vendre en gros ou en détail, soit marchandise de bouche ou autre chose, qui n'en paye tribut au Roy. De maniere qu'en toutes sortes de mestiers, vacation & condition de marchandise, tant petite soit-elle, le pouuoir d'exercer, faire ou vendre est donné à Ferme au plus offrant & dernier enchériffeur. Ils nomment ces Fermiers *Renderes*; & faut pour vendre & exercer, auoir lettres de ces *Renderes*, qui leur coustent selon la valeur du trafic ou mestier. Ces *Renderes* & Fermiers sont tous Bramenis, Banjanes & Canarins. C'est chose esmerueillable du grand peuple vendant & achetant, qui se voit tout le long de la semaine, horsmis les Festes, à Goa, tant en l'Isle qu'en la ville, à cause du grand trafic & commerce qu'y s'y fait, de sorte qu'il semble qu'il y ait tousiours foire. Tous ceux qui sont icy Espiciers, Chandeliers, Apoticares & Droguistes, là ce n'est qu'une vacation. Ce sont tous gens de race de Bramenis qui le font, & non autres, & ont toutes sortes de drogues, tant pour les medicamens que pour les alimens; car excepté le vin, chair, poisson, fruits, herbes & viandes cuites, ils vendent de toutes autres choses propres & nécessaires pour la vie humaine, pour ce qui concerne la bouche des hommes & des chevaux, & pour leur santé & guarison: ils ne vendent point d'estoffes, & en chaque coin de rue & carrefour, il y en a tousiours une ou deux boutiques.

Parler par  
signes inui-  
sibles.

Tous les Indiens tant de Goa que d'ailleurs, ont une façon assez estrange & notable, c'est que quand ils veulent faire quelque marché entr'eux, & qu'il y a des gens presens qu'ils ne veulent pas qu'ils sçachent & entendent leur marché, ny aussi qu'ils entrent en soupçon s'ils les voyent parler à l'oreille; ils ont de coutume de se faire des signes sous leurs mantes de soye, ou de coton qu'ils portent, comme nous faisons nos manteaux, & se touchans les mains secrettement, se donnent à entendre par les doigts



doigts à quel prix ils veulent vendre, ou acheter, sans que les autres en puissent rien sçavoir ny connoistre.

Mais pour retourner à ces Isles de la Sonde, Moluques, Philipines, Iapon, & la Chine mesme. On en pourroit dire beaucoup dauantage, & des choses excellentes & singulieres qu'on en apporte: mais ie me contente d'en auoir dit cela seulement en passant, laissant le reste à ceux qui sont plus capables & plus curieux que moy.

Estant donc retourné du voyage de la Sonde, ie demeuray encores quelque temps à Goa, attendant l'occasion de mon retour. Mais auant que venir à mon partement des Indes, il me semble, puis que i'ay fait vne si particuliere description de Goa, & des autres endroits des Indes où i'ay esté, que ie ne dois pas oublier ce qu'estant parmy les Portugais, i'ay remarqué, & appris assez curieusement, tant de leur nauigation, embarquemens & trafic en diuers lieux de l'Afrique & des Indes, que de plusieurs autres choses des pays du Bresil en l'Amerique, d'Angola, Mozambique, Sofala, Couesme, Melinde, Socotora, & autres lieux de la coste d'Afrique, & du reste de la coste des Indes, depuis Ormuz, Cambaye, Surate, Mogor, Diu & autres, iusqu'à la Chine & Iapon; & de ce qui est arriué de memorable en tous ces lieux durant que i'estois aux Indes. Ce que ie deduiray briefuement aux Chapitres suiuaus.

## CHAPITRE XV.

*De la forme & façon des Nauires Portugais allans aux Indes, & de leurs Embarquemens, ordre, & police, tant en allant qu'en reuenant.*

**P**REMIEREMENT, quand aux Nauires Portugais. Il en part tous les ans trois ou quatre au plus, qui sont des Carques qu'ils appellent *Naos* de voyage, & y vont pour retourner si faire se peut. Et pour l'extraordinaire, quand le Roy y veut enuoyer quelque armée, ou quelque Vice-Roy outre les saisons, ou bien quelque aduis particulier, il enuoye d'autres Nauires moyens, comme Galions de Biscaye, Nauires François, Flamans, Anglois, & des Carauelles; & de tous ceux-là, il n'en reuiet aucun en Portugal, si ce n'estoit qu'il fut

Nauire  
Portugais  
quels.



besoin de donner auis expressement, & outre les saisons ordinaires; car en tel cas ils depeschent vne carauelle ou autre nauire moyen. Et si dauenture les Caraques qui partent de Portugal pour Goa, ne pouuoient arriuer heureusement là, ou autre port des Indes, ils ne laisseroiēt pas d'enuoyer quelques galiōs de Biscaye chargés de poiure, & autres marchandises. Car ces galiōs sont à peu-près du port de sept à huit cens tōneaux, & sont fort propres pour la guerre, bōs de voiles meilleurs que les Caraques.

Pour le regard de ces Caraques, elles se font toutes à Lisbonne, & non ailleurs, à cause du Havre qui leur est fort propre, & tres-cōmode pour l'Embarquement, & meilleur qu'en autre part, tant à cause des Officiers & Intendans desdits voyages, que pour les marchandises, vstenciles (qu'ils appellent appareils) prouisions, (qu'ils appellent matelotage) & autres cōmoditez & necessitez.

*Caraques,*

Ces Caraques sont ordinairement du port de quinze cens jusqu'à deux mil tonneaux, & dauantage, de sorte que ce sont les plus grands vaisseaux du monde, à ce que i'en ay peu connoître; & ne peuuent naviger à moins de dix brasses d'eau. Ils s'en trouue aux Indes quelques - vns, mais bien peu, qui viennent d'Arabie, Surate, & autres lieux circonuoisins, qui approchent bien de mil à douze cens tonneaux, mais ils ne sont jamais tels, ny si forts que ces Caraques, à cause qu'ils n'y mettent pas tant de fer; mais aussi ne pourrissent-ils pas si tost, & ne sont si aisement percez des vers, d'autant qu'aux Indes ils n'employent jamais le bois qu'il n'ait demeuré trois ou quatre ans apres auoir esté coupé, ce qui le rend plus sec & plus dur, & mesme ce bois de sa nature est plus dur & meilleur que le nostre. Ils peuuent attendre ce long-temps en ce pays là, à cause qu'ils ont grande quantité de bois, & font fort peu de vaisseaux, & n'en employent pas pour leur chauffage à cause de la chaleur du pays; mais au cōtraire, en Portugal il y a peu de bois, & ils font beaucoup de vaisseaux, de sorte qu'ils sont cōtraints d'employer le bois tout verd.

I'ay oüy raconter aux Portugais, que jamais vaisseau n'a tant fait de voyages de Portugal aux Indes, qu'une Caraque qui fut faite à *Bassains*, qui est entre Goa & Cambaye; car elle en fit iusqu'à 6. Et celles qui se font en Portugal n'en font ordinairement que deux, ou trois au plus, mais la pluspart n'en font qu'un. Ce lieu de *Bassains* est aux Indes, comme pourroit estre Biscaye en Espagne, car tous les vaisseaux qui se font pour le Roy aux Indes,



se fabriquent là, à cause qu'il n'y a pays où il se trouue plus grande quantité de bois. Il est vray qu'au Royaume de *Siam* & en *Martabanne*, il s'y en trouue encores plus, & de meilleur, mais cela est aussi plus esloigné & incommode.

Ces grands Caragues donc sont à quatre ponts ou étages, & à chacun étage vn homme, tant grand soit-il, s'y peut promener, sans toucher de la teste au plâcher, il s'en faut plus de deux pieds. La poupe & la prouë sont plus haute que le tillac, de trois ou quatre hommes, de sorte qu'il semble que ce soient deux chasteaux éleuez aux deux bouts. Il y peut auoir trente-cinq à quarante pieces de Canon de fonte verte, car ils n'vsent gueres de pieces de fer, comme nous faisons: & leur canon est du poids de quatre à cinq mil liures: le moindre est de trois mil. Outre cela il ne laisse d'y auoir quelques petites pieces comme *esperes* & *perriers*, dont ils en mettent dans les Hunes. Car ces Hunes sont si grandes qu'il y peut dix ou douze hommes; & les Masts si enormes qu'il ne se trouue point d'arbre si grand & si gros qui y puisse suffire, ie dis tant du grand que de celuy de misaine. Aussi ordinairement tous leurs masts sont entez & ralongez, & couuerts tout autour de *gaburons*, qui sont de grosses pieces de bois mises bien proprement, & de l'épaisseur qu'ils desirent. Ces pieces-là estans bien aiustées, sont estroitement liées avec des cordages, & liens de fer fort bien ferrez, de peur que cela ne nuise à monter & descendre la verge qui est de grosseur à l'équipolent du mast, & a vingt-quatre brasses de long. Il faut plus de deux cens personnes à la monter en haut, & tousiours avec deux *capestans* fort gros. Ils ne les doublent point de plomb comme nous auions fait les nostres. Ils n'en mettent que sur les ioinctures pour faire tenir l'estoupe. Puis recouurent le nauire d'autre tables de Sapin, & apres le calefatent vne autre fois, & le fro- tent de poix, puis le couurent de soufre & de suif. Tellement que ce sont les plus forts & espais nauires qu'on scauroit voir; & on est estonné de voir tant de grosses pieces de bois aiustées, & si grande quantité de fer lié ensemble. Et avec tout cela la mer les brise & rōpt quelquefois plûtoſt que les moindres vaisseaux, comme à la verité i'ay recōnu que plus vn nauire est grand & pesant, il en traueille plus; au lieu qu'un moindre se laisse leuer sur les vagues, mais ceux-cy ne le peuuent pour leur pesanteur, & la vague frappe contre, & les brise à la longueur de la tourmente, qui



rompt plutôt leurs masts & verges que des moyens. Car plus le vent trouue de resistance, & plus il fait d'effet. Aussi faut-il que la tourmente soit bien forte, car vn petit vaisseau prendroit pour tourmente ce qu'un de ces grands trouueroit estre bon-nace, tant ils sont forts à esbranler; aussi sont-ils fort bons de voile de vent en poupe, & ne valent rien de vent à la bouline, qui veut dire vent qui vient d'un costé ou d'autre.

Vaisseaux  
de guerre &  
de voy-g.

Ces vaisseaux ne vont que pour marchandise, & jamais pour la guerre. Et les autres moindres, comme galions de Biscaye, hourques de Flandres, Carauelles & autres Nauires François, demeurent aux Indes à faire des voyages à la Chine, Iapon, Malaca, & autres parts d'Inde; & seruent aussi pour la guerre, ou pour porter aduis; & assister vn Vice-Roy. Ce n'est pas qu'il ne s'en face aussi de bons aux Indes pour les Portugais, mais le Roy enuoye ceux-cy pour accompagner les Caragues, & porter des hommes aux Indes: & si tous les Nauires qui y vont, en reuenoient, il ne se trouueroit point d'hommes pour les ramener, à cause du grand nombre qui meurt aux voyages, & quelquefois les personnes de deux Nauires ne sont suffisantes pour en ramener vn. Aussi qu'il ne se trouue de la marchandise, s'entend du poiure, assez pour les charger: & le plus souuent au defaut de ce, il faut qu'il demeure vne ou deux de ces caragues pour l'année d'apres, & l'an suiuant ils n'enuoyent de Portugal qu'une ou deux caragues assistées de quelques moyens nauires.

Notez aussi que les soldats qui sont aux Indes, n'oseroient s'embarquer pour mariniers, ny les mariniers pour soldats: tellement que les soldats sont contraints de demeurer là, & les Mariniers, des'en reuenir; car ils n'y oseroient demeurer; & s'il n'y auoit place pour eux dans le nauire reuenant, ils attendent vne autre occasion: & cependant sont payés tous les mois à Goa, sans qu'ils osent se mettre au rang des soldats; car autrement si cela leur étoit permis, il ne se trouueroit persône pour ramener les nauires, & les soldats sont là en si grand honneur que rien plus. Et puis pour soldats, ils mettent toutes gens en œuvre, mais ils n'ont pas des bons mariniers cōme ils voudroient: ils en font de mesmes des Canoniers, & autres officiers. Les soldats ont *six Perdos* par mois, les Canoniers, & les mariniers *quatre*. Si vn marinier s'en vouloit retourner, il le peut faire, encore qu'il n'y eût place vacante de sa condition au vaisseau; si ce n'est qu'il n'y eut fautes d'hom-



de mer, car lors on les arreste pour iusqu'à l'année d'apres, & en attendant il seroit tousiours gagé, & dans le Vaisseau il auroit les gages ordinaires. Que s'il s'embarquoit sans qu'il fust en place de Marinier, il y seroit comme estranger, & n'auroit l'ordinaire de pain & d'eau, ny mesme vne place, s'il ne l'achetoit de quelqu'un: & pour cette cause ils ayment mieux en tel cas attendre vn an, voire deux, s'ils n'ont moyen d'acheter la place d'un autre Marinier, qui leur couste enuiron soixante ou ostante *per-*  
*dos*; ou bien d'acheter vne place pour mettre leurs viures & marchandises. Car là c'est la plus grand pitié du monde que d'une personne qui n'a point de lieu, & n'est pas comme en nos Vaisseaux, où tout sous le pont est commun; ains là il n'y a si petit coin qui ne soit donné ou vendu, & mesme dehors. Il faut que ce soit le maistre qui donne place à la poupe, & le contre-maistre à la proue. Pour ce qui est entre les deux maistres, s'entend sur le tillac & par dehors, c'est au Gardien à en disposer. Ils gardent cet ordre & rangs es vaisseaux des Indes seulement; car pour les autres voyages ils en vsent à peu pres comme nous. Pour les moyens Nauires, ils y obseruent le mesme reglement qu'es caragues, mais les Officiers ne sont en rien approchans les vns des autres; car vn maistre d'un Galion qui auroit fait le voyage des Indes, seroit bien aise estant de retour en Portugal, s'il auoit vn office de Gardien en vne caraque. Car ces Mariniers & Officiers de moindres Vaisseaux sont tous gens pris par force, & pour Mariniers, que l'on met pour Maistres, Contre-maistres, Pilotes & autres; aussi esperent-ils peu de profit, d'autant que leurs Nauires ne reuiennent iamais, & pour ce faut qu'ils attendent vn an ou deux, ou s'en reuenir à leurs despens. Mais à leur retour ils sont recompensez: car on leur donne quelque Office en vne caraque, mais moindre beaucoup qu'en leur Galion: & est plus d'honneur d'estre Marinier là, que d'estre Contre-maistre en vn moyen. De sorte que cela se recherche & s'y achete, tant pour l'honneur que pour le profit.

Tous les gens de mer en ces caragues ne ressemblent à aucuns autres que j'aye veu, & mesmes aux autres Portugais qui nauigent ailleurs. Car il est certain que tous gens de mer estans sur mer, sont barbares, inhumains, inciuils, sans respect de personne, & bref de vrais diables incarnez: & sur terre ce sont des Anges; fors seulement ces Mariniers des caragues des Indes, qui

Places aux  
Vaisseaux  
fort requi-  
ses.

Mariniers  
Portugais  
quels.



sont courtois & benins, tant sur terre que sur mer, & paroissent tous gens d'honneur & de maison, se portans tous vn grand respect les vns aux autres. Pour les Mariniers de France, ie n'en vy iamais de tels, comme ie les depeindray ailleurs cy-apres.

Officiers de  
Nauices.

Or pour l'ordre que les Portugais tiennent en ces caragues durant leurs voyages, ie diray premierement, que pour l'equipage, c'est à dire des hommes que l'on y enuoye, il y en a au plus mille ou douze cent, & au moins de huit à neuf cent, lesquels sont ordonnez ainsi. Il y a vn Capitaine absolu sur tout le Nauire & les hommes de dedans, puis il y a le Pilote, le second Pilote, vn Maistre, vn Contre-maistre, vn Gardien, deux Trinquiers, enuiron soixante Mariniers, soixante & dix Gourmetes, & vn Maistre Canonier qu'ils appellent Connestable, assisté de vingt-cinq autres Canoniers, plus ou moins selon le Vaisseau; & il leur commande à tous apres le Capitaine, & ne recognoissent autre que luy; il a la charge du Canon, & des deux grandes escoutes. Il y a aussi le Chapelain & Prestre du Nauire, qui est gagé & obligé de dire la Messe toutes les Festes & Dimanches, sans consacrer toutefois; cela n'estant permis sur la mer. Il est aussi obligé de confesser, prescher, & faire toutes les autres fonctions & ceremonies Ecclesiastiques. Et bien qu'il y passe d'autres gens d'Eglise de tous Ordres, ils ne sont obligez à cela, si ce n'est de volonté, aussi n'ont-ils gages, & sont seulement embarquez pour les Indes, sans congé de retourner en Portugal.

Escruiuin &  
son autori-  
té.

Outre cela il y a vn Escruiuin qui a toute puissance, & est installé par le Roy, & ne se passe rien pour l'interest, tant du Roy que des particuliers qu'il n'escruiue, & enregistre tout ce qui entre & sort du Vaisseau, & c'est luy qui passe toutes les cedules & obligations qui s'y font. Car il est à noter que toutes cedules & obligations qui se passent sur mer sont bonnes & valables entre les Portugais, mais parmy les François sont de nulle valeur. Cet Escruiuin fait aussi & garde toutes les informations & escritures de Iustice, comme en vne forme de Greffe: & quand quelques-uns meurent, il fait inuentaie de tous les biens qu'il auoit dans le Vaisseau, & les fait vendre à l'encan au plus offrant, & l'argent qu'il y a, il le baille à interest: & quand il est arriué à Goa, ou à Lisbonne, il baille copie de son inuentaie aux parens & heritiers qui le payent de sa peine. Il a vne grande autorité dans le Nauire, où il ne se passe rien qu'il n'y ait premier donné son



auis & consentement. Toutes les victuailles du Vaisseau luy passent en les distribuant par deuant les yeux, & il escrit tout iusques à vne chopine d'eau. Il tient les clefs des escoutilles du Nauire : mesme quand le Capitaine veut aller en bas, il faut que l'Escriuain soit tousiours avec luy, & il ne le pourroit autrement encores qu'il represente le Roy dans le Nauire. Ce Capitaine a commandement sur tout le monde, tant ceux qui sont obligez au Nauire, que les passagers; & quoy qu'il y eust vn plus grand Seigneur que luy, il faut qu'il luy obeyffe. Toutefois quand il faut faire quelque chose d'importance, il prend auis & conseil de tous les Officiers, Gentils-hommes & Marchands, & les fait tous signer de peur d'en estre recherché. Il ne peut condamner à mort pour crime, mais il peut faire donner l'estrapade dans le Nauire (les François appellent cela passer par sous le Nauire & caler) & autres punitions corporelles, & pendre par dessous les aisselles. Pour le ciuil, il peut condamner à deux cent *croisades* sans appel. Il peut aussi garder vn homme és prisons les fers aux pieds tout le long du voyage, puis estant arriué en terre, le liurer à la Iustice.

Après le Capitaine, le Pilote est la seconde personne du Nauire, car le Maistre luy obeyt, & ne fait que ce qu'il luy commande. Il ne bouge iamais de sa charge à la poupe, à voir toujours son aiguille & sa boussole : & il y a vn second Pilote pour le soulager. Le Maistre est après qui commande à tous les Mariniers, Gourmetes & autres gens de traual du Nauire, & il y a vn contre-maistre sous luy pour le soulager, & ils sont tous mis par le Roy. Le maistre a le soin de commander depuis la poupe iusques au grand mast qui y est compris, tant à amener les voiles, qu'à tout autre traual necessaire, & le contre-maistre prend garde depuis la prouë iusques au mast de Misaine, y comprenant ledit mast, & fait tout de mesme que le maistre en sa poupe, qui ne luy peut rien commander pour cet effet, chacun d'eux se tient iour & nuict en son quartier, & en six mois il arriuera qu'ils ne se visiteront pas 4. fois.

Le Contre-maistre a toute la charge du Nauire, tant pour la charge que la décharge & autres occurences necessaires, tant sur mer qu'estans arriuez en terre, mais le maistre ne bouge iamais de sa poupe. Après cela il y a vn Gardien qui commande à tous les Gourmetes, & est logé avec eux nuict & iour en haut sur le tillac, qu'ils appellent *Couuerso*, qui est depuis le grand mast iusques



au maist de Misaine ; & pleuue ou vente , il faut qu'ils soient toujours là , & n'ont que quelques cuirs de bœufs & de vaches pour les couvrir. Ce Gardien commande à ces Gourmetes , & si au second coup de sifflet ils manquent à respondre & venir promptement , il charge dessus à grands coups de bouts de cordes ou de baston : car ces Gourmetes sont les moindres du Nauire , & sont apres les Mariniers , ne seruans qu'à tirer en haut les cordages , & n'allans iamais en haut , sans bouger de dessus le tillac. Ils seruent à tout le gros trauail du vaisseau , pour ayder comme valets des Mariniers qui les battent & gourmandent fort : ils ne peuuent aussi manier le timon ou gouuernail , & il n'y a sorte de trauail , tant dehors que dedans le Nauire , qu'ils ne soient obligez de faire , comme à le nettoyer & à donner à la pompe , ce qu'ils font seuls , si ce n'est que par cas fortuit , le Nauire fist plus d'eau que de coustume , & qu'il fallust y donner trois ou quatre fois le iour.

Mariniers.

Quant aux Mariniers ils sont fort respectez , & y en a peu qui ne scachent lire & escrire , cela leur estant necessaire pour l'art de marine ; aussi par ce mot de Marinier s'entend vn qui scait bien tout ce qui est de la nauigation , mais il s'en voit peu de bons , bien que tous en portent le nom ; aussi est-ce à eux à gouverner le Nauire chacun en son rang. En ces grands Nauires-là qui sont forts , ils prennent vn ou deux Gourmetes à leur ayde , & ils font tous le trauail qui se fait par haut , comme mettre les voiles hors , les remettre dedans , manier les cordages , & autres semblables. Ils sont fort honorez du Maistre & du Pilote en faisant leur deuoir ; ils ne nettoient iamais le Nauire , ny ne donnent à la pompe sinon quand la necessité le requiert. Le Gardien ne leur peut rien commander : ils sont repartis en trois pour la nuit , le Pilote en a vne partie , le Maistre vne autre , & le Contre-maistre vne autre ; & de mesme sont departis les Gourmetes avec eux , & ils veillent chacun quatre heures ; & chaque homme est deux heures au gouuernail. Mais il faut noter qu'à ces grands Nauires il y faut trois boussoles , le Pilote qui est tout en haut à la poupe en a vne ; sous le tillac il y en a vne autre avec vn Marinier pour entendre le Pilote , parce que celuy qui est en bas au gouuernail ne le pourroit entendre , mais celuy qui est au milieu luy donne à entendre la parole du Pilote. Il y a deux des principaux Mariniers qu'ils appellent *Trinqueres* , qui ont le soin des cordages & voiles,

Boussole.



voiles, quand il les faut racoustrer pour y donner ordre. Il y a aussi quatre petits garçons qu'ils nomment *Pages*, qui ne seruent que pour appeller le monde à son deuoir, & crient à pleine teste au pied du grand mast, encor à peine tous les peuuent-ils ouyr. Ils les appellent tant pour venir veiller en leur quartier, que pour aller au gouuernail & autres œuures particuliers. Ces garçons seruent aussi à prendre garde aux lampes, & à faire les messages du Maistre & autres Officiers; aussi quand les biens des deffunts se vendent, ce sont eux qui en font la crie & le ban. Il y a vn Sergent pour executer les commandemens du Capitaine en ce qui dépend de la Iustice. Pour les prisons, elles sont au pied de la pompe, où ils mettent les malfaiteurs, le plus souuent les fers aux pieds, & n'y a personne qui y puisse aller que luy; il y a d'autres moindres prisons, comme sur le tillac où sont certaines pieces de bois percées, là où l'on met les pieds, puis cela est fermé à cadenats. Ce Sergent a aussi toutes les poudres, balles, mèches, & les armes en garde, & en est chargé par compte. Il a aussi la charge des feux, & nul quel qu'il fuit, n'oseroit allumer ny porter du feu, si ce n'est luy-mesme qui le donne de sa main. Et pour cette occasion il y a des deux costez du Nauire à l'endroit du grand mast, deux grandes cuisines qu'ils appellent *fougons*: & quand le Sergent y allume du feu, qui est comme sur les huit ou neuf heures, il y a tousiours deux gardes ou soldats, vn à chacune pour donner ordre que personne n'y fasse quelque insolence avec le feu, aussi pour empescher qu'aucun n'en puisse allumer & porter par le Nauire. Et si quelqu'un en a affaire pour aller au bas du Vaisseau visiter les commoditez, si ce sont gens seurs, le Sergent leur vient allumer vne chandelle, par le commandement du Capitaine, & la met en vn falot de fer blanc tout percé, & le ferme avec vn cadenats: & si ce ne sont gens seurs, il y va luy mesme. Il a le soin de faire aussi esteindre les feux, comme environ sur les quatre heures.

Dans ces Nauires il y a aussi plusieurs artisans necessaires, de chacun Office ou mestier deux: comme Chirugiens, Charpentiers, Calfateurs, Tonneliers & autres. La pluspart des Gourmetes sont assuiettis à eux chacun en son endroit. Car tous les Officiers du Nauire ont chacun le leur; & les vns sont dediez pour coucher tousiours en haut à la hune, & les autres chacun à son escoute, excepté les quatre qui couchent en la hune. Ils sont



Despen-  
siers.

tous suiets à tout travail comme les autres, quand ils ne sont point occupez. Le Maistre, Contre-maistre, Gardien, & Maistre Canonier ont tous chacun leur gros sifflet d'argent pendu au col avec des chaisnes d'argent; & avec cela ils se font entendre de tout ce qu'il faut faire, à sçauoir le Maistre & Contre-maistre à l'endroit des Mariniers, le Maistre Canonier à tous les Canoniers, & le Gardien à tous les Gourmetes, & aux quatre garçons. Il y a aussi deux despensiers, l'un pour les Mariniers, & l'autre pour les Soldats. Mais ils ne peuuent rien départir qu'en la presence de l'Escriuain, & ces despensiers sont aussi mis par le Roy. Dans le Nauire il y a force Soldats, Gentils-hommes, Marchands, Ecclesiastiques & autres passagers, tant hommes que femmes, dont ie ne parle point icy pour n'estre de mon propos.

Embarque-  
ment.

Or le Roy enuoye tous ces Nauires armez & equipez à ses propres frais & despens, & sa marchandise particuliere n'est que de l'argent qu'il enuoye pour ayder à payer l'Estat des Indes, & à acheter du Poiure; tellement qu'il n'y va point de Nauire où il n'y ait pour le moins quarante ou cinquante mil escus en argent pour luy, sans les marchandises qui sont aux passagers particuliers. Cet argent luy profite, car estant aux Indes il hausse d'un tiers de prix plus qu'en Portugal. Dans ces Nauires il fait quelquefois embarquer sept à huit cent Soldats, le reste sont gens de marine ou passagers. Mais ce qui fait que les Nauires de Portugal sont si peu de resistance aux occasions de combat, c'est que tous ces Soldats là sont enfans de Paysans, & autres gens de basse condition, qu'ils prennent par force depuis l'aage de douze ans; de sorte que n'ayans iamais veu de guerre, ils ne peuuent pas rendre grand combat. Pour les Canoniers, ce sont aussi la pluspart Artisans, Cordonniers, Tailleurs & autres, de façon qu'ils ne scauent que c'est que de tirer vn canon quand il faut: mais nonobstant cela, tous ces gens là, bien que de basse condition, depuis qu'ils ont passé le Cap de bonne Esperance, comme nous auons desia touché ailleurs, se donnent des noms nouueaux, & se disent tous Gentils-hommes. Ce qui les fait rendre aussi si peu de combat, c'est que les ennemis leur font bonne guerre, & que tout est à leur Roy, & qu'ils n'y perdent iamais rien, comme ils disent.



Quand donc ces grands Vaisseaux doiuent marcher, le Roy les fournit de toutes sortes de prouisions & rafraichissemens, qui sont pour tous en general depuis Portugal iusqu'à Goa, & non plus. Il y a vn despencier pour les soldats, ausquels il donne la regle les premiers; puis il y a celuy des mariniers, & des autres Officiers & personnes du Nauire; & tous sans exception, ont autant d'ordinaire par iour les vns que les autres, à sçauoir demy canade de vin, & autant d'eau. La Pipe contient trois cens canades; de pain, tant qu'ils en peuuent manger: pour les autres viures, comme chers salées, vn *arobe* par mois: & l'*arobe* pese trente liures. Tout le reste leur est donné à mesme proportion, comme huile, vinaigre, sel, oignons, poisson, Tout cela se donne pour vn mois entier; mais le vin & l'eau se donne chacun iour, & le tout en presence del'Escriuain qui met tout en compte, & par nom. S'il y a quelqu'un qui ne boiue pas de vin, il le peut vendre à d'autres, ou le garder, & laisser entre les mains du despencier, qui en tient compte: & estans arriuez à Goa, ou ailleurs, ils peuuent prendre le vin qui leur est deu, pour en faire ce que bon leur semble. Mais le mal que ie trouue en tout cela, c'est que tout le viure se donne cru; & chacun est tenu de faire cuire son manger; tellement que quelquefois il se voit plus de quatre-vingts ou cens pots au feu tout à la fois, & puis quand les vns sont cuits, on y en met d'autres; & ainsi quand quelques-vns sont malades, faute de pouuoir donner ordre à leur fait, ils sont fort mal nourris & entretenus, si bien qu'il en meurt beaucoup de cette sorte. Les François & Holandois n'en font pas de mesme, car ils ont vn cuisinier pour tous, & ils mangent six à six en vn plat. Mais entre les Portugais le boire & manger est egal à tous en general. Ce qui reste de tous ces viures & vtenfiles du nauire demeure au profit des Intendans de nauires qui resident à Goa: & quand les vaisseaux sont pour retourner, ils les fournissent de nouueau aux despens du Roy. Les vtenfiles de tout le vaisseau se consignent és mains du maistre, & les viures & marchandises en celle de l'escriuain.

Au reste, les soldats estant dans les nauires, ils y font la garde toutes les nuits, mais ils ne sont point suiets à aucun travail. Ceux qui ont des rafraichissemens dans le vaisseau, les vendent ce qu'ils veulent, comme il s'est trouué tel qui a vendu vne poule vingt reaux de quarante sols la piece, qui sont quarante liures.



Places du  
Nauire.

Pour ce qui est des gages des Officiers du Nauire, il faut noter que pour le Capitaine, Pilote, Maistre & autres gens de commandement, le Roy leur donne certaine place de Nauire à chacun; de mesme aux Mariniers. Pour le regard des Soldats, Gourmetes, Mariniers, Artisans & autres Officiers du Nauire, ils sont payez esgalement. A sçauoir pour aller de Portugal en Goa, cinquante *croisades* chacun. La *croisade* vaut cinquante sols. Si les gens de commandement & les Mariniers ont moyen d'acheter des marchandises chacun en sa qualité & ordre, ils ne payent point de droicts pour certain nombre de marchandises. C'est pourquoy ceux qui n'ont pas le moyen d'en acheter, n'y ont pas beaucoup de profit. Les autres y peuuent gagner cinq pour vn: & encore qu'ils ne portent point d'argent, ils ne laissent d'en acheter, à cause qu'ils vendent leurs places de Nauire aux passagers, tant Gentils-hommes que Soldats & Marchands; & y a telle place qui se vend trois cent *croisades* tout comptant: & de cela ils en achètent des marchandises que le Roy leur laisse mettre au bas du Vaisseau; car le Roy ne retient que deux ponts en chaque Vaisseau, & il y en a quatre en tout, sans la poupe & la prouë, qui en valent plus d'un & demy.

Logement.

Pour le logement du Vaisseau, les Soldats sont logez sous le tillac bien à couuert, & les Gourmetes dessus à descouvert: De mesme quand il y va des Iesuites & autres gens d'Eglise, fors le Chapelain du Nauire qui a sa place comme vn des Officiers; Les Soldats seulement en allant aux Indes ont leurs places, mais non en reuenant. Les gens de nauigation ont leurs places ordonnées selon leurs qualitez.

Ces Nauires sont extremement sales & infects, la plupart ne se souciant de monter en haut pour les necessitez, ce qui est cause en partie qu'il y meurt tant de gens. Les Espagnols, François & Italiens en font de mesme, mais les Anglois & les Hollendois sont fort propres & nets.

Pour le regard des places, vn homme se trouuant là sans place, est bien enferré & pressé; car il ne trouue pas à coucher au couuert, s'il ne donne de l'argent pour en auoir vn peu; De mesme pour placer les victuailles & marchandises, il faut acheter place de quelqu'un, ou l'on est contraint de la laisser à descouvert au hazard d'estre mouillée, gastée, ou desrobée: De sorte que chacun est contraint d'acheter sa place des gens de



Nauire, qui ont d'autres endroits reſeruez pour eux.

Ainſi qui veut aller aux Indes avec profit, il faut auoir vne charge qui eſt vne place dans le nauire. Que ſi le Roy ne la donne, il la faut acheter de quelqu'autre, ou de quelque veufue: & ces offices & places du nauire, tant ceux qui ſont donnez qu'acheptez, ſi le nauire ne vient en Portugal à bon port, ils auront le meſme office & place dans vn autre qui yra l'année d'apres, & ſi celuy-là ne fait encor bon voyage, ils attendent encor de meſme, tant qu'ils arriuent à bon port. Cela eſt cauſe que tous ces eſtats ſont fort recherchez, & les places des veufues & orphelins bien recompensées. Mais avec cela il faut qu'ils ayent de quoy porter avec eux, ayans vn proverbe, *Qui ne porte rien aux Indes, n'en rapporte rien*. Encores diſent-ils que le premier voyage n'eſt que pour voir, le ſecond pour apprendre, & le troiſieſme pour y profiter: & ainſi ſi en trois voyages vn homme n'eſt riche, il n'y doit pas retourner.

Quant à ce qui eſt de la Religion Catholique, elle eſt obſer-  
uée dans les nauires, comme en terre, excepté pour ce qui eſt  
de la conſecration qui eſt entierement deſſenduë ſur la mer.  
Mais tout le reſte des ceremonies ſ'y obſerue, comme Meſſe,  
Veſpres, Eau beniſtes, Proceſſion; meſme pour le Careſme  
& feſtes annuelles. Il y a des Chapelles enrichies de beaux ta-  
bleaux, où vn chacun va faire ſes prieres. Quand il y meurt  
quelqu'un, le maiſtre ſonne vn coup de ſifflet pour aduertir  
qu'on ſe mette en prieres, mais non pas de tirer des coups de Ca-  
non comme nous faiſons. Pour ce qui eſt de la priere ordinaire  
tous les ſoirs à neuf heures, le maiſtre avec vn coup de cifflet ap-  
pelle tout le monde pour dire vn *Pater & Aue*. Puis il donne vn  
autre coup pour aduertir que tous les gens de mer faiſſent bon  
quart ou guet, & ſe range à leur deuoir. Au point du iour tous  
les garçons du nauire chantent vne Oraïſon ou priere de mer,  
qui eſt pour toutes ſortes de perſonnes du nauire, chacune en  
ſon particulier, & ſpecifie auſſi le nauire, & toutes ſes vſtenci-  
les, qu'ils accommodent à chacun point de la Paſſion; de ſorte  
que cette priere dure vne bonne heure, & la diſent à haute voix.

Ces Nauires ainſi equippez & ordonnez partent de Liſbone à  
la fin de Feurier, ou au commencement de Mars au plus tard,  
& ne peuuent prendre terre au deçà du Cap, auſſi il n'en eſt  
de beſoin. Et ſi d'auanture il leur arriuoit quelque accident

Partement  
des Poſtu-  
gais.



qui leur empeschast de doubler les *abrolles*, ou passer le Cap, ils sont contrains de relascher tout droit en Portugal, & perdre leur voyage: Que si leurs Nauires ne sont assez forts pour retourner, ils n'ont point de ports où ils puissent ancrer, si ce n'est à *Angola* en la coste de Guinée, ou au Bresil à la baye de tous les Saints, ou bien à Fernambouc. Aussi quand ils peuuent passer le Cap heureusement, de là iusques és Indes ou Goa, ils n'ont point d'autres endroits pour prendre terre & se rafraischir, si ce n'est à Mozambique, où toutefois ils ne vont qu'en toute extrémité & nécessité, & y seiournent le moins qu'ils peuuent, ainsi qu'il leur est enioint, & toutefois ils y arriuent quelquefois si tard qu'ils sont contrains d'y demeurer long temps, à cause des vents contraires & autres accidens. Les Nauires qui y vont partent en mesme temps que sont ceux de Portugal pour s'en venir, à scauoir au mois de Iuin ou Iuillet: & arriuent ordinairement en Septembre ou Octobre, s'il ne leur suruient fortune; & le plus souuent n'arriuent pas à Goa, ains vont à *Cochin* ou à *Conelan*, mais c'est par contrainte à cause des courans de mer qui les y portent, ou par les calmes & vents contraires.

Terre de  
Natal.

Depuis donc qu'ils ont passé le Cap de bonne Esperance, ils viennent en la terre de *Natal*, ou de la Natiuité, où d'ordinaire il y a de grandes tourmentes. Cette terre est en la coste d'Ethiopie par delà le Cap, enuiron cent cinquante lieues. Quand les Portugais se trouuent à la hauteur de cette terre, apres l'auoir passée, ils prennent auis entr'eux selon la saison, pour voir s'ils ont du temps assez pour passer entre l'Isle saint Laurens & la terre ferme, ou biens'il est trop tard, de prendre le dehors de ladite Isle. Car pour prendre la route entre l'Isle & la terre ferme d'Afrique, il faut auoir passé le Cap de bonne heure, à scauoir dès le mois de Iuillet; mais si c'est plus tard, on est contraint de suivre l'autre route par le dehors, mais aussi ne sont-ils alors assurez d'arriuer à Goa, mais d'aller surgir à *Cochin*, ou quelquefois seulement iusques à *Conelan*, comme nous auons dit; ou les autres qui ont passé le Cap de bonne heure, peuuent aisément passer entre ladite Isle & l'Afrique, & se vont rafraischir à Mozambique dix ou douze iours. Autrement si l'on s'alloit mettre trop tard en cette route, l'on ne pourroit pas arriuer aisément à Goa, à cause des calmes & vents contraires qui regnent ordinairement en cette saison. Ceux qui y sont entrez trop tard ont esté



contraints bien souuent de sejourner long temps à Mozambique, & ainsi n'arriuer que fort tard à Goa; de sorte que leur voyage estoit retardé pour l'autre année. Et pour le regard de ceux qui ont pris tant le dehors que le dedans de l'Isle de S. Laurens sans passer à Mozambique, il faut croire qu'ils ont couru de grandes fortunes, & ont receu de grandes incommoditez & fatigues, & ont esté quelquefois neuf & dix mois auant que d'arriuer à Goa. Car hors Mozambique, il n'y a point d'autre Port qu'ils puissent prendre; & ceux qui ne le veulent prendre quand il est trop tard, ne peuuent manquer d'estre fort affligez de la maladie du *scurbut*, voire bien souuent de mourir de soif. J'ay veu, estant à Goa, arriuer des Nauires, où de mil à douze cent hommes qu'ils estoient partis de Lisbonne, il n'en restoit pas deux cent, & encore presque tous malades du *scurbut*, qui les minoit de telle sorte, qu'apres estre arriuez il n'en reschapoit gueres.

Je diray cependant en passant, qu'entre l'Isle de S. Laurens & la coste de terre ferme, il y a des bancs ou basses qui sont fort à craindre, & où il s'est perdu force Nauires Portugais; ils appellent ces sables *baxos de Iudas*, c'est à dire, basses de Iudas, & sont à cinquante lieuës de ladite Isle, & à septante de terre ferme, & commencent en allant d'icy au vingt-troisième degré, & finissent au vingt-deuxième & demy. Ce sont des escueils fort effroyables & perilleux.

Mais pour reuenir aux Nauires Portugais, quand ils sont arriuez à Cochin, ils y prennent leur charge, & ne vont pas à Goa à cause de ces vents contraires & des courans qui les empeschent. Ils se chargent là par le commandement du Vice-Roy qu'ils aduertissent aussi-tost de leur arriuée, de sa part leur enuoye des Officiers du Roy, pour y donner l'ordre necessaire; car par toutes les villes des Indes, il y a toutes sortes d'Officiers, & mesme ordre pour le spirituel & le temporel à Goa.

Pour la façon de nauiger de ces Vaisseaux Portugais, c'est avec vn fort mauuais ordre. Car encores qu'ils partent tous ensemble & de concert, de Portugal, & qu'il leur soit enioint expressément de ne se laisser les vns les autres, toutefois ils gardent fort mal cet ordre, & ne tiennent conte d'obeyr à leur Admiral qu'ils appellent *Capitaine Major*; & la cause de cela est, que tous les Capitaines sont Gentils-hommes de bonne maison, qui ne veulent en rien ceder les vns aux autres, ains chacun va comme il peut, sans

Bancs.

Arriuée à  
Cochin.Mauuais  
ordre sur  
mer.



auoir esgard si ses compagnons suiuent ou non : ce qui est bien souuent cause de leur perte ; car estans seuls ils peuuent faire rencontre de Nauires Hollandois ou autres ennemis qui les battent & prennent, d'autant que, comme i'ay dit, ils ne sont pas de grande resistance, tous les Soldats n'estans que gens ramassez, & la pluspart pris par force d'entre les villageois & pauvres artisans ; mesmes les Capitaines ne se soucient pas beaucoup de se deffendre, pour le peu d'interest qu'ils y ont ; car les Hollandois ne leur font que bonne guerre, & ne les tuent point : Il n'y a que le Roy & quelques Marchands, tant presens qu'absens qui y perdent. Quand ces Nauires sont pris ou perdus, ils font entr'eux vne attestation de la perte de leurs biens, & del'Office que chacun auoit dans le Vaisseau, & quand ils sont de retour on les recompense de tout, voire au double. Il faut aussi noter en passant, comme i'ay desja dit, que tous ces Soldats & gens de mer, depuis qu'ils ont passé le Cap, ils se donnent tous des tiltres de Noblesse, autrement ils seroient grandement blasmez & mesprizez des autres Portugais qui demeurent aux Indes ; car ils se portent tous grand respect & honneur, du plus grand au plus petit, & s'estiment tous fort, mesprisant non seulement les Indiens, mais mesme toutes les autres nations Chrestiennes de l'Europe, qu'ils appellent hommes blancs, & les Indiens les nomment *Franki*, ou *Franki*. Que si vn Indien auoit frappé vn homme blanc, la Loy veut qu'il ait le poing coupé.

Franki.

Voila ce qui est de l'ordre obserué par les Nauires Portugais depuis leur embarquement à Lisbonne iusques à ce qu'ils soient arriuez à Goa, ou autre lieu des Indes Orientales. Et faut remarquer qu'en tous ces voyages il n'y a que les pauvres Soldats & gens de mer qui ayent du mal & de la pauvreté, pource que le plus souuent ils ne sont pas payez de leurs gages & solde. Je les ay veu quelquefois estre quatre mois entiers sans toucher vn sol ; & cependant le Roy ne laisse pas de payer tousiours. De sorte que l'on peut remarquer par là, que les Indes ne sont bonnes & profitables qu'aux Vice-Roys, Gouverneurs & quelques autres Officiers du Roy ; mais non pas au Roy ny aux pauvres Soldats & Mariniers. Mesme tous les presens que les Roys Indiens font, c'est tout pour le Vice-Roy ; & ceux qu'il leur fait en contr'exchange, c'est aux despens du Roy son Maistre. Mais depuis que les Estrangers François, Anglois & Hollandois ont commencé à hanter

Indes bonnes, à qui.



à hanter les Indes, ces Vice-Rois n'y font plus tant leur profit comme auparavant; ayans laissé la plus grande partie de leur commerce, & n'osans plus nauiger de peur d'estre pris des Anglois ou Hollandois; comme de fait, i'ay connoissance de grand nombre de Nauires qui ont esté pris ou pillés sur les Portugais; & il y en a eu de tels venans de la Chine & d'ailleurs, qui estoient estimez à plus de deux millions d'or, & beaucoup d'autres venans ou allans de Portugal, & de toutes les parties des Indes. Car toutes les forces des Portugais ne sont pas capables d'empêcher ces mers là aux Hollandois; ny aussi les Hollandois ne leur peuuent pas faire beaucoup de mal en terre ferme, en leurs villes & forteresses, ny rien pratiquer & gagner sur eux, si ce n'a esté vn peu en la Sonde; mais cela est fort esloigné des terres & forces des Portugais.

Mais auant que finir ce Chapitre, ie ne puis passer vne particularité fort notable, que tous les Portugais disent auoir obserué en leurs voyages d'Inde: c'est que tous les corps morts que l'on iette en la mer du costé du Nord, au deçà de la ligne Equinoxiale, ne vont point à fonds, ains flottent sur l'eau, ayans toujours la teste vers l'Oüest, & les pieds vers l'Est; & si par fois les vagues & les vents les faisoient tourner d'un costé ou d'autre, on les voit incontinent reuenir en cette premiere situation. Mais la ligne passée vers le Sud, ils disent que tous les corps vont à fonds: l'en laisse rechercher la cause aux plus curieux Naturalistes. Mais pour nous autres François nous n'auons point obserué cela, pource qu'à tous les corps que nous jettons en la mer, nous leur mettons vne pierre ou balle de canon attachée, pour les faire aller à fonds. Car aussi-tost qu'un homme est mort dans vn Nauire François, on enuelope le corps dans vn linceul ou couverture, avec quelque chose de pesant pour le faire enfoncer, puis on le iette ainsi aual le vent avec vn tison de feu de mesme costé, & amont vers le vent on tire vn coup de canon, & chacun regarde de ce costé là, non pas du costé que l'on a ietté le corps. Puis cela fait, le Maistre ou Patron aduertit tout haut que l'on dise les Prieres. Mais les Portugais n'obseruent point tout cela, comme i'ay desia dit, & le Maistre se contente de donner vn coup de sifflet pour aduertir de se mettre en prieres.

Particularité  
notable.



## CHAPITRE XV.

*Du trafic des Portugais par toutes les Indes en general, & de l'ordre qu'ils y observent.*

Trafic des  
Indes.

**L**E principal trafic des Portugais est dans les Indes Orientales, où ils ne veulent permettre qu'aucune autre Nation ny les Espagnols mesmes, y aillent pour traffiquer; & cela est estroitement deffendu par leur Roy sur peine de la vie. Car ils ont obtenu ce priuilege du Roy d'Espagne, à cause qu'autrement ce feroit la ruine de leur Estat. Comme il se voit que depuis que les estrangers de l'Europe ont pris leur mesme route & trafic, cela les incommode grandement; Et premierement à cause de la guerre où les estrangers Anglois & Hollandois ont beaucoup plus de forces, & d'avantage qu'eux sur la mer. Car les Portugais sont les plus pauvres gens de guerre sur mer, que l'on sçauroit voir en toute la Chrestienté, & ils en ont bien la reputation, à ce que i'ay peu recognoistre en effet. Ils sont seulement bons Pilotes & Mariniers, & rien plus; bien qu'en leurs nauigations, leurs Gourmetes & Matelors ne soient pas gens de fatigue & de travail, mais au contraire, fort negligens, paresseux, & sales au possible; de sorte qu'ils se laissent perdre & submerger bien souuent par faute de travailler.

Mais l'autre incommodité plus grande est pour le trafic & commerce, qui leur est maintenant fort interdit, tant par les prises qu'on fait sur eux, que pour la rareté & cherté des marchandises; à cause que le grand nombre de Nauires marchands rend les marchandises plus rares & plus cheres, entre ceux-mesmes qui vont à l'enuy les vns des autres. Et ce qui anciennement ne coustoit qu'un sol aux Portugais, leur en couste à present quatre ou cinq. Et encores de ce qu'ils en peuuent amener à sauueté en Portugal, ils sont contraints de le donner à moindre prix que de coultume, & mesme ils ont beaucoup de peine à le debiter; à cause que les Hollandois le donnent à moindre prix encores qu'eux, & leur trafic est beaucoup plus facile.

Ainsi les Portugais ne traffiquent plus qu'en crainte es Indes, à cause des estrangers de deçà; ce qui a engendré vn grand mes-



pris de leur nation enuers tous les Roys & peuples des Indes, que l'on a rendus plus forts de canons, d'armes & de munitions qu'ils n'estoient : iusques mesmes à les assister d'hommes & de vaisseaux contre les Portugais, qui à la verité se disoient Maistres de la mer par toutes les Indes; car ils n'auoient lors aucuns competeurs que les Malabares, qui leur auoient tousiours fait la guerre, & sont encores tous les iours, & leur donnent bien de la peine : mais cela n'empeschoit pas leur grande nauigation. Les Portugais disoient à ces Indiens que le plus grand Roy de la Chrestienté estoit le leur, qui auoit pour vassaux tous les Roys & Princes Chrestiens; & que leur nation estoit la plus noble & valeureuse de tout l'Occident. Ce que les Indiens ont tousiours creu, iusqu'à ce que les Hollandois leur en ont montré le contraire; & aussi nous leur auons donné à entendre par delà, la grandeur & souueraineté de chacun des autres Roys & Princes Chrestiens.

Or les Portugais s'estoient establis premierement és Indes, partie par guerre en des endroits, & partie par commerce & amitié en d'autres, qui a esté le plus grand moyen, car ils n'ont gueres pris de villes par force, comme Goa, & quelques autres. Ils ont donc contracté paix & amitié avec la pluspart de l'Inde; en les appellant *Ermanos & armes*, c'est à dire mesmes armes, freres & alliez avec les Roys de Portugal; & par ces traittez se sont ainsi habitez avec eux de leur consentement, en cette forme. Que le trafic seroit seulement entre ces Roys & les Portugais pour ce qui est des espiceries & autres marchandises requises par deçà; & que nuls autres ennemis des Portugais n'y feroient receus. De sorte que ces Roys leur ont promis de ne traffiquer, ny donner retraite à nuls autres sans leur consentement; & les Portugais leur ont reciproquement promis d'enleuer toutes leurs marchandises à vn certain prix accordé entr'eux pour chacune espece, & de leur apporter de celles de deçà qui leur sont plus necessaires, comme argent, draps, & autres choses plus requises entr'eux. Ils ont en outre promis ausdits Roys de garder toute la mer de ces costes-là, des Corsaires & Pirates, & les defendre enuers & contre tous leurs ennemis qui pourroient venir de ce costé-là. Pour cet effet ils entretiennent tous les ans six mois durant en Esté deux armées à Goa, l'une pour aller vers le Nord, & l'autre vers le Sud, le tout aux frais & despens de leur Roy de

Aliances  
des Portu-  
gais & In-  
des.



Commerce  
establi.

Portugal; Car là on ne parle que du Roy de Portugal, & non de celuy d'Espagne; Ainsi donc les Portugais ont fait traité avec lesdits Roys Indiens, qu'ils leur donneront établissement aux lieux propres, Ports & Havres plus commodes de leurs pays le long de cette coste, pour y loger, habiter & commercer en toute liberté & assurance de leurs personnes; & pour cet effet y ont fait bastir, des villes & forteresses, & belles maisons, où à present ils sont maistres absolus avec mesme pouuoir & commandement que les Roys mesmes, qui ne pretendent rien esdites villes particulieres, où les Portugais prennent tous les droits, & pancartes & subsides, & lesdits Roys n'en ont aucune connoissance, & n'entreprennent rien les vns sur les autres, viuans ainsi en grand paix ensemble. Que si par cas fortuit ces Roys auoient quelque querelle avec leurs voisins, les Portugais au cas qu'ils n'eussent point contracté paix & amitié avec lesdits voisins, sont obligez à les secourir & assister, d'hommes, d'armes & d'argent; & le mesme leur ont promis lesdits Rois en cas pareil. Mais si ces Rois qui auroient guerre ensemble, estoient tous deux amis des Portugais; alors c'est ausdits Portugais à faire en sorte de les accorder, ou pour le moins n'assister ny l'un ny l'autre que bien secretement; ainsi qu'ils font à l'endroit du Roy de *Cochin*, contre celuy de *Calcut*, lequel ils entretiennent le mieux qu'ils peuuent, mais ils assistent touiours celuy de *Cochin* au desceu de l'autre: Et celuy de *Calcut* ne se soucie guere des vns ny des autres. Suiuant donc tous ces traitez & accords, les Portugais ont obtenu, & fait en sorte qu'ils seroient les maistres de la mer des Indes, & que nuls Indiens, tant de terre ferme que des Isles, de quelque contrée que ce soit, n'oseroient nauiger, ny faire aucun voyage sans auoir passe-port d'eux, qui ne dure qu'un an, & ces passe-ports qu'ils appellent *Cartas*, portent qu'ils ne pourront nauiger qu'en certains lieux denomémez, sans y porter poiure, armes & munitions de guerre, & y est mesme spécifié cōbié d'armes & d'hommes ils y doiuent porter, & s'il s'en trouuoit dauantage que ce qui est dit dans le passe-port, tout est cōfiscqué & iugé de bone prise; & les hommes mesmes demeurent prisonniers. Il est aussi mentionné de quel port est le nauire. Mais entre ceux-cy sont reseruez les Rois avec qui ils ont traité paix & amitié; Car ils peuuent enuoyer certain nōbre de vaisseaux ou bō leur sēble, avec quelque charge de marchandise que ce soit, sans

Passe ports  
des Portu-  
gais pource  
trafic.



que personne leur osât rien dire ny faire & mesme ne sont tenus de prendre passe-port. Toutesfois ils en prennent pour ceux qu'ils y enuoient de leur part, & qui sont auoüez d'eux. Tellement que cela est cause qu'il en passe beaucoup sous leur nom, qui portent du poiure, & autres marchandises en Arabie, où tous ces Roys enuoient tous les ans grand nombre de nauires chargez d'espiceries, & autres drogues.

Mais il y a bien d'autres Roys aux Indes qui ne sont pas en paix avec les Portugais, & ne laissent de nauiger & trafiquer par tout où il leur plaist, sans se soucier du passe-port des Portugais qu'ils ne craignent en rien. Et quand ils se rencontrent, c'est de se battre tres-bien, & au plus fort le butin. Ceux qui vont de cette sorte, sont tous ceux de la coste d'Arabie, de Guzerate, Perse, Malabares, & des Isles de Sumatra, Iaua, & autres endroits qui ne redoutent en rien les Portugais, non plus que maintenant les Anglois, Hollandois & François qui vont en ce pays-là. Car deux & trois nauires peuuent nauiger & courir en toute seureté, toutes ces costes des Indes, & toutes les armées des Portugais ne les oseroient aborder, ny attaquer; & mesme peuuent aller surgir iusques dans la barre de Goa, où six nauires Hollandois ont eu quelquefois l'assurance d'aller mouiller l'ancre, & y demeurer pres de trois semaines, sans qu'il peût rien entrer ny sortir de Goa, ny que les Portugais eussent la hardiesse de les aller attaquer. On en pourroit faire de mesme par tous leurs autres ports & villes: pourueu que l'on soit à la portée du Canon, il ne faut auoir peur d'eux; quand mesme ils seroient deux & trois Nauires Portugais contre vn Nauiue Hollandois, si les Hollandois tire vn coup de Canon, ils ameneront aussi-tost les voiles, & se viendront rendre à sa mercy; qui est la cause que les Hollandois leur font meilleure guerre. Ils n'en faisoient pas ainsi du commencement, & leur en prenoit mal, car comme ils se vouloient mettre en defense, les Hollandois les mal-traitoient, & tuoient. Mais maintenant ils ne se battent plus; aussi est à remarquer que dans ces nauires Portugais il n'y a la pluspart que Marchands particuliers riches, & qui ayans femmes & enfans, & aiment mieux perdre ce qu'ils ont dans le nauiue que d'estre tuez. C'est la raison qu'ils m'en ont allegué quelquefois quand ie leur en parlois. Pour les Malabares, ils disent qu'ils ne refusent iamais le combat, en cas

Peuples qui  
ne sont de  
l'alliance  
des Portu-  
gais.



qu'il y ait deux Nauires ou Galiotes Portugaises contre vn Vaisseau de Malabare pareil, qui les ira fort bien attaquer; de sorte qu'on peut inferer de là, qu'aujourd'huy les Portugais qui ont tant fait parler d'eux, sont les plus pauvres soldats de la mer.

Embarque-  
ment pour  
le commet-  
ce.

Mais pour reuenir à ce qui est de leur commerce & trafic des Indes, il part tous les ans quantité de Nauires qui sont les carques, & chaque année ils en enuoyent deux, trois & quatre au plus, qui sont du port de deux mil tonneaux ou plus, accompagnées & équipées de mil ou douze cent hommes de toutes qualitez, comme ie diray ailleurs plus particulièrement; tout cela est aux despens de leur Roy: car nul particulier n'enuoye iamais Nauire ou Vaisseau aux Indes. Au reste il n'y a gens au monde si malheureux en leurs voyages & qui nauigent si mal, & en si grand desordre, comme ils confessent eux-mesmes, & ils n'ont point de pareils en disgrâce de mer. Pour moy i'ay cognoissance de vingt-cinq Nauires, tant Carques que Galions & autres grands Vaisseaux qui sont partis par trois voyages en trois années de Lisbonne pour aller à Goa; dont pour vne année il en partit quatorze où estoit le Comte de la Fera, enuoyé pour Vice-Roy, qui mourut en allant à la Coste de Guinée, & les deux autres d'apres, il en partit onze: mais ie puis asseurer que de ces vingt-cinq il n'en est retourné que quatre en Portugal. Le reste a esté eschoüé, perdu & submergé és Indes, excepté trois ou quatre pris par les Hollandois, sans parler de ceux des Indes, qui se sont perdus çà & là en grand nombre. Ce n'est pas la faute des Vaisseaux qui sont tres-bons, ny de leurs Pilotes qui sont fort experts: mais à la verité on peut dire que comme leurs Nauires sont grands, ils trouuent aussi de grandes tourmentes, & leurs gens ne sont pas de grand' fatigue, & les Officiers, excepté les Pilotes, ne sont pas beaucoup experts en leurs charges, à cause que la pluspart, & mesme tous, tant Capitaines, Maistres, Contremaistres, Gardiens que Mariniers, Canoniers & autres, ont leurs Offices par faueur, ou pour de l'argent, ou recompense de serui-ces, ou pertes passées: ou bien ces Offices sont donnez aux vefues, ou enfans de ceux qui sont morts en voyages, ou ailleurs pour le seruice du Roy, & en apres ils les vendent à qui bon leur semble, sans iuger de la capacité ou du merite. Outre cela, quand leur Roy veut enuoyer des flottes extraordinaires & de surcroist, il prend de ces Officiers & autres hommes, tant de mer que Sol-



datz par tout où il peut; comme des pauvres gens de famille qui ont femmes & enfans; mais outre tout cela, ie croy que la principale cause que leurs voyages reüssissent si mal, c'est pour la grande-seuerité & cruauté dont ils vsent enuers tous ces pauvres esclaves, & autres sortes de gens & nations qu'ils ont en leur pou- uoir & dominatiō; Ce qui cause encore le desordre entr'eux est, que les Capitaines étans Gentils-hōmes, ils ont vne grande ambition entr'eux, à qui arriuera le premier pour auoir la premiere charge, & ainsi ne s'attendent iamais les vns les autres, à cause que le plus souuent il faut que les derniers arriués attendent l'année d'apres pour auoir des poyures, & autres épiceries. Tout cela ensemble est cause de la grande perte d'hommes, argent, vaisseaux & autres choses, que leur Roy fait dans les Indes, & mesme de la perte des Indes mesmes. Car ils s'en faut beaucoup à present que le reuenue des Indes soit suffisant pour payer & entretenir tout l'estat des Indes, tant pour le Spirituel que pour le Temporel, de sorte qu'elles luy coustent plus qu'elles ne luy valent; & est bien certain que si ce n'estoit pour la reputation, & pour l'interest de la foy Catholique, comme ils disent, il y a long-temps qu'ils auroient abandonné tous ces pays-là. Il y a quelques années qu'il fit assembler son conseil là dessus, pour scauoir s'il le deuoit faire ou non, à cause de la peine & de la perte qu'il en encouroit; Les Portugais luy firent remon- strer, & dire là dessus, que s'il estoit en volonté de quitter tout, qu'il pleust à sa Maieité de leur laisser ces Indes, & leur quitter tous ses droits, en releuant touiours de luy, & qu'ils les entretiendroient, & maintiendroient fort bien. Toutefois leur Roy ne s'y accorda pas, & ils sont demeurez comme auparauant.

Cruauté des  
Portugais  
enuers les  
esclaves.

Pour le regard des choses que les Portugais portent aux Indes pour y traffiquer; Premièrement leur Roy n'y enuoye que de l'argent; mais les particuliers y enuoyent & portent outre l'argent, des draps de laine, des chapeaux, des espées, toutes sortes d'armes & munitions de guerre, ou de la matiere pour en faire. Plus toute sorte de quinquaillerie de ces quartiers occidentaux, papier fer, plomb, miroüers, toutes sortes de fruits secs, poissō salé, vins, fromages de Holande, huiles, oliues, vinaigre & autres choses semblables qui sont en grāde estime par delà: outre tout cela ils y portēt des liures imprimez, car dās les Indes n'y a point d'Imprimerie. Pour les toiles blanches & soye, on n'y en porte point,

Marchāds  
les qu'on  
porte es Indes,



car il y en a là en abondance. Toutes ces autres marchandises y sont fort requises, & l'on y gagne le plus souuent quatre pour vn: & pour les rafraichissemens, ils y gagnent iusqu'à six & sept pour vn, en allant.

Ordre du  
trafic de  
Goa.

L'ordre de Goa est que le Vice-Roy y est absolu en tout, & par tout pour ce qui depend du seruice de leur Roy, & le bien de l'Estat. Et s'il ne s'acquie de sa charge, ils en peuuent seulement écrire à leur Roy, en faisant mention par articles des choses à quoy il a manqué, & là dessus le Roy d'Espagne mande sa volonté. Car Goa est regy & policé comme Lisbonne mesme, ainsi que i'ay dit amplement cy-dessus, & n'y a nuls Espagnols ou *Castillanos* qu'ils appellent; Et pour ce les Portugais s'y aiment beaucoup plus qu'en Portugal, où les Castillans les dominent: mais à Goa ils sont les maistres; & s'y plairoient encores dauantage, si ce n'estoit la crainte qu'ils ont maintenât de nous, & des autres Europeens. Et sans l'opiniõ qu'ils ont que nous allons là pour les espier, & deposseder, ils auroient bien plus agreable que nous fussions parmy eux que non pas les Espagnols; mais ils sont si ialoux de leur estat, qu'ils voudroient que personne n'en eut la connoissance: Et quand ils nous voyent là, ils nous disent mille iniures, & nous font mille afronts par les ruës; & mesmes à nous qui estions partis de France avec nos nauires, sans la permission de leur Roy, laquelle il faut auoir, à ce qu'ils disent. Ils sont vn peu plus gracieux aux estrangers qui partent avec eux de Lisbonne avec la flote, encores ne laissent-ils pas de les mal traiter, & les soupçonner, en disant qu'ils ont *Engañado el Rey*, c'est à dire qu'ils ont trompé leur Roy; & ont passé pour Portugais. Aussi de vray, n'y en passe-t'il que par grande faueur, & encor pour Portugais; & faut auoir congé & passe-port du Vice-Roy, & estre enregistré au roolle de la *Casa d'India*. Quand ils ont nouuelles qu'il vient quelques nauires Anglois, Hollandois, ou autres de ces quartiers, ils se saisissent incontinent de tous les estrangers qui sont en leurs villes, & les mettent prisonniers. Tous les autres estrangers, comme Italiens, & tous ceux de Leuant, sont bien venus parmy eux, & sont comme les Portugais mesmes.

Enfin tout leur trafic est tel, que tous les peuples Orientaux, depuis le Cap de bonne Esperance, iusqu'en la Chine & au Japon, viennent amener leurs marchandises à Goa, ou les Portu-  
gais



gais mesmes les vont querir chez eux, s'entend de ceux qui sont en paix & amitié avec eux. Comme de la Chine, qui veut dire l'Isle de *Macoa*, du *Japon*, *Malaca*, *Pegu*, *Bengale*, *Ceylan*, *Comory*, & toute la coste de Malabar, comme *Coilan*, *Cochin*, *Calecut*, *Cananor*, *Onor*, *Mangalor*, & le reste iusques à Goa, & de Goa iusques à Mozambique, comme *Bassains*, *Daman*, *Chaul*, *Dabul*, *Cambaye*, *Surate*, *Diu*, & tout le long de la coste iusques à Ormus, & de là en Arabie, & d'Arabie à Mozambique. Toute la marchandise de ces pays-là se vient rendre & amasser à Goa : Mais pour le poiure il demeure tousiours dans des greniers ou celiers du pays là où il croist, iusques à ce que les nauires du Roy de Portugal soient arriuez à Goa. Et s'ils ne peuuent prendre Goa, il faut de necessité qu'ils prennent *Cochin* ou *Coilan*, & non d'autres endroits. Et quand ils vont là, ce sont les courantes & les vents qui les y portent, & les empeschent de remonter vers Goa. Et bien souuent, encores que les Nauires soient arriuez à Goa, quelques-vns ne laissent d'aller à *Cochin*. Apres qu'ils ont deschargé les marchandises qu'ils apportent de Portugal, & souuent le Roy de *Cochin* ne veut point donner son poiure que lesdits nauires n'aillent le charger ; car son conseil luy remonstre que son pays en est meilleur, comme il est bien vray. Car quand les nauires vont-là, il y a tousiours quatre ou cinq cens personnes de Portugal tous nouueaux venus es Indes, dont la pluspart ne sçait ce que vaut la marchandise, & ne portent rien que de l'argent, & l'enuitaillement des nauires, ce qui enrichit grandement le pays. Mais quand les nauires demeurent à Goa, ce sont les Portugais de *Cochin*, qui y viennent avec de la canelle, & d'autres marchandises qu'ils ont à bon conte ; encore l'ont-ils eue en troque de quelque autre marchandise ; & quand les nauires sont chargez à *Cochin*, ils ne retournent pas à Goa, mais ils prennent directement la route de Portugal, & vont passer à la teste des Isles Maldives, qui est du costé du Nort de la ligne.

Au reste, tant les armées que flotes qui viennent de deuers le Sud à Goa, quand elles ont fait leurs voyages, & sont à 12. lieues près de Goa, à vn Cap nommé *Capbo de Ramos*, lors qu'ils l'ont doublé, ils tirent tout leur Canon en signe de resioiissance, comme estans en assurance des Pirates, ce Cap faisant la separation de la coste de Malabar & Dealcan. Autant en font ceux qui viennent du costé du Nort, quans ils ont touché les Isles



*Quemados* à douze lieues de Goa : car lors ils sont hors de danger.

## CHAPITRE XVI.

*Du Trafic au Bresil, Riviere de la Plata, Angola, Congo, S. Thomas, Mina, & des Esclaves d'Afrique.*

**L**es Portugais qui font trafic sur mer, tant au Bresil, & dans les Indes Occidentales, qu'à *Angola*, & autres lieux au deça du Cap de bonne Esperance, ne se seruent pas de grands Navires pour cet effet, mais seulement de Carauelles, dont les plus grandes ne sont pas de plus de six ou sept-vingts tonneaux de port ; ou bien ils vsent de Navires ronds qu'ils acheptent des François & Flamands : Car les Carauelles ont les voiles Latines, & sont mastées d'une autre façon que les Vaisseaux ronds, qui ont les voiles carrées, & sont les plus grands, environ de deux cens tonneaux. Avec cela ils prennent leur route vers le Bresil, & partans de Lisbonne se chargent de toutes sortes de marchandises de l'Europe, qui sont necessaires pour la vie & commodité de l'homme, comme toiles, draps de laine & de soye, vins, huiles, & autres choses dont ils prennent la plus grande partie en passant aux Isles Canaries, & des Açores, comme entr'autres le vin, la farine de froment, le bœuf salé ; les cuirs de bœuf, & le poisson salé : Pour le vin des Açores, il est bien plus petit que celui des Canaries, & d'Espagne ; & aussi le froment ne s'en peut garder long-temps qu'avec difficulté ; Ils ont toutes ces marchandises-là en contr'eschange d'autres qu'ils portent de Portugal. Ils se chargent de tout cela ; car au Bresil il n'y croist ny bled ny vin ; & n'y ayant aucun grain semé, ny mesme aucuns moulins, il y faut porter la farine toute mouluë de Portugal, d'autant que le bled se gasteroit sur la mer en une si longue navigation, veu que celui qu'on porte de France en Espagne est sujet à se gaster, & à sentir mauvais ; de sorte qu'il n'y a que le commun peuple qui mange du pain fait de bleds de France, non les riches qui mangent de celui du pays ; aussi est-il plus cher que l'autre.

Les Portugais estans donc chargez de toutes ces marchandises, prennent la route du Bresil, pour prendre terre à quel-

Açores.

Bresil &  
son trafic.



qu'un des Ports de ce pais-là , & principalement à celui de *Fernambucque* , qui est l'endroit où il se fait le plus grand trafic de Sucres , & où il croist plus grande quantité de bois de Bresil. Puis il y a *la Baye de tous les Saints* , & autres lieux en cette coste ( dont nous parlerons plus particulièrement cy-apres au retour ) où il se fait aussi le mesme trafic , mais non tel qu'à *Fernambucque*. Apres estre arriuez , & auoir vendu & debité toutes leurs marchandises , vne partie pour de l'argent , & l'autre pour des marchandises du pays , ils s'en retournent sans faire plus long voyage , apres auoir demeuré-là trois ou quatre mois de seiour à recueillir leur argent , & à faire leur achapt , qui n'est que de sucres , & de conserues de toutes sortes ; car de bois rouge ou de bresil , il leur est defendu sur peine de la vie , de s'en charger tant soit peu ; mais le Roy d'Espagne le retient , & est son seul trafic , comme aux Indes Orientales est le poivre. Pour le Gingembre , il le defend à cause que la grande quantité d'iceluy empescheroit la vente de son poivre. De sorte que l'on n'oseroit en apporter que de confit. Estans ainsi chargez de sucres , ils retournent en Portugal tout droit , & partent ordinairement en Aoust ou Septembre , & arriuent en Novembre ; car ordinairement ils sont deux mois & demy en leur passage.

Toutes les marchandises que les Portugais apportent tant de là que d'autres pays lointains , payent à l'entrée de Lisbonne trente pour cent , & les Portugais ne peuuent sortir du Bresil qu'ils n'ayent donné fiance & caution , comme ils vont en Portugal , & toute leur marchandise est enregistrée : Et bien que pour quelque mauvais temps , ou autre cause legitime ils fussent contraincts de prendre terre ailleurs , soit des terres d'Espagne ou non , & y payer les droicts en deschargeant leur marchandise , ils ne laisseront pas neantmoins de payer encore les droicts en Portugal ; à cause que les fermiers des Doüanes ont obtenu cela. Au reste , nuls estrangers , excepté les Portugais ou Espagnols , n'oseroient trafiquer en ce pays de Bresil , depuis dix ou douze ans en çà.

Les Portugais estans là , & ne voulans pas retourner droitement en Portugal , mais faire plus long voyage , ils vendent vne partie de leur marchandise , dont ils voyent la vente meilleure , & rechargent fort bien leur Nauire de farine



Mandoc

Angola.

Eslaves  
d'Angola.

de *Mandoc*, qui est vne racine dont ie parleray cy-apres, avec l'autre partie de marchandise dont il estoit desia chargé. Et de là prennent leur route vers le Royaume d'*Angolo*, qui est à l'Est du Bresil, & esloigné de là enuiron mille lieues ou plus, & est possédé par les Portugais; Il est a huit degrez de la ligne vers le Sud en la coste d'Afrique, entre la Guinée & le Cap de bonne Esperance. C'est vn pays le plus pauvre du monde, & où il fait fort cher viure, n'y croissant rien que quelques fruits. Ce qui couste dix sols en France, en coustera quarante au Bresil, mais cent sols là. Il ne s'y fait aucun trafic que d'Esclaves Negres; aussi les Portugais ne le tiennent que pour cela, & n'y voudroient habiter autrement; car la terre n'y produit que quelques fruits, & bestail, encore bien petitement. Aussi en Espagne ils ne font guere mourir les malfaiçteurs comme on fait en France, mais ils les enuoyent tous en ces pays deserts pour y trafiquer. La farine de Mandoc qui ne couste que quarante sols l'*alquera*, qui pese enuiron vingt liures au Bresil, vaut là quelquefois huit francs. Et pour la marchandise de l'Europe, elle y est deux fois plus chere qu'au Bresil. Ils y ont en troque de leur marchandise des esclaves, dont il y en a si grand nombre que rien plus, & tiennent que c'est l'un des plus grands & clairs reuenus du Roy d'Espagne, en toutes ces costes-là, car il est sans nul frais ny cousts, & prend dix Croisades pour teste sur tous esclaves qui en sortent, tant grands que petits; & quand ils sont descendus en vne autre terre pour y estre vendus, ou y demeurer, ils payent encore trente pour cent de ce qu'ils peuuent valoir. Aussi de premier achat ils ne coustent gueres, & ne depensent dans le nauire que pour leur nourriture; mais quelquefois il en meurt grand nombre.

Quant à la monnoye menuë de ce pays d'*Angolo*, ce n'est que de petites coquilles, & de petites pieces de toile faite d'une certaine herbe. Ces toiles sont d'une aulne plus, ou moins, selon le prix. Et quand ils vont au marché pour acheter leurs denrées, ils ne portent autre monnoye. Ce pays ne couste rien au Roy d'Espagne, & il en tire de grands profits. Dans le pays il y a vne mine d'argent, & mesme les naturels en apportent quelquefois; De sorte que les Portugais, tant de là que ceux de Mozambique & de *Sofala*, se veulent ioindre pour conquerir chacun de leur costé, & se rendre à ladite mine d'argent pour la gagner; il leur coustera vingt cinq sols pour en tirer quarante, & l'argent en est fort



bon, & pur. Or la cause pourquoy il ne va pas plus grand nombre de nauires à *Angola*, c'est que l'air y est fort intemperé, & maladif; outre qu'ils craignent la *Coste de Guinée*, qui est fort intemperée, & pleine de calmes; ce qui est cause qu'il y fait cher viure, & que les esclaves y sont à si bon marché, & quand ils en sont hors, ils sont fort chers pour le hazard qu'il y a.

Ceux qui veulent s'en retourner directement en Portugal, s'en retournent chargez d'esclaves, mais ceux qui veulent faire plus long uoyage, les vont vendre en la riviere de la *Plata*, dont ils rapportent force argent, & de là s'en vont encores au Bresil se recharger de sucres & confitures, & de là en Portugal. Les autres vont directement d'*Angola* au Bresil pour y vendre leurs esclaves, car il leur en faut-là grand nombre pour seruir à leurs engins à sucre. Car ceux de l'*Amerique* ne sont pas de si grand travail, & n'obeissent si volontiers que ceux d'*Angola*, & du Cap verd, & le plus souuent s'en vont aux Indes Occidentales où ils les vendent fort cher. La Riviere de la *Plata* est à trente cinq degrez vers le Sud en l'*Amerique*, qui est la mesme hauteur à peu-pres du Cap de bonne Esperance: mais ceux qui y vont ne le font que secretement & en crainte, d'autant que le Roy d'Espagne a defendu le trafic de ce costé-là, pource que l'on le frustre de ses droits: & tout l'argent qui se tire par cette voye, est si secretement qu'il ne se peut descouvrir, pour la defense estroite qu'il y a sur peine de la vie. De sorte que pour le tirer, ils attachent des sacs pleins d'argent aux ancrs, puis quand les officiers du Roy se sont retirez, en leuant les ancrs ils le mettent dedans, & ainsi tout l'argent qui se tire de ce costé-là, est en desrobant & frustrant les droits du Roy d'Espagne. Et pour cela ils ne laissent pas d'en tirer beaucoup; car tout l'argent qui est au Bresil & à *Angola* vient de là.

Cette riviere de *Plata* ou d'argent s'appelle ainsi pource qu'elle vient & passe au pied de la montagne de *Potosi*, d'où se tire la plus-part de l'argent qui vient des Indes Occidentales, & là ces Marchands y vendent fort bien leurs esclaves, & n'en rapportent que de l'argent, puis de là vont recharger des sucres au Bresil. Par toutes les terres du Roy d'Espagne, spécialement au degà du Cap, les esclaves y sont bien requis, mais cela s'entend en l'*Amerique*, & non en *Afrique*; pour ce que ceux du Bresil en ont necessairement affaire pour leurs sucres, car il n'y a engin où

Riviere de  
la plata.

Esclaves le  
meilleure.

Potosi.



il n'y en ait plus de cent qui trauaillent, & leur en faut encores pour leurs autres trauaux. Et ils ayment mieux vn esclau *Cafre*, c'est à dire d'Afrique, que trois du Bresil, qui ne sont pas si forts que ceux d'*Angola* & du Cap Verd; & les tueroient plustost que de leur faire faire vne chose contre leur volonté, & si ce sont gens lasches & foibles. Mais le plus grand profit qui se fasse des esclauues, est de les mener aux Indes Occidentales tout droit, car ils y sont fort chers, & l'on ne rapporte de là que de l'or, de l'argent, ou des perles fines, ou de la cochenille; Les Portugais ont encore vn autre trafic à la Guinee comme à *Congo*, où ils prennent de l'iuoir, qu'ils appellent *Morfe*, qui y est en grande abondance, avec des cotons, & poiure long, qu'ils appellent *Maniguete*, & là ils sont fort desireux de fer, & de toute sorte de quinquerie.

S. Tho.  
ma-

Mina,

Esclauues  
d'Afrique.

En la mesme coste sont les Isles de S. Thomas, du Prince, & d'*Anabon* où ils font trafic de gingembre, sucres, coton, & d'esclauues. Là est aussi la *Mina* où il y a vn chasteau à leur deuotion, & font là grand trafic d'or & d'esclauues avec ceux du pays. Ils ont aussi les isles du Cap verd, où ils trafiquent d'esclauues en les troquant contre du fer, & d'autres metaux de bas prix, & quinquerie, comme ils font par tout la coste d'Afrique, où tant de ça que de là le Cap, la plus grande richesse qui y soit est d'esclauues, comme à Mozambique, Sofala & la *Mina*, où il se trouue de l'or & de l'iuoir. Tellement que c'est vne chose esmerueillable du grand nombre d'esclauues qui se tire de là tous les ans, & qu'ils font passer en l'Amerique, & en Portugal, sans compter ceux qui demeurent dans le pays à servir les Portugais, & les Roys de cette coste: & mesme au dedans du pays, c'est le plus grand tribut qu'ils scauroient auoir de leurs peuples, que ces esclauues. Car de certain nombre d'enfans, le pere & la mere en doiuent vne partie à leurs Roys qui les vendent: & les peres & meres mesmes vendent leurs enfans propres; De sorte que là il se fait trafic de personnes comme icy d'animaux. Ces esclauues sont estimez les plus forts, robustes, courageux, fideles & obyssans du monde, ce qui les fait tant priser. Ils sont tous Negres, & les Portugais les appellent *Cafres*, & ceux qui sont issus de Portugais & de Cafres, ils les nomment *Mulafres*. Il y a certains endroits de pays, où les esclauues sont meilleurs, & plus estimez pour leur bon naturel.



En tous ces pays estrangers il n'y a Portugais si pauvre soit-il, homme ou femme, qui n'ait à soy deux ou trois esclaves qui gagnent la vie à leur maistre, a qui ils doiuent vn temps tous les iours, & encore se nourrir de leur gain. Aussi seroit-il impossible que les Portugais & Espagnols peussent habiter, & faire valloir toutes les terres qu'ils possèdent, n'estoit par la force & seruice de ces esclaves, à cause que l'Espagne est si petite en estendue, & si peu fournie d'hommes, au respect des grands pays qu'ils tiennent, & du trafic qu'ils font avec peine & travail. Or ce que les Portugais possèdent, tant au deçà du Cap à Angola, Guinée & isles circonuoisines, qu'au Bresil, c'est d'une autre maniere qu'ils ne font les Indes Orientales; Car ils y sont Seigneurs Souuerains de la plus grande part, comme les Espagnols es Indes Occidentales, & n'ont là aucuns competeurs, & ont des forteresses sur les costes, & dans le pays qui la pluspart est à eux, & le vont conquestant encore tous les iours. Il y a des Seigneurs Portugais qui y ont des maisons fortes, & font labourer & cultiuier les terres, & faire des sucres, comme ils feroient par deçà. Vers la riuere de S. Vincent il y a des mines d'or, qu'ils tachent à conquerir, & en tirent desia quelque chose. C'est pourquoy le Bresil & Angola sont de tres-grand profit au Roy d'Espagne, & de fort peu de coust & de hazard, la nauigation y estant aysée, & à peu de risque: Et si ces pays deschargent fort l'Espagne de ses fruits & marchandises. Car là le Roy d'Espagne ne permet pas qu'on y plante & seme des fruits d'Espagne.

## CHAPITRE XVII.

*Du trafic à Mozambique, Sofala, Coësme, Melinde, Mombase. Socotera, & autres lieux. Du siege de Mozambic, & ce qui en aduint.*

Pour le regard du trafic de Mozambic, Sofala, Coësme & autres lieux. Je diray premieremēt de *Mozambic*, d'où la plus grande richesse qui s'apporte à Goa est principalement en esclaves, ou Cafres qui se transportent par tout; En outre beaucoup d'Ivoire, & d'Ebene le plus noir & excellent du monde; Aussi les Portugais le nomment *Pau de Mozambic*. Il y a aussi de l'Ambr gris; ce lieu est de tres-grande importance au Roy d'Espagne, tant pour les commoditez qu'il en tire, que pour luy ser-



uir de beaucoup à leurs estats & à leur navigation. Car c'est vne isle, forteresse & havre fort propre pour la retraite des nauires allant de Portugal à Goa, depuis qu'ils ont passé le Cap; de sorte que ceux qui sont affligés de tourmente, maladie, disette & autres necessitez se retirent là. Aussi diriez-vous que c'est vne sentinelle & rempart à l'entrée des Indes, & comme vne espeece d'hostellerie pour rafraichir les Portugais, fatiguez d'un long & penible voyage, ayans esté si long temps sur mer sans prendre terre, & passé quelquesfois sept & huit mois par tant de chaleurs, calmes, & autres incommoditez qui sont au passage de la ligne, mesme vers la coste de Guinée, qui est fort intemperée & mal saine; & qui cause plusieurs maladies de scurbut & sievres pestilentiellles, dont plusieurs meurent. De sorte qu'il ne se faut esmerveiller s'ils sont bien aises de trouuer quelque port a se rafraischir, & n'en ont point de plus proche que celui de *Mozembie*, ayans commandement de ne prendre iamais terre depuis Lisbonne iusques-là, leurs nauires estans si grands & tirans tant de brasses d'eau, qu'ils ne peuuent trouuer de bons ports plus proches, & à leur deuotion. Que s'ils vont en d'autres, c'est la tourmente qui les y porte malgré eux, & s'y perdent le plus souuent, ou pour le moins perdent le temps de leur voyage.

Cap de bonne  
Espérance  
ce danger-  
eux.

Ce leur est donc vn grand plaisir d'arriuer là, apres auoir passé & doublé ce furieux Cap de bonne Esperance, & cette dangereuse terre de Natal, où on ne passe iamais gueres sans trouuer des tourmentes, & autres accidents qui démaistent leurs nauires, entrouuent ou rompent les verges ou gouuernail, & quelquefois l'un & l'autre ensemble. Aussi en ce lieu si favorable de *Mozambic* le Roy d'Espagne tient vn hospital, & vn magazin pour fournir les choses necessaires aux flotes: & c'est, en cette seule consideration qu'il fait si bien fortier & garder cette place pour le profit qu'il en retire d'ailleurs. Car sans cela il seroit fort difficile de faire le voyage des Indes en allant, comme il leur est commode en retournant de trouuer l'isle de sainte Helene.

Or les Hollandois ayans remarqué combien cette place estoit profitable aux Portugais, & combien d'incommodité ce leur seroit si on la leur ostoit, ils se resolurent de la prendre, & de fait l'ont assiegée par deux fois; trois mois chacune; L'une en l'an mil six cens sept, & l'autre en l'an mil six cens neuf. Le  
premier



premier siege fut de huit grands vaisseaux ; mais iamais ils ne l'ont sçeu prendre, mais y ont perdu beaucoup d'hommes. Ils prirent bien l'Isle & la ville non clause, qu'ils bruslerent toutes les deux fois. Le second siege fut de treize grands vaisseaux, qui n'y firent pas dauantage. Au premier ils prirent vne Caraque de Portugal assez riche, qui estoit à l'ancre deuant la forteresse; ils la pillerent, puis y mirent le feu. En ce temps-là la place estoit facile à prendre, mais depuis ils l'ont grandement fortifiée, comme ils ont fait les autres places des Indes, depuis qu'ils ont veu que les Hollandois & autres Estrangers les venoient inquieter. Les Hollandois y perdirent vn gros Canon, & vn nauire qui eschoüa en pensant mettre à la voile au sortir du Havre.

Il leur estoit arriué vn autre mal-heur, c'est que durant le siege trois de leurs gens mal-contens les quitterent, & gagnerent terre, se retirans dans la forteresse avec les Portugais, ce qui les incommoda fort; car sans ces trois traistres, ils eussent pris infailliblement cette place, comme i'ay appris depuis; car ceux de dedans n'en pouuoient plus, & estoient resolu de se rendre; mais ces trois leur firent reprendre courage, leur donnant à entendre que les Hollandois estoient deliberez de leuer le siege pour le manque de munitions, tant de guerre que de bouche, comme la verité estoit. Ils dirent encor, que ce qui les auoit meus à se retirer vers eux, estoit le desir de se faire Catholiques, & que l'on les auoit fait embarquer par force. Ce qui estoit faux, car c'estoit trois belistres qui ne valoient rien, comme ie sçay pour les auoir veus & hantez depuis. Les Portugais firent alors grand feste pour auoir recouuré ces trois hommes, & sur tout les Iesuites pensoient auoir gagné beaucoup en la conuersion de ces trois marauts, qui leur en faisoient à croire, car ils n'auoient aucune deuotion ny affection à la Religion Catholique; Et ce qui les auoit fait enfuir, est qu'ils ne pouuoient pas endurer la fatigue, & ne valoient rien au trauail; & pensoient deuenir quelque chose parmy les Portugais, qui faisoient vn grand trophée de ces trois canailles-là. Or les Hollandois se voyans trahis par eux, qui pourroient aduertir leurs ennemis du manquement qui estoit entr'eux, se resolurent de leuer le siege, aussi qu'ils craignoient la venue des



Caraques de Portugal, dont le temps approchoit, & qui eussent peu brusler leurs vaisseaux, comme de fait elles arriuerent sept ou huit iours apres le siege leué.

Ces Holandois auant leur arriüée à Mozambic, auoient pris vn nauire venant de Portugal, dont ils auoient encore des prisonniers, & pour tascher de r'auoir leurs trois hommes, ils s'auiserent d'un expedient, mais cruel & barbare. C'est qu'ils enuoyerent demander à parlementer avec le Gouverneur appellé *Don Esteuan*, qui estoit vn braue & Galant Seigneur, auquel ils offrirent de rendre tous les prisonniers Portugais qu'ils tenoient, pourueu qu'on leur rendit ces trois, ou sinon qu'ils mettroient à mort à la veüë six des principaux d'iceux. Le Gouverneur fit responce à cela, que les ordonnances de la guerre defendoient de renuoyer des hommes qui s'estoient volontairement venus rendre à eux pour seruir leur Roy, ny de les exposer à la discretion de leurs ennemis pour les faire mourir, & qu'il aymeroit autant en estre le bourreau luy-mesme : Mais pour le regard des Portugais qu'ils tenoient, qu'ils estoient prisonniers de guerre, & partant les pouuoient mettre à rançon, qu'ils payeroient fort bien : Que s'ils les tuoient de sang froid, ce ne seroit pas acte de galans hommes de guerre. Ils furent tout vn iour sur ce parlement sans pouuoir rien conclure. Ce que voyans les Holandois, se resolurent de faire mourir ces six Portugais, qui estoient tous gens mariez, riches, & des principaux Officiers de Nauire, comme Pilote, Maistre, &c. Tellement qu'ils les attachèrent avec des cordes, les mains derriere le dos, & les laisserent sortir hors des tranchées, tenans tousiours le bout de la corde dans la tranchée. Ces pauvres gens crioient mercy & misericorde au Gouverneur pour l'esmouuoir à pitié, mais luy se contenta de les exhorter à mourir constamment, disant qu'il ne pouuoit rendre les trois Holandois, & que Dieu & le Roy le luy defendoient, pource qu'ils s'estoient venus rendre pour se convertir. Sur cela les Holandois tuerent ces six hommes à coups d'arquebuse à la veüë des autres : & de là leuerent le siege, & s'en allerent à la Sonde. Quand aux trois Holandois, on les amena depuis à Goa, où l'on n'en tint pas grand compte, mais au contraire on leur disoit mille iniure, & furent renuoyez en Portugal avec nous. Ily en auoit vn en la Caraque où i'estois,



qui estoit gourmandé & battu de tous. Il me dit qu'il estoit natif de Suisse, & qu'il estoit avec feu Monsieur de Mercure lors qu'il mourut en Allemagne au retour de Hongrie, & qu'il auoit eu vn sien compagnon qui fut pris des Turcs, & qui depuis vint à Goa par terre, où ils s'estoient heureusement rencontrez.

Mais pour reuenir à Mozambic, c'est vne petite Isle, au bout & pointe de laquelle est la forteresse du costé de l'Est, qui defend le port. Cette Isle est au dedans d'une grande baye pleine d'escueils & de basses, & le canal est fort estroit & difficile d'entrée, y ayant des escueils & bancs de part & d'autre; de sorte que pour y entrer il est necessaire d'auoir des Pilotes de l'Isle, & toujours la Sonde en la main. Cette entrée est de traucers, mais avec vn bon pilote, & en bon temps, on y peut entrer en toute seurété, & y trouuer bon fonds. Il n'y a port ny havre en toutes les Indes, où les Portugais ayent perdu tant de vaisseaux qu'en cette baye. Pour y entrer il faut auoir le Cap, c'est à dire la prouë à l'Oest, & ainsi on a le Nord à la droite, & le Sud à la gauche. Du costé du Nord est la terre ferme, & vers le Sud sont deux petites Isles inhabitées coste-à-coste l'une de l'autre, enuiron à vne lieuës de *Mozambic*. La plus proche est appellée *S. Jacques*, & l'autre que l'on voit fort peu, à cause de la premiere qui est au deuant s'appelle *S. George*. Entre l'Isle de *Mozambic* & la terre ferme il n'y a que demie lieuë de mer à passer. Du costé du Sud ce ne sont que bancs & sables, mais au Nort est le port où y a bon fonds. L'Isle est fort estroite, n'ayant pas plus de trois quarts de lieuë de long, & demy quart de large. Elle est indifferemment peuplée de tous costez, sans forme de ville close, n'ayant que la forteresse qui est assez grande. La terre de soy y est fort sterile, & il n'y a point d'eaux douces, mais seulement quelques Citer-nes, & ils vont querir des eaux douces en terre ferme par bateaux. Il y peut auoir là dedans cinq ou six Eglises, Chapelles & Monasteres. On peut approcher de l'Isle avec les vaisseaux si l'on veut, la colte estant fort seure, & ayant de bon sable au fonds. Mais on ne peut nauiger tout autour de l'Isle, mais seulement vers le Nort, car vers le Sud ce ne sont que basses & rochers.

Cette Isle est en la colte de *Melinde* ou *Ethiopie*, à enuiron dix-huit degrez de l'equinoctial vers le Pole Antartique: & est esloignée de Goa de neuf cens ou mille lieuës, & de six à



Chair de  
pourceau.

sept cens du Cap de Bonne-Esperance. Elle est basse de terre, & fort sablonneuse, l'air y est mal sain; & les viures qui y sont viennent de terre ferme. Il y a des arbres de Cocos, des Orangers, Citronniers, Bananes, & autres fruiçts des Indes. Il s'y trouue grand nombre de bestial, comme bœufs, vaches, moutons, porcs, chevreux, & autres, & tous ces bestiaux sont à fort bon compte, & semblable à ceux de S. Laurens.

Au Bresil & à Mozambic la chair de pourceau y est tenuë pour la plus friande, delicate & saine de toutes; car les Medecins en ordonnent aux malades, & leur deffendent toutes les autres. Il y a aussi force poules tres-bonnes & fort delicates, mais toutes de plumage noir, & la chair mesme soit cuite ou cruë; ce qui est estrange à ceux qui n'ont pas accoustumë d'en voir & manger, & il semble que la chair en ait esté cuite avec quelque teinture noire.

Auant que les Portugais fussent en l'Isle de Mozambic, elle n'estoit point habitée, tant pour sa petitesse que pour son deffaut d'eaux douces; & n'est aujourd'huy habitée que de Portugais, Metices & Cafres de terre ferme, Chrestiens, la plupart esclaves des Portugais.

Au reste des pays des enuirs en terre ferme, les vns leur sont amis, les autres leur ennemis, avec lesquels ils ont guerre continue & fort cruelle. Les Portugais n'ont point de terre dans les Indes où il fasse si mauuais viure & demeurer que là. Car il faut que tous les viures y viennent de Goa, & le Vice-Roy ne permet pas que l'on y porte des marchandises d'ailleurs, si ce n'est quelques barques des lieux circonuoisins qui y portent quelques petites commoditez: Car toutes sortes de marchandises y sont requises, & tous les ans le Vice-Roy de Goa y enuoye nombre de vaisseaux chargez de marchandises d'Inde & de Portugal, & reuiennent chargez d'Esclaves, d'Ivoire, de bois d'Ebene, & de quantité d'or purifié qui se trouue dans les riuieres. Et cependant si ce n'estoit à cause de l'abord des nauires de Portugal, les Portugais ny feroient aucune demeure, mais il leur est grandement necessaire pour ce sujet. Ils y vont maintenant conquestans tous les iours en terre ferme. De Mozambic on porte de fort belles naves à Goa, & toutes la marchandise qui en vient est à fort vil prix.

Mais il me seroit fort difficile, mesmes impossible, de discerner



toutes ces Nations qui sont depuis le Cap de Bonne-Esperance iusques au Goulfe Arabique, ou destroit de la Mecque, à cause que l'on leur donne diuers noms, & toutesfois ils se ressemblent tous, estans tous comme les Negres du Cap Verd ou de Guinée. Les peuples, tant de *Mozambic* que de terre ferme des enuiron, sont tous Cafres, bien que de diuers Royaumes & langues; & se font la guerre cruellement les vns aux autres; car ils se tuent, se prennent, se mangent, & se vendent esclaves l'un l'autre; Ils n'ont ny foy ny Religion, & ne s'y faut nullement fier, estans tous perfides & trompeurs. Ils vont nuds sans mesme se couvrir les parties honteuses, sont d'esprit fort grossier & brutal, adonnez au travail comme des bestes; Ne se soucient d'estre esclaves, mais disent que leur condition ne doit estre autre. Les peres & Meres vendent leurs enfans. Ils mangent de tout comme les bestes brutes; Ce sont gens sans ambition, mais despits, dédaigneux, traistres & meschans. Ils puent fort, & plus encore quand ils sont eschauffez.

A enuiron six vingts lieuës de *Mozambic* vers le Cap, en la coste mesme est le Royaume de *Sofala*, où les Portugais ont vne <sup>*Sofala*</sup> espece de forteresse, mais de peu de consequence, qui est sous le gouvernement du Capitaine de *Mozambic* qui y tient vn Facteur & vn Escriuain pour traiter & trafiquer avec ceux du pays. Ce Capitaine se tenoit ordinairement à *Sofala*, & non à *Mozambic*, & mesme le nom de Gouverneur porte de *Sofala*, & non de *Mozambic*, comme estant vne de leurs anciennes habitations, y ayant plus d'honneur à se dire Gouverneur de l'un que de l'autre. Mesme on dit que c'estoit de *Sofala* que Salomon tiroit son or <sup>Or de *Sofala*</sup> pour bastir le Temple, & y a grande apparence qu'on en a tiré grande quantité des Mines qui sont pres la forteresse des Portugais. Le Facteur qui y est fait vn grand commerce & amas d'or, dont il en enuoye à *Mozambic*: & tout l'or qu'ont les Portugais ne vient que du trafic avec les Roys & peuples de ce pays-là. Car les Portugais n'entrent ny ne peschent és riuieres, mais les peuples du lieu seulement. Il y a encore d'autres Facteurs ailleurs qu'à *Sofala*, tant pour l'or que pour toutes autres marchandises. A enuiron trente lieuës de *Mozambic*, entre *Sofala* & ledit *Mozambic* y a vne riuiere au pays de *Couesme*, autrement dit le fleuve noir, où il se trouue grande quantité d'or purifié, net, & en pou-



dre que l'on appelle du sable d'or : & tient-on que cét or de *Sofala* & de la riuere de *Couesme* est le plus pur & le plus fin qui soit au reste du monde. C'est vne chose admirable qu'ès mines de *Sofala* & du *Monomatapa*, c'est tout or fin en poudre & sable d'or, qu'il ne faut pas afiner dauantage. J'ay veu vne branche d'or massif purifié longue d'vne coudée, & brancheuë comme du Coural, qui auoit esté trouuée naturellement en la riuere de *Couesme*. Ce qui monstre comme l'or est par veines dans la terre, & que l'eau ayant miné la terre, l'or plus dur estoit demeuré seul en sa forme. Cette piece d'or estoit cherement gardée, & fut enuoyée par le nauire où ie m'embarquay à Goa pour reuenir en Portugal, pour en faire present à la Reyne d'Espagne.

Lors que ie party des Indes pour m'en retourner, les Cafres voisins de Mozambic auoient forte guerre avec les Portugais ; Et le Vice-Roy qui estoit lors en charge à Goa, passant par Mozambic, y auoit laissé vn sien neveu, & nombre d'hommes pour guerroyer, conquerir & descouurir. Ce ieune homme nouveau venu, voulant monstrier sa galanterie, fit vne entreprise avec des Galiores & autres vaisseaux, pour aller dans la riuere de *Couesme* plus auant qu'aucuns des Portugais n'auoient encore fait, mais il n'en reuint pas, & il y demeura avec la pluspart des siens, le reste ayant eu bien de la peine à s'en retourner. Le Vice Roy ayant sceu cela fut fort fasché de cét accident, & resolut de s'en venger, & de se seruir du Capitaine & Gouverneur de Mozambic, qui estoit celuy qui y auoit commandé durant les deux sieges, & qui estoit l'un des plus braues & galans Seigneurs qu'on eust sceu voir entre les Portugais, amy de Dieu & du monde, & principalement des Estrangers : On l'appelloit *Dom Esteuan de Zaida* ; Il auoit acquis vne merueilleuse reputation parmy ceux de sa nation, & les Indiens mesmes pour auoir enduré deux sieges avec si peu de gens qu'il auoit, encores ayant esté surpris ; Et pour ce il esperoit vne merueilleuse recompense de son Roy ; d'autant que les Capitaines qui sont trois ans, selon la coustume, en reuiennent ordinairement riches de cent mil croisades, plus ou moins, tant de leur entretien & trafic, que par leurs larcins & pratiques ; mais luy à cause de ces deux sieges, auoit tout dependu le sien propre au lieu d'y auoir profité, & auoit esté continué encor vn an en gouuernement, outre les trois ans ordinaires.



Le Vice-Roy donc auisa au conseil, qu'il falloit faire vne <sup>Entreprise</sup> <sup>des Portu-</sup> <sup>gaïs.</sup> entreprise sur ces Cafres, & y enuoyer vne armée Nauale, dont seroit General *Dom Esteuan*, comme estant expérimenté en ces pais-là, pour le long séjour de quatre année qu'il y auoit fait. Leur intention estoit d'aller fort auant en cette riuere de *Couefme*, puis mettre pied à terre, & aller conquerir les mines d'or & d'argent qui sont entre Angola & Sofala, & les Portugais d'Angola auoient auis de les venir ioindre par terre en vn rendu-vous, pour de là aller tous ensemble à leur conquête. Pour cét effet on fit battre le tambour à Goa pour tous ceux qui y voudroient aller, en leur auançant vne année de leurs gages, qui sont soixante & douze perdos ( valans trente deux sols & demy chacun. ) Je fus fort prié d'y aller, car tous Estrangers le peuuent faire. Mais ie craignois qu'ils ne me laissassent là pour garder leurs mines sans y toucher. Ils partirent tous le mesme iour que nous-nous embarquasmes pour retourner. Car on ne part de Goa pour aller à Mozambic qu'une fois l'an, qui est enuiron Ianuier, Feurier ou Mars, plustost ou plus tard, à cause des vents <sup>Moufons.</sup> *Muefons* ou Moufons à quoy il faut prendre garde. Et pour reuenir à Goa, on part enuiron le mois d'Aoust ou Septembre. De Goa à Mozambic on porte toute sortes de Marchandises d'Europe & des Indes, comme froment, ris, soye, toile de coton, espiceries & autres choses. Mais le commerce n'y est pas libre à tout le monde, le Vice-Roy & le Capitaine seulement y peuuent associer avec eux qui bon leur semble. Ce commerce est vn des bons & vtiles de toutes les Indes; car on vend ce qu'on veut tout ce que l'on y porte, & on en raporte d'autres bonnes marchandises, comme i'ay dit cy-dessus.

En la coste de Melinde les Portugais ont encore vne forteresse nommée *Bombasse* ou *Mombasse*, <sup>Mombasse</sup> où il se fait grand trafic, mais on ne fait pas estat de ce fort pour estre de peu d'importance; Il est entre Mozambic & le destroit de Mecque. Or à l'entrée de ce destroit vers la coste d'*Abexis*, ou du Preste-Ian, à vingt lieues de terre ferme, où est le Cap de *Gardafunt*, y a vne <sup>Gardafunt</sup> fort grande & belle Isle nommée *Socotera*. <sup>Socotera</sup> Le Cap de *Gardafunt* en est le plus proche, & s'auance fort en mer, & fait d'un costé le destroit de Mecque, qui est le confin de la coste d'Afrique & de Melinde. Cette Isle est à l'entrée du



Goulfe, mais tirant vers les *Abexis*. Elle a environ cinquante lieues de tour, bien peuplée, ayant vn Roy particulier qui releue du Roy Cherife d'Arabie; ils sont Mahometans, & gens meslez d'*Abexis* & d'Arabes; mais ils se disent Arabes, aussi en tiennent-ils les mœurs, façons & langage. La terre y est abondante en bestial & fruits, le peuple trafique à Goa, où ils sont les bien venus, & l'on les aiment mieux que les Arabes propres, qui n'osent y venir qu'avec passe-port, encores rarement. Ces *Socoterans* vont trafiquer en Arabie par toute la coste, & de là vont à Goa & ailleurs, avec passeport des Portugais, comme les autres Indiens. Ils sont habillez à la mode des Arabes. Ils remportent des marchandises d'Inde en Arabie. Leur Isle produit vne telle quantité de Dattes que c'est merueilles, & les portans à Goa ils en donnent la liure des plus belles & meilleures du monde pour vn liard, & au plus cher à Goa la liure ne vaut que deux liards. Ils ont aussi beaucoup de ris, & apportent de tres-belles *Esteres* ou Nates faites de fueilles de Palmiers, & outre grande quantité d'encens, qui est si commun à Goa, qu'ils en couurent les nauires par dehors, comme nous faisons icy de braits ou de poix. Ils ont aussi force bois d'Aloës. Ils sont gens tres-accostables, mais dont il se faut deffier. Deux nauires Anglois y auoient vne fois mouillé l'ancre pour se rafraichir & y faire trafic, & y auoient esté fort bien receus, mesmes y furent neuf ou dix iours en bonne intelligence; mais enfin le Roy eut enuie de leur ioüer vn mauuais tour, faignant de leur faire vn festin, comme il leur en auoit desia fait d'autres pour les attirer, & les tuer à la fin, & prendre leur nauire, à ce que me dirent depuis lesdits Anglois à Goa. Mais les Anglois en ayant esté aduertis ie ne sçay comment, soit par des fiance ou autrement, se retirerent bien viste. Cette Isle produit aussi des cheuaux, est fort estimée dans les Indes. Et tous ceux qui en viennent pour trafiquer à Goa sont tous Arabes.



## CHAPITRE XVIII.

*Du Royaume d'Ormus, description d'iceluy, & de la punition d'un Prince d'Ormus à Goa.*

**E**N suite au commencement de la coste d'Inde est Ormus, Royaume fort grand, esloigné de Goa de cinq cens lieuës, sous la hauteur de vingt-trois degrez de l'Equinoctial de la bande de Septentrion pres la Perse, à l'entrée & sur le destroit de la mer Persique, en laquelle il y a vne petite Isle qui n'a que trois lieuës de tour, appellée Ormus, qui est tenuë & possedée par les Portugais, lesquels y ont fait bastir vne forteresse, bonne & bien gardée. Cette Isle apres Goa, est la plus riche & de plus grand reuenu qu'aucun autre qui soit possedée par les Portugais dans les Indes, pource que c'est vn grand passage pour les marchandises, & où toutes choses abordent, principalement la richesse de Perse, outre qu'on y apporte les marchandises des Indes en grande quantité, pour en fournir la Perse & la Syrie, & tout le pays de Leuant.

Descriptiō  
du Royau-  
me d'Or-  
mus.

Elle est  
présente-  
ment pos-  
sedée par  
le Persan,  
qui la con-  
quise avec  
l'assistance  
des An-  
glois.

Toutes les marchandises qui en viennent sont fort bonnes, à cause que là est l'estape & descente de tout ce qui vient de Perse, d'Arabie, d'Armenie, Turquie, d'Europe & d'autres lieux d'où l'on vient par terre par Carauane; & de mesme y abordent toutes celles des Indes. Ce qui vient donc d'Ormus à Goa, sont premierement les perles fines qui se peschent en ce destroit, & qui sont bien les plus belles, les plus grosses, & les plus nettes de toutes les Indes Orientales. Il s'y en pesche en grande quantité. C'est de là que leur vient le nom de perles Orientales. Il en vient aussi quantité de monnoye d'argent que l'on appelle *Larins*, qui est le meilleur argent du monde, & on les nomme *Larins d'Ormus*. Ils apportent aussi beaucoup de foyes de Perse, tant en estoilles & ouurages qu'autrement. Plus des tapis que nous appellons icy de Turquie, & là de Perse, & d'Ormus, qui sont les plus beaux, & les mieux faits du monde. Outre cela des cheuaux d'Arabie, de Perse, d'Ormus, les mieux faits & enharnachez qu'il est possible de voir, estans tous couverts d'or, d'argent, de foye & de perles, à la mode de Perse & d'Ormus, & à la Portugaise, qui sont fort chers & fort estimez à Goa. Toutes sortes de sucres

Marchan-  
dises d'Or-  
mus.



de conserues, de marmellades, passés ou raisins secs de Perse & d'Ormus. Des dates fort grosses, & tres-excellentes. Quantité de Camelors ondez de Perse & d'Ormus, de toutes couleurs, & qui sont faits de laine de ces grands moutons qui n'ont pas la toison frisée comme les nostres. Ils en font aussi force cabans & capots, que les Indiens appellent *Monsaus*, & les Portugais *Cambalis* d'Ormus, & sont faits de la mesme laine, & par bandes de quatre doigts de large, de différentes couleurs. Tout le monde s'en sert aux voyages de Mer pour se garantir de la pluye. Cela est tissü comme de la toile. Ils font aussi d'autres cabans, capes & manteaux de feustre, comme nos chapeaux, ce qui resiste fort à la pluye.

Quant aux drogues, tant aromatiques, que medicinales & autres, il seroit mal-aisé de specifier toutes celles qui viennent d'Ormus, où l'on les a apportées d'ailleurs, ny aussi de dire toutes les marchandises qu'ils emportent des Indes & de l'Europe. Mais en fin c'est le commun proverbe de ces pays-là, que si le monde estoit vn œuf, Ormus en seroit le moyeu; à cause que c'est le meilleur endroit du monde, non pour sa fertilité, mais pour sa situation commode au trafic de toutes les parties du monde, dont il faut que les marchandises & denrées viennent passer là, & payer tribut aux Portugais, qui visitent tous les nauires, pour voir si on ne porte point des marchandises de contrebande, & deffenduës par leur Roy. Mais c'est là où les Gouverneurs font bien leurs affaires, car pour de l'argent ils laissent tout passer. Aussi ces Gouverneurs n'aspirent plus es Indes à autre dignité que d'estre Vice-Roys, & n'en sortent iamais que pour cela. Car ils s'enrichissent merueilleusement en trois ans de leur charge, pour les grands droicts & passe-droits qu'ils prennent sur toutes choses, & pour ce faire plus impunément, ils font de grands presens au Vice-Roy. Celuy qui estoit Gouverneur lors que j'estois à Goa, s'appelloit *Dom Pedro de Coustigno*, Seigneur Portugais de fort grande maison. Son frere *Dom Diego de Coustigno* auoit achepté le gouvernement de *Cochin* pour sa vie; car il n'y a que celuy-là en toutes les Indes qui soit à vie; n'y ayant là aucun profit pour le Capitaine, sinon de ses gages, à cause qu'il y a vn *Viador de Fazienda* comme à *Goa*, qui est Intendant general de tout ce qui appartient au Roy, & change de trois en trois ans, tellement que le Capitaine ne toute à rien.



Mais pour reuenir à ce Gouverneur d'Ormus, on disoit alors qu'il s'en retournoit riche de ses 3. ans, de plus de 600. mil escus. Il s'en reuint avec nostre flote en Portugal. Mais il paroissoit à Goa comme le Vice-Roy en bien-faits, liberalitez & aumosnes, non en dignité & honneur. Car le Vice-Roy *Don André Furtado de Mendosa* & luy, n'estoient pas autrement bien ensemble, d'autant que Don André estant en charge de Vice-Roy, luy auoit demandé à emprunter cinquante mil perdos pour le seruice du Roy, promettant les luy faire rendre en Portugal ou és Indes, la part où il voudroit; ce que l'autre refusa: Et comme le Vice-Roy repliqua que c'estoit pour soudoyer vne armée nauale contre les Malabares, ce Gouverneur dit alors, qu'il estoit homme pour equiper vne armée, & la conduire luy-mesme pour le seruice du Roy, & non pas de donner son argent à vn autre. Cela fut cause, que s'en retournans tous deux, il ne s'embarquerent pas en vn mesme nauire, & le Vice-Roy partit le premier, en intention d'arriuer auant l'autre en Portugal, pour luy donner des affaires, & le trauffer. Or quand ces Gouverneurs s'en retournent, ils n'emportent pas quantité de grosses marchandises, mais se chargent seulement de perles, pierreries, ambre gris, musc, or, argent, & d'autres choses rares & pretieuses. Lors que ie party de Goa, le fils du Vice-Roy *Don Loyso Lorencio d'Estable*, qui n'estoit âgé que de douze à treize ans, estoit desia pourueu du gouuernement d'Ormus, & y alloit entrer.

Cette Isle quand au reste est fort sterile, n'ayant point d'eaux douces, & est tout de mesme que l'Isle de *Mayo* en la coste du Cap Verd. Car ce sont tous rochers de sel, & pierre salée, dont on se sert pour sel. Il y a aussi du salpestre.

Les Roys d'Ormus payent tribut au Roy de Perse, & sont en paix & amitié avecques les Portugais: ils sont Mahometans comme les Perses, & font creuer les yeux à leurs successeurs, comme font ceux de Dealcan.

Le peuple d'Ormus est presque aussi noir que les Mores d'Ethiopie, & ne ressemblent en rien aux Persans, qui sont plus blancs.

Lors que quelque homme d'autorité meurt à Ormus, leurs femmes sont obligées de les pleurer vne fois de iour, pendant quatre sepmaines continuelles: & il y a des femmes gagées pour pleurer sur les morts.



Vestemens

Les habitans portent des chemises longues, & au milieu se ceignent d'une large ceinture de tafetas, comme beaucoup d'autres Indiens, & tous les Arabes. Sur la teste ils ont des Tulbans blancs, diuersifiez de plusieurs couleurs. Plusieurs d'entr'eux portent des anneaux aux nez. Ils parlent la langue de Perse, & ils sont fort adonnez à la paillardise, & sur tout au peché contre nature: ils aiment la Musique, & les instruments de Musique.

Armes.

Leurs armes sont des arcs Turquesques dorez, dont les cordes sont de fine soye, faits de bois bien fort & bien colé, ou de corne de buffle, & leurs fleches de cannes dorées bien faites, & ils sont fort adroits à s'en seruir. Ils portent aussi des masses de fer bien faites & damasquinées.

Prince  
d'Ormuz  
fait mine  
de se vou-  
loir faire  
Chrestien.

Il y a enuiron dix ou douze ans que le frere du Roy d'Ormuz s'en vint trouuer les Portugais à Goa, dans vn nauire chargé de grandes richesses, pour se faire Chrestien, comme il disoit: ayant quelque dissention avecque son frere. Il fut receu avecques tous les honneurs qu'il fut possible, & l'on le logea dans l'une des plus belles maisons de la ville.

Ayant esté quelque temps à Goa, il demanda secours aux Portugais pour auoir son partage, avec promesse que ce qu'il pourroit auoir il leur donneroit en luy faisant pension. Lesdits Portugais enuoyerent vne forte armée audit Royaume d'Ormuz, & accorderent avec le Roy qu'il donneroit à son frere certaines terres, comme il fut fait.

Sodomite  
puny.

Mais il aduint que celuy qui estoit à Goa, promettant chaque iour de se faire Chrestien, & ne le faisant, commit Sodomitie avec vn ieune escolier Portugais, pour lequel crime il fut condamné par la iustice de l'Inquisition de Goa d'estre bruslé. Ce qui fut executé il y a enuiron quatre ou cinq ans, combien que ce Prince auparauant son execution, se conuertit, & fut baptisé par les Iesuites, & nonobstant mesmes qu'il promit cinq cens mil escus pour estre sauué, & en outre de faire bastir des Eglises pour amender son peché. Toutes ces promesses ne peurent pas esmouuoir beaucoup les Portugais, ausquels il ne promettoit que ce qu'ils tenoient desia. Outre qu'il auoit auparauant esté repris & blasmé plusieurs fois de cét enorme vice, auquel il auoit promis de ne retourner iamais, mais y estant retombé il en receut la punition meritée. Quant au pauvre ieune homme Portugais, i fut mis dans vne pipe, & ietté en la mer de peur de scandale.



## CHAPITRE XIX.

*Des Royaumes de Cambaye, Surrate, du grand Mogor, Din, & le reste  
de la Coste d'Inde, & Malabar, & du Roy de Tananor,  
& sa perfidie.*

**A**Yans parlé d'Ormuz, ie viendray en suite à *Cambaye* & *Royaume de Cambaye*, d'où vient que le plus grand & principal trafic de Goa, qui en est esloigné d'environ cent lieuës à la bande du Nort. Ce trafic est tel, que deux ou trois fois l'année il en vient ensemble trois à quatre cens vaisseaux, ce qu'ils appellent *Casiles* de Cambaye, comme sont les Carauanes d'Alep. Et alors à Goa tout le monde attend ces *Casiles* & flotes, comme on fait en Espagne celles des Indes. Et quand elles n'arriuent aux saisons qu'elles doiuent, chacun est en apprehension des Holandois, & Malabares, ou de ceux de Cambaye mesme, qui le plus souuent les arrestent quand elles sont prestes à partir, comme il arriua l'année que ie partis de Goa, & plusieurs autresfois auparauant, & fut preste la flote plus de deux mois durant, tellement que tous crioient desia famine; C'estoit pour vn mescontentement que le Roy ou Bascha de Cambaye auoit contre le Vice-Roy de Goa, qui luy auoit refusé quelque chose; Car bien que ce Roy releue du grand Mogor Seigneur de tous ces pays-là, il ne laisse pas toutesfois d'y estre absolu en tout ce qui ne prejudicie point au seruice du Mogor.

Quand donc cette flotte arriue, c'est vne merueille de la réjouissance des Marchands, & de tout le peuple; mais il arriue peu souuent que les Corsaires Malabares n'en attrapent quelque chose. Chaque nauire ou galiote va à rames & auirons pour suiure la coste, & ne laissent d'auancer chemin contre le vent mesme; & ont toutes leur signal, & la liurée de leur Seigneur en leur baniere. Et les marchands à qui elles sont, les reconnoissent de loin, & lors on tire force canonades de la ville, des fortresses, & du Palais du Viceroy, deuant lequel elles viennent ancrer, comme font tous les autres vaisseaux, car là est l'*Alfandegue*, & & banque-salle, & le poids Royal. Il y a fort peu d'habitans à Goa, tant Chrestiens qu'autres, qui n'ayent part à cette flote, pour le moins des nauires qui sont de Goa, ou d'autres lieux des



Portugais ; car avec cette flotte viennent force navires de Cambaye & de Surratte.

Pour les marchandises qu'ils apportent, c'est premierement de l'*Anil* ou *Indique*, qui est vne teinture bleuë violette, dont il ne s'en trouue qu'à Cambaye & Surratte, où elle descend de tout le pays circonuoisin, & se prepare en ces deux villes seulement. Cette marchandise est de grand trafic, & fort requise, mesme par les Anglois & les Holandois; & c'est la principale cause pourquoy ils tiennent là des Facteurs, pour y faire des teintures. En outre ils apportent beaucoup de pierreries, non des fines, comme Diamans & Rubis, mais d'autres sortes qu'ils sçauent fort bien mettre en œuvre, & en font mille beaux ouvrages. Plus force Crystal de roche, du fer, du cuiure, de l'alun de roche, grande quantité de froment le meilleur du monde, qu'il recueillent deux fois l'an : Et disent que si ce n'estoit à cause des Portugais, ils n'en semeroient point, à cause qu'ils ne sont pas accoustumez à manger de pain. Cela est cause que l'on mange le pain à Goa à si bon marché. Car les Metices, & la pluspart des Portugais ayment mieux manger du ris qui croist aussi en grande abondance en Cambaye, d'où ils l'apportent à Goa. Outre cela ils apportent infinies sortes de legumes, comme pois, feues, lentilles, & autres de toutes façons & couleurs; mesmes des pois de la Chine, qui se mangent là comme d'autres. Puis force drogues medicinales, des beurres, des huiles de plusieurs sortes, tant à manger que de senteur, & pour froter le corps; du saumon blanc & noir, des sucres & conserues, du papier, de la cire, du miel, force opium ou ius de pauot, dont ils font grand trafic, & debit entre les Indiens, tant Mores, ou Mahometans que Gentils.

Mais la principale richesse est en estofes de soye & de coton principalement, dont tout le monde s'habille depuis le Cap de Bonne-Esperance iusques à la Chine, tant hommes que femmes, depuis la teste iusques aux pieds. Ils en font des ouvrages & des toiles de coton blanches comme neige, & fort deliées & fines; Ils'en fait aussi de moyenne & plus grosses pour diuers vsages. Ils en font encore d'autres bigarrées, & peintes à diuerses figures. Pour les ouvrages de soye, ils en font aussi de toutes les façons, & en apportent des pauillons, courtes-pointes & couuertes piquées, fort proprement, & bien ouragées,



ils l'appellent *Colches*. Des matelats piquez & embourrez de coton, peints & façonnez fort artistement. Ils apportent encore des couchettes & des chalits peints, & lacrez de toutes couleurs & façons, avec autres vtencilles de maison de mesme façon. Des sangles qu'ils nomment *Parcintes*; pour les fonds de lits, chaires, tabourets, escabeaux, & autres serges, & sont faites de coton fin & blanc. Ils font aussi des lits de coton faits en forme de rets, comme ceux du Bresil, mais ce n'est pas pour coucher la nuit, mais quand ils veulent aller aux champs, ils s'y font porter par quatre hommes ou deux, comme en vn Palanquin ou litiere, & vont là fort à l'aise, & en vsent ainsi par toute l'Inde. Ils font des tapis à la façon de ceux de Perse & d'Ormus, mais non si fins, ny si chers aussi; car ils ont le poil plus rude & plus long, mais avec les mesmes façons: Ils en font aussi d'autres plus petits de coton par bandes de plusieurs couleurs. Ils ont encores des cabinets à la façon d'Allemagne, de pieces raportées de nacre de perles, yuoire, or, argent, & de pierreries, le tout fait fort proprement. Ils font d'autres petits cabinets, cofres, & cassettes d'escailles de tortuë, qu'ils rendent si cleres & polies, qu'il ne se peut rien voir de plus gentil, à cause que ces escailles sont façonnées de nature.

Enfin ce ne seroit iamais fait de parler de tant de diuersitez d'ouurages, tant d'or, d'argent, de fer, d'acier, de cuiure, & d'autres metaux; de pierres fines, bois exquis, & autres matieres riches & singulieres; car ce sont tous gens d'esprit, & qui ne doiuent rien à ceux de deça, mais au contraire ie croy qu'ils ont l'esprit plus vif d'ordinaire que nous, & la main aussi subtile: & ne veulent que voir, ou entendre vne fois chose pour la sçauoir. Gens au reste fins & subtils, mais non trompeurs, ny aisez à tromper. Et ce qui est à estimer en tous leurs ouurages, c'est qu'estans bien faits ils sont à bon marché. Je ne vis iamais des esprits si beaux & si polis que sont ces Indiens, ne tenans rien du barbare & du sauage, comme nous les pensons; & mesme ils ne veulent rien tenir des coustumes & facons des Portugais. Pour les manufactures & ouurages, ils les apprennent fort bien, estans tous fort curieux & desireux d'apprendre: de sorte que les Portugais tiennent & apprennent plus d'eux, qu'eux des Portugais; qui estans nouuellement venus à Goa sont fort



niais iusques à ce qu'ils ayent pris l'air & la façon des Indes. Il faut donc croire que tous ces pays de Cambaye, Surrate, & autres du fleuve Indus, & du grand Mogor, sont les meilleurs & plus fertiles de toutes les Indes, & sont comme la mere nourrice de tous les autres, pour le trafic & commerce de toutes choses. Les peuples, tant hommes que femmes y estans les plus spirituels qu'il est possible de trouuer. C'est là aussi où est l'abord de tous les vaisseaux des Indes, & il y fait meilleur viure qu'en toute autre part.

Cambaye  
ville.

Cambaye est vn grand Royaume, dont la ville Metropolitaine porte le nom, & où le Roy fait sa demeure. La ville est à la hauteur de ving-trois degrez au deçà de l'Equinoctial. Son Golfe à vingt lieues de largeur en son emboucheure, & la ville est au fonds du Golfe. Elle a vn Roy particulier vassal du grand Mogor, il est Mahometan de Religion, bien que la pluspart du peuple soit Gentil. Chacun y vit en sa Religion, ce qui est cause que l'on y voit des peuples de toutes loix & sectes. Apres Goa ie n'ay point veu dans les Indes vne ville si fameuse & opulente comme est *Cambaye*, & principalement en commerce & trafic. Mais la principale nation & race qui y est, sont les *Banians* qui sont en tel nombre, que l'on ne parle que des *Banians* de Cambaye, & l'on en trouue par tous les ports & lieux de trafic des Indes, avec les *Guzerates* qui sont Mahometans de *Surrate* & autres pays. Pour les *Banians* ils tiennent les mesmes façons de viure que les *Bramenis*, sinon qu'ils n'ont pas le Cordon. C'est le peuple le plus sçauant dans les sciences qui se puisse voir, & sur tout aux Mathematiques & Astrologie. Au reste gens honnestes, bien habillez & de belle conuersation. Il n'y a peuple au monde qui se connoissent mieux en perles & pierrerie, & mesme à Goa tous les Orfeures, Lapidaires & autres Ouuriers de chose delicate, sont tous *Banians* & *Bramenis* de Cambaye, & ont leurs rues & boutiques à part.

La ville de Cambaye est l'vne des grandes & des plus riches de la coste des Indes, où abordent des Marchands de tous les quartiers du monde. La langue de tous ces pays-là, comme aussi de tous les autres du grand Mogor, de Bengala & autres circonuoi-  
sins, est langue de Guzerate, qui est la plus grande, la plus vtile, la plus estenduee, & qui s'entend en plus de diuers endroits que aucune autre des Indes. Les hommes & femmes de Cambaye,  
Guzerate



Guzerate & Surrate sont de couleur vn peu oliuastre, mais fort beaux, & bien proportionnez. Les femmes qui se conseruent sont aussi belles, blanches, propres & gentiles, que celles de ces quartiers.

Mais ayant parlé de Cambaye & Surrate, païs appartenans au grand Roy de Mogor, il me semble que ie puis dire quelque chose de ce Prince, suiuant ce que i'en ay appris par delà. Ce grand Mogor qu'ils appellent le grand *Achebar Pachat*, c'est à dire, le grand Roy Souuerain, est le plus puissant Roy de toutes les Indes, dont i'aye connoissance; & l'on compte par delà des choses émerueillables de sa grandeur, & magnificence. Il fait sa demeure en trois villes principalement, l'vne s'appelle *Dirly*, l'autre *Agra*, & la dernière la plus grande de toutes, & où il demeure plus ordinairement, comme la Capitale de son Empire, est *Labor*, qui est à plus de six vingt lieues de la coste de Cambaye. Il peut mettre trente mil Elephans en bataille, quatre-vingt mil cheuaux, & deux cent mil hommes de pied. Sa garde ordinaire est de dix mil hommes, qui sont tousiours à sept lieues autour de sa personne. Quand quelques vns viennent, soit pour parler à luy, ou pour leurs affaires particulieres, la premiere garde qu'il rencontre les conduisent comme des Huissiers à l'autre, & ainsi de l'vne en l'autre, iusques à ce qu'ils soient rendus en la Ville, où ils sont presentez à ceux qui en ont la charge: & est à remarquer que ceux de la premiere garde qui presentent ces gens à la seconde, sont tenus de tirer vn billet comme ils les ont presentez pour leur décharge, & ainsi des autres corps de garde, de sorte qu'ils scauent ainsi tous ceux qui vont & viennent. Ces Soldats des gardes sont payez toutes les Semaines; On tient en ces païs d'Inde que ce Roy est le grand Tartare, comme ils l'appellent. Ces Tartares sont les meilleurs Soldats, & les plus forts, puissants & adroits, qu'on puisse voir. Ils portent de gros arcs de fer, que le plus fort d'entre nous auroit bien de la peine à plier & bander tant soit peu. Les richesses de ce Prince sont inestimables, ayant diuers logis & stances à part, pour les perles, or, argent, pierreries & autres choses de prix. Vn Bascha estoit venu en sa Cour pour luy rendre compte du tribut qu'il luy apportoit; mais il fut neuf mois

Mogor Empire.

Grand Tartare.



entiers à attendre que celui qui a la charge de le recevoir, eut le temps & le loisir de le compter, à cause du grand nombre d'autres vassaux arrivés auparavant, pour rendre les mêmes devoirs. Ce qui peut donner à connoître l'étendue & la richesse des terres de ce Prince.

Jesuites en  
Mogor.

Il aime fort les Jesuites, & en a toujours près de luy, & les respecte & honore fort. Pour qui que ce soit qui arrive en sa presence, il ne se leve jamais pour le saluer, sinon pour eux; Car quand ils entrent es lieux où il est, il se leve de sa place, & les fait seoir. Il y a de ces Peres Jesuites es Villes de Lahor, Dirly, & Agra, mais peu en chacun lieu, ils y ont fait bastir des Eglises, & ont pouvoir de prescher, & convertir tant de gens qu'ils peuvent volontairement. Mais toutefois il ne s'en convertit gueres. Aussi tous les Peres Jesuites des Indes disent, qu'il est plus aisé de convertir cinquante, voire cent Gentils ou idolâtres, qu'un Mahometan. Le feu Roy *Achebar* ou grand Mogor, qui mourut il y a six ou sept ans, promettoit, & donnoit esperance de se faire Chrestien, & ne demandoit qu'une chose, c'est que l'on luy permist de garder toutes ses femmes, comme sa loy le permet, & sur cette difficulté il mourut. Son fils qui luy succeda chassa les Jesuites, & mesmes les autres Chrestiens à qui il estoit fort rude, mais il faisoit cela pour s'installer en son Estat: car apres deux ou trois ans passez, il a remis les Chrestiens près de luy comme ils estoient du vivant de son pere.

Quand ce Prince *Achebar* mourut, toute l'Inde estoit en inquietude, & en alarme de la guerre qu'on craignoit de ce costé là, car ce Roy estoit craint & redouté grandement de tous les autres Rois Indiens: Et l'on peut dire assurément qu'il est Seigneur des plus beaux & meilleurs pais du monde, & des peuples les plus vaillans, comme sont les Tartares: Il a aussi des peuples fort riches & spirituels. On ne parle point du Turc en toutes les Indes, mais seulement du grand *Achebar*, & quand les Rois mesmes qui ne luy sont point sujets en parlent, c'est en baissant la teste en signe de respect. Il s'accorde fort bien avec le Roy de Perse, & s'en voyent souvent des presens & des Ambassades, estans alliez ensemble. Il donne de l'assistance à ce Roy ou *Sophy*, que



l'on appelle le grand *Chaa*, contre le Turc; Celuy qui est à present le grand *Achebar*, auoit vn fils qui se reuolta contre luy, mais il fut pris, & luy estant amené, ne le voulut faire mourir, mais s'est contenté de le tenir prisonnier. Il aime fort les Etrangers, & il y auoit près de luy vn Agent ou Ambassadeur du Roy d'Angleterre. Ce Prince a vne telle ambition, que quand il va vers luy quelques Ambassadeurs, ou autre sorte de personnes, il les interroge, qu'ils sont, & en quelle qualité ils sont près de leurs Maistres, comme il a fait à ceux que le grand Turc luy a enuoyez. Tellement que quand il sçait tout cela, il les méprise, eux & leurs maistres, & les retient près de luy, en leur donnant des moyens, charges & dignitez, voire tout ce qu'ils sçauroient desirer, de sorte que ses Ambassadeurs quittent ainsi leur Ambassade, & s'arrestent là, comme a fait celuy d'Angleterre, à ce que j'ay ouï dire aux Anglois de Goa. Ce Prince se fait seruir par les plus belles filles & femmes qui se peuuent trouuer, en tous les seruices de table & de chambre.

Or en suite de Cambaye, Surrate & autres terres du grand Mogor, il reste à parler de *Diu*, qui est vne Isle qui dépendoit anciennement du Royaume de Cambaye, aussi est elle habitée de mesmes peuples, Banianes, Bramenis, Gentils & Mahometans. Quand les Portugais y allerent premiere-ment, ils firent vn contract de paix & amitié pour le trafic avec le Roy de *Cambaye*, ainsi qu'ils ont fait avec les autres; tellement que ce Roy leur permit de s'habituër en cette Isle, où avec le temps ils se sont si bien fortifiez, qu'ils en sont demeurez les maistres absolus, & y commandent maintenant; Ils y ont fait bastir deux forteresses, & rendu la ville bonne avec des bouleuarts. Le Roy de Cambaye les y a depuis assiegez par deux fois, mais il n'en a sceu venir à bout, tellement qu'ils sont à present bons amis.

Cette Isle de Diu est fort près de terre ferme à la coste de Cambaye, à vingt lieuës de l'entrée du Golfe, vers le Nort, & à trente lieuës de la grande ville de Cambaye. Elle est de grande reputation, & de fort bon reuenu aux Portugais, à cause du bon Port & Havre qu'il y a, où les Vaisseaux sont en tresgrande seuteté, à cause des forteresses qui les gardent. De façon que là est la descente & l'estape pour tous



les Vaisseaux qui viennent de Cambaye, Surrate, mer Rouge, mer Persique, Ormus & autres endroits des Indes; & les Marchands y abordent volontiers, tant pour le bon Havre, que pour les commoditez de viures qui y sont à bon compte: & d'autant qu'ils craignent d'entrer en ce Golfe d'où les vents contraires les empeschent apres d'en sortir; mais la principale cause est, que les Portugais les y contraignent pour en tirer les droits & doüanes, & rendre le lieu meilleur. Cela vaut beaucoup au Roy d'Espagne. L'on va querir & porter les marchandises à Cambaye, avec de grandes Barques de quinze & vingt tonneaux chacune, qui vont & reuiennent chargées. Les Corsaires Malabares y font bien leur profit, car ils en prennent tant qu'ils veulent; & i'en ay veu pour vn coup, estant parmy eux, en prendre quarante ou cinquante; ce qui leur arriue assez souvent. Cette Isle de Diu est admirablement belle, riche & fertile, & il y aborde des Vaisseaux en tres-grand nombre, ce qui la rend la plus riche & opulente place des Indes, apres Goa; Car on y vit à tres-grand marche, & avec tous les contentements & delices qu'on sçauroids'imaginer; Mesme les Soldats des Indes y vont passer leur Hyuer avec grand plaisir. Toutes Nations & Religions y sont en grande liberté, mais les Portugais y sont les Maistres; l'on y est en plus grande liberté de conscience qu'à Goa, où il n'y a autre exercice que de la Religion Chrestienne. La terre y est abondante en bestail, volaille & toute autre chose propre pour la bouche, le reste s'apporte de terre ferme en grande abondance: le climat est fort bon & tres-sein; tellement que ce lieu est de tres-grande importance aux Portugais, qui aussi la gardent bien.

Coste d'Inde

Depuis Cambaye & Diu on suit tousiours la coste iusques à Goa, & de là iusqu'au Cap de *Comori*, & c'est proprement ce que l'on appelle la coste d'Inde, qui dure de Cambaye à Goa quelque cent lieuës, & de Goa à Cochîn autres cent, & de Cochîn à *Comori* soixante, de sorte que toute cette coste est de deux cent soixante lieuës. Car tout le país qui est depuis le Cap de bonne Esperance iusques à la Chine, ne s'appelle pas proprement l'Inde, mais seulement ce qui est de cette coste, & le reste a son nom particulier, selon les lieux. Ainsi quand on est à Goa, & qu'on veut faire voya-



ge, l'on dit en quelle part on veut aller, vers la bande du Sud, ou vers celle du Nort. La coste du Nort est depuis Cambaye iusques à Goa, & celle du Sud depuis Goa iusques au Cap de *Comori*: mais quand on est ailleurs, & qu'on veut aller depuis Cambaye iusques à Comorin, on dit que l'on va vers la coste de l'Inde. Or en cette coste, depuis Cambaye iusques à Goa, les Portugais ne tiennent que trois forteresses, non si fortes ny si importantes aussi que les autres. La premiere Ville & forteresse que l'on trouue partant de Cambaye est *Daman*, puis *Bassains*, & *Chaul*. Apres *Chaul* y a vne autre forteresse nommée *Dabul*, mais elle n'est pas à la deuotion des Portugais, car ils y ont seulement vn Facteur. Toute cette coste est tres-bonne, fertile & salubre, & il en vient de grandes richesses & commoditez à Goa & ailleurs. Mais ces trois forteresses tenuës par les Portugais, sont à la discretion des Rois du païs, qui sont vassaux du grand Mogor. *Daman* fournit grande quantité de ris à Goa. De *Bassains* vient tout le bois à bastir les Maisons & les Vaisseaux, & la plus part des Nauires se font là; Et de là mesme vient aussi la pierre-de-taille fort belle & dure, comme pierre de grain: & n'ay iamais veu de Colomnes & Piliers d'une seule pierre si grands comme en ce lieu là. Toutes les Eglises & Palais superbes de Goa sont bastis de cette pierre.

Bassains.

La Ville & forteresse de *Chaul* est toute autre chose que les deux autres, à cause du païs qui est extrêmement riche & abondant en routes marchandises riches, que viennent querir les Marchands de tous les costez de l'Inde & d'Orient. Mais la principale marchandise consiste en Soyes qui s'y trouuent en telle quantité, qu'elles fournissent presque seules Goa, & toute l'Inde, & est beaucoup plus belle que celle de la Chine; l'on ne fait estar à Goa que de la Soye de *Chaul*; dont ils font de tres belles Estofes, outre force Toiles de coton exquises.

Chaul.

A *Chaul* y a deux Villes, dont l'une est aux Portugais, qui est bien forte, & ont eu autrefois grande guerre avec le Roy du païs, mais maintenant ils sont en bonne paix. L'autre est à ceux du païs, où se font routes ces manufactures de Soye, & aussi grand nombre de Cofres, Boëtes, Estuis, Cabinets façon de la Chine, tres-riches, & bien trauallez. Ils font



aussi des couches & chalits peints de lacre de toutes couleurs: le peuple y est fort adroit & industrieux. Le Roy est Mahometan, fort puissant & redouté, & on l'appelle *le Malic de Chaul*. Il est vassal du grand Mogor comme les autres. Toute cette coste est fort riche, & salubre, avec de tres bons Ports. On y vit à tres-grand marché, & la plus part des Habitans sont Gentils & Idolatres. Ce Roy a grand nombre d'Elephans, & quand il veut prendre son repas, il fait venir force belles femmes près de luy, qui chantent & iouient des Instrumens; & d'autres prennent vne piece de Tafetas de couleur, & la font déchirer par morceaux, si petits qu'ils ne peuuent seruir à rien, sinon que ceux qui sont là presens, en emportent chacun leur morceau en façon de liurée. Apres ces plaisirs, ce Roy fait retirer tout le monde, & se met en telle contemplation de la vanité & incertitude de la vie, que sur cela il s'endort.

Tous ces Rois de l'Inde proches du Mogor, & qui ne luy peuuent resister, ne dedaignent point d'estre ses vassaux, & s'en tiennent plus forts, & plus honorez entre leurs voisins.

Apres *Chaul* vers Goa est encore vne bonne Ville & Port nommé *Dabul*, où les Portugais ont seulement vn Facteur; & de là viennent plusieurs commoditez à Goa.

Coste de  
Malabar.

Or depuis Goa iusques à Comorin, qui est la coste des Malabares, on trouue plusieurs forteresses, comme *Onor* qui est au quatorzième degré vers le Nort, puis *Barcelor* à treize degrés, *Mangalor* à douze, *Cananor* à onze, *Cranganor* à dix. Puis *Cochin* qui est à huit degrez. Apres est *Coulam* à sept, & tous ces lieux sont à la deuotion des Portugais qui y ont des forteresses, & toute cette coste fournit de Poivre & d'especeries à Goa. Pour ce qui est de *Cochin* & *Calecut*, i'en ay parlé assez amplement cy-dessus. Au reste, lors que ie partis de Goa pour m'en reuenir, quelque Roy du pais auoit assiegé par terre l'une des forteresses des Portugais, qui se prepa-roient à dresser vne armée pour le secours, ie ne scay pas ce qui en arriua depuis.

Tananor.

Mais auant que finir ce chapitre, ie diray que pendant que i'estois es Indes, il y eut vn grand Nauire d'un des Rois de cette coste, qui est celuy de *Tananor*, qui vint chargé de ris



aux Maldives lors que i'y estois ; Lequel estant allé en *Achen* pour trafiquer , y estant fit amitié avec les Holandois , qui ayans autrefois mouillé l'ancre à *Tananor* , auoient déjà eu connoissance de ce Roy : Et fut conclud entre le Capitaine & les principaux de ce Nauire , & les Holandois , que les Holandois pourroient trafiquer librement à *Tananor* , où ils enuoyeroient deux Facteurs , avec de la marchandise , & vn present pour leur Roy dans leur Nauire ; ce qui fut accepté , & deux Holandois s'embarquerent en ce Nauire avec beaucoup de marchandise , & le present qui fut bien receu par ce Roy ; mais à son grand des honneur toutefois parmy tous les autres Rois , Seigneurs & Marchands des Indes. Car l'on tient pour certain , qu'il enuoya donner auis à *Cochin* , comme ces deux Holandois estoient là , & que si les Portugais les venoient querir , il les leur liureroit , comme il fit meschamment & perfidement. Mais pour donner couleur à sa trahison , à ce qu'on n'estimast que cela vint de luy , tant pour ne perdre sa reputation parmy les autres Rois *Naires* dont il estoit , que pour crainte d'auoir la guerre contre les Holandois & leurs amis , il manda à ceux de *Cochin* , qui sont à vingt lieues de là , ( car *Tananor* est entre *Calecut* & *Cochin* ) qu'ils vinssent forts , pour dire que la force l'auoit contraint à cela. Bref que ces Holandois furent ainsi liurez , eux & leur marchandise , & menez à *Cochin* , où i'ay entendu qu'ils furent pendus depuis. Le Roy de *Calecut* a voulu tousiours mal à ce Roy , qui est du costé de celui de *Cochin*. Quand les Holandois passent par là , tout ce qu'ils peuuent faire , c'est de tirer force coups de Canon sur la terre de ce Roy , car ils n'en ont pû auoir iamais autre raison.

Perfidie du  
Roy de Ta-  
nanor.

Voila ce que i'ay pû remarquer des diuers païs , tant de la coste d'Afrique que de celle d'Inde , estant avec les Portugais qui en ont vne bien particuliere connoissance , à cause , & de ce qu'ils y possèdent , & du trafic ordinaire qu'ils font par tout le reste qui n'est pas en leur domination.



## CHAPITRE XX.

*Plusieurs prises de Vaisseaux Portugais & autres choses arriuées és Indes durant le séjour de l'Auteur à Goa.*

**E**stant de retour à Goa de mon voyage de Malaca, & de la Sonde, i'y demeuray encore l'espace de six mois pour laisser passer l'Hyuer. Mais auant que de venir à mon embarquement pour Portugal, ie diray certaines choses remarquables qui arriuerent és Indes pendant que i'y estois. Premièrement ie feray mention d'une rencontre que les Holandois venans aux Indes, firent d'un grand Nauire Portugais qui venoit d'Ormus à Goa. Il y auoit lors un grand calme, ce qui fut cause que les Holandois ne pûrent si promptement aborder ce Vaisseau qu'ils pensoient déjà tenir, ou du moins aussi-tost que le vent viendrait; mais la nuit venue les Portugais mirent deux Bateaux dehors où ils se sauuerent, emportans avec eux le plus precieux du Nauire, comme or, argent en monnoye de Larins, force Perles Orientales, & autres richesses: De sorte que quand les Holandois le voulurent attaquer, ils ne trouuerent aucune resistance, car ils s'estoient tous sauuez, excepté un vieil Marchand à qui ils ne voulurent point permettre d'embarquer ce qui luy appartenoit, & luy quand il vit cela, leur dit, qu'il ne se soucioit pas de mourir, puis qu'il perdoit tout son bien. Et ainsi aima mieux attendre les Holandois, qui furent fort indignez de se voir retranchez d'une si belle prise, pillerent le reste, & mirent le feu au Vaisseau, où il y auoit bon nombre de chevaux de Perse & d'Ormus. Il estoit aussi chargé de douceurs, comme de conserues, dates & raisins qu'ils appellent *Passis*, & sont comme nos raisins de Damas. Car les plus excellentes conserues de Coins, que les Portugais appellent *Mormelades*, & nous *Costignais*, viennent de Perse & d'Ormus. On ne scauroit dire le dommage qu'il y eut en la perte de ce Vaisseau, qui ne fut pas seul toutefois, car ils en brulerent plusieurs autres depuis.

Vne autre fois il y eut un grand Nauire de Cochin qui appartenoit aux Portugais, chargé de marchandises de Ben-



gala d'où il venoit, qui fut rencontré par quelques *Padoes* ou Galiotes de Corsaires Malabares, qui le voulurent attaquer, & voyans qu'ils n'estoient pas assez forts pour le prendre, ils le laisserent là, bien marris d'y manquer, mais le bon-heur pour eux, & le mal-heur pour les Portugais, voulut qu'ils rencontrerent en s'en allant vn Nauire Holandois qu'ils saluèrent, & donnerent auis au Capitaine de ce Nauire de Portugal, s'offrans à leur monstrier où il estoit, & leur aider à le prendre. Ce que le Capitaine Holandois accepta, & au premier coup qui fut tiré, les Portugais se rendirent, les Malabares vouloient tout tuer, mais les Holandois les en empêcherent. Quand la premiere pillerie fut faite par les Malabares, à sçauoir des hardes & marchandises legeres qui sont sur le tillac, & sur le pont seulement, ils dirent pour eux qu'ils ne pretendoient rien au reste. Mais les Holandois leur dirent qu'ils entendoient qu'ils eussent le tiers de tout ce qu'il y auroit; ce qui fut fait: mais les Holandois retinrent le Nauire, dont il fut fait present au Roy de *Tananor*. Mais le mal fut, qu'ils laisserent sept pauvres Chrestiens captifs entre les mains de ces Malabres, à qui ce Capitaine les bailla pour les mettre à rançon, comme il leur fit promettre, & neanmoins ils en tuèrent vn, le Capitaine du Nauire estoit vn de ces sept. C'estoit le Nauire qui estoit aux Isles des Maldies lors que nous nous y perdîmes. Ces Malabares les traiterent avec vne grande cruauté. Apres cela il y eut vne grande dispute entre deux des principaux de ces Malabares, à cause que les Holandois donnerent deux pieces de Canon de ce Nauire à vn nommé *Marcaire*, qui doit estre le plus grand entre ces gens-là; mais le Capitaine des Galeres dit que cela luy appartenoit, & estoit le voyage de ses Galeres qui s'estoient mises au hazard pour cela. Ce qui les mit tous deux en grande rumeur; & on attendoit tous les iours la venue du Roy de Calecut en vne de ses terres pour les mettre d'accord. Ces deux Seigneurs alloient bien assistez chacun par les ruës, & se tenoient à quatre lieues l'un de l'autre, y ayant vne ville entre deux.

Enuiron vn an auant que nous partissions de Goa, il y eut vn Nauire Anglois qui s'en alla en la Riuere de Surrate & Cambaye, où il estoit venu pour trafiquer. Mesme vn Gen-



Un homme d'entr'eux descendit en terre, & alla de la part du Roy d'Angleterre comme en ambassade vers le grand Mogor, où ils disent qu'il fut fort bien receu. Et d'autant que les grands Nauires ne peuuent approcher près des Villes & de la terre de Cambaye & Surrate, où ils estoient venus pour le trafic de l'Anil ou Indique qui sert à faire leur escarlate violette, le mal-heur voulut pour eux, qu'ils enuoyerent deux bateaux chargez de marchandise, avec dix sept des leurs; car entre la terre & leur Nauires se coulerent nombre de Galiotes de Portugais qui allerent couper chemin à ces deux bateaux, & estoient si loin que le canon du Nauires ne leur pouuoit rien faire, de sorte que ces deux bateaux furent pris & menez à Goa par *Don Fernando de Sylua de Menessez*, qui estoit general des Galiotes ordinaires du Nort, qui depuis s'embarqua au mesme Nauires où j'estois pour aller en Portugal, & me fit beaucoup de courtoisies, comme ie diray cy-apres. Ces dix-sept Anglois furent mis prisonniers, & vinrent bien-tost à six ou sept, car le reste mourut. Quant à leur Nauires, il leua l'ancre aussi tost qu'ils furent pris, & s'en alla droit à Achen. Ils estoient partis deux Nauires d'Angleterre ensemble, l'un auoit pris la route d'Achen, & l'autre celle de Cambaye.

Quelques six mois aussi auant mon embarquement, il y eut un autre Nauires Anglois qui venoit pour trafiquer es Indes Orientales, & estant à la coste de Melinde, quand il fut près de *Bembase* il enuoya son bateau aux Isles de *Zanzibar*, pour sonder & reconnoistre la coste; mais ils furent surpris par ceux du pais, & les Portugais qui faisoient semblant d'aller pescher, tuèrent neuf ou dix du bateau. J'en vis amener un prisonnier à Goa, qui auoit la mine d'une personne de condition, comme d'un Capitaine. Il fut fort long-temps prisonnier, & on luy vouloit faire son procez, pour ce qu'il auoit esté pris en sondant. Il disoit qu'ils luy auoient tué un sien cousin de sang froid, puis en auoient mis la teste au bout d'une pique en signe de trophée: Le danger pour luy estoit de ce qu'on l'auoit pris avec la sonde, qui est une chose fort hazardeuse en la coste des Portugais. Enfin il s'embarqua dans une des cariques du voyage que ie fis depuis.

Quatre mois apres le mesme Nauires Anglois venant de



Surrate pour aller à Achen, estant au droit de *Chaul*, soixante lieues en la mer de cette coste, qui est celle des terres du grand Mogor, qui sont amies des Anglois, il se rencontra de nuit en des basses & écueils où il échoïa, & se perdit, mais ils eurent temps de tirer leurs deux bateaux, & de s'embarquer dedans environ quatre vingt qu'ils estoient, avec tout leur argent, & le meilleur de leurs autres richesses, & gagnèrent la terre du grand Mogor vers Surrate & Cambaye, où ils furent fort bien receus, moyennant force argent qu'ils donnerent, & prirent resolution d'aller à la Cour du Mogor, & de là retourner par terre par la Tartarie; ce qu'ils firent, & prirent des passe ports de ce Roy, qui leur fit donner aussi argent, chevaux, armes, buffes, & bœufs pour porter eux & leur bagage, & provisions, & partirent de cette sorte. Il y en eut environ vne quinzaine qui ne voulurent point estre de cette partie, & s'arrestèrent là, attendant quelque autre occasion de la grace de Dieu. Il y auoit en la Cour du Mogor vn Pere Iesuite qui s'accosta d'eux, bien qu'ils fussent Protestans, c'estoit au temps que la grande flotte, qu'ils appellent *Casfle*, venoit de Surrate & Cambaye à Goa; Or ces Anglois auoient quantité d'argent: & ce Pere Iesuite fit tant, qu'il fit prendre assurance à quatre des principaux d'entre eux de pouuoir aller à Goa, y demeurer & y viure, sans qu'il leur fut fait aucun déplaisir. Du depuis ces Anglois furent embarquez pour s'en retourner en l'vne des caragues de nostre voyage. Et comme nous estions prests à partir, il arriua vn de ces Anglois qui auoient pris leur chemin par terre, & il nous dit que par toutes les terres du grand Mogor, qui s'estendoient fort loin, il ne leur fut fait aucun mal à cause du passeport qu'ils auoient de luy, & qu'ils prenoient des truchemens de iournée en iournée, moyennant bon payement; mais que quand ils furent entrez assez auant en la grande Tartarie, il leur fut impossible de passer outre, car ils furent chargez & défaits, en sorte qu'il n'en resta pas le tiers, qui fut contraint de s'en reuenir au lieu d'où ils estoient partis; & on ne sçait ce qu'ils sont deuenus. Ces Anglois de Goa s'embarquerent tous depuis avec nous.



## CHAPITRE XXI.

*Embarquement de l'Auteur à Goa, Estat des Indes en ce temps-là, prison de l'Auteur, & sa delivrance. Arrivée de quatre Caragues & autres choses à ce propos.*

**A**Yant donc passé l'Hyuer à Goa depuis mon retour de la Sonde, quand le bon temps fut reuenu, ie me resolus de partir, & de m'embarquer pour le retour.

L'Estat de Goa, lors que j'en partis, estoit comme il s'ensuit.

*Estat des Indes & de Goa quand l'Auteur en partie.*

Il n'y auoit point d'autre Vice-Roy que l'Archeuesque, lequel *Dom Martin Alphonse de Castro*, qui mourut à Malaca, auoit laissé Gouverneur en son absence, comme de fait il fut trois ans en cette charge, car ceux qui y sont mis par les Vice-Rois, ou par election, on les appelle seulement Gouverneurs des Indes; comme estoit celuy-cy, qui toutefois commandoit absolument en l'absence de l'autre, & s'y gouverna fort sagement. Mais les ennemis des Portugais, comme les Malabares, Holandois & autres, prirent plus de courage, voyans qu'ils n'auoient affaire qu'à vn homme d'Eglise, & faisoient tous les iours des courses & des prises iusques aux bares ou rades de leurs ports. Cet Archeuesque *Dom Alexis de Mexiofi* n'eut pas tant gouverné, si ce n'est que l'on esperoit auoir bien tost vn Vice Roy de Portugal, & de fait le Roy d'Espagne ayant eu nouuelles de la mort de l'autre, en enuoyoit vn nommé le Comte de la Fera, qui (comme j'ay desia dit ailleurs,) mourut à la coste de Guinée; surquoy y eut assemblée generale à Goa, de la Noblesse, du Clergé & tiers Estat, pour auiser à ce qu'on feroit, & fut resolu que l'Archeuesque quitteroit sa charge, & qu'on esliroit *Dom Andrie Furtado de Mendoz*, le plus grand & renommé Capitaine qui fut alors entre-eux; Il y auoit trente ans qu'il estoit aux Indes, & n'auoit iamais voulu de gouvernement, mais seulement d'estre General d'armée, au reste fort liberal aux Soldats. Il fut donc élu & receu avec ceremonie, comme l'on fait ceux qui viennent de Portugal, & commença incontinent à reformer l'Estat, & donner bon ordre à tout par des



ordonnances nouvelles. Tous les Rois Indiens mesme estoient fort aises qu'il fut en charge, & luy enuoyerent des Ambassadeurs & des presens. Il fit de grands appareils d'armée, & fortifia force places; Bref ce Seigneur estoit aimé de Dieu, du Roy, & du peuple, mesmement des Capitaines & des Soldats, mais non pas de la Noblesse, pource qu'il n'estoit pas larron, ny ambitieux; & n'aimoit pas ceux qui déroboient le Roy. Il n'estoit pas marié. En moins de trois mois, ayant dressé plusieurs armées nauales pour enuoyer de tous costez, il fit plus que les autres en beaucoup d'années.

Ce Vice-Roy auoit vn neuueu nommé *Dom Diego de Mendoza*, élu pour General de l'armée qui se preparoit vers le Nort; & estoit vn de ces quatre Seigneurs dont j'ay parlé ailleurs, qui donnoit à manger aux pauvres Soldats cet Hyuer là. Car l'Hyuer on traueille pour mettre les armées à la voile au commencement de l'Esté. Durant l'Hyuer, à Goa, mes compagnons & moy, allions manger comme les Portugais au logis de ce Seigneur, qui nous y conuoit, & faisoit estat de nous mener avec luy en son voyage de guerre, & pour moy ie luy auois aussi promis. Mais le Vice-Roy s'auisa de nous faire mettre tous prisonniers, avec quelques Anglois qui y estoient aussi, sous pretexte que nous estions là pour espier, & donner auis de tout; aussi que la saison estoit proche que les Holandois auoient coustume de venir mouiller l'ancre à la bare de Goa. Il en fit autant à tous les autres estrangers, sinon à ceux qui estoient venus és Indes dans les Nauires de Portugal. De sorte qu'il falut que les Peres Iesuites se remissent en peine pour nostre deliurance; & s'assemblerent quatre ou cinq d'entre eux, avec le Pere des Chrestiens, nommé le *Pere Gaspard Aleman*, vn Pere Anglois nommé *Thomas Estienne*, les Peres *Ian de Cenes* Lorrain de Verdun, *Nicolas Trigaut* Wallon de Douay; & le bon Pere *Estienne de la Croix* François, de Roüen, qui firent tant tous ensemble qu'ils nous firent sortir de prison, apres y auoir demeuré près de trois semaines. Et à la verité ces bons Peres nous eussent bien voulu tous en nos pais, pour la peine que nous leur donnions, car ils nous assistoient en tout comme leurs propres freres. Mais ce qui nous consola principalement, & qui

Diego de  
Mendoza.

Prison de  
l'Auteur.

Deliurance  
de l'Auteur



rendir tout le peuple de Goa triste & fasché, fut qu'au bout de trois mois que ce Vice-Roy eut esté receu, il arriua vn nouveau Vice-Roy de Portugal nommé *Dom Loys Lorenzo d'Establa*, qui trouua tout prest, ce que l'autre auoit bien eu de la peine à mettre en ordre, & ainsi en eut tout l'honneur & le profit, donnant les charges à qui bon luy sembloit. Il estoit party de Portugal extraordinairement, auant la flote des Caraques, & fut long temps à hyuerner à Mozambic où il attendoit le vent. L'Estat des Indes auoit enuoyé supplier le Roy d'Espagne de donner le titre de Vice-Roy à *Dom André Furtado*, ce qu'il eut volontiers octroyé, mais l'autre estoit party de Portugal auant que les nouuelles de Goa fussent arriuées en Espagne.

Arriuée de  
quatre Ca-  
raques.

Deux mois après la venuë de ce Vice-Roy, il arriua à Goa quatre grandes Caraques chacune du port de deux mil tonneaux ou enuiron; Le General ou Capitaine *Mayor* estoit *Dom Manuel de Menais*; & estoient partis de Lisbonne iusqu'au nombre de cinq, mais ils ne sçauoient ce qu'estoit deuenue l'autre, à cause des tourmentes dont ils auoient esté battus au Cap de bonne Esperance. En chaque Caraque s'estoit embarqué iusques à milie personnes, tant Soldats que Mariniers, Marchands & Gentils-hommes; & lors qu'ils arriuerent à Goa, il n'y en auoit pas troiscens en chacune, encore la moitié estoient malades à cause du grand calme & de la grande fatigue & necessité d'eaux douces qu'ils auoient endurées sur mer, pour auoir esté huit mois sans prendre terre. Ils apporterent vn Edict du Roy d'Espagne portant defenses au Vice-Roy de permettre qu'aucuns François, Hollandois ou Anglois demeurassent es Indes, avec commandement de les faire embarquer, si aucuns y estoient pour s'en aller, à peine de la vie, comme estans là seulement pour espier, & reconnoistre le pais.

Ce qui fut cause que nous suppliasmes ces bons Peres Iesuites d'impetrer du Vice-Roy licence de nous embarquer pour retourner en Europe, & nous donner de quoy viure, n'estans pas permis aux Portugais mesmes de s'embarquer sans permission. Ce que nous obtinsmes aisément, à cause que ce Vice-Roy auoit eu exprés commandement du Roy d'Espagne de ce faire. Mais il le falut auoir par écrit, & si



gné de sa main ; ce qui n'est pas aisé d'auoir, encore moins d'auoir de quoy viure ; Toutesfois les Capitaines de Goa me vouloient mener avec eux à la Chine & au Japon, & d'autres à Mozambic & Sofala ; mais ces bons Peres nous conseillerent de nous en retourner, & de quitter ces gens là, qui à la fin nous iouïroient vn mauuais tour : De sorte qu'ils nous menerent au Vice-Roy, trois François que nous estions, & il fut fort estonné de sçauoir qui nous estions, disant qu'il n'estoit iamais venu de Nauire François aux Indes Orientales ; toutesfois ayant sceu la façon que nous y estions venus, & le long temps que nous y auions demeuré, il promit de nous donner congé, & des viures pour le voyage lors qu'il seroit prest.

Cependant l'on racoustra les Caraques durant quatre mois, pendant lesquels l'on enuoya vne armée de Galiotes pour conduire dix Nauires qui furent enuoyées à *Cananor*, *Bacalor*, *Barcelor* & *Onor* en la coste des Malabares vers le Sud de Goa, afin d'enleuer du poivre pour la charge des Caraques.

Car le Roy de Cochin n'auoit pas voulu bailler le sien, si on n'y enuoyoit les Caraques mesmes le prendre. Et il faut obseruer qu'il n'y a que le Roy d'Espagne qui puisse auoir & acheter du poivre : car les Marchands n'en peuuent pas acheter, non pas seulement vne liure, & n'oseroient en apporter vn grain : & de toutes les autres marchandises des Indes les Marchands en peuuent trafiquer librement. C'est pourquoy le Roy retient en chacun de ces Nauires la place de cinq cens tonneaux de poivre, & le surplus c'est pour les marchandises des Marchands & Mariniers qui n'en payent aucun loüage, mais seulement à Lisbonne trente pour cent.

Ces dix Nauires estant de retour à Goa avec du poivre, les Caraques furent chargées & équipées pour leur retour, desquelles *Dom André Furtado de Mendouça*, qui estoit lors sorty de charge de Vice-Roy depuis trois mois, fut general & conducteur pour s'en retourner en Portugal.

Nous eufmes donc nostre congé du Vice-Roy, mais il ne nous donna pas des viures comme il auoit promis ; mais auoit seulement mis dans nostre passeport, commandement aux officiers du Nauire de nous laisser embarquer, nous, nos

Poivre au  
seul Roy  
d'Espagne.

Retour de  
l'Auteur &  
de ses com-  
pagnons.



hardes & matelotage, qui est le viure que chacun porte, & qu'on nous donnast vne regle & pension de biscuit & d'eau, comme on la donne aux Mariniers. Car, comme i'ay déjà dit, leur Roy donne toutes les commoditez en allant; mais en retournant il ne donne rien, sinon aux Officiers de marine, à sçauoir du biscuit pour tout le voyage, & non autre chose; & cela à dessein, de peur que si l'on fournissoit des viures au retour, comme on fait au parlement, la plus part s'en reuiendroient, qui sont contraincts de demeurer aux Indes.

Poisons des  
Indes.

Ainsi donc pendant que les Nauires se chargeoient, chacun preparoit son matelotage, mais il faut remarquer que quand vn Vice-Roy, Archeuesque ou autre grand Seigneur passe de Goa en Portugal, tous les pauvres Soldats & autres en sont bien aises; car ces grands là promettent de nourrir vn certain nombre d'hommes, comme de cent, plus ou moins. Or l'Archeuesque de Goa faisoit estat de s'embarquer en l'vne de ces Carques, mais il se r'auisa depuis, & demeura encore à Goa cette année là. Mais quand on sceut que *Dom Furtado*, s'en deuoit aller, chacun l'alla trouuer pour se faire coucher sur le roolle; car il auoit fait mettre des viures pour près de deux cens personnes avec ses domestiques. On tenoit que ce Seigneur estoit empoisonné, car il estoit malade de long-temps; & aux Indes on donne des poisons lents, & qui durent tant qu'ils veulent. Nous raschâmes de nous embarquer en son Nauires, mais il n'y eut pas moyen, à cause que nostre passe-port portoit le nom d'vn autre vaisseau; & ce fut nostre bon heur, encore que nous ayons enduré en ce voyage tout ce qui se peut dire de mal & de necessité. Il y eut quatre Anglois qui s'embarquerent avec luy avec toutes les peines du monde. Car nous estions repartis quatre à quatre, entre François, Anglois & Holandois. Mais ces pauvres Anglois furent bien estonnez qu'aussi tost qu'ils furent dans le vaisseau, on leur mit les fers aux pieds. Et mesmes tous les estrangers qui s'estoient embarquez dans les trois autres Carques qui s'en allerent deuant nous, estant arriuez à Lisbonne furent tous faits prisonniers, mais nous fusmes plus heureux parmy le mal que nous endurâmes. La Carque où s'embarqua *Dom André* estoit appelée *Nossa Senhora de Peigna de Francia*; c'est à dire Nostre-Dame de la



de la coste de France, dont il y a vne Eglise de mesme nom à Lisbonne. Elle fut la premiere chargée & équipée, & partit le vingt-sixième de Decembre mil six cent neuf. A son depart tout le monde de Goa pleuroit de regret, à cause qu'il y auoit trente ans qu'il estoit aux Indes, y estant allé fort ieune, ayant fait la guerre fort heureusement. Il estoit tellement aimé des gens d'Eglise, & du peuple, & mesme des Rois Indiens, que chacun disoit qu'il n'y auoit iamais eu de Vice-Roy, ny de Chef si grand Capitaine, si valeureux, de si bonne vie, & tant aimé, comme auoit esté ce Seigneur *Furcado*. Lors qu'il alla pour s'embarquer & faire voile, c'estoit la plus belle chose du monde à voir, car chacun l'alla conduire, & voir partir iusqu'à la bare, avec leurs *Manchoües* couuertes, & faites en forme de Galiotes, remplies de toutes sortes de Musiques, de rafraichissemens de fruits & de presens. Et bien qu'ils montraissent tous vne grande ioye & allegresse, ils ne laissoient pas toutefois d'estre tristes & dolents en leurs cœurs, de voir partir ce Seigneur.

Embarque-  
ment de  
Dom André  
regreté par  
tout ceux de  
Goa.

C'est pourquoy le Roy d'Espagne, desirieux de le voir, l'auoit enuoyé querir. En partant il promit aux habitans de Goa de retourner, apres auoir veu le Roy. Mais il n'acheua pas son voyage, parce qu'il mourut sur la mer près des Isles Açores, comme i'ay appris à mon retour estant en Espagne. Par ce que toutes les quatre Caraques ne partirent pas ensemble, & en vn mesme temps, estant plustost prestes les vnes que les autres; Il fut resolu que l'on sejourneroit à l'Isle de sainte Helene l'espace de vingt iours, & que les vingt iours passez, on laisseroit vne lettre en la Chappelle, pour donner auis du passage & du depart.

Mort de  
Dom Fur-  
cado.

L'autre Caraque appelée nostre Dame des Caïmes, partit le huitième de Ianuier mil six cent dix, en laquelle s'embarqua *Dom Manuel de Menaça* General des quatre Caraques lors qu'elles partirent de Portugal. Mais quand elles s'en retournent, & que le Vice-Roy reuint en Portugal, il est General de la flotte.

La troisième Caraque appelée Nostre Dame de *Piedade*, partit le quinzième dudit mois, en laquelle *Dom Pedro de Contigno* qui sortoit de son gouuernement d'Ormus, entra pour Capitaine, & aussi l'Ambassadeur de Perse y estoit embar-



qué, & venoit de la part de son maistre trouuer le Roy d'Espagne, pour l'inciter de faire la guerre au Turc, & portoit de grands presents. Pour la quatrième Caraque qui est celle où l'on nous fit embarquer, j'en parleray au chapitre suivant.

## CHAPITRE XXII.

*Partement de Goa, façon des embarquemens, portion des Nauires, traitement de l'Auteur, vermine des Indes.*

Embarquement de l'Auteur.

**L**A quatrième Caraque d'embarquement estoit nommée *La Nau de Nuestra Señora de Iesus*, c'est à dire, *Nostre-Dame de Iesus*, où nous fûmes mis par le commandement du Vice-Roy le trentième de l'annier; Nous estions trois François, & vn Holandois, qui toutefois fut si tourmenté de maladie, qu'il fut contraint de descendre en terre, & demeura à Goa; Il y eut aussi vn Flamand qui passa pour gourmette, & en eut les gages. Le Capitaine de cette Caraque s'appelloit *Antonio Baroso*. Nostre embarquement se fit la nuit à cause de la marée; Ce qui est fort dangereux pour les voleurs qui courent lors en attendant ces pauvres gens qui se vont embarquer avec leurs hardes & marchandises pour les voler & destrouffer, voire bien souvent mesme les estropier, & tuer. Nous fûmes quatre iours sur le Nauires auant que faire voile, qui ne fut que le troisième de Février.

Nauires de grandeur merueilleuse.

Au reste, c'est chose admirable de ces embarquemens dans ces Nauires qui semblent des Chasteaux, pour le grand peuple qui s'y trouue, & la quantité de marchandises que l'on y mer. Le nostre estoit si chargé de marchandises sur le tillac qu'elles venoient quasi à la hauteur du mymast. Et par le dehors sur le porte hobant, qui sont les rebords de costé & d'autre, on ne voyoit que marchandises, viures & renches qui sont les petites cabanes où les Mariniers & autres se mettent, & les couurent de peaux routes fresches de bœufs & de vaches: Bref, tout estoit si empesché, qu'à peine y pouuoit on marcher. Le second iour de nostre embarquement, estans encore à l'ancre, & les Officiers du vaisseau en terre, il y eut vn nommé *Manuel Fernando*, (qui est celuy qui



eut vn coup d'espée à Goa, & pensa estre tué allant voir la maistresse d'un Soldat, comme j'ay dit ailleurs ) qui pendant qu'on trauailloit apres le Nauire me vint donner vn soufler, disant que si nous ne voulions trauailler, il nous ietteroit dans la mer, & que nous estions des *Luteranos* Holandois. A la verité il auoit esté mal traité par les Holandois, comme j'ay appris, & depuis durant le voyage il me fut fort doux & fort ciuil : Je croy que ce fut quand il sceut que nous estions François, encore qu'ils nous haïssent autant ou plus que quelque autre nation que ce soit. I'enduray cependant cela le plus doucement qu'il me fut possible, craignant pis, ou d'estre remis en terre.

Quand nostre Capitaine fut embarqué, il vint plus de trente Galiotes ou Manchouës tout à l'entour de nostre vaisseau, avec des Musiques de toutes sortes d'instruments : & des Galiotes d'Armades faisoient des salues d'arquebuses, avec les volées de Canon, chacun disant adieu à ses amis. En mesme temps que nous nous mettions à la voile, partoît aussi l'armée qui alloit à la conquête de Coësme entre Sofala & Mozambic. Et comme l'on sort de la bare de Goa, à douze lieuës vers le Nort, on voit des Isles toutes seches, & comme bruslées, les Portugais les appellent *Ilhas quimadas*, qui sont de fort dangereux rochers. C'est la premiere terre que les Nauires venans de Lisbonne à Goa découvrent. On laissa vne des quatre Carques qui estoient venues, à cause qu'estant arriuée trop tard, on n'eut pas le temps de la racoustrer, & au lieu de celle-là, on en prit vne autre qui estoit demeurée de l'année precedente, aussi qu'il ne se fut pas trouué du poiure pour la charger. Car mesmes les autres n'auoient pas leur charge suffisante. C'est la perte des Officiers de Nauire quand ils arriuent trop tard, car il faut qu'ils demeurent là vn an à rien faire que despeser : mais aussi ils sont les premiers prests pour l'autre année d'apres. Dans nostre Vaisseau nous estions environ huit cent personnes en tout, y compris les Esclaves, & environ soixante femmes Portugaises & Indiennes; Il y auoit deux Cordeliers aussi embarquez avec nous, sans auoir congé de l'Archeuesque, ny de leur Superieur, & s'estoient embarquez secretement, & auoient de l'argent pour payer leur pension,



& croy mesme qu'ils l'auoient payée dès Goa au maistre Pilote, qui estoit de moitié de leur matelotage ou victuailles. Il couste pour vn homme seul trois cent *pardos*, & les faut auancer dès Goa. Ces deux Cordeliers furent depuis mis prisonniers au Bresil, lors que nous y fusmes arriuez, & furent enuoyez en Portugal. Il va aux Indes qui veut, mais il n'en est pas ainsi du retour, principalement pour les Iesuites & autres Religieux, s'il n'y a cause legitime.

Portion des  
Nauires.

Traitement  
des François

Quand nous fusmes donc embarquez, nous nous trouuâmes fort estonnez de la coustume dont ils vsent en leurs Nauires de Goa à Lisbonne, qui est de ne donner aux gens du vaisseau qu'une petite portion de pain & d'eau, comme j'ay déjà dit, & nous croyons auoir vn ordinaire comme dans nos Nauires : ce qui nous empescha de faire nos prouisions comme nous eussions pû faire aisément ; aussi qu'ils auoient promis de nous nourrir, de sorte que nous nous embarquâmes depourueus de tous viures, que pour quatre ou cinq iours seulement. Comme nous fusmes à la voile, le iour d'apres nous nous presentâmes au Capitaine & à l'Escriuain, & leur monstrasmes nostre passeport, que nous auions déjà dès l'entrée au vaisseau, fait voir aux Gardes du Nauire, qui sont deux hommes mis par le Roy pour prendre garde à tout ce qui y entre & sort, tant d'hommes que de marchandises. Le Capitaine fut estonné de sçauoir que nous estions dans son Nauire : car l'on peut estre là cinq & six mois sans sçauoir rien les vns des autres, tant les Nauires sont grands, & tant y a de monde dedans ; & quand il eut entendu de nous que nous n'auions aucunes prouisions de viures, il nous dit que nous estions fort mal auisez d'y auoir donné si mauuais ordre, & en sceut fort mauuais gré au Vice Roy, & au *Vindor de Fazienda*, comme estant la coustume, que quand ils s'embarquoit quelqu'un par le commandement du Roy, on le nourrissoit aux despens du Roy, & que c'estoient des voleurs, qui ne manqueroient pas nonobstant cela, à le mettre sur les comptes du Roy aussi bien que s'ils nous en eussent donné ; & que pour le pain & l'eau qu'on nous donneroit ce seroit d'autant amoindrir la portion des Mariniers. Cela leur fit toutefois vne telle compassion de nous, que tout le long du voyage ils nous furent fort doux & courtois, avec



defense à tous de nous dire ou faire chose qui nous despleût ; ce qui fut bien obserué : mais pour le manger nous endurâmes tout ce qui se peut. Et encore pour si peu de biscuit & d'eau qu'il nous falloit, le mal-heur fut, que le Nauire estoit si embarrassé, qu'il estoit impossible d'en auoir de plus de quinze iours de l'endroit où il estoit : De sorte qu'ils furent contraincts d'en emprunter de quelques-vns pour nostre portion d'un mois, qui estoit enuiron trente liures de biscuit, & un baril d'eau à chacun contenant quelque vingt-quatre pintes : mais le pis estoit, que n'ayans pas un lieu fermé à le mettre, on nous en déroboit la nuit. quelque defense qu'il y eut de cela sous punition corporelle, & mesme quand il pleuuoit, nous n'auions pas moyen de le mettre à couuert.

Il y auoit encore vne grande incommodité generale en tout le Nauire, d'une sorte d'animaux semblables à des hantons, qu'ils nomment *brato*, qui y sont en telle quantité, que cela tourmente & incommode grandement tous ceux qui viennent des Indes, & non pas ceux qui y vont : Car cette vermine vient des Indes, & quand on la tuë entre les mains, cela iette la plus grande puanteur du monde ; Nostre vaisseau en estoit tout plein, & cela perce tous les cofres, pipes, & autres vaisseaux de bois, ce qui est cause bien souuent que le vin & l'eau se respand, & se perd. Cela mange aussi le biscuit, & en fait grand degast. Pour le biscuit dont on se sert, & qui se fait à Goa, il est aussi blanc que nostre pain de chapitre ; Aussi pour le faire ils prennent du pain le plus blanc, qu'ils coupent en quatre morceaux tout plats, puis les remettent cuire au four par deux fois ; Ce biscuit est de tres-bon goust. Nous auions de l'eau, quand il y en auoit, autant que les Mariniers & Officiers du Nauire, & du biscuit de mesme, sinon qu'au bout de trois mois la pitance vient à faillir, & quelquefois le voyage dure huit & neuf mois, plus ou moins. Tout cela nous fit endurer beaucoup d'incommoditez en ce voyage depuis Goa iusques à la baye de tous les Saints, où nous fûmes six mois ou enuiron. Quelquefois, mais rarement, quelque honneste homme nous conuioit d'aller manger avec luy, ou nous enuoyoit quelque chose. Mais ce qui est le plus rare c'est le boire, que l'on nous donnoit peu souuent, à sçauoir un peu d'eau de vie, ou de

Vermine  
des Indes.

Biscuit.



vin de passe. Quant aux viures, le mal est qu'ils sont tous salez, pour les mieux conseruer, ce qui altere dauantage: De sorte que le plus souuent ie n'osois manger pour le peu d'eau que i'auois par iour, & les grandes chaleurs & calmes qu'il faisoit. Mais ce qui caufoit encore l'eau plus rare, c'est que le principal viure est en ris, qu'il faut cuire avec de l'eau, ce qui en emporte beaucoup. Pour le reste nous estions assez bien, & on nous portoit assez de respect; car si quelque impudent nous eust dit ou fait quelque chose mal à propos, iustice en eust esté faite sur le champ.

Comme donc nous fusmes en mer, le Capitaine prit le nom de tous ceux qui estoient dans le Nauire. Et puis il ordonna des Capitaines de garde, tant de iour que de nuit. Et le iour principalement, pour prendre garde qu'aucun ne portast du feu par le Nauire, ce qui est estroitement defendu, de peur d'inconuenient: car au reste la iustice y est si étroitement obseruée par le Capitaine, qu'il peut sans appel, faire donner l'estrapade, & en cause ciuile condamner en cent écus définitiuement.

### CHAPITRE XXIII.

*Retour de l'Auteur, decouuerte de l'Isle Diego Rodrique, Tourmente horrible, Pitoyables accidens, Terre de Natal, Cap de bonne Esperance, Tempestes & calmes.*

**N**Euf ou dix iours apres que nous fusmes partis, nous apperceusmes trois Nauires de voile qui venoient de deuers l'Arabie, & alloient vers les Maldives, car nous estions lors à la hauteur de la teste de ces Isles, qui est environ huit degrez deçà la ligne vers le Nort. Les Portugais à la veüe de ces vaisseaux prirent l'espouuante, croyant que ce fust des Holandois, ce qui nous donnoit grande apprehension à nous mesmes, d'estre parmy ces gens là, dont les vns disoient que si c'estoient Holandois, il nous falloit ietter en la mer; d'autres avec plus de pitié, que nous n'en estions pas cause. Ceux qui auoient esté mal traittez par les Holandois, & auoient passé par leurs mains, comme la plupart auoient fait, estoient d'autant plus animez contre nous, & à



peine se pouuoient ils appaiser : Enfin nous ne sceusmes point qui estoient ces Nauires, sinon que ie iugeay qu'ils estoient des Maldiuës, & venoient d'Arabie, ou bien c'estoient des Arabes qui alloient à la Sonde, Sumatra & Iaua; dequoy les Portugais furent bien aises, & nous aussi.

Le quinzième Mars mil six cent dix, nous vismes l'Isle de *Diego Rodrique*, qui est à la hauteur de vingt degrez de la ligne Equinoctiale du costé du Pole Antartique, & enuiron de quaranteliuës esloignée de l'Isle de saint Laurens du costé de l'Est. Nous la découurîmes au point du iour, elle est inhabitée.

Isle de Diego  
Rodrique.

A la venü de cette Isle nous eûmes vne fort grande & aspre tourmente, telle qu'à peine pouuions nous porter nos basses voiles, & le vent fort contraire, qui nous iettoit à toute force vers l'Isle, & de telle sorte que nous ne la pouuions presque doubler. Ce qui nous donna grande apprehension de perir là, comme il y auoit apparence, veu la mer si grosse & orageuse, & le vent si impetueux & contraire, & si proches d'une Isle inconnüe où le vent nous pouffoit. La plus part des hobans, tant du grand mast que de celuy de deuant ou de mizaine, commençoient à se rompre; ce qui nous mettoit en grande peine, à cause que ces hobans sont les filiens & cordages qui tiennent & soustiennent le mast debout, & sans cela il ne pourroit demeurer vne heure debout & ferme.

Tourmente  
violente.

La tourmente passée, qui dura l'espace de cinq iours furieusement, nostre Nauire estoit fort ouuert: Et craignans qu'en passant la terre de Natal, & le Cap de bonne Esperance, il suruint d'autres tourmentes, comme il a accoustumé de faire ordinairement en ces lieux-là, le maistre du Nauire fit descendre tous les Canons en bas, ensemble le bateau, & lier le Nauire avec des cables par trois endroits. à sçauoir par la poupe, le milieu, & la prouë. Ces cables prennent le Nauire tout autour par dehors sous la Quille, & se viennent ioindre par dessus deux ou trois tours qui sont bien liez & serrez avec les capestans: de sorte que cela tient & referme le vaisseau. Car ce sont cables dequoy l'on amarre les ancres, qui est ce qui tient le Nauire à l'ancre. Quelques iours apres cette tourmente, il y eut vne Dame Metice d'Inde,



Accidens  
diuers.

femme d'un Seigneur Portugais, assez belle, & âgée d'environ trente ans, à qui le mal d'enfant prit, & mourut avec son enfant, & n'eurent autre sepulture que la mer. Ensuite de cela ie vis vn autre piteux spectacle d'un des gourmettes qui sont d'ordinaire en haut dans la hune du grand mast, lors qu'il faisoit vn grand calme, & que le vaisseau baïssoit d'un costé & d'autre, de telle sorte qu'il sembloit qu'il s'allast tourner sans dessus dessous, tant les loüesmes & vagues estoient grosses, encore mesme qu'il ne fist aucun vent; car ce pauvre garçon se laissa tomber sans y penser du haut en bas sur le tillac, où il se brisa tout, & en mourut à l'instant.

Terre de  
Natal.

Enfin passans la terre de Natal, nous n'eusmes aucune tourmente fors au Cap de bonne Esperance, que nous descourismes le huitième d'Avril mil six cent dix.

Cap de bon  
ne Esperan-  
ce.

Comme nous estions vers ce Cap, il faisoit le plus grand froid du monde, avec force neiges, glaces & brouillards espais, qui nous donnerent vne fatigue insupportable, d'autant qu'ayans demeuré si longt temps aux Indes, nous ne sçauions quasi plus ce que c'estoit que de froid; & avec cela nous n'auions que des habits de toile de coron ou de soye fort legers, sans rien autre chose qui nous pût garantir du froid, ou de la pluye, & des vagues qui si continuellement & en telle abondance, nous venoient battre le dos, que plusieurs fois ie m'en suis veu aussi mouillé que si ie fusse sorti du profond de la mer; & nous falloit secher avec toute cette froideur sur le dos. Car ie n'auois aucune place pour me mettre à couuert. Mais d'ailleurs nous nous eschauffions assez à tirer à la pompe, & à jeter l'eau hors du Navire, & faire autres seruices. Nous estions aussi fort peu alterez à cause du grand froid, & de l'eau qui en beuant geloit quasi la bouche & les dents, ce qui nous fit durer nostre eau davantage: mais il me seroit impossible de raconter toutes les incommoditez & les miseres que nous eusmes au passage de ce Cap. Entr'autres vn iour estans déjà proches d'iceluy, nous eusmes vne tourmente fort rude & fascheuse, qui nous rompit nostre grand' verge par la moitié, ce qui nous donna beaucoup de peine & de trauail, d'autant que les Portugais ne sont fournis de graimans, materiaux, & de bonnes maneuures & filiens, c'est à dire cordages & autres vstensiles,

comme



comme les François & Holandois, de sorte que quand il leur arriue quelque accident en leurs Nauires, ils y sont bien empeschez.

Durant cette tourmente il suruint encore vne grande dispute & querelle; car ayant esté resolu de jeter tous les cofres, hardes & marchandises qui estoient au dessus, pour alléger le vaisseau, & nous garantir du peril, l'on commença par les plus proches & les premieres qui se trouuerent en main, ce qui excita vne telle rumeur & mutinerie les vns contre les autres, qu'ils en vinrent aux mains, & aux coups d'espée; si bien que le Capitaine fut contraint d'en faire prendre plusieurs, & leur mettre les fers aux pieds. Cette tourmente dura près de deux mois entiers, que nous fusmes à doubler le Cap, avec beaucoup de mal-heurs & inconueniens qui nous arriuerent. Dés l'heure que nous le vismes, si le bon vent nous eust encore continué six heures seulement, nous l'eussions heureusement doublé; mais en estans si proches, le mal-heur voulut que nous en fusmes reculez bien loin: Car nous demeurâmes iusques au dernier de May ensuiuant, sans pouuoir passer à cause de ces grandes tourmentes, & des vents contraires que nous y rencontraâmes pendant ce temps là. La cause de cet inconuenient fut, que nous partîmes trop tard de Goa, où l'on a accoustumé de partir tousiours à la fin de Decembre, ou au commencement de Ianvier. Certainement nous fusmes en grand peril, à cause de la furie des tourmentes qui n'auoient iamais esté veuës si grandes, & de si longue durée, comme disoit l'un de nos Pilotes, lequel auoit fait plusieurs fois le voyage. Nostre grande verge se rompit par la moitié par deux fois, & nos voiles se rompirent aussi par plus de trente fois, il se noya trois Mariniers, & deux Esclaues qui tomberent en la mer. Le Nauire fut tellement battu de la mer, & s'ouurit de telle sorte, qu'au reste du voyage l'on ne laissa iour ny nuit les deux pompes. Et encore à peine pouuoit on vider l'eau qui y entroit en telle abondance, que l'on ne pouuoit suffire à l'épuiser, quoy que tout le monde y trauaillast iusques au Capitaine. En cette extremité, qui estoit sans remede, le Capitaine avec les Gentils-hommes & les Marchands prirent conseil & resolution de retourner aux Indes, voyans



que nous ne pouvions passer : joint aussi qu'il est defendu par le Roy d'Espagne de demeurer en cet endroit pour essayer à doubler le Cap que iusques au vingtième du mois de May. Mais les maistres Pilotes, Mariniers & autres du Navire ne furent pas de cet avis, disans que nostre Navire n'estoit pas assez bon pour retourner, & repasser par cette terre de Natal, où il y a continuellement des tourmentes, & sur ce dernier avis, nous fusmes resolus d'attendre, & de battre la mer en attendant la grace de Dieu. Aussi qu'il est impossible aux Navires Portugais pour leur grandeur, de pouvoir aborder & prendre port au Cap de bonne Esperance, encore que les François & Holandois le puissent faire, nauigeants avec de plus petits Vaisseaux.

Enseada.

Il nous arriva vn autre bien grand inconuenient. Car estans assez près de terre, vn calme nous prit, de sorte que les voiles ne seruoient de rien, & ne pouvoient aider à nous retirer en arriere à la mer. Tellement que la mer nous portoit à terre, & nous mit au dedans d'une grande baye, que les Portugais appellent *Enseada*, qui veut dire vne anse, & nous estions déjà si près de terre là dedans, que nous ne pensions pas en pouvoir sortir, ny doubler les deux pointes de terre; de sorte que nous n'avions plus d'esperance qu'à la misericorde de Dieu, & à la mercy de ceux de la terre. Chacun se preparoit déjà à prendre ses armes, & autres choses en intention de rascher à gagner la terre, en cas de bris du vaisseau, que les Barbares, habitans du lieu, attendoient sur la coste en bonne deuotion; & ie croy que toute la composition que nous en pouvions avoir, eust esté d'estre mangés par eux, comme ils s'attendoient bien, à voir leur contenance. Il y en avoit vn si grand nombre sur la greue que rien plus. Mais sur cela, il pleust à la bonté diuine de nous garantir de ce danger par le moyen d'un petit vent de terre qui se leva, & qui nous ietta hors de cette baye, & nous sauua ainsi, nous & nostre Navire.

Cap de bonne  
Espérance  
& ses signes.

L'abord de ce Cape est tres-dangereux, & perilleux pour les vents, qui ordinairement y combattent les Vaisseaux. Il s'y voit de grandes & hautes montagnes toutes de pierre vive, avec de grandes pointes & precipices, la hauteur desquelles semble toucher les nuës.



Le premier signal de ce Cap quand on vient des Indes, est que l'on apperçoit à trente ou quarante lieuës loin de terre à la mer, le plus grand nombre de loups marins qu'il est possible, qui marchent par bandes. L'on voit aussi force grands oiseaux blancs comme cignes, ayans le bout de la queue & des ailles noir, & pour ce les Portugais les appellent *Manguas de vellado*, c'est à dire, *manches de velours*. Ces loups & ces oiseaux sont comme des sentinelles que Dieu a voulu poser là, comme aussi les Trombas ou loncs dont j'ay parlé ailleurs. Cela console grandement les pauvres navigateurs, car ces animaux là ne manquent jamais de venir saluer les Nauires. Et quand on les apperçoit, on prend aussi tost la sonde pour sonder sans cesse, tant que l'on soit à la vue dudit Cap : Et quand les mariniers Portugais s'en sentent proches, ils courent incontinent apprestre leurs lignes pour la pèche. Car il est impossible de voir plus de poisson qu'il y en a en cette mer, de toutes sortes, & d'excellents ; entre autres, d'une sorte qu'ils nomment *Cavallo*, ils jettent leurs lignes quelquefois iusques à quatre vingt & cent brasses de profondeur pour prendre ce poisson ; & on en prit lors quelques-uns que quatre hommes à peine pouuoient porter. Ce Cap de bonne Esperance est appelé le lyon de la mer, à cause qu'elle y est tres-furieuse.

Ce Cap, au moins celuy des Aiguilles qui s'avance davantage, est à trente cinq degrez de la ligne Equinoctiale du costé du Pole Antarctique, & l'autre pointe proprement nommée le Cap de bonne Esperance à trente quatre & demy. Le peuple qui habite cette coste, & iusques à Mozambic, est fort brutal & grossier, lourd au possible, & sans aucun esprit, noir & difforme, sans cheveux ny aucun poil en teste, les yeux tousiours chassieux.

Ils courent leurs parties honteuses de peaux de bestes avec tout le poil. Puis se courent le dos d'une grand peau toute entiere, qu'ils attachent pardeuant au coler, les queues des bestes y sont pendantes, de sorte qu'on diroit de loin qu'ils auroient des queues. Les femmes ont les mamelles fort longues, & se vestent de mesme. Ils mangent la chair humaine, & des bestes toutes cruës, tripes & boyaux sans les laver, comme feroient des chiens.

Oiseaux vers  
le CapCap des Ai-  
guilles.

Peuple



Les hommes n'ont pour toutes armes que certains dards aigus à vne pointe de fer au bout. Au restes, ils vivent sans loy & sans religion, comme des bestes.

Enfin, apres auoir bien enduré de la fatigue parmy tant de tourmentes, il pleut à Dieu nous enuoyer vn si bon vent, que le dernier iour de May mil six cent dix, nous doublâmes heureusement ce Cap, & le lendemain quand nous reconnusmes que nous l'auions passé, nous entraâmes en esperance d'aller en Portugal, & non pas de retourner aux Indes. Car ceux qui reuiennent n'ont iamais cette esperance qu'ils n'ayent passé le Cap, & croient tousiours auant cela estre sur le poinct de rebrousser chemin; & de mesme ceux qui viennent de Portugal aux Indes. Ce iour là donc fut en signe de réjouissance chanté vne Messe seche, avec le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu. Et le Dimanche suiuant on representa vne tres belle Comedie qu'ils auoient preparée & apprise durant le voyage depuis Goa iusques à ce Cap, pour la iotier lors que nous l'aurions passé.

Aussi estoit-ce vne chose quasi impossible & inespérée, parce qu'il ne passe iamais des Nauires si tard en cette saison par le Cap pour reuenir par deçà: & si ce bon vent ne fust venu, nous fussions morts là sans aucune esperance de salut, parce qu'il estoit desormais impossible de retourner aux Indes, nostre Nauire estant ouuert, & estant necessaire de passer la terre de Natal. Trois iours apres, qui fut enuiron le cinquieme de Iuin, le Conseil fut assemblé pour sçauoir si l'on denoit aller droit en Portugal, s'il y auoit des prouisions d'eauës douces assez pour l'entreprendre, & si le Nauire estoit suffisant. Enfin apres plusieurs auis il fut resolu d'aller prendre terre en l'Isle sainte Helene pour se rafraischir, & racommoder le Nauire: Ioint que cette Isle estoit la plus proche terre, & le vent en poupe pour y aller, combien qu'elle fust éloignée de ce Cap de six cens lieuës. Aussi que c'estoit sur le chemin.

Cette resolution prise, & craignans de trouuer des Hollandois en cette Isle, l'on remonta tous les canons qui auoient esté mis en bas, & on arma le Nauire. Il y auoit en tout quarante pieces de gros canons de fonte verte.



## CHAPITRE XXIV.

*Iſle de ſainte Helene, ſa deſcription, & ce qui nous y arriva.*

**L**E vingt-cinquième du meſme mois de Iuin, nous arrivâmes en l'Iſle de ſainte Helene, où nous ne trouvaſmes aucuns Navires, mais ſeulement des Lettres dans la Chapelle, des trois autres Caraques qui avoient paſſé enſemble. Nous trouvaſmes des Lettres laiſſées de la part d'une Caravelle enuoyée par le Roy d'Eſpagne pour ſçavoir de nos nouvelles: Et n'ayans plus d'eſperance que nous y deuiſſions venir, elle ſ'en eſtoit retournée.

Eſtant deſcendu en terre, ie fus fort eſtonné de voir la Chapelle en l'eſtat qu'elle eſtoit, à cauſe que lors que i'y auois paſſé pour alleraux Indes, comme i'ay dit cy-deſſus, cette Chapelle eſtoit fort bien ornée d'un bel Autel, & de belles images & tableaux, & par dehors au deuant il y auoit vne belle & haute Croix de pierre de taille, blanche comme marbre, & bien façonnée, que les Portugais y auoient apportée de Portugal, mais lors de mon retour tout auoit eſté rompu par les Holandois, qui y paſſent ordinairement, à cauſe que les Portugais oſtoient tous les tableaux, images, billets & eſcritaux que leſdits Holandois y auoient laiſſé, de ſorte qu'ils laiſſerent un billet qui diſoit aux Portugais, laiſſez nos images & tableaux, & nous laiſſerons les vôtres; mais ils n'en firent rien, & ainſi en dépit des uns des autres, tout a eſté rompu & gaſté, & meſme la plus grande partie des arbres n'y a pas eſté épargnée.

Nous fiſmes refaire nouvellement l'Autel, & mettre des paremens, puis ayans pris des eauës & rafraiſchiſſemens, & racommodé noſtre Navire, au mieux qu'il nous fut poſſible, apres y auoir ſejourné neuf iours, nous nous rembarquaſmes pour leuer les ancrs, & faire voile.

Mais auant que de ſortir de ſainte Helene, ie diray ce que i'ay pû apprendre plus particulièrement de cette Iſle à mon retour; Car à noſtre premier paſſage, nous n'eûmes pas tant de loifir ny de curioſité de la reconnoiſtre ſi bien.

Cette Iſle eſt, comme i'ay déjà dit, à quelque ſix cens

*Iſle de S<sup>te</sup>  
Helene.*



lieux du Cap de bonne Esperance, au deça vers l'Occident; au delà de l'Equinoctial, environ seize degrez. Elle est assez difficile à trouver en venant aux Indes; & plusieurs l'ont cherchée en vain; Car ceux qui vont vers l'Orient ne prennent pas cette route; mais au retour seulement; De sorte que ce fut vn bien grand hazard quand à nostre premier passage nous la rencontrâmes, & les Portugais & les Hollandois s'en estoient fort. Aussi fut cette rencontre contre l'opinion & pensée de nostre Pilote; Car estans quasi tout contre, nostre General luy demanda s'il y auoit point autrefois passé, & ayant répondu qu'ouy, il luy demanda à quelle rade l'on deuoit aller mouiller l'ancre; mais l'autre ne scachant où il en estoit, il se trouua vn garçon Hollandois, son valet, qui en sceut rendre meilleure raison, pour y auoir esté aussi. Cela mit alors nostre General en grande défiance de ce Pilote, comme ayant esté trompé par luy, ainsi que la verité ne se découurit que trop depuis. Et cependant il auoit tous les mois cent écus de gages, bouche à cour à la table du Capitaine, & sa portion tous les iours d'une quarte de vin & du pain, avec son valet qui tiroit paye de Marinier, & estoit nourry, outre ce qu'il auoit déjà cousté à nourrir depuis six ou sept mois, luy & sa femme à saint Malo. Ce qui monstre comme l'on doit bien sçauoir quels Pilotes on prend pour vn important voyage.

Mais reuenans à cette Isle, la rade en est fort bonne, & l'on peut approcher les Vaisseaux tout contre terre, mesme les Caragues. Elle contient cinq ou six lieux de circuit. L'air y est fort bon & sain, les eaux fort salubres, & il descend des montagnes plusieurs gros ruisseaux qui tombent dans la mer; Sur le haut de la montagne il y a force arbres d'Ebene, & de bois de Rose. On y voit plusieurs sortes d'animaux, comme Chevres, Sangliers, Perdrix blanches & rouges, Ramiers, Poules-d'Inde, Faisans & autres. Pour les fruits, ce sont Citrons, Oranges, & Figues en grande quantité. Tout à l'entour de l'Isle on pèche quantité de poisson, entr'autres d'une sorte que les Portugais appellent *Queualo*, qui est de la forme de nos bremes; on le sale & on le met secher pour s'en seruir sur mer. Il y a aussi force anguilles de mer, & de plusieurs sortes.



Quand les Portugais approchent de cette Isle, ils preparent leurs lignes pour faire vne pesche generale, & pendant que l'un va pescher, l'autre va à la chasse aux montagnes, & ainsi ils ne manquent point de chair & de poisson. Pour la chair elle ne se peut pas conseruer long-temps dans le sel; mais il la faut manger promptement, ou bien la garder des mouches, autrement elle est tout aussi-tost couuerte de vers. De sorte que nous qui ne sçauions pas cela, laissant là des pieces de chair pour les reprendre au bout d'une heure ou deux, nous les trouuions apres toutes pleines de vers. Quant au poisson, il se garde bien dans le sel.

Toute l'Isle est entourée de grands rochers où la mer bat sans cesse furieusement, & principalement lors qu'elle monte; & on trouue des concaitez où l'eau ainsi poussée, rejallit par fois en haut; & quelquefois demeure long-temps à rejallir, ce qui fait que s'arrestant là, & le Soleil y batant continuellement, il en forme du sel fort blanc & bon; Il ne s'y en fait pas grande quantité, mais encore c'est assez pour s'en passer.

Cette isle est si petite que rien plus, mais elle est de tres-grande commodité, pour le voyage des Indes Orientales, qu'il seroit fort difficile, mesme quasi impossible, de faire sans cette rencontre. Et ie croy qu'à cette fin Dieu l'a voulu poser en cet endroit, qui est presque à my-chemin, & au milieu du grand Ocean; pour donner connoissance de la foy à tous ces peuples Indiens, & apprendre les choses admirables que l'on voit en ces païs si éloignez. Et pour cela la prouidence luy a donné la meilleure temperature d'air, de terre, & d'eau qu'il est possible; Car ie croy qu'il ne s'en pourroit trouuer vne telle au reste du monde pour sa grandeur. Avant que les Portugais eussent esté aux Indes, il n'y auoit en cette Isle aucun bestail, ny fruits, mais seulement quelques eaux douces, & les arbres que la terre produit naturellement.

Commodité  
de cette Isle,

L'Isle est fort seche d'elle-mesme, mais il y pleut souuent. Les montagnes sont fort hautes, & tres-difficiles à monter, & si ce n'estoit les Chevres & les Porcs qui y sont en grand nombre, qui batent & frayent les chemins, il seroit impossible d'y pouuoir monter, & moins encore en descendre. l'y



ay veu souvent des hommes si fort engagez, qu'ils crioient misericorde, & s'ils n'eussent esté secourus, ils n'en eussent pû jamais sortir. Il fait vne chaleur excessiue dans les vallons & sur le sommet des montagnes vn froid merueilleux, à cause des vents froids. Nous estions contrainsts de nous mettre à l'abry du vent, & de faire du feu, encore qu'alors nous eussions presque le Soleil à plomb sur la teste. Le plus souvent il faut monter & grimper à quatre pattes, & descendre sur le cul & le dos, en glissant, & sans cette difficulté il n'y demeureroit aucun bestail, car tous les Nauires en passant en prendroient tant qu'il leur plairoit; & maintenant mesme que les Holandois y vont ordinairement, ils la deserteroient toute; de sorte qu'aujourd'huy on n'y trouue plus des fruits que par hazard, & la plus part des arbres sont rompus ou coupez; Car les Vaisseaux passans emportent les fruits, encore qu'ils ne soient qu'en fleur, & disent qu'ils aiment mieux les prendre que de les laisser aux Holandois & aux Anglois, & eux aux Portugais. Ainsi ce pais est entierement changé depuis que d'autres que les Portugais y ont esté. C'estoit vne chose belle, & admirable à voir à nostre arriuée là l'an mil six cens vn, au prix de ce que i'y retrouvay, lors à mon retour l'an mil six cens dix, à cause de la ruine, tant de la Chapelle & de la Croix, que des arbres & petites maisons; de sorte que maintenant il ne faut plus faire estac des fruits; & i'ay veu qu'il y auoit tant de moustarde que rien plus, & maintenant presque point. Les Portugais ont accoustumé d'y laisser leurs malades, & à present les Holandois font le mesme. On laisse des provisions aux malades, comme du biscuit & autres commoditez de Nauires, car pour la chair & le poisson, ils n'en manquent point là. Les animaux sont tous faits à cela, que quand ils voyent aborder les Vaisseaux, ils s'en vont tous sur les montagnes, & quand ils les sentent partis, ils reuiennent dans les vallons, & entr'autres en celuy de la Chapelle qui est le plus beau, & spacieux, à cause que l'on y seme tousiours quelque chose; & ils viennent pour le manger; Ceux qui sont demeurez là prennent ces bestes, avec telle inuention; C'est qu'il y a des iardins clos de murailles, dont on laisse la porte ouuerte, & quand ces animaux y sont entrez, vn homme caché, de loin tire

Inuention  
pour prendre  
les animaux.



tire vne corde attachée à la porte, & les enferme là dedans, & ainsi en prennent tant qu'ils veulent, & laissent aller le reste. Ces malades demeurent là tant que d'autres Vaisseaux repassent pour les prendre, car infailliblement ils y recourent la santé, tant l'air y est bon, & on ne void point qu'il y en meure aucun, à ce que i'ay pû entendre. Mais on n'oseroit y en laisser d'autres qui ne fussent malades, le Roy d'Espagne l'ayant deffendu expressement, de peur qu'ils ne se rendissent maistres & propriétaires de l'Isle; Ce qui incommoderoit fort les pauvres nauigans fatiguez de la Marine, qui ne trouueroient rien pour se rafraischir & remettre, ou l'on leur vendroit bien cher, & ainsi ils seroient contraints d'y laisser vne partie des profits de leur voyage. I'ay oûi dire aux Portugais, qu'une fois vn Hermite y auoit fait sa demeure quelques années, mais le Roy d'Espagne commanda qu'il fust ramené en Portugal, à cause qu'il faisoit vn grand trafic de peaux de Chevres, dont il tuoit si grand nombre, qu'il en eult deserté l'Isle avec le temps. Ils disent aussi qu'une fois deux hommes & deux femmes tous Esclaues, se sauuerent, & cachèrent dans cette Isle, & y furent fort longtemps, sans que l'on les peust trouuer, car quand ils voyoient de loin venir les Nauires, ils s'alloient cacher dans les lieux les plus éloignez & inaccessibles, & y furent tant qu'ils multiplierent iusques au nombre de vingt, & faisoient vn étrange degast, sans qu'on les peust attraper, mais enfin on les prit; & depuis il n'y a eu aucun habitant en cette Isle. Quand les Vaisseaux y abordent, chacun va qui à la chasse, qui à la pesche, qui à faire de l'eau, qui à lauer le linge, cueillir des fruits, des herbes & de la moustarde, & autres choses, chacun pour soy. L'on y dit Messe tous les iours, & chacun y fait son bon iour. Tous ceux qui y passent écrivent leur nom par plaisir avec le date du temps, qu'ils grauent sur l'écorce de Figuier, ce qui dure autant que l'arbre dure, & les lettres croissent iusques à demy pied de long. Il s'y en voit d'écrits de l'an mil cinq cent quinze & mil cinq cent vingt.

Il y eut deux Portugais & deux esclaves, avec vne Indienne de nostre Nauire qui auoient fait dessein secretement de demeurer en cette Isle, & mesme auoient déjà mis en terre toutes leurs hardes, & s'estoient allez cacher dans les mon-



tagnes , avec quelque prouision d'Arquebuses , munition ; & des lignes pour pescher , mais ils furent découuerts , & ramenez au Vaisseau.

Nous partismes donc de sainte Helene en resolution d'aller au Bresil , le quatorzième de Iuillet audit an ; & prenans cette route nous eusmes bon vent , qui nous y conduisit par la grace de Dieu ; autrement si nous eussions eu vent contraire , sans doute nous estions perdus. Nous traismoins nostre bateau apres nous avec vn cable , ce qui est contre l'ordonnance du Roy d'Espagne. Car si ce n'estoit pour prendre des eaux à sainte Helene , on le laisseroit à Goa. Mais la coustume est de le couler à fonds à sainte Helene , ou bien le rompre , d'autant que quelquesfois le bateau est cause de la perte du Nauires , & cela rend les Capitaines & les principaux des Nauires poltrons , sur l'esperance qu'ils ont , voyans le Nauires en hazard , de se sauuer dedans.

## CHAPITRE XXV.

*Partement de sainte Helene , accident arriué au Vaisseau , Plongeur François , arriué au Bresil. Perte de Nauires.*

**E**Stans partis de sainte Helene , il nous suruint vn inuenient qui nous pensa perdre , car ayant leué l'vne de nos ancrs de deuers la terre , & voulans leuer l'autre , elle se trouua par malheur embarrassée entre vn gros cable vieil , qui estoit au fonds de la mer il y auoit déjà long-temps. Ce cable estoit demeuré des Nauires Holandois , à ce qu'on disoit , & fit couler nostre ancre tout au long d'iceluy , & cependant nous la croyons estre encore au fond , ce qui fut cause de nostre mal ; Nous craignons que nostre Nauires fut beaucoup rompu , & ce qui empeschoit qu'il ne faisoit plus d'eau , c'estoit que les trous estoient remplis de sable ; mais nous auions peur , que quand il seroit en mer & qu'il viendroit à traualier , les trous se débouchassent , & nous fissent ainsi perdre.

Ne pouuans donc leuer cette ancre , & comme ons'efforçoit de la tirer , le Nauires s'approchoit tousiours deuers la terre , sans nous en apperceuoir , iusques à ce qu'estans déjà



fort près, le Capitaine s'en apperceut, qui commanda que l'on coupast à l'instant le cable, que l'on laissast l'ancre, & que l'on mist promptement à la voile: ce qui fut fait aussi-tost des voiles de mizaine & de beaupré: mais encore ne peusmes nous faire si bien que le vent qui venoit de la terre, s'estant changé, & venant de la mer, ne nous iettast en terre, de sorte que le Nauire demeura couché avec peu d'eau & de fond l'espace de cinq heures: ce qui nous estonna fort, mesme que nous voyons sortir des planches du fond de nostre Nauire par dehors, ce qui nous faisoit croire que nous estions perdus. Toutefois le Nauire fut déchargé des eaux douces que nous auions prises en l'Isle, & d'autres choses de moindre prix. On fit porter des ancrs bien loin en la mer, pour tirer le Nauire à force d'hommes. Et apres auoir fait plusieurs prieres à Dieu, & soustenu de grands trauaux: enfin par sa grace nostre Nauire commença à floter, & fut tiré en mer.

On auoit apporté au pied du grand mast l'Image de Nostre-Dame de Iesus, dont le Nauire portoit le nom, & tout le monde l'inuquoit, & prioit. Et ces Cordeliers qui estoient en nostre Vaisseau apporterent aussi l'Image de saint François, & du Cordon d'iceluy: tellement qu'apres auoir bien trauaillé, & allegé le Nauire, nous commençâmes à reprendre esperance. Et y en eut plusieurs qui dirent auoir apperceu vn poisson qui n'auoit iamais quitté le Gouuernail, & que lors quel'Image & Cordon de saint François fut apporté, il s'en alla aussi-tost, de sorte que plusieurs creurent que saint François auoit fait ce miracle, d'autres disoient que c'auoit esté Nostre-Dame de Iesus, mais en cette dispute ie croyois que cela venoit de la main seule du Tout-puissant qui nous auoit garentis.

Cependant nostre Nauire faisoit beaucoup plus d'eau que de coustume, ce qui faisoit douter si nous deuions demeurer en cette Isle ou non: aussi que nous n'auions plus d'eau douce, ny de tonneaux pour en reprendre d'autre. Toutes-fois apres auoir sejourné l'espace de dix iours depuis ce malheur arriué, il fut resolu de s'auenturer d'aller à la baye de tous les Saints, ville capitale du Bresil, où se tient le Vice-Roy des Portugais, dont nous estions éloignez de cinq cens cinquante lieues.



Image laissée

Comme l'on fut resolu à cela, on s'auisa qu'il n'estoit pas bon de laisser vne petite Image en bosse du petit Iesus, qu'un Gentil homme Portugais auoit laissée & donnée à la Chapelle de l'Isle; tellement que chacun disoit que c'estoit la cause de l'accident qui nous estoit arriué, & que l'Image de Nostre-Dame, que nous auions, ne desiroit pas laisser son fils derriere elle. Ayans donc conclud de l'aller querir, ils y allerent avec la Croix & la banniere, en chantant des Hymnes, & les Litanies, & firent la Procession tout autour de la Chapelle, puis auant que de r'entrer au Nauire, ils firent vne autre procession tout autour avec le bateau, & laisserent seulement en cette Chapelle les Tableaux de Nostre-Dame, & de sainte Helene, avec vn Autel, & des portes que nous y fismes.

Mais pour reuenir à nostre inconuenient, ie diray encore, que nous y eusmes bien du trauail, & fallut trouuer vn homme qui sceust bien plonger, de sorte que le Capitaine dit tout haut, que s'il y en auoit quelqu'un qui le sceut & le voulut faire, il luy donneroit cent Croisades, & vn *Certidon* ou certificat pour auoir quelque recompense du Roy. Mais il ne s'en trouuoit point qui le sceut, quelque effort que quelques-uns y fissent, à cause qu'il falloit trop demeurer sous l'eau, & aller par tout sous le Nauire qui estoit sept ou huit brasses & plus, de profond, & il faisoit assez froid, car alors le Soleil estoit au Tropique de Cancer, qui est leur Hyuer. Mais il y euz vn Charpentier de nostre Nauire du Corbin, de saint Malo, qui auoit couru la mesme fortune que moy, qui se hazarda de l'essayer, bien qu'il ne creut le pouuoir faire; Le Capitaine & les principaux luy faisoient force belles promesses, & sur cela, voyant aussi bien qu'il ne le pouuoit plus refuser, en ayant monstré quelque preuue, il alla par plusieurs fois sous le Vaisseau reconnoistre la fracture d'iceluy, & comme plusieurs tables, qui veut dire planches, de la premiere doubleure, & enceinte de dehors estoient rompuës, & deffaites, mesme qu'il en rapporta quelques vnes qui ne tenoient qu'à vn cloud ou deux, il iugea que la Quille n'estoit nullement endommagée, ( qui est la plus importante piece, ) de sorte que tous furent fort aises d'auoir trouué vn tel homme, dont ils eussent fait bien plus d'estat auparauant s'ils l'eussent reconnu.

François excellent plongeant



Au reste, l'on tenoit que Dieu nous auoit enuoyé ce malheur pour en euitier vn plus grand. Car si nostre Nauire n'eust touché comme il fit, nous estions partis pour aller en Portugal, & nous fussions submergez, à cause que le gouuernail ne tenoit presque plus, comme il fut apperceu en visitant le Nauire; Car on trouua que de neuf clous & gonds à quoy il tient, il y en auoit six de rompus, ou décloüez, & des plus necessaires: de sorte que la moindre tourmente qui nous eust accueillis, nous eust perdus. Ce Gouuernail auoit esté ainsi mal traité à cause des tourmentes que nous auions eües au Cap de bonne Esperance. Comme l'on eut donc reconnu cela; il le fallut demonter avec grand' peine, qui est bien tout ce que nous peümes faire, avec les deux Capestans, & tous ceux du Nauire, tant il estoit lourd & pesant; Et de bonne fortune on auoit des gonds & des clous qui se trouuerent fort à propos; Car les Portugais ne meinent ny Mareschal, ny Serrurier, comme nous faisons. Quand il fut racoustré & remis, au bout de six iours, l'on fit vne queste par le Nauire pour donner à nostre plongeur de saint Malo; il n'eut point d'argent, mais des marchandises d'Inde, comme toiles de coton & canelle, le tout reuenant à douze ou quinze écus. Mais quand nous fusmes depuis encore en danger au Bresil, il fallut qu'il retournaist plonger pour passer des cables au fonds de l'eau, & rauoir les ancrs & le gouuernail, & plusieurs autres besongnes, tellement que le Vice-Roy luy donna quinze écus, & on luy dit que s'il alloit en Portugal, qu'il auroit la valeur de plus de cent cinquante écus, & que si ç'eust esté vn Portugais, cela luy eust valu plus de trois cens écus, outre qu'il eust pû auoir vn Office dans vn Nauire es Indes.

Le huitième d'Aoust nous commençâmes à voir la terre du Bresil, qui est fort blanche, & paroist comme des draps, & des toiles que l'on seiche, ou bien de la neige, c'est pour cela que les Portugais l'appellent *la terre des linceuls*. Du lieu où nous commençâmes à la voir, nous en estions encore à douze lieuës.

Le neuvième iour du mois nous posâmes l'ancre à quatre lieuës ou enuiron loin de l'entrée de cette baye, en laquelle nous n'osâmes entrer pour ne la connoistre, nostre Pilote

Arrivée au  
Bresil,



disant n'y auoir iamais esté : & pour ce on enuoya le Galion conduit par sept ou huit hommes, pour donner auis au Vice-Roy de nostre venuë, & de nous enuoyer des Pilotes pour nous conduire. Cependant que nous fusmes à attendre le retour de ce Galion, estant à l'ancre, il arriua par mal-heur que le cable de l'ancre se rompit, frottant contre vne roche dans la mer, ce qui fut cause que le vent qui venoit de la mer, nous pensaietter à la coste, & fusmes en grand peril. Ce qu'ayant apperceu, & que nostre Nauire s'approchoit de terre, on mit à la voile, & ainsi nous nous remismes en mer, en attendant le retour du galion. La nuit ensuiuant nous vismes des feux pour signal, de nous faire entendre le secours qui venoit de trois Carauelles chargées de rafraichissements, & des Pilotes pour nous piloter. Lesquels estans enfin arriuez, nous fusmes tous ioyeux, dautant qu'il y auoit six mois entiers que nous estions partis de Goa, & à cause de cela, extremement fatiguez de la mer. Il restoit encore dans le Nauire cinq cent cinquante personnes, desquels la plupart estoient malades.

Entrée au  
Bresil & en  
la baye.

Le dixième du mois au matin, nous entraşmes au dedans de la baye du costé du Nort. Il y a vne fort belle Eglise fondée de saint Antoine, où il y a bon nombre de Religieux, que nous saluâşmes de la volée de nostre Canon. L'entrée de cette baye est large de dix lieües ou enuiron, dans son milieu, il y a vne petite Isle de quatre lieües de tour ou enuiron, des deux costez de laquelle les Nauires peuuent entrer. Nous prîşmes le costé du Nort, & estans entrez enuiron de trois lieües au dedans nous posâşmes l'ancre, & saluâşmes de rechef la ville & le Vice-Roy à coups de canon, & semblablement le Vice-Roy nous fit faire vne salue de tous ses canons, & fit faire force feux de ioye & d'artifice.

Le lendemain onzième du mois on resolut d'approcher le Nauire, parce que nous n'estions pas là en seureté, tant à cause des Anglois & Holandois que de la tourmente. Ce qui fut cause que nous leuâşmes les ancrs pour approcher plus près de la ville, & estant le Nauire à la voile, le Vice-Roy avec sa Noblesse vint pour nous visiter. Mais en nous voulant aborder, il arriua par mal-heur que le Nauire toucha sur vne basse de sable, à cause que cette baye tres dange-



reuse, y ayant quantité de banes de sable : de sorte que nous ne nous en peûmes garder, quoy que nous eussions deux bons Pilotes du païs.

Voyans qu'il n'y auoit pas moyen de sauuer le Nauire, encore que nous y eussions mis toute peine l'espace de six heures, il fut aduisé pour sauuer la marchandise, & les hommes qui estoient dedans, de couper le grand mast. Et incontinent le Vice Roy fit venir trente ou quarante Carauelles, & autres petits Nauires autour de la Caraque, pour receuoir les hommes & les marchandises. Cela estant fait, & les marchandises estant promptement mises sur les Carauelles, & le Nauire ainsi allegé, il commença à flotter, & nous approchâmes de la portée du Canon de la ville, qui s'appelle *saint Salvador*, & nostre Charpentier François nous seruit bien encore en cette occasion. Cependant on enuoya à Lisbonne vne Carauelle d'auis, pour faire entendre nostre ventie, & sçauoir ce qu'on en feroit. Il fut trouué que le Nauire ne valoit plus rien pour les grandes fatigues & tourmentes qu'il auoit receües, & partant la marchandise qui estoit dedans fut entierement déchargée.

## CHAPITRE XXVI.

*Du Bresil, & des singularitez d'iceluy, & de ce qui y arriua pendant que l'Auteur y estoit.*

**L**A Baye de tous les Saints au Bresil est large de cinquante ou soixante lieües, située à la hauteur de treize degrez del'Equinoctial de la bande du Sud : dans cette baye il y a plusieurs petites Isles, & entre autres, vne qu'ils appellent *l'Isle des François*, parce que ce furent les François qui les premiers découvrirent le Bresil, & c'estoit là qu'ils se retiroient pour leur seureté, & pour se garantir des embusches des sauuages.

Il descend dans cette baye bon nombre de belles Riuieres, qui portent Bateaux & Barques bien auant en terre, & portent toutes sortes de commoditez au païs.

La ville de saint Salvador est en vn lieu fort haut, sur le sommet d'une haute montagne de difficile accez, & qui du



Engin mer-  
veilleux.

costé de la mer est droitement coupée. Tout ce qu'on y porte, ou qu'on en emporte monte ou descend par vn certain engin seulement, & on n'y vse point de voiture, parce qu'il seroit fort difficile, & de grands frais, & par le moyen de cette machine il couste peu.

Au bas de cette montagne plus d'un quart de lieüe de long, y a des maisons bien basties de part & d'autre, qui font vne belle & grande rüe, bien peuplée de toutes sortes de mestiers & artisans. C'est là où sont tous les celiers & magazins de charge & décharge des marchandises, tant du Roy que des particuliers. Et on ne monte en la ville par cet engin que l'ay dit, les marchandises, qu'à mesure qu'elles se distribuent & vendent. Car il couste pour monter vne pipe de vin vingt sols, & autant pour la descendre; de sorte que c'est quarante sols qu'il couste pour chacun tour; Car en montant vne pipe, ou autre chose pesante, ils en descendent vne autre de mesme poids en mesme temps, & cela est comme deux seaux qui montent & descendent dans vn puits.

Cette Ville est close de murailles, & bien bastie, c'est vn Euesché, il y a vn College de Iesuites, outre ceux qui sont aux champs, vn Monastere de Cordeliers, vn de saint Benoist, & vn de Nostre-Dame des Carmes, qui sont toutes Eglises bien faites & bien basties. De iour en iour on y conuertit grand nombre de personnes à la Foy Chrestienne, toutesfois ils ne sont pas si fermes en la foy comme sont les Indiens Orientaux, lors qu'ils sont baptisez, mais demeurent tousiours assez legers & brutaux.

Il y a vn Hospital en cette Ville, mais il est réglé comme ceux d'Espagne & de France. Il y a aussi vne Misericorde, & vne tres-belle Eglise Cathedrale ou *Asée*, où il y a vn Doyen & des Chanoines: mais il n'y a point d'Inquisition, ce qui est cause qu'il y a si grand nombre de *Christianos nuevos*, qui sont Iuifs ou race de Iuifs faits Chrestiens. L'on disoit alors que le Roy d'Espagne y en vouloit establir vne, de quoy tous ces Iuifs auoient grand' peur. Au reste, les Portugais qui sont au Bresil se gouernent en tout comme en Portugal, & non comme aux Indes Orientales. Le Roy d'Espagne entretient dans la ville de saint Saluador, trois compagnies de gens de pied, à cent hommes chacune; & il en entre tous les iours



iours vne en garde au logis du Vice-Roy, ou Gouverneur du Bresil.

La coste du Bresil contient environ huit ou neuf cent lieües, c'est vn païs assez rude & sauuage, presque tout couuert de bois. Et mesme iusques aupres & au tour des villes, ce sont toutes forests remplies de Singes & de Guenons, qui font beaucoup de mal.

Ce païs est de peu de rapport, & ne suffit pas pour nourrir les Portugais, & pourtant toutes sortes de viures y viennent, soit de Portugal, soit des Isles Affores & Canaries. Tellement que si ce n'estoit la grande quantité de sucre qui se fait au Bresil, il n'y auroit aucun moyen d'y viure: la liure de sucre ne se vend là que deux sols six deniers, & ce que nous auons en France, soit de viures ou habits pour cinq sols, vaut au Bresil trente ou quarante sols. La richesse de ce païs est principalement en sucres, dont, comme i'ay déjà dit ailleurs, les Portugais chargent leurs Nauires. Car ie ne pense pas qu'il y ait endroit en tout le monde, où il croisse du sucre en telle abondance que là. L'on ne parle en France que du sucre de Madere, & de l'Isle de saint Thomas, mais c'est fort peu de chose au prix de celuy du Bresil; Car en l'Isle de Madere il n'y a que sept ou huit engins à faire le sucre, & quatre ou cinq en celle de saint Thomas. Mais de ma connoissance au Bresil en cent cinquante lieües de coste, il y en a près de quatre cent, & toute la coste tient bien huit cent lieües. Mais tout le reste de la coste n'en a pas tant, comme ces cent cinquante lieües, qui est depuis vingt cinq lieües par deçà *Fernamboug* iusques à vingt cinq lieües par delà *la baya de todos Santos*. Chacun de ces engins ou moulins rend par an environ cent mil *Arrobes* de sucre, & l'arrobe pese trente deux liures, & quatre arrobes font vn quintal, qui peut couster quelque quinze francs sur le lieu; On nous le vend en France pour sucre de Madere, & il est bien aussi bon, mais par deçà on le raffine, & on le met en forme, d'autant que par delà il le faut casser & piler pour le mettre en caisse, autrement estant en pain, on ne le pourroit pas arranger, & il s'en perdrait plus de la moitié, c'est pourquoy on le raffine apres; mais qui le pourroit apporter en pain, il seroit bien meilleur, estant en son naturel. Car ceux qui le



rafinent par deçà y mettent la moitié d'alun & de chaux.

Ce que les Portugais donc remportent de ces pais-là, c'est de l'argent, du sucre, des conserues, du baume, & du petun, que les Portugais appellent *Tabaquo*, mais non pas du bois de Bresil que le Roy d'Espagne retient, comme i'ay dit ailleurs, à cause que le pais estant de mauuaise habitation, il n'y prend aucun subside, & ses Fermiers retiennent tout ce bois, & le font venir par deçà. Car il est là en grande quantité, & personne n'oseroit en trafiquer, autrement s'il s'en trouuoit en vn Nauire peu ou beaucoup, le Nauire seroit confisqué, si on ne l'achetoit du Roy.

Ce pais de Bresil est donc si mauuais, qu'il seroit impossible de l'habiter, & y demeurer long-temps, si ce n'estoit ce trafic de sucres & de bois : & encore le sucre s'y fait avec grand' peine & trauail. Aussi les Portugais confessent que les François l'auoient découuert & habité premierement, mais qu'ils n'y purent durer, à cause que le pais est trop facheux & penible, & qu'il y auoit trop de fatigue pour eux, qui aiment à trouuer leurs morceaux tous taillez. Mesme la plus part des Portugais qui sont là, sont tous gens bannis, banqueroutiers, ou criminels. Quand aussi le Roy d'Espagne y fait bastir quelque ville, soixante ans durant il ne prend aucun droit, subside ou impost, sur quelque marchandise que ce soit, qui se vend en détail dans le pais. Outre ce, les places de leurs maisons ne leur coustent rien, & ne payent ny rente ny taille. Les marchandises qui entrent & sortent ne payent que trois pour cent ; & tous les biens, rant sucres que fruits qui croissent au pais, payent seulement la disme, que le Roy d'Espagne a obtenu du Pape, à cause qu'il y a des pais riches, & les autres pauvres, tellement qu'il y auroit ainsi des gens d'Eglise riches les vns, & les autres pauvres, encore qu'ils eussent tous mesme charge ; & pour cela tous ces gens d'Eglise passent également, s'entend chacun selon son rang, & sa charge, de sorte que personne n'a sujet de se plaindre.

Ie n'ay iamais veu pais où l'argent soit si commun qu'il est en cet endroit du Bresil, & y vient de la Riuiere de la *Plata*, qui est à cinq cent lieües de cette baye. Il ne s'y voit gueres de petite monnoye, mais seulement des pieces de huit, de



quatre & de deux Reaux ; dont le demy vaut cinq sols, & ils recherchent en Portugal les pieces de cinq sols, & de six blancs, pour les vendre là pour de la petite monnoye, & y ont du profit. Car ils vsent fort peu d'autre monnoye que d'argent.

En ce païs du Bresil les Portugais n'ont pas assez de monde pour le peupler, & tiennent toute la coste, où ils ont quantité de villes, de forteresses, & de belles maisons nobles, enuiron vingt & trente lieües dans le païs. Il y a des Seigneurs qui y ont vn grand domaine, entr'autres force engins à sucre, que le Roy d'Espagne leur a donné en recompense de quelque seruice, & cela est erigé en titre de quelque dignité, comme Baronie, Comté, &c. Et ces Seigneurs là donnent des terres à ceux qui y veulent aller demeurer, & y planter des Canes de sucre, à la charge de les porter aux moulins ou engins de ces Seigneurs, en leur payant le prix. Ils leur donnent aussi permission de couper du bois pour l'apporter aux fourneaux à sucre, en le leur payant autant que s'il estoit pris sur vne autre terre. Ils y font bastir des maisons, avec des iardins & plants de toutes sortes de fruits ; & y nourrissent force bestail, volailles, & autres nourritures, comme és metairies de deçà ; Ils y plantent du ris, du mil, du maiz, & des racines de *Mandoc*, des batates & autres fortes. Au reste le reuenud du Bresil est plus que suffisant d'entretenir toutes les garnisons, le Vice-Roy, les Gouverneurs, les Capitaines, les Soldats, & les gens de Iustice : bref, toutes sortes d'Officiers Royaux ; sans qu'il soit besoin d'enuoyer de l'argent de Portugal pour cela, & outre cela, le Roy d'Espagne en tire beaucoup d'autres profits tous les ans, tant en bois de Bresil, qu'autres droits sur les sucres & autres marchandises.

Il se fait aussi en ce païs là grande quantité d'huiles de *Bale*, & specialement en la baye de tous les Saints, dont il se fait vn fort grand trafic. Aussi est ce le païs où l'on voit le plus d'argent qu'en autre lieu où i'aye iamais esté ; & il vient tout de la Riuiere de la Plate. Ceux qui reuiennent de là en Portugal, chargent leurs Vaisseaux de sucres & de conserues tant seches que liquides, comme d'Oranges, Limons, & autres fruits, & principalement de gingembre verd



confit, dont il y a vne abondance merueilleuse en ces quartiers là. Mais il leur est defendu de le faire secher, ou d'en apporter en Espagne, si ce n'est en conserue, pour les raisons que i'ay dites ailleurs. Ils chargent aussi du *Petun* ou *Tabaqu*, qui est en abondance par toute l'Amerique; outre tout cela ils apportent grande quantité d'argent. Apres qu'ils ont esté neuf ou dix ans en ces pais là, ils en reuiennent tous riches; & y a entre autres, force de ces Chrestiens nouveaux qui sont Iuifs baptisez, qui sont riches de soixante, quatre-vingt & cent mil écus & plus; mais ils ne font pas grand compte de ces gens-là.

Au reste, les Bresiliens, & semblablement les Portugais qui sont là, pour se nourrir (car le pain y est bien rare & bien cher, & la farine s'y porte de Portugal toute faite) font certaine farine d'une racine d'arbre appellée *Mandoc*, qu'ils mangent, & en vivent; elle est de bon goust, & se mange mise par miettes avec de la viande, c'est enuiron comme des Chastaignes seches pilées. I'en ay vescu l'espace de six mois au lieu de pain, tant sur le lieu, que dans le Nauire à mon retour, qui n'auoit point d'autre biscuit. Cette racine a vne étrange propriété, c'est que la mangeant en poudre seiche, elle est fort saine, & si au contraire elle estoit mangée verte, l'on en mourroit. Il y en a en si grande quantité, que l'on en charge des Nauires pour porter au Royaume d'Angola, qui est vers la coste de Guinée, d'où viennent les Esclaues quel'on meine aux Indes Occidentales.

Quant à la chair, la plus commune est celle de pourceau, qui y est fort bonne, mesme les Medecins en ordonnent plutost pour les malades, que celle de Mouton, Poules ou autres.

Au demeurant, il fait infiniment cher viure au Bresil, la liure de Pourceau y vaut dix sols, celle de bœuf sept sols six deniers, celle de Mouton dix sols, vne poule comme les nostres vaut vn écu. On y trouue quantité de Poules-d'Inde, elles valent deux écus piece, vne couple d'œufs cinq sols, le pot de vin de Canarie quarante sols. Ils font du vin de cannes de sucre, qui y est à bon compte, & ce n'est que pour les esclaues & les naturels du pais.

Il y a force fruits, comme Oranges, Citrons, Bananes, Cocos & autres.



Les Portugais ont de beaux jardins remplis de bonnes herbes, comme de Laituës, Choux-pommes, Melons, Concombres, Réforts, & autres herbes cultiuées. La vigne ne peut venir là, parce que les Fourmis qui y sont en grande quantité, mangent le fruit. Il y croist du Ris, & du *Mai*, ou bled de Turquie, mais ils ne s'en seruent que pour donner aux bestiaux. Ce que ne font pas les Espagnols aux Indes Occidentales, car ils le meslent avec le fourment, & en font du pain. Il y a fort bonne pescherie de Balenes & autre poisson, i'y ay veu plusieurs fois tuër des Balenes. Ils en tirent de l'huile en si grande abondance, qu'ils en chargent des Nauires.

Quant aux Bresiliens naturels qui vivent parmy les Portugais, ils vivent plus de poisson que d'autre chose, & s'aident peu de la chasse, à cause que le pais estant boscageux, & plein de bestes feroces, ils n'osent aller dans les bois, de peur d'estre deuorez.

Le pais est fort peuplé, les habitans sont de moyenne hauteur, ont la teste grosse, & les espaules larges, sont de couleur rougeastre; les femmes assez bien proportionnées, portent les cheveux longs, & les hommes les portent courts, lesquels ne veulent point porter de barbe, & les femmes leur arrachent.

Au reste ils vont tout nuds comme ils sortent du ventre de la mere, & nuds ils naissent, nuds ils vivent, nuds ils meurent, n'ayans pas seulement les parties honteuses couuertes. Ceux qui seruent les Portugais portent vne chemise.

Ils n'ont ny laine, ny lin, ny soye, aussi n'en ont-ils pas affaire, puis qu'ils vont tout nuds. Au reste tout est commun entr'eux, sans auoir aucunes terres patrimoniales: ils n'ont aucune forme de mariage, mais toute licence de paillardise y est vsitée, & sont principalement tres-addonnés à la luxure. Ils peuuent auoir autant de femmes qu'ils veulent, & se connoissent indifferemment, sans auoir égard à la parenté, & publiquement, & sans honte, non plus que si c'estoient des bestes brutes. Ce que j'entends de ceux qui vivent dans ce pais là: car ceux qui demeurent près des Portugais sont plus civilisez.

Ils n'ont ny Temple, ny Religion, & n'adorent aucun



Dieu ny aucun Idole, ils ne trafiquent avec personne, & ne connoissent aucune monnoye : ils sont toutesfois adonnez à la guerre ; leurs armes sont des arcs & des fleches, & des bastons de Bresil faits en forme de massue, dont ils se tuent, & déchirent en pieces, & se mangent & rostissent les vns les autres, comme de la viande delicate, & aiment mieux la chair des personnes blanches que des autres.

L'ay oüi dire à quelques-vns de ceux qui depuis s'estoient fait baptiser, dont il y a grand nombre, que les Peres Iesuites ont conuertis, qu'ils auoient mangé plusieurs hommes, & que le plus delicat en estoit les pieds & les mains.

Les Portugais n'osent gueres sortir de leur ville sans armes, de peur de rencontrer ces Sauvages qui vont par les bois.

Ces peuples vivent fort long-temps à cause du bon air du païs, & on dit qu'ils vivent bien cent cinquante ans. Aussi sont-ils fort sains. On ne les void gueres malades, & s'ils se trouuent mal ils se guerissent eux-mesmes, prenant du ius de certaines herbes qu'ils connoissent leur estre propres, & n'ont aucuns Medecins ny Chirurgiens.

Là autour de cette baye ils sont fort sujets à la verole, mais ils ne tiennent pas compte de ce mal, car ils ont le Gayac, qui aussi-tost les guerit.

Il y a vne autre maladie que les Portugais appellent *Bishe*, qui cause vne douleur de teste, & de membres, à laquelle s'il n'est promptement remedié, il se fait vn vlcere dans le fondement dont l'on meurt, mais pour remede, incontinent que l'on s'en sent saisi, l'on prend vn quartier de limon, que l'on met dans le fondement, iusques à trois ou quatre fois, & l'on guerit fort aisément.

Il vient aussi vne maniere de cyrons aux pieds, qui grossissent avec le temps aussi gros que le bout des doigts, & s'ils ne sont tirez, il se fait de grandes vlceres, & la gangrene s'y engendre, & neanmoins cela ne fait aucune douleur : i'en ay veu qui en ont perdu les pieds, mais cela est assez aisé à tirer, à qui les peut connoistre. C'est pourquoy de quatre en quatre iours, ils se font tous visiter les pieds, & les oster. Ces animaux naissent sur la terre, & se prennent aux pieds de ceux qui vont sans chaussure, qui y sont plustost sujets, car



ces cirons sautent comme les puces, & gagnent les iambes des personnes.

Au reste, la chose dont les Portugais font le plus d'estat au Bresil, sont les Esclaues de la coste d'Afrique, & des Indes Orientales, à cause qu'ils n'oseroient se sauuer ny s'enfuir, d'autant que ceux du pais les prendroient, & les mangeroient; Ce qu'ils ne font pas de ceux du pais mesme, qui aussi ne sont pas si addonnez au trauail que les autres. C'est vn grand plaisir tous les Festes & Dimanches, de voir assembler là tous les Esclaues, les hommes & les femmes, qui dansent, & jostent en public dans les places & dans les ruës; car ces iours là ils ne sont pas sujets à leurs maistres. Mais ie ne parleray pas dauantage des singularitez de ce pais, tant pour ce que i'en ay déjà parlé au chapitre du trafic des Portugais en iceluy, que pour estre fort connu & frequenté des nostres qui en ont assez écrit.

Ie diray seulement, que lors que nous y arriuasmes, tous les Portugais estoient en grand' crainte & frayeur, pource que l'on leur auoit dit que nostre Roy Henry le Grand preparoit vne armée nauale, dont la pluspart des Vaisseaux s'equippoient en Holande, pour leur faire la guerre: Et l'alarme n'en estoit pas seulement en la baye de tous les Saints, mais mesmes en tous les autres lieux & places des Indes où il y auoit des sujets du Roy d'Espagne: Et c'estoit vne chose admirable de la grande estime qu'ils faisoient de nostre Roy, & des grandes loüanges qu'ils luy donnoient pour son extreme valeur, & autres merites. Mais le mal-heur voulut pour nous, qu'au commencement de Septembre il arriua là vn petit Vaisseau party de Seuille exprés, qui apporta la triste & déplorable nouuelle de la mort & du mal-heur de nostre bon Roy, que Dieu absolue; Ce qui les remit en assurance, en estans bien aises, & mesme nous le disoient par maniere de mocquerie, & comme pour nous faire dépit, & nous n'en scauions que croire & penser; mais il y en auoit entr'eux qui faisoient demonstration d'en estre bien faschez, & les braues Capitaines & Soldats, & tous les gens de iugement, disoient que c'estoit grand dommage de la perte de ce Roy, & que c'estoit le plus braue & le plus vaillant Prince du monde: Et à la verité les Iesuittes & autres gens d'Eglise, en leurs

Nouvelles  
de Henry le  
Grand, & son  
estime entre  
les Portu-  
gais, & de sa  
mort.



Sermons & seruice en faisoient faire les prieres, & le recom-  
mandoient à tout le peuple, disant que c'estoit vn Roy tres-  
Chrestien & tres Catholique.

Marchand  
François au  
Bresil,

Je trouuay aussi au Bresil vn François natif de Nantes,  
nommé Iulien Michel, fort riche Marchand, & de bon es-  
prit. Il estoit associé avec vn Portugais, qui auoit par achat,  
ou par grace, obtenu la permission de la Pesche des Balenes  
pour sept ans en cette baye, où est la plus riche pesche de  
balenes pour faire de l'huile, qu'il y ait au reste du monde,  
& on en fait vn tres-grand trafic. Ce Marchand François  
estoit réputé comme Espagnol, & passoit pour tel, estant  
fort bien venu auprès du Roy d'Espagne, auquel il auoit esté  
enuoyé comme Ambassadeur par feu Monsieur de Mercure  
durant la Ligue, & depuis ce temps là il auoit fait sa demeu-  
re ordinaire à Bilbao en Biscaye; Et ie croy qu'à l'occasion  
des bons seruices qu'il auoit rendus à ce Roy, il auoit eu cer-  
te permission de pesche, d'autant que tant s'en faut que cela  
soit permis aux François, Anglois, Holandois & autres E-  
trangers, que mesme il leur est deffendu sur peine de la vie,  
de nauiger là. Tellement que ces deux associez faisoient  
faire cette pesche, qui est vne belle chose à voir; Car de  
tous les endroits de la Ville du costé de la mer, on a le plaisir  
de cette chasse & prise de Balenes. Vn iour entr'autres, il  
y eut vne de ces grandes Balenes, qui voyant son petit pris,  
vint de telle furie contre les pescheurs & leur barque, qu'el-  
le les renuersa tous, & sauua ainsi son petit, & les hommes  
eurent bien de la peine à se sauuer. Je n'eusse iamais creu que  
cet animal eut eu ce bon naturel, cette adresse & dexteri-  
té. Le profit de cette pesche ne consiste qu'en huiles que  
l'on en tire. Car on ne mange guere de la chair de ce pois-  
son, si ce n'est quand on en prend quelques petits dont la  
chair est fort delicate.

Pesche des  
Balenes.

Pour faire donc cette pesche, il vient tous les ans deux  
Nauires de Biscaye, avec quelques Basques qui sont en re-  
putation d'estre les premiers pour cette sorte de pesche.  
Lors que nous arriuasmes là, vn des deux Nauires qui  
estoit venus cette année là, estoit party il y auoit deux  
mois, de la baye, & nous n'y trouuasmes que le plus petit,  
dont la plus grande partie des hommes estoit de Bayonne, &  
autres



autres endroits du païs des Basques de France. Je fis grande amitié avec eux, & les frequentois ordinairement. Quant au Sieur Iulien Michel, il estoit domicilié en cette ville là durant sa pesche, & y estoit comme vn Bourgeois naturel. Dans tous les Nauires il y auoit vn Capitaine qui commandoit durant le voyage. Or vne nuit le Capitaine du Vaisseau, qui estoit demeuré là, s'auisa de leuer les ancrs, & de faire voile, encore qu'il n'eût que demy charge de ces huiles de Balenes. Il s'en alla donc secrettement, sans auoir acquit, ny passeport du Vice-Roy; qui est vne chose contre l'Ordonnance, & qui porte confiscation, & peine corporelle. Mais l'occasion de cela fut, qu'il auoit conuenu secrettement avec vn Marchand, qui luy deuoit vendre & liurer grande quantité de bois rouge, ce qui est expressement defendu là, & le deuoit aller charger à quelque deux cent lieues de la baye tirant vers le Sud. Mais le Vice-Roy en ayant eu auis, enuoya aussi tost par terre pour prendre le Nauiere, & amener tous les hommes prisonniers; Ce qui fut fait, le Nauiere ramené à la baye, & le chef & principaux mis en prison les fers aux pieds. Le Nauiere fut dégrayé de tout son agray & appareil, & estoit encore en cet estat lors que ie partis. Il y eut beaucoup de ces prisonniers qui me donnerent des lettres pour porter, & faire tenir à leurs parens & amis. Je trouuay depuis des Nauires de Bayonne, & de saint Iean Duluz, lors que i'estois en Galice; dont les hommes furent bien aises d'entendre des nouuelles des leurs, & de se charger de leurs lettres. Ils me firent grand' chere en leur Vaisseau où ie couchay vne nuit: c'estoit en vn Port de Galice nommé *Ponteuerare*.

Pour le regard de Iulien Michel, il ne fut point fait prisonnier avec les autres, car il del'auoia le Capitaine, disant qu'il ne luy auoit rien commandé de cela. Il nous fit de grandes courtoisies & ciuilitéz, & mesme quand nous fuimes prests de nous embarquer, il nous fit present de quelques viures, comme de farine de mandoc, & autres choses, entr'autres de chairs de beuf salées que l'on apporte de la *Riuere de la Plata*. Il est impossible de voir vne chair plus grasse, plus tendre, & de meilleur goust que celle là. Aussi sont-ce les plus beaux & les plus grands bœufs du monde; ils vien-



nent du Perou. L'on fait grand trafic de leurs cuirs ; & il y en a en si grande quantité , que l'on en tuë la pluspart pour en auoir les cuirs seulement. Ils salent ces chairs , & les coupent par pieces assez larges , mais minces & seulement de l'espeſſeur de deux doigts au plus : Quand elles ſont prises de ſel , on les oſte ſans lauer , & on les met ainſi ſecher au Soleil , & eſtans bien ſechées , elles ſe peuuent conſeruer longtemps ſans ſe gaſter , pourueu qu'on les tienne ſechement : Car ſi on les laiſſe mouïller , ſans les remettre quant & quant ſecher au Soleil , elles ſe gaſtent , & ſe rempliſſent de vers.

Mangue la  
Bote Sci-  
gneur au  
Brehil.

Comme i'eſtois en cette baye, ie rencontré encore vn François natif de Prouence près Marſeille, qui eſtoit domestique d'un des plus grands Seigneurs de ce païs-là , que l'on appelloit *Mangue la bote* , qui eſtoit vn nom que les Negres d'Angola luy auoient donné, qui veut dire *le vaillant, & grand Capitaine* , à cauſe qu'il y auoit eſté Vice-Roy. Ce Seigneur auoit fait ſi vaillamment la guerre contre ces Negres, qu'il eſtoit fort redouté entr'eux , & on le tenoit riche de plus de trois cent mil écus ; Il tiroit vn grand reuenue de pluſieurs engins à ſucre qu'il auoit. Ce François qui demouroit avec luy eſtoit Muſicien , & ioïeur d'inſtruments , & ce Seigneur l'auoit pris pour apprendre à vingt ou trente Eſclaves, qui tous enſemble faiſoient vn accord de voix & d'inſtruments dont ils ioïoyent à toute heure. Ce Seigneur me pria & ſolicita fort de demeurer avec luy , & me promettoit cent écus d'appointement , & bien nourry, ſeulement pour commander certain nombre d'Eſclaves à leur trauail , Il me diſoit auſſi que dans vn an au plus tard , il ſ'en iroit en Portugal, comme de fait il faiſoit faire vn fort beau & grand Nauire du Port de cinq cent tonneaux pour cet eſſet ; & faiſoit recherche & amas de toutes les raretez tant d'animaux que de toutes autres choſes rares qu'il pouuoit trouuer, pour en faire vn preſent au Roy d'Eſpagne. Entr'autres, il auoit deux de ces animaux qu'ils appellent *Eſure* , dont ie fais mention au traitté des animaux. Pour moy , i'euſſe volontiers accepté la condition qu'il m'offroit, mais le mal eſt, que quand on eſt engagé avec eux , & qu'apres l'on ſ'en veut reuenir, ils ne le veulent pas permettre.

Eſure ani-  
maux.

Or auſſi-toſt que nous fuſmes arriuez à la baye , & à la ville



de saint Saluador, nous allasmes, mes compagnons & moy, trouuer le Vice Roy, & luy monstrasmes nostre passeport signé du Vice. Roy, & du *Viador de Fazienda* de Goa; Luy l'ayant veu, nous receut assez courtoisement, & nous dit que nous vinssions boire & manger en son logis, & mesme y coucher si bon nous sembloit. Ce Vice. Roy estoit vn fort honneste Seigneur, il n'auoit point de femme avec luy, mais seulement deux fils, l'vn âgé de vingt cinq ans, & l'autre de vingt qui estoient tous deux fort estimez. Le pere s'appelloit *Don. Francisco de Menaissa*. Durant que i'estois là, son fils aîné fut trouué couché avec vne Dame Portugaise, & surpris par le mary qui le blessa vn peu, mais il se sauua; & la femme eut cinq ou six coups d'espée, dont elle ne mourut pas; toutefois ie ne scay ce qui en arriua depuis.

Mais ie ne veux pas oublier de dire ce qui m'arriua en ce lieu là: C'est que me promenant vn iour tout seul par la ville, habillé de soye à la Portugaise, à la mode de Goa, qui est differente de celle des Portugais de Lisbonne, & du Bresil, ie rencontray vne ieune Esclau Negre d'Angola, qui me dit, sans autre connoissance & sans ceremonie, que ie la suis en toute assurance, & qu'elle me vouloit mener voir vn honneste homme qui desiroit parler à moy: Sur cela ie m'arrestay à penser vn peu si ie le deuois faire ou non, & me fier à ce qu'elle me disoit; Enfin ie me resolus de la suiure, pour voir ce qui en arriueroit. Elle me fit faire mille tours, & détours par de petites rues, ce qui me mettoit à chaque pas en grande crainte, & quasi en resolution de ne passer pas plus auant, mais elle me donnoit courage, & fit tant qu'elle me mit dans vn logis qui estoit fort beau & grand, bien meublé & bien tapissé, & où ie ne vis personne qu'une ieune Dame Portugaise qui me fit fort bon accueil, & me fit incontinent aprestre vne assez bonne collation: & voyant que mon chapeau n'estoit guere bon, elle me l'osta de sa main propre de dessus la teste, & m'en donna vn neuf de laine d'Espagne, avec vn beau cordon, me faisant promettre que ie la retournerois voir, & qu'elle m'assisteroit, & me feroit plaisir en tout ce qu'elle pourroit. Ce que ie ne manquay pas de faire, & l'allois voir ordinairement tant que ie fus là, & elle me fit vne infinité de courtoisies & de bons offices.



Je fis aussi vne autre connoissance & amitié avec vne ieune femme Portugaise naturelle de *Porto* en Portugal, nommée *Marie Mena*, qui estoit hostesse, & tenoit cabaret, tellement que pour le boire & pour le manger ie n'en manquois point, car elle m'en donnoit quand i'en voulois sans en rien dire à son mary; & me donnoit de l'argent pour payer deuant luy, elle m'appelloit son Camarade. Bref, les femmes sont là beaucoup plus accostables, & plus amies des Etrangers, que ne sont pas les hommes.

Nous eumes, estans là, vn procez, mes compagnons & moy, contre vne hostesse chez qui nous auions logé, à cause qu'elle nous vouloit retenir nos hardes, mais à nostre simple parole, elle fut condamnée à nous les rendre, & à payer les dépens.

Au reste, les Portugais de ce país là me monstrent vne potence où quelques années auparauint, treize François auoient esté pendus. Ils estoient de la Rochelle, & furent pris avec leur Nauire, l'un des Capitaines se nommoit *Pain de mil*, & l'autre *Brisaut*. Je vis là vn Anglois qui auoit esté pris avec eux, & auoit eul la corde au col, tout prest aussi d'estre pendu avec les autres, mais il fut sauué, sur ce que les François dirent tout haut, qu'il estoit venu avec eux par force, & l'auoient pris sur mer en vn Vaisseau Anglois. Cet Anglois estoit lors riche de plus de mil écus, & demouroit avec vn Seigneur.

## CHAPITRE XXVII.

*Partement du Bresil, de Fernambouq, des Isles des Açores, de la Brelingae en Portugal, grande tourmente, Isles de Bayonne, voyage à saint Iacques, Retour de l'Auteur, & son arriuée en France.*

**E**Nfin, ayant esté au Bresil l'espace de deux mois; comme i'estois en peine de m'en retourner en Portugal; il y eut trois Gentils hommes Portugais qui me portoient grande affection, & me promirent de me faire embarquer avec eux. Ces trois Gentils-hommes estoient *Don Fernando de Sylua de Menaissa*, qui auoit esté, comme j'ay dit ailleurs,



General des Galiotes du Nort à Goa, & deux de ses beaux freres, qui s'estoient embarquez dans le mesme Navire où i'estois, & me firent force courtoisies durant le voyage. Ils auoient freté vne Carauelle pour les mener, eux, leur train, bagages & marchandises droit en Portugal, afin d'obtenir des merces ou recompenses du Roy d'Espagne, pour ce qu'ils auoient bien fait aux Indes, comme c'est la coustume, & puis s'en retourner, car ils estoient tous mariez és Indes.

Courtoisie  
de Seigneurs  
Portugais.

Estant donc en peine pour trouuer quelque bonne occasion pour m'en reuenir, à cause qu'il couste en tout plus de cent ou six vingt liures pour le passage, & la Caraque où i'estois venu estant perduë, ie n'auois plus affaire avec ceux du Navire, comme mon passeport portoit, de sorte que chacun cherchoit son auenture : Surquoy ces honnestes Gentils-hommes m'offrirent de payer mon passage, qui estoit de dix écus, & outre cela de me nourrir. M'assurant donc sur cela, quand leur Carauelle fut preste, comme ie m'y voulois embarquer avec mes hardes, le maistre du Vaisseau dit qu'il ne me porteroit point, & qu'une fois il auoit porté vn François qui luy auoit fait plus de peine que tous les autres, & qu'à cause de cela il auoit fait serment de n'en porter iamais. Surquoy il y eut vne grande dispute entre le Vice-Amiral & ce maistre pour mon occasion. Mais le mal fut qu'il estoit nuit, & le Vaisseau tout prest à partir. Le Vice-Amiral luy dit en colere, qu'il estoit fasché que ces honnestes Gentils-hommes alloient avec luy, & qu'il n'arriueroit iamais à bon port ; Enfin il luy fit de grandes menaces, s'il reuenoit iamais en cette baye. Mais le refus de ce maistre fut mon bon-heur. Car quand ie fus arriué en Portugal, la premiere nouuelle que i'eus, fut que ces trois pauvres Seigneurs auoient esté pris par les Corsaires avec leur Carauelle, & menez en Barbarie, dont i'eus vn extrême regret & déplaisir, pour la grande amitié qu'ils me portoient.

Humeur  
François.

Me voyant donc frustré de ce costé là, i'estois en grand<sup>r</sup> peine pour mon retour, quand par bon-heur il y eut deux Flamans, naturalisez Portugais, qui furent bien aises de nous trouuer. Ils estoient associez ensemble, & auoient vne fort belle hourque, faite à Donkerque, dont elle portoit les armes ; elle estoit du port de deux cent cinquante tonneaux.



Ils nous demanderent donc si nous desirions nous en aller avec l'un d'eux, car l'autre demeura à saint Saluador; Ce que nous acceptâmes fort volontiers, disans que nous passerions comme les autres Matelots, sans toutefois qu'ils nous donnassent gages; mais nous nous tenions bien heureux de passer, & travailler pour nos despens; & eux estoient bien aises de nous auoir trouuez, car nous leur serions de trois hommes, sans tirer de gages. Estans d'accord ensemble, ils nous dirent que nous tirassions passeport & congé du Vice-Roy par écrit. Ce qu'ayans eu, nous nous embarquâmes en cette Hourque qui estoit chargée de sucres, & bien fournie de Canon, & de toutes autres sortes d'armes & munitions. Nous estions environ soixante personnes passagers, avec mes deux compagnons & moy, & partismes de cette baye le septième d'Octobre mil six cent dix.

Nous eûmes le vent contraire à nostre depart, ce qui fut cause que nous demeurâmes vingt-cinq iours, sans pouuoir doubler le Cap saint Augustin, lequel est distant de cent lieues de cette baye, à la hauteur de huit degrez de l'Equinoctial vers le Sud. Et le troisième iour de Novembre nous doublâmes ce Cap avec grand peril, à cause des basses & bancs de pierre, desquels nous nous approchâmes de près. Le mesme iour nous vîmes la ville de Fernambouq, qui appartient aux Portugais au Bresil: elle est fort bien bastie, & y a de fort belles Eglises.

Fernam<sup>l</sup> ou ]

Deux iours apres nous vîmes vne Carauelle allant à la voile, dont tous nos genseurent vne grand' peur, croyans que ce fut vn Vaissau de Corsaires, de sorte que nous nous mîmes tous en armes, mais apres on reconnut que c'estoient des Portugais.

Le cinquième de Decembre nous repassâmes la ligne Equinoctiale, pour venir vers le Pole Artique: ie l'ay passée dix ou douze fois, durant mon voyage.

Sargasso  
herbe.

Le vingt-cinquième dudit mois, nous commençâmes à voir floter du goymon, que les Portugais appellent *Sargasso*. C'est vne herbe qui se nourrit au fonds de la mer, & c'est vne marque que l'on voit continuellement en cet endroit: la mer en est toute couuerte, elle commence à vingt & vnde gré, & continuë iusques à trente degrez.



Lecinquième de Ianuier mil six cens onze, nous vismes les Isles des Açores, & entr'autres, l'Isle de *Corbo*, de *Flora*, & de la *Terçiera*, qui est la principale à la hauteur de trente neuf degrez & demy.

Le quinziesme de Ianuier, nous découurismes la terre de Portugal, appelée la *Brelingue*, qui est loin de Lisbonne de huit ou dix lieues de la bande du Nort, ce fut au matin, au point du iour : nous pensions en estre encore loin de soixante lieues, à cause que le vent estoit du Sud, & auions grande tourmente.

Nostre dessein estoit d'entrer à Lisbonne, mais nous ne peusmes, à cause du vent contraire ; & sur cela il y eut grande dispute entre le Capitaine & vn Marchand Iuif, autrement appelé en Portugal, *Christiano Nuevo* ; à cause que le Nauire estoit vne Hourque de Flandres du port de deux cent vingt tonneaux, comme i'ay dit. Le Capitaine estoit Holandois, & demouroit d'ordinaire à Lisbonne, & estoit associé avec vn autre Holandois à qui estoit la plus grande partie de la marchandise ; le Iuif y auoit aussi pour plus de cent mil écus de marchandise la plus part à luy, & en estoit chargé, tant du Marchand principal que d'autres. Il y auoit encore vn autre Iuif dans le vaisseau aussi riche que luy, & quatre ou cinq autres Iuifs aussi Marchands. Il y auoit long-temps qu'il n'estoit arriué vn Nauire si riche que celuy-là. Enfin estans à la veüe de la Brelingue, nous faisons deuoir d'entrer, nonobstant le vent contraire, & allions tousiours louyans tantost vers la terre, tantost vers la mer. Sur cela nous fumes surpris d'une tourmente violente au possible, avec le vent contraire, & nous estions à la coste ; Ce qui nous donnoit vn tres-grand sujet de craindre, de sorte que le Marchand Iuif, vint dire au Capitaine, que veu la tempeste & le vent, il n'y auoit pas apparence d'entrer à Lisbonne. Le Capitaine luy fit réponse, qu'il luy donnast vn acte signé de sa main, portant promesse de participer à tous les frais, dommages, interets, & risques qui pourroient arriuer de ce retardement ; ou sinon qu'il garderoit plustost la mer où le temps estoit fort propre, & qu'en attendant, la bonace & le bon vent reuiendrait. Le Marchand dit qu'il ne luy donneroit pas telle assurance, & qu'il vouloit qu'il tournast la



prouë vers les Isles de Bayonne, éloignées de quelque quatre-vingt lieues de là. Et acheuant de dire cela, il prend luy-mesme le Gouuernail, & met le Nauire vent-d'auant : de sorte qu'il y eut vne grande contrarieté là dessus, avec force injures, & grosses paroles de part & d'autre, mais en fin tout fut appaisé, & le Marchand signa cet acte, & nous prîmes la route des Isles de Bayonne en Galice ; ioint que la tempeste estoit si furieuse, qu'elle appaisa bien-tost toute leur colere.

Cependant nous fusmes enuiron cinq iours pour aller de la Brelingue à ces Isles, & tout ce temps là nous fusmes en vne continuelle tempeste, mesme qu'elle augmentoit de plus en plus. Avec cela il nous arriua vn autre mal-heur, c'est que nostre Vaisseau se mit à faire eau de telle sorte, qu'il estoit impossible de la pouuoir vaincre ; & nous estions le plus souuent proches de terre, ce qui nous faisoit apprehender dauantage. Entr'autres, vn iour nous croyons, par le rapport de plusieurs Mariniers, estre au droit de la baye, & ils disoient la fort bien reconnoistre ; ce qui nous pensa perdre, car nous allions droit vers elle vent derriere, & quand nous fusmes tout aupres, on reconnut que cene l'estoit pas : De sorte que ce fut vn vray miracle, car le vent venoit de mer, & nous estions déjà si près de terre, que nous eusmes bien de la peine à la doubler. Je croy qu'il se fit alors pour plus de mil cinq cens écus de vœux. Car ce principal Marchand en fit vn de huit cent Croisades, à sçauoir quatre cent pour marier vne orpheline, & quatre cent pour faire vne lampe, & autres vstensiiles à vne Nostre-Dame qui est près de là. Tellement qu'aussi-tost qu'il fut descendu en terre, il demanda vne orpheline, à laquelle il deliura la promesse, & aux Marguilliers de l'Eglise de mesme. Il y en eut quantité qui en firent autant. Car il n'y auoit celuy qui ne se recommandast au Saint de sa Paroisse. Car c'est la coustume des Portugais de s'amuser plutost à faire des vœux, que non pas de traualler à sauuer sa vie.

Enfin, depuis Lisbonne iusques à ces Isles, nous nous iugeasmes perdus plus de dix fois, à cause du mauuais Vaisseau, & si proches de terre, où le vent de mer nous poussoit avec telle violence, qu'il déchiroit toutes nos voiles. Ce fut le  
plus



plus grand peril où je me sois trouvé depuis dix ans de mon voyage : & cela arrive assez souvent, qu'après plusieurs longs, penibles & dangereux voyages, on se vient perdre au port, comme l'on a veu plusieurs Vice Roys, après avoir volé & dérobé infiniment aux Indes, venir après perir à leur retour dans le port de Lisbonne mesme, eux & toutes leurs richesses.

Estans donc enfin sur le point d'entrer en la Baye des Isles de Bayonne, nous rencontraimes un petit navire qui y entroit comme nous ; tous nos Portugais mouroient de peur, & pensoient déjà estre pris, encore que nous fussions près de cent personnes : car ce sont gens qui n'ont aucune assurance ny resolution, ils n'ont que le discours & la vanité. Ils sont bons marchands & bons mariniers, & puis c'est tout. Je suis assuré que quinze ou vingt François nous eussent aisément emportez, & le navire valoit plus cinq cens mille écus. Le jour d'uparavant un navire de corsaires avoit pris une Caravelle au mesme lieu ; & lorsque nous entraimes, ils estoient tous deux à l'ancre esdites Isles, là où ils déchargeoient cette Caravelle ; mais ils estoient d'un costé, & nous passâmes de l'autre, & allâmes près la ville ; il y en a trois ou quatre petites dans cette Baye.

Isles de  
Bayonne.

Comme nous eusmes donc heureusement pris terre le vingtième jour de Janvier de l'année mil six cens onz, je me souvins d'un vœu que j'avois fait en ma prison de Goa, qui estoit, que si Dieu me faisoit la grace d'aller jamais en Espagne, je ferois le voyage de S. Jacques en Galice, ce dont je priois toujours Dieu de bon cœur estant sur mer, & aussi d'aborder en tout autre lieu qu'à Lisbonne, pour la crainte indubitable que j'avois d'y estre arresté prisonnier : & de fait tous les autres étrangers qui estoient venus des Indes, avoient esté donnez en charge aux Capitaines des navires de la part du Viceroy de Goa ; mais d'autant que nostre navire s'estoit perdu en la Baye de tous les Saints, le Capitaine du navire n'estoit plus responsable de nous, & estions en nostre liberté. Mais nonobstant cela, si nous eussions abordé à Lisbonne, on n'eust pas laissé de nous arrester prisonniers ; mais il pleût à la Bonté divine de nous jeter à sauveté en ces Isles de Bayonne, où sitost que nous eusmes mouillé l'ancre, nous y trouvâmes nombre de navires François, qui estoient aussi à l'ancre pour y trafiquer : & aussitost qu'ils sceurent nostre arrivée, ils nous vinrent voir tous par admiration, & alors nous apprîmes d'eux



tout ce qui se passoit en France, dont il y avoit dix ans que nous n'avions appris de certaines nouvelles.

Estans descendus en terre, après nous estre rafraichis quelques jours avec ces François, & pris congé, & remercié les Portugais de nostre navire, & principalement le Capitaine qui me voulut faire la courtoisie de quelques pieces d'argent, je me resolus d'aller accomplir mon vœu, & laisser là mes deux compagnons, qui n'en voulurent encore partir, & que je n'ay plus veu depuis: je pris tout seul mon chemin droit à saint Jacques, qui estoit à dix lieues de là, & passay par la ville de *Ponte-Verde*, qui est assez belle.

Ayant satisfait à ce qui estoit de ma devotion à saint Jacques, je m'en allay à la *Courogne*, qui est un port de mer à dix lieues de là, pour tâcher à y trouver passage pour France; ce que n'ayant pû rencontrer; j'eus avis qu'à un petit port environ à deux lieues de là il y avoit une petite barque de la Rochelle du port d'environ trente cinq tonneaux, chargée d'oranges, & toute preste à partir; je m'y acheminay aussitost, & priay le maistre de me donner passage, ce qu'il fit volontiers, & ayant sceu toutes mes aventures, il fut bien aise de cette rencontre, & ne voulut rien prendre de moy pour mon passage. Nous ne demeurâmes que trente-six heures à passer de là à la Rochelle, où graces à Dieu nous arrivâmes heureusement le cinquième jour de Fevrier: & alors loüant Dieu de tout mon cœur, je me tins assuré de pouvoir voir encore une fois la terre de France, que j'avois tant désirée. Ce Maistre de barque qui me passa, s'appelloit *Jean Arnoul*, & estoit de l'Isle d'*Oleron*; il s'estimoit fort heureux de m'avoir ramené, & me fit fort bonne chere à la Rochelle, ne voulant jamais permettre que je prisse autre logis que le sien, & se tenoit bien glorieux de me faire voir aux principaux de la ville, qui me considéroient avec admiration. Ayant demeuré quelques jours là, je pris congé de luy, & pris le chemin de mon pays natal, qui est la ville de Laval en Bretagne, où j'arrivay le 16. de Fevrier 1611. dont Dieu soit loué.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

VOYAGES





# VOYAGES

DE

## FRANÇOIS PYRARD.

### *TROISIÈME PARTIE.*

Contenant differents Traitez , tant dudit Pyrard  
que d'autres , dont plusieurs ont esté adjoultez  
dans cette nouvelle Edition.

---

*Traité & description des Animaux , des  
Arbres , & fruits des Indes Orientales ,  
obseruez par l'Auteur.*

**B** IEN que plusieurs ayent écrit amplement de la  
nature , forme , & façon de plusieurs animaux à  
nous inconnus , & des Arbres & fruits des Indes  
Orientales : Toutesfois les ayant veus , connus &  
maniez si particulièrement , comme i'ay fait , &  
pendant vn si long-temps ; & vescu d'iceux ; i'ay crue estre  
obligé de mettre par écrit , ce qu'une si longue experience  
m'a appris , m'assurant , que peut-estre personne n'en aura si  
particulièrement obserué la nature.

III. Partie.

A



## CHAPITRE PREMIER.

*Des Elephans & des Tygres.*

**L'**Elephant est l'animal le plus grand de tous les autres, & qui a plus de iugement & de connoissance. De sorte qu'on le diroit auoir quelque vſage de raiſon, outre qu'il eſt infiniment profitable & de ſeruice à l'homme. S'il eſt queſtion de monter deſſus, cet animal eſt tellement ſouple, obeïſſant & dreſſé, pour ſe ranger à la commodité de l'homme, & à la qualité de la perſonne qui s'en veut ſeruir, que ſe pliant bas, il aide luy-mesme à celuy qui veut monter deſſus, & le ſoulage avec ſa trompe.

Sur toutes choſes cet animal aime à eſtre loué & careſſé, & par ce moyen il s'humilie: & neanmoins ſa force eſt ſi grande, qu'elle ne ſe peut preſque reconnoiſtre ſinon par l'experience. L'en ay veu vn porter avec les dents deux canons de fonte, attachez & liez enſemble avec des cables, peſants chacun trois milliers: il les enleua ſeul, & les porta l'eſpace de cinq cent pas. L'ay veu auſſi vn Elephant tirer des Nauires & des Galeres à terre, ou les mettre à flot. C'eſt vne choſe admirable que la nature de ces Elephans, qui ſont ſi obeïſſans qu'on leur fait faire tout ce que l'on veut, pourueu que l'on les traite avec douceur.

Par toute la contrée de Malabar, & meſme au Royaume de Dealcan, ou Decan, i'ay remarqué qu'il n'y a que les Nayres qui domtent & appruiſent cet animal, & i'ay veu à Calecut, des petits garçons Nayres, eſtre touſiours aupres des petits Elephants, les careſſer & mener çà & là, & comme ſ'accouſtumer avec eux; meſme il n'y a que des Nayres qui les gouuernent, leur donnent à manger, & les menent par la ville, & par tout où quelqu'un auroit affaire: car vne autre perſonne n'en ſçauroit venir à bout, & n'oſeroit en approcher. Quand il eſt conduit par ſon Nayre, il n'y a rien de ſi doux, & de ſi traitable: il fait tout ce qu'on luy dit, il careſſe ceux qu'on luy monſtre, reçoit toutes ſortes de perſonnes à monter ſur luy, eſtend ſa trompe, dont il ſe fert comme d'une main, & l'aide à monter, ou ſi c'eſt vn petit en-



fant, il l'enleue avec sa trompe tout d'un coup sur son dos. Que si le Nayre n'y est pas, il n'y a personne si hardy qui l'ose aborder, autrement il le tueroit. Il porte sur le nez vne grande trompe fort longue, qui est comme vn boyau, qu'il manie çà & là, & s'en sert comme d'une main pour porter son manger à sa bouche, ou pour faire autre chose; mais au reste si fort, qu'il prend vn homme avec, & l'enleue extremement haut, puis le laisse tomber en pieces, & ainsi sont suppliciez les mal-faïcteurs à Calecut: Et mesme on m'a dit qu'il y en auoit vn à Goa, il y a quelque temps, qui tua plusieurs personnes de cette sorte en allant par la Ville, encore qu'il eust vn conducteur: & en effet i'en ay veu plusieurs desquels on ne pouuoit pas approcher, quoy qu'ils eussent leur Nayre, comme estans d'une nature plus reuesche.

Quand on les mene à la guerre, on attache à leur trompe vne épée, avec laquelle ils coupent tout ce qu'ils rencontrent. I'en ay veu plusieurs ausquels on en auoit ainsi attaché par plaisir, & leur ay veu manier çà & là bien furieusement. Ces animaux ne mangent point de chair, non pas mesme les sauages, mais vivent seulement de branches, de rameaux & de feuilles d'arbres, qu'ils rompent avec leur trompe, & maschent le bois assez gros. Ceux qui sont priuez sont fort delicats en leur viure, & leur faut bailler du ris bien cuit, & accommodé avec du beurre & du sucre, qu'on leur donne par grosses pelottes, & leur faut bien cent liures de ris par chacun iour; outre qu'il leur faut bailler des feuilles d'arbres, principalement de Figuier sauage pour les rafraichir. C'est, ie croy, la raison pour laquelle il n'y a que les Rois qui en ayent, à cause qu'il couste beaucoup à les entretenir, & en cela paroist la magnificence & la puissance des Rois en ce pais là, d'en nourrir beaucoup: car cet animal leur est fort vtile, mesme en guerre. I'en ay veu quantité chez le Roy de Calecut. Le Roy de Bengala en a dix mil. & le grand Mogor, autrement appellé *Aconbar*, qui veut dire *le grand Roy*, en nourrit, (à ce que i'ay appris de plusieurs Indois, & Arabes qui ont esté à sa Cour) iusques au nombre de 3000.

Au reste, c'est vne chose fort remarquable, que cet animal ne couure iamais la femelle, en quelque chaleur qu'il soit, tant qu'il verra quelqu'un.



Quelques - vns veulent dire qu'ils n'ont point de ioin-  
ture aux iambes, & qu'ils ne se couchent point, ce qui est  
faux ; car ils se plient, & se couchent comme ils veulent.  
Je n'en diray pas davantage, par ce que plusieurs en ont as-  
sez écrit.

Rhinoceros.

Pour ce qui est du Rhinoceros, n'en ayant veu aucun, &  
en ayant seulement ouy parler, ie n'en diray rien autre  
chose.

Tygres.

Quant aux Tygres, il y en a grande quantité és Indes, &  
ils y sont plus communs que ne sont icy les Loups. C'est vn  
animal fort furieux, & tres-cruel, qui ne s'enfuit pas des  
hommes, s'ils ne sont en fort grand nombre, mais au con-  
traire, il les cherche, & les attaque pour les deuorer. De  
sorte que tous portent des armes pours'en deffendre, encore  
trouue-t-on tous les iours beaucoup d'hommes qui en sont  
deuorez. Les Rois prennent fort grand plaisir à la chasse de  
ces Tygres, pour en décharger le país, & en deliurer les pau-  
ures gens: ioint que par là ils connoissent, & éprouuēt le cou-  
rage & la hardiesse de leur Noblesse. Les Nayres ne font  
autre chose que de les chasser, & la pluspart les combattent  
avec l'épée & la rondache, ( ce qui n'est pas sans danger,  
car c'est vne hardie & furieuse beste ) & les ayans tuez, les  
trainent deuant le Roy en grand honneur & triomphe. I'en  
ay veu plusieurs qui les amenoient de la sorte, & beaucoup  
qui en estoient bien blesez. Ces Tygres sont de la hauteur  
d'un Mastin, mais plus longs, la teste grosse, laquelle res-  
semble à vn chat. La peau en est fort belle, toute marquée  
de blanc, noir, & roux.

## CHAPITRE II.

### *Des Crocodiles & Tortuës.*

Crocodiles.

IL y a grande quantité de Crocodiles és Riuieres de l'Isle  
de saint Laurens, & de la coste de Bengalla, & terres de  
*Malabar.*

Les Crocodiles se nourrissent dans l'eau douce, sont fort  
grands, couverts d'écailles, & pour cela difficiles à tuër,  
mais ils ont le ventre tendre, & facile à percer. Ils ont vne



DES ARBRES ET FRUITS DES INDES. 5

odeur de musc, ce que nous reconnusmes en ceux que nous tuasmes en l'Isle de saint Laurens, car aussi-tost qu'ils estoient frapez, tout l'air en estoit embausmé comme de musc, & la coste mesme en auoit aussi l'odeur. Ceux qui en ont mangé disent que la chair en est fort delicate, & bonne. Pour moy ie n'en goustay iamais. La gueule est garnie de dents fort aiguës, & les dents de dessous passent, & transpercent la mâchoire de dessus, qui est toute trouée par l'endroit où passent ces dents, & est celle qui se remuë.

Les Tortuës flottent sur l'eau pour s'échauffer au Soleil, il s'en voit de si grandes, que l'écaille suffiroit à couvrir vne petite case, & pauvre maison, & est capable de tenir assis dix personnes, & plus. Il y en a grande quantité aux Maldiuës, & on void plusieurs petites Isles qui ne sont habitées d'autres animaux que de ces grandes Tortuës, dont elles sont couvertes. Quand nous fusmes arriuez aux Maldiuës, nous en prîmes vne grande, qui auoit cinq ou six cens œufs gros comme iaunes d'œufs de Poules. Nous la fîmes cuire dans de l'eau de Mer, & en mangeâmes, & vescuâmes trois ou quatre iours, quarante personnes que nous estions, n'ayans autre chose que cela à manger. Cela a la chair fort grasse, & delicate comme du veau; mais comme nous la mangions sans pain, & autre appareil, beaucoup en furent malades: & moy en mon particulier, ie m'en trouuay fort mal, vomissant sans cesse iusques au sang. Les Insulaires se seruent de l'écaille pour faire des rondaches, & diuers meubles & commoditez.

Aux Maldiuës il y en a vne autre espece de plus petites, qui neanmois ont trois ou quatre pieds de diametre. L'écaille est tannée, tirant partie sur le noir, partie sur le rouge fort lice, éclatante & façonnée si admirablement, que c'est vne chose extrêmement belle, que de la voir quand elle est polie. C'est pourquoy elle est tant recherchée de tous les Indiens, Rois, grands Seigneurs & riches personnes, principalement de ceux de Cambaye & Surrate, qu'ils en font des coffres & des cassettes garnies d'or & d'argent, des bracelets, & autres ornemens de meubles: il n'en croist qu'aux Maldiuës, & aux Isles Philippines ou Meniles, & c'est vne des bonnes marchandises qu'on enleue. C'est chose admi-

Tortuës.

Tortuës des Maldiuës.



nable que la nature & la durée de vie de cet animal. Car ces Insulaires les ayans prises les approchent du feu, puis ils en tirent l'écaille : cette écaille estant tirée & separée d'avec la Tortuë, ils remettent la Tortuë dans la Mer, qui est encore toute viue, & elle refait vne autre écaille ; car il est defendu de les tuer. Ioint qu'ils ne mangent iamais d'aucune espece de Tortuës, par ce, disent-ils, que cela a quelque conformité, & approche fort de l'homme.

### CHAPITRE III.

*Des Poissons de la Mer Indique, & spécialement de ceux des Maldives.*

Poissons qui  
mangent les  
hommes.

**L**A Mer qui est sous la Zone Torride porte des Poissons estranges, & forts differents de ceux de nos Mers. Mais entre autres c'est chose merueilleuse de certains poissons, qui mangent & deuorent les hommes. Aux Maldives il y en a beaucoup, par ce que la mer estant basse, ils s'y aiment, & s'y rangent en grande quantité. Ce Poisson est fort grand, long de neuf ou dix pieds, gros à proportion, plus que la brassée d'un homme, il n'a point d'écailles, mais est couuert d'une maniere de cuir de couleur noiratre, blanc sous le ventre, non toutesfois de la durezza & espaisseur de la Balene. La teste est ronde, haute & bien large, garnie de quantité de grandes dents pointuës. Les habitans des Maldives en sont fort incommodez : car ces animaux les viennent deuorer quand ils peschent, ou se baignent, ou au moins leur tronçonner les bras ou les iambes. On void là vn grand nombre de peuple, dont les vns sont estropiez d'une iambe, qui d'un bras, qui d'une main, ou autrement blesez en quelque partie du corps, de la morsure de tels poissons. L'en ay veu beaucoup en ces Isles des Maldives ainsi mal traittez, mesme i'ay veu prendre de ces Poissons, & trouuer dans le ventre des membres d'hommes tout entiers. Il en arriue ainsi iournellement des inconueniens, parce que d'ordinaire ils se baignent, & se lauent dans la Mer. Vne fois ie pensay estre deuoré d'eux passant d'une Isle en vne autre, par vn trajet bien petit. Ceux des Maldives m'ont asseuré que ces Poissons allans



en troupe, ont plusieurs fois attaqué des petits bateaux & nacelles de Pescieurs, les ont renuerfées, & deuoré les hommes. Cela n'est pas arriué pendant que i'y estois; mais pourtant tous me l'ont assuré comme chose certaine: ils disent que Dieu leur enuoye tels animaux pour les punir de leurs fautes, & les nomment *Paimones*. Il y a aussi d'autres Poissons plus petits appelez par les Portugais *Tubérons*, lesquels Tubérons. ont la teste large & ronde, la gueule fort grande, ayans quantité de dents à plusieurs rangs, ils sont couverts de cuir sans écaille, comme les precedens, & ainsi comme eux mangent la chair humaine, & deuorent ou estropient ceux qui nagent ou se baignent dans la Mer. Ils se trouuent par toutes ces Mers là, & suivent quelquefois les Nauires pour y attendre de la proye, iusques à manger des chemises ou linceuls qu'on laisse tremper dans la Mer. C'est chose admirable qu'ils ont tousiours autour d'eux de petits Poissons, qui ont la peau noire & rude sous le ventre, & par cet endroit plus rude, se collent contre le tuberon, & ainsi il ne les peut pas deuorer.

Les Maldives sont autant remplies de Poisson de diuerses sortes, que lieu du monde. Les habitans en sont fort friands, & ne mangent que des meilleurs, & des plus delicats, sans se soucier des autres. Il y a vn petit Poisson d'vn pied ou enuiron, quarré à quatre carnes, couuert d'vne écaille toute d'vne piece, si dure qu'il faut vne hache pour la rompre, ayant seulement le bout de la queue remuant pour luy seruir de gouvernail: l'écaille est de couleur iaunastre, comme marquetée d'étoilles noires. C'est pourquoy quelques-vns l'appellent le Poisson étoillé. C'est le plus delicat manger qu'on scauroit voir, la chair est blanche, ferme, sans aucune areste, & on diroit que ce seroit de la chair de Poulets, tant elle est bonne. On y void force Rayes infiniment grandes, de six à sept pieds de large, ils n'en font pourtant aucun compte, & n'en mangent iamais, n'estimans pas ce Poisson assez bon, quoy qu'en ayant mangé, iel'aye trouuée aussi bonne que celle d'icy. Mais c'est que, comme i'ay dit, ils sont si friands & si delicats, & en ont vne quantité si admirable, qu'ils ne daigneroient manger de la plus part des Poissons qui sont comme les nostres, & qu'on mange en ce pais, par ce

Poisson des  
Maldives.



qu'ils ne les trouuent pas assez bons. Seulement de ces grandes Rayes ils les écorchent, & de la peau seiche, & bien étendue, en font des Tambours, & ne s'en seruent point d'autres. Il y a quantité de Poissons qui ont l'écaille dure, des Cancres de toutes sortes, fort grands, i'en ay veu plusieurs dont l'écaille brilloit de diuerses couleurs, qui estoient fort agreables à la veüe. De ces Cancres il y en a vne espece, comme celle que les Mariniers appellent *Crabes*, qui sont abondans aux Maldives, & de grosseur étrange, qui vont & en Mer, & en terre, où ils font de grandes Cauernes pour se retirer. I'en ay veu dont les serres estoient plus grosses que les deux poings. Il y a des Isles qui en sont toutes pleines, & font de la peine & de l'incommodité aux habitans, par ce que bien souuent ils les blessent, leur attrapant les pieds avec les serres, & on n'oseroit aller en plusieurs Isles la nuit pour cela; car ils sortent tous hors, & emplissent tout. Et il m'est ainsi arriué, d'en estre blessé comme i'allois de nuit. Ces peuples recoiuent aussi de l'incommodité d'une autre sorte de gros Poisson tout couuert de dures pointes d'arestes comme des alesnes, longues de quatre doigts, & n'y a aucune place sur le Poisson qu'il n'y en ait. Quand ils vont pescher, il arriue souuent que quelqu'un marche dessus, ou passe aupres, & se fourre dans les pieds ces picquerons, lesquels ils tiennent fort venimeux.

La Mer est en ces quartiers-là pleine de Couleuvres ou Serpens de Mer, qui mordent ceux qu'ils rencontrent. Quant aux Poissons volans, ils se trouuent par tout sous la Zone Torride, & principalement vers la ligne Equinoctiale. Outre ceux que i'ay veu dans la Mer comme nous allasmes, i'en ay aussi veu beaucoup aux Maldives. En ayant parlé en la description de mon voyage, ie ne repeteray pas icy ce que i'en ay écrit.

Au reste, i'ay esté étonné de voir tant de sortes de diuers Poissons qui nous sont inconnus, grands & petits de toutes façons, dont il y en a qui se trouuent enrichis de belles couleurs, d'autres éclatans comme s'ils estoient couverts d'or, bref vne si grande diuersité, qu'on ne peut qu'admirer, & reconnoître que les merueilles de nostre Createur paroissent plus dans la Mer qu'en aucune partie de ses œures.



## CHAPITRE IV.

*Des Perroquets, & d'un Oiseau admirable qui naît  
en la Chine.*

Toutel'Inde, l'Afrique, le Bresil, & les Isles qui en dé- Perroquets.  
pendent sont remplies, entre plusieurs autres sortes  
d'Oiseaux, de Perroquets en grand nombre, & de toutes fa-  
çons. Les vns ont le plumage gris & violet, qui se trouvent  
dans l'Isle de saint Laurens, & sont bons à manger, de mes-  
me goust que les Ramiers, nous en mangeâmes beaucoup  
lors que nous y séjournâmes. Les plus gros Perroquets verds  
qu'on apporte icy, viennent de la Guinée, du Cap-Verd, &  
du Bresil. Ceux des Indes sont verds, & plus petits; mais  
fort gentils, & parlans bien proprement. Ils'y en trouue de  
fort gros tous blancs. On void aussi de petits Perroquets qui  
ne sont pas plus gros que des Passereaux. Au Bresil il y en a  
de tous rouges, ou tous iaunes, & ainsi de diuerses couleurs  
seules, & sont aussi beaucoup plus gros que les autres. Quant Aigrettes  
aux Aigrettes, elles hantent la Mer, & on en void en gran-  
de quantité sous la Zone Torride.

Estant aux Isles des Maldives, il se trouua vn Oiseau qui Oiseau mer-  
neil eux.  
aborda en vne Isle, de prodigieuse forme & grosseur. Il est  
haut de trois pieds, le corps gros au possible, plus qu'un hom-  
me ne scauroit embrasser: le plumage est tout blanc comme  
vn Cygne, les pieds sont plats comme aux Oyseaux qui na-  
gent, le col est long d'une demie brasse, le bec long d'une  
demie aulne, le dessus a au bout vne maniere d'ongle crochu,  
le dessous est beaucoup plus large que le dessus, duquel pend  
vne grande poche fort spatieuse, de couleur iaune doré, res-  
semblant à du parchemin. Le Roy fort étonné d'où pouuoit  
venir cet animal, & quelle estoit sa nature, & s'en enquerant  
à tous ceux qui venoient d'autre part, qui ne luy en pou-  
uoient donner resolution: enfin il arriua certains Etrangers  
qui luy aprirent que cet animal estoit particulier à la Chine,  
& ne naissoit que là, que les Chinois s'en seruoient pour  
prendre du poisson, car cet animal va sur l'eau comme les au-  
tres Oyseaux de Riuere, & fort long-temps. Il prend du



poisson industrieusement, & en emplit sa grande nasse ou poche qui luy pend du bec de dessous, laquelle est si grande & si spatieuse, qu'il y peut tenir plusieurs poissons de deux pieds de large chacun. Ce que le Roy ayant entendu, fut grandement étonné comment il estoit possible que cet Oiseau fust venu ainsi seul de la Chine, distant de plus de douze cens lieues. Il en voulut doncques voir l'expérience, & luy faisoit quelquefois attacher & serrer le col, luy laissant seulement pour respirer, afin qu'il n'auast pas le poisson, mais rapportast sa poche pleine, qui est l'artifice dont vsent les Chinois. Je l'ay veu aller ainsi long-temps sur Mer, & s'en reuenir plein de poisson. Il alloit long-temps sur la Mer, & y demeurait quelquefois vn iour, ce qui me fait croire qu'il n'est pas impossible qu'il fust venu de la Chine, parce qu'il s'aime à la Mer, & y séjourne long-temps, & prend du poisson pour son viure: loint qu'il m'a esté assuré par vne infinité d'Indiens de diuers costez, que cet animal ne naist qu'en la Chine.

Au Bresil, lors que i'y arriuy ie vis deux Animaux fort rares. Ils estoient de la forme, hauteur & proportion d'une petite Mule, & toutefois ce n'est pas une espece de Mule, par ce que c'est vn Animal à part, qui engendre & porte son semblable. La peau estoit admirablement belle, polie & éclatante comme du veloux, & le poil aussi court, & ce qui est plus étrange, c'est qu'elle est composée de petites bandes extrêmement blanches, & extrêmement noires, si proportionnément que iusques aux oreilles, au bout de la queue & autres extremités, il n'y auoit rien à dire de cette figure, si bien compassée, qu'à peine l'art des hommes en pourroit faire autant. Au reste c'est une beste fort fiere, qui ne s'appriuoise iamais tout à fait: les Sauvages sont infiniment furieuses, mangent & deuorent les hommes. On les appelloit du nom du pais où elles sont *Esuris*. Elles naissent à Angola en Afrique, d'où on les auoit amenées au Bresil, pour les presenter par apres au Roy d'Espagne, & les ayans prises ieunes, & fort petites, on les auoit vn peu apprivoisées, & pourtant il n'y auoit qu'un homme qui en eust le soin, ny qui osast en approcher: mesmes peu auparauant que i'y arriuas, une qui se détacha sans y songer tua vn Palefrenier, & eust deuoré le corps, si on ne l'eust tiré d'entre ses dents. Encore ce-



luy qui les traite, m'a monsté comme elles l'auoient mordu en plusieurs endroits, quoy qu'elles soient attachées fort court. Certainement c'est la peau d'Animal la plus belle qu'on sçauroit voir.

## CHAPITRE V.

*Du Poivre & du Gingembre : du Macis, & de la Muscade,  
du Girofle & de la Cannelle.*

**L**E Poivre croist en abondance en Cochin, Calecut, Ca-<sup>Poivre</sup> nanor, Barcelor, & tout du long de la coste de Malabar. C'est de là seulement que les Portugais en enleuent, & nul autre n'en oseroit acheter en ces quartiers là. Il y en a aussi en grande quantité en l'Isle de Sumatra, & en Iava, où les Arabes, & tous les autres Indiens, & depuis quelques années les Holandois & les Anglois, & tous ceux qui nauigent, contre la volonté du Roy d'Espagne en prennent, & s'en fournissent : il est plus gros & plus pesant que celuy de Malabar, mais les Indiens l'estiment dauantage, les Portugais toutesfois vantent le leur, & disent qu'il a plus de force. Il y en a de trois especes, noir, blanc & long. Pour le long il croist en Bengala, au Bresil, & dans la Guinée.

Mais pour le Poivre noir & blanc, il est de mesme forme, & prouient d'une plante ou arbre qui est semblable au Lierre, & on le plante au pied d'un autre Arbre : en croissant il s'entortille, & va grimpant iusques au plus haut de l'Arbre, comme si c'estoit de la Vigne, du Houblon, du Lierre, ou tel autre Arbre rampant. Sa feuille est semblable à celle de l'Oranger. Le fruit vient par de petites grappes languettes, bref cette grappe ressemble fort à des Grozeilles rouges. Au commencement il est verd, prest à meurir il rougit, & en seichant il noircit. L'on le cueille au mois de Decembre & Ianuier.

Quant au Gingembre il est plus commun que le Poivre, & vient par toutes les Indes, & mesmes au Bresil, & en l'Isle de saint Laurens. Je n'ay point esté en lieu des Indes que ie n'y aye veu du Gingembre. Le Roy d'Espagne deffend d'en apporter quantité, parce que si l'on en apportoit en abon-<sup>Gingembre.</sup>



dance, cela empescheroit la vente de son Poivre, d'autant que beaucoup se contenteroient de cette épice.

C'est vne racine qui se nourrit en terre comme la plante de l'Iris. Les Indiens en font grande quantité de conserves.

*Muscade.*

La Muscade & le Macis ne naist qu'en l'Isle de Banda, qui est distante de vingt quatre lieues des Molucques, mais il y en a en si grande quantité, qu'on en fournit tout le monde. La Muscade meurt trois fois l'an, sçavoir en Avril, Aoust & Decembre, celles d'Avril sont les meilleures. L'Arbre ressemble à peu près à celui du Pescher, le fruit est couvert d'une écorce ou peau fort épaisse: elle s'ouvre estant meure comme vne Noix, & paroist la Noix de Muscade avec vne autre écorce, qui est le Macis de couleur rouge, en seichant le Macis se separe, & devient de couleur d'Orange, qui est d'une grande vertu, pour fortifier & échauffer l'estomac, chasser les ventosités, & faire digérer les viandes.

*Girofles.*

Le Clou de Girofle ne croist qu'aux Moluques: les feuilles ressemblent à celles du Laurier: Le bois de l'arbre, & les feuilles ont à peu près vn mesme goust que le fruit, ou peu s'en faut. Tout autour de l'Arbre il n'y vient aucune herbe, parce que les racines sont si chaudes, qu'elles attirent toute l'humidité. On a fait preuve que mettant vn sac de Clou de Girofle dessus vn Vaisseau plein d'eau, l'eau se consomme & diminue, sans toutefois que le Clou empire.

La fleur du Girofle s'épanouit, & en s'épanouissant elle est blanche, puis apres elle jaunit, & enfin elle devient rouge, c'est lors que le Clou s'engendre dans la fleur, & que l'odeur en est plus forte & meilleure. Et alors c'est la plus souefve, & la plus admirable odeur qu'on sçauroit imaginer: estant là lors de la force de ces fleurs, on eust dit que l'air en estoit tout embaumé.

Le Clou estant meur, il tombe à terre. On le serre, & on le trempe dans de l'eau de Mer: puis on le fait seicher dessus des Clayes, sous lesquelles on fait du feu, qui rend de la fumée, laquelle noircit le Clou qui estoit auparavant fort rouge.

*Cannelle.*

La Cannelle ne vient qu'en l'Isle de Ceylan, où il y en a si grande abondance, que la plupart du pais en est couverte,



comme icy de bois taillis ou forests. L'arbre est comme celui d'un Oliuier, & la feuille comme celle du Laurier, il porte vne fleur blanche, & vn fruit de la forme de l'Oliue meure.

Il y a deux écorces, la premiere ne vaut rien, la seconde c'est la vraye Canelle qu'ils fendent sur l'Arbre, & l'y laissent secher, puis estant sechée ils la tirent, & ne laisse pas d'en reuenir d'autre deux ou trois ans apres, sans que l'Arbre en recoine aucun dommage.

Cet Arbre vient communement sans estre planté, & y a si grande quantité de Canelle, que la liure ne vaut pas six deniers sur le lieu.

## CHAPITRE VI.

*De l'Anil ou Indigue, du Musc, de l'Ambregris, du Benjoin, du Sandal, & Bois d'Aloes.*

**L'***Anil* autrement appellé *Indigo*, vient seulement au <sup>Anil.</sup> Royaume de Cambaye & Surrate. C'est vne herbe qui croist comme le Romarin, & procede de semence: lors qu'elle se cueille on la seiche, & on la remouille par plusieurs fois, & autant de fois on la fait resseicher, iusques à ce qu'elle deuienne bieuë. On en fait fort grand estime pour la teinture, & c'est l'une des meilleures marchandises des Indes.

L'Ambregris prouient de la Mer, & principalement sous <sup>Ambregris.</sup> la Zone Torride, i'en ay veu grande quantité aux Isles des Maldines, qui se trouue sur le bord de la Mer. Tous ceux du pais où i'ay esté ne sçauent au vray d'où il vient, & comment il croist. On sçait bien seulement qu'il vient de la Mer.

Le Musc vient de la Chine seulement. Il procede d'un <sup>Musc.</sup> petit animal de la grandeur d'un Chat. Pour en tirer le Musc ils tuent cet Animal, & le brisent entierement dans sa peau, en laquelle ils le laissent pourrir; & estant pourry, ils en font de petites Bourses qu'ils remplissent de la chair mince & hachée menu, & le vendent. Les Chinois en font grand trafic, & le sophistiquent & mélangent, comme toute autre chose qui sort de leurs mains. De maniere qu'on n'en voit point de pur & naturel.



Ciuetes.

Des Ciuetes il y en a par toutes les Indes en grande quantité.

Benjoin.

Le Benjoin prouient comme toute Gomme d'un Arbre fort haut : aussi est-ce vne Gomme fort aromatique. Elle croist principalement à Malaca, & en Sumatra.

Sandal.

Le Sandal blanc, est vn Arbre qui croist es Indes, & y en a grande quantité en l'Isle saint Laurens : il y a aussi du Sandal rouge. Les Indiens s'en seruent pour se froter le corps, afin de le faire sentir bon, & pour se rafraichir la peau lors qu'ils ont chaud. L'Arbre ne porte aucun fruit.

Aloës.

Il y a deux sortes de bois d'Aloës aux Indes : l'un qui est appelé par les Indiens *Calamba*, & l'autre qu'ils appellent *Garoa*. Les Indiens se seruent de ces bois pour s'en froter le corps, & en faire des parfums.

## CHAPITRE VII.

*Des Tamarins, de la Casse, & des Mirabolans.*

Tamarins.

Il y a par toutes les Indes grande quantité de Tamarins, ce sont Arbres hauts comme des Poiriers, qui ont du fruit, ressemblant à vne gouffe de Fève, de laquelle se seruent les Indiens pour Verjus à mettre au Potage, & du bois ils en font du feu. Cela est aussi fort laxatif.

Casse.

L'Arbre de la Casse ressemble à vn Poirier, mais il a la feuille plus longue, il porte vne fleur jaune de bonne odeur. Il est en fleur au mois de Septembre: puis il produit des Gouffes longues de couleur verte, mais comme elles meurissent, elles noircissent. Les Indiens n'en font aucune estime. Ces Arbres viennent d'eux mesmes, sans estre semez ny labourez. Lors que la Casse est meure, qui est au mois de Ianuier, elle tombe, & en ce temps-là l'on fait difficulté de manger de la chair des bestiaux, comme Vaches & Moutons, d'autant que cette chair cause le flux de ventre & dissenteries, à cause de la Casse qui est laxative que ces animaux mangent, la trouuants tombée à terre. La terre de Dealcan en est remplie, i'en ay veu autour de Goa seulement.

Aux Indes se trouuent des Mirabolans, qui sont Arbres comme des Pruniers, dont y en a grande quantité à Cochin



DES ARBRES ET FRUITS DES INDES. 15  
& à Calecut. Le fruit ressemble aux Prunes. C'est vn fruit fort delicat, dont on fait aussi quantité de conserues & confitures.

## CHAPITRE VIII.

*De l'Arbre Triste, de l'Ebene, du Betel, & de l'Arbre de Coton.*

**L'**Arbre qui prouient aux Indes Orientales, qu'ils appellent *Triste*, est ainsi nommé, par ce qu'il ne florit iamais que la nuit. Lors que le Soleil se couche, l'on ne void aucunes fleurs sur l'Arbre : toutesfois demie-heure apres que le Soleil est couché sous l'orison, cet Arbre deuient tout flory, & incontinent que le Soleil vient à répandre ses rayons, les fleurs tombent de cet Arbre, sans qu'il en demeure aucune. Il est de la grandeur du Poirier. La feüille approche celle du Laurier, fors qu'elle est vn peu dechiquetée. La semence sert pour mettre aux Potages, & l'eau qui distille de ces fleurs sert contre la maladie des yeux.

L'Arbre de l'Ebene est de la grandeur d'un Oliuier, ayant la feüille de la forme de celle de Saulge, & porte vne fleur blanche comme d'une Rose. Le bois en est fort dur, il y en a grand nombre en Mozambic, & c'est la meilleure. Il y en a aussi grande quantité en l'Isle sainte Helene, non pas si bon, dautant qu'il est plein de nœuds.

Le Betel est vne plante qu'on met au pied des autres Arbres, qui le embrasse comme fait le Lierre, la feüille en est grande comme celle du Plantain, il y en a en grande abondance és Indes Orientales, & principalement és Isles des Maldiuës, par ce qu'ils le cultiuent tous fort curieusement. Les Indiens en vsent fort, & tous maschent cette feüille presque continuellement, la meslant avec vn peu de Chaux, & du fruit qu'ils appellent *Arequa*, pour diminuer l'amertume. Ils disent que c'est pour la santé qu'ils en vsent, & qu'ils ne viuroient pas autrement, par ce que cette feüille est fort chaude, & aide à la digestion, & pour cela ils en maschent à toutes heures, & en ont en la bouche, excepté en dormant. Aureste, le goust en est bon, & de bonne odeur, qui fait auoir bonne haleine : encore qu'il soit chaud, neanmoins il



rafraichit la bouche, desaltère, & empesche de boire continuellement, comme il faudroit faire pour la grande chaleur. Apres en auoir succé le jus, on iette le marc. l'en ay vsé le temps que i'ay esté parmy eux, & m'en trouuois fort bien. Cela conserue tellement la santé des dents, que ie n'ay iamais veu personne qui y eust mal, & qui en eust perdu vne seule. Il est vray qu'elle fait rougir les dents, & la bouche comme du Corail, mais ils tiennent cela à beauté, & tiennent cela en tel honneur, que si quelqu'un estoit entré en vn logis sans luy presenter du Betel, il prendroit cela comme vn affront, & deshonneur, tellement que si quelques amis se rencontrent par les chemins, par honneur & signe de bonne chere, ils se presentent du Betel. Bref, en toutes Festes, festins & réjouissances, c'est la premiere, & la plus estimée partie de la bonne chere.

Coton.

L'Arbre qui porte le Coton croist de la hauteur des Roisiers de ce pais-cy, la feuille est comme celle de l'Erable; la fleur sort comme des boutons de Roses. Et au dedans la fleur estant cheute, le bouton s'épanouit qui iette le Coton, dans lequel y a vne semence que l'on seme, comme nous faisons des Pepinieres; & iette continuellement du Coton, duquel les Indiens se seruent pour faire leurs Toilles, & n'en ont point d'autres, ny de Lin, ny de Chanure, comme nous auons en ce pais. Aussi n'en tiennent-ils compte au prix des delicatesses de ces Toilles de Coton. Il y a bien vne autre espece de Coton qui vient d'un Arbre plus grand que le precedent, & est comme vn Fresno; cet Arbre produit certaines Gouffes pleines de Coton, lequel pour estre trop fin, ne sert qu'à mettre & faire les oreillers pour coucher.

## CHAPITRE IX.

*Des Bananes, & Annanas.*

Bananes.

**L**E Banane est vn Arbre haut de neuf ou dix pieds, fort commun aux Indes, merueilleux & tendre comme vne pomme de Chou, & toutefois gros comme la cuisse d'un homme, ils sont tout couverts de diuerses écorces les vns sur les autres, comme vn Oignon, lesquelles estans ostées, le

cœur



cœur demeure, comme de la grosseur du bras, & ce cœur sert au potage, les feuilles sont de la longueur d'une aulne & demie, & larges de demie aulne. Les Indiens Gentils se servent de ses feuilles au lieu de napes & de plats pour prendre leurs repas, & ne s'en servent jamais qu'une fois. Le fruit est fort delicat & precieux. Les petits enfans en sont nourris pour la pluspart comme de bouillie, & chaque Arbre n'en produit jamais qu'une fois, & alors on le coupe, puis il iette force rejettons, chacun desquels produit le mesme fruit tous les ans une fois. Il y en a grande quantité. Le fruit vient comme une grappe, dans laquelle il y a iusques à deux ou trois cent fruits, & chaque fruit est gros comme le bras, & long d'un pied, au reste fort bon & sauoureux, & on en trouue en toute saison, il est au commencement verd, puis il devient iaune, & c'est lors qu'il est meur. Ceux des Maldives en ont de grands Vergerstout pleins.

L'Ananas croist en une plante fort basse qui ne passe jamais la hauteur de trois ou quatre pieds, & se garnit par le pied comme un Buisson: les feuilles sont étroites & longues, picquantes & répandues çà & là. Le fruit ressemble à un Artichaut, ou plustost à une pomme de Pin, excepté qu'il est un peu plus gros. Lors que ce fruit est meur, il est iaune, le dedans en est fort tendre, & fort bon à manger. Au haut du fruit il y a un bouquet de feuilles, lequel estant planté, produit d'autres fruits, & peut estre quinze iours hors de terre sans se gaster, à cause de sa grande humidité qui le conserue. Si on couppoit ce fruit, & que l'on laissast le couteau sans l'essuyer, il deviendroit tout rouillé en une nuit, tant le ius en est chaud & penetrant. Toutesfois quelques Indiens en font du vin qui est comme du Cidre de ce pais, mais il est meilleur, plus fort & plus chaud.

## CHAPITRE X.

*Des Darions, Ramboutans, Iaques & Mangues.*

L'Arbre des Darions ressemble proprement à la grandeur d'un Poirier, son fruit est aussi gros qu'un Melon, les Indiens estiment fort ce fruit, pour estre l'un des plus friands,



& des meilleurs des Indes. A ceux qui ne l'ont pas accoustumé il est mauuais, & a la mesme odeur que celle des Oignons de ce pais, mais le goust en est bien plus excellent.

Ramboutans,

Les Ramboutans sont des fruits couuerts d'une écorce épineuse comme est la Chastaigne. Leur couleur est rouge, le dedans est de la grosseur d'une Noix, garny d'un Noyau semblable à une Amande, & de pareil goust, sur laquelle il y a une chair ou poulpe qui se fond dans la bouche avec un goust fort agreable, l'on en fait grand estat aux Indes.

Iaques,

Le Iaques, est un Arbre de la hauteur d'un Chastaigner. Il produit du fruit gros comme des Citrottilles. Ce fruit est attaché autour du bois de l'Arbre, & non à la cime des rameaux & branches, comme tous les autres fruits : on diroit de loin que ce sont des Potirons attachez à l'Arbre. Le dessus est comme d'une pomme de Pin de couleur iaune. Estant meur, le goust & la saueur en est fort douce, mais au reste trop laxatiue. Dans le fruit, au lieu de Noyau ou Pepin, on trouue quantité de Chastaignes aussi bonnes & aussi sauoureuses que sont celles de France : & ces Chastaignes, contre la nature du fruit, resserrent. De sorte qu'après auoir mangé du fruit, pour empescher qu'il ne fasse mal, il ne faut manger qu'un Noyau tout cru, & non bouilly.

Mangues.

Les Mangues croissent dans des Arbres qui sont hauts comme les Noyers de ce pais-cy, quoy que les fetilles soient plus petites, & plus étroites. Le fruit est de la forme de Prunes grosses comme le poing. Il y a au dedans un Noyau qui ne se laisse pas nettement. Estans meures elles sont iaunes, & fort bonnes, & y en a grande quantité aux Indes, non toutesfois aux Maldiuës. Quand elles sont encore vertes, l'on les sale comme nous faisons icy des Oliues, dont on se sert toute l'année. Car ce fruit, comme les Iaques, Ramboutans, Darions, Ananas, ont une certaine saison, & ne durent pas tout le long de l'année, comme les Bananes, & une infinité d'autres.



## CHAPITRE XI.

*De plusieurs Arbres & plantes qui croissent aux Maldives.*

**L**Es Maldives sont fort fertiles en routes sortes de fruits, & outre vne partie de ceux que j'ay cy-dessus décrits, qui y croissent, il y en a plusieurs autres dont j'ay bien voulu faire mention de quelques-uns, pour estre aussi éloignez de la façon de ceux que nous auons icy, & pour en auoir vû, & les auoir obseruez plus particulièrement aux Maldives qu'autre part. Car ie ne veux pas dire qu'il n'en croisse quelques-uns en vne autre partie de l'Inde, & que ie n'en aye veu aucuns.

Premierement ie me suis fort étonné, & ay trouué grandement remarquable la nature d'une maniere de racine particuliere aux Maldives, dont ils vsent fort en leurs viandes, & l'accommodent delicatement. Elle croist grosse comme la cuisse d'un homme. Ils la sement & cultiuent, & ce qui est merueilleux, c'est qu'ils coupent seulement la racine en plusieurs morceaux fort petits, & les sement ainsi, de façon qu'elle ne croist point de graine, mais d'un morceau de la racine : ce qui est fort étrange, & contre la nature des autres plantes.

Racine de  
Maldives.

Il y a plusieurs sortes d'Arbres, les vns portans fruits, les autres seulement des fleurs. Entre ceux qui portent fruit sont les Cocos, Bananes, Grenades, Limons, Oranges. Des autres Arbres moins connus, & qui portent fruit, voicy ceux que j'ay remarquez. Il y a le *Moranque gasts*, qu'ils appellent en leur langue. C'est vn Arbre bien grand, dont les rameaux sont fort épandus, les feuilles sont rondes, & fort petites, le fruit est vne maniere de longues Gouffes de Fèves. Ces feuilles & fruits leur seruent à mettre au Potage, ce qui est fort sauoureux. Celuy appelé *Cognare*, est vn autre fort grand Arbre bien étendu en rameaux. Ses feuilles sont rondes, & avec de petits Pignons, le fruit est comme de petites Prunes, d'un goust fort delicieux. On en fait grand estat aux Maldives, & mesme à Goa. Cet Arbre porte du fruit en tout temps ; & de mesme qu'aux Orangers on void les vnes en fleur, les autres nouées, & les autres meures, ou à de-

Arbres des  
Maldives.



my meures. Le *Papos* est de moyenne hauteur, ayant les feüilles fort semblables à vn Figuier, son fruit naist comme le Cocos, non pas attaché aux branches comme les autres Arbres, mais il sort du haut du tronc de l'Arbre au pied des branches. Son fruit est proprement de la forme d'une Figue, mais bien plus gros, & comme vn Melon, le dedans ressemble au Melon, ayant des tranches marquées sur la peau, la graine en mesme endroit, & le goult fort approchant. Quand il est encore verd ils s'en seruent comme de la Citroüille à mettre au Potage. Les Portugais en ont quelques vns, & les estiment fort delicieux. Il y a vn autre Arbre dont la nature est estrange, il s'appelle *Ambou*, & ressemble à vn Merlier, le fruit approche de la figure des Prunes blanches, & est fort delicat & sauoureux; mais il a vn Noyau gros comme vne Noisette ou Aueline, lequel est de fort bon goult, toutefois il fait troubler l'esprit pour peu qu'on en mange, car si on en mangeoit beaucoup, cela donneroit d'étranges accidens de maladie, & conduiroit à la mort. Ce que ie puis bien connoistre, pource qu'il m'est arriué lors que i'estois en necessité, au commencement que ie fus aux Maldiuës, d'en gouter, & d'en auoir eu l'esprit troublé pendant vingt-quatre heures. Il y en a vn qui s'appelle *Ahegasts*, qui produit vn fruit qu'on laisse manger aux Oyseaux, mais ils se seruent des racines, pour les teintures dont ils teignent de fort bel Incarnat, & neanmoins pour prendre les racines, ils n'abattent pas l'Arbre, mais en coupent seulement les racines d'un costé, puis vont à vn autre, sans que l'Arbre en soit pour cela endommagé. Le *Macarequeau* est vn bel Arbre, fort haut & étendu, & de grand vsage. Ses racines sont hors de terre, longues, grosses, belles, polies, & elles ne tiennent en terre que par vn petit bout, comme s'il estoit suspendu sur piloris, & sur des arcades, & on void le iour au trauers. Quand ils ont affaire de quelque bois bien vny, ils coupent de ces racines, & ne laissent l'Arbre se soutenir que sur quatre, qui n'en est point endommagé, mais en pousse incontinent d'autres: La fleur est longue d'un pied, grosse, blanche & redoublée, qui iette vne odeur excellente. Le fruit est gros comme vne Citroüille, tout rond, la peau de dessus est vn peu dure, & diuisée par quarrceaux, &



morceaux qui penetrent iusques au cœur, à la façon d'une Pomme de Pin, mais la difference est, que ces quarrceaux sont de fruit qui se leue de cette sorte, & est fort excellent. Il est de couleur fort incarnate, le gros du fruit ne se mange point, & est plein dedans de Pignons, qui sont sauoureux infiniment, & meilleurs que ceux d'icy. Les feuilles sont longues d'une aulne & demie, larges d'un empan, ils les diuisent en deux peaux, & y écrivent comme dessus du parchemin avec de l'ancre. Ce bois ne sert à aucun usage: car il est tout humide, poreux, & plein de filamens. Il y a grande quantité aux Maldives d'un Arbre que les Portugais appellent *Figuier d'Inde*, qui a la feuille comme un Noyer, iettant un petit fruit qui ne sert de rien, sinon qu'estant brulé ils en tirent une huile noire, & en noircissent leurs Nauires au lieu de poix & de suif. Ce qui est admirable en la nature de cet Arbre, c'est que les branches, apres auoir poussé en haut, iettent une petite racine à la cime, puis se courbent naturellement, & entrent dans terre, d'où elles en produisent d'autres, & ainsi à l'infiny. De sorte que cela auroit bien-tost emply un pais, n'estoit qu'ils les retranchent. Le bois ne sert qu'à brulser.

Quant aux Arbres à Fleurs, il y en a de grands qui ne portent autre chose que des Fleurs qui sont fort douces & odorifera<sup>Fleurs</sup>ntes, comme l'*Innapa*, de la feuille duquel estant pilée, ceux des Maldives l'appliquent, & se frottent sur les pieds & sur les mains pour se les faire rougir, ce qu'ils estiment à grand'beauté. Cette couleur ne s'en va point pour quelque lauement qu'on y puisse apporter, iusques à ce que l'ongle soit creu, & qu'il soit reuenu une nouvelle petite peau sur la chair, & alors (qui est d'ordinaire au bout de cinq ou six mois) ils s'en refrottent. La Fleur s'appelle *lanamaus*, est fort petite, mais grandement odoriferante. Ainsi est-il de l'Arbre appellé *onimau*, qui ne porte aussi autre fruit que des fleurs blanches, fort douces & agreables. Elles ne durent que vingt-quatre heures en l'Arbre, puis tombent, & l'Arbre en iette sans cesse tout du long de l'année. Il y en a un autre de nature fort singuliere, il s'appelle *iroudemaus*, qui est à dire en leur langue, Fleur du Soleil, aussi elle ne sort, & ne paroist iamais qu'au leuer du Soleil au matin, & le soir à son coucher



elle tombe, qui est le contraire de la nature de l'Arbre triste. C'est la Fleur la plus excellente, & qui sent le mieux de toutes, & dont le Roy & les Reines vsent d'ordinaire. Il y a vne infinité d'autres sortes de fleurs qui croissent continuellement en toutes les saisons de l'année, mais au reste de si excellente odeur & parfum, que ce n'est rien de toutes les meilleures que nous puissions auoir par deçà, ny mesmes nos voisins : comme estans plus près de celuy qui leur donne leur principal lustre, & encore plus aux Maldives qu'en nul autre lieu. Ceux de ce pais-là aiment fort les fleurs, ils en fourrent parmy leurs cheueux, en emplissent tous les iours leurs lits, & leurs vestemens : mesme sont fort artificiels à en faire de beaux bouquets, chapeaux, tresses & guirlandes.

*Description fort particuliere de l'Arbre admirable qui porte la Noix d'Inde, appelé Cocos, qui seul produit toutes les commoditez, & les choses necessaires pour la vie de l'homme.*

**E**N toutes les Indes il n'y a point d'Arbre qui serue tant en toutes choses, pour la nourriture & la commodité de l'homme, que l'Arbre qui produit le Cocos ou Noix d'Inde.

Du Cocos.

Les Portugais appellent cet Arbre *Palmero*, & le fruit *Cocos*. Ceux des Maldives le nomment *Roul*, & le fruit *Caré*. Ceux de Malabar *Tengua*, & les Guzarates *Narquilly* : & ne croist qu'és pais qui sont entre les deux Tropiques, d'autant que cet Arbre ne demande que les lieux chauds & humides : & toutesfois il n'en vient pas par toute la Zone Torride, mais seulement en certains endroits, où il croist si naturellement, & sans cultiuer, que c'est chose admirable ; & principalement aux Maldives, où y en a plus grande abondance qu'en tout le reste du monde. Et il y en croist en si grande quantité, que les Insulaires sont contraints d'en abatre pour faire place à leurs maisons & bastimens. Car ordinairement ils ne laissent pas ces Arbres fort proche de leurs maisons, tant pour ce qu'ils tombent le plus souuent d'eux mesmes à cause du vent, ce qui abat les maisons & tuënt les personnes, qu'aussi à cause des fruits qui en tombent tous les iours en grande quantité, pour les Rats qui les font choir ; ce qui tuë souuent



les hommes, tant pour la hauteur de l'Arbre, que pour la pesanteur du fruit : Car i'en ay veu de verd de telle grosseur, qu'il pesoit bien dix liures ; & ces Rats ne s'attaquent qu'à ceux qui sont encore verds, à cause que les secs sont trop durs à ronger ; Joint que ces Animaux desirent principalement d'en boire l'eau, & ont cette industrie de faire vn trou par dessus, de peur que l'eau ne se répande, & font ce trou de leur mesme grosseur, afin qu'ils puissent entrer dedans pour boire & manger ; & quand ce fruit n'a plus de substance dedans, il s'empire, & tombe de telle sorte, qu'aux Isles non peuplées, la terre en est toute couverte ; car aux lieux habitez, ils sont soigneux de les ramasser, lors qu'ils sont secs pour en faire du feu, qui est meilleur que celui de tout autre bois. Ils sont fort incommodés pour le degast & la ruine que leur font ces Rats, & plus encore ces Chauvesouris dont j'ay parlé, & qui sont si grandes ; car elles les importunent, tant en cet Arbre qu'en tous leurs Vaisseaux de vin, & autres vases propres à le recevoir & tirer, que ces Animaux rompent & cassent, tant ils sont amoureux de boire de ce vin qu'ils répandent le plus souvent. Ils sont encore fort tourmentés des Fourmis qui sont dans toutes ces Isles, & qui font leur trasse au pied de ces Arbres, & vont autour des racines qu'ils degarnissent de terre, & cela les fait choir.

Cet Arbre est plus haut, non seulement qu'aucun de ces quartiers, mais aussi de toutes les Indes, étant haut environ de vingt toises. Il est tout droit sans aucune branche iusques au haut, & n'est pas gros à l'équipolent, mais fort delié : toutesfois plus gros vers le pied, allant tousiours en diminuant iusques au haut. Et ie n'en ay iamais veu qui fut tout droit, encore qu'il soit sans branches iusques à la cime. Il n'a pas beaucoup de racine, ce qui cause qu'il a peu de tenuë, & que le vent impetueux en abat quelques vns, qui tombent quelquefois, comme j'ay dit, sur les maisons, de la ruine desquelles les personnes qui sont dedans sont accablées, à cause qu'elles sont basses, & peu fortes contre vn si grand faix. L'écorce est blanche, le tronc en est fort mouelleux, & plein de filamens. On se sert du bois pour bastir les maisons : & toutesfois il n'y a que la moitié de l'Arbre qui puisse servir, à sçavoir celle qui est en bas vers le pied, qui est fort grosse : car le reste n'est que mouelle, & est fort tendre. Du pied de



l'Arbre au lieu où il est le plus gros, on en coupe environ la hauteur de trois pieds, & puis on le creuse pour en faire des Cuviers à conseruer du Miel, à mettre de l'eau, & autres commoditez. On s'en sert aussi pour faire les Nauires qui en sont toutes complètes, & n'en font point d'autre bois, sans y mettre aucun morceau de Fer.

Les branches sont tout au haut, & à la cime de l'Arbre comme vn bouquet. Elles sont fort longues, plates & toutes droites. Des deux costez également sont les feuilles les vnes près des autres, y ayant fort peu de distance, comme environ d'un doigt. Les feuilles sont longues de demie brasse, & plus, finissans en pointe, larges de deux doigts de chaque costé, car elles sont pliées en deux par le milieu, où il y a vn petit bois fort menu, mais bien dur, qui soustient la feuille. Elles sont de couleur blanche au commencement que la branche pousse, puis elles deuiennent vertes, & estans seiches elles sont tanées. Le fruit ne naist iamais aux branches, mais seulement sur le tronc de l'Arbre au pied des branches. Là il vient & pousse par trochets, & chaque trochet pend à l'Arbre par vne queuë grosse comme le bras, assez longue & fort dure: & à cette queuë sont penduës les Noix ou Cocos, iusques au nombre de cinquante ou soixante ordinairement, & quelquefois plus. Et ce qui est de plus admirable, c'est que tous les mois l'Arbre produit vn trochet de Cocos, de sorte que quelquefois il est chargé de quinze ou vingt trochets de Noix, les vnes meures, les autres à demy meures, & les autres qui ne font que commencer à boutonner, selon qu'ils poussent les premiers, & meurissent parfaitement en six mois. Ainsi tout du long de l'année il y a du fruit meur, & est tousiours en saison.

Cet Arbre demande les lieux bas, humides, aquatiques, marécageux, & sablonneux. C'est pourquoy il vient fort bien aux Maldiuës qui sont terres basses, & où à trois & quatre pieds bas on trouue de l'eau, qui cause la grande fraicheur & nourriture de ces Arbres. Au contraire, en terre ferme c'est avec grande peine qu'on en fait venir, & faut vser de canaux d'eau, ou bien les faire arroser par le pied par les Esclaues, soir & matin. Pour planter cet Arbre, il faut prendre le fruit quand il est bien meur naturellement sur



sur l'Arbre, & non pas trop aussi: car estant trop meur & trop sec, l'eau qui est dedans se dessecherait: Parce que c'est l'eau seule qui se convertit en germe, & non pas l'amande; & faut que tout le fruit soit avec sa coque & son écalte en terre humide, & il suffit que le fruit soit couvert de terre; & si l'écalte n'y estoit point, il seroit impossible que l'Arbre peût venir, pource que la terre auroit pourry la coque avant que le germe & la racine se fût nourrie, & l'Arbre sorty de terre. A six ou sept ans il porte fruit. Ceux qui veulent tirer la substance de ce fruit, en frappant des doigts ou autre chose sur l'écalte du fruit, ils peuvent iuger en quel estat il est, s'il est dur ou mol, meur ou verd. Quand il passe d'estre meur, l'eau flote & bransle dedans: mais quand il n'est pas meur, ou qu'il commence à l'estre, l'eau ne bransle point. Et à mesure qu'il meurt trop, l'eau va tousiours dessechant, iusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, & l'amande devient alors sèche & dure, & ne rend plus de lait en la pressant, mais de l'huile seulement, & laisse la coque de soy-mesme, & au lieu qu'il estoit blanc dedans, il devient de couleur plombée, & le dessus est comme la coque de couleur tanée.

Aux Arbres qui sont dans les Maldives proche de l'enclos du Palais Royal, on n'y monte que la nuit, estant defendu d'y monter de iour, à cause que l'on verroit de là dans cet enclos, n'y ayant point de murailles si hautes que ces Arbres. Et mesme ceux qui tirent le fruit de cet Arbre, qu'ils appellent *Rauery*, n'y oseroient auoir monté de iour, en lieu où ils Rauery peussent voir dans l'enclos de la plus pauvre maison qui fut, qu'ils n'ayent premierement crié trois fois tout haut, estans encore au pied dudit Arbre; Cela se fait à cause des femmes qui se baignent, & lauent toutes nuës dans leurs Viuiers, & puis dans l'enclos de leurs logis. Cela s'observe fort étroitement entr'eux.

C'est chose admirable de voir les commoditez qui se tirent de cet Arbre, dont il n'y a morceau ou parcelle qui ne serue à quelque chose. Les branches se fendent en deux, & on en fait des lattes dont ils courent leurs maisons, & en font des palissades fort serrées, & bien faites, dont ils ferment leurs maisons, & leurs iardins, outre vne infinité de petits ouurages qu'il seroit mal-aisé de rapporter. Des feuil-



les on en couure les maisons, les cousant en double les vnes dans les autres, avec diuers rangs de corde qu'ils mettent tout du long pour les tenir plus fermes, & on ne couure point les logis d'autre matiere, & cela resiste fort bien à l'eau, sans qu'il en passe vne goutte, mais il faut la recourir de nouveau au bout de trois ans. Quand la feuille est encore verte, ils s'en seruent comme du Papier pour écrire des Lettres, & des Missiues, Vers & Chançons, ioliment pliées, ce qui se fait avec des couteaux & poinçons de fer. Plus on fend les feuilles quand elles sont seiches, en bandes ou éguillettes, puis ils en font des tissus & entre-las, en forme de natte fort proprement ouuragez, lesquels estant cousus les vns avec les autres, on en fait des voiles de Nauires si grands qu'on veut, & par toutes les Maldives, ils ne se seruent point d'autres voiles. De ces mesmes nattes on s'en sert de Tapis communs pour se seoir contre terre, selon leur coustume, & par toute la coste de Malabar, ils n'ont point d'autres nattes, par ce qu'ils n'ont pas le ionc propre comme à Caël & aux Maldives, on en fait d'autres nattes plus propres & plus belles. Aussi avec ces feuilles toutes entieres ces peuples font & entrelassent fort proprement toutes sortes de Paniers, Hottes, & mil autres ouurages, comme nous faisons par deça avec de l'ozier, ou du saul, & pareillement des Parasols, & des Chapeaux fort iolis, qu'on porte contre la pluye, & pour moy i'en portois tousiours.

Bref, de ces feuilles, quand elles sont ieunes & blanches, ils en font mille sortes d'ouurages, & en forment des Oyseaux, des Poissons & tous autres Animaux, comme l'on fait icy du linge plié proprement. Quand ils veulent faire vn present, de fleurs, de fruits, de berel ou autre chose, ils le mettent dans vne forme de Panier fait de ces feuilles fort proprement; Puis quand ils veulent oster ce qui est dedans, ils le coupent, & ouurent avec vn couteau, & iettent le Panier. Le petit bois qui est au milieu de la feuille estant sec, devient fort dur, de sorte qu'ils en font des Balais pour nettoyer, & n'en ont point d'autres: ce mesme petit brin sert à faire des Cofres & des Bahus, les tissant les vns sur les autres, ce qui est bien fort, & les ferment à clef.

Ils en font aussi des bastons d'armes, comme petits espieus,



iauelots, & autres sortes : Ils lient ensemble ces petits bois, qui ne sont pas plus gros qu'un fer d'éguillette, & longs environ de demy brassée, & assemblent cela de la grosseur qu'ils desirerent, & les mettent bout à bout les vns dans les autres de la longueur qu'ils veulent. Ce bois, par le gros bout, qui est au pied de la feuille, est gros comme j'ay dit, & va toujours en diminuant iusques à la pointe, qui ne vient pas plus grosse qu'une petite épingle, & ageacent ces petits bois si bien, que leur baston n'est pas plus foible, ny plus gros en un endroit qu'en l'autre : puis estant bien lié, ils le couurent d'un verny qu'ils ont de toutes couleurs, avec mille figures & façons à plaisir, ils nomment ces bastons *Zicouti*. Ces bastons sont de la grosseur d'un bon poulce, & sont fort roides & forts, & toutesfois plieront plutost que de rompre. Ils en font de si gros & de si longs qu'il leur plaist, & en font aussi des arcs. Ils ne se seruent point d'autres épingles en tout ce qu'ils en ont besoin, & les taillent & aiguïsent avec des couteaux.

Quant à la Noix estant couverte de son écorce ou écalle, elle est grosse comme la teste d'un homme : l'écorce en est jaune au dessus quand elle est meure, & épaisse de trois ou quatre doigts. Cette écalle se tire par filamens, dont on fait des cordages : pour ce faire ils l'écallent estant verte, comme nous ferions celle d'une Noix, & l'ayant separée d'avec la Noix, la mettent rouir dans la Mer, & la couurent de sable. Apres qu'elle y a esté l'espace de trois semaines, ils l'ostent, & la battent avec des Maillets de bois, comme nous faisons icy le Lin & le Chanvre : & ainsi tirent nets ces filaments, l'exposent au Soleil, & apres la tordent & tressent pour faire la corde, de laquelle ils se seruent en toutes choses, & n'y en a point d'autres par toutes les Indes. Cette mesme écalle estant seiche, sert à calfeutrer les Nauires.

Et de cette mesme corde ils font de la méche pour les Harquebuses, & garde fort bien le feu, & fait de bon charbon, & meilleur que celuy de la nostre ; mais pour en faire de la méche, ce n'est pas de la façon qu'ils font la corde, mais il faut que cette écorce ou écalle soit seichée avec le fruit, & n'est point verre, ny rouïe ou batuë comme l'autre & les filaments sont filez & retors avec toute la bourre fort bien



cordée. Elle est comme de couleur de Tan, dont l'on tane les cuirs. Et ce qui est parmy ces filaments est comme de la sieure de bois. Et mesme dans les logis, corps de garde & ailleurs, ils prennent de cette écalle seiche pour conseruer du feu, car il s'y garde fort bien; & vne petite estincelle approchée d'icelle prend aussi-tost, & iamais le feu ne s'éteindra tant qu'il y aura tant soit peu de cette matiere. Quand ils ont fait leur méche, ils la font bouillir avec de la cendre comme nous faisons icy, puis la ployent, & en font de grosses bottes en forme d'anneaux gros comme le bras, & passent le bras par dedans lors qu'ils portent leurs Harquebuses. Ils ne la coupent iamais, mais la deffont à mesure qu'elle brusle, comme nous faisons de la bougie. Ils n'vsent point d'autre méche en ces Isles, & en tout le reste des Indes. Ils en font aussi de coton es lieux où il est commun, & le Cocos rare.

La Noix estant separée de son écorce, ou comme nous disons, écallée, est encore si grosse, qu'estant vuide & nettoyée, il s'en trouue quelquefois qui tiennent deux ou trois pintes d'eau ou d'autre liqueur. Car il y en a aussi de moindres de diuerses grandeurs, & les plus petites sont de la grosseur d'un Citron.

La Coque est fort dure, & aussi épaisse que deux testons ou plus. Les Indiens s'en seruent pour faire des écuelles, pots & pintes, & autres vstensiiles, comme cuilliers, & semblable ménage. Outre plus, de cette Coque ils en font du charbon de forge, & n'en ont point d'autre.

Au dedans de cette Noix, apres la Coque, & tout autour, suit vn blanc fort épais & ferme, lequel est sauoureux comme d'une Amande, fort bon, & duquel ils vsent en plusieurs sortes. Premièrement les Indiens en mangent comme nous faisons du pain, avec toutes autres viandes, chair ou poisson. De plus, de ce mesme blanc ils en tirent vn lait qui est aussi doux que le nostre, quand il est sucré, ou plutost comme vn lait d'Amande. Pour tirer ce lait ils rappent l'Amande, & la mettent toute en farine, puis ils l'estreignent, la pressent, & ainsi en font couler le lait, & le passent par vn Tamis. Ce lait est fort laxatif, quand on le prend avec du Miel ou du sucre, & qu'on le boit à ieun. Ils n'vsent point d'autre purgation.



Ils font de l'huile de ce mesme lait, car le faisant cuire, il se conuertit, & épaisist en huile : cette huile est fort bonne pour fricasser, & ne s'en seruent point d'autre, ny mesme pour assaisonner leurs viandes, & mesler parmy leurs sausses, comme aussi aux lampes. Ce qui n'est pas seulement aux Maldiuës, mais aussi par toute l'Inde Orientale : mesme les Portugais ne s'en seruent point d'autre. Elle est aussi fort bonne pour les blessures & vlceres, & c'est la principale recepte des Maldiuës : & pour moy i'en ay esté guery. C'est vn iouuerain remede contre la galle, qu'elle fait secher, & tomber peu de iours apres qu'on s'en est frotté. Les Medecins & les Chirurgiens, qui sont parmy les Portugais, s'en seruent aux medecines & onguents, encore qu'ils puissent auoir de celle d'Espagne, & la tiennent plus medicinale, & tres-bonne à certaines maladies. Cette huile estant gardée enuiron trois mois, s'endurcit & se congele en forme de beurre fort blanc, quoy que l'huile fust iaunastre : qui n'est pas toutesfois delicat, & on n'en pourroit pas manger sur le pain, comme nous faisons. Aussi n'en vsent-ils qu'en la mesme sorte que de l'huile, le faisant fondre, il ne perd point son goust. Encore du marc de cette Amande, ou blanc pressuré, & apres en auoir tiré le lait, il s'en fait de bonnes confitures & conserues, avec le sucre qui prouient du mesme Arbre.

Au dedans de la Noix, apres cette Amande ou blanc comme au centre, il s'y trouue vne bonne quantité d'eau, selon la proportion du Cocos : aux plus grands il y en a bien vne pinte d'eau fort belle, claire comme de l'eau de roche, qui est aussi bonne, & de mesme goust que de l'eau sucrée, fraîche au possible : & rafraichit fort, principalement lors que le fruit est à demy meur, mais le vin en est fort chaud. Et lors encore le Cocos entier, y compris l'écorce & Coque tout ensemble, se peut manger comme nous ferions vne pomme douce.

Lors que l'Arbre commence à pousser, & à boutonner la grappe ou trochet, il sort vne écorce longue & pointuë en forme de Cornichon, laquelle estant sortie, elle s'ouure & épanouit d'une fleur iaune, de laquelle procedent les pieds des Noix.

Cette écorce estant seiche, elle tombe en terre, ou bien on



la coupe, & l'on en fait des boistes ou des seaux, & des boisseaux à mesurer, si bien qu'il n'y a rien en cet Arbre qui ne serue : mesme des fleurs on en fait de fort bonnes conserues & confitures.

Il y a encore vne autre propriété qui sort de ce Cocos. C'est vne certaine espede de toille qui se trouue au pied des branches, entre le tronc del' Arbre, & le trochet des fruits. Les Indiens se seruent de cette toille pour faire des sacs. Aussi cette toille estant claire & fine, est fort propre à faire des tamis pour passer & couler ce qu'ils veulent.

Il sort aussi de cet Arbre vne liqueur dont on se sert au lieu de vin. Car coupant la grosse queue du trochet, & n'en laissant que la longueur d'un pied, il distille de là vne liqueur fort douce & fort sauoureuse, de meime que si c'estoit de l'hipocras, tandis qu'elle est toute fraische. Aux Maldives l'on boit de cette liqueur qui coule de ces branches coupées au lieu de vin, car ils n'en oseroient boire d'autre, mais elle ne se peut garder douce sans deuenir aigre que vingt quatre heures. On en peut tirer de chaque branche enuiron vne quartepariour ordinairement, & il s'en trouue desquels on en tire deux ou trois quartes & plus, & cette branche dure, distillant continuellement, l'espace de six mois. Pour receuoir cette liqueur ils attachent vn Pot du Cocos mesme à la branche ou trochet coupé, en sorte qu'elle ne prenne point de vent.

Auec cette liqueur ils font du miel & du sucre. Car l'ayant amassée, ils la mettent dans vne poisse, & la font bouillir avec certaines pierrettes blanches & claires qui se trouuent dans la mer. Estant bouillie certain temps elle se conuertit en Miel, aussi excellent que le Miel ou plustost le meilleur syrop qu'on scauroit trouuer, iaune comme cire, & le font clair ou épais comme ils veulent.

On compose aussi de ce Miel du Sucre, le faisant cuire avec d'autres pierrettes, & le faisant seicher, & en font de bon Sucre blanc ou candy, dont ils trafiquent fort, comme aussi à Caël & Ceylan : mais ce Sucre n'est pas tout à fait si blanc que celui de Cannes, & il y a des lieux où il est plus blanc qu'en d'autres.

Mais si de cette liqueur on ne veut point faire de Miel ny



de Sucre, ils la mettent sur le feu, & en font de fort bonne eau de vie qu'ils appellent *Arac*, qui est bien aussi forte, que celle que nous auons icy. Arac ou eau de vie.

Les Portugais vsent pour leur boisson de cette eau appelée *Arac*, mais ils y adjoustent des Raisins secs qui viennent de Perse, & en mettent dans vne Pipe enuiron de trente ou trente cinq liures, puis broüillent le tout ensemble avec vn baston pour le faire rougir & radoucir: les Portugais n'en boient point d'autre, & l'appellent *vin de passe*: par ce qu'il est fort bon, & à vil prix. Les grands Seigneurs vsent quelquesfois de celuy d'Espagne, qui est fort cher en ce pais-là: Si ont veu faire du Vinaigre, on laisse cette liqueur aigrir dix ou douze iours. Ce Vinaigre est aussi fort que le meilleur Vinaigre que nous ayons icy.

Ainsi donc en vn mesme Arbre il peut y auoir du fruit & du vin. Mais à dire vray, le fruit n'en vient pas si beau, ny en si grande nombre. C'est pourquoy aux Maldiuës où ils en ont si grande quantité, ils mettent & destinent certains de ces Arbres seulement pour en tirer du vin, & n'y en peut auoir que deux ou trois tuyaux distillans au plus. Mais toutesfois on ne laisse pas de recueillir du vin d'un Arbre qu'on laisse porter du fruit, mais c'est en petite quantité.

Il se trouue encore vne autre propriété, qui est qu'à la cime il y a comme enuiron de deux ou trois pieds de long d'un rejetton tendre qui est fort bon à manger, & est doux comme vne Amande, i'en ay mangé plusieurs fois. Lors qu'on abat les Arbres pour bastir on coupe promptement ce tendron, ce qui ne se fait point autrement.

C'est aussi chose fort admirable, que quand le Cocos est meur & sec, si on le met en quelque endroit humide, ou en terre l'espace de trois semaines ou vn mois, l'eau qui est dans le Cocos se forme en vne certaine maniere de Pomme qui est par dessus de couleur iaune, & blanche au dedans, tendre & douce au possible, & qui fond en la bouche. Les friands & les curieux du pais en vsent souuent, comme de viande fort delicate: mesme on en donne aux petits enfans. Cette Pomme est le germe du Cocos, qui pousseroit tout à fait, & engendreroit vn Arbre qui le laisseroit plus long-temps, car l'Amande qui est autour de la Coque, comme i'ay déja dit,



ne sert de rien en la generation du Cocos, mais seulement cette eau qui est au milieu, qui luy fournit sa substance. Le reste du Cocos se pourrit, & n'y sert de rien.

Ils font encore vne sorte de marchandise du fruit de Cocos qui court par toute l'Inde, & est fort chere; & l'appellent *suppara*. C'est qu'ils prennent ce fruit, le cassent, mettent en deux parts, & font secher au Soleil, tant qu'il se seche & rapetisse fort, & se garde tant qu'on veut; Ils en remplissent des sacs qu'ils enuoyent par tout, & est de fort bon goust, & s'en seruent aussi dans les sausses & potages; Ils en portent quantité en Arabie, & l'huile que l'on en tire est bien meilleure, & se garde plus long-temps que l'autre tirée des fruits tout frais.

Pour les teintures noires, elles se font de la sieure du bois de Cocos, qu'ils mettent tremper dans de l'eau & du Miel de ce mesme Arbre, & la laissent au Soleil par plusieurs iours: la teinture en est fort noire & tres-bonne.

De la queue des fruits ils en font des Pinceaux pour leurs Peintures en leurs Bateaux, Galeres, Temples, Maisons, qu'ils peignent tous, & ne font iamais de figures d'hommes, comme j'ay dit.

J'ay souuent veu faire aux Isles des Maldiuës vn nombre infiny de Nauires du Port de cent ou six vingt Tonneaux toutes de ce bois, sans qu'il y eust aucun fer, ou aucun autre bois ou vstensile que de ce qui procede de cet Arbre. Les Ancres des Nauires mesme en sont faites, & sont fort bonnes & fort commodés, & y a vne piece de bois qui traaverse, & est faite du mesme Arbre, qu'ils creusent, & l'emplissent toute de caillous & petites pierres, puis la bouchent fort bien. C'est pour rendre l'Ancre plus pesante, & afin qu'elle entre & tienne mieux par tout. Les planches sont attachées avec des chevilles liées & cousuës ensemble avec des Cordes qui sont faites du fruit. Et outre cela, quand ces Nauires sont entierement acheuées, armées & équipées du bois ou du fruit de cet Arbre, on les charge de la marchandise qui prouient aussi du mesme Arbre, comme de cordages, nattes, voiles de Cocos, confiture, huile, vin, sucre & autres choses qui naissent entierement de cet Arbre. Ces Nauires vont chargez & équipez de tout ce qui procede de cet Arbre, iusques aux provisions



sions de boire ou de manger, soit en Arabie, où il y a huit ou neuf cent lieux, en la coste de Malabar, en Cambaye, Sumatra, & autres lieux. Tels Vaisseaux durent quatre ou cinq ans, faisant plusieurs grands voyages, en les racoustrant & entretenant.

Pour faire leurs Tambours, ils creusent vn tronc de cet Arbre, & le rendent fort mince, puis quand ils ont pris du poisson que nous appellons *la Raye*, dont ils ne mangent jamais, ils l'écorchent, & de la peau en courent leurs dits Tambours; Ces Rayes sont les plus grandes qu'on sçauoit voir.

Ils vsent aussi de ce bois comme plus propre pour polir & fourbir, soit leurs armes, soit toute autre sorte d'ustensiles de ménage, tant de fer que de cuivre. Ils se seruent aussi de Pourcelaine pilée avec de l'huile pour écurer, nettoyer & polir leurs armes, & autres ustensiles.

Au reste, ie diray encore qu'il se trouue de deux sortes de ces Arbres Cocos, l'une dont le fruit estant ieune, est doux & tendre comme vne Pomme, & l'autre non. Mais ceux qui sont ainsi tendres & doux, sont fort rares, & on en fait grande estime: mais quand ils sont meurs, ils ne sont pas si bons que les autres.

Ie me suis étendu en la description de cet Arbre, comme estant l'une des plus grandes merueilles des Indes. Ioint que j'ay séjourné cinq ans aux Maldives, dont la principale richesse, nourriture & commodité consiste en cela, & en sçauent mieux tirer la substance, & accommoder de diuerses autres petites douceurs plus proprement qu'autre part en l'Inde. Mesmement que ie n'en ay pas seulement veu par plusieurs fois, mais aussi mangé & vescu d'ordinaire, & qui plus est en ayant grand nombre & des meilleurs à moy, dont ie faisois tirer toutes les commoditez que j'en ay décrites. C'est pourquoy j'ay pensé, qu'il ne seroit mal à propos de décrire & exprimer particulièrement ce qu'une si longue & si certaine experience m'auoit appris.



*Avis pour ceux qui voudront entreprendre le voyage des Indes Orientales. De l'ordre & police que les François tiennent en leur Navigation. Des grandes fautes & desordres qu'ils y commettent, avec les exemples de cela, & un avertissement pour s'en garder.*

PARce qu'il est expedient & necessaire à ceux qui veulent entreprendre le voyage des Indes Orientales, de sçavoir en quel temps & saison il faut partir, soit pour aller, ou pour revenir, & de quelles choses il faut faire provision, & comme il se faut gouverner pour euites les accidents qui surviennent d'heure en heure, comme ie l'ay experimenté beaucoup de fois, j'en diray vn petit mot en passant, pour servir de conclusion à mon voyage; & toucheray quant & quant les desordres & le peu de police qu'il y a en nostre Navigation, & le moyen d'y remedier. Je diray donc premiere-ment, que les Voyageurs doiuent sur toutes choses prendre garde de partir au temps propre, afin de passer heureusement le Cap de bonne Esperance, & la terre de Natal, où les vents & les tempestes sont fort frequentes, & tres-dangereuses, principalement quand on y passe hors la saison.

Il faut aussi choisir de bons & experimentez Pilotes, & qui ayent fait & pratiqué le voyage par plusieurs fois, & c'est vne chose tres-certaine que si nous eussions eu vn bon Pilote, nostre voyage eust esté heureusement accompli. Il faut faire choix de bons Nauires qui ayent enduré la Marine, & fait quelques voyages, parce qu'un Nauiere tout neuf, qui n'a point encore esté éprouvé sur la Mer, s'il arriuoit quelque accident en vn long voyage, on ne peut pas y remedier. Au reste, pour faire vn voyage accompli, il faut estre de compagnie pour le moins quatre ou cinq Nauires, & en auoir vn qui ne serue que pour porter des viures, vstensi-les de Nauiere, & autre meuble, & matiere propre pour repa- rer les autres Nauires quand ils en ont besoin, & de distribu- er bien à propos les hommes & les provisions lors que le cas y échet, & ce faisant, apres que le Nauiere est vuide l'abandon- ner. Aussi seroit-il à propos d'auoir vne petite Patache, par ce que cela est infiniment propre pour approcher près de la terre, & l'enuoyer decourir.



Je ne trouue pas qu'il soit à propos de doubler les Nauires de plomb, comme nous auions fait le nostre. Car, bien que cela puisse seruir contre le ver, afin qu'il ne perce point le bois du Nauire: toutesfois cela charge trop les Nauires. Mesme les Portugais ne s'en seruent que sur les jointures & assemblages des planches. Le Fer-blanc me sembleroit fort bon en cecy.

De plus, il faut faire prouision d'eaux douces beaucoup plus que de vins, d'autant que la chaleur est si vehemente, que beuuant des vins ils alterent plustost qu'ils ne desalterent: toutesfois il est besoin d'en auoir, & de l'eau de vie aussi, pour en boire lors que l'on approche du Cap de bonne Esperance, qui est vn endroit froid, & aussi pour en garder au retour du voyage, lors que l'on commence à approcher de la hauteur d'Espagne & de France. Mais il faut que ce soit du vin d'Espagne, car le vin de France ne peut pas se garder sous la Zone Torride. Nous en auions porté qui se gasta auant qu'on fust à la ligne. Il faut porter encore de la chandelle de cire, par ce que la chandelle de suif se fond: faut aussi faire prouision d'huile d'oline pour manger, parce que c'est chose bien saine sur la Mer, & d'ailleurs fort commode pour les assaisonnemens & sausses, & semblablement il est besoin d'en auoir d'autre de Noix pour les Lampes.

Sur tout il faut bien ménager les rafraichissemens & les prouisions, par ce que le voyage estant long & difficile, il suruient beaucoup d'accidens & de maladies, entre autres celle du Scurbut. Ce qui a esté experimenté de plusieurs des nostres. qui en trois ou quatre mois qu'ils furent sur mer, auoient, sans consideration, tout mangé & prodigué. Et leur estant apres suruenu quelques maladies, ils n'auoient plus rien pour se soulager. Ce qui fut cause que plusieurs moururent qui ne pouuoient manger des viures du Nauire, qui consistent en viandes salées, biscuit & poisson salé.

Mais entre autres choses il est necessaire d'estre auerty des maladies qui suruiennent ordinairement en ce voyage; Comme est celle qui est fort frequente sous la Zone Torride, & qui est vne des plus cruelles & fascheuses qu'il est possible de voir & sentir; ce que ie scay pour l'auoir experimenté par deux fois; La premiere en allant, lors que nous arri-



uafmes en l'Iste de saint Laurens, & l'autre estant à Goa, où elle me prit au logis où i'estois couché, qui estoit celuy de Dom Diego Hurtado de Mendoza; cette maladie est vne grande douleur d'estomac, qui ne prend que la nuit, mais d'une façon si étrange, que l'on ne peut quasi respirer, & l'on ne fait que se debatre & tourmenter, à cause des douleurs incroyables que l'on sent. Cela arriue ordinairement près la ligne où sont les plus grandes & les plus violentes chaleurs, & toutesfois elle prouient de froid; à cause que la chaleur excessiue du iour attire, & fait exhaler toute la chaleur naturelle du corps, & la nuit suruenant, il demeure si flasque & si foible, que l'on ne sent pas la froideur de la nuit, & l'on s'endort, sans y penser, au serain, en sorte que la fraischeur suruenant est attirée à la bouche de l'estomac, qui en demeure enflé avec ces douleurs. Ce mal dure quelquefois vingt-quatre heures; Quand il me prit, la grande douleur ne dura que trois ou quatre heures. Mais on ne laisse pas de s'en ressentir trois & quatre iours apres, & n'y a point d'autre remede que la chaleur, comme de boire de bon vin d'Espagne ou de Canarie, de l'eau de vie, eau de Cannelle, & autres choses chaudes.

Pour se preseruer de ce mal, il faut se tenir chaudement, & bien couuert la nuit, & sur tout se garder de dormir au serain & à l'air la nuit. Il se faut bander la teste, & les iambes bien serré, & chaudement, & l'estomac de mesme; à quoy faire l'on vse de pieces larges à la mesure de l'estomac qui sont picquées & rembourrées de coton, avec force poudres de senteur. Car c'est vne chose étrange, qu'és lieux les plus chauds, les corps y sont plus froids & denuiez de chaleur.

Pour le regard d'une autre maladie appelée *le scurbut* par les Holandois, & par les Portugais le mal de genciues, nos François l'appellent le mal de terre, & iene sçay pourquoy: car elle prend à la Mer, & se guarit en terre. C'est vne maladie fort commune le long du voyage, & est contagieuse, mesme à l'approcher, & à sentir l'haleine d'un autre. Elle vient ordinairement à cause des grandes longueurs du voyage, & du long séjour sur mer sans prendre terre, & aussi faute de se lauer, netoyer, & changer de linge & d'habits, avec l'air marin, l'eau de mer, la corruption d'eaux douces, & des



viures, & se lauer en eau de mer, sans apres se lauer d'eau douce, puis le froid, & dormir la nuit au serain, tout cela cause ce mal. Ceux qui en sont surpris deuiennent enfléz comme des hydropiques, & l'enflure est dure comme du bois, principalement aux cuisses & aux iambes, les iouës & la gorge, & tout cela est couuert de sang meurtry de couleur liuide & plombée, comme de tumeurs & contusions qui rendent les muscles & les nerfs roides & perclus. Outre cela les genciues sont vlcérées & noires, la chair toute enlevée, & les dents disloquées, & branlantes, comme si elles ne tenoient qu'à bien peu de chose, & mesme la plus grande partie en tombe. Avec cela vne haleine si puante & si infecte qu'on n'en peut approcher; car on sent cela d'un bout du Nauire à l'autre. On ne perd pas l'appetit, mais l'incommodité des dents est telle, qu'on ne scauroit manger, si ce n'est des choses liquides, dont alors il se trouue peu dans les Nauires, & cependant on deuiet si alouuy & si auide, qu'il semble qu'on n'auroit pas assez de tous les viures du monde pour s'assouir. Enfin, l'incommodité en est bien plus grande que la douleur, que l'on sent seulement en la bouche, & aux genciues. De sorte que bien souuent on meurt en parlant, en beuuant & en mangeant, sans auoir connoissance de sa mort. De plus, cette maladie rend si fascheux & si bisarre, que tout déplait. Il y en a qui en meurent en peu de iours, d'autres durent plus long-temps sans mourir. Ils ont la couleur blesme & iaunastre: & quand ce mal veut prendre, les cuisses & les iambes sont couuertes de petites pustules & taches comme des morsures de puce, qui est le sang meurtry qui sort par les pores du cuir: & les genciues commencent à s'alterer, & deuenir chancreuses. Ils sont sujets aussi aux syncopes, évanouïssesments & defaillemens de nerfs. Comme nous estions dans l'Isle de saint Laurens, il en mourut trois ou quatre des nostres, de cette maladie, & comme l'on leur ouurit la teste, on leur trouua tout le cerueau noir, gasté & putréfié. Les poulmons deuiennent secs, & retirez comme du parchemin approché du feu. Le foye & la rate grossissent démesurément, & sont noirs & couuerts d'apostumes pleines de matiere la plus puante du monde. Lors que l'on a cette maladie, vne playe ne se guerit & des-



seiche jamais, mais deuiet comme grangrenée & putrescée. Quand on est sur mer, & que cette maladie prend, on a beau vler de remedes, car tout y est inutile, & n'y en a point d'autre que de prendre terre quelque part si on peut, afin d'auoir des rafraichissements d'eaux douces & fraisches, & de fruits, sans quoy, l'on ne peut iamais guerir, quoy qu'on y fasse. C'est vne chose terrible de voir les gros morceaux de chair pourrie qu'il faut couper des genciues.

Voila quelles sont les maladies auxquelles on est principalement sujet durant ce voyage, & dequoy il faut estre bien auerty, pour les preuenir, ou guerir le mieux qu'on pourra.

Mais sur tout auant que partir, il faut faire prouision de jus d'Oranges, & de Limons, pour euitier cette maladie du scurbut, par ce qu'il n'y a chose qui soit plus necessaire pour y resister, que les rafraichissements de terre, qui consistent en eaux fraisches, Oranges & Limons, comme i'ay experimenté assez de fois.

Au reste, il faut estre sobre de bouche, tant du boire que du manger, & lors que l'on se rencontre en quelques Isles où l'on peut auoir des viandes fraisches, il n'est pas bon d'en manger par trop, ny mesme des fruits.

Il ne faut pas aussi trop dormir, car le trop dormir est mal sain, principalement le iour. Outre plus, comme i'ay dit, il faut partir d'heure & de saison, sçauoir au commencement de Mars, car si l'on ne part en ce temps-là, il se trouue des calmes sous la ligne equinoctiale, & des courans d'eau à la coste de Guinée, qui causent la perte d'un voyage, comme il nous arriua, par ce que n'ayant party qu'au mois de May, & le dix-huitième du mesme mois, cela fut cause de nous retarder vers la Guinée plus de quatre mois, à cause des vents contraires. Et si nous eussions party plustost, nous eussions passé fort aisément, ioint que la coste de Guinée est maladiue & intemperée, & partant il faut que ceux qui vont aux Indes, prennent garde de ne se pas laisser décheoir à la coste de Guinée; par ce que c'est le lieu le plus maladis du monde, & d'où l'on ne peut sortir que mal-aisément à cause des calmes. Aussi que vers le Cap de bonne Esperance, il se trouue ordinairement de grandes tourmentes & vents contraires.



Il faut estre semblablement auerty, qu'en allant aux Indes on ne doit jamais prendre terre au deça du Cap de bonne Esperance: mais au retour l'on a seulement accoustumé de venir prendre terre à l'Isle sainte Helene.

Et quand c'est au retour des Indes pour s'en reuenir, faut partir à la fin de Decembre, ou au commencement de Ianuier, pour euitier les mesmes dangers, car il faut necessairement passer le Cap de bonne Esperance au commencement de May ou plustost, si faire se peut. Et par ce que nous ne partismes de Goa que le dernier de Ianuier, nous pensâmes nous perdre, & fûmes deux mois à la veüe de ce Cap auant que de pouoir passer, estans incessamment tourmentez de vents contraires.

Il seroit bon aussi d'auoir des Prestres pour l'exercice de nostre Religion, & pour assister & consoler les malades, & leur administrer les Sacremens de l'Eglise.

Je viens maintenant à ce qui est de nostre ordre & police en la nauigation, & aux grandes fautes qui s'y commettent, comme i'ay reconnu en mon voyage, & du moyen d'y remedier.

Quand nous partismes de France nous estions deux Nauires, dont l'un estoit l'Amirale, & l'autre la Vice-Amirale. Le General des deux estoit dans l'Amirale, & son Lieutenant general commandoit l'autre; car le General auoit avec luy dans le sien, son Lieutenant particulier, & le Lieutenant general auoit aussi vn autre Lieutenant particulier avec luy: De sorte que chaque Vaisseau auoit son Capitaine & son Lieutenant, avec vn Pilote, & second Pilote, vn Maistre, & contre-Maistre, vn Marchand, & second Marchand, vn Escruiain, deux Chirurgiens, deux Despenciers, deux Cuisiniers mis par le Capitaine, & deux maistres Valets. Il y auoit aussi vn maistre Canonier assisté de cinq ou six Canoniers; Voila les personnes de commandement, & les Officiers d'un Nauire François.

Le Capitaine commande absolument en toutes choses, & le premier Marchand a pouoir sur la marchandise & sur le commerce seulement, car le second n'est que pour l'aider, & pour estre en sa place, si par cas fortuit il mourroit. C'est pourquoy de chaque office il y en a tousiours deux, cela

Officiers des  
Nauires François.



Gages des  
Officiers.

ayant esté sagement ordonné pour pourvoir au défaut de l'un pour l'autre ; C'est toutesfois sans hausser de gages, mais d'honneur seulement. Car là les gages ne haussent & ne diminuent iamais ; Et si vn homme mouroit dès le premier iour de son embarquement, ses heritiers seroient payez pour tout le long du voyage. En nostre voyage les gages estoient par mois, & l'on auançoit trois mois à chacun auant que de partir. Ces gages se montoient à la moitié plus que ne font ceux que tous les autres étrangers Anglois ou Holandois ( qui vont de mesme ordre en leurs Nauires que nous ) donnent à leurs gens de mer.

Le Capitaine donc a pouuoir sur tout, & le Facteur ou premier Marchand est chargé de la marchandise, & a sous luy vn Escriptain qui est mis à la mode de la Mer, par les Seigneurs ou Bourgeois à qui est le Nauire, comme sont aussi les autres Officiers ; mais cet Escriptain n'a pas tant de credit & de pouuoir que ceux des Nauires de Portugal : Il écrit seulement la marchandise qui sort & entre au Vaisseau pour le trafic, sans auoir autre charge. Pour le regard du Pilote, il n'a aucun commandement qu'en ce qui est de sa navigation, & n'est pas tant craint que les Pilotes Portugais. Le Maistre a commandement sur tous les gens de mer, & a la charge du Nauire, & de toutes les vstensiiles & viures. Ce que toutesfois ie trouue fort mauuais, suivant ce que i'en ay obserué ; d'autant qu'il met des Despenciers à sa deuotion.

Or le Maistre & contre-Maistre mettent les mains à l'œuvre pour traualler aussi bien que les Mariniers. Il y a aussi deux maistres Valets, que le Capitaine & le Maistre choisissent, les plus capables & meilleurs Mariniers sur tous les autres. Ils sont ordonnez pour prendre garde aux cordages, voiles, manœuvres & autres choses du Nauire, & ce sont eux qui les coupent & taillent quand il est besoin ; Et sont les premiers apres le Maistre & contre Maistre, entre les gens de Mer, & sont aussi necessaires. Ils ont commandement sur tous les ieunes Mariniers & garçons du Nauire, à qui seuls ils peuuent donner le foïet. Quant aux Chirurgiens & Apoticaïres, ils sont seulement pour ce qui est du deuoir de leur charge, & ne sont en rang de gens de mer, comme les autres estats. Car entre nous ce n'est pas comme parmy les Portugais,



Portugais, d'autant que toutes autres sortes de gens, soit Canoniers, Despenciers, Cuisiniers, Tonneliers, Charpentiers, Forgerons, Couseurs de Voiles ou autres, sont au rang des Mariniers, & font mesme travail qu'eux. Car osté le Capitaine & son Lieutenant, le Marchand, l'Escriuain & les Chirurgiens, tout le reste veille la nuit à son tour, & travaille comme les autres, de quelque bonne maison qu'il fut. Car i'ay veu force enfans de bonne maison qui venoient seulement pour leur plaisir, & ne tiroient aucuns gages, & neanmoins ils estoient sujets au mesme travail & fatigue que les autres.

Pour le regard des Despenciers, ils sont deux pour se sou- Despenciers.  
lager, à cause qu'ils veillent la nuit, & donnent de quatre en quatre iours du pain, du vin & de l'eau à chacun, en commençant au Capitaine, & finissant au garçon ou Page, également à tous; à sçauoir à chacun trois liures de Biscuit pour quatre iours, vn pot de vin d'Espagne, & trois pots d'eau seulement. Pour les autres viures, les deux Cuisiniers les accommodent pour tout le monde, puis les Despenciers les distribuënt également dans des plats, & on est six personnes en chaque plat, & chacun y apporte son biscuit & sa boisson. Quant à la table du Capitaine, il y a tousiours quelque chose d'extraordinaire & de meilleur. Il a aussi plus de six personnes à son plat, car tous les gens d'honneur & de qualité y sont receus. Le Maistre ne mange point à la table du Capitaine, ny le Pilote aussi. L'on choisit six personnes d'une qualité pour manger ensemble. Voilà comment nous viuions en nos Nauires; mais ce que i'y trouuois de manque entre autres choses, c'est que Messieurs les Bourgeois & Seigneurs du Nauire, deuoient mettre vn sur-Intendant sur les viures, qui ne fut à la deuotion du Capitaine ny du Maistre, qui y mettoient tels Despenciers qu'ils vouloient, & gens qui estoient de mauuais gouvernement, & qui n'eussent osé leur refuser rien de ce qu'ils leur demandoient, de peur d'estre ostés de leur charge. Cela fut cause que nos viures furent bien-tost mangez & consommez, & il arriuoit tous les iours mille insolences & disputes là-dessus.

Or vn iour apres que l'on est embarqué, le Capitaine & le Maistre appellent tous ceux du Vaisseau pour faire le ma-



*Matelotage.* telotage, qui est de les mettre deux à deux, comme en terre on fait les Camarades, commençans au Capitaine, & Lieutenant, iusques aux moindres garçons, & ne s'appellent point autrement que Matelots. Ce matelotage est qu'il faut se soulager, & assister comme Freres, comme est la coustume de la Mer, à quoy l'on est obligé. On met ainsi tous les gens de Mer en deux parties, dont le Maistre en a vne, & le contre Maistre l'autre, afin de se rechanger. Car quand vne partie dort, l'autre veille, & traueille quatre ou cinq heures durant. En nos Nauires François il n'y a point de difference de Mariniers, comme il y a entre les Portugais, car ils sont tous égaux, encore qu'il y en ait de plus anciens & plus capables les vns que les autres, de sorte qu'ils ne sont point differents de nom ny de qualité, mais seulement ils ont plus de gages.

*Desordre és  
Nauires  
François.*

Au reste, ie diray encore librement vne chose, que i'ay déja touchée ailleurs, encore qu'elle ne soit pas à l'honneur des François, mais seulement pour les auertir, afin qu'ils s'en corrigent, & que l'on y mette vn meilleur ordre. C'est que ie ne vy iamais des Mariniers si méchans & si vitiieux que les nostres; car en nostre voyage la plus grand part des Officiers & Mariniers estoient de saint Malo, & presque tous parens, & nonobstant cela, ce n'estoit d'ordinaire que querelles & disputes entr'eux, & ie ne vis iamais deux hommes se porter vne bien-veillance, amitié ny respect. Personne ne vouloit obeir à ceux qui auoient le commandement. Outre cela, & ce que ie trouue le pis, c'estoient les plus grands iureurs & blasphemateurs du nom de Dieu que l'on scauroit voir; de sorte que ie ne m'étonne plus de ce que nostre voyage a reüssi si mal-heureusement, veu les grandes offenses qui se commettoient tous les iours dans nos Vaisseaux; La pluspart estans yurognes, & gourmans au possible; car ils eussent voulu boire & manger tous les viures en vn iour, qui les eust laissé faire, sans auoir aucune preuoyance pour l'auenir. En sorte, que tous les rafraichissemens que l'on auoit apportez pour des particuliers, pour leur suruenir en leurs maladies, & necessitez, estoient consommez auant que nous eussions passé la ligne; & quand ils deuenoient malades, ils n'auoient plus de quoy se rafraichir, si-



non des viures ordinaires du Nauire , comme ceux qui se portoit bien. Ce sont aussi la plupart les gens les moins deuots qu'on scauroit voir , ne gardans ny Careſme , ny Vigiles ; & se dérobaſſent le boire & le manger les vns aux autres. Et à la verité ie confeſſe franchement que j'aimerois mieux auoir affaire aux plus barbares du monde qu'à eux : ie les ay veu bien ſouuent au plus fort de la tourmente ſe mettre à iurer & blaſphemer dauantage. Au reſte ils ſont tres-bons Soldats & Mariniers , & capables ſur toutes les autres nations , des plus hautes entrepriſes du monde , mais ils ne veulent point obeïr , & ne peuuent patir de la bouche , ny ſouffrir aucune correction.

Toutes ces choſes dès le commencement me firent auoir vne mauuaïſe opinion du ſuccez de noſtre voyage , & puis nous demeuraſmes trop à partir ; car au lieu de nous embarquer dès le mois de Février , comme nous auions reſolu , à grand peine le peûſmes nous à la fin de May , qui fut vne grande faute : mais l'vne des principales & plus dommageables fut noſtre trop long retardement , apres auoir doublé le Cap de bonne Eſperance. Et auſſi que nous ne priſmes pas le dehors de l'Isle de ſaint Laurens , dont la cauſe fut que nous nous amuſaſmes trop avec les Nauires Holandois , & auions la bonace , & laiſſions aller les Nauires à leur volonté , la plus part des voiles baſſes , mais les Holandois plus fins que nous , tenoient touſiours leur route vers la coſte d'Afrique , & nous les ſuiuions. Car trois ou quatre iours durant , ce fut à qui ſe feroit meilleure chere ; ( cela eſtant l'honneur des Capitaines ) au ſon des Trompettes , & de pluſieurs ſortes d'inſtrumens , & volées de canon. C'eſtoit le Nauire qui auoit fait feſtin qui tiroit tout à volée , lors qu'on s'en alloit chacun à ſon bord , en ſe diſant adieu. Les Holandois nous dirent que c'eſtoient eux que nous viſmes à la coſte de Guinée vers Serfelyonne. Et à la verité il faut confeſſer qu'ils ſont plus dignes de faire ce voyage là que non pas nous ; car les François ſont plus delicats , & de moindre fatigue , & ne ſont pas d'épargne comme eux ; Ils mangent beaucoup , mais ils gardent bien ce peu qu'ils ont de rafraichiffement pour lors qu'ils ſont rencontre de leurs amis , ou qu'ils ſont malades , où les noſtres tant qu'ils ont des rafraichiffemens ne

Faute faice  
au voyage.

Holandois  
meilleurs  
ſur Mer , en  
quoy.



veulent point manger des victuailles du Vaisseau. Les Hollandois aussi se passent de vin, & ne boient que de l'eau. Ceux que nous rencontraîmes n'auoient qu'une quarte de vin en quinze iours, & nous quatre. Leur biscuit estoit tout noir, & le nostre comme du pain de chapitre. En cette coste d'Ethiopie nous voyons toute la nuit force feux sur la cime des hautes montagnes.

Mais ie ne veux pas oublier en passant à remarquer, que les Vaisseaux allans de compagnie, ou se rencontrans sur la Mer, comme ils sont vn peu éloignez, & qu'ils ne peuuent se parler de la voix, les trompettes suppléent à ce défaut de part & d'autre, & se font aussi bien entendre avec le son de leur instrument qu'avec la parole mesme. Et cela s'observe seulement entre les Vaisseaux François, Anglois, & Hollandois.

Vices des  
Mariniers  
François.

Querelle  
grande en  
notre Vais-  
seau.

Mais pour reuenir aux desordres arriuez en nostre voyage, ce qui me donnoit plus mauuais presage, comme i'ay dit, ce sont les grandes offenses qui se commettoient iournellement parmy nous mesmes: le seruice de Dieu n'y estoit nullement obserué, comme i'ay veu qu'il s'observe entre les autres Etrangers, tant Portugais, qu'Anglois & Holandois, & entre les Indiens mesmes, qui sont beaucoup plus soigneux de leur loy que nous de la nostre. Et n'y auoit entre nous que querelles, ie dis mesme entre les principaux, comme entre le Capitaine & le premier Marchand, qui se frapèrent l'un l'autre, & furent plus de six mois sans se parler, ny manger ensemble, & sans la tourmente qui nous accueillit en la terre de Natal, & qui les fit penser à leur conscience, ie croy qu'ils ne se fussent parlez de tout le voyage: Encore ce qu'ils en firent, ce ne fut point par apprehension de la mort, dont nous nous vismes lors tous aussi prests qu'on scauroit estre: Car nous ne faisons plus que demander pardon à Dieu & au monde, & épuiser le Nauire d'eau, & fusmes quatre iours & quatre nuits sans voile, gouuernail & masteaux; Mais ce qui fut cause de les remettre bien ensemble, c'est qu'apres que la tourmente fut passée, on prit conseil & auis sur ce qu'il seroit besoin de faire, & là où on iroit se rafraichir, & racoustrer le Nauire. Et comme le Marchand n'y vouloit venir, les autres chefs prirent vne attestation de tous



le monde pour en faire leur rapport, le voyage estant fait, à Messieurs de la Compagnie; Disans qu'une querelle particuliere ne devoit point prejudicier au general, ny les empêcher du devoir de leur charge. Cela fut cause de leur reconciliation.

Leur querelle n'estoit venue que pour la place d'un cofre; Car le Frere du Capitaine trouvant une place vuide, y fit mettre son cofre sans autre forme, & celui du Marchand en avoit esté osté depuis deux iours, ie croy, pource qu'il nuisoit à la barre du gouvernail: Surquoy le Marchand vint l'oster, & d'auctorité absoluë y remet le sien, dont ils vinrent aux grosses paroles, & enfin aux mains; & on eut bien de la peine à les separer. Nous estions lors à l'ancre à l'Isle d'Anabon; & nostre Capitaine enuoya soudain nostre Gallion à bord du Croissant, pour donner avis à Monsieur de la Bardeliere de ce qui s'estoit passé, le priant d'y venir donner ordre; Ce qu'il fit, & ayant sceu les raisons de part & d'autre, & pris conseil là-dessus de tous les principaux des deux Vaisseaux, il commanda que la chaisne fust apportée; Ce qu'entendant le Marchand, il s'en alla aussi tost en sa chambre, & prit son Pistolet pour le bander & amorcer, sans dire autre chose. La chaisne estant apportée, le General commanda qu'il fust enchaisné au pied du grand mast, qui est le lieu ordinaire où l'on enchaisne les malfaiteurs; apres luy avoir premierement fait une grande reprimande, pour avoir osé s'attaquer à son Capitaine: Mais comme on le voulut prendre, il courut prendre son Pistolet tout bandé, protestant que le premier qui mettroit la main sur luy, il le tueroit; Surquoy le General en colere, ne vouloit partir de là qu'il ne fust pris, mais nostre Capitaine qui estoit homme doux & benin, bien qu'il fust l'offencé, supplia luy-mesme le General de luy pardonner; ce que firent aussi tous ceux des deux Vaisseaux. Le General octroya cette Requeste, mais nonobstant cela, le Marchand ne s'en soucia point; car c'estoit le plus superbe & orgueilleux homme que ie vy iamais, & le plus vindicatif, ayant dispute avec tout le monde.

Mais pour reuenir à mon propos, c'estoit une grande pitié de voir tant de querelles, & d'ouyr proferer tant de blasphemes, exercer tant de vengeances, & de larcins, comme



Conjecture  
sur les iours.

il s'en faisoit entre nous. Souuent par vengeance ils s'entre-jettoient la nuit les hardes les vns des autres dans la Mer, & coupoient les cordes qui tenoient les linges & les chemises attachées; Bref, il n'y auoit sorte de meschanceté & de malice qu'ils ne commissent. Quand quelqu'un tomboit malade, ils s'en mocquoient avec toute l'inhumanité du monde, & estoient bien aises quand quelqu'un mouroit, & au lieu de prier Dieu pour luy, ils disoient que c'estoit autant d'épargne de victuailles. Mesme ils maudissoient le voyage, & tous ceux qui l'auoient entrepris. De sorte que n'y ayant ny regle, ny police, ny crainte de Dieu, ie desesperay tout à fait d'aucun bon succez de cette entreprise. Que s'il est permis de conjecturer quelque chose de sinistre sur les iours, ie diray, que i'ay remarqué que ie partis de saint Malo vn Vendredy, & le mesme iour ie suis party de Goa, des Maldiuës, de sainte Helene, & du Bresil, & pas vn de mes voyages ne fut heureux, comme i'ay dit ailleurs.

Capitaine  
du Clos  
Neuf.

Enfin i'ay éprouué pour mon particulier, que ce voyage estant le premier que i'eusse encore fait sur mer, ce me fut vn tres-mauuais coup d'essay, de rencontrer des gens si barbares, si inciuiles & si inhumains; Car de tous ceux du Nauire Corbin où i'estois, ie n'en ay pas reconnu vn seul qui fût doux & courtois, & qui eût tant soit peu l'honneur en recommandation, hormis nostre Capitaine nommé *Du Clos Neuf*, qui estoit Conestable de saint Malo; Car c'estoit vn personnage de bonnes mœurs, & fort sçauant, principalement aux Mathematiques, & en tout ce qui concerne la connoissance du Globe, & de la carte Marine: De sorte qu'il ne sentoit aucunement son Maloüin; Aussi n'estoit-il gueres propre à faire ce voyage, & c'estoit le premier qu'il auoit fait sur mer. Il estoit homme de Lettres, & auoit plus la mine d'un Courtisan que d'autre chose. Bref, il estoit trop doux & trop timide pour estre Capitaine; & ceux de saint Malo, qui se connoissent tous, & s'en estiment moins, ne faisoient aucun estat de ses commandemens. Car nul de nos Capitaines n'auoit pouuoir du Roy, ny de la Cour de Parlement d'exercer la Iustice; c'est pourquoy chacun en abusoit. Outre cela, il estoit d'une complexion melancholique, & assez delicate & foible: De sorte que n'estant pas



de grande fatigue, il n'auoit pas les qualitez requises à vn Soldat, & à vn homme de mer. Ce qui doit seruir d'auertissement à ceux qui veulent entreprendre de grands voyages, de bien choisir les hommes selon leurs qualitez & conditions. Car il est necessaire que les chefs & principaux de telles entreprises soient bien conditionnez, & de bonnes mœurs; ayant reconnu comme par le mauuais gouuernement & conduite de la nostre, il nous en a mal pris.

Auertissement pour le choix des hommes de Mer.

Il est besoin aussi que le Capitaine soit homme d'autorité, & de bonne maison, & qui entende la Sphere, & la carte de navigation: aussi qu'il soit Soldat, & qu'il supporte aisement la fatigue: & sur tout qu'il ait vn pouuoir absolu sur ceux qui sont sous sa charge, mesme de les condamner à mort. Car s'il est du pais & de bas lieu, on ne le craint point: & s'il se pense faire redouter par force, il y a danger de quelque reuolte. Apres cela il faut qu'il choisisse des hommes de qualité requise: & sur tout qui ne soient point sujets au vin, mutins, ny querelleux; car il ne faut qu'un mutin dans un Vaisseau pour gaster tout. Qu'il mette ensuite pour Despenciers des gens fideles. Qu'il ne gourmande ses gens que le moins qu'il pourra, & principalement ceux qui ont charge. Qu'il gratifie ceux qui feront bien, & plustost les bons Mariniers que les bons Soldats. J'ay veu pour un soufflet que le Maistre donna à un Canonier Flamand: qu'ils firent un complot estans arriuez en Sumatra, de faire une traînée de poudre avec une longue méche pour mettre le feu dans toutes les poudres du Nauire, puis eux se sauuer, comme du depuis ils nous ont confessé, estans perdus aux Maldives. Et nonobstant mesme que nous fussions tous pris, ils dirent le plus de mal de nous qu'ils purent au Roy des Maldives, & que nous estions tous des voleurs & écumeurs de mer, & que nous les auions amenez par force. Ce qui n'eut pas toutefois plus d'effet, d'autant que ceux des Maldives ne nous eussent sceu pirement traiter qu'ils faisoient. Cela monstre comme le desespoir d'un homme seul est capable quelquefois de perdre toute une communauté. Aussi est-ce une dangereuse chose de donner du commandement dans un Vaisseau à un homme qui n'en sçait pas bien user.

Sur tout on ne sçauroit trop estimer & recompenser un



Bon Marinier  
combien  
nécessaire.

bon Marinier, car ils s'en rencontrent peu. Il se trouve assez de Halleborbins, c'est à dire de ceux qui tirent sur les cordages : mais les Mariniers sont ceux qui grayent, & font le manœuvre du Nauiure, & vont tousiours au haut des hunes, & vn bon Marinier peut plustost sauuer vn Vaisseau qu'un bon Soldat.

Enfin, il faut qu'un Capitaine mette du commencement vn bon ordre dans son Vaisseau, & soit soigneux sur tout de faire bien prier Dieu, & que pour cet effet il mene des gens d'Eglise, ( comme nous auons déjà dit ) & qu'il les fasse respecter, car les gens de mer ne portent respect & honneur que par contrainte. Qu'il fasse aussi rigoureusement punir les voleries, & principalement pour le boire & manger, où il s'exerce de grands brigandages.

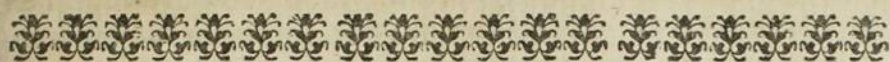
Voila en peu de paroles les desordres & inconueniens qui arriuent ordinairement parmy nous, & qui sont cause que toutes nos entreprises de mer reüssissent si mal. Surquoy l'on peut prendre Auis à y remedier, comme il se peut faire aisément par les moyens que j'ay deduits, & qui peuuent beaucoup seruir à ceux qui dorénuant voudront entreprendre de tels voyages.

*Loüé soit Dieu.*



DISCOVRS





DISCOVRS DES VOYAGES AVX PAYS  
éloignez , & des preparatifs neccessaires pour  
les entreprendre vtilement & en composer  
des Relations exactes.

*Par M. N. N.*

Ceux qui visitent les Pais plus éloignez & moins connus sans autre dessein , que d'y observer curieusement par eux mesmes ou d'apprendre de ceux du Pais , tout ce qui dépend de leur nature ; & le naturel , la façon de viure , la police , les mœurs , coustumes & industrie de ceux qui les habitent , obligent sans doute beaucoup le Public , de communiquer par leurs relations à ceux qui ne bougent de chés eux , le fruit & la satisfaction de leurs trauaux. Et il y auroit quelque justice que les Souuerains aidassent ou recompensassent ceux qui s'y exposent. Mais sans diminuer ce qu'on leur doit , on leur auroit vne obligation plus entiere , si pour voyager avec plus de plaisir & d'vtilité pour les autres & pour eux mesmes , ils prenoient plus de soin qu'ils ne font d'ordinaire de se fournir de tous les preparatifs neccessaires , de n'oublier rien de ce qui merite qu'ils s'en instruisent , & de s'assurer autant qu'il est possible de la verité de ce qu'ils écriuent.

Il y a peu de Relations où on ne trouue que leurs Auteurs ont manqué par negligence ou par incapacité , d'observer ou s'informer de diuerles choses notables , la pluspart s'engageans dans ces Voyages , l'esprit mal instruit de diuerses connoissances qu'il faudroit auoir auparauant acquises ; & d'ailleurs chacun selon son genie , applique sa curiosité seulement à ce qui le touche le plus , ne tenant conte du reste. Le Politique s'instruit particulièrement du gouuernement & de l'ordre de l'Etat ; le Geographe observe la situation des lieux ; l'Historien s'informe de ce qui s'est passé de plus remarquable ; le Naturaliste des Plantes & des Animaux ; celui qui a in-



clination pour la Medecine prend garde à ce qui s'y rapporte; l'esprit du Marchand à ce qui est bon pour le Negoce; celui qui aime les Arts à ce qui s'en pratique. Où le veritable esprit de Voyageur doit estre vniuersel & assembler tous ces differents genies dans le sien, afin de s'instruire également de tout ce qui le merite, à quelque ordre de ces choses qu'il appartienne. On trouue aussi que des choses plus notables dans les Relations, la qualité de l'information, de laquelle depend le degré d'assurance qu'elle a, n'est pas exactement marquée, de sorte qu'on ne sçait quelle foy y ajouster.

Ceux qui entreprennent de voyager, pour ne commettre pas les mesmes manquements, qu'ils ont, sans doute, remarquez en ceux qui les ont precedez, se doiuent faire des regles & des loix inuiolables qu'ils suivent constamment, & auoir tousiours deuant les yeux le projet d'un Voyage entrepris avec tous les preparatifs requis, & mieux executé, & l'idée & le plan de tout ce qui entre dans la connoissance parfaite d'un Païs, pour en donner vne Relation capable de satisfaire pleinement. Cela est aisé à chacun, si peu qu'il y fasse reflexion. On essayera neanmoins d'en ébaucher icy quelque chose.

*Des preparatifs necessaires pour Voyager utilement aux Païs plus éloignez.*

ON suppose qu'on a pourueu à la dépense qu'il y faut faire, aux suretez à prendre pour ne risquer pas son argent en chemin, & n'en manquer pas sur les lieux, à ce qui s'y peut ménager, aux correspondances necessaires, & à tout le reste de cette nature, seulement en passant on aduertira sur ce point de deux choses.

L'une de faire fonds de beaucoup plus d'argent qu'il ne semble necessaire, dont il vaut mieux auoir de reste qu'estre si mesuré, qu'il faille regler plutost par la bourse le séjour à faire par tout, que par le temps requis pour se bien instruire des choses. Quant au reste, outre le besoin, on a dequoy faire quelque liberalité à propos, les presens qui rendent les gens officieux par tout païs, facilitent beaucoup la découverte de tout ce qu'on cherche, & par là souuent le temps



& le sejour abbrege en recompence la despenſe.

L'autre, de faire estat d'y employer beaucoup plus de temps qu'on ne iuge auſſi neceſſaire, afin de ne voir pas la pluſpart des choſes en courant la poſte, ou de n'en laiſſer point à voir qui le meritent.

Vn troiſième auiſ peut eſtre adjouſté, parce qu'il eſt fort negligé, qui regarde de plus près la perſonne du Voyageur; c'eſt de ſçauoir ſe traiter ſoy-meſme des maladies & accidens plus à craindre dans les Voyages, des Fièvres malignes, des bleſſures & cheutes que peu de Voyageurs eurent, paſſans en des climats ſi contraires à leur temperament, & marchans touſjours avec quelque peril; eſtre pourueu contre ces maux de quelques excellens remedes des plus ſimples & de plus prompt eſſet, pour les pouuoir preparer par tout, ſi on n'en apporte avec ſoy, où ſ'ils venoient à manquer. Outre le beſoin qu'on en peut auoir, il eſt tres-vtile d'en pouuoir ſecourir ceux avec leſquels on ſe trouue, qu'on ſ'acquiert abſolument par là.

On ſuppoſe encore que ceux qui voyagent, ont aſſez d'experiance du monde pour ſe bien conduire, qu'ils ont aſſez de moderation naturelle ou acquiſe pour eſtre ſouples & accommodants, autant qu'il eſt neceſſaire à ceux qui tous les jours conuerſent avec gens nouueaux de toute ſorte d'humeurs, qu'ils ont par nature ou par art, le don de ſe faire d'abord cherir & eſtimer de ceux avec qui ils ſe rencontrent, qu'ils ſont precautionnez & circonſpectſ, & preparez aux plus faſcheux accidens, conſeruans le jugement dans la ſurpriſe, qu'ils ont éprouué leur vigueur & leur fermeté dans quelques perils, ou du moins qu'ils ſ'en ſentent aſſez pour n'y ſuccomber pas faute de courage, qui ſont les parties de l'ame plus neceſſaires pour voyager heureuſement.

Les preparatifs dont on entend parler, ſont ceux qui ſont requis de la part de l'eſprit, pour ſ'inſtruire parfaitement des choſes d'un païs, qui eſt le but, que ſe propoſent ceux qui vont ſi loin.

Le deſſein de ces longs Voyages ne ſe formant & ne s'excutant pas d'ordinaire bruſquement, donne aſſez de loisir pour faire de longue main ces prouiſions pour l'eſprit, ſi on ne les a déjà faites, & il merite bien quelques mois d'application qui y ſuffiſent.



1. On doit donc auparavant sçauoir de la Sphere, de la Geographie, de l'Histoire naturelle, quelque chose de plus que ce qu'un honneste homme qui a un peu cultiué son esprit n'en ignore pas d'ordinaire, mais tres particulièrement & à fonds du païs qu'on va visiter, tout ce que les Anciens & Modernes en apprennent pour le bien verifier, confirmer ou rectifier. En auoir leu exactement toutes les Relations, bonnes & mauuaises qui s'en trouuent, sçauoir ce que les Historiens rapportent s'y estre autrefois passé de plus memorable, en auoir les endroits extraits pour les porter avec soy.

2. Pour s'aider de ces connoissances & en adjoûter de nouvelles & de meilleures, il faut sçauoir se seruir de l'Astrolabe pour prendre les hauteurs, & de la Bouffole pour bien marquer la situation des lieux entr'eux & la route qu'on a tenuë, se pouruoir de ces instruments iustes, bien faits & commodes, & de la meilleure Carte du païs qui se soit faite.

3. Sçauoir prendre le plan d'une campagne, d'une ville, & designer passablement tout ce qu'une campagne represente, comme aussi des plantes, des animaux, des machines, & pour cet effet, se sçauoir aider des Instruments plus commodes & plus simples, qui s'y employent, du Compas de proportion, quart de Cercle & autres, mesmes en sçauoir composer au besoin, & sur tout tracer vne Carte bien iuste d'un païs qu'on a parcouru. Pour estendre au reste sa veüe plus loin, & decouurir des endroits qu'on ne peut bien souuent approcher, il ne faut pas oublier de bonnes Lunettes à longue veüe. On deuroit mesme porter des meilleurs verres de Telescope, quelque distance qu'ils tirent, puis qu'on n'a que faire de tuyaux, pour obseruer la Lune & les autres Planetes vers la ligne, duquel endroit on pourroit peut-estre decouurir quelque chose de plus ou plus distinctement que d'icy.

4. Se pouruoir de Liures en petit volume, de Geographie ancienne & moderne, comme le Strabon Varenus, avec vne ou deux des meilleures Relations du païs, qu'on va voir, qui indiquent du moins diuerses choses qu'on ne s'auiroir peut-estre pas de chercher où l'on passe. Tirer des Ephemerides pour les années destinées au Voyage, le temps des



Eclipses de Lune qui se peuvent observer sur les lieux où on se trouuera, afin d'en trouuer la longitude precise; porter l'Histoire naturelle de Pline, & vn des meilleurs Liures de Plantes en petit, dont il faut auoir quelque connoissance au delà du commun, aussi bien que de diuers Arts, entre lesquels il peut estre tres-vtile de sçauoir faire essay des matieres minerales qu'on peut rencontrer en voyageant.

5. Auoir acquis quelque connoissance de la Langue du païs, où on va, ou de celle qui y est entenduë de la pluspart, la cultiuer en y allant par l'aide des Liures, ou de quelqu'un qui l'entende, si par hazard on en peut ioindre ou autrement, l'auantage qui en reuiet ne se pouuant assez estimer.

6. Si on n'a pas toutes ces lumieres & ces connoissances, on doit tascher d'y suppléer, en s'associant quelque autre qui les possede, & s'il est d'esprit commode & raisonnable & propre à lier amitié, outre l'assistance qu'on se donne en tous rencontres, & le plaisir & consolation d'une telle société, on s'instruit infiniment mieux de toutes choses par les lumieres qu'on se donne l'un à l'autre.

*Ce que dans le Voyage on doit faire & observer mieux qu'on n'a de coutume.*

**P**Resque en toutes choses on sçait assez ce qu'on doit faire en general, mais cette science est courte quand on vient au particuliere. Par cette raison on ne touchera icy que les endroits où manquent le plus ceux qui voyagent.

1. Parce qu'ils oublient ou negligent d'ordinaire diuerses choses dignes d'estre recherchées aux occasions de s'en instruire. Il faut pour auoir également presens à leur esprit en tout temps & en quelque part qu'ils se trouuent, les sujets differents, où par raison, si ce n'est pas par genie, ils doiuent estendre leur curiosité qu'ils en ayent vn plan racourcy.

Tout ce qui merite d'estre sceu d'un païs & de ceux qui l'habitent, se reduit aux chefs suiuaus.

A la nature du païs qui comprend le climat, sa situation & estenduë, sa temperature, sa disposition en montagnes, costeaux, plaines, riuieres, &c. qualité de terre fertile, ste-



rile, &c. ce qu'il produit de minéraux, plantes, bois fruitiers, grains, animaux de toute sorte. Les hommes y adjouſtent la culture & l'habitation par Villes & Villages.

Au naturel des hommes qui l'habitent, leur temperament, diſpoſition de corps, ſanté, maladies, age qu'ils vivent, genie, inclinations.

A la vie priuée ſelon les différentes conditions des gens des Villes, des champs, des riches, des pauvres, leur nourriture, veſtemens, logemens, meubles, mariages, maniere de viure avec les femmes, education d'enſans, mœurs, conuerſation, jeux & diuertiffemens, applications ordinaires, arts, negoce avec les peuples voiſins ou éloignez, monnoyes, poids, meſures, ſciences.

Au Gouvernement, le Souuerain, ſa Maiſon, ſa Cour, les forces de l'Eſtat, reuenus, milice, alliances, intereſts, officiers de Police, & de Juſtice.

A l'Histoire, ce qui eſt ancien & moderne, les reuolutions & autres euenemens remarquables, ſur tout l'Eſtat preſent des affaires.

A la Religion, l'introduction d'icelle, auteurs, diuerſité, alterations & changemens, eſtat preſent, ceux qui y ſeruent, &c.

De tant de matieres, dont le Voyageur doit prendre connoiſſance, il ne peut tenir qu'à luy, que par tout & de toute ſorte de gens, il n'apprenne quelque choſe, ſ'il ſ'y applique comme il faut.

2. Parce que les choſes ſ'apprennent, ou par l'obſervation propre qui eſt la plus ſeure voye & la plus ſatisfaiſante, ou par la relation d'autrui ; autant qu'il luy eſt poſſible, le Voyageur doit preferer la premiere, & n'y épargner ny temps, ny peine, ny dépenſe ; & ſe rapporter de ce qu'il ne peut ſçauoir entierement, à ceux qui en ont plus de connoiſſance par leur profeſſion ; Par exemple, c'eſt des gens des champs qu'ils ſe faut enquerir de ce qui ſe cultiue de fruits, de grains, & de quelle maniere, des animaux ſauuages & domeſtiques. Des Medecins & Droguiſtes touchant les drogues ; De ceux qui ſont de la Cour ou qui y ont veſcu, ou qui ſont ou ont eſté dans les emplois de paix ou de guerre, touchant le Gouvernement d'autrefois & du preſent. Des Marchands, de ce qui ſe tire du païs, ou y vient d'ailleurs &c. mar-



quant la qualité des personnes, le rapport conforme ou différent de plusieurs, &c. pour n'asseoir sur cette information qu'une creance proportionnée à l'assurance qui s'y peut prendre.

3. Il faut bien prendre garde dans ces informations, de ne former pas de fausses idées des choses par le mal entendu des truchemens ignorans, ou le peu de connoissance qu'on a de la langue, mais sur tout par le rapport de ce qu'on prejuge d'abord estre semblable chez nous, à quoy on est fort sujet de s'abuser; ce qui s'euite, si on s'informe de plusieurs bien connoissans de la mesme chose, si on les sçait questionner pour s'en éclaircir parfaitement, & si apres cela seulement on en fait comparaison avec ce qui en approche le plus parmi nous: si on peut tirer par écrit des memoires de ceux qui sont capables d'en donner de la sorte, il ne le faut pas negliger, parce qu'on en profite tost ou tard, rencontrant un meilleur interprete, ou ayant bien appris la Langue.

4. Comme tous les iours, tous les lieux, tous ceux qu'on connoist, instruisent le Voyageur qui a l'œil & l'esprit ouvert de quelque chose, il en doit tous les iours sans y manquer charger son Journal. La veüe en estant encore comme presente, & la memoire toute fraische, pour ne rien oublier, ou omettre quelque circonstance importante, comme il arriue d'ordinaire, si on surseoit tant soit peu de le marquer, & de cela s'en faire une loy indispensable.

5. Ce Journal estant comme le Thresor du Voyageur, il en doit exclurre les bagatelles qui le grossiroient inutilement, & n'y coucher que ce qui le merite, non pas mesme ce qui luy est arriué, s'il n'est notable & instructif.

6. Par la raison que c'est son Thresor, il ne doit avoir rien de plus precieux que son Journal; & pour le sauver des hazards qu'il court, il faut qu'il l'ait double ou mesme triple, pour en avoir tousiours une copie sur soy, une autre entre ses hardes, & en pouvoir de temps en temps laisser une troisième en bonnes & seures mains.

7. Pour venir au détail de ce qu'il doit plus particulièrement observer, ou apprendre qu'on n'a de coustume, comme les Relations en font foy, par ce qu'on y trouue à dire, du pais qu'il voit à mesure qu'il y fait chemin, il en doit si bien



marquer la nature & la qualité, autant qu'il peut estendre sa veüe à droite & à gauche, s'il est plein ou en montagnes, couuert d'arbres ou ras, cultivé & habité, ou inculte & desert, &c. qu'on en puisse auoir vne idée particuliere, pour aider laquelle il doit tracer vne Carte de sa route, les distances & situations des lieux bien gardées, le designant à droite & à gauche, tel qu'il se presente à la veüe, & cette mesme Carte peut seruir de Carte generale du pais, y adjoustant les parties qu'il n'a pas veüs dans leur plus iuste situation & estenduë sur la Relation vniforme de plusieurs, les noms des pais & des lieux que les naturels leur donnent, couchez avec scrupule comme ils les prononcent.

Sur ce sujet on aduertit d'observer avec toute l'exacritude possible, l'heure des Eclipses de Lune qui suruiendront, pour sçauoir precisement la longitude du pais, & la distance du nostre où elle n'aura pas manqué d'estre obseruée, par la difference de l'heure de l'observation. Il est bon aussi d'observer la declinaison de l'aimant.

S'il se tire des mineraux ou metaux quelque part, ne manquer pas d'y aller & prendre bien garde, ou s'enquerir de tout ce qui peut donner quelque connoissance de leur generation, & des pratiques dont on se sert pour les épurer, si elles sont plus industrieuses, faciles & de plus grand profit que les nostres; si on rencontre de ces matieres dont par ignorance ou autrement, on ne tienne conte sur les lieux, les esprouuer, la descouuerte en pouuant estre vtile à celuy qui la fait, ou à ceux qui sçauront profiter de l'auis.

Remarquer les arbres, les animaux qui nous sont communs, & leur difference en certaines choses, mieux qu'on ne fait, les especes d'arbres siluestres, la qualité, beauté du bois, &c. les plantes medecinales, les insectes plus petits.

8. Du peuple, s'il est sain & vigoureux, de longue vie, s'il est exempt de quelqu'une de nos maladies, s'il en a de particulieres, & de quels remedes on se sert avec succez pour celles qui nous sont communes. L'apprest des viandes, breuuages des riches, des pauures, la façon particuliere de bastir, les materiaux & disposition, les meubles, maniere de conuerser dans le serieux, & pour se diuertir.

9. Si on y excelle en quelque art, voir trauailler les meilleurs



leurs Maistres où ils sont plus estimez, remarquer si l'excellence des ourages vient de l'industrie ou de la bonté de ce qui est mis en œuvre, & decouvrir le fin & le secret, s'il est possible, pour le porter de deça.

10. De quels ourages ou matieres du païs, il se fait negoce au dehors, & pour quels païs, & ce que les Estrangers y portent d'ailleurs, le poids, le titre, & la forme & le nom des monnoyes qui y ont cours, dont il en faudroit mesme rapporter les diuerſes especes, particulièrement la proportion en valeur de l'argent à l'or, & le prix des autres metaux, les mesures & poids exactement rapportez aux nôtres plus communes.

11. Apprendre autant qu'il pourra la Langue, l'écriture du païs, s'il n'y a Grammaire & Dictionnaire, en composer, s'il y a des Liures, ſçauoir dequoy ils traittent, & quels sont les plus estimez, en recouurer quelques-vns, en faire traduire par vn bon Interprete des endroits notables, pour faire connoistre le genie & l'esprit de la Nation.

12. Si quelques sciences y sont cultiuées, s'en instruire des plus habiles qui en font profession, & ne se contenter pas, comme ont fait ceux qui iusques icy ont voyagé en Perse & aux Indes, d'auoir remarqué qu'il y a des Medecins & des Astrologues, & que les Marchands font leurs calculs d'une maniere plus facile & plus prompte, sans comparaison, que la nostre, sans auoir esté curieux des principes de leur Medecine, ny de leur pratique & meilleurs remedes, des fondements de leur Astrologie & de leurs Regles, si elle est la mesme que celle des Arabes ou differente, &c. & sans auoir appris leur methode de compter.

13. De l'histoire du païs, autant qu'il s'en peut ſçauoir, iusqu'à l'estat present, distinguant bien le certain & le douteux, par les Liures s'il s'en trouue, Tradition commune & Relations particulieres.

14. De la Religion, ſçauoir au vray ce qu'ils en tiennent par leurs propres sentimens, non pas par ce qui s'en peut seulement conjecturer ou penser par rapport à la nostre, qui se trouue d'ordinaire fort éloigné de la verité.



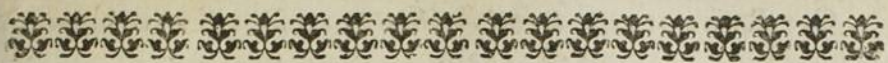
*Des Relations.*

**V**N Journal exacte , où rien n'est obmis de ce que le Voyageur a deu voir luy mesme, ou apprendre par autrui, contient les materiaux suffisants d'une Relation iuste & complete, mais épars. Et parce que la raison & l'usage ont fait conseruer dans les Relations la forme de ce Journal, mais plus vague & plus estenduë comme la plus agreable, puis qu'il semble au Lecteur qu'il voyage avec l'Auteur, qui luy sert de guide ; il n'est pas fort difficile d'en bastir vne, n'estant besoin que de receüillir de diuers endroits du Journal, tout ce qui appartient à chaque sujet, rejettant tout ce qui est de peu d'importance, le mettre dans l'ordre le plus naturel, & placer au lieu commode, qui depend de la premiere occasion propre, que le cours du Voyage fournit, d'en entretenir tout d'un coup le Lecteur, comme si à la fois on en auoit appris tout ce que l'on en sçait.

Tout l'auis qu'on a à donner, c'est de n'estre pas si amoureux de l'histoire, que le Voyageur y mette toutes les petites choses qui luy sont arriuées, que pour cette raison on luy a conseillé de bannir mesme de son Journal, dont le Lecteur n'a que faire, auquel seulement il doit faire part des accidents notables & instructifs.

Pour finir, on obseruera de bien determiner quels milles ou lieues precises on entend, quand on marque les distances, la grandeur des Villes, selon la difference commune qui s'en fait vne idée certaine, s'en pouuant à peu près donner, par exemple faisant les grandes de six mille feux du moins, les mediocres au dessus de trois mille, les petites au dessous : Expliquer les mesures & poids qu'on employe, où il échet d'en parler, & la valeur des Monnoyes. Et parce qu'on fait tres-souuent mention de ces choses dans vne Relation, il est bon d'en mettre à l'entrée vn Auertissement separé, qui ne puisse demeurer caché au Lecteur.





## DESCRIPTION EXACTE DE LA Coste d'Afrique.

**L**A partie d'Afrique, qui est depuis le Détroit de Gibraltar, iusques au Cap blanc, dans la mer Oceane, est vne coste qu'on appelle vulgairement & par mauuais vsage *Barbarie*, mais qui ne l'est pas pourtant: car la vraye *Barbarie* est dans la mer Mediterranée, & c'est la coste qui commence à Tripoli, & qui vient à Thunis, à Alger, iusques au Détroit: mais la coste qui vient dans la mer Oceane, depuis le dit Détroit iusques audit Cap blanc, est veritablement la coste de Mauritanie, & se doit appeller ainsi, estant la coste des Maures. Cette coste & pais de Mauritanie contient trois Royaumes, Fez, Maroc & Suz. Fez a vne Ville capitale qui s'appelle *Fez*, & a pour ports de mer Tetoïan, qui est vn peu dans le Détroit, Tanger, Arquille & Ceuta, Larache, la Mamore, Salé & Fudele.

Tanger est aujourd'huy aux Anglois, Ceuta & la Mamore au Roy d'Espagne, & les autres places aux Maures.

Le Royaume de Maroc a pour Ville principale celle de ce nom de Maroc, & pour ports de mer Azamor, Mazagan, & *Houladille* & Saffy. Mazagan est au Roy de Portugal & le surplus aux Maures.

Le Royaume de Suz a plusieurs Villes dans les terres, ce que les autres n'ont point, l'vn n'ayant que Fez & l'autre que Marocq, à trente ou quarante lieues dans les terres, mais celuy cy a la ville principale Thaerudem & en outre Tagaunest, Onfroy & Illeng, & pour ports de mer Mougadon, sainte Croix & Meffa. Les Maures appellent lesdites places des mesmes noms, fors Saffy qu'ils appellent Aacffy, & sainte Croix, qu'ils appellent Agades.

Ces trois Royaumes auoient anciennement chacun leur Roy, & il y en auoit deux, sçauoir celuy de Fez, dont ie ne sçay pas le nom, & celuy de Marocq Muleyhamet, qui estoit en la bataille qu'ils gagnerent contre le Roy de Portugal



D. Sebastien, vers les parties de Ceuta & de Larache.

Ces Rois ont regné tant qu'ils ont esté assez forts, pour venir à bout des gens de la campagne qui sont diuisez par races. Le Chef ou l'Ancien de la race, estant le commandant, a pour qualité le nom de Checq ou de Capitaine : Ils habitent sous des tentes & par Adoüars, vn Adoüar estant vne assemblée de quarante ou cinquante tentes, en vn rond ; leurs troupeaux sont au milieu, & vne race aura trente ou quarante, voire cinquante Adoüars, plus ou moins, selon que la race est nombreuse.

Ces Rois estoient obligez de sortir souuent à la Campagne avec vne armée, s'ils vouloient estre payez de la Garama ou de la Taille, à laquelle chaque race estoit taxée, & encore c'estoit avec peine qu'ils se faisoient payer, parce que ces Arabes plioient bagage, & se retiroient en vne autre contrée, & mesme resistoient selon leur force. Telle race estoit tenue de mettre iusques à dix & quinze mil cheuaux sur pied ; & plusieurs races s'estans iointes ensemble en sont venuës aux armes offensives & aux attaques, notamment vers Fez, & vers Suz, où depuis plus de cinquante ans il n'y a plus eu de Rois, lesdits Royaumes estans possédez par des chefs de race d'Arabes, qui ont souuent quelque demeslé avec les Maures des ports de mer.

Et presentement ce Royaume de Fez est possédé par plusieurs chefs de race d'Arabes, & notamment par Checq *Bembouker*, & par Checq *Gucillan*, celui-là se tient vers les parties de Mammora, Sallé & Fudelle ou Fedalla, & celui-cy se tient vers les parties de Tetoüian, Tanger & Arquille, dont il a fait son chasteau.

Les Mores de Salé estans fortifiez des Morisques qui furent chassés d'Espagne, vinrent en l'année mil six cens, & se retirèrent le long de ladite coste de Mauritanie, particulièrement audit Salé, en grand nombre, tant Andalous, Grana dins que *Hornatheros*. Ils s'erigerent en Republique & en Diuan. Les Mores demeurèrent dans la grande Ville, qu'on appelle le vieux *Salé*, lesdits Morisques dans la nouuelle Ville qu'on nomme Rieual. Ils auoient garnison dans le chasteau, & se mirent à pyrater pour se vanger des Chrestiens ; ce qui a duré pendant trente ou quarante ans, ayans eu en mer iuf-



ques à trente Vaisseaux de Corsaires : mais cela a cessé depuis la guerre qu'ils ont eue contre Rembouer, qu'ils ont assiégué. Il y a nouvelles qu'ils ont fait la paix.

Pour ce qui est du costé de Teroüan & Tanger, on sçait comme Checq Gueillan ou Cidy Gueillan, car quelquefois on l'appelle Checq, qui est Capitaine, & quelquefois Cidy, qui est autant que Monsieur, est souvent aux mains avec les Anglois, dont il en a tué cinq cens les ayans surpris.

Le Roy Muleyhamer, apres avoir gagné la Bataille contre D. Sebastien Roy de Portugal, regna iusques en l'année mil six cens six en paix, ayant reduit les Arabes à luy apporter la Garama dans Majorque, où tous les Chrestiens sçauoir François, Anglois & Hollandois traficquent. Apres sa mort ses parens se firent la guerre, en sorte qu'en six semaines de temps, on vit trois Rois dedans Marocq s'entrechasser, sçauoir Muley Iacob Elmanzor, Muley Boësson, & Muley Bouffecs. Apres eux vint Muley Zidan, lequel s'estant emparé du Royaume, y a regné iusques à sa mort, arriuée environ l'an mil six cent trente. Il a eu beaucoup de peine à resister aux Arabes, qui l'ont quelquefois contraint de quitter Marocq, & de s'enfuir à Saffy: neanmoins il a regné assez paisiblement iusques en mil six cent trente.

Apres luy Muley Abdemeleck son fils aisné fut Roy : mais il ne regna que trois ans, & fut tué par vn Renegat François. Il estoit fort cruel. Muley Eluualecq son frere, qui estoit blanc sorty d'une Morisque Espagnole, regna apres luy. Il estoit affable & aimé, il ne regna que dix ou douze ans.

Apres luy a regné son ieune frere Muley Hamet Checq, lequel s'estant amusé à faire l'amour, les Arabes de la Campagne, de la race la plus grande qu'il y ait, appelée des Chibauettes, s'est souleuée contre luy, & s'est emparée de Marocq & de la belle Maison ou Serrail appelé Cebrohé, & y a assassiné ledit Roy Muley Hamet Checq, dernier fils dudit Muley Zidan. Et le chef de ladite race des Chibauettes nommé Crommelhunte, s'est emparé de la Royauté, depuis deux ou trois ans seulement, & c'est luy qui regne aujourd'huy dans Marocq en qualité de Tyran. Il est Maistre du port de la Houladilla, & a bloqué Saffy: mais il ne l'a pû prendre, au moins on n'en a point de nouvelles.



Celuy de Suz n'est pas moins en desordre, depuis cinquante ans, il a esté trauaillé de guerres Ciuiles, neanmoins vn Prince du pais ayant eu le dessus, nommé Cidy Alley, a regné trente ans. Il demouroit à Illeng, & n'est mort que depuis huit ou dix ans. Il a laissé vingt-deux fils, & quelques freres qui se font la guerre, chacun prenant quelque place, l'un à Thearudem, l'autre à Onfrey, l'autre à Taganor, l'autre à Illeng, & vn des freres du défunt est Maistre du Chasteau d'Agades ou de sainte Croix, & les autres battent la Campagne. Il n'y a point eu de Consuls en ce pais là : mais seulement à Salé & à Tetoüan, depuis que Salé a esté erigé en Republique ou Diuan, & à la faueur de Salé, Tetoüan en a aussi receu vn, Checq Geillan & Checq Bambouker ne s'y estans pas opposez. Plusieurs se sont presentez à Muley Zidem, pour exercer cette charge, entr'autres vn nommé de Mas en mil six cent dix-sept, vn nommé Fate en mil six cent dix-neuf, & en mil six cent vingt-deux Maret qui fut rebuté, le Roy n'ayant pas voulu souffrir qu'un autre que luy, leuast quelque tribut en son pais, ce qu'il declara à Monsieur de Razilley en mil six cent vingt-trois. On ne s'est iamais présenté à Suz, les guerres sont caües qu'on ne va point en ce pais là. Quelques Barques de Prouence vont negocier à Tetoüan & à Salé, où il n'y a point de Marchands François. A Saffy & à Houladilla non plus, s'il y en a, c'est pour traiter à bord. A sainte Croix, il y a vne maison de François.

La Ville de Marocq est pour le moins aussi grande que Paris, n'y comprenant pas les Fauxbourgs : mais elle est fort vaste, y ayant bien des places vuides. Elle est située en vne plaine à sept ou huit lieuës au deça des Montagnes, qu'on nomme d'Atlas ; desquelles, quand on est dans Marocq, on croit estre fort proche, parce qu'on les voit aisément, & leurs cimes couuertes de neiges, en quelque saison que ce soit : cependant il y a pour le moins sept ou huit lieuës du pied desdites montagnes, iusques à ladite Ville de Marocq. De ces montagnes descendent plusieurs petites Riuieres de belle & bonne eau, qui viennent premierement arrouser vn Iardin, qu'on nomme le petit Mecera, & y font vn grand Estang parfaitement beau, qui a bien mil pas en quarré. Cette eau passe apres dans vn tres-grand Iardin, qu'on



appelle El Abeffera, lequel est plein de rangées d'Orangers & de Citronniers, Palmiers ou Dattiers, Oliuiers, Amandiers, Figuiers & Grenadiers, entremeslez d'arbrisseaux de lasmin, & autres fleurs de bonne odeur. De ces deux Iardins, qui sont publics & communs, cette eau passe dans la belle maison du Roy, laquelle on appelle Elbedeh, où l'on dit, car ien'y aypasentré, qu'elle fait quatre Estangs, au bas desquels il y a quatre Iardins, dont le haut des arbres vient à fleur & à bord desdits Estangs; en sorte que ces Iardins sont en bas, & lesdits Estangs en haut, bien compassez, y ayant vn Iardin entre deux Estangs, & vn Estang entre deux Iardins. Les Rois de Marocq donnent ordinairement leur Audiance sous le grand Portail de cette maison, & ainsi c'est aller à la porte aussi bien qu'à Constantinople. Il y a eu des Rois qui apres auoir fait retirer les femmes dans leur Serrail par leur Gouuernante, qui s'appelle Lanssi Ramena, ont donné Audiance dans leur maison à quelques Ambassadeurs: mais bien rarement, dans vne longue Salle voutée, dont la voute & les murailles sont de fin or, & de l'épaisseur d'un Ducat, outre laquelle il y a plusieurs beaux corps de logis, à ce que nous contoient les Eunuques gardiens de ladite maison, & les femmes Iuifves qui y entroient pour y porter des prouisions. Ioignant cette maison, il y en a vne autre, qu'on appelle le Michotiard, où demeurent les Elchats ou Renegats, qui accompagnent le Roy, quand il sort. Il y a aussi vne autre maison qu'on nomme *das Bachas*, c'est à dire maison de la Disme, c'est vne maison où les Marchands Chrestiens estoient obligez de faire porter toutes leurs marchandises, & puis le Lumina Sultan ou Tresorier du Roy, alloit prendre le droit Lehetel; c'est à dire le droit legitime, de dix balots égaux l'un, & ainsi du reste. Il y a encore d'autres maisons joignantes, où demeurent les Alcaïdes Eunuques & autres Officiers, & mesme vn Iardin commun, dans lequel il y a vne fosse à Lions, & tout cela dans vn grand enclos de murailles, lequel enclos Alia Seba est comme à Paris le Loure. Ioignant cet enclos, il y a vne grande Mosquée, longue de cent pas, & sur cette Mosquée vne Tour quarrée, de laquelle sort par le haut vne grosse verge de fer, dans laquelle sont passées trois pommes d'or. La pre-



miere fort grosse, celle de dessus moindre, & celle de dessus encore moindre, lesquelles pommes d'or, notamment la plus grosse qui est celle de dessous, sont bossuës de plusieurs coups de mousquet qu'on leur a tirez, & mesmes en quelques endroits percées à jour; car elles ne sont pas massives, mais seulement de l'épaisseur du doigt, dequoy m'estant estonné, & ayant demandé à de vieux Maures, d'où venoient ces coups de mousquet qu'on leur a tirez, ils me firent responce, que ç'auoit esté les Soldats de Iacob Elmanzor, lors qu'ils prirent la Ville, qui les auoient ainsi canardées, & ayant demandé pourquoy ils ne les auoient pas enleuées, ils dirent qu'ils n'auoient garde de le faire estans sacrées. Au bout de ladite Mosquée il y a vne Salle en forme de Chapelle, qui est la Sepulture des Rois de Marocq, où les Chrestiens entroient librement accompagnez du Concierge, où j'ay veu plusieurs monumens éleuez de deux ou trois pieds seulement. Cette Salle est en voute, & la voute & les parois concaues à la Mosaique: ces fosses ou concauites sont dorées de fin or de l'épaisseur d'un Ducat. A cinq cent pas de ce lieu, il y a vn grand enclos de hautes murailles, aussi grand que Magny, lequel enclos est la Iuifverie, y ayant quantité de Iuifs, qui ont Synagogue, & qui sont bien logez. Il n'y a qu'une porte qui ferme le soir & ouure le matin, par le soin de celuy qui en a la charge.

A cinquante pas de là, il y a vne grande maison, ou pour mieux dire, prison, qu'on appelle Segena, qui est la maison des pauvres captifs Chrestiens, d'où on les fait sortir le matin pour aller au trauail, & on les renferme le soir.

A mil pas de là, il y a vn grand enclos de maison qu'on appelle la Doüane, c'est la demeure des Marchands Chrestiens, en laquelle chaque nation auoit son appartement, quand il y en auoit, & cette maison estoit aussi sujette à estre fermée le soir & ouuerte le matin, par le soin du Portier à ce commis.

Il y a encore vers ce quartier vne grande Mosquée, qui a vne fort grosse Tour, que l'on dit estre semblable à vne qui est à Seuille en Espagne, & bastie par vn mesme Architecte. Je n'y ay pas entré: mais on m'a assuré que quatre Cavaliers de front peuuent monter iusques tout au haut, & mesme qu'un Carosse le pourroit faire.

Proche



Proche de là, est vn grand enclos où est la prison des Albaures, & proche de là plusieurs petites maisons, où en mettoit plusieurs Marchands Chrestiens & Iuifs, quand ils l'auoient merité.

Dans toute cette grande Ville, il n'y a pourtant que deux Iuges, vn Cady qui est le Iuge Civil, & vn Ilaquin qui est le Iuge Criminel. Ce Cady est assis sous la porte de sa maison ou dedans sa Cour, où il donne Audiance aux Plaideurs par leur bouche, lesquels il iuge aussi-tost, & pour l'exécution de sa Sentence verbale; car il n'y a point de Greffier, il a autour de luy des *Citairies*, qui sont des especes de Sergens, qui vont faire executer l'Ordonnance ou mener en prison le condamné; & parce qu'on pourroit s'estonner de ce qu'une personne fait aisément aller sa partie deuant luy, sans aucun exploit & assignation, il faut sçauoir que quand vne personne a crié à sa partie dans la rue, *Agi sel hera*, vien en Iustice, il faut que sa partie y coure, autrement il courroit risque d'estre lapidé par le peuple, qui ne trouue rien de plus raisonnable que d'aller en Iustice.

Quant à l'Ilaquin ou Iuge Criminel, il a deuant sa maison vne grande place où il y a des planches, ce sont des pieux, au haut desquels il y a des crocs d'acier, sur lesquels on jette les condammés à ce supplice. On prend vn homme par les pieds & par les espaules, & on le jette sur vn de ces crocs, & par quelque endroit qu'il soit attrappé, on le laisse là iusques à ce qu'il meure, tellement que c'est le mieux pour luy, d'estre pris par l'endroit le plus mortel. Cet Ilaquin a aussi dans sa maison des Sabres sur des Rateliers, pour couper les testes, & des bastons pour bastonner les moins criminels; & comme il a ordinairement beaucoup de pratique, & que la ville est grande, il a vn Lieutenant qui est dans vn Pavillon vers Valcaseba, qui traueille de son costé.

Cette Ville est fort grande: mais ses rues & le deuant des maisons ne sont gueres plus belles que celles de nos Villages. Il y a quelques belles maisons: neantmoins la pluspart n'ont qu'un ou deux Estages tout au plus. Les vnes ne sont point pavées, tellement qu'elles sont boueuses quand il pleut, ou poudreuses en Esté. Depuis Avril iusques en Octobre, il n'y a point de pluyes: mais grand chaud le jour & grande rosée la nuit.



Les Maures sont fort jaloux, ne s'imaginans pas qu'il puisse y auoir vne femme de bien, à cause dequoy ils ne vont point dans les maisons des vns des autres, que le Maistre de la maison n'y soit, & qu'il h'ait fait retirer les femmes.

Nous auons laissé les eaux des Montagnes dans la maison du Roy, appelée Redel, de là ces eaux viennent arrouser & fournir ladite Ville en plusieurs endroits, & puis sortans de mesme entre les deux Portes, appelées du Cany & de Duquella, là où elles se joignent & font vne Riuiere, mais guayable, quis'en va du côté d'Occident chercher la mer, entre Mongador & Saffy, cette Riuiere là s'appelle le Tausir.

Deuant que de sortir de Marocq, il n'y a point de mal de parler de quelques actions de Muley Zidan, qui estoit Roy, lors que i'estois en ce pais là. Il y eut vn jour grande querelle entre les Esclaues François dans la Segana, parmy lesquels il y auoit grand nombre de Prouençaux & de Rochelois. Ceux-là faisoient leurs deuotions à vn bout de la Segana, où ils auoient vne Chapelle & quelques Prestres esclaues qui disoient la Messe à ceux-cy. A l'autre bout estoient les autres qui faisoient leurs deuotions à leur mode, dans leurs chambrettes. Les Prouençaux mutinez estans venus pour troubler les Rochelois, il y eut tant de bruit, que l'Alcaïde de la Segana, se trouua obligé d'en auertir Muley Zidan, qui commanda qu'on luy en amenast deux de chaque costé, ce qui fut fait, & aussi tost les Marchands François y coururent pour interceder chacun pour son party; mais apres que le Roy eut entendu les parties, & qu'ils s'estoient querellez sur le fait de la Religion, il leur fit donner à chacun cinq cent coups de baston sur les fesses, & leur fit deffence de se plus quereller sur peine de la vie, voulant que chacun exerçast sa Religion, puis qu'il en donnoit la permission.

En l'année mil six cent vingt deux, vint à Marocq vn Ambassadeur de Messieurs les Estats, vn Escuyer du Prince d'Orange, & vn Disciple de Monsieur Erpenius, Professeur es Langues Orientales & Estrangeres à Leyde, tous auec des presens qui furent bien agreables au Roy Muley Zidan: mais principalement celuy dudit Sieur Erpenius qui estoit vn Atlas, & vn nouveau Testament en Arabe. Il nous fut rap-



porté par les Eunuques, que ce Roy ne cessoit de lire au nouveau Testament. Et comme cet Ambassadeur s'en-  
nuoyoit de ce qu'on ne luy donnoit point son expedition, il  
fut conseillé de presenter au Roy vne Requête, laquelle  
fut faite par le Disciple dudit Erpenius, nommé Golius,  
en écriture, & langue Arabesque, & en style Chrestien. Ce  
Roy demeura estonné de la beauté de cette Requête,  
tant pour l'écriture, pour le langage, que pour le style ex-  
traordinaire, & non connu en ce pais là. Il fit venir les  
Tabys ou Ecrivains, & leur montra cette Requête qu'ils  
admirerent. Il fit venir l'Ambassadeur, auquel il demanda  
qui l'auoit faite. Il luy répondit que c'estoit le Sieur Go-  
lius Disciple du Sieur Erpenius. Le Roy le voulut voir &  
luy parla en Arabe, le Disciple répondit en Espagnol, qui  
entendoit fort bien tout ce que S.M. luy disoit: mais qu'il ne  
pouuoit luy répondre en la mesme Langue, parce que la gor-  
ge ne luy aidoit point; car il faut autant parler de la gorge  
que de la langue: ce que ledit Roy qui entendoit fort bien  
l'Espagnol, trouua fort bon, & accordant les fins de sa Re-  
quête, fit donner audit Ambassadeur les expeditions pour  
son retour, & aujourd'huy ledit Sieur Golius est à Leyde,  
Professeur és Langues Orientales au lieu dudit Sieur Er-  
penius.

En mil six cent vingt trois, Monsieur de Razilly estant ar-  
riué à la rade de Saffy avec trois Vaisseaux du Roy, fit sca-  
uoir qu'il venoit de la part de S. M. Muley Zidan luy fit dire  
qu'il seroit le bien venu, & luy écriuit qu'il pouuoit descen-  
dre à terre luy vingt-cinquième. M. de Razilly croyant  
que sa lettre contenoit ce qu'il luy auoit fait dire, met pied à  
terre avec quarante personnes, trois Capucins & plusieurs  
Gentilshommes, quelques Violons & Trompettes. Deux  
jours apres le Roy les fit tous arrester & mettre à la chaisne,  
hormis le Sieur de Razilly, & trois Capucins, nommez Pier-  
re d'Alençon, Michel de Vesins & Rodolphe, & écriuit au-  
dit Sieur de Razilly de le venir trouuer dans son Almoha-  
da ou armée; ce qu'il fit, & se plaignit de ce que ses  
gens auoient esté arrestez contre l'assurance qu'il luy auoit  
donnée par sa lettre. Muley Zidan luy dit qu'il n'auoit qu'à  
lire & qu'il verroit, qu'il ne luy auoit iamais rien promis, &



que si Cidifere, qu'il luy auoit enuoyé, auoit parlé autrement qu'il le desauoüoit, qu'au fonds il vouloit auoir les meubles & sa Bibliotheque, qu'un Prouençai luy auoit emportée, & que les Espagnols luy auoient prise, & puis emportée à l'Escorial Il dit qu'il y auoit des Moines de S. Augustin qu'ils appellent Cidy Belabech, qu'ils pretendent estre morts vers Marocq. Il témoigna qu'il souhaitroit que le Sieur de Razilly allast en France, pour tâcher de rauoir ces Moines là, par le credit du Roy. Monsieur de Razilly luy promit de faire ce qu'il pourroit; mais il luy demanda les Peres Capucins. Muley Zidan luy en accorda vn, pourueu que les Marchands luy promissent & s'obligeassent de le représenter dans six mois. Les Marchands voulurent bien estre cautions moyennant l'alternatiue, que s'il ne reuenoit dans les six mois, ils en seroient quittes pour vne somme d'argent qui fut mise à six cens Ducats d'or. Muley Zidan dit que les Marchands auoient raison. Monsieur de Razilly vint en France, & ne fit rien, desorte que n'estant pas retourné, les Marchands porterent la somme conuenüe, & Muley Zidan leur en donna vne quittance, laquelle ayant esté apportee au Pere Ioseph, il leur fit rendre la somme portée par ladite quittance.

Nous auons parlé de deux Portes de Marocq, l'une appelée du Cany, & l'autre de Duquella; ce mot du Cany veut dire du Marché aux Cheuaux, parce que hors de cette Porte, il y a vn Marché où les Maures & les Arabes s'exercent à la course: L'autre Porte a son nom de la Prouince qu'elle regarde. La Prouince de Duquellatire vers le Nort, comme celle de Dara tire vers l'Est. Pour ce qui est de Tuffilet, dont on appelle les Habitans Tuffilely, i'en ay ouï parler comme d'une Prouince qui depend du Royaume de Fez, laquelle est entre Fez & la mer Mediterranée; mais ie n'ay pas appris qu'on l'appellast Royaume: neanmoins il peut estre qu'on l'appelle ainsi, à l'imitation & exemple d'Alger & Bugie, qu'on a aussi appelez Royaumes. On peut ainsi appeller les Prouinces Royaumes en la mer Mediterranée, mais non en Mauritanie.

Ie n'ay point esté à la Ville de Fez: mais i'ay ouï dire à des personnes qui auoient esté à Marocq & à Fez, que Fez estoit



aussi belle que Marocq, & que Marocq estoit plus grande : mais que Fez estoit mieux bastie, les maisons ressemblans à celles d'Espagne.

Iene sçay point quel territoire possède Checq Gueillan : mais ie sçay bien qu'il est maistre du païs, qui est depuis Tetoïan iusques à son Chasteau d'Arguille, & il n'y a que deux ou trois ans qu'il s'est emparé de Tetoïan, qu'il prit d'assaut, lors que deux Barques de Marseille estoient sur la Riuiere, qui voyans venir vne armée de vingt mil hommes crurent estre perduës : elles furent bien estonnées quand Gueillan leur enuoya dire qu'elles n'eussent point de peur, & qu'on vouloit conseruer le commerce. La Ville prise, les Barques y firent leurs affaires. Cette Ville est à trois lieuës de la mer ou de la rade, ayant vne petite Riuiere, où les Barques quit tirent peu d'eau montent & avec peine. Il est vray que l'Arache appartient au Roy d'Espagne, & Ceuta aussi, depuis la derniere reuolution du Royaume de Portugal, dont le Gouverneur a tenu bon pour l'Espagne.

Tanger ne vaudroit rien sans le Port, que les Anglois y font par le moyen d'un Mole qui leur coustera beaucoup. Ils ne se fieront point à Gueillan : car quand il voudra les tromper, il fera commander ses troupes par un autre Checq, & dira que ce n'est point sa race : mais vne autre race d'Arabes qui aura fait le mal. Monsieur le Cheualier Chelindley, premier Escuyer de la Reine d'Angleterre, & qui est retourné à Tanger, me dit dernièrement, que le Vice-Admiral Lawson, le Gouverneur de Tanger & un Ingenieur auoient vne fois conferé dans vne Tente au milieu des deux armées, celle de Gueillan estant de vingt mille Cheuaux, & la leur n'estant que de mille hommes, & sur ce que ie luy dis qu'ils auoient fait vne grande faute, il en demeura d'accord, & dit qu'ils l'auoient bien reconnu depuis, & que ledit Gueillan les auoit obligez de luy promettre de l'aller voir en son Chasteau d'Arguille : mais qu'il n'y eust que l'Ingenieur qui y fut porter les excuses des autres, & que si ils y auoient esté tous trois, ils n'en seroient pas reuenus.

A Ceuta & à l'Arache il n'y a point de Port, que pour des Barques : mais le Port de la Mamore est tres-bon, & neanmoins le Roy d'Espagne ne s'en sert point, & n'en tire aucune vtilité.



Salé est vn havre de barre où des Vaisseaux de deux cens Tonneaux peuuent entrer, pourueu qu'on prenne bien son temps, & à l'aide des Pilotes.

A Fudelle on pourroit faire à ce qu'on dit vn Port, y ayant vne langue de terre auancée dans la mer: mais il n'y a ny Ville ny Chasteau, le Chasteau n'est qu'à trois lieuës au dessus de Salé. Azamor est vn meschant petit Port à Barques, où il n'y a que des Pescieurs.

Mazagan qui est au dessus, à dix ou douze lieuës du Cap de Caussin, est vne petite Ville bien murée, & qui a du Canon, dans laquelle place il n'y a ordinairement que deux ou trois miserables Portugais en garnison, qui bien souuent n'ont pas de pain, & neanmoins elle a resisté à plusieurs milliers de Maures & Arabes, qui n'ayans pas l'usage des pieces de Campagne, des Escalades & des Petards, sont incapables de prendre des Villes murées, notamment quand elles ont du Canon: mais aussi la Garnison ne doit pas sortir en Campagne: car les Maures & les Arabes, grands Caualliers, & en grand nombre, sont adroits en embuscades, & à empescher la retraite. Au dessus de Mazagan est la Houladilla, petit Port à Barques ou moyens Nauires, y ayant à l'entrée vne Roche qui la rend difficile, & n'y a là qu'un Chasteau & petite Villette.

Ie n'ay point esté en toute cette coste, depuis le Détroit iusques audit lieu de Houladilla, ce que i'en dis, n'est que ce que i'en ay ouï dire en conuersation, à ceux qui y auoient esté, & ce que i'ay appris par les Cartes. Quand i'ay esté à Saffy, i'ay esté audit Cap Caussin, & de là à Saffy.

Saffy est vne Ville sur vne hauteur bien murée, & fournie de Canon, bastie en mil cinq cent quarante, par les Portugais, à ce qu'on remarque par l'écriture & par le chiffre, qui est sur la grosse Tour du Chasteau du haut. Il n'y a point de Port: mais seulement vne rade bonne en Esté, mauuaise en Hyuer.

Mongador est vn petit Port abrié d'une Islette où des Vaisseaux de deux ou trois cens Tonneaux peuuent entrer.

Agades ou sainte Croix est vn baye ou rade raisonnablement bonne, le Chasteau est sur vne pointe de terre fort haute, & les maisons de si peu de Chrestiens, que ceux qu'il y a, sont au pied du Chasteau.



Messa est vne rade qui ne vaut rien, & où on ne va que quand Agades & Melissa sont en guerre l'un contre l'autre, autrement tout le negoce se fait à la rade de sainte Croix ou Agades.

Estant retourné à Saffy, i'y ay demandé quelquefois à des vieillards qui auoient esté à la Baraille des trois Rois, dont i'ay parlé au premier memoire, ce qu'ils croyoient qu'estoit deuenu le Roy D. Sebastien de Portugal. Ils me dirent que n'ayant point esté trouué entre les morts, on croyoit fermement, qu'il estoit *incognito* parmy les Esclaues, & en l'année mil six cent dix-neuf, il vint vn bruit que ledit D. Sebastien, apres plusieurs années d'esclauage s'estoit sauvé vers Alger & Tunis: mais les Marchands Espagnols disoient que c'estoit vn Imposteur qui se disoit estre D. Sebastien & ne l'estoit point, & qu'il auoit esté traité comme tel, ce qui faisoit grand debat entre nos Marchands de diuerses Nations qui estoient à Saffy & à Marocq, les vns voulans que ce fust le vray D. Sebastien, & les autres que non.

Quant au negoce de ce pais là, il est presque semblable, depuis Tetoïian iusques à sainte Croix & Messa, sinon que la traite est plus abondante en vn lieu qu'en l'autre. Ce qu'on y porte est du fer, des toiles, de toute sorte de drapperie, du papier, des quinquailleries & merceries, des Espiceries & des teintures, & ce qu'on en rapporte, c'est de l'or, de la cire, des cuirs, des plumes d'Autruche, des amandes, des gommes, des Capres & autres marchandises. Reste à dire quelque chose de la Religion des Maures & de leur maniere de prier.

Ils sont comme chacun sçait Mahometans: mais ils ont pour le moins vne douzaine de Saints qu'ils inuoquent, à la teste de lesquels ils mettent Mahamer. Ainsi appellent-ils leur Prophete, non Mahomet. Quand ils veulent faire leur Sala ou leurs prieres, ils se lauent les pieds & les iambes, iusques au genoüil, & les mains & les bras iusques aux coudes, puis ils s'assoient à terre, la face vers le Soleil leuant, tenant vn Chapelet à la main, puis inuoquent leur Cidy Mahamer, en le suppliant de prier pour eux, puis Cidy Bellabech qu'ils disent estre saint Augustin, & ainsi plusieurs autres, & à chacun ils se iettent contre terre, touchant la teste de leur front, au-



72 DESCRIPTION EXACTE DE LA COSTE D'AFRIQUE.  
tant de fois qu'ils inuoquent de Saints, & durant le tour du  
Chapelet, ils meslent mesme parmy leurs Saints nostre Sei-  
gneur, sous le nom de Cidy Nayssa, qu'ils auouent estre vn  
grand Saint. Et quand nous leur demandions de qui il estoit  
né, ils nous répondoient de la Mariem, de la Vierge Marie;  
& quand nous leur demandions encore, comment il auoit  
esté conçu au ventre de la Vierge, ils nous respondoient  
du soufle de Dieu. A quoy leur repliquant que par le soufle  
de Dieu, il falloit entendre l'Esprit de Dieu, & que par con-  
sequent nostre Seigneur estant né de la Vierge, conçu par  
le saint Esprit, il estoit constant qu'il estoit avec le Pere & le  
saint Esprit, Dieu & vn seul Dieu benit eternellement : mais  
c'est ce qu'ils ne pouuoient & ne vouloient comprendre, &  
nous refutoient avec injures.

F I N.

TABLE





OBSERVATIONS  
GEOGRAPHIQUES  
SVR LE VOYAGE  
DE  
FRANÇOIS PYRARD.

*Par P. DV VAL Geographe du Roy.*

OBSERVATIONS SVR LA PREMIERE  
Partie.

Page 1. *La France estant baignée de deux riches Mers,  
accommodée de plusieurs bons Ports.*



Es deux Mers sont l'Ocean & la Mer Medi-  
terranée : l'Ocean donne à la France , le  
moyen de trafiquer en toutes les Regions  
qu'il baigne , en l'un & en l'autre Continent ;  
& la Mer Mediterranée luy ouvre le com-  
merce que nous appellons d'ordinaire le  
commerce de Leuant. Aujourd'huy , nous sommes à la veil-  
le de voir la communication de ces deux Mers , par la jon-  
ction des Riuieres de Garonne & Aude. D'ailleurs , l'Ocean

III. Partie.

K



& la Mer Mediterranée seruent de defense à la France en quelques-vnes de ses Prouinces, & en les autres parties, des Montagnes excessiuelement hautes & de puissantes Fortresses luy sont autant de Bouleuards. La France, en consequence de cette assiette, a de grands auantages au dessus de ses voisins & principalement contre la Maison d'Austriche, car elle peut aisément rompre la communication des forces de Mer de cette Maison; & ayant plus de quatre cent lieues de coste, sur les deux Mers, elle s'en peut rendre la maistresse, & l'arbitre du trafic. On auoit crû iusqu'icy que les François estoient peu portez à la Navigation; mais l'experience a fait voir le contraire: car plusieurs Armées navales ont esté mises en Mer, vers la fin du Regne de Loüis XIII. & depuis, sous Loüis XIV. on a establi en France plusieurs Compagnies pour la Gronelande, pour le Canada, pour la Terre-ferme, & pour les Isles d'Amerique. D'ailleurs, on a fait des establissemens en l'Isle Madagascar, au Bastion de France & en d'autres lieux, mais les deux Compagnies des Indes Orientales & des Indes Occidentales nouvellement establies, sont les plus considerables. De sorte que nous allons voir refleurir la Navigation & le Commerce, & les François n'auront plus que faire d'aller chercher de l'employ sur les Vaisseaux des autres Nations. C'est l'un des trois auantages que reconnut autrefois Antonio Perez, lors qu'il dit au Roy Henri le Grand, que les François seroient capables de conquerir toute la Terre, s'ils pouuoient adjoüster à leur grand courage, Rome, la Mer, & le Conseil. Il y a aujourd'huy pour le fait de la Marine le Sur-Intendant des Mers de Ponant & de Leuant, & le General des Galeres. Lors qu'il y a eu plusieurs Amiraux dans le Royaume, celui de France auoit sa iurisdiction, depuis Calais iusqu'à Saint Malo, celui de Bretagne auoit la sienne iusqu'au Raz, celui de Guyenne iusqu'à la Riuiere de Bidassoa, & celui de Leuant le long des Costes de la Mer Mediterranée. Les Anciens Gaulois ont bien sceu se seruir de ces commoditez de Mer, car lors qu'ils ont assisté les Carthaginois, ils leur ont procuré plusieurs auantages; & les Romains n'ont battu ceux cy que lors qu'ils ont eu les Vaisseaux Gaulois à leur solde.

Les meilleurs Ports de Mer du Royaume, sont, Calais en



Picardie ; Diepe & le Havre de Grace en Normandie ; Saint Malo , Brest , Blavet autrement le Port Louïs , Morbihan & Nantes en Bretagne : Olonne en Poictou : la Rochelle au païs d'Aunis ; Brouage & la Tremblade en Saintonge ; Bourdeaux en Guyenne : la Nouvelle, Agde & Sette en Languedoc : Marseille, Toulon & autres en Provence , où il y a des Golpes en grand nombre , de mesme que plusieurs Bayes en Bretagne. On peut adjouster aux Ports susmentionnez ceux de Donquerque & de Mardik en Flandres , & celui de Vendres en Roussillon. On donne des Epithetes particuliers à quelques-uns de ces Ports ; on dit le Paradis de Calais , le Bassin du Havre , la Chambre de Brest , &c.

Pag. 2. *Les Espagnols & les Portugais essayent d'asservir la Mer à eux seuls.*

**I**L n'y eut d'abord que ces deux Nations qui entreprirent les Voyages de long cours, & qui enuoyerent des Colonies dans les Terres éloignées, les Espagnols vers l'Occident, les Portugais vers l'Orient : Ils obtinrent mesme du Pape Alexandre VI. vne donation de toutes ces Terres à conquérir. L'an 1493 ce Souuerain Pontife que Sixte V. met au rang des trois plus grands Papes de l'Eglise, fit le reglement de cette Donation, par laquelle il inuestit Ferdinand Roy d'Aragon & Isabelle Reine de Castille, de toutes les Terres qu'ils pourroient faire decouurir à l'Occident d'une Ligne que l'on deuoit tirer imaginairement d'un Pole à l'autre, cent lieues au delà des Isles Açores. Ce qui estoit à decouurir à l'Orient de cette Ligne deuoit appartenir au Roy de Portugal. La difficulté fut d'en venir à la diuision : car d'un costé les Castillans vouloient commencer à conter ces cent lieues de la plus Occidentale des Açores, & les Portugais la pretendoient conter de la plus Orientale, dans le dessein de faire passer pour ce qu'ils abandonnoient au dedans des deserts d'Amerique, la riche possession des Moluques qui depuis furent engagées à leur Roy par l'Empereur Charles V. pour trois cent cinquante mille Ducats. Les autres Nations d'Europe n'ont pas esté contentes de la liberalité du Pape Alexandre VI. touchant ce Reglement, les François, les Anglois & les Ho-



landois en ont voulu avoir leur part. Et par ce que depuis ces premieres conquestes, il y a eu divers changemens en la possession de plusieurs places de ces contrées éloignées, il semble comme necessaire de donner icy vn Estat present des Païs, Fortereffes, & autres lieux qui sont aux Europeens dans les Indes Occidentales, & dans les Indes Orientales. Ceux qui seront curieux d'en voir la position, auront recours aux Cartes que i'en ay faites.

*Estat present des Païs, Fortereffes, & autres lieux qui sont aux Europeens, dans les Indes Occidentales, & dans les Indes Orientales.*

**L**Es François ont en Canada dit autrement la Nouvelle France, Mont-real, les Trois-Rivieres, Quebec, Tadoulac, & autres places sur la grande Riviere de saint Laurent: Ils ont aussi l'Accadie, l'Isle du Cap Breton, avecque le Fort saint Pierre, d'où ils trafiquent à Nepigiguit avecque les Sauvages de la Coste. En l'Isle Terre-Neuve, Plaisance & la Baye du petit Niort. Pemtogoet, saint Jean, le Port Royal & autres fortereffes du Canada & de l'Accadie leur ont esté prises par les Anglois. Aux Isles Antilles, Saint Christophe en partie (l'autre partie est aux Anglois) Saint Barthelemi, Sainte Croix, Saint Martin en partie, l'autre partie estant aux Holandois: Guadaloupe, la Desirée, Marie-galante, les Saints, la Martinique, Sainte Aloufie, que les Anglois leur ont usurpée depuis peu; Grenade, & les Grenadins; la Tortuë & quelques Colonies en la partie Occidentale de l'Isle Espagnole, dite autrement San-Dominque. En la Terre ferme de l'Amerique Meridionale sur la coste de Guyane, l'Isle Cayene, où sont le Fort de saint Michel de Ceperoux, dit aujourd'huy le Fort Louis & la Colonie de Mahuri. Le commerce en la coste d'Afrique sur les Rivieres de Senega & de Gambie, à Rufisque prez du Cap Verd & en plusieurs lieux de Guinée. Le Fort Dauphin & autres Fortereffes en l'Isle Madagascar dite aujourd'huy l'Isle Dauphine. Les Isles Sainte Marie, Bourbon, Diego-Rois, &c.

Les Espagnols possèdent la plus grande & la meilleure partie del'Amerique, avec vn grand nombre de Villes: En



l'Amerique Septentrionale, la Nouvelle Espagne, où sont les Audiencias ou Parlements de Mexico, de Guadalaïara & de Guatimala, les Isles Cuba, Hispaniola ( les François y sont établis en la partie Occidentale ) Boriquen &c. & outre cela Saint Augustin & Saint Mathieu en Floride, & vne partie du Nouveau Mexique. En l'Amerique Meridionale, la Castille d'or, dite autrement Terre-ferme où sont les Audiencias de Panama & du Nouveau Royaume de Grenade, le Perou où sont celles de Quito, de Lima, & de la Plata: le Chili, & le Paragüay qui comprend les pais de Tucuman & de la Plata. En la coste d'Afrique sur l'Ocean, Larache & la Mahamora; les Isles de Salomon en la Mer de Sud, & les Isles Canaries au couchant d'Afrique. Vers l'Orient ils ont les Isles Philippines dites autrement Manilles pour la plus part. Ils auoient n'aguères vne partie des Isles Molucques, sçauoir en Ternate, Gammalame, & Nuestra Señora del Rosario: en Tidore, Taroula, Castello-Viejo, Mariecco: en Gilolo, Gilolo, Sabugo, Aquilano, Tolo, Isiau & Iaffougo: mais ils ont abandonné toutes ces places, depuis trois ou quatre ans.

Les Portugais ont toute la coste du Bresil dans l'Amerique Meridionale, & le long de cette coste, les Capitainies de Para, Maranhon, Ciara, Rio-grande, Paraiba, Tamaraça, Pernambuco, Seregippe, Baía de Todos os Santos, los Isleos, Porto-Seguro, Spiritu-Santo, Rio-Janeiro, & San-Vincente. Vers les bouches de l'Amazone, les places d'Estero, Corduba & Cogemine: en Afrique sur la coste du Royaume de Maroch, Mazagan & Cart-guessen. Quelques Forts sur les costes de Guinée, de Congo & d'Angola, & des habitations en l'Isle Saint Thomé. Les Isles Açores ou Terceiras, celles de Madere & de Porto-Santo, celles du Cap-Verd, du Prince, de Fernando-Pao, d'Annobon, &c. Les Portugais ont esté long-temps les plus puissants des Européens dans les Indes Orientales, mais ce sont aujourd'huy les Holandois qui en possèdent les meilleures places: Voicy ce qui en reste à la Couronne de Portugal: En Casfrerie qui est la Coste du Mono-Motapa, le Chasteau de Cofalo, le Village de Sena, vne Factorie avec vn petit Fort au Cap des Corrientes, & autres maisons fortes aux entrées du Cuama &c.



Ternate, Tacomma, Talucco, & Malaya : En Motir, le Fort de Nassau : En Machian, Taffaso, Tabillola, Naffaquia autrement Nahaca, & Maurice : En Bachian, Gammeduore & Loboïa : En Gilolo, Sabou & Coma : En l'Isle Amboïna, Coubella & Louio : Dans les Isles de Banda, Nassau & Belgique en celle de Nera, & Reuenge en celle de Pouleway. En l'Isle Solor, le Fort Henri. Les Isles Sauo & Borton prez Macasar, vn Fort en celle de Timor. Partie de la Terre Australe qu'ils ont Nommée nouvelle Holande où sont la Carpentarie, les Terres d'Arnems, de Vvitz, d'Endracht autrement de Concorde, d'Edels, de Leuvin, & de Nuirz. Plusieurs Contoirs en Perse à Gombru, à Ispaham, dans les terres du Mogol à Agra, à Amedabat, à Cambaye, à Baroche, à Surate, à Vguli, à Cayumabasar, à Deca, à Patena, à Pipili-patan. En Decan à Fingerla : En Coromandel à Tenega-patan. En Golconde à Golconde, à Masuliparan, à Palicot, à Datscheron, à Bincola-patan. En Pegu à Ava, à Siriam. En Sian, à Odia. En l'Isle Sumatra à Ticou, à Priaman, à Indapour, à Cillebar, à Iambi, à Palimbam & autres lieux ; en l'Isle Iava, à Bantam, à Iapara : en l'Isle Celebes, à Manado, à Macassar. Le trafic en l'Isle Zocotora. En la coste d'Arabie à Mocha, à Aden, & à Farrach. Dans les Isles de Larex, à Kesem & autres qui sont proche d'Ormuz. A Porca, & en la plus part des places du Malabar. En Bisnagar, à Orixia, en Aracan, en Pegu : à Tanacerim, à Pera, à Ihor, à Pahan, à Patane, à Singora, à Bordelong, à Ligor, au Tunquim, à Chincheo & autres lieux de la Chine, &c. à Rima en l'Isle Borneo. Et à l'exclusion des autres Nations, ils pretendent le trafic en la coste Orientale de Sumatra, au Japon, dans les Isles Amboina, Balli, & autres, à Bima en l'Isle Camboïa, &c.

Les Suedois ont en l'Amerique Septentrionale, la Nouvelle Suede, où sont Christina, Gothembourg, Elsimbourg, &c. la pretention sur le Cabo-Corso en Guinée.

Les Danois ont aussi quelques Terres dans les vnes & dans les autres Indes. Ils ont le Nouveau Danemark, mais cela est vers le Nort d'Amerique : Ils ont Krankebar dit autrement Trango-bay, en la coste de Coromandel.



Page 3. *Nous partîmes de Saint Malo, à la faueur du Vent de Nord Est, pour commencer nostre Voyage.*

**L**Es deux Vaisseaux, dans l'un desquels estoit Pirard, faisoient voile vers les Indes Orientales; C'est pourquoy, il n'est pas hors de propos de donner icy, les Routes que tiennent d'ordinaire les Nations d'Europe qui y nauigent: & pour ne pas faire vne Obseruation imparfaite, j'y adjouste les Routes des mesmes Nations, vers les Indes Occidentales. De telles Obseruations seront peut-estre ennuyeuses à ceux qui ne cherchent dans les Liures que des auantures de Roman, ou des Histoires diuertissantes; ie ne les donne aussi qu'à ceux qui font de la Carte, vn de leurs diuertissemens, & qui veulent connoistre les Navigations de long cours,

*Routes des Europeens vers les Indes Occidentales.*

**C**Eux qui nauigent sur l'Ocean nous apprennent que les Vents qui soufflent d'ordinaire en la Zone Torride sont appelez Brises & Vents generaux, & que ces Vents sont d'Orient en Occident, en suite du mouuement du premier Mobile qui fait aussi mouuoir la Mer de la mesme maniere. Les Vents que l'on a d'ordinaire depuis trente iusqu'à quarante Degrez de Latitude Septentrionale, sont des Vents d'aual d'Occident en Orient. Sur les Mers qui sont vers les Poles, on n'a pas de Vents reglez. C'est le fait des Pilotes de choisir les saisons commodess pour leur Navigation, de connoistre par experience toutes les Basses, & les courans des Parages ou endroits où ils doiuent aller: de bien scauoir la qualité & le sillage de leurs Vaisseaux: de bien obseruer le Vent qu'ils ont pour donner le dechet à leur route lors qu'ils pointent leur Carte; & enfin de bien auoir égard à la variation de l'Aimant, laquelle, suivant ce que l'on a reconnu n'est pas tousiours, la mesme en vn mesme endroit.

Nous appellons l'Amerique Indes Occidentales, parce que plusieurs de ses habitans vont ordinairement deminuds, de mesme que la plus-part de ceux des Indes Orientales, ou parce que l'on en rapporte des marchandises bien



precieuses ; ou enfin parce qu'on la crû attachée à l'Inde de l'Asie. Les Espagnols sont ceux qui y ont fait le plus de voyages. Leur Route ancienne & ordinaire estoit de se rendre premierement aux Isles Canaries, sçavoir en la grande Canarie, ou en la Gomere ; & de là de nauiger vers le Sud & le Sud-Oüest pour s'y servir des Mueffons ou Vents generaux de la Zone Torride qui soufflent d'Est à Oüest, & qui les conduisoient à la Desirée, ou à la Dominique, ou à la Guadaloupe, Isles qui font partie des Antilles & qui leur fournissoient de bonnes eaux. Enfin, à la faueur des mesmes Vents, ils faisoient voile vers Ocoa en l'Isle Espagnole, & dans les autres lieux de leur dependance. Aujourd'huy, par ce qu'ils ont deux Flottes, l'une pour la Nouvelle Espagne, & l'autre pour la Terre-ferme, apres auoir suivi à peu près la mesme route, ces Flottes se partagent au depart des Isles Antilles, qu'elles vont reconnoistre: celle de la Nouvelle Espagne va gagner le Cap Saint Antoine en la partie Occidentale de l'Isle Cuba, apres auoir vû à droite l'Isle Porto-rico, la Ville San Domingo, la pointe Nizao, & le Cap Tiburon en l'Isle Espagnole, & apres auoir passé entre les Isles Cuba & Iamaïca, & reconnu à droite l'Isle Pinos, & le Cap des Corrientes. Cette Flotte de la Nouvelle Espagne se rend ensuite au Port de la Vera-Cruz par vne route Septentrionale en Hyuer, & par vne route Meridionale en Esté. Autrefois elle abordoit à Saint Jean de Vilboa. Delà les Marchands vont par terre en la Ville de Los Angeles, & enfin en celle de Mexico. Le Port de la Vera-Cruz est deffendu d'une bonne forteresse qui luy commande, mais il l'est encore mieux par le moyen des bancs & des rochers qui sont à son entrée. On employe enuiron trois mois de temps dans le chemin d'Espagne à la Vera-Cruz. Les Vaisseaux qui vont à Honduras & à Guatimala, apres auoir nauigé par le Midi de l'Isle Espagnole, font voile par le Nort de la Iamaïque iusqu'au Cap Negrillo en la mesme Isle ; & de là vont reconnoistre le Cap Camaron pour débarquer à Truxillo, ou au Port de Cavallos, ou au Golfo Dulce qui sont des lieux de la Prouince de Honduras. Ceux qui vont aux Manilhes, apres estre arriuez en la Ville de Mexico, s'embarquent au Port d'Acapulco, ou en celuy de la Natiuidad tous deux sur



la Mer de Sud. Le Port d'Acapulco est grand, à couuert de tous Vents, & deffendu d'un bon Chasteau : Il est éloigné d'environ quatre vingt lieues de la Ville de Mexico qui luy enuoye les marchandises sur des Mulets.

La Flotte Espagnole de Terre-ferme apres auoir passé à la veuë de Guadaloupe, ou des autres Isles voisines, prend sa route vers l'Amerique Meridionale pour y reconnoistre les Caps de la Vela & del-Aguia & se rendre en suite à Cartagene, où l'on débarque pour le nouveau Royaume de Grenade. Les Vaisseaux destinez pour le Perou, nauigent iusqu'à Porto Belo, ainsi qu'ils faisoient auparauant à Nombre de Dios ; & là, ils déchargent les marchandises d'Europe, que l'on porte par terre sur de gros Moutons appelez Vicuues iusqu'à Panama, ou bien pendant un bon espace de chemin sur la Riuiere de Chagre. A Panama, on embarque ces marchandises pour Lima, ou pour Arica qui est le Port de Mer le plus proche de Potosi, Ville renommée par ses Mines qui ont autrefois esté estimées les plus riches du Monde.

Pour le Retour en Europe, les Flottes tant de la Nouvelle Espagne, que de la Terre-ferme, au depart de la Vera-Cruz & de Honduras, de Porto Belo & de Cartagene s'assemblent routes à la Hauana en l'Isle Cuba, le meilleur Port des Indes Occidentales, car il est fort seur & deffendu de trois Chasteaux. Delà, elles prennent route par le Canal de Bahama, & apres auoir rangé la Côte de la Floride, celle de la Virginie, & celle de la Nouvelle France, elles passent par le Sud des Terceres en Hiver, & par le Nort des mesmes Isles en Esté, afin de reconnoistre ou le Cap de Finesterra, ou celuy de saint Vincent, & se rendre apres cela, au Port de Cadis, ou en celuy de Sainte Marie, ainsi qu'elles faisoient auparauant en celuy de San-Lucar ; Tous ces Ports sont en la Prouince d'Andalousie. De nostre temps, l'abord de ces Flotes s'est quelquefois fait à la Corugna en Galice, & à Sant-Andero en Biscaye ; mais ç'a esté pour euiter la rencontre des Anglois qui estant pour lors en guerre avecque les Espagnols, guettoient ces Flottes en leur passage ordinaire. L'ancienne Route pour le retour, estoit, au depart de Cartagene & de Sainte Marthe Villes maritimes de la Terre-



ferme d'Amerique, de passer à l'Oüest de l'Isle San-Domin-  
gue qui est la mesme que l'Espagnole, & à l'Est de celles de  
la Jamaïque & de Cuba; & en suite de debouquer de routes  
les Antilles par le canal qui est entre la Mogane & les Caï-  
ques, afin de gagner la grande Mer, & d'y auoir la commo-  
dité des Vents d'Oüest.

Les François prennent leur Route, ou vers le Canada,  
ou vers les Antilles, ou vers Cayenne & la Terre ferme qui  
en est proche. S'ils vont en Canada, ils n'ont que la trauer-  
se d'environ sept cent lieues, à faire par l'Océan, & à passer  
par le Nort, ou par le Sud de l'Isle Terre-Neuve, pour se  
rendre en la grande Riuere. S'ils vont aux Antilles, ou à  
Cayenne, ils ont accoustumé d'aller reconnoistre les Ca-  
naries, de prendre route ensuite vers le Midi, iusqu'à ce  
qu'en la Zone Torride, ils ayent la commodité des Vents  
d'Est qu'ils ne manquent pas d'y trouuer. Ils voyent en leur  
route plusieurs de ces Poissons volans, qui sont gros comme  
des Harans, qui ne peuuent voler que lors que leurs ailles  
sont mouillées, & qui trouuent perpetuellement des enne-  
mis plus puissans qu'eux, soit dans l'air, soit dans l'eau.

Au reste, ils ne rencontrent pas de si grosses montagnes  
d'eau en aucun endroit de leur navigation, qu'ils font en la  
Mer de Gascogne.

On peut connoistre les Routes des autres Nations d'Eu-  
rope en Amerique, par celles cy-dessus, à proportion des  
Terres qu'elles y occupent.

*Routes des Europeens vers les Indes Orientales.*

**S**ous le nom d'Indes Orientales nous connoissons les Co-  
stes d'Afrique & d'Asie, avecque toutes les Isles & Pres-  
qu'Isles de nostre Hemisphere qui sont en la Mer des Indes  
au de là du Cap de Bonne Esperance en allant vers l'Orient.  
En cet espace, il y a la Cafrerie en partie, le Zanguebar,  
l'Isle Dauphine: les Costes d'Arabie & de Perse, celles de  
l'Empire du Mogol avecque les deux Presqu-Isles de l'Inde,  
celles de la Chine: les Isles Maldives, de Ceilan, de la Son-  
de, du Japon, les Philippines, & les Molucques. Les diuer-  
ses Nations de l'Europe & les differentes Compagnies esta-



blies pour le commerce, ont avancé ou reculé à proportion de leur interest, les lignes des Meridiens qui renferment les Terres sus-nommées, & ont fait faire pour ce sujet des Cartes à leur avantage, en y aggrandissant les Païs qui leur tomboient en partage.

Les Portugais pendant leur grand établissement dans les Indes, en ont diuisé toutes les Costes en sept grandes parties. La premiere estoit la Coste d'Afrique, la seconde celle d'Arabie, la troisiéme celle de Perse iusqu'au Golphe de Cambaye; la quatriéme celle de l'Inde depuis ce Golphe iusqu'au Cap-Comorin: la cinquiéme estoit entre ce Cap & la Riviere du Gange: la sixiéme depuis le Gange iusqu'au Cap de Sincapura; & la septiéme entre ce Cap & celui de Liampo, en la Chine.

La plus part des contrées des Indes Orientales sont les plus belles & les plus delicieuses de tout l'Vniuers, & sans contredit les plus riches, puis que les richesses des autres endroits du monde, s'y vont rendre comme à leur source; ou plustost, puis que l'on y va pour se faire riche. C'est pour cela que les Europeens qui vont sur Mer, ont cherché toutes les Routes imaginables pour y aller avecque facilité. Les Portugais en sont heureusement venus à bout dans le Siecle precedant: les Holandois s'y sont rendus si puissans de nostre temps, qu'ils y veulent estre les Maistres, & de la Mer, & du Commerce: les Anglois en ont voulu auoir leur part: Et les François ont crû qu'ils n'cedoient en rien aux autres Nations, & qu'ils auoient toutes les qualitez necessaires pour de pareilles entreprises. Ils ont doncques en l'année 1664. établi vne celebre Compagnie pour le Commerce des Indes Orientales; & le Roy leur a accordé pour ce sujet, des Articles tres-fauorables.

Plusieurs places maritimes de l'Inde, ont des Noms Portugais, & quelques vnes des Noms Holandois, outre ceux que les Portugais leur ont donnez. Il y en a aussi qui sont appellées du Nom des Saints dont on celebrait la Feste lors qu'on les a decouvertes, ou du Nom des Princes qui les faisoient decouvrir, ou du Nom des principaux Officiers qui commandoient en de telles entreprises. La nature du Païs où ces places se trouuent, & les choses que l'on y a veües,



ou quelque autre consideration ont aussi souuent contribué pour leur faire donner vn nom.

La langue Portugaise est en vsage presque par toutes les Costes des Indes Orientales. Elle l'est aussi parmi les Europeens & les Indiens qui y font le trafic: mais lors que l'on retourne de ces Indes Orientales en Europe par les Estats du Turc, on quitte cette langue à Bagdadh, pour y reprendre le Turc & le Franc, ou l'Italien corrompu.

*Route des François à l'Isle Dauphine.*

**A** La sortie des Ports de France, ils prennent route environ au Sud. Oüest iusqu'à la hauteur du Cap de Finest-terre en Espagne. Delà, ils vont au Sud, & passent à l'Oüest & à la veüe de l'Isle Madere, ou bien plustost, à l'Est de celle de Porto Santo. Ils reconnoissent l'Isle de Palme l'une des Canaries estant environ dix lieuës à l'Oüest. Ils peuuent aussi passer entre Teneriff & la grande Canarie; mais pour lors, ils doiuent euitter avec grand soin la Basse des Sauvages; laquelle est au Sud de Porto Santo, & faire en sorte de ne la passer que de iour: ce sont plusieurs petites Isles ensemble que l'on considere comme vn Banc, par ce qu'elles sont petites & environnées de rochers. En suite, ils tiennent tousiours la route vers le Sud & passent au milieu du Canal qui est entre les Isles du Cap-Verd & la Terre-ferme d'Afrique; c'est à dire environ à trente ou quarante lieuës à l'Est de ces Isles. Ils n'approchent pas plus pres de nonante ou cent lieuës de la Coste de Guinée à cause que les courans de la Mer y portent, & qu'il y a des calmes importuns; ils n'approchent pas non plus, de la Coste du Bresil plus près qu'ils font de celle de Guinée, afin d'euitter les Abrolhes qui commencent pres l'Isle de Sainte Barbe ou de Sainte Catherine environ à dix-huit degrez & demy de latitude Meridionale: car autrement, ils se trouueroient comme obligez à retourner en Europe. C'est pourquoy, ils tiennent vne route moyenne entre l'Isle de l'Ascension & celle de la Trinité, qui sont à vingt degrez de Latitude Meridionale. Apres quoy, ils vont vers le Sud Est iusqu'à ce que vers les trente deux degrez de la mesme Latitude Meridiona-



le, ils soient au Nort des Isles de Tristan de Cunha, dont ils n'approchent pas, parce que la Mer y est d'ordinaire fort grosse: ces Isles sont sept en nombre, & il y en a vne plus grande que les autres. En faisant route, aprez cela, vers l'Est-Sud-Est, ils trouuent les signes du Cap de Bonne Esperance qui sont de l'herbe verte, dite Sargasse & des Trombes qui sont des morceaux de roseaux de trois ou quatre pieds de long, gros comme le bras, qui nagent sur l'eau avec leurs racines. Ils ont accoustumé de passer à telle distance du Cap des Aiguilles, qu'ils puissent sonder le Banc qui est à son Midi. Delà ils vont à l'Est & puis au Nort-Est pour arriuer à l'Isle Dauphine. En la route sus-mentionnée, ils s'arrestent quelquefois aux Isles Canaries, ou en celles du Cap-Verd; d'autrefois au Cap-Blanc, à Rufisque, aux Isles des Idoles, à Tagrin, ou en la Baye de Saldaigne sur la coste d'Afrique, suivant leur besoin, & les occurrences. Les Isles des Idoles sont à neuf degrez & demy de Latitude Septentrionale, couuertes de bois, & fort hautes. En la grande qui est au Sud, il y a de l'eau douce, des fruits & des volailles; mais il s'y faut defier des Habirans. Le meilleur Port des Isles du Cap-Verd est l'ance aux Anglois en l'Isle saint Vincent. Elle est à demy ronde avec vingt-deux brasses de profondeur, & vn gros rocher à son entrée. Les hautes montagnes de l'Isle Saint Antoine luy seruent d'abri, contre les Vents d'Oüest & d'Oüest-Nort-Oüest. La Baye de Saldaigne qui a sept ou huit lieuës de long, sur deux ou trois de large, a bon mouillage, parce qu'elle paroist comme vn Lac, & il y a bon abri aux enuirs de cinq ou six petites Isles qui s'y trouuent.

*Route de l'Isle Dauphine à Surate, à Mazulipatan,  
à Bengale & à Bantam.*

**L**A Route du Fort Dauphin pour Surate, est apres auoir reconnu l'Isle Maurice, de passer entre les Basses de Nazareth à l'Oüest de la Basse de Saya-Malha. à l'Est de celle de sette Irmanos, & droit au Nort-Nort-Est. On peut aussi aller reconnoistre l'Isle Diego-Roys, la laisser à l'Est, passer entre les Basses de Garaïos & de Saint-Brandon, entre l'Isle



de Roquepiz & la Basse de Porto dos Banhos & continuer sa route. Au depart de la Baye Saint Augustin, on peut prendre à l'Oüest del'Isle, laisser la Basse de Iudia à gauche, & les Basses de Prancel à droite, aller vers le Nort-Est, ainsi que font les Portugais. En toutes ces routes, il est besoin d'auoir de bons Pilotes.

Les Routes pour Mazulipatan, pour Bengale & pour Bantam, sont d'autant plus aisées qu'elles n'obligent point à passer entre toutes ces Basses que nous venons de nommer : Il y a de Surate à Mazulipatan vne Route par terre, laquelle se fait en quarante petites iournées, avec assez de facilité, & par de bons pais. Car depuis Surate iusqu'aux frontieres de Golconde, c'est vn pais plein, & de bon rapport. On y passe à Nauapour, à Lassour, à Orengabat pres Doltabar, à Ambart, à Patri, à Raioura, à Candahar, à Oudeguir, à Serbidar qui sont dans l'Estat du Mogol; & ensuite, à Indour, à Golconde, à Pangol, à Quessora, & enfin à Mazulipatan, places du Royaume de Golconde.

La Route par Mer de Surate à Mazulipatan, est le long de la Coste de l'Inde, iusques à la hauteur du Cap Comorin, de laquelle on va reconnoistre la pointe de Galle en l'Isle Ceilan, & apres auoir esté au Midi de cette Isle, on nauige vers le Nort. Si on va à Bengale, ou au petit ou au grand Port, on va reconnoistre le Cap Guadauari, & puis celui des Palmes.

*Retour de l'Isle Dauphine en France.*

**L**E Retour del'Isle Dauphine en France, se fait d'une autre maniere que la route qui y conduit, à cause des vents generaux qui regnent d'Est à Oüest en la Zone-Torrde, ainsi que nous auons dit. Car apres auoir doublé le Cap de Bonne-Esperance, & esté quelque cent lieues à l'Oüest, on suit la route au Nort-Nort. Oüest, iusqu'au seizième degré de Latitude Meridionale, d'où l'on va droit au couchant reconnoistre l'Isle Sainte Helene, où l'on a de coustume de se rafraischir : les Anglois y ont fait vn fort depuis peu d'années. Del'Isle Sainte Helene, on va vers l'Isle de l'Ascension où l'on à la commodité de la Pesche des Tortuës; & ensuite  
rousiours



toufiours vers le Nort-Oüest, iufques vers la hauteur de la France. Dans ce Retour, lors quel'on est vn peu en deça de la Ligne, on laisse le Penedo de Saint Pierre à gauche : On laisse apres cela les Isles du Cap-Verd à droite, de mefme que les Terceres, & on se donne bien de garde des Abrolhes qui se trouuent au couchant des vnes & des autres de ces Isles.

*Route des Portugais à Goa.*

**L**Es Portugais vont dans les Indes Orientales, par le Midi du Cap de Bonne-Efperance; & leur Navigation dans la Mer des Indes est reglée par certaines saisons & Vents qu'ils appellent Mûeffons. Apres auoir doublé ce fameux Cap, ils prennent route pour Goa entre la Terre-ferme d'Afrique & l'Isle Dauphine, à l'Est ou à l'Oüest de la Basse de Iudia. Ils vont se rafraischir à Mozambique, prendre de l'eau douce au ruisseau de Quitangone qui en est proche & à son Septentrion; & au depart de Mozambique, ils vont passer entre les Isles Comoro & celle de Iuan Miz; & en suite, toufiours vers le Nort-Est, iufqu'au feizième degré de Latitude Septentrionale, dans la distance d'environ cent lieues de la Coste Deserte. Enfin ils prennent route droit à l'Est pour aller à Goa, où ils mouillent vis à vis la Forteresse, à six brasses d'eau, sur vn fond de vase molle. S'ils passioient à l'Est de l'Isle Dauphine, ils n'auroient pas les courans de la Mer si fauorables qu'ils ont, lors qu'ils passent à l'Oüest.

*Route de Goa à Macao.*

**L**Ors que les Portugais vont de Goa à Macao, ils viennent le long du Malabar vers le Cap Comorrin; & ensuite par le Midi de Ceilan & de toutes les Isles les plus Meridionales: Ils passent par les Destroits qui sont aux environs de l'Isle Balli & nauigent le long du Macasar & des Manilhes iufqu'à Macao. Ils ne se peuuent qu'avec de grandes incommoditez; & neanmoins ils sont obligez à ce grand tour, par ce que les Holandois les empeschent de passer par



les Destroits de Malacca & de la Sonde, & les guentrent mesme souuent vers Cochim, & à la pointe de Galle sur la Coste de l'Isle Ceilan. La Nauigation de Macao au Japon est d'environ vingt iours.

*Retour de Goa en Portugal.*

Pour le retour, à la sortie de Goa, les Portugais mettent Cap à l'Oüest quelques cent cinquante lieues, & puis ils viennent reconnoistre la Coste Deserte en Afrique, le long de laquelle, & à veuë, ils gagnent Mozambique, & faisant voile entre l'Isle Dauphine & la Basse de India, ils costoient la Terre de Natal où d'ordinaire les courans sont du Nort-Est au Sud-Oüest, & où la Nauigation est fort dangereuse. Apres quoy ils retournent en Portugal par le Cap de Bonne-Esperance, suivant la route susmentionnée.

*Route des Espagnols aux Manilhes.*

Pour abreger vn Voyage d'un aussi long cours qu'est celui des Indes Orientales: les Espagnols qui ont affaire aux Philippines que l'on appelle Manilhes, vont premiere-ment par la Mer de Nort se rendre dans le Mexique Pais de l'Amerique Septentrionale. De là, ils vont s'embarquer au Port d'Acapulco sur la Mer de Sud, & au mesme Pais, pour s'y seruir de la commodité des Vents generaux. Lors qu'ils retournent des Manilhes au Mexique, ils rangent la Coste pour se pouoir seruir des Vents qui viennent du costé de Terre-ferme. Je fais vn detail plus ample de cette Route en l'Article des Routes des Europeens, vers les Indes Occidentales.

*Route des Holandois à Iacatra dit Batavia, en l'Isle Iana, aux Molucques, à Cochim, & à Malacca.*

Les Holandois prennent souuent la route vers les Indes Orientales, par le Midi du Cap de Bonne-Esperance, aussi bien que les Portugais. Ils y vont aussi par les Destroits de le Maire & de Brouers, dont le premier n'a que sept



lieux de long, principalement, lors qu'ils veulent aller aux Molucques & à Bataue. Ils prennent ce chemin, à trauers la Mer Pacifique, à cause des Vents & du mouuement de l'Eau qu'ils y ont fauorables en nauigeant de la sorte vers l'Occident; & parce que d'ordinaire ils y employent moins de temps, & ils y perdent moins de monde que dans l'autre route. Lors que par le Midi d'Afrique, ils vont doubler le Cap de Bonne-Esperance, ils s'arrestent souuent à la Baye de la Table, qu'ils appellent Tafel-bay. Cette Baye est vne retraite fort commode pour les Vaisseaux, car ils y peuuent mouïller en toute seurété à six ou huit brasses d'eau, & s'y mettre à l'abri des Orages qui sont fort frequens en ces quartiers là. D'ailleurs, l'air y est fort sain & on y trouue toutes sortes de rafraichissemens, de l'eau excellente, & l'accez en est si facile que l'on y peut faire aiguade sans peine. C'est pour ces considerations que les Holandois y ont fait vn établissement, depuis quelques années, & qu'ils ne se contentent plus ainsi qu'ils faisoient autresfois d'y laisser simplement des Lettres pour leurs Compatriotes qui y pouuoient passer. La Montagne ou la Table de la Baye est estimée haute de 1350. pieds de Roy. Les Holandois qui ne s'arrestent pas à la Baye de la Table vont souuent gagner l'Isle Maurice appelée autrement l'Isle du Cigne, laquelle a plusieurs Montagnes qui produisent des Palmites, du bois rouge, du bois iaune & de l'Ebene excellent. Cette Isle a en sa partie Meridionale, vn Port entre des Basses, dans lequel il peut tenir plus de cinquante grands Nauires à l'abri d'un fort basti l'an 1640. Delà, entre diuerses Basses, ils vont gagner le Canal de Mamale, ou celui de Malique pour se rendre à Cochim; & dans cette derniere route ils ont les courans assez fauorables.

Pour ce qui est de leur Route vers Malacca; soit qu'ils y aillent de l'Isle Maurice, ou de Cochim, ils vont passer par le Canal des Isles de Nicubar, lequel est au Septentrion de l'Isle Sumatra, & laissent à gauche l'Isle Pulo Lada dite autrement l'Isle au Poivre, d'environ vingt lieux de tour. Ils font leur retour en Hollande, à peu pres de la mesme maniere que font les autres Europeens qui retournent des Indes Orientales en leur Patrie.



*Autres Routes vers les Indes Orientales.*

**L**Es peuples qui habitent le long de la Mer Méditerranée voulant se rendre dans les Indes Orientales, vont par Alexandrette, à Alep & à Bir, où ils se mettent sur l'Euphrate pour aller à Bagdahd & à Balsora. Quelquefois, ils prennent le chemin du Desert pour se rendre en ces deux Villeslà, d'où ils vont à Ispaham, & à Agra par Caravannes; ou bien apres s'estre embarquez sur le Tigre ils se rendent au Congue & à Gombru pres d'Ormus par la Mer d'El-catif; & dans les Indes Orientales par l'Océan. Les Doüanes du Turc & du Persan profitent des marchandises qui prennent cette route. La voiture de Bagdahd à Balsora est bien douce, car dans les Barques qui font ce chemin, on se sert quelquefois de voiles, quelquefois de rames, & souuent on s'y laisse entrainer au courant de l'eau, de sorte que l'on y va & par prouë & par poupe. La Riviere que les Arabes du voisinage appellent Chat ou Xat, ainsi qu'ils font les autres grands Fleuves, est large de deux milles & profonde au moins de six brasses. Elle est à peu pres comme le Rhosne, mais elle est moins rapide & plus poissonneuse, & son eau qui est vn peu salée est neanmoins bonne à boire: Elle fait plusieurs branches, par ce que la Terre y est basse & sablonneuse.

En la route que l'on fait à la Chine par les Terres du Levant. Il faut se trouver à Alep vers la fin du mois d'Aoust pour y prendre en Septembre la commodité des Caravannes qui vous menent en Novembre à Bagdahd. De Bagdahd vous employez dix iours iusqu'à Balsora. On en met douze pour aller de Balsora à Gombru, où presque chaque iour il se rencontre des commoditez dans des Barques appellées Tranquins; mais en Ianvier, & en Février la Mueſſon y est bonne pour Surate, & l'on s'y embarque d'ordinaire sur des Vaisseaux Anglois ou sur des Vaisseaux Mores qui font ce chemin en vingt-cinq iours. Cette route est estimée à peu pres de mesme que celle de Marseille à Alexandrette. A Surate, on prend la route de Terre & l'on employe quarante petites iournées iusqu'à Masulipatan, ainsi que j'ay dit ci-



dessus : & cela enuiron le mois de Mars. De Masulipatan on va à Tanagerin par Mer : Delà à Sian , & de Sian à la Chine en toutes saisons. C'est la route qu'ont tenuë les trois Euesques François qui depuis cinq ou six ans , ont parti pour les Missions de la Chine. On fait mention d'une autre route pour la Chine par Candahar , Agra , Pathna , Niepal , Pitran , &c. laquelle route se fait toute par Terre ; mais on n'y trouue aucune Hostellerie , peu de Villages , de grands Deserts , & des Montagnes affreuses où l'on se sert de grandes Chèvres pour porter les hardes. Il y a mesme quelques-unes de ces Montagnes si escarpées , que pour les passer il se faut enueloper en des Tapis , & se mettre sur les épaules de certaines gens qui vous portent en ces lieux difficiles.

Ceux qui sont sur le riuage de la Mer Noire , remontent le Fazze , gagnent l'Arais , la Mer Caspiene , & l'Albiamu , d'où ils vont par Terre iusqu'à l'Indus , ou iusqu'au Gange ; & ces Riuieres les conduisent à l'Ocean. C'est pour cela que Nicanor Roy de Sirie auoit projeté de ioindre le Pont Euxin qui est la Mer Noire , avecque la Mer Caspiene. Les Genoiso ont long-temps tenu la Ville de Caffa pour maintenir ce commerce. Il y a aussi pour ceux de ces quartiers là , une autre route , par Trebizonde , par Erzerum & par l'Eufrate qui mene à Bir , & de là comme nous auons dit , en la Mer des Indes. Les Moscouites ont la commodité du Volga , de la Mer Caspiene , de l'Albiamu & de l'Indus ; & pour retourner en leur Ville de Moscou ; ils remontent le Volga , l'Occa & le Mosca.

Voilà les chemins ordinaires que l'on tient pour aller aux Indes Orientales , & qui rendent aujourd'huy ce païs-là , aussi celebre , que faisoient autrefois les expeditions militaires de Bacchus & d'Alexandre le Grand. Voici ceux que depuis on a cherché inutilement pour le mesme dessein. Les François ont entrepris de remonter la Riuiere de Saguenai en Canada , & par la Mer Septentrionale qui n'en est pas fort éloignée , ou par la Mer Douce , par quelques Lacs , par le Destroit d'Anien , ou par celui de Iesso , se rendre au Cathai , à la Chine , & aux Indes Orientales. Les Anglois ont cherché vn passage par le Destroit de Dauis ; les Holandois ont fait la mesme chose par celui de Veigats , & par le Nort de la Nouvelle Zembe.



Il y a eu d'autres routes pour se rendre en ces mêmes Indes ; mais elles ont esté abolies. Les Romains alloient en Alexandrie , rémontoient le Nil iusqu'à Coptos qui est aujourd'hui Cana ; & par terre , alloient à Berenice qui est Cosfir , où ils auoient la commodité de la Mer Rouge & de l'Océan. Sous les Soudans d'Egipte , Sues & Aden estoient les Magazins des marchandises des Indes que l'on transportoit au Caire & en Alexandrie par le moyen du Nil : & pour lors , on auoit en Europe les Epiceries plus fraîches qu'on ne les a aujourd'hui , car les Venitiens & les Genoïs les y apportoit par la Mer Méditerranée. Vincent le Blanc de Marseille , dit en sa Relation , qu'il a remonté le Zambere , Riviere du Monomotapa , & que s'estant embarqué sur le Nil , il est descendu iusqu'à ses embouchures : s'il dit vrai , il faut qu'il ait trouué quelque autre bras , que ceux où sont les Cataractes de ce grand Fleuve.

*Page 5. Nous decouvrimus les Isles Canaries , & nous passâmes au trauers d'elles.*

CE passage se fait d'ordinaire entre Teneriffe & la grande Canarie , si ce n'est que l'on ait passé à l'Oüest de celle de Palme. La premiere découverte de ces Isles fut faite par Bethencour Gentil-homme François , qui porta le titre de Roy de Canaries & en facilita la conquête aux Espagnols , à qui elles obeïssent. Le nom de Canaries est venu des Chiens que ces Isles ont eus autrefois , & non pas des Canes de succe qui n'y ont esté plantées qu'après qu'elles ont eu ce nom. La commune opinion est qu'elles sont les Isles Fortunées des Anciens. Quoy que c'en soit , elles fournissent d'excellent Vin , du Succe en quantité & de petits Oiseaux quel'on appelle Serins de Canarie. On en conte sept , qui toutes sont exemptes d'animaux venimeux & qui neanmoins sont sujetes à des chaleurs excessiues. La principale Canarie a vne Ville & vn Euesché de mesme nom. L'Isle de Fer est connuë par son Arbre qui distille l'eau à ses Habitans , & par la position du Premier Meridien. Celle de Teneriffe est la plus grande de toutes , avec la Montagne de Pic , où il faut bien trois iours de temps pour monter au som-



met. Cette Montagne est tousiours couverte de Neges, & les gens de Mer l'estiment la plus haute du Monde. On la découvre de cinquante lieues loin, on s'en sert de Phare, lors que l'on nauige sur les Mers qui en sont proches, & quelques-vns y placent le premier Meridien. L'Isle Teneriffe est si fertile, qu'elle fournit tous les ans, à ce que l'on dit, plus de vingt. huit mille tonneaux, du plus excellent vin que la terre produise. Les autres Isles Canaries sont, la Gomere, la Palme, Fortaventure, & Lancelote. On dit que l'Isle Inaccessible est au couchant des Canaries, & que l'on a toutes les peines du Monde pour y arriuer, au lieu que quelquefois l'on y est porté sans y penser. On luy donne aussi le nom d'Enchantée, de Fortunée, & souvent on la nomme l'Isle Alcidiene, ou l'Isle San-Borondon. Au reste, les Isles Canaries servent souvent de rendez-vous aux Flottes d'Argent Espagnolles qui viennent des Indes Occidentales, & qui y recoiuent l'ordre du lieu où elles doivent aller débarquer.

*La principale est celle de saint Nicolas, dont toutes les autres dependent; c'est le Siege de l'Enesque & de la Justice.*

L'Autheur traite en cet endroit des Isles du Cap Verd, mais ce qu'il dit de l'Isle de Saint Nicolas, se doit entendre de celle de Saint Iacques, où il y a vne Ville de mesme nom, la capitale de toutes ces Isles, laquelle n'est pas des mieux habitées, à cause que l'air y est mauuais; Elle n'est pas non plus bien forte, par ce qu'elle a souvent esté pillée par des gens de Mer qui n'estoient pas en grand nombre.

Page 6. *C'estoit la Terre de Sierra Lione.*

IL y a en Guinée, vne grande Montagne de ce nom, de mesme qu'un celebre Promontoire ou Cap, lequel on connoist aussi sous le nom de Tagrin. Les Anglois y ont aujourd'hui vne forteresse qui leur a esté cedée par les Portugais.



Page 8. *C'estoit l'Isle d'Anabon.*

**L**E veritable nom de cette Isle est Annobon, depuis que les Portugais l'appellerent de la sorte, l'ayant découverte pour la premiere fois vn premier iour de l'an.

Page 12. *Nous reconnusmes à l'aube du iour l'Isle Sainte Helene.*

**C**ETTE Isle qui a environ seize lieuës de tour, est en la Mer d'Ethiopie. Il n'y a point d'Isles au Monde qui soit plus éloignée de la Terre ferme. On la nomme l'Hostellerie de la Mer, par ce qu'elle a de l'Eau douce en abondance, & que ceux qui retournent des Indes Orientales, ont accoustumé de la venir reconnoistre & de s'y rafraischir. Elle est haute & montagneuse avec vne Coste fort nette, où il y a vn bon fond par tout, en sorte que pres les Rochers mesme, il y a plus de dix brasses d'eau : neanmoins il y faut prendre garde aux Anchres que les Vaisseaux y ont laissées à diuerses fois, lors qu'ils s'y sont arrestez. Les Anglois en ont trouué la commodité si grande, qu'ils y ont fait vn Fort depuis peu d'années.

Page 13. *Du Cap de Bonne-Esperance.*

**L**E Cap de Bonne-Esperance est le plus long, le plus celebre, & le plus dangereux qui soit au Monde : Il occupe la partie la plus Meridionale d'Afrique, & fut ainsi appelé, lors que l'on eut esperance d'arriuer bien tost aux Indes Orientales, apres qu'on l'eut passé; ce qui arriua l'an 1498. Auparauant, on l'appelloit le Cap des Tourmentes qui sont assez frequentes en son voisinage. Quelques vns l'ont nommé le Lion de la Mer, & d'autres la Teste d'Afrique. Il y a des signes qui font connoistre que l'on en est proche; c'est qu'à cinquante ou soixante lieuës en Mer, on voit Flotter des troncs de gros Roseaux appelez Trombes, & on voit voler vne quantité d'oiseaux blancs marquez de taches noires. Ceux qui retournent des Indes Orientales y voyent des troupes de Loups Marins faits comme des Ours,

&



& pour lors ils iettent continuellement la Sonde. Au reste, le Cap de Bonne-Esperance est fameux par plusieurs considerations, mais il l'est particulièrement par ce qu'il borne les Navigations des Indes Occidentales & des Indes Orientales, & parce que ceux qui vont aux Indes Orientales, & ceux qui en retournent sont dans la necessité de le reconnoistre. La Baye qui est à l'Est du Cap a une embouchure de cinq lieues, & tout son contour est de Rochers escarpez iusques sur le bord de la Mer. Le Terroir y jouit d'un air temperé & la demeure y doit estre commode. Plusieurs vallées voisines ont des herbes & des fleurs en abondance. Il y a des Fleuves poissonneux, & des bois pleins de Cerfs, de Bœufs, &c. Les Habirans se font des habillemens des peaux de ces Bestes. Ils sont fort adroits à la course, mais fort vilains en leur manger, & il semble lors qu'ils parlent que l'on entend des Coqs d'Inde.

Page 14. *On le nomme Cap des Aiguilles, par ce qu'au droit d'icelui, les Compas ou Aiguilles demeurent fixes & regardent directement le Nord, sans decliner vers l'Est, ni l'Ouest, &c.*

ON a remarqué que l'Aiguille aimantée n'est plus fixe près de ce Cap, ce qui fait iuger que la Variation de l'Aimant, n'est pas tousiours la mesme en un mesme endroit. Sur le Prancel ou Banc qui est au Midi de ce Cap, la Mera environ septante ou quatre-vingt brasses de profondeur : La sonde à ce que disent les Pilotes, en ramene du menu sable blanc.

Page 24. *L'Isle de Saint Laurens est tres grande, &c.*

EN cette Page, & dans les suivantes on voit la description de l'Isle Madagascar, que les Portugais ont appelée de Saint Laurens. Mais comme depuis le Voyage de Pirard, nous avons eu plusieurs Relations de cette Isle plus amples que la sienne, c'est ici le lieu de donner aux Curieux l'extrait que l'en a fait.



*Description de l'Isle Dauphine.*

L'Isle Dauphine est en la Mer Orientale que nous appel-  
lons la Mer des Indes, la plus grande des Isles qui sont  
proche d'Afrique, de laquelle elle n'est éloignée que de  
cent ou de six vingt lieues. Il n'y a gueres d'Isles au Monde,  
qui soient d'une étendue si vaste, car elle a de longueur plus  
de trois cent cinquante de nos lieues, & elle en a environ  
cent de largeur. Les Originaires du Pais l'appellent Made-  
casse & Madagascar, les Portugais Saint Laurens, & les  
François l'Isle Dauphine. Les Anciens la connoissoient  
sous les noms de Menuthias & de Cerne Ethiopienne : l'Air  
y est temperé, le terroir propre pour toutes sortes de grains  
& d'arbres, & l'on y recouure aisément des viures, car les  
eaux y sont excellentes & les fruits delicieux. Les Monta-  
gnes y ont des bois, des pasturages & des plantages de di-  
verses sortes : & les Campagnes y sont arrosées de Riuieres  
& d'Estangs poissonneux. La plus-part de ces Riuieres vien-  
nent des hautes Montagnes qui trauercent l'Isle du Midi au  
Septentrion, & qui vrai-semblablement ont des Mines d'or,  
puis que l'on recueille quelquesfois du sable d'or dans les  
rauines d'eau qui en descendent. Parmi les Habirans, il se  
trouue des Noirs & des Blancs qui presque tous sont Idola-  
tres, & il y a fort peu de Mahometans. Les dernieres Rela-  
tions de cette Isle, portent que ceux qui l'ont premierement  
habité, sont descendus des Anciens Juifs, à cause que la  
circoncision qui y est en vſage en quelques endroits, ne s'y  
fait pas selon la Loy de Mahomet : Que les riches n'y sont  
pas plus considerez que les pauvres, & que l'on y garde touf-  
jours le rang de la naissance : qu'en quelque Canton de l'Isle  
on voit encore des Hommes Sauvages qui laissent croistre  
leur barbe & leurs cheueux, & qui demeurent dans les bois  
les plus espais, où ils vont tout nuds. Qu'il y a des Crocodi-  
les en la plus part des Riuieres, & des Serpens sur la terre  
qui ne font point de mal ; qu'il y a aussi vn grand nombre de  
Bœufs qui ont vne bosse de graisse sur le chignon du col, &  
que pour cela quelques-uns ont crû que ces Bœufs estoient  
des Chameaux.



Herbert dit qu'il s'y trouue des Salemandres qui approchent de la figure du Cameleon, qu'elles sont si froides qu'elles souffrent le feu aussi long-temps que feroit la glace, & qu'elles l'esteignent meisme, lors qu'il n'est pas trop grand. Marco-Polo de Venise fait mention d'un Oileau de cette Isle, lequel il nomme Ruc, & assûre qu'il ressemble à l'Aigle; qu'il est si gros que les Plumes de ses Aisles, ont plus de douze pieds de long, & qu'il a la force d'enleuer de ses griffes un Elephant en l'air: mais nos François qui ont habité l'Isle assez long-temps, sont encore à en auoir connoissance.

Il y a un grand nombre de Seigneurs particuliers qui portent nom de Rohandrians, & qui s'entre-font continuellement la Guerre, pour la possession du Bestail. Les Portugais, les Anglois & les Holandois y ont quelquesfois abordé; Sçauoir les Portugais en l'Ance du Galion, les Anglois en la Baye de Saint Augustin, & les Holandois en celle d'Antongil: mais les François depuis la construction qu'ils ont faite du fort Dauphin, ont reconnu assez particulièrement toute la Coste Orientale & la Meridionale de l'Isle, soit en Traite soit en Guerre; & ont visité une bonne partie du dedans des Terres, dont ils ont pris possession au nom du Roi. Ils y ont mesme établi des Colonies & fait faire des forteresses qui leur assurent le commerce dans les Indes Orientales. En effet, l'Isle Dauphine leur est bien plus commode que n'est Mozambique aux Portugais; car elle n'a pas tant de chaleurs incommodes, & il n'y a pas tant de Bancs sur la route que l'on tient pour y arriuer. Ils en tirent du Riz, des Cuirs, de la Cire, des Gommès, des Cristaux, de l'Acier, du Cuivre, de l'Ebene, des Bois de diuerses sortes, & d'autres marchandises.

Voilà à peu pres ce que l'on peut dire de l'Isle Dauphine en general. Pour ce qui est du détail de sa Coste, l'on a reconnu qu'elle a peu de bons Ports, & peu de Riuières qui soient nauigables; car la plupart se trouuent bouchées.

L'Ance Dauphine est le lieu que les François ont choisi comme le plus commode pour leur descente. Son entrée a deux lieuës de largeur, entre les deux pointes qui la forment; & à demi-lieuë de la pointe qui est à son Septentrion, il y a une Roche qui brise vers l'eau, laquelle on doit euiter avec-



100 OBSERV. GEOGR. SUR LE VOYAGE  
que soin, soit que l'on y entre, soit que l'on en sorte.

Itapere est vne Ance assez commode pour les Nauires, & pour les Barques; mais l'accez en est dangereux, à cause des Roches qui s'y trouuent sous l'eau. La petite Isle de Sainte Claire qui est à son entrée, fournit vn bon abri.

La Riuere Manghafia ne reçoit que des Chaloupes, mais les grands Nauires peuent mouiller l'ancre avecque seureté proche de l'Isle de Sainte Luce, qui est le lieu où les François ont premierement habité.

Manambato, a son emboucheure pleine de Roches.

Fautac & Same, ne se rendent en la Mer que par le moyen des grandes pluyes.

Mananpani, appelée Manatengha vers sa fin, a son cours libre en la Mer; mais il y a tant d'écüiels à ses quatre bouches, que l'on n'a pas encore essayé d'y faire entrer des Barques.

Auiboule, autrement la Riuere de Saint Gilles vient des Montagnes, où à ce que l'on dit, il y a de l'or; Elle n'a rien qui l'empêche de se rendre en la Mer.

Mananghare, a sept bouches, mais routes pleines de Roches, qui en empêchent l'abord; & d'ailleurs quoy que grosse, elle est plustost vn Torrent qu'une Riuere.

Matatane, qui emprunte son nom d'une Prouince fort fertile, a deux embouchures éloignées l'une de l'autre de sept lieues.

Manghafi, est de difficile acces, mesme pour les Chaloupes, à cause des Brisans: & neanmoins les François y ont eu autrefois vne habitation.

Farahon, large à son embouchure, peut recevoir quelques Barques.

Morombe, est presque tousiours bouchée.

Mananzari, est assez profonde pour de petits Bastimens. Quelques François ont habité en son voisinage, d'où ils auoient retiré de la poudre d'or; mais ils y ont esté massacrez: & ceux qui depuis se sont trop fiez aux Insulaires, ont receu vn pareil traitement.

Ambahé, qui ne se bouche point, est propre pour les Barques.

Le Port aux Prunes, a bon mouillage pour les Nauires.



L'Ance de Galembole, n'est pas bonne à cause des Roches qui y sont sous l'eau : neanmoins on trouue bon abri pour des Barques proche de l'Isle. Il y a abondance de Riz le long de la Coste.

Manangourou, a quatre embouchures, dont la plus Septentrionale nommée Simiame est assez large avec six ou sept pieds d'eau. Vne Barque y peut monter plus de dix lieuës, & on y trouue de grosses pieces de Cristal.

La Baye d'Antongil est ainsi appellée d'Antonio Gillo Portugais qui le premier la découvrit. Elle auance quatorze lieuës en terre, & a neuf lieuës d'ouuerture, avecque plusieurs Villages le long de ses bords. Vne petite Isle qui s'y trouue fournit bon abri aux Vaisseaux. Les Holandois y ont souuent abordé dans le dessein de trafiquer avecque les Habitans.

L'Isle Sainte Marie, a deux lieuës de la Terre-ferme, a trois lieuës de largeur, dix ou douze Villages, & environ six cent Habitans outre quelques François. Elle est bordée de Roches sur lesquelles peuuent aller les Canots lors que la Mer est haute; & là, il y a de beau Corail blanc, & diuers Coquillages fort recherchez, mesme de ceux d'Europe. On trouue de l'Ambregris sur la Coste Occidentale.

Après la Baye d'Antongil, la Coste court Nort & Sud; au lieu que depuis l'Ance Dauphine iusqu'à cette Baye, elle court Sud-Sud Oüest, & Nort-Nort-Est.

La Baye de Vohemaro, est en cet espace, & le terroir fournit abondamment du Riz.

Le Cap Natal, & celui de Saint Sébastien font les deux Pointes les plus Septentrionales de l'Isle.

Toute la Coste Occidentale est fort peu connue aux François. Il y a plusieurs lieux qui conseruent encore les Noms de quelques Portugais qui y ont autrefois descendu. Aussi cette Coste est vis-à-vis des Places qu'ils tiennent en la Terre ferme d'Afrique.

Après cela, on trouue des Basses de grande estenduë connües sous le nom de Pracel : en suite, il y a la Riviere de Mansiatre, & quelques autres; mais elles ne sont pas si connües que celle d'Ough-lahé. Cette Riviere d'Ough-lahé est dite autrement de Saint Augustin : son voisinage est en esti-



me d'auoir de l'or, mais l'air y est mal sain.

La Baye de Saint Augustin a vne petite Isle à son entrée & environ huit brasses d'eau en son enfoncement avec vn bon fond de sable, les Basses couvrent la Baye, du costé du Nort & de celui du Sud, il n'y a que le Nort-Oüest, & l'Oüest-Nort-Oüest qui la trauersent. Les Anglois mouillent souuēt à cette Rade lors qu'ils vont à Surate, & l'on y voit encore les restes d'vn Fort de terre basti par les Compagnons de Pyrard. Cette retraite peut autant seruir aux François, que Mozambique aux Portugais pour le trafic des Indes.

L'Ance de Caremboule est celle que les Holandois appellent leur Cimetiere, à cause d'vn de leurs Vaisseaux qui s'y est autrefois perdu.

Manemboue est profonde, & le Païs qu'elle arrose est plein de Bœufs Sauvages. C'est ici la partie la plus Meridionale de l'Isle : les Ampatres qui y habitent sont de meschantres gens & les Vaisseaux ne peuvent gueres approcher cette Coste sans danger.

Mandrerei quoi que grosse, est plutoist vn Torrent qu'vne Riuiere, & le plus souuent bouchée.

Pres de l'Estant d'Anhong, il y a des Salines qui peuvent estre rendües meilleures. Les Habitans y ont quantité de Cotton & d'Huile de Palma-Christi.

L'Ance aux Gallions est seulement propre pour les Barques, & n'a pas mesme d'abri contre les Vents de Sud, & de Sud-Est. Elle est ainsi nommée des Portugais qui y faisoient autrefois aborder leurs Gallions & qui auoient basti le fort de l'Islet pres la Riuiere Fanshere, duquel on voit encore les restes.

Fanshere, n'a son cours en la Mer que quand il y a de grandes pluyes, ou quand la Mer est fort haute. Son eau est salée vne lieüe auant en terre, si ce n'est lors qu'elle est debouchée. Elle a à son embouchüre vn Lac d'vne lieüe de large & fort profond. Le Païs des environs est tres-fertile & plein de gros Bourgs,



Page 33. *Mozambique.*

**M**Ozambique est le meilleur gouvernement & la meilleure place que les Portugais ayent en ces quartiers-là ; car ils y ont vn fort Chasteau dans l'Isle de mesme nom, laquelle est longue d'une demi-lieuë, & c'est là que leurs Vaisseaux attendent la saison commode en leurs Voyages des Indes Orientales. Le Port est au Nord de la Ville, & en y entrant on laisse deux petites Isles à main-gauche, les Habitans y seroient en plus grand nombre, si l'air n'y estoit pas si mal sain.

Page 42. *Achem en l'Isle Sumatra.*

**S**umatra est l'Isle la plus renommée de tout l'Orient, à cause de sa grandeur & de ses richesses, car elle est longue de trois cent lieües de France, large de soixante & dix, & elle a plusieurs Mines d'or. Elle est à dix lieües de la Terre-ferme, & les Anciens l'ont crüe presqu'Isle à cause du grand nombre de petites Isles qui semblent l'attacher au continent. Elle a cinq ou six Rois dont celui d'Achem nous est le plus connu, les autres demeurent à Camper, à Iambi, à Menancabo, & à Palimban. Ils se sont si bien maintenus en leur Isle, que les Europeens n'ont pû encore y auoir de forteresses. On y voit vne Montagne qui iette du feu & des flammes de mesme que le Mont-Gibel en Sicile. Le Poivre qui croist en cette Isle, est meilleur que celui de la Coste de Malabar, parce que la terre y est plus humide. On y recueille de l'or en grenaille & en petits morceaux, dans de petites fosses par le moyen des rauines d'eau. Au dedans des terres de l'Isle, il y a encore des habitans Barbares qui ne font pas de difficulté de manger la chair crüe de leurs Ennemis avec du sel & du poivre qu'ils portent tousiours sur eux pour cet effet. La Ville d'Achem la plus considerable de toute l'Isle, a esté bien meilleure qu'elle n'est pas aujourd'hui : Elle est à vne demi-lieuë de la Mer, dans vne grande plaine, sur le bord d'une Riuere, qui est aussi large que la Some, mais si basse que les moyennes Barques n'y peuvent pas entrer. Il y a aussi vne forteresse sur le bord de cette Riuere.



Page 72. *Description des Isles Maldives, de leur situation, &c.*

LA Description de ces Isles estant la plus curieuse & la plus ample de toutes celles de ce Voyage, ie n'ay rien à y adjouster, sinon la petite Carte particuliere que j'ai mise dans celle qui se trouue au commencement du Livre.

Page 165. *De Saint Thomé.*

CETTE Ville de Saint Thomé est en la Coste de Coromandel, au Midi de celle de Meliাপour que quelques vns confondent avec Saint Thomé. Elle porte le nom de l'Apostre Saint Thomas qui y a fait plusieurs miracles, & predit que des gens blancs arriueront en ces contrées là: ce qui a esté verifié par la venue des Portugais. Les habitans disent que ceux qui ont martirisé ce Saint Apostre, ont vne jambe plus grosse que l'autre. La Ville de Saint Thomé appartient aujourd'hui au Roy de Golconde.

Page 167. *Il me demanda si les François estoient ces Franki ou Franqui, dont on parloit tant aux Indes.*

LE nom de France est si connu chez les autres Nations, que les Europeens qui veulent estre les bien-venus en Asie portent tous celui de Francs: les Turcs mesme & plusieurs Levantins appellent generalement de ce nom ceux qu'ils scauent estre de Religion Catholique. Les Indiens Orientaux ayant connu sous les Noms de Rumes & de Romains les Mamelus qui vinrent au secours des Rois de Cambaye, & de Caiecut, appellent Francs, les Portugais, les Egiptiens & les autres Peuples Occidentaux, à cause du progres des Armes Françoises en la Terre-Sainte & en Egipte, dont la Nouvelle estoit venue iusqu'à eux.

Page 198. *En Cambaye ou Surate, où il n'y a que la Riviere entre deux.*

CAMBAYE est à l'extremité ou dans le fonds de son Golphe, à plus de vingt & cinq lieues de Surate qui est à droite du mesme Golphe, sur la Riviere de Tape.

Page



Page 208. *Il contoit à tous ces Rois Indiens des merveilles de la grandeur & de la magnificence de la Hollande.*

Description de la Hollande.

**N**Ous appellons Hollande les Provinces-Vnies, par ce que la Hollande en est la Prouince la plus riche, & la mieux peuplée. Elles sont autant de Republiques & toutes ensemble n'en font qu'une, que nous appellons les Estats Generaux des Provinces-Vnies des Pais-Bas. La Majesté de cet Estat est chez les Seigneurs des Estats Generaux qui ont le titre de Hauts & Puissants Seigneurs; mais l'autorité absolue sur les choses reservées à cause de l'Alliance est chez les Estats Prouvinciaux. Le Sceau des Estats Generaux est un Lion qui tient un faisceau de sept fleches tres-étroitement liées, & néanmoins ces Provinces ne sont pas tousiours si bien vnies qu'elles ne ressemblent quelquefois à un Corps qui a plusieurs Testes, dont les vnes le veulent entraîner d'un costé tandis que les autres tâchent de l'emporter ailleurs. Il n'y a point d'Estat qui ait un plus grand nombre de forteresses & qui soit mieux defendu par la nature que celui-ci; car outre cela il a la Mer & plusieurs Riuieres, sçauoir la Meuse, le Vahal, & l'Issel qui le defendent & qui luy donnent le moyen de fournir du poisson aux Regions voisines. Outre les Provinces-Vnies, les Estats Generaux ont plusieurs Villes en Flandres, en Brabant, dans le Liege & en Alemagne sur le Rhin, Et ces Villes qui sont toutes extraordinairement fortes leur donnent moyen de leuer de grandes contributions. Ils ont en Flandres l'Ecluse, Middelbourg, Ardembourg, le Sas de Gand, Axel & Hulst. Bergopson, Breda, Bosleduc, Graue & le Chasteau de Ravestijn en Brabant, cette derniere place est au Duc de Neubourg: Dalem, Rolduc & Fauquemont dans le Limbourg; Mastricht dans le Liege; & en Alemagne sur le Rhin Vesel, Reez, Emerik & Orloij dans le Duché de Cleves à l'Electeur de Brandebourg; & Rhimberg qui est de l'Archeuesché de Cologne. Du costé de Vestphalie, ils ont garnison dans la Ville d'Embsden & dans les forts d'Eideler & Leer-Ort. Ils ont mesme occupé Borkelo sur l'Euesque de Munster. Ainsi plusieurs

III. Partie.

○



Princes voisins ont des pretentions sur les Holandois, & mesme l'Ordre de Malthe leur a demandé avec grande instance la restitution de ses Commanderies, pour laquelle il a employé la mediation du Roy de France. Ils ont aussi deux Compagnies de Marchands, l'une pour les Indes Orientales & l'autre pour les Occidentales. La premiere de ces Compagnies est deuenüe si puissante, qu'elle semble aujourd'hui vne Republique, à laquelle on a soumis plus de lieües de Païs qu'il n'y a d'arpens de terre en toute la Hollande. Elle a plus de quatorze ou quinze mille hommes de guerre, & vn grand nombre de Vaisseaux à son service, & elle employe d'ordinaire plus de quatre-vingt mille hommes. Il y a desia longtemps qu'elle auoit plus de vingt forteresses considerables & autant de Magazins dans les Indes. L'en donne ailleurs le denombrement. Les Holandois ne se contentent pas du Leuant & du Couchant, ils vont aussi vers le Nort, où ils s'établissent au Spigelberg, & vers le Destroit de Veigats: ils nauigent aussi vers le Sud en la Nouvelle Zelande, en la Nouvelle Hollande & au Païs de Nuits, où nouvellement ils ont découuert des terres de vaste estendüe, bien qu'ils n'ayent pü encore auoir raison des Habitans, ni par force, ni par douceur. De sorte qu'on peut dire des Holandois qu'ils ne sont pas moins puissans sur Mer que sur Terre. En effet, ils ont souuent battu les Flottes Espagnoles, ils ont fait teste aux Anglois qui se pretendent les Souuerains de la Mer: & le nombre de leurs Vaisseaux est si grand, que quelques vns disent qu'il y en a autant qu'en tout le reste de l'Europe. Ils ont dequoy armer plus de mille Nauires, bien que leur Terre ne produise, ni le bois, ni les autres choses necessaires pour cet effet. D'abord ils n'auoient pretendu que la Pesche, & le trafic de Port en Port, & aujourd'hui, ils font le plus riche commerce que l'on fasse sur la Mer, & veulent mesme traiter d'égal avec le Prince dont ils ont esté les Sujets. Au reste c'est en Hollande qu'excelle la maniere des Sieges & des Fortifications: l'ordre des Armes y est si beau que les Habitans s'y sont enrichis pendant la Guerre, au lieu que pour lors les autres contrées s'appauuissent. Il se trouue mesme que pendant leur Guerre, elles ont beaucoup plus contribué & de meilleure volonté que lors qu'el-



les estoient au Roy d'Espagne, & on a remarqué qu'en l'année 1605. elles payerent iusqu'à sept millions d'or. Entre les Prouinces-Vnies, il y en a quatre vers l'Occident, Holande, Zelande, Vtrecht, & Gueldres; & quatre vers l'Orient, Zutphen, Over-Issel ou Trans-Isalane, Frise & Groningue. Ceux qui n'en mettent que sept, n'en font qu'une de Gueldres & de Zutphen. Dans les Assemblées, ces Prouinces donnent leur voix en cet ordre, Gueldres & Zutphen la premiere, & ensuite Holande, Zelande, Vtrecht, Frise, Over-Issel, Groningue & les Ommelandes. Cela est remarquable qu'il faut que toutes ces Prouinces consentent aux resolutions que l'on prend dans leurs Assemblées, où l'on ne fait pas la pluralité des voix.

La Prouince de Holande particulierement prise, est vne grande presqu'Isle qui se maintient contre les assaurs de la Mer par le moyen de ses Dignes, où l'on fait iour & nuit vne soigneuse garde, & où la depense est si grande, que souuent vn pied de terre en quarré y couste plus de cent escus. Elle est vn veritable glaçon en Hiuer & vn Marais perpetuel en Esté. On dit aussi que la Terre y est creuse, & qu'elle tremble comme si elle nageoit sur l'eau. D'ailleurs les Prairies y sont si bonnes qu'il s'y trouue des Vaches qui rendent trois grands seaux de lait par iour. Ses Armes & son Commerce la rendent fameuse en toutes les parties du Monde, & la Pêche des Harans qu'elle fait faire par ses Vaisseaux nommez Buses, est fort considerable. Elle seule contribuë plus que ne font toutes les autres Prouinces ensemble; car de cent liures, elle en fournit cinquante sept & demi. Le grand nombre de ses Vaisseaux fait auoier qu'elle a plus de maisons sur Mer que sur Terre, & vn Espagnol soustenoit vn iour plaisamment, qu'il y pleuait des Nauires. Chaque Païsan y a son Batteau & sa Nacelle, & lors qu'il voyage sur terre, il porte d'ordinaire vne grande perche sur l'épaule pour l'aider à se retirer des lieux où il pourroit s'enfoncer. La coustume y est d'aller sur la glace avec des Patins; & autrefois des Batteaux à voiles qui auoient vn fer dessous, ont souuent fait dix lieues en vne heure. L'on y a aboli la pernicieuse coustume qui y estoit de se battre à coup de cousteaux. Il n'y a point de Pais au Monde d'une pareille estendue qui soit si riche, si fort, &



si peuplé & où il y ait tant de belles Villes : car ces Villes étant Nouvelles, elles sont presque toutes basties régulièrement & les personnes qui les ont fondées, ont eu de meilleurs Ingenieurs & Architectes que n'ont eu leurs Predecesseurs. On y pratique excellemment la Peinture, la Gravure, les Manufactures de toutes sortes & particulièrement celle de Draps & de Toiles. Ceux qui disent que les Païs-Bas sont la Bague de l'Europe, disent aussi que la Hollande en est la Pierre. Il est vrai qu'il y a trois choses qui incommode fort les Habitans, sçavoir les Vents de Nort, les longues pluyes & les Broüillards espais. Les Estats Prouvinciaux de la Hollande sont qualifiez *Nobles & fort Puissans Seigneurs*. Plusieurs croient qu'il n'y a que des Marchands en Hollande, mais ils se trompent, car il y a plusieurs illustres familles ; les Brederodes y sont tres-nobles, les Vassenaers tres-anciens & les Egmons tres-riches. La Noblesse y opine la premiere, bien qu'elle n'ait qu'une voix, dix-huit Villes ont chacune la leur avec la Souveraineté liée par une alliance. On y compte six principales de ces Villes que l'on nomme grandes, Dort ou Dordrecht, Haerlem, Delf, Leiden, Amsterdam & Goude.

Dort est le lieu où l'on bat la Monnoye ; Elle a la premiere voix comme celle où les Comtes de Hollande & leurs Sujets se donnoient reciproquement le Serment. Ses Magistrats ont le privilege de marcher avec des Gardes, ce qui ne se pratique pas dans les autres Villes de la Prouince. L'an 1421. de Ville de Terre ferme, elle devint une Ile par un épouvantable regorgement de Mer qui submergea plus de dix mille personnes, & septante deux Villages, dont l'on voit encore les tristes marques en des pointes de Clochers.

Haerlem a inventé l'Imprimerie, dont les Caracteres furent derobez par un Valet, & portez à Mayence, laquelle s'en attribue toute la gloire. Ses Vaisseaux ont eu autrefois l'honneur de la prise de Damiette en Egipte, lors qu'ils trouverent moyen de rompre la chaisne de fer qui en fermoit le Port. Le Duc d'Albel ayant prise y fit faire des executions si cruelles, que quelques-uns en font venir le Prouerbe pour un grand desordre *faire Arlem* : c'est ce mesme Duc qui se vantoit d'avoir fait mourir plus de dix huit mille personnes.



par la main du Bourreau ; aussi appelle-t-on en Holande *Duc d'Albe*, vn homme cruel. Haërlem a des Ouvriers qui travaillent des Toiles les plus fines & les mieux blanchies de toute la Prouince, & on remarque qu'il leur prit vn iour enuie d'abandonner leur Mestier, pour se faire Marchands de Tulipes.

Delfest le lieu de la Sepulture des Princes d Orenge.

Leiden est l'œil ou selon d'autres le Jardin de la Holande, à cause de la netteté de ses rües & de la beauté de ses maisons : elle est pareillement celebre par son antiquité, par ses belles Impressions, par la fin du Rhin en des Sables, où l'on a inutilement essayé de faire vn Port de Mer, & enfin par vne entiere defaite d'une armée Espagnole, dans le Siecle precedent, apres que les Holandois eurent rompu toutes les Dignes du voisinage. C'est de cette Ville qu'estoit le Tailleur qui a son mal-heur se fit Roy des Anabaptistes dans Munster.

Amsterdam va du pair avec les meilleures Villes du Monde, par le moyen du grand nombre de ses Vaisseaux, & de la commodité qu'elle a de les équiper ; elle fait aujourd'hui la plus grande partie du commerce qui se faisoit auparauant à Anuers, à Seuille, & à Lisbonne : Elle seule contribuë autant que toutes les autres Villes de la Prouince ensemble. On pourroit à iuste titre l'appeller le Marché & la Boutique vniuerselle des raretez, tant elle est remplie de diuerses marchandises. Elle a tant d'or & d'argent que l'on assure qu'il se trouue quelquefois plus de deux mille cinq cent Tonnes d'or à sa Banque : la depense pour la construction de son Hostel de Ville a esté prodigieuse.

Goude a cet auantage d'estre en vne assiette où les eaux sont coulantes & où ses Habitans respirent vn bon air.

Rotterdam, l'Arcenal du Païs & la patrie d'Erasme l'un des plus sçauans hommes de son temps, est la plus considerable des douze Villes qu'ils appellent petites. Edam est remarquable par ses excellens fromages qui ont l'écorce rouge & par vne Sirene que l'on trouua en son voisinage l'an 1430.

La Haye, la residence du Conseil des Estats Generaux n'est qu'un Bourg, mais il est le mieux basti & le plus deli-



cieux qui soit en Europe. Le Village de Loldunen qui en est proche, est connu par l'accouchement de trois cent soixante & quatre enfans, qu'y fit autrefois, à ce que l'on dit. vne Comtesse de Holande. Alcmaër est la meilleure Ville de la Nort-Holande. Guitremberg sur les marches de Brabant est renommée par la pèche des Saumons. La Brille & Texel sont deux fameux Ports de Mer, celui-ci vers le Septentrion où les habitans figurent la queue du Lion Holandois, & celui-là vers le Midi.

La Zelande s'est mise la premiere en liberté, & a consenti la dernière à la Paix avec l'Espagne. Lors que l'on compare les Estars Generaux à vn Navire, on dit que la Zelande en est la Chaloupe. Elle consiste en huit principales isles, dont il y en a quatre grandes: celle de Valcheren est la plus belle de tous les Pais-Bas, avec les Villes de Middelbourg & Flessingues toutes deux fortes, Middelbourg Capitale de la Prouince est le lieu, où l'an 1609. on trouua l'usage des Lunettes à longue veüe. La petite Isle Duueland est connuë dans l'Histoire de l'an 1575. par le hardi passage des Espagnols à trauers la Mer.

La Ville d'Vtrecht est habitée de la pluspart de la Noblesse du Pais. Il y a plus de cinquante-six Villes, dans lesquelles on peut aller d'Vtrecht par Canal, en moins d'un iour.

Le Gueldres a quatre Quartiers, dont celui qui est vers le Midi appartient aux Espagnols qui l'an 1627. tâcherent inutilement de faire venir le Rhin à la Ville de Gueldres & dans la Meuse, afin d'oster aux Prouinces-Vnies le commerce de l'Alemagne. Nimmeque la Capitale du Gueldres Holandois, & le Fort de Schenk la clef de tout le Pais sont dans le quartier de la Betuwe demeure des anciens Baraues.

La Ville de Zutphen porte le mesme nom que la Prouince.

L'Over-Issel autrement la Transilane est ainsi appelé de son assiette au delà de l'Issel qui se communique au Rhin par le moyen d'un Canal que Drusus y fit faire autrefois; il a la Ville de Deuenter & Coëuorden, le plus regulier Pentagone que l'on ait iamais fait.

La Frise fournit de bons & forts cheuaux. Elle a eu à diuers temps des Princes, des Ducs & des Rois qui ont residé à Straueren. Ses Habitans se sont genereusement defendus



contre les Romains sous Tibere & sous Neron. Leuwardem a le Parlement & Dokum l'Admirauté de la Prouince. Cette derniere prerogative est aussi à Amsterdam, à Horn & à Rotterdam en Hollande. L'an 1569. cette seule Prouince perdit plus de vingt mille de ses Habitans par vn Deluge qui arriva la veille de la Toussaints, & qui s'estendit aussi dans les Prouinces voisines.

Schelling est vne Isle sur la coste de Frise, où l'on chasse plaifamment aux Chiens Marins: car les hommes qui les veulent prendre se déguisent en faiseurs de farces, & avec mille momeries attirent insensiblement vers le milieu de l'Isle ces pauvres animaux qui sont ravis d'aise de les voir, mais cependant on dresse des filets qui les empeschent de retourner à la Mer.

Le Groningue a des pasturages, où l'on fait les Tourbes qui seruent à entretenir le feu. Elle a peu de Villes outre celle de mesme nom, dont la Bourgeoisie se porte vigoureusement pour la defense de ses Priuileges. L'on y bat la Monnoye dont l'on se sert en Frise.

Page 210. *A Mssulpatan ou à Bengale.*

**M** Azul-patan est vne Ville Maritime du Royaume de Golconde; elle n'est point fermée & ses rues sont étroites & ses maisons basses, mais elle est forte d'assiete, en vn lieu marécageux où elle a vn Pont long de quinze cent pas. Son Port ou Rade est à demi-lieuë de la Ville, commode pour toutes sortes de Vaisseaux, c'est pourquoy la pluspart des Nations d'Europe y ont leurs Facteurs. Ceux de la Ville font vn grand commerce de toiles peintes & d'autres ouurages de coton si delicatement trauallez, & avec de si viues couleurs, qu'on les estime plus que ceux de soye.

Bengale est la Ville capitale d'vn Royaume de mesme nom au Mogol, quelques vns disent que son nom est Satigan. Ce Pais est renommé par la temperature de son air, par la fertilité de sa terre, par l'abondance de son riz dont la pluspart des Indes se fournissent, par ses belles cannes ou roieaux, par ses soyes & par son excellent bois de Calamba le plus rare & le plus odoriferant du monde: Il donne aussi son nom



112 OBSERV. GEOGR. SUR LE VOYAGE  
au plus grand & au plus fameux Golfe de l'Asie. Les Hab-  
rans de Bengale sont extraordinairement rafinez, & les Va-  
lets que l'on y louë ont le renom d'estre fort meschans.

Page 240. *Quant au Gange, les Indiens le tiennent comme  
Saint.*

**L**Es Indiens disent que l'eau de ce Fleuve les santifie, soit  
qu'ils en boient, soit qu'ils s'en lauent, c'est pourquoy,  
ils vont en Pelerinage aux lieux où elle passe & les Mogols  
en font tousiours porter avec eux. Il fait beau voir quelque-  
fois quatre ou cinq mille Indiens autour du Gange, dans le-  
quel ils vont ietter de l'or & de l'argent. Au reste, il estoit  
autrefois celebre par son or, de mesme qu'il l'est aujourd'hui  
par cette eau laquelle est fort legere.

*Après le Gange, c'est le Fleuve Indus qui est la Riviere de  
Surate & de Cambaye.*

**I**L y a de l'erreur en cet article, & fort considerable; car  
la Riviere Indus & son embouchure sont en deça du Tro-  
pique de Cancer, & le Golphe de Cambaye près duquel est  
Cambaye & Surate, est au delà, c'est à dire au Midi du mes-  
me Tropique de Cancer; de sorte qu'il s'y trouue de diffé-  
rence plus de six vingt bonnes lieues. Cela se confirme par  
les dernières Relations qui en ont esté faites & par les Car-  
tes les plus Nouvelles. Au reste l'Indus que ceux du Païs ap-  
pellent Pang-ab à cause des cinq Rivieres qui s'assemblent  
en la haute partie de son cours, est navigable depuis Lahor  
iusqu'au Sindé. Alexandre le Grand y fit descendre ses Vais-  
seaux iusques sur l'Océan, dont le flux & le reflux estonne-  
rent extremement les Pilotes de ce Conquerant, par ce qu'ils  
n'en auoient point de connoissance.

Page 263. *Tout le Païs qui est depuis Barcelor iusques au Cap  
Commorin s'appelle Malabar.*

**L**E Malabar dont il est parlé en plusieurs endroits de ce  
Voyage est un Païs-bas avec vne Coste assez agreable &  
habitée



habitée par des gens qui font le Mestier de Pirate. Il souffle sur cette Coste, certain vent en Hiver qui emeut tellement la Mer voisine, qu'elle roule quantité de Sable à l'entrée des Ports : de sorte que pour lors, les petites Barques n'y peuvent aborder : & en Esté, vn autre vent tout contraire y est si violent, qu'il emporte ce Sable & rend libre la navigation. Le grand nombre de Riuieres qu'il y a au Malabar, fait que les Cheuaux y sont comme inutiles, & principalement à la guerre. En recompense, elles engraisissent extrêmement la terre, nourrissent des Crocodiles dont la chair est bonne à manger, & seruent au transport des viures & des marchandises qui sont des épiceries de plusieurs sortes. Les Malabares passent bien tout le iour sans manger en prenant deux grains d'une paste qu'ils appellent Anfan, & qu'ils font venir de Cambaye : mais ils sont obligez de continuër cette nourriture, car si vne fois ils l'auoient quittée, ils ne pourroient pas viure quatre iours, quand mesmes il vseroient d'autres viandes. Les enfans n'y succedent pas à leurs peres, ce sont ceux de leurs sœurs qui en heritent comme estant certainement de leur sang. Les Femmes s'y brulent apres la mort de leurs maris, pour faire voir qu'elles ont tant d'amour pour eux, qu'elles ne les veulent pas suruiure. Il y a peu d'années que deux cent de ces Femmes se brulerent apres la mort du Naique de Maduré, qui est vn petit Estat voisin du Malabar; mais depuis quelque temps, cette Loy a esté moderée en faueur des Vefues. Calicut est vne Ville marchande, où les Portugais aborderent premierement, bien qu'avec vn succez moins fauorable qu'à Cochim, où ils obtinrent la permission de faire vne Citadelle qui fut la premiere forteresse qu'ils eurent dans les Indes Orientales; (cette forteresse leur a esté ostée par les Holandois l'an 1662.) Le Prince de Calicut se nomme Zamorin : Il pretend tribut de tous les Rois du Malabar, mais plusieurs se font dispenser de le luy payer. Outre ce Prince il y a en ce Pais, les Rois de Cananor, de Tanor, de Cranganor, de Cochim, de Coulan, de Trauancor, & dix ou douze autres peu considerables; mais les places dont ils portent les noms sont aujourd'hui pour la plus part aux Europeens, au moins les Villes basses qui sont vers la Mer; car presque toutes ces

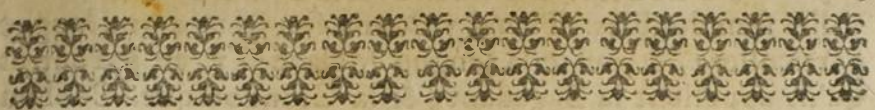


Villes sont doubles. Tamul y donne son nom à une langue particuliere, & outre la langue Malaye il y en a d'autres qu'ils appellent la Bagadane, & la Grandonique. Cochim qui approche de la grandeur de Goa paye tribut aux Hollandois qui en ont la forteresse, ainsi que nous avons dit : son Port est dangereux à cause des rochers & écueils qui sont à son entrée. Coulan a esté bien plus riche & mieux peuplée, qu'elle n'est pas ; car elle a eu plus de cent mille habitans. Le Zamorin la consideroit à cause de son affiette, à cause de son Port, & à cause de sa fidelité. Depuis, le sable de la Mer ayant bouché son Port, Goa & Calicut luy ont esté tout le commerce. Onor a du poivre fort pesant & du ris noir qui est meilleur que le blanc.

Page 323. *De ces mesmes Malabares, il y en a qui sont Corsaires & Pirates.*

**I**L ya en diuers endroits du Monde plusieurs Peuples qui vivent à peu près de mesme. Les Iroquois en Canada, les Chichimeques dans le Mexique, les Caraïbes en Güaiane, les Arauques en Chili, les Quirandies dans le Paragüay : les Maures & les Arabes en Afrique, les Giaques ou Galles dans le Mono-Motapa, les Druses dans le Mont-Liban, les Alarbes & les Beduins en Arabie, les Curdes aux confins de la Turquie & de la Perse, les Abcassas en Georgie, les Kougli & les Resbures dans les Indes Orientales : Ceux que nous appellons Bohemes & Egiptiens en France, les Bandits en Italie, les Cosaques en Pologne & sur la Mer Noire, les petits Tartares sur les frontieres de Pologne & de Mosconie, les Vïcoqs & les Morlaques en Dalmatie, les Arnautes en Grece, les Mainotes en Morée, les Cimmeriots en Epire, les Montagnards qu'ils appellent Mosse-Troupes & Clannes en Escosse, les Thories en Irlande, les Sfaciores en Candie ; & autrefois les Assassins & les Sarrazins en Sourie, les Drilles en l'Asie Mineure, les Bandoliers dans les Pirenées.





OBSERVATIONS  
 GEOGRAPHIQUES  
 SVR LA SECONDE PARTIE  
 DV VOYAGE  
 DE  
 FRANCOIS PYRARD.

*Par P. DV VAL Geographe du Roy.*

Page 11. De nous voir entre les mains de ces Diables de Cafres plus noirs que charbon.



LE Païs qui porte le nom de Cafrerie est le plus Meridional de toute l'Afrique, le long de la Mer d'Ethiopie, avec vne estendue de costes d'environ douze cent lieües. Il est plein de montagnes, sujet à de grands froids & sous plusieurs petits Rois qui pour la plus-part payent tribut à l'Empereur du Mono. Motapa. Celui de Cofala le paye aussi au Roi de Portugal qui a garnison dans le Chasteau de mesme nom assis sur vne Riuiere large d'une lieüe, & qui retire quantité d'or des Mines qui sont au dedans du Païs. Cet or est le meilleur du Monde, & celui de deçà ne paroist que du cuivre à l'encontre. Le plus souuent, on en prend dans les Riuieres avec des filers, apres qu'il a plu. On dit avec quelque sorte de vray-semblance, que Salomon en faisoit venir celui qu'il employoit en ses beaux bastimens. La Coste de Cafrerie est basse & pleine de bois, mais la terre y produit des fleurs d'une odeur agreable, & les arbres y font vne belle perspecti-



ue. Trois grandes Rivières se rendent en la Mer des Indes, par la Cafrerie, & toutes trois sont connues en leur commencement sous le nom de Zambere. La plus Septentrionale est appelée Cuama, celle du milieu Spiritu-Santo, & la Plus Meridionale los Infantes. Au reste les Cafres qui vivent sans Loy, ainsi que leur nom le témoigne, prennent un singulier plaisir à la pêche du poisson, qu'ils appellent Pesce-Mulier, par ce qu'il ressemble à une Sirene, & qu'il les rafraîchit lors qu'ils en approchent.

Plusieurs d'entr'eux ont l'adresse de dérober avec leurs pieds, ce qu'ils font pendant qu'ils vous regardent fixement pour vous amuser. Ils fournissent souvent de leur bestail aux Gens de Mer qui y abordent, mais ceux-ci font à présent attacher les Bœufs à de gros pieux, & renfermer les Moutons avant que de les payer, parce que les Cafres avoient accoustumé de les faire revenir par le moyen d'un certain coup de chiflet qui leur est tout particulier. L'on peut dire d'eux en voyant leur couleur, qu'ils ne ressemblent pas mal à nos ramoneurs de cheminées. Outre cela, ils ont la teste grosse, le nez plat, soit que l'on ait le soin de le leur enfoncer dès leur enfance, soit que cela arrive, parce que lors qu'ils sont petits, leurs meres les portent continuellement sur le dos; tant y a que c'est une des beautés du pays: Ils ont aussi les cheveux tout frisez, les levres extraordinairement grosses, l'eschine pointue, & les hanches larges, de sorte qu'il ne se peut rien voir de plus épouvantable, & ne faut pas s'étonner si Pyrrard, les appelle ces Diables de Cafres.

*Page 26. Description de l'Isle de Goa.*

Cette Description de Goa étant fort ample, je n'ay autre chose à dire de cette Ville là, sinon qu'elle est l'une des plus belles des Indes, la demeure du Vice-Roy Portugais & l'Arcenal de la Couronne de Portugal pour les Indes Orientales. Elle fait la separation de la Côte du Nord & de la Côte du Sud en la presqu'Isle de l'Inde qui est au deçà du Gange. Ceux qui y arrivent s'arrestent à deux petites Isles qui sont à cinq lieues de la Ville, & là ils prennent des Pilotes qui les menent d'ordinaire dans le Port de Mormo-



gan. Goa est assez grand & seroit encore mieux peuplé qu'il n'est, si les chaleurs excessives n'y faisoient mourir plusieurs personnes. Son Hospital est estimé plus beau, plus riche & mieux servi que celui du Saint Esprit de Rome & que l'Infermerie de Malthe.

- Page 81. *Du Royaume de Decan, Decan ou Ballagate, &c.*

Cet Estat a trois principaux Royaumes, celui de Decan, où est Visapor la Ville Royale qui a bien cinq lieues de tour, celui de Balaguete où est Bider, & celui de Cunkan dans lequel est Goa. Il n'est pas voisin du Royaume de Bengale, ainsi qu'il est dit en la page 83. il touche seulement le Royaume de Golconde, lequel il faut trauffer avant que de venir dans celui de Bengale qui est aujourd'hui au grand Mogol ainsi que nous auons dit. Le Roy de Decan s'appelle Idalcan ou plutoist Idal-Scach. Il n'est pas à present sans grosse artillerie, car entr'autres Canons, il en a vn dont le calibre porte des bales qui pesent bien huit cent liures. Dans la Relation du Voyage de Mandeïlo fait dans ce Pais de Decan en l'année 1638. il y a vne Route ou Itineraire fort exacte de Goa à Visapor, & vne autre de Visapor à Goa, & bien que i'en aye fait vne Carte particuliere, plusieurs agreront d'en voir ici vn extrait.

*Route de Goa, à Visapor & de Visapor à Dabul;  
& de Dabul à Goa par Mer.*

A V depart de Goa on passe la Riuiere de Madre de Dios qui semble estre celle de Mandoura; on passe en suite dans la terre des Bardes aux petites Villes de Ditcauli & Danda; à Ambi, à Herpoli, à Amboli, à Herenekassi sur vne petite Riuiere de mesme nom qui descend des Monts de Ballagate: à Berouli, à Verferée, à Outor, à Berapour, à Matoura, à Calingra, à Cangir, à Bari, à Vorri, à Atrouvad, à Badarali petite Ville, à Kervues, à Sxeoeri, à Raiebag Ville. On trouue en suite la Ville de Gotteui sur la petite Riuiere de Cugni, Coetsi, Omgar, la Riuiere de Corstene qui traufferse tout le Decan, Einatour, Katerna, Tangli, Erari:



on passe apres cela à Atoni, à Bardgie, à Agger, puis aux Villes de Talsenghe, d'Homouvar, & de Ticota, & enfin à Visapour. Ce chemin se fait à peu pres en allant tousiours vers le Levant d'Esté. Dans la route que l'on tient de Visapour à Dabul, on va vers le Couchant, premierement à Atoni par les mesmes places que nous venons de dire, & ensuite à Agelle, à la Ville d'Arecq, à Berce, à Mirsie Ville & Chasteau, à Epour, à la Ville de Graen sur la Riviere de Corstene; à Toncq, à Astacca, à la Ville d'Asta, à Ballouva, aux Villes d'Oerea & d'Isselampour, à Tasser, à Casteggan, à la Ville de Calliar, à Guloure, à Vinge, à Qualampour, à Dombo, à la Ville de Tamba, à Morel, à Supera, à Beloure, à Veradpatan, à la Ville d'Heleuvage où l'on passe la Riviere de Coina, la plus grande du Pais, à Guttamata, à Poli, à Camburlei, à Chipolone, & puis on s'embarque sur la Riviere Ghoyhbeer, d'où l'on fait seize lieues par eau iusques à Dabul. Pour ce qui est de la Coste, elle gist Nort & Sud. Chaul Ville & Chasteau, avec vn Port de Mer, est en la partie la plus Septentrionale, suivent l'Enseada de Pero Soares, sur laquelle est Kelsi, & plus avant en terre la place de Danda sur vn haut, Siffardan, le Rio domar, Calanci, la Ville de Dabul sur la Riviere d'Haleuvache, Zanguizara autrement Cingucar petit Port, l'Enseada de Bramans en laquelle se rend la Riviere de Betel, qui fait la separation du Decan & du Cunkan, la Ville & le Port de Ceitapour, celles de Razapour & de Carapatan sur la Riviere d'Herenkassi; Fingerla ou Vingurla sur vne petite Baye de mesme nom; & enfin Goa & ses dependances.

Page 87. *Ceilan est une fort grande Isle, &c.*

**L'**Isle Ceilan à ce que disent les Insulaires, a esté autrefois beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, car de quatre cent milles de tour elle a esté reduite à trois cent. On la fait ressembler à vne Perle, & plusieurs croient qu'elle est la Taprobane des Anciens. Son air est le plus pur & le plus sain de routes les Indes, c'est pourquoy quelques vns l'appellent Terre de Delices & disent qu'elle est le lieu où estoit le Paradis Terrestre; que le Pico d'Adam où les Pre-



stres Payens vont en deuotion, en est vn rémoignage, aussi bien que les Montagnes de Cristal, les Forests de Cannelle, & les Fleuves de Pierres precieuses qui s'y trouuent toutes horsmis le Diamant. Il est vray que la Cannelle que l'on y recueille est bien la meilleure du Monde. On y recouure d'excellent Yuoire, & la pesche des Perles se fait en son voisinage, sur la coste de l'Isle Manar. Il y a tant de Ris dans l'Isle qu'on le donne aux cheuaux au lieu d'auoine. Le Pico d'Adam sus-mentionné est vne haute Montagne escarpée: La Fable dit qu'Adam y a esté né & enterré & que le Lac d'eau salée qui se trouue en son sommet est vn amas de larmes qu'Eue versa pendant cent ans pour la mort de son fils Abel. Les Habitans de Ceilan sont de diuerses Religions, adroits & de belle taille, mais noirs & fort laids. Leurs forces consistent en Elephans qui passent pour les plus courageux & les plus dociles de toute l'Inde, d'où vient qu'on les appelle Nobles. Ils ont eu autrefois vn Singe blanc en telle veneration que ce Singe estant venu au pouuoir des Portugais, le Roy de Pegu offrit, quoy qu'inutilement, trois cent mille écus pour le racheter. Les Baneans qui mettent parmi leurs fausses Diuinitez Ramo l'un de leurs Heros, disent entr'autres fortises, que celui-ci voulant passer en cette Isle, tous les poissons à écailles se ioignirent sur la surface de la Mer pour lui dresser vn Pont. Le Destroit de Manar n'est que de la largeur d'une portée de mousquet, à cause de plusieurs petites Isles qui s'y forment de iour en iour par les pierres que l'on y iette, pour pouuoir approcher de plus pres d'un Pagode ou Temple d'Idolâtres, lequel est en la Terre-ferme de la Coste de la Pescherie. Il n'y a que les petits bastiments qui puissent passer par ce Destroit. Vn espace de Mer si resserré fait croire que l'Isle a esté iointe autrefois à la Terre-ferme dont elle est aujourd'hui éloignée de dix ou douze lieues. Au reste les Portugais n'y ont plus rien, ce sont les Helandois qui en ont la plus part des places maritimes ainsi que nous auons dit. Il y a plusieurs Royaumes en cette Isle, sçauoir Candea, Das-sette, Corolas, Ceirauaca, Galle, Colombo, Chilao, Iaffana parao, Trinquilemale, Baticala, & Iala. La meilleure Ville est Candea vers le milieu de l'Isle.



Page 89. *Les Portugais ont deux forteresses en cette Isle ; la principale est appelée Colombo, et l'autre Port de Salle.*

Ces deux places de Colombo & Galle sont presentement aux Holandois, qui tiennent aussi celles de Negombo, Baticale, Trinquilemale, Iaffana-patan, & vne forteresse en l'Isle Manar.

Page 93. *La description de Malacca.*

Malacca est comme le centre des Indes Orientales, où l'on peut attendre les vents propres pour la Navigation, bien que les auenuës en soient dangereuses, à cause de plusieurs petites Isles & écueils qui y sont. Les Barques y peuvent entrer dans la Riuere, mais les grands Vaisseaux mouillent l'anchre entre les deux Isles qui sont vers son embouchure. La Ville doit son origine à des Pescheurs de Pegu, de Sian, & de Bengale qui s'y habituèrent il y a environ cent trente ans, & qui y formerent non seulement vne nouvelle Ville, mais vne nouvelle Langue qui est aujourd'hui receüe en plusieurs endroits de l'Inde. Les Portugais auoient publié que l'air en estoit mal sain, pour oster l'enuie aux autres Nations de s'y établir. Les Holandois en sont aujourd'hui les Maistres.

Page 100. *L'Isle Iaua est au bout de Sumatra.*

Cette Isle a plusieurs petits Rois, chacune de ses Villes ayant souvent le sien, mais la connoissance nous en est fort peu necessaire. Il y a entr'autres ceux de Iapara, de Tuban, d'Iortan, de Panaruan, de Panarucan, & de Palambuan. La plus part d'entr'eux sont Payens & quelques-vns Mahometans, qui pour la pluspart reconnoissent le grand Materan ou Empereur de Materan lequel a autrefois pretendu la souueraineté de toute l'Isle. On pesche sur la coste de Iaua des Huîtres dont quelques-vnes pesent bien trois cent liures. L'Isle produit de si gros roseaux qu'un seul suffit quelquefois à faire vn Batteau. Elle fournit aussi d'excellent Calamba



Calamba qui est le bois d'Aigle ou d'Aloes, du Sel que l'on prend pres d'Iortan, de l'or & du poivre en quantité. Sa Coste Meridionale n'est pas encore connue. Au reste elle est l'une des plus grandes de l'Asie, & à cause de son abondance quelques-uns l'appellent l'Abregé du Monde. Sa Ville de Bantam est au pied d'une colline environnée de deux ruisseaux & coupée d'un troisième. Son Port est le plus grand & le plus fréquenté qu'il y ait en toutes les Isles de la Sonde, car il s'y trouve toutes sortes d'épiceries, de pierreries & autres denrées des Indes. Quelques Espagnols appellent Bantam la Genée de l'Orient. Iacatra ou Batavie y est la résidence du Conseil de la Compagnie des Holandois pour les Indes Orientales depuis l'an 1619. Elle a une bonne Citadelle qui a quatre Bastions réguliers, des demi-lunes & autres ouvrages. Elle est dans une Baye qui pour estre couverte de quelques Isles du costé de la Mer, y forme la plus belle rade qui soit en toutes les Indes. Iortam y est ensuite un des meilleurs Ports & des plus fréquentez.

Page 103. *Quant aux Molucques.*

**I**L y a cinq de ces Isles Molucques, comme en teste de plusieurs autres plus grandes qui en reçoivent le nom. Elles sont petites, & la demeure en est mal saine ensuite de leur assiette aux environs de la Ligne Equinoctiale. Elles ont quelques Rois, mais les Holandois en tiennent la meilleure partie par le moyen de leurs forteresses. Avant qu'elles fussent découvertes par les Europeens, Charles V. Empereur les envoya chercher par Magellan en tenant la route du couchant: Depuis, elles furent engagées aux Portugais qui les pretendirent comme y ayant esté par le Levant: leur gouvernement, apres cela, fut joint à celui des Manilhes, le commerce estant laissé aux Portugais; depuis quelques années les Espagnols s'en sont retirez. On en transporte des Muscades, du Gingembre & sur tout des Cloux de Girofle. Ternate l'Isle la plus considerable des cinq a huit lieues de tour & une montagne qui jette du feu: les autres sont Tidor la plus grande, Motir, Machian & Bachian. Les Molucquois sont bons Soldats & d'ordinaire de Religion Mahometane;

III. Partie.

Q



Outre les Rois de Ternate, de Tidor, & de Bachian, il y en a plusieurs dans les Isles Celebes & Gilolo. Celui de Macazar en Celebes a depuis peu fait extraordinairement fortifier sa Ville, & donne libre entrée dans ses Ports aux Vaisseaux Estrangers. L'an 1661. il traita avec la Compagnie Holandoise des Indes Orientales & quitta le parti des Portugais. L'Estat de ce Prince a l'air fort bon; mais les chaleurs y sont insupportables pendant le iour. Autrefois ceux de Macazar mangeoient de la chair humaine; c'est pourquoy les Rois des Moluques & autres du voisinage y enuoyent leurs scelerats. Celebes fertile en ris & la Terre des Papouzes fournissent de l'or, de l'ambregris & des oiseaux de Paradis.

Page 104. Au mesme quartier, est vne autre Isle où i'ay aussi esté, fort celebre pour vne sorte d'épicerie: c'est Banda, distante de vingt-quatre lieues d'Amboina.

**B**anda est vne Isle vers le Midi des Moluques & à l'Est de celle d'Amboina, avec cinq ou six autres Isles en ses enuirs, auxquelles elle donne le nom. Elle est la seule Isle du monde qui produise les Muscades & le Macis. Elle a vn Volcan, ou Montagne qui vomit des flammes, & l'an 1615. l'artillerie qui estoit dans l'Isle en fut gastée. Les Holandois ont basti en celle de Nera les forts de Nassau & de Belgique, où la rade est si bonne, que les Vaisseaux en approchent iusqu'à la portée du mousquet & se mettent à couvert du canon de la place à neuf ou dix brasses d'eau.

Amboina Isle fertile en cloux de Girofle, est pareillement vers le Midi des Moluques. Elle donne son nom à quelques autres Isles qui sont en son voisinage. Elle fut prise l'an 1603 sur les Portugais par les Holandois qui y ont plusieurs forteresses, entr'autres celle de Coubella al: Victoria dont les bastions sont reuestus de pierres avec soixante pieces de canon & vne garnison de six cent hommes, celle d'Hitou, celle de Louio, &c. C'est ici leur meilleur établissement apres celui de Baraue. Au reste ils ont traité avec que les habitans de l'Isle, en sorte que ceux-ci se sont obligez de ne receuoir qu'eux. Au couchant de la Ville Capitale qui est Isou, il y a vne Baye de six lieues, laquelle y forma



une rade où les Nauires sont à couuert de tous vents.

Page 107. *Pour le regard des Isles Philippines.*

**L**E Roy d'Espagne Philippe II. a donné son nom à ces Isles qui sont au nombre de quarante ou cinquante; i'enrens parler des plus grandes, car si l'on conte toutes les petites, on en trouuera plus de onze mille. Elles sont tres fertiles & l'on y recouure de l'or dont les habitans payent leur tribut. Le Conseil d'Espagne a souuent proposé de les abandonner à cause de la trop grande depense des Garnisons, mais parce qu'elles facilitent le commerce avec la Chine & les Molucques, sa Majesté Catholique les a voulu conseruer. Les Insulaires y sont vaillans & se maintiennent encore en plusieurs lieux. Luçon autrement la Nouvelle Castille est la plus grande de ces Isles, qui portent quelquefois le nom de la Ville de Manilhe le sejour du Gouverneur & d'un Archeuesque. Cette Ville est petite, mais belle & bien fortifiée le long d'une Riuiere qui porte Barques. En deux endroits elle est enuironnée de cette Riuiere, & dans le troisieme, elle a la Mer. De sorte qu'elle ne peut estre minée. Outre les Espagnols & les Indiens elle a plus de vingt mille Chinois. Elle est au reste le Magazin d'un des plus riches commerces qui se fasse dans le Monde. Cauite à deux lieuës de la Ville en est le Havre principal, à couuert des grands vents & defendu de deux Forts de bois. La Baye de Manilhe est de quarante lieuës de tour, & l'on y a la commodité de bastir de grands Galions, mais elle est battuë des Vents de Nort, le fonds en est mauuais & l'entrée difficile. Mindanao a esté soumise depuis quelques années. Paragoya & quelques autres obeissent à leurs Rois particuliers: celle de Tendaye, porte particulièrement le nom de Philippine comme ayant esté decouuerte la premiere: Cebu & Matan sont connues, celles là par l'abord de Magellan en l'année 1520. celle ci par sa mort. Ce fut en ce temps là, que l'on fit pour la premiere fois le tour du Monde dans le Vaisseau de ce Capitaine qui s'estoit mis au service du Roi de Castille, par ce que celui de Portugal lui auoit refusé la paye d'un demi-Ducat par mois de surcroist à ses appointemens. Les Espagnols qui nauigent



aux Philippines, n'y allant pas par nostre Hemisphere, mais par le Mexique & par la Mer de Sud, comprennent ces Isles de mesme que les Molucques dans les bornes de leurs Indes Occidentales, lesquelles ils estendent iusqu'à Malacca.

Page 113. *Mais pour retourner à ces Isles de la Sonde, Molucques, Philippines, Japon & la Chine mesme; on en pourroit dire beaucoup davantage.*

**I**L nous reste à faire quelque obseruation sur la Chine & sur le Japon.

La Chine a receu presqu'autant de noms, qu'elle a eu de Familles Royales. Elle a tousiours passé pour l'un des plus considerables Royaumes du Monde, à cause de sa grandeur, de ses richesses, de la beauté de ses Villes & du grand nombre de ses habitans, dont la politesse & les maximes ont esté estimées de plusieurs Europeens. On dit que l'Imprimerie, la manufacture des Soyes, les Chaizes, l'Artillerie & la Poudre à canon y ont esté en vſage plutoſt qu'en Europe. Outre ce qui est necessaire à la vie de l'homme & beaucoup de delices, la Chine produit les plus precieuses marchandises de l'Orient, & il semble que la Nature ait assorti chacune de ses Prouinces de quelque don particulier. Ceux qui y ont fait ſejour, auoient que tout ce qui se trouue de beau dispersé dans le reste du Monde, se trouue ramassé dans la Chine, & qu'il y a mesme quantité de choses qu'on chercheroit ailleurs inutilement. Elle est de figure à peu pres quarrée, & si peuplée que l'on y a quelquefois conté plus de soixante millions de personnes, de celles seulement qui peuuent estre mises à la raille. Les Portugais, au commencement qu'ils furent en ce Royaume, demandoient si les Chinoises faisoient neuf ou dix enfans à la fois. Ses Riuieres sont si couuertes de Batteaux, qu'on tient qu'il y en a autant qu'en toutes les autres Riuieres du Monde. Le Reuenue annuel de son Roy a esté estimé de cent cinquante millions d'or, & selon d'autres de quatre cent millions de Ducats. Les Chinois se moquent de nos Cartes, qui mettent leur Royaume à l'une des extremitez du Monde, & disent qu'ils sont au milieu, ( les Iuifs ont pretendu la mesme chose pour Ierusalem, les Grecs



pour Delphes, & les Maures pour Grenade. ) Ils disent aussi qu'ils ont deux yeux, que ceux d'Europe en ont vn, & que les autres Peuples n'en ont point du tout. Ils ont fait leur Histoire qui est venue iusqu'à nous par le moyen du Pere Martini Iesuite, & on l'estime d'autant plus fidele, qu'ils ne l'ont faite que de leur Pais, & seulement pour eux. Ils sont si jaloux du secret de leur Politique & de leurs autres Affaires que pour les tenir plus cachées, ils ne donnent pas volontiers l'entrée de leurs Pais aux Etrangers. Le grand mur ou plustost le retranchement de plus de quatre cent lieues qu'ils ont fait faire, est vn ouvrage qui a eu plus de renom que d'effet, puis que les Tartares ont souvent couru la Chine, nonobstant cette defense. Ceux qui ont dit que la Chine n'estoit qu'une Ville à cause de son grand monde, ont dit aussi qu'il ne falloit pas une muraille moins considerable pour estre proportionnée à la grandeur d'un telle Ville, mais il n'est pas croyable qu'en cette fortification, il y ait des pierres hautes de sept toises & larges de cinq à ce que disent les Chinois. Si nous en croyons cette mesme Histoire les Hostilitez des Tartares y ont esté exercées depuis quatre-mille ans, & mesme les Cheuaux Chinois ne peuuent pas souffrir la vetie de ceux de Tartarie. Ces années dernieres ont causé d'étranges revolutions dans le Royaume: car des Rebelles y ont agi en Souuerain, & horsmis quelques Isles & Contrées du Midi qui sont demeurées aux Chinois, les Tartares ont conquis tout le Pais en moins de sept années & cela depuis l'an 1649. Aussi la Milice n'y est pas considerable, & les gens de Lettres l'ayant emporté sur les gens d'Epée, l'Estat n'a subsisté que par sa Police & par ses nombreuses Armées, & non par la vaillance de ses Peuples. Les Principaux Officiers y sont nommez Mandarins. La Paresse y est punie par les Loix publiques, & on y traite de criminels, les Generaux d'Armées qui ne réussissent pas en leurs entreprises. Le Paganisme y est generalement receu, & neanmoins la verruy est en une haute estime. Le public y est plus riche, à proportion que ne sont les particuliers. Toute la Chine est diuisée en seize Prouinces qui valent mieux chacune que de grands Royaumes. Il y en a dix vers le Midi, sçauoir, Yunnan, Quansi, Canton, Fuquiem, Chequiam, Nan-



quin, Kiamfi, Huquam, Sufcuem & Quicheu. Les six vers le Septentrion sont Xenfi, Scianfi, Honan, Xantung, Pequin & Leaorung : & ces six Prouinces sont ce que plusieurs appellent Cathai, au lieu qu'ils donnent le nom de Mangiaux Prouinces Meridionales.

Le Japon comprend principalement trois grandes Isles, Nippon, Ximo & Xicoco. Nippon selon quelques Auteurs, est separée de la Terre de Iesso par vn bras de Mer d'environ dix lieues : quelques autres disent qu'elle y est attachée, mais qu'à cause de la difficulté des chemins, les Japonois aiment mieux y aller par Mer. Toutes ces Isles ont vn air temperé, abondent en Ris, en Perles & en Mines d'argent lequel est fort estimé. Les Perles y sôt à la verité grosses, mais elles ont trop de rougeur. Il s'y trouue vn Arbre fort extraordinaire, car il deuient sec lors qu'on le mouille : pour le nourrir, il faut mettre en son trou de la limûre de fer avec du sable bien sec, & pour faire reuerdir ses branches, il les faut attacher avec vn clou. Les Japonois sont Idolâtres & bons Soldats. Nonobstant les dangers de la Mer voisine, ils ont quelquefois pris l'Isle Corai pres de la Chine. Ils ont la plus heureuse memoire du Monde, & vne langue fort abondante, puis que pour chaque chose ils ont plusieurs noms, les vns par mépris, les autres par honneur ; les vns pour les Princes, les autres pour le Peuple. Ils ont aussi des coustumes & des façons de faire toutes contraires aux nostres : Ils boient l'eau vn peu chaude, & disent pour leur raison, que la froide resserre, irrite la toux, & les maladies de l'estomach, que la chaude entretient la chaleur naturelle, que les passages en sont relaschez & que la soif en passe plus aisément. Ils donnent aux malades des potions tres-douces & de bonne odeur. Ils ne saignent iamais, par ce qu'ils veulent menager le sang comme le chariot de la vie. Ils estiment les dents noires les plus belles : Ils montent à cheual du costé droit : Ils saluent par vn secoüement de pieds, &c. Pour traiter le Roy du Japon qui se nomme Cube ou Cesar, il faut troisans de temps à se preparer, & le Festin dure bien trois mois. L'on y auoit fait vn grand progres pour l'établissement de la Foy. Car l'an 1596. l'on y contoit plus de six cent mille Chrestiens, mais de puis l'an 1614. ils ont esté furieuse-



ment persecutez, & l'on n'oseroit plus y faire profession de Christianisme qu'en cachete. L'an 1636. les PP. Iesuites, les Espagnols, & les Portugais en ont esté chassiez, & les Hollandois y ont eu seuls la liberté du commerce, par ce que lors qu'ils y abordent, ils defendent sur toutes choses aux leurs d'y parler de Religion. Il y a dans le Japon plusieurs Tones ou Princes particuliers, dont la plus part bornent leur puissance par l'enceinte d'une Ville. Cette Coustume y est generally receüe; lors qu'un de ces Tones perd ses Estats, ses Sujets perdent aussi leurs Biens. La Ville capitale est Meaco que l'on dit estre de 90000 feux. Yendo est un Chasteau Royal & Saçay un Port de Mer. L'an 1658. un Incendie arriuë à Yendo y causa la perte de plus de quarante huit millions d'or. Les Espagnols font leur navigation le long des Isles du Japon, lors qu'ils retournent des Moluques & des Philippines au Mexique & au Perou.

Page 140. *Vers le Royaume d'Angola.*

CE Royaume est quelquefois compris sous celui de Congo en Afrique, de mesme que le Cacongo, le Malemba, &c. mais ils ne reconnoissent pas le Roy de Congo, comme ils faisoient autrefois. Le Roi d'Angola se fait appeller *Soba*. Ses Sujets aiment tellement la chair de chien qu'ils en eleuent des troupeaux entiers, & un seul Chien bien nourri est quelquefois vendu chez eux plus de cent escus. Ils n'ont rien de recommandable que l'adresse à tirer de l'arc, en laquelle ils excellent, car ils tirent bien une douzaine de fleches en l'air avant que la premiere soit tombée à terre: Ils disent que le Soleil est une Homme, la Lune une Femme, & les Estoilles les Enfans de cet homme & de cette femme.

Page 141. *La Riviere de la Plata, &c.*

CETTE Riviere vers son commencement porte le nom de Paraguay: apres avoir joint celle de Parana, elle roule ses eaux plus de soixante lieues sans aucun meflange: Elle est fort peu profonde, bien que vers son embouchure, elle ait soixante ou quatre-vingt lieues de largeur & dix en la plus



part de son cours, où apres avoir formé beaucoup d'Isles & la plus grande Cataracte du Monde, elle conferue sa douceur plus de quarante lieües avant dans la Mer. Elle peut beaucoup contribuer à faire le commerce d'une Mer à l'autre.

Page 151. *En la Coste de Melinde, les Portugais ont encore une Forteresse nommée Mombasse.*

Cette Coste de Melinde est à l'Orient de l'Ethiopie, sur la Mer des Indes, en deçà & au delà de l'Equateur : On l'appelle souvent le Zanguebar, & c'est ce que les Anciens ont appelé Barbarie. Elle est pleine de bois & de marescages, d'où vient que l'air y est mauuais. Les Naturels du Pais reconnoissent diuers Souuerains : Ils s'adonnent au trafic de mesme que les Arabes & les Mahometans qui sont chez eux. Ce qui est vers le Midi porte principalement le nom de Zanguebar, & l'on y voit les petirs Royaumes de Mozambique, de Quiloa, de Mombaze & de Melinde. Ce qui est vers le Septentrion est appelé Ayen, & quelquefois Nouvelle Arabie : Il comprend les Estats de Braua, de Magadoxo, Adeda & Adel. Au reste Mombaze est dans vne Isle & sur le roc. Les Portugais y vont souvent hiverner en l'arriere saison, par ce que les viures y sont en abondance & à bon compte : L'entrée du Port y est si étroite & si pleine d'écueils qu'en plusieurs endroits il n'y a que le passage d'un Vaisseau.

Page 151. *Vne fort grande & belle Isle nommée Zocotora.*

L'Isle Zocotora longue de vingt cinq lieües & large de dix, obeït à vn Roy d'Arabie. Elle a vne bonne rade & des Bayes ou Ances tres commodes en ses enuiron, où l'on peut mouïller l'anchre avec seureté, mesme pres des rochers : On y peut hiverner plus commodement que ni à Mozambique, ni à Mombaze, car l'air y est plus sain & il y a vne Barre dont il ne faut pas craindre l'entrée. La Pesche y est excellente & le bestail en grande quantité ; Il y a de bonne eau pres d'une Ance nommée Calancia, mais le ruisseau qui la fournit est de difficile accez, les Habitans le tenant caché pour en profiter.

Page 153.



Page 153. *Du Royaume d'Ormus, description d'icelui.*

**I**L y a grand changement à Ormus qui est presentement aux Persans. Ce fut le Roy Scab-Abas qui la prit l'an 1622. à l'aide des Anglois, & apres en auoir fait razer la forteresse, en transfera le commerce à Gamrou qu'il fit appeller de son nom Bender-Abassi. Les Portugais perdirent en cette prise la valeur de six ou sept millions. La terre de l'Isle d'Ormus n'est que sel & ne produit pas vn brin d'herbes : elle n'a pas vne goutte d'eau douce si on ne l'y porte, c'est pourquoy les Portugais en estant les Maistres, auoient fait vn Fort en l'Isle Kesem pour auoir cette commodité : la chaleur y est quelquefois si grande, que les habitans y couchent en des Cuues pleines d'eau. La belle assiette d'Ormus auoit fait dire que si le Monde estoit vn Anneau, Ormus en seroit le Diamant. Gamrou autrement Gombrou qui s'est accru des ruines de cette pauvre Ville, est entre deux Chasteaux qui defendent l'entrée de son Havre où l'on a fait vne redoute quarrée defendue de quatre pieces de Canon. Ces Chasteaux sont fortifiez à l'antique de bastions ronds & defendus d'vne belle artillerie. La Rade y est commode, parce qu'on y mouille en toute seureté à cinq ou six brasses d'eau. Toutes les Nations qui trafiquent sur la Mer des Indes, hors mis les Portugais, y portent des marchandises & en rapportent des Veloux, des Taffetas, des Soyes cruës & autres denrées de Perse. Les Anglois y ont la moitié du Peage, & le droit de faire sortir quelques Cheuaux.

Page 160. *La Ville de Cambaye, &c.*

**C**Ambaye estoit appellé le Caire des Indes, à cause de sa grandeur qui est de deux lieues de circuit, à cause de son grand commerce & à cause de la fertilité de sa terre qui fournit entr'autres choses, du Cotton, de l'Anil, de l'Opium, & des Agathes, dont il y a vne Mine à Baroche. Mais depuis les pertes des Portugais dans les Indes Orientales, elle est bien déchuë. Son Havre est fort mauuais, car bien que la haute marée y amene plus de sept brasses d'eau, neanmoins le re-

III. Partie.

R



flux y laisse les Vaisseaux à sec, dans vn fonds meslé de sable & de bouë.

Surate est vne des Villes d'Asie qui fasse le plus de commerce, bien que l'abord en soit dangereux, & que les Maisons y soient plates & couvertes de Palmiers. Sa Riuere est salée à cause de la marée, mais si basse à son embouchure qui est quatre lieuës au dessous de la Ville, qu'à peine peut-elle porter des Barques de soixante dix ou quatre-vingt Tonneaux, & l'on est obligé de décharger les marchandises à Sohali. C'est la Rade de Surate laquelle court Nort-Est & Sud-Oüest. Il y a sept brasses, lors que la marée est haute & seulement cinq lors que la Mer est retirée, & pour lors la plus part des Bancs demeurent découverts. Le fond y est de sable & l'on y est à couuert de tous vents horsmis du Sud-Oüest. Les Anglois y ont le plus fort de leur commerce pour les Indes Orientales. Il y a enuiron six ans que cette Ville fut pillée par vn Rebelle du Mogol, la perte en ayant esté estimée plus de trente millions.

Page 161. *Ce Grand Mogor, &c.*

**C**E Prince que l'on appelle Mogul, ou Mogol, est Souuerain d'un Empire qui comprend la plus grande partie de la Terre-ferme de l'Inde. Il tire son origine d'une Tribu de mesme nom qui est en Giagathay : Il a pour tributaires plusieurs Royaumes Indiens & passe pour le plus riche Prince du Monde en Pierreries, car outre celles de sa Couronne, il a celles de plusieurs Princes ses voisins dont les Predecesseurs auoient long-temps vescu dans la curiosité d'en garder de belles. Et d'ailleurs, il herite des Pierreries des Grands de sa Cour. Il est pareillement heritier vniuersel de ceux à qui il fait pension, & toutes les maisons deuant lesquelles il passe, luy doiuent vn present. Le fonds des terres lui appartient & sa volonté sert de Loy en la decision des affaires de ses Sujets. On lui fait voir chaque iour quelque partie de ses tresors, tantost les Elephans, tantost les Pierreries, vn autre iour, autre chose, & il ne voit d'ordinaire chaque chose qu'une fois l'an, car tout le tresor est diuisé en autant de parties qu'il y a de iours en l'année. Vn des Temples de son



Estat est pavé & l'ambrissé de lames de pur or. Au Palais d'Agra, qui est la Ville Royale, il y a deux Tours couvertes de plaques d'or, vn Throsne avec quatre Lions d'argent vermeil doré, enrichi de Pierreries & ces Lions soustiennent vn daiz d'or massif. On dit aussi qu'il y a en ce Palais deux boisseaux d'Escarboucles, cinq boisseaux d'Emeraudes, douze boisseaux de diverses sortes de Pierreries, & douze cent Coutelas dont les Fourreaux sont d'or, & couverts de pierres les plus precieuses. On dit que le tresor de Scah-Choram l'un deses Predecesseurs estoit bien de quinze cent millions d'écus. Le Mogol en vn besoin pourroit armer deux cent mille chevaux, cinq cent mille hommes de pied, & plus de deux mille Elephans. Il y a bien vne quarantaine de Royaumes qui le reconnoissent, & ces Royaumes ont presque tous des noms pareils à ceux de leurs Villes capitales. Outre cela il y a quelques petits Estats, dont les Seigneurs qu'ils nomment Raïas ou Ranas sont de race fort ancienne, & se maintiennent en des forteresses & en des montagnes inaccessibles. Le plus grand mal qu'ils font, c'est de courir & de voler sur les sujets du Mogol. Tant y a le Mogol qui entretient bonne correspondance, avec le Turc, se preuaut du grand nombre de ses Sujets, de la grandeur de ses Richesses, & de l'estenduë de son Empire, mais le Persan le surpasse en Armes, en Cheuaux & en Soldats aguerris.

Page 163. *Cette Isle de Diu, est fort pres de la Terre-ferme.*

**E**Lle est longue d'une lieue & large de quatre portées de Mousquet, separée de la Terre-ferme par vn Canal si estroit, qu'on le passe sur vn Pont de pierres, & le Port s'y peut fermer avec vne chaisne de fer, son entrée estant sous le canon de deux Chasteaux qui defendent la Ville. Les Portugais ont eu souuent à demesler avec les Rois du Pais à l'occasion de la forteresse de Diu, laquelle ils ont tousiours glorieusement defenduë, particulièrement les années 1539. & 1546. Le Mogol n'a pû voir qu'avec vn extreme deplaisir leur établissement sur les costes de ses Estats, c'est pourquoy comme l'on abordoit à Diu, de tous les endroits des Indes Orientales, à cause de son assiette auantageuse, & que



toutes choses y abondoient , il a tasché d'attirer les Marchands au Sind & à Surate. On dit qu'un Soldat Portugais fut si brave en la defense de cette Forteresse , que le plomb luy manquant , il s'arracha les grosses dents pour charger son Mousquet.

Page 199. *Du Bresil, & des singularitez d'icelui.*

**L**E Bresil país d'Amerique fut appellé le País de Sainte Croix , lors qu'il fut premierement decouvert , au nom du Roy de Portugal , ce qui arriva l'an 1501. Il s'estend vers le Septentrion & vers le Levant , le long de la Mer de Nort , où il y a vne grosse Roche sous l'eau , dont les ouvertures forment plusieurs bons Ports. Ses bornes vers le Couchant ne sont pas connues : celles qu'il a vers le Midi sont differentes , suivant la volonté des Castellans & des Portugais ; car les uns & les autres expliquent à leur mode le Reglement de l'an 1493. & comme ils ne se sont pas accordé , les Portugais ont estimé Bresil , tout ce qui s'estend , depuis le fleuve Maranhaon , iusqu'à celui de la Plata , & les Espagnols l'ont borné à la Capitainie de saint Vincent.

Bien que le Bresil soit en la Zone Torride , son Air neanmoins est temperé , & ses eaux les meilleures du Monde : aussi , ses Habitans vivent souvent iusqu'à cent cinquante ans. Ils vont nuds pour la plus-part ; ils aiment la Dance pour dissiper leur melancolie , & ils ont l'adresse de passer les Rivières à l'aide d'un panier & d'une corde. Quelques-uns de ceux qui mangent leurs ennemis ne veulent pas qu'on les baptise avant que de les massacrer , par ce que pour lors à ce qu'ils disent , ils n'en trouvent pas la chair si delicate. Trois lettres de nostre Alphabet n'ont aucun lieu parmi eux , f , l , r , & l'on dit que c'est à cause qu'ils n'ont ni Foi ni Loi , ni Roi. Outre le Bois de Bresil , il y a en ce país de l'Ambre , du Baume , du Tabac , de l'Huile de Balene , du Bestail , des Confitures , & sur tout du Sucre en quantité , dont les machines qu'ils appellent Engins sont de grand prix. Entre les sortes de Sucre qu'il y a , celui de Cantri ou Candi reçoit son nom de Canton , & non pas de sa candeur ou blancheur , non plus que de l'Isle de Candie. Le voisinage de la Plata



donne aussi la commodité aux Portugais de recevoir quantité d'argent du Perou. Il y a au Bresil des Animaux, des Arbres, des Fruits & des Racines qui ne se voyent pas ailleurs. L'Animal Paresse y est d'une telle constitution qu'il est bien deux iours entiers à monter à un Arbre, & autant de temps à en descendre. Les Serpens, les Couleuvres, & les Crapaux, n'y ont pas de venin; c'est pourquoy ils servent de nourriture aux Habitans. Les Campagnes sont pour les Sucres, les Montagnes pour les Bois, & les Vallées pour le Tabac, pour les Fruits & pour la Mandioche qui est une espece de racine dont on fait le pain.

La Coste du Bresil est divisée en quatorze Capitainies qui sont aujourd'hui toutes aux Portugais. Les François y en ont eu quelques-unes autresfois, & les Holandois y ont perdu de nostre temps ce qu'ils y auoient conquis, en ayant esté chassés entierement l'an 1655. la guerre qu'ils auoient pour lors avec l'Angleterre, ne leur ayant pas permis d'y enuoyer du secours & les Colonies Portugaises y estant mieux establies que les leurs. Neanmoins, l'an 1662. les Portugais ont traité avec eux pour les dédommager, afin de ne les pas auoir pour ennemis, au mesme temps qu'ils ont à se defendre contre les Espagnols. Les Villes qui se trouvent au Bresil n'ont gueres pour la pluspart plus de cent ou six vingt maisons. Entre les Capitainies, Tamaraca est la plus petite & la plus ancienne. Pernambuco est estimée un Paradis Terrestre à cause de la beauté de son terroir. Bahia de todos-os-Santos à la Ville de S. Salvador la Capitale du País & la residence du Gouverneur. Elle fut prise l'an 1624. par les Holandois qui y firent un tel butin que chacun de leurs Soldats eut pour sa part plus de quinze mille escus: mais cette fortune fut cause de leur retraite, & leur retraite donna lieu aux Espagnols de reprendre la Ville. Les Peres Iesuites y perdirent un Crucifix d'un prix inestimable. La Capitainie de Rio-Ianeiro que les Sauvages appellent Ganabara a un grand abord de Vaisseaux: sa Riviere aux endroits qu'elle est navigable, s'avance bien douze lieues en terre sur sept ou huit lieues de large. Il y a quelques Isles en l'une desquelles l'an 1555. sous Henri II. Villegagnon auoit fait faire un Fort qu'il auoit nommé Coligni. On avoit aussi donné le nom de



France Ant-Arctique au Païs circomvoisin. L'an 1658. on a trouvé vne Mine d'argent en cette Capitainie. Celle de San-Vincente a des Minieres d'or & d'argent. On peut voir dans les Cartes les noms des autres lieux.

Les principaux Peuples du Bresil sont, les Toupinambous les Margajas, les Tapüies & autres qui different en mœurs & en langues & qui d'ordinaire sont distinguez par les diverses chevelures qu'ils portent. Leur nombre estoit plus grand avant la venuë des Portugais, mais plusieurs Toupinambous pour conseruer leur liberté ont traversé de grands Deserts & sont venus demeurer vers la Riviere Maranhaon. Les Tapüyes sont plus difficiles à apprivoiser que les Brasiliens qui habitent des Aldées. Ces Aldées sont des Villages qui n'ont que cinq ou six maisons, mais fort longues & capables de contenir cinq ou six cent personnes & quelquefois douze ou quinze cent. La plupart des Sauvages du Bresil se sont si bien defendus iusqu'ici, que nonobstant les Guerres qu'ils se font entr'eux, ils ont néanmoins empesché les Europeens de faire de grand progres au dedans de leur terre, & ont mesme souvent ruiné des places & des Engins à Sucre que ceux-cy avoient fait faire.

Page 215. *Nous vîmes les Isles Açores.*

CES Isles sont nommées Terceeres de celle qui particulièrement est appellée Tercere. Le grand nombre d'Auteurs que l'on y voit leur a fait porter le nom d'Açores; & elles ont aussi celui de Flamandes, par ce qu'elles ont esté decouvertes par vn Flaman. On les nomme Hautes à l'égard des Canaries, peut-estre à cause qu'elles sont plus Septentrionales. Les Portugais qui en sont les Maistres, en font venir des Bleds, des Vins, du Pastel, des Cuirs, & d'autres denrées. Il y en a sept principales sans conter celles de Coruo & Flores où plusieurs ont placé le premier Meridien. Angra la Ville capitale & le sejour d'un Evêque est dans la Tercere. Les autres Isles sont la Gracieuse, Saint George, Fayal, Pico, Saint Michel & Sainte Marie.



*Nous découvriſmes la Terre de Portugal.*

Description du Portugal.

**L**E Portugal est vn Royaume sur l'Ocean en la partie Occidentale d'Espagne, où estoit autrefois la Lusitanie. Il est ancien de plus de cinq cent vingt ans, & Alphonse VI. qui y regne aujourd'hui est son vingt-deuxième Roi, en y contant les trois Philippes Rois d'Espagne. Il fonde son droit sur la proclamation du Roi son Pere Iean IV. & sur le mariage de son Bis-ayeul Iean Duc de Bragance avec Catherine de Portugal fille d'Edouard Prince de Portugal mort l'an 1540. & sœur de Marie, Femme d'Alexandre Duc de Parme. Les Rois de France ont quelque droit sur ce Royaume, par Robert de Bologne Fils de Mathilde de Bologne, Femme d'Alphonse III. qui la repudia apres qu'il fut Roi. Catherine de Medicis réueillla ce Droit; mais il lui fut répondu, qu'un tel Droit estoit suranné: Le Nom de Portugal est vrai-semblablement venu de celui de Porto & de celui de Cale petite Place qui est proche de Porto. La longueur du Royaume est d'environ six vingt lieues, & sa largeur en a vingt-cinq ou trente & quelquefois cinquante. Son assiette & l'experience de ses Habitans au fait de la Navigation ont donné lieu à ses Princes de se faire reconnoistre dans les 4. parties du Monde, où ils ont eu plusieurs Rois pour Vassaux avec la commodité de faire venir en Europe les plus rares & les plus precieuses marchandises de l'Orient. Leurs Conquestes se sont estenduës en plus de cinq mille lieues de coste, & toutes leurs places estoient sur le bord de la Mer, car ils n'ont eu le dessein que de se rendre Maistres du commerce. Depuis quelques années, ils n'ont pû guerres en profiter, à cause des guerres & des grosses garnisons qu'ils ont esté obligez d'y tenir: ce qui les a porté à en donner vne partie aux Anglois. Les Provinces de Portugal ont toutes leurs commoditez particulieres. Elles fournissent entr'autres choses des Citrons & d'excellentes Oranges. Elles ont quelques Mines, car les Grecs & les Romains venoient chercher en Portugal l'or que les Portugais vont chercher aux Indes. Elles sont si peuplées, principalement vers la Mer, que l'on



y conte plus de six cent Villes ou Bourgades privilégiées & plus de quatre mille Paroisses. La seule Religion Catholique Romaine y est receüe & ceux qui sont de race Iuifve ont esté contrainsts de se faire baptiser. Il y a trois Archeveschez, Lisbonne, Braga & Euora; & dix Eveschez. Les Archeveschez de Lisbonne & d'Euora ont bien chacun deux cent mille liures de rente. Il y a des Inquisitions à Lisbonne, à Coimbre, & à Euora, & des Parlemens à Lisbonne & à Porto. Vingt-sept places ont des Generalitez qu'ils appellent Comarques & Almoxarifats. L'Ordre de Christ qui reside à Tomar, est le plus considerable qu'il y ait: Les Rois en sont les Grands Maistres, car de cet Ordre dependent toutes les Conquestes du dehors: ses Chevaliers portent la Croix rouge & blanche par le milieu, au lieu que ceux d'Avis la portent verte, & ceux de Saint Jacques rouge. Ceux-ci ont leur residence à Palmella pres Setuval. On dit que le reueu du Royaume, sans y conter celui des Indes passe dix millions de liures, & que le Roi Dom Sebastien dépensa autrefois vn million d'or pour le seul harnois d'un cheval; il est certain que les atours de la pluspart des Dames d'Europe, ne sont que les restes de celles de Portugal. Ce fut l'an 1640. que le Royaume se retira de l'obeissance du Roi d'Espagne & l'un des principaux motifs fut la permission que Sa Majesté Catholique donnoit à d'autres qu'à des Portugais, de trafiquer aux Indes Orientales. On admire en cette revolution le grand secret qui fut gardé entre plus de deux cent personnes & pendant plus d'une année. Vne autre cause considerable fut le tribut du cinquième que l'on y publia l'an 1636. & par lequel on vouloit prendre cinq pour cent sur tous les reuenus & marchandises.

Il y a six Provinces qui sont autant de Gouvernemens Generaux. Entre Douro & Minho, Tra-los-Montes, Beira, Estremadura, Alenteio, & Algerbia. L'Entre Douro & Minho en est la plus delicieuse & si peuplée, que dans l'espace de dix-huit lieues de longueur, & douze de largeur, elle a plus de cent trente Monasteres bien rentez, mille quatre cent soixante Paroisses, quinze mille Fontaines d'eau vive, deux cent Ponts de pierre, & six Ports de Mer; quelques-uns l'appellent aussi les Delices & la Moelle des Espagnes.



gnes. Porto Ville de quatre mille feux y fait vn grand commerce, & Braga y est renommé par la tenue de plusieurs Conciles & par la prentention de son Archeuesque qui se dit Primat des Espagnes. Tra-los-Montes a des Minieres avec la Ville de Bragance la Capitale d'un Duché de quarante mille Ducats de revenu, où il y a bien cinquante petites Villes & d'autres terres qui font le Duc de Bragance, trois fois Marquis, sept fois Comte & plusieurs fois Seigneur. Les Ducs de ce nom qui sont aujourd'hui en possession de la Couronne, avoient accoustumé de demeurer à Villa-Viciosa & avoient la prerogative au dessus des Grands d'Espagne de se pouvoir asseoir en public sous le Daiz Royal des Rois Catholiques. Le Beira est fertile en Segle, en Miller, en Pommes, & en Chastaignes. Sa Ville de Coimbra autrefois le séjour d'Alphonse le premier Roi de Portugal est celebre par son Vniversité & par son Evesché que l'on dit valoir plus de cent cinquante mille liures de rente. L'Estremadure qui est autre que celle de Castille produit du Vin, del'Huile, du Sel & du Miel que les Abeilles font de fleurs de Citroniers & de Rosiers. Sa Ville de Lisbonne est la Capitale de tout le Royaume, l'une des plus belles, des plus riches, des plus grandes & des mieux peuplées de l'Europe: Elle a plus de trente mille maisons & vn admirable Port, avec la commodité du flux & du reflux de la Mer: Elle fait particulièrement le trafic des Indes Orientales. La petite Ville de Belem qui en est proche, est le Mausolée ou lieu de Sepulture de plusieurs Rois de Portugal. Santaren a vn si grand nombre d'Oliviers en son voisinage, que ses habitans se vantent de pouvoir faire vne Riviere d'Huile aussi grosse que le Tage. Setuval est bien assise, bien bastie & fort marchande, à cause de son Port, le meilleur de tout le Royaume: Il est long de trente milles & large de trois. Ses Salines & sa Pesche à ce que disent les Portugais font vn meilleur revenu à leur Roi, que ne fait tout l'Aragon au Roi d'Espagne. L'Alentejo passe pour le Grenier de Portugal, à cause de ses Bleds. Sa Ville d'Euora pretend le premier rang apres Lisbonne. L'an 1663. les Portugais y ont remporté vne celebre Victoire. Eluas est connue par ses excellentes huiles & par les Sieges qu'elle a heureusement soustenus contre les Castillans. Ourques a.



veu donner la fameuse Bataille qui l'an 1139. acquit la Couronne au premier Roy de Portugal. C'estoit Alphonse qui vainquit cinq Rois Maures, & qui en memoire de cela chargea son Ecu qui estoit d'Argent de cinq Ecuillons d'Azur mis en Croix, chaque Ecuillon avec cinq pieces d'Argent mises en Sautoir qui representent les trente Deniers pour lesquels fut vendu nostre Seigneur; l'on conte deux fois celui du milieu. L'Algerbia, ou Algarue, quoy que de petite estendue, a le titre de Royaume: Il fut reüni à la Couronne par le mariage d'Alphonse III. avec Beatrix de Castille: Il produit des Figues, des Olives, des Amandes, & des Vins fort estimez; aussi le nom d'Algerbia en Langue Moresque veut dire Campagne fertile.

Page 216. *Nous prîmes la route des Isles de Bayonne en Galice, &c.*

**L**A Galice est l'une des grandes Prouinces que l'Espagne ait sur l'Océan, où elle a plusieurs bons Ports: mais pour la bien connoître il semble comme necessaire de traiter de l'Espagne en general, dont la Galice fait partie.

*Description d'Espagne.*

L'Espagne est une grande presqu'Isle, longue de deux cent lieues, & large d'autant, entre le neuvième & le vingt-quatrième Degré de longitude, & entre trente-cinq Degrez & demi, & quarante-trois Degrez & demi de latitude Septentrionale. Cette presqu'Isle est sur la Mer Océane & sur la Mer Méditerranée: Vers l'Orient d'Esté elle est voisine de la France, par l'espace de six vingt lieues, les Monts-Pyrénées entre-deux. Elle seroit quarrée si l'on en retranchoit la Catalogne. Outre le nom d'Espagne, elle a eu ceux d'Iberie, d'Hesperie, & de Mus-Arabie. Plusieurs choses font qu'elle est peu habitée; sa sterilité, ses Montagnes, le peu de fécondité de ses Femmes, le bannissement des Maures, dont plus de huit cent mille furent contrains d'en sortir l'an 1610. & enfin le grand nombre de personnes que l'on envoie aux Colonies & aux Guerres de dehors. Delà vient



que l'on n'a jamais veu ensemble plus de sept mille Espagnols naturels, dans aucune armée. Le chaud y regne plus que le froid & les Prouinces qui s'y trouuent vers le Leuant & vers le Midi sont meilleures que les autres. Les Montagnes sans arbres où les Rochers effectifs y sont appelez Sierra. On y manque de grains, mais l'on y recouure les plus puissans vins, les plus delicieux fruits, & les plus douces huiles d'Europe. L'or & l'argent que l'on y amene d'Amerique est assez capable d'y faire venir toutes les autres commoditez de la vie. L'an 1618. il fut verifié que depuis la premiere decouuerte de ce Nouveau Monde par Colon, l'on en auoit tiré plus de quinze cent trente six millions d'or, & l'an 1645. on a trouué que les Rois d'Espagne en auoient eu pour eux quarante-cinq millions d'or seulement en barres d'argent & en lingots d'or, outre leurs autres droits sur diuerses marchandises. Ces sommes sont immenses, mais elles n'ont peut-estre pas enrichi l'Espagne à proportion que les Colonies enuoyées pour ce sujet l'ont affoiblie. D'ailleurs, la necessité de recouurer des marchandises étrangères, épuise la meilleure partie de ces tresors. Cela fit dire au Roy Henri le Grand, que les Pistoles des Espagnols marquoient chez eux leurs Richesses, mais qu'estant portées ailleurs, elles faisoient voir leur pauureté. Il y a en Espagne des Mines de Cuiure, de vif Argent, de Plomb, de Fer, & de Sel: celles d'or & d'argent ont esté espargnées depuis que l'on a eu la commodité de celles d'Amerique. On estime generalement les cheuaux de cette Region, & ceux d'Andalousie sur tous les autres; mais l'on ne laisse pas d'y voyager sur des Mules, & sur des Asnes, à cause de l'aspreté des Montagnes. Il n'y a pas de Prince au Monde qui ait tant d'Estats que le Roi d'Espagne; de sorte qu'il se peut dire à iuste titre le plus grand terrien de l'Vniuers. Il est vrai que ces Estats se trouuent dispersés en Europe, en Amerique, en Afrique & en Asie. Quelques vns de ses Predecesseurs se sont vantez que le Soleil ne se couchoit iamais sur leurs Terres, & que l'estenduë de leurs Seigneuries ne se pouuoit mesurer que par la course de cet Astre. Dans quelques Lettres que les Rois de Perse leur ont adressées dans le siecle precedent, il y a *Au Roi qui a le Soleil pour Chapeau*. Entre autres titres, ils portent parti-



culierement celui de Catholique depuis Ferdinand V. & celui de Roi des Espagnes, mais ils n'ont ce dernier que depuis peu de temps. Il faudroit plusieurs Pages pour les contenir tous: Voici ceux que prend le Roy Philippe I V. dans le pouvoir qu'il donna l'an 1659. à Dom Luis de Haro pour traiter de la Paix. Don Philippe par la grace de Dieu Roy de Castille, de Leon, d'Arragon, des deux Siciles, de Ierusalem, de Portugal, de Navarre, de Grenade, de Toledé, de Valence, de Galice, de Maillorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corsique, de Murcie, de Iañ, des Algarbes, d'Algezire, de Gibraltar, des Isles de Canarie, des Indes Orientales & Occidentales, des Isles & Terre-ferme de la Mer Oceane, Archiduc d'Austriche, Duc de Bourgogne, de Brabant & de Milan, Comte d'Hapsbourg, de Flandres, de Tirol, & de Barcelone, Seigneur de Biscaye & de Malines, &c.

Le principal Ordre de Cheualerie en Espagne, est celui de la Toison, les autres sont ceux de saint Jacques, de Calatrava, d'Alcantara & de Montese. Les Rois d'Espagne se sont attribué les grandes Maistrises de ces Ordres sous le nom d'Administrateurs perpetuels. Il y a outre cela plus de quatre-vingt Grandesses qui sont à peu pres comme les Duchez & Pairies en France, mais cette Dignité estant attachée aux Terres, elle tombe en quenouille. Le Roy d'Espagne a trois sortes de Gardes, des Wallons, des Alemans & des Bourguignons. Les Espagnols estiment les Arts des-honorables, c'est pourquoy la plus-part de leurs Artisans sont François; ils aiment mieux la guerre où ils rendent d'assez bons seruices, principalement dans l'Infanterie. Ils se sont tousiours conserué la reputation d'estre fideles à leur Prince, & de ne pas reueler volontiers son secret: Ils marchent lentement à la conqueste, mais d'ordinaire ils gardent bien ce qu'ils gagnent: ils sont tardifs à resoudre, & courageux à poursuivre ce qu'ils ont arresté, ne s'estonnant pas des difficultez qui se presentent: ils preuoyent de loin & ne perdent iamais, ni la patience, ni l'esperance, bien que leur longueur leur fasse souuent perdre de bonnes occasions. Quelques vns d'entr'eux ont la vanité de dire que leur païs fournit le Monde de Generaux d'Armée, que Dieu parloit à Moïse sur le Mont Sinai en Langue Castillane, & que le Sei-



gneur de l'Vniuers doit naistre Espagnol. On ne voit point de Liures Espagnols plus anciens que ceux de l'an 1260. & auparavant, les Loix y estoient en Latin.

L'Espagne a esté sujete aux Etrangers pendant vn long-temps: les Celtes, les Rhodiots, les Pheniciens, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Suaubes, les Gots, & les Maures y ont commandé sur le tout, ou en quelques endroits. Sa premiere Diuision a esté en deux parties, l'vne deçà & l'autre delà l'Ebre, qui pour lors bornoit les Empires de Rome & de Carthage; car depuis ce que l'on a nommé Espagne vltérieure à seulement compris la Betique & la Lusitanie. En l'vne & en l'autre, les Romains auoient establi quatorze Conuents ou Sieges de Iustice, lors de la decadence de la domination des Maures, il s'y est formé cinq Royaumes, Leon avec Castille, Aragon, Navarre, Portugal & Grenade. Apres quoi, tout le Pais a esté sous la domination du Roi de Castille, du Roi de Portugal, & du Roi d'Aragon: & c'est principalement à ces trois titres que le Roi d'Espagne a possédé tous ses grands Estats où il se trouue aujourd'hui huit Vice-Royautez. Depuis Pelage la Castille a tombé dix fois en quenouille. L'an 1640. le Portugal a proclamé Roi, le Duc de Bragance. Les principales Riuieres d'Espagne, sont la Douïere fort poissonneuse, le Tage renommé pour son sable d'or, la Guadiane que l'on dit aller sous terre, le Guadalquivir la plus profonde & l'Ebre fameux par son nom. Elles ont toutes leurs sources en Castille; mais elles ne sont pas si nauigables que celles de France. La Guadiane a donné sujet aux Espagnols de dire, qu'ils ont chez eux le plus riche Pont de la Terre, sur lequel paissent d'ordinaire plus de dix mille Moutons, & sur lequel on peut faire passer vne grosse Armée en bataille; Il semble que les Anciens ont admirablement bien appelé cette Riuere *Anas*, à cause qu'elle entre & qu'elle sort de la terre, ainsi qu'un Canard fait dans l'eau. Quelques modernes disent, que ce sont des montagnes qui font cacher cette Riuere, d'autres assurent, que ce sont les saignées que l'on y fait pour arroser la campagne qui est fort maigre: mais il est certain que cela arriue vers ses sources & non vers Merida, ainsi que marquent les vieilles Cartes. Au reste cela est l'vne des



trois merueilles d'Espagne, les deux autres sont, vne Cité ceinte de feu avec des murailles de cailloux, c'est Madrid: & vn Pont sur lequel on voit couler l'eau, c'est l'Aqueduc de Segouie. On peut dire des Villes de cet Estat qui ont quelque appellation par excellence, Seville la marchande, Grenade la grande, Valence la belle, Barcelone la riche, Sarra-gosse la contente, Valladolid la gentille, Toledé l'ancienne, & Madrid la Royale. Il y a huit Archeueschez & quarante-cinq Eueschez: les Archeueschez sont Toledé, Burgos, Compostelle, Seville, Grenade, Valence, Sarra-gosse, & Tarragone. Le Roy Recarede I. y a établi la Religion, Catholique Romaine, laquelle seule y est aujourd'hui receüe & l'Inquisition y est établie contre les autres croyances. Il y a neanmoins quelques Eglises à Toledé, où l'on fait l'Office Mus. Arabique qui est celui que gardoient les Chrestiens qui viuoient parmi les Arabes. Plusieurs Ports de Mer y sont fort considerables, le Passage saint André, la Corune, Cadis, Cartagene, Alicant, &c.

On conte en Espagne quinze grandes Parties qui presque toutes ont eu titre de Royaume du temps des Maures: Il y en a cinq sur l'Océan, la Biscaye, l'Asturie, la Galice, le Portugal & l'Andalousie: Cinq sur la Mer Mediterranée, la Grenade, la Murcie, la Valence, la Catalogne, & les Isles Majorque, & Minorque, cinq au dedans du Païs, l'Aragon, la Nauarre, les deux Castilles & le Leon.

La Biscaye a des bois qui luy donnent le moyen de bastir plus de Nauires que toutes les autres Prouinces d'Espagne. Elle a aussi vne si grande quantité de Minieres & de Forges de Fer, qu'elle est quelquefois nommée la Defense de la Castille. Elle est separée de la France par la petite Riuiere Bidassoa qui forme vne petite Isle celebre de nostre temps par la Paix qui y a esté concludë l'an 1659. entre les Couronnes de France & d'Espagne. Les Biscayens qui sont les anciens Cantabres se vantent de n'auoir iamais esté assujetis. La Terre de mesme qu'au Royaume de Nauarre y est bien cultiuée, parce qu'il n'y a ni Tailles, ni Dixmes, ni Entrées.

L'Asturie nourrit des Cheuaux qui sont estimez pour leur force: Elle a serui de retraite aux Rois Gots, & est neanmoins le titre du Prince d'Espagne, dont les Ca-



dets sont appellez Infans ; & cela depuis le Regne du Roi Iean I.

La Galice est plus peuplée qu'elle n'est fertile.

L'Andalousie est si belle & si abondante en Bled, en Vins & en Oliues, qu'elle passe pour le grenier & la caue du Royaume.

Le Royaume de Grenade estoit bien plus riche & mieux peuplé sous ses derniers Rois Maures qui le perdirent l'an 1491. il estoit aussi bien plus fertile, car les Maures auoient mille inuentions pour arroser leurs terres en y faisant des rigoles & tranchées, & en y faisant venir l'eau des grands reservoirs qu'ils faisoient dans les Montagnes qui sont au pied de la Sierra Neuada. Son assiette & la disposition de ses Places se rapporte à celle dont Iules Cesar fait la Description en ses Commentaires.

Le Royaume de Murcie est nommé le Iardin d'Espagne, à cause de ses excellens fruits.

Le Royaume de Valence est la plus agreable contrée de tout l'Espagne.

La Catalogne produit du Vin, de l'Huile, des grains & des fruits en quantité. Le voisinage des Pyrenées lui fournit du Marbre tres-fin, du Iaspe & de l'azur, ceux qui font l'Espagne, le Chef des Estats du Roy Catholique, disent que la Catalogne en est l'vne de ses oreilles & que le Portugal en est l'autre. On y conte dix Citez, dix-sept Vigueries ou grands Bailliages, & plus de cent Villes fermées qui ont souvent esté prises & reprises pendant les dernieres guerres.

Les Isles Majorque & Minorque sont les anciennes Balearides.

L'Aragon est vn païs plein de Montagnes.

La Nauarre consiste en six Merindades ou Gouvernemens, dont celui qui est en deça des Pyrenées est demeuré à la France. Il ne faut que voir la Table Genealogique pour connoistre les Droits de Sa Majesté Tres-Chrestienne sur le Royaume de Nauarre, lequel a esté vsurpé sur les Predecesseurs enuiron l'an 1512. sans autre fondement que celui de la bien-seance & de la force.

La Castille a receu son nom d'un Chasteau, dont la figu-



144 OBS. GEO. SUR LE VOY. DE F. PYRARD.  
re se voit dans le premier Quartier des Armes du Roy d'Es-  
pagne.

Le Royaume de Leon est le premier que les Chrestiens ont  
établi depuis l'inuasion des Maures.

FIN.

TABLE





# T A B L E DES MATIERES

ET CHOSES PLUS REMARQUABLES  
contenues dans les trois Parties du Voyage de François Pirard,  
& dans les Observations Geographiques du Sieur Duval  
Geographe du Roy.

*1. p. Signifie la premiere Partie 2. p. La seconde & 3. p. La troisieme, où  
sont quelques Traitez adjoutez dans cette  
nouvelle Edition.*

## A



BEDALLES espece de  
Religieux qui sont aux  
Malabares, qui sont  
vœu de pauvreté, 1. p.

244

Abroilles, escueils vers la coste du  
Bresil, 12

Accidens arrivez à vn marchand, 1.  
p. 1-9

Accidens divers arrivez pendant le re-  
tour de l'Auteur, 2. p. 184

Achebar que signifie ce mot, 2. p.  
163

Achen Royaume tres-grand en l'Isle  
de Sumatra, 2. p. 98

Adventures & accidens divers de na-  
vires aux Isles Maldives, 1. p. 198.

199

Adultere és isles Maldives comment  
puny, 1. p. 149. 181. 217

Afrique exactement décrite, 3. p. 59

Aigrettes en tres-grande quantité  
sous la Zone torride, 3. p. 1

Aiguille, voyez Cap. des Esquilles, 14

Air & sa temperiture és isles Maldi-  
ves, 1. p. 78

Aloës à quoy sert aux Indiens, 3. p. 14

Aly Pandio Ataconrou, nom propre  
de Roy, 1. p. 47

Aly Radia Roy, 1. p. 203

Ambassadeur envoyé au Roy des Mal-  
dives de la part du Roy Chrestien  
qui demouroit à Goa, 1. p. 210

Ambregris se trouve dans la mer sous  
la Zone torride, 3. p. 13

Amour comment se fait aux Maldi-  
ves, 1. p. 103

Anabon Isle de la Guynée, 1. p. 8. sa  
description, 1. p. 10. 11. & 3. p.

96

Ananas plante fort bonne à manger  
3. p. 17



# T A B L E

<i>Angola</i> Royaume sujet aux Portugais, fort pauvre, son plus grand trafic, & quelle monnoye y a cours, 2. p. 140	armes de l'Estat des Indes est une Sphere, 1. p. 218
Anil en quel endroit des Indes se trouve, 3. p. 13	armes & l'exercice d'icelles aux isles Maldives, 1. p. 136
Animaux qui sont aux isles Maldives, 1. p. 86	Artisans de Navires quels ils sont, 2. p. 121
Animaux frequens au Royaume de Calicut, 1. p. 286. 287	astrolabe & qu'avec iceluy on prend la hauteur du Soleil, 1. p. 7
Animaux qui abondent au Royaume de Bengale, 1. p. 237. 238	Astrologie des habitans des isles Maldives, 1. p. 135
Animaux par quelle invention sont pris en l'isle sainte Helene, 2. p. 192	Attollons des Isles Maldives au nombre de 12. & leurs noms, 1. p. 74.
Année quand commence en Calecur & au pays des Malabres, 1. p. 285	Leur entrée est remarquable, 1. p. 76.
Années sont Lunaires aux isles Maldives, 1. p. 100	Les canaux de mer & les passages qui les separent, 1. p. 77.
Apparitions de Diables aux Malabres & aux Maldives, 1. p. 283	Temperature de l'air, 1. p. 78.
Appointemens du Vice-Roy de Goa, 2. p. 49	Sont divisez en plusieurs isles, 1. p. 144.
Arbaleste avec laquelle les Mariniers prennent la hauteur du Soleil: Voyez Baston de Iacob, 1. p. 7	Il y en a treize aux isles Maldives. <i>la mesme.</i>
Arbre de Candou & ses proprietéz, 1. p. 90	attouchemens superstitieux des Naires & Bramenis, 1. p. 279
Arbres & fruits qui croissent aux Maldives, 1. p. 85	aventures du neveu & du beau-frere du Roy des Maldives, 1. p. 188. 190.
Arbres qui croissent aux Maldives, 3. p. 19	<i>&amp; suivans</i>
Arbre triste, pourquoy ainsi nommé, 3. p. 15. à quoy sert dans les Indes, <i>la mesme</i>	Auantures heureuses de l'Auteur au Bresil, 2. p. 211
Arbre appellé <i>Cocos</i> , sa description particuliere, & les commoditez que les Indiens en tirent, 3. p. 22	Avertissement tres-utile pour le choix des hommes de mer, 3. p. 47
Archevesque de Goa, son pouvoir, ses aumosnes, son revenu & sa façon de vivre, 2. p. 52. & 53	Auis pour ceux qui voudront entreprendre le voyage des Indes Orientales, 3. p. 34
Argent fort commun au Bresil 2. p. 202	Aumosnes generales que le Roy des isles Maldives fait, 1. p. 107
<i>Almadas</i> de Goa, 2. p. 71	Aumosnes que fait le Vice-Roy de 2. p. 49
Armes des Portugais contre le Capitaine Cognialy, 1. p. 252	<i>Aurioli</i> Roy entre le port Badara & le Calicut, 1. p. 248. 251
	l'Auteur s'embarque pour retourner en France, 2. p. 172. & 178
	<i>Azagayes</i> , dards & javelots dont se servent les habitans des isles Maldives, 1. p. 26
	B
	<b>B</b> Adara port de mer & sa situation, 1. p. 240. 245. de la bonté de ce pays, 1. p. 246



# DES MATIERES.

- Badara* Royaume aux Malabares, 1. p. 263. 324  
*Baiser* les femmes est une choses des honnestes, dans les Indes, 1. p. 142  
*Baleines* comment se peschent au Bresil, 2. p. 208  
*Bally* isle, en quoy fertile, 2. p. 103  
*Bancs* des Maldives, 1. p. 35. 36  
*Banda* isle abondante en noix muscades qui dans en tout le monde croissent seulement en ce lieu, 2. p. 104. 106  
*Bandos* isle, 1. p. 64. 2. p. 103  
*Banjan*es & leurs habits, 1. p. 268  
*Banjan*es de Cambaye, Gentils qui sont au Calecut, 1. p. 292  
*Bananes*, figues d'Indes qui croissent aux isles Maldives, 1. p. 85. à quoy employées dans les Indes, 3. p. 16  
*Bantay* ville fort peuplée en l'isle de Ianna, 2. p. 100. sa Religion, *là mesme*, habits & armes de ses habitans, 2. p. 101  
*Baptême* avec quelles ceremonies se fait à Goa, 2. p. 61  
*Barbes* & comme les hommes les portent aux isles Maldives, 1. p. 83  
*Barbo*, ce que signifie ce mot à Goa, 2. p. 67  
*Barcelor*, 1. p. 263  
*Bassains* ville en quoy abonde, 2. p. 165  
*Bastimens* aux isles Maldives, 1. p. 89  
*Ceux* de Calecut & leurs formes, 1. p. 290  
*Baston* de Jacob autrement appelé arbaleste, & que par son moyen on prend la hauteur du Soleil, 1. p. 7  
*Baya hardaigna*, 1. p. 14  
*Baya tormosa*, 1. p. 15  
*Bazar* marchez en Calecut 1. p. 289  
*Beau-frere* du Roy des Maldives, & ce qui luy arriva 1. p. 191  
*Benefices* par qui peuuent estre possédés à Goa, 2. p. 44  
*Bengale* Royaume, & comme le Roy prit & pillà l'isle de Malé, 1. p. 221. 222. remarques d'iceluy, 1. p. 234. 235. & *suivans*  
*Benjoing* de quel pays vient, 3. p. 14  
*Besel* plante fort cultivée & chérie des Indiens, 3. p. 15  
*Sa description*, 1. p. 235. en quelles choses abonde, *là mesme*  
*il y a* plusieurs sortes de Religions en ce Royaume, 1. p. 239  
*Biscuit* qui se fait à Goa pour les vaisseaux, est fort blanc, 2. p. 181  
*Bleds* & grains, comment sont conservés de la vermine aux isles Maldives, 1. p. 87  
*Boisson* ordinaire des habitans des isles Maldives, 1. p. 128  
*Bolys*, coquilles qui croissent en la mer des isles Maldives, & du trafic qu'on en fait, 1. p. 165  
*Bolys* qui se sement aux enterrements & funeraillies des defunts, 1. p. 117  
*Bonne esperance*, voyez Cap de bonne esperance, 1. p. 117  
*Bousuraques*, nom de monnoye qui a cours à Goa, 2. p. 39  
*Bramenis* peuple du Royaume de Calecut, 1. p. 269. Leur Religion & habits, *là mesme*, & comme sont discernés des autres peuples qui demeurent en ce Royaume de Calecut, *là mesme*. Sont gens ingénieux & sçavans, tant en l'Astronomie qu'autres sciences, 1. p. 266. Le Roy de Calecut est Brameny, *là mesme*, Leur superstition, 1. p. 268. Ne mangent jamais de chair de vache, *là mesme*. Leurs femmes se brûlent après la mort de leurs maris, 1. p. 270. 278. 282  
*Brebis* qui portent à chaque fois trois ou quatre petits, en l'isle S. Laurens, 24. Combien leurs quenues pesent 25. Sont en grande abon-



# T A B L E

dance en ladite Isle, *là mesme.*  
*Brelingue* terre ainsi nommée eloi-  
 gnée de Lisbonne de huit ou dix  
 lieues, 2. p. 215  
 le trafic qui s'y fait, 2. p. 118 des  
 singularitez d'iceluy, & de ce qui  
 y arriva pendant que l'Auteur y  
 estoit, 2. p. 199. comment appellé  
 par les Portugais, 2. p. 197  
 Busses en Calecut, 1. p. 287

## C

*Cafres* quelles sortes de gens  
 sont, 2. p. 115  
*Cairo*, c'est de la corde de Cocos, 1.  
 p. 172  
*Calamba* bois excellent, d'où proce-  
 de, 1. p. 240  
*Calbalolan*, mot qui signifie sepul-  
 cre, 1. p. 116  
*Calecut*, & la description de ce  
 Royaume, du Roy, des peuples,  
 leurs mœurs, Religion, & façons  
 de faire, 1. p. 158. 159. & *suivans.*  
 la beauté de ce pays, 1. p. 217. 260  
*Calecut* Royaume aux Malabares, 1.  
 p. 263. de fort grande estendue, 1.  
 p. 264. la bonté & fertilité de ce  
 Royaume, *là mesme.* la distinction  
 des peuples de ce Royaume, 1. p.  
 275. la description de la ville & du  
 Royaume, 1. p. 285. Ce qui rend ce  
 Royaume peuplé, 1. p. 286. il y a  
 un grand trafic en cette ville, 1. p.  
 290. Il y a liberté de Religions, *là  
 mesme.*  
*Calin* metal, dont on fait grand esti-  
 me dans les Indes, 2. p. 110  
*Calmes*, & leurs incommoditez, 1.  
 p. 7. Sont appellez *Travades*, 8  
*Cam* des Tartares réputé estre aux  
 Indes, 2. p. 110  
*Cambaye* Royaume, où se fait grand  
 trafic par les Portugais de Goa, 1.  
 p. 157. quelles marchandises on en

apporte, 2. p. 158. description de  
 ce Royaume & de sa ville capitale,  
 2. p. Son peuple est le plus sçavant  
 en Mathematiques & Astrolo-  
 gie de toutes les Indes, *là mesme.*  
 quel langage on y parle, *là mes-  
 me.*  
*Cambe* ou escaille de tortue, 1. p. 303  
*Cameleons* en grand nombre en l'isle  
 S. Laurens, 1. p. 25  
*Cananor* Royaume, & sa situation,  
 1. p. 263. & 321. est un Royaume  
 des Malabares, *là mesme.* Est fer-  
 tile en toutes sortes de vivres. 324  
*Canarins*, & leurs habits, 1. p. 268  
*Candon* arbre des isles Maldives, &  
 ses proprietiez, 1. p. 90  
*Canelle* ne croist qu'en une seule Isle  
 dans les Indes, 3. p. 12  
*Cangelore* port des Malabares, 1. p.  
 245. 314  
*Cannes*, *Voyez* Roseaux, 1. p. 239  
*Cap* des Abroilles au Bresil, difficile à  
 doubler, 1. p. 12  
*Cap* des Aiguilles en quel lieu situé,  
 1. p. 14. 2. p. 187. Pourquoi ainsi  
 appellé, *là mesme* 3. p. 97  
*Cap.* de Bonne Esperance, & des si-  
 gnes pour le reconnoistre, 1. p. 13.  
 14. 3. p. 96  
*Cap* Comorin, 1. p. 263 264  
*Cap* Verd, & le nom des isles qui y  
 sont situées, 1. p. 5  
*Cap.* de bonne Esperance fort dange-  
 reux à passer, 2. p. 144  
*Cap.* de bonne Esperance, 2. p. 174.  
 Ses signes, 2. p. 186  
*Capitaine* Malabare qui estoit auprès  
 du Roy des Maldives, & son mal-  
 heur, 1. p. 186. 187  
*Capitaine* de Mogor, & sa fortune,  
 1. p. 204. & *suivans.*  
*Cavaques* où se font, leur durée, &  
 combien elles peuvent porter de  
 tonneaux, 2. p. 114. les places y  
 sont fort requises, 2. p. & 124



# DES MATIERES.

- Caribe és isles Maldives est comme vn Curé, 1. p. 110  
 Casse fort peu estimée des Indiens, 3. p. 14  
 Castellans rares à Goa, 2. p. 14  
 S. Catherine fort honorée à Goa, 2. p. 28  
 Cagian isle & sa description, 2. p. 87.  
 excellence de ses fruits, 2. p. 88  
 Ceintures dont les habitans des isles Maldives se servent, & ce qu'ils y pendent, 1. p. 121  
 Cendres de corps morts à l'entrée des Temples & Mosquées aux Malabares, 1. p. 185  
 Ceremonies que les habitans des Maldives observent entr'eux, 1. p. 92. 93. & *suivans*.  
 Ceremonies qui se font aux nopces & mariages, & aux obseques & funeraillles des isles Maldives, 1. p. 112. & *suivans*.  
 Chairs dont usent les Mahometans, & les Bramenis qui sont au Royaume de Calecut, 1. p. 169  
 Chair de porc reputée la plus delicate au Bresil & à Mozambic, 2. p. 148  
 Chaleur violente, 1. p. 7. Combien incommode, *là mesme*.  
 Changeurs de Goa comment sont appellez, 2. p. 39  
 Chappelets dont usent ceux des isles Maldives, 1. p. 94  
 Charpenterie du Calecut, comme est bien façonnée, 1. p. 190  
 Chasses des Naires, 1. p. 190  
 Chaul ville & forteresse si abondante en soye, qu'elle en fournit toute l'Inde, 2. p. 165  
 Chauve souris en grande abondance en l'isle de S. Laurens, & leur grosseur, 1. p. 25  
 Cheveux, & qu'il n'est permis de les porter longs és isles Maldives, si non aux soldats & officiers du Roy, 1. p. 81  
 Chinois en quoy different de ceux de l'isle saint Laurens, 1. p. 16. trafiquent beaucoup en la ville de Bantan, 1. p. 102. fort amateurs de l'argent d'Europe, 2. p. 109  
 Chombaye port de mer, & sa situation, 1. p. 242  
 Chrestiens, & qu'il y en a quantité au Calecut, 1. p. 291  
 Chrestiens riches de Goa comment vont à l'Eglise, 2. p. 61  
 Circoncision se fait aux garçons és isles Maldives à l'âge de sept ans, 1. p. 82  
 Circoncision és isles Maldives, & ce qui s'observe en icelle, 1. p. 95  
 Civettes en grande quantité dans toutes les Indes, 3. p. 14  
 Cloud de Girofle ne croist qu'aux Moluques, 3. p. 12  
 Cochin Royaume en Malabar, 1. p. 263  
 Cochin Royaume, & ce qui est de remarquable en iceluy, 1. p. 314. & *suivans*. Le trafic qui s'y fait, 1. p. 317  
 Cocos arbre des isles Maldives, quel fruißt porte, & à quoy est propre, 1. p. 85  
 Cocos des Maldives, ce que c'est, 1. p. 163  
 Cocos arbre admirable, qui seul produit la noix d'Inde, & fournit toutes les choses necessaires pour la vie del'homme, 3. p. 22  
 Cognialy Capitaine fameux, en la terre de Marcaire sujette au Roy de Calecut, 1. p. 250. Estoit le plus fameux Corsaire de tout le pais, *là mesme*. Estoit craint & redouté depuis la Cap de bonne Esperance jusques en la Chine, 1. d. 251. Sa force & sa cruauté, *là mesme*. Se revolte contre le Samory, *la mesme*. Obtient victoire contre les Portugais, 1. p. 252. Se rend, 1. p. 252



# T A B L E

255. Sa fin miserable, 1. p. 254  
 Coilan Royaume en Malabar, 1. p. 260  
 Colonbo & Galle places dans les Indes qui ont appartenu autrefois aux Portugais, mais à present aux Hollandois, 3. p. 120  
 Commerce comment établi par les Portugais aux Indes, & quels passeports ils doivent avoir pour cet effet, 2. p. 132  
 Comorro, & des isles de cette contrée, 29 90. *Voyez* isles des Comorro.  
 Confession de ceux des Maldives, 1. p. 211  
 Congo Royaume abondant en yvoire, 2. p. 142  
 Conjecture que l'Auteur fait sur les jours qu'ils a entrepris ses voyages, 3. p. 46  
 Conuration contre le Roy des isles Mjaldives, 1. p. 176  
 Continence des gens de guerre de Bengale, à la prise de l'isle de Malé, 1. p. 228  
 Coquilles qui s'appellent *Boly* és isles Maldives, 1. p. 165 Du trafic qu'en font les habitans, *là mesme*  
 Corail blanc en grande quantité en la mer des isles Maldives, 1. p. 72  
 Corail noir qui se pesche en la mer des isles Maldives, 1. p. 163  
 Corneilles qui sont aux Isles Maldives, 1. p. 87  
 Corsaires, *Voyez* Pirates,  
 Costé de la terre Natal orageuse, 15  
 Costé d'Afrique exactement décrite, 3. p. 59  
 Costé ville en la terre de Marcaire, 1. p. 449. Dans cette ville les Receveurs, Escrivains & autres Officiers du Roy de Calecut y sont, *là mesme*  
 Cotton en grande abondance au Royaume de Bengale, 1. p. 236  
 Cotton comment vient aux Indes, son utilité & sa quantité, 3. p. 16  
 Couleuvres de mer fort dangereuses, 3. p. 8  
 Courage estrange d'un jeune garçon des isles Maldives, puny pour larcin, 1. p. 220  
 Courans d'Inde, 1. p. 177  
 courtoisie de quelques Seigneurs Portugais envers l'Auteur, 2. p. 213  
 Coustumes particulieres en la maniere de vivre des habitans des isles Maldives, 1. p. 126  
 Coustumes particulieres superstitieuses des habitans des isles Maldives, 1. p. 129  
*Cousty Mouffez* frere du fameux capitaine Cognialy Marcaire, 1. p. 251  
 Crabes de grosseur admirables aux Maldives, 3. p. 8  
 Crimes comment se poursuivent és isles Maldives, 1. p. 148. Peines des crimes quelles sont, 1. p. 149  
 Crimes en Calecut comment punis, & qui en fait la justice, 1. p. 293  
*Cris*, mot qui signifie poignard, 1. p. 121  
 Crocodiles en grand nombre en l'isle saint Laurens 1. p. 25. Leurs entrailles sentent fort bon estant fraichement tuez, *là mesme*. Le moyen de les attraper, *là mesme*  
 Crocodiles en grande quantité en plusieurs endroits des Indes, 3. p. 4  
*Croisade*, nom du Pole Antartique, & pourquoy ainsi appellé, 1. p. 6  
 Cruauté du Roy des Maldives, 1. p. 209  
 Cruauté des Portugais envers leurs esclaves, 2. p. 135  
 Curiosité du Roy des Maldives, 1. p. 167



# DES MATIERES.

## D

**D**AMES de Goa & leur magnificence quand elles vont à l'Eglise, 2. p. 62  
 Dangers du passage des Maldives, 1. p. 199  
 Dards & javelots dont use le peuple qui habite in l'isle de saint Laurens, 1. p. 26  
 Davions arbre qui porte du fruit tres-excellent, 3. p. 17  
 Dealcan ou Decan Royaume voisin de Goa, 2. p. 81. & 117. son estendue, 2. p. 83. abonde en Elephants, chevaux & Tigres, 2. p. 85  
 Debiteurs qui n'ot le moyen de paier, sont contrains de se rendre en servitude, 1. p. 148  
 Description exacte de la coste d'Afrique, 3. p. 59  
 Desordre ordinaire des Navires François, 3. p. 42  
 Despensiers des vaisseaux qui sont établis, 2. p. 122  
 Despensiers des Navires, en quoy consiste leur Office, 3. p. 41  
 Devanits sont Sergens aux isles Maldives, 1. p. 104. 112. 146  
 Devanits executent les jugemens ausquels il y a peine afflictive, 1. p. 149  
 Diabls, & leurs apparitions aux Malabares & és isles Maldives, 1. p. 283  
 Diamans de Gallagata fort estimez dans les Indes, 2. p. 85  
 Dignitez & offices des isles Maldives, & de leur distinction d'avec le peuple, 1. p. 150. 151  
 Dignitez principales és isles Maldives, quelles sont, 1. p. 151  
 Discours qui monstre ce qu'il faut observer, dans les voyages des pays éloignez, 3. p. 49

Din Isle de grand revenu aux Portugais, 2. p. 163  
 Diuandurou isles, 1. p. 233. par qui habitées, *la mesme*  
 Dives, mot qui signifie un nombre de petites isles amassées aux isles Maldives, 1. p. 89  
 Divorces qui se font, tant par les maris que par les femmes aux isles Maldives, 1. p. 114. 115  
 Dorismenas, mot qui signifie Chef-d'armée, 1. p. 190  
 Doüaire des femmes des isles Maldives, 1. p. 113  
 Dutria fruit qui se trouve dans les Indes, à quoi propre, 2. p. 69

## E

**E** A Vx douces de Goa d'où viennent, 2. p. 40  
 Ebene arbre qui croist en quantité en Mozanbic, 3. p. 15  
 Ecclesiastiques des Indes, leur exercice, vellement, & revenu, 2. p. 57  
 Eclipse du Soleil, qui arriva aux Maldives, en l'an 1605. & dura l'espace de trois heures, 1. p. 221  
 Elephants, & qu'il y en a en abondance au Royaume de Bengale, 1. p. 237  
 Elephants, & qu'il en naist au Roiaume de Calecut, 1. p. 286  
 Elephant, animal le plus grand de tous les autres, ses bōnes qualitez, en quelle contrée des Indes il se trouve en quantité, 3. p. 2. & suivans.  
 Embarquemens de guerre comment se font à Goa, 2. p. 71. ordre que lon y tient, 77  
 Embarquemens de guerre & de commerce aux Indes, comment se font, 2. p. 122. & 134  
 Embarquement de l'Auteur à Goa



# T A B L E

- pour s'en revenir en France, 2. p. 172. Est emprisonné, 2. p. 173. Sa déliurance par qui moyennée, *là mesme.*
- Embarquement de Dom André Furcado regretté par ceux de Goa, 2. p. 177. Sa mort survint en retournant en Portugal, *là mesme.*
- Enfans des isles Maldives, & leur nourriture, 1. p. 134
- Engin merveilleux dont on se sert au lieu de voiture pour les marchandises à saint Salvador au Bresil, 2. p. 200
- Eschange fort usité aux isles Maldives, 1. p. 165
- Eslaves, & qu'il y en a grande quantité au Royaume de Bengale, 1. p. 238 Il y en a plusieurs de chastrez, & à quoy servent, *là mesme.*
- Eslaves aux isles Maldives, & leur condition, 1. p. 147
- Eslaves de Goa comment & où sont vendus, 2. p. 37
- Eslaves d'Angola pourquoy les meilleurs des Indes, 2. p. 141. & 142
- Escrivisses de mer, 1. p. 72
- Ecritures des habitans des isles Maldives, 1. p. 134
- Escrivain de Navire & son autorité, 2. p. 118
- Esdru*, mot qui signifie Tireur d'armes, 1. p. 187
- Espagnols essayent de chasser de la mer les François trafiquans aux Indes, 2
- Estat du gouvernement des isles Maldives, 1. p. 144
- Estat present des pais & forteresses qui sont aux Europeens, dans les Indes Orientales & Occidentales, 3. p. 76
- Estat des Indes lorsque l'Auteur partit de Goa, 2. p. 172
- Esté, quand commence aux isles Maldives, & combien de temps dure, 1. p. 78. Il ne pleut jamais pendant iceluy, *là mesme.*
- Estudes des enfans des isles Maldives, 1. p. 134
- Esfures*, animaux fort rares, que l'Auteur a veu estant au Bresil, 3. p. 10
- Euasion de quatre Flamands, 1. p. 94. 65
- Execution à mort de quatre François aux isles des Maldives, pour s'estre voulu evader, 1. p. 60
- Exercices des armes aux isles Maldives, 1. p. 136
- Exercices ordinaires des Portugais de Goa, 2. p. 66
- Exercice des femmes de Goa, 2. p. 68
- ## F
- F** A R I N E de Mandoc, dont ceux du Bresil usent, 1. p. 200
- Faux tesmoin comment puny aux isles Maldives, 1. p. 149
- Femmes de l'isle S. Laure, comment habillées, 1. p. 26
- Femmes & filles jeusnent huit jours davanrage que les hommes, & pourquoy, 1. p. 103
- Femmes n'ont permission de sortir aux isles Maldives, 1. p. 107
- Femmes, & que les hommes en peuvent avoir jusques à trois aux isles Maldives, & non plus en mesme temps, 1. p. 113
- Femmes, comment peuvent estre repudiées aux isles Maldives par leurs maris, 1. p. 114
- Femmes veuves ou repudiées, ne se peuvent remarier qu'après un temps presny aux isles Maldives, 1. p. 116
- Femmes cachent leurs tetins & mamelles aussi soigneusement que les parties honteuses, 1. p. 142
- Femmes des isles Maldives ne sortent point



# DES MATIERES.

- point le jour, mais seulement la nuit, 1. p. 143
- Femmes, & la façon de les oster aux isles Maldives, 1. p. 190
- Femmes Indiennes sont naturellement amoureuses, 1. p. 218
- Femmes, & de la justice exemplaire d'icelles, *là mesme*
- Femmes des Bramenis, & de leurs habits, 1. p. 268
- Femmes des Bramenis, Banjanas & Canarins de Goa & de Guzerate, 1. p. 269. 270
- Femmes du Calecut, & leurs ornemens, 1. p. 271
- Femmes des Naires du Calecut, comme habillées, 1. p. 272
- Femmes des Moucois, 1. p. 276. Se prostituent, *là mesme.*
- Femmes des Gentils du Calecut se brûlent toutes vives apres la mort de leurs maris, 1. p. 270. 278. 282
- Femmes riches de Goa de quelle façon vont à l'Eglise, 2. p. 61 Leur stratageme pour jouir de leurs amours, 2. p. 68. & 69. Leur passe temps ordinaire, 1. p. 70
- Femmes de Goa dangereuses, 2. p. 79
- Fernambouq ville au Bresil du Domaine des Portugais, 2. p. 214
- Feste d'Ydu qui se celebre aux isles Maldives, apres le jeusne du Ramedan, 1. p. 104
- Feste appelée Mas Ydu aux isles Maldives, 1. p. 106. Autre feste appelée Poyracam, celebrée en Avril ou May, 1. p. 107. Autre feste de Iuin appelée des morts. *là mesme.*
- Feste qui se celebre au mois d'Aoust, 1. p. 108 Autre qui se fait la nuit au mois d'Octobre, *là mesme.*
- Festes de la Lune qui se celebrent tous les mois aux isles Maldives, 1. p. 99
- Festes qui s'observent aux isles Maldives, 1. p. 98
- Feste de Noël comment est celebrée à Goa, 2. p. 59
- Festes particulieres comment solennisées en la mesme ville, 2. p. 62
- Festins qui se font aux isles Maldives, 1. p. 95
- Festins qui se font quand quelqu'un decede aux isles Maldives, 1. p. 119
- Figuier d'Inde fort abondant aux Maldives, 3. p. 21
- Filles Maldives & leur modestie, 1. p. 82
- Filles, quand sont mariées aux isles Maldives, 1. p. 112. Les ceremonies qui se font à leurs mariages, *là mesme.*
- Filles de Goa sujettes à l'amour, 2. p. 38
- Fils du Roy de Dealcan fait Chretien, 2. p. 84
- quatre Flamands s'évadent & se sauvent, 1. p. 64. 65
- Fleurs qui croissent aux Maldives, 3. p. 21
- Forteresses des Maldives, 1. p. 172
- François, & ce qui leur a fait negliger la marine, 1. p. 1. & 2
- François comment traittez dans les Navires des Portugais qui vont de Goa à Lisbonne, 2. p. 180
- François quel ordre tiennent en leur navigation, des fautes qu'ils y commettent & un avertissement pour s'en garder, 3. p. 34
- Franqui, quelles gens sont dans les Indes, 2. p. 118. 104. 3. p.
- François trahis par les Portugais, qui les traitent fort mal, 1. p. 305
- Fruits qui sont aux isles Maldives: 1. p. 85
- Fruits, & qu'il y en a grande quantité au Royaume de Bengale, 1. p. 235
- Fruits qui croissent au Royaume de



# T A B L E

Calecut, 1. p. 286  
*Fuego* Isle, 1. p. 286  
 Funerailles sont en grande recom-  
 mandation aux isles Maldives, 1.  
 p. 116. Les ceremonies qui s'y ob-  
 servent, 1. p. 117  
 Fuite de l'Autheur & de ses compa-  
 gnons des Maldives, 1. p. 225

## G

**G** A G E S que l'on donne dans les  
 Navires François qui vont aux  
 Indes Orientales, 3. p. 40  
 Galere de Ceylan, 1. p. 213  
 Galere de Mangalor, 1. p. 193  
 Galeres de guerre de Goa comment  
 équipées, 2. p. 72  
 Gange fleuve plus renommé du mon-  
 de passe par dedans le Royaume de  
 Bengale, 1. p. 239. De ce fleuve  
 procede le bois excellent qu'on  
 nomme *Calamba*, 1. p. 240. Il  
 nourrit grand nombre de Croco-  
 diles, *là mesme*. Les Indiens tien-  
 nent ce fleuve comme saint, &  
 qu'ils sont absous de leurs pechez  
 quand ils s'y sont lavez, *là mesme*  
 & 3. p. 112  
 Garçons, quand sont mariez aux isles  
 Maldives, & les ceremonies qui  
 s'observent à leurs mariages, 1. p.  
 112  
 Gendarmerie des isles Maldives, 1. p.  
 153  
 Genealogie du Roy des Maldives, 1.  
 p. 169  
 Gens de guerre du Roy de Bengale &  
 leur continence, à la prise de l'isle  
 de Malé, 1. p. 228  
 Gentils, & qu'il y en a au Royaume  
 de Calecut, 1. p. 264. 265. & *sui-  
 vants*.  
 Gentils du Royaume de Calecut, à  
 quel âge se marient, 1. p. 276. Quel  
 est leur jeuſne, *là mesme*,

Gingembre fort commun dans les  
 Indes, 3. p. 12  
 Goa, description particuliee de cette  
 ville, 2. p. 23. & 3. p. 116. Ses Pla-  
 ces principales, 2. p. 24. le nom-  
 bre d'Artisans qui y demeurent, 2.  
 p. 25. Ports & Quays de cette ville,  
 2. p. 27. Quelle Sainte est Patro-  
 ne de cette ville, 2. p. 28. Bara ou  
 Marché d'icelle, 2. p. 29. Palais  
 du Vice-Roy, *là mesme*. Eglises de  
 Goa, 2. p. 33. Ses Fauxbourgs 2.  
 p. 36  
 Goa quelle est, excellence de son tra-  
 fic, 2. p. 63. & 3. p. 116  
 Goa, arrivée de l'Autheur en cette  
 ville, description de son Hospital  
 & de ses prisons, 2. p. 2. Maladies  
 ordinaires du pays, 2. p. 75  
 Gouradou isle des Maldives, 1. p. 176  
 Gouvernement de l'Estat, des Magi-  
 strats, de la Justice & des Loix, 1.  
 p. 144. & *sui-vans*.  
 Gouvernemen de Goa quel il est, 2.  
 p. 44  
 Guenuches. voyez Singes; 1. p. 23  
 Guerre des Portugais à Goa contre  
 les Pirates de la mer, 2. p. 70  
 Guinée, en quel lieu située, 1. p. 6  
 Goymon herbe qui croist au fonds de  
 la mer, 2. p. 214

## H

**H** A B I L L E M E N T S du Roy des  
 isles Maldives, quels sont, 1.  
 p. 158  
 Habillemens des hommes & fem-  
 mes du Royaume de Bengale, 1. p.  
 239  
 Habits des habitans des isles Maldî-  
 ves, & de la forme d'iceux, 1. p.  
 120. 121  
 Habits des femmes des isles Maldî-  
 ves, 1. p. 123  
 Habits des Bramenis du Calecut, 1. p.  
 268



# DES MATIERES.

- Habits domestiques de ceux de Goa, 2. p. 97
- sainte Helene Isle, 1. p. 12. 3. p. 96
- Henry IV. fort en estime parmy les Portugais, 2. p. 207. l'Autheur apprend sa mort au Bresil, *la mesme.*
- Hermites appelez Ioguies au Royaume de Calecut, 1. p. 269
- Histoire du Mestif Portugais, 1. p. 174. Sa mort miserable, 1. p. 175
- Holandois arrivent aux isles Maldives, 295
- Holandois comment surpris par le Roy de Ceylan, 2. p. 90. Ordre qu'ils tiennent sur la mer, 2. p. 92. Sont redoutez des Portugais, 2. p. 93
- Holandois meilleurs *sur mer* que les François, & en quoy, 3. p. 43
- Holande, sa description tres exacte, ses richesses & ses ports de mer, 105 & *suivans.*
- Hommes de l'isle saint Laurens sont tout nuds, 1. p. 26
- Hospital de Goa & sa magnificence, 2. p. 2
- Huiles desenteurs, & qu'il s'en fait en grande quantité au Royaume de Bengale, 1. p. 236
- Huile de Baleine fort abondante au Bresil 2. p. 103
- Hyver aux isles Maldives quand commence, & combien de temps dure, 1. p. 78. Est sans gélée, *la mesme.* Est fort pluvieux, *la mesme.*
- I**AMBES d'estrange grosseur, 1. p. 280
- Iangay ou Naires de conduite, 1. p. 242
- Jacques arbre haut comme le chasteigner, qui porte son fruit tout autrement que les autres. 3. p. 18
- Java isle en quoy opulente, 2. p. 106
- Idoles qui sont au Pagode ou Temple du Roy de Calecut, 1. p. 298
- Iesuites il y en a en Calecut, 1. p. 291. Ont congé & permission du Roy de convertir le peuple au Christianisme, 1. p. 292
- Iesuites de Goa fort vtiles aux Indes, 2. p. 58
- Iesuites au Royaume de Mogor, 2. p. 162
- Ieusne observé aux isles Maldives, & en quel temps, & les ceremonies qu'ils y observent, 1. p. 100
- Ieusne des Gentils qui sont au Calecut, quel il est, 1. p. 276
- Jeux de cartes & de dez permis publiquement à Goa, 2. p. 66
- Impetuosité grande, 17
- Inceste comment puny aux isles Maldives, 1. p. 149
- Incommoditez des calmes, 7
- Indes à qui sont profitables, 2. p. 128
- Indes en quel estat estoient lors que l'Autheur sortit de Goa, 2. p. 172
- Indiens comment parlent entre-eux par signes invisibles, 2. p. 112
- Indiens n'ont point de foy, 1. p. 31. 32
- Indus fleuve, autrement la riviere de Surrate & de Cambaye, est au Royaume de Bengale, 1. p. 240
- Indus fleuve, où il a proprement son cours, 3. p. 112
- Infidelité des habitans des isles Maldives, 1. p. 171. 180
- Inquisition de Goa tres rigoureuse, par qui & contre qui exercée, 1. p. 55
- Injures, comment punies, 1. p. 149
- Insulaires d'Anabon, & leur perfidie, 1. p. 8
- Insulaires des Maldives & leur adresse à naviger sur la mer, 1. p. 75. Ils ne navigent jamais la nuit, *la mesme.* Les mœurs & façons de



# T A B L E

- ces peuples, 1. p. 78. 79  
 Intendant de la maison du Roy des  
 Maldives, & sa mort, 1. p. 207  
 Iogues Religieux entre les Gentils  
 qui sont aux Malabares, 1. p. 245.  
 269. Ils ne mangent aucune chose  
 qui ait vie, 1. p. 245. 269  
 Isle Bandos, 1. p. 64  
 Isle d'Anabon, 1. p. 8. Sa description,  
 1. p. 10. 11. 3. p. 96  
 Isle étrange à découvrir nommée *Pol-  
 louys*, 1. p. 212  
 Isle *del Fuego*, 3. p. 5  
 Isle sainte Helene, 1. p. 12. 3. p. 96  
 Isle d'Itadou. *Voyez* Itadou, 1. p. 214  
 Isle S. Laurens & sa description, 1. p.  
 24. 25. 3. p. 97. Que le peuple d'i-  
 celle va tout nud, 1. p. 26  
 Isle de Maconnodou, 1. p. 57. 61  
 Isle de Malicut 1. p. 232. En quel lieu si-  
 tuée, & en quelles choses abonde,  
*la mesme*.  
 Isle de Maspillaspoury, 1. p. 191  
 Isle de Malé, 1. p. 41  
 Isle de Malé & sa prise, 1. p. 221. 222  
 Isle de Mayo, 1. p. 5  
 Isle nommée *Pouladou*, 1. p. 40  
 Isles du Cap Verd, 1. p. 5 3. p. 95  
 Isles de Comorro, 1. p. 29. Les ha-  
 bitans de cette isle sont Mahome-  
 tans 1. p. 31. Sont de diverses na-  
 tions, *la mesme*. Quels fruits y  
 croissent, 1. p. 32. Des oyseaux qui  
 y sont, 1. p. 33  
 Isle nommée *Paindoüé*, 1. p. 42  
 Isle Dauphine, sa description, 3. p.  
 98  
 Isle Brulée où scituée, 2. p. 179  
 Isle de Goa, & sa description, 1. p.  
 16. Ses forteresses, 2. p. 20. Peu-  
 ples d'icelle, 1. p. 22. & 2. p. 20. &  
 3. p. 116  
 Isle de Goa fort peuple, 2. p. 43. &  
 3. p. 116  
 Isle de Ceylan & sa description, 2. p.  
 87. excellence de ses fruits, 2. p.  
 88. Quels sont ses habitans, *la mes-  
 me*. Sa fertilité, 2. p. 89  
 Isles de la *Soude* par qui ainsi appel-  
 lées, 2. p. 97  
 Isle de *Iava*, en quoy opulente, 2. p.  
 100. & 105  
 Isle de *Sumatra*, en quoy abondante,  
 2. p. 97  
 Isle de *Madura* abondante en ris,  
 2. p. 103  
 Isle de *Bally* située pres celle de *Iava*,  
 2. p. 103  
 Isles de la *Sonde*, quelles singularitez  
 on en apporte 2. p. 105  
 Isles des *Moluques*, & leurs noms  
 particuliers, en quoi elles abondent  
 principalement 2. p. 104. Par qui  
 occupées, *la mesme*.  
 Isle de *Banda* seul en toutes les In-  
 des où il se trouve des noix mu-  
 scades, 2. p. 104. 166  
 Isles saint Thomas, du Prince &  
 d'Anabon en quoy sont abondan-  
 tes, 2. p. 142  
 Isles de Divandurou, 1. p. 232  
 Isles Maldives, leur description, situa-  
 tion, & des peuples qui les habi-  
 tent, 1. p. 71. 72. & *suivans*. En  
 quel nombre, *la mesme*. Sont di-  
 stinguées en treize Atollons, qui  
 sont treize Provinces, 1. p. 71.  
 144. Prises & pillées par le Roy de  
 Bengale, 1. p. 221. 222. & *suivans*.  
 Isles de Bayonne en Gallice où l'Au-  
 theur aborde apres plusieurs dan-  
 gers heureusement evitez, 2. p.  
 216  
 Isle Dauphine, quelle est la route des  
 François pour y aller, 3. p. 86.  
 Quelle route il faut prendre pour  
 aller de cette isle à Surate & au-  
 tres lieux, 3. p. 87. par où les Fran-  
 çois reviennent de cette isle, 3. p.  
 88.  
 Isle de Diego Rodrique inhabitée, 2.  
 p. 183



# DES MATIERES.

Isle sainte Helene, sa description, & ce qui y arriva pendant le séjour que l'Auteur y fit, 2. p. commodités de cette isle, 2. p. 101  
Isles Philippines par qui découvertes, 2. p. 207. en quoy abondent, *là mesme.*

Iradou isle, 1. p. 214  
Iuges aux isles maldives, quels, 1. p.

144

Juif voyageur arrive en l'isle de Malé, 2. p. 203

Iustice & la forme d'icelle aux isles maldives, 1. p. 145

Iustice exemplaire des femmes, 1. p. 218

Iustice du Roy de Calecut, 1. p. 263  
Iustice du pais de Calecut, 1. p. 293.

Qui l'administre, *là mesme.*

Iustices diverses faites pour adultères, paillardises & autres pechez, 1. p. 218 & suivans.

## L

L ABOUVREURS au pais de Calecut, 1. p. 277

Langues des isles maldives, 1. p. 91

Larcins comment punis, 1. p. 149

Larins est une espece de monnoye des isles maldives, 1. p. 163

Larins monnoye d'argent qui a cours par toutes les Indes, 1. p. 297

Lavemens ordinaires des Bramenis & Naires, 1. p. 280. 299

S. Laurens isle, 1. p. 24. 25. Sa description, *là mesme.* & 3. p. 97

Lezards qui sont en l'isle saint Laurens, & leur grosseur, 1. p. 23. 25

Licornes, & qu'il y en a au Royaume de Bengale, 1. p. 238

Logement des vaisseaux qui vont aux Indes comment est departy, 2. p.

124

Loüisme en quelles mers est frequent, 8

Loüoyer, que signifie ce mot parmy les gens de marine. 1. p. 8

Lune. & que par icelle on compte les mois & années aux isles maldives, 1. p. 100. Les ceremonies qui se font pour decouvrir la nouvelle Lune, *là mesme.*

## M

MA C I S ne croist qu'en vne seule isle des Indes, 3. p. 12

Maconnodou isle, 1. p. 57. 61

Madura isle fertile en ris, 1. p. 103

magnificence industrieuse des Portugais, 2. p. 81

Mahomet, & que ceux qui ont visité son sepulchre à la mecque en Arabie, sont fort respectez aux

isles maldives, 1. p. 123

Mahometans ne mangent jamais de chair de porceau, 1. p. 269

maisons des isles maldives, 1. p. 89

maistres Tireurs d'armes aux maldives, 1. p. 187

Malabar, & combien ce pais est grand, 1. p. 263. 3. p. 112

Malabar coste, par quels peuple habitée, 1. p. 321

Malabares défait par les Insulaires des Maldives, 1. p. 171

Malabares ne boivent point de vin, 1. p. 212. Leurs mœurs, *là mesme.*

Leurs villes qui sont le long de la coste sont remplies de Naires de conduite, *là mesme.*

Malabares corsaires, 1. p. 241. & suivans, 255

Malabares mahometans à Calecut, 1. p. 264

Malabares naturels & vrais estimez estre Naires, 1. p. 275

Malabres & l'estat d'iceux, 1. p. 321.

Quelle est leur Religion, 1. p. 322

Malabares Corsaires & Pirates, quand vont courir la mer, 1. p. 323.



T A B L E

La guerre qu'ils ont entre-eux est fort cruelle & sans mercy, *là mesme*. Sont si courageux qu'ils ne se rendent jamais, *là mesme*. & leurs ports quels sont, 324. Leurs habits quels, 337. Comme sont vêtus leurs femmes, 1. p. 329  
*Malaca* ville, sa description, assiégée par les Holandois, 2. p. 93. Siege levé mais avec grande perte des Portugais, 2. p. 96. L'air y est intemperé, 2. p. 97  
 Maladie du Scorbut fréquente sur la mer, 1. p. 34. Le meilleur moyen de la guarir, *là mesme*.  
 Maladies qui sont aux isles maldives, 1. p. 132  
 maladies comment guaries au Royaume de Calecut, 1. p. 272  
 malades comment sont traittez dans l'Hospital de Goa, 2. p. 2. & 3  
 maladies les plus communes qui se voyent à Goa, 2. p. 7  
 maladies qui surviennent ordinairement au voyage des Indes Orientales, & comment il y faut prévoir, 3. p. 35. 36  
*Malailly* isle de Comorro, 1. p. 29  
 malayes, 1. p. 104  
 maldives isles, 1. p. 34. 35. 3. p. Par qui peuplées, 1. p. 78. 79. Quand peuplées, 1. p. 184  
*Malé* isle située aux isles maldives, 1. p. 89  
*Malicut* isle, 1. p. 232. En quel lieu située, & en quelles choses abonde, *là mesme*.  
*Maldives* sont fertiles en mil qu'ils nomment *Oura*, 1. p. 84. En une graine appelée *bimby*, *là mesme*. en racines de plusieurs sortes, *là mesme*.  
*Mandoc* farine de ceux du Bresil, 1. p. 270  
*Manques* quel sorte de fruit c'est, 3. p. 18

*Marcaire* costé de terre appartenant au Roy de Calecut, 1. p. 246  
*Marcaire*, signifie Lieutenant ou Vice-Roy, 1. p. 250. 261  
 marchandises & trafic des isles maldives, 1. p. 164  
 marchandises qu'on apporte aux isles maldives, 1. p. 167. Celles qu'on transporte, 1. p. 165  
 marchandises qu'on transporte des isles Maldives, *là mesme*.  
 marchandises quel'on porte aux Indes de quelle nature sont, 2. p. 135  
 marchand François rencontré au Bresil par l'Auteur, 2. p. 208. Le pouvoir qu'il avoit de faire la pêche des Baleines, *là mesme*.  
 marchez de Calecut où se tiennent & comment sont appelez, 1. p. 289. 296  
 marchez de Goa quand se tiennent, 2. p. 36  
 marché qui est en la ville de Cananor, 1. p. 32  
 mariage des Naires du Calecut, 1. p. 280  
*Mardefi* quelle maladie c'est, 2. p. 9  
 mariages du Roy des isles maldives, 1. p. 181. 182. Separation de mariage comment se fait, 1. p. 103  
 mariages des Gentils qui sont au Royaume de Calecut, 1. p. 270  
 mariages & nopces des Gentils qui sont au Calecut, & les ceremonies qu'ils y observent, 1. p. 280. 281  
 mariages comment se font à Goa, 2. p. 61  
 marine, & ce qui a esté cause qu'elle a esté long-temps negligée par les François & autres nations, 1. p. 1. & 2  
 mariniers Portugais quels gens sont, 2. p. 117  
*Malé* isle, 1. p. 48



# D E S M A T I E R E S.

- Maspillaspoury* isle, 1. p. 191  
*Maulude* feste qui se celebre au mois  
d'Octobre la nuit aux isles maldiv-  
ves, 1. p. 108  
maux qu'endurerent les hommes qui  
se sauverent du navire appellé Cor-  
bin, 1. p. 43. 44. & suivans.  
*Mayo* isle, 1. p. 5  
*Medu* piry, sont gens qui sont media-  
teurs des mariages, 1. p. 115. c'est  
une iniure d'estre appellé de ce nom  
aux isles Maldives, *là mesme.*  
Comment on s'en sert, *là mesme.*  
*Merigns* Sergens, 1. p. 309  
*Mesquites* des isles maldives, 1. p.  
92  
mestiers qui sont aux isles maldives,  
1. p. 136  
*Mestif* Portugais & son histoire, 1.  
p. 174  
Miel de Cocos, 1. p. 72. 85  
Mimbolans, arbres dont le fruit est  
fort delicat. 3. p. 14. & 15  
*Mironaire*, est le Sergent de l'Admi-  
ral, 1. p. 303  
mogor Empire le plus puissant qui  
soit dans les Indes, 2. p. 161  
mois sont lunaires aux isles maldives,  
1. p. 100  
Moluques & leurs noms particuliers,  
abondantes en cloud de girofle,  
qui ne croist point autre-part dans  
toutes les Indes, 2. p. 104. par qui  
occupées, *là mesme.*  
modestie des filles Maldives, 1. p. 82  
monnoye des isles maldives n'est que  
d'argent, & d'une sorte, 1. p. 163.  
164  
monnoye de Goa, & sa valeur, 2. p.  
39  
monnoye qui se bat en Calecut a  
cours en toute la coste de malabar,  
1. p. 297  
*Monssons* ou *Muessons* ce sont vents,  
1. p. 199. 3. p. 89  
*Montigné* port de mer & sa situation,  
1. p. 241. 365. Par qui occupé, 1. p.  
241  
mort du Roy des isles maldives, 1. p.  
226  
morts & de la feste des morts qui se  
celebre aux isles Maldives, 1. p.  
107  
morts & les ceremonies qui s'obser-  
vent à leurs obseques & funeraill-  
les aux isles Maldives, 1. p. 116  
mort de Dom Furcado, 2. p. 177  
mort du Capitaine Cogni-aly, 1. p.  
254  
*Moucois* quels peuples sont, 1. p. 255  
*Mousson* ce que c'est aux Indes, 2. p.  
110  
*Moucouris* sont Docteurs qui sça-  
vent l'Alcoran par cœur, 1. p. 145  
*Moucois* ou Poulia peuple du Royau-  
me de Calecut, 1. p. 276. leurs fem-  
mes, *là mesme.* Sont gens mecha-  
niques, *là mesme.* sont Pesccheurs.  
1. p. 277  
*Moudins* aux isles maldives quels gens  
sont & leur devoir, 1. p. 93. 97. 110  
*Mouscoulis* quels gens sont, 1. p. 145  
152  
*Mouscoulis* sont les principaux du  
Conseil du Roy des isles maldives.  
p. 197  
*Mozambrie*, & quel est son plus grãd  
trafic, 2. p. 143. est de trop grande  
importance au Roy de Portugal,  
*là mesme.*  
morambic quand assiegé par les Ho-  
landois, 2. p. 144  
muscade ne croist qu'en une seule  
isle des Indes, 3. p. 12  
musc vient seulement de la Chine, 3.  
p. 13. comment les Chinois le ti-  
rent d'un petit animal, *là mesme.*  
N  
*N*AIRES de conduite sont fort  
larrons & suiets à s'enyrer,  
1. p. 242. 383. Sont fort redoutez,  
1. p. 243



T A B L E

Naires qui sont au Royaume de Calecut sont tous nobles , 1. p. 261.  
 Comment sont habillées leurs femmes , 1. p. 272  
 Naires comment sont habillez , 1. p. 272. 410  
 Naires d'escorte ou conduite , 1. p. 273  
 Naires du Calecut & leur superstition , 1. p. 274. beauté des oreilles grandes , *là mesme*  
*Natal* coste fort orageuse , 1. p. 15  
 Nattes de jonc dont on fait trafic aux isles Maldives , 1. p. 166  
 Naturel des femmes indiennes , 1. p. 218  
 Naufrage du navire appelé Corbin , auquel estoit l'Auteur de ce voyage , 1. p. 34. 35. & suivans. comme les hommes se sauverent. *là mesme*.  
 Navires Portugais comment faits , de leurs embarquemens , ordre & police qu'ils observent en allant & revenant des Indes , 2. p. 113  
 Navires Portugais en quelle saison parlent pour aller aux Indes , 2. p. 123  
 Navires de grandeur merveilleuse , 2. p. 178.  
 Naufrage de navire , 1. p. 178  
 Navire d'Achen perdu , 1. p. 210  
 Navire Portugais pris & perdu , 1. p. 208.  
 Navire de Tananor & sa fortune , 1. p. 185  
 Navire eschoüé , 1. p. 215  
 Navires d'Inde & leur façon , 1. p. 178  
 Navires perdus , 1. p. 206. 208  
 Navires & pairaus , 1. p. 246  
 Naybe est un chef de Province aux isles Maldives , 1. p. 144  
 Naybes ou chefs de Provinces sont prestres & Docteurs de leur Loy , 1. p. 145. Sont Iuges , *là mesme*.  
 Naybes sont comme Curez , 1. p. 97. 104. 110

Neveu du Roy des Maldives & sa fortune , 1. p. 189  
 Neveux & non les enfans succedent au Royaume de Calecut , 1. p. 259. 275  
 Noblesse comment est distinguée du peuple aux isles Maldives , 1. p. 151  
 Noix de Cocos & sa grandeur admirable , 3. p. 18  
 Nom des habitans des isles Maldives , sans aucun surnom , 1. p. 154  
 Noms entre les Mahometans comment & par qui se donnent , 1. p. 217  
 Noces, quelles ceremonies on y observe aux isles Maldives , 1. p. 112  
 Nouriture des petits enfans aux isles Maldives , 1. p. 134

O

**O**BSEQUES & funerailles sont en grande recommandation aux isles Maldives , 1. p. 116. Les ceremonies qui s'y observent , 1. p. 17  
 Obseques & funerailles des Gentils qui sont au Calecut , & les ceremonies qu'ils y observent , 1. p. 282  
*Ody* nom de barque ou batteau , 1. p. 52.  
 Offices & dignitez aux isles maldives & de leur distinction d'avec le peuple , 1. p. 150. 151  
 Offices par qui peuvent estre exercez à Goa , 2. p. 44  
 Officiers pour la Religion & Justice aux isles maldives , 1. p. 144  
 Officiers du Roy des isles maldives & de leurs noms , 1. p. 151. 152  
 Officiers de navires quel ordre gardent entr'eux sur la mer , 2. p. 118  
 Officiers des navires François quels ils sont , 3. p. 19  
 Ornemens des femmes de Calecut , 1. p. 272

Oyse aux



# DES MATIERES.

- Oyseaux qui sont en l'isle d'Anabon en la Guinée nommez *Pinguy* en tres grande abondance, 1. p. 11  
 Ordre tres-mauvais parmy les Navires de Portugal, 2. p. 127  
 Or de Sofala en grande estime dans les Indes, 2. p. 149  
*Ormus* est à present au Roy de Perse, 2. p. 47  
*Ormus* Royaume, sa description, 2. p. 153. Quelles marchandises on en apporte, *là mesme.* à quel Roy il obeit à present, *là mesme.* quels sont des vestemens & les armes des habitans d'*Ormus*, 2. p. 156  
 Oyseaux qui se voyent vers le Cap de bonne esperance, 2. p. 187  
 Oyseau merveilleux que l'Auteur a veu, comme il estoit aux isles des Maldives, 3. p. 9. comment on s'en sert pour pêcher, 3. p. 10

## P

- P**ados, galliotte, 1. p. 244. 246  
 Pagode ou Temple du Roy de Calecut, & ce qui y est de singulier, 1. p. 208  
 Pagodes ou Temples des Moucois, 1. p. 285. des Naires, *là mesme.*  
 Pages de Navires à quoy sont occupez, 2. p. 121  
 Pages du Viceroy & des Seigneurs de Goa, quels ils sont, 2. p. 47  
 paillardise comment punie aux Maldives, 1. p. 149. 181. 217  
 païndouïe isle, 1. p. 42  
*Pairaus* navires, 1. p. 246  
 paix faite entre les Maldivois, 1. p. 172  
 palais du Roy des isles Maldives, 1. p. 153. Sa description, *là mesme*  
 palais Royal de Calecut & sa description, 1. p. 297  
 palais du Viceroy de Goa fort somptueux, 2. p. 29  
 ranan monnoye d'or de Calecut, 1. p. 250  
 randiare és isles Maldives est le supérieur de la Religion, 1. p. 99. Son devoir, *là mesme.*  
 randiare est Juge souverain, 1. p. 245. s'appelle Cady en langue Arabesque, *là mesme.*  
 rangin forteresse de Goa, 2. p. 19  
 particularité notable remarquée aux corps morts que lon jette dans la mer, 2. p. 129  
 ratarache & qu'il est necessaire d'en avoir pour les grands voyages, 2. p. 35  
 reine de mort n'est pas ordinaire és isles Maldives, 1. p. 149  
 reines des crimes & delits commis és isles Maldives quelles sont, *là mesme.*  
 perfidie des insulaires d'Anabon. 1. p. 9  
 perroquets en grande quantité en l'isle saint Laurens, 23. 25  
 perroquets, & qu'il y en a en abondance au Calecut, 1. p. 287  
 perroquets de plusieurs sortes & couleurs dans les Indes, 3. p. 9  
 perfidie du Roy de Tavanor envers les Holandois, 2. p. 167  
 pescherie & del'exercice d'icelle aux isles Maldives, 1. p. 136. Elle se fait de plusieurs façons, 1. p. 137. 138. & suivans.  
 pesche des Balaines comment se fait, 2. p. 208  
 peuples du Calecut & leur distinction, 1. p. 264. 265  
 peuple comme est distingué de la Noblesse aux isles Maldives, 1. p. 151. 152  
 peuples des Indes qui ne sont point alliez des portugais, 2. p. 30  
 peuples qui habitent vers le Cap de bonne Esperance, fort grossiers, 2. p. 187



# T A B L E

pierres & le moyen de les tirer de la  
 mer aux isles Maldives, 1. p. 89  
 pirates & corsaires & leur retraite  
 aux ports de Montigué, Chom-  
 baye, Badara, Terre de Marcaire  
 & autres lieux, 1. p. 242. 243. &  
*suivans.*  
 pirates de Malabar, 1. p. 246  
 pilote de Navire, & quel est son de-  
 voir dans iceluy, 2. p. 119  
 plantes qui croissent aux Maldives,  
 3. p. 19  
 pluie furieuse, 1. p. 17  
 pluies facheuses & dangereuses, 1. p.  
 7  
 poivre en grande abondance au  
 Royaume du Calecut, 1. p. 286  
 poivre en quelle contrée croist abon-  
 damment aux Indes, 3. p. 11  
 plongeur fort excellent natif de Fran-  
 ce, 2. p. 196  
 poissons des Indes fort lents, 2. p. 176  
 poisson monstrueux en l'isle de Co-  
 morre, 1. p. 33  
 poisson en grande abondance en la  
 mer des isles Maldives, 1. p. 88  
 poisson & du trafic qui s'en fait aux  
 isles Maldives, 1. p. 166  
 poissons volans, 1. p. 6. en quelle mer  
 croissent, *la mesme.*  
 poissons qui sont aux isles des Maldi-  
 ves nommez, 47  
*Paimones*, devorent les hommes, 1.  
 p. 72  
 poissons qui mangent les hommes  
 aux Indes, 3. p. 6. se trouvent en  
 plus grande quantité qu'ailleurs  
 aux isles Maldives, 3. p. 6  
 pole Antartique est composé de qua-  
 tre estoiles en forme de Croix, 1. p.  
 6  
 poivre appartient au seul Roy d'Es-  
 pagne, 2. p. 175  
 poisson des isles Maldives fort deli-  
 cat, 3. p. 7  
 poissons volans sous la Zone Torcide,  
 1. p. 8

*Pollonis* isle difficile à descouvrir, 1. p.  
 212  
 portion qui se donne dans les Navires  
 qui vont de Goa à Lisbonne, 2. p. 180  
 porceaux sauvages en Calecut, 1. p.  
 287  
 portugais assaient de chasser de la  
 mer les François trafiquans aux  
 Indes, 1. p. 2  
 portugais prennent les isles Maldives,  
 1. p. 170  
 portugais chassiez des isles Maldives,  
 & notamment de l'isle de Malé, 1.  
 p. 171  
 portugais haïs par les Malabares, 1. p.  
 248  
 portugais chassiez du Calecut, 1. p.  
 267. Les Bramenis en furent cause  
 & pourquoy, *la mesme.*  
 portugais traittent fort mal les Fran-  
 çois & les trahissent, 1. p. 305. 306  
 portugais n'ont pas la permission de  
 faire trafic par toutes les Indes, 2.  
 p. 108  
 portugais quand font partir leurs vais-  
 seaux pour aller aux Indes, 2. p.  
 115. ont un mauvais ordre parmy  
 eux; 2. p. 127  
 portugais quel trafic font aux Indes,  
 & quelles alliances ils y ont fait,  
 2. p. 130 & 131  
*Pouladou* isle, 1. p. 40  
 roules qui sont aux isles Maldives, 1.  
 p. 87  
 rieres des habitans des isles Maldi-  
 ves 1. p. 94. Combien de fois le  
 iour ils les font, *la mesme.*  
 rieres se font pour les morts aux isles  
 Maldives, 1. p. 119, 120  
 preparatifs necessaires pour entre-  
 prendre utilement des voyages aux  
 pays éloignez & en composer des  
 Relations exactes, 3. p. 50  
 prison de l'Autheur à Goa, 2. p. 11.  
 description d'icelle, 2. p. 12. com-  
 ment les prisonniers y sont traitez,  
 2. p. 13



# DES MATIERES.

prince de Dealcan & celuy des Maldives faits Chrestiens, 2. p. 85. 86  
 prince d'Ormus fait mine de se vouloir faire Chrestien, 2. p. 156.  
 est puny pour avoir commis Sodomie, *la mesme.*

ryrard & la connoissance qu'il a eue des nations & regions maritimes & isles des Indes, en son voyage, 1. p. 2. & 3. S'embarque à S. Malo, jusques au Cap de Bonne esperance, 2. 3. 4

Le grand hazard qu'il a couru sur mer, 1. p. 2. combien de temps il a sejourné à voyager, *la mesme.* Il apprit la langue des isles Maldives, 1. p. 47. 48 emmené par un Seigneur de l'isle de Rindoué, 1. p. 45. Arrive en l'isle de Malé, où il fallut le Roy, 1. p. 57. 58. Sa grande maladie qui luy laissa des incommoditez, 1. p. 62. 63. Le trafic de marchandise qu'il faisoit avec les navires Estrangers, 1. p. 70. Son départ des isles Maldives, & notamment de celle de Malé où il avoit long-temps sejourné, 1. p. 231

Son voyage à Calecut par Montigué, 1. p. 240. comment il fut receu courtoisement par le Roy de Montigué, 1. p. 201. Il sort de Montigué & arrive à Badara port, 1. p. 245. Il sort de Badara pour aller à Calecut, & passe par Marcaire, où il demeure 15. jours 1. p. 249. Il arrive à Calecut, 1. p. 258. La fortune qui luy arriva, dont il pensa mourir, 1. p. 320. étant arrivé à Goa, il fut porté à l'Hospital où il fut magnifiquement traité & guarý de sa maladie, 1. p. 331. La fortune qu'il courut des Portugais, 1. p. 305. & suivans. Est mis prisonnier à Cochin, avec ses compagnons, 1. p. 311. Est conduit à Goa, les fers

aux pieds,

*la mesme.*

**Q**UIRELLÉE arrivée dans le vaisseau où l'Autheur estoit & ce qui en arriva, 3. p. 44  
 Queuës des beliers, & brebis de l'isle de S. Laurens, combien pesent, 1. p. 24. 25

Quilague quelle dignité est, 1. p. 151  
 172

## R

**R**ACINES de plusieurs sortes aux Maldives qui servent de vivre aux insulaires, 1. p. 84

Racine admirable des Maldives, 1. 3. p. 19

Ramedan mois auquel le jeufne s'observe aux isles Maldives, 1. p. 100

Raignolles, que veut dire ce mot dans les Indes, 2. p. 75

Ranabandery Tacourou, nom propre de Roy, 1. p. 41

Rascan, mot qui signifie Roy en langue Maldivoise, 1. p. 150. 169

Ramboutans sorte de fruit épineux comme la chasteigne, 1. p. 18

Rats sont aux isles Maldives en grande abondance, 1. p. 87

Raies fort peu estimées dans les Isles Maldives, & pourquoy, 3. p. 7

Receveurs des droits du Roy des isles Maldives, 1. p. 146

Relations des voyages aux pays éloignez comment se doivent faire, 3. p. 58

Religieux qui sont aux Malabares appelez Abedalles, 1. p. 244

Religion & qu'il y en a de plusieurs sortes au Royaume de Bengale, 1. p. 238

Religion des habitans des Maldives, & des ceremonies qu'ils observent entr'eux, 1. p. 92. & suivans.

Religions & de la liberté d'icelles au pays de Calecut, 1. p. 278. 290

Religion, quelle est celle que l'on ob-



# T A B L E

- ferme dans les vaisseaux qui vont  
aux Indes, & comment on y fait  
les ceremonies, 2. p. 125
- Renards communs au pays de Cale-  
cut, 1. p. 287
- Reuequillague*, mot qui signifie Rey-  
nes en langue Maldivoise, 1. p. 150
- Repudiation des hommes & des fem-  
mes est fort frequente aux isles  
Maldives, 1. p. 114
- Repudiation des femmes comme se  
fait par les maris aux isles Maldi-  
ves, 1. p. 114. 115
- Retour de l'Authent & de ses com-  
pagnons, 2. p. 175
- Revolte contre le Roy des isles Mal-  
dives, 1. p. 176
- Rhinoceros & qu'il y a de ces ani-  
maux au Royaume de Bengale, 1.  
p. 237
- Rhinoceros qui se trouuent aux In-  
des, 3. p. 4
- Riviere de la Plata pourquoy ainsi  
appellée, 2. p. 141
- Ris qu'on fait cuire aux Temples &  
Mosquées, qui se distribuë aux  
pauvres, 1. p. 284
- Roseaux qui flottent en la mer proche  
le Cap de bonne esperance, 1. p.  
11. 14
- Roseaux ou Canes grosses qui crois-  
sent au Royaume de Bengale, & à  
quoy servent, 1. p. 236
- Routes que tiennent les Européens  
pour aller aux Indes Occidentales  
3. p. 81. celles qu'ils tiennent pour  
aller aux Indes Orientales, 3. p.  
84. celles des François à l'isle Dau-  
phine, 3. p. 86
- Route de l'isle Dauphine à Sarare &  
autres lieux, 3. p. 87
- Route des portugais à Goa, 3. p. 87.  
celle de Goa à Macao *là mesme*.  
celle des Espagnols aux Manilhes,  
3. p. 90. celle des Holandois à Iaia-  
ra dit Batavie, en l'isle Java, aux
- Molucques, &c. *là mesme*. plu-  
sieurs autres routes vers les Indes  
Orientales, 3. p. 92
- Route de Goa, à Visapour, & de Vi-  
sapour à Dabul, & de Dabul à  
Goa par mer, 3. p. 117
- Royaume de Dealcan ou Decan voi-  
sin de Goa, 2. p. 81. son étendue,  
2. p. 81. abonde en Elephans, che-  
vaux & Tigres, 2. p. 85. & 117. 3. p.
- Royaume Ditéen dans l'isle de Su-  
matra, 2. p. 68
- Royaume de Dealcam, & sa descri-  
ption, 3. p. 117
- Roy de Mogor est le plus puissant de  
toutes les Indes, 2. p. 161. ayme  
fort les Iesuites, 1. p. 162
- Roy de Bengale aux Maldives & son  
expedition. 1. p. 221. 222. & sui-  
vans.
- Roy de Calecut, & qu'il n'y a Roy  
aux Indes Orientales, qui puisse  
tant incommoder les portugais qui  
sont à Goa, que luy, 1. p. 255
- Roy de Calecut & sa Cour, 1. p. 493.  
Ses Gardes, 1. p. 294
- Roy de Calecut & les ceremonies  
qu'il observe aux lavemens, 1. p.  
299
- Roy de Cananor s'appelle Aly Ra-  
gea, 1. p. 322. est Mahometan com-  
me les autres Malabares, *là mesme*.
- Roy des isles Maldives & quels sont  
ses habillemens, 1. p. 158. com-  
ment est couché, *là mesme*. sa ma-  
niere de viure, 1. p. 159. quels sont  
ses exercices *là mesme*. Va ordinai-  
rement à pied, 1. p. 360. En quoy  
consistent ses revenus, 1. p. 262.  
Sa curiosité, & sa genealogie, 1. p.  
167. 98
- Roy des Maldives & ses titres, 1. p.  
72
- Roy des isles maldives & de son nom,  
1. p. 150. Il annoblit ceux qu'il  
veut, 1. p. 154



# DES MATIERES.

- Roy des isles maldives & sa mort, 1. p. 226
- Roy qui habitent aux Indes n'ont guerres de foy, 1. p. 31
- Roy du pais de Malabar sont plusieurs, 1. p. 263
- Royaume de Bengale. *Voyez* Bengale, 1. p. 234. 235
- Reine de Calecut & sa façon de vivre, & habillemens, 1. p. 302
- Reines des isles maldives comment sont vestues & habillées, 1. p. 161. N'y a point de jour en leurs chambres, mais seulement des lampes qui y demeurent continuellement allumées. *là mesme.*
- Roy de Tavavor & sa perfidie envers les Holandois, 2. p. 167
- S**
- S**AINTS, & qui sont ceux qui sont estimez estre tels aux isles Maldives, 1. p. 120
- Samori* s'entend avec tous les Malabares pirates, 1. p. 255. que signifie ce mot, 1. p. 294
- Sciences des habitans des isles Maldives, 1. p. 134. 135
- Seigneurs quelles gens sont à Goa, 2. p. 40
- Sandal, arbre qui croist aux Indes, à quoy sert aux Indiens, 2. p. 14
- Sargasso* herbe appelée ainsi par les Portugais, que l'on voit au fonds de la mer, 2. p. 214
- Sauvages du Bresil n'ont aucun Temple ny Religion, & sont fort dangereux, car ils mangent les hommes, 2. p. 205
- Scorbut maladie frequente sur la mer, 1. p. 34. Le meilleur moyen de la guarir, *là mesme.*
- Scorbut* quelle maladie c'est, 3. p. 36.
- 37
- Secretaires du Roy de Calecut en grand nombre, logent en son Palais, 1. p. 297. 298
- Seigneurs qui viennent de la part du Roy, comment sont receus aux isles Maldives, & les ceremonies qui s'y observent, 1. p. 52
- Sepulchre de Mahomer. *Voyez* Mahomer, 1. p. 123
- Serpent, & qu'il n'est permis le tuer au Royaume de Calecut, 1. p. 287. sont gros & dangereux, *là mesme.* Il y en a de vingt-deux pieds de long & plus, *là mesme.*
- Serpens de vingt-deux & vingt-trois pieds de long au Royaume de Calecut, 1. d. 269. Sont charmez par des Sorciers de ce Royaume, *là mesme.*
- Serpens de mer fort dangereux, 3. p. 8
- Siare* lieu dedié au Roy des Vents, 1. p. 131
- Singes & Guenuches en grand quantité en l'isle saint Laurent, 1. p. 23. 25
- Singes en grand nombre au Royaume de Calecut, 1. p. 287
- Sodomie commune aux isles Maldives, 1. p. 220
- Sofala* Royaume qui appartient aux Portugais, 2. p. 149 il y a des mines d'or, duquel on fait grand trafic dans les Indes, *là mesme.*
- Soldats Portugais de Goa, le nom des dignitez honorables qui sont entr'eux, 2. p. 72
- Soldats Portugais tous libres & non mariez, 2. p. 76. quel est leur appointment quand ils vont en guerre, 2. p. 77. quelles sont leurs armes, 2. p. 78. comment vivent dans la ville de Goa & autres villes des Indes, 2. p. 79
- Soleil & en quelle façon la hauteur d'iceluy se prend par les mariniers, 7
- Sorcelleries & des remedes contre icelles, 1. p. 131



# T A B L E

Sorciers qui sont au Royaume de Calcut, 1. p. 269  
 Sorciers qui guarissent les malades au pays des Malabares, 1. p. 282  
 Soye en grande abondance au Royaume de Bengale, 1. p. 236  
 Sucre de Cocos, 1. p. 72. 85  
 Sucre en grande quantité au Royaume de Bangale, 1. p. 236  
 Sultan nom de Roy entre les Mahometans, 1. p. 169  
 Superstitieuses coustumes observées par les habitans des isles Maldives, 1. p. 129  
*Surrate* Royaume, sa description, 1. p. 157  
*Su-ratra* isle, en quoy elle abonde, 2. p. 97

## T

**T** A M B I R A I N E que signifie, 1. p. 255  
 Tananor Royaume en Malabar, 1. p. 263  
 Tapisseries qui sont au Palais du Roy des isles Maldives, 1. p. 156 157  
 Tauteurs en grande abondance en l'isle de S. Laurens, 1. p. 27  
 Temple *Voyez* Pagode.  
 Temples des isles Maldives, 1. p. 92  
 Temples des habitans des isles Maldives, 1. p. 94. 95  
 Terre de Natal, & que cette coste est fort orageuse, 1. p. 15  
*Tamarins* arbres, dont le fruit sert de verjus aux Indiens, 3. p. 14  
 Tambours des Indiens de quelle maniere se font, 3. p. 33  
 Tanger ville à qui appartient maintenant, 3. p. 59  
 Terre de Natal où située, 2. p. 126  
 Terre des Baudes où située & à qui appartient, 2. p. 19  
 Terre de Natal, 2. p. 184  
 Tefmoins, & que les esclaves ne le peuvent estre aux isles Maldives, 1. p. 147

Tigres, & qu'il y en a grand nombre en Calcut, 1. p. 286  
 Tortuës fort grandes en la mer Indienne, 1. d. 48  
 Tortuës, & du trafic qui se fait de leurs escailles aux isles Maldives, 1. p. 166  
 Tourbillons impetueux, 1. p. 7  
 Tourmente furieuse, 2. p. 1831. 6. 17  
 Trafic & marchandises des isles Maldives, 1. p. 164  
 Trafic que les Portugais font dans les Indes, & l'ordre qu'ils y observent, 2. p. 130  
 Trafic du Bresil, 2. p. 138  
 Trafic du Mozambic, quel il est, 2. p. 143  
 Trafic de Cochin quel il est, 1. p. 317  
 Trafic de la Chine de quelles marchandises s'y fait, 2. p. 109  
 Trafic & debit qui se fait, 2. p. 109  
 Traitté entre les Portugais & les Maldivois, 1. p. 172  
 Travades. *Voyez* Calmes,  
 Trespassez. *Voyez* Morts.  
 Tribut que les habitans des isles Maldives disent payer à Dieu, 1. p. 103. 104  
 Troncs de roseaux qui flottent en la mer près le Cap de Bonne Esperance, 13. 14  
 Tortuës d'estrange grandeur, 3. p. 5.  
 les plus belles sont aux isles Maldives, *la mesme.*  
 Tuban ville située en l'isle de Java, 2. p. 102  
 Tuberos, sorte de poissons fort Dangereux pour les hommes, 3. p. 7  
 Tygres en grand nombre dans les Indes, 3. p. 4

## V

**V** A S H I E S en grande abondance en l'isle de S. Laurens, 25



# DES MATIERES.

- Vaches en quel honneur au Calecut, 1. p. 302
- Vaillance d'une Pados ou Galliotte, 1. p. 246
- Vaisseaux portugais comment faits, de leurs embarquemens pour la guerre & pour voyage, ordre & police qu'ils observent en allant aux Indes, 2. p. 114. & 116. les places y sont fort requises, 2. p. 117. & 124.
- Vaisseaux portugais, quand partent pour aller aux Indes, 2. p. 125
- Vaisseaux portugais pris aux Indes pendant le séjour de l'Auteur à Goa, 2. p. 168. 169
- Varvery, quels gens sont, 1. p. 146
- Verme des Indes fort incommode, 2. p. 181
- Viador de Fazienda, & quel pouvoit il a dans Goa, 2. p. 24
- Vin qui se boit à Goa, 2. p. 42
- Vendredi est festé aux isles Maldives, avec grande ceremonie, 1. p. 96. 97
- Vent impetueux, 1. p. 17
- Verole se trouve quelquesfois aux isles Maldives, 1. p. 134
- Viceroy de Goa, sa Cour, sa magnificence, & sa façon de gouverner, 2. p. 45. comment fait son entrée quand il arrive de Portugal, 2. p. 47. les appointemens, 2. p. 49. les Aumosnes qu'il fait, *là mesme.*
- Viceroy de Goa comment retourne en Portugal, 2. p. 51
- Vices des mariniers François, 3. p. 44
- Ville de Calecut & sa description, 1. 288
- Violement de femme ou fille, comment puny aux isles Maldives, 1. p. 149
- Vivre des habitans des isles Maldives & leurs coustumes particulieres en iceluy, 1. p. 126. & *suivans.*
- Vivres à bon marché aux isles Maldives, 1. p. 88
- Vivres des vaisseaux qui vont aux Indes quels ils sont, & comment sont distribuez aux soldats & mariniers, 2. p. 123
- Voyages, pourquoy celuy de François Pyrard est divisé en plusieurs Parties, 2. p. 1
- Voyage de l'Auteur en l'isle de Ceylan, & description d'icelle, 2. p. 87. excellence de ses fruits, 2. p. 88
- Voyage des Indes Orientales comment doit estre entrepris, 3. p. 34
- Voyage, ce que l'on y doit faire & observer mieux que l'on n'a de coustume, 3. p. 53

## Y

YDv feste qui se celebre aux isles Maldives, 1. p. 104. Autre feste appellée *Maf.Ydu*, 1. p. 106

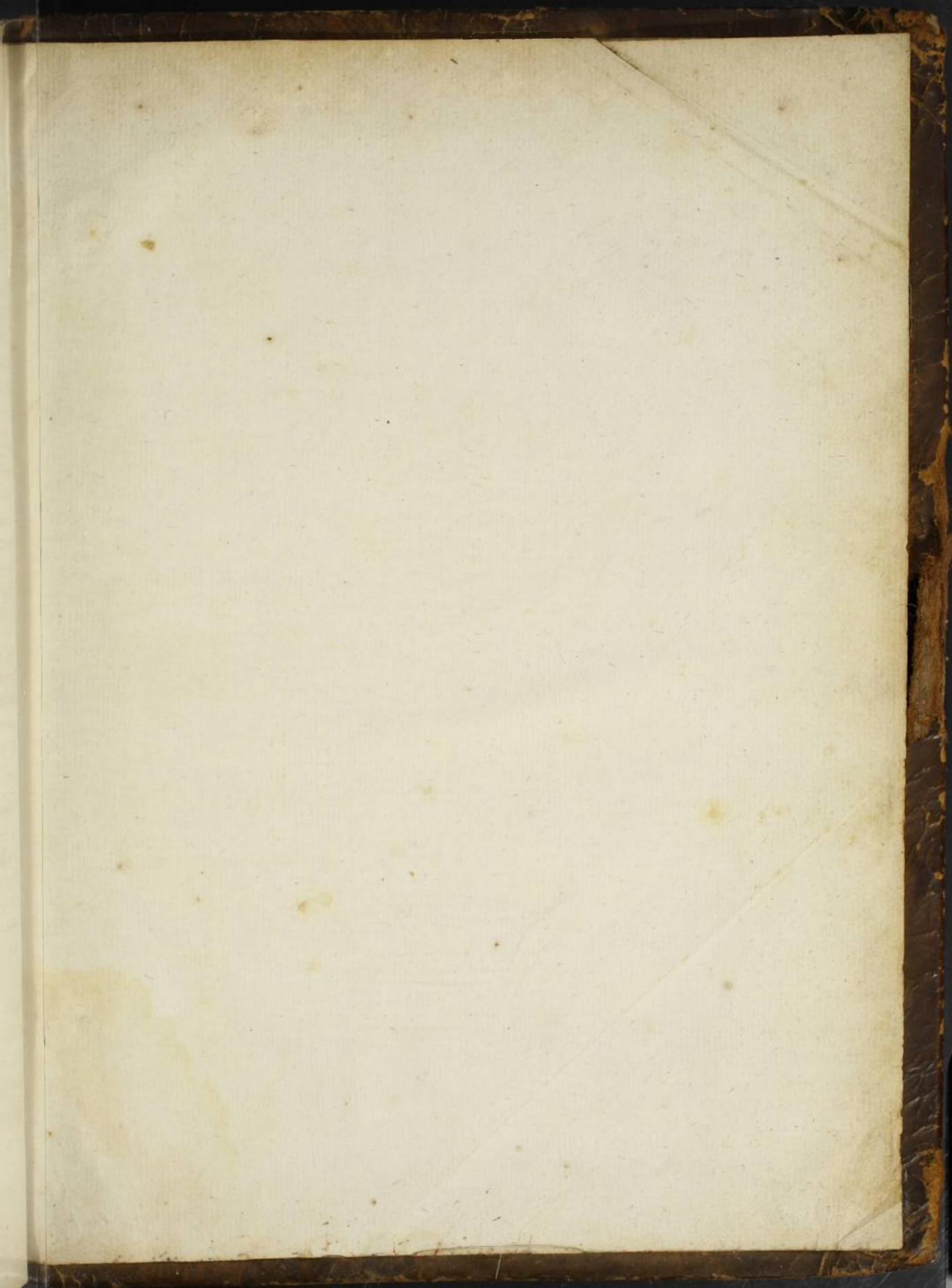
## Z

ZOCOLORA isle fort grande & fort belle, 3. p. 128











30437



